

Tome 1
Les jeunes années

Chasse aux Trésors



Les mémoires
d'André Bonsang

Stella duce

*Lorsque je serai parti pour le grand voyage,
Celui dont on ne revient pas,
Tout le texte de cet énorme travail
sera un peu comme ma vraie présence.
Je serai toujours là, près de toi,
Nicole, mon amour,
Et près de Franz, Pierre, Nathalie et Yves
Et de Camille et Maxime
et de Marie-Ange et Ninou
Et de vous tous, parents et amis très chers.
Je suis là pour vous raconter.
Vous me lisez, vous m'entendez...
Et tous les mots que vous lisez-entendez
chantent mon bonheur
De vous savoir si près de moi,
De me savoir ici près de vous.*

À mon frère, Christian,
cher compagnon de toute mon enfance

et à Josiane la douce,
tous deux trop tôt partis

Rien n'est plus vivant qu'un souvenir.

Federico Garcia Lorca
in Ma vie comme rivière
Simonne Monet-Chartrand, éditions du Remue-ménage

L'ordinateur : quelle mémoire! Mais aucun souvenir!

Michel Serrault
in Nelly et Monsieur Arnaud, *Claude Sautet*

Toutes mes « histoires » sont vraies (sauf une évidemment, fictive, que vous retrouverez dans l'annexe Makala, chapitre 16). Donc, toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des événements n'est pas – absolument pas – une pure coïncidence.

Ces moments ont existé. Ce bonheur qui a été vécu, rien ne peut faire qu'il ne l'ait pas été. Même la mort. La mort ne balaie rien. [...] On se dit que plus jamais. Eh bien plus jamais, d'accord. N'empêche que ce qui a été est. À l'intérieur. Pour toujours. Pourquoi s'en priver. [...] Octave Lasalle laisse venir en lui ce que la mémoire a gardé vif. C'est sa seule façon de rester vivant aujourd'hui.

(Jeanne Benameur *Profanes*, Actes Sud 2013)

Chasse aux Trésors

Tome 1

Les jeunes années

T ABLE DES MATIÈRES

Voici, amie lectrice, ami lecteur
Pour qu'à l'avance, tu t'en pourlèches les babines
Le menu du banquet auquel je te convie, la table des matières
Pour des agapes de roi[telet], il faut plusieurs services
Ce seront mes quatre sections

Direction artistique, conception et montage
Éliane Vincent

Révision
André Bonsang
Julie-Christine Hélas
Éliane Vincent
Jiny Vincent

Photos
André Bonsang
makala.be

Impression
Mots en toile

Données de catalogue
Chasse aux trésors, les mémoires d'André Bonsang
Tome I de III, *Les jeunes années*

ISBN 978-2-9817364-0-6 (ensemble)
ISBN 978-2-9817364-1-3 (tome I)
ISBN 978-2-9817364-4-4 (ensemble PDF)
ISBN 978-2-9817364-5-1 (tome I PDF)

© André Bonsang éditeur, La Pocatière, Québec, Canada 2018

Préface	17
Première partie	
Heureux qui comme Ulysse...	29
Première section	
Un petit gars et la guerre (Herve 38-48)	29
Chapitre 1	
Ma mère, mon frère, mon père, ma guerre	31
Première image	31
Notre maison	31
Antécédents artistiques	33
Maman	34
Un casque violé, deux bagues volées	35
Les deux bagues	37
Milieu féminin	38
Chapitre 2	
La vie à Herve	41
Remoudou et caca de pigeon	41
Le Palladium, l'antre du rêve	41
Jeux divers surtout d'été	47
Combien de chapeaux de paille?	55
Premier vélo et vieux mégots	58
La Saint-Nicolas	60
Les vieux métiers à Herve	62
Piano, radio	66
Autres souvenirs	71
Des miettes encore	74

Chapitre 3

Herve dans la tourmente 79

Grisailles de guerre 79

Dix septembre 1944 95

L'armistice enfin 102

Relicta, sed non derelicta! 103

Chapitre 4

La rue, le magasin, la place et... le remariage 105

Rue du Collège. 105

Le magasin 110

Maman et la musique 112

Nos gardiennes 112

Les cousins 113

Déménagement 114

Quelques ennuis... 116

Tintin au Congo 119

Remariage et vie nouvelle 121

Chapitre 5

Un tronc, trois branches 125

Côté Bonsang. 126

Mes grands-parents Bonsang 126

Côté Hock 139

La maison carrée, les ancêtres 139

Souvenirs, souvenirs... 143

Les Hock et le Congo 144

Côté Warnant. 146

Chapitre 6

Premiers envols 151

L'oiseau quitte son nid, puis il y revient 151

Les bandes dessinées à Herve et à Beyne 152

Beyne et Bois-de-Breux 158

Partir : la mer... 164

Chapitre 7

Une Suisse bucolique 169

Papiers et correspondance pour deux voyages 169

Une étiquette autour du cou 171

La ferme à La Chaux-du-Milieu 173

Les petites madeleines 179

Deuxième section

Bibi au Congo (1948-55)

Chapitre 8

Mar del Plata et Reine Astrid 181

Le *Mar del Plata* 181

Le *Reine Astrid* 196

Stanleyville : Kisangani 200

Chapitre 9

L'Afrique 203

La brousse, les *bassenjis* 205

Danses, tam-tams et *likembes* 207

Les divisions administratives de la colonie 210

Les missions 213

Le lingala. 214

Un monde grouillant et fascinant : les *bilulus* 221

Botanique africaine 238

Transport 241

Saison sèche, saison des pluies 244

Les mœurs 245

Habitations (nos maisons et les cases indigènes) 248

Artisanat au Congo 250

Vocabulaire amusant 251

Une nouvelle arche de Noé africaine 252

Chapitre 10

Basoko (48-49) 255

Accostons donc à Basoko 256

Le tour du poste. 259

Postes de territoire au Congo et petits postes à Basoko 264

Naissance et baptême de Marie-Ange. 272

Bureau, clerks, dactylo, arbalètes et appel au drapeau 277

Les magasins, les marchandises à Basoko 282

Train de vie et réceptions fastueuses 284

Grands arbres et petits éléphants 289

Communauté belgo-lusitano-hindoue 290

Malle, valises et voyage Kasenyi-Bogoro 293

Chapitre 11

Le collège 299

En voiture, et en limousine familiale, s’il vous plaît! 299

Un collège vraiment pas comme les autres. 302

Échange de courriels 305

Premières impressions 308

Nos chambrettes, chacun la sienne 310

Ces pères qui nous éduquèrent... 312

Organisation administrative du collège 315

La première année, fin de mes primaires. 318

Une trentaine d’heures de cours par semaine 322

Scout un jour, scout toujours 325

Nourriture de l’âme et du corps 326

Une foule de loisirs 329

Miettes pour vos mirettes 342

Mes deux premières années dans un vieux carnet 347

Chapitre 12

Poko 349

Autant en emporte le vent, autant en rapporte le café!. 349

Déménagement 353

Trois choses encore 362

Voyage de retour en Belgique 365

Des heures de *kicker* 369

« Allez et croissez, partez et multipliez-vous » 372

Chapitre 13

Liège en congé 377

Le thier de la Chartreuse. 377

La ville s’éveille 379

Collège St-Servais et orientation 382

Voyages à Herve, Zézette et Rollmops 385

Deux filles, deux sourires 392

Chapitre 14

Watsa 395

Rappel : divisions administratives et immatriculations 395

Joli poste et maisons meublées 396

L’Ituri 398

Postes de brousse 410

Une réponse pour finir 418

Chapitre 15

Collège suite – Bukavu 419

Retour de Belgique 419

Lieux et calendrier (bref rappel) 419

Cours et culture 422

Pères, frères et laïcs 442

Quelques bonnes blagues en divers lieux du collège. 447

La ville a changé de nom 452

Visites familiales 453

Scoutisme 456

Sports 468

Chers compagnons. 471

Miettes 476

Mais la *Chasse aux trésors* continue! 479

Annexe au chapitre 15

Six ans dans un collège 480

Chapitre 17

Irumu, Bunia (54-55) 483

Irumu 483

Bunia 488

En voyageant dans le district. 489

Plus au nord : Stan, puis Kisanga. 495

Student, chef scout et fiancé (1955-1963) 499

Troisième section

EuropAfricAmérique (55-68)

Chapitre 18

Outremeuse et Bois-de-Breux 499

Un peu de géo urbaine : une république dans l’île 501

Études : rhéto, droit et crimino 508

Chef scout, routier et forum des jeunes 522

Une certaine Nicole 553

Chant d’un départ 565

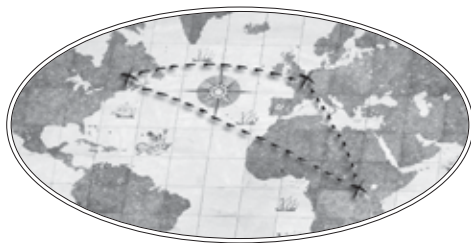
Loisirs 569

Rayonnement dans l’espace 583

Famille 590

Les amis 599

Autre chose avec ça? 603



P

RÉFACE

[OU MIEUX ENCORE]
MA VIE AU PASSÉ SIMPLE
OU PAILLETES D'OR
OU UNE PINTÉ DE BON...SANG
OU BALLADES EN BALADES
OU UN JARDIN EXTRAORDINAIRE
OU MÉMOIRES D'OUTRE-SCÈNE
OU SOUVENIRS EN SOURIRES
OU COMME DU BON SANG, MAIS EN UN MOT
OU ÇA A PLEIN D'BON SANG
OU UN MONDE À VIVRE

CE LIVRE DOIT DONNER ENVIE DE...

lire Baudelaire;
découvrir l'Afrique;
écouter chanter les Alpes suisses;
connaître le scoutisme;
respirer l'air du grand large;
chercher *Le secret de la Licorne*;
mordre dans la vie;
revoir les yeux pleins de larmes de la petite Paulette (Brigitte Fossey) appelant Michel dans le film *Les jeux interdits*;
sourire toujours;
voyager par terre, par air et par mer;

mais aussi se balader par souvenir, par désir, par amour tout au long de ces projets de chapitres : un petit gars et la guerre; une Suisse bucolique; Bibi au Congo; le remariage de maman; le trousseau; le Mar del Plata et le Reine-Astrid; Basoko, Poko; mon collège; Watsa, Irumu, Bunia; Liège et Outremeuse; Québec, Amérique; quelques voyages; toujours prêt; prof; théâtre et opérettes; amour de la langue et bouillon d'idées...

Ce projet de table des matières date de 1992 et a bien changé en 22 ans. Mais soyez sans crainte, si les titres et les chapitres sont différents, en réalité, tout y est, car avant d’être écrit tout était déjà dans ma tête, puisque toutes mes histoires sont vraies.

Petit conseil pour le lecteur : Quand on a en mains les trois volumes des *Essais* de Montaigne, écrits durant vingt ans, il ne viendrait à personne l’idée de tout lire de bout en bout. Non, on feuillette, on apprécie, on tourne les pages, puis on picore en lisant telles pages, cette fois-ci, telles autres cette fois-là. Devant la masse du présent ouvrage, je vous conseille d’en faire autant. Prenez une bonne tasse de café (ou une bonne bière, c’est selon vos goûts) et plongez, tantôt ici, tantôt là-bas. Bonne lecture!

Tous ces textes visent essentiellement **deux catégories de lecteurs** : les anciens, les amis et cousins, mes contemporains qui commencent eux aussi à blanchir sous le harnais et s’éclipsent peu à peu, un à un... Et les plus jeunes, comme mes neveux et nièces, mes petits enfants qui acceptent d’en apprendre un peu plus sur le passé récent du monde où ils sont appelés à vivre.

Un kaléidoscope... et un caillou sur la route

À quelle époque lointaine ai-je eu en mains pour la première fois ce cylindre magique appelé kaléidoscope? Il était rouge, en carton léger. Et plus tard, quand en ai-je fabriqué un pour mes petites sœurs? Prenez des petits morceaux de verre coloré, quelques paillettes de papier, jaunes, orange, grenat, et quelques petites pierrailles bleues, vertes, rouges; déposez au fond du cylindre de carton, placez trois miroirs en travers, laissez passer la lumière et tournez. L’œil (je n’ai pas dit : tournez l’œil, mais tournez –point– L’œil) dans l’oculaire, vous verrez alors apparaître des figures magnifiques, des dessins magiques, un miracle de géométrie, de couleurs et de formes, des étoiles sans cesse changeantes et imprévues. « Oh! regarde celui-ci! Et encore celui-là! », disions-nous en nous passant la boîte magique avec précaution pour éviter de troubler le dessin obtenu, et que jamais plus on ne reverra quand les composantes se seront mélangées. Quelle merveille! Et tout ça, à partir de trois fois rien, de la verroterie et des petites pierres multicolores. Oui, c’était aussi beau que la vieille lanterne magique de Bobo, ma grand-mère maternelle, ou son fameux stéréoscope. Oui, elle avait été riche ma grand-mère!

Quand la pauvre Gelsomina (Giulietta Masina) s’inquiète et veut quitter Zampano (Anthony Quinn), la brute épaisse avec qui elle parcourt *La Strada*, cet admirable film de Fellini, c’est le fou (Richard Basehart) qui lui explique quel rôle elle est appelée à jouer sur cette terre. « Comme ce simple caillou, dit-il en ramassant une pierre, lui aussi a un rôle sur cette terre, sinon il ne serait pas là. Dieu a tout prévu. » Elle acceptera de rester avec la brute épaisse, pour lui apporter un peu de sa gentillesse, de son sourire, malgré les coups...

Un simple caillou, disait-il... Caillou, c’est le nom qu’André Rijkmans et son épouse avaient donné à leur premier enfant pendant qu’il n’était encore qu’une espérance dans le ventre de sa maman (lisez le très beau livre *André Rijkmans* écrit par JK – Jean Kestergat – publié en 61 chez Charles Dessart, Belgique).

Je rassemblerai ici beaucoup de cailloux, les cailloux blancs semés par le Petit Poucet que j’ai failli jouer à douze ans au collège de Costermansville, et tout le sable doré des belles plages de Belgique, de Grèce, de la mer Rouge ou de Copacabana, et encore les paillettes d’or que sont les mille poussières de tous mes souvenirs relatifs au théâtre – et ils sont nombreux –, mais aussi d’autres réminiscences concernant mes voyages, mes expériences, mes passions, et elles sont encore plus nombreuses. J’en appelle à Mnémosyne, déesse de la mémoire, et aux neuf muses qui sont filles de Mémoire. Si la revue du temps passé permet d’agrémenter le présent, de le rendre meilleur, si les souvenirs peuvent guider nos pas et nous aider dans le choix de nos gestes actuels, alors oui, je crois ce passé digne d’être écrit, même si l’écriture en est tâtonnante ou pénible. C’est la seule justification de l’histoire : construire le présent. Dieu me préserve de raconter pour raconter. Mais si quelques lecteurs, des jeunes surtout, trouvent dans ces pages quelque réconfort, quelques lumières pour mieux vivre leur présent qui nous paraît si compliqué à vivre aujourd’hui, alors, je le crois, j’aurai fait œuvre utile.

Anagnosophile

Ça y est! Je viens de mentionner les lecteurs. On ne peut écrire sans s’y référer. Qui seront-ils? Peu importe le futur, il m’en faut un tout de suite. Et je l’appellerai... Anagnosophile! C’est dit. C’est à lui que je parlerai, que je raconterai. L’évangile de Luc et ses Actes des Apôtres s’adressaient à Théophile. Je pense comme plusieurs qu’il s’agit là d’un nom générique destiné à chacun de ses lecteurs, « ami de Dieu ». Moi, j’écirai pour Anagnosophile, l’ami de la lecture. Oui, je sais, c’est un mot que j’ai inventé pour la circonstance, mais il a ses lettres de noblesse : il vient du grec... Prononçons bien : ana (comme dans anaconda) – gno (comme dans gnou, g et n détachés, et non comme dans agneau) – so (comme dans zoo) – phile (comme dans une filaire... tant qu’à être en compagnie des animaux, restons dans la ménagerie). Anagnosophile. Oui, je sais aussi que c’est un nom à coucher dehors, mais ça me plaît, moi, de coucher à la belle étoile, et puis écoutez-le chanter, cet Anagnosophile, il rime avec drosophile. Vous savez, cette jolie petite mouche du vinaigre, amie de la rosée et qui aime les fruits? Oui, je sais aussi qu’Anagnosophile pourrait faire penser à une autre « bibite », comme celles que craignent les arachnophobes. Et alors? J’aurais pu trouver, en arrachant d’autres racines helléniques, agathémophile qui devrait logiquement se traduire par « qui aime le bon sang », mais je n’ai pas la prétention que tout lecteur m’aime et puis, faut-il vous l’avouer, ce nom tordu me fait inévitablement penser à une pauvre innocente victime de Dracula, qui s’appellerait Agathe et serait hémophile par surcroît... Non, de grâce (et ne me dites pas Kelly)!

Nicole, à qui je viens de lire ce passage me dit : « C’est bien toi, ça, faire long quand on peut faire court! »

Selon les sujets abordés, il pourrait y avoir dans mon esprit changement de lecteur. De là mon habitude de vouvoyer, car souvent ce précieux lecteur est indéterminé : ce pourrait être tantôt Christian ou Nicole, tantôt Paul-André, ou Franz, Pierre, Nathalie ou Yves, tantôt des élèves, mes deux petits-enfants – pourquoi pas? – tantôt n’importe qui... Je me suis forcé à plutôt tutoyer.

Parmi mes lecteurs, mes différents Anagnosophile, je pense inévitablement à Paul-André B. qui m’a si souvent demandé des nouvelles de la lente parturition de ces souvenirs, de cette longue mise en pages. C’est souvent à lui que je me réfère lorsque j’écris. C’est pourquoi les textes diffus qui suivent prendront souvent la forme de lettres, mais de lettres racontées à un ami, comme à un fils. Je suis plus un griot qu’un écrivain. J’ai aussi une petite pensée pour mes deux chers petits-enfants, Camille et Maxime, dignes successeurs de la lignée. Puissent-ils en naviguant dans ces sillons, découvrir des choses, s’enrichir un peu, sourire à la vie et apprendre à partager.

Château de sable ou marbre de Carrare?

- Encore deux remarques, s’il plaît au lecteur – euh, pardon – à Anagnosophile.
- 1 Au pied de l’œuvre à naître, je me sens comme l’enfant qui découvre une grande plage déserte au sable bien mouillé. Il veut construire un grand château, une ville, un monde avec sa petite pelle.
- J’ai de l’ambition, mais si peu de moyens. Par où commencer? Que dire, que conserver d’une vie? Et comment l’exprimer? Que ne pas dire et pourquoi? L’ampleur de la tâche me fait frémir. Mais la méthode aussi m’inquiète. Là, je ne me vois plus comme l’enfant qui désire se créer un monde avec sa petite pelle. Je n’ai rien à créer, mais je dois retrouver. Pas de fiction, du vécu! Et ici, je songe à Michel-Ange, dont les coups de ciseau dans le bloc de marbre permettaient de « retrouver » le Moïse, le David ou la Pietà qui s’y cachaient. Et qui a dit, en s’émerveillant de voir un sculpteur sortir le chef-d’œuvre de sa gangue de carrare ou d’ébène : « Mais comment, diable, pouvait-il savoir que la statue s’y trouvait cachée? »
- Je dois faire sortir de ce bloc de mon passé les souvenirs qui s’y trouvent enfermés, les histoires, non inventées, mais vécues, que je souhaite ramener à la lumière. L’enfant à la pelle trace une route nouvelle, invente une tour, imagine un pont et le réalise. Moi, je dois RETROUVER les jeux, les anecdotes, les événements, les lieux, les amis, mais aussi les paysages, les regards, les chants, les éclats de rire, les réflexions qui ont existé et sont enfouis dans le passé.
- Je pense à cette *Eau vive* que chantait Guy Béart, impossible à capter entre les doigts... Jamais, jamais, vous ne la rattraperez!
- C’est fou, oui, mais pas impossible.
- Et, disait Oscar Wilde, « les folies sont les seules choses qu’on ne regrette jamais ». Les folies, on l’aura compris, n’étant pas les souvenirs que je vais raconter, mais le fait de vouloir les raconter, les maîtriser, les harnacher, les mettre en cage, les mettre en pages... Et je nage et j’enrage.
- 2 Au pied de l’œuvre à naître, j’ai une appréhension. Je ne voudrais en aucun cas froisser ou blesser quelqu’un, soit en rapportant quelque chose qu’il aurait préféré que je ne révèle pas, soit en

omettant de le nommer ou de dire quelque chose qu’il aurait voulu que je rapporte. Ah! c’est difficile de satisfaire tout le monde et son père, disait mon grand-père.

« Que fait le mémorialiste? Il raconte sa vie privée. Et lorsqu’on a une vie aussi riche que la vôtre, on raconte forcément la vie privée d’autres personnes. » Voilà ce que disait un avocat lors d’une émission de télévision française, *Bas les masques* à Roger Vadim, réalisateur, ex-mari ou compagnon de. Brigitte Bardot, Annette Stroyberg, Catherine Deneuve, Jane Fonda, Catherine Schneider, Ann Bidermann et Marie-Christine Barrault. Excusez du peu!

Ces révélations d’une part et ces silences d’autre part constituent un double écueil que je voudrais, autant que possible, éviter. Mais je crains bien que fatalement certaines révélations ne plairont pas, aussi ai-je pris la résolution de changer les rares noms de ceux qui pourraient ainsi se sentir offusqués par des choses écrites. (Mais est-ce arrivé?) Pour les oublis et les silences, je ne peux vraiment qu’espérer ne pas trop en faire.

Des sous-titres à foison

Tu as remarqué, ami lecteur, un seul titre, c’est la règle, mais les sous-titres sont nombreux. C’est sans prétention. Si tu savais le nombre de titres qui me sont passés par la tête depuis que je batifole avec ces lignes. Ce sont tous les titres possibles que j’ai disqualifiés l’un après l’autre. Ils sont tous excellents, mais aucun n’est parfait à mon goût. Même le titre choisi ne me satisfait qu’à moitié. Peu importe. Je veux ici t’expliquer brièvement ce que dissimulaient tous ces sous-titres. Et ensuite seulement, je te dirai pourquoi ce titre...

Je ne pouvais décemment pas sous-titrer *Bon sang ne peut mentir* et encore moins *Bonsang ne peut mentir*, en un mot. D’abord parce que c’eût été présomptueux de ma part, et même un peu provocateur pour un recueil de souvenirs. Ensuite par respect pour Franck Slaughter qui l’avait déjà utilisé, et surtout eu égard à Baudelaire qui écrivait en 1866, à propos des *Fleurs du mal* :

Faut-il vous dire, à vous qui ne l’avez pas plus deviné que les autres que dans ce livre atroce, j’ai mis tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion (travestie), toute ma haine? Il est vrai que j’écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c’est une œuvre d’art pur, de singerie, de jonglerie, et je mentirai comme un arracheur de dents.

(Lettre à Ancelle, le 19 février 1866. *Correspondances V*, 279)

Moi, je peux vous jurer que ce livre n’est ni un livre atroce, ni un livre d’art pur, c’est-à-dire de fiction. On s’en rendra vite compte, mais cependant j’y ai mis tout mon cœur, toute ma tendresse... Mais je ne mentirai pas comme un arracheur de dents en vous jurant que c’est de la fiction. Parce que... eh oui, Bon...sang ne peut mentir!

J'aurais pu choisir *Une pinte de bon sang* parce que ce titre alliait une vieille expression bien française et fleurant la joie, à une mesure anglaise. Et cette expression et cette mesure de capacité sont encore en cours au Québec. Et enfin, sans doute aussi parce que je savais que je mettrais dans ce recueil beaucoup de souvenirs heureux et personnels. Avec un peu de sueur, un peu de sang aussi, portant mon nom. C'est tout moi, ça.

Petites balades et fumées légères

En proposant parmi les sous-titres *Ballades en balades*, je veux qu'on me comprenne bien. Je me vois, dans ce livre, formuler des « chansons », des sortes de poèmes en prose, des historiettes, des coups de cœur, ce qu'on pourrait appeler des ballades. Et elles s'éciront au gré de mes errances dans le passé, de mes vagabondages au pays des souvenirs, au gré de mes balades dans le temps.

À défaut de pouvoir transcrire mes souvenirs par de beaux vers ou conter comme un Daudet ou un Maupassant, je me contenterai de raconter en me promenant dans mes souvenirs, à gauche, à droite ou de travers, comme un petit ver dans une pomme, verte de préférence car elles sont plus croquantes. Comme une onde vagabonde...

Donc, des promenades plutôt que des poèmes. Allons, ami Anagnosophile, donne-moi la main...

Jacques Chardonne aurait dit : « Malheureux qui ne peut se réfugier dans ses souvenirs ». Or, quand je regarde derrière moi, quand je me revois enfant, adolescent, jeune homme, jeune marié, jeune prof, chef scout, metteur en scène, puis l'homme moins jeune, le papa, le prof qui mûrit, le grand-père, je vois aussi une vie belle à croquer. Et je voudrais que ces moments heureux ou difficiles, mais toujours valorisants que j'ai vécus, je souhaiterais qu'ils ne soient point totalement perdus dans le passé, mais qu'ils puissent revivre, par le pouvoir des phrases, au profit des lecteurs. C'est un partage que je propose.

Le passé, le présent, le futur se mêlent à l'infini et ne peuvent se concevoir l'un sans l'autre, mais méfions-nous lorsque le passé ou l'avenir l'emporte trop. Le juste équilibre est de préférer le présent. Que le présent se nourrisse des leçons du passé et de l'espérance du futur, d'accord. Ne tombons ni dans un excès de rêves, ni dans une profusion paralysante de projets.

Entendons-nous. Ces notes éparses ne sont pas vraiment les cailloux blancs du Petit Poucet, malgré ce que j'en ai dit plus haut. Il n'y a pas de chemin à retrouver obligatoirement. Personne ne doit suivre mes pas ni même marcher sur mes sentiers. Chacun garde sa mission, sa liberté, sa vie... Mes anecdotes ne seront pas non plus des signes de piste, destinés à faire ressurgir du passé des points de ralliement pour y envoyer les lecteurs, comme autant de *missi dominici*. Non, non... Ce seraient plutôt les grains d'un chapelet, des prières comme des mercis, des sourires comme des encouragements, des nœuds comme des interrogations ou des leçons qui rendent témoignage, réconfortent, applaudissent à la vie. On dit que les juifs croient à la présence de Dieu dans la fumée. Les Amérindiens aussi croient à cette présence, d'où leurs feux dans la forêt pour prier ou remercier. L'usage de l'encens dans nos églises aurait la même origine que je n'en serais pas surpris. J'ai vu, ce matin, dans les rayons du soleil qui pénétraient notre cathédrale de La Pocatière à travers les vitraux de toutes les couleurs, j'ai vu,

dis-je, monter les volutes de fumée dans la poussière irisée du matin. Juste derrière, dans le chœur, on avait placé un arbuste aux branches dénudées pour fêter le renouveau du printemps. Eh bien, voir monter les spirales bleues de l'encens à travers les branches, comme un chapelet dans des doigts tournés vers le ciel, il y avait là vraiment un symbole de prière, de présence divine. Les fines branches prenaient la fumée et l'envoyaient à Dieu, dans une lente ascension.

Les fines branches et le printemps que je viens d'évoquer chantent avec Trenet ce *Jardin extraordinaire*. Je le vois tout fleuri. Ma vie est un vaste bouquet de mille fleurs sauvages que je veux recueillir pour toi, ami. Mais je ne me vois pas raver à Charles Trenet ce titre, si merveilleux soit-il.

Témoignage et force des mots

D'où vient l'idée de ce livre? Souvent des élèves me disaient, quand je leur racontais des bribes de ma vie : « Vous devriez écrire vos mémoires, Monsieur. » Parfois encore, en dehors de l'école, des amis insistaient quand je les faisais rire ou que je les surprénais par telle ou telle anecdote qui m'était arrivée : « Tu devrais donc raconter tout cela par écrit. » Et c'est vrai que lorsque je regarde derrière moi, aujourd'hui à cinquante-six ans, aujourd'hui à soixante-huit ans¹, je trouve que j'ai vécu des « maudites belles expériences » qu'il ne serait plus possible de connaître à notre époque pour une foule de raisons. Et je crois que ces moments du passé racontés par un témoin pourront aider les jeunes à mieux comprendre leur passé récent, et les aider à réfléchir sur un monde riche et en perpétuelle mouvance, un monde où, quoi qu'on en dise, il fera toujours bon vivre. Le mot est lancé : je serai donc un témoin.

Témoin de Dieu et de ma foi, témoin de la joie de vivre et de la beauté du monde, témoin de la culture française, de l'intelligence de notre belle langue, du pouvoir des mots, témoin de l'œcuménisme et de la fraternité humaine, de la communion des saints et des non-saints, l'union de tous, enfin témoin de mon temps, des mœurs, des différences selon les latitudes et les époques. Les différences, voilà ce qui fait la richesse, la complémentarité.

Témoin de mon amour du théâtre aussi. J'expliquerai mieux plus loin le sens qu'il faut donner à *Mémoires d'outre-scène*, mais je peux d'ores et déjà te souffler, Anagnosophile, ce que dans ta clairvoyance tu devinais et subodorais probablement : les coulisses de la scène, l'allusion à Outremouse, le cœur de la cité ardente (Liège), là où Nicole et moi nous nous sommes cueillis l'un l'autre, et enfin quand même les *Mémoires d'outre-scène* fait référence à l'un des plus illustres littérateurs de notre langue, j'ai nommé Chateaubriand et ses *Mémoires d'outre-tombe*. Évidemment bien sûr, comme aurait dit la plus sucrée des jolies filles!

¹ De cinquante-six à soixante-huit ans, alors que je me relis, le calcul est exact, cela fait donc douze ans que je cherche en vagabondant dans ces chers souvenirs. Aurais-je « perdu mon temps », Proust aurait-il raison? Relisant ces propos pour la xième fois, je ne peux que conclure que le temps passe, puisque j'ai maintenant... 74 ans, alors que je reprends bien en mains cet ouvrage de ma vie. Deux ans encore. Je relis cette préface pour la dernière fois sans doute. Le temps a filé, j'ai 76 ans bien comptés et suis tout heureux, car j'ai enfin fini la rédaction de ce monstre. Cette lente parturition m'aura pris vingt ans!

Je voudrais témoigner aussi de mes voyages, et surtout de l'heureux concours de circonstances qui m'a permis de vivre longtemps sur trois continents; témoigner encore de ma famille, ma profession et mes élèves, mon engagement dans le mouvement scout et ma passion pour la langue française. De là aussi un des sous-titres assez justement choisi pour un prof de français : *Ma vie au passé simple* qui suppose un retour dans le passé ordinaire d'une vie bien ordinaire, comme dirait Charlebois. J'ajoute, en toute modestie, la volonté de m'exprimer simplement.

Fallait-il dire *Souvenirs en sourires* ou *Sourires en souvenirs*? La question est moins innocente qu'il n'y paraît. Sans compter bien sûr que je compte essentiellement ne rapporter, en général, que des souvenirs heureux. Pourquoi donc se faire du mauvais sang? Mais à bien y regarder, je ne vois guère de souvenirs malheureux. Tout ce que j'ai vécu et dont il me souvient me porte naturellement à sourire. Tant mieux, direz-vous. Et de plus, je ne vois guère ici l'utilité de raconter des histoires tristes ou déprimantes. Mais il y en aura quand même. C'est inévitable. Je pense à la mort de mon père et aux répercussions sur ma petite maman, je pense à nos enfants pour lesquels on se tracasse facilement... Pourquoi? Alors, souvenirs en sourires ou sourires en souvenirs? La formule retenue, la première, touche à tout, mais avec une teinte de sourire. Autrement dit le sourire sera avant tout dans la manière de raconter. Je m'y efforcerai.

Voilà! Tous ces ensembles de matière à témoigner sont autant de leviers puissants qui me permettent d'écrire, de rapporter ces témoignages. Bien sûr, il y a eu des lacunes, des faiblesses, des faux témoignages, hélas... mais la vie ne charrie pas que du bien : *La vie est un long fleuve, pas toujours tranquille...* mais je continuerai à toujours penser au sourire, au clin d'œil.

Ce livre, si jamais ces pages deviennent un livre, est dédié à ceux qui aiment le beau, le bon et le vrai, on l'aura compris. Mais aussi à ceux qui aiment la vie, la joie, l'amour. Que ces pages soient un témoignage. Maintenant que je vais bientôt me taire et quitter mes classes, je voudrais que mon message de joie, mon témoignage d'amour de la vie, mes petites histoires se continuent par écrit, grâce à la magie des mots. Oui, je crois à la force des mots, et je crois que les mots peuvent influencer notre agir. Et même parfois, simplement, les lettres exercent une influence. J'y crois...

Ainsi mes initiales AB, c'est facile, c'est beau, c'est... le mot alphabet : alpha, bêta... Et rien que ça, c'est tout un programme, j'aime les mots! Penses-y bien, ami lecteur. Les deux premières lettres. Par ordre alphabétique, j'ai toujours été placé dans les premiers, sans être le premier, celui qui rompt la glace. Pensons aux interros en classe, aux appels...

Ainsi encore, je suis fier de mon prénom : André, le premier apôtre, le frère aîné de Pierre! Et en même temps, il signifie viril, courageux! Comment ne pas en retirer un certain contentement? Mais surtout, je suis fier de mon nom : Bonsang, « comme du bon sang, mais en un mot ». C'est ce que je dis souvent au téléphone, lorsqu'on m'interroge sur l'orthographe de mon patronyme. Mon nom fait naturellement penser au proverbe « Bon sang ne peut mentir » et j'en suis heureux... Mais aussi aux expressions « bon sang! », la « voix du sang » et un « prince de sang », et au sens contraire de « se faire du mauvais sang ». Attention, ne pas confondre bon sang et bon sens. En parlure québécoise,

les deux expressions se prononcent de la même façon, sans qu'on entende le s final de sens. J'aime souligner la différence.

Ici au Québec, quand je me nomme, souvent les gens sourient et lancent l'expression très populaire « ça a plein de bon sens! » qu'ils prononcent sans le s final et qui signifie : c'est très raisonnable, c'est tout à fait justifié. De là, un des sous-titres possibles de cet ouvrage : *Ça a plein d'bon sang!* Mais le hiatus « ça a » n'est vraiment pas fait pour plaire à mes oreilles si sensibles...

J'ai encore à propos de ce patronyme à raconter deux, non, trois anecdotes (déjà). La première est qu'à une lettre près, on parle de moi dans la formule de la consécration à la messe. « Car ceci est la coupe de mon sang... » dit le prêtre en élevant le calice. Et moi, je comprends, avec un sourire entendu au coin des lèvres : « Car ceci est la coupe de Bonsang... » Je me sens littéralement « transfiguré ». Quel honneur! Là, c'est toute une consécration!

Deuxième anecdote : À l'université de Liège, j'ai eu une certaine Madame David comme prof de droit civil. Excellente enseignante au demeurant. Au début de l'année, en premier doctorat en droit, elle faisait un gros effort pour mémoriser le nom de tous ses étudiants. Nous étions nombreux, cent, cent cinquante peut-être, et je me souviens qu'elle nous passait en revue pour mémoriser nos noms. Après deux cours, nous regardant, elle essayait de se rappeler nos noms à chacun. Quand vint mon tour, appuyant son regard sur moi, elle dit : « Vous, attendez! C'est un nom qui porte à la joie! » Je me suis toujours souvenu de cette formule qu'elle employa. Je n'avais jamais vu mon nom sous cet angle, mais depuis lors, c'est presque comme si j'avais changé de nom. Il me semble que j'essaie parfois de faire en sorte que ce qu'elle a dit ce jour-là soit toujours vrai...

Enfin, ici au Québec, où les patronymes souvent se répètent à l'infini – à cause de leurs ancêtres français dont le petit nombre est inversement proportionnel à leur grande prolifération –, mon nom est rare, pour ne pas dire unique. C'est pourquoi, par écrit ou par téléphone, certains correspondants ne me voyant pas imaginent facilement, Dieu sait pourquoi, qu'ils ont affaire à un Japonais, un Chinois, un Coréen ou un Thaïlandais. Quand je leur demande pourquoi, ils me répondent : « Bonn-Sang' (prononcé *bonn sangue*, un peu comme on cultive des bonsaïs)... Bonn-Sang', c'est un nom qui vient d'Asie? » Avouez!

Et quand on sait que, deux fois sur trois, oralement, les gens ici comprennent bon sens au lieu de bon sang, avouez que la culture française a tendance à se dissoudre dans la mondialisation moderne.

Un monde à vivre

J'ai conscience d'avoir eu le privilège de parcourir une bonne partie d'un monde en effervescence, tel que nous le laissa la Deuxième Guerre, un monde plein de nouveautés, de découvertes, un monde que j'ai eu joie à appréhender, comme on croque une pomme, une *Terre des hommes* qui m'a fait connaître mes frères. *Un monde à vivre*. C'est beau comme un jour de mariage, c'est exaltant comme un offertoire. Il est une expression qui me plaît, c'est « vivre le monde ». Elle me plaît car elle rappelle « vive le monde! » et en plus, elle apporte la tournure de l'infinitif avec toute la pulsation que

sous-entend ce verbe, le plus beau de la langue française (*et le verbe s'est fait chair*, s'est fait cher...) enfin, le complément direct « monde » désigne aussi les gens qui habitent la terre. Et j'aime le monde.

Mes histoires seront des *fableaux*. Ne vous choquez pas, c'est un néologisme. Et alors, on n'a pas le droit de se créer des mots nouveaux, quand on part pour ce fabuleux voyage qui remonte le temps? J'ai bien dit : fableaux! Un peu comme des fabliaux, des petites fables, mais sous forme de tableaux. Je ne pouvais pas dire des fables, et encore moins des tables. En effet, ce n'est ni de la menuiserie, ni des logarithmes. Je ne veux rien en menuiserie et ne veux pas embêter le « cher lecteur » avec des chiffres logarithmiques. (Vous avez remarqué? Rédigée de cette façon, cette phrase peut laisser sous-entendre que je vaille quelque chose dans les logarithmes. Hé, hé! Si c'était en arithmétique ou en algèbre, je ne dirais pas non, mais en trigonométrie, non franchement, n'en croyez rien!)

Pourquoi ce titre, alors?

Chasse aux trésors me fait d'abord songer à un jeu, à un grand jeu. Remarquez, j'aurais pu dire *Coffre aux trésors*, mais je ne sais pourquoi, ce coffre me fait penser à un coffre à outils. Très utile au demeurant, mais je ne lui vois pas sa place ici. Et puis un coffre est trop petit pour la quantité de trésors que j'ai à vous donner. J'aurais aussi pu dire *Course aux trésors*, mais l'idée d'une course me parle de concurrents, me parle aussi de vitesse. Et il n'est pas question que j'envisage que ma vie fût comme une course, même si j'ai le souvenir persistant de courses aux trésors, dont une sur le *Mar del Plata* qui m'a vraiment marqué (voir chapitre 8). Je veux dépasser le moment précis et parler de toute ma vie. Les trésors sont au pluriel, ils sont nombreux, variés, plus ou moins précieux... Je considère qu'en sept décades, j'en ai beaucoup rencontré. La vie m'a gâté. Mes trésors s'appellent Nicole, d'abord, ma douce et belle compagne de toute une vie. Nos quatre enfants, et Camille et Maxime. Nos amis, nos frères et sœurs, toute la famille, toute la parenté. Que de trésors...

Les héros que j'ai connus, appris à aimer, morts ou vivants.

Les expériences, les découvertes, les créations : des trésors.

Mais aussi tel beau roman, telle chanson, tel coin de pays. Ici je ne puis en nommer un parce que des centaines se bousculent dans ma tête. Ma vie est remplie de mille trésors que ces mémoires veulent retracer, traquer, dépister, forcer (comme à la chasse justement), pour les redécouvrir et les faire aimer par tous ceux et celles qui voudront me suivre et me lire. Taïaut! taïaut!

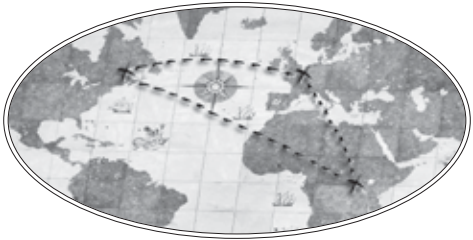
Mes trésors sont tous les faits et gestes que je veux et vais rapporter ci-après, les histoires que j'ai vécues, les amis que j'ai connus, ma famille, les paysages si divers sur cette Terre si belle; les grands moments de joie, de douceur, d'effort; les parfums, les couleurs et les cris, les sourires, les prières, les clins d'œil. Tout ce dont je me souviens et qui exalte en moi cette fureur de vivre passionnément. Tous les moments passés. *Je ne regrette rien* chantait Édith; je trouve que c'est une formule bien pâlotte pour exprimer l'enthousiasme débordant que je veux exprimer quand je regarde les 68 années passées. Demande-t-on à un bambin qui vient de découvrir les joujoux dont il a été comblé un soir de Noël : ne regrettes-tu pas? Avouez que la question est étrange et même ridicule dans ce cas-ci.

Pourquoi la chasse et pas la course aux trésors? La course me fait penser à *La course à l'échalote*, un film un peu tordu de Pierre Richard et elles non plus – les échalotes – n'ont vraiment pas leur place dans mon menu. Je n'aime guère le mot course, qui apporte un sens de compétition et de rapidité qui n'est pas de mise ici. Je trouve la chasse plus sauvage, plus animale, plus vivante. Je serai comme à l'affût pour traquer les anecdotes qui passent dans les plates-bandes de ma mémoire, sous ma tour d'observation. J'ai le temps, pas question de courir. Et puis, faut-il ajouter que les deux noms de « chasse aux trésors » commencent chacun par les deux mêmes lettres que Chef de troupe. Ça me plaît, cette référence au chef scout que j'ai été longtemps avec passion.

Enfin, j'ai souvenance très précisément de certaines chasses au trésor (ici le trésor est singulier). D'abord sur le Mar del Plata, en partance pour l'Afrique, j'avais neuf ans et j'ai participé à une grande course au trésor, à travers tous les recoins du transatlantique, avec les passagers adultes... Et j'ai gagné! J'en parle ailleurs (voir le chapitre 8. Oui, je sais je me répète. Mais *bis repetita placent* – les choses répétées plaisent – disait un paradigme de ma grammaire latine. Non, je n'ai pas dit un paparazzi de ma grand-mère Martine.) Cette folle course sur le paquebot m'est restée profondément ancrée dans les terreaux de la mémoire et m'a servi de modèle pour des tas d'autres courses au trésor que j'ai animées avec les scouts ou mes élèves, à Bukavu, à Outremeuse, au Québec encore, et souvent à l'occasion de festivités scolaires ou autres réveillons. Oui, il m'a vraiment marqué, ce jeu. C'étaient des grands jeux où il s'agissait de dénicher un sac de bonbons, de retrouver un message codé, de découvrir l'eau lourde ou les plans d'un savant en péril.

Enfin la chasse aux trésors, c'est la *Queste del Saint Graal*, la recherche d'un mieux, la poursuite d'un idéal, *La Quête* chantée par Jacques Brel dans *L'Homme de la Mancha*, la projection vers « l'inaccessible étoile ». Tout être humain est en perpétuelle recherche pour un bonheur futur. Et si je vous affirmais aujourd'hui que toute ma vie me semble avoir été comme une quête, un grand jeu de piste, une chasse vers les trésors sans nombre de chaque instant vécu pleinement dans une existence toute simple et ouverte aux autres.

Le beau et le vrai... voilà mes deux pôles, les deux forces qui m'écartèlent : je veux toujours être un témoin, soucieux du détail, amoureux du vrai. Mais en même temps, je ne conçois pas de relater pour relater, de transcrire sans toujours au moins être attentif à raconter avec élégance : narrer avec une certaine poésie, expliquer avec un agrément probable et espéré.



Chasse aux Trésors

Première partie
HEUREUX QUI COMME ULYSSE...

Première section
Un petit gars et la guerre (Herve 38-48)



*À mon frère unique, Christian, qui a partagé
tous mes premiers souvenirs (sauf la Suisse).*

*Celui qui croit qu'on ne peut pas changer le passé,
c'est qu'il n'a pas encore écrit ses mémoires.*

Robin William

MA MÈRE, MON FRÈRE, MON PÈRE, MA GUERRE

Première image

Mon premier souvenir est une image figée que les années ont sclérosée. Ma maman, mes grands-parents Bonsang, ma grand-mère Hock, mes oncles et tantes, mes cousins et cousines, nos voisins même m’ont tellement parlé de mon père quand j’étais petit que j’avais pris pour habitude de me le rappeler à partir d’une image que j’avais de lui. Je le vois encore, près de la porte entre le salon et la cuisine au premier étage de notre maison rue du Collège à Herve, là où j’ai commencé à vivre, car tout le rez-de-chaussée avec la grande vitrine donnant sur la rue abritait notre magasin de « tissus et confections ». Mon papa était là, appuyé contre le chambranle de la porte, et souriait ou riait en m’adressant la parole. J’étais tout petit, je le voyais donc en contre-plongée, de bas en haut. Il est à peu près certain que cette image serait disparue depuis longtemps de ma petite tête, si je n’y étais pas venu et revenu aussi souvent. En fait, dès qu’on me parlait de mon père, c’est cette image qui s’imposait à mon souvenir. Et quand plus tard, on me demandera : « Tu ne te souviens pas de ton papa? », je ne pouvais que répondre : « Mais si! » et je revoyais toujours cette image, comme une photo, un cliché pris en contre-plongée, de la hauteur de mes yeux. Mon père souriait en me parlant et me paraissait grand. Et comme toujours lorsqu’on me parlait de lui, c’était pour l’admirer, vanter ses mérites, lui qui avait été tué le deuxième jour de la guerre, le premier des enfants de Herve à sacrifier son sang pour la patrie, j’évoque souvent avec cette image figée le très bel alexandrin de Victor Hugo qui convient particulièrement ici : *Mon père, ce héros, au sourire si doux.*

Et c’est cette habitude de toujours le revoir là lorsqu’on me parlait de lui qui fait que ce souvenir très ténu m’est toujours resté accroché dans les arcanes de la mémoire, malgré les années. Cela se passait sans doute quelques jours avant le rappel définitif des soldats, avant l’entrée en guerre de l’Allemagne contre la Belgique le 10 mai 40, donc quelque part en mars ou en avril 1940. Je n’avais pas encore deux ans!

Notre maison

La maison n° 8 de la rue du Collège est située juste en face de l’église, entre le collège Marie-Thérèse et l’hôtel de ville. C’est d’ailleurs étonnant : il n’y a aucune maison du côté impair, puisque tout l’espace est occupé par le côté sud de l’église. Notre maison possédait, et possède encore deux étages et un grenier. Notre magasin de tissus était logé au rez-de-chaussée, avec grande vitrine et volet. Au premier étage, à l’arrière, une cuisine et à l’avant, donnant sur un petit balcon et l’église, notre salon et la salle à manger. Au deuxième étage, il y avait deux ou trois chambres. Et un grenier sous

les combles. Ce cher grenier où se trouvaient toutes sortes d’objets hétéroclites, une vieille malle en osier, un grand bassin de tôle et un tas d’objets, vieux bim-bam, jouets cassés, une caisse... le tout bien poussiéreux. Une lucarne donnant sur l’arrière du collège éclairait ce grenier. On y accédait rarement, toujours accompagnés de maman. C’était un endroit mystérieux, plein d’attrait et sentant la poussière. J’ai lu quelque part que Victor Hugo tout petit adorait aussi le vieux grenier de sa demeure parce qu’il y trouvait des trésors de vieux livres moisies, et notamment une certaine bible qui lui ouvrit bien des horizons et dont il se souviendrait longtemps.

Pas de salle de bain, mais au rez-de-chaussée, derrière les remises du magasin, dans une minuscule courette extérieure de deux mètres sur deux mètres, enfermée et minuscule entre ses quatre hauts murs, il y avait un cabinet de toilette. Ce cabinet était souvent glacial en hiver. J’ai le souvenir de fesses refroidies lorsque j’allais à la toilette à Herve. En effet, dans la deuxième maison que nous habiterons de 1947 à 1948, place Albert, dans la maison de mes grands-parents, le cabinet aussi était souvent froid, car il était attenant à une serre que l’on ne chauffait pas, près de la cuisine. C’est dans cette serre très claire – parce qu’éclairée par une grande baie vitrée avec une porte donnant sur la minuscule cour, là aussi –, c’est dans cette serre que mon père avait peint à l’huile quand il était jeune homme une grande fresque d’à peu près trois mètres de long sur deux de haut. Cette fresque représentait un paysage hervien avec ses prairies, ses vaches, ses vergers... Elle s’écailla avec le temps, mais je l’ai photographiée vers 1970.

Revenons à la maison de la rue du Collège.

Nous n’avions donc pas de salle de bain. Les maisons qui en avaient à Herve devaient peut-être se compter sur les doigts d’une main. Alors, me direz-vous, pour se laver, le soir ou le matin. Eh bien il y avait l’évier de la cuisine. Mais pas d’eau chaude, non! Si maman voulait nous donner un bon bain pour nous savonner partout, partout... elle prenait un grand bassin, y versait une bouilloire d’eau bouillante et de l’eau froide, et nous « nettoyait » l’un après l’autre avant de nous mettre en pyjama.

La petite pièce à l’arrière, sorte de remise derrière le corridor et l’escalier et donnant sur la cour, était éclairée en son plafond par une petite verrière horizontale qui donnait sur une petite terrasse située juste derrière la cuisine du premier étage, et d’où l’on voyait les jardins derrière le collège. C’est à travers cette lucarne que je suis passé et ai failli tomber un jour d’été, en maillot de bain. Je me suis retenu aux supports de plombs et de mastic qui retenaient l’une des trois vitres, sur laquelle j’avais malencontreusement glissé alors que je voulais simplement marcher dessus comme venait de le faire notre cousine Gilberte, également en maillot de bain. Nous avions sans doute cinq ou six ans. J’en parlerai au chapitre 2.

Antécédents artistiques

Je suis né dans cette maison, à Herve le 25 mai 38, fils de deux artistes amateurs mais excellents, l’un en peinture, mon père Franz¹, l’autre en chant et piano, ma maman, née Josiane Hock. Je n’ai pas vraiment hérité ni l’un ni l’autre de ces dons, mais j’aime les arts rythmiques et les arts plastiques avec une égale passion. Je me suis cependant plus adonné aux rythmiques par le théâtre et l’art lyrique. Nous verrons cela plus tard.

Ma grand-mère paternelle, celle que nous appelions mémère et qui est ma marraine, était paraît-il très bonne comédienne (je n’ai vraiment pas de peine à le croire) et bonne chanteuse lyrique. Elle a joué dans plusieurs comédies et opérettes locales, bien avant que je vienne au monde. Moi qui l’ai connue pendant une trentaine d’années, je ne l’ai pas entendue chanter. Elle avait la voix grave, éraillée et fumait comme une Turque. Mon père nous a laissé ses peintures et aussi le bateau Le Rappel fabriqué pour moi paraît-il en 39, avec des accessoires du magasin de rideaux. On en a gardé une belle photo. Ce bateau dont la coque en bois mesure à peu près un mètre est resté dans la famille de mon frère.

Mais mon papa avait un réel talent en peinture. J’ai essayé de retrouver toutes ses toiles pour les photographier, à défaut de les avoir². J’en ai quand même reçu cinq ou six. La plupart sont des huiles de grand format, souvent copiées à partir d’une carte postale, parfois d’après modèle, notamment ses parents et sa sœur Évelyne. Une autre fois, d’après maman, il entra du cinéma et peignit de mémoire l’actrice qui avait les cheveux bien noirs tombant en capoules sur le front et faisant penser à la chanteuse Mireille Mathieu.

Certaines de ses œuvres ont été placées au Musée de la guerre, notamment les vastes panoramas qu’il peignit à partir du fort de Barchon. Je suis allé à Barchon en 92, et y ai vu quelques petites peintures sur les murs, notamment des militaires romains. Parmi les nombreuses toiles que mon papa a faites en si peu de temps (il est mort en 40, à 31 ans), il y en a maintenant deux données par mon frère Christian à la chapelle de Champagne, près de Waimies en Belgique, là où notre aîné Franz et Shirlee se sont mariés.

Je n’ai pas connu mon père, sauf cette image de lui que j’ai conservée au fin fond de ma mémoire, lorsque j’avais presque deux ans et qu’il était appuyé contre le chambranle de la porte entre la cuisine et la salle à manger. Je le revois en contre-plongée... évidemment. Je renvoie le lecteur au très bel article du *Courrier de Herve* sur la vie et la mort de mon papa, article que j’ai recopié en annexe du chapitre 3, présentée dans le tome III de cette *Chasse aux trésors*.

¹ Voir à ce propos et en addendum les 26 peintures que je suis parvenu à retrouver et dont j’ai pris des photos, pas toujours réussies.

² Voir l’annexe du chapitre 5 au tome III

Je naquis donc au n° 8 de la rue du Collège à Herve¹, juste au point central d'un triangle qui réunirait le collège Marie-Thérèse, l'hôtel de ville et l'église Saint-Jean-Baptiste. Nous habitions à moins de vingt mètres de la tour du clocher un peu tordu de notre vieille église qui date du XIII^e siècle, à soixante mètres de l'hôtel de ville et à soixante mètres du collège. La rue du Collège d'ailleurs n'a que des numéros pairs, car côté impair ce sont les petits jardins attenants à l'église. Il y avait aussi à l'époque, de l'autre côté du jardinet entourant l'église, une vespasienne (une pissotière pour hommes) comme on en voyait fréquemment, une source d'odeurs et de malpropreté évidentes, d'autant plus que certains chiens y déposaient également leurs crottes. Et il n'y avait pas que les chiens qui déféquaient derrière ces frêles remparts. Comment peut-on être aussi dégoûtant!. Et ce n'est pas toutes les semaines que la ville faisait nettoyer ces latrines. Il devait y en avoir cinq ou six dans la ville durant la guerre.

Il y avait aussi, juste en face de chez nous contre les jardins de l'église un monument aux morts de 14-18, qui deviendra également un monument aux morts de 40-45 après la Seconde Guerre. Le nom de Franz Bonsang y demeure gravé pour toujours, un des tout premiers de la liste, puisqu'il sera tué le 12 mai 40, deux jours après l'entrée des Allemands dans notre cher pays.

Donc, quand vous êtes au pied de l'hôtel de ville, juste en face de vous, prenez la rue qui descend légèrement vers le collège, vous longerez l'église sur votre gauche et la maison où je naquis est à peu près au centre de cette rue. Juste à côté de notre maison, il y a une petite ruelle de moins de deux mètres de large et menant vers la petite maison des Dresse, nos voisins, et sur l'arrière-cour, de chez Marbaise. Je suis repassé par là quelques fois. Une fois notamment avec Yves, en 1980 ou 1981. J'y ai vu mon ancien camarade, Jean Marbaise, sa femme et sa fille. La dernière fois, c'était en 1992 avec les Khalil. Notre maison était alors occupée par un Polonais qui ne comprenait pas le français.

J'étais l'aîné, né exactement neuf mois après le mariage de mes parents, comme Franz chez nous naîtra neuf mois après notre mariage et comme ma tante Evelyne est née exactement neuf mois après le mariage de mes grands-parents Bonsang. Christian naîtra presque deux ans après moi, le 4 mai 1940, exactement huit jours avant que notre père disparaisse à jamais...

Maman

Ma mère nous a toujours traités, mon frère et moi, avec beaucoup d'amour, de douceur, de tendresse et dans le plus parfait souvenir de notre père. Catholique très pratiquante, ma mère Josiane, qui a été appelée Pépée toute son enfance, n'a guère fait d'études. Elle fit ses classes moyennes comme interne à Outremeuse, à Liège, là où plusieurs années plus tard ma femme, puis mes sœurs elles-mêmes iront en classe : chez les sœurs de Notre-Dame, rue Puits-en-Sock . Un jour, elle nous raconta qu'étant née toute petite et quasi moribonde, septième d'une famille de huit, ses parents avaient voulu la faire baptiser tout de suite. C'est ce qu'on appelle en liturgie catholique un ondoisement, c'est-à-dire une cérémonie de baptême vite faite par les proches parents, sans l'aide d'un prêtre. Il n'y eut donc pas de baptême officiel. Mais ayant appris cela plus tard, vers douze ou treize ans, ma mère s'estima lésée de

quelque bienfait important. Elle n'en dormait plus et ne cessait de se demander si cet ondoisement avait la même valeur qu'un baptême, et si elle était aussi catholique qu'une autre. Elle se tracassait, si bien qu'elle expliqua la chose à son curé qui pour apaiser ses craintes décida de refaire un « baptême sous condition », cérémonie également prévue par la liturgie, au cas où... On fit venir parrain et marraine et ma mère eut droit à un beau et vrai baptême, tout ce qu'il y a de plus authentique, pour apaiser et endormir à jamais ses craintes, bien bénignes...

Notre mère nous entretint, Christian et moi, dans le pieux souvenir de notre papa. *Papa, nous ne t'avons guère connu, mais maman nous dit que tu étais si bon et si gentil...* C'est à peu près ce qui se trouve écrit sur une pierre de marbre posée au cimetière de Herve sur la tombe de Franz Bonsang, *tombé au champ d'honneur le 12 mai 1940, à Cheratte...* Eh oui, j'ai souvent tendance à m'approprier ce très bel alexandrin de Victor Hugo, que d'ailleurs j'utilise souvent en classe pour bien compter les douze pieds, lorsque j'explique la versification aux élèves : « Mon père, ce héros au sourire si doux ». Voilà un bel alexandrin avec un bel h aspiré et deux e muets non élidés, qui comptent donc comme syllabes ou pieds. Mais pourquoi ne sont-ils pas élidés? Pour les explications, tu viendras, ami lecteur, à mon cours sur la versification.

Comme mon père est mort, tué à la guerre, nous avons eu droit à une place d'honneur dans les concessions du cimetière de Herve, là où sont enterrés les héros des deux guerres mondiales, sous le drapeau national aux trois couleurs : noir, jaune, rouge. Il a la première place, parmi la trentaine de décédés, car de Herve, il fut tué le premier, le deuxième jour après l'invasion allemande du 10 mai. Sur toutes ces tombes de héros, partout en Europe, il y a aussi la cocarde nationale tricolore et la croix; pour d'autres, plus rares, un croissant ou l'étoile de David... On voit cela dans les grands cimetières, où on a enterré des milliers de victimes américaines après le débarquement.

Un casque violé, deux bagues volées

Mort de mon père

Notre papa sera tué le douze mai 40, troisième jour de la guerre, par un éclat d'obus dans le crâne. Mon frère Christian avait juste une semaine et nous étions évacués au sud de la France, si bien que maman n'a appris la nouvelle qu'au retour de Carcassonne, trois ou quatre mois plus tard. Il paraît que nous fûmes parmi les derniers à passer la frontière pour évacuer. Nous étions huit dans la voiture d'oncle Lucien – une DeLahaie? – et c'est grâce à mon petit frère nouveau-né que nous avons pu passer. Ce devait être le huit ou le neuf mai. Ma mère se relevait à peine de l'accouchement. Quel cauchemar!

Ce sont mes grands-parents qui ont eu le triste devoir d'aller reconnaître le corps. Mon père, Franz, était brigadier au fort de Barchon près de Cheratte, entre Herve, Fléron et Visé, à une trentaine de kilomètres de l'Allemagne. Dès l'entrée des forces allemandes en Belgique, en violation du traité de neutralité signé par la France, l'Angleterre et l'Allemagne elle-même, les premiers forts de défense souffrirent terriblement et les communications téléphoniques furent immédiatement coupées. Mon papa fit partie d'une escouade de six volontaires partie le 12, à sept heures vingt du matin, pour former

¹ Je suis sûr du numéro, et pourtant sur la carte d'identité de mon père datant de septembre 1937, il est écrit n 18, mais cela est une erreur.

la nouvelle garnison de l’abri BM3 qui ne répondait plus depuis quatre heures trente. On m’a aussi dit qu’on demanda un volontaire pour porter un message à un fort voisin. Mon père qui, paraît-il, souffrait un peu de claustrophobie se porta volontaire. Le commandant refusa d’abord, arguant du fait qu’il avait deux bébés et ne pouvait pas ainsi risquer sa vie. Mais il a, paraît-il, tellement insisté qu’on le laissa partir.

C’est dans la soirée que la première mauvaise nouvelle arriva au fort : le brigadier d’artillerie Franz Bonsang a perdu la vie. Un éclat d’obus l’a atteint à la tête, près de l’abri BM3. Le 18 mai, le fort capitule et, lors de la reddition, le colonel allemand von Mayer remettra au commandant Pourbaix du fort de Barchon son propre sabre, afin d’honorer la vaillance et la bravoure des défenseurs du fort. J’ai vu la photo de cette cérémonie et d’autres explications dans un petit livret racontant le fort de Barchon. Il y eut quatre morts et dix-huit blessés. Mon père fut le premier tué, et il obtint une citation posthume. Plus tard, maman recevra deux décorations du prince régent, à Bruxelles.

Mon père avait aussi peint d’admirables fresques des alentours dans le fort et j’ai eu l’occasion, plus de cinquante ans après, en 1992 lors d’une visite avec les Khalil, de voir encore quelques peintures naïves qu’il avait faites sur les murs. On les a filmées. Je me rappelle en particulier d’un soldat romain casqué. Mais revenons à son destin tragique.

On l’a retrouvé au croisement d’un chemin, à Cheratte-Hauteur, près de Visé. Il avait un gros trou sur le côté droit du casque, et une enflure sur la partie renforcée qui se trouvait au faîte des casques belges et français, à l’époque. Ce renflement venait de l’intérieur. C’est par là en effet que le *shrapnell*, l’éclat d’obus de trois ou quatre centimètres de diamètre, a essayé de ressortir. Ce casque fut exposé dans notre vitrine à la fin de la guerre. Je l’ai revu, vingt ans plus tard, complètement rouillé... Je viens de revoir encore ce casque, en septembre 2010 chez ma belle-sœur Betsy. J’avais demandé qu’on le sorte. Il m’a paru nettement plus propre. Sans doute a-t-il été nettoyé et huilé. Merci à celle ou celui qui a entretenu ce douloureux souvenir. Mais cette fois, j’ai vu un élément supplémentaire : le *shrapnell* que je n’avais jamais vu. Du moins je n’en ai gardé aucun souvenir et cela m’étonnait. Un amas de ferraille et d’acier à moitié fondu, pesant au moins cent cinquante grammes et de la grosseur d’un gros briquet. Je n’en revenais pas et supposais qu’il s’agissait sans doute d’un faux. Quelqu’un devait avoir trouvé cet assemblage métallique ressemblant à du mâchefer, mais de couleur noirâtre et brillant. Comme je n’avais aucun souvenir d’avoir jamais vu cela, j’ai tout de suite pensé à un faux. Mais avec les semaines, je me demande si ce ne serait pas le vrai éclat d’obus qui aurait perforé le casque et le crâne de mon papa et qu’on nous aurait caché. Il y a pour cela quatre bonnes raisons.

- D’abord, le *shrapnell* rentre juste dans le trou du casque, même largeur et même épaisseur. Il pénètre vraiment bien et juste.
- Ce serait vraiment étonnant que quelqu’un eût trouvé un *shrapnell* par hasard si bien ajusté. Et où l’eût-il trouvé? Et pourquoi?
- Sans entrer dans des détails macabres, on peut se demander comment cet amas métallique s’est détaché du crâne, du cerveau? Le renflement dans la partie supérieure du casque en

témoigne, je crois que le morceau avait achevé sa terrible traversée et était prêt à sortir. Ce qu’il fit sans doute lorsqu’on retira le casque.

- La dernière raison est peut-être la principale. Comment se fait-il que je n’eusse jamais vu cet ignoble amas de ferraille? Simplement parce que par la volonté de ma maman sans doute, je pense qu’elle a voulu nous épargner à Christian et à moi cette vision assez abjecte et qui fut si douloureuse pour elle-même. Et ce n’est que beaucoup plus tard qu’elle acceptera de révéler ce morceau de fer à Christian pour le mettre avec le casque. Mais déjà j’étais parti, marié, en Afrique puis en Amérique. Et jamais je n’avais vu cet agrégat de la honte que l’on m’avait caché.

Les deux bagues

Une anecdote concerne ce moment douloureux : l’histoire des deux bagues de mon père. Il portait sur lui, lorsqu’il fut tué, son alliance et une chevalière marquée FB. Or le corps avait été spolié de ces deux bagues. Un jour, mes grands-parents ont appris par quelqu’un qui avait un peu trop bu que c’était telle personne de Visé qui les lui avait prises. Que faire? Aller les lui réclamer? Jamais cette personne ne reconnaîtrait avoir commis un tel forfait. Elle nierait purement et simplement et jamais ne rendrait ces bagues... Mais ma grand-mère était rusée, finaude et comédienne (elle avait d’ailleurs l’âme du commerce dans le sang). Aussi mit-elle ses plus beaux atours et entreprit-elle le voyage de Visé. De Herve à Visé, cela fait une bonne vingtaine de kilomètres, mais à cette époque et pendant l’Occupation, c’était toute une expédition. La voilà partie à vélo ou en train. La voilà arrivée chez cette personne, que je ne connais pas d’ailleurs. Elle pleure, embrasse le malheureux et lui dit : « Ah! monsieur, comment vous remercier? On m’a dit que c’est vous qui aviez pris la peine de prendre les deux bagues sur le corps de notre fils pour que personne ne puisse les lui voler, et que vous puissiez ainsi nous les remettre. Ah! comme vous êtes bon, et comment pourrais-je jamais vous remercier? » L’homme ne se le fit pas dire deux fois et s’empressa de remettre les deux bagues à ma grand-mère, qui les rendit à ma mère peu après. Jusqu’à son second mariage, ma mère a toujours porté les deux alliances et, en tant qu’aîné, je reçus la chevalière à dix-huit ans. Je l’ai portée jusqu’à ce qu’elle soit complètement usée et se casse à la partie intérieure de l’anneau, côté paume, puis la fis ressouder. Je l’ai offerte à mon Franz, notre aîné. Mais ce n’était ni de son goût, ni de son époque, il déclina l’offre. Je la porte encore plus de soixante ans plus tard.

Un jour même (seconde anecdote), cette bague m’empêcha d’être enfermé dans le plus noir des cachots de la prison centrale à sécurité maximale de Louvain. J’avais dans les vingt ans, nous visitons des prisons avec les quelques élèves de la licence en criminologie, et lors de cette visite, pour avoir une bonne impression de ce que ressentent les punis du cachot, je suis resté le dernier, avant de sortir. Mais la fille qui me précédait a voulu me faire une blague et refermer sur moi la lourde porte de chêne de plus de trente centimètres d’épaisseur. J’ai mis ma main et c’est ma chevalière qui supporta le poids de cette porte et m’empêcha d’avoir la main écrasée. Elle en fut un peu pliée¹ — la bague chevalière, pas la fille. Elle, la copine de cours, était carrément pliée en deux de la blague qu’elle m’avait faite!

¹ Chapitre 18

Un monument à l'endroit où mon père fut retrouvé, près de Cheratte, rappelle aux passants que là-bas, ce deuxième jour de la guerre, tomba au champ d'honneur le brigadier Franz Bonsang, âgé de trente ans. Ce monument dut être déplacé à cause de la construction de l'autoroute qui descend sur la Meuse, à l'est de Liège. Nous y sommes retournés et avons constaté qu'il est toujours bien entretenu et fleuri par la commune de Visé.

Tu le vois, ami, tout petit j'ai été imprégné par la guerre. C'était la vie normale, pour moi, la guerre. Je n'avais jamais connu une autre situation. Du moins, je ne m'en souvenais pas. Tous mes souvenirs de deux à sept ans baignent dans cette atmosphère, ainsi que dans le doux cocon d'une petite famille toute simple, ma mère, mon petit frère et moi, et unie comme les trois doigts de la main de quelqu'un qui en aurait perdu deux. Nous avons perdu un mari et un père!

C'est ici que chronologiquement je devrais insérer le témoignage de mon cousin Kik (Marcel Hock), qu'il me raconta en 2008 chez notre cousine Josiane De Cock ainsi que l'histoire des deux carnets : le carnet bleu de maman et le carnet cramoisi de mon père, dont je n'ai eu connaissance que lorsqu'ils me furent confiés en 1997, peu après le décès de maman, soit plus de cinquante ans après ces premiers jours de guerre.

Ce sont deux journaux, deux témoignages, deux « relations » des heures affreuses de cette entrée en guerre et des moments tragiques que mes parents vécurent, chacun de son côté. Mais je préfère laisser le lecteur découvrir d'abord mes propres témoignages (plus heureux) d'une enfance insouciant dans une guerre en dentelles... avant de le convier à lire ces trois documents, racontés ou écrits, et vécus par un adolescent et des jeunes adultes! Vous trouverez ces trois documents à la fin du troisième chapitre consacré spécialement à mes souvenirs de guerre, en annexe.

Milieu féminin

Qui suis-je? Un psychanalyste sera intéressé par l'analyse postérieure que je fais de mes premières années. Je crois en effet avoir été couvé dans un milieu très féminin, jusqu'à l'âge de neuf ans. Ensuite, un rite de passage signé Jean Warnant va progressivement m'amener dans un milieu presque exclusivement masculin. Est-ce pour cela que je me suis senti un peu bousculé par les voyages, mais aussi par mon entourage, est-ce pour cela que j'aime Baudelaire? Laissons les spécialistes en débattre et expliquons-nous.

Jusqu'à dix ans, milieu très féminin. En effet, outre ma maman et mon petit frère, qui jouait à la poupée mais qui n'en demeure pas moins un vrai garçon – honni soit qui mal y pense –, je rencontre durant cette période Bobo (ma grand-mère maternelle), tante Zette (célibataire endurcie), tante Madeleine (dont le mari sera en Afrique jusqu'en 47). Même chose pour tante Odette (oncle Marcel restera au Congo jusqu'en 46), tante Marthe et tante Evelyne, de même que leur mère, ma grand-mère paternelle, Mèmère la bien nommée. Ces trois femmes Bonsang sont de fortes femmes – je ne veux pas dire grosses, au contraire, mais elles portent indéniablement la culotte dans leur ménage. Peut-être moins tante Marthe, mais elle n'a pas la langue dans sa poche, et sera probablement la tante que je préfère.

Il y aura aussi Francine, petite cousine de ma mère et Monique qui viendront quelquefois chez nous à Herve aider maman. Et encore Odette et Marthe, mes grandes cousines sœurs de Kik; il y aura encore et surtout Josiane et Gilberte et Marthe Renard. Ce sont les trois cousines qui sont le plus proches de moi, par l'âge (exception faite de Jacqueline et Pierre Bougnet que je ne connais pas encore car ils vivent en Afrique).

Même chez les voisins Jeannot Marbaise et Popol Dresse, ce sont leurs mères qui sont présentes : leurs pères sont soit très vieux (Monsieur Dresse avait plus de vingt ans de plus que sa femme), soit cachés quelque part pour ne pas être pris des Allemands, et donc invisibles. Jeannot n'a jamais trahi, car on lui avait dit que l'endroit où se trouvait son père s'appelait « en Allemagne » et il répondait toujours quand on l'interrogeait sur son père, comme chacun le pensait, que son père était en Allemagne, qu'il y mangeait, qu'il y dormait...

Outre Jeannot et Popol, il y avait Zézette, la sœur de Popol. Elle avait mon âge et jouait souvent avec nous quatre. Elle faisait l'infirmière quand nous jouions aux cow-boys ou aux Indiens. Il y aura encore des religieuses, les petites sœurs polonaises, nos voisines de la rue du Collège auxquelles on rendait quelques visites pour prier Jésus. Et encore des amies de maman, une amie dont le mari était officier, je crois, Madame Georges qui avait une fille de mon âge, Lolo (Yvonne), et une autre veuve de guerre comme elle, Félicie Fafchamp de Visé, qui elle a deux filles, Marie-Paule et Andrée, de notre âge également. Oui, ces deux dames avaient à leur tour, comme par hasard, une et deux filles de notre âge.

Il y aura encore Pauline Rahier, épouse Dehasse, une autre amie de maman, mais elle avait deux fils, Jean et Pierre, avec qui nous irons voir Bambi à Liège. Je vois encore les sœurs religieuses de l'école gardienne que j'ai fréquentée assidûment pendant deux ans, contrairement à mon frère qui préférerait l'école buissonnière en compagnie de Popol Dresse. Ah! cette école du Vieux Couvent, rue Haute, on y entrait par un grand porche, et une forte odeur de thuyas et de cyprès nous prenait aux narines dès que nous pénétrions dans la grande cour remplie de massifs de fleurs. Depuis lors, fidèle à Proust, les odeurs me font revivre le passé et encore dernièrement, à plus de 63 ans, quand je coupe ou brûle des branches de thuya (le cèdre du Canada), c'est comme si j'aspirais mon enfance. Mon cœur se gonfle et se souvient...

À sept et huit ans, je serai envoyé en Suisse, chez une marraine de guerre, infirmière célibataire, Thérèse Mercier, chez laquelle je resterai trois mois en 45, puis un mois en 46. Elle était propriétaire d'une grande ferme qu'elle sous-louait à Monsieur et Madame Rose. Mais Monsieur Rose, qui jurait comme un charretier, mourut bientôt et la grande ferme ne fut plus occupée que par deux femmes et le petit Belge, sans compter tout le troupeau de vaches à l'étable (encore rien que des femelles), que j'allais conduire dans le pré à la pâture avec mon amie Gilberte, encore une fille! C'était à La Chaux du Milieu, près de La Chaux de Fond, dans le canton de Neuchâtel. Et comme par hasard, là aussi j'aurai essentiellement une amie, compagne de jeux : Gilberte dont je parlerai au chapitre 7.

Cela en fait des sourires féminins qui m'entourent!

Comme entourage masculin, outre mon frère et mon grand-père, il y aura deux oncles : Lucien Hock et François Renard, quelques grands cousins, puis les soldats allemands qui seront remplacés

par les Américains à partir de septembre et octobre 44. Et puis les Frères des Écoles Chrétiennes, c'est vrai. Les frères de l'école primaire. Et une bande de camarades d'école et de la rue assez indéfinie, parmi lesquels je revois, outre Jeannot et Popol, le grand Joseph Servais qui habitait aussi rue du Collège, un certain Philippe (il était roux) et Jean Colette, premier de ma classe, et qui encore... Donc, on le voit, beaucoup de femmes, mais pas exclusivement. Et puis il y a eu le mariage de ma mère avec Jean Warnant en novembre 1947... Là, nous connaissons encore Bobonne et tante Mia, dont le mari de l'époque, Jean Datchet, courtisait furieusement la bouteille et dont elle se débarrassera quelques années plus tard. Donc mon univers des femmes s'agrandit de deux unités, mais le ver est dans la pomme, si j'ose dire : Jean Warnant est entré dans mon univers.

Et ça va changer progressivement avec l'Afrique : on côtoie toutes sortes de personnes. Des couples, les hommes : Monsieur et Madame Lepoint, jeunes mariés, Monsieur Lepoint était un agent territorial, et les autres subordonnés de papa, les boys, les clerks de bureau. Monsieur et Madame Lebrun de Bomane, qui m'avaient pris en affection car ils n'avaient pas d'enfant, les commerçants portugais et hindous... ce sont même plus les hommes que l'on découvre, les pères missionnaires aussi. Et puis viendra le collège de Bukavu, en septembre 1949. Là, ce sera un univers exclusivement réservé aux hommes, évidemment. Le passage a dû être très contrasté. Je m'en rends compte aujourd'hui, mais je ne sais s'il faut en tirer des leçons et lesquelles?



CHAPITRE 2

LA VIE À HERVE

Remoudou et caca de pigeon

Obélix est tombé dans la marmite de la potion magique étant petit, je peux dire que je suis né dans le fromage, car le plateau de Herve est réputé pour ses vergers, ses prairies, son élevage, son lait... et son fromage. Un fromage, le remoudou, qui a une singulière personnalité, si tu « sens » ce que je veux dire. Oui, le Herve est doté d'une odeur qui ne trompe pas, mais sa saveur... ah! bon Dieu, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un bon Herve... Il y a les doux, les mi-doux et les piquants! Ce sont ces derniers qui « dégagent » le plus. Il se présente sous forme d'un cube de huit centimètres d'arête ou à peu près.

Quand on vient de Liège à Herve, on passe par une petite localité appelée Fléron, là où sont nés ma mère Josiane Hock, dite Pépée, et Ambroise Hauglustaine, mon beau-père. Fléron est situé à neuf kilomètres de Herve. Et mon oncle Robert, le blagueur parmi mes oncles Hock, avait l'habitude de dire : « C'est normal que nous *flairions*, on approche de Herve » (en wallon, *flairer* veut dire puer). Donc, si tu m'as bien suivi, fidèle lecteur, dire « ça fleure bon par ici » exprime exactement l'opinion contraire de « ça *flaire* par là ».

Remarque qu'il y a une autre spécialité dans mon pays, c'est le sirop, souvent nommé sirop de Liège : une confiture du genre mélasse très foncée et très solide, faite à partir de poires, de pommes et parfois de dattes. Sur une tartine, avec du fromage blanc appelé chez nous de la *maquée*, qui ajoute au sirop assez sucré un petit goût suret, cela donne un mélange savoureux à la fois aigrelet et sucré, digne des plus fins palais et que nous appelions, vu la ressemblance, du « caca de pigeon ». En wallon, on appelait cela *des strons d'poie*, des fientes de poule. Sur une tartine beurrée, c'est délicieux. Bon appétit!

Le Palladium, l'antre du rêve

Très tôt, je m'éveillai aux images. J'en vois de quatre sortes : les premières affiches, les images animées, les bandes dessinées et les images d'Épinal ou de dessins à colorier.

Les premières affiches commerciales dont je me souviens sont celles d'un cirque – Bouglione ou Médrano – placardées aux quatre coins de notre petite ville de Herve. Le cirque viendra s'installer place Albert, alors que nous n'y habitions pas encore me semble-t-il. Mais je me souviens fort bien de l'emprise et la séduction que ces images aux couleurs provocantes marquèrent en moi. Je revois les panthères, les clowns, et surtout l'image d'une acrobate quelconque qui faisait la toupie à l'envers, pendue à une corde accrochée au haut du mât. Elle tournait, tournait... L'affiche parlait de mille

tours, je crois bien. Plus tard, beaucoup plus tard à Liège, en 1951-52, je subirai aussi l'impact de ces affichettes collées sur les parois intérieures du tramway que je devais prendre quatre fois par jour pour aller au collège St-Servais – deux trams à l'aller le matin et deux au retour le soir. Ces affichettes vantaient parfois d'un simple slogan la nécessité d'acheter tel cirage (Lavécir) ou telle paire de souliers « André, le chausseur sachant chausser ».

Je compte parler ailleurs et plus amplement des bandes dessinées, essentiellement Tintin et Spirou, dont je m'abreuvai avant même de lire le texte, chez mes grands cousins. Pour les images d'Épinal, dont on collectionnait quelques chromos froissés en famille, je revois les souvenirs de communion ou d'autres Sacré-Cœur ou Sainte-Vierge entre les pages d'un vieux missel ou dans une boîte à cigares. J'aimais aussi remplir de couleurs les dessins à colorier répartis sur de grands cahiers. Je me souviens en particulier d'une leçon de dessin reçue un jour que j'étais malade, alité rue du Collège, donc tout petit encore. C'était la grande Jenny Hougran qui peut-être me gardait pendant que maman était au magasin avec des clients, qui m'avait montré comment il fallait faire tourner légèrement le crayon et frotter avec de l'ouate pour adoucir le trait. Ah! vieux souvenir, vieille image gravée dans ma mémoire et toute chiffonnée de vieillesse, elle aussi... Parlons maintenant des belles images animées sur écran, les vraies images de la vraie vie... comme les films de cow-boys, hum!

À cette époque, juste après la guerre, Herve possédait deux cinémas. Le Palladium et le Stella juste en face. Nous n'allions jamais au Stella, pour la bonne raison qu'on allait au Palladium. C'était aussi simple que cela. Il y avait comme deux clans. Un peu comme pour les écoles primaires : il y avait les frères et il y avait l'autre école, la communale. Le Palladium était familièrement appelé le Palace. Il était tenu par des cousins de mon père, les Robert. Depuis son veuvage, ils permettaient à maman d'y accéder gratuitement. C'était une gentillesse de leur part pour lui permettre un peu d'oublier la dure réalité. Mais malgré cela nous n'y allions pas souvent. Quelques fois, maman allait seule voir un film « Enfants non admis », mais c'était rarissime. Plus souvent nous allions avec elle. Nous montions alors directement au balcon par une petite entrée latérale, afin de n'avoir pas à passer par l'entrée du public qui devait présenter son ticket à un brave sourd-muet de service.

Le Palace était situé juste à côté de l'hôtel de ville et donnait en face de notre rue, son entrée se trouvant à peine à une soixantaine de mètres de chez nous. C'est là que j'ai « bu » mes premiers films, comme on avale un élixir : ces premiers longs métrages m'ont ouvert les portes du rêve.

Déjà dans le hall d'entrée et derrière une vitrine extérieure donnant sur la rue, nous pouvions admirer les photos du prochain film, celui qui serait à l'affiche la semaine suivante. Ah! que ces photos nous ont ouvert l'appétit. Et on ne se privait pas d'aller les regarder plutôt deux fois qu'une, au Palace et même au Stella, en face. Elles nous ont fait saliver. Imaginez... de la rue du Collège, ma rue, où étaient stationnés des dizaines de véhicules de l'armée allemande, nous montions vers le Palace où les gestes et les cris du sympathique sourd-muet nous accueillaient dans un monde où nous allions nous dépayser, vivre un rêve en noir et blanc ou en mille couleurs, deux heures de plaisir intense. C'était la vie en rose...

Cette chanson, *La vie en rose*, nous l'entendions souvent à l'entracte, alors qu'un énorme ventilateur, derrière la scène, gonflait une grande toile qui encadrait l'écran. Puis la séance commençait par quelques diapositives publicitaires, les premières, telle celle qui vantait le conseiller en assurances Lucien Hock. C'était le nom de mon oncle que l'on voyait ainsi étalé en immenses lettres colorées sur la toile. Je n'étais pas peu fier.

De même que dans le film *Cinéma Paradiso*, Philippe Noiret se souvient de l'époque lointaine où enfant il pénétrait dans ce lieu mythique, de même je me revois petit gamin entrant au cinéma comme on entre en religion. J'entrais au paradis... Oui pour moi, le Palace était le cinéma Paradiso le paradis des rêves. Et j'ai rêvé! Oh! que oui. De six à neuf ans, je n'ai peut-être vu qu'une vingtaine ou une trentaine de films, mais ils m'ont tous imprégné de leurs décors, de leurs aventures, de leur magie.

Le film dont je me rappelle avec le plus de véhémence est sans nul doute *J'avais cinq fils*, un film américain noir et blanc de 1944 par Lloyds Bacon, qui racontait en deux parties le destin tragique d'une famille américaine, les Sullivan. D'abord, nous revoyons avec le père, interprété par Thomas Mitchell, quelques coups fumants de cette équipe de cinq *boys* flanqués d'une sœur. On les voit à la chapelle, on les voit fumant en cachette dans la cabane du jardin et le père leur servant une belle leçon en leur donnant à chacun un cigare. Ils n'en croient pas leurs yeux jusqu'à ce qu'ils se retirent, tous malades et bien décidés à ne plus fumer ces tord-boyaux... Le cadet, qui avait ma sympathie, arrivait toujours en retard derrière ses aînés. Puis les années ont passé, ils ont grandi, un seul s'est marié (le cadet, je crois), mais la guerre est là. Ils décident de s'enrôler et énervent le préposé à l'inscription lorsqu'ils déclinent l'un après l'autre le même nom : Sullivan. Ils ont tous choisi la marine et sont tous engagés à bord du même vaisseau. Et c'est là que le malheur va frapper... On les verra en dernière image arriver dans un paradis tout en nuage, le dernier arrivant toujours en retard : « Eh! attendez-moi... », pendant que le père, la mère (Ann Baxter), la sœur et la seule belle-fille apprennent la terrible catastrophe à la radio dans leur modeste maison de l'Iowa.

Raconté comme ça, ce film a l'air un peu mélo. Et il doit probablement l'être. Je crois qu'on l'a vu deux fois et vous me direz que ce genre de film n'était pas fait pour distraire maman de la tourmente guerrière. Depuis cinquante-sept ans, je n'ai jamais revu *J'avais cinq fils* – en anglais cela s'appelle simplement *The Sullivan* – et ce n'est pas faute de l'avoir cherché et demandé, mais en vain. Je serais curieux de le revoir pour apprécier dans quelle mesure les images fixées par mes souvenirs si lointains correspondent encore à quelque réalité. Cette tragique histoire était tirée d'un fait authentique (on n'invente pas de si grands malheurs), et on en fait d'ailleurs mention dans le beau film *Il faut sauver le soldat Ryan* de 1999. Mais ce dernier, lui, est une pure fiction!¹

Un autre grand film mémorable pour le petit André, c'était *Le voleur de Bagdad*, magnifique film en couleurs pour les gamins que nous étions, plein d'exotisme, de rêve, de féerie. Un sujet très conventionnel, tiré des *Mille et une nuits* et de l'histoire d'Aladin et la lampe merveilleuse, avec le

¹ Décembre 2014, j'ajoute ici ce qui suit : après avoir vainement recherché ce film par tous les moyens, je l'ai reçu vers 2006 par la grâce de Jean Moutarde, qui m'a trouvé une copie vidéo en anglais, sous-titré en français. Malgré des séquences oubliées, ce film était bien resté tel quel dans ma vieille carcasse.

bon génie ultra puissant. Il était signé Michael Powell et datait de 1940, ça je l'ai découvert plus tard. J'y revois encore la très belle princesse, June Duprez, que les hommes dans le film n'avaient pas le droit de regarder. Ils devaient donc se retourner et surtout détourner leur regard de cette mystérieuse princesse, sous la surveillance sévère des soldats enturbannés armés de leurs cimenterres, lorsque dans les ruelles en carton-pâte d'une Bagdad énigmatique, elle passait bercée dans son palanquin, accompagnée de cavaliers sous les accords d'une musique orientale... Hum! de quoi rêver pendant toute la semaine...

Nous étions tous devenus amoureux de cette suave apparition. Et la beauté de ces sables dorés, les dunes, le désert, la soif, la chaleur... et le sourire espiègle de Sabu, un jeune Indien à l'accent si étrange; et le génie, ce bon géant aux yeux effilés, aux longs cheveux et surtout aux très longs ongles, qui pouvait vraiment s'envoler! Il prenait Sabu dans ses mains, le posait près de son énorme oreille sur sa puissante épaule. Sabu s'accrochait à la longue chevelure et le bon génie volait mieux qu'un tapis au-dessus de la Perse et de l'Irak... Ce film-là, je l'ai revu depuis et il fait partie de ma collection de plus de mille films en boîtes. Vive la technique moderne! C'est aujourd'hui ma petite lanterne magique à moi, digne petit-fils de Bobo.

Il y eut encore *La Valse dans l'ombre*, un mélo noir et blanc américain de Melvin Leroy de 1940, très romantique, où maman a pleuré sur l'air des *Adieux* de Stothart (le chant scout de l'au revoir) qui servait de trame pour le couple de Robert Taylor et Vivien Leigh. Maman a adoré et l'a bien vu trois fois.

Et mon tout premier « cow-boy » dont j'ai perdu le titre. Mais je revois encore le jeune John Wayne, déjà l'archétype du cow-boy par excellence, gentil, beau, rapide, fort, redresseur de torts. Ah! j'ai adoré le chapeau, le lasso, le revolver, tous ces accessoires indispensables au vrai cow-boy redresseur de torts. Je les demandai et les reçus d'ailleurs à la Saint-Nicolas suivante. Ah oui, j'enfourchais moi aussi mon cheval et je me joignais au groupe de coursiers qui galopaient dans la Sierra et dans les rues de Herve. Je savais retirer mon revolver de sa gaine avec autant de dextérité, me faufiler le long d'un mur en tenant mon six-coups bien dans la main, puis ouvrir d'un coup la porte derrière laquelle se cachent les bandits. Je connaissais la méthode pour tirer sur les rênes et faire arrêter d'un coup mon cheval au galop qui se cabrait en hennissant. Vous aurez compris qu'en plus de faire le cow-boy, je hennissais aussi bien que sa monture. Je savais tomber raide mort transpercé de balles. Nous savions tous monter à cheval ou danser comme les Indiens. Tous les gamins connaissaient cet ABC du parfait cow-boy... Mais j'ai été assez déçu d'apprendre dans un de ces mêmes westerns cette drôle de loi humaine qui interdit à un homme d'épouser sa sœur! Moi, je trouvais qu'ils auraient bien pu se marier ensemble, le cow-boy et sa sœur. Mais maman nous expliqua que cela ne se faisait pas, un point c'est tout. Allez donc savoir pourquoi. Les grands sont quand même bizarres... Voici un beau cow-boy et une belle jeune femme : ils se connaissent bien, ils sont sympathiques et se sourient, ils sont beaux et ils ne peuvent pas se marier, un point c'est tout!

Je revois aussi une comédie bouffonne très comique, où un apprenti aviateur, une sorte de clown, pendant la guerre, pilotait un avion et ne savait pas « si ma main gauche, c'est ma main droite et si ma main droite, c'est ma main gauche », car on lui expliquait par radio qu'il devait pousser sur un petit

bouton vert près de sa main gauche... et il me semble revivre comme si c'était hier, tiré de la même farce, l'épisode du bolide qui traverse à toute allure une charrette de foin dans une ferme, puis tout un poulailler, et le héros simplet se retrouve avec un œuf dans les mains... J'ai ri, j'ai ri... C'est un titre comme *Monsieur Nigaud*... Peut-être un Abott et Costello, ce serait bien le genre. En fait je sais à présent, depuis que je viens de revoir pour une seconde fois le fameux film *Les enfants de lumière*, qui pour fêter le centième anniversaire du cinéma français met bout à bout quelque trois cents extraits de trois cents films français, je sais donc qu'il s'agit du film *Narcisse* avec Rellys, tourné en 39. J'ai reconnu la scène proposée. Je me souviens.

Encore d'autres films : des Zorro, des Tarzan avec Johnny Weissmuller, évidemment. *Tarzan à New York*, *Tarzan trouve un fils* et autre *Tarzan s'évade*... Sans compter les quelques cow-boys. Plus tard, il y aura *La tulipe noire*, mais ce sera en 51. C'est un autre chapitre. Il y eut aussi en 46, 47 quelques films de Walt Disney : *Blanche-Neige*, *Dumbo*, *l'éléphant volant*, *Bambi* et surtout *Pinocchio*. Mais nous les avons vus à Liège, au cinéma Cinéac. C'était toute une expédition. Je me souviens en particulier de *Pinocchio* qui avait tant fait pleurer Christian lorsque son nez s'était mis à grandir sous l'effet de ses mensonges. Pauvre Pinocchio! heureusement il y avait Jiminy Criquet, sa petite conscience, et la belle Fée bleue, et pauvre Christian! heureusement il y avait maman... Nous avions été le voir avec Pauline Dehasse, une autre veuve de Herve, et ses deux fils légèrement plus âgés que nous : Jean et Pierre. Plus tard (lors du congé de 51?), il y aura encore les très beaux *Alice au pays des merveilles* et *Gendrillon*.

L'autre cinéma de Herve arrivera à la fin de la guerre, je crois, et sera situé juste en face du premier, c'était le Stella. Je n'ai rien à en dire, car nous n'y avons, à ma connaissance, jamais mis les pieds. Et pourtant José Skuvie, qui a épousé Gilberte ma cousine et est resté un vrai Hervien, m'a expliqué en septembre 2014 que lui n'avait jamais été au Palladium, parce que le cinéma catholique était le Stella! Comme on était de l'école communale ou de « chez les Frères », on était attaché à son cinéma : il y avait ceux du Palladium et ceux du Stella. Comme c'est bizarre! D'autant plus bizarre que pour nous, Maman, Christian et moi, ce fut exactement le contraire, car nous étions les invités spéciaux de notre cousin, comme je l'ai expliqué.

Premières pubs en chansons et en vignettes

La fin de la guerre correspond également aux premières publicités diffusées à la radio INR de Bruxelles, et peut-être déjà Radio-Luxembourg. Je me souviens de deux en particulier :

Bien l'bonjour, M'sieur Léviton
Vous avez des meubles, vous avez des meubles
Bien l'bonjour, M'sieur Léviton
Vous avez des meubles qui durent longtemps

et où nous changions volontiers M'sieur Léviton par Monsieur Bonsang, puisque mon grand-père vendait des meubles.

Il y avait aussi :

La brillante
La meilleur', la plus fine,
Mais oui, c'est la...
Brillante Roja!

Et les chaussures André, le chausseur sachant chausser (eh oui! déjà en 1946 ou 47) :

Papa, maman, belle-maman, bébé ont tous des belles chaussures...
Papa, maman, belle-maman, bébé vont tous se chausser chez
André. André!

Il y avait encore le cirage Lavécir, et le sirop Pomona : « Ô Pomona, toi que j'aimais à la folie... », sur l'air d'une chanson de Tino Rossi : « Ô Ramona, toi que j'aimais à la folie... ».

Dans ces débuts bien modestes par rapport à notre pub infernale de fin du siècle, il y eut l'épisode étrange des vignettes publicitaires à découper. Vers 1947, peu avant notre départ pour le Congo, il y eut une vaste campagne publicitaire à l'échelle de tout le territoire belge, comme je n'en ai jamais vu depuis. Cent ou deux cents promoteurs avaient lancé une énorme feuille comprenant les deux ou trois cents vignettes de leurs produits. Cette immense feuille de papier d'un mètre carré, aussi large qu'une affiche et alignant en une quinzaine de rangées sur autant de colonnes tous les chromos publicitaires de la grandeur d'une demi-carte à jouer, avait été pliée et distribuée dans tous les foyers de la Belgique et un concours était organisé : à ceux qui auraient collectionné et accumulé le plus grand nombre possible de la même image par tous les moyens possibles, dont l'échange, étaient promis de beaux cadeaux. Autrement dit, il fallait se choisir une marque et essayer d'accumuler le plus possible de vignettes de cette marque, en allant quérir chez ses voisins, amis et connaissances, en faisant des échanges, voire en achetant les précieuses vignettes. Je me souviens avoir participé et avoir choisi une vignette vraiment peu attirante, au dessin terne et peu coloré, en espérant que peu de monde la choisirait et ainsi pourrait me passer la leur... Avec ce système infallible, j'étais sûr non pas nécessairement de gagner, mais certainement de faire un très bon résultat. J'avais choisi le cognac Martel, sur les conseils de je ne sais plus qui. Je me demande si ce n'était pas déjà Jean Warnant, donc fin 47. Et j'en ai obtenu plusieurs dizaines, je devais en avoir trois cents et des... et je les ai fièrement envoyées à l'adresse indiquée dans les délais prévus. Je me croyais bien loti, mais j'étais un peu jeune et vraiment naïf – non, je ferais mieux de dire que j'étais vraiment jeune et un peu naïf. Qu'était-ce que deux ou trois cents images, par rapport aux champions nationaux qui en avaient accumulé plus de quinze milliers, je crois! Je n'avais que huit ou neuf ans et je ne me souviens plus précisément du nombre exact. Une fameuse surprise! Je n'ai jamais revu une telle campagne publicitaire où beaucoup de monde s'échangeaient et trafiquaient les vignettes, comme des collectionneurs de timbres. Ce devait servir à la reconstruction économique de la Belgique après la guerre. Ça y aura sans doute contribué un peu. Pourquoi pas?

La fin de la guerre correspond à l'époque zazou. Le be-bop, la danse du Spirou... On chantera, lors des fêtes de rues et autres *fancy-fairs* : « C'est la danse du Spirou, *pousse ti bodene contre il meinn, et taises-tu...* », ce qui signifie « pousse ton ventre contre le mien et tais-toi... » Ce n'était guère convenable ni vraiment exemplaire. Ce fut même très critiqué par l'Église et les bien-pensants, et cela dura peu. Je dirais que cette « folie » correspondait à un certain défoulement bien nécessaire après toutes les vaches maigres accumulées pendant cinq ans. Il y a une expression québécoise qui correspond à cette idée et qui dit « Il faut lâcher son fou ».

Comme autre air et chanson d'époque, j'entends encore *Petit papa Noël* de Tino Rossi, *La Mer* de Charles Trenet, *Les trois cloches* d'Édith Piaf et des Compagnons de la chanson, *La java bleue* (de qui?), *Zozo* de Maurice Chevalier : « L'avez-vous vu, le nouveau chapeau de Zozo? C'est un chapeau, un chapeau rigolo... »; et la chanson des scouts : « Mon chapeau a quatre bosses, y a quatre bosses à mon chapeau... »; *La vie en rose*, quoi encore...

Jeux divers surtout d'été

Nos jeux de rue étaient diversifiés. Petits, nous jouions parfois au cerceau, à la marelle, aux échasses, au yo-yo. Nous privilégions les billes et le jeu du canif. Le football, bien sûr. Le bouchon et les hannetons, à l'occasion. Mais rien, non rien je crois, ne dépassait la guerre des « bandes » qui n'était, dans notre esprit, qu'un vrai grand jeu, parce qu'un jeu comme les grands.

Jouer aux billes

Les jeux de billes, car il y en avait plusieurs sortes : le triangle, le serpent, le pot (prononcé *potte*, ce dernier était le plus simple, le B-A BA du jeu de billes) ont occupé beaucoup de nos soirées d'été.

Permettez-moi un mot d'abord sur la beauté de ces minuscules sphères rondes. Avez-vous déjà bien regardé ces couleurs déliées, ces yeux de verre où les jaunes, les blancs, les rouges vifs, les bleus d'azur se le disputaient aux verts, aux roses ou aux marron.

J'ai eu l'occasion de rejouer aux billes, à Bukavu, quelques années plus tard, elles étaient aussi belles là-bas et leurs jeux aussi passionnants, mais aussi salissants pour nos mains qui s'encroûtaient facilement de la couleur ocre de la terre africaine.

À Herve, j'ai pleuré un jour après avoir joué aux billes. Quel chagrin, parce que Joseph Servais, un grand voisin du bas de la rue, m'en avait raflé tout un tas : j'avais perdu mes billes, et j'avais pleuré. Maman était intervenue auprès de Joseph qui m'avait restitué mon lot, posé sur le comptoir de notre magasin, sans rien dire... Quel gentil garçon.

Nos mains, je l'ai dit, se salissaient vite, car nous jouions de préférence dans la terre. Et nos mains se salissaient particulièrement là où elles touchaient terre, quand on visait et qu'on envoyait notre bille vers sa cible. Ces endroits de la main les plus souillés étaient les quatre proéminences osseuses à la base des doigts de la main droite, là où on posait la main renversée tenant la bille avant de la projeter. Et particulièrement la pointe osseuse à la base du majeur, la plus proéminente. Voilà pour la main

droite, mais nous prenions appui avec la paume de la main gauche et nos deux genoux aussi. Ces trois endroits étaient donc également l’objet de toutes les attentions de nos mamans lorsque nous rentrions à la maison pour faire nos devoirs, souper et nous mettre en pyjama. Il fallait bien frotter ces parties noirâtres lorsqu’on se lavait à l’évier de la cuisine.

Ah! c’était toute une technique, n’ayons pas peur des mots. Qui chantera jamais l’art de tenir et d’envoyer la bille avec deux atouts majeurs : la force et la précision. Une image vaut mille mots. Mais comme nous ne disposions ni d’appareil photographique ni d’un peintre de rue qui nous eût croqués au moment où nous jouions aux billes, je choisis donc forcément les mille mots pour vous expliquer cette balistique.

D’abord, il faut savoir que lorsqu’on reprend notre bille pour la faire avancer vers le pot ou vers une autre bille, il faut jouer exactement à partir de l’endroit où est posée la bille. Mais on dispose d’une « aspagne » (la longueur d’une main, les doigts le plus étendus possible, entre le bout du pouce et l’extrémité du majeur ou de l’auriculaire) pour se rapprocher de la cible ou du pot, ou pour choisir un angle de tir plus adéquat. Donc la longueur entre l’extrémité du majeur et l’extrémité du pouce de la main gauche. Et puis, on lance la bille... mais pas comme une balle de base-ball ou un ballon de foot, non... comme une bille, petite, rapide, éclatante et sûre...

Le néophyte, le novice, le non-connaisseur, le profane, le tout un chacun pose la bille entre le pouce, côté ongle, et l’index incurvé, la main étant à peu près refermée, puis d’une détente tout approximative, il redresse le pouce et envoie la bille. Mais cette manière manque un peu de force et surtout de précision. L’expert au contraire a beaucoup plus de délié, d’arrondi et d’élégance dans la position des doigts. La bille se place merveilleusement entre le pouce, mais plus près de l’articulation que de l’ongle, et le majeur incurvé. Vous avez bien lu : le majeur, et non pas l’index qui manque totalement de précision en la matière. En fait, la bille n’est pas serrée ni retenue prisonnière; elle repose dans ce petit giron instable et le bout de l’index, quant à lui, retient la bille ainsi placée en se posant légèrement dessus. Les deux autres doigts ne restent pas bêtement alignés sur le majeur, mais forment un arrondi, surtout l’auriculaire, qui se recule comme s’il frémissait à l’avance de l’efficacité et de la beauté du geste... C’est ici, pour les droitiers évidemment, que le mot dextérité prend tout son sens. Avec une « dextre » aussi déliée, aussi habile, la bille projetée ne manque jamais de force et manque rarement son but qui est de toucher une bille adverse à cinquante centimètres ou un mètre, voire deux mètres de distance. Oui, monsieur!

Tout ce que je viens de décrire est une technique, mais cette technique était au service du jeu proprement dit. Et là, il y avait une quantité raisonnable de différents jeux de billes : le pot (prononcez bien le T; comme dans potte, même si ce n’est ni du « pot » ni du « thé », hihi – là il faut rire à la chinoise : hihi, comme quand on prend du thé chinois), le triangle, le serpent, la colonie et d’autres encore aux règles strictes et nettement différenciées entre deux ou plusieurs joueurs, associés ou non. Tout était possible.

Prenons le jeu le plus simple : on creuse un « pot », c’est-à-dire un trou de la grosseur d’un bol, dans la bonne terre et à une distance de trois à cinq mètres de là, on trace la ligne de départ. Or donc,

les joueurs viennent au pot et lancent leur bille pour être le plus près de la ligne de départ, sans la dépasser. Celui qui est le plus près commence et ainsi de suite. Chaque joueur doit d’abord, partant de la ligne de départ, essayer de se rendre au pot le plus vite possible. Quand sa bille tombe dedans, il a le droit de rejouer aussitôt et il est alors corsaire, c’est-à-dire qu’il a le droit de tuer les autres en les touchant avec sa propre bille. Quand on avait été dans le pot, on avait le droit de faire une « aspagne »¹ entre l’endroit où se trouve sa propre bille et l’endroit d’où on veut jouer. On se rapprochait ainsi de la bille ciblée. De là que souvent, accroupis ou à genoux, nous jouions de la main droite appuyée sur la main gauche étendue en terre. Ceci dit pour un droitier, vous me suivez. Quand on avait pénétré le pot, on pouvait rejouer immédiatement. Souvent quand on touchait une bille adverse, on essayait de l’envoyer aux six cent mille diables. C’est pourquoi il fallait savoir jouer avec force et précision. Et c’est pourquoi aussi, quand on la ratait c’est sa propre bille qui se retrouvait aux six cent mille diables... Je me rappelle même de quelques cas, rares heureusement, où nous cassions une des deux billes par la force de l’impact.

Chaque bille utilisée était une championne évidemment, que nous appelions une « chanceuse ». On avait nos bonnes billes, souvent employées et donc légèrement abîmées. Elles en étaient moins brillantes, moins glissantes et donc meilleures.

Je ne me souviens plus très bien de la manière dont on gagnait les billes adverses, sauf au triangle. Là, chaque joueur mettait dans un triangle tracé au canif le même nombre de billes et il suffisait de les faire sortir avec notre propre bille. Toutes les billes que l’on sortait du triangle nous appartenaient. C’est en jouant « pour de vrai » au triangle que j’ai été dépouillé par le grand Joseph de toutes mes billes. On ne jouait pas toujours pour de vrai. Je crois même que la plupart du temps nous jouions « pour de la pour rire » comme on disait, sans mettre nos billes en enjeu.

Le serpent, lui, était un jeu plus doux. On traçait un long, long serpent de trois ou quatre mètres sur la terre, toujours avec le canif. Et il fallait faire rouler sa bille tout le long de ce corps en ne dépassant pas les deux lignes qui en marquaient le contour, auquel cas, il fallait recommencer. C’est pour le premier qui avait fini ce long périple souvent plein de dangers, avec les anfractuosités du terrain et les circonvolutions du serpent qui ne manquaient pas de fantaisie.

Le jeu du canif

Voici un autre jeu que j’ai appris à Herve, mais auquel j’ai plus joué à Bukavu, quoique nettement moins fréquemment que le jeu de billes. Bien que le nom du jeu soit tiré du couteau de poche, et bien que ce canif soit l’instrument essentiel du jeu, ce jeu, me semble-t-il, n’avait rien de dangereux. Tout est dans l’esprit des joueurs, et jamais il ne serait venu à l’esprit d’un père jésuite surveillant nos récréés de nous interdire ce jeu innocent sous prétexte qu’on y utilisait une arme blanche. Je crois qu’aujourd’hui ce jeu ne serait plus recommandé ni toléré nulle part. Quand je pense que pour entrer dans un avion ou simplement à la tour de la Liberté de l’édifice parlementaire d’Ottawa, il faut

¹ Ce mot probablement wallon doit certainement venir de « empan », qui en français, comme chacun sait, signifie la distance entre l’extrémité du petit doigt et l’extrémité du pouce.

montrer patte blanche et poche vide. Eh oui! on m’a délesté de mon beau canif que j’ai heureusement pu récupérer à la sortie. (C’était à Ottawa, mais quand la sortie de la carlingue est à 5000 kilomètres, comment récupérer son bel outil? Demandez à Pierre Coenen, il le cherche encore des mois après...)

Or donc, les adversaires se choisissaient un terrain fait de terre bien damée, plat, et grand de plusieurs mètres carrés. On y traçait au canif un grand carré bien droit et on le coupait, toujours au canif, en deux, en trois ou en quatre comme une grosse tarte, en autant de gros quartiers qu’il y avait d’adversaires. Tous les terrains initiaux étaient donc bien égaux en surface. Ces deux, trois, quatre ou cinq parties constituaient les camps de chaque adversaire. Il ne fallait pas que la terre fût trop dure ni trop mouillée, sinon le couteau ne plantait pas bien. Le but du jeu était de conquérir tout le territoire des adversaires. Chaque joueur lançait son canif une fois dans le terrain adverse de son choix et à l’endroit de son choix. On vérifiait alors s’il avait conquis ou non du terrain et ensuite, après l’annulation ou la conquête réussie d’une partie du terrain adverse, on passait le canif au joueur suivant.

Le premier lançait son couteau dans un camp adverse, en ayant ses deux pieds bien situés dans son propre camp. Le canif devait rester planté la lame en terre. La lame plantée permettait de tracer une droite, en suivant exactement le tracé de l’implantation, jusqu’à deux lignes de frontière déjà marquées. Il fallait donc que le couteau restât planté debout et ne tombât point : c’était la condition *sine qua non* de ce jeu. De plus, comme on devait garder les deux pieds dans son propre terrain pour tracer la ligne complète sur le terrain adverse, il valait mieux essayer de planter son couteau parallèlement à notre frontière, plutôt qu’en perpendiculaire qui risquait de nous mener trop loin et nous rendre impossible la tâche de découper le terrain jusqu’à la limite lointaine du terrain de base de l’adversaire. Quand le tracé était fait par le lanceur de canif, toujours à partir de son propre terrain (quand on était en jeu, on n’avait jamais le droit de sortir de son terrain), l’adversaire devait choisir un des deux morceaux découpés qu’il lui concédait (généralement le plus petit). Mais encore fallait-il le mériter en plantant le couteau autant de fois que le terrain convoité avait de côtés. Si le couteau tombait, la conquête était annulée et on effaçait la nouvelle frontière. Et le joueur suivant prenait le canif pour son tour de jeu. Si le compte de coups de canif était correct, alors on effaçait la partie de l’ancienne frontière qui ne servait plus. Et ainsi le gâteau passait de l’un à l’autre, mais tant que quelqu’un possédait un terrain où il pouvait se loger, ne fût-ce que par la pointe d’un pied, il n’était pas mort et avait toutes les chances de reconquérir du terrain.

Il y avait des cas spéciaux : les îles et les colonies. Une colonie est un terrain désiré et offert, mais qui ne touche pas notre propre terrain et qu’il faut conquérir moyennant un nombre plus grand de coups de canifs (le double du nombre de côtés. Une île est un terrain isolé, mais qui ne touche pas les bords du jeu. Ici, on multiplie les coups par trois. Nous pouvions parfois jouer à trois ou à quatre. Une seule partie pouvait durer quinze, vingt ou trente minutes. Il devait encore y avoir quelques astuces particulières, car je me rappelle que parfois on était obligé de planter le canif bien loin de nous. Cela demandait de la précision, du calme et de l’équilibre... Quand un joueur n’était plus capable de se tenir sur son terrain, il était éliminé. Amusant et inventif. Il fallait voir aussi les jeux d’équilibre lorsqu’un joueur, de son minuscule terrain, essayait de planter son canif et faire le tracé de la ligne en équilibre instable sur une pointe de pied!

Jouer au bouchon

Il y avait aussi le jeu de bouchon, avec des gros et lourds anneaux de métal qu’on lançait sur un bouchon de liège, sur lequel on avait misé une pièce de cinq ou dix centimes. Quand le bouchon se renversait, l’argent répandu revenait au propriétaire de l’anneau de métal le plus proche des pièces par terre. Selon la manière dont l’argent sur le bouchon frappé et renversé par un anneau de métal se répandait près des anneaux, on redistribuait l’argent entre les joueurs.

C’était plus souvent les hommes qui jouaient à ce jeu, puisqu’il y avait de la monnaie en jeu. Les mises pouvaient alors monter en pièces d’un, deux, cinq ou même dix francs... Et puis, il fallait apporter ses deux « fers ». Si nous n’en avions pas, c’était mon cas, on en empruntait à un ami. Chaque joueur utilisait généralement deux palets ou anneaux de fer. La répartition du magot ne se faisait que lorsque tous les joueurs avaient lancé leurs deux fers, car la répartition pouvait changer en cours de jeu évidemment. Il suffisait qu’un joueur tire là où l’argent s’était renversé. Et puis, il pouvait y avoir des combines, ne fût-ce que compte tenu des monnaies renversées : ici une pièce d’un franc ou là trois pièces de dix centimes? Faites le compte...

L’art du beau lancer consistait à renverser le bouchon de plein fouet de manière assez sèche de sorte que le bouchon s’envole bien loin, mais que l’argent tombe tout près de l’anneau. Donc, il ne fallait pas que l’anneau continue sa course après avoir heurté la cible. Pas évident. On peut aisément imaginer les discussions sans fin pour la répartition des pièces, quand par exemple, il y avait une quinzaine de pièces et huit ou dix anneaux répartis un peu n’importe comment. Qui aura telle ou telle pièce? Souvent on pouvait renverser le bouchon et ne rien toucher, et inversement on pouvait mal lancer et toucher quand même une bonne partie des bénéfices. Évidemment, le coup suprême consistait à tout empocher. Pas facile, non pas facile.

Mais je le répète : comme ce jeu demandait de l’argent, même de la petite monnaie, nous n’avions pas un rond, alors... La seule monnaie dont je disposais était pour la collecte du dimanche ou pour aller « chercher une chique », mais c’était maman qui ouvrait son porte-monnaie, parfois ma grand-mère. Il y avait aussi le temps béni des étrennes ou quand un oncle ou mémère nous donnait un peu d’argent... Mais jamais il ne nous serait venu à l’idée de le risquer au bouchon.

À Liège, plus précisément à Outremeuse, place de la Constitution, j’aurai plus tard, vers 1956-57, l’occasion d’en voir plusieurs à l’œuvre de ces vieux chômeurs, joueurs de bouchon pendant des heures; puis progressivement avec les années ils se sont mis à la pétanque, avec le cochonnet, un autre jeu de lancer comme chacun sait, importé du Midi.

Le jeu du bouchon ressemble à s’y méprendre au « palet » dans le Gers, en France : des gros galets de métal et une quille de bois ou un bouchon sur lequel on pose les pièces de monnaie. Cela a été interdit parce que certains misaient jusqu’à leur chemise. Ce jeu se retrouvait également en Gascogne, en Aquitaine et en Espagne. Il n’y a rien de nouveau sous le soleil...

Au Québec et aux États-Unis, les hommes jouaient aux fers, les fers à cheval qu’il fallait envoyer se loger autour d’un piquet métallique, une autre sorte de lancer.

Jeu des métiers

Parmi la galerie des jeux extérieurs que nous pratiquions à l’occasion, le jeu des métiers était fréquent les soirs d’été. Sur le seuil de la rue du Collège devant la maison, que d’heures n’avons nous pas passées à jouer, discuter et parfois nous disputer... Nous disions « jouer aux métiers », mais c’était une variante du jeu des ambassadeurs. À deux, on s’éloignait du groupe, on trouvait un métier (le plus difficile et le plus rare possible pour corser un peu la difficulté), on revenait devant le groupe et après leur avoir donné la première et la dernière lettre du métier à trouver, on le mimait jusqu’à ce qu’un des spectateurs le trouve. Alors, on lui demandait « dans quoi? ». Il s’agissait pour lui de désigner une catégorie d’objets. Il répondait par exemple « dans les fleurs » ou « dans les animaux », alors on s’éloignait de nouveau, les deux ensemble, pour nous choisir chacun une fleur ou un animal différent et on revenait proposer nos deux fleurs ou nos deux animaux... On disait par exemple « lilas ou muguet? ». Le vainqueur choisissait et restait avec celui qui possédait l’animal ou la fleur qu’il avait trouvée. La nouvelle équipe s’éloignait et recommençait une autre devinette de métier pour tout le groupe. Cela durait généralement une partie de dix métiers.

Autres jeux

Faut-il aussi expliquer les jeux de cache-cache et ceux du chat perché que nous pratiquions très souvent dans les rues alentour? Faut-il expliquer les jeux qui exigeaient un accessoire : les échasses, les cerceaux, les yo-yo, et même le bilboquet ou le diabololo? Les échasses étaient indubitablement de fabrication locale en bois blanc, sur lesquelles le charpentier avait simplement fixé un gros support triangulaire comme marche-pied. Vous savez bien : ces longs bâtons de bois blanc qui font à peu près deux mètres de haut et cinq centimètres de côté, en carré, et sur lesquels on a posé un étrier à 40, 50 ou 60 centimètres de haut. On dispose de deux échasses, une pour chaque jambe. On met le pied dans le premier étrier, on tient bien son échasse et dans le même élan, on saute sur le deuxième étrier de la deuxième échasse avec l’autre pied. On tient bien ses échasses verticalement près du corps, puis on marche. C’est comme pour le vélo, il faut tout le temps être en mouvement. Amusant. On faisait même des courses d’échasses!

Je nous revois encore à quatre ou cinq dans la rue, claudiquant en échasses. Quand un sortait ses échasses, tous les autres faisaient pareil. Idem pour les cerceaux.

Les cerceaux n’étaient autres que des jantes de vélos (les roues métalliques sans les rayons) que nous faisions rouler en rue à l’aide d’un petit bois pour entretenir la vitesse et éventuellement infléchir le cerceau pour le faire tourner. Certains disposaient même de cerceaux en bois (très vieilles roues de vélodrome) plus légers et peut-être plus maniables. Nous faisions parfois des courses bien simples et fort agréables, ma foi. Oui, nous possédions des jeux agréables et diversifiés, mais très occasionnels. Nous n’avions ni la TV, ni des réunions de sports ou de mouvements sociaux. Nous étions jeunes et libres, dans la rue...

Il y a encore la sarbacane, avec des noyaux de cerises, donc fatalement c’était un jeu de printemps. Ce sont mes cousins Pierre et Jacques qui devaient jouer beaucoup à la sarbacane, car ils possédaient

chez eux à Beyne, un seau rempli de « pirettes », c’est-à-dire de noyaux de cerises. Et puis il y avait le lance-pierre (la fronde) pour lequel nous utilisions des cibles souvent dans les arbres, car les jeunes David que nous étions apprenions à bien viser, mais il valait mieux viser en hauteur pour éviter les surprises désagréables. Au Congo, je construirai quelques beaux lance-pierres et les utiliserai surtout pour essayer de déloger les gros lézards bleus des palmiers. C’est cruel un enfant!

Je reviens aux échasses pour dire que maman, un jour, nous en a acheté deux paires pour Christian et moi, en beau bois blanc, fabrication locale sans doute. Nous étions bons sur ces longs engins de bois. On était capables de courir, faire les fous. Mais pour que ce soit vraiment le fun, comme on dit au Québec, il faut que les copains en aient une paire aussi. Alors un beau soir, on sort tous nos échasses et ceux qui n’en ont pas encore vont lasser leurs parents jusqu’à ce qu’ils acceptent de leur en payer une paire également. Il fallait donc, comme pour le hula hoop ou le yo-yo, que ce fût une passe et qu’un commerçant local en ait prévu un bon stock pour satisfaire tous les enfants d’un quartier.

En hiver, la luge, la glissade

En hiver, nous avons eu quelques fameuses glissades en traîneau. Car depuis chez nous, rue du Collège, commençait une longue descente qui passait à côté du collège et de la Mélomane, rejoignait le dessous de la rue d’Elvaux (la rue de l’école des frères) et filait presque jusqu’à Elvaux, en passant près du vieux Moulin. Mais là on était rendu dans les prairies. Et d’ailleurs, c’est là tout près, dans les prairies, qu’il y avait la fameuse prairie à bosse de chez Demarteau (voilà que je me demande si ce n’est pas plutôt Dewez. Oui, il me semble que l’on disait « chez Dewez »). Bref là, la pente était tellement raide que j’en avais un peu mal au cœur. Je me revois encore gamin de six ou sept ans sur mon traîneau, comme Charles Foster Kane tout jeune en haut de la colline sur son fameux Rosebud (voir le film *Citizen Kane* d’Orson Welles), quand on venait le chercher vers l’âge de six, sept ans pour l’emmener en pension, alors qu’il venait d’hériter d’une fortune colossale.

Je n’ai pas hérité, mais bientôt, moi aussi je partirai en pension en Afrique et verrai de nouveaux horizons. Mais c’est une autre histoire. Revenons sans traîner à nos traîneaux... Depuis devant notre maison, chez nous, rue du Collège, où avaient lieu les grands départs, jusqu’à la fin de la pente, il y avait presque un kilomètre. Et cela filait. Je me rappelle particulièrement de quelques belles soirées de l’hiver 44-45 avec les soldats américains qui avaient des luges pour quatre ou cinq personnes. On faisait des trains de dix, quinze traîneaux, quelle joie... Moi, j’étais souvent en tête : je me couchais sur le ventre (on dirige mieux) et j’accrochais de mes pieds le traîneau de derrière. Mais après, quand on avait tout bien descendu à toute vitesse, il fallait tout remonter à pied, en faisant attention de ne pas se faire harponner par ceux qui descendaient. Pour deux minutes de descente à folle allure, dix à quinze minutes de remontée, en tirant son traîneau par la corde. Christian et moi avions un seul traîneau pour nous deux (on pouvait facilement être trois assis). Parfois je me couchais sur le ventre et Christian se mettait à califourchon sur mon dos.

Nous n’avions pas l’hiver assez rigoureux pour y jouer au hockey ou au ballon-balai, on gardait notre foot national, mais sans organisation : le foot de rue, c’est le plus agréable, avec n’importe quel

ballon. Nous avions un autre amusement hivernal : la glissade, mais alors la vraie, la belle glissade de cinq à dix ou quinze mètres de long sur un mètre de large. Quand il avait bien neigé, on damait la neige, puis on commençait à glisser sur un terrain en légère déclivité. C'est simplement nos éternelles allées et venues sur cette glissade qui lui donnaient l'aspect luisant, la fermeté et le poli de la glace. Et cela glissait, je vous jure... On se retrouvait dix, quinze à faire la queue pour se lancer sur la glissade en rangs d'oignons. Chacun son tour à toute vitesse. Maintenant et ici, on fait la queue au pied du remonte-pente des pistes de ski. Nous avions nos glissades. On s'y lançait debout, une des deux jambes en avant pour tenir l'équilibre, les bras grand ouverts pour se maintenir en équilibre dans les tournants, car les vraies et grandes glissades avaient des courbes et des inclinaisons pas trop sévères. Ce qui était formidable avec la glissade, c'est que c'est un jeu qui ne demandait aucun matériel, sauf de bonnes chaussures. On a dû en user des semelles à glisser...

Je revois aussi un jeu très particulier : le bombardier, avec une ficelle, une boîte d'allumettes vide et une pièce de cinq centimes. Ce n'était pas un jeu de compétition ou de rivalité, mais plutôt un montage qui servait de passe-temps. Il fallait d'abord placer une extrémité de la ficelle contre notre oreille. Alors, on levait la corde et on faisait glisser la pièce le long de la ficelle, cela vibrait et représentait exactement le bruit étrange d'un avion en piqué. Puis la pièce frappait la boîte d'allumettes également accrochée à la cordelette ou on la frappait de l'ongle et cela nous résonnait dans l'oreille comme autant de coups de DCA (défense antiaérienne), ou d'éclats d'obus ou même de bombes qui se fracassaient au sol, au choix. Un jeu digne de la fin de la guerre ou de l'immédiat après-guerre : amusement d'époque.

Ce jeu pourrait être rapproché de celui que le vénérable docteur Laennec découvrit un jour qu'il traversait une place publique. Il y avait là un gros tronc d'arbre et une bande de gamins qui pépiaient comme des moineaux. Ils couraient, chacun son tour d'un côté du tronc coupé, et plaçaient leur oreille contre le bois pendant que les autres gamins, de l'autre côté grattaient le tronc avec une pointe d'épingle ou une aiguille. Intrigué le docteur Laennec installa également son oreille contre le tronc et entendit, nettement amplifiés, les grattages opérés par la pointe de l'autre côté du tronc. Il comprit alors que les vaisseaux, les ridules qui conduisent la sève servaient d'amplificateurs à l'intérieur du tronc. Quelques mois plus tard, il avait inventé le stéthoscope, qui au début consistait en un simple conduit solide, comme une sorte de grand cornet... Et voilà comment à partir d'un fait divers fut inventé cet instrument que tous les médecins portent autour du cou pour « écouter » nos poumons!

Si je vous raconte cette belle histoire, cher Anagnosophile, c'est tout simplement parce que je me souviens fort bien de ce vieux film de Maurice Cloche tourné en 1949 et en noir et blanc, qui raconte cette vie du docteur Laennec, Breton du début du XIX^e siècle.

Dans les haies au printemps, à cette époque, on trouvait énormément de hannetons. C'est un beau gros coléoptère d'un beau brun typique de quatre à six centimètres. J'ai toujours été étonné qu'on n'en voie presque plus, alors qu'en ces années, on en voyait par milliers. Serait-ce un effet de campagne de produits insectivores? C'est un peu dommage à mon avis, car il était beau le hanneton, avec ses belles antennes en forme de larges fourchettes de chaque côté de la tête, et ses élytres brun vif qui lui faisaient

comme un beau manteau terminé en pointe. Et comme nous étions à la campagne et qu'il y a beaucoup de haies dans le pays de Herve, nous les prenions pour faire un jeu. Personne ne nous disait rien, d'autant que le hanneton, quoique bien sympathique, est plutôt un animal nuisible pour les cultures.

Donc, nous allions les chercher dans les prairies et les haies d'aubépines. On les mettait dans des boîtes d'allumettes ou dans de petits sacs, on leur donnait même un nom et on revenait devant chez nous, près de l'église, jouer aux hannetons. C'était une course de hannetons. D'abord, on leur attachait une patte avec un grand morceau de fil à coudre, opération délicate et difficile, mais absolument inoffensive et indispensable pour ne pas qu'ils s'envolent et qu'on les perde. Ensuite on les plaçait sur une ligne de départ. Chacun le sien. Le premier qui franchissait la ligne d'arrivée située à cinquante centimètres du départ faisait gagner son propriétaire. Nous étions un peu comme les propriétaires de chevaux, avec nos écuries. Parfois, c'était pour le premier qui s'envolerait, tout en restant attaché avec sa ficelle.

Il y aura aussi le jeu de l'hélice, que je rapportai de Suisse en 44 : une simple hélice à deux pales au centre desquelles il y a une petite ouverture en forme de rectangle juste assez grande pour laisser passer en rotation un double fil de fer torsadé. Cette torche de fil de fer est longue de vingt centimètres et se termine par une boucle pour la tenir. On y enfle d'abord un petit cylindre, puis l'hélice en tournant. Une fois le dispositif ainsi prêt, on prend le cylindre qui supporte l'hélice, on le remonte à toute vitesse le long du fil de fer. Mais ce cylindre pousse l'hélice qui est obligée de tourner pour remonter en suivant la torsade verticale. L'hélice tourne de plus en plus vite, puis, une fois hors du fil torsadé, elle vole sur sa lancée, elle monte dans les airs et peut aller très loin. Il faut bien la suivre du regard pour ne pas la perdre de vue et la retrouver lorsqu'elle va retomber à dix ou trente mètres de distance. Ce que j'ai joué avec ça! Et ce que j'en ai perdu des hélices, dans les champs ou les jardins des voisins, et sur les toits des maisons, même en Afrique, même à la mer aussi...

La mer me fait penser aux cerfs-volants. Le plus raffiné était celui qui permettait d'envoyer un télégramme, qui montait le long de la corde jusqu'à l'avion-cerf-volant puis redescendait le long de la corde. Cela aussi, on en jouera au Québec.

La marelle et les poupées, pour les filles. Les soldats de plomb pour les garçons, avec les fusils et la panoplie de Zorro ou de l'Indien. La séparation des sexes était très forte dans nos jeux. Mais cela n'empêchait pas certaines filles de jouer les infirmières dans nos guerres en dentelles, et certains garçons au papa, avec des oursons ou des lapins en peluche.

Comme on s'en rend compte, nos jeux dépendaient un peu de la mode et du temps.

Combien de chapeaux de paille?

La mode en cette fin de guerre était au chignon ou aux tresses pour les femmes, aux cheveux courts pour les gars. Les dames portaient de grands chapeaux ou de petits bibis avec ou sans plume, et ne seraient jamais sorties sans; elles avaient aussi des souliers à hautes semelles de bois. Plus tard, nous

verrons apparaître les semelles de crêpe, ce produit silencieux et caoutchouté mais blanc et comme fait de bouclettes.

Les chapeaux de paille ont, me semble-t-il, toujours été de mode. En tout cas, déjà au XIX^e siècle, ils ont été célébrés sur des toiles admirables par Auguste Renoir. On les appelait des canotiers. Mais je n'ai jamais su si *Le bal des canotiers* se référait aux chapeaux ou aux rameurs, vu qu'il y avait les deux sur la toile...

Les chapeaux de paille se portaient beaucoup à la belle saison à Herve, tellement même que nous avons inventé un jeu bien étrange en vérité : nous comptons les chapeaux de paille (ou canotiers) que nous voyions, et c'était pour celui qui en verrait le plus durant sa journée ou pendant toute une semaine. C'était vraiment étrange, quand on apercevait un chapeau de paille porté dans la rue, il fallait l'enregistrer mentalement. Pour cela, on procédait à des gestes qui ressemblaient à des signes kabbalistiques. On faisait les gestes du postier qui cache ses lettres : on humectait de la langue le pouce droit (ça, c'était le crayon de cire); en deuxième temps, on posait ce pouce droit humecté dans l'intérieur de la paume gauche (là on coulait la cire sur le document à cacheter); et dans un troisième temps, de manière forte, on frappait avec le poing droit refermé dans cette paume gauche, comme si on tamponnait le sceau de la lettre à l'aide d'un tampon ou d'un cachet. Cela se faisait en trois mouvements rapides et au troisième temps, on disait le nombre qui correspondait au quantième chapeau de paille on apercevait de la journée. C'est aussi bête et aussi simple que cela. On essayait d'arriver à cent en un jour.

Tu nous vois, lecteur, trois ou quatre copains de huit ou neuf ans, sérieux comme des papes, occupés à se sucer le pouce et se marteler la main gauche de la main droite en trois mouvements rapides : hop, hop, hop et en comptant tout haut, au troisième mouvement : hop, hop, vingt-sept, hop, hop, vingt-huit... quand nous venions de rencontrer notre vingt-septième et vingt-huitième monsieur porteur d'un chapeau de paille. Les copains, eux, en étaient peut-être à leurs trente et trente-et-unième ou à leurs quatorze et quinzième. On accumulait ainsi nos chapeaux de paille, mentalement. Cela ne nous servait strictement à rien, cela ne nous rendait ni plus beaux, ni plus grands, ni plus fins, mais nous n'aurions pas manqué à ce rite sacré pour tout l'or du monde.

C'est donc drôle, un enfant! Et ce qu'on était fier, si le copain en avait moins que nous! Et jamais il ne nous serait venu à l'idée de tricher, pourtant c'aurait été facile : personne ne nous contrôlait. C'est donc pur, un enfant!

La pierre presque dans l'œil

Mais, je l'ai dit, notre principale occupation en dehors de l'école et de la maison était certainement de nous retrouver en bandes de gamins pour « jouer à la guerre ».

Aussi loin que je me souviens, nous vivions en bandes de copains dans les rues de Herve. Et, bien sûr, il nous arrivait de nous disputer. Nous étions facilement vingt gamins (et quelques rares filles, qui faisaient toujours les infirmières) contre une autre vingtaine de gamins et nous nous poursuivions en

nous cachant, aux coins des rues, dans les vespasiennes ou au détour d'un arbuste, près de l'église. Que de courses nous avons faites ainsi. Que de kilomètres nous avons parcourus dans les rues de Herve!

On s'observait surtout et on se faisait des peurs. Quand nous étions à portée de voix de l'autre bande, on s'invectivait. Nous étions tous des Tarzan, des Robin des bois, des Buffalo Bill ou des Zorro, selon le dernier film qui était passé au Palace ou au Stella. « On disait que j'étais... » Voilà la formule magique, le « Sésame ouvre-toi », la phrase toute faite (et toujours la même) qui nous ouvrait les portes du rêve. « On disait que j'étais Buffalo Bill, et toi, on disait que t'étais Geronimo... Et toi Zorro... et lui, le fils de Zorro... »

Nous évitions de nous dénommer les Américains, car il aurait fallu que l'autre camp soit allemand. Et cela ne plaisait pas. Nos parents nous apprenaient à ne pas aimer les Boches, puis mieux valait ne pas trop se hasarder à jouer ainsi en attaquant l'occupant. Alors nous étions des gendarmes contre des voleurs, ou les cow-boys contre les Indiens. Peu importait, pourvu qu'on se batte sur l'eau, à cheval ou en avion...

Successivement gendarmes et voleurs ou cow-boys et Indiens, pendant ces temps de vraie guerre, nous jouions à la guerre des boutons. Nous disposions souvent d'armes hétéroclites : des colts à barillet qui imitaient le vrai bruit des balles quand on tirait sur la gâchette; des revolvers à capsules avec un long ruban de papier rose où étaient logés cinquante ou soixante petits tas de poudre pétaradante – c'était ça les capsules. Ça pétait quand le percuteur venait les frapper puis faire avancer le rouleau déroulant pour être prêt à tirer le coup suivant. C'était nettement mieux qu'un vulgaire six coups. Ou des fusils à pétards, cadeaux précieux de la Saint-Nicolas; ou des épées souvent fabriquées avec un grand morceau de bois; et plus rarement, des sarbacanes ou des lance-pierres...

Il pouvait arriver qu'on se donne des coups, mais le plus souvent nous nous lancions des pierres, mais pas au lance-pierre – trop violent – non, à la main. L'intifada bien avant la Palestine : nous étions en guerre. Ces bandes de gamins, d'ailleurs, n'étaient pas toujours les mêmes et il nous arrivait d'ignorer qui était avec qui. Nous avions de cinq à douze ans.

On peut se demander comment se formaient les camps. Ce n'était certes pas aussi divisé que dans *West Side Story*, non. Nous avions nos amis indéfectibles, les amis habituels, ceux avec qui on se tenait toujours : nous étions cinq, dix maximum. Puis il y avait d'autres petits groupes plus lointains de cinq ou dix. Et à l'occasion de discussions, au retour de l'école ou après une partie de foot sur la place, certains s'échauffaient. Cela s'envenimait et puis les deux adversaires allaient chercher leurs alliés, et les amis de nos amis devenaient nos amis pour ces grandes joutes qui pouvaient durer quelques jours. Nous étions les bons, les autres, c'étaient les méchants. Et ils avaient vraiment des têtes de méchants pas bons!

C'est ainsi qu'un jour, je me suis attardé près des jardinets derrière l'église, de l'autre côté par rapport à notre rue, pas loin de ce qu'on appelait l'Arvaux (un petit tunnel donnant accès de la place de l'église à la rue Potiérue). Je me suis donc attardé sans doute un peu plus longtemps que mes alliés à lancer des « projectiles » contre les « ennemis », le gang d'en face, les méchants, et voilà que je suis pris, fait prisonnier par deux ou trois paires de bras plus grands et plus solides que les miens. Comme

leur chef ne savait pas très bien si j'étais de sa bande ou non, il me demande avec qui je suis. J'aurais pu lâchement dire que j'étais avec lui, et sans doute on ne s'en serait même pas rendu compte plus tard quand, au détour d'un coin de rue, j'aurais rejoint ma bande. Mais un enfant n'a pas cette turpitude, il est franc comme l'or, et l'honneur était le plus fort... Ne voulant pas trahir les miens, je me retourne vers mon groupe qui était à une cinquantaine de mètres, juste près du chœur de l'église, presque aux escaliers donnant « en Bollette » je m'en souviens, pour désigner à ce chef qui m'interrogeait où était mon groupe, lui montrer avec qui j'étais. À cet instant-là, au moment où je me retourne, ba! je reçois juste au-dessus de l'œil droit une pierre qui me coupe l'arcade sourcilière. C'était une pierre plate lancée par un ami à moi, pour me défendre (tu parles!) Imaginez... Il visait nos ennemis, mais c'est moi qui l'ai reçue! Là j'ai encaissé, ça m'a fait mal et j'ai vite vu du sang partout. Horreur des deux côtés! Cas d'urgence, trêve dans les combats. Évidemment, devant le sang qui giclait, nos hostilités enfantines ont cessé, on a transporté le vrai blessé devenu un vrai héros, reconnu par tous même les ennemis du moment, chez les parents du vrai coupable qui étaient justement tenanciers de café dans ma rue. Et c'est là que je dégustai la toute première grenadine de ma vie, d'autant meilleure qu'elle était gratuite, offerte par les parents du malheureux copain pour essayer de racheter son geste involontaire, mais catastrophique! Que c'était bon! Je crois qu'on m'a fait un point de suture, mais n'en suis plus certain. J'avais sept ou huit ans, comme le petit Ti-Gibus dans *La guerre des boutons*, ce film si vrai et si tendre d'Yves Robert.

Au fond, cette histoire de la pierre dans l'œil, c'est un peu comme *Le coup du menhir*, titre d'un dessin animé sur Astérix, quand Obélix lance un menhir pour sauver le druide Panoramix retenu prisonnier par une patrouille romaine, sauf que... évidemment, je ne suis pas druide et heureusement, je n'ai pas reçu un menhir sur la tête, mais un petit caillou juste au-dessus de l'œil. Un galet dans le gringalet, quoi...

Premier vélo et vieux mégots

Un jour de 1944 ou 45, nous sommes partis, maman et moi, à Beyne sur la grand-route qui descend à Liège. C'était tout une expédition pour l'époque. On allait assez souvent à Beyne, puisque tante Madeleine et nos cinq cousins et cousines y habitaient. On y allait souvent en train et on y logeait. Beyne n'est qu'à une douzaine de kilomètres de Herve, mais cela représentait tout un déplacement. Il faut bien se rappeler qu'alors nous n'avions pas d'auto. Maman était seule et ne conduisait pas. Tante Madeleine et tante Odette étaient également seules puisque leurs maris, mes oncles Lucien Lejeune et Marcel Hock étaient au Congo. Même oncle Lucien Hock avait vendu sa voiture avec laquelle nous étions partis en France lors de l'évacuation.

Donc un jour, maman et moi sommes partis à Beyne, à vélo je crois bien, puisque j'ai le net souvenir de notre retour à vélo. Donc Christian devait être resté à Herve, probablement sous la garde de Bobo ou de Jenny Hougrand, une jeune voisine à qui maman nous confiait volontiers. Comme on n'allait pas chez tante Madeleine, mais dans une ferme acheter mon vélo, il faut croire qu'à l'aller,

j'étais sur le porte-bagages arrière du vélo de maman. Elle nous a souvent transportés ainsi. Mais au retour, j'avais mon premier vélo! C'était une occasion et il était même un peu trop grand.

Il avait été repeint bleu clair. C'était un « mixte », c'est-à-dire que la barre transversale était oblique, donc il pouvait convenir pour les garçons et pour les filles. Il avait de grosses pédales en bois qui avaient été rajoutées aux vraies, parce que maman prévoyante l'avait acheté assez grand pour qu'il dure un certain temps et me permette de grandir. Donc, au début j'étais un peu trop petit pour atteindre les pédales et le monsieur qui nous revendait la bicyclette avait ajouté deux gros blocs de bois au-dessus et en dessous de chaque pédale. Cela me rallongeait les jambes des quelques centimètres qui me manquaient pour atteindre le bon niveau. Il n'était donc pas brillant comme un neuf, mon premier vélo. Ce n'était pas un vélo de garçon et en plus il avait de grosses pédales en bois, mais je l'ai aimé. J'en ai fait des kilomètres sur cette bécane. Et déjà la première côte de Beyne à Fléron, en m'étirant les jambes, puis plus tard, nous partions à trois, Christian à l'arrière du vélo de maman et moi fier sur le mien. Nous allions pique-niquer dans les beaux pâturages du pays de Herve.

Quelques jours plus tard, j'apprenais encore à bien rouler et tourner et freiner sur les gros pavés de la place de l'Église, donc devant chez moi, juste près du porche d'entrée de l'église. Or à un moment où j'accélérais, je vois sortir de cette grosse porte en bois de l'église une vieille femme avec sa canne et sa voilette, et sans doute son livre de prières. Je l'ai bien vue, mais je roulais un peu vite... Il faut bien apprendre, non? Et je me vois fonçant sur elle, incapable de l'éviter. Trop tard. Je m'approchais dangereusement d'elle, très dangereusement même, et j'étais comme paralysé. J'eus beau crier, j'étais incapable de maîtriser mon vélo pour le détourner ou freiner, et... patatras! Pan, en plein sur la brave dame, qui tombe à la renverse évidemment. Je tombe aussi sur elle, et le vélo qui n'avait rien termine sa course à côté.

On s'est retrouvés tous les deux par terre. Que j'ai eu honte de moi! Je suis parti en m'excusant et sans demander mon reste! La madame n'était pas contente du tout, non.

C'est sur cette même place de l'Église que Christian et moi nous ramassions des mégots, pour les donner à des vieux clochards qui en refaisaient de nouvelles cigarettes. C'est une chose que l'on ne verrait plus de nos jours, mais en ce temps-là, il y avait des vrais pauvres qui n'avaient pas suffisamment d'argent ni d'amour-propre ou d'estime de soi. Et j'imagine que la place de l'Église devait être un bon endroit pour trouver des mégots. Ceux qui rentraient à l'église devaient bien jeter leur Lucky Strike, leur Camel ou leur Boule nationale. Surtout si c'était un dimanche, logique.

À propos de logique, c'est le moment idéal pour te poser, ami lecteur, le beau problème pour les forts en math et gens astucieux en même temps. Écoute bien, voici mon problème : avec trois mégots, je peux refaire une cigarette. Question : Combien de cigarettes fumerai-je avec dix mégots?

La réponse est cinq. Mais comment? Mais pourquoi? Suivez mon raisonnement : d'abord des dix mégots, j'en prends neuf, pour faire trois cigarettes et il me reste un mégot. Je fume mes trois cigarettes et il me reste trois nouveaux mégots plus un ancien. Cela fait quatre. Avec trois mégots, je refais une quatrième cigarette que je fume. J'en ai déjà fumé quatre... et il me reste un ancien plus un nouveau mégot, cela fait deux mégots. Alors, me direz-vous?

Un instant, j'arrive à l'astuce : j'emprunte un mégot, j'en ai donc trois : je fais et fume une cinquième cigarette. Le compte y est. Il me reste un mégot que je rends à mon prêteur. Et les bons comptes font les bons amis, les bons amis fumeurs. Ah, ah!

La Saint-Nicolas

Au Canada, comme en France ou aux États-Unis, c'est le père Noël bien connu qui apporte sous le sapin les cadeaux aux enfants sages. Mais il n'en va pas de même partout. Tant s'en faut. En Suède, ce sont des gnomes qui jettent les cadeaux à partir de la cheminée. Dans certaines régions d'Allemagne, c'est le petit Jésus en personne; en Italie, c'est une vilaine sorcière qui accompagne le Père Noël et risque de reprendre le tout le 6 janvier. C'est aussi le 6 janvier que les trois rois Mages apportent les cadeaux en Espagne, n'est-ce pas. Mais en Belgique, comme en Hollande et en Russie, c'est saint Nicolas et cela se passe le 6 décembre, non pas au pied d'un sapin ou sous la cheminée, mais directement sur la grande table de la salle à manger, dans la cuisine ou le salon... Ah! La Saint-Nicolas!

Cela se produisait le 6 décembre au petit matin. Ah! quelle féerie! Depuis des semaines qu'on en parlait, même à l'école, dans la rue, le soir en faisant notre prière. Les vitrines des magasins déjà nous interpellaient et parfois on allait rencontrer saint Nicolas lui-même qui venait voir les enfants sages. On ne chantait pas *Petit papa Noël* pour cette grande occasion, mais :

*Ô bon saint Nicolas, patron des écoliers
Apportez-moi des pommes dans mes petits souliers.
Je serai toujours sage, comme un petit mouton.
Je dirai ma prière pour avoir des bonbons.
Venez, venez, saint Nicolas...*

Comme nous n'avions pas de cheminée, on déposait notre liste et des carottes pour l'âne de saint Nicolas sur la table de la cuisine. Il viendrait bien par la vraie cheminée de la cuisinière. Si le mot féerie a un sens, pour moi, c'est bien là qu'il le prend : derrière la porte fermée à clé.

Car il faut vous dire que maman avait l'art de la mise en scène et du suspense. Je ressens encore l'ambiance feutrée du matin dans la douce moiteur du feu de charbon qu'on venait de rallumer. On avait mal dormi, mais quel réveil! En effet, le matin, lorsque nous nous levions, Christian et moi, on arrivait devant la porte du salon qui était fermée à clé. Oh! saint Nicolas avait fermé la porte séparant le salon de la cuisine – c'est là que remonte ma première image avec mon papa me souriant. Cette porte n'était jamais fermée! Et saint Nicolas avait caché la clé! Quel farceur! La clé disparue... On la cherche, puis quand on l'a retrouvée (avec l'aide de maman), maman enfonce la clé dans la serrure, ouvre lentement la porte...

Nous étions encore en pyjamas, bien sûr, mais avions eu le temps de parler, de nous éveiller. Qu'allions-nous recevoir? Même si nous avions congé, évidemment, ce jour-là on s'était levé très tôt car on ne pouvait plus dormir. Il faisait tout noir dans le salon-salle à manger, mais on apercevait bien que la table avait été dressée. On y avait mis la nappe blanche. Et sur cette nappe... et sur les chaises...

cela commençait à briller de tous côtés. Nous percevions d'abord les odeurs, dans le noir de l'hiver : on sent les oranges, les mandarines, les pommes, puis les bonbons, les massepains, les gâteaux; enfin on perçoit même l'odeur de certains nouveaux cadeaux, du bois verni, de la peinture fraîche, de la colle... tout nous interrogeait dans le noir. Ensuite, on entraperçoit des choses étranges, des ombres sur la table, sur les meubles, des couleurs, des formes qui n'y étaient pas, on essaie de deviner, puis maman allume....

Et alors là! L'émerveillement total. L'extase... Ah! que de merveilles dans nos yeux illuminés, que de douceur, d'état de béatitude, de mutisme... de remerciements au grand saint Nicolas. On n'en croyait pas nos yeux... Puis on court d'un cadeau à l'autre, on touche, on crie, on s'adresse à son frère, à maman... Ces émerveillements, je les reverrai vingt, trente ans plus tard, avec mes propres enfants... Que c'est beau la vie... Nicole et moi entendons encore Pierre ravi, nous revoyons Nathalie qui sourit, et Yves qui n'en croit pas ses petits yeux et reste un peu interdit devant cette magie de couleurs et de nouveautés étalée devant lui; et Franz, le grand, plus silencieux mais non moins profondément heureux.

Revenons à Herve. Christian et moi n'avions pas assez de nos yeux pour dévorer du regard cet amoncellement de cadeaux. Je suis sûr que s'il y a un paradis, il doit ressembler à ce moment de grâce. Ah! surtout l'impatience fiévreuse de découvrir les jouets formidables (de peu de valeur) posés avec amour sur les tables avec nappes... Des ours en peluche, des jeux, de la plasticine (c'est ainsi qu'on nommait la pâte à modeler), des crayons de couleur et des cahiers à colorier, une nouvelle mallette ou un bel étui avec des touches et une ardoise, peut-être... Plus tard, une panoplie de cow-boy avec un vrai revolver qui fait du bruit quand on presse la gâchette; plus tard encore, la carabine à plomb de mon grand cousin Paul, la grande forteresse aussi des Lejeune, des petits soldats multicolores qu'on appelait encore des soldats de plomb, mais qui étaient en terre cuite et peints, avec le petit fil de fer intérieur. Et ils étaient magnifiques, couchés, debout, à genoux, à cheval, porte-étendard, brancardiers, blessés, en position de tir, des commandants, un clairon, un canon, des chevaux, des cyclistes, de tout pour faire une belle armée... Et il y avait les Anglais, facilement reconnaissables à leurs casques en forme d'assiettes, les Belges et les Français, les Américains, bien sûr. Pas de soldats allemands, ni d'autres nations, mais il y avait pourtant quelques coloniaux (des noirs). Eh oui! la guerre d'Afrique, on connaissait... Pour la carabine, ou la belle forteresse, je me souviens que Pierre Lejeune maugréait, mais c'était saint Nicolas qui faisait les transferts et mes cousins n'avaient plus qu'à la boucler.

Vous savez, on peut comparer la fête de Noël avec des cadeaux sous l'arbre et la fête de la Saint-Nicolas. La première a l'avantage incontesté du suspense et de l'amusement collectif à déballer et voir déballer les cadeaux. Au Québec, on dit développer. La première fois que j'ai entendu dire développer pour déballer, je trouvais cela tout drôle et je pensais : « Voyons, ce n'est pas une photographie ou un enfant qui doit grandir... ils sont fous, ces Québécois »! Mais, en y pensant bien, « développer », cela doit être l'action contraire d'envelopper, comme déverser et verser ou défaire et faire. Or on enveloppe un cadeau, donc... Remarquez qu'on peut dire aussi qu'on l'emballe, d'accord. Revenons donc au déballage-développement et reconnaissons qu'il y a là l'attrait du suspense, mais cela ne vaut

absolument pas l'impression formidable de voir d'un coup tous les cadeaux non emballés, mais bien posés, bien présentés dans la lumière éblouissante du salon au petit matin frisquet. C'est même plus beau que la plus belle vitrine dans les grands magasins, parce qu'ici tous les jouets sont pour nous. Vous n'imaginez pas qu'un grand magasin emballe ses jouets pour mieux vous les vendre, n'est-ce pas?

Je revois encore le troisième étage du Grand Bazar à Liège où les trains électriques étaient montés sur des estrades de plusieurs mètres avec des collines, des tunnels, toute une petite ville. C'était déjà tout un spectacle en soi. Ce décor, ce spectacle nous en mettait plein la vue. C'était l'effet recherché par cette opulence de cadeaux présentés au mieux. Et en plus, nous avions l'odeur des objets nouvellement peints ou vernis, le parfum des massepains, des bonbons, des fruits... Non vraiment, je préférerais notre système. Et puis essayez un peu d'emballer une bicyclette, ou trouvez-vous que c'est mieux de laisser un grand jeu de circuit ou une forteresse avec des soldats dans sa boîte d'emballage originale? Voyons, cela n'a guère de sens, sans compter le prix et la perte de temps pour trouver le papier-cadeau et procéder à un bel emballage avec le papier collant, le beau chou décoratif et tout le kit que les enfants s'empressent de déchirer et de rejeter au plus vite... Mais cette comparaison et ce jeu de préférence restent vains, car il n'y a pas à choisir. On est tous dépendants des mœurs dans lesquelles on est né et on a vécu. Alors peu importe la présentation, pourvu que l'ivresse d'un bonheur total soit au rendez-vous.

En décembre 45, il y aura aussi une très belle Saint-Nicolas chez mémère et grand-papa, place Albert, pour tous les cousins Renard, Hock et Bonsang. Christian et moi étions les plus jeunes (avec quelques Renard), mais sans doute parce que maman était veuve, et veuve de leur fils unique, nous étions gâtés. Je me souviens en particulier de ces soldats en carton dur, il y en avait des dizaines, peut-être bien une centaine, magnifiquement représentés, là aussi de tous les genres : à pied, à cheval, à bicyclette, couchés, à genoux, etc. Les cousins Renard, surtout Gilles et Francis, nos aînés, avaient décrété que c'était pour eux, mais mémère veillait à défendre notre butin.

Plus tard, chez mémère, lors de notre premier retour du Congo, en décembre 51, je recevrai encore, je m'en rappelle, *La vie de Baden-Powell*, BD aux éditions Dupuis que j'avais demandée, et en 56, un magnifique tricot –on disait un pull-over– ample de laine blanche que j'ai porté durant toutes mes années universitaires... confectionné par mémère en personne, je pense.

Ce même hiver 51, alors que nous étions en congé d'Afrique pour six mois, nous avons eu une belle Saint-Nicolas au thier de la Chartreuse à Liège, avec un magnifique train électrique. Mais cette fois-là, nous étions grands, on savait depuis longtemps. Il n'y avait plus le côté mystique de ces apparitions-cadeaux.

Les vieux métiers à Herve

Quand je revis par le souvenir cette époque bénie de la prime enfance, j'ai parfois l'impression que je reviens du Moyen Âge. En effet les gardes champêtres, les rémouleurs, les meuniers, les tendeurs, tous ces métiers me paraissent aujourd'hui bien lointains et obsolètes. Et que dire de la fabrique où

une bonne vingtaine d'ouvriers, chacun à sa machine, confectionnaient des souliers. Une fabrique de la famille Bonsang et Delbrassine...

Certains exerçaient leur métier grâce à une petite charrette. Je ne parle pas des gros chariots tirés par des chevaux, comme il y en avait quantité à l'époque, car nous en étions encore à l'époque des véhicules hippomobiles et nous voyions passer plus de tractions un, ou deux, ou quatre chevaux que des voitures automobiles. Je ne parle évidemment pas des engins de guerre. L'armée allemande et plus tard l'armée américaine en étaient aux chars, blindés, camions, chenillettes, aux jeeps et aux grosses motos, bien sûr... Et la minuscule moto de parachutiste fera son apparition à la fin de la guerre. D'invention américaine, elle se déployait après avoir accompagné le parachutiste dans sa descente du ciel. Avec de très petites roues, elle donnera des idées, plus tard, aux constructeurs italiens de Vespa et Lambretta.

Les corbillards, les voitures des brasseurs, des « houilleux » étaient attelés. Il y avait même des petites voiturettes tirées par des chiens. Mais la plupart des métiers ambulants exerçaient leurs talents à partir de petites charrettes à bras qu'ils tractaient eux-mêmes, soit par des pédales comme un triporteur, soit par la force des bras : c'est eux qui tiraient sur les timons de leurs petites charrettes.

Nous avions ainsi le rémouleur, un aiguiser de toutes les lames possibles, dont la voiture était assortie d'un petit toit pour qu'il pût exercer son métier d'aiguiser de rue à tout vent. Il disposait de différentes pierres et de meules rotatives qu'il actionnait avec ses pédales. Nous étions fort impressionnés par son habileté et la rapidité de ses affûtages. En un tour de main (et de meule), il pouvait vous remettre à neuf une paire de ciseaux rouillés, un vieux canif ou un couteau à viande ébréché. Ses panoplies de couteaux et de ciseaux à vendre brillaient au soleil.

Le marchand de glaces était notre préféré. On ne doit pas se demander pourquoi. On avait le choix : une ou deux boules, les glaces à deux francs ou à trois francs, les cornets ou les galettes. Pour se faire annoncer, il soufflait dans une corne dont le timbre tenait du clairon et du cor. Il n'avait pas besoin de se faire annoncer très longtemps, car tous les mômes du coin guettaient son arrivée à peu près toujours à la même heure, dans le même coin. Hélas! ces apparitions n'étaient que saisonnières et dès la fin de l'été, bye bye les crèmes glacées, parfois remplacées aux temps froids par des « Chauds, les marrons! Des marrons chauds, madame ».

Il devait probablement parfois y avoir une marchande des quatre-saisons qui passait, mais ce dont je me souviens plus particulièrement, c'est la femme qui nous débarrassait des vieux vêtements. Elle les reprenait pour presque rien et allait sans doute revendre tout cela pour un bon prix. Elle apparaissait tirant sa lourde charrette et criant à tue-tête : « Cliquottes! Vieilles cliquottes! », ce qui signifie « vieilles guenilles »... On l'appelait la marchande de cliquottes!

Mais il n'y avait pas que des marchands ambulants. Tant s'en faut. Parmi ces métiers disparus, j'en revois un qui nous fit trembler, car les parents l'utilisaient à tout venant, dès qu'il s'agissait de faire peur aux enfants pour quelque infraction qu'ils eussent pu commettre : « Attention, ne fais pas ça, le garde champêtre va te mettre en prison », ou encore « Si tu n'es pas sage, je vais appeler le garde champêtre ». Ah! le garde champêtre, c'était un peu notre épouvantail, le croquemitaine, comme un

ogre qui allait nous dévorer tout crus... Quand on est petit, on aime se faire des peurs, le soir au lit. On se parlait des « bambous » qui allaient nous faire souffrir mille morts. Ces bambous étaient des fantômes dans nos imaginations débordantes. Pour en revenir à notre gardien de l'ordre public, les grands et les plus jeunes nous en ont dit tellement de choses que lorsqu'on l'apercevait à un coin de rue, soudain on parlait moins fort, on courait moins vite, et même on changeait de direction, on s'esquivaient... on ne sait jamais! Et pourtant il était bien sympathique, pas grand et souvent souriant. Mais il connaissait l'importance de sa fonction et s'efforçait de tenir son rôle pour tenir à lui tout seul, bien petit dans son bel uniforme qu'il portait tous les jours, ce rôle ingrat de celui qui maintient l'ordre et la loi. Je le répète, en ces temps bénis notre garde champêtre était la seule autorité visible, avec quelques gendarmes de la maréchaussée, plutôt invisibles, eux, que nous avions dans les rues tranquilles de notre petite cité de Herve, qui comptait quand même trois à quatre mille habitants.

Les cordonniers, il y en a encore quelques-uns de nos jours, mais les fabricants de chaussures sont plus rares. Mon grand-père exerça ce beau métier dont je parle ailleurs¹, dans une belle fabrique qui sentait bon le cuir et le travail bien fait. Et le fabricant de sabots, qui était plutôt un artisan sculpteur, creusait dans un bois tendre et jaune de belles paires de sabots pour tous les goûts : les sabots de ferme, les sabots de rue, les pointus, les ronds, les hauts, les plats... J'ai dit bois tendre et j'y vois trois raisons. D'abord, c'est un bois plus léger que le bois franc et dur, donc plus agréable à porter; ensuite, c'est certes plus facile à travailler; et enfin, cela s'use plus vite : il fallait bien assurer l'avenir par le remplacement de nouvelles paires. J'ai eu une paire de sabots, mais je les ai très peu portés. C'était plus un amusement qu'une facilité comme pour ceux qui travaillaient dans les fermes. Quand on patauge dans le purin, le sabot peut en prendre un coup, c'est vite lavé. C'est aussi très vite enlevé, sans l'aide des mains, quand on rentre dans la demeure en portant un seau de lait.

Il y avait évidemment, à cette époque, tous les petits magasins spécialisés, surtout en nourriture. On ne connaît plus guère de nos jours le boulanger-pâtissier, le marchand de légumes, un autre de fruits, la droguerie où on achetait tous les savons et produits d'entretien, la crèmerie, le boucher-charcutier.

Parmi tous ces petits commerces particuliers, comme le nôtre (tissus et accessoires pour rideaux), il y en avait deux qui avaient toute notre affection, à nous les gamins et les filles. C'était d'abord chez de Wergifosse, le « magasin de chiques ». On appelait ainsi les bonbons dans la province de Liège, et on les appelle toujours ainsi là-bas. Je trouve que c'est aussi beau et aussi respectable que les « boules », comme ils disent à Bruxelles. Le magasin dont je parle se situait un peu plus loin que l'hôtel de ville, juste un peu plus haut que notre maison, à une centaine de mètres à peine. Il suffisait de remonter la rue du Collège, puis on traversait la place de l'hôtel de ville, là où se trouvaient les deux cinémas, et nous arrivions chez Wergifosse, l'antre de toutes nos convoitises. On y allait assez souvent pour acheter trois fois rien : des « sucettes », friandises vertes à la rhubarbe ou rouges à la grenadine, sous forme de bâtons de dix centimètres de long que nous sucions pendant des heures pour en faire des pointes qui piquaient mieux qu'une aiguille. La marque de ces friandises était Rossius. On aimait aussi, à l'occasion, s'acheter des branches séchées de réglisse qu'on grignotait durant des heures. Mais c'était

plus une mode. Quand un commençait, tout le monde suivait. On acheta aussi un peu plus tard des pastilles en « hosties » de diverses couleurs pastel sous forme de petites soucoupes contenant une fine poudre blanche très acidulée.

L'autre magasin qui avait l'heur de nous plaire était chez Demarteau, rue de la Station. C'était un magasin de jouets, avec une grande galerie. Nous ne le fréquentions pas beaucoup, c'était cher, mais chaque année, saint Nicolas en personne venait spécialement pour les orphelins de guerre et nous recevions un beau cadeau.

Il y avait encore les meuniers, les marchands du vrai fromage de Herve qu'on achetait directement chez le fabricant... Je revois aussi le vieux frère Léon et tous les Frères des écoles chrétiennes qui passaient dans leurs longues soutanes noires avec deux plaques blanches en jabot sous le cou, le sourd-muet préposé aux billets au cinéma Palladium, monsieur Hanquet, notre voisin et coiffeur qui avait dans son petit salon de coiffure une bonne dizaine de cages d'oiseaux chanteurs qu'il faisait d'ailleurs concourir. Ceci me fait naturellement penser à la tenderie. C'était un exercice plutôt illégal qui consistait à « tendre » des grands filets dans les prairies environnantes pour y capturer des oiseaux. Un jour, monsieur Hanquet a donné un chardonneret à Christian. Mais cela ne valait pas ses rouges-gorges, ses serins, ses canaris-chanteurs. Il paraît que seul le mâle chante et il paraît aussi que le canari aveugle chante mieux que les autres. Mais monsieur Hanquet n'était pas pour mutiler ses petits oiseaux, quand même.

De ces petits passereaux chanteurs, on peut tout aussi naturellement passer aux pigeons et à leurs propriétaires colombophiles. Dans toute la province de Liège, et même dans toute la Belgique, il y avait énormément de colombophiles qui élevaient des pigeons dans leurs greniers pour faire des concours de vitesse. Mes cousins Gilles et Francis Renard ont eu leurs pigeons et ont participé à des courses. C'était une véritable institution. Ils disaient qu'ils leur faisaient faire des courses (ne disait-on pas « il court » ou « je les ferai courir demain »). Les fameux lâchers de pigeons, pour lesquels on écoutait les annonces météo à la radio de l'INR, le dimanche matin : « Les convoyeurs attendent ». Cela signifiait que ceux qui accompagnaient les centaines, les milliers de pigeons mis en cages et envoyés à des centaines de kilomètres pour être lâchés à une heure précise, attendaient parce que les conditions météorologiques n'étaient pas favorables pour un lâcher de pigeon immédiat.

En gros et rapidement, pour ceux qui se demandent comment fonctionnait le concours, en voici les rudiments. Le propriétaire d'un pigeon lâché à tel endroit attend que celui-ci rentre au bercail, à son pigeonnier, car le pigeon revient toujours chez lui... Dès que le pigeon est arrivé, son propriétaire prend la bague qu'il porte et la met dans le marqueur, une sorte d'horloge qui arrête le mécanisme et enregistre ainsi exactement l'heure d'arrivée du pigeon. Ces appareils sont renvoyés à la fédération qui vérifie, calcule et proclame les vainqueurs. Voilà. C'est très passionnant pour les amateurs et cela les fait parler et boire des demis dans les cafés, plus peut-être que le dernier match de foot.

Je revois encore les gens des cirques et les forains qui passaient une, deux ou trois fois par an, installer leurs tréteaux sur la place Albert ou leurs carrousels en Bollette et rue du Collège.

¹ Au chapitre 5

Pour la cavalcade et la fête de Herve du lundi de Pâques, je pense, les carrousels (prononcer « carrouSSel », comme Cadet-Roussel) s’installaient et le défilé se préparait. Le défilé avec les grosses têtes. Presque chaque ville et village de Belgique avait son carnaval, avec fanfares et les filles qui marchent au pas, les jambes gainées de soie. On fait des lois aujourd’hui pour interdire les masques dans les manifestations... les mœurs ont bien changé!

La foire en Bollette

Pourquoi cette place Lecomte, là où se trouvait l’hospice, derrière l’église et vraiment tout près de la rue du Collège, pourquoi cette place qui descendait s’appelait-elle en Bollette? La kermesse au village, la fête avec divers carrousels comme les chaînes, des sièges de bois suspendus à quatre chaînes. Cela tourne et l’art était de se rejoindre pour se repousser. On valsait. Le carrousel traditionnel pour enfant avec petit train, cheval de bois, et beau vélo... pour attraper la « floche » qui permettait de faire un tour supplémentaire gratuit! Évidemment le tir aux pipes en plâtre et la « petite Suisse » juste devant chez nous, où on descendait sur un tapis de crin les lattes bien cirées de la longue glissade... Bruits, musiques, odeurs de frites et de croustillons.

La longue procession du lundi de Pâques commençait très très tôt le matin et partait très très loin dans les champs. Ce jour-là était le lundi de Pâques; en après-midi, on avait la cavalcade et le défilé des grosses têtes et des fanfares régionales invitées. C’est à cette occasion qu’on avait les manèges. La famille venait. On ouvrait le balcon. On dégustait des tartes au riz et des tartes aux pommes. Et parfois, tante Evelynne et l’oncle François apportaient de leur pâtisserie de Hollogne de bonnes tartes et des gaufres aux fruits.

À Elvaux, en contrebas de Herve à un ou deux kilomètres, il y avait chez les sœurs une belle fête qu’on appelait une *fancy-fair*, avec tombola et lots à gagner : des peintures sur bois...

C’est juste devant chez nous, rue du Collège, qu’il y avait à chaque Mardi gras, lors de la Cavalcade, la « petite Suisse », une descente vertigineuse où pour deux francs, assis sur un tapis de crin on descendait follement soixante ou quatre-vingts mètres de planches glissantes. Devant chez Jeannot Marbaise également on avait installé les « chaînes », un carrousel rapide où nous étions assis sur des sièges métalliques suspendus chacun à quatre chaînes. Quand on tournait, on essayait de se rejoindre, de s’attraper, de se relâcher... C’était l’époque où maman invitait de la famille et où nous dégustions les bonnes tartes aux fruits ou les délicieuses « doreyes », des tartes dorées au riz. Mmm...

Piano, radio

Me reviennent encore plusieurs petits trésors enfouis dans ma mémoire que je vous ressors encore un peu fripés et endormis.

Notre vie quotidienne était ensoleillée par la radio. Ma mère, qui avait un piano et s’y asseyait souvent pour nous jouer quelques mélodies de Chopin ou de Schubert, et qui chantait à l’occasion, aimait aussi écouter la radio (INR, la radio nationale belge francophone, ou Radio-Luxembourg plus populaire). Elle suivait les recettes de je ne sais plus quel cuisinier, et les beaux morceaux de musique

joués par l’orchestre symphonique de l’INR et dirigés par Franz André. C’était un nom très facile à retenir pour elle : les deux prénoms de son mari et de son aîné. Elle écoutait aussi, et je la voyais rire, certains « crochets » le soir, où des amateurs allaient chanter et essayer de décrocher des prix. Je l’ai vue rire parfois pour certaines émissions radiophoniques comiques du style *Ça va bouillir* ou *Les Duraton*... mais cela viendra surtout plus tard, quand on reviendra définitivement du Congo, en 55-56, avec « Tide, Tide, linge propre, linge blanc... » et une petite histoire feuilleton de cinq ou dix minutes avec le père Lafrite (Pierre Larquey), tous les jours... Maman n’aurait pas manqué ces (ou ses?) émissions pour tout l’or du monde. Ah! les plaisirs et les pouvoirs de la radio.

Huuue, cocotte!

Outre les vaches en troupeaux dans les prairies avoisinantes, un autre animal bien connu se promenait fréquemment dans nos rues : le cheval attelé à une charrette. On disait une cocotte ou une rosse, mais ce dernier terme était plus méprisant : « one vîle rosse » signifiait un vieux cheval.

Nous montions parfois sur une charrette avec grand-papa. On adorait cela, voir le cheval marcher par derrière, ses deux grosses fesses musclées et la queue souvent coupée très court. Parfois il nous « faisait sa commission » tout en marchant. Je trouvais ça assez extraordinaire comme performance. Ces chevaux étaient capables de faire des choses (!) qu’aucun humain n’aurait pu réaliser. Non, je ne me voyais vraiment pas faire la même chose. Ce devait être difficile!

La charrette avait des roues en bois cerclées de fer, pas de ressorts ni de suspension, alors sur nos routes pavées, cela nous martelait le fondement. Il fallait bien se tenir aussi. Je revois ces grands chariots attelés avec les très longues longues, des rênes, et le fouet sans fin, le frein qu’on tournait sur la roue, les ridelles qui bougeaient dans leurs points d’ancrage... On adorait. Quand le cheval était au repos, parfois le charretier lui amenait son « picotin », un sac d’avoine fixé et suspendu au-dessus de sa tête, près des oreilles. L’animal baissait le cou et plongeait son long museau dans le bon grain. Un jour, devant chez nous, on a vu passer une bête ayant la panse ouverte et une partie des entrailles pendait : ils allaient à l’abattoir. C’était la guerre...

Deux jeux de construction

Nous avions aussi de beaux jeux de construction. Je pense au jeu Batima qui était fait de petites briques d’une, deux, quatre, six ou huit unités comme des dominos qui s’emboîtent les uns dans les autres. Il y en avait de couleur bleue, d’autres de couleur blanche et une troisième couleur était le rose. Ces petites briques permettaient de construire des murs et d’édifier divers édifices. Elles étaient vendues dans des boîtes de grosseurs différentes selon le nombre de briques. Elles n’étaient pas en plastique (encore inconnu) ni en bois, mais en un genre de plâtre durci. C’était très bien. Mais si une brique avait trop longtemps séjourné en milieu humide, elle commençait à s’effriter. Il ne fallait pas les sucer, par exemple. Donc ce n’était pas un jeu pour bébé. Le principe de ce jeu sera repris par la société Lego, en plastique, beaucoup plus tard.

Un autre jeu que j’aimais beaucoup était le Meccano. Ce jeu plus mécanique et peut-être plus connu, car il existe encore, était aussi vendu dans des boîtes numérotées, contenant de plus en plus de pièces selon la grosseur du numéro. Ici toutes les pièces étaient en métal, plus des pneus et de la ficelle pour des véhicules et des grues. Il y avait des plaques souples et colorées avec des trous sur les côtés et des tringles plus solides de diverses longueurs, également trouées. Un paquet de vis et de boulons avec tournevis et clé permettait d’effectuer tous les assemblages que notre imagination (ou un livre modèle) proposait. Plus on avait de pièces, plus on pouvait en faire.

L’intérêt de ces deux sortes de jeu, c’est que les boîtes s’accumulaient et plus on avait de pièces, plus grande était la réalisation que l’on pouvait souhaiter construire. J’en ai passé des heures et des heures avec ces jeux dont j’ai accumulé plusieurs boîtes. Christian n’était pas très porté sur ce genre de jeux là.

Un tortillard

Nos moyens de transport étaient peu nombreux. Très rares étaient les propriétaires de voitures automobiles. Pas d’autobus – ils se multiplieront vers 1955, avec la disparition progressive des trains de campagne, dont les lignes avec leurs voies ferrées seront souvent réaménagées en autant de chemins de promenade pédestre ou de pistes cyclables. Alors outre le vélo et la charrette, peu confortables en cas d’intempéries, nous avions le chemin de fer!

Herve est situé sur la ligne Verviers-Liège (gare du Longdoz). Pour aller à Liège à partir de notre gare, le train omnibus chauffé au charbon qui dégageait de grosses fumées blanches et odorantes mettait facilement 50 à 60 minutes pour faire une bonne vingtaine de kilomètres. En effet, d’abord ces vieux « tchouk-tchouks » ne roulaient pas vite, peut-être du 40 ou 50 kilomètres-heure. Ensuite il s’arrêtait facilement de trois à quatre minutes à toutes les gares. Ainsi, venant de Verviers, s’arrêtant à Petit-Rechain et Battice, le voici à Herve (la salle d’attente de notre gare puait la cigarette!), puis on a Mélen, Micheroux, Retine, Fléron... Là, je me souviens que près de la gare se trouvait le grand hangar avec des chevaux et des corbillards. J’ai eu l’occasion de voir ces chevaux revêtus de leurs beaux costumes de deuil prêts à partir pour le cimetière, car le train faisait une halte prolongée en gare de Fléron. Alors par ennui, on regardait à travers les vitres embuées.

À partir de Fléron, le train commence sa longue descente sur la capitale de la province : Beyne-Heusay, Bois-de-Breux, Jupille, Robermont, Grivegnée, Longdoz. Et j’ai possiblement oublié un ou deux autres arrêts. Je revois ces trains surchauffés en hiver, avec leurs vitres pleines de buée, il y avait souvent du monde. Je revois le contrôleur en uniforme avec son képi qui poinçonnait les billets des voyageurs. Je pense qu’il devait y avoir certainement quatre ou cinq trains par jour dans chaque direction. Je me souviens encore d’un écriteau intérieur sur lequel avait été inscrite la mention « InterdictiON de FUMEr » en grosses lettres métalliques collées. Un jour, un voyageur a supprimé les lettres que je vous ai transcrites en minuscules. Un petit comique!

À l’école

J’étais en deuxième ou troisième année peu après la guerre, lorsque Yvon, mon grand cousin qui était à ce moment en 7^e année (une année spéciale pour les grands qui avaient pris un peu de retard avec la guerre), me montra un stylo avec une bille (on disait aussi à encre sèche) qui permettait d’écrire sur des papiers buvards sans que cela soit aussitôt absorbé comme avec une plume et de l’encre. C’était une invention formidable : on pourrait désormais écrire son nom sur nos buvards, comme sur nos cahiers... Si jamais on les perdait! Vous imaginez?

En 3^e année, notre instituteur était blagueur. J’ai oublié son nom, mais me souviens qu’il nous raconta l’histoire du Français, de l’Anglais et du Hervien qui se disputaient afin de savoir lequel des trois disposait du train le plus rapide. Chez nous, dit le Français, le train est tellement rapide que tous les poteaux téléphoniques le long des voies forment comme une forêt. Chez nous dit l’Anglais, le train va tellement vite que toutes les gares font comme la rue d’une ville. Peuh! cela n’est rien, dit le Hervien. Un jour je suis arrivé en retard à la gare de Herve, je n’avais pas de billet, mais je saute dans le train. Le contrôleur a voulu me donner une claque... mais j’étais déjà arrivé à Liège. Voilà. Pas bien terrible, c’est vrai, mais je garantis l’authenticité de cette histoire que notre maître nous raconta lorsque j’avais huit ou neuf ans et dont je me rappelle encore comme s’il venait de me la raconter!

En quatrième année, le frère me proposa d’avoir le rôle principal pour une pièce de théâtre que l’école voulait monter pour la fin de l’année. J’aurais dû jouer le petit Jésus. Et je fus bien attristé quand je dus décliner l’offre puisque nous allions partir pour le Congo vers la fin du mois de mars. Quelle déconvenue. C’était mon deuxième rendez-vous manqué avec le théâtre, comme je l’expliquerai notamment au chapitre 24.

Les Italiens immigrés nous faisaient peur

Pour les travaux dans les mines en Belgique, à partir de la fin de la guerre, gros mouvement d’immigration italienne en 1946 et 1947. Leurs enfants, accompagnés d’une réputation de mafiosi, nous faisaient vraiment peur : on les imaginait un couteau à la main, errant le soir au coin des rues, etc. Il faut dire à leur défense qu’ils ne parlaient pas le français et donc en venaient facilement aux poings (langage universel), on s’en méfiait plus.

Architecture typique

À Potiérue¹, il y avait, au bas de... cette rue, une ruelle d’un mètre cinquante à peu près en largeur. Il y avait une trentaine de marches espacées d’un mètre ou deux, car elle grimpait vers la place Albert et devait avoir donc une cinquantaine de mètres. C’était un raccourci obligé pour aller de mon ancienne maison à la nouvelle. Nous l’avons souvent empruntée, cette ruelle. Et je me souviens même d’une fois où mon grand-père, qui avait sans doute transporté un vieux meuble d’occasion qu’il venait de vendre,

¹ Je ne savais comment orthographier ce mot. Était-ce Potiérue – comme je le pensais naïvement puisque nous disions rue Potiérue –, était-ce Potier rue, comme ce serait plus logique? Ou encore Potbier rue? Après vérification, ce serait bien en un mot : Potiérue.

rentrant chez lui nous prit Christian et moi dans la brouette. Hei, quand on a descendu les marches de la ruelle... quel tape-cul, mes aïeux! C'est bien l'occasion d'invoquer ici mon aïeul.

Revenons à Potiérue; juste après la ruelle et une petite rue non habitée qui montait en S vers la place Albert, il y avait là des sortes de seuils surélevés. Ces parties de rue permettaient au piéton de franchir la porte, surélevée de plus ou moins un mètre cinquante par rapport au niveau général de la rue. Mais ce qui était typique, c'est que ces surélévations se faisaient pour plusieurs maisons à la fois et étaient séparées de la rue proprement dite par une barrière empêchant de tomber. J'ai cherché le nom de ces perrons, l'ai demandé à Gilberte et José Sckuvie qui sont venus dernièrement à Montréal. Je me demande si on n'appelait pas cela des « thiers »?

Il y avait aussi les ruelles typiques, dont j'ai parlé par ailleurs, et qui durant la guerre étaient assez mal entretenues (pavés, terre, détritux et crottes de chiens, quand ce n'était pas des défécations humaines).

Cela me fait penser à ces « pissodromes », dont le nom véritable est vespasiennes puisque, semble-t-il, c'est l'empereur Vespasien, non pas qui l'employa lui-même, mais qui fit construire ces édicules pour protéger la salubrité publique. Il s'agit de petits édifices construits en chicanes avec des taules de fer. Il y avait une entrée, une sortie et au centre deux ou trois pissotoirs. Ces édifices n'étaient destinés qu'aux hommes et seulement pour usage urinal. Mais là aussi, certains y déposaient leur carte de visite comme les animaux sauvages en pleine brousse! C'était merdeux et fatalement en été cela attirait les mouches et pouvait dégager certaines odeurs! Oui, oui, nous étions bien au milieu du XX^e siècle! On a bien fait de les supprimer. Il y en avait aussi à Liège et un peu partout en Belgique dans les années quarante, mais la multiplication des restaurants, de toilettes dans les gares et ailleurs ont fait supprimer ces « attire-mouche », « dégage-odeurs » et « brise-la-vue » assez peu attractifs.

Il y avait également une ruelle juste à côté de notre maison (notamment pour aller chez les Dresse, et derrière chez Marbaise). Rares étaient les jardins autour des maisons, à part les espaces aménagés de chaque côté de l'église, dans les cours intérieures du vieux couvent et du collège, et certains grands jardins arrière, mais non visibles, de propriétés plus cossues comme celles de la rue de la Gare...

Je me dois ici de parler d'une spécialité belge, qui est le nettoyage hebdomadaire de la portion du seuil devant la maison, à grande eau et même à savonnée avec brosse dure et draps de maison. C'est tout juste si les femmes ne l'essuyaient pas. On aurait pu manger sur ces gros pavés de pierre de nos trottoirs.

Non seulement les trottoirs étaient bien lavés chaque semaine par la propriétaire mais en hiver, quand il y avait de la glace, on voyait fréquemment répandre des cendrées sur le trottoir. Cela est différent d'ici au Québec, où l'on jetait du sable et/ou du sel sur les trottoirs de bois que je n'ai pas connus.

École gardienne

Nous faisions, petits garçons et petites filles, nos deux classes de maternelle au vieux couvent, rue Haute. On disait première et deuxième années gardiennes. C'était à une dizaine de minutes à pied depuis la maison. Mais mes souvenirs sont plutôt rares :

D'abord l'odeur très forte des thuyas (cèdres au Québec) dans le jardin, juste après le grand porche d'entrée. Une odeur qui s'imprégnait et est encore accrochée dans mes souvenirs comme elle devait l'être dans mes premiers costumes. C'est une odeur bien agréable que je retrouve lorsque, ici à La Pocatière, je vais à la poste le matin. Je longe plusieurs propriétés dont les bordures sont faites de thuyas (de cèdres), j'en arrache une poignée que je frotte dans mes mains. Cela dégage cette bonne odeur rafraîchissante qui me ramène à cinq ou six ans... Il y avait également des massifs de belles grandes fleurs dans le jardin des sœurs.

Un jour, notre titulaire de première ou deuxième année, une religieuse (je suppose), nous avait envoyé des bonbons à travers la fenêtre, durant la semaine précédant la Saint-Nicolas. Elle nous avait demandé de fermer les yeux et nous avons nettement entendu les caramels et autres « chiques » frapper les grands carreaux (donc les traverser), et nous les avons ramassés sur le sol de la classe, dans les rangées entre les bancs. Pouvoir féérique de l'imaginaire... Merveilleuse menteuse de sœur!

On apprenait à écrire des jambages pour les n et les m. On devait copier mm (deux m qui se suivent) et moi, je n'ai pas compté les jambages. Au lieu des six jambages requis (trois jambages pour chaque m), j'en avais bien « dessiné » une douzaine dans mon cahier...

Le tissage avec des rubans de papier coloré très fragile. On recevait une belle feuille de papier coloré et luisant où des coupures parallèles séparaient des colonnes de 8 ou 10 mm de large. Et nous recevions de longues bandelettes du même papier de couleurs différentes qu'il fallait tisser, en passant au-dessus, puis en dessous des colonnes. Cela donnait de très beaux résultats, mais il fallait être très prudent, faire un gros effort d'attention pour ne pas déchirer ces rubans délicats de belles couleurs jaune, rose, bleu, vert que nous devions tresser de nos petits doigts malhabiles sur des canevas faits de belles pages colorées également, et découpées en fines colonnes de papier attachées en bas et en haut de la page. On pouvait faire de très beaux dessins par les diverses combinaisons, mais c'était ardu, car une colonne de papier ou une bandelette était très vite déchirée. On s'appliquait cependant avec patience et courage et on obtenait de beaux résultats. Cela nous apprenait à maîtriser nos mains, à rester calmes. J'ai revu plus tard de ces belles feuilles réalisées par Nicole. Elles étaient plus belles que les miennes. Magnifiques.

Le piquage. On avait chacun un gros feutre épais et une épingle avec un petit manche pour piquer tous les millimètres à peu près en suivant une ligne dessinée sur une feuille de papier. On faisait ainsi le tour complet de l'objet dessiné : chat, sapin ou autre vélo. Et lorsque nous avions fini notre piquage, on glissait l'épingle comme un couteau en suivant tous les points et on arrivait à découper le dessin et le sortir de la page. Là aussi, il fallait être prudent pour ne pas y aller trop vite et imprudemment déchirer le papier.

Autres souvenirs

Un soir, en plein été, tous les adultes regardaient vers l'est, car ils avaient entendu dire aux nouvelles de l'INR qu'il y avait un énorme incendie dans les Fagnes. Nous étions en été 45 ou 46. On voyait le ciel rougeoier à l'est depuis les chambres à l'étage de notre maison, rue du Collège, le soir... Les Fagnes

étaient la région la plus haute de la Belgique, à l'est du côté de l'Allemagne, canton d'Eupen. Il y avait beaucoup de sapinières et de pinèdes...

Je me souviens aussi de l'installation et de la belle fête pour l'inauguration d'une statue dédiée à Notre-Dame de Fatima près de chez nous, devant l'église. J'entends encore chanter les gens : « Chez nous soyez reine, nous sommes à vous. Fondez votre domaine, chez nous, chez nous... »

Au collège Marie-Thérèse, il y eut une belle expo coloniale. Mon grand cousin Franz était impliqué comme animateur auprès des visiteurs. Pour moi ce fut la première expo à laquelle j'assistai. Je me souviens des poteries, des sculptures, des masques indigènes. Et je revoyais Tintin visitant le musée dans *L'oreille cassée*.

Dans la cour du collège, je revois les aubépines et quelques hannetons, les grands arbres qui me faisaient rêver à Tarzan. Je revois aussi la grande colonne de glace qui s'est formée une nuit qu'il avait bien gelé et qu'une gouttière du toit s'était brisée.

Tout près du collège, dans notre rue du Collège, quelques petites sœurs des pauvres, polonaises, nous recevaient dans leur maison, nous les gamins de la rue pour faire une petite visite à Jésus (elles avaient une petite chapelle). J'ai encore en tête l'air chanté par les gamins que nous étions et qui allions visiter le petit tabernacle qu'elles avaient dans leur petite chapelle : « Lou-oué soit à tout instan-ant, Jé-ésus au Saint-Sacrement ». On aimait aller dans cet antre de paix et de calme. On y est allé plusieurs fois!

Un peu de géo

La Belgique n'est pas partout et uniformément le plat pays chanté par Jacques Brel. Cela devrait être réservé à la Flandre et conviendrait encore mieux à la Hollande. Non. La Wallonie en particulier est assez vallonnée (tiens! « vallonnés » et « nés wallons » auraient-ils la même origine? Il faudrait approfondir la chose). Toujours est-il que notre petite ville, au centre du fameux Plateau de Herve riche en herbages et vergers, fut naturellement construite sur un terrain fait de collines aux pentes douces. Ce n'est pas le pays des mille collines comme au Rwanda, bien que les pâtures et les pentes vallonnées soient aussi nombreuses. On peut dire que la plupart des rues de Herve ont un haut et un bas. Les rues de La Station, Potiérue, rue du Collège et rue d'Elvaux penchent naturellement. En général, au nord la déclivité monterait vers l'est, et au sud il me semble que ce serait plutôt le contraire. Peu importe. C'est ainsi que la gare (ou la station) et la rue Malakof sont les lieux les plus élevés, alors que les six fontaines, l'abattoir et le moulin sont au plus bas. L'église domine légèrement le collège, mais les deux sont relativement au beau milieu, en hauteur et en surface de notre chère petite ville...

Le moulin à vent avec ses grandes ailes surveillait la route qui descendait vers Elvaux (à l'est de Herve), où il y avait la pension où ira Bobo et par où nous descendions en traîneau, la croix de pierre dans les prairies plus loin, et enfin les six fontaines, six grands bassins par où jaillissait une eau très pure qu'utilisaient les lavandières dans un passé récent constituaient le vrai centre médiéval et populaire de notre cité fromagère, en dessous de Bolette, la place de l'Hospice, un peu plus bas que l'église. Et derrière le moulin, dans les prairies onduleuses, la fameuse descente chez Demarteau (ou

chez Dewez, je ne sais plus), où tout le monde allait faire du traîneau, les quelques belles journées ensoleillées et enneigées que nous avons. La Mélomane était une salle de théâtre où je n'ai jamais mis les pieds, mais ma grand-mère y avait chanté, paraît-il, du temps de sa jeunesse.

Nous allions parfois au Cercle ouvrier, plus catholique. C'est là que les élèves de première année ont joué la saynète *Les pimpins blancs* qui constitua mon premier rendez-vous manqué avec les planches, comme je l'expliquerai au chapitre 24. Après la Mélomane, un peu plus bas nous avons l'abattoir. Mélomane et abattoir prolongeaient la rue du Collège vers le bas, vers Elvaux...

Et la gym en petits shorts bleus

C'est la garde Saint-Jean, je pense, qui organisait des cours particuliers de gymnastique où j'avais demandé à maman de m'inscrire. Nous étions pieds nus et même torse nu, avec nos minuscules shorts de toile bleue, bien serrants et pas assez hauts à la taille. Cette culotte me gênait dans mes efforts. Et comme en hiver, le local était peu chauffé, nous n'étions vraiment pas dans les meilleures conditions pour faire de la gym. Nous devions avoir un ou deux cours par semaine. On a fait de la marche et on a appris les culbutes (cumulets), les sauts en hauteur, et le pont par flexion arrière du tronc jusqu'à ce que les mains rejoignent le sol. On fait alors la tortue. Très difficile, il faut beaucoup de souplesse, je n'y arrivais pas...

Mais je ne resterai là que quelques mois. Je crois bien que Christian était avec moi.

La croisade. Chez les Frères, je me suis inscrit à la croisade. C'était un mouvement catholique où les jeunes sont embrigadés en équipes, un peu comme le scoutisme, mais où l'accent est surtout mis sur la réflexion religieuse. Il y a quand même des sorties, des jeux... mais même si j'ai encore été croisé un an à Costermansville, je n'ai guère de souvenirs de ces sorties et de ce mouvement.

Les étrennes

Les étrennes étaient une tradition que je trouvais bien intéressante. Le 1^{er} janvier, nous allions chez les vieux oncles et tantes côté Bonsang, près de la cordonnerie; et chez tante Louise Delbrassine; et même chez des personnes comme les parents de Jeannot, de Zézette ou chez les Dehasse; et partout chez le coiffeur Hanquet ou monsieur et madame Lequeux, nos voisins de la place Albert; et chez nos grands-parents, évidemment. On nous donnait une « dringuelle » – une pièce de cinq francs –, ou un peu moins ou un peu plus comme étrennes. Je regrettais seulement que ce ne fût pas plus souvent le 1^{er} janvier. On se faisait ainsi un petit magot pour s'approvisionner en chiques ou en chewing-gum pendant au moins quelques semaines.

Des noms d'amis

Plusieurs noms me sont revenus en conversant avec ma cousine Gilberte et son mari José Schkuvie, deux vrais Herviens, ces deux-là.

D'abord Jeannot Marbaise, puis Paul et Zézette Dresse. J'en ai assez parlé ailleurs. Puis Alex Marbaise, un champion de la course. Bouclé, il avait notre âge. Joseph Servais, un grand de la rue, un de nos copains de toujours avec Jeannot, Popol, et quelques autres.

Popol Dresse avait l'âge de Christian, et Zézette sa sœur avait mon âge. Elle était jolie, riait beaucoup, mais se vantait facilement et disait qu'elle m'aimait et qu'on se marierait. Cela me gênait. Ah! le *vert paradis des amours enfantines*. C'est Baudelaire qui a chanté ce VPAP :

*Mais le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs?*

(Mœsta et errabunda)

Il y aura encore des amis d'école : le petit Schyns, le long et sérieux Jean Colette, fils de l'imprimeur de Potiérue et premier de classe, s'il vous plaît. Un autre, rouquin au prénom de Philippe. Deux frères Meurens, des siroperies Meurens – le sirop de Liège –, Jacques et un autre qui était dans ma classe. Les frères Dehasse, et qui encore...

Des miettes encore

Vous ai-je parlé du football que nous jouions sur la place Albert, sitôt revenus de l'école à quatre heures? On faisait vite un *goal* avec nos carnassières (on appelait ainsi nos cartables de classe ou nos mallettes, eh oui!) ou des pulls jetés sur la place; un copain avait été chercher son ballon en cuir et on bottait quelques coups avant même de rejoindre la maison, où pourtant une bonne tartine nous attendait pour notre quatre-heures, qu'on appelait le goûter!

Et les réunions des scouts sur la place de l'église, où on voyait nos grands cousins Franz et Yvon en uniforme, après leur retour du jamboree, en 47 à Moisson en France : chant scout entendu sur la place de l'église.

*Mon chapeau a quatre bosses
Y a quatre bosses à mon chapeau
Et s'il n'avait pas quatre bosses
Ce n'aurait pas mon chapeau!*

D'autres chants me reviennent en ces années d'immédiat après-guerre, ceux qu'interprétaient les Maurice Chevalier (Zozo), Tino Rossi, André Claveau, Charles Trenet, Édith Piaf et les neuf Compagnons de la chanson...

Et un geste que nous faisions volontiers pour rigoler et nous moquer gentiment d'un copain : nous posions le pouce de notre main, doigts bien ouverts et bien droits en éventail, sur le bout de notre nez. Pas besoin de rien dire, la personne que nous fixions ainsi avait aussitôt compris qu'on voulait rire

à ses dépens. Et pour forcer la dose, on pouvait ajouter l'autre main de la même manière, le pouce gauche sur le petit doigt de la première main. Et le comble du comble était à ce moment de faire bouger tous les doigts tendus, comme si on voulait jouer de la trompette. Aviez-vous remarqué que le capitaine Haddock apprend ce vilain geste à des moinillons dans *Tintin au Tibet* qui n'était encore ni écrit ni dessiné à cette époque vénérable.

Un geste en amène un autre, également un geste peu amène, dans le domaine de la douce moquerie. On pointait l'index gauche vers notre victime et avec l'index de l'autre main on frottait le dessus du premier index pointé. Nous sommes là dans le langage non verbal, mais un vrai langage pas très gentil, je vous assure, et compris par tous. C'est drôle, quand même, quand on y pense bien. D'où donc cela nous vient-il?

Des miettes, comme dit le sous-titre, ce mot rime avec lunettes, n'est-ce pas? Cette époque de la fin de la guerre et de l'immédiat après-guerre, c'était le temps auguste où nos yeux vénérables étaient cerclés de lunettes de métal (et parfois d'écaille) lorsque le besoin s'en faisait sentir aux myopes ou aux presbytes, puisque le plastique n'existait pas encore...

C'était aussi le temps vénérable où nos augustes fesses étaient entourées de lunettes de bois lorsque le besoin s'en faisait sentir et que nous allions au WC. Cela ne signifie nullement que nous avions rendez-vous avec Winston Churchill, le bien connu, mais simplement que nous allions au *water-closet* (le bien nommé qui désignait cette merveille qu'est la nouvelle chasse d'eau). Mes fesses s'en souviennent d'autant que durant un certain temps, nous avons eu une lunette dont deux planches n'étaient plus bien arrimées côte à côte. Une rainure entre deux planches pouvait emprisonner nos parties charnues et même nous pincer à l'occasion.

Oui, pas de plastique, pas de micro dans les églises et les salles, pas de TV (évidemment), beaucoup d'absences en matériaux, en technique, en organisations diverses, et pourtant nous étions heureux. Peut-être est-ce justement à cause de cela que nous étions plus heureux.

Chose promise

Je t'ai promis, Anagnosophile, au début du premier chapitre que je te raconterais en long et en large cette mésaventure qui me valut quelques points de suture aux deux fesses. Eh bien j'y suis et je tiens mes promesses (une fois n'est pas coutume).

Lorsque sévissait la canicule à Herve, durant les quelques jours où il faisait très chaud, nos mamans sortaient volontiers une grande bassine que nous appelions une « tine », qu'elles posaient de l'autre côté de la rue, là où il n'y avait ni maison ni passants au pied de l'église, et remplissaient avec le tuyau d'arrosage ces grands bassins. Puis Christian, Jeannot, Popol et moi, et parfois Zézette, nous allions en maillot nous baigner dans cette eau rafraîchissante. Une photo avec Jeannot témoigne encore de ces moments délicieux.

Une autre fois, c'était exceptionnel, maman avait posé la tine sur la petite terrasse à laquelle on accédait par la fenêtre de la cuisine, et nous mit en maillot Gilberte, Christian et moi. Et nous étions là

au soleil, sur cette petite terrasse ressemblant à un carré de quatre ou cinq mètres de côté. On adorait se tremper, se lever, faire un petit tour puis revenir à l'eau. Or, il y avait au centre de cette terrasse une lucarne que nous contournions comme il se doit. Cette sorte de fenêtre horizontale mais surélevée avait trois carreaux en verre pour éclairer la pièce sans fenêtre située juste en dessous. Cette pièce sombre était une remise située derrière notre magasin et donnant accès à la minuscule courette où se trouvait notre cabinet de toilette.

Nous étions donc en train de nous baigner dans notre piscine située au premier étage, lorsque j'ai vu Gilberte se lever et aller chercher un ballon ou un autre jouet de l'autre côté de la lucarne qui devait faire un mètre carré à peu près. Mais pour ce faire, et très innocemment, elle a marché sur le carreau de la lucarne et... rien ne s'est produit! Tiens, bizarre! Moi, je pensais que le carreau devait se briser quand on marche dessus. Mais non, rien, la preuve : Gilberte! Je ne fais ni une ni deux, je me lève à mon tour et veux essayer ce nouveau passage spécial. Je monte sur le carreau, ça marche! Je marche, je fais un pas et clang! cling! le carreau casse et je me sens tomber le derrière le premier. Je ne fais ni une ni deux, je me retiens aux rebords métalliques où était fixé le carreau avec le mastic. J'étais comme suspendu et retenu par les bras. J'ai bien failli valser jusqu'en bas, quatre ou cinq mètres plus bas.

Je ne fais ni une ni deux, je me redresse et rentre dans la cuisine en hurlant. Je commençais à sentir quelques picotements aux fesses. Maman qui était à l'intérieur me reçoit dans la cuisine ou la salle à manger et m'ausculte aussitôt. Christian et Gilberte expliquaient ce qui s'était passé, moi j'étais en sanglots. Puis maman qui m'auscultait m'a dit, par après : « J'ai vu des petites taches blanches, puis peu à peu elles se sont toutes mises à saigner ». Il y avait bien une vingtaine de coupures. Elle a paniqué à son tour, a appelé le docteur Labeye qui est venu relativement vite et m'a fait quelques points de suture là où les coupures étaient un peu trop profondes ou trop grandes pour être simplement pansées. Pour ceux qui l'ignoraient, un point de suture à cette époque était une petite pince métallique que le docteur vous met sur la plaie avec une pince pour abouter les deux lèvres de la plaie. Cela pince un peu lorsqu'il procède, mais aussi étrange que cela paraisse, cela pince aussi lorsqu'il les retire deux ou trois jours plus tard... Voilà toute l'histoire.

Morale de cette histoire : gentils garçons, vous voyez ce qu'il en coûte de vouloir mettre ses pieds dans les traces d'une fille. Même si c'est votre cousine, laissez-la aller son chemin et ne vous occupez pas de la suivre ainsi. Ce que femme veut, parfois l'homme ne le peut! (Attention là, j'en vois qui pensent mal en lisant cette phrase!)

« Veutubien! »

Un mot encore, ou plutôt une expression qui m'est revenue ce 23 avril 2009. Ça en fait des décades que j'ai quitté la rue du Collège, Herve et la Belgique, et pourtant voilà une expression qui me revient de bien loin. Cette locution typiquement hervienne était, selon moi, écrite en un seul mot *veutubien*, et devait certes provenir de « Veux-tu bien ».

On le disait très vite, comme en un seul mot, comme *sapristi*, comme on dirait « Veux-tu bien me dire ce que tu fais là? » ou « Veux-tu bien me dire ce qui se passe ici? », ou encore « Veux-tu bien arrêter? ».

Je revois encore certaines personnes, et notamment la très jolie maman de Jeannot, la bien portante madame Marbaise, nous faire des grands yeux et prononcer Veutubien!

Dans mon esprit, il s'agissait plutôt d'un mot, comme on dirait *sapristi* ou *attention* ou encore *ben, et alors?* et jamais dans mon idéation d'enfant, il ne me serait venu à l'esprit que ce *veutubien* pouvait être composé de trois mots : veux – tu – bien, comme le début d'une phrase, une sorte d'apocope. Pour nous, les enfants à qui était destiné ce *veutubien*, il marquait l'étonnement et aussi la réprobation. C'était une interjection. Une sorte d'avertissement que des parents ou des adultes avaient en bouche pour interdire quelque chose ou gronder leurs enfants. C'est drôle quand même la langue française dans ses tournures, ses particularités, ses régionalismes...

Il arrivait même, lorsque la personne s'adressait à plusieurs ou à un autre adulte, que l'expression utilisée devienne *voulez-vous bien*, dite lentement de manière interrogative et songeuse, plutôt que brusque et rapide. On aurait presque envie de rajouter : « Ben, voulez-vous bien me dire ce qui se passe? », ou encore « Voulez-vous bien répéter ce que vous avez dit? ». Mais j'insiste, dans le cas de cette expression dite avec de grands yeux grondeurs, il n'y avait rien qui suivait ce *veutubien!*, aucun verbe à l'infinitif, aucune autre fin de phrase, rien.



Grisailles de guerre

Ma guerre à moi, telle que je l'ai vécue dans Herve occupé, la guerre vue de l'intérieur par un gamin de deux à sept ans, ce n'était pas la « guerre en dentelles » du style *Fanfan la Tulipe* avec Gérard Philipe, non. Ce n'était pas non plus le grand jeu, la belle aventure, comme dans *La guerre des boutons* avec le Petit Gibus, ou comme lorsque nous courions en bandes autour de l'église avec nos arcs et nos revolvers.

Non, c'était les grands qui jouaient à la guerre, et il ne faut pas demander à un bambin de cet âge de considérer de manière très sérieuse l'Occupation, les privations, les véhicules de guerre, les rares combats de rue, les nuits passées dans les abris ou les combats aériens qu'il admirait dans le ciel de Wallonie. Et encore moins de comprendre les Hitler, Roosevelt, Churchill et de Gaulle. Non, pour lui toute cette tourmente, c'était plutôt une façon naturelle de vivre, c'étaient des occasions de chercher des douilles perdues ou d'autres vrais trésors de guerre, c'était un décor comme au cinéma, pour y vivre ses occupations normales de petit garçon. C'était... oui, la guerre, c'était du cinéma. Cet enfant que j'étais n'avait jamais connu autre chose. Pour lui, c'était ça la vie et qui plus est, une vie bien ordinaire. Alors, il n'y avait rien là. Sauf que... à bien y penser, la vie était quand même parfois bizarre. Ainsi la plupart des garçons et des filles de mon âge n'avaient plus de papa. Ou bien il était mort, ou bien il était prisonnier, ou bien il était « disparu ». Comprenez qu'on ne savait pas où il se cachait : dans un grenier ou à Londres... Même la Belgique n'avait plus son roi Léopold III. À sa place, ils avaient placé son frère Charles qui n'était pas le roi, mais le prince régent. Avouez que tout ça n'est pas très catholique.

Ainsi notre clocher n'avait plus de cloches, et ma classe de première année avait été transférée dans la chapelle de mon école, parce que les Allemands – entre nous on disait parfois les Boches – avaient réquisitionné notre salle de classe. Quand je le disais que tout ça n'était pas très catholique. Avouez! Ainsi les véhicules marqués de la Croix-Rouge étaient des engins de mort et non les ambulances qu'on aurait pu penser; ainsi encore le café était de la chicorée, le sucre de la saccharine et les œufs une drôle de poudre jaune. Vraiment étrange. Tout sonnait faux. Oui, la guerre avait amené sur notre petit pays des contre-vérités, des faux-semblants et un décor en toc, un peu gris, en demi-teintes, comme les films noir et blanc de cette époque. C'étaient les grisailles de la guerre.

Et de ces grisailles de guerres, beaucoup de choses ne me sont pas restées, j'en suis conscient. Beaucoup se sont effacées après trente, quarante, maintenant plus de cinquante ans. Et c'est normal. De la période vécue de deux à sept ans, on garde peu d'images. Interrogez vos souvenirs, vous qui me

lisez. Que reste-t-il d'avant vos dix ans? Beaucoup de chromos se sont délavés, ont pâli sous l'effet du temps, beaucoup de scènes se sont brouillées, bien plus encore se sont perdues au fil des années et des détours de toute une vie, comme les feuilles éparpillées aux quatre horizons. Autant en emporte le vent...

Je viens de lire le livre récit de Camille Bentz *Vacances au bord de la guerre*. C'est un très beau titre pour un gars qui a vécu (plus que moi) cette guerre et la bataille des Ardennes à l'âge de 12 et 13 ans. Lui se rappelle mieux que moi, il était plus âgé. Ses souvenirs sont plus narratifs (il raconte des histoires). Les miens sont plus des situations, des états de fait. Ce qui est étrange, c'est qu'il a aussi été au Congo (Zaïre), puis est venu enseigner au Québec. Pas très loin d'ici, Saint-Romuald, je crois. La lecture de ce livre m'a convaincu que je devais écrire le mien. Je n'ai pas les mêmes choses à dire, c'est différent. Mais je crois de plus en plus que moi aussi, je dois témoigner, pour la mémoire des générations à venir. On ne peut laisser le monde ignorant de cette tourmente, sinon on se retrouve avec des imbéciles qui se font une gloriole de s'appeler nazis, ou encore des révisionnistes qui veulent nous faire croire que les génocides et les camps d'extermination n'ont jamais existé! Imbécile et dangereux! Oui, il faut témoigner!

Barchon et Carcassonne

Des tout débuts de la guerre, je n'ai que des souvenirs indirects, par ouï-dire, par personnes interposées ou encore pour avoir vu après. Et cette période du début de la guerre réunit en moi deux lieux que rien ne destinait, j'en suis sûr, à voir réunis de quelque manière que ce soit. Mais les hasards sont ainsi faits. C'est Barchon, le fort où mon papa trouvera la mort, pas très éloigné de Herve – je dirais une dizaine de kilomètres au plus –, et Carcassonne, la célèbre cité aux murailles médiévales du Languedoc-Roussillon dans le midi de la France, près des Pyrénées, à quelque mille kilomètres à vol d'oiseau. C'est là que nous avons vécu les trois ou quatre premiers mois de la grande tourmente.

Nous avons visité le fort de Barchon en 1992 avec les Khalil. Il serait bon ici aussi de voir le film que Léon a pris à cette occasion. Les tourelles, les couloirs, l'obscurité, l'impression d'enfermement (il ne fallait pas souffrir de claustrophobie), les mitrailleuses et les gros canons, les dortoirs... et les peintures de mon père sur les murs! Quelle impression. J'ignorais ce détail. Je savais qu'il avait fait des toiles du panorama des quatre horizons, transférées au musée de l'armée aux dires de ma tante Marthe, sa sœur, et perdues depuis(?), mais j'ignorais tout de ces dessins encore colorés et naïfs (tête de Romain casqué et quoi encore).

Je viens de voir à l'occasion du passage du tour de France à Verdun, ce 12 juillet 2001, un petit documentaire sur la fabrication des dragées et un autre sur le fort de la Première Guerre (bataille de Verdun) et ayant appartenu à la ligne Maginot durant la Seconde Guerre. Eh bien dans ces couloirs renfermés, dangereux à visiter même, se trouve le souvenir cruellement déchirant du passage d'un prisonnier allemand : une figure gravée dans le béton avec un tournevis par cet ancien graveur sur marbre, figure faite pour se désennuyer. Cela m'a inévitablement fait penser à ce peintre amateur qui enjolivait les murs de Barchon...

Il m'est arrivé quelques fois de visiter ainsi des forts datant de la Deuxième Guerre, lorsqu'ils étaient abandonnés, après des mois ou des années. Odeurs sûres d'humidité, de renfermé, de poussière et d'urine mélangées. Vieux fers tordus et rouillés, pierres et éboulis, et enfin la noirceur de ces « couloirs de la mort ». Parfois des restes de canons, de mitrailleuses, de lourdes portes, de véhicules... Les casemates de la ligne de défense allemande sur la côte belge en prévision du fameux débarquement; les forts de Fléron, Cheratte, et sur la côte belge, mais là, c'étaient des forts faits par les Allemands contre un possible débarquement. Les tourelles d'où on pouvait voir la campagne environnante. Mais petit à petit, tous ces restes ont heureusement disparu, car dangereux à visiter. Qui sait si on n'y trouverait pas encore une caisse de grenades?

Pour Carcassonne, il faut aussi se rapporter au carnet¹ de maman dont j'ai parlé plus haut. Nous avons évacué le 8 ou le 9 mai 1940. Maman venait d'accoucher. C'est d'ailleurs grâce à ce petit nouveau-né, mon frère Christian, que nous avons pu facilement passer la frontière où des scouts nous ont laissés passer par humanité. Nous étions dans la Delahaie d'oncle Lucien avec... Tante Marthe et maman, plus Franz, Yvon, Gilberte, Christian et moi qui avais presque deux ans. J'ai l'air de me rappeler tout cela. En fait, je n'avais pas deux ans et ne m'en souviens pas plus que de l'an quarante (hé! hé! elle est bonne, celle-là : oui, j'ai eu exactement deux ans en l'an quarante, et en mai justement)... même si les temps que nous traversions étaient tristes à en mourir. Humour très noir, quand on pense que mon père est mort le surlendemain... Non, si je raconte cela avec autant de précision, c'est bien sûr parce qu'on me l'a raconté maintes et maintes fois.

Je ne me souviens pas de Carcassonne ni de ses célèbres murailles, mais j'en sais ce que maman et tante Marthe nous en ont raconté et ce qu'une photo, une seule, prise près de gros rochers dans une rivière, m'en a révélé. Nous sommes restés là trois ou quatre mois chez une dame qu'on a revue plus tard et qui est restée amie avec tante Marthe et oncle Lucien. Maman la nomme Cécile Jandot dans son carnet bleu. La seule photo que je revois est celle de gros rochers près desquels nous, les enfants, prenions un bain de soleil en maillot.

Il paraît, d'après tante Marthe, qu'on m'appelait « le tank » parce que lorsque je marchais, j'allais comme un tank qui écrase tout sur son passage et notamment Gilberte, un peu plus âgée que moi mais plus fluette. Elle me voyait venir, commençait à crier. J'arrivais et la faisais tomber, sans dire un mot...

Il paraît aussi que j'étais très flegmatique, puisque je parvenais à prendre les mouches vivantes entre le pouce et l'index. J'en voyais une, je disais « mou », j'avançais tranquillement la main et prenais la mouche sans coup férir. Dixit tante Marthe, et ma mère de confirmer. J'ai mille fois réessayé depuis et n'ai jamais pu réussir ce coup de Trafalgar! (Devrais-je dire ce coup de Carcassonne?)

Je viens d'apprendre que René Magritte, le peintre surréaliste belge très célèbre, était également à Carcassonne durant l'exode au début de la guerre. Ainsi les célèbres murailles de Carcassonne protégèrent deux personnes éminemment importantes, à mon point de vue : René et moi! Qui sait, peut-être me prit-il dans ses bras, peut-être en courant l'ai-je dérangé dans un de ses fameux dessins

¹ Voir l'annexe « Deux carnets d'outre-tombe » dans le tome III.

surréalistes... Peut-être aussi ne nous sommes nous jamais rencontrés; être si près et si loin l'un de l'autre...

Deux équipes et un public

Tu te rappelles, ami lecteur, j’ai écrit un peu plus haut que la guerre était un grand jeu. Eh bien, je précise : c’était comme un grand match dans un grand stade. Alors, imagine les deux équipes qui se font face, ce sont les adversaires. Puis il y a un public, même si le public « tient » plus particulièrement pour un camp plutôt que pour l’autre. Au grand jeu de la guerre, les coups de sifflet sont plus des coups de canon et il n’y a pas vraiment d’arbitre, hélas!

J’ai utilisé cette image du sport pour te faire comprendre qu’il y avait bien trois catégories d’acteurs : et dans cette guerre-ci, chez nous, les acteurs s’appelaient les Allemands, les Américains et les Herviens (ou les Belges restés au pays). C’était nous les spectateurs. Il y avait plus de femmes et d’enfants que d’hommes, mais l’absence des hommes était compensée par les deux adversaires, chez lesquels il n’y avait point de femmes¹ : les Américains et les Allemands. Oh! je sais, et nous savons tous, qu’en réalité il y avait d’autres équipes alliées : les Français, les Anglais, les Canadiens, les Russes dans un camp et les Italiens, les Japonais dans l’autre... et bien d’autres encore. Mais sur notre terrain à nous, ce n’étaient que des Allemands puis des Américains. Les autres, on peut les oublier.

Si je te raconte tout cela, vois-tu, lecteur, c’est parce que je voudrais t’expliquer le genre de relations interpersonnelles qui peuvent s’établir entre ces trois groupes pendant une guerre qui va quand même durer cinq ans. Il y a essentiellement deux types de relations que je veux souligner. Ce sont celles qui relient le public, nous les Herviens, les enfants, nos mamans, nos voisins, nos grands-parents, avec les Allemands d’abord, puis avec les Américains ensuite. Ces relations entre individus de deux groupes étaient assez compliquées, fort différentes et avaient leurs règles propres. Entre les Allemands et les Américains, là, c’était très simple : ils se tiraient dessus et s’envoyaient allègrement petites balles de mitraillettes, plus grosses balles de fusils, encore plus grosses de mitrailleuses, grenades, obus de canon et même des bombes. Et en fait, la deuxième équipe venue beaucoup plus tard sur le terrain a joué à balle-chasseur, car ils ont poursuivi les Allemands jusque bien loin dans leur propre camp. Mais là, le public (nous autres) ne voyait plus rien et il fallait écouter les nouvelles à la radio ou les lire sur le *Courrier de Herve* ou sur le journal *La Meuse* ou encore dans *La Libre Belgique*...

Donc, je reviens au genre de relations que nous avons avec les belligérants. Les Allemands d’abord. Ils étaient nos vainqueurs, quoique temporaires (la guerre n’était heureusement pas terminée partout). Nous étions en pays occupé. Les relations avec nos « maîtres » étaient correctes, même courtoises, dignes, mais réduites aux seuls besoins vitaux. Les soldats allemands étaient respectueux à notre endroit. Jamais je n’ai perçu le moindre manquement à cette règle de respect et de froideur. Au fond pour nous, la règle était simple : parler le moins possible avec l’envahisseur pour ne pas avoir d’histoires. Maman allait chercher ses bons et ses timbres pour la nourriture et le charbon. Cela se

¹ Ou très peu. Ainsi moi, pendant notre guerre, je n’ai jamais vu une femme en uniforme, comme on en voyait parfois dans les actualités cinématographiques.

faisait sans problème particulier. Nous devions être obéissants et les soldats allemands s’efforçaient de nous rendre la vie la moins désagréable possible.

J’ai deux souvenirs particuliers. Lorsque nous étions cachés dans l’abri, la grand-mère de notre voisin Jeannot Marbaise dans la cave de chez qui nous logions, préférait rester au rez-de-chaussée. Et un jour, il y eut des soldats allemands qui se présentèrent pour je ne sais quelle raison, elle alla leur parler sans problème. Une autre fois, deux soldats allemands vinrent chez nous, dans le magasin. Ils voulaient avoir des allumettes et étaient prêts à échanger deux boîtes de viande en conserve contre une boîte d’allumettes. Maman était ravie de cet échange qui lui permit de mettre dans nos assiettes un peu plus que l’ordinaire de guerre dont nous avions coutume. Je me souviens aussi de ce qu’un soldat allemand dit à maman, vers le début 1944 : « Ah! pas bien la guerre... Nous, *kaput*, madame... » *Kaputt* en allemand signifiait la tête, et de là : condamné à la peine « capitale » (qui concerne la tête). Autrement dit : fini, détruit... la défaite.

Avec les Américains, là, les relations étaient tout à fait différentes : exaltées, réjouies, intimes même. Nous connaissions des soldats du Texas, d’autres de l’Ohio je crois, par leur petit nom : Jimmy, Salvatore... Maman, lorsqu’elle était avec Francine la belle blonde, ou Monique la belle brune, invitait parfois deux ou trois soldats en permission à venir jouer du violon, ou à faire des démonstrations de lasso dans notre salon. Les Américains étaient très généreux avec les enfants. Ils nous donnaient chewing-gum, chocolats et d’autres gâteries comme des *donuts*. Je me rends bien compte aujourd’hui que les jeunes et jolies femmes devaient recevoir d’autres douceurs et d’autres invitations de la part de nos libérateurs, mais je n’avais vraiment pas l’âge pour avoir été mis dans la confidence.

Donc, pour me résumer, les relations individuelles avec nos occupants, puis avec nos libérateurs étaient très opposées, mais toujours dignes et correctes. En cinq ans de guerre, quatre ans d’occupation et un an de libération, je n’ai jamais été témoin de quelque inconduite que ce soit, et encore moins d’aucun acte de guerre. La seule violence dont je me souviens fut perpétrée par des Herviens à l’encontre d’autres Herviens et Herviennes. Cela se passa en 45 et concernait des règlements de compte avec certains collaborateurs. Un homme fut battu sur le trottoir en face de l’hôtel de ville, et quelques femmes trop complaisantes furent rasées...

Fausses croix sur vraies bagnoles et vraies croix dans une fausse classe

Un pays occupé, c’est d’abord des odeurs : odeurs de cambouis, d’huile et d’essence. Il y a eu des dizaines de véhicules stationnés pendant des mois juste sous notre balcon. Mais je sens encore plus particulièrement l’odeur âcre de toile, de cuir et de bois brûlé, de tôle, de caoutchouc et de peinture calcinés, parce qu’un camion ou un tank brûlait, démoli par une grenade ou une mine à un coin de rue ou au milieu d’un champ, ou parce qu’une carcasse de voiture se consumait pendant des heures, piégée par la Résistance. Une forte fumée noire se dégageait des fers tordus. Et cette odeur, je l’ai encore dans les narines. L’odeur de la poudre aussi, quand on ramassait des balles ou des douilles. Odeurs d’uniformes. Plus tard avec les Américains, ce seront les fortes odeurs des savons parfumés utilisés dans la grande tente-buanderie des soldats noirs, puis les agréables fumets qui entouraient

l'autocar-cuisine où ils fabriquaient des *donuts* en grosses quantités. Et à travers tout cela, l'odeur de la campagne, des vaches mais aussi des fleurs et du printemps. Ou cette odeur piquante de l'hiver qui vous envahissait les poumons. Oui, pour moi la neige a une odeur.

Mais l'Occupation, c'est surtout des images, des flashes. Vers la fin 1943, les Allemands commençaient à avoir de sérieux problèmes de matières premières. Il leur manquait du bronze et de l'acier pour fabriquer des canons ou des panzers. Aussi, trouvèrent-ils tout naturel de prendre la matière première là où elle se trouvait : dans les clochers de nos églises. Oui, chez nous comme dans beaucoup de villes et villages, ils nous ont volé nos cloches de bel airain pour en faire... des canons! C'est ainsi qu'un jour, on vit apparaître des soldats armés qui ont interdit l'accès à la rue du Collège, et qui nous demandaient de fermer fenêtres et rideaux et de ne pas regarder ni photographier cette parturition immonde.

Je rappelle que nous demeurions juste en face de la tour et du clocher de notre vieille église Saint-Jean-Baptiste, datant du XIII^e siècle. Ce clocher est dit « tors » car il est légèrement tordu. Je pensais que c'était exprès pour offrir moins de résistance aux vents, mais d'après Wikipédia, ce serait un effet du vieillissement du bois et des poutres.

Et c'est là que le vol a eu lieu. J'ai dit le vol, il faudrait dire le viol! Une à une, nos deux ou trois cloches furent descendues le long du mur du clocher. Ce matin-là, il faisait gris justement. Les cloches, une à une au bout de leur filin descendaient lentement, et de temps à autre frappaient douloureusement le mur du clocher en un glas funèbre. Triste et humiliante mise bas.

Comme notre maison était sise juste devant le clocher d'où nos cloches furent descendues, maman ne put s'empêcher d'entrouvrir précautionneusement le rideau de la fenêtre du salon et de prendre en vitesse deux clichés avec son appareil photographique, une vieille boîte sans aucun réglage. Oh! elle s'est suffisamment reculée pour ne pas qu'une patrouille la voie de la rue, et on a entrouvert le rideau du salon juste le temps de prendre les instantanés clandestins. Ces deux photos ne furent vraiment pas réussies. Je revois encore, dans la grisaille de ce jour de pluie, les cloches suspendues à leurs cordes sur le haut mur du clocher, mais elles étaient embrouillées et troubles, comme si l'émotion et la vilenie de ce vol avec effraction en eussent troublé la pellicule elle-même.

Ce ne furent pas des photos glorieuses, ni même des photos réussies, mais on y voit suffisamment clair pour se rendre compte de l'horreur de ce geste et pouvoir ainsi témoigner pour toujours du caractère abject de cette opération. Pour toute communauté, ses cloches symbolisent la liberté, la joie. Heureusement nos cloches à nous reviendront intactes, car ils n'auront pas eu le temps de les passer dans les fonderies de la Ruhr. Mais pour beaucoup d'autres villages et communes, combien de cloches qui ne chanteront plus jamais l'amour pour un mariage ou un baptême, qui ne lanceront plus leur invitation aux rassemblements d'une communauté...

Une autre image qui marque : dans notre rue, toutes les voitures, toutes les camionnettes et tous les camions allemands qui stationnaient depuis des mois juste en dessous de chez nous, jusqu'au collège, tous ces véhicules portaient, peintes sur leur toit, des grandes croix rouges. Et ceux qui penseraient que nous avions près de chez nous un hôpital militaire, je dois hélas les détromper et

les assurer qu'il s'agissait bien de véhicules tout ce qu'il y a de plus normal. Alors me demanderez-vous, dans quel but portaient-ils cette croix rouge qui n'avait rien de la croix gammée? Eh bien, il faut savoir que selon les termes de la convention internationale de Genève, aucun avion ne pouvait mitrailler, bombarder ou même simplement tirer sur un véhicule de la Croix-Rouge. Simple comme bonjour. Il y avait de la triche dans l'air! Il faut dire que de la rue, pas un passant ne pouvait deviner cette mascarade, cela ne se voyait pas, mais de notre balcon au premier étage, c'était éloquent!

Un matin de fin 44, tous les véhicules allemands qui stationnaient au pied de notre maison avaient disparu, partis, retournés en Allemagne sous la pression des Alliés qui avançaient après le débarquement. Notre rue soudain nous semblait si déserte, avec toutes ces places vides de toutes ces voitures parties. Toutes sauf une, je m'en souviens fort bien, et je me souviens aussi de son chauffeur, un brave soldat allemand qui pleurait près de sa voiture. Il avait trois pneus crevés, n'avait pas eu le temps de réparer, et la terrible discipline allemande exigeait que tout homme responsable d'un véhicule reste avec son véhicule. Les autres en fuite ne l'avaient donc pas pris avec eux. Et voilà pourquoi il pleurait. Pour lui la guerre allait finir. Dans une heure ou un jour, les Américains seraient là et il se constituerait prisonnier. Au fond, il a fait une bonne opération.

Une autre image est celle de ma classe de première année. Comme beaucoup de locaux du collège et de l'école des Frères avaient été réquisitionnés par les occupants, j'ai reçu mes premières leçons d'écriture et de calcul... dans la chapelle de l'école. On avait caché l'autel et le frère Léon nous y a enseigné tous les jours de l'année. Comme c'était ma première année, et que c'est à cet âge qu'on fait sa première communion, on a retransformé ma classe en chapelle l'espace d'un dimanche, et j'ai donc reçu ma première communion dans ma classe. Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent se vanter d'un tel exploit! Nos pupitres étaient remplacés par des chaises basses, la chaire du maître avait disparu au profit de l'autel. Une vraie croix dominait le vrai tabernacle.

Notre parenté était invitée à venir assister à la messe. Je me souviens aussi qu'à cette occasion ma tante Marthe, qui avait été invitée, avait voulu aller se confesser car il y avait un petit confessionnal. Lorsqu'elle s'agenouilla devant le prêtre au confessionnal, quelle ne fut pas sa surprise de constater que le confesseur de service n'était autre que son jeune cousin François Delbrassine. Elle nous avoua, après coup, qu'elle n'avait jamais été aussi mal à l'aise que cette fois-là, elle aurait voulu faire volte-face, prendre ses jambes à son cou et s'enfuir. Moi, j'étais petit et innocent, je ne me rendais pas compte qu'il pouvait y avoir un malaise et je trouvais au contraire très bien que la confession se soit faite en famille. Ce cousin Delbrassine, qui deviendra prof de français en rhétorique au collège de Herve, fut un peu dans la famille du côté Bonsang, mon devancier dans la profession que je choisirai plus tard.

PLUS TARD, À BUKAVU, DE LA PATINOIRE DU COLLÈGE SITUÉE ÉGALEMENT UN ÉTAGE AU DESSUS DE LA PLAINE, NOUS ADMIRERONS AUSSI D'EN HAUT TOUTES LES VOITURES QUI VENAIENT SE PARQUER SUR LA PLAINE DE FOOT POUR PERMETTRE À LEURS PROPRIÉTAIRES, LES HABITANTS DE BUKAVU, D'ALLER ASSISTER À UN SPECTACLE OU À UNE CONFÉRENCE À LA SALLE DU COLLÈGE.

Fenêtres occultées, ondes brouillées

La guerre, c’est l’occultation des voitures et des maisons. Pour les voitures, voyez les films d’époque, les phares étaient cachés et ne laissaient passer qu’un mince filet de lumière au ras de la route. Pour les maisons, nous avons dû acheter des rideaux de papier bleu que nous étions obligés de descendre comme des stores devant nos fenêtres tous les soirs, en plus de nos rideaux ordinaires. Cette occultation voulue et décidée par les Allemands avait un but : ne pas faire repérer les routes ou les localités (villes et villages) par des avions ennemis (britanniques et américains), pour les empêcher de s’orienter la nuit, et ainsi décourager les vols de nuit de nos alliés qui allaient bombarder les positions allemandes. Les soldats allemands veillaient à ce qu’on obtempère à cet ordre et quand on oubliait de s’y soumettre, ils sonnaient et nous le rappelaient gentiment.

Dans le même ordre d’idée, il nous était interdit d’écouter la radio de Londres où se trouvaient les Forces françaises libres et le général de Gaulle. Mais ils avaient quelques difficultés à faire respecter cette consigne et voilà pourquoi nous écoutions quand même. « Ici Londres, les Français parlent aux Français... » Bien sûr, quand la sonnette de la porte d’entrée se faisait entendre on éteignait et on changeait le signal, des fois que ce serait une patrouille allemande qui viendrait vérifier quel poste on écoutait. Alors on mettait la tour Eiffel ou l’INR de Bruxelles qui étaient contrôlées par les Boches. Mais dès que l’alerte était levée, on revenait à nos vraies nouvelles de Londres. Car les nouvelles données par les postes occupés étaient tronquées et toutes à la gloire des forces nazies. Au contraire, quand on écoutait la radio libre de Londres on avait l’heure exacte, comme on dit. Mais les Allemands, qui n’étaient pas des imbéciles, se doutaient bien qu’on écoutait quand même malgré leur interdiction ces bulletins clandestins. Voilà pourquoi ils brouillaient les ondes de cette longueur en envoyant des signaux qui perturbaient l’écoute, pour brouiller la réception. Et là aussi, je réfère ceux qui n’ont pas connu cela aux images, et surtout aux bruitages que les nombreux films relatant cette époque nous en ont donné.

Comme Londres ne diffusait pas ses bulletins de nouvelles et ses communiqués à tout moment, mais seulement à certaines heures, et comme ils n’envoyaient pas de musique, ils nous laissaient en permanence quatre notes qui égrenaient les minutes et nous permettaient de maintenir la syntonisation à la bonne longueur d’onde. Ces quatre notes, je les ai encore dans l’oreille d’autant plus que ce sont les quatre premières notes de la Cinquième symphonie de Beethoven. Bizarre, me dira-t-on, que les Alliés utilisaient précisément ces notes immortalisées par un compositeur allemand. Mais Beethoven n’était pas plus nazi ou hitlérien que Mozart ou Bach. Et puis enfin ces quatre notes, qui étaient sans doute trois croches et une blanche, représentaient trois brèves et une longue : tit, tit, tit, taaat. Vous les entendez? Et là elles acquièrent une dimension télégraphique et une valeur symbolique. En effet, selon l’alphabet morse, il s’agit de la lettre V. Vous me suivez? V, comme... *victory*, victoire, comme le V des deux doigts écartés que Churchill s’obstinait à lever aux yeux de tous, contre vents et marées. Vous rappelez-vous des Actualités de l’époque? Toujours avec le sourire et son cigare en bouche, malgré les pires catastrophes : pour garder le moral des troupes, il faut y croire et le faire croire : **Nous vaincrons!** Et à l’heure dite, les grandes personnes se rapprochaient du poste de TSF qu’on ne faisait pas aller trop fort. On entendait alors la fameuse voix qui disait le célèbre : « Ici Londres. Les Français

parlent aux Français. » Suivaient les nouvelles de l’avancée des troupes et de la situation au front. Puis après les nouvelles du front arrivaient les fameux messages secrets destinés à certains groupes de Résistants : « Ma grand-mère a tricoté un pull-over. Nous répétons : Ma grand-mère a tricoté un pull-over ». Ou encore : « Le petit chat de Béatrice est décédé. Nous répétons : Le petit chat de Béatrice est décédé ». Ces messages étaient des codes, on s’en est rendu compte, que seuls comprenaient ceux qui devaient comprendre. Cela pouvait signifier « Pour le commando de Houte-Si-Plou, vous pouvez miner le petit pont ». Ou encore « Un arrivage de munitions est prévu le 14 février à Saint-Valentin, vers deux heures du matin »...

Il ne fallait surtout pas chercher à comprendre. Le monde des adultes est ainsi fait. Moi, ce que je trouvais vraiment rigolo, c’est que chaque affirmation était clairement répétée. Comme si on devait l’étudier par cœur, telle une leçon du petit catéchisme. Les adultes sont parfois drôles. Et il y en avait une belle litanie de ces phrases sans queue ni tête. Tous les jours. Jusqu’à ce qu’un jour de fin mai ou du tout début juin 44, on entende le célèbre : « Les sanglots longs des violons de l’automne. Nous répétons : Les sanglots longs des violons de l’automne ». C’était un extrait du poème de Verlaine *Chanson d’automne* (maintenant je le sais, mais pas à cette époque, évidemment). Ils avaient dit : Écoutez bien Radio-Londres à la BBC. Quand on diffusera la suite d’un poème commencé plus tôt (sans dire lequel), eh bien, ce sera le signe que le débarquement est parti, que le fameux jour J tant attendu est enfin arrivé, que l’opération Overlord est lancée. Et comme de juste, le 4 ou le 5 juin on entendit : « Blessent mon cœur d’une langueur monotone... Nous répétons : Blessent... » Il paraît que les Allemands, qui écoutaient évidemment tous ces messages, ont su que c’était la suite d’un poème précédemment diffusé et ils se sont alarmés, pensant qu’il y avait là anguille sous roche, que ce pouvait même être l’annonce du débarquement... mais en haut lieu, le quartier général allemand recevait paraît-il tellement de fausses alertes qu’ils n’y ont pas cru cette fois-ci.

Rationnement et privations, les queues, le troc et les ersatz

En temps de guerre, il est normal (dans le sens « il est d’usage » et non dans le sens « selon la norme ») qu’on voie apparaître toutes sortes de mesures destinées à empêcher les gens de mourir de faim, à cause de la diminution des produits ou faute de salaire, et d’autres mesures destinées à éviter dans la mesure du possible que se répande le chancre qui accompagne toujours les privations, j’ai nommé le marché noir et divers abus comme le chantage ou la dénonciation¹.

Or donc les rationnements. Nous recevions des autorités en place (autorités civiles belges sous le contrôle de la *Kommandantur*) des timbres ou des tickets à échanger contre des produits essentiels. Il était interdit aux commerçants de donner du pain, du lait, du beurre, des pommes de terre ou de la viande sans que le client lui donne en retour le nombre de timbres requis. Tout était une question de répartition juste et de contrôle. Cela limitait évidemment la distribution par personne. Et c’était compté juste, très juste, même vraiment trop juste; tellement juste que c’en était absolument insuffisant et que cela favorisait le marché noir, comme un boomerang que l’on veut éviter et qui vous revient sur la nénette.

¹ Voir à ce propos le très beau film de Claude Autant-Lara avec Gabin, Bourvil et de Funès : La traversée de Paris.

Maman, heureusement, avait suffisamment de timbres parce qu'elle était veuve et mère de deux petits orphelins qui ne dévoraient pas encore, et elle avait droit à plus de timbres pour le lait, le pain et autres denrées essentielles. Mais en plus du rationnement, il y avait les files. Car, comme on était rationné et que forcément les magasins disposaient de moins de marchandises, ils n'ouvraient pas à toute heure. Et il fallait alors faire la file – ou faire la queue – devant les magasins en attendant qu'ils ouvrent pour être sûr d'être servi. Et quand je dis être sûr, on se comprend. D'autant plus que les marchands de beurre et de lait devaient eux aussi aller faire la file chez le boucher ou le boulanger. C'est pourquoi ils fermaient à certaines heures. Vous voyez les combines et comprenez que maman, grâce à Christian et moi, pouvait faire trois commissions en même temps : quand elle allait chez le marchand de légumes, j'allais à la boulangerie et Christian faisait la queue devant le crémier ou le boucher-charcutier. Astucieux, mais pas évident. D'autant plus que tout le monde faisait pareil : les familles se divisaient et se répartissaient dans des queues, alors les queues s'allongeaient sur les trottoirs, le temps d'attente aussi et les victuailles n'en étaient pas plus nombreuses ni meilleures.

C'est le moment idéal pour dire un mot de la qualité des produits et des ersatz que l'on nous refilait. Ersatz est un mot d'origine allemande – tiens, tiens, qui l'aurait cru? Vous savez, si je bois mon café noir, c'est une vieille habitude que j'ai acquise pendant la guerre. Eh oui, comme le lait était rare, je n'en prenais tout simplement pas dans mon café. D'ailleurs le café était souvent mélangé à de la chicorée, quand ce n'était pas exclusivement de la chicorée.

Je vois encore maman un jour, dans notre petite cuisine, se demander comment elle allait faire : il ne lui restait plus que deux pommes de terre et elle ne devait plus en recevoir avant la prochaine distribution de timbres. Elle pleurait de rage contre l'adversité, contre la guerre, contre le monde entier. Elle se retrouvait parfois bien seule avec Christian et moi. Avec le recul, maintenant, je trouve qu'elle était bien courageuse.

Les œufs étaient quasi inconnus. Maman a dû faire des miracles pour en trouver deux et me faire un flan le jour où j'avais été opéré des amygdales. On a alors la gorge tellement douloureuse que rien ne s'avale, sauf pensait-elle un flan si doux, si sucré... le flan étant une sorte de crème renversée faite avec des œufs, du sucre et de la farine. Hélas, je n'ai pas voulu de son flan. Et je la vois encore toute culpabilisée avec ma tante Marthe, en train de déguster le flan qu'elle avait fait pour moi. Elles trouvaient, les deux belles-sœurs, que ce n'était quasiment pas permis de manger chose si délectable par un temps de guerre si lamentable.

On connaissait aussi les minuscules pastilles de saccharine qui remplaçaient le sucre dans le café. On aimait les laisser fondre dans la bouche, comme une pastille surette, un peu acide. Mais cela se mariait très mal au café. Aujourd'hui c'est un luxe pour ceux qui surveillent leur ligne; en ces temps de restriction, c'était une obligation. Et on était tous dans le même régime amaigrissant. Je me souviens aussi du jour où maman voulut faire du pain parce qu'elle disposait d'un surplus de « farine ». En fait c'était du son, cette mouture particulièrement grise, qu'aujourd'hui par écologie et santé on mélange à de la vraie farine. Là, elle n'avait que ça; elle y mélangea de l'eau et obtint un agglomérat particulièrement collant qui ressemblait plus à de la boue qu'à de la pâte. En pétrissant sa « pâte » visqueuse, elle

en fit tant bien que mal une boule et voulut la lancer en l'air. La boule de pâte collante resta suspendue au plafond. Vous voyez le tableau, vous imaginez la bouillie? Cette farine, c'était tout sauf de la farine. Quand je vous le disais que la guerre avait une couleur grisâtre.

Et qui ne se souvient de la poudre d'œufs? Cela devait nous venir des Américains : il s'agissait d'une poudre couleur crème (blanc jaune) probablement faite à partir de vrais œufs ou d'un succédané quelconque, et dont on faisait revenir le goût et peut-être les ingrédients vitaminés en y rajoutant de l'eau et en la cuisant dans la poêle. Cela donnait un genre d'œufs brouillés très caractéristiques, se rapprochant de l'œuf et du carton. Pas mauvais, mais encore de la grisaille, quoi.

Les gens des fermes alentour faisaient leur beurre – c'est le cas de le dire – de leur beurre et de tous les autres produits de la ferme, lait, œufs, légumes, fromages qu'ils revendaient au prix fort du marché noir, évidemment. C'était aussi une époque bénie pour le troc. Je revois encore ma mère échangeant dans le magasin avec un brave soldat allemand une boîte d'allumettes contre deux boîtes de viande. C'est nous qui donnions les allumettes et recevions la viande. Nous étions gagnants, mais le soldat allemand était très heureux car il avait suffisamment de viande, lui, mais avait vraiment besoin de ces allumettes. Donc, vous le voyez, même les allumettes nous étaient comptées. Les Allemands avaient l'habitude, pour faire plaisir aux gamins que nous étions, de nous donner des biscuits de guerre, leurs biscuits, des sortes de plaques grises encore, solides et particulièrement dures à mâcher. Plus tard les Américains nous combleront avec des chocolats, des chewing-gums, des beignets appelés *donuts* et des cigarettes.

Tout compte fait, mieux valait le troc que cette pénible aventure que maman a vécue en 45 ou 46, à l'occasion de la loi Gutt. Ce monsieur Camille Gutt était le ministre des Finances du gouvernement belge en exil à Londres. Pour lutter contre l'inflation – les Allemands avaient trop fait marcher la machine à billets –, dès octobre 1944 il instaura une loi nouvelle très impopulaire, mais qui réussit à remettre les finances belges sur pied. On annonça notamment qu'on allait supprimer tous les billets de vingt francs et que les gens ne pourraient les échanger à la banque que par petites quantités. Bref, maman se demandait pourquoi soudain tous les gens venaient lui acheter des rideaux ou d'autres tissus avec des liasses de billets de vingt francs. Elle a perdu tout cet argent car les clients ont abusé de sa bonne foi. Elle ignorait ce qui se passait. Ici, comme dans le marché noir, ce n'étaient pas les Allemands qui étaient les profiteurs, mais des Belges, tout simplement des bons Belges, oui Madame!

Balles, douilles et papier d'argent

Une de nos principales occupations consistait à ramasser les douilles perdues, comme pour en faire une collection. Elles étaient toujours en cuivre, des grandes de fusil, des petites de revolver ou mitraillette. Il y en avait de très belles, quasi neuves. On apprenait à les faire siffler en les posant contre la lèvre inférieure. Attention, soyons précis : dans une cartouche, il y avait les douilles (ou l'étui) et il y avait les balles (les projectiles pointus), bien séparées de leurs douilles, parce qu'elles avaient été tirées, utilisées. Dans ces cas, souvent les pointes étaient écrasées, éraflées, rarement intactes. Mais il pouvait arriver, très rarement, que l'on trouve des balles complètes (projectile dans la douille). C'était

plus rare et cela devenait dangereux. On aimait autant ne pas trop s'y frotter. D'autant plus que les grands nous faisaient assez peur avec les grenades qui pouvaient traîner. Où pouvait-on les ramasser? Partout, en ville sur les trottoirs, dans les rigoles, dans un coin de rue, mais surtout dans la campagne au bord des chemins, dans les champs.

Les balles, c'est-à-dire les vrais projectiles, les pointes en forme de cône qui sortent des douilles, étaient en cuivre ou en plomb, souvent tordues ou écrasées mais parfois intactes, à l'état neuf. On aurait pu les réutiliser. C'est celles-là que nous aimions garder dans nos poches qui s'alourdissaient au fur et à mesure de notre quête. Il y en avait de différentes sortes : les longues de fusil ou mitrailleuse, et les petites plus sphériques des pistolets-mitrailleurs ou des revolvers.

Nos préférences cependant allaient pour les douilles, plus fréquentes et souvent en bon état. Une douille s'expulse de l'arme qui vient de tirer et ne fait jamais un long voyage.

Les douilles étaient plus faciles à trouver, et d'ailleurs il pouvait souvent y en avoir plusieurs au même endroit. C'est normal. Ici aussi différentes sortes de calibres. Maman nous avait même affirmé que si nous trouvions des très grosses douilles d'obus, ce serait magnifique. En effet, plusieurs familles en ont gardé deux, pour décorer leur cheminée ou comme pots de fleurs. Bien astiquées, elles luisaient dans le salon.

La plupart des douilles de fusil étaient toutes semblables, mais parfois il y en avait des différentes. Ce que j'en dis se passa surtout à la fin de la guerre, quand il y eut des combats avec les Américains. Et ainsi nous avions des balles des deux armées. Parfois même tout un chargeur de six balles de fusil se retrouvait à côté de nos douilles, alors on remettait nos douilles vides dans le chargeur. Cela avait beaucoup plus de valeur à nos yeux de collectionneurs. Quelquefois, on tombait sur des douilles de mitrailleuses. Celles-là étaient spéciales, plus grandes, plus rares.

Toutes les douilles que nous ramassions avaient forcément été frappées par le percuteur sur la petite pastille ronde logée sous la douille, là où se trouvait l'amorce. On en a appris des choses quand on était mômes. Eh bien, il fallait pour la beauté de notre collection que la cicatrice du percuteur soit la plus faible possible. Et même quelquefois, il n'y avait aucune trace. La douille était vraiment intacte, comme une neuve qui n'aurait pas servi, mais elle n'avait plus ni le projectile, ni la poudre. Bizarre.

À propos de bizarreries, il y a un phénomène que je dois vous relater et dont on n'a quasi jamais entendu parler depuis la guerre. Et comme nous en ramassions aussi beaucoup, cela vient bien à propos. Il s'agit des nuages antiradars, constitués par des milliers de minces bandes de papier d'argent que les avions lançaient par-dessus bord et qui tombaient tranquillement, doucement, en se répandant comme des feuilles mortes et en luisant au soleil, pendant que les avions continuaient leur route. C'était beau dans les herbes et sur les haies. Cela ressemblait à des glaçons pour décorer nos sapins de Noël. Cela se produisait quand un avion (américain, je présume) était visé par des tirs de la DCA germanique. Ces filaments d'argent servaient à brouiller les radars qui pouvaient les repérer. Si les Allemands brouillaient les ondes radio pour nous empêcher de recevoir les messages des radios alliées, les Américains, eux, brouillaient les ondes radars. La guerre a toujours été une affaire d'embrouille... Car tous ces fils métalliques faisaient de grosses taches sur les écrans et empêchaient ainsi les canonniers

de viser l'avion qui était dissimulé par son stratagème. Un peu comme les jets d'encre de la seiche dans la mer, je suppose. Mais ici, au contraire de la seiche, on était dans le ciel et c'était brillant. Ce que nous en avons ramassé de ces beaux fils de papier d'argent!

Plus tard, on gardera également le beau papier d'argent qui entourait les quelques barres de chocolat. On disait qu'un kilo permettrait de donner un chien à un aveugle. Alors, on en faisait une grosse boule bien damée, mais je n'ai jamais pu obtenir un kilo, ni vérifier ce qu'on racontait. Mais pour en revenir à ces fils d'argent qui tombaient du ciel par grappes scintillantes, il faut dire que je n'ai pas le beau souvenir de les voir tomber. Il est probable qu'ils étaient surtout lâchés la nuit, d'ailleurs c'était essentiellement la nuit que passaient les bombardiers qui allaient lâcher d'autres étoiles sur l'Allemagne chancelante. C'était au matin que nous trouvions ces fleurs d'argent délicatement posées sur l'herbe de nos prairies, sur les branches de nos arbres fruitiers, sur nos haies, comme une parure de Noël qui aurait décoré nos vergers avant la saison. « Les anges dans nos campagnes ont déposé leurs cheveux d'argent... » Nous courions alors les ramasser et ces images, encore aujourd'hui, traversent d'un rayon lumineux la grisaille de la guerre...

Les abris

Avant d'amorcer la description de la vie en abri, il serait utile pour ceux de nos lecteurs qui n'ont qu'un lointain souvenir, une vague idée ou une représentation toute livresque de ce que fut la guerre, de commencer par leur rappeler quelques notions essentielles des grands mouvements de la guerre en Europe. Or donc, en mai 45 les Allemands entrent en Belgique, en Hollande et en France. Rapidement la carte européenne change. *Eine größetache* vert foncé (de la couleur de leur uniforme) s'étend jusqu'à la frontière espagnole au sud et le nord de la Norvège au nord. Quant au centre de l'Europe, il s'est rapidement étendu lui aussi. Dans toute cette zone occupée plantée de la croix gammée, il n'y eut guère de batailles qu'au début. Les vrais combats avaient lieu plus loin : au-dessus de l'Angleterre, en Afrique, dans l'Atlantique, en Russie... Donc notre grande zone occupée fut relativement tranquille. Cela va durer quatre longues années... et en juin 44 a lieu le débarquement. C'est à partir de cette date que la grosse tache verte va se réduire comme une peau de chagrin, et là, au fur et à mesure de l'avance des alliés et du retrait des Allemands, nous assisterons à des combats, voire des bombardements.

Or les Allemands avaient installé près de la gare de Herve une énorme pièce de DCA, un canon dont le fût principal devait atteindre les dix mètres et qu'on appelait une « grosse Bertha ». De cet engin, ils tiraient sur les avions américains qui allaient bombarder l'Allemagne fin 44 début 45, et j'imagine que les Américains à l'occasion essayaient de démolir ce canon. De là les alertes occasionnelles à la sirène et les descentes dans les abris.

Où étaient nos abris? Dans les grandes villes, on utilisait souvent des stations de métros et d'autres souterrains particulièrement solides pour résister à des tremblements et des effondrements. L'Angleterre y aura souvent recours. Quant à nous, à Herve comme j'imagine dans la plupart des villes et villages, on avait choisi les caves les plus solides pour y rassembler le voisinage pendant la période d'alerte, qui pouvait durer quelques heures ou quelques jours. Pour les habitants de la rue du Collège,

lorsque la DCA tonnait ou que les bombardements menaçaient, nous étions une vingtaine de personnes à nous retrouver tous dans la cave voûtée chez le papa de Jeannot, M. Marbaise, qui était disoit-on prisonnier en Allemagne. Nous apprendrons plus tard, après la tourmente, qu'il était caché dans un village avoisinant. Notre abri était somme toute une cave bien ordinaire, assez longue et basse. Une odeur assez caractéristique nous imprégnait lorsque nous y entrions.

Nous adorions ces séances parce que c'était une formidable occasion de sortir de notre train-train routinier, et qu'on se retrouvait tous les gosses ensemble pour y manger et y dormir. C'est arrivé même une fois ou l'autre qu'on nous fasse prier tous ensemble. Les parents eux s'occupaient peu de nous, affairés qu'ils étaient sans doute à discuter des problèmes plus brûlants d'une actualité plus cruelle.

Je revois encore les dix ou douze paillasses pour nous les enfants, alignées côte à côte contre un mur. Il devait y avoir une douzaine de ces petits matelas couchés par terre avec couvertures. J'ai aussi un très vague souvenir des « rations » de nourriture (biscuits, pain, farine, fruits séchés, eau potable...) et des réserves de bougies, de savons et quoi encore, qui avaient été entassées là par nos parents au cas où nous devrions y rester plus longtemps que prévu.

Nous n'avons pas été souvent dans l'abri en cette période de la fin de la guerre. Je me souviens tout particulièrement d'une fois, c'était en pleine nuit, nouvelle alerte. On nous y transporta alors que nous dormions déjà dans nos lits. Je me souviens bien de deux bras puissants qui m'ont pris en silence. Cela m'a réveillé, mais j'ai fait semblant de continuer de dormir pour être porté et ne pas devoir marcher. Pensez-y, il fallait descendre les marches d'escalier depuis le deuxième étage où nous couchions jusqu'au rez-de-chaussée, traverser le magasin, sortir de la maison, marcher sur le seuil de la rue qui devait être lugubre et froid la nuit, rentrer chez Marbaise et descendre une nouvelle volée de marches jusqu'à la cave-abri. Alors j'ai fermé les yeux et fait semblant de dormir pendant tout ce transfert où un monsieur m'a transbordé de mon lit sur ma paillasse. Je me souviens même que c'était maman qui portait Christian. Mais moi j'étais déjà lourd, alors un des messieurs venus prévenir maman et nous chercher a fait le travail et j'ai pu continuer de dormir.

Quand nous étions aux abris, on nous avait bien expliqué ce qu'il fallait faire si nous étions bombardés. Si nos murs devaient être détruits par bombe ou obus, cela provoquerait un fameux nuage de poussière. Alors, nous disaient les grands, il faut absolument mettre un mouchoir mouillé devant la bouche et le nez, pour respirer à travers ce filtre. Et, ajoutait-on, si tu n'as pas d'eau, eh bien tu fais pipi sur ton mouchoir ou un morceau de linge et tu le fourres devant la bouche! Nous on trouvait cela assez dégueulasse et on invoquait tous les saints pour qu'il n'y ait pas de bombardement, et s'il devait y en avoir, qu'on ait au moins de l'eau, s'il vous plaît. Je peux ajouter que grâce à nos prières, il n'y eut pas à ma connaissance de bombardement dans notre cité, ni dans notre région qui n'avait rien d'un lieu stratégique et n'était, somme toute, qu'un lieu de passage ou de repos pour les troupes allemandes d'abord, puis américaines ensuite.

Une autre fois, nous étions silencieux dans l'abri en bas, lorsqu'on a entendu du bruit et des cris en allemand au rez-de-chaussée. La vieille Madame Marbaise, la grand-mère de Jeannot qui n'avait peur de rien, est montée voir. C'était deux soldats allemands qui voulaient je ne sais plus

quel renseignement. Les autres avaient dit à la grand-mère de Jeannot de ne pas bouger, car tous avaient peur à ce moment-là. Les Allemands étaient nerveux, sur le qui-vive, car les Américains approchaient. Impassible, comme en dehors du conflit, la grand-mère est montée quand même et il ne s'est absolument rien passé de grave.

Parlant d'abris, voici une histoire croustillante. Nous étions à Bois-de-Breux, entre Liège et Fléron, là où nous habiterons en 1961; nous étions allés passer la journée (en train) chez ma tante Odette et ses trois enfants, mes grands cousins : Odette, Marcel (qu'on a toujours appelé Kik) et Marthe. Cette dernière, la cadette avait quand même quatre ans de plus que moi. Donc nous étions chez tante Odette, alors que, du Congo, oncle Marcel devait sans doute s'inquiéter du sort de sa famille restée dans la tourmente. Et voilà que l'alerte nous appelle aux abris. Il y avait comme ça des abris, partout dans le pays en cas d'alerte aérienne. Il fallait « courir aux abris », voilà une expression qu'on entendait souvent à cette époque. Il fallait donc courir, mais en se protégeant le mieux possible contre les shrap-nels, ces éclats d'obus qui fauchent tout sur leur passage. Dans l'affolement, nous avons tous saisi des CIPP[?], des casseroles pour nous les flanquer autour du crâne. C'est ce qui était conseillé. La casserole est le casque improvisé pour population perturbée. Or donc, chacun s'affuble de sa casserole selon sa taille, à la grandeur de sa tête. Vite! Et aux abris! Mais nous étions sept. C'était beaucoup pour la batterie culinaire de tante Odette... Aussi quelle rigolade nous avons eue lorsque, arrivés dans l'abri, nous avons constaté que tante Odette dans l'affolement avait pris comme CIPP une jolie passoire!

Le grand cirque dans le ciel

Cette guerre 39-45 (pour nous en Belgique, Hollande, France et Angleterre, c'était plus précisément la guerre 40-45) restera dans les mémoires comme la Deuxième Guerre mondiale. En fait, la première n'était pas très « mondiale », même si elle était très « guerre ». Loin de moi l'idée d'en diminuer l'horreur. Je crois que la guerre des tranchées et des gaz asphyxiants fut horrible, mais l'étendue de la seconde était de loin plus universelle. Outre l'Europe à feu et à sang, il y aura l'Afrique du Nord, l'Atlantique, la Russie, le Pacifique et le Sud-est asiatique.

Mais cette guerre de 40-45 restera aussi dans les souvenirs comme une guerre totale, avec ses engins de destruction qui iront jusqu'à la bombe atomique, et par l'emprise qu'elle établit sur les terres, sur et dans les mers, et dans le ciel. À Herve, nous n'avons pas connu la guerre en mer, sauf ce que nous en disaient les actualités et les films comme *J'avais cinq fils*. Nous n'avons guère vu les batailles terrestres, sauf de rares coups de fusil vers la fin de la guerre et quelques coups de la grosse Bertha, établie près de la gare.

Bien sûr, nous avons vu passer des convois et défiler tanks, jeeps et camions. Mais heureusement, ils ne faisaient que passer. Et quand je dis passer, ils roulaient nuit et jour, avec des MP qui réglaient la circulation et obligeaient tous les véhicules locaux qui voulaient traverser l'énorme convoi américain qui faisait route vers l'Allemagne à faire demi-tour et patienter un jour ou deux. Je te raconterai un peu plus loin, ami lecteur, ce qui est arrivé à notre rue à cette occasion. À peine croyable, mais tu vas comprendre dans quelques pages.

Donc pour nous, pas de combat sur mer, pas de combat sur terre, mais en l'air, pas rien qu'un peu! Non, en fait et aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est essentiellement dans le ciel que nous avons « vu » la guerre.

D'abord, je revois deux ou trois fameux combats aériens. Guynemer, le célèbre pilote héroïque de la Première Guerre, avait appelé cela « le grand cirque », du titre d'un livre de Pierre Closterman que tous les bons élèves de ma génération recevront comme récompense à la distribution des prix. Des centaines d'avions passaient allant vers l'est, c'était donc évidemment les Américains et les Anglais à bord de leurs forteresses volantes, les fameux B17 américains et les Lancaster britanniques, allant bombarder l'Allemagne. Nous sommes donc probablement après juin 44. Et là, j'ai le très net souvenir de ces dizaines et dizaines d'avions que l'on entendait vrombir. Comme ils étaient très haut en formations nombreuses, ils ne paraissaient guère avancer. Et soudain, un, deux, dix, vingt petits nuages de fumée noire apparaissaient dans leur environnement. C'étaient des obus allemands qui éclataient près d'eux dans le ciel. Ils touchaient rarement leur cible, mais c'est arrivé. J'ai vu plusieurs avions en flammes, atteints par les tirs de DCA ou encore par des chasseurs ennemis. Ils explosaient, se déchiquetaient, puis tombaient en torche, souvent comme une feuille morte, virevoltant en spirale, comme en colimaçon, dans un vacarme affreux.

Ces images revues au cinéma vous restent accrochées aux entrailles... Chasseurs, bombardiers, forteresses volantes... et aussi des parachutistes, notamment ceux qui s'échappaient de leur machine en feu. Le bruit que faisaient les avions touchés et en perdition était très strident et particulièrement caractéristique. J'ai vu aussi des avions se poursuivre. J'ai vu des chasseurs ternailler un bombardier. J'ai vu des petits avions de chasse se poursuivre dans les airs, j'ai vu des pilotes se jeter en parachute pour quitter leur avion en flammes. Mais ne me demandez pas si c'était des chasseurs Stukas ou Messerschmitt allemands de la Luftwaffe, des pilotes américains de bombardiers ou des chasseurs d'escorte anglais dans leurs Spitfire ou leurs Mosquito. Je n'en sais plus rien et je crois même que je ne l'ai jamais su. À six, sept ans, la nationalité d'un soldat ne compte pas vraiment, j'enregistrais les images mais n'essayais pas de comprendre...

Avec mes deux grands cousins, Franz et Yvon Hock, nous sommes allés à vélo dans la campagne environnante voir une forteresse volante américaine tombée dans les champs. Je me revois encore à l'intérieur, petite fourmi dans un grand oiseau mort et tombé du ciel. Nous étions là pour regarder et prendre. Moi, j'étais trop petiot. Je n'ai rien pris, mais Franz et Yvon ont « démanché » des roues à poulie en matière plastique. C'était nouveau et léger, et ces roues convenaient très bien pour les jeux Mécano que nous recevions à la Saint-Nicolas.

Je crois qu'ils ont pris aussi du fil nylon dans le même but. Ce devait être des fils, roues et autres pièces mécaniques qui devaient servir de transmission de commandes pour des filins rattachés aux ailerons, aux volets, à toute la voilure et à l'empennage de cet avion, je suppose. Dans mon souvenir, c'était un planeur, mais c'est Franz lui-même qui m'a assuré, en mars 1997, que ce n'était pas un planeur comme je le croyais. Il a même ajouté que les planeurs ne tombaient pas chez nous, sur le plateau de Herve, mais plus loin. Chez nous ce n'étaient que de rares bombardiers... Il avait quinze ans en 44. On peut le croire.

Nous avons également vu passer des planeurs tirés par de plus petits avions et qui étaient destinés à fournir des munitions et des victuailles aux troupes déjà sur place ou aux résistants. Au fond, ces planeurs augmentaient le volume de marchandises transportables pour les troupes et pouvaient être lâchés un peu n'importe où. Il n'y avait pas besoin de piste d'atterrissage. Ils s'abîmaient ou se posaient facilement sur des prairies ou des champs en pleine campagne.

À la fin de la guerre, notre ciel verra passer de bien tristes engins. Des engins allemands qui allaient semer la destruction et la mort plus loin, du côté d'Anvers ou souvent même jusqu'en Angleterre. Je veux parler des V2 et des V3. Ces fusées volantes chargées d'explosifs avaient le grand avantage de n'être pas pilotées. C'étaient des bombes auxquelles on avait donné un itinéraire et un temps de vol avant de « tomber ». En 44, 45, Werner Von Braun et ses sbires ne disposaient pas de toute la haute technique et du degré de précision qu'on peut attendre aujourd'hui dans un Exocet ou un autre missile de croisière ou missile balistique. Aussi ses V2 et V3 firent-ils beaucoup de dégâts, car les Allemands devaient en lancer beaucoup pour obtenir un certain résultat. D'abord on les entendait, puis on les voyait et on les entendait, enfin on les voyait mais on ne les entendait plus. Et là c'était grave, parce que leur moteur de propulsion s'était arrêté. Lorsqu'on ne les entendait plus, c'était signe qu'ils allaient amorcer leur lente descente et tomber. Ils plongeaient dans un silence... de mort. C'était ce qu'on appelait tristement les « robots ».

Il y avait eu les V1, qui n'étaient que des bombes volantes lancées à l'aveugle, sans savoir où exactement ils aboutiraient, sortes d'avions bourrés d'explosifs et sans pilote volant jusqu'à épuisement du carburant : silence! Le silence avant la mort. Mais ceux de la deuxième et de la troisième génération seront autopropulsés, téléguidés sur les grandes villes : Liège, Anvers, l'Angleterre (toujours plus loin que Herve) et ils seront très meurtriers. Bruit infernal de casserole, bruit crachotant et fort, une vraie cacophonie dans un ronflement typique. Chacun qui levait la tête pour en voir passer un attendait, paralysé, se demandant quand et où il se tairait. Qui, quelle région allait le recevoir... Et alors soudain... le silence total, le signe que son moteur n'était plus alimenté et qu'il entamait sa descente infernale, annonciatrice d'explosion et de morts.

En 44-45, les Américains envoyaient par parachutes toutes sortes de matériel, je l'ai déjà dit. Mais en particulier les fameuses motos de parachutiste, ainsi appelées parce qu'elles avaient été construites si petites pour facilement être pliées, parachutées et puis dépliées. Ce sont ces motos-scooters, où le conducteur est assis et non à cheval, qui donneront naissance aux célèbres scooters italiens Vespa et Lambretta. C'étaient des petites motos qui descendaient en parachute et se montaient facilement par des commandos qui pouvaient aussitôt se déplacer rapidement. Bien pensé. On a même connu aussi des jeeps qui étaient lancées en parachute, mais ça, je ne l'ai vu qu'au cinéma, plus tard, comme tout le monde.

Dix septembre 1944

« Ils sont là! Ils arrivent! Les voici! Vive les Américains! »

Ah! oui, on les a entendues plus d’une fois ces affirmations pleines d’espérance, répétées à l’envi par les grandes personnes à travers des sourires mal dissimulés, en ravalant des larmes de joie. L’atmosphère se détendait. Maman était plus heureuse et commençait à vendre des tissus rouges, jaunes, noirs pour confectionner de plus en plus de drapeaux tricolores...

Les Allemands eux-mêmes sentaient que c’était le commencement de la fin. « Ah! madame, nous *kaput!* », disait l’un d’eux à maman.

Un jour d’ailleurs, les Américains approchaient tellement que nous nous sommes réveillés avec l’impression que quelque chose d’étrange venait de se passer. Effectivement, du balcon nous ne voyions plus un seul véhicule allemand (ces fameux camions à la croix rouge sur le toit). Quel silence, quelle impression de vide. Ils s’étaient tous sauvés la nuit, sauf celui qui pleurait comme une Madeleine à côté de sa voiture et dont j’ai déjà dit un mot. Le chauffeur avait été obligé de rester près de son véhicule qui avait trois pneus crevés. Avec les années, je me suis demandé s’il n’aurait pas fait exprès de dégonfler ses roues pour être débarrassé de cette maudite guerre. Car en effet, pour lui la guerre était finie. Les Américains sont arrivés, il a levé les bras et s’est retrouvé simple prisonnier... Je me souviens aussi en ces jours de changement des tirs isolés dans le collège fin 44, quand les Américains et des résistants belges traquaient les dernières poches de soldats allemands.

Pour moi, la toute première image des Américains c’est une jeep qui s’est arrêtée devant l’hôtel de ville. Les deux ou trois GI qui y étaient ont appelé la marmaille. Des flots de gamins se sont rués dessus, parce qu’ils distribuaient des friandises, des chocolats, des cigarettes... Quelle cohue! Je me souviens m’être précipité, sous les cris et en suivant l’exemple des plus vieux. Je me suis jeté sur la masse des autres. Je me vois encore tout en haut de la grappe humaine accrochée à cette jeep, j’ai tendu la main et en suis ressorti avec quelque chose de bon que je dégustai dans l’allégresse générale et que j’ai avalé illico! Plus tard, je me suis rendu compte qu’il ne fallait pas avaler les Chiclets! Plus tard il y aura les *bubble gum* qui faisaient de gros ballons qui nous pétaient dans la figure, et dont il fallait alors retirer les fines pellicules collantes de nos lèvres, de nos joues, de nos yeux.

Une aventure analogue (me retrouver au-dessus d’une grappe d’autres marmots tendant la main) va m’arriver dans une gare française avant d’arriver à Bâle, dans le train qui me conduisait en Suisse, lorsqu’un GI a procédé à une distribution de chocolats et autres douceurs aussi délicieuses qu’inattendues¹. Mais là ce n’est pas du chewing-gum que j’avalerais, mais bien une délicieuse tablette de chocolat tout fondu!

Puis il y eut les convois, les fameux défilés de camions, de tanks, de jeeps, d’autos-mitrailleuses, de chenillettes, d’affûts de canons sur essieux et sur roues en remorques, de motocyclettes et autres engins de guerre motorisés. Il en est passé des centaines, des milliers, dans un bruit de moteurs infernal. Et toutes ces gueules de GI sympathiques qui mâchaient leur gomme. Ces boys riaient en passant et nous montraient les deux doigts levés en V, signe de victoire. Cela a duré des jours et des nuits sans interruption. Des MP en police nous permettaient à l’occasion de traverser le convoi. Mais

c’était plutôt rare. Ainsi, mon grand cousin Paul Lejeune qui avait dix ans de plus que moi – donc seize ans, fin 44 ou début 45 –, n’a pu traverser la grand-route à Beyne pour prendre le tramway et aller au collège Saint-Louis. Il a dû rentrer chez lui et attendre que les troupes soient montées. Tous ces soldats allaient à l’est, vers l’Allemagne. Et il en est passé! Il en est tant passé que ce que je vais vous dire paraît à peine croyable, mais c’est l’authentique vérité toute pure et extra-vierge, comme l’huile d’olive pressée à froid.

À Herve, la route où passaient ces chars et ces camions était en vieux pavés qui dataient de plusieurs siècles, puisque c’était une ancienne chaussée romaine qui contourne la façade de l’hôtel de ville et remonte ainsi vers la gare, puis vers l’est, toujours vers l’est (au contraire du bon professeur Tournesol dont le célèbre pendule indique toujours l’ouest). Or donc, à l’endroit précis où cette route tourne en montant juste devant le cinéma Palladium, à côté de l’hôtel de ville et en face de la rue du Collège, ma rue, c’est à ce même endroit, juste sur le trottoir en face du cinéma Palace, là où la rue tourne, que s’était arrêtée la première jeep américaine quelques jours plus tôt, la jeep aux chewing-gums et Chiclets dont j’ai parlé. Eh bien juste là, les engins lourds fonçant vers l’ennemi, et particulièrement les tanks prenaient le virage à la corde et passaient tous au même endroit. Eh bien cet endroit, cher lecteur, là juste sous la bordure du trottoir qui se trouvait devant le cinéma (ça, je l’ai déjà dit), eh bien la route, faite de pavés, était enfoncée de près de cinquante à soixante centimètres. Non, mais tu te rends compte, Anagnosophile? Deux pieds de dénivellation, parce que des chars d’assaut, beaucoup trop lourds pour la rue, avaient passé au même endroit pendant des heures et des jours de manière ininterrompue. Ça suffit, ce me semble, pour t’enfoncer des pavés de belle manière. Je me souviens parfaitement que pour prendre la bordure en ciment du seuil, quand on venait de la rue, nous devions alors faire un grand écart ou même sauter, car de la route le seuil du trottoir nous arrivait à la ceinture. J’étais petit mais quand même, c’était haut... Incroyable, et pourtant vrai. Oui c’est très lourd un char d’assaut, mais quand il en passe des centaines, ça écrase!

Chasse aux trésors... de guerre

Une armée en campagne transporte énormément de matériel avec elle. Aussi les Allemands d’abord, puis les Américains ensuite laissaient-ils derrière eux comme des traces ou des traînées d’objets hétéroclites que nous convoitions, car il arrivait qu’ils les abandonnent sur place. Nous étions un peu, en ces temps de restriction, des ramasseurs, des videurs de poubelles, des chercheurs même. Petites fourmis laborieuses d’une étrange récolte de matériel militaire. Nous ne marchions jamais ici ou là sans avoir l’œil aux aguets à regarder partout, à fouiner dans les rigoles, derrière un arbuste, contre un mur, dans un coin, dans une vieille boîte ou même, qui sait, dans les vespasiennes que nous avions encore dans nos rues.

On ramassait tout ce qu’on pouvait trouver : allumettes, boîtes de conserves ou de biscuits, cigarettes, chewing-gum, insignes, des balles et des douilles, parfois un casque ou des gants de laine kaki, une casquette, un pull abandonné... et la toile verte ou kaki en nylon des parachutes américains. Cette belle toile ultra-fine avait beaucoup de valeur, les dames se servant de ce tissu pour se faire des robes.

¹ Voir chapitre 7

Ces objets de guerre avaient même pour certains une valeur de troc pour un échange souvent alimentaire, et pour d'autres une valeur de collection. Mais il y a des objets dont je me suis toujours bien gardé, sur les recommandations de maman. Ce sont les grenades américaines et allemandes, bien différentes les unes des autres. Les grenades allemandes en forme de torches avaient un long manche pour être lancées avec force. Les américaines ressemblaient plus à un fruit, la vraie grenade me semble-t-il, et étaient faites d'acier en damier comme un gaufrier, les petits carreaux étant destinés à se répandre partout après l'explosion. Dans les deux cas, évidemment, il y avait la fameuse goupille, comme un anneau de porte-clés, destinée à y passer le doigt pour la retirer et ainsi amorcer l'engin en déclenchant le compte à rebours de cinq ou dix secondes, juste le temps de le lancer avant qu'il fasse paf! Un gros paf! bien sûr.

J'ai connu un garçon qui s'est fait déchiqueter le visage et les mains après avoir trouvé une grenade sous un wagon stationné près de la gare. Il l'a ramassée, puis a entendu la légère minuterie. Il a eu le temps de la lancer au loin, mais pas assez vite. Elle a sauté à ce moment précis et il a survécu, mais pas mal amoché! José Skuvie, le mari de Gilberte ma cousine avec qui j'en parlais en décembre 2001 à Montréal, se rappelait bien de son nom.

Un jour, j'ai eu la curiosité de noter tous ces objets que nous pouvions récolter à l'occasion. Oh! notre moisson n'était pas bien riche, mais la nomenclature des objets en étonnera plus d'un. La voici par catégories :

Les pièces d'uniformes : vareuses, bonnets, camisoles, gants en laine kaki, casquettes tricotées et avec visière, bérets, tricots, bottes, ceinturons, cartouchières, gourdes. C'était du solide. Les fameux surplus de guerre, c'est de là que ça vient. Plus tard on appellera les magasins qui vendaient ce fourbi des « stocks américains ». Il y en aura dans toutes les grandes villes d'Europe. C'est dans un de ces surplus que j'achèterai, en 1956, mon fameux sac à dos que j'utiliserai pendant toute ma vie de scout et de routier. Je l'avais encore en 2002, et encore en 2014 aussi, mais je ne compte plus l'utiliser.

Les casques, qui étaient doubles : la partie intérieure légère, en fibre de verre, mais pas protectrice du tout, sauf contre les coups du casque extérieur; et la partie extérieure, en acier et très lourde. Parfois avec le filet pour y accrocher des branches afin de se camoufler, comme pour la couleur kaki des véhicules afin qu'ils se fondent dans la nature et passent plus inaperçus. Il y avait des casques différents selon les nationalités : les allemands étaient les plus lourds, mais probablement les plus protecteurs, notamment sur la nuque. Les américains protégeaient moins la nuque. Les casques français et belges se ressemblaient et ne protégeaient guère que le dessus et un peu le côté. Quant aux casques britanniques et australiens, c'étaient comme des soucoupes non volantes, sans guère de protection. Il n'était pas possible de porter le casque extérieur sans le casque intérieur. Le casque extérieur pouvait aussi servir de casserole. En italien, un casque se dit *salada* et cela nous a donné le terme salade en français : mets mélangés dans un casque (à l'origine). Gamins, on en a souvent trouvé et on se les mettait pour jouer à la guerre...

Les insignes : en tissu, les sardines, bandes en V ou en ligne à coudre sur les manches; en métal comme des étoiles, les barrettes et différents badges de régiment, de spécialisation, d'origine. Certains étaient très beaux.

Les casquettes, les képis; les gants (gros en laine); les gamelles; les boussoles, les jumelles; les guêtres et les bottillons

La nourriture et les cigarettes : les Américains jetaient beaucoup de denrées pour nous les donner : boîtes de viande, Nescafé, chocolat, cigarettes, chewing-gum, bonbons. Il y eut aussi les cartons d'allumettes. C'étaient les premières allumettes en carton qu'on voyait. Là on en a récolté beaucoup, mais on se faisait une gloire d'avoir des cartons avec toutes leurs allumettes non utilisées. Et encore les beignets (*donuts*), le beurre d'arachide; plus tard viendront les premiers Coca-cola, ketchup, bas nylon.

Les cigarettes (Camel et Lucky Strike); les chewing-gums, les Chiclets (par paires dans des petites boîtes jaunes); les boîtes de conserve (corned-beef ou singe); le *peanut butter*; les beignets *donuts*.

Les armes et les munitions : mines antichar, poudre noire et poudre blanche, mèche en cire sous forme de gros macaronis orangés, baïonnettes. Les grenades (pas touche!), les balles et les douilles dont j'ai déjà parlé. Les magnifiques balles cuivrées et luisantes. Les petites avec le bout arrondi : revolvers, et mitrailleuse; les grosses avec la balle pointue et quelquefois abîmée : les fusils. Les plus grosses, mais plus rares : mitrailleuse. Les douilles d'obus servaient de décorations de cheminée.

Outils et autre matériel : pièces diverses de voiture, camion, jeep, tank, et même avion, planeur, ou canon... dépouillés quand ils n'étaient pas calcinés, pour les souvenirs ou des profits de revente. Odeurs d'huile et d'essence brûlées, odeurs caractéristiques de ces monstres de fer calcinés, cambouis, métal tordu, coussins brûlés... Haches, pelles repliables, jerricanes (ou jerrican ou encore jerrycans) vides. Ces jerricanes étaient des bidons de 19 litres d'essence amenés par millions. Ils étaient facilement manipulables : faciles à porter, à transporter parce que relativement plats, et facile à ouvrir et refermer par un gros bouchon maintenu avec un ressort. Il y en avait toujours un ou deux en réserve sur toutes les jeeps.

Les pelles (petites et pliables), les couteaux et baïonnettes, les sacs à dos, les téléphones portables. La soie des parachutes, objet de convoitise pour des robes ou des rideaux; les drapeaux (maman vendit beaucoup de tissu de couleur pour faire les drapeaux belges, français, anglais et américains à l'approche de la libération).

On le voit, beaucoup de choses très hétéroclites traînent partout. C'est le grand fouillis : soit que c'est abandonné par une armée riche et en progression ou une armée en déroute, soit que c'est laissé sur place par des morts ou donné par des libérateurs. Et nous, les gamins, nous fouillions partout, nous cherchions, nous collectionnions ces trésors de guerre. Oui, pour moi la guerre fut aussi une chasse aux trésors.

Vivre avec les Libérateurs

Ils sont arrivés, puis se sont installés, comme de bien entendu. Cette arrivée des Américains à Herve précède de peu notre déménagement. En fait, nous avons déménagé à la place Albert un peu plus tard après la guerre, puisque nous étions encore rue du Collège quand on a constaté le départ et le vide laissés par les Allemands dans la rue du Collège et quand nous allions en traîneaux avec les soldats

américains, ou quand nous avons reçu chez nous Salvatore, qui jouait si bien du violon pour accompagner maman au piano dans une mélodie de Chopin ou de Liszt¹ et Jimmy le cow-boy qui essayait dans notre salon de nous montrer comment on lance un lasso « dans les plaines du Far West, quand vient la nuit », comme le chantera Yves Montand. Nous étions toujours rue du Collège.

Mais je me souviens aussi très bien que place Albert, les Américains ont installé une énorme tente-buanderie juste à côté de la maison, au coin. Mais ce devait encore être mes grands-parents qui habitaient place Albert. Comprenons-nous bien : quand je dis une immense tente, je veux dire quelque chose d’aussi grand qu’une maison, très haute aussi. Et cette buanderie était desservie par des soldats noirs. Je crois que ces derniers étaient plus dans les services d’intendance et de soutien logistique que dans les troupes qui se battaient au front. En tout cas...

Enfin, il y avait beaucoup de Noirs car, m’a-t-on dit plus tard, les soldats noirs américains n’étaient pas obligés d’aller au front, je ne sais pour quelle raison. Tout le monde sait aussi que neuf mois après ces événements, qui se situent entre septembre ou octobre 44 et mars ou avril 45, il y eut un peu partout en Belgique recrudescence des naissances, et parmi elles plusieurs petits mulâtres. Et ce n’étaient pas des enfants conçus dans notre colonie vers laquelle d’ailleurs, pendant toute la guerre, les voyages furent suspendus. Je revois donc les immenses tas de linge mouillé, tout kaki depuis la chaussette jusqu’au caleçon et au pantalon. Et je sens encore, à travers les vapeurs et ces tas de linge fumant, la bonne odeur de cette immense savonnée avec la poudre de savon à lessive Sunlight. Eh oui, mes grands-parents habitaient juste à côté, alors lorsque nous allions leur rendre visite, nous sentions tous les jours à longueur de journée cette forte odeur de savon et de vapeur, la lessive, quoi! « Une grosse bouhée » dirait-on en wallon.

Place Albert, il y avait cependant une autre odeur encore plus agréable qui chatouillait nos narines à cette époque. C’était les effluves délicieux des *donuts*, comme disaient les soldats américains. Il s’agissait de beignets en forme d’anneau, comme des petits pneus de sept ou huit centimètres de diamètre, aux odeurs parfumées et tentatrices qui émanaient d’un très grand camion, une sorte de grande roulotte située juste en face de la maison de mémère et grand-papa sur la place Albert. Ils étaient bien placés.

Une anecdote étrange à propos de ce camion qui jouait à la maman et débitait des beignets pour les petits *boys* loin de leur vraie mère patrie Un jour, ce grand camion n’était pas à toucher avec des pincettes ni avec nos petites mains, car il était rempli de courant électrique. Il y avait quelque part un court-circuit qui répartissait le courant sur toute la carrosserie émaillée blanche. Bizarre, non? En plus du parfum agréable, ces beignets étaient également de vraies gourmandises pour nos palais privés de délicatesses pendant cette guerre. Oui, nous en avons dégusté. Non, ils ne nous les vendaient pas, mais quelquefois ils nous en ont donné. Pas toujours, mais quelquefois, oui... Ah! que c’était bien bon – « Ah! oui, c’esteu ben bon » dirait-on en wallon.

¹ Voir aussi chapitre 21

Je viens de faire allusion au fameux support logistique pour une armée en guerre. Je crois bien que c’est notre professeur Dehousse (en droit international public) qui nous a dit que la proportion du nombre d’hommes restés à l’arrière, en support de ceux qui sont sur le front, était de 90% pour les Américains. Donc sur 100 soldats, pour dix qui se battent au front (avec roulement) il y a 90 soldats à l’arrière : ceux en congé qui se reposent avant de repartir au combat, ceux qui assurent le haut commandement à l’arrière, les unités techniques (garages, munitions, etc.), médicales, de transport, de communication, de *welfare* (récréation), des cuisines et buanderies, de secrétariat, les soldats blessés et au repos, etc. Pour l’armée allemande, la proportion était nettement inférieure et donc plus épuisante.

L’hiver 44-45 fut météorologiquement le pire, le plus froid et le plus neigeux depuis 38 ans. Cela, je l’ai lu dans le livre sur la bataille des Ardennes de la célèbre collection Time Life. Nous, à Herve, par rapport au front étions un peu en retrait, là où se trouvaient les compagnies du support logistique (infirmières, bureaux, nettoyage des vêtements, restauration...) et les soldats en repos. C’est pourquoi pendant une période de huit à dix mois à peu près, nous avons plus particulièrement fréquenté quelques soldats : Jimmy, Jackie, Salvador... et d’autres qui jouaient du lasso ou du violon devant nos yeux éblouis et nos mamans, cousines et tantes toutes excitées par les beaux uniformes.

Et nous avons bien profité de cet hiver : les soldats américains disposaient même de grandes luges pour cinq ou six personnes. Et comme cet hiver 1944 il y eut beaucoup de neige, je me souviens que certains soirs très doux nous avons fait beaucoup de luge avec les soldats américains. On partait de l’hôtel de ville, au-dessus de la rue du Collège juste en face de notre maison. Là, nous formions des trains de traîneaux. On s’accrochait d’un traîneau à l’autre. Couchés à plat ventre, on attrapait les pieds de celui qui dirigeait le traîneau devant nous, puis on descendait certainement pendant un kilomètre vers Elvaux. Il y avait deux grands tournants à angle droit, l’un à droite, puis l’autre à gauche. Ceux qui étaient en queue de peloton valsaient d’un bord à l’autre de la route. Parfois aussi le grand train se rompait et devenait deux ou trois plus petits convois. Il faut dire qu’il n’y avait pas une voiture pour déranger ces belles descentes. Remontée à pied et on recommençait. Pour faire un train, on se tenait les uns les autres par les pieds; celui qui conduisait devait bien conduire, celui qui était à la queue risquait de valser de gauche à droite... J’aimais beaucoup conduire un train de traîneaux. Je me couchais à plat ventre sur ma luge, puis mes deux pieds accrochaient les parties recourbées des patins du traîneau suivant dont le conducteur faisait la même chose. Parfois, si quelqu’un préférait descendre assis sur son traîneau – et ils pouvaient être assis à plusieurs en rangs d’oignons –, il accrochait ses pieds au traîneau avant et le suivant le tenait par les mains.

Follement amusant! Certains soirs, nous avons ainsi glissé pendant des heures, jusqu’à neuf ou dix heures du soir sans arrêt. Cela faisait peut-être une quinzaine ou même une vingtaine de descentes.

À cette époque, maman faisait des affaires car elle vendait beaucoup de tissu de couleur pour confectionner des drapeaux. Avec l’arrivée des Alliés, tout le monde voulait pavoiser aux couleurs tricolores de la Belgique, mais aussi de la France et les drapeaux de l’Union Jack et la bannière étoilée...

L’armistice enfin

Règlements de compte et une image pour clore ce chapitre

Un jour, le 8 mai 45, j’étais « en rue » comme on disait alors, à peu près devant la grande entrée qui donnait dans la cour du collège. Je remontais vers chez moi, quand on entend sonner la petite cloche que les Allemands nous avaient laissée. Peut-être même y avait-il une ou deux cloches de remplacement. Elles sonnaient à tout rompre et je pensais que c’était Pâques, les cloches revenues de Rome, comme on disait, et qui sonnent et sonnent après le carême. Je me souviens très bien de ce moment, j’avais six ans et onze mois; un peu confus, je dis à mes amis que c’est Pâques. Mais un camarade m’a dit : « Non, c’est la fin de la guerre »! J’avais de la difficulté à saisir ce que cela signifiait exactement. Mais j’ai commencé à comprendre en voyant la liesse populaire. Les gens sortaient, riaient, chantaient, buvaient dans la rue. Du jamais vu.

On se rappelle qu’au tout début de ces pages¹, j’ai raconté ma première image : mon papa appuyé au chambranle de la porte de la cuisine et me souriant. Eh bien, en ce jour d’armistice, il y a une autre image qui se démarque. La boucle est bouclée : d’une image à l’autre, la guerre a passé, cinq ans presque jour pour jour... La seconde image est un peu moins figée que la première. Plus triste, malgré la liesse générale, peut-être est-ce le contraste, image plus douloureuse aussi. Cette fois c’est en rue que cela se passe, je suis dos au collège, je regarde vers le haut de la rue, vers l’hôtel de ville et cette fois, c’est ma maman qui est le sujet de cette image. Je vois ma maman, sur notre seuil à ma gauche, qui pleure comme une Madeleine, alors que tous chantent et boivent dans la rue, pendant que sonnaient les cloches de la victoire... Cela, cette image insolite d’une femme qui pleure au milieu de la foule joyeuse, ce spectacle cloué dans mes souvenirs a profondément marqué et choqué l’enfant que j’étais. Je vois même où j’étais situé... un peu devant l’entrée du collège, et je regardais vers le haut, vers l’hôtel de ville. C’est là, sur le seuil à gauche, un peu plus haut que chez nous, que maman pleurerait et était consolée et soutenue par nos voisines et voisins. Moi je ne comprenais pas que pour elle, la guerre ne serait jamais finie; que si les autres femmes pouvaient espérer le retour d’un mari prisonnier ou caché, pour elle il n’y avait plus d’espoir. C’était final, définitif. Inutile d’attendre, d’espérer... jamais plus. C’est grave, c’est dur, d’autant plus dur que les autres sont dans la joie... Oui, on me dira qu’elle le savait depuis 40, que ce n’était pas une nouvelle pour elle. C’est vrai, mais de voir les autres fêter, peut-être lui avait-on donné à elle aussi un petit verre pour participer à l’allégresse collective. Et ce verre aura malicieusement déclenché un mécanisme sournois et empreint de toute la tristesse du monde. Je n’avais pas sept ans! Et je revois la scène, ce 8 mai 2015, j’en ai presque 77. Tintin est passé par là : le journal des jeunes de sept à septante-sept ans!

De cette époque un peu troublée, je revois aussi des femmes tondues, complètement rasées, qui pleuraient. Regrettaient-elles leurs passades avec les soldats ennemis, pleuraient-elles leurs beaux cheveux ou simplement la honte d’être ainsi vouée à l’ignominie générale? De toute façon les hommes oublient vite et leurs cheveux repousseront plus beaux qu’avant. J’ai vu des hommes battus et les

¹ Voir chapitre 1

tensions inévitables de règlements de compte et de basses vengeance. Ainsi, je revois un vieux collabo qui s’est fait démolir par un groupe de jeunes gens. Comme il avait chuté sur un mur de granit ou de ciment, il avait le crâne déchiré qui pissait le sang, mais il ne disait pas un mot. Moi, je ne comprenais pas, mais je trouvais que les assaillants étaient bien nombreux et bien méchants pour un vieillard qui se laissait faire.

Oui, c’était aussi tout ça, la Libération. Mais nous allions vivre des lendemains plus heureux, enfin libres et libérés, un peu fous comme un jeune poulain qu’on lâche dans le pré. Ce sera l’époque du be-bop, du spirou (une danse), des nouveautés américaines, du Coca-Cola, du chewing-gum... Pour moi, ce sera l’école, puis mes deux voyages en Suisse et puis bientôt un nouveau printemps avec l’arrivée d’un monsieur appelé Jean Warnant, en 1947.

Relicta, sed non derelicta!¹

Après tous ces témoignages parfois ténus et concernant souvent de la pacotille, me reviennent encore deux images de destruction.

Une première, nous avons été frappés jusque dans notre maison, mais ce ne fut pas bien grave. La grande vitrine de notre magasin fut trouvée fracassée derrière le volet un beau matin, après une nuit où les Américains avaient bombardé tout près, fin 1944 ou plutôt début 45, pour démolir la DCA allemande à la gare. Désolation.

La seconde image est régionale et concerne la destruction totale de rues, de ponts, de centres nerveux, souvent démolis par les Américains d’ailleurs, mais pas toujours. Les maisons bombardées à Liège, à Dunkerque, à la mer, à Anvers... Ce qu’on voyait comme désolation dans les images des *Actualités*, ou lors de nos rares voyages dans l’immédiat après-guerre : des ponts coupés, des rues entières pleines de gravats... Et pour certaines maisons, on pouvait voir encore accrochés à des murs délabrés ou à des planchers miraculeusement résistants des escaliers, des manteaux de cheminée, des cadres, du papier peint arraché en lambeaux, des tuyaux et robinets ... toute une impudeur dans ce spectacle qui était comme une seconde éventration. Et sur un amas de pierraille et de briques, un ourson en peluche levait les bras vers le ciel dans une ultime prière. Il se rendait lui aussi. Désolation.



¹ Reste, mais pas abandonné

LA RUE, LE MAGASIN, LA PLACE ET... LE REMARIAGE

Rue du Collège

Mon premier horizon en dehors de la maison fut notre rue : la rue du Collège. C'est là, au numéro 8, que je suis né et que j'ai vécu durant huit ans. Mes parents louaient la maison et une belle grande vitrine indiquait aux rares passants que nous y avions notre magasin de rideaux. Cette rue a une place particulièrement privilégiée au centre de notre petite cité, puisqu'elle réunit les trois institutions sans doute les plus importantes de Herve : l'hôtel de ville, l'église et le collège. En outre, face à l'extrémité ouest de la rue, près de l'hôtel de ville, s'élevaient les façades de nos deux cinémas, alors que de l'autre côté, en contrebas, nous voyions la Mélomane, notre petit théâtre local. C'est tout dire.

La rue descendait très légèrement d'ouest en est depuis l'hôtel de ville jusque la Mélomane, et plus bas la rue se continuait en pente légère jusqu'au village d'Elvaux, après avoir tourné à droite puis à gauche. Durant les mois d'hiver, lorsque nous avions de la neige, c'était devant chez nous que les traîneaux ou les trains de plusieurs luges prenaient leur départ, pour une descente non interrompue de près d'un kilomètre. Ce qu'on s'est amusés... Aujourd'hui, cela ne me paraît plus possible, vu la circulation. Durant et juste après la guerre, il n'y avait jamais de véhicules. De rares fois, une charrette passait devant chez nous, descendant jusqu'à l'abattoir ou jusqu'au moulin situés plus bas.

Notre rue avait une particularité vraiment rare, et elle l'a toujours en 2007 : il n'y a de maisons que d'un seul côté, le côté sud. La nôtre fut construite en 1921 et avait deux étages. À côté de chez nous, au numéro 6, donc à droite lorsqu'on était face à notre maison, habitaient monsieur et madame Hanquet. Ils tenaient un salon de coiffure et ont été des voisins aimables et attentionnés pour notre maman, jeune veuve de guerre.

À cette époque vénérable, les coiffeurs parfumeurs, comme on disait, exerçaient leur art sans aucun complément électrique. Ciseaux, rasoirs et tondeuses se manipulaient exclusivement à la main. Je revois encore ces petites tondeuses qui se maniaient comme des pinces dans la main. L'habileté professionnelle seule permettait au coiffeur de les glisser en douceur et suffisamment vite sur les tempes ou la nuque des clients pour leur raccourcir les poils trop longs sans qu'ils rechignent sous un quelconque pincement de leur tignasse. Si j'affirme ceci, qui paraissait ma foi bien naturel pour un maître de l'art, c'est que plus tard, en Afrique, maman puis papa essaieront de nous couper les cheveux sans trop de mal, avec de pareilles tondeuses purement mécaniques achetées avant de quitter la Belgique. Le résultat n'était pas toujours évident.

Monsieur Hanquet, tout coiffeur qu'il fut, avait une passion : les oiseaux chanteurs. Il faisait de la tenderie, comme beaucoup d'amateurs dans la région, et avait plusieurs cages suspendues au mur de son salon. Ces oiseaux égayaient de leurs chants les longues séances de coupe sur un des deux fauteuils. Dans leurs cages suspendues aux murs, on peut dire que ces serins, ces pinsons, ces rouges-gorges avaient pignon sur rue. Ils portaient tous un nom et étaient souvent l'objet des conversations chez le coiffeur. Souvent même en été, par beau soleil, deux ou trois de ces cages étaient suspendues à l'extérieur, près de sa porte sur le mur du seuil. Un jour, il donna à Christian un beau chardonneret que mon frère conserva longtemps et soigna avec tendresse. Les Hanquet n'avaient pas d'enfant.

De l'autre côté de notre maison, à gauche, le numéro 10 était au bout d'une mince petite ruelle; c'était là qu'habitaient Popol Dresse et sa sœur Zézette. Elle avait juste mon âge et lui l'âge de Christian. Leur maman s'était mariée avec un veuf, ancien combattant de 14-18. On peut donc dire que Popol avait un vieux papa, et on comprend qu'il ait eu un neveu un peu plus âgé que lui. Leur maison n'était pas accolée directement à la nôtre, mur contre mur comme c'est le cas dans la plupart des rues en Belgique, mais on la découvrait au fond d'une étroite ruelle longeant notre maison. Cette ruelle avait à peine un mètre de large, mais était aussi longue que la profondeur de notre maison et aussi haute que nos deux étages avec grenier. Lorsqu'on arrivait sur le seuil de leur maison, le passage pavé s'élargissait vers la gauche et donnait sur des courettes intérieures, dont celle de la maison de Jeannot Marbaise, mon camarade, qui avait exactement mon âge. Eux avaient une maison dont le numéro devait être le 14 ou le 16, et madame Marbaise tenait un petit magasin de vêtements et passementerie, tandis que son mari revenu après la guerre travaillait aux abattoirs.

Plus bas, vers le collège, il y aura encore la maison du grand Joseph Servais qui avait trois ou quatre ans de plus que nous. Et la petite maison où vivaient quelques sœurs polonaises (ou hongroises, ou roumaines). C'étaient des religieuses étrangères qui avaient fui un régime hostile et s'étaient réfugiées chez nous à Herve. Elles étaient très douces et nous invitaient, nous les enfants, à aller nous recueillir devant le petit Jésus dans la minuscule chapelle qu'elles avaient aménagée. Nous aimions cette ambiance feutrée de douceur et de silence. Nous chantions toujours le même refrain : « Loué soit à tout instant, Jésus au Saint-Sacrement ». On entraît, puis on ressortait avec une image. Nous y allions si souvent que parfois nos mamans nous disaient de ne pas y aller une deuxième fois de suite et de ne pas déranger les sœurs. Nous voulions les belles images, sans doute... Mais les sœurs disaient à nos mamans que nous étions toujours les bienvenus.

Notre rue était faite de gros pavés en pierre, comme toutes les rues et les trottoirs également. Ces trottoirs étaient, comme c'est de tradition en Belgique, entretenus à grande eau une fois par semaine par les propriétaires ou les locataires, toujours des femmes...

De l'autre côté de la rue, en face de chez nous, c'était l'église Saint-Jean-Baptiste. Nous jouions beaucoup ensemble, Christian, Popol, Jeannot et moi, et aussi Zézette qui n'était nullement dérangée d'être la seule fille du groupe. Je ne sais ce qu'elle est devenue. Tu apprendras dans les prochains chapitres, ami lecteur, que nous avons quitté Herve en 1948, puisque notre maman s'est remariée avec un colonial. Lorsque nous reviendrons en congé à Liège en 1951-1952, nous reverrons encore

trois ou quatre fois Jeannot, Popol et Zézette à Herve. Mais celle-ci était devenue une jeune fille de 13 ans et je me souviens qu'à la foire de Herve, je l'avais rencontrée alors qu'elle fréquentait un certain Guillaume. Je me souvenais de ce grand de quinze ans qui avait doublé sa troisième primaire et qui ne savait jamais combien font 7 fois 8 (la ligne la plus difficile de toutes les tables de multiplication). Oui, Zézette n'était plus ma fiancée.

C'est à l'occasion du démontage des baraques et carrousels de cette foire, alors que je logeais chez mes grands-parents, que flânant sur la place « en Bolette » là où se trouvaient encore les tréteaux, mes yeux ont vu un billet de vingt francs qui traînait par terre. Quelqu'un l'avait visiblement perdu entre les planchers du carrousel et je le ramassai. Je crois bien que je n'avais jamais possédé un tel trésor. Et pendant toute la journée qui suivit, je gardai les yeux fixés par terre, cherchant encore et toujours des billets perdus. Mais je n'en ai plus trouvé, hélas.

Puis nous sommes repartis au Congo. Je n'ai plus jamais revu Zézette, mais Paul et Jeannot encore une fois ou deux entre 1955 et 1960, lors d'un de mes retours chez mes grands-parents. Puis les années ont passé... mariage, Congo, Canada, et deux fois encore j'ai revu Jeannot, mais ni Popol, ni Zézette. La première fois en juillet 82, lorsque je suis revenu en Belgique avec mon fils Yves qui avait presque 13 ans pour lui montrer Herve, cette rue du Collège, l'église... on s'est glissés dans la ruelle, on s'est approchés par l'arrière de la maison des Marbaise, et Jeannot était là! La dernière fois, c'était le 3 septembre 2014 avec Victor Beckers, le mari de Gisèle, la fille de ma cousine Lyline; il a frappé à la porte d'une maison sise deux numéros plus bas et un homme en sort. Il me regarde, je dis : « Tu ne me reconnais pas? » et aussitôt, Jeannot – c'était bien lui – me nomme : « André Bonsang, dit-il... il y a deux jours, je me demandais encore ce que tu devenais... et te voilà! » On est tombés dans les bras l'un de l'autre, mais nous n'avons guère eu le temps de parler, car mon petit-fils Maxime nous attendait à Beyne, chez Jean-Pierre, le mari veuf de ma sœur Josiane... Il a changé, mais j'ai vraiment cru revoir son père après la guerre! Étrange retour des choses. Lui est resté sereinement dans cette même rue (à deux maisons près) pendant 76 ans, moi j'ai roulé ma bosse en Afrique, à Liège, au Canada. Et j'entends Baudelaire me murmurer :

*Faut-il partir, rester? Si tu peux rester, reste,
Pars s'il le faut. L'un court et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste :
Le Temps!*

Nous, ce n'est pas le désir de tromper le temps qui nous a guidés, mais une heureuse Providence qui m'a pris moi par la main, et lui a conseillé à lui, comme à Joachim du Bellay, « pour vivre heureux le reste de son âge » de rester là près de sa famille, à Herve.

Ah! Herve. J'ai encore le souvenir que durant les beaux jours, du printemps à l'automne, nous étions souvent dehors, sur la rue en train de jouer au foot, aux billes, aux échasses ou aux cow-boys et aux Indiens. À la soirée, on jouait parfois au jeu des ambassadeurs. Quand il faisait vraiment trop chaud, maman sortait la grande « tine », un grand bassin de zinc pour la lessive ou qui pouvait servir

comme bain. Elle nous enfilait nos maillots – encore avec des bretelles –, et elle sortait le tuyau d’arrosage pour remplir la tine dans laquelle nous nous ébattions avec Jeannot et Popol pendant des heures. Ce devait être bucolique de voir ainsi tous les enfants au soleil, sur le trottoir côté de l’église. Il y avait parfois trois ou quatre tines, dans lesquelles nous allions faire trempette en maillot... Christian, Popol, Jeannot et moi... et les filles Zézette, Gilberte...

En grandissant, nous allions découvrir les environs, à commencer par les petits jardins entourant l’église juste en face de chez nous. C’était l’église avec son immense clocher légèrement torsadé pour éviter la résistance face au vent. Une ancienne construction médiévale, semble-t-il. Au pied du mur de la nef dans notre rue, en face de chez nous juste devant le petit jardin, la ville de Herve a fait dresser un monument pour ses héros tombés à la guerre. D’abord ceux de 14-18, puis on a rajouté les noms de la toute récente guerre 40-45. Sur un mur de granit, on peut voir une grande plaque de bronze où figurent les noms des dizaines de héros, les fusillés d’abord, puis par ordre chronologique ceux qui sont « tombés au champ d’honneur », comme on disait alors dans une belle métaphore. Le nom de mon papa y est gravé le premier. C’est drôle de penser qu’il avait vécu juste dans la maison située face à cette stèle.

C’est, faut-il le rappeler, du haut de ce clocher que furent descendues par les soldats allemands les deux cloches dont j’ai parlé plus haut, dans le chapitre consacré à la guerre. Près de ce monument aux morts et fusillés, lorsque nous étions petits, parfois lorsqu’il faisait beau, maman nous plaçait là dans la tine. Je revois aussi quelques années plus tôt, une ou deux photos prises là avec les lapins que Christian et moi avions reçus à la Saint-Nicolas. Maman devait trouver commode de nous placer au soleil et de pouvoir sans doute nous surveiller d’un œil depuis le magasin ou l’étage où nous avions cuisine et salle à manger.

Dans notre rue, un peu à gauche, on érigea vers 1946 une colonnade avec une madone dédiée à Notre-Dame de la Rue. Elle fut inaugurée lors du passage d’une autre statue de Marie. Il s’agissait de Notre-Dame de Fatima qui faisait un long périple à travers l’Europe, sans doute pour prier pour la fin de la guerre... Lors de cette procession, beaucoup de monde avait des bougies allumées. Et c’est à cette occasion que j’ai appris et fredonné pour la première fois le très beau chant :

*Chez nous, soyez reine
Nous sommes à vous
Fondez votre domaine
Chez nous, chez nous!*

Ah! oui, c’était vraiment chez nous – tu parles! C’était à quelques mètres près, juste en face de notre maison. Je crois bien que je ne chanterai plus jamais avec autant de conviction et vérité ces très belles paroles dont je me rendais compte qu’elles étaient particulièrement bien adaptées à la situation. J’ai revu cette statuette en 2006 et encore en 2014!

Mais aussi d’autres cantiques dédiés à la Vierge :

*Ô Vierge Marie
Ti-la, la, la a la
Ave, ave, ave, Maria (bis)*

Juste derrière la niche de Notre-Dame se trouve la petite place avec le perron d’entrée de l’église. C’est sur cette humble place que j’ai appris à rouler à vélo et que nous allions ramasser des mégots pour les donner à des mendiants clochards. De l’autre côté de l’église, les jardins continuent et se terminent au chevet de l’église en une volée de grands escaliers débouchant sur la petite rue avec le vieux presbytère, lieux propices pour nos jeux de guerre au revolver (Buffalo Bill), à l’épée de bois (Zorro ou D’Artagnan), à l’arc ou à l’arbalète (Robin des bois, Cochise, Geronimo ou Sitting Bull) avec les arbustes de cyprès ou de thuyas idéaux pour s’y cacher et les vieux escaliers de pierre bleue que l’on déboulait en hurlant.

Souvent nous étions deux bandes l’une contre l’autre et nous jouions aux cow-boys contre les Indiens, ou aux gendarmes contre les voleurs, peut-être même aux douaniers contre les contrebandiers. Mais, autant qu’il m’en souvienn, nous ne jouions jamais aux Américains contre les Allemands. Pourquoi? Sans doute parce que c’était le jeu des grandes personnes, pas le nôtre, ce n’était pas notre univers d’amusements. C’est aux cow-boys et aux Indiens que l’on jouait le plus souvent. D’abord parce que nous nous déguisions : une plume, une hache en bois, parfois le calumet de la paix et toujours les cris de guerre des Sioux ou des Comanches ou alors un chapeau, les vrais revolvers de cow-boys, les colts à six coups à barillet et qui faisaient du bruit avec des capsules ou par une petite tôle dépliée. On aimait aussi se mettre un foulard dans le cou ou carrément autour du visage devant la bouche pour ne pas respirer la poussière dégagée par nos chevaux au galop! Le plus difficile à se procurer vraiment, c’était le lasso. Mais on pouvait s’en passer et facilement faire semblant de l’avoir en mains et de le lancer pour attraper un ennemi ou un bison qui passait par là...

À nos jeux, nous étions souvent une bande de vingt ou trente marmots divisée en deux armées ennemies, sous la direction des plus grands. Il arrivait, au milieu des cris et des courses, que la bataille tourne au règlement de compte très sérieux avec lancer de pierres; la guerre dans la guerre.... l’intifada avant l’heure. Ces courses en bandes me font penser à des envolées de moineaux et nous ont permis de découvrir peu à peu notre localité : les oisillons sortent du nid et découvrent les environs.

De mémoire, je citerai Potiérue, la rue la plus commerçante que l’on pouvait rejoindre par le gros porche sous l’Arveau. C’était une sorte de tunnel ou de porche aménagé sous une maison. Quelques escaliers donnant sur la petite place de l’Église y donnaient accès. C’est assez curieux comme architecture, puisque le chemin public passait sous la demeure de particuliers. Mon père a peint cet endroit particulier que l’on voyait depuis les fenêtres de notre maison. J’ai ce joli petit tableau peint à l’huile à la maison. Il est intitulé *L’Arveau* et me fut remis en 2002 par mon cousin Lucien Renard, un peu avant son décès. Il y aura encore la longue ruelle Lamaye entre Potiérue et la rue Taillard qui elle débouche sur la place Albert. Cette ruelle avait des escaliers sur lesquels mon grand-père nous a une

fois descendus, Christian et moi, dans sa brouette. Je pense à la rue Haute, où se trouvait le vieux couvent où j'irai deux ans à la maternelle. Au pied de cette rue montante, place du Marché, se trouvait le petit local mal chauffé où j'ai été quelques mois à la fin de la guerre suivre des cours de gymnastique.

C'était une amicale ou un club de jeunes, et nous avions un uniforme fait d'une petite culotte de drap bleu très courte et pas trop serrante (cela me gênait). Il fallait y aller tôt le matin, je crois. Nous faisons nos exercices pieds nus sur les planches vernies, nous n'avions pas chaud et si je me souviens bien, il y avait un exercice qui avait la prédilection du moniteur, c'était le pont : vous savez bien, cette figure un peu acrobatique et difficile qui consiste à arquer le corps en arrière pour poser les mains sur le sol. Moi, en quelques mois, je n'y suis pas arrivé.

Plus haut dans la rue Haute, un peu avant le vieux couvent et de l'autre côté, une petite ruelle rejoignait la rue Dewandre là où se trouvait le Cercle ouvrier, cette salle de fête où j'aurai l'occasion de jouer avec l'école le petit spectacle intitulé *Les pimpins blancs*, et où le rideau se referma au moment où j'arrivais en scène en sautillant... car le grimeur avait pris un sacré retard! En écrivant ce vieux souvenir, je ressens encore au plus profond de mon âme l'odeur feutrée des costumes blancs, la douce chaleur et le gras du maquillage, l'aveuglement provoqué par la lumière agressive des projecteurs, l'impression profondément ancrée en moi d'un spectacle vu de l'intérieur dans lequel je me mouvais, je vivais et ressentais une douce béatitude, une attirance, une agréable communion! J'étais devenu un objet vivant vu par les autres. Il existait une autre salle de spectacle à Herve, pas loin de notre rue et de l'entrée du collège : la Mélomane, qui était plus pour les adultes et les grands spectacles. Je ne me souviens pas y avoir eu accès. Plus bas, nous découvrions l'abattoir, puis le vieux moulin sur la route d'Elvaux. On courait sur la place Albert, on allait au Coin de Herve, rue Malakov bien loin de chez nous et « en Bollette » juste à côté avec l'hospice, la place de l'Hôtel de Ville, la rue Roosevelt, la longue rue de la Station, les Six fontaines, la croix de pierre, la rue d'Elvaux qui descendait très fort, avec notre école des Frères des écoles chrétiennes...

Nous courions, nous suivions, nous criions et rentrions crottés, épuisés mais heureux pour dîner ou souper à la maison.

Le magasin

Plutôt que commerce de rideaux, il faudrait dire commerce de tissu et accessoires pour rideaux. Nous vendions tout ce qui concerne l'installation de rideaux aux fenêtres, et toutes les sortes de tissu nécessaires à l'ameublement, draps de lits, nappes, tentures, moins pour les vêtements. On fournissait pièces de tissu, dentelles, des quantités de différentes dentelles, galons et passements, mais aussi les tringles à rideaux, les rondelles, les cordelettes, les vis et les clous nécessaires... et quoi encore. Toutes les pièces de passementerie nécessaires à la confection de rideaux, de literie, de fauteuils...

Le comptoir était grand puisque maman devait dérouler les lourds rouleaux ou les coupons de tissu restant pour les mesurer avec le gallon à mesurer fixé à même le comptoir. Le grand mètre et la paire de ciseaux étaient ses outils de prédilection. Nous avions, dans une salle à l'arrière du magasin, de hautes et très grandes étagères pour entreposer tout ce matériel. Et mon cousin Pierre Lejeune

m'a raconté que pour lui la rue du Collège, lorsqu'il venait chez nous avec Monique ou Jacques ou Josiane, c'était d'abord le souvenir que souvent nous nous retrouvions là, nous les gamins, pour jouer. Certains ont leur cabane dans un arbre du jardin, nous avions notre antre de rideaux et tentures dans l'arrière-boutique au sommet des grandes étagères. C'était du solide, on pouvait y grimper. Rien de tel que quelques toiles et quelques tringles chapardées parmi les restes de tentures qui traînaient là pour y percher la cabane de Tarzan, y dresser la tente de Richard Cœur de Lion guerroyant dans les sommets de Jérusalem, ou simuler l'antre du bon génie du voleur de Bagdad perdu dans les montagnes. Et les odeurs de tissu! Ah! qui chantera les bonnes odeurs du feutre, du velours, du coton écru... Et les parfums plus subtils des dentelles ou de riches étoffes comme la soie, voire le brocart... Oui, le magasin ne manquait pas de matériel.

C'est ici que je dois absolument parler du bateau *Le Rappel* fait pour moi par mon père entièrement avec des objets du magasin de rideaux... C'est en 39, durant la drôle de guerre, que mon papa, rappelé comme tous les hommes en âge de défendre la patrie, occupa ainsi ses loisirs en me construisant ce magnifique bateau d'un peu plus d'un mètre de long. Il s'agissait d'un deux-mâts sans ses voiles dont la coque était sculptée dans une grosse pièce de bois, mais dont toutes les pièces du gréement, depuis les mâts et les vergues jusqu'aux cordages, aux bittes d'amarrage, aux hublots, aux bouches d'aération, aux poulies même, tout était fait avec des accessoires du magasin : tringles de bois, fines cordelettes, rondelles de cuivre, équerres, crochets, punaises, fils de laine, chaînettes, agrafes, anneaux divers... magnifique! Plus tard, maman nous fit photographier Christian et moi avec ce beau bateau sculpté qu'il peignit et nomma *Le rappel 1939*, en raison des circonstances politiques incertaines. Ce bateau doit se trouver quelque part chez l'un de mes neveux ou nièces, enfants de Christian, car je n'ai pu l'emporter avec moi lors de mes pérégrinations en Afrique et en Amérique... trop grand, trop lourd. Et puis, pourquoi le prendre avec moi alors que je l'ai bien ancré à la rade de mes souvenirs?

À la fin de la guerre, le commerce de rideaux de maman prospéra grâce à deux facteurs bien séparés. D'abord une vente massive de gros drap coloré (rouge, jaune, noir... mais aussi bleu et blanc) pour confectionner des drapeaux belges, anglais, français et américains que les clients voulaient assembler pour les arborer à leurs fenêtres et manifester ainsi leur sympathie à nos libérateurs en uniforme.

Il y eut aussi, à la fin de l'an 44, en octobre, l'opération de la Loi Gutt. Cette loi belge doit son nom au ministre des Finances du gouvernement belge, situé à Londres à cette époque, qui pour éviter une inflation galopante fit retirer du marché tous les billets de vingt francs. Ils n'auraient plus cours à telle date, mais les banques ne pouvaient les reprendre que par petites quantités et pour une partie de leur valeur. Tout le monde cherchait donc à se débarrasser de ses billets de vingt francs. Maman qui n'était pas au courant vendait, vendait... et trouvait bizarre que tout le monde paie exclusivement avec des billets de vingt francs. Bref, notre pauvre maman se demandait pourquoi tous les gens venaient lui acheter des rideaux avec des liasses de billets de vingt francs. Les clients sont parfois salauds! Heureusement, elle s'inquiéta et on lui expliqua à temps qu'elle pouvait refuser d'être payée avec cette monnaie de singe. Elle a perdu de l'argent dans cette aventure, car les clients ont abusé de sa bonne foi. Ici, comme dans le marché noir, ce n'étaient pas les Allemands qui étaient les profiteurs, mais des

Belges, tout simplement des bons Belges, oui, Madame! Tout compte fait, mieux valait le bon vieux troc de guerre que cette pénible aventure.

Deux fois je quitterai ce repaire douillet : en juin 45, puis en juillet 46, je partirai seul et en train pour rejoindre ma marraine de Suisse. Je raconte ces deux voyages de trois et un mois au chapitre 7.

Maman et la musique

Maman adorait la musique. Elle avait une voix de soprano très sûre d'elle, très déliée, très belle aussi. Et comme elle aimait beaucoup le piano, elle pouvait à l'occasion s'accompagner. Ou alors elles chantaient à deux voix avec tante Zette ou une autre de ses sœurs, facilement, n'importe quoi et beaucoup. Elle jouait aussi des mélodies romantiques au piano : Chopin, Schubert, Liszt, Schumann, Fauré, *Ma sérénade* de Schubert chantée par Rina Ketty...

À la Libération, nous avons eu un soldat américain au prénom deux fois évocateur de Salvatore, car il était sans doute d'origine hispano-mexicaine et parce qu'avec tous ses copains américains, il nous « sauvait » des Allemands... Eh bien ce petit soldat jouait très bien du violon, si bien que dans les derniers mois de la guerre, j'ai eu le rare privilège d'avoir à domicile de la musique de chambre. Les séances étaient parfois accompagnées de numéros de lasso qu'un autre soldat, prénommé Jimmy, nous faisait dans les limites étroites de notre salon et salle à manger. Quel succès!

J'entends encore *La truite*, des berceuses, des polonaises... J'entends surtout le très beau *L'ombre s'enfuit* de Chopin, *Valse* de Brahms aussi, et encore *Plaisir d'amour* de Florian et Martini, *Le temps des cerises* et *Le chant des adieux*. Un très beau morceau encore que j'ai reconnu il n'y a pas longtemps : le quatrième prélude de Chopin au piano. Quelle douceur, quelle tristesse! Sublime...

Aujourd'hui encore je n'entends pas certaines mélodies, souvent des romantiques, sans me rappeler maman et frissonner. Ainsi *Tristesse* de Chopin, *Rêve d'amour* de Liszt, *Berceuse* de Schubert... Et que dire des interprètes qu'elle aimait entendre à la radio : Lucienne Boyer, Yvonne Printemps, Tino Rossi, Jean Sablon, Rina Ketty... Elle chantait si facilement *Parlez-moi d'amour* ou encore *Plaisir d'amour*. Mais comme me le rappelle Nicole, les paroles de cette dernière chanson avaient sans doute un écho particulier pour elle : « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, chagrin d'amour dure toute la vie »... et on le comprend dans sa situation.

Nos gardiennes

Outre notre cousine Monique Lejeune, et parfois Francine Birnbaum, petite-cousine de maman, il y aura surtout Jenny Hougran qui habitait au pied de l'église, vraiment tout près de chez nous. Elle devait avoir une douzaine d'années et était vraiment belle... mais je ne m'en apercevrai que plus tard, beaucoup trop tard. Les rares fois, en été, où maman décidait d'aller pique-niquer sur une prairie des environs en prenant une nappe et une bonne tarte dans un panier, il lui arrivait de demander à Jenny de nous accompagner.

Puis, il y aura aussi Marie Tiny (?) de Beyne. C'est elle qui un jour promena Christian dans sa poussette, en le traînant à partir de l'arrière du vélo où un garçon l'avait invitée à monter pour une petite balade. Cette fois-là, quand elle l'apprit, maman avait été furieuse car Christian avait, je pense, été parachuté dans un tournant!

Maman aimait beaucoup Monique, ma cousine qui avait huit ans de plus que moi. Monique dit d'ailleurs qu'elle nous a beaucoup gardés, Christian et moi. Elle venait fréquemment à Herve pour aider un peu maman. Il y avait aussi Francine et Jeanine Birnbaum, belles blondes du même âge, des cousines lointaines, côté Hock. Je me souviens d'un jour où ma mère ainsi que Francine et Monique, lorsqu'elles avaient quinze ou seize ans – donc pendant la guerre –, ont littéralement fait les folles en se déguisant et en osant, sur un pari, aller jusqu'au bout de la rue et retour, ainsi déguisées. Elles avaient notamment en cette circonstance de douce folie les cheveux retenus par d'énormes bigoudis. Elles riaient comme des folles. Christian et moi étions les témoins un peu écartés et muets devant ces douces élucubrations. Cela faisait certainement beaucoup de bien à notre maman qui paraissait en ces moments heureux avoir le même âge que ses deux jeunes invitées!

Les cousins

Nous recevions aussi, rue du Collège, mes grands cousins. Yvon en particulier aimait venir cuisiner avec maman et lui faire une fois ou l'autre une béarnaise dont il était spécialiste. Un jour qu'il était venu déguster des macarons – il aimait les macarons –, il dit à maman, après trois bonnes assiettées : « Je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui, tes macarons, tante Josiane, mais ils me paraissent moins bons que les autres fois. » Et maman s'était flanquée à rire. Comme je ne comprenais pas bien pourquoi ce rire, elle nous dit qu'il n'avait pas hésité à se servir et se resservir. C'est donc que les macarons lui avaient bien plu. Et s'il avait fait cette remarque, c'était pour trouver une excuse de ne pas en reprendre une troisième fois, car il était gavé et n'avait vraiment plus faim. Mais au lieu de dire simplement : « Non merci, je n'ai plus faim », il avait trouvé cette fausse excuse que les pâtes n'avaient pas leur saveur habituelle.

Un jour, ce brave Yvon fit une mauvaise chute et se déchira le genou sur une vieille plaque d'égout cassée. Comme il y avait de la rouille et que le danger d'infection était grand, car on pouvait craindre qu'il y eût des traces de crottin de cheval dans la plaie, il dut recevoir une série de piqûres pour éviter le tétanos... Cela m'impressionna fortement.

Une autre fois, lorsque nous serons invités chez mon oncle Lucien et ma tante Marthe en cette même demeure où ils nous avaient remplacés, je nous revois au salon salle à manger. On devait être en fin 1951, durant les six mois de notre congé du Congo. Et on nous avait expliqué que lorsqu'on était à table et que l'on ressentait l'envie soudaine et irrésistible d'expulser un petit gaz inconvenant, il était de bonne société de se lever discrètement et de se retirer pour aller se dégager à l'extérieur et éviter ainsi d'incommoder nos commensaux. Or donc, après cette leçon de savoir-vivre bien expliquée, nous vaquions à notre repas familial et devisions de choses et d'autres lorsque soudain, Christian qui devait avoir onze ans recule précipitamment sa chaise, se lève sans un mot, court jusqu'à la porte donnant

sur la cage d'escalier, saisit la poignée puis s'arrête et crie bien fort : « Trop tard! » Ensuite, sans un mot, il revient à sa place, reprend sa chaise, se rassied et continue à manger comme si de rien n'était. On le regarde tous, silencieux, intrigués. Il nous explique alors : « Ben! J'avais envie. J'ai voulu sortir comme on nous a demandé pour faire un « prout » dehors, mais... je suis arrivé trop tard! » On a bien ri!

Déménagement

Vers la fin 1946, alors que nous avons passé toute la guerre dans notre maison de la rue du Collège – parce qu'il fallait bien que le magasin nous fasse vivre –, maman était fatiguée et oncle Lucien, son frère, et tante Marthe lui proposèrent de reprendre le commerce. Je crois qu'ils avaient été sinistrés à Liège et mon oncle, qui était dans les assurances, préférait retrouver une situation plus stable. Maman en fut soulagée. Peut-être déjà, dans son cœur, était-elle prête à se remarier avec ce colonial dont sa petite sœur, tante Milou lui avait sans doute déjà parlé dans ses lettres venues du Congo? Nous n'étions pas dans le secret, Christian et moi.

Mes grands-parents paternels, qui voulaient aussi aider maman, lui ont proposé de prendre leur maison de la place Albert. Et eux pendant ce temps ont loué Place de l'hôtel de ville, avec la porte d'entrée dans un porche, une petite maison où ils ont continué leur commerce de meubles d'occasion. C'était quasi en face de l'hôtel de ville et du cinéma Palladium, un peu plus loin que le magasin de Wergifosse, un magasin de bonbons (nous disions un magasin de chiques) juste après être remonté de la rue du Collège et avoir tourné à gauche. Au fond c'était très près de chez nous, à une cinquantaine de mètres de notre maison de la rue du Collège. Le porche ouvrait sur une grande cour intérieure d'où l'on voyait les toitures et l'arrière du collège, un peu comme depuis la cuisine de notre maison, rue du Collège. Je me souviens être allé là quelquefois. J'y ai vu une fois mes cousins Gilles et Francis Renard occupés à repeindre quelques meubles d'occasion. Souvent je passais cinq minutes, le temps de dire bonjour et de lire rapidement les petites BD qui paraissaient dans *La Meuse*, le journal de mon grand-père : *Dagobert* et surtout *Le fantôme* et *Le professeur Nimbus*. Attention, mon grand-père lisait *La Meuse*, journal neutre et très populaire de Liège, mais il était à Herve le correspondant attitré de deux journaux catholiques : *La Gazette de Liège* et *La Libre Belgique*.

Si ces changements de maison ont pu se faire, un peu comme au jeu de la chaise musicale, c'est probablement parce que les uns et les autres devaient savoir ou se douter que cette situation n'était que temporaire. Effectivement, bientôt nous verrons arriver dans notre maison de la place Albert, et dans notre vie, un gros monsieur qui s'appelait Jean Warnant. Quelques mois plus tard, nous quitterons Herve et couperons définitivement le cordon ombilical avec la ville, le pays et même le continent qui m'ont vu naître et grandir pendant presque dix ans. En tout, nous ne serons pas restés deux ans place Albert.

J'aimais bien cette maison que mes grands-parents avaient achetée pour 15 000 francs belges au début du siècle (à moins que ce ne soit 30 000, mais j'opte plutôt pour 15)! Il y avait la petite cuisine avec une pompe, une fenêtre donnant sur une cour minuscule à l'arrière de la maison, et une autre

fenêtre donnant sur une petite verrière que nous appelions « la serre » attenante à la cuisine et à la salle à manger. Je me rappelle qu'il fallait descendre d'une marche pour accéder à cette serre, éclairée par une grande verrière en guise de plafond. C'était une petite salle, froide l'hiver parce que non chauffée, où se trouvait le petit cabinet de toilette et juste en face de la fenêtre intérieure de la cuisine le grand mur sur lequel mon papa avait peint directement, à même la chaux du mur, un grand paysage de la campagne ressemblant à une partie du plateau de Herve vallonné et parsemé de nombreux troupeaux de vaches. Le paysage représenté pouvait avoir, selon mon souvenir, une étendue large et profonde d'à peu près un kilomètre carré. Cette grande fresque (elle avait approximativement trois mètres de large sur deux de haut), très connue au sein de la famille, s'est peu à peu écaillée avec les années. Je ne sais s'il en reste encore quelque chose aujourd'hui.

Je sais que la maison avait été rachetée par ma cousine Lyline et son mari Norbert le bijoutier, en viager. Cela devait assurer à mes grands-parents une fin de vie paisible et sans souci financier, puisqu'ils devaient recevoir une rente jusqu'à la fin de leurs jours contre la cession de cette propriété. Dans les faits, il y a dans un pareil contrat une part de chance. Si le dernier des deux anciens propriétaires décède rapidement, l'acquéreur joue gagnant. En effet, il aura à déboursier peu. Si au contraire les anciens propriétaires, qui restent propriétaires jusqu'à leur mort, tardent à mourir, cela peut coûter cher à l'acquéreur. C'est ce qui s'est passé. Ma grand-mère est décédée en 75 à 89 ans, mais mon grand-père a vécu jusqu'à sa quatre-vingt-dix-neuvième année, en 1980. (En bon belge, nous disions sa nonante-neuvième année... Et en bon québécois, j'aurais dit « Mon grand-père a *toffé* jusqu'à sa 99^e année!)

La place Albert est une belle grande place de la grandeur d'un terrain de football. Durant la guerre, les gens l'avaient découpée en potagers pour obtenir quelques surplus à leur maigre ordinaire rationné. C'est là que le cirque, lorsqu'il venait une fois par an juste après la guerre, plantait son chapiteau. C'est là aussi qu'à l'occasion, lorsque nous rentrions de l'école avec quelques amis et que l'un d'entre nous avait un ballon, nous jouions quelques minutes de foot. On posait son chandail et sa mallette pour faire les montants du but, l'un de nous se mettait au goal et les autres shootaient quelques minutes, le temps de se détendre après les classes, avant de rentrer tout crottés pour le goûter et les devoirs à la maison.

J'ai le souvenir, lorsque nous habitions là, d'avoir été malade un jour ou deux. J'avais dû manquer l'école et maman avait aménagé une sorte de divan-lit dans la cuisine, près de la fenêtre arrière qui donnait sur la petite cour. Et là je me revois, un jeudi sans doute, lisant le précieux *Journal de Tintin* que maman avait été m'acheter ou que Christian m'avait rapporté. Je dévorais les histoires dessinées et vivais vraiment les aventures de mes héros : Blake et Mortimer contre le dangereux Olrik dans *Le secret de l'espadaon*, Corentin et ses deux amis le tigre et le gorille, et bien sûr Tintin et Haddock dans *Le Temple du soleil*.

Une autre fois, maman était partie à Liège faire des achats de fournitures diverses pour le magasin, sans doute avec oncle Lucien pour l'introduire auprès de ses grossistes en tissu. Et cette fois-là, pour la première fois, elle nous avait laissés seuls Christian et moi, nous ayant bien expliqué comment nous débrouiller pour le dîner lorsque nous reviendrions de l'école. Elle nous avait préparé des œufs cuits

durs, à moins que ce ne fussent carrément quelques œufs durs colorés achetés à la crèmerie, lors du temps de Pâques, comme le voulait la coutume.

Il y avait encore deux choses agréables dans cette maison. D’abord, il y avait une minuscule courette derrière la cuisine et la verrière. Une affaire de deux mètres sur cinq, pas plus. Mais les branches d’un cerisier voisin passaient au-dessus du muret qui nous séparait de notre voisin. C’est ainsi qu’à l’automne, nous pouvions en toute impunité cueillir ces belles cerises et les déguster au vu et au su de nos voisins, monsieur et madame Lekeu. Ces personnes âgées nous permettaient d’ailleurs à Christian et moi de venir une fois ou l’autre faire ample provision des délicieux fruits rouges directement par leur petit jardinet. L’autre curiosité était un trou aménagé dans le plafond du salon pour permettre à la chaleur du foyer de monter dans la chambre du premier étage qui donnait, comme le salon, sur la place et la façade de la maison. Combien de fois l’un ou l’autre d’entre nous n’a-t-il pas soulevé le couvercle de bois pour entendre ou crier à travers cette trappe et surprendre les grandes personnes assises au salon...

Quand je repense à cette demeure, je ressens les odeurs du foyer au charbon, de l’encaustique, des meubles, du tapis de la cage d’escalier et des tentures qui s’imprégnaient de l’odeur des cigarettes de mémère ou des cigares et de la pipe de grand-papa. Je revois les grandes et belles peintures de mon père que mes grands-parents avaient accrochées à leurs murs : *Sainte Cécile, La Robe cerclée, Le Masque, L’Arveau*. Je ferme les yeux et j’ai l’impression agréable de réintégrer l’ambiance chaleureuse du cocon familial.

C’est le 31 octobre 47 que nous assisterons, Christian et moi, au mariage de nos parents (à l’époque c’était drôle et rare d’entendre dire cela; aujourd’hui, beaucoup de jeunes assistent au mariage de leurs parents...) à Saint-Remacle à Liège. À quatre, nous prendrons le bateau à Anvers le 31 mars 48.

Sitôt que leur belle-fille aura convolé en justes noces et se sera embarquée pour le Congo avec ses enfants et son nouveau mari, mes grands-parents vont évidemment réintégrer leur demeure. Et c’est là que nous les retrouverons lors de notre retour en congé de 1951-1952, ainsi qu’après notre retour définitif en 1955. J’irai souvent passer des week-ends chez eux lorsque je serai étudiant à Liège, question de me changer les idées, de respirer un peu d’air pur... et de déguster du bon Herve! Je logeais au second et il y faisait bien froid l’hiver. Il n’y avait pas le chauffage central. J’appréciais d’autant la bouillotte et le gros édredon en duvet dans lequel je me plongeais pour rêver...

Quelques ennuis...

Rue du Collège et place Albert, nous aurons, maman, Christian et moi, quelques ennuis, quelques accidents – j’en compte cinq –, sans parler des rougeoles, scarlatines, coqueluches et autres gripes traditionnelles et inévitables. Il y aura dans l’ordre chronologique : rue du Collège, d’abord le quart de poire qui faillit emporter Christian. Ensuite, pour moi, il y a eu mon escapade à travers le carreau du lanterneau de la terrasse et la pierre au-dessus de l’œil, deux anecdotes qui ont bien failli m’emporter la vue pour celle-ci, et la vie pour celle-là, anecdotes dramatiques expliquées et racontées au chapitre 2. Place Albert, je me souviens du doigt coupé de maman, et de mon opération des amygdales. Voici

donc maintenant racontées pour vous (et exclusivement pour votre édification personnelle) les trois histoires du quart de poire de Christian, du pouce maternel et des amygdales d’André.

Nous étions en plein été. Comme il faisait chaud et que nous avions des poires succulentes et très juteuses, maman en donnait des petits morceaux coupés à Christian qui était dans sa chaise. Il devait avoir à peu près trois ans. Et puis, maman a dû s’absenter une minute pour une raison ou une autre – peut-être un client venait-il d’entrer au magasin. Christian, trouvant les morceaux de poire délicieux en prit lui-même un morceau non coupé. Mais c’était un quart de poire en entier qu’il avala... par la trachée-artère : il ne pouvait plus respirer. Là aussi, affolement! Christian faisait des gestes, puis n’en faisait plus et devenait bleu... Ses yeux se révulsaient... Maman revenue à ce moment essayait par tous les moyens de le faire rendre... Elle le sortit de sa chaise, le retourna les pieds en l’air, le secoua et appela tante Marthe qui venait d’arriver. Rien n’y fit, jusqu’au moment où tante Marthe, qui est infirmière, a eu l’idée d’aller non pas enfoncer le morceau de poire mais d’aller le rechercher avec les doigts. Elle a ramené un index sanguinolent, et le morceau de poire... mais Christian respirait! Mon Dieu, quelles affres!

Déménageons à la place Albert...

Avant de relater le petit accident dont fut victime un doigt de ma mère, il faut bien expliquer un peu comment, à cette époque et en ces lieux, on se chauffait et on cuisinait au charbon. Je dis ceci pour ce cher Anagnosophile, cet amoureux de la lecture (ou cette chère Anna Gnosophile, sa copine), qui ne connaîtrait pas le fin fond du bac à charbon, je veux dire qui ignorerait les tenants et les aboutissants de l’opération poêle à charbon et tisonnier... Nous vivions dans un pays noir : les charbonnages ne manquaient pas dans la province. Et déjà sur la route de Liège, on rencontrait les tours de deux ou trois de ces mines d’extraction de charbon (Micheroux et Retine, et Wérister à Beyne-Heusay). Ces tours sont caractéristiques avec les deux énormes roues pour descendre ou remonter les ouvriers dans les cages d’ascenseur vers les galeries d’extraction sises à cinq cents ou mille mètres de profondeur...

On chauffait donc à la houille, ou au charbon. Il nous était livré en gravier de différentes grosseurs à notre convenance, ou en boulets faits de poussière de houille conglomerée. Il y avait aussi le coke, de qualité supérieure, et durant la guerre on connaîtra le demi-gras et le moins bon mais aussi le moins cher, le « plakisse », un agglomérat de poussière de charbon, de marne et de je ne sais quelle substance huileuse et de mauvaise qualité destinée à prolonger le matériau de chauffage, qui se présentait sous forme de magma liquide et qui chauffait très mal. En général, la précieuse marchandise noire nous était livrée une ou deux fois l’an par des charbonniers (certains disent des bougnats) qui nous l’apportaient en charrette, dans des sacs ou en vrac. Ces charbonniers manipulaient des grandes fourches pour faire descendre la marchandise par le soupirail au bord du seuil extérieur jusque directement la soute à charbon dans la cave, où on allait chercher notre bac quotidien. Les charbonniers étaient noirs de suie, comme les mineurs. Et je ne vous dis pas comment il fallait nettoyer le seuil après la livraison, car ils enfournaient la précieuse marchandise directement dans la cave par le soupirail.

Et chaque jour, lorsqu’on avait besoin de remplir notre seau à charbon, on descendait à la cave le remplir à même le tas de houille qui se dressait sous le soupirail et rétrécissait comme peau de chagrin

avec l'avancée de l'hiver. Mais attention, même en plein été nous en consommions, car la cuisinière fonctionnait aussi au charbon. Pour manipuler cette denrée noire, on avait donc le seau à charbon (ou bac à houille) qui était une sorte de grande cruche tronquée avec une anse mobile et une poignée en bas facilitant la prise de charbon et son déversement dans la cuisinière ou le poêle. On avait aussi le tisonnier qui permettait d'aller remuer le mâchefer – les résidus brûlés de la combustion – et permettre ainsi des passages d'air. Dans chaque maison, il y avait la grosse cuisinière dans la cuisine et un ou deux petits poêles dans un salon, une salle à manger ou une chambre. Et ces derniers n'étaient pas toujours allumés, cela dépendait bien sûr de notre vie sociale et de notre présence dans telle ou telle pièce. On avait coutume d'économiser et il faisait souvent plus frais dans nos demeures.

Mais, et c'est ici que je veux en arriver, pour allumer le poêle ou la cuisinière il ne suffisait pas d'une allumette sous une briquette de charbon, on s'en serait douté. Alors? Eh bien pour faire partir le feu, on disposait d'une gazette et de petit bois. Ce petit bois, on devait souvent le couper à partir de bûches un peu trop épaisses qu'on achetait à l'épicerie ou à la droguerie.

Et c'est ainsi que maman descendait parfois à la cave, où elle disposait d'une hachette et d'un petit billot, pour se préparer quelques fines baguettes de bois. Et un jour, dans notre maison de la place Albert, alors qu'elle était descendue à la cave pour préparer ses allume-feu, elle crie et remonte bien-tôt, la main dans son mouchoir. Elle s'était coupé le doigt, l'index droit, car maman est gauchère, assez profondément. Elle pensait même avoir perdu son doigt. Elle est remontée, affolée, nous a demandé de rester sages, a enfilé son manteau avec le doigt qui pissait le sang, et est partie précipitamment à pied – évidemment – vers la résidence du docteur Labeye (ou Labeille?) qui heureusement n'habitait pas trop loin. Il y eut plus de peur que de mal... Oui, cela nous avait fait peur mais soyez rassurés, elle a toujours son doigt, avec une grosse cicatrice.

Aux petits tracassés et accidents dont je viens de faire mention, j'aimerais ajouter ici un mot sur mon opération des amygdales qui eut lieu place Albert, au début de 45 (ou à la fin de 44).

Il y a dans ma mémoire une anicroche : mon opération s'est faite place Albert, j'en suis sûr. Je revois encore la luminosité des fenêtres à mon réveil. Comme je suis certain aussi que, maman ayant eu beaucoup de difficulté à trouver les deux œufs dont il va être question, nous devrions être toujours pendant la guerre et les restrictions alimentaires. Comment cela est-il possible, puisque nous avons déménagé en 1946? Eh bien, je me demande simplement si mes grands-parents ne nous ont pas accueillis chez eux pour la circonstance. Ce serait plausible puisqu'au magasin, maman risquait d'être dérangée par les clients.

Donc, nous sommes place Albert, mais n'y habitons pas encore et c'est toujours la guerre. J'ai six ans. Deux souvenirs : Maman avait trouvé un ou deux œufs pour faire un flan – une crème extrêmement douce pour passer dans ma gorge opérée des amygdales. Mais je n'avais aucune envie d'avaler quoi que ce soit. Et je vois encore maman, dépitée par mon refus de goûter le miracle culinaire qu'elle avait fait en me préparant ce flan, mais en même temps particulièrement réjouie puisqu'elle, mon frère et tante Marthe – et qui encore? Mère et grand-papa sans doute –, allaient pouvoir déguster ce plat de roi.

Deuxième souvenir : j'ai été endormi, et me suis tout le temps promené en songe dans ou à travers les fenêtres. Je n'ai que le souvenir de ces fenêtres auxquelles je faisais face quand le docteur Labeye m'a endormi avec le chiffon imbibé de chloroforme. Cela se passait à la maison de la place Albert, comme il se doit. On n'allait quasi jamais à l'hôpital dans ces temps-là. D'ailleurs où aurait-il fallu courir? À Liège ou Verviers? Et c'est le docteur Labeye, médecin de famille, qui m'a opéré. Du moins, je le crois.

Tintin au Congo

Avant de quitter Herve et la Belgique, un événement majeur est venu perturber notre petite vie tranquille. Depuis que j'étais tout petit, le Congo faisait partie de notre univers. Maman nous parlait souvent de sa petite sœur, notre tante Milou qui était partie très jeune avant-guerre pour se marier et vivre là-bas. Mais il y avait aussi ses trois frères, oncle Marcel, oncle Robert et oncle Carlos qui y vivaient et y ont aussi passé toute la guerre. Et il faut encore ajouter au nombre de ces coloniaux notre oncle Lucien Lejeune, le mari de tante Madeleine. Donc, on le voit, pour moi le Congo ce n'était pas seulement Tintin ou Tarzan. Il y avait toute une réalité familiale, puisque quatre des frères et sœurs de maman et un de ses beaux-frères y habitaient depuis avant-guerre. Le Congo, c'était le soleil, les grands animaux sauvages, les bananes et les ananas, les Noirs, mais aussi le café (oncle Jacques et tante Milou avaient une grande plantation de café), la vie facile sans les privations que nous avions connues durant la guerre.

Sans que Christian et moi n'en sussions rien, maman avait dans l'idée de se remarier et, par correspondance avec sa petite sœur Milou, sa sœur préférée qui habitait au Congo, elle est entrée en contact toujours épistolaire avec un colonial, ami de la famille Bougnet. Il s'appelait Jean Warnant et était même le parrain de Vicky, ma cousine née en 1945. En fait, ce n'est pas vraiment maman qui le voulait, mais tous, ses sœurs, ses beaux-parents, ses amis la conseillaient dans ce sens. La seule chose que nous en savons aujourd'hui est donc que ce fut un mariage « arrangé », et un jour de juin ou juillet 47, maman nous prévint qu'un monsieur allait venir du Congo pour nous parler de l'Afrique, de tante Milou et des Bougnet.

Ces premiers contacts eurent donc lieu sous ces auspices. Nous ne recevions jamais de visite, alors quelle émotion. Christian et moi, habillés sur notre 31, étions très attentifs quand ce monsieur important entra dans notre maison de la place Albert et vint nous entretenir de ce fameux Congo. Il était un grand ami des Bougnet (oncle Jacques et tante Milou) et avait d'ailleurs été choisi comme parrain de Victoire (notre jeune cousine née en 1945, qu'à cette époque on appelait Pouillon). Il était aussi le parrain de Jean Carpentier, né dans la même région de l'Uélé vers la même époque. J'ai bien connu les frères aînés de Jean Carpentier et je vous en parlerai aux chapitres 11 et 12).

On écouta parler ce gros monsieur (il pesait facilement 110 kg). Il était sûr de lui, souriant et il devait évidemment nous plaire... Jean Warnant ne manqua pas de répondre à nos rares questions sur le Congo et les Noirs. Je me rappelle que lorsque nous lui avons demandé s'il avait déjà vu des singes, il nous parla d'un chimpanzé qui fumait toute une cigarette en deux ou trois inspirations. Cela nous

avait fortement impressionnés, Christian et moi. Tout comme nous serons aussi très étonnés, un peu plus tard, de voir ce même monsieur qui fumait beaucoup et qui parfois jetait sa cigarette après une seule bouffée. Ce fut le cas alors que nous devions prendre un tramway à Liège. Je n'en revenais pas : comment peut-on jeter une cigarette à peine entamée? Cela choquait nos visions économes de la vie, nous qui allions ramasser des mégots dans la rue et sur le perron de l'église pour les donner à des clochards de Herve qui s'en trouvaient bienheureux. Cela avait de quoi nous stupéfier!

Et puis, ce gros monsieur revint et resta même à la maison pour y dormir... Nous trouvions cela étrange. Nous fûmes aussi étonnés et même contrariés quand nous constatâmes que maman trouvait ce monsieur bien sympathique, au point de l'inviter une seconde, puis une troisième fois en quelques jours. Je me souviens que lorsqu'elle nous annonça que ce monsieur deviendrait bientôt notre second papa, nous avons été d'abord interloqués, puis réellement ennuyés. Christian s'est fait à cette idée plus vite que moi.

On dut bientôt l'appeler « papa ». Je me souviens que cela nous fit un choc à Christian et à moi, mais plus à moi. Moi, il m'a fallu quelques semaines avant d'accepter cette situation. Je n'aimais déjà pas trop embrasser le monde, mais quand il a fallu embrasser Jean Warnant, je trouvais cela très déplacé. Je n'ai accepté de le faire, le soir notamment, qu'à la seule condition que j'embrasse ma maman après afin de m'endormir sur le baiser de maman pour la nuit.... et non avec la trace de ce baiser d'un monsieur encore inconnu. Je n'appréciais guère cette intrusion dans notre cocon familial.

Mais ce fut quand même une époque agréable, remplie de changements, d'imprévus. Nous allions partir au Congo, comme Tintin ou comme Tarzan. Il fallait préparer les bagages, s'équiper. Ce furent les préparatifs du mariage et du grand départ. Oh! cela prit quand même des mois, mais « papa » devenait très sympathique : avec lui, on est sortis de Herve, on a été à Liège, à Bruxelles pour s'équiper et passer la fameuse visite de médecine tropicale, avec piqûres antityphiques et divers vaccins (fièvre rouge, fièvre jaune)... Très vite, il sut nous adopter et le bonheur suprême, c'est quand il a fallu liquider toutes les bouteilles, les pots vides et autres vidanges consignées que maman avait accumulées à la maison. Il déclara que si nous allions les rendre au magasin, nous pourrions garder la monnaie qu'on nous rendrait. Là, Jean Warnant nous a conquis. On s'est fait un petit magot, Christian et moi. Oui, cela nous plut énormément et de surcroît, on vidait la maison.

Nous vendrons de la même manière de belles bouteilles de sirop de grenadine et des dames-jeannes vides de vin lorsque nous serons en Afrique. Là, ce ne seront pas des vidanges consignées, mais une vente sur le devant de la maison, vente aux indigènes qui étaient très friands de certaines bouteilles (surtout les transparentes).

Puis, il y eut l'équipement pour la colonie : nouveaux habits légers et toutes sortes de choses pour vivre dans la brousse, comme la fameuse tondeuse pour se couper les cheveux – pas de coiffeurs en brousse – et aussi des livres pour nos études. Il fallait prévoir que nous aurions peut-être des cours particuliers, c'est ce qui se passera durant un an et demi. Puis le bouquet : les casques coloniaux. Il y avait à Liège un magasin spécialisé dans l'équipement colonial. Nous y avons acheté des malles métalliques, des produits divers et surtout les casques de liège, chacun le sien, à porter tous les jours

de 9 h à 16 h, pour éviter les coups de bambou, comme on disait. Je nous revois paradant avec nos casques coloniaux en pleine ville de Herve. Là, nous étions Christian et moi très fiers de porter ces casques en pleine rue de Herve. Fiers comme Artaban et semblables à Tintin au Congo! Nous aurions voulu, je crois, pouvoir les emporter en classe mais vraiment, il n'y avait pas assez de soleil...

Je nous revois allant vendre les bouteilles consignées et pouvoir garder l'argent pour nous! Quel cadeau royal! Jamais maman n'aurait consenti ce grand sacrifice à son budget. Tout changeait, on voyageait. Je nous revois faisant des courses à Liège et même à Bruxelles pour les vaccins. Pour nous qui n'avions jamais pris de taxi, ce fut lacune vite comblée pour nous déplacer à Liège, chez Bobonne Warnant, ou dans les magasins et même à Bruxelles pour les vaccins et autres papiers. Nous allions dans les restaurants (où je me gavais d'œufs à la russe ou d'assiettes anglaises), même parfois dans un café, où je commandais toujours un Bovril ou alors un sirop de menthe, selon la température. Il faut comprendre que nous n'avions jamais mis les pieds dans un taxi ni dans un restaurant, encore moins dans un café. Quels bouleversements dans nos petites vies si rangées! Jean Warnant savait jouer aux cartes; il m'a appris des trucs qui émerveillaient mémère et il m'a expliqué comment faire les mots croisés. Il avait une écriture belle, franche et droite que j'ai essayé d'imiter un certain temps... On a aussi été au cinéma... et puis ce fut le mariage de maman, en novembre 47.

À l'école, les frères avaient pensé à moi pour jouer le rôle de Jésus dans une pièce. J'ai dû me récuser, à ma grande confusion. Mais la joie de partir l'emportait sur cette déconvenue. Les amis Jeannot et Popol nous jalousaient évidemment. Et je nous revois encore dans la cour du collège – qu'est-ce qu'on faisait là? En maraude un dimanche sans doute – , - j'étais occupé à leur montrer les grands arbres, côté est, et leur expliquer très sérieusement et tout naturellement que bientôt je serais dans les arbres du Congo, avec mon poignard à la ceinture, me balançant sur une liane exactement comme Johnny Weismuller dans le dernier Tarzan... Aussi simple que cela! C'était ça, mon Congo à moi! Nous étions sérieux comme des papes et les amis m'écoutaient bouche bée.

Remariage et vie nouvelle

Le 31 octobre 1947, me semble-t-il, eut lieu la discrète cérémonie du mariage de papa et maman à l'église Saint-Remacle à Liège. Je revois la grande photo souvenir de cette petite cérémonie : beaucoup de femmes. Sur la photo, les deux seuls hommes, outre le marié et ses deux « fils » avec nos nouveaux manteaux blancs, étaient oncle Lucien Hock et Désiré Dacht, le copain de tante Mia la sœur de papa. Côté femmes, outre tante Marthe et tante Mia, il y avait là aussi nos trois grand-mères : Bobo, la mère de maman, mémère Bonsang et Bobonne Warnant, tante Zette et Fina Guissard, une grande amie de maman. Sur la photo, prise devant le petit porche à l'entrée de l'église Saint-Remacle à Liège, Finette a l'air de porter une énorme bouteille sur la tête, car elle était placée juste devant une très grande affiche annonçant je ne sais quelle boisson.

Je ne sais si Riri était présent. Riri (Henri Mulkay) était le fils unique de tante Mia et il était apprenti pâtissier à cette époque. Mais il faisait son service militaire et était fiancé à Josette, une gentille fille au rire explosif. Le repas de noces en toute simplicité eut lieu au 7, thier de la Chartreuse, chez Bobonne

où nous habiterons quelques jours un peu avant le grand départ pour le Congo. Je nous revois à ce petit banquet et lors des photos prises dans le jardin. Tout le monde était heureux, surtout l’« oncle » Désiré Dachet, un homme rigolo qui travaillait au téléphone comme notre nouvelle tante Mia. Quand l’oncle Désiré avait un verre dans le nez, il ne manquait pas d’entonner des belles chansons à boire. Il a tellement chanté :

*J’aime le jambon et la saucisse
J’aime le jambon quand il est bon.
Mais j’aime encore mieux le lait de ma nourrice,
j’aime le jambon et la saucisse...*

que j’ai fini par la bien connaître. Et depuis lors, chaque fois que je chante cette chanson à boire, je me souviens de lui.

Du côté Warnant, il y avait aussi la veuve française d’un vague cousin qui fut déporté et tué à Dachau. Elle s’appelait tante Yvonne, parlait très vite en vraie Parisienne et aimait rire. Nous l’aimions bien, tante Yvonne. Elle était très nerveuse et clignait beaucoup des yeux. Pour le banquet, je renvoie Anagnosophile au chapitre 5 qui suit.

Papa et maman se sont sauvés deux ou trois jours à Bruxelles pour leur lune de miel. Je me souviens que Christian et moi n’étions pas très contents de les voir s’éclipser seuls. On eut beau nous expliquer les mœurs et coutumes conjugales, cela ne faisait pas du tout notre affaire. Aussi étions-nous plus contents lorsqu’à leur retour, nous avons avec eux fait un second voyage de noces à Ferrières, sur l’Ourthe dans les Ardennes liégeoises. Il m’en souvient, il a beaucoup plu ces trois ou quatre jours. Mais quelle impression de douceur, de calme dans la belle nature, avec ses bonnes odeurs de la forêt que nous ne connaissions guère à Herve où on ne voit que pâturages.

Peu d’enfants peuvent se vanter d’avoir accompagné leurs parents, enfin leur mère lors de son voyage de noces. Nous, oui : Ferrières! Souvenirs mélangés d’odeur de pluie, d’auberge, de bons déjeuners, de promenades, d’arbres mouillés. Forte odeur des bois, de la résine, des dernières floraisons, de l’herbe grasse. Nous étions à la fin de l’automne, déjà dans les premiers froids. Je revois un talus. Parfums des diverses essences végétales vertes et humides, des champignons, de la mousse... Nous étions en novembre 1947. Fricassée du matin... odeurs et sensualité. J’en reparlerai au chapitre 5.

Nous sommes rentrés à Herve, car il fallait poursuivre nos classes avant le grand départ, Christian en deuxième et moi en quatrième.

Entre-temps, en janvier 1948, nous aurons l’occasion d’assister au départ de nos grands cousins et cousine Jacques, Pierre et Josiane, qui eux aussi rejoignaient le Congo avec leur maman et leur papa venus les chercher. Ils partiront de Melsbrœk, avec Raymond Hock qui allait rejoindre son papa, oncle Robert. Pendant ce temps les aînés de ces deux familles restaient en Belgique: Roger Hock, fils aîné d’oncle Robert commençait à courtiser et restait en Belgique, chez sa grand-mère maternelle; il songeait à rentrer à l’armée, comme professionnel, tandis que Paul et Monique Lejeune résidèrent chez tante Zette et complétèrent leurs études à Liège. Il pleuvait lorsque le DC-4 s’envola.

Un jour, nous sommes allés à Bruxelles pour la visite médicale avant le départ pour la colonie, et les fameuses piqûres contre le typhus, la fièvre jaune et la fièvre rouge. La piqûre antityphique laissait un douloureux souvenir pendant deux ou trois jours¹. Je ne sais pourquoi ce voyage à Bruxelles, début 48, restera toujours associé dans mes souvenirs à Édith Piaf et les neuf compagnons – avons-nous été voir un film avec eux... ou en a-t-on parlé aux *Actualités*? – et aussi à un jeune acrobate qui faisait des fameuses démonstrations d’équilibre sur une canne, sur la pointe du dôme du Bon Marché ou de l’hôtel de ville de la Grand-Place. Un jeune homme de seize ans, plus hardi qu’un funambule, plus souple qu’un contorsionniste, posait la pointe d’une canne sur l’extrémité la plus élevée du dôme, et dans un équilibre des plus instables se redressait en poirier sur cette canne tenue d’une seule main. C’était le soir, l’artiste était très loin de nous, tout là-haut, illuminé par des projecteurs. Nous étions petits, minuscules, perdus dans la foule au pied de ce miracle d’équilibre, de force et d’audace.

Comment ce souvenir est-il resté accroché aux circonvolutions de mon cerveau, quelque part peut-être entre l’aqueduc de Sylvius et la scissure de Rolando? Mystère, mais le souvenir est bien là : miracle de la mémoire!

Les agents coloniaux avaient six mois de congé tous les trois ans. Mais cette fois, comme il revenait après un long séjour de huit ans, comprenant la guerre, il avait eu droit à dix mois. Il fallut bien cela pour prendre femme et deux enfants, les équiper et repartir en bateau vers l’équateur. Comme le voyage maritime durait 15 jours, et encore 15 jours pour le voyage fluvial jusqu’à Stanleyville, où il devait rentrer dix mois après son départ et où nous sommes arrivés fin mai 1948, je suppose que son irruption dans notre vie date du mois de juillet à peu près. Je me souviens en effet qu’on a fêté mon dixième anniversaire à l’hôtel des Chutes à Stanleyville, où nous avions pris pied pendant quelques jours en attendant de connaître le lieu exact de sa destination finale, qui serait Basoko.

Il est certain que sans lui, sans Jean Warnant, qui nous emmena au Congo et nous donna trois petites sœurs, des demi-sœurs², sans notre nouveau papa donc, il est certain que notre vie eût été totalement différente. Tout le monde applaudit à ce remariage, y compris mes grands-parents paternels qui adoptèrent « papa » comme un second fils.

Jean Warnant fut pour nous tout un personnage. Intelligent, à son aise, juste, il aimait rire et blaguer. C’était ce qu’on pourrait appeler un bon vivant, parfois colérique. Il détestait les honneurs. Ainsi, il fut très heureux de quitter le Congo juste avant que n’arrive le roi Baudouin, en 1955, sinon il aurait été de corvée avec uniforme et décorations. Et cela, il ne le supportait pas. Il détestait également les armes. De service, en Afrique, il devait avoir un revolver, mais il avait demandé à maman de le cacher et préférerait ne pas savoir où maman l’avait caché, tant il en avait peur. Je revois encore son écriture très sûre et affirmée, grande, large et droite, un peu orgueilleuse, et notamment sa manière d’écrire les

¹ Lorsque nous irons au Congo, en 63 avec Nicole, nous repasserons par le même dispensaire, les mêmes cabines de déshabillage et les mêmes piqûres.

² Dans ce cas-ci on les appelle des sœurs utérines parce que nées de la même mère. Dans le cas du même père, on dirait consanguines, et pour des enfants nés du même lit, on dit simplement frères et sœurs germains. Savais-tu cela, Anagnosophile?

majuscules que je lui enviais et que je dois avoir plus ou moins copiée, notamment quand il faisait ses « cross », c'est-à-dire ses mots croisés. Il avait le souci constant de nos études et du bon langage. C'était aussi un homme aux convictions religieuses très fortes et très affichées. Nous le découvrirons plus tard. Il avait très peur de l'avion, d'où nos nombreux voyages en bateau. La seule fois qu'il prit un avion, ce fut avec maman, Christian, Marie-Ange et Josiane pour traverser le lac Kivu (un voyage d'une demi-heure) et venir me rejoindre à Bukavu quand ils ramenaient de Watsa Christian qui avait été malade. Ils avaient pris un petit Doover à six places et occupaient à peu près tout l'avion. Pendant la traversée, maman lui dit : « Viens voir la pirogue ». Il se leva pour aller de l'autre côté, où était maman, puisque les rangées n'avaient qu'un siège de large. À ce moment-là, l'avion fit toute une embardée, à cause du changement de poids. Le pilote est venu lui dire de garder sa place... Oui, Jean Warnant était un homme de poids, un personnage important!



• Quelques compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 27, 44 et 49 •

CHAPITRE 5

UN TRONC, TROIS BRANCHES

Contrairement à la plupart d'entre vous, amis Anagnosophile qui avez deux grands-pères et deux grands-mères bien comptés, Christian et moi nous n'avons eu qu'un grand-père, mais trois grands-mères. Hein! ça vous en bouche un coin. Le grand-père, c'est grand-papa, François Bonsang, le parrain de Christian. En effet, nous n'avons pas connu notre grand-père maternel, Charles Hock l'ingénieur, parce qu'il mourut en 1941. C'était mon parrain, mais je ne l'ai pas connu, je n'avais que trois ans à son décès. Donc il ne compte pas. Mais nous avons bien eu trois grands-mères. Oui, oui, vous avez bien lu : trois. Il y eut Bobo, Mathilde Hock, mère de ma mère; Maria Closset épouse Bonsang, ma marraine que nous avons tous appelée mémère; et enfin, celle peut-être que nous avons le plus connue, la maman de Jean notre second papa, Angéline Warnant, dite Bobonne, la grand-mère de mes trois demi-sœurs. Car nous avons plus côtoyé cette dernière depuis 1947 jusqu'aux années 80. En effet, nous avons un peu vécu au thier de la Chartreuse du temps du remariage de maman, puis durant notre congé, retour du Congo en 1951-1952, et enfin lorsque nous habitâmes rue Saint-Julien à Outremeuse, elle venait presque tous les jours pour le souper. Nous pensions qu'elle était veuve, car nous avions toujours cru que le papa de Jean Warnant était décédé. Il ne nous en parlait jamais. Mais en réalité, un jour, nous le vîmes apparaître, assez maigre et maladif. Il avait retrouvé la trace de son fils et s'est repris d'amitié pour son ex-épouse, Angeline, Bobonne et leur fils et sa famille. Il mourra quelques mois après ces retrouvailles. Je n'ai rien d'autre à dire sur ce revenant qui était au fond le grand-père de Marie-Ange, Josiane, Ninou et de leur unique cousin, le grand Riri Mulkay, fils unique de tante Mia, comme je vous l'ai dit au chapitre précédent. Donc, ces quatre grands-parents (un grand-père et trois grands-mères), indiquent bien que le titre de cette section n'est pas usurpé : le vieux tronc que je suis s'est payé le luxe de s'appuyer sur trois branches maîtresses. Oui, le vieux tronc c'est moi, dans mon idée, et non pas mon grand-père, évidemment. Oui, comme dans tous ces plans de générations qu'on appelle arbres généalogiques le tronc unique, en bas de la page, descend bien de ses branches situées plus haut. C'est le contraire de la nature, mais c'est ainsi. Considérez que ces branches sont nos racines, et tout le monde comprend ça. Eh bien Christian et moi, nous avons trois grosses racines au-dessus de nos têtes. C'est pas trop lourd, non ça va, ça se supporte!

Côté Bonsang

Mes grands-parents Bonsang

Si physiquement j’ai plus une allure de Hock, nez aquilin, la voix aussi, et une alopécie naturelle pour l’âge, quoique je sois poilu de corps (et tous les Hock sont assez poilus, c’est bien connu), il n’empêche que beaucoup de mes talents naturels me viennent sans doute plus du côté paternel. Pour me résumer, j’ai parfois l’impression de me reconnaître en voyant des photos de mes oncles Hock, surtout oncle Carlos¹. Par contre, le goût du théâtre et le peu de bagout que je possède me viennent tout droit de ma grand-mère Bonsang, dite mémère.

Mes grands-parents paternels, François Bonsang, né le 3 août 1882 (Nicole et moi nous sommes mariés le jour de ses 81 ans) et Maria Closset, née le 6 avril 1886, sont tous les deux originaires de Herve. Je les ai toujours connus là. Ils se sont mariés à Herve en 1907 et ont ainsi fêté, toujours à Herve avec nous tous, leurs noces d’or en 57, de diamant en 67 et de brillant pour leurs 65 ans de mariage en 1972. À la fin de sa vie, quand ma grand-mère l’a quitté en 1975, grand-papa a accepté d’aller vivre chez sa fille, ma tante Marthe, au boulevard d’Avroy à Liège, puis il reviendra à l’Hospice de Herve et c’est là qu’il s’est tranquillement éteint en 1980, à 98 ans.

Dans leur jeunesse, mes grands-parents s’étaient acheté une maison place Albert à Herve, dans laquelle nous habiterons un an et demi, en 46-47. Pendant ce temps-là, eux habiteront en face de l’hôtel de ville, une grosse maison avec jardin dont l’entrée se situait sous un porche. C’est là surtout que j’ai découvert *Le Fantôme* et le *Professeur Nimbus*, comme j’en parlerai aux chapitres 4 et 6. Ils avaient acheté la maison de la place Albert pour quinze mille francs. À l’époque, au début du XX^e siècle avant la Première Guerre, cela devait valoir quelque chose, mais ce prix devenu dérisoire avec l’inflation faisait rire ma grand-mère lorsqu’elle nous en parlait cinquante ou soixante ans plus tard. En ce début de XXI^e siècle, 15 000 francs s’échangent pour à peu près 350 euros, le prix d’une bicyclette!

Dans l’Antiquité romaine, on distinguait les Patriciens et les Plébéiens. Si les premiers étaient plus raffinés, d’origine noble, les seconds issus du peuple avaient des goûts plus terre à terre, plus communs. Ils étaient plus simples, mais foncièrement bons. De mes deux branches ancestrales, je pourrais dire que la ligne maternelle devait être plus patricienne, sans être aristocratique (au grand dam de certains de mes cousins Hock qui auraient aimé se croire issus de la cuisse de Jupiter, ou au moins de la matrice d’une archiduchesse), alors que la ligne paternelle avait sans conteste la force tranquille et populaire du plébéien. Les Bonsang, essentiellement mes grands-parents de Herve, étaient beaucoup plus de la classe moyenne et laborieuse, ouvriers même. Peu d’études.

Ma grand-mère avait chanté comme actrice dans des opérettes locales à la Mélomane et fumait comme un Turc, devrais-je dire comme une Turque (sans c)? C’est sensé... Elle devait être un beau brin de fille avec sa tignasse acajou, et a dû faire tourner quelques têtes masculines de la cité avec son sourire et son franc-parler. Mon grand-père était plus taciturne, mais il avait un cœur d’or et un

caractère très facile. Il n’a pas fait beaucoup d’études, commerçant dans les meubles d’occasion, mais il écrivait très bien. On peut dire que son écriture était de la calligraphie avec une orthographe excellente. Je relis encore ses cartes postales ou ses articles envoyés à la Libre Belgique dont il était un correspondant local. Au fond, pour leur commerce, pour leur fonds de commerce, mémère était la fouineuse dans les salles de vente, celle qui achetait et aussi celle qui vendait autour d’une bonne « jatte » de café. Mon grand-père était le livreur (en brouette) et le secrétaire de la maison.

Mon père a suivi des cours de dessin d’architecture, sans être architecte. Mes parents se sont connus, fréquentés et mariés après le mariage de leurs sœur et frère (Marthe, sœur de mon père et Lucien, frère de ma mère). Il est bon de savoir que pour les grands-parents Hock, les inclinations de mon oncle Lucien pour ma future tante Marthe constituaient une mésalliance. Je ne connais pas tous les éléments de ce sombre drame, mais qu’il me suffise de dire que Lucien a dû outrepasser certains interdits familiaux pour voir sa belle. Marthe était *persona non grata* à la maison carrée de Fléron. Une fois le mariage célébré, sans la participation des Hock je crois, la situation s’est rétablie et ils ont même habité à Fléron. Si bien que lorsque plus tard Josiane Hock, ma future maman a trouvé Franz Bonsang, mon futur papa bien de son goût, et qu’ils se sont plu l’un à l’autre, les fréquentations se sont déroulées beaucoup plus normalement. On peut dire que mon oncle et ma tante avaient défriché le terrain. Et j’ajouterai que mon père fut vraiment le bienvenu auprès de mon grand-père, Charles Hock. Oui, mon grand-père maternel qui était aussi mon parrain adorait mon papa, selon les dires de ma grande cousine Monique Lejeune. Elle pense même que c’est la mort brutale de mon papa en mai 40 qui aurait atteint mon grand-père et l’aurait achevé! Elle dit qu’il n’a jamais pu supporter la mort de son beau-fils et que depuis ce jour, c’est un peu comme s’il avait accepté de se laisser aller à la mort en 41, lui aussi...

Odeurs (le tabac, le cuir, le bon café...)

Quand je ferme les yeux et que je me revois chez mes grands-parents place Albert à Herve, ce sont d’abord les impressions de chaleur et de froid, puis les effluves qui me reviennent en mémoire. N’oublions pas que pour ce qui est des habitations de mes grands-parents, je n’ai jamais connu que la maison de mes grands-parents Bonsang. En effet, nous n’allions pas dans la grande maison carrée de Fléron, sauf quand j’étais tout petit, mais je n’en ai gardé que très peu de souvenirs. Et puis, dès la guerre et la mort de mon grand-père maternel en 41, la maison sera en partie occupée par les Allemands, puis par la municipalité (bureau des contributions de Fléron) et sera vendue vers 47 ou 48. Bobo (la maman de ma maman) n’aura plus de domicile et sera hébergée durant la guerre chez l’une ou l’autre de ses trois filles en Belgique – chez tante Madeleine sur la grand-route à Beyne, chez tante Zette à Liège (rue Frédéric-Nyst) ou encore chez nous, rue du Collège à Herve. Plus tard, elle habitera avec Monique, puis sera mise en pension à Elvaux, près de Herve.

Donc quand je pense à la maison de mes grands-parents, fatalement c’est la maison de la place Albert qui me revient à l’esprit. Et cette maison, je la sens d’abord. Mais le verbe sentir a plusieurs sens dans notre pauvre langue française. Je peux sentir le velours d’un fauteuil, je peux ressentir qu’il

¹ Mon frère par contre ressemblait beaucoup plus, physiquement, à notre père, tout le monde le disait.

fait bon et agréable ou plutôt frisquet dans telle pièce. Enfin je respire et perçois les bonnes odeurs de friture, de cirage ou du cigare de mon grand-père, ou encore de tel parfum... C'est à ces deux dernières acceptions que je faisais allusion plus haut.

En 1946, maman était fatiguée d'avoir passé toute la guerre à la tête d'un magasin de rideaux, rue du Collège, veuve avec deux enfants. Elle trimait. Chaque fois que la porte d'entrée sonnait, elle devait descendre pour le client, parfois manipuler des gros rouleaux de tissu, en couper, remballer, remiser, remonter, puis dring... encore un client. C'était épuisant. Aussi, comme oncle Lucien et tante Marthe, avec leurs trois enfants, étaient prêts à reprendre le fonds de commerce, ils ont convenu que nous irions dans la maison de la place Albert et que mes grands-parents se trouveraient une petite maison au centre-ville pour leur commerce de meubles. Nous nous sommes installés à trois en 1946 jusqu'à notre départ pour Liège avec Jean Warnant, fin 1947.

Lorsqu'on entrait dans la maison, on longeait un couloir sur la gauche de la maison jusqu'à la cuisine au fond. Ah! notre petite cuisine, comme je m'en souviens bien, avec la pompe et un meuble de coin en triangle qui servait de rangement jusqu'au plafond. La pompe donnait une eau très pure venue d'un puits sous la maison, mais on avait aussi installé un robinet avec les eaux courantes de la ville. L'éclairage de la cuisine provenait de deux sources, une grande vitre intérieure donnant sur ce que nous appelions la terrasse, qui était en contrebas de la cuisine, une marche d'escalier plus bas, et un toit de vitre qui donnait un gros éclairage *a giorno*. L'autre source de lumière était une fenêtre au fond de la cuisinette qui donnait sur une cour minuscule.

J'ai eu la scarlatine (enfin, je pense que c'était la scarlatine) et on m'avait aménagé une sorte de divan-lit à même la petite cuisine. C'est là que je me souviens avoir lu mes premiers exemplaires illustrés du *Journal de Tintin*. Je revois en particulier certaines images de couverture qui m'avaient fortement impressionné, comme le « tripode » d'une attaque de Martiens tiré du roman *La guerre des mondes* de Welles, ou une image de Blake et Mortimer mal pris dans leur histoire du *Secret de l'Espadon*. À cette époque de 46, Hergé publiait *Le temple du Soleil*.

Un jour, alors que mes grands-parents habitaient la maison¹, grand-papa revient d'avoir été faire une commission ou livrer un meuble quelque part avec sa brouette; il entre et... plus de meubles dans la cuisine ou dans le salon! Il s'étonne, s'inquiète. Et mémère lui explique qu'elle a vendu les meubles en question à un client. Il faut dire que les clients étaient souvent invités à venir prendre une petite tasse de café, ils jasaient avec mémère. Or ce client-là voulait un *set* de salon ou de cuisine, mais pas vraiment comme ils avaient dans le magasin à l'avant, non... plutôt comme le vôtre, là! Ma grand-mère lui dit : « Tu le veux? » On tutoyait aussi beaucoup. « Je te le vends! » Aussitôt dit, aussitôt fait.

La maison de la place Albert avait une particularité : le rez-de-chaussée était bien agréable. La cuisine à l'arrière et le salon (anciennement c'était le magasin) qui donnait sur la place Albert et dont le poêle ronflait étaient chauds et accueillants en hiver. Entre les deux, une salle à manger assez sombre et austère dans laquelle on n'allait guère, sauf aux grandes occasions. C'était peut-être dû à l'exiguïté

des pièces et l'impression aussi qu'en étant à l'étroit, on était très proches les uns des autres. Cela apportait de la convivialité dans nos réunions familiales. Mais le premier étage était rarement chauffé, il y faisait fatalement plus frais. Que dire alors du second étage où j'ai souvent logé quand je venais visiter mes grands-parents à dix-huit et vingt ans? Le gros édredon qui recouvrait le traversin et (parfois) la chaleureuse bouillotte n'étaient pas de trop dans cette cité, capitale du plateau de Herve battu par les vents et la neige... Ajoutez à cette douce atmosphère l'odeur agréable du charbon qui se consumait, et vous retrouverez cette ambiance si douce et familiale qu'on retrouvait dans beaucoup de foyers à cette époque. Par contraste avec la cuisine et le salon, la petite terrasse arrière, toujours fermée l'hiver, était froide et désagréable. Et si j'ouvre les yeux à ces souvenirs, je vois cette terrasse très éclairée par une large baie vitrée, alors que le salon, la salle à manger et la cuisine étaient plutôt sombres.

Mais je perçois d'autres odeurs, les relents de friture des grasses préparations de ma grand-mère. Et je la revois servant l'appétit pantagruélique de mes cousins Renard, Gilles et Francis. Gilles en particulier dépensait beaucoup d'énergie dans ses courses de natation, puis dans ses flirts... Et ma grand-mère qui l'admirait, l'adorait et lui pardonnait tous ses esclandres, ma grand-mère que nous appelions tous mémère car c'est ainsi que Gilles, paraît-il, l'appelait lorsqu'il était petit, mémère donc adorait lui préparer des monceaux de frites... Un jour j'ai vu mon cousin dévorer six œufs cuits durs avec force tartines beurrées, bifteck et frites à profusion. Une autre fois, je me souviens que mémère insistait pour que je mette beaucoup de beurre sur mon pain. Elle disait : « Mets du beurre, donc, André! » Ou bien alors, « macrale » ou « ratoureuse »¹ comme elle pouvait l'être, elle se retournait vers mon grand-père et murmurait : « François, notre André n'aime pas notre beurre! » Sur mes dénégations, alors elle insistait : « Alors, mets-en! N'aie pas peur de beurrer ta tartine, donc, m'fi! ». Oui, mémère était une femme de caractère! La bonne odeur des fricassées reste dans ma mémoire, ancrée à mes grands-parents de Herve. Dans ce pays de lait et de fromage, ils se faisaient souvent une bonne fricassée d'œufs au lard. Et il leur est même arrivé de se relever la nuit, insomniaques, et de s'en faire rôtir une excellente, de la déguster puis de se rendormir...

Avec la fricassée et les bons pains beurrés, ma grand-mère était spécialisée dans le bon café bien fort, fait à la chaussette. C'est d'ailleurs elle qui m'a appris comment on procède. Il ne faut jamais verser l'eau bouillante sur le bord du filtre ou de la chaussette, mais laisser couler un mince filet d'eau bouillante directement au centre du bouillon brun et mousseux, dans lequel le bon café moulu dégorge toutes ses saveurs. Si vous essayez de nettoyer la mousse en versant sur le côté, l'eau, en partie, passe directement dans la cafetière et n'a pas le temps de s'imprégner du délicieux café. C'est ça le bon jus de chaussette fumant et délectable. Il me semble que nous appelions cela un ramponneau, le sac qui sert de filtre dans la cafetière... Hourra! je suis fier de ma mémoire. Si mon *Larousse* de 2014 ne connaît pas ce mot, un texte pigé sur internet me confirme mon souvenir. Je lis pour « ramponneau » : *filtre en forme de bourse introduit dans la cafetière*.

¹ Ils l'ont habitée avant et après notre bref séjour, car ils sont revenus dans leur nid après notre départ.

¹ Macrale et ratoureux sont deux adjectifs wallons difficilement traduisibles. Ils signifient comédien, enjôleur ou « qui fait semblant ».

Il y avait encore d’autres odeurs dont je me souviens lors de nos réunions familiales à Herve : les pâtisseries que les Renard apportaient chaque fois qu’ils venaient (jours de fête ou simples dimanches). Oncle François Renard, mari de ma tante Évelyne, était boulanger-pâtissier et de son commerce de Hollogne ou Jemeppe, il nous apportait souvent de quoi nous sustenter pour le goûter... en particulier certaines gaufres aux fruits ou la tarte au riz.

Grand-papa fumait la pipe, parfois le cigare, de même qu’oncle Lucien et oncle François. Ma tante Marthe et surtout mémère n’étaient pas en reste avec leurs cigarettes. Je ne fumais pas à cette époque, cela me marqua d’autant.

Ces odeurs tenaces de fumée de cigarette, très prenantes, s’associent dans mes souvenirs à la salle d’attente de la gare de Herve où il nous arriva, tout petits, de patienter en attendant le train qui devait nous emmener, Christian, maman et moi, à Beyne-Heusay ou à Bois-de-Breux chez nos tantes Madeleine ou Odette. Ces trains ont disparu depuis belle lurette et sans doute la gare aussi, mais l’odeur tenace de la fumée, elle, imprègne encore mes moindres souvenirs. Quand c’était la nuit et qu’il pleuvait, cette odeur persistante devenait même désagréable. Odeur de cendre aussi.

De la maison de la place, il se répandait parfois, surtout en hiver, les bonnes odeurs d’encaustique et de cire qui émanaient des meubles de la salle à manger ou de la rampe d’escalier, comme si la douce chaleur des poêles à charbon pouvait transporter ces fines émanations du mobilier.

Les jurons de mon grand-père

Mon grand-père avait d’abord été cordonnier dans une manufacture. Un accident assez grave a fait qu’il a préféré changer de métier et il s’est reconverti dans la vente de meubles d’occasion. Ma grand-mère surtout aimait fouiner dans les salles de vente. Bref, habitué à manipuler des meubles et ne possédant ni camion ni camionnette, et encore moins un cheval avec charrette, mais une simple brouette ou des charrettes (avec chevaux) de location, il lui arrivait de jurer comme un charretier! Rien que de très naturel! Une fois, il nous a rencontrés dans les rues de Herve, Christian et moi. Or, il avait sa brouette vide, alors on n’a fait ni une ni deux, on a embarqué sur la brouette devenue notre carrosse et il nous transporta. Mais il y avait une ruelle avec des escaliers à descendre. C’était la longue ruelle Lamaye que nous empruntons souvent. Et là, je vous jure qu’on a rigolé, en même temps que nos oreilles entendaient le clap-clap sonore de la roue de bois sur les marches et que nos fesses se doutaient bien qu’il y avait du remous dans l’air! Et grand-papa riait de nous voir rire.

Souvent aussi à la maison, notre grand-popa nous prenait sur ses genoux et nous chantait « Je m’en vais à Rouen, sur mon petit cheval blanc. Il a tant mangé de blé que son nez est tout pelé ». Et il faisait aller ses genoux, nous balançant selon un certain rythme. « Au pas, au pas... », puis « Au trot, au trot », et le rythme s’accélérait, et nous attendions la suite! « Au galop, au galop », là, il accélérail encore puis écartait les genoux et nous tombions, mais il nous tenait par les mains. Aucun danger. On adorait ! Puis on recommençait avec un autre cheval : « Je m’en vais à Paris, sur un petit cheval gris. Il a tant mangé de blé... », etc. Il y avait le cheval bai pour Roubaix, le cheval pie pour Pavie, le cheval noir pour la Loire et que sais-je!

Évidemment il nous prenait l’un après l’autre, pas les deux ensemble quand même... Et nous criions, tendant les bras : « À mon tour, à moi! ». Oui, celui des deux frères qui n’était pas à cheval attendait avec impatience le moment de monter. « À moi, à mon tour! »

Les jurons de mon grand-père avaient la particularité qu’ils étaient tous en UUU. Je me souviens de « mauliû » qui provient sans doute de « maudit dieu » mais c’était, dans sa bouche, tellement loin du sens exact et simplement l’expression d’une colère divine et vite passée, car mon grand-père était très sanguin, un homme au caractère primaire, à court terme. Ses jurons étaient rares et résonnaient uniquement quand il était dans une grosse douleur ou une sainte colère, pour s’être écrasé le front contre un chambranle de porte, ou avoir assisté à la même rencontre entre ce cadre de porte et son petit-fils, par exemple, ce qui était quand même peu fréquent. Ses invectives étaient rares, mais bien pesées et crachées comme un énorme crachat bien reniflé et bien glaireux! Il y avait parfois « milliuu » quand il se faisait mal ou qu’il avait oublié quelque chose dans une course que sa femme lui avait demandée, et aussi « mildiu » et bien sûr « nom di dju ». Tous en UUU, je l’ai dit.

Mon grand-père! Je l’entends encore me dire « Hé, qui volà? » quand en ouvrant la porte, il était tout surpris de me voir arriver. Une autre fois, je nous revois l’un à côté de l’autre au sortir de la guerre, sur le mur de la grande propriété des Meurens qui occupait une grande partie de la place pas loin de chez lui, occupés lui et moi à faire la vidange de nos vessies. J’étais certainement accouru à côté de lui, parce que je l’avais vu occupé à cette sainte occupation qui ne choquait en rien à cette époque. C’était dans les mœurs, une habitude et un privilège bien masculins, et j’avais voulu faire le grand à côté de mon grand-popa!

Si mon grand-père jurait à l’occasion, ma grand-mère, elle, fumait. Ce sont toutes ces cigarettes qui lui ont donné une voix rauque et tonitruante. Grand-papa aussi fumait, mais toujours la pipe ou le cigare.

Les oublis de mon grand-père

Pour l’anecdote suivante, qu’on me permette de laisser parler mes grands-parents dans leur wallon si expressif. Entre eux, ils s’exprimaient toujours en wallon; sans ces répliques en langue originale cela manquerait de sel et de vie. Je vois et j’entends encore ma grand-mère, fumant cigarette, trônant dans son fauteuil et demandant, en tendant le porte-monnaie pris dans le tiroir de la table de cuisine, là où elle avait l’habitude de poser ses billets de loterie : « *Françoes, vos n’vollez nin aller quweri ô pô d’bourre et du lessè?* »¹. C’était plus un ordre qu’une demande, d’ailleurs. Et aussitôt dit, François était aussitôt parti. Bonne pâte, mon grand-père. Vous aurez remarqué en passant qu’en wallon, on vouvoie facilement même un être proche comme un père ou un mari. Le tu est utilisé par les jeunes entre eux et n’est employé par les adultes que vis-à-vis des jeunes. Les jeunes vouvoient toujours leurs parents et les adultes entre eux aussi.

¹ « *François, vous ne voulez pas aller chercher un peu de beurre et du lait?* ».

Revenons à notre petite course. Après quelques minutes – la ville de Herve n’est pas grande – François mon grand-père revenait, la figure bien rouge d’avoir trotté, avec une livre de beurre. « *Et l’lessè, wis esti?* »¹, questionnait ma grand-mère. « *Oh! dji la co ine feye rouvi!* »². Et aussitôt grand-papa repartait avec le porte-monnaie et son écharpe dans l’air froid du matin. Puis ma grand-mère riait en nous regardant. Dix minutes plus tard, c’était au tour de François de rire de ses oublis si fréquents, la joue toute rouge d’avoir couru. Il avait soixante ou septante ans et était d’une santé à faire bien des envieux. C’est pas pour rien qu’il a vécu jusque nonante-huit ans! Et ma grand-mère jusque quatre-vingt-neuf! Tiens, les mêmes chiffres, mais inversés.

Si mon grand-père oubliait (en fait, c’était plutôt de la distraction, car il avait bonne mémoire), ma grand-mère, elle, riait et rêvait avec ses billets de loto.

Le café, les canards et les trésors de ma grand-mère

Elle avait un sacré caractère, ma grand-mère, et portait la culotte dans le ménage quoique je ne l’aie jamais vue en pantalon... Mon grand-père était toujours d’accord avec ce qu’elle avait décidé de sa voix grave, un peu cassée. Elle était une belle rousse acajou et fumait abondamment. Elle avait fière allure et j’en étais fier, de ma grand-mère. Je les aimais vraiment tous les deux. Un jour, elle soigna une amie condamnée par la Faculté... Lavements et purge canon pour venir à bout d’une occlusion intestinale carabinée... Rien à faire. Alors aux grands maux, les grands remèdes! Si ça ne sortait pas d’un côté, il faudrait bien que ça sorte par l’autre, se dit-elle. Elle lui fit prendre un vomitif dont elle avait le secret, et employa sans doute quelques racines d’ipéca. Le bouchon sortit par les voix naturelles, mais par en haut! On ose à peine imaginer... Je vous l’ai dit : une femme de caractère, cette mémère!³

Par diversion et pour changer d’atmosphère, je reviens au bon café de ma grand-mère (après les relents nauséabonds qui surnagent ci-dessus, mieux vaut l’arôme délectable d’un bon café, quand même!). Selon ma grand-mère, pour faire un bon café, tout dépend de la cafetière. Rien de tel qu’une bonne chaussette (un sac en tissu accroché à un cercle métallique – il me semble que nous appelions cela un ramponneau, oui je l’ai dit un peu plus haut) où le café doit être versé à profusion et l’eau bouillante versée au milieu du tas de café et mousser très fort. Elle m’expliqua que l’eau ne devait jamais être versée sur le côté de la chaussette, comme pour rattraper le café qui mousse et monte sur ce filtre ou cette chaussette (ou ce ramponneau), car cette eau passerait trop vite à l’intérieur de la cafetière, sans s’être suffisamment bien imprégnée du bon marc de café. Oui, oui, tout ceci avait été expliqué, mais une deuxième description s’avérait nécessaire pour que je fusse bien compris. La suite est nouvelle, rassurez-vous. Puis, disait-elle, il faut laisser reposer et retomber le tas de mousse-café, pendant que la bouilloire d’eau est remise sur le feu pour rebouillir. Il faut attendre pendant que l’eau rebout, puis verser l’eau bouillante jusqu’à ce que le café mousseux et onctueux monte jusqu’au rebord du filtre. Et ainsi de suite jusqu’à ce que la cafetière soit remplie; alors, le café est prêt. Il faut

le consommer immédiatement, sans se brûler car si on se brûle la bouche, c’est foutu. Il faut aussi sans doute un bon grain de café, pas trop torréfié, et bien sûr cela dépend avant tout de celui ou celle qui fait le café. Lorsqu’il est fait avec amour, lors d’une occasion particulièrement heureuse, je crois qu’il est à son meilleur...

Comme je l’ai dit, s’il est consommé noir il faut attendre un peu qu’il refroidisse suffisamment. Si on ajoute du lait (ce n’est pas mon cas), on peut le boire plus tôt. Ne pas mettre trop de lait, sinon c’est un lait au café et non un café au lait. Le terme « café-crème » utilisé en France convient mieux. C’est excellent, mais c’est un crème! Si vous appréciez le vrai café, il faut le consommer noir ou avec un peu de sucre au début.

Concernant le sucre, je recommande le « canard » justement, pour revenir au café noir après. Qu’est-ce que le canard, me demanderez-vous? C’est un procédé qu’on ne peut vraiment bien faire qu’en Belgique, là où les morceaux de sucre sont particulièrement durs. Le sucre de Tirlemont dont le secret de fabrication est toujours bien gardé en est le prototype. Il convient à merveille pour un bon canard, car il ne fond pas dès qu’on le trempe. C’est un sucre de betterave fait à Tirlemont, entre Liège et Bruxelles. Ma tante Marthe a travaillé là comme infirmière et m’expliquait que les coupures faites avec les blocs de sucre, extrêmement durs, étaient nombreuses et assez graves. Revenons à notre canard. Alors, on le tient bien entre deux doigts et on le trempe dans le café; il s’imprègne de café, prend une couleur brunâtre, mais reste bien ferme entre les doigts (ce qui n’est vraiment pas le cas des cubes de sucre de canne). Et alors on suce le sucre, en aspirant tout le café onctueusement sucré qui s’y est logé. Puis on recommence l’opération trempage, puis l’opération suçage, tant qu’il nous reste un sucre vaillant entre les doigts. Attention! ne pas faire trop de bruit en aspirant. Même si cela traduit une gourmandise délectable, ce n’est guère convenant pour les convives. Quand le sucre s’est épuisé et qu’on a avalé les derniers résidus qui s’écrasaient entre l’index et le pouce, il faut se rincer le « gorgeton » un peu trop sucré avec le café noir sans sucre. Un vrai régal!

Ma grand-mère gardait son trésor dans le tiroir de la table de la cuisine. Je les revois là, elle et grand-papa, comme sur un vieux cliché assis tous les deux dans leur cuisine, et j’entends Charle Trenet :

*Que reste-t-il de nos amours,
Que reste-t-il de ces beaux jours
Une photo, vieille photo de ma jeunesse...*

Donc le trésor... C’était un double trésor. D’abord toute la monnaie, et quelques rares billets qu’il fallait compter chaque soir pour vérifier avec les petites dépenses courantes de la journée (les courses aux provisions souvent faites par mon grand-père qui rendait bien ses comptes, des petits achats divers, des rentrées aussi, notamment la vente de meubles ou d’accessoires de leur magasin). L’opération compte courant durait cinq à dix minutes. Mémère ou mon grand-père transcrivait les entrées et les sorties dans un petit carnet. Il manquait parfois un ou deux francs au solde, mais ils ne s’en formalisaient pas pour autant.

¹ « *Et le lait, où est-il?* »

² « *Oh! je l’ai encore une fois oublié!* »

³ *Je rappelle simplement ici l’opération récupération des deux bagues de mon père racontée au chapitre 1.*

L'autre trésor, qu'elle aimait sortir de son tiroir-caisse de la cuisine quand elle avait des petits-enfants devant elle, était constitué d'un ou deux beaux billets de la loterie. Elle les sortait en attendant l'heure hebdomadaire où la radio allait diffuser les numéros gagnants. Ce qu'elle a pu rêver avec ces fortunes futures dans sa main! Elle partageait tous ses gains avec nous, ne gardait rien pour elle. « Mon bonheur, disait-elle, c'est de vous faire plaisir. Alors je diviserai le million (car on devait gagner le million, c'était assuré) entre ses onze petits-enfants à égalité. » Elle nous voyait construire, partir en voyage, nous acheter les trésors dont nous rêvions avec elle...

Un jour – elle en parla pendant un mois –, elle avait eu le numéro gagnant... à un chiffre près! Elle l'avait gardé celui-là pendant des mois avec la liste des numéros gagnants découpée du journal *La Meuse* pour preuve qu'elle avait vraiment frôlé un gros lot. C'était vraiment toute une cérémonie quand approchait l'heure du tirage et de la diffusion des numéros chanceux à la radio. Ce devait être la loterie coloniale. Et toujours la séance finissait de la même façon : pendant qu'elle déchirait les billets malchanceux, elle nous assurait que la semaine prochaine elle gagnerait et recommandait bien à mon grand-père, qui riait sous cape, de ne pas oublier d'acheter deux billets le lendemain... « *Edô, François?* »¹

Et le lendemain, deux billets de loterie dormaient dans le tiroir en attente du prochain tirage. Et ils faisaient donc rêver ma grand-mère, ces billets. Elle était toujours « presque » gagnante d'un gros lot. Elle gardait le billet « presque » gagnant et nous le montrait fièrement en nous assurant qu'un jour, ce serait vraiment le billet gagnant. Elle y croyait dur comme fer et rêvait, rêvait de tout ce qu'elle nous paierait, les voyages qu'elle ferait avec nous, ses petits-enfants.

Les peintures et *Le rappel*

Je l'ai dit, ma grand-mère chantait, mais mon grand-papa dessinait très bien. Il nous en a fait des poules, des pigeons, des chevaux avec son crayon! Il avait aussi une très belle écriture. Et je pense à mon cousin Francis qui dessinait bien également, surtout des pigeons qu'il adorait, car il fit l'élevage de pigeons voyageurs et a eu des champions. Il devait tenir de mon grand-père, tout comme son petit frère Lulu Renard qui devint un artiste. On sait que Christian aimait la décoration et fit de belles études et une brillante carrière sur ces talents prometteurs. Mais je pense que le pompon, le bouquet du vainqueur en matière artistique doit être attribué à notre papa, qui n'eut qu'une dizaine d'années pour exprimer son art pictural. Il a produit une bonne trentaine de toiles à l'huile, sans compter plusieurs fresques dont celle de la place Albert sur le mur de la terrasse, très éclairée car c'était une grande verrière. Ce mur représentait un paysage champêtre avec prairies, arbres, vallons et vaches comme un paysage de Herve, et mesurait à peu près deux mètres de haut par trois ou quatre de long. À la fin, un peu avant que la maison ne soit vendue à ma cousine Lilyne et à son mari le bijoutier Norbert Baurens, qui l'achetèrent en rente viagère (ils n'ont pas dû faire une bonne affaire, car mes grands parents ont vécu très vieux), la peinture commençait à s'écailer. Cela doit être dû à l'humidité de la pièce qui n'était pas chauffée en hiver.

¹ « *Hein, François?* »

Il y eut aussi les grands panoramas peints à partir du fort de Barchon, qui furent déménagés au ministère de la Défense nationale à Bruxelles après la guerre et que je ne vis jamais. Puis alors toutes les autres toiles dont j'ai pris pour la plupart des photos¹. Plusieurs sont au Québec, d'autres furent réparties un peu partout dans la famille. Certaines de ces toiles sont dignes des grands peintres flamands. Je pense à *La robe cerclée* et *Le masque* qui ont près d'un mètre cinquante de hauteur. Je pense à *Sainte Cécile au piano*. Celle que je trouve la plus belle, et qui n'a pas de titre, est une jeune femme du Moyen Âge, en portrait, avec un très fin voile sur le front². Admirable. Il a aussi peint des membres de sa famille (mémère, grand-papa [inachevé], sa sœur Évelyne, maman, évidemment... Et sur le couvercle en bois d'une boîte à cigare, un *Ecce homo*, figure du Christ avec la couronne d'épines. Maman a toujours eu cette petite peinture sur sa table de chevet. C'est la famille de Christian qui l'a reçue après la mort de maman.

Parmi les nombreuses toiles que mon papa a faites en si peu de temps (il est mort en 40, à 30 ans), il y en a maintenant deux à la chapelle de Champagne, là où Franz et Shirlee se sont mariés, déposées par Christian. Il y avait aussi quelques scènes champêtres. J'ai ajouté dans un addenda que vous trouverez dans le tome III les 27 ou 28 photos que j'ai prises de toutes ces toiles. Il avait vraiment un don pour les portraits, et en particulier les traits du visage.

Enfin, je voudrais dire un mot de sa dernière œuvre : une sculpture, un bateau d'un bon mètre appelé *Le Rappel 1939* et qui était destiné à son petit garçon, moi-même, et à l'enfant à naître, Christian qui fut conçu un peu avant ce maudit rappel des réservistes. Ce voilier sans voiles était un deux-mâts, je pense. Et toutes les pièces sauf la coque étaient des accessoires de son magasin de rideaux. Magnifique! J'en ai parlé au chapitre 4.

On nous a photographiés Christian et moi avec ce beau bateau sculpté et peint qui faisait à peu près un mètre de long.

Bref, mon père avait vraiment une âme d'artiste, et Christian hérita de ses talents.

La cordonnerie à Herve

Il y avait à Herve, rue Jadon près du Coin de Herve au sud-ouest de la cité, une assez grande cordonnerie, un atelier qu'on appelait la fabrique où travaillaient une bonne vingtaine d'ouvriers, dont plusieurs Bonsang et Delbrassine de la famille de grand-papa et de sa sœur Louise qui avait épousé un Delbrassine, et bien d'autres braves cordonniers spécialisés encore, assis à leurs petits établis bas sur pattes dans le vacarme des machines à courroie.

D'abord pour arriver dans cet atelier : sorte d'arrière-boutique, nous y accédions, Christian et moi, par chez tante Louise. Il y avait une ouverture donnant dans l'arrière-cuisine, une petite double porte en forme de lucarne inclinée ouvrant sur un escalier qui donnait accès à l'atelier. Il y avait sans doute une entrée plus officielle avec couloir depuis la rue, un jardin à l'arrière, et me semble-t-il un toit fait

¹ Voir la galerie d'images présentée dans l'annexe du chapitre 5, au tome III

² Elle porte le numéro 23 dans la galerie d'images.

de verre, comme une serre. Cette verrière éclairait très bien les ouvriers pour leur travail, mais il y avait risque de suer en été et de geler l'hiver, d'où la nécessité d'avoir un ou deux gros poêles au charbon chaleureux. Quel spectacle que tous ces hommes au travail! Dans un bruit de machines à courroie, de marteaux sur des petits clous à semelles, de grosses machines à couper, coudre ou piquer le cuir, et les sourires figés derrière leurs lunettes accrochées sur le bout du nez, ces ouvriers tranquilles, la barbe hirsute ou mal rasée, un vieux crayon derrière l'oreille et parfois une cigarette entre les lèvres, étaient ravis d'avoir notre visite à Christian et moi, comme on verrait passer des petits chiens curieux ou des petits chats gentils. Ils avaient à notre égard un bonjour souriant et réjoui. Ces hommes peu habitués à se donner en spectacle étaient placides, ne parlaient pas plus qu'il ne faut, et malgré nos allées et venues continuaient imperturbables leur travail sacré et bien fait. Ah! la cordonnerie... que de délicieux souvenirs courent entre ces établis usés et noircis qui sentaient bon le cuir caressé par des volutes de fumée sous les derniers rayons du soleil couchant.

Toute une atmosphère! Chacun sa spécialité, une vingtaine ou une trentaine d'hommes avec grands tabliers de cuir, les petits clous en bouche, posés sur le bout des lèvres pour les prendre facilement un par un. Odeurs de cuir, de colle forte, d'huile de machine. Bruits de marteaux, de moteurs, de larges et longues courroies qui courent et chantent « flap, flap » d'une machine à l'autre pour transmettre leur énergie rotative à un moulin, une foreuse, une grosse machine à coudre... Pas trop de bruit, plutôt feutré, calme, efficace. La belle ouvrage par de véritables artisans! Il fallait bien faire attention de ne toucher à rien. Plusieurs hommes maniaient de fins marteaux, d'autres des tenailles, des alènes (ou poinçons) et plusieurs des couteaux très aiguisés pour couper les bouts de cuir en trop.

Toutes ces peaux de vaches venaient, je crois, d'une tannerie située en pleine campagne à deux ou trois kilomètres à l'extérieur de Herve, car ces installations dégageaient une très forte odeur nauséabonde. J'y avais été une fois avec mon grand-père, qui devait sans doute passer une commande pour la cordonnerie.

Chaque ouvrier avait un travail différent des autres, un labeur précis, efficace. Je me souviens en particulier de l'homme qui fixait les grosses semelles jaunes et luisantes sur des bottines préencollées. Il se prenait une petite poignée de petits clous noirs et carrés à tête plate, il enfournait les clous dans sa bouche, puis il saisissait un très fin marteau. Il calait bien la bottine à l'envers entre ses genoux. Les cuirs latéraux étaient retournés vers l'intérieur pour recevoir la précieuse semelle. L'homme sortait un clou de sa bouche, le plaçait au bon endroit sur la lisière de la semelle, puis il frappait à coups rapides et précis, cinq ou dix fois; il enfonçait bien le clou, puis retournait à la pêche en bouche et recommençait la manœuvre un peu plus loin. En dix minutes il avait fait le tour et la semelle était fixée pour toujours par cette belle rangée de petits clous noirs. Il était sérieux comme un pape. Avec ses clous entre les lèvres, je me disais que ce n'était certes pas le moment de le faire rire!

Chacun assis à son tabouret bas, que nous appelions aussi un « passet », devant sa machine ou son établi, chacun son métier, parfois c'était une chaise très courte sur pattes. Chacun avait sa spécialité. Je revois les petites armoires usées et polies remplies de tiroirs minuscules, les boîtes à lacets, les tables basses, les petits tapis de feutre, les coffres à outils bien rangés de ces spécialistes.

Mon grand-père avait la grosse machine à couper les semelles, avec des fers bien tranchants. Il nous a expliqué plusieurs fois son accident. Il eut l'index gauche coupé, sectionné d'un coup par les couteaux en forme de semelle aux lames très affilées qui montaient puis descendaient sectionner la plaque de gros cuir. Cette machine n'attendait pas, dans son mouvement continu, laissant cinq ou dix secondes pour permettre à l'ouvrier de déplacer la grosse feuille de cuir épais afin de faire le plus d'économie possible sur cette feuille.

J'entends aussi le gros rire des ouvriers devant nos questions curieuses et nos mines étonnées. Je ne me souviens pas vraiment avoir connu mon grand-père là-bas. Il quitta après son accident. Il ne travaillait plus là, mais à son commerce de meubles, durant la guerre. Durant les hivers, on sentait l'espace vide dans ses gros gants d'hiver où il avait mis un peu d'ouate, et cela nous laissait perplexes. Surtout lorsqu'il nous confirmait ce que prétendent tous ceux qui perdent ainsi un doigt, que pendant des années il avait très froid à ce doigt manquant.

Maman a reçu plusieurs fois en cadeau de bonnes paires de bottines, du cousu main pour Christian et moi durant les années de guerre. Je me souviens que nous allions faire prendre nos mesures à la fabrique. Un homme dessinait notre pied sur une grande feuille de papier. Il passait la pointe du crayon autour de notre pied avec la chaussette. Cela nous chatouillait et nous faisait rire.

La fabrique produisait toutes sortes de souliers, souvent sur mesures, depuis les légers escarpins à hauts talons en passant par les sandales légères, les mocassins souples et les souliers ordinaires, qu'on appelait souvent des « molières — je ne sais ni pourquoi ni comment cela se fait — jusqu'aux godillots, galoches et godasses diverses, sans compter les bottines, évidemment.

Lorsque nous quittions cet antre de la belle et bonne chaussure, nous ne manquions pas d'avoir garni nos poches de déchets de cuir, de suède ou de crêpe de toutes les couleurs et de toutes les souplesses, permettant tous les choix pour protéger et embellir les petits pieds mignons et les gros panards lourdauds.

Ma tante Évelyne et les Renard

Mon père avait deux sœurs plus âgées : mes tantes Évelyne, l'aînée qui avait épousé François Renard, et Marthe que nous retrouverons du côté Hock, puisqu'elle avait épousé mon oncle Lucien, frère de maman.

Les Renard étaient une belle famille. Ils habitaient Jemeppe puis Hollogne (ou le contraire), à l'ouest de Liège. Mon oncle François était boulanger et ressemblait un peu à l'un des frères Marx, du cinéma. Il avait la voix plutôt rauque et chantante. Ma tante Évelyne était petite et maigrichonne et souffrait d'asthme. Il lui arrivait d'avoir des difficultés à respirer et elle devait se faire immédiatement une piqûre. Cette maladie l'emportera plus tard lorsque nous serons partis au Congo, en 1963. Mais cela ne l'empêchera pas d'avoir six enfants, et même sept car une autre petite cousine, un peu de mon âge, mourra à quelques mois. L'aînée Lilyne (Évelyne comme sa mère), je l'ai toujours connue à Herve où elle fut élevée par ses tantes, sœurs de mon oncle François Renard. Gilles et Francis qui la suivaient étaient deux grands costauds, très sportifs et moins portés sur les études. Puis il y aura Marthe, qu'on

appelait Mamarthe, comme sa marraine, ma tante Marthe. Elle est un peu plus jeune que moi. Ensuite viendra Lucien, dit Lulu, un artiste. Il dessinait beaucoup et mourut prématurément, vers 2003, d'un cancer au cerveau. Et enfin il y aura Micheline, la petite dernière née un peu après la guerre, qui rompra les ponts avec ses frères et sœurs suite au décès et à la succession de leur papa vers les années 2000. Dans l'ensemble, je les ai moins connus que mes cousins Hock. Mais j'appréciais les réunions familiales avec eux.

Gilles et Francis ont à une certaine époque accumulé les médailles en natation, et je sais que Gilles continua toute sa vie la pratique des sports. La dernière fois que je le vis, en 2002, il nous raconta qu'il jouait encore régulièrement au football dans une ligue senior, et qu'il était de loin le plus vieux de son équipe, à plus de 68 ans. Il jouait encore dans toute la Belgique... Francis, de qui j'étais sans doute le plus proche, avait épousé une gentille Paulette et m'avait invité au banquet de son mariage. Il rêvait de mettre les pieds dans un avion qui vole depuis qu'il avait fait son service militaire chez les « bleus », mais lui il était un « rampant », pour l'entretien des avions à terre. Je crois bien qu'il n'a jamais eu l'occasion de voler, car cela nécessitait un minimum d'études et, rendu dans le civil, un minimum d'argent. Il me demandait toujours de lui parler des avions, car il était un peu jaloux de tous les vols que j'avais eu l'occasion de faire depuis mon premier vol pour aller en vacances depuis le collège en décembre 1949. Il a fait de l'élevage de pigeons voyageurs pour les concours de vol. Peut-être faut-il voir dans ce loisir une sorte de compensation à l'égard des vols que lui n'a pas pu faire. Quand je lis, en wallon ou en français, la très belle BD dessinée par Waltregny, un Liégeois, et intitulée *Li vî bleu (Le vieux bleu)* sur l'histoire d'un pigeon de concours, je ne peux m'empêcher de penser à Francis. Même chose aussi quand je revois le très beau film *Sur les quais (On the waterfront)* d'Elia Kazan en 52, avec Marlon Brando qui adorait les pigeons...

Il s'est installé à Herve et travaillait dans une laiterie. Ils ont eu un petit garçon, Jean-Pierre, né le 1^{er} janvier 1960. Je me disais : lui, il aura de la facilité à calculer son âge, plus tard. Francis nous a quittés peu après son petit frère Lucien. Il a contracté une maladie due aux pigeons, je crois. Je n'ai pas su comment cela était arrivé. C'était vraiment un chic type, le cœur sur la main et le sourire aux lèvres. Foncièrement honnête, il souffrait un peu d'avoir été dans une famille trop nombreuse pour les moyens des parents, et dont les trois aînés ont quitté tôt le domicile familial.

Je ne peux quitter ce chapitre sans rappeler que ma tante aimait rire et blaguer. Elle qui était toute mince n'avait pas peur de nous révéler qu'elle garnissait son soutien-gorge de boules d'ouate. Il faut quand même présenter une belle silhouette! Elle détestait manger, et notamment la viande. Un jour, chez mémère, quelqu'un parle d'un acteur américain, Johnny Weissmuller, John Wayne ou un autre bien musclé. Elle ne le connaissait pas. L'autre s'étonne et insiste : « Pourtant tout le monde le connaît! Un costaud, tout en muscles... » Et elle de répondre : « Ah! bon... cela ne m'étonne pas que je ne le connaisse pas, je n'ai jamais aimé la viande! »

J'ajoute ici une curiosité qui m'est apparue lorsque je songeais aux onze cousins issus de cette triple branche Bonsang (six Renard, trois Hock et deux Bonsang). Sur les onze, il y avait quatre filles et sept garçons. Aujourd'hui après quatre décès (Christian, Lucien, Francis et Gilles), il ne reste plus

que quatre filles toujours et seulement trois garçons (Franz, Yvon et moi). Et en 2014, j'ai pu encore hélas ajouter un nom à la liste qui ne cesse de grandir (celle des décédés), alors que l'autre liste se rétrécit inexorablement. Ce nom, c'est celui de notre douce Mamarthe.

Côté Hock

La maison carrée, les ancêtres

Du côté de ma mère, voici les Hock. Mes grands-parents Hock étaient très bourgeois. Ils habitaient Fléron, petite ville située juste à mi-chemin entre Liège et Herve. Lorsqu'on est à Fléron, il faut neuf kilomètres pour pénétrer dans Liège à l'ouest, et il faut faire également neuf kilomètres vers l'est, vers l'Allemagne, pour atteindre Herve en pleine campagne.

La maison carrée qu'ils habitaient à Fléron était une très grande et belle demeure avec grand jardin, digne de mon grand-père ingénieur et de la nombreuse famille de huit enfants qu'il eut avec ma grand-mère, que nous appelions Bobo.

Lorsque maman nous racontait son enfance, je la revois souriante et heureuse de ses jeunes années. Deux petites histoires qu'elle nous raconta me reviennent. Toute petite, comme tous les enfants, elle se souvenait avoir su grimper les escaliers avant de pouvoir les descendre. Un jour, elle partit en expédition jusqu'au deuxième étage de la grosse maison cubique. Et puis, incapable de redescendre toute seule, elle resta là sur le palier jusqu'à ce qu'en bas, on s'aperçoive de sa disparition. La famille s'inquiète, on crie après Pépée – c'était son nom usuel lorsqu'elle était petite. Et elle répondit, lui a-t-on dit : « Je suis-t-ici! », et un grand frère est venu la délivrer!

Une autre fois, elle (à moins que ce ne soit tante Zette) avait reçu quelques bonbons et pour ne pas que quelqu'un y touche, elle (ma mère ou tante Zette) avait écrit sur une étiquette : « J'ai craché dessus ». Quelle ne fut pas sa surprise lorsque le lendemain, allant se chercher un délicieux bonbon, elle constata que quelqu'un avait ajouté sur l'étiquette : « Moi aussi ». Tête de ma mère (ou de tante Zette)! À nos questions de savoir qui était l'auteur de cette plaisanterie, maman répondit sans hésiter qu'il n'y avait que Robert pour faire des blagues comme celle-là! Maman nous raconta beaucoup d'histoires avec ses quatre grands frères, Zette et Milou... Madeleine était un peu pour les petits comme une seconde maman.

Je n'ai vraiment guère connu mon grand-père, qui était aussi mon parrain. Ma grande cousine Monique Lejeune m'a dit qu'il s'était laissé partir en 1941, à la suite de la mort de mon papa au début de la guerre. Je n'ai que très peu de souvenirs de leur grande maison, qu'on appelait la maison carrée. Il y avait un beau jardin où il m'est arrivé d'être conduit par mes grands cousins Lejeune et Hock, dans une grande voiture à pédales rouge qu'ils avaient et qui me faisait ouvrir grand mes petits yeux d'orphelin. Une auto-jouet grandeur nature, vous vous rendez compte?! Je revois aussi le court de tennis au fond du jardin, où ma maman nous a dit qu'elle avait souvent joué quand elle était cette jeune demoiselle nommée Pépée. Elle était une fan de Borotra, Cochet et Lacoste qu'on appelait les trois mousquetaires, ces grands joueurs français qui avaient gagné les coupes Davis de 1927 à 1932.

Je revois aussi le toit carré en forme de terrasse et le grand escalier intérieur. Mais ma mémoire s'arrête ici. Ma tante Marthe et ma maman nous ont aussi raconté comment cette maison avait été réquisitionnée pour une partie de l'habitation par l'armée allemande occupante durant la guerre, à cause du toit qui était un bel observatoire. Un jour, racontaient-elles, elles se promènent dans le jardin et voient par hasard un soldat allemand qui s'était retiré dans l'ombre d'un marronnier pour « liquider » un besoin naturel. Tout en se promenant elles se détournent, et pour ne pas qu'il puisse supposer avoir été vu par elles pendant qu'il était occupé (tiens, un « occupant » occupé!), elles décident de chanter en le croisant, alors qu'il revenait naturellement vers la maison. Cela, pensent-elles, fera beaucoup plus innocent et rassurera bien le soldat ou l'officier en lui faisant croire qu'elles n'ont rien vu, occupées qu'elles étaient à parler et à chanter. Alors, elles chantent... Et que chantent-elles? La rengaine de l'époque : *J'ai tout vu et j'ai tout entendu...* Heureusement que le Boche ne devait pas trop bien connaître le français.

C'était vraiment une grande et belle demeure, très connue à Fléron. Nous l'avons vue chaque fois que nous allions chez mes beaux-parents dans leur petite maison rue de Magnée, car notre itinéraire passait juste devant la maison carrée. Mais là, nous sommes dans les années 1970... Lorsqu'elle sera vendue, elle deviendra longtemps un immeuble où on installa des bureaux administratifs.

Mon grand-père Hock s'était aussi acheté une voiture avant-guerre. Il paraîtrait même que c'était la troisième à Liège, signe évident de notoriété pour l'époque. D'ailleurs, parmi les aïeux Hock, un poète et conteur wallon, Auguste Hock, arrière-grand-père paternel de ma mère, a donné son nom à une rue de Liège.

J'ai reçu vers 1999 un beau cadeau de mes frères et sœurs de Belgique, rapporté par Nicole : *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*, écrit par Auguste Hock (en réédition, 1998). Là, j'y apprendrais entre autres qu'Auguste Hock, d'origine ouvrière, devint un joaillier d'église, s'enrichit rapidement puis écrivit ses poèmes, surtout en wallon. Il est né en 1815 et fut donc bien mon arrière-arrière-grand-père. En ligne directe descendante, nous avons : lui, puis Adolphe, puis Charles né en 1875 (mon grand-père et parrain), puis ma mère née en 1912, puis moi né en 38. Auguste Hock a vécu longtemps à Outremeuse, à Liège, où sa famille habitait depuis cent ans et où je viendrai habiter de 55 à 63 et m'y marierai à mon tour! Ce que la vie nous réserve de drôles de tours... Auguste mourra en 1905¹.

Je pense aussi, mais cette fois du côté de ma grand-mère Bobo, née Mathilde Bernard, à l'inventeur de la lampe belge : Lempereur et Bernard (L et B), Les lettres LB sont imprimées sur le bouton en cuivre de ces lampes de table qu'on appelait aussi des « quinquets ». On peut ainsi vérifier leur authenticité. Cet inventeur était le grand-père maternel de ma mère, je crois. Il se prénommait Lambert et était aussi grand amateur de wallon. Mes frères et sœurs nous ont offert pour notre vingt-cinquième anniversaire de mariage en 1988, un peu après le fameux rallye Hock, un très beau cadeau : une lampe belge. Même si elle ne fonctionne plus, elle décore bien encore. La caractéristique de cette lampe à pétrole était une mèche circulaire en forme de boyau (en cylindre) qui l'empêchait de fumer

et empêchait la lampe de s'éteindre facilement. C'est une lampe de table avec un réservoir en cuivre et un long tube en verre¹.

La famille de ma maman, où il y eut huit enfants, allait toutes les années passer des vacances à la mer, sur la côte belge... alors que c'était fréquenté uniquement par de riches plaisanciers, juste pendant et après la Première Guerre. Mon beau-père, Ambroise Hauglustaine qui a bien connu la famille Hock du temps où ils habitaient à Fléron durant ses jeunes années (il était copain avec oncle Robert), a toujours dit que c'étaient des gens haut placés et très respectables.

Mon grand-père maternel Charles Hock, qui était mon parrain, serait mort de chagrin en 1941, à la suite de la mort de mon père. C'est maman qui m'a affirmé cela en début mars 1997, sur le lit d'hôpital, qui allait devenir son lit de mort quinze jours plus tard. Elle disait : « Il l'aimait, c'était incroyable! » Mon grand-père adorait son gendre, je l'ignorais. Monique Lejeune, me semble-t-il, m'a confirmé cela.

Stéréoscope et lanterne magique : c'est Bobo!

Bobo, Mathilde Bernard, était issue de la célèbre famille de Lambert Bernard, connue par le sigle LB gravé sur les lampes belges du nom de l'inventeur et de la marque de commerce qui immortalisa cette lampe à pétrole au long verre effilé au-dessus de la flamme, et dont l'originalité était la mèche en cylindre qui ne s'éteignait pas quand on la remuait, gros avantage par rapport aux autres quinquets de cette époque, à la fin du dix-neuvième. Mais attention! Contrairement aux apparences, le L de la marque de commerce ne signifie pas Lambert mais bien Lempereur, du nom de l'associé de mon trisaïeul (grand-père de ma mère).

Donc, pour nous résumer par rapport à ces deux sommités : le premier (poète wallon, Auguste Hock) était bien l'arrière-grand-père paternel de ma maman, tandis que Lambert Bernard (inventeur de la lampe belge), était le grand-père maternel de ma maman.

Mon grand-père Charles Hock, ingénieur des mines, avait construit des cheminées, hautes tours, plusieurs en Flandre et en Wallonie. Ils étaient riches. Charles et Mathilde ont eu huit enfants, élevés avec sévérité. Ils avaient des domestiques au temps de leur gloire passée, et ils allaient à la mer tous les ans. Ma mère, Pépée, était l'avant-dernière des huit enfants.

Moi, je ne me souviens que de la belle grande voiture rouge à quatre places pour enfants (un jouet à pédales, mais grandeur nature) qu'ils avaient encore à Fléron pendant la guerre. J'ai le souvenir très lointain d'avoir été une ou deux fois dans cette maison voir notamment les Lejeune et les Hock (oncle Lucien et tante Marthe) qui y habitaient.

Bobo, quand je l'ai connue, n'était plus toute jeune. Née en 1875, elle était déjà atteinte de surdité et était une femme très calme. Ainsi, elle adorait démêler les nœuds et les écheveaux de corde ou de ficelle. Elle marchait lentement et se laissait peigner des heures durant par Christian, qu'elle adorait et à qui elle pardonnait tout. Elle avait aussi un fameux caractère; ainsi il semblerait qu'elle n'a jamais vraiment aimé son mari. À l'approche de sa mort, elle se réjouissait parce qu'elle allait retrouver son

¹ Voir l'annexe du chapitre 5, dans le tome III

¹ Idem

Joseph... Cette affirmation nous étonnait, et personnellement je la mettais sur le compte d'une douce folie qui bouleversait l'échelle de ses valeurs à l'approche de sa fin. Ainsi, dans le même ordre d'idée, elle qui oubliait tout demandait à ma maman (sa propre fille) : « Mais, vous, Josiane, de qui êtes-vous la fille, donc? ». Sous l'influence du wallon, on vouvoyait facilement même ses proches dans notre région, à cette époque.

Or donc, ma grand-mère d'origine bourgeoise et rigoureuse avait encore, quand je l'ai connue, des restes de sa grandeur passée, notamment deux trésors qu'elle emmitouflait précieusement dans des tissus de velours et des boîtes de carton, bien remisées dans son armoire : une lanterne magique et un stéréoscope. Il s'agissait de deux instruments d'optique amusants. Le second était composé d'une sorte de paire de lunettes fermées, des oculaires fixés sur une poignée, pour la main gauche. Un axe partait d'entre les deux yeux de cette paire de lunettes. Sur cet axe coulissait une traverse sur laquelle on posait des cartons portant des photos jumelées. Il s'agissait de régler les lunettes à notre vue et d'éloigner le carton photographique à la bonne distance, de manière telle que les deux images n'en fassent plus qu'une, mais en relief. Que c'était beau! C'est exactement le même principe qui a permis de vulgariser les petits disques Viewmaster. La photo en relief... Je me souviens encore de ces vues des grandes villes, avec sur les boulevards une foule bariolée habillée à la mode de la belle époque.

La lanterne magique est plus connue, mais comme son nom le dit si bien, c'était magique pour nos yeux avides d'enfants émerveillés. Le principe là aussi est simple : une boîte avec ampoule et objectif servait de projecteur (comme nos anciens projecteurs de diapositives, au fond), et on disposait d'une quantité de vues, sous verre, qui étaient projetées sur écran, exactement comme nos diapositives qui viendront 50 ou 60 ans plus tard. Souvent il s'agissait de scènes tendres de la vie de la fin du dix-neuvième, toujours en costumes d'époque. Enfants avec cerceaux, billes, cordes à danser, bilboquets; dames avec grandes robes bouffantes et parasols; messieurs aux moustaches impressionnantes avec lavallières, faux cols, cigares et vestes lignées. Souvent, c'étaient des petites histoires en quatre images sur une seule bande, souvent dessinées, parfois photographiées. Parfois même, il y avait des « vues animées » par un procédé tout simple de mécanique, le moulinet du soleil : deux disques superposés tournant en sens inverse et donnant des illusions visuelles aux mille couleurs, un peu comme un kaléidoscope. Ou bien une tige permettait de tirer et repousser un élément visuel pour simuler l'impression du mouvement...

Que sont devenus ces chers souvenirs, à jamais disparus? On les a paraît-il cherchés en vain après la mort de Bobo en 1955... On a prétendu que c'étaient certains membres de la famille qui auraient soustrait ces trésors du maigre héritage de Bobo. Ceux-ci ont rétorqué que c'étaient les sœurs ou les autres pensionnaires de la maison d'Elvaux, où Bobo fut placée vers 1952, qui les auraient subtilisés. Toujours est-il que cette grand-mère, jadis si riche et respectée, s'était appauvrie au fil du temps, depuis son veuvage et avec la guerre. C'est vraiment la tragique histoire du Père Goriot de Balzac au féminin. Comme une peau de chagrin, dont son visage emprunta la texture, notre bonne vieille Bobo à la peau toute ridée fut prise en charge successivement par ses trois filles restées en Belgique

(tante Madeleine, maman, puis tante Zette quand nous partirons pour l'Afrique). Elle alla aussi je crois chez oncle Lucien, son fils, et tante Marthe, puis même chez Monique, sa petite-fille.

Et je crois que de déménagement en déménagement, elle qui commença non pas à déménager, mais de plus en plus à perdre la mémoire¹, eh bien cette pauvre Bobo, à chaque transfert, perdait aussi un peu de son maigre bien, laissait à gauche et à droite de ses affaires, pour n'en avoir plus que la portion congrue. Je revois ses petits trésors : des cartes, des images pieuses, des lettres, des vieilles factures, des crayons, deux ou trois médailles, de la ficelle, un chapelet, des vieux bonbons soustraits à la convoitise des autres et enfermés dans des boîtes à cigares ou emballés dans de vieux journaux. Pauvre Bobo! Elle qui disait toujours quand on la servait à table : « Suffit, suffit! À mon âge, il ne me faut plus qu'une petite portion d'entretien... » Elle vit partir un à un ses trésors, puis sa mémoire. Christian, son petit chéri, elle l'a toujours reconnu et adoré. Moi, elle ne m'aimait guère : j'étais trop sérieux à son goût... Elle disait : « Oh! vous, André toujours trop sérieux. » Elle retournait dans ses souvenirs d'enfance et avait tendance à nous oublier, puis elle disparut à son tour en octobre 1955, peu après notre retour d'Afrique. J'avais dix-sept ans. Elle en avait quatre-vingts.

Souvenirs, souvenirs...

Deux souvenirs encore concernant ma grand-mère Bobo. D'abord à Beyne, le soir, parfois Christian et moi dormions dans la chambre de Pierre, Jacques et Josiane au premier étage. Et Bobo habitait là également. Pierre nous racontait des histoires à faire peur et cela fâchait Jacques, puis nous essayions de dormir et on entendait marcher dans le couloir. Le plancher craquait lentement. C'était Bobo qui déambulait doucement, en disant peut-être ses prières du soir. Les lattes en bois du plancher du corridor se plaignaient sous ses pas. Elle chantonait seule en musant doucement ou récitait quelque prière. Par la porte entrouverte, on voyait une ombre se prolonger doucement, grandir comme un fantôme. Alors Pierre criait : « Qui est-ce? Entrez si ce n'est pas le diable ». Et comme Bobo était sourde, elle continuait paisiblement sans nous entendre, sans entrer dans la chambre... Alors, Pierre disait : « Oh! personne n'entre, donc, c'est le diable! ». Et nous riions sous les couvertures, en même temps qu'on se faisait peur. D'autres fois, se croyant seule et ne s'entendant pas, Bobo lâchait un « prout » assez long et sonore qui nous faisait bien rire également... La pauvre.

Plus tard, mon grand cousin Pierre Lejeune continuera, sur un ton beaucoup plus sérieux, à me raconter des tas d'histoires. En particulier des conversations d'allure très scientifique, car il avait quatre ans de plus que moi et j'étais un auditeur très sérieux. Je pense notamment aux années 1958, après Bukavu, revenus à Bruxelles. Pierre, à cette époque, était un peu comme son père, oncle Lucien, très curieux de toute démarche scientifique. Il lisait beaucoup et me racontait l'univers, les spoutniks, l'électronique et la future TV couleur. Il étudiait en électronique et se construisait notamment un des premiers appareils radio portatifs avec des transistors qui remplaceront les lampes, et qui furent créés

¹ Comme ma tante Madeleine puis ma maman, ses propres filles « oublieront » aussi sur la fin de leur vie, trente ans plus tard.

vers cette époque pour les satellites. Je reçus un de ces tout premiers petits postes radio portatifs en cadeau.

Il y eut aussi les chansons enfantines que Bobo nous apprenait durant la guerre et que nous chantions avec elle à Herve ou à Beyne. Elle avait dans les petits et maigres trésors qui lui restaient un recueil de vieilles chansons françaises avec images, et elle nous chantonnait ces ritournelles avec sa voix de crécelle un peu tremblotante. Parfois ma mère nous accompagnait au piano. *Dansons la capucine, Frère Jacques, Meunier tu dors, La bergère et ses moutons, J'ai du bon tabac, Au clair de la lune, Compère Guilleri...* C'est ainsi que nous les avons apprises.

Une en particulier me frappa par son histoire que j'adorais, mais j'ai perdu son titre. Il y était question de quelqu'un qui comprenait toujours mal ce qu'on lui disait, il avait peur et s'enfuyait. « En passant près d'un étang, j'ai vu des beaux canards qui s'en allaient nageant. Et dans leur langage ils disaient coin! coin! coin! Et moi, je croyais qu'ils disaient Fous le camp dans le coin, fous le camp dans le coin [ou quelque chose qui rime avec oin], et moi je m'enfui- fui- fui- et moi je m'enfuyais. »

Une autre chanson aussi me revient : *Mon âne, mon âne a perdu*. Dans *L'Assommoir* de Zola il est question d'une chanson semblable, et je revois les vieilles gravures d'un vieux livre à chansons françaises, avec les dessins très expressifs d'un âne enrhumé, avec des lunettes, des bottes et la goutte au nez... Ce livre devait appartenir à Bobo. C'est elle, bien souvent, qui nous apprenait ces vieilles rengaines.

Encore : « En passant par la Lorraine avec mes sabots, rencontrai trois capitaines... » Plusieurs de ces chansons seront reprises dans les chansonniers scouts. Certaines sont très belles. Et plusieurs de ces chansons, dans le temps, étaient plutôt libertines et audacieuses... mais elles ont perdu de leur sens premier.

Les Hock et le Congo

Chez maman, côté Hock, ils étaient quatre frères et quatre sœurs. Ce qu'il est amusant de noter, c'est que sur les huit enfants, il y en a sept qui iront vivre au moins quelques années au Congo, et le seul qui n'ira pas sera justement celui qui avait fait des études pour y aller : oncle Lucien. Attention! j'aurai deux oncles et un cousin Lucien qui appartiendront à trois familles différentes à ne pas confondre. Il y aura oncle Lucien Hock, frère de ma maman, c'est bien lui qui n'ira pas au Congo. Oncle Lucien Lejeune, époux de tante Madeleine Hock, ira lui en Chine, puis en Afrique. Enfin, j'aurai un cousin Lucien Renard, dit Lulu, un peu plus jeune que moi, fils de ma tante Évelyne sœur de mon papa. Oncle Lucien Hock eut la pleurésie. Et à cette époque, avant la guerre, on déconseillait à ces malades d'aller en Afrique.

Autre chose, sur les huit enfants Hock, sept se marieront. Tante Zette restera célibataire et infirmière. Et sur mes sept tantes et mes six oncles germains ou par alliance du côté Hock, pendant la guerre, deux tantes seulement seront au Congo, alors que j'y avais cinq oncles. On le voit, plusieurs maris étaient peinaris au Congo durant toute la durée de la guerre, alors que leurs épouses avec enfants étaient restées ou revenues en Belgique.

Pour faire plus simple, je peux les nommer dans l'ordre de leur naissance respective et souligner les noms des « Congolais » durant la guerre.

- L'aîné, oncle Marcel né en 1901, était au Congo, à Butembo. Sa femme, tante Odette et ses trois enfants vivaient à Bois-de-Breux, entre Fléron et Liège, puis rejoindront le Congo et leur père et mari vers 1948.
- Vient ensuite Madeleine, qui restera à Beyne avec ses cinq enfants pendant que mon oncle Lucien Lejeune est au Congo, aux mines de Kilo-Moto. En janvier 1948, ils quittent tous pour Kasenyi au Congo, sauf les deux aînés Paul et Monique qui avaient été au Congo tout petits.
- Pendant qu'oncle Robert est seul en Afrique, à Lodjo, sa femme ma tante Marie-Louise (dite tante Loulou), que je n'ai guère connue, est restée en Belgique, puis ira en Espagne car elle a fréquenté les nazis. Ses deux fils seront élevés par leur grand-mère maternelle, également à Bois-de-Breux. Puis Roger restera en Belgique, alors que Raymond d'abord, puis tante Mi (remariage) et sa fille Nicole iront rejoindre oncle Robert en 48.
- Vient ensuite oncle Carlos, qui épousera tante Anna (qui a fêté ses 105 ans en juillet 2012). Ils sont tous deux au Congo et auront leur premier enfant pendant la guerre.
- Oncle Lucien Hock et tante Marthe resteront en Belgique (pour rappel, tante Marthe est une Bonsang). Je crois aussi que je peux dire que de tous mes oncles et tantes, ils sont certainement les deux desquels je me sens le plus proche. Oncle Lucien nous quittera en 61, beaucoup trop tôt, atteint d'un cancer à 49 ans je pense. Tante Marthe était sans nul doute la tante que j'affectionnais le plus. Après tante Marthe, ce sont sans doute tante Zette et tante Madeleine qui furent les plus proches de mes tantes.
- En sixième position, ma tante Zette est restée en Belgique. Après le départ de sa sœur aînée, elle hébergera Paul et Monique, puis s'envolera en 53 vers notre colonie pour y travailler comme infirmière pendant deux termes, je crois...
- En septième position vient ma mère, Josiane dite Pépée, veuve de guerre, qui se remariera avec Jean Warnant. Ils embarqueront pour l'Afrique en mars 1948.
- Tante Milou, la petite dernière née cinq ans après ma maman, sera au Congo durant toute la guerre avec mon oncle Jacques.

Si je prends la peine de raconter tout ça, c'est pour dire :

1) que je connaissais bien tous mes cousins, sauf les Bougnet et les quatre petits d'oncle Carlos, mais que nous verrons en 45-46, après la guerre. Je dis petits, car Jean-Marie, Marie-Thérèse et Charles, et plus tard la dernière Bernadette, étaient plus jeunes que nous.

Et 2) que vers 1947 et 1948, on va voir un transfert vers le Congo. Nous partirons en mars 48 en bateau, à bord du *Mar del Plata*. Bobonne, tante Mia, mémère, grand-papa et Fina Guissard, une amie de maman qui avait été présente à son remariage, nous accompagnaient à Anvers.

Un peu plus tard, mon cousin Franz, jeune marié (fin 51, début 52) rejoindra également la colonie de même que Monique, devenue Madame Piron... Odette et Marthe, filles d'oncle Marcel, trouveront chaussure à leur pied et se marieront au Congo. Il y aura encore Gilberte qui avec José ira au Katanga...

De tous les cousins et cousines côté Hock, nous serons 29 et je serai le quinzième, donc 14 plus âgés et 14 plus jeunes. L'aîné Paul Lejeune a dix ans de plus que moi, tandis que la plus jeune est notre Ninou, ma petite sœur et filleule, qui a dix-huit ans de moins que moi. Sur ces 29 cousins et cousines, 26 iront en Afrique et trois seulement ne verront jamais les tropiques : Roger, Yvon et Ninou. En juillet 96, un seul était décédé : Pierre Bougnet, celui qui avait le numéro 16, juste entre Christian et moi. Depuis lors hélas, deux autres absences : Christian, mon frère, en 2002 et Josiane, ma deuxième sœur Warnant en 2010; puis encore Paul et Monique Lejeune en 2012.

Deux curiosités encore que je rajoute ici en février 2014, à propos des 29 cousins de la famille Hock. D'abord, les trois sœurs qui enfantèrent ont eu à elles trois plus d'enfants que les quatre frères, puisqu'elles sont championnes en progéniture : sept, cinq et cinq. Cela fait 17, alors que les quatre garçons n'ont produit que douze enfants (trois, deux, trois et quatre).

Vous avez remarqué? Les cinq cousins et cousines disparus sont tous issus des filles Hock. Et ils portent les quatre noms unis par alliance aux Hock : Lejeune, Bonsang, Warnant et Bougnet. Bizarre, non? Autrement dit : les 12 Hock sont encore tous présents, tandis que les autres, qui étaient 17, sont maintenant réduits au même nombre de douze. C'est curieux.

Côté Warnant

Quand notre maman s'est remariée en 1947, il fut clairement établi que nous ne changerions pas de nom, et que si Jean Warnant devenait notre second papa, maman restait la tutrice légale. « Papa » Jean n'était à notre égard que le cotuteur. Ceci dit, il ne faut quand même pas oublier que durant toutes nos années au Congo, nous avons appartenu à la famille Warnant. Cela nous gênait; nous n'aimions guère devoir expliquer la situation, qui n'avait rien de honteux, mais nous considérions qu'il était un peu humiliant d'avoir des parents qui ne portaient pas notre nom. Voilà pourquoi au collège personne ne sut, sauf rares exceptions, que telle était notre situation. Et voilà pourquoi, lors de notre premier atterrissage à Irumu, lorsque nos parents n'étaient pas à la plaine d'aviation mais avaient téléphoné à l'aérodrome pour prévenir qu'ils arriveraient avec une heure de retard, nous avons été très mal à l'aise quand on nous appela par micro, devant tous nos camarades qui débarquaient du DC3, pour demander les enfants Warnant. Tous nous regardaient, me semble-t-il, avec des regards effarés et soupçonneux.

Cette fois-là, décembre 49 lors de notre premier retour du collège en avion, mes parents et Marie-Ange, qui habitaient Poko, avaient fait la longue route jusqu'à Irumu (300 ou 400 kilomètres),

et avaient trouvé un petit logement isolé à 39 kilomètres d'Irumu. On leur avait dit que l'avion devait arriver vers telle heure, disons dix heures. Et soudain en déjeunant, ils entendent le bruit suspect d'un moteur. On leur dit alors que c'était un avion. Or, des avions, à cette époque et dans ce petit bled, il n'en pleuvait pas, tout au plus deux ou trois par semaine, mais nous avions une bonne heure d'avance. Heureusement que cet hôtel, isolé en pleine brousse, avait quand même le téléphone. Plus de peur que de mal. Mais maman nous a dit qu'elle n'avait jamais vu papa conduire aussi vite sur une route caillouteuse de brousse!

Donc la famille Warnant. Bobonne habitait au numéro 7, thier de la Chartreuse à Liège, et peu après le remariage de maman nous habiterons encore un peu à Herve, puis nous rendrons leur maison à mes grands-parents en partant pour l'Afrique.

Cette côte de la Chartreuse – comme son nom l'indique car thier signifie côte –, est une rue en très forte pente qui aboutit tout en haut à la caserne de la Chartreuse, une des deux casernes de Liège situées sur les hauteurs. La seconde était de l'autre côté de la ville et s'appelait « La citadelle ». C'est là que plus tard on installera le nouvel hôpital universitaire. Quant à la troisième caserne (Fonck), elle était en plein cœur d'Outremeuse et sera également désaffectée plus tard.

Pas loin de chez Bobonne, il y avait une ruelle qui formait un peu comme la corde d'un arc, l'arc étant la rue du thier qui s'incurvait en grimpant vers la gauche. Donc la ruelle rejoignait la rue plus haut où nous n'allions jamais car Bobonne habitait au début du thier, en face d'une toute petite épicerie – on dirait au Québec un tout petit dépanneur – tenue par Clarisse, une brave dame très petite et très mince, qui boitait et était bossue. Mais elle était charmante et très serviable. Près de l'entrée de la ruelle, dans un renforcement, il y avait deux ou trois maisons, et l'une d'elles appartenait à un homme et sa femme que Bobonne nommait des avarès, tant, disait-elle, ils étaient riches mais vivaient comme des pauvres. Ils ne se lavaient pas, s'habillaient de guenilles et on ne les voyait quasi jamais. Très intrigant!

Évitons les redites (même si, rappelons-nous : *bis repetita placent*), je ne parlerai pas ici du mariage de maman puisque j'en ai touché un mot dans le chapitre précédent. Mais je rappelle quand même que c'est ici, thier de la Chartreuse, qu'eut lieu le banquet dans le jardin, car il y avait un jardin derrière la maison. De ces agapes familiales et bon enfant je n'ai guère de choses à dire, sauf que la joie était sur toutes les lèvres. Certains étaient un peu pompettes, et j'ai le souvenir de la photo des « jeunes mariés » sous un cerceau.

J'ai aussi gardé un bon souvenir de l'« oncle » (comme les « tantes Jeanne » de Bécaud) Désiré Datchet... Un comique, collectionneur de timbres, il aimait boire et chanter (surtout boire). Il travaillait aux PTT comme sa femme, la très douce, très calme et très souriante tante Mia, sœur unique et aînée de papa Warnant, celle qui s'étonnait d'apprendre que c'est au moment où on le lâche et qu'il revient à sa place automatiquement que l'anneau numéroté du téléphone enregistre chaque chiffre. On parle ici des vieux téléphones où les chiffres étaient en cercle et où il y avait un curseur à ressort que l'on entraînait avec l'index pour le faire tourner jusqu'à un petit butoir. Eh bien c'est lors de sa course de retour que le numéro se marque sur les machines téléphoniques. Alors à tante Mia, sa

chère et très douce épouse qui n'élevait jamais la voix, il fit la remarque suivante : « Quand tu donnes un coup de poing, est-ce au moment où tu recules le bras pour frapper ou quand ton bras revient pour cogner l'adversaire que se marque le coup? ». L'image était parlante! Bon vivant, il chantait : « J'aime le jambon et la saucisse, j'aime le jambon, c'est bon. Mais j'aime encore mieux le lait de ma nourrice. Boire un petit coup c'est agréable. Boire un petit coup, c'est doux »... C'est lui qui nous a appris cette chanson!

Tante Mia était souvent un peu confuse des audaces verbales de son compagnon, mais la plupart du temps elle affichait un calme olympien. Elle avait la voix très posée, comme les téléphonistes-standardistes dont elle avait exercé le métier. Lorsque nous l'avons connue en 47-48, elle travaillait dans les bureaux. Jamais un mot plus haut que l'autre et toujours le sourire aux lèvres. Elle sera plus tard, en septembre 56, la marraine de ma filleule, ma petite sœur Ninou. Nous étions donc, comme on disait à Liège, compère et commère. Tante Mia n'avait qu'un enfant : le grand nouveau cousin Riri, fils d'un mariage précédent.

Quoi encore? Désiré Dachtet était un collectionneur de timbres. Comme au Congo, j'ai voulu moi aussi collectionner les timbres – comme mon papa l'avait fait avant-guerre, mais il avait revendu sa collection – et surtout, comme en Afrique papa Warnant recevait pas mal de courrier de Belgique ou du Congo, et même d'autres états africains, j'en avais accumulé beaucoup et un jour, papa me proposa de les envoyer à oncle Dachtet qui saurait les trier, les classer et quoi en faire... On les envoya depuis Basoko et on n'eut plus jamais de nouvelles, car lui et tante Mia se séparèrent, boisson aidant. Papa fut furieux contre lui, mais qu'y faire? Il était disparu et mes timbres perdus.

En dessous du thier de la Chartreuse se trouvait le couvent des Carmélites de Cornillon, où avait séjourné une petite servante à la voix aigrette nommée Marthe, qui aidait chez Bobonne et avait dû quitter le couvent pour cause de santé. C'est en face de ce couvent que se trouvait l'arrêt des tramways, qui venant du centre-ville montaient jusqu'à Robermont, Beyne et Fléron¹. Et c'est de là qu'en 1951 et 1952, lorsque nous reviendrons en congé pour six mois et séjournerons chez Bobonne, c'est de là, dis-je, que tous les matins Christian et moi prendrons le tramway n° 10 ou n° 11 jusqu'à la place Saint-Lambert pour y changer de tram, grimper dans le n° 4 (ou le n° 1) jusqu'au pont d'Avroy (qui n'est plus un pont) et rejoindre la rue Saint-Gilles où se cachait notre collège, collège de jésuites, pour y continuer nos études comme à Costermansville.

Le 6 décembre 52, nous avons eu chez Bobonne, où nous résidions, la plus belle Saint-Nicolas qu'on peut imaginer, notamment grâce à un très beau train électrique. Et je crois que c'est cette même année que nous recevrons aussi de beaux cadeaux de nos grands-parents de Herve. Notamment toute une armée de petits soldats, non pas en plomb, mais en carton dessiné. Très beaux. Les Renard, et notamment Francis, avaient été un peu jaloux. Et même d'expliquer que pour Christian et moi, c'était une Saint-Nicolas qui avait valeur de trois, puisque nous allions repartir pour trois ans en janvier ou février...

Lorsque mes parents sont revenus la dernière fois, en janvier 55, alors que Christian et moi allions encore rester six mois au collège de Bukavu, ils ont d'abord emménagé au thier de la Chartreuse, attendant que les travaux de rénovation et peinture complètes de notre nouvelle demeure, achetée en 51 rue Saint-Julien à Outremeuse, soit terminés. Et c'est en revenant du petit magasin d'en face que Josiane, qui allait avoir quatre ans, fut renversée par une voiture en début 55. Heureusement il y eut plus de peur que de mal, mais notre gentille Jojo était refroidie de la Belgique et aurait voulu retourner au Congo!

• Un complément à ce chapitre a été ajouté au chapitre 33, item n° 49 •



¹ Voir les chapitres 2 et 6

CHAPITRE 6

PREMIERS ENVOLS

L'oiseau quitte son nid, puis il y revient

Malgré la guerre, malgré le veuvage de ma mère et les difficultés pour elle de quitter son magasin de rideaux rue du Collège à Herve, nous n'étions pas seuls au monde et maman aimait sortir, rencontrer des voisins, des amis, voir sa famille. Aussi ne me suis-je jamais considéré comme un prisonnier quelconque. Je me souviens des longues soirées d'été, en juin et juillet aux alentours du solstice d'été, alors qu'il faisait clair jusqu'à dix heures Christian et moi jouions au jeu des métiers ou à chat perché sur le seuil avec Jeannot, Popol et Zézette, et nos mamans se taillaient une bavette, assises sur des chaises et nous surveillant du coin de l'œil.

Il nous arrivait en été de sortir, de faire des pique-niques dans les prairies environnantes avec souvent Jenny, une voisine gardienne, ou Marie, une autre gardienne, ou Monique ma grande cousine qui aimait beaucoup venir à Herve, ou encore Francine Birnbaum, une autre grande jeune femme blonde, fille d'une amie de maman.

Il y eut aussi le cinéma où nous ne manquions pas d'aller fréquemment – certainement une ou deux fois par mois. Maman allait même parfois seule au cinéma, lorsque c'était un film « enfants non admis » et qu'elle avait trouvé une voisine pour nous garder. Mais il faut ajouter que le cinéma Palladium était vraiment tout près de chez nous, à une cinquantaine de mètres. C'était du dépaysement, me semble-t-il, surtout avec les films de cow-boys ou les Tarzan, ou encore *Le voleur de Bagdad* en couleurs et avec le jeune acteur indien Sabu, qui nous emportaient dans l'Ouest américain, dans l'Afrique sauvage, dans la Perse mystérieuse, bien loin de Herve et de la guerre....

Dans le même esprit de dépaysement, chez mes grands cousins il y aura les lectures d'albums ou de revues de bandes dessinées dans lesquels je me plongeais régulièrement à partir de six ans.

Il y a eu encore évidemment les deux voyages en Suisse, dont je vous entretiendrai au prochain chapitre. Je ne mentionne pas l'évacuation au début de la guerre, long voyage en voiture jusque Carcassonne, puisque je n'en ai pas gardé le moindre souvenir – et pour cause, j'avais deux ans¹.

Puis il y aura des destinations précises où il nous est arrivé quelquefois de nous rendre pour déloger. Je pense essentiellement à Beyne-Heusay, chez ma tante Madeleine. On y allait en train. Il y aura aussi, mais plus rarement, Fléron et Bois-de-Breux chez ma tante Odette. Une fois ou l'autre, je

¹ Mais à ce propos, voir l'annexe 2 du chapitre 3

crois, nous sommes allés au domaine provincial de Wégimont, situé à cinq kilomètres de Herve et où il y avait un étang avec barquettes et une grande piscine, ainsi qu'une petite pataugeoire pour enfants.

Enfin et surtout, il y eut la mer, à la côte belge : Heist, Ostende, Blankenberghe, Coxyde... Maman adorait la mer, même si elle ne savait pas nager. Et cet amour pour les dunes et les vagues, le sable et l'eau salée, depuis sa jeunesse s'est naturellement transmis à ses deux fils. Et nous avons souvent partagé notre séjour à la mer, dans des petits appartements à loyer modique, avec plusieurs cousins, cousines ou des amies, comme les Fafchamp.

Les bandes dessinées à Herve et à Beyne

Quand j'évoque ma passion dévorante pour les bandes dessinées, je me revois immanquablement, jeune gamin assis en silence chez mes grands cousins, occupé à lire soit un album de Tintin, à Herve chez Franz et Yvon Hock, soit un *Journal de Spirou* chez Jacques et Pierre Lejeune à Beyne. C'était inévitable : quand j'allais chez les uns ou chez les autres, toujours je plongeais dans les histoires de Valhardy, Spirou ou Tif et Tondou, quand ce n'était pas Blondin et Cirage chez les Lejeune, ou je me laissais tomber dans une des grandes aventures de Tintin, en noir et blanc comme il se doit, chez Gilberte et ses frères à Herve.

Voici le début d'un article de *GéoVoyage* paru en novembre 2000 et réédité en octobre 2012, article intitulé « Perpétuelle invitation au voyage » :

Pour des générations entières, les aventures de Tintin ont été l'occasion d'une véritable initiation à la géographie. En des temps où n'existaient ni la télévision, ni magazine de grand reportage, les pérégrinations du petit reporter ont ouvert pour les jeunes une fenêtre sur les paysages et les phénomènes naturels les plus spectaculaires d'un monde encore très mal connu : la Terre.

Que de délicieux souvenirs à m'enfermer dans ces pages remplies d'attraits, de mystères, de découvertes. Je ne comprenais pas toujours ce que je lisais. Et c'est là que j'ai découvert pour la première fois des mots comme syndicat (*Tintin en Amérique*), iconoclaste, ectoplasme ou bachi-bouzouk (*Les cigares du pharaon*) ou le mot immatriculation (*L'île Noire*), sans compter les tas de noms d'animaux assez originaux préférés par le capitaine au long cours, dans les tirs tous azimuts de ses célèbres invectives : les sapajous, les doryphores, les oryctéropes; et je ne parle pas des zouaves, des olibrius, des moules à gaufres.

Sans jeu de mots, j'étais alors dans ma bulle. Non pas enfermé dans un salon de lecture, mais au milieu de tous, enfermé dans les pages, scrutant déjà les phylactères. Je n'étais plus avec Tintin, j'étais Tintin découvrant le Congo, ayant un accident à Chicago, côtoyant les coupeurs de tête en Amazonie, naviguant jusqu'en Chine, escaladant les Andes, traversant le Sahara ou scrutant les mers de l'Arctique... J'essayais moi aussi de mener mon enquête sur la malédiction des Incas ou les contrefacteurs de billets

de banque en Écosse, ou l'arrivée subite et suffocante de ce météorite, sans parler bien sûr des trois parchemins qui révéleront leur secret à travers la lumière.

J'avais plus d'affinités pour les Tintin que pour les Spirou. Aussi, très vite, dès que sortit *Le Journal de Tintin* en septembre 1946, je pris l'habitude de quémander à maman les deux ou trois francs que coûtait l'illustré pour aller vite me l'acheter le jeudi à la papeterie rue Potiérue. Je fis cela jusqu'en fin mars 1948 (on s'est embarqué sur le *Mar del Plata* le 31 mars), donc durant plus d'un an et demi. C'est ainsi que je commençai à les collectionner depuis le numéro deux (j'avais manqué le premier), ce numéro deux de septembre 46 dont la couverture affichait le dessin assez impressionnant d'un énorme tripode martien de *La guerre des mondes* de Wells. Mais il y a des tas de couvertures qui me reviennent, maintenant que j'en parle. Certains dessins de Hergé lui-même, illustrations du *Temple du Soleil* et d'autres de Edgar P. Jacob, avec la très célèbre histoire du *Secret de l'Espadon* de Blake et Mortimer. Notamment le dessin où, à la frontière de la Turquie, les deux héros doivent éviter un espion barbu... et puis ils mettent le feu à de l'essence répandue pour échapper à leurs poursuivants. Je revis cette histoire, en la racontant. Mais il faut dire que je l'ai relue maintes et maintes fois.

Un jeudi, notre fournisseur habituel n'avait plus le numéro sortant. Et nous étions justement deux, ma cousine Gilberte, et moi, à vouloir ce nouveau numéro. Aussi sommes-nous allés avec nos quelques francs jusqu'à un autre magasin situé plus loin sur la même rue Potiérue. Là, il n'y avait plus qu'un seul numéro, mais comme ma cousine Gilberte, à son habitude, avait été distraite par un client ou une remarque quelconque, ou parce qu'elle fouinait à gauche et à droite dans le magasin, je me suis servi en premier, sans aucun égard à la courtoisie la plus élémentaire. J'ai pris le dernier numéro restant, en toute quiétude et au grand dam de madame ma chère cousine qui trouvait que je n'avais pas été très chevaleresque cette fois-là.

Je ne comprenais pas toujours tous les mots, mais le dépaysement était total. Je voyageais ailleurs en compagnie de mes héros, Tintin ou Tarzan, Spirou ou Bécassine. Les décors aidaient à mieux comprendre les aventures que je vivais. J'entrais à Chicago ou dans la forêt équatoriale, je me promenais à Paris, en Normandie ou dans un petit village anonyme des Ardennes. On voyageait aussi dans le passé, parfois dans le futur...

À Beyne, Jacques et Pierre Lejeune avaient de nombreux albums de Jean Valhardy (par Jijé) et d'autres histoires du *Journal de Spirou*, commencé en 1938; Spirou et Fantasio avaient donc mon âge. Ces almanachs avaient une odeur caractéristique de vieux papier. Les Lejeune n'avaient pas que des albums, ils conservaient aussi les illustrés, les petits journaux de Spirou auxquels ils devaient être abonnés ou qu'ils allaient patiemment s'acheter chaque semaine et conservaient en grosses piles dans un coin de leur chambre. Il faut croire que comme à table, ces parfums surannés m'ouvraient l'appétit, car je dévorais toutes les histoires racontées chaque semaine dans le *Journal de Spirou* : Valhardy (ma préférée), Eric le Rouge, les Timour, Tif et Tondou, Zig et Puce (et leur pingouin), Blondin et Cirage, Tarzan, Buck Danny, les histoires du Fureteur. Je repense même à une sombre histoire d'anticipation dont j'ai évidemment oublié le titre, et où les hommes du futur étaient comme de monstrueux petits êtres rabougris et peu sympathiques, avec un crâne surdéveloppé et des yeux globuleux. C'était, je

crois m'en souvenir, parce qu'avec l'évolution leur cerveau avait tendance à se développer beaucoup plus que leur corps qu'ils n'exerçaient plus guère physiquement. À bien y penser, cette vision futuriste n'est pas si bête que ça.

Plus tard, il y aura encore les histoires d'Oncle Pierre, la patrouille des Castors, Jehan et Pirlouit, et plus tard Iznogoud, et bien sûr Gaston Lagaffe, puis Blueberry. *La vie de Baden-Powell* sera également débitée deux pages à la fois dans ces illustrés.

À Herve, chez mes cousins Franz, Yvon et Gilberte Hock, auxquels je pourrais joindre oncle Lucien qui était également un fan de Tintin, ce n'étaient pas les journaux illustrés *Tintin* qui m'attiraient, puisqu'ils ne commencèrent à être édités qu'en 1946, alors que je fus en mesure de me les acheter moi-même. Non, là c'étaient les précieux albums encore en noir et blanc édités par Casterman. Je crois bien qu'ils tenaient leur collection à jour. D'abord avec les albums en noir et blanc, puis on vit paraître ceux en couleurs, parfois redessinés. Ils avaient aussi des albums de Quick et Flupke du même Hergé. J'aimais moins ces histoires en une page, mais je rigolais quand même en lisant leurs farces avec le gros agent de police.

Une fortune à la poubelle...

J'ai ainsi feuilleté plusieurs fois et relu tous les albums chez les Hock, mais les autres histoires qui paraîtront dans le journal illustré de Tintin (à ne pas confondre avec les récits du petit reporter), je les découvrirai moi-même dans le *Journal de Tintin* dont j'ai acheté (puis fus abonné) tous les numéros depuis le n° 2 en septembre 1946. Il y aura les quelques aventures de Corentin par Cuvelier. Il nous faisait rêver, ce jeune Breton parti aux Indes où il rencontrera Kim, puis ses deux fauves fidèles : un gorille et un tigre. Sans le jurer, je crois qu'ils s'appelaient Belzébuth et Moloch. Vous imaginez-vous comme cela peut faire rêver un jeune gars : avoir un tigre et un gorille pour amis! Faut-il répéter les noms de deux admirables héros, Blake et Mortimer? Je revois encore les belles histoires d'Alix – quel dessinateur, ce Jacques Martin, quel créateur aussi de ce monde gréco-romain si riche en décors et en détails! Et les aventures loufoques de Chlorophile et sa bande de gentils petits animaux contre les méchants rats noirs, les aventures policières très bien dessinées de Ric Hochet... mais là on avance dans le temps.

Je viens de dire que j'avais tous les premiers numéros des journaux Tintin, sauf le n°1 justement. Cela alla de septembre 46 à notre départ pour le Congo en mars 48. Puis, je crois que je fus encore un peu abonné en Afrique, mais le courrier étant très irrégulier, je ne sais si je n'ai pas perdu quelques précieux numéros dans le système postal. On arrêta l'abonnement en 49. Quand je suis définitivement rentré en Belgique en 1955, je revois encore ce paquet d'une centaine de journaux illustrés dans ma bibliothèque de la rue Saint-Julien, parmi lesquels, je le rappelle, il y avait les 60 ou 70 premiers numéros sauf le n°1, et auxquels il fallait ajouter un an ou deux d'abonnement en 1954 et 55 (mais là aussi la poste aérienne m'en avait perdu quelques-uns). Bref, ces illustrés prenaient une grande place parmi mes livres scolaires, et comme vraiment je ne les lisais jamais, un beau jour sans penser plus loin je les ai mis à la poubelle. Le grand jeune homme universitaire que j'étais devenu s'est dit

qu'il était temps sans doute de se débarrasser de ces antiques numéros achetés par le gamin qu'il avait été. Je les ai jetés à la poubelle. Et c'est ainsi sans doute que sans m'en rendre compte, je venais de jeter une petite fortune aux yeux d'un collectionneur actuel! Peut-on être bête quand on est à l'univ'? Mais personne à la maison ne m'a suggéré de les conserver au cas où cela vaudrait peut-être un peu d'argent. Je suis certain qu'aujourd'hui, ils vaudraient une fortune. Eh oui! Avec cet argent aujourd'hui, je pourrais certainement m'acheter une centaine de bibliothèques, et sans doute la maison dans laquelle je pourrais les placer!

Mais je conserve malgré cette infortune deux belles compensations : la première, c'est justement d'avoir eu ce trésor en mains, de l'avoir feuilleté page après page, et la deuxième c'est d'avoir lu et aimé toutes ces pages et de m'en rappeler.

Beaucoup de titres

Chez mes grands-parents de Herve, quand j'y allais, je ne manquais jamais de lire dans le journal *La Meuse*, quotidien de Liège auquel ils étaient abonnés, la page des quatre ou cinq *strips* américains avec le Fantôme que j'adorais (sorte de Superman avant la lettre, il était masqué, très fort et s'envolait lui aussi), Blondie ou Dagobert que je ne comprenais pas toujours, une autre bande dessinée avec un petit monsieur qui buvait et avait un monocle, je crois, et surtout l'amusant professeur Nimbus, avec son unique cheveu en forme de point d'interrogation. C'est celui que je préférais.

Au sortir de la guerre, je dévorais aussi les rares bandes dessinées que nous avions achetées ou qui me furent offertes, ou encore qui me tombaient sous la main. C'est ainsi que je lus et relus l'histoire tendre et amusante de *Nounouche, la petite oursonne* très bien dessinée en couleurs bistre, et un autre album dont j'ai oublié l'histoire et le titre, mais qui mettait en scène trois ou quatre personnages et un gorille. Le dessin était nerveux, les personnages plutôt maigrichons. Il ne s'agit nullement de Corentin, qui se baladera avec un gorille et un tigre et que je découvrirai plus tard dans les hebdomadaires illustrés *Tintin*. Il ne s'agissait pas non plus de Tintin sur le rocher écossais de l'île Noire. Là encore un énorme, mais très gentil gorille qui fait peur à tout le monde sauf à Milou. Tant qu'à être dans les singes, il y aura encore les histoires de Jo, Zette et Jocko dessinés par Hergé lui-même. Jocko était le nom d'un genre de chimpanzé plutôt amusant.

Il y aura la revue *Wrill*, journal dessiné pour les jeunes mettant en vedette un renard appelé Wrill. Un nom bien compliqué, mais ses parutions ne durèrent pas. Je fus même membre du Club des amis de Wrill et reçus, après leur avoir écrit, un insigne à mettre à la boutonnière. J'en étais très fier.

Je fus de la même manière membre du club L'Aiglon, un chocolat belge qui émettait des images et offrait également d'être membre, moyennant une faible cotisation. Il suffisait d'écrire pour en faire la demande, ce que je ne manquai pas de faire. On recevait là aussi un bel insigne métallique à porter en boutonnière.

J'aimais les clubs de ceci, de cela. Je serai membre de la Croisade eucharistique. Les bons élèves des frères ne manquaient pas d'en faire partie. Il y aura aussi à Herve le club de gym où je suis allé m'exercer deux fois par semaine avec mon petit costume bleu qui me serrait. Je me souviens que nous

allions au petit matin frais deux fois par semaine faire des exercices. Certains de mes petits camarades réussissaient le pont (renversé arrière sur les deux mains et les deux pieds). Je ne sais pourquoi, mais les moniteurs nous forçaient presque à réussir cet exercice. Ils nous le faisaient faire tout le temps. Mais je n'étais pas trop bon en gym.

J'aimais être membre de ceci ou collectionner cela. Dans mes collections, ma première sans doute fut la fameuse campagne de vignettes publicitaires. J'en ai parlé d'ailleurs au chapitre 2. J'étais parvenu à récolter 150 ou 200 vignettes du cognac Martel que l'on m'avait recommandé de collectionner, parce que l'image plutôt neutre, sans trop de couleurs n'attirerait guère l'attention, et donc avait peu de chance d'être choisie par d'autres qui voudraient la conserver. J'allais glaner mes vignettes de Martel chez les voisins, les oncles et tantes. Tout heureux, j'envoyai mon colis un ou deux mois plus tard, puisqu'il s'agissait d'un vaste concours à la grandeur de toute la Belgique pour relancer l'économie. Il fallait collectionner le plus possible une même vignette. Ces vignettes faisaient partie d'une grande feuille de près d'un mètre carré où des centaines de petits dessins attendaient d'être découpés, échangés, collectionnés. Cette feuille avait été distribuée à toutes les habitations de la Belgique. Rien de moins! Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que le, ou plutôt les vainqueurs étaient une équipe de grands malabars qui en avaient collecté dix ou vingt mille à Bruxelles!

Oui, j'ai toujours aimé collectionner et classer. Très tôt, je connaissais tous les champions du Tour de France ou la liste des papes. Mais j'étais déjà ado à ce moment.

Plusieurs titres me reviennent encore : les Bécassine, albums aux pages sur papier glacé, au dessin raffiné sans les bulles. Je les lisais chez ma tante Madeleine et Josiane Lejeune, histoires un peu compassées d'une époque révolue. Cela me faisait sourire. Gédéon, le petit canard si intelligent au dessin simple et contrasté de Benjamin Rabier, dont les aventures à la ferme me feront penser plus tard aux mésaventures moyenâgeuses du roman de Renart. Et Zig et Puce d'Alain Saint-Ogan, dès 1925. Ils paraîtront dans *Spirou* et seront repris par Greg dans le *Journal de Tintin* vers 1970. Je pense encore à Félix le chat, au dessin très simpliste des débuts. Et puis il y a eu les vies de Don Bosco et de Baden-Powell, en BD, racontées dans le *Journal de Spirou*. J'ai tellement aimé ces deux héros que je me suis acheté l'histoire complète en album. Eh bien j'ai encore ces vieux albums dans ma bibliothèque où ils sont depuis plus de soixante ans, particulièrement abîmés parce que lus et relus. Mais là, nous avions déjà quitté Herve. J'avais douze ou treize ans.

Pourrais-je ajouter quelques commentaires encore à propos de certaines BD? Un grand dessinateur (et conteur efficace) fut sans nul doute Edgar P. Jacobs. Ah! *Le Secret de l'Espadon*. Je l'ai vécue avec mes tripes, cette histoire de Blake et Mortimer et du perfide colonel Olrik. Plus tard, il y aura *La marque jaune*, un M majuscule dans un rond, en jaune, une sorte de logo commercial. Cette marque vaudra bien le Z de Zorro. On en voyait partout, tracés à la craie sur les murs, à une certaine époque.

En BD, c'est comme dans la chanson : les meilleures sont celles qui n'ont qu'un créateur. Hergé, Jacobs, Peyo ou Franquin pour le texte et l'image, comme Brel, Brassens et Ferré pour le texte et la musique.

Voici encore une petite appréciation critique toute personnelle sur les albums de Tintin. Le plus beau comme dessin est probablement *Le sceptre d'Ottokar* de 1938, mais le plus beau comme histoire, à mon idée, est *Le secret de la Licorne*. En effet, d'abord, il y a l'intrigue policière avec les trois documents perdus et retrouvés, et enfin la lecture de l'énigme : « Car c'est de la lumière que viendra la lumière... ». Ensuite, la partie historique avec le chevalier François de Hadoque et Rackham le Rouge, admirablement racontée par le capitaine un peu ivre. Je me demande soudain si ce passage précis, qui est narré en douze pages (pages 14 à 26 de l'album), ne serait pas la plus belle séquence jamais racontée en dessins dans toute l'histoire de la BD. Sans oublier les belles caravelles très réussies, très détaillées. La partie poursuite, depuis le rapt de Tintin jusqu'au chien Brutus, met de l'action dans l'intrigue. Nous avons ici deux adresses : 26, rue du Labrador, l'adresse officielle de Tintin, et le fameux château de Moulinsart, qui apparaît d'abord comme un antre de bandits et une véritable caverne d'Ali Baba – ou un immense capharnaüm – avec sa crypte remplie d'objets les plus hétéroclites à côté d'une chapelle complètement vide. À la page 51, Nestor me parle en personne : « [...]mais, bon sang, c'est lui [Tintin] qui les [les frères Loiseau] a faits prisonniers! » Dans cet album, les injures du capitaine Haddock atteignent un sommet dans la diversité et le nombre. Le vocabulaire de marine – et le vocabulaire en général – est assez relevé dès les premières images. Et puis, quand l'album est terminé, il reste une suite : *Le trésor de Rackham le Rouge*. Le rêve va pouvoir continuer...

Et il faudrait dire un mot des Dupondt et du pickpocket : les cannes voleuses, les portefeuilles volés et l'histoire des chapeaux, qui dure trois pages puis est reprise à la fin. Et les noms sublimes d'Aristide Filoselle, le pickpocket, et d'Ivan Ivanovitch Sakharine, collectionneur de modèles réduits de navires; et les deux frères Maxime et G. Loiseau, et Barnabé, le rabatteur des deux antiquaires. Et on termine par le puzzle des trois documents, le casse-tête impérial, l'énigme raffinée, le « charabia du tonnerre de Brest », comme dira le capitaine. Non, je ne m'étonne vraiment pas que le célèbre réalisateur américain, Steven Spielberg, ait choisi cette histoire pour servir de pilier au premier film d'animation américain sur Tintin.

Plus tard, j'ai acheté ou fait acheter, par ma grand-mère notamment, comme cadeau à la Saint-Nicolas, un ou deux albums qui me plaisaient particulièrement. Je pense surtout à deux fameuses biographies que j'ai relues au moins vingt fois. Toutes deux étaient parues dans *Spirou* et signées Jijé : *La vie de Don Bosco* (un grand album carré en une seule couleur bistre, réédité plus tard en quadrichromie) et la vie de Robert Baden-Powell.

Beaucoup plus tard, il y aura essentiellement *Ric Hochet*, très joliment dessiné. J'en ai plus de quarante albums, mais j'ai arrêté de les acheter, vu le prix et un manque d'intérêt dû aux scénarios un peu trop répétitifs et souvent tirés par les cheveux. Et tous les *Gaston Lagaffe*... Comme mon fils Yves aimait les BD, je lui ai payé un bon nombre de *Tuniques bleues*, avec le sergent Chesterfield et le caporal Blutch (Blueberry), deux soldats nordistes durant la guerre de Sécession. Bon et amusant.

D'autres collections viendront garnir mes tablettes plus tard, sur un mode mineur : *Petit Spirou*, *Robin Dubois*, etc. Mais attraction moins forte... Je vous reparlerai de mes collections de BD au chapitre 27.

Beyne et Bois-de-Breux

J’ai dit en intro que j’avais beaucoup voyagé. Oh! moins que certains, c’est certain, mais plus que beaucoup d’autres, c’est sûr. En tout cas, dès ma plus tendre enfance je voyagerai, alors que la plupart des gamins de la rue du Collège sont nés, sont demeurés et mourront peut-être rue du Collège. C’était le cas de Jeannot Marbaise encore en 82, quand j’ai été le voir chez lui. Nous avions quarante-quatre ans tous les deux. Et c’était toujours le cas en 2015 alors que, revu en coup de vent en 2014 avec son épouse Sylviane que je ne connaissais pas, nous nous écrivions régulièrement. Et vive internet qui supprime les distances! Et pour ton édification personnelle, cher Anagnosophile, je te redis les célèbres vers du grand Charles (non, pas de Gaulle, Baudelaire) :

*Faut-il partir, rester? Si tu peux rester, reste;
Pars s’il le faut. L’un court et l’autre se tapit
Pour tromper l’ennemi vigilant et funeste,
Le Temps!*

Il y eut quelques voyages à la mer. Déjà à cette époque nous continuions la vieille tradition des séjours à la mer du Nord par la famille Hock. Puis il y eut un ou deux voyages en train jusqu’à Liège, et même, jusqu’à Verviers, et une fois à Bruxelles. Je me souviens qu’à Liège une fois, nous avions logé chez une vieille tante de maman, tante Maria, je crois. Elle habitait près de l’église Saint-Vincent, près du pont des Anges, avec son frère chanoine attaché à l’évêché, qui boitait. C’était une vieille dame très digne avec une verrue près du nez, qui portait un camée et avait un large ruban noir serré autour du cou. Mode ancienne et surannée, mais qui est revenue au goût du jour dans les années 1980. Cela me faisait drôle de voir mes jeunes étudiantes de seize ou dix-huit ans aussi enrubannées que nos vieilles grands-mères! Idem pour les petites bottines noires et pointues. Jamais ma mère n’aurait porté cela, mais après trois ou quatre générations, les choses reviennent.

Donc, pour en revenir à la vieille tante Maria (ou est-ce tante Bertha? Hmm, je crois vraiment que c’était Maria), nous logions chez elle, pas loin des Guillemins à Saint-Vincent. Je vois encore le dôme de l’église, quai Mativa ou quelque part par là. Et le matin très tôt, nous nous levions, déjeunions tout endormis (la vieille tante ne se levait pas) et allions prendre un train pour quelque part. Ma mère devait sans doute aller à Liège et même à Bruxelles pour passer des commandes de tissu chez les grossistes pour son commerce. Elle dut aussi recevoir les deux décorations posthumes décernées à mon père, mort au champ d’honneur. Elle reçut des mains du prince Charles, régent du royaume, la Croix de guerre et l’Ordre de Léopold avec palmes. Mais je crois que Christian et moi n’étions pas du voyage. Qui nous gardait? Souvent Bobo, rarement mémère et grand-papa, parfois Monique? Je ne m’en souviens plus.

En janvier 1948 eut lieu le départ des Lejeune depuis Melsbrœk, en DC4, avec Raymond Hock (L’aéroport actuel de Bruxelles, Zaventhem, n’existait pas encore). Départ pour le Congo, par temps

gris.. Leur avion aura une panne de moteur, mais pas trop grave car il en restait trois¹. Ils feront escale au Caire : chameaux, pyramides et fez rouges pour Josiane, Pierre, Jacques, oncle Lucien, tante Madeleine et Raymond. Ici encore, comme souvent, c’est une photo vue et revue chez les Lejeune qui m’a soufflé ces quelques lignes.

Est-ce ce professeur de quatrième année chez les frères, un laïc moustachu dont j’ai oublié le nom, qui me transmet le goût des voyages et notamment du train? Il nous en racontait toujours de bien bonnes et savait entretenir l’intérêt en nous faisant rire. Ainsi l’histoire des trains rapides. Un Anglais, un Français et un Belge se disputent sur la vitesse réciproque de leurs trains. « Chez nous, dit l’Anglais, les trains sont si rapides que les maisons isolées de la campagne britannique semblent appartenir à une grande ville. » « Oh! dit le Français, cela n’est rien. En France, quand roule le train, les poteaux électriques qui sont plantés tous les cent mètres à côté des voies de chemin de fer paraissent très serrés et on croirait voir une forêt. » « Peuh! dit le Belge, il n’y a rien là. Un jour, à Herve, je prends le train tout juste au moment où il démarrait. Je devais aller à « Lîdge » [Liège, à 18 kilomètres]. Je passe la porte du wagon, en poussant un peu le monsieur devant moi. Celui-ci, fâché, se retourne pour me donner une claque, mais j’étais déjà redescendu du train, parce qu’on venait d’arriver à Liège. »

L’histoire n’est peut-être pas la meilleure, mais je m’émerveillerai toujours devant la mémoire qui se paie le luxe de me rappeler ce souvenir jusque dans le moindre détail après exactement 65 ans (de fin 1946 à fin 2012). Celui qui a vu et entendu donne son témoignage et rend grâce au Seigneur! Je sais que j’avais raconté cette historiette au chapitre 2, mais je voulais savoir si vous étiez bien attentif et si vous aviez remarqué que malgré ma mémoire, la fin n’est pas tout à fait la même.

Vieux tchouk-tchouk

Restons donc dans les chemins de fer, la SNCB (Société nationale des chemins de fer belges). Pour aller à Fléron ou à Beyne, ou à Bois-de-Breux un peu plus loin, ou carrément jusqu’à Liège, nous embarquions dans le train. Pour moi, je garde un bon souvenir de ce train omnibus, qui venait de Verviers ou de l’Allemagne à l’est et se rendait jusqu’à la gare de Longdoz à Liège (à moins que ce ne soit la gare des Guillemins) en s’arrêtant à toutes les gares dans un bruit aigu de sifflet, de crachotements de vapeur et de freins criards.

C’était souvent le soir, je revois la salle d’attente de la gare sombre et embuée. Rappelons-nous que pendant la guerre il fallait occulter, donc pas d’éclairage public. Les odeurs pénétrantes de fumée et de vieux tabac, les carreaux pleins de vapeur, les wagons aux banquettes de bois et les portes de secours. Et sous chaque fenêtre, cette plaque métallique sur laquelle il était écrit « Interdiction de fumer », mais où une fois un astucieux voyageur avait gratté certaines lettres de sorte qu’il ne restait que les lettres « _____ON _ FUME_ ».

¹ Cette aventure mirobolante est racontée par Raymond vers la fin du long chapitre 16, qui reproduit la page du site internet du collège.

Le train démarrait lentement. Les bruits de plus en plus rapprochés des essieux, puis des roues passant sur les fins de rail se rapprochaient et prenaient leur rythme de croisière. La fumée de la grosse locomotive au charbon pénétrait nos compartiments. Et le lent balancement qui poussait tous les voyageurs au même rythme, en même temps et dans le même sens nous endormait comme si les grands bébés que nous étions attendaient ces doux bercements dans la chaleur moite du soir ou du petit matin. On s'arrêtait à Mélen, puis à Micheroux, puis à Retine avec les terrils de son charbonnage. Les minutes s'écoulaient, lentes et impassibles.

Et on arrivait à la gare de Fléron où nous voyions souvent, en face de la gare, les gros chevaux noirs tirant le grand corbillard parce que c'était là précisément leur écurie et les installations des pompes funèbres locales. À Fléron, le train traversait en passage à niveau la route principale, l'axe routier Liège-Allemagne. Les deux stations suivantes étaient Beyne, puis Bois-de-Breux où la voie ferrée retraversait la grand-route avant d'amorcer la longue descente sur Liège pour la gare de Longdoz, rue Grétry.

Beyne

C'est à Beyne qu'on s'arrêtait le plus souvent. Descendus du train poussif et crachotant, nous devions rebrousser chemin à pied sur la grand-route pendant cinq ou dix minutes avant d'arriver chez tante Madeleine et nos cinq cousins, les Lejeune. De nombreux souvenirs restent accrochés à cette maison près du Home, sur la grand-route qui allait vers Herve et l'Allemagne à l'est.

Un peu plus loin que la maison de tante Madeleine se trouvait le Home. Je devrais dire les ruines du Home car cette grande bâtisse, qui avait servi de salle de spectacle je crois, avait été incendiée et il n'en restait plus guère que quelques murailles et des monceaux de briques éparpillées. Naïvement, je pensais qu'il y avait eu bombardement, comme on en voyait dans les actualités pour d'autres villes écrasées sous les bombes. Nous allions souvent nous promener ou jouer dans ce décor insolite avec Josiane et Christian, parfois Pierre ou même Jacques et des amis voisins, les Lucassen, dont une Anne-Marie me semble-t-il. Un petit chemin par-derrière longeait les prairies et rejoignait la cour arrière de chez ma tante.

Et voici que trois animaux se présentent à mes souvenirs. D'abord une chèvre autour de son piquet, qu'il fallait déplacer quelquefois pour lui permettre de brouter l'herbe en larges cercles concentriques de plus en plus rasés. On était en guerre et ma tante devait contenter six bouches affamées. Il y eut aussi une brebis qui mit au monde un agneau. Jusque-là rien que de très normal, mais ma tante Madeleine a dû jouer les infirmières vétérinaires lorsqu'elle constata – oh! malheur – que le gentil petit mouton n'avait point d'anus. Elle prit donc une paire de ciseaux et coupa la peau au bon endroit en recherchant l'orifice caché. Mais rien n'y fit. Le petit chéri rendit l'âme et s'envola bientôt au milieu de tous les beaux cumulus, ses grands frères au ciel.

La troisième bête dont je rappelle le souvenir n'était pas destinée à la table, mais à la garde.

C'était un berger allemand qui s'appelait Diane. Ma tante l'avait reçu en prêt d'un officier allemand, mais le propriétaire ne vint jamais rechercher son gros chien. Qu'était-il devenu dans cette guerre? Je parle de l'officier et non du chien. Je me souviens aussi qu'un jour il me mordit la fesse. Là, je parle

du chien et non de l'officier! Oui, je fus mordu dans la cour par ce méchant toutou, mais je ne peux en dire plus. Il faudrait demander à mes grands cousins pour voir s'ils se souviennent de cette morsure.

Il faudrait encore parler du charbonnage de Wérister (à Beyne-Heusay), qui faisait sans doute vivre des centaines de familles mais qui « empufquinait » (empestait) toute la région et noircissait tout quand le vent portait du mauvais côté. Et à Beyne-Heusay, le vent portait toujours du mauvais côté. Demandez à Nicole – ma petite femme chérie, oui, oui – qui résida près d'un an à Beyne, plus près de Fléron, lorsque je dus la laisser seule avec Franz et Pierre, enceinte de surcroît, parce que les épouses n'avaient pas pu accompagner leurs maris pour le Congo. C'était en 1967-68 et je vous renvoie au chapitre 20 de cette épopée. Nicole pourra témoigner que Franz et Pierre avaient toujours les mains et les genoux bien noirs de poussière de charbon.

Sur cette grand-route qui montait de Liège à Fléron et convoyait le trafic vers l'est, et donc vers Herve mais aussi vers l'Allemagne, il y avait deux lignes de tramway, les numéros 10 et 11 qui transportaient les voyageurs depuis la place Saint-Lambert à Liège jusqu'à l'avenue des Martyrs à Fléron. Mon grand cousin Paul le prendra tous les jours pour aller au collège Saint-Louis à Liège. Et lorsque les Américains récemment débarqués en 44 repoussèrent les Allemands jusque chez eux, il y eut un défilé continu d'engins militaires de toutes sortes : camions, jeeps, tanks, canons sur roues, remorques, motos, automitrailleuses... si bien que Paul ne put traverser la route pour prendre son tram et eut congé deux ou trois jours de suite.

L'arrêt du tram se situait un peu plus bas que chez ma tante Madeleine et de l'autre côté de la route, dans un tournant près de la sortie d'une ruelle qui rejoignait le charbonnage. Il fallait continuer encore un peu plus bas et nous arrivions à l'école de Beyne, là où en 1943 j'ai été passer une heure ou deux avec ma grande cousine Josiane qui devait être en première année. Je me souviens très bien que la maîtresse (ou la sœur) m'avait donné une image pieuse et un bon point, comme on en donnait aux enfants sages. Je l'avais montré à ma maman une fois rentré chez tante Madeleine. Je le lui avais tendu tout rongé (je l'avais mis en bouche) en disant « J'école, moi! ». Où vont se percher nos souvenirs? Il vient de loin, celui-là!

J'ai parlé plus haut des Spirou et autres Bécassine ou Valhardy de mes cousins Jacques et Pierre, et ne vais donc plus en reparler. Oui, oui, il est juste et bon que je pense aussi à Anagnosophile de temps à autre. Nous n'en sommes qu'au début, ménageons-le. Évitions les répétitions inutiles quand faire se peut.

Mes cousins gardaient un autre trésor, à mon point de vue : des « pirettes » ou noyaux de cerises séchés dans un grand seau, pour leurs sarbacanes. Avant de trouver magnifique cette destination finale, en ces temps de guerre (c'était beau, léger, bien rond comme de petits boulets de canon, aérodynamique et souvent réellement performant), je m'extasiais d'abord sur leur origine. Il avait fallu en déguster des bonnes cerises pour remplir ainsi tout un grand seau, et mon pauvre estomac en restait pantois!

À Beyne, nous célébrions saint Sylvestre. On désignait ainsi en se moquant, mais surtout en riant, celui ou celle qui se levait le dernier le jour de la Saint-Sylvestre, c'est-à-dire le 31 décembre, dernier jour de l'année. C'était souvent Monique qui était désignée de ce prénom peu flatteur par ses frères

et sœur et par nous qui nous amusions... Il faut aussi que je vous relate jusque dans le détail le plus osé la célébration des onze bougies de mon cousin Pierre. Et quand je dis bougies, je me comprends. Hum. Nous sommes en 1945.

Donc, le jour anniversaire de ses onze ans, Pierre solennellement se présente devant la grande réunion familiale (nous étions là, et sans doute Bobo et tante Zette qui était la marraine de notre Pierrot) et il clame : « J'ai onze ans! ». Puis il compte lentement, montrant successivement les cinq doigts de sa main gauche, puis ceux de sa main droite : 1, 2, 3... puis 6, 7, 8... 10! Restait la onzième « bougie » pour la onzième et nouvelle année de son âge. Pierre, en joyeux garçon, ouvrit sa braguette et sortit son zizi devant nous, ébahis par une telle audace et au grand dam de sa mère! Pierre rigolait.

Il reçut à cette occasion, je pense, un beau pantographe. Ah, ah! Là, Anagnosophile, tu te demandes bien de quoi je parle ou de quoi il retourne. C'est un instrument qui permet de recopier les lignes d'un dessin d'un papier sur un autre papier, mais en l'agrandissant ou le réduisant, ou même en gardant la même échelle. Il est fait de quatre fines lattes, trouées tous les centimètres et rassemblées en une sorte de losange dont certaines extrémités dépassent. On place un crayon à une extrémité et la pointe de l'autre extrémité sur le dessin à agrandir. On suit le dessin avec la pointe de ce pantographe fixé sur la table, et le crayon reproduit le même dessin, mais agrandi (ou égal, ou réduit) sur un second papier. Les trous permettent de modifier la forme du losange par des vis, et ainsi modifier l'échelle de reproduction. Bien pensé, ingénieux et digne de la géométrie d'Euclide, quoiqu'un peu compliqué à bien utiliser. Aujourd'hui tous ces vieux appareils sont dépassés par l'électronique et le numérique, évidemment. J'étais fasciné par ce beau cadeau que mon grand cousin avait reçu. Et je me souviens en avoir demandé (et reçu) un moi-même, quelques années plus tard.

Pour être complet, parmi mes autres visites il y eut encore la villa Lily à Robermont, sur la grand-route vers Liège, la grosse maison cossue de madame Duchesne née Bougnet et tante de mon oncle Jacques. Elle était la mère de tante Loulou (Marie-Louise Breur que nous n'avons pas vraiment connue), et donc la grand-mère de Roger et Raymond Hock, mes deux grands cousins, fils d'oncle Robert. Cette madame Duchesne avait la garde de ses petits-fils tant que leur père était seul au Congo. C'est elle qui est en chapeau à droite, près de tante Madeleine, sur la photo prise à Melsbroeck lors du départ des Lejeune avec Raymond, photo plutôt ratée par temps de pluie. Nous étions là aussi, les Warnant et les Bonsang, sans doute pour ramener madame Duchesne ainsi que Monique et Paul qui restaient en Europe. Cette époque était dure pour les familles de coloniaux. Ici, l'un va retrouver son père, mais deux autres vont quitter leurs parents pour une durée de trois ans, en principe. Donc, Roger et Raymond habitaient là lorsque je les ai connus. Car leur maman, Loulou, était déjà partie et je ne me souviens vraiment pas de cette tante Marie-Louise qui fréquenta des Allemands et dut s'exiler en Espagne après la guerre. Je n'eus l'occasion d'aller là, sur la grand-route, que deux ou trois fois. J'ai revu mes cousins plus tard et en d'autres circonstances, mais Roger, qui devint officier de l'armée belge longtemps posté en Allemagne, nous fréquenta pendant qu'il était caserné du côté de Charleroi. Il m'invita même chez lui pour quelques jours lorsque j'avais dix-huit ans, mais ensuite il s'éclipsa volontairement avec une certaine Lili, qu'il avait épousée vers 1949 ou 1950, et leur petite fille. C'est

le premier de mes cousins qui s'est marié, un peu avant ou juste après Monique Lejeune avec Adolphe Piron, un cuistot vraiment gentil. Nicole n'a jamais vu mon cousin Roger. Raymond au contraire fut très proche. Nous le rencontrons encore chaque fois que nous rentrons en Belgique et on reste en correspondance « courrielistique ».

Bois-de-Breux

De Bois-de-Breux durant la guerre je garde moins de souvenirs, sans doute parce que nous y allions moins souvent. Mais maman aimait beaucoup sa belle-sœur Odette. Je rappelle qu'oncle Marcel, comme oncle Lucien Lejeune et oncle Robert, était en Afrique durant toute la guerre puisque les transports de personnes furent bloqués pendant les cinq années du conflit. Nous aimions aussi nos cousines et cousin Odette, Marcel (appelé Kik) et Marthe. Tiens, c'est la première fois que je me rends compte que les deux aînés avaient hérité du même prénom que leurs parents. Comme la vie est étrange, puisque c'est aussi à Bois-de-Breux que, quittant Outremeuse, notre famille agrandie par la branche Warnant viendra séjourner à partir de 1961; et c'est là que jeune marié je finirai la partie de ma jeunesse en 1963, partant avec Nicole pour le Congo.

À Bois-de-Breux je revois une course de vélo, à laquelle avait participé mon cousin Kik. Ils devaient compléter une dizaine ou une vingtaine de tours de différents pâtés de maisons. Je nous revois applaudissant au passage des coureurs et essayant de reconnaître notre grand cousin qui devait avoir une douzaine d'années. Il ne gagna pas et je crois même que sa vocation de coureur cycliste s'est arrêtée là.

De mon cousin, c'est surtout son index coupé conservé précieusement dans un pot de formol sur un meuble de la cuisine dont je me souviens. Il avait perdu son doigt vers sept ou huit ans, en aidant un voisin à couper du bois. Le voisin en question lui a purement et simplement fauché le doigt alors qu'il plaçait un bois sur le billot. C'était un tout petit index par rapport à sa main d'alors, quand il avait onze ou douze ans et qu'il nous faisait voir la différence de taille en levant le pot comme un trophée, en riant.

Mais le souvenir le plus ancré dans ma petite cervelle, parce que ma mère l'a répété quelquefois (oui, je sais que je la répète aussi, cette histoire déjà racontée au chapitre 3 sur la guerre et les abris), c'était l'alerte à la fin de la guerre. En 1944, sans doute lors de la bataille des Ardennes ou lors de l'offensive von Runschedt, les troupes allemandes et américaines se chamaillaient plutôt fort dans tous les coins. Et inévitablement, il y eut des alertes à la bombe. Les sirènes se mettaient à lancer dans le ciel leur lugubre sifflement, signe pour tous les habitants qu'il fallait s'attendre à un éventuel lâcher de bombes, et signe qu'il fallait rejoindre au plus tôt son abri. On avait des abris désignés à l'avance, toujours le même, une cave, un sous-terrain, un tunnel solide. Mais pour s'y rendre, il fallait être prudent en courant dans les rues, et mieux valait se couvrir la tête car en cas de bombardement, les éclats de tous genres pouvaient valser à tire-larigot.

Or un jour, par un bel après-midi ensoleillé, *tuuuut!, bououou!* Ça y est, la sirène! Aux abris! Tante Odette, dans l'énervement, nous donne à chacun une casserole à se mettre sur la tête. Ce n'était pas le moment de rire, d'ailleurs tout le monde faisait ainsi. On n'avait pas les casques de l'armée, nous! Mais il manquait une casserole et tante Odette a couru en tenant sur sa propre tête... une passoire!

Partir : la mer...

Ah! les châteaux de sable et les collections de coquillages, de moulinets et de fleurs de papier, à la mer en 45, 46 et 47. Nous construisions des magasins avec nos cousines, Nicole Renier, fille de tante Mi et seconde épouse d’oncle Robert, et Josiane Lejeune, Marie-Paule et Andrée Fafchamp, des amies de Visé. En fait, des coquillages servaient de monnaie pour acheter les fleurs. Nous chantions :

*Venez acheter au bon marché
La boutique est ouverte
Venez acheter au bon marché
La boutique est fermée*

Et plus tard, je revois les concours de châteaux de sable organisés par le journal *Le Soir* vers les années 1956, 57. Tous les enfants sur une ligne creusaient le sable mouillé avec leurs pelles. Il fallait faire un monticule le plus large et le plus haut possible et y planter son drapeau ou son numéro. Puis, arrêtet pour tous et on attendait que viennent les vagues. Une quarantaine de forts, alignés face à la marée montante. Les vagues arrivaient et commençaient par caresser, lécher, onduler, recouvrir les forts, pour enfin les submerger puis tout défaire... Le dernier drapeau tombé était celui du vainqueur. Cela se faisait dans un certain décorum, avec fanfare, radio-reporter, musique, animation et distribution de bonbons et petits cadeaux publicitaires pour un public bon enfant. Les vainqueurs du concours recevaient toujours de belles récompenses (panoplies de jouets de plage, etc.).

Nous partions généralement en train, mais je me souviens qu’en 1947 lors des grandes vacances, nous sommes partis à la mer dans une grande décapotable américaine qui appartenait à un oncle de la famille Fafchamp, qui nous accompagnait cet été-là à la mer. Souvent, nous avions aussi dans nos bagages un ou deux cousin(e)s Lejeune.

Souvent, nous quittions le petit appartement vers neuf ou dix heures pour toute la journée jusqu’au souper. Chacun prenait ses affaires, ses jouets, son seau, sa pelle, un ballon ou un cerf-volant, un ou deux filets à crevettes, un jokari, son maillot et son essuie. Maman avait préparé un pique-nique froid pour le midi, de grands essuies dans un sac, le peigne et les crèmes pour le soleil. Puis nous partions rejoindre notre endroit (souvent, on essayait de retrouver le même endroit que la veille). On courait sur la plage, on allait parfois pêcher des crevettes, on allait tremper son pied dans l’eau, voir si elle était chaude, voir aussi s’il n’y avait pas trop de méduses ce matin-là.

J’ai bu la tasse et vu la baleine!

Un jour – nous ne devons pas encore être très nombreux dans notre groupe familial descendu à la côte –, je jouais au ballon dans la mer avec ma mère. C’est drôle à dire, mais c’est ainsi. Nous devons être en 1947, car je ne savais pas encore nager, nous étions à la station appelée La Panne et j’avais déjà vu *Pinocchio*. Bref, ma maman était en robe légère et avait les pieds nus dans l’eau jusqu’aux mollets. Moi qui étais en maillot, j’étais du côté du large, à une dizaine de mètres d’elle. Je devais avoir de l’eau

jusqu’à la taille – j’étais encore petit – et on se lançait le ballon. Christian devait être resté avec quelqu’un d’autre du côté des sacs sur la plage. Nous nous lancions la balle et parfois je plongeais pour la rattraper.

Mais il faut que tu saches, Anagnosophile, qu’on appelle une « panne » (c’est un mot flamand) une large dépression de sable dans la mer sur deux, trois ou dix mètres de long. Cette crevasse peut être assez profonde, de cinquante centimètres à un mètre, si bien qu’on nous prévient d’être prudents car on ne les voit pas et ces creux se déplacent évidemment chaque jour. Ils se font, se défont... bref attention où vous marchez, car cela ne se voit pas sous l’eau mouvante! Alors ma mère me lance le ballon que le vent emporte un peu plus loin; je vais pour le saisir et hop! je mets le pied dans une panne assez profonde, je perds l’équilibre et je m’engloutis dans les vagues. Je bois la tasse, comme on disait, mais là ce fut une fameuse tasse. Au moins tout un bol! J’ai le temps de penser que c’est fini : je vais mourir noyé. Je vais être emporté plus loin dans la mer, très loin où je serai inévitablement avalé par une baleine comme le petit Pinocchio, mais moi je mourrai. Oui, ami, j’ai le temps de « voir » tout cela pendant que les vagues m’emportent de-ci de-là.

Pendant ce temps, ma maman qui est en robe demande à quelqu’un, un monsieur qui était là tout près, de me rattraper, lui disant que son fils est dans l’eau... Elle crie. Mais lui continue impassible à s’amuser, visiblement il n’a rien compris, c’est un Flamand! Tout ceci me sera expliqué par après évidemment. Je n’avais pas encore le don d’ubiquité. De guerre lasse, maman va foncer pour m’arracher aux vagues écumantes et dévorantes. Revenons de mon côté. Lorsque j’ai fini de me voir dans le ventre du cachalot, je me dis en moi-même – je ne pouvais de toute façon parler à personne d’autre dans l’état liquéfié et semi-comateux où je m’enfonçais –, je me dis donc : « Et si je commençais par essayer de poser les pieds par terre, enfin sur le sable du fond de la mer pour remonter vers la plage en marchant sous l’eau? » Alors je me redresse, car je devais être dans une position plus proche de l’horizontale que de la verticale. Et je sens que j’accroche. Je me dis : « Tiens, j’accroche ». Aussitôt je me redresse et... je sors la tête de la flotte en recrachant, toussant et respirant le bon air du Bon Dieu! Quelle aventure! On m’y reprendra encore à jouer les gardiens de but de water-polo à *De Panne* (cette fois, je l’ai bien écrit en flamand pour que vous ne confondiez pas avec une poêle à frire! Plus de frousse que de mal, mais quand même.

L’art de conter et la merveilleuse histoire... du sable marin

Nous restions facilement un mois de vacances à la mer avec tante Mi et Nicole Renier, avec Monique, avec Josiane et Pierre Lejeune... et aussi avec les Fafchamps, une veuve de guerre et ses deux filles Marie-Paule et Andrée, qui avaient à peu près notre âge à Christian et à moi.

Les mamans se sont connues comme veuves de guerre à Bruxelles, lors des remises de médailles par le prince régent, je crois, et de temps à autre on se retrouvait. Nous étions plutôt gênés avec des filles, mais la maman Félicie, qui était prof en humanités à Visé, avait l’art de raconter des histoires merveilleuses (style conte de fée) qui n’en finissaient pas. Elle pouvait certainement raconter pendant une heure pour calmer les jeunes sur la plage, en attendant de retourner dîner dans le petit appartement que nous louions... Je nous revois encore, les cousins Raymond Hock, Pierre et Josianne Lejeune, Nicole Renier,

les deux filles Marie-Paule et Andrée Fafchamps, Christian et moi en train d'écouter ces histoires à dormir debout, qui n'en finissaient pas. Il faut dire que cette madame Félicie Fafchamps possédait l'art assez rare de pouvoir en rajouter, en rajouter... d'après l'inspiration du moment et les aiguilles de sa montre. Elle regardait sa montre, puis avait toujours une fin toute prête à placer quand le temps était venu de replier nos chaises, reprendre nos sacs, ballons, épuisettes à crevettes et autres jouets de plage. Un jour, je ne sais pour quelle raison, nos mamans ne voulaient pas nous voir aller à l'eau et on nous proposa le choix : rester écouter une belle histoire de tante Félicie ou aller quand même à l'eau. Nous savions si bien que ces histoires merveilleuses s'allongeaient sans peine, que cette fois-là nous fûmes deux à oser braver la demande et décidâmes de partir nager quand même. C'était Josiane et moi. On trouvait les autres un peu bébés de préférer ces « merveilleuses » histoires à dormir debout.

Ah! qui chantera le « merveilleux » pouvoir nettoyant et abrasif (je n'ai pas dit corrosif) du sable marin? En effet, lorsque nous étions sur la côte belge, jamais nous ne devions nous curer les ongles : ils étaient toujours propres. Pour des gamins coureurs de rues à Herve, en bonne terre, comme nous étions, c'était fantastique. Jamais besoin de nettoyer ces ongles, ils étaient bien propres. Savez-vous que le pouvoir nettoyant et même un peu abrasif du sable se manifestait sur les tessons de bouteille et autres morceaux de verroterie qui pouvaient traîner sur la plage : jamais ils ne coupaient. En effet, après un séjour de deux ou trois jours sur le sable, les morceaux les plus coupants étaient complètement polis par l'effet combiné des grains de sable et du vent sur la plage, ou par le roulis continu des grains de sable et des vagues dans la mer. Ce n'est pas pour rien qu'on dit sabler pour polir. Attention, connaissez-vous la différence entre corrosif et abrasif? Le premier traduit une lente destruction par effet chimique, le second par frottement.

Tant qu'à parler des effets bénéfiques du sable, il faudrait absolument ajouter l'odeur merveilleusement iodée du sable et de la mer. Le sable a le pouvoir de conserver cette chaude odeur des fruits de la mer et de l'iode. Tout cela est très sain et dans les atmosphères de plus en plus polluées de nos cités, on ne retrouvait plus cette pureté de l'air. Mais vous savez aussi que le sable, sous l'effet combiné du vent, a la sale habitude d'aller se loger dans les cheveux et comme tout cela est un peu poisseux à cause du sel marin, mieux vaut bien se rincer l'occiput après le bain! Aujourd'hui on a installé des douches sur les digues. C'est très bien lorsqu'on sort de l'eau. Cela hélas n'existait pas en 1947.

Coquillages et cuistax, la digue et les dunes

Il faudrait aussi parler des petits trous de vers marins et autres crustacés dans le sable mouillé, des coquillages, des couteaux qu'on appelle savamment des solens, des tourelles en colimaçon. Revenir sur la forte odeur des marées et des étals de poissons, de moules et de crevettes. La « mingue » est le terme belge qui désigne ces marchés de poissons sur la côte. J'entends encore maman nous parler de la mingue. Elle a toujours adoré le poisson, et en particulier les fameuses petites crevettes grises de la côte belge.

Les « cuistax » étaient une autre spécialité de ce monde à part que constitue la côte belge. C'étaient des voiturettes à traction à chaîne avec des roues de vélo et des pédales, mais où l'on est assis. Certains

étaient monoplaces. D'autres modèles avaient deux places ou trois. Il y avait même les modèles familiaux à quatre, cinq ou six places, mais là il fallait être nombreux pour pédaler car le véhicule avait du poids. Heureusement toutes les rues des stations balnéaires étaient plates et relativement calmes pour permettre à ces véhicules agréables et silencieux de nous promener pour un tarif horaire relativement admissible. Mais le lieu de prédilection de tous les cuistax, vélos et petites voitures pour jeunes enfants était naturellement la longue et large digue piétonnière, qui longe les plages de toutes les stations balnéaires. Pour y être retourné en 2014, je puis confirmer que cette mode des cuistax existe toujours, même si les modèles ont un peu changé.

Il faudrait encore parler des odeurs de croustillons, des bonnes tartines au fromage et aux fines herbes. De l'odeur de la pluie sur la mer. Et enfin mentionner les promenades du soir sur la longue digue qui faisait face à la mer et où ne pouvait accéder la circulation automobile. Se promener le soir ainsi constituait un rituel obligé : nous regardions, curieux, les étals des boutiques et des magasins, les terrasses des cafés d'où toujours nous arrivaient les sons étranges et nouveaux pour l'époque de ces orgues électriques avec lesquels des organistes reprenaient tous les airs connus et les succès du jour. Parfois nos mamans nous permettaient d'entrer et de nous y asseoir, en commandant une limonade ou une crème glacée... Nous étions ravis.

Il y a une bonne douzaine de villes le long des soixante ou quatre-vingts kilomètres de côte de Knokke au nord-est à La Panne au sud-ouest, en passant par Ostende, Blankenberghe et toutes les stations. Nous allions souvent à Heist, et lorsque le temps était à la pluie, parfois maman nous payait le tram pour faire toute la côte en une heure, aller-retour. On passait souvent dans les dunes.

Ah! les dunes. À la mer, il y avait la plage avec les vagues. Les plages de Belgique à marée basse font facilement deux à cinq cents mètres et la dénivellation est très douce. Et puis derrière la digue, on retrouve toujours des dunes où le sable toujours sec et coulant permet des courses, des sauts, des jeux de ballon ou de cache-cache, des vols de cerf-volant, des déboulés lorsque la pente d'une dune est haute et raide. Nous y allions parfois pour pique-niquer lorsqu'il y avait grand vent. Les dunes nous abritaient. Il faisait bon déguster ainsi des petits pains tout frais simplement tartinés de beurre, mais gare au vent qui fait virevolter le sable! On s'enterrait aussi l'un l'autre, les adultes se laissaient aller à un brin de sieste pendant que nous courrions partout.

Il nous est arrivé quelquefois de visiter des débuts de blockhaus, ces fortins de béton disséminés dans les dunes qui avaient été construits par les Allemands pour contrer un éventuel débarquement. C'était la fameuse ligne de fortification appelée « le mur de l'Atlantique ».

Nous entrions donc dans ces trous noirs, des débuts de galeries souvent barricadés par les autorités municipales de l'époque, car ce n'était vraiment pas recommandé de se balader dans ces antres de la guerre devenus des trous à rats nauséabonds et dangereux.

Souvent dans les années 55 après le Congo, puis vers 64-70 durant nos congés, nous avons eu l'occasion de retourner à la mer en Belgique avec Jean Warnant, les Lejeune, puis jeunes mariés avec mes frère et sœurs et nos propres enfants. Et cette fois, nous n'étions plus les enfants « couraillieurs », mais les dignes parents qui pour une troisième génération transmettaient leur amour de la belle bleue...



Papiers et correspondance pour deux voyages

Deux fois comme un petit pèlerin j'ai pris mon bâton. Mais c'était un bâton de vacher et je suis parti tout petit pour la Suisse.

En 45, le séjour dura trois mois. J'avais sept ans, c'était un voyage organisé par la Croix-Rouge pour les orphelins de guerre. Puis en 46, mais cette fois pour un bon mois seulement et ce n'était plus un voyage organisé par la Croix-Rouge. Comme ma marraine de guerre désirait rester ma marraine même en temps de paix, ce fut un voyage à titre personnel et c'est pourquoi je fus accompagné à l'aller par ma vraie marraine, ma grand-mère mémère, et au retour par maman venue me chercher en Suisse. Je retournerai en Suisse une fois plus tard avec les scouts, en 1960 (après la grande épopée au Congo avec Jean Warnant).

J'ai lu les divers papiers de la Croix-Rouge et du consulat d'avril à juillet 1945, que maman avait conservés ainsi que plusieurs lettres échangées entre elle et ma marraine à cette époque. Pour le premier voyage, je suis parti en train par la Croix-Rouge, avec transit en France. Je devais partir vers le mois de mai, mais des retards dans les formalités compliquées de cette période troublée d'après-guerre ont fait que ma marraine m'attendit jusqu'au... 15 juillet 1945! Retour en novembre 45, donc séjour de trois mois cette première fois. J'avais terminé ma première année chez les Frères de Herve (ma classe était dans la chapelle, à cause de l'Occupation allemande), mais comme les classes étaient recommencées, en attendant d'entrer en deuxième année j'ai dû faire des devoirs de vacances de première année durant mon séjour en Suisse.

Pour le deuxième voyage je n'ai guère retrouvé la correspondance, mais d'après une demande de visa et un papier de Bâle lors du passage de la frontière, cela a commencé le 17 août 1946 et les papiers étaient valides jusqu'en novembre, mais en réalité ce deuxième voyage n'a duré qu'un bon mois jusque fin septembre. Je crois bien me souvenir que cette fois-ci, je n'ai pas fait le voyage seul. À l'aller, ma grand-mère paternelle m'a accompagné, d'ailleurs ma marraine dans la correspondance qui suivra lui adresse ses amitiés, ce qu'elle ne faisait pas avant. En effet, en 44 et 45 elle salue toujours « Bobo », dont maman l'avait certainement entretenue par correspondance, mais pas « mémère ». Et au retour, c'est bien ma maman qui est venue me rechercher. De cela aussi j'ai confirmation, car ma marraine en parle dans une lettre datée de décembre et rappelle à maman qu'elle a tout simplement oublié son passeport, qu'elle lui renvoie d'ailleurs.

Grâce aux cartes postales, je sais que le 9 septembre 46, ma marraine écrit à ma mère pour lui dire que si elle n'a « qu'un jour, inutile de venir jusqu'à La Chaux-du-Milieu. On se verra à Bâle ». C'était pour venir me reprendre, donc lors de mon deuxième séjour. J'avais huit ans, après ma deuxième année, et c'est donc bien ma grand-mère qui est venue me conduire. Car lors du premier voyage, ce n'était plus officiellement la guerre mais il y avait encore tous les inconvénients et les incommodités de la guerre, et les adultes ne pouvaient accompagner. Voilà pourquoi le premier voyage fut un voyage organisé pour les pupilles de la nation (les orphelins de guerre). Et nous, ces centaines d'enfants, allions bien chez nos marraines et parrains suisses.

Je relis donc cet échange de correspondance avec quelques leitmotive de la part de ma marraine : la tragédie, la tourmente qui n'en finit pas, le temps que mettent les lettres à arriver (un mois, trois semaines), les inquiétudes qu'on essaie d'apaiser tant bien que mal, la promesse que je serai vraiment bien accueilli (santé, calme), une pensée pour le Bon Dieu ou la Sainte Vierge, les nouvelles entendues à la radio concernant la guerre, l'avancée des Allemands, les arrivées massives de petits enfants de Belgique, de Hollande, la censure dans les lettres, l'impossibilité d'écrire (en 44 et début 45), l'impossibilité d'envoyer des colis (même un jouet)... Ma marraine écrira aussi à ma mère qu'elle me trouvait très persévérant quand j'avais commencé un travail que j'aimais bien. Elle parle aussi de ma musette au côté avec la bouteille de cidre doux que j'aimais beaucoup pour aller garder les vaches.

J'ai beaucoup aimé lire et relire ces lettres, mais que de nostalgie, que de tristesse de revivre ce passé dont j'avais perdu beaucoup de souvenirs. À cette époque particulièrement troublée, j'imagine qu'on ne savait pas toujours qui décidait quoi, puisqu'il y avait ces changements d'autorité militaire et civile qui devaient se succéder et parfois improviser ou prendre des décisions contradictoires. À cette époque, les contrôles administratifs étaient savamment multipliés. De là la lenteur souvent excessive des convois, des transports postaux. Cet état de troubles peut faire songer aux multiples vérifications, contrôles et formalités diverses dont sont victimes les personnages dans le film *Le troisième homme* de Carol Reed, avec Orson Welles, Trevor Howard, Joseph Cotten et Alida Valli. L'histoire se passe à Vienne en 1945, alors que la capitale autrichienne est coupée en quatre secteurs contrôlés par les quatre grandes forces militaires alliées qui agissent en polices internationales : les Américains, les Britanniques, les Français, mais aussi les Russes.

Mais mon premier voyage en Suisse, si petit et si perdu dans cette tourmente, me fait inévitablement penser au désarroi de l'adorable petite fille interprétée par Brigitte Fossey dans l'admirable film *Jeux interdits* de René Clément. Je parle des voyages, du transfert de la gamine et non de son séjour dans la ferme. Et pour moi il en va de même; ce sont les voyages, les arrêts dans ces grandes gares inconnues, les étrangers qui s'occupent de vous et regardent votre nom attaché à votre cou. Ce sont ces impressions d'être un colis postal chahuté à gauche et à droite, et non mon séjour en Suisse auprès de ma marraine, qui me font encore frémir..

Une étiquette autour du cou

Donc, c'est en tant qu'orphelin de guerre pupille de la nation que j'ai pu bénéficier d'une marraine de guerre en Suisse. D'après la correspondance retrouvée, j'ai eu une marraine dès 1943 qui nous enverra des colis Croix-Rouge. Formalités et correspondances bien compliquées et lentes.

Départ de Bruxelles (?) le dimanche 15 juillet au soir, où m'ont conduit maman et mémère. Elles me confient à un grand garçon du même wagon. Nous avons tous une étiquette autour du cou, comme la petite Brigitte Fossey à la fin des *Jeux interdits*. Nous sommes tous des orphelins de guerre mais je suis le plus jeune. J'ai sept ans. Long voyage en train, interminable. Arrêt en gare de Luxembourg (?). On y croise des trains militaires allemands ou américains (?). Il y eut lors d'une de ces rencontres de trains l'épisode de la tablette de chocolat. Nous devions être aux côtés d'un train rempli de GI américains qui donnaient des friandises à ces enfants malingres venus de Belgique. Cela me fait penser à la même séance avec la jeep américaine arrêtée devant l'hôtel de ville de Herve, lors de la Libération¹... Ici, tous les jeunes s'étaient précipités aux fenêtres du wagon, tendant leurs petites menottes et criant. J'escaladai les dos de mes camarades de wagon, je tendis la main moi aussi et elle se referma sur un chocolat qui avait eu trop chaud et que j'écrasai sous la pression de mes doigts en ne voulant pas le perdre.

Bâle le 16 juillet, souvenirs démentiels d'un enfant perdu (je reviens encore à cette dernière image de *Jeux interdits* quand dans la gare et la cohue, la petite fille, une carte d'identité pendue au cou, court partout en criant : « Michel, Michel »). J'ai vraiment de ces moments un souvenir pénible. C'est comme si je sortais de moi et me voyais, perdu dans un immmmmense hall, moi tout petit, tout nu. Une infirmière m'avait mis sous la douche, pour nous laver et aussi nous désinfecter. Ils craignaient sans doute que nous n'importions des poux dans leur pays si beau, si neutre... Je n'étais pas seul, mais de me voir sur une de ces centaines de paillasses alignées là pour nous à perte de vue dans cet immense hangar pour y passer la nuit, ça m'a foutu les foies et j'ai pleuré en appelant ma mère. En fait, je me souviens très bien, c'est sous la douche que je me suis mis à pleurer. Je n'avais jamais vu de douche de ma vie et l'infirmière qui s'occupait de mes camarades et moi paraissait étonnée de me voir pleurer. Elle m'a essuyé et emmitouflé dans mon pyjama, puis après m'avoir couché est partie s'occuper des autres qui n'en menaient pas large.

J'ai toujours eu un cœur très sensible au départ, idem quand j'allais au collège de Bukavu. C'est exactement là à Bâle, dans les douches désinfectantes de ce dortoir-hangar que j'ai eu conscience de mon désarroi et me suis mis à pleurer. Un petit garçon tout seul, perdu au milieu de centaines d'autres, désorienté dans cet immense hall. Une infirmière viendra le consoler..

Arrivée à la gare de Neuchâtel le 17 juillet après-midi. Ma marraine lit mon nom sur mon étiquette et me reconnaît de la photo qu'on lui avait envoyée de moi. Elle est avec son cousin Gauthier et sa femme. C'est lui qui conduit la belle voiture noire. On passe par Le Locle. Bientôt, il fait nuit. Je suis fatigué, épuisé, perdu...

¹ Voir chapitre 3

Baatch! du lait chaud

Arrivée tard le soir dans cette grande ferme appartenant à ma marraine. Maison un peu froide, avec un très grand hall central où domine un âtre impressionnant, chapeauté par une immense cheminée allant jusqu’au faite du toit par où s’échappait avant-guerre la fumée qui fumait les jambons. Cette ferme appartient à ma marraine, Thérèse Mercier, mais elle la fait exploiter par des fermiers du nom de monsieur et madame Wyss, car elle – ma marraine – est infirmière de métier. Elle doit être plus âgée que ma maman, une cinquantaine d’années sans doute, et elle n’est pas mariée. Madame Wyss s’appelait Rose (prononce bien « rose vis », cher lecteur, et tu trouveras ce nom bien amusant, comme moi), et monsieur Auguste Wyss mourra durant mon séjour à La Chaux-du-Milieu. Il avait 56 ans, ce 8 octobre 1945. Ma marraine, tout comme les Wyss sont de rares catholiques dans une communauté à majorité protestante.

Le premier soir de mon arrivée, marraine m’offrira pour me voir sourire un grand bol de lait chaud, se disant : « Il doit en avoir manqué terriblement, le pauvre petit, là-bas en pays occupé. » Effectivement, j’ai tellement peu eu l’occasion de boire du lait à Herve, en Belgique occupée, que je déteste le lait et à sept ans, je ne me souviens pas en avoir jamais bu. Et pourtant, il est amusant de penser que Herve est sans doute, de toute la Belgique, le patelin où il y a le plus de bon lait de vache. Non seulement il y a eu le fameux fromage de Herve, et il y aura une grande laiterie où travaillera mon cousin Francis Renard, mais en plus d’être le centre de grands vergers réputés qui donneront le fameux sirop de Liège, les prairies du plateau de Herve sont réputées pour leur herbe grasse et leurs riches troupeaux.

Revenons en Suisse, ce premier soir. Donc, sans me demander mon avis, pour me faire une belle surprise ma marraine me prépare un grand bol de lait chaud et me le présente comme un cadeau de roi. Rien que l’odeur du lait bouillant me donnait la nausée et l’envie de vomir. J’aurais voulu le boire pour leur faire plaisir mais c’était plus fort que moi, et je leur ai dit que je n’aimais vraiment pas le lait. Je revois encore la tête que les trois (Marraine, le cousin et sa femme) ont faite lorsque je leur ai dit cela. Ils n’en revenaient pas! C’est un peu comme la maman crabe qui voit soudain son petit crabillon marcher droit, contre tous les usages! Ou comme la maman poule qui a couvé un caneton et le voit tranquillement entrer dans la mare et s’y mettre à nager.

J’ai toujours bu mon café noir – oui, oui, je buvais du café à la fin de la guerre! Comme c’était la guerre et le rationnement durant toute mon enfance, ma mère n’a certainement pas dû insister beaucoup pour que je boive le lait si rare et si précieux pour mon petit frère. Ce n’est que depuis passé l’âge de cinquante ans que j’ai commencé à goûter parfois un peu de lait dans mon café. Cela ne m’a jamais empêché d’apprécier tous les fromages, les yogourts et autres crèmes puddings, rassurez-vous. Mais nous n’en sommes pas là. À part cette première déconvenue, il faut reconnaître que ce séjour en Suisse m’apportera de belles découvertes sur la vie d’une ferme, les fromages, le cidre et le chocolat, et aussi me permettra de découvrir deux nouveaux amis, Gilberte et Claudy, sans oublier la guitare de ma marraine aux sons si jolis. Et les vaches, naturellement.

Dans ses lettres, ma marraine se lamente que je n’aime pas le bon lait crémeux. Mais pour le reste, ce ne sont qu’éloges sur moi : éveillé, parle beaucoup, joue et se déplace énormément, très sérieux pour ses devoirs, etc.

La Suisse pour moi, en quelques mots : les vaches, les champignons, les foins, la tourbe, une guitare, le chocolat, le cidre doux... et les grosses roues d’emmenthal. Et deux amis : Gilberte et Claudy.

La Chaux-du-Milieu est donc un petit village campé au milieu de prairies et de bois, avec des grandes fermes isolées. Le Locle est la ville la plus proche vers l’est, La Chaux-de-Fonds est au nord et Neuchâtel au sud-est. L’ensemble n’est pas loin de la frontière française. Voici ce que dit le site officiel de La Chaux-du-Milieu (en 2015), donc 70 ans plus tard :

La Chaux-du-Milieu se trouve au cœur de la Vallée de La Brévine et est idéalement située à 30 minutes de Neuchâtel et à 20 minutes de la Chaux-de-Fonds. La Chaux-du-Milieu est le lieu de villégiature idéal pour ceux qui apprécient la beauté des paysages jurassiens [...] Commune essentiellement rurale, La Chaux-du-Milieu est riche de paysages splendides et de possibilités de randonnées en pleine nature.

La ferme à La Chaux-du-Milieu

La Chaux-du-Milieu était un gros village composé d’une vingtaine de grosses fermes, d’une fromagerie et de deux ou trois magasins, me semble-t-il. Nous n’étions pas très loin de La Clé d’Or. Plus loin, il y aura La Chaux-de-Fonds et dans l’autre direction de la route, Le Locle. C’était dans le canton de Neuchâtel.

La grande et belle ferme de ma marraine est située en plein milieu des pâtures à la Chaux-du-Milieu. Le lendemain de mon arrivée, ce fut la découverte de la maison. Cette ferme était également occupée par monsieur et madame Wyss, les fermiers locataires ou simples usagers. Ma marraine Thérèse Mercier était une grande et solide femme qui avait selon moi un air sévère lorsqu’elle portait les voiles de son bel uniforme. Je trouvais qu’elle courait vite – elle me rattrapait à la course –, mais ses jambes paraissaient serrées dans sa jupe lorsqu’elle courait. Je me rappelle nettement de ce détail qui m’avait frappé. Elle devait avoir plus de quarante ans à cette époque, était célibataire et catholique très pratiquante. Elle donnait même des cours de catéchèse en remplacement du curé, aumônier militaire souvent absent. Nous allions à la messe en vélo, moi assis sur un coussin sur le porte-bagages derrière elle.

Une guitare était accrochée au mur près de mon divan-lit. Je n’avais jamais vu ni entendu pareil instrument dans mon petit coin de Herve. En fait, mes connaissances musicales étaient bien maigrement restreintes au piano de maman et à ses chansons, sans compter toutes celles fredonnées par la radio. Je fus émerveillé lorsque je pris cette guitare en main et en fis vibrer quelques cordes. Quels beaux sons... Je crois bien que si j’étais resté plus longtemps, j’en aurais profité pour apprendre

cet instrument doux et sonore. Je me contentai de quelques essais. Quelle sonorité magnifique sous la caresse des doigts! Ma marraine en jouait un peu. J'appris à faire les gammes, mais n'allai jamais plus loin. J'aimais la résonnance de la guitare.

C'est ma marraine qui m'apprit le très beau chant helvétique *Là-haut sur la montagne*. On l'a fredonné quelquefois.

Les fenêtres étaient basses et donnaient sur les prés fleuris. La route était assez loin de la ferme. Un jour ma marraine m'expliqua qu'elle avait vu la foudre entrer, tourner tout autour d'elle dans le salon, puis ressortir comme si de rien n'était. À toute vitesse et sans aucun dégât! Elle en avait été quitte pour une bonne frousse. Et moi, rétroactivement, je frémissais encore et me demandais si cette boule de feu n'allait pas revenir dire bonjour, un bon jour..

Les amis Gilberte, Claudy et parfois Rudy

Dès le lendemain, nous eûmes la visite de trois amis qui venaient s'enquérir de ce petit Belge dont ils avaient entendu parler. J'avais un peu l'impression d'être une bête curieuse, mais comme ils venaient me chercher pour jouer, très vite les inquiétudes de la séparation, du voyage et du nouveau firent place à une vie nouvelle et assez agréable.

Les amis : Claudy, Gilberte et un autre grand, Rudi. Nous étions quatre. Il y avait Claudy, un peu plus jeune; Rudy, lui était plus grand et plus âgé, mais c'est Gilberte qui fut surtout mon amie. Je la vois encore, grande (elle avait un an de plus que moi), brune avec des tresses et des sabots, une sorte de Heidi... Elle avait des grands frères, me semble-t-il. Ce qu'on en a gardé des vaches, ensemble! Petit berger, petite bergère. Cette Gilberte est certainement mon VPAE numéro deux : le vert paradis des amours enfantines, tout de suite après Zézette.

Cidre doux, fromage et chocolat

Comme il y avait une belle petite fromagerie à La Chaux-du-Milieu, j'ai pu assister à la fabrication de ces fameuses grandes roues de fromage suisse. emmenthal ou gruyère? La différence ce sont les trous : assez visibles dans l'emmenthal, très peu dans le gruyère. Un ami suisse ici à La Pocatière, Michel Bochu, m'a expliqué que normalement, dans le canton de Neuchâtel on fabrique l'emmenthal; par contre chez lui dans le canton de Fribourg, c'est plutôt du gruyère. Et moi je vous dis que selon le goût, il me semble qu'ils fabriquaient plutôt du gruyère à La Chaux-du-Milieu. Cela se faisait dans une fromagerie pas loin de chez nous où le lait frais des troupeaux était acheminé chaque jour. Il faut d'emblée souligner la propreté immaculée de cette fromagerie. Les lieux, les ustensiles et les pavés de faïence même étaient lavés à grande eau tous les jours. Dans une énorme cuve en cuivre, on déposait un grand drap blanc sur lequel on versait tout le beau lait mousseux. Après quelque temps, les fromagers sortaient le lait caillé en relevant ce grand drap à l'aide de poulies. Le petit lait s'écoule tranquillement et après quelques heures, on dépose la boule de caillé sur une grande table, ou elle sera enserrée dans des disques de bois qui lui donneront la forme d'une grande roue. Dans son linceul de lin blanc, le lait caillé va durcir, sécher et devenir peu à peu cette grande roue que l'on connaît d'un

fromage suisse genre emmenthal, avec son goût agréable et ses larges trous, après des jours de lente macération et de compression. Odeurs agréables mélangées de lait et de fromage.

Lors des travaux des champs auxquels je participerai, ma marraine mettra dans ma musette, outre des beaux morceaux de fromage et quelques croûtons de pain, une bouteille de jus de pommes que là-bas on appelait du cidre doux. Durant tout mon séjour, j'ai toujours pensé qu'il s'agissait de « cidre d'où ». Et je ne m'étais jamais demandé d'où effectivement pouvait bien venir ce délicieux cidre.

J'aimais me retrouver tout en haut de la charrette, sur le tas de foin qu'on empilait avec nos grandes fourches en bois. Les autres restés à terre avaient l'air petits et nous, en haut, devions bien tasser les meules qu'ils nous faisaient parvenir.

Une fois, nous avons eu l'occasion de faire un beau voyage à Lausanne ou à Neuchâtel pour y visiter une foire commerciale. Nous y sommes allés dans la voiture des cousins de ma marraine, un jeune couple qui, d'après la correspondance future, aura deux fillettes. C'est eux qui déjà étaient venus me chercher au train à Neuchâtel. Je me souviens très bien avoir été impressionné par un stand expliquant la fabrication du chocolat. C'était vraiment écœurant de voir malaxer l'énorme quantité de chocolat chaud (deux ou trois cents litres à la fois) par des immenses bras-mélangeurs.

Ce cousin s'appelait Gauthier. Il était comique et me faisait souvent rire. En revenant en voiture, comme nous longions un lac – sans doute le lac de Neuchâtel – il demandait : « Avez-vous les pieds mouillés? Pas encore? Pourtant on approche du lac... » Et je me souviens, après tant d'années, que cette remarque m'avait fait éclater de rire... Et je riaais, je riaais...

Vaches, tourbe et moissons

Durant mon séjour en Suisse, je vais connaître pour la première fois le phénomène de la mort. Il y a bien eu celle de mon père, mais je ne m'en souviens pas et d'ailleurs lorsqu'elle arriva, nous étions évacués en France. Il arriva donc que le brave monsieur Wyss, qui jurait comme un vrai charretier qu'il était, est décédé durant ces mois où j'étais présent. J'aimais bien monsieur Wyss qui m'emmenait souvent sur sa charrette alors qu'il allait transporter de la tourbe. Dans cette région de la Suisse romande, les gens récoltaient la tourbe qui coupée en grosses briquettes servait de combustible pour les foyers.

À son enterrement, on n'a pas pu prendre ses propres chevaux pour tirer le corbillard. C'est ainsi que j'ai appris qu'il paraît que les chevaux sentent quand ils conduisent le corps de leur maître, et refusent de marcher..

Mes deux séjours en Suisse me remémorent surtout les vaches. Certaines vaches, et une en particulier, me faisaient peur : elles avaient des cornes très pointues et un regard qui me glaçait. Mais elles devaient craindre mon bâton. Nous avions, Gilberte et moi ou Claudy et moi, lorsque nous devions les mener à la pâture ou les reconduire à l'étable, un grand bâton pour les mener. J'avais appris à les reconnaître et les aimer. Je les connaissais aussi par leur nom : la Noiraude, la Brunette, la Frisée... Dans une lettre, marraine parle de la Frisée et encore de « Zizi, Zézette et Nonotte et le petit Negro qui grossit [un veau?] ». À mon souvenir, il n'y avait pas de taureau dans notre troupeau.

J'ai appris à les traire et j'étais fort impressionné lorsque je les voyais laisser tomber leur grosse « flatte » toute liquide. Je trouvais cela particulièrement inconvenant au début, mais on se fait vite à ce genre de choses bien naturelles. Il faut dire qu'on retrouvait des bouses partout dans les prairies et que j'avais vite appris à savoir regarder où je posais les pieds. Il y avait les vieilles bouses toutes desséchées, les fraîches facilement reconnaissables par la vue et l'odeur, et enfin il y avait les bouses à moitié vieilles. En surface, elles paraissaient bien dures, mais si vous y mettiez le pied, vous enfonciez et risquiez de glisser. Ces bouses étaient souvent remplies de vers qui avaient l'air de se délecter.. J'avais aussi appris à manipuler les fourches pour remuer ou enlever la paille défraîchie.

En Suisse, il y a une chose remarquable à propos des vaches, ce sont leurs clochettes, qu'on appelle des clarines. Là-bas, on disait aussi je m'en souviens des « potets ». Il y avait les clochettes et les potets. Les deuxièmes étaient différentes des premières en ce que les bords étaient incurvés et rentrants vers l'intérieur. Le son des potets était plus mat, moins harmonieux. Le potet faisait plus un bruit de casserole, plus bas, et résonnait moins que la cloche. La clochette, ou clarine, avait au contraire un timbre plus aigu et beaucoup plus harmonieux qui vibrait beaucoup plus longtemps. Chaque vache avait ainsi sa clochette qui l'identifiait, et je suppose que les vrais vachers étaient capables de les reconnaître au son qu'elles émettaient.

J'aimais bien l'odeur de l'étable qui sent la vache, le lait, le fumier.. Enfin, il faut savoir que les éleveurs de ces régions gardaient précieusement certaines énormes clarines avec un très gros collier de cuir, qui devaient peser dix ou vingt kilos et que l'on mettait à certaines vaches à l'occasion de certaines fêtes. Ce devait être très beau. Et lorsque le troupeau avait ces grosses clochettes, c'est un peu comme s'il avait revêtu son costume du dimanche. Le troupeau était endimanché! J'en ai vu l'une ou l'autre de ces vaches ainsi décorées. Elles avaient fière allure! Je ne crois pas que « nos » vaches montaient en alpage puisque je suis resté trois mois, de juillet à octobre, et que toutes nos vaches sont toujours toutes restées à la ferme.

Plus loin, j'expliquerai dans le chapitre consacré aux collections que ces clarines suisses, réentendues en 1960 dans les Diablerets lors d'un camp scout, constituent un des plus agréables souvenirs auditifs de ma vie. En 45 et 46, Gilberte, Claudy et moi on s'armait d'un bâton, puis on allait garder les vaches. Quand c'était l'heure, on faisait revenir le troupeau de vingt ou trente bêtes et on les ramenait à l'étable pour la traite.

Outre la garde et les soins à donner aux vaches, il y a eu les foin. Ça, c'était plus passionnant, mais aussi plus fatigant. Nous partions pour la journée dans les champs charger les meules de foin sur les énormes charrettes. Je me souviens que j'étais placé au faite de la charrette, tout en hauteur, pour recevoir et placer les meules que nous envoyaient les jeunes hommes. On maniait de grandes fourches en bois. J'aimais humer cette odeur de foin sous le soleil. Cela pouvait durer deux à trois jours. Nous rentrions fourbus, le soir. Et marraine ainsi que d'autres femmes nous apportaient notre musette pour le pique-nique du dîner : quignons de pain, fromage emmenthal évidemment, et le cidre doux que j'adorais...

Comme tu le vois, ami lecteur, j'étais un véritable petit fermier : traire, garder les vaches, faucher, moissonner... Mais ce n'est pas tout.

Chamois et champignons

Jamais je ne louerai assez le jardin, le soleil, la beauté éclatante des prés, les forêts invitantes qui se dressaient sur les collines derrière les prés. Je revois en effet l'humble route corsetée de clôtures, les grands champs au milieu desquels s'appesantissaient les énormes fermes carrées aux toits larges et bas, et très loin derrière les prés, à deux ou trois cents mètres, là où finissaient les pâtures commençaient les collines émeraude recouvertes de forêts de sapins. Avec ma marraine, et les amis sans doute, nous nous y sommes baladés quelquefois. Ces promenades furent l'occasion de ramasser de beaux champignons. Nous avons fait plusieurs cueillettes et il faut croire que ma marraine avait l'art de les reconnaître et de les préparer, car des dizaines d'années plus tard je me souvenais encore de plusieurs sortes de ces champignons dont nous remplissions nos paniers : des bolets d'abord, les beaux cèpes de Bordeaux, tout beaux tout frais, les chanterelles, qu'on appelle aussi les girolles. Je revois encore le meunier, le pied-de-mouton, la vesse-de-loup, la langue-de-bœuf, des oreilles-de-Judas, des clavaires...

Trente ans plus tard, au Québec, je mettrai à profit ces premiers émois de mycologue pour parfaire mes recherches et nos recettes culinaires.

Une autre fois, approchant l'orée de ces bois, nous entendons des cris et des aboiements. Nous levons la tête et apercevons quelques chamois qui galopaient en se sauvant devant quelques chasseurs frustrés.

Que reste-t-il? Lettres et jouets...

Et voilà, plus de soixante ans ont passé depuis. J'ai retrouvé toute une correspondance, des lettres à ma mère, à mon frère et à d'autres membres de la famille (Bobo, mémère et grand-papa), et quelques rares photos en noir et blanc échangées durant ces quelques mois. J'ai écrit aussi à des oncles et tantes, sans doute sous la dictée de ma marraine, mais souvent seul. Je viens d'en relire un exemplaire plein de « pâtés », que j'ai refaite quatre fois, mais « elle est de son cru », dit ma marraine...

Tout cela ne dit pas la beauté du pays, son soleil, les fleurs, les paysages, le climat, la chaleur des habitants. Je ferme les yeux et revois la beauté et la grandeur de la ferme, avec le salon, les couleurs des rideaux... Je revois beaucoup de soleil dans cette grande maison, surtout le matin au réveil. Le soleil plongeait dans la maison. La grande cheminée centrale, la guitare... et le chant *Là-haut sur la montagne* que j'ai appris par cœur lors de ce séjour. Les toits de bardeaux, c'était bien ça, bien vu par Bovet, le compositeur.

De Suisse, j'avais ramené trois jouets. Le jeu de l'hélice, rapporté à Herve et raconté au chapitre 2, était une hélice à deux pales, en métal ou en bakélite sans doute car le plastique n'était pas encore commercialisé comme il le serait bientôt. Au centre de l'hélice, un trou rectangulaire permettait juste le passage de deux fils métalliques tressés entre eux en colimaçon, de manière à obtenir une sorte

de manche raide long d'une vingtaine de centimètres avec une boucle élargie à une extrémité. Enfin, un petit anneau plus large que le double fil. On entre d'abord cet anneau jusqu'à la garde du manche faite de la boucle élargie, puis l'hélice en la laissant descendre en tournant. On tient le manche par l'anneau et avec le pouce et l'index de l'autre main, on saisit la petite bague en tuyau et on la fait glisser le plus vite possible vers le haut. Elle remonte le long de la torsade en faisant tourner l'hélice de plus en plus vite. Une fois libérée de son support, celle-ci s'envole à une dizaine de mètres de hauteur et peut retomber à une vingtaine ou une trentaine de mètres plus loin. Très agréable, mais il fallait bien observer l'hélice pour la suivre du regard et éviter de la perdre, en espérant qu'elle n'aille pas se nicher dans un arbre. J'ai joué des centaines de fois avec ce jeu très simple. En Suisse, en Belgique, au Congo peut-être et au Québec. J'en ai perdu quelques-unes, et il m'est même arrivé d'en retrouver une que j'avais perdue sur un toit quelques mois plus tôt et que j'avais eu le temps d'oublier complètement.

Un autre jouet dont je me souviens bien est ce petit chamois, ou un faon, fait de quelques morceaux de bois peints représentant le corps, la tête, le cou, les quatre membres en trois parties chacun, et la queue en plusieurs segments également. Tous ces morceaux de bois fin sont creux et reliés entre eux par des fils intérieurs. Ces fils sont tous tendus et reliés par les quatre pattes à un support de bois retenu par un ressort et inséré dans un cube de bois qui sert de socle. Le tout peut avoir une dizaine de centimètres de hauteur et le jeu consiste à pousser sur le support avec le pouce, par en dessous, de manière à relâcher la tension de certains fils et ainsi donner du mou dans l'attache des membres, de la tête ou de la queue. On voit alors le « bambi » prendre différentes positions amusantes : à genoux sur les pattes avant, la tête qui fait oui, oui, la queue qui va de gauche à droite. Un peu d'habitude et beaucoup d'habileté dans les doigts permettent de faire prendre les poses que l'on veut et souvent bien comiques à ce petit faon fort sympathique.

Enfin, il y aura encore les fameuses petites vaches en bois teinté mal dégrossies, mais très réalistes. Elles étaient de vraies petites vaches suisses avec leur clochette minuscule et leur petit collier de cuir. J'en reçus plusieurs que je conservai précieusement en leur donnant des noms, Brunette, la Rousse, Lison... Je me souviens être revenu en Belgique avec ce petit troupeau qui me permit d'être vacher en herbe encore quelques fois à l'occasion de ces jeux bien innocents.

Au retour à Herve, les frères de l'école primaire auraient voulu que je garde ce nouvel accent que j'avais acquis et qu'ils trouvaient magnifique, espérant même que je puisse à moi tout seul le transmettre aux autres élèves de la classe et de l'école de Herve. Quelle naïveté! Mais depuis lors, lorsque j'entends parler des Suisses romans avec leur accent chantant, allongeant indûment la fin des phrases, je me demande si cet accent était vraiment si beau.

Nous sommes restés en contact épistolaire avec ma marraine après mon retour en 46, puis lors du mariage de maman et lors de notre séjour au Congo, de 48 à 55. En 1956 ou 57, nous avons écrit une longue lettre à ma marraine, lui demandant si un jour nous pourrions, pour renouer après quelques années, aller faire un tour dans son beau pays avec toute la famille cette fois, et une famille agrandie. Deux ou trois mois plus tard au courrier, une lettre étrange : ma propre lettre jamais ouverte avec

plusieurs cachets de la poste, dont un qui nous glaça le sang, un seul mot imprimé dans un cadre noir comme un coup de couteau en plein cœur : « Décédé »! C'est dur à recevoir et c'est horrible pour apprendre ainsi la mort de quelqu'un qui vous est cher! Nous n'avons jamais eu d'autres nouvelles.

La Suisse est un très beau pays, mais c'est au Québec que j'ai choisi de vivre! Je l'ai revue lors d'un camp scout à Les Plans, dans le Vaud, en 1960. Je parlerai de ce séjour dans le chapitre 18.

Les petites madeleines

Ah! quel plaisir de replonger ainsi dans les souvenirs : lente gourmandise. Un souvenir en rappelle un autre et ainsi doucement se déroule le fil ténu de la mémoire. Progression insolite dans les méandres du passé où l'on peut sauter les années, franchir les espaces. Ainsi, je revois les admirables modèles publicitaires des grandes et belles voitures américaines Studebaker 1948 ou 1950 à Basoko, grosses décapotables américaines sur papier glacé, modèles de luxe rouges, bleus, verts. Des Chevrolet aussi. Et puis les petits camions en modèle réduit, de marque De Soto, dont le moteur était rentré et qui semblaient ne pas avoir de nez. Ce que nous en avons transporté, Christian et moi en pleine brousse sur nos routes de terre damée, des tonnes de sable de la grosseur d'une boîte d'allumettes et des minuscules rondelles de plastiques que nous avions par centaines à Basoko! D'où venaient-elles, ces petites rondelles? Je revois nos sarbacanes à Herve, nos belles arbalètes à Basoko, nos cannes à pêche et filets à papillons à Poko, nos lance-pierres à Watsa. Et les dentelles en nid d'abeille sur les jolies robes offertes à Marie-Ange, lors de son baptême à Basoko, pourquoi me font-elles penser aux nids de guêpes sous le plongeoir de la piscine de Poko? Et cette tarte aux framboises que nous venons de déguster avec Franz, Shirlee et Camille à Montréal me transporte cinquante ans plus tôt, en Suisse où – j'en suis absolument certain – ma marraine faisait des tartes semblables. La Suisse dont l'air si pur permettait à tout parfum de s'imprégner, de s'installer. La Suisse, c'étaient les agréables odeurs de friture des champignons frais cueillis, la bouse de vache, la tourbe rousse et les foin! Ah! ces champs de foin, où l'on passait la journée sur les charrettes, la fourche à la main.

Une petite madeleine trempée dans le thé a fait naître quelques-unes des plus belles pages de Marcel Proust, je ressens exactement les mêmes émotions avec un quignon de pain, un morceau d'emmenthal et une gorgée de cidre doux. Je me revois minuscule petit bonhomme perdu si loin dans le temps et les lieux, debout sur ma charrette qui se remplissait des bottes de foin dont l'odeur acre et pénétrante nous transportait l'âme. Moi aussi mille madeleines fondent dans mes pensées et j'entends Gilberte et Claudy qui crient et rient sous le chariot. Un passage de *Citizen Kane* d'Orson Welles me vient à l'esprit : l'image du jeune orphelin Kane sur son traîneau, très loin au-dessus de la grande descente de neige. Il appelait sa maman et ne se doutait pas qu'il vivait là ses derniers moments de grande liberté.

Le cidre doux était du jus de pomme, et l'emmenthal un bon fromage fait à La Chaud-du-Milieu. Quand c'était les foin, nous allions toute la journée aider à ramasser les meules sur les gros chariots à hautes haridelles, et nous pique-niquions dans les champs avec croûtons de pain, fromage et cidre doux.

Et toi, Gilberte dont j'ai oublié le nom de famille, une autre figure VPÆ¹, mais là c'est vraiment une copine et rien d'autre!

Que de tristesse, que de nostalgie dans la lecture de la correspondance avec ma marraine de guerre. Cette dame, qui à l'origine en 1943 n'était marraine que pour six mois renouvelables et que ma mère croyait d'abord être un parrain, cette personne si altruiste, si bonne, si pratiquante dans sa foi catholique, si soucieuse de toujours bien faire est restée ma marraine jusqu'à son décès en 1956 ou 57. Mais que de tristesse en moi quand je pense que ce vert paradis de mon enfance est à jamais disparu, sauf de ma mémoire. Je suis tellement peiné de cette disparition que j'en viens à me dire qu'il vaudrait peut-être mieux que ce soit également disparu de ma mémoire, hélas! Personne pour m'en reparler, pour échanger, sauf peut-être Claudy ou Gilberte. Mais que sont-ils devenus? Depuis si longtemps... Peut-être ont-ils aussi disparu, qui sait? Autant chercher une aiguille dans mille bottes de foin. Ah! oui, Lamartine avait donc bien raison :

*Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?
[...]
Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?*

Hélas encore! la réponse est catégorique : non. Et il faut bien l'accepter.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 05 et 07 •

¹ Vert paradis des amours enfantines

Deuxième section
Bibi au Congo (1948-55)



*«Ça s'raconte pas, l'Afrique. Ça s'rève!»
Michel Serreault, alias Francis-Michel
dans Le bonheur est dans le pré d'Etienne Chatiliez*

CHAPITRE 8

MAR DEL PLATA ET REINE ASTRID

Le Mar del Plata

« On coule! »

De l'extrémité de la poupe où je me tenais sur le pont supérieur, contre le bastingage arrière à l'endroit qui se trouve juste au-dessus de l'hélice et des remous qu'elle provoque, et d'où je m'étais retourné pour embrasser d'un coup d'œil dans toute sa longueur l'énorme bateau qui avançait sur l'océan, je vois la lourde masse du bateau s'enfoncer dans les flots, descendre, descendre encore, creuser les vagues, s'enfoncer au fond des eaux. Je pense qu'il va sortir des flots et remonter, mais non : la proue continue inexorablement à entrer dans l'eau. C'est incroyable, on dirait que la mer vient à ma rencontre. Cette lente et impitoyable plongée dans les profondeurs marines vers les « gouffres amers » ne s'arrête pas! Je panique, je hurle « On coule! », convaincu que le bateau qui s'enfonce lentement dans les flots n'en ressortira plus. Notre dernière heure était arrivée...

Et puis, enfin, majestueusement, après des secondes intolérables le tangage repousse la proue vers les cieux et le bateau se relève calmement, lentement. L'étrave fend les flots démontés...

J'avais alors été surpris et gêné de mon cri désespéré. Mais personne ne l'avait entendu : j'étais loin des autres, là seul sur l'arrière du grand bateau, dans le vent et la houle. Ce bateau portait un nom très exotique : le *Mar del Plata*. Je n'avais pas encore dix ans. Nous étions en plein Atlantique et voguions vers l'Afrique.

Ce gros navire de la CMB, qui nous emportait avec mon frère et mes parents en cette froide saison d'avril 1948, apportait un fameux bouleversement dans ma petite vie. C'était ce qu'on appelait un cargo mixte car, avec toute sa cargaison de marchandises, il emportait aussi environ deux cents passagers vers le Congo, au centre de l'Afrique.

Le Congo... ce qu'on nous en avait parlé en famille! Beaucoup de mes oncles et tantes vivaient dans cette colonie lointaine et si riche. Plusieurs de mes cousins et cousines (branche Hock) y étaient nés. Monique Lejeune, les trois d'oncle Carlos, les quatre premiers de tante Milou.

Et puis ma maman venait d'épouser un colonial. Ça aussi, c'était un changement radical dans la petite vie toute réglée et monotone d'une veuve et de deux orphelins, vivant dans le souvenir du héros tué dès le deuxième jour de la Deuxième Guerre mondiale.

Et enfin, j'avais lu *Tintin au Congo*, quand même! En noir et blanc, chez mes grands cousins Franz, Yvon et Gilberte. J'avais vu aussi et dévoré les fameux Tarzan du cinéma de mon enfance, interprétés par le célèbre Johnny Weismuller. Tarzan, dont les aventures devaient certainement se passer dans une Afrique mystérieuse et envoûtante... aussi belle et envoûtante que celle dont je rêvais. Celle vers laquelle je naviguais.

Nous nous étions préparés en famille à ce grand voyage : les bagages (malles, casques et équipement colonial), l'achat de livres scolaires (de l'élève et du maître, aux éditions Duculot pour le changement d'école). Saviez-vous cela, que lorsqu'on change de continent, on change aussi d'école? Avec comme conséquence la malheureuse impossibilité de faire du théâtre en quatrième année, alors que j'avais été choisi pour jouer le rôle principal de Jésus... Mais oublions ce détail et revenons à notre joie de nous retrouver sur ce bateau, un peu comme Tintin qui navigua vers l'Afrique et vers l'Asie, mais nous avions nos parents avec nous. Que nous étions fiers, Christian et moi, de nous promener dans les rues en plein centre de Herve, avec ces fameux casques coloniaux blancs tout neufs et tout légers qu'on venait d'acheter pour partir, toujours comme Tintin...

Je me revois aussi dans la grande cour du collège où nous allions jouer les jours de congé, montrer les grands arbres et expliquer à mon ami Jeannot qu'au Congo, j'aurais un poignard à la ceinture et que j'irais d'arbre en arbre, exactement comme Tarzan dans ses films... Et mon copain m'enviait! Et j'étais fier! Je ne rêvais pas, non! Je voyais, je vivais déjà cette réalité si proche!

Pour moi ce bateau, c'était un peu le monde qui bascule et qui bouscule... D'ailleurs pour être bousculé, je l'étais : un pont sans cesse soumis aux lois du roulis et du tangage. Et les cursives, les passerelles, les escaliers qu'on dévale à toute vitesse ou que l'on monte avec difficulté, tant l'inclinaison

est raide. Et ces craquements du bois des lits superposés dans la cabine. Et pour nous laver, cette eau salée qui ne moussait pas dans la baignoire... Et la mer, dont les vagues sans cesse nouvelles déferlaient à ne jamais se lasser de les regarder. Je suis une fois resté plus d'une heure dans les embruns, appuyé au bastingage à contempler ces éternelles promeneuses aux crinières d'écume et d'argent.

Et puis cette bousculade des images et des pensées n'en finissait pas dans ma petite tête. Tout était nouveau, tout se bousculait : la nourriture, déjà fortement teintée de fruits tropicaux. Et quel luxe! Même si on n'était pas sur un vrai paquebot avec mille passagers, comme les « ville » : le *Léopoldville*, l'*Élisabethville*... Les odeurs enchanteresses de l'iode et de l'air salin, les relents de poisson et de peinture, l'odeur du goudron qui ramollissait entre les planches du pont sous l'ardeur du soleil, tout ce bouquet d'odeurs m'enivrait.

Et les jeux : le concours quotidien pour savoir combien de milles nautiques le bateau aurait parcourus dans la journée. On pouvait parier dix francs, et la cagnotte de chaque jour était partagée entre tous ceux qui avaient parié le bon chiffre. En fait, il s'agissait de deviner le dernier chiffre du nombre des milles marins parcourus par le bateau durant les dernières vingt-quatre heures, de midi à midi. Donc, on avait une chance sur dix de gagner... et on a gagné quelques fois.

Et les autres concours, et tous les jeux sur un bateau : le jeu de plage avec ses grands disques de caoutchouc, le derby des dames, la course au trésor... Et les épreuves que les nouveaux devaient réussir lors de leur premier passage de l'équateur, qu'on appelait le « baptême de l'équateur », avec la visite de Neptune, fils de Cybèle, et son épouse... Que de découvertes...

Ah! oui, les journées étaient trop courtes pour mes yeux, mes oreilles et mes narines avides et assoiffés de découvertes nouvelles...

J'ai presque dix ans

François Truffaut, citant Simenon, disait : « Tout ce qui arrive à l'homme lui est arrivé entre l'âge de huit et douze ans. » C'est justement l'âge que j'avais, entre le début et la fin de la guerre.

Je constate que pour moi aussi, André B. l'orphelin de guerre, si j'ai effectivement conscience d'avoir eu une vie terriblement remplie, c'est parce qu'une série de grands changements vont bouleverser ma petite vie tranquille entre sept et douze ans. La fin de la grande tourmente, la Suisse, le remariage de maman, le grand voyage de quinze jours en transatlantique pour le Congo belge, puis le lent voyage de quinze jours également sur le bateau à roue pour remonter l'énorme fleuve Congo jusqu'à Stanleyville, puis l'arrivée à Basoko, mon entrée au collège de Cost (qui deviendra Bukavu), collège auquel je consacrerai beaucoup de temps et tout un site sur internet, dans le repli de ma vie, et enfin notre déménagement à Poko dans les Uélés, toutes ces mutations et modifications dans notre façon de vivre ont marqué de leur empreinte indélébile ma jeunesse. Pour moi, c'est la grande et belle époque entre Hergé et Baden-Powell, entre Tintin et le scoutisme, entre l'Europe et l'Afrique, entre le petit horizon du petit enfant dans sa petite famille à Herve et l'ouverture à l'Afrique et au monde et un collège de pères jésuites.

On a déjà parlé de la Suisse et de ses nouveaux horizons, de ses belles odeurs, des alpages, de Gilberte et Claudy, de ma marraine. Avant de voir et respirer l’Afrique, un mot sur un personnage qui nous y conduira et qui va jouer un rôle prépondérant dans mon éducation et l’orientation de ma vie débutante. À moi qui n’avais quasi connu qu’un monde de femmes, alors que les hommes anonymes étaient à la guerre, prisonniers ou morts, ou loin de nous, sous le soleil africain, voilà qu’arrivait du Congo une très forte personnalité. Forte dans tous les sens du terme : physique d’abord, puisqu’il pesait à peu près cent dix kilos pour 1m70; social, puisqu’il était l’administrateur responsable d’un territoire grand comme la Belgique; et moral enfin, car il avait des convictions religieuses, spirituelles et morales très profondes. Il restera pour moi un exemple du bon langage, de l’autorité, de la force tranquille et sereine, de la richesse – ou du moins d’une aisance certaine –, de la confiance, de la foi aussi. Il sera comme un exemple, comme un phare, une vraie présence masculine : Jean Warnant. J’entends en pensée, mais très précisément, la très belle chanson de Jacques Brel *Pourvu que nous vienne un homme*¹.

Le transatlantique : un monde en mouvement perpétuel

Mémère et grand-papa Bonsang, Bobonne et tante Mia Warnant, ainsi que Finette Guissard, une amie de maman nous ont accompagnés jusqu’Anvers. Il pleut en ce 31 mars 1947. Quelques photos ratées sont les seuls souvenirs de cette journée heureuse pour Christian et moi... Première fois que nous mettons les pieds sur un navire. Tout est nouveau pour nous. Nous partons vite en exploration sur ce grand paquebot qui est en réalité un cargo mixte, c’est-à-dire un bateau de marchandises, mais qui peut accueillir à peu près deux à trois cents passagers. Mes yeux ne suffisent pas à tout dévorer de ce grand bateau : ponts en planches jointoyées de goudron, bastingages, cordages, écoutes, gros boyaux et petits tuyaux divers, et les grues sur les ponts occupées à charger, et la foule de passagers et de visiteurs, et les marins hâlés dont la plupart parlent flamand.

Mes narines non plus ne chôment pas et perçoivent des effluves nouveaux : l’odeur d’iode, les embruns de la mer, les huiles, le goudron, le bois, la peinture. Savez-vous que sur des bateaux comme ceux-là, le sel marin est tellement corrosif qu’il faut constamment renouveler les couches de peinture, même durant les voyages? C’est ainsi, paraît-il, qu’il y a toujours deux ou trois hommes d’équipage chargés de peindre la coque et les gréements des divers ponts, tout le temps que dure la traversée². Et quand, après des mois et des mois, le bateau au complet est enfin repeint, il est déjà temps de recommencer l’opération peinture permanente. On comprend dès lors pourquoi divers éléments de l’équipement et certaines surfaces du bateau sont enduites de tellement de peinture que toutes ces couches successives à certains endroits forment une couche épaisse et durcie d’au moins deux centimètres... Il me semble que le *Mar del Plata*, ou son commandant, ou la CMB avait une préférence

nettement marquée pour le bleu ciel très pâle, car ce sont bien des couches de cette couleur douce que je revois sur tous les appareils marins extérieurs.

Nous appareillons pour une longue transmigration, puisque partis le 31 mars 1948 (il me semble), nous arriverons au terme de notre voyage à Basoko, notre nouvelle résidence, vers la toute fin du mois de mai ou le début de juin. En effet, j’ai le souvenir qu’on a fêté mes dix ans le 25 mai 1948 à Stanleyville, capitale de la province orientale, un peu avant que papa Warnant soit officiellement désigné pour retourner à Basoko qu’il avait quitté avant son congé en 47. Il avait cependant occupé plusieurs autres postes, surtout dans les Uélés : Ango, Faradje, Dungu...

C’est donc fin mars 1948 (le 31?) que nous embarquons sur le *Mar del Plata*, cargo mixte de la Compagnie maritime belge (la CMB), sigle que l’on voyait partout : sur les bouées, sur les coffres et dans les cabines, sur la vaisselle et l’uniforme des officiers. Pour rire, nous disions CMB : Christian, monsieur Bonsang, comme plus tard vers 1970-1980 nos enfants diront BMW en parlant de ma maman, leur « bonne-maman Warnant », pour la distinguer de leur grand-mère maternelle, BMH...

Un cargo mixte est un bateau transatlantique qui fait le transport des passagers et des marchandises. C’est comme un petit paquebot qui transporterait aussi du fret, c’est aussi un cargo qui a des cabines pour transporter à peu près deux ou trois cents passagers. Car il y avait quand même deux services à bord, pour les repas. Après la guerre, la Compagnie maritime belge disposait à ma connaissance d’au moins trois cargos mixtes : le *Mar del Plata* et le *Copacabana*, les noms exotiques d’une ville d’Argentine et d’une plage de Rio de Janeiro, et le *Gouverneur Galopin*. Lors de notre retour en congé en Belgique en 51, et du retour au Congo six mois plus tard en 52, nous aurons successive-ment ces deux bateaux pour nous transporter. La compagnie belge (à l’époque, il y avait autant sinon plus de passagers par voie maritime que par voie aérienne) avait aussi une flotte de magnifiques paquebots de luxe réservés exclusivement au transport des passagers vers la colonie belge. C’était la série des « ville » qui pouvaient prendre près de mille personnes, sinon un peu plus, et cela sans compter le nombreux personnel de bord. J’ai une fois eu l’occasion de voir un de ces « ville », c’était l’*Élisabethville*, en rade à Matadi. Nous y avons logé une nuit, en attendant d’embarquer le lendemain plus en aval au port de Boma sur le *Copacabana*, en juillet 1951, lors de notre retour pour le premier congé en Belgique après trois ans et demi. Les paquebots étaient trop beaux et faisaient un peu peur à Jean Warnant, qui dédaignait le luxe et les mondanités. Or, Dieu sait si sur ces magnifiques paquebots les passagers aimaient pavaner, et ne s’en privaient pas! Ils s’en donnaient à cœur joie dans ces folles mondanités. Il faut aimer cela. Comme Jean Warnant détestait cette vie d’esbroufe et préférerait une traversée moins ostentatoire, il demandait toujours un navire de rang inférieur et plus simple. Et voilà pourquoi il fut, les trois fois où nous étions avec lui, l’officier responsable de l’état civil, étant le plus haut gradé administratif. Cela signifiait simplement que pour les cas improbables où il y aurait eu naissance, mariage ou décès, c’est lui qui aurait dû officier et signer les papiers d’attestation.

C’est là, sur l’*Élisabethville*, que pour la première fois j’ai vu des portes qui s’ouvraient automa-tiquement sous l’effet d’un rayon lumineux brisé. Elles étaient installées aux entrées de service de la salle à manger pour faciliter les allées et venues des garçons dont les bras étaient chargés de plateaux.

¹ Voir aussi les chapitres 5 et 6.
² La traversée, oui. C’est ainsi que l’on nommait le voyage de quinze jours que nous allions entreprendre entre Anvers sur l’Escaut au nord de la Belgique, et Matadi dans l’estuaire du Congo.

Ce qu'on a pu s'amuser, Christian et moi, et peut-être aussi la petite Marie-Ange qui avait près de trois ans, à passer et repasser à travers ces rayons magiques et invisibles, simplement pour voir s'ouvrir les portes devant nous. Mieux qu'un « Sésame ouvre-toi », on ne disait rien, on passait la main et hop! la porte s'ouvrait. Nous qui n'avions rien vu des techniques modernes nous sentions à l'égal du Créateur, pour le moins. Il y avait aussi le *Léopoldville* et le *Charlesville*, je crois. Mais revenons plus modestement sur notre *Mar del Plata*.

Lors de cette première traversée, nous avons connu une vraie tempête dans le golfe de Gascogne. Que de souvenirs! Mon frère et moi avons vite fait de galoper et de connaître tous les recoins de ce navire. Jamais malades, sauf une fois, alors que dans la grande salle à manger vidée de ses deux cents passagers, victimes du mal de mer qui accompagnait les fortes houles, nous restions quatre à table : notre « père » Jean Warnant, Christian, moi et un père missionnaire. Les tables avaient été recouvertes des rebords prévus pour les grosses tempêtes, pour éviter que toute la vaisselle ne tombe à terre en glissant de la table lorsque nous étions secoués un peu plus fortement. Le capitaine, qui commandait le bateau depuis longtemps, se souvenait qu'on n'avait plus utilisé ces bordures de tables depuis une quinzaine d'années. Maman sera malade du début à la fin de la traversée qui durait quinze jours. Elle était enceinte... Eh bien, cette fois-là, alors que nous étions les quatre braves, j'ai senti monter une nausée en regardant les mouvements du bateau par la grande fenêtre de la salle à manger, alors que le bateau était fameusement secoué. J'ai eu le temps de me rendre au cabinet de toilette, de rendre le dîner à peine avalé, puis de revenir à la salle à manger pour le dessert. Et après ça, fini pour tout le reste de la traversée, plus aucun problème. Si je n'avais pas toujours le pied marin, au moins j'avais l'estomac d'un vrai Frère de la côte. Hum!

Roulis et tangage sont les deux mouvements combinés qui remuent tout bateau – et ses passagers – sur l'océan. Le tangage est le lent mouvement de bas en haut de l'avant à l'arrière du bateau, tandis que le roulis lève et enfonce successivement les côtés bâbord et tribord. Ce dernier mouvement est plus rapide et plus difficile à supporter. Mais la combinaison des deux mouvements est assez intéressante, surtout lorsque la tempête souffle des vagues de dix ou douze mètres de hauteur...

Pour se rendre compte d'un mouvement de roulis, imaginez que vous marchez dans une coursière, un petit couloir qui va de l'avant à l'arrière, par exemple pour rejoindre votre cabine sur un pont inférieur. Eh bien le roulis va vous envoyer successivement contre les parois de gauche et de droite de ce corridor mais le tangage, lui, aura un effet de ralentissement ou d'accélération de votre progression car il vous fait descendre ou vous donne la réelle impression que vous montez. Imaginez maintenant que vous soyez en train de monter au milieu d'une volée d'escaliers. Le tangage vous envoie directement en haut de l'escalier si le bateau pique de la proue, et au contraire vous aurez l'impression de grimper une falaise verticale si le bateau est en phase ascendante et relève sa proue...

Aussi, c'était amusant de voir les passagers progresser dans cet escalier : durant la deuxième phase c'était très lent et pénible puis, le bateau revenant à la première phase, on montait ces escaliers à toute vitesse, presque comme si on les eût descendus en les dévalant.

Il paraît que le golfe de Gascogne, en face de la France, est facilement sujet à un petit grain ou l'autre. On y est secoué.

J'ai eu aussi une terrible impression lorsque, assis dans le salon-restaurant, je voyais et admirais à travers la fenêtre une vaste portion de ciel et les nuages qui passaient, et ce mouvement de plongeon du bateau qui nous faisait soudain apercevoir, toujours à travers cette fenêtre, la mer très loin à l'horizon. Puis, comme on s'enfonçait toujours, bientôt on ne voyait plus que la mer. Et notre champ de vision à travers ce cadre de la fenêtre se rapproche. On voyait la mer de plus en plus près, les vagues de plus en plus grosses. On s'y enfonçait, et la descente était lente, imparable, inexorable... Et ce n'est que de longues secondes plus tard que le mouvement inverse se produisait et que le bateau se redressait, impassiblement calme et imperturbable... On nous avait dit que ces gros transatlantiques étaient suffisamment longs pour être toujours au-dessus de trois vagues minimum, et que cela les rendait vraiment insubmersibles à cet égard.

On peut avoir cette même impression avec le roulis, de bâbord à tribord, ou de gauche à droite. Cela rend malade quand on est assis à table, dans la salle à manger, et qu'on voit par les fenêtres-hublots, d'un côté d'abord le ciel qui roule ses gros nuages, puis encore des nuages plus loin vers l'horizon, plus bas, puis la mer dans le lointain et ses vagues successives qui se rapprochent, se rapprochent, jusqu'à être tout près de nous, rugissantes et tourbillonnantes. Puis le mouvement de bascule repart dans l'autre sens et on s'éloigne, la mer défile jusqu'à ce qu'on retrouve l'horizon et le ciel qui n'en finit pas de courir et de se rapprocher à travers ce hublot... Admirez ce spectacle, cette lente respiration pendant dix minutes suffit à nous donner de drôles de papillons dans l'estomac : mieux vaut penser à autre chose et regarder ailleurs.

J'ajouterai enfin que lorsque nous avons eu la chance de visiter la timonerie, j'ai remarqué que les grandes vitres de face n'étaient pas équipées des essuie-glaces ordinaires, mais qu'elles disposaient d'un système qui devait certainement s'avérer meilleur et donner de meilleurs résultats de vision en cas de grosse pluie battante, plutôt que des balais d'essuie-glace qui vont et viennent. En fait, la vitre pare-brise était un cercle de la grandeur d'un grand disque de 40 ou 50 cm de diamètre, rattaché en son centre par un bras métallique qui permettait de le faire tourner à toute vitesse, dégageant immédiatement par la force centrifuge toute trace de pluie. Bien pensé!

Côté culinaire

La restauration sur les gros bateaux a toujours été un luxe. Les plats étaient présentés avec beaucoup d'attention. On ne mangeait pas à la carte, mais le menu était toujours très raffiné. Et d'ailleurs il y avait une carte explicative et détaillée à chaque table. Il faut noter qu'il y avait tous les jours deux services pour les repas du midi et du soir. Nous allions toujours au premier service, car pour le second service il y avait une certaine obligation d'être bien habillés, et normalement les enfants n'étaient pas admis. Voilà pourquoi mes parents ont toujours voulu manger avec nous au premier service. Je me souviens de certaines pièces montées, de desserts comme je n'en avais jamais vu de ma vie. Rien qu'au déjeuner, il y avait sur la carte une quinzaine de façons d'accommoder les œufs (au plat, miroirs, ou

retournés, brouillés, cuits durs, à la coque, œufs pochés et quoi encore? Détail amusant et agréable : sur le bateau, à l'aller vers le Congo on nous servait tous les fruits tropicaux que les cuisiniers avaient conservés dans leurs énormes frigos, et au retour vers la Belgique (ce que nous ferons en juillet/août 1951), nous pouvions déjà apprécier les fromages, la charcuterie et les fruits européens, comme les cerises ou les pommes qui nous faisaient cruellement défaut depuis trois ans.

Jeux variés

À l'extérieur sur le pont, nous disposions de matériel permettant plusieurs jeux : la plage, les quilles, la fameuse course au trésor, et à l'intérieur les jeux de société : cartes, Monopoly, football de table et combat naval, durant toute la traversée. Cela permettait d'occuper les passagers qui auraient pu trouver le temps long à lire ou se promener sur le pont toute la journée. En effet, quinze jours à ne rien faire d'autre qu'admirer les vagues successives et leurs paquets d'écume auraient pu finir par ennuyer les passagers. Les parents et les vieux pouvaient passer des heures à regarder, bavarder, ou s'endormir couchés sur les transats alignés sur les différents ponts à l'abri du vent ou sous le soleil. Nous, les jeunes, il nous fallait courir.

Parmi tous les passagers de cette première traversée, les seuls dont je me souviens étaient deux garçons de notre âge, deux amis, deux jumeaux un peu brutes et vantards sur le Congo qu'ils connaissaient bien. À nous, Christian et moi, qui ne le connaissions pas, ils nous racontaient leur Congo dans une version parfois un peu colonialiste et raciste. Ils s'appelaient Luc et Guy Renaud et se disputaient fréquemment, comme deux frères et deux jumeaux non identiques peuvent le faire. Ils allaient vers Stan, comme nous. Nous les reverrons un an et demi plus tard à Costermansville (Bukavu). Tous les deux, étant de mon âge, seront de ma classe, la classe du frère Étienne. Donc nous les jeunes avons besoin de nous détendre. Et les adultes aussi, remarquez.

C'est pourquoi les officiers responsables des passagers avaient depuis toujours prévu des jeux, de bons repas, des divertissements pour tous les goûts et tous les âges. Je ne parlerai pas des soirées dansantes, des bals masqués ou costumés avec orchestre et jeux divers, car vu mon âge je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à ces fêtes nocturnes. Mais durant la journée, outre les ordinaires jeux de société et les fêtes particulières comme la traversée de l'équateur ou la célébration d'une fête religieuse ou civile, nous disposions d'une gamme étendue de jeux et concours divers, dotés de prix intéressants.

Il y avait d'abord le jeu des milles marins qui se faisait chaque jour. En fait, c'était un pari sur le nombre de milles marins parcourus chaque jour exactement de midi à midi, alors que le pilote prenait son sextant et faisait le point. On devait proposer un des dix chiffres de 0 à 9 comme étant celui qui indiquerait le dernier chiffre du nombre de milles parcourus le jour suivant. Supposons qu'un jour le nombre soit 324 milles exactement. Eh bien tous ceux qui la veille avaient parié le chiffre 4 se partageaient la mise globale des paris. Les gens devaient parier pour une somme minime, comme cinq francs la mise, et ils ne pouvaient miser qu'une fois. Christian et moi, qui pariions chaque jour avec l'argent du « paternel » tout nouveau, tout riche, avions hâte de voir les résultats affichés au comptoir du service des passagers. Nous avons sans doute quelquefois gagné et plus souvent perdu. Mais ce

qui nous amusait, c'était le suspense. Je suppose que c'est aussi cet espoir qui motive les joueurs compulsifs aux loteries et casinos...

Puis, il y avait des compétitions et des jeux divers tels que le bridge, le combat naval, les jeux de pont (deck tennis, jeu de plage) et autres derbys. Ces jeux duraient toute la traversée pour les jeux de cartes et autres jeux de société, comme une sorte de championnat avec des équipes, des éliminatoires, des quarts et demi-finales et une grande finale, mais certains jeux plus particuliers n'avaient lieu qu'une fois et rassemblaient un nombre important de concurrents. C'étaient à certaines occasions des jeux plus spectaculaires, comme le derby des dames ou la course au trésor. Je me souviens en particulier de ces deux jeux-là, parce que maman gagna le premier et moi, je remportai le deuxième. Oui oui!

Maman gagna le derby des dames pour avoir été la plus rapide à couper dans le sens de la longueur et sans rompre aucune des deux parties un ruban long de deux ou trois mètres et large seulement d'un centimètre. Mais attention, cela devait se faire avec une petite paire de ciseaux à ongles. Vous savez, ces petits ciseaux insidieusement incurvés qui vous font virer sur le côté? Il fallait voir toutes ces dames assises en rangée, avec pour chacune un ruban pendu au-dessus d'elle et les petits ciseaux en main. Cela s'appelait le derby des dames et provoquait des cris de soutien et des exclamations quand un ruban se coupait sur le côté et provoquait l'abandon de la malheureuse dame. Maman a gagné un très beau coffret à bijoux en marqueterie (ivoire et ébène). Hé! qu'on était fiers de maman, hein, Christian? T'en souviens-tu, au moins?

Moi, je remportai une course au trésor. J'ai gagné deux beaux jeux de cartes dans un double étui, avec les motifs de la CMB, l'un en jaune, l'autre en bleu. Cette course au trésor était encore une fois une vraie folie : au départ sur le pont extérieur, on nous remet une liste de divers objets à trouver n'importe où sur le navire et à ramener le plus vite possible. Je me souviens qu'il fallait par exemple rapporter une pomme de terre dans une enveloppe bleue, une montre au poignet droit, et être chaussé de deux souliers différents. Vous imaginez les courses à travers toutes les coursives du bateau, jusqu'aux cuisines et dans les cabines pour trouver la pomme de terre ou une paire de souliers féminins, etc. Que de cris, que d'amusement! Je me souviens encore d'un missionnaire affublé de je ne sais quel chapeau, avec ses souliers de dame... Cocasse! Je te dis, lecteur Anagnosophile, le film *Titanic* est beau, même sublime, mais ce n'est rien à côté de la réalité. D'abord, nous, on ne rencontrait pas d'iceberg (prononce bien i-ce-berg, et non *ice* comme la glace en anglais, car le mot vient du norvégien *ijs* qui signifie glace, mais ne se prononce pas « aïce »), ensuite c'était bien plus amusant, non?

Ça commence à chauffer

Sur le bateau, certains indices nous rappelaient progressivement que nous approchions, puis longions les régions chaudes de l'Afrique tropicale, puis équatoriale. D'abord, le goudron noir qui jointoyait les lattes en bois du pont promenade se mettait peu à peu à gonfler, comme un bon pain qui mûrit et prend du volume, entre les lattes du pont. Il en sortait des bulles, un peu comme les fameux champignons de l'île mystérieuse de Tintin, et parfois ces bulles éclataient comme des cloques gorgées d'air et de soleil. Mais nous aimions surtout marcher dessus pour les faire péter. Pif! paf! Et quand

on pète, ça sent : forte odeur du goudron. Comique assuré, mais nos parents pourtant devaient nous recommander d’éviter de trop marcher dessus, sous peine de se salir la semelle!

Un autre signe indiscutable de notre progression vers le sud et la chaleur fut le déploiement soudain et inattendu de grandes bâches blanches servant d’ombrelle sur tout le pont supérieur, qui était le seul pont à être entièrement découvert. Un beau matin les matelots avaient tendu ces toiles, nous empêchant dorénavant de voir le ciel mais nous protégeant également des dangereux rayons du soleil tropical.

Enfin et surtout, je me souviens avoir été très étonné un beau matin de voir que les pères missionnaires – qui en quittant Anvers étaient tous vêtus de leurs soutanes noires – s’étaient donné le mot pour remiser définitivement leurs sombres soutanes et arborer d’étranges soutanes blanches. À l’époque, ils étaient bien une dizaine sur le bateau, appartenant sans doute à des ordres différents, et la mode clergyman n’était pas encore dans l’air. Cela me frappa et je fis immédiatement la comparaison avec *Tintin au Congo*. La réalité que je voyais confirmait la fiction que j’avais lue. Je dis étranges pour les jeunes yeux qui étaient les miens. Je me retrouvais encore une fois dans *Tintin au Congo*, ma seule référence. Que tout cela me semblait bizarre et fascinant! Enfin bien sûr, il y eut le grand moment du baptême de l’équateur.

Baptême de l’équateur

Ah! ce baptême de l’équateur avec le dieu Neptune en personne, armé de son trident; on nous en avait parlé, nous en rêvions. Lui, le fils de Cybèle et de Kronos, et sa femme la déesse Amphitrite, qui viennent rencontrer les nouveaux passagers... Cette tradition, appelée en anglais *crossing the line*, ce qui signifie « en traversant la ligne »... de l’équateur, est une vieille cérémonie folklorique sans doute issue d’un rite initiatique pour marins. Il faut d’abord que je vous confirme bien que l’équateur n’est pas une grande ligne de peinture qui divise la Terre en deux. Comment voulez-vous que la peinture flotte sur les vagues? Réfléchissez, voyons!

Or donc, lors du passage de l’équateur ,on propose à ceux dont c’est la première traversée une série d’épreuves auxquelles assisteront le dieu et son épouse venus du royaume des eaux. Ils remettront un diplôme du passage de l’équateur à tous ceux qui auront réussi cette épreuve folklorique. Je ne sais plus où j’ai bien pu mettre ce grand parchemin... Cela occupait le temps. Il fallait bien distinguer les épreuves pour nous passagers et celles prévues pour les marins et officiers... Wow! Les épreuves pour les passagers étaient plutôt sympathiques et dépendaient un peu de la tête du client, nettement plus difficiles pour les hommes que pour les femmes. Les hommes devaient traverser un énorme boyau en toile de 80 cm de diamètre par une bonne dizaine de mètres de long, arrosé des pompes à eau de mer. Nous avions été prévenus de devoir nous présenter en maillot de bain, évidemment. Les femmes devaient, par exemple, avaler du gâteau à la quinine (bien amer). J’ai eu mon diplôme de ce baptême : où est-il?

Pour les marins, je me souviens d’un jeune officier en particulier pour lequel les marins organisateurs de la fête avaient préparé toute une batterie de tests. Imaginez : pour commencer, ils l’ont amené et menotté sur le pont pendant toute la matinée, vêtu d’un maillot de bain et avec des inscriptions du

genre « Je suis un âne » inscrites à la peinture à l’huile à même son dos et sa poitrine. Ensuite, au début de l’après-midi, la vraie séance commence. Les bourreaux s’avancent, le délient et un marin vulgairement déguisé en Neptune lit l’acte d’accusation écrit sur tout un rouleau de papier de toilette qu’il avait réenroulé. Ensuite, ils ont commencé à le promener à travers tout le pont, avec attaché à une cheville un énorme boulet de cordage¹. Or donc, pour avancer à travers les divers gréements du pont il fallait plusieurs fois lever le pied affublé de cet énorme poids pour éviter cordages, marches ou poutrelles. Puis on lui bande les yeux et on le suspend à l’une des grues monte-charge en lui expliquant qu’on va le tremper dans la mer. On le fait aller dans toutes les directions puis il monte et descend soi-disant dans l’eau, mais il est bien au-dessus du pont arrosé par d’énormes boyaux de pompier, lui donnant l’impression d’être suspendu au-dessus de la mer. Enfin, une fois délivré, on se met à le badigeonner avec tous les résidus de peinture à l’huile qui traînent sur un bateau – et il y en a –, et les joyeux peintres ne se privent pas de le placarder, de lui déverser des litres de couleurs différentes, qui sur la tête un peu de bleu, qui dans le dos beaucoup de rouge, qui dans le slip de bain, du blanc cassé cette fois. Des litres de peinture, de quoi refaire toute la chapelle Sixtine si besoin était! Le malheureux, sachant qu’il devrait affronter ses bourreaux, avait bien pris soin, sur leur conseil, de se mettre en maillot. Enfin, ils le délivrent et lui intiment l’ordre ultime de se présenter propre et en bel uniforme dans exactement vingt minutes – à moins que ce ne fût trente – devant l’officier de quart! Il avait dû prévoir le coup et remplir à l’avance sa baignoire de gallons d’essence. Je ne vois pas d’autre explication car à l’heure dite, le jeune candidat était pimpant, habillé de neuf devant l’officier de pont.

La mer, tout un spectacle

Savez-vous qu’on peut regarder la mer, appuyé au bastingage pendant une heure sans se lasser, alors qu’on n’a même pas dix ans? Cela m’est arrivé, je le jure. Les vagues si fascinantes défilent toujours nouvelles et le navire avance, calme et olympien dans cette turbulence... Le grand air qui nous gifle, les embruns qui nous caressent... Tout cela vous englobe, ainsi que la vue de ces dunes d’eau verte écumante, les odeurs d’iode et de sel, le bruit diffus du vent et des lames qui se brisent, se renversent et les sensations olfactives du vent sur la peau, des lents mouvements du bateau qui continue imperturbablement sa route vers le sud. Oui, une fois, je m’en souviens, je suis resté une heure fasciné, hypnotisé par l’éternel retour des vagues.

On en choisit une très haute dans le lointain devant soi, plutôt à sa droite. Comme j’étais à bâbord du bateau, la vague choisie était loin en avant et nous allions dans sa direction, ou plutôt c’est elle qui venait vers nous. On la voit venir écumante, on la regarde, elle se rapproche, on suit sa progression, on la croise, elle se perd plus tard dans le lointain derrière soi, loin à gauche. Puis on recommence, sans se lasser. On en choisit une nouvelle, là-bas à droite. Chaque passage d’une vague ainsi suivie de droite à gauche peut durer deux, trois minutes. C’est beau, c’est grand, c’est vivant...

¹ Servant de défense au bateau pour ne pas abîmer la coque lors des accostages et lorsqu’il est à quai, ces boules de corde doivent mesurer 30 à 40 cm de diamètre et peser un certain poids.

Qu'on me permette ici de citer le grand Alphonse qui a si bien décrit « cette espèce de stupeur et d'accablement délicieux que donne la contemplation de la mer. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette jolie griserie de l'âme? On ne pense pas, on ne rêve pas non plus. Tout votre être vous échappe, s'envole, s'éparpille. On est la mouette qui plonge, la poussière d'écume qui flotte au soleil entre deux vagues, la fumée blanche du paquebot qui s'éloigne... »¹. La griserie de l'âme! Que cela est bien dit.

J'ai vu une autre fois des marsouins (on les appelait des épaulards) qui nous ont suivis pendant des heures, et aussi les poissons-volants (les fameux exocets : assez curieux et impressionnants, ça saute hors de l'eau et ça vole loin, de cinquante à cent mètres peut-être. En fait, ils font des bonds hors de l'eau et soutiennent leur bond par des mouvements de leurs nageoires qu'ils utilisent comme des ailes. Cela peut aller sur plusieurs dizaines de mètres. Au loin, on a vu aussi des vraies grandes baleines, mais elles étaient loin...

Nous avons croisé un jour le *Queen Mary*, qui était le plus grand paquebot du monde en 1948. Puis il fut dépassé par le *Queen Elizabeth*. J'ai relu ces notes en octobre 2004, alors que je venais de découvrir sur internet les photos du *Queen Elizabeth II*, donc le deuxième du nom, tout nouveau et beaucoup plus beau, plus grand encore, qui mouillait à Québec à ce moment-là et que j'ai vu de loin lorsqu'il arriva au port. C'est drôle...

Dès que nous avons passé Tenerife, alors que le soleil se faisait sentir, on apercevait au loin, côté bâbord, le Rio de Oro, ou Sahara espagnol : des longues dunes de sable dominant la côte. Certains matelots avaient d'énormes coups de soleil.

Parfois, en face de l'Afrique – rarement – on a eu une mer d'huile. Sans un gramme de vent, c'est ce qu'on appelait le « Pot au noir » quand il durait des heures et des jours, et que les voiliers aux XVIII^e, XIX^e siècles ne pouvaient qu'attendre dans le grand silence et la chaleur accablante...

Tenerife

Lors de ce premier voyage, nous avons fait une escale d'un jour à Santa Cruz de Tenerife, territoire espagnol en plein océan. Ce sont les fameuses îles Canaries. On a quelques heures d'arrêt. Balade en petite charrette tirée par un cheval qui nous a amenés jusque dans les hauteurs de la ville; achats de timbres d'Espagne pour le futur collectionneur que j'allais devenir, d'une belle nappe toute en broderie, de deux belles petites épées coupe-papier en cuivre de Tolède, finement décorées. Oranges, montagnes, promenade en taxi, dépaysement. Marchandage avec toutes sortes de vendeurs qui baissent les prix alors que le bateau quitte le port. Ils viennent jusque sur le pont quand le bateau quitte. On reverra cela en Grèce et en Égypte. Mais les vrais marchandages se retrouvent partout en Afrique et je pense aussi au bateau du fleuve. Là aussi des pêcheurs, vendeurs de fruits et artisans de toutes sortes venus aborder avec leurs pirogues le *mashua na mai*, c'est-à-dire le bateau en lingala, viendront vendre jusque sur le bateau lui-même jusqu'à la dernière minute avant le départ, qui des ananas, qui

¹ Alphonse Daudet, Lettres de mon moulin, « Le phare des sanguinaires ».

un bateau fabriqué en balsa, qui encore des poissons ou des *ichikwangu*es de manioc vendus aux Africains eux-mêmes, sans oublier les admirables sculptures d'ivoire ou d'ébène.

Des voyages en bateau transatlantique (cargo mixte), j'en ferai trois de quinze jours et un de huit jours, sans compter une croisière de cinq jours dans la mer Ionienne, en Grèce. J'adore. Il y aura le Copacabana une fois (retour Matadi-Anvers en 51) et une seconde fois le *Mar* (Anvers-Matadi en 52) – à moins que ce ne soit le *Gouverneur Galopin*, je ne me souviens plus très bien –, puis le bateau de croisière grec le *Sémiramis* en 1964, pour faire un beau voyage dans les îles de la mer Égée, puis le *Maasdam* de la compagnie hollandaise Holland America Lines en 1968 pour venir au Québec. J'ai aussi bien sûr navigué sur des gros bateaux de fleuve, mais de dimensions plus modestes : le *Reine Astrid*, un bateau à roue à aubes en 48, de Léopoldville à Stanleyville (15 jours, voir plus bas). Et au retour en 51, sur le *Général Olsen* il me semble; celui-ci, également à fond plat, était je crois un bateau à hélices. Enfin, reste le magnifique bateau sur le Nil en 91, le *Nile Goddess*, pour une croisière luxueuse, splendide et fertile.

Matadi

Vous vous rappelez la petite phrase mise en exergue au début de ce chapitre? Eh bien ça y est, Afrique, nous voici! Et je pourrais même pasticher la phrase en insistant : « L'Afrique, ça s'raconte pas. Ça s'sent, ça s'vit. Et ça s'revit! ».

Une journée avant d'arriver dans l'estuaire du fleuve Congo (donc nous sommes encore en plein océan), eh bien déjà, nous sommes prévenus de notre approche par le changement de couleur des eaux de l'océan. En effet l'Atlantique, d'ordinaire vert foncé, vire très nettement au brun (café au lait, mais pas pipi de canari quand même) en approchant de l'estuaire, car ce sont les eaux limoneuses de ce fleuve immense qui, ne l'oublions pas, est quand même le deuxième au monde après l'Amazone pour le débit¹. Oui, oui, plus que le Saint-Laurent. Ah! non, c'est pas du pipi de canari, ça, Anagnosophile! En effet, s'il tombe en moyenne 60 cm de pluie par an en Belgique, il en tombe deux mètres en moyenne au Congo. Et la cuvette centrale connaît la pluie tous les jours, ce qui signifie que toute l'année, le fleuve Congo et ses nombreux affluents qui drainent le pays charrient une énorme quantité d'eau. Et cela toute l'année de manière assez constante.

Donc un matin en sortant sur le pont, on voit toute la différence : des eaux brunes, de plus en plus brunes pendant une journée, puis le lendemain matin nous voguons allègrement entre les deux rives très éloignées du fleuve Congo : l'Afrique équatoriale et le Congo. On dépasse Banana, sur la rive nord, la première localité à l'extrême ouest du Congo, sur notre gauche. Puis vers Boma, on procède à l'embarquement d'un nouveau pilote, car nous allons passer des zones assez turbulentes et dangereuses semble-t-il, avec notamment le fameux « chaudron du diable » (ou serait-ce le chaudron de l'enfer?), un célèbre tourbillon dangereux pour les embarcations, même pour les navires transatlantiques, paraît-il. Puis nous arriverons enfin à Matadi sur la rive sud. On voit le port et ses grues se rapprocher lentement. On entend les bruits des moteurs, des sirènes, des wagons sur les rails

¹ Débit : le nombre de mètres cubes d'eau déversés par seconde dans l'océan.

du quai, les cris des marins et des dockers, la lente approche de l'accostage, les remorqueurs qui nous prennent en « laisse », le lancer des énormes câbles pour nous relier aux bittes d'amarrage sur le quai.

Le port de Matadi! Ah! quel spectacle. Je me revois encore, oui encore, accroché au bastingage n'ayant sans doute pas assez de mes deux yeux, de mes deux oreilles et de mes deux narines pour dévorer tout ce monde de couleurs, d'odeurs et de sons qui s'offrait à moi. Je revoyais *Tintin au Congo*, mais n'imaginai pas les femmes enveloppées de ces beaux pagnes aux couleurs multiples, les débardeurs dont le torse nu luisait de sueur sous les couleurs du ciel, et tous ces noirs qui ne sont pas noirs, mais bruns; très, très bronzés, mais pas noirs comme chez Hergé... Et les hangars à perte de vue, les remorqueurs, les grues. Les cris lugubres des mouettes, les appels des matelots, les bruits de chaînes, de sirènes, de moteurs, de grues, les cris des débardeurs. Odeurs de grumes et d'agrumes, d'huile et de moteurs, de poissons séchés, de fleurs... Ah! l'odeur de l'humidité après la pluie, relents de *chickwangués*¹, de fruits, de caoutchouc, de mazout, mêlées aux embruns de la mer. Et par-dessus tout ça, comme dira Bécaud dix ans plus tard dans *Les marchés de Provence*, la chaleur moite, le soleil et le vent marin d'une Afrique baignant dans l'humidité équatoriale.

Ce devait être le 14 ou le 15 avril 1948 puisque, embarqués à Anvers le 31 mars, nous devons faire le voyage en une quinzaine de jours. Je jure que ce jour-là, alors que je n'avais pas encore dix ans (j'allais les avoir à Stanleyville, six semaines plus tard), fut un des jours-clés de ma vie, un jour phare dont on se souvient toujours. Telle fut mon entrée au Congo, telle fut ma venue en terre d'Afrique.

Tous mes sens en éveil, je n'avais pas assez de mes deux yeux, de mes deux oreilles et de mes deux narines pour saisir cette terre nouvelle ô combien différente de mon doux pays de Herve aux verts bocages. Ici, la fureur de vivre m'interpellait par tous mes sens confondus, comme le dit si bien Baudelaire. Je dévorais.

Des pages et des pages ne suffiraient pas à traduire tout ce que j'en ai enregistré, appuyé sur le garde-fou du bateau lors de l'accostage. Je mangeais des yeux les couleurs, les mouvements sur le port, les grues... J'enregistrais les mille sons, les ordres, les moteurs, les grincements des machines, les cris des oiseaux de mer; j'abreuvais mes narines des odeurs mélangées d'huile, d'essence, des mille parfums d'Afrique, de la poussière, du bitume, de la mer... Ah! que je comprends bien Baudelaire d'avoir été ensorcelé par ces pays magnifiques. Lui c'était l'île Bourbon, mais c'était un port, et c'était l'Afrique...

Ma plus grosse surprise, je l'ai dit, c'était les pagnes des femmes, ces grandes pièces de tissu léger aux couleurs vives et chatoyantes qui les recouvraient depuis le dessous des épaules en passant sous les aisselles, jusque sous le genou. Je ne savais pas et n'imaginai pas que les Congolaises ne s'habillaient pas de robes comme les Blanches, les « madame Mundélé ». Sur ce point-là, précisément, comme sur la couleur de la pigmentation des Congolais, Hergé et Tintin ne m'avaient pas prévenu. Je retrouvais *Tintin au Congo* par certains aspects, certes, mais dans l'ensemble je ne retrouvais pas du tout mon héros et m'en trouvais non pas déçu, mais un peu désarçonné.

¹ Sortes de baguettes de pâte de manioc dégageant une odeur forte et typique.

Le train jusqu’à Léo

De Matadi, le lendemain matin, nous prenons le train pour un voyage d'une journée jusqu'à Léopoldville¹, la capitale de la colonie. Mais en lingala, Léo comme on disait s'appelait déjà Kinshasa. Nous passerons par des gares aux noms colorés : Thysville, Inkisi, Kimpese, Kasangulu, sans me douter le moins du monde que je reviendrai vivre dans cette région, à Kisantu-Inkisi, une fois que je serai marié. Mais ceci est une autre histoire qui fera l'objet du chapitre 19. En attendant, pendant que nous grimpons au sortir du port, puis roulons tranquillement à travers ces régions accidentées du Mayombe, vertes et sauvages, pensons aux milliers de travailleurs qui moururent en construisant cette voie de chemin de fer, très difficile, longue de 400 kilomètres, qui longe le Congo sur lequel on ne peut naviguer ici à cause des nombreux rapides (Stanley pool) et des courants qui le rendent impraticable.

Léopoldville, dite Léo ou Kin, est la capitale de notre colonie. À l'époque, c'était une grande cité habitée par quelques dizaines de milliers de Blancs, alors que les Noirs étaient concentrés dans des grandes cités appelées des belges.

Le seul souvenir qui me soit resté de notre premier passage à Léopoldville est celui des courses en pousse-pousse. Mais quel souvenir!... Le pousse-pousse est une petite charrette à bras sur deux roues, un fauteuil léger et couvert où s'assied une personne (le client). Elle est tirée par un homme qui tenant les bras du timon court le plus vite possible, selon la distance et la charge évidemment. Je pensais naïvement, toujours à cause de mes lectures de Tintin, que cela n'existait qu'à Shanghai et en Chine², mais non. C'était bien comme décrit par Hergé, mais à Léo. J'entends déjà récriminer certains... comment est-ce possible, exploiter ainsi l'être humain? Je vous arrête. Personne ne pensait ainsi à l'époque. Faut-il, sans justifier quoi que ce soit, se donner mauvaise conscience *a posteriori*? Suis-je condamnable pour avoir été fils d'un colonial? En tout cas, on a bien ri de cette course, et inutile de vous dire que ce sont nos deux pousse-pousse à Christian et à moi qui arrivèrent les premiers, celui de maman troisième et celui de « papa Warnant », qui pesait entre 110 et 115 kilos, bon dernier. Je me souviens d'ailleurs précisément que les quatre hommes se disputaient pour nous prendre, Christian ou moi, et je ne comprenais pas bien pourquoi nous avions la préférence, mais maman m'a expliqué la différence de poids.

Et puis, n'oublions pas que nous faisions leur bonheur à ces coureurs. Ils étaient payés, et je suis sûr que papa leur donna un bon *matabiche* – c'est ainsi qu'on appelle le pourboire au Congo, je l'ai appris très vite. Délicieuse promenade dans la moiteur de l'après-midi, alors que déjà le soleil songe à nous quitter, avec le déplacement rapide des grandes roues de vélo sur les grandes avenues nouvellement asphaltées, ombragées de manguiers et de palmiers cocotiers. Quelle impression de douceur, de silence, de paix!

À propos de papa, je voudrais dorénavant nommer Jean Warnant comme nous l'avons toujours appelé, Christian et moi : « papa ». Et ce, d'autant plus facilement que nous étions très jeunes, et que nous avons eu trois petites sœurs (ou demi-sœurs) qui évidemment diront exactement comme nous.

¹ Future Kinsbasa

² Voir Le Lotus bleu.

Nous formions une famille très unie, même si quelques fois il y eut de la chicane entre les parents, ce qui nous peinait toujours très fort. À Léopoldville, papa devra aller dans plusieurs bureaux. Nous disposerons pour cela pendant deux ou trois jours d’une voiture STA avec chauffeur, et nous l’y accompagnerons plus d’une fois, Christian et moi, en attendant avec le chauffeur. On en aura fait des beaux jardins d’un bureau à l’autre, grands arbres sous le soleil, barzas avec les fameux plantons toujours prêts sur le devant de l’entrée, en attente d’un service à faire ou d’un message à porter quelque part...

Le *Reine Astrid*

Nous allons encore prendre un bateau, et encore pour une quinzaine de jours. Mais cette fois, ce sera sur le fleuve Congo avec un bateau à aubes (ou à roues à aubes) comme sur le Mississippi, et à fond plat pour éviter les ensablements. Il est plus petit que notre cargo mixte transatlantique, mais peut facilement transporter une soixantaine de passagers blancs en cabines et à peu près deux cents passagers indigènes sur les ponts inférieurs. Ce bateau fluvial s’appelle le *Reine Astrid*, du nom de notre ancienne reine d’origine suédoise et épouse décédée de notre roi Léopold III. Ici, une petite remarque, si vous me la permettez. Vous vous rappelez, j’espère, que je vous ai dit que je me comparais volontiers à Tintin, parti d’Europe au Congo, puis plus tard en Amérique. Eh bien Hergé a lui aussi embarqué sur le *Reine Astrid*, mais huit ans après moi (donc en 56). En réalité ce n’était pas le même bateau, mais un navire de commerce qui ralliait Anvers à Göterborg, en Suède justement. Hergé voulait, avec Bob de Moor, prendre des croquis et esquisses pour son futur bateau de *Coke en stock*, le *Ramona*. Revenons à « mon » *Reine Astrid*, sur lequel je n’ai hélas fait aucun dessin. Oui, je sais que j’aurais pu, oui, je sais que j’aurais dû.

Avec ce bateau, nous allons remonter toute la partie navigable du fleuve — près de 2000 kilomètres —, jusqu’à Stanleyville, ou Kisangani en lingala. On repassera même l’équateur. Cela fera un mémorable voyage de près de cinq semaines au total : quinze jours en mer, puis Matadi, un jour de train, Léo, et quinze jours de fleuve. Nous ne connaissons pas encore notre destination finale. Ce n’est qu’après une autre bonne semaine à Stan, et des promenades de bureau en bureau et d’hôtel en découvertes que nous l’apprendrons. Tout est l’objet de découvertes. Nous entrons dans un monde totalement nouveau et nous avons l’âge idéal pour y entrer : huit et presque dix ans. Je vais fêter mes dix ans dans quelques jours à Stan, dont les fameuses chutes de la Tshoppo et les chutes Wagénias dressent une barrière définitive au voyage fluvial en provenance de la capitale en aval.

Voici donc des souvenirs en vrac, qui me reviennent comme des vieux chromos en feuilletant au passage les pages de ce chapitre de ma vie.

Accostages, ensablement et balises

N’oublions pas que le Congo est quand même le deuxième fleuve au monde par la quantité d’eau qu’il charrie à la seconde (des milliers de mètres cubes). Son débit le situe loin derrière l’Amazone,

mais loin devant le Yang-Tsé-Kiang, le Saint-Laurent, le Mississippi ou le Nil. Ah! oui, quand même. Et pour la superficie de son bassin, il est aussi bon deuxième.

Je commencerai par quelques données techniques pour qu’Anagnosophile ne se plaigne pas trop qu’il ne comprend rien à ces vieilles péniches à roues sur le fleuve. La propulsion de ces bateaux (que le lingala dans sa sagesse appelle *mashua na mai*, ce qui signifie simplement véhicule sur l’eau) est provoquée par les deux grandes roues à aubes, verticales qui en tournant dans l’eau font un mouvement de rames. Les moteurs qui font tourner les deux roues arrière fonctionnent au bois. Il y en a tout le long du fleuve.

Chaque soir, lorsque nous accostions dans un port ou un village qui nous servait d’étape, en plus du débarquement de marchandises et passagers, et de l’embarquement d’autres marchandises et passagers, on faisait également le plein d’une quantité suffisante de bois, acheté sans doute à des coupeurs de bois locaux par la compagnie fluviale. Il existait déjà un autre bateau fluvial plus récent qui fonctionnait au mazout et à hélice, il s’appelait le *Général Olsen*; nous l’aurons au retour dans trois ans.

Mais revenons à notre bateau à roues. Nous nous arrêtons donc tous les soirs à la tombée du jour, entre cinq et sept heures. Le cérémonial était particulièrement curieux et original : deux plongeurs en shorts, l’un à l’avant et l’autre à l’arrière du bateau, attrapaient chacun une grande corde attachée à un treuil du bateau; ils se la nouaient à la ceinture, puis plongeaient de manière très spectaculaire, nageaient vers la rive, remontaient sur les bords du quai et attachaient l’anse de leur cordage à une grosse bitte d’amarrage, l’un vers l’arrière et l’autre vers l’avant. Il restait au capitaine à lancer son commandement pour faire tourner les treuils qui rembobinaient le reste de corde et rapprochaient ainsi le bateau de son emplacement pour la nuit. Simple comme bonjour.

Il y avait également d’autres plongeurs, des petits garçons tout joyeux, souvent nus, qui plongeaient depuis la rive et venaient près du bateau nous demander de leur envoyer des pièces d’argent. On leur lançait ainsi des pièces de 25 centimes, d’un ou de cinq francs, et ils plongeaient au fond de l’eau pour les retrouver et les prendre en riant. Ces joyeux petits Noirs, qui bien souvent savaient nager avant de savoir marcher, ressortaient, replongeaient, ressortaient en respirant et en s’épongeant la figure d’un geste rapide de la main, puis ils criaient encore, demandaient qu’on relance des piécettes, s’exclamaient, riaient.

En 1948, le franc congolais avait la parité avec le franc belge, qui valait à cette époque exactement 2,5 cents canadiens! Cette parité dura jusqu’à l’Indépendance en 60. Avec les dévaluations et les fluctuations dans les taux de change, un franc de 1948 valait un petit peu moins qu’un dollar canadien de 1996¹.

Ces scènes répétées chaque soir respiraient la joie simple. Cela nous faisait penser aux baptêmes en Belgique. Lorsque le parrain sortait de l’église après la cérémonie, il jetait ainsi de la menue monnaie sur le parvis de l’église pour la joie des enfants et des badauds.

¹ Une poule valait 2,50 F puis 5 F, un œuf, 0,25 F. Les places au théâtre que nous vendrons à Bukavu en faisant du porte à porte près du collège en 1952 avec les scouts valaient 15 et 25 F. Une grande tente de patrouille que nous achèterons en 1953 coûtait 500 francs.

Il est bon aussi de savoir que ces bateaux n'avaient pas de quille (bateaux à fond plat), car la profondeur des eaux est très aléatoire dans cet immense fleuve, qui peut atteindre quatre ou cinq kilomètres de large et parfois dix ou vingt, avec des îles entre les rives. Et c'est pourquoi dans la plupart des zones à risque, il y avait en permanence deux hommes à l'avant du bateau, l'un à bâbord et l'autre à tribord, qui plongeaient et retiraient sans arrêt chacun une très longue perche mesurant à peu près cinq ou six mètres, et marquée de traits blancs tous les vingt centimètres afin de vérifier si la profondeur de l'eau était suffisante. Le sonar n'existait pas encore. Il nous est arrivé une ou deux fois d'être ensablés, bloqués sur le sable. Parfois une rapide manœuvre de marche arrière suffisait à nous désensabler, mais parfois cela ne servait qu'à nous enfoncer davantage dans le sable sous l'eau. Il fallait alors attendre le gré des courants, des faibles marées... et faire preuve de patience. Une fois nous fûmes prisonniers pendant cinq ou six heures!

Enfin, dernière donnée technique très utile : les énormes signaux-balises et les bateaux baliseurs. Que j'explique. Comme les distances sont grandes et qu'il fallait absolument signaler certaines situations pour les pilotes, on plaçait sur les berges des énormes signaux faits de planches peintes en blanc et clouées verticalement à même les arbres de la forêt ou sur d'immenses poteaux. Ces signaux ont au moins cinq ou six mètres de haut, pour être vus à deux, trois ou cinq kilomètres de distance. Ce pouvait être des genres de lettres ou d'insignes militaires, des ronds, des barres, des croix, des losanges, des V, des +, que sais-je, suivant un code préétabli. Ils étaient suffisamment visibles, de manière à être bien vus par les bateaux qui croisent sur le fleuve. Et lorsque notre bateau naviguait à la brunante, il allumait un très puissant phare chercheur dont le rayon se promenait sur les rives à la recherche de ces précieuses indications. Je me souviens très bien des puissants phares du bateau qui balayaient les rives arborées à la recherche de ces grandes balises blanches accrochées aux branches hautes des arbres côtiers. Bien sûr, pour entretenir cette signalisation sur les 2000 kilomètres du parcours, dans les deux sens, il existait plusieurs bateaux baliseurs que nous croisions et qui dégageaient les berges, nettoyaient, renforçaient ou remplaçaient tout ou partie de ces signaux. Belle organisation, quand même!

Ça grouille : achalandage, abordage, étalage et villages

Où qu'on regarde sur un bateau comme celui-là, on a de quoi alimenter sa curiosité. Il y avait, je crois, trois ponts (ou trois étages) différents. Le pont supérieur était réservé à la timonerie et aux passagers blancs qui n'étaient pas si nombreux. Je dirais quelques dizaines, une centaine tout au plus. Nous avions deux cabines pour nous quatre; il y avait également un restaurant, un pont promenade avec transats et toutes les commodités. Nos lits étaient surmontés d'une étrange moustiquaire que notre maman prenait bien soin de refermer sous le traversin lorsque nous étions couchés, pour éviter toute intrusion barbare des moustiques dont le fleuve est infesté dès la nuit tombée. Mais cela ne nous a pas empêchés de nous faire « mordre » aux bras et aux jambes, car les moustiques évidemment n'attendaient pas que nous soyons au lit pour nous déguster!

Le deuxième pont était occupé par de nombreux passagers indigènes qui ne disposaient ni de restaurants ni de chambres. C'était un peu le « débrouille-toi » auquel ils ont toujours été habitués. Ils avaient avec eux, souvent, une couverture pour la nuit et de maigres provisions qu'ils pouvaient enrichir auprès des piroguiers des villages qui nous accostaient fréquemment. Enfin, le dernier étage était partagé par les marinières (turbines, chaudières) et encore des passagers. Souvent, les odeurs qui émanaient des ponts inférieurs mélangeaient la *chicwangué* (sorte de baguette de pâte de manioc très odorante, emballée dans une feuille de bananier) et les odeurs fortes de la cuisine indigène ou des relents d'essence, d'huile, de poisson séché, de sueur aussi.

Lorsque nous passions au large d'un village, des dizaines de pirogues cherchaient à nous accoster pour nous vendre toutes sortes d'objets sculptés en ivoire, en ébène ou en balsa, des fruits, des œufs ou des poules, voire des singes ou des perroquets... Cette opération d'accostage se faisait à leurs risques et périls car le *Reine Astrid* ne ralentissait pas, mais je n'ai jamais vu d'accident. Et souvent même, c'étaient des enfants qui ramaient. J'ai vu dans divers reportages que ces accostages avaient lieu aussi au Brésil, sur l'Amazone. Ce que ces braves villageois nous vendaient était vraiment à un prix ridiculement bas. Pour quelques francs, nous avons ainsi reçu un admirable modèle réduit du *Reine Astrid* en balsa, ce bois très mou et ultraléger. Une autre fois, nous avons acheté tout un régime de bananes pour deux francs... Imaginez!

Lorsque nous regardions la belle nature congolaise défiler devant nous, le spectacle était varié : parfois, des singes criaillaient dans la forêt et se déplaçaient de branche en branche par centaines; parfois, nous voyions d'immenses feux de brousse, contrôlés par les indigènes qui trouvaient cette façon de procéder facile pour fumer la terre et renouveler le sol avant des semis nouveaux. C'était impressionnant, surtout le soir lorsque la nuit tombée le bateau progressait encore. Une autre fois, nous apercevions de loin quelques crocos qui, à notre approche, se relevaient de leur sieste sur un banc de sable et s'enfuyaient dans l'eau. Et ces centaines de villages, où la forêt équatoriale un peu dégagée laissait la place à des cases indigènes d'où parfois quelques volutes de fumée s'élevaient, avec sur la rive en boue des dizaines, voire des centaines de pirogues alignées comme des crayons sur une table de dessinateur. Si nous étions assez près, on voyait des petites mains claires, toutes en éventail, faire des grands bonjours.

Voici quelques-uns des différents postes et villes qui jalonnèrent notre remontée du fleuve : Léopoldville, capitale (future Kinshasa); en face au nord, sur la rive droite : Brazzaville au Congo français. Le fleuve calme et majestueux doit avoir une dizaine de kilomètres entre les deux capitales qui se font face. Plus vers le nord, nous rencontrons Kwamouth, Bolobo (le plus grand centre de commerce des objets travaillés en ivoire et en bois sculpté), un arrêt dont je me souviendrai toujours. C'est là qu'il y avait le plus d'artisans de l'ivoire que j'aie pu connaître. Et des objets magnifiques étaient vendus par ces artistes. Il faut dire qu'à cette époque bénie, l'éléphant n'était pas tué pour la viande ou l'ivoire. Il n'y avait aucune interdiction de se procurer ces objets en ivoire. Attention, ne confondez pas Bolobo et le petit chimpanzé bonobo aux mœurs sexuelles étonnantes, et qui provient justement de la même région. Mais je dois vous dire que ces petits singes n'étaient pas encore connus lorsque je

passai par là... Coquilathville (future Mbandaka, dont Mobutu est originaire) est juste sur l'équateur, puis viennent Lisala et ses grands escaliers face au port, Bumba, Basoko, Yangambi et enfin Stanleyville (future Kisangani), terminus obligatoire à cause des chutes un peu en aval. Au total, à peu près mille huit cents kilomètres en quinze jours. On ne naviguait pas de nuit.

Stanleyville : Kisangani

Quelle sera notre destination finale? Où papa sera-t-il affecté? Nous l'ignorons encore. En fait nous allons jusqu'à Stan¹, chef-lieu de la grande province au nord-est du Congo, pour savoir quelle sera cette destination finale, quel territoire sera donné à papa. Sera-ce Dungu, Poko, Paulis, Bunia, Basoko, Bondo ou Niangara? Il penche plus pour Dungu, où la maison de l'administrateur est paraît-il un vrai château... Car Stan est la capitale de la PO, la province orientale où siège le gouverneur de province qui doit désigner son poste à mon père, administrateur en chef de territoire. Le Congo belge, grand comme 88 fois la Belgique, était divisé en six provinces, chacune subdivisée en trois ou quatre districts eux-mêmes subdivisés en trois, quatre ou cinq territoires. On peut dire que le territoire est la principale unité administrative de la colonie, la cellule active, un peu comme une patrouille chez les scouts. Un territoire, en moyenne, a à peu près la superficie de la Belgique, avec beaucoup moins d'habitants (quelques centaines de milliers, pas plus). Il y en avait plus de quatre-vingts, et le Congo avait 88 fois la superficie de la métropole.

La province de Stanleyville était divisée en trois districts, et pendant les sept ans qui vont suivre nous habiterons successivement dans chacun des trois : le district de Stanleyville, celui de l'Uélé, au nord – capitale Buta –, et enfin celui de l'Ituri, plus à l'est et au nord-est, capitale Irumu qui deviendra Bunia quand mon père y sera nommé commissaire de district. C'est dans ce dernier que nous rencontrerons les pygmées Bambuti, et aussi les okapis, ces animaux très rares à mi-chemin entre la girafe et le zèbre. J'en verrai plusieurs dans des réserves en Ituri.

À Stan – on disait toujours Stan –, nous resterons à peu près deux semaines ce me semble, à l'hôtel des Chutes.

C'est là, dans notre chambre que nous avons, Christian et moi, rencontré un phénomène peu commun que nous n'avions encore jamais vu. Et comme nous n'étions pas prévenus de la chose, comme nous ignorions même son existence, cela n'a pas manqué de nous flanquer la frousse dans le noir de notre chambre et sous nos moustiquaires. Et pourtant, c'est si joli. On voyait passer dans la chambre des petits feux clignotants. Tout petits et silencieux. Des minuscules rayonnements vert jaune allaient dans tous les sens! Des fantômes? Qu'était-ce? On voulait se lever, mais on avait peur. Un certain Félix Leclerc, plus tard, appellera cela des mouches à feu, car elles émettent des petits éclairs verts ou jaunes avec le phosphore de leur abdomen, qu'elles cachent puis dévoilent en volant selon le mouvement de leurs ailes, ce qui fait comme des petits feux clignotants. Quand par accident on en écrasait une, il y avait une grande traînée lumineuse de phosphore qui se dégageait du corps et

s'éteignait lentement. On appelait ces tout petits coléoptères, grands comme des mouches silencieuses, des lucioles. Bien sympa, mais quelle sainte frayeur la première fois!

Parlant de coléoptères, il y en avait d'autres beaucoup plus volumineux et bruyants, comme le dynaste centaure avec ses deux cornes, une en haut, l'autre en bas. Aveuglés et attirés par la lumière, ils voltigeaient avec un bruit d'hélicoptère et venaient nous dire bonsoir lorsqu'après le souper, en famille et parfois avec des amis nous goûtions la douceur du soir dans la chaleur de la nuit sur la « barza » de l'hôtel, affalés dans nos gros fauteuils confortables en *kelekele*. Le *kelekele* est une liane souple et très résistante, sorte d'osier local très solide. On appelle une barza, en Afrique, toute terrasse ou galerie à l'air libre entourant la maison, mais protégée par un toit. On disait aussi la véranda.

On découvrait des choses, on apprenait un nouveau vocabulaire. En fait très souvent, ces énormes coléoptères de cinq à huit centimètres mais absolument inoffensifs frappaient les grands murs blancs, tombaient sur le sol, marchaient puis redécollaient pour se perdre dans la nuit. Sur les murs, de petits lézards vert pâle ou gris, immobiles, attendaient la visite d'un moustique vers lequel ils se précipitaient en mouvements ondulatoires comiques. Vous savez que lorsque vous essayez d'attraper un lézard et que vous lui touchez la queue, celle-ci vous reste souvent entre les mains et le lézard s'enfuit sans demander son reste! Il paraît qu'elle repousse. Et pendant quelques secondes, la queue se trémousse entre vos doigts ou par terre. Mais ce qui me paraît bien étrange, c'est que cette séparation se fait sans aucune effusion de sang.

Stanleyville deviendra une ville martyrisée, Kisangani, que je reverrai à la télévision 38 ans plus tard, méconnaissable. Cette ville, qui était un chef-lieu de province magnifique avec ses immenses hôtels, ses chutes Wagénias et les chutes de la Tchopo qui empêchaient la navigation de continuer vers l'est et l'aval, son jardin zoologique, ses parcs, ses grandes maisons coloniales, le palais du gouverneur, la cathédrale, cette ville n'était même plus l'ombre de ce qu'elle avait été : un cadavre, et encore. En 1995, il restait une dizaine de Blancs qui vivaient dans la peur. Pas un seul enfant européen... enfin, la désolation. Mais déjà en 1964 il y aura des troubles terribles. Une dame que j'ai appris à connaître grâce à internet et notre site sur le collège, Michèle Z-T, une ancienne de Bukavu, était jeune maman de jumeaux lorsqu'elle fut faite prisonnière par des rebelles avec ses enfants, son mari et une soixantaine de Belges. Son mari fut tué et la dame, quoique très blessée, eut la vie sauve grâce à un vrai miracle, sauvée par des commandos belges. Elle retrouvera ses bébés sauvés eux aussi. Elle a raconté cette terrible histoire dans un livre.

C'est là que je fête mes dix ans, donc le 25 mai 48. Deux ou trois jours après, nous apprenons enfin notre destination finale : Basoko. Nous reprendrons le fleuve, petit retour en arrière. Basoko, parce qu'il y a eu des troubles avec un chef indigène rejeté par la population, et aussi parce que le nouvel administrateur en place ne convenait pas bien. Basoko retombera sous les ordres de papa.

On retourne avec le même bateau sur le fleuve, vers l'ouest et Basoko, à un ou deux jours de navigation fluviale depuis Stan-Kisangani. Basoko, sur la rive nord du Congo, est au confluent de l'Aruwimi, un très grand affluent qui vient de très loin, plus de mille kilomètres à l'est, où il s'appelle Ituri et traverse Irumu et Bunia, deux postes où justement nous terminerons notre séjour au Congo

¹ Stanleyville, qui prendra officiellement son nom indigène de Kisangani peu après l'Indépendance.

dans le district de l'Ituri, sept ans plus tard¹. Ces précisions donnent une bonne idée de notre situation et forment une bonne petite leçon de géo et d'histoire. J'espère ne pas avoir perdu trop de lecteurs en cours de route.

À Stan enfin, j'allais oublier cette anecdote importante, j'ai vu mon premier lion... ça n'a pas traîné! Tintin a entendu le rugissement du fauve, Tarzan a retrouvé sa jungle. Oui c'est là, à Stan, en pleine ville au beau milieu d'un grand jardin que j'ai vu mon premier lion. Il était couché pas très loin de moi, à quinze mètres, à douze mètres peut-être. Quel choc! Quand il me vit, il a levé la tête. Étonnamment, je n'ai pas eu peur, j'étais très calme et pourtant, je n'étais pas armé (à bien réfléchir, je crois que j'avais un canif de poche dans ma culotte). Quand je me suis approché (car je me suis approché!), il s'est dressé sur ses quatre pattes, m'a regardé. Je le fixais d'un regard d'aigle, je le toisais. Il se tenait juste derrière... la porte bien fermée du grillage de sa cage dans le jardin du petit zoo de Stan.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item 5 •

C

HAPITRE 9

L'AFRIQUE



Avant d'aboutir à Basoko, notre premier poste, début juin 48, je voudrais attirer l'attention du lecteur – ce cher lecteur que vous êtes et dont vous n'oublierez plus le joli nom que je vous attribue, Anagnosophile comme expliqué dans la préface –, je disais donc, ami Anagnoso... comme vous savez, je disais que je voulais attirer votre bienveillante attention sur une caractéristique qui me concernait à cette époque : *nadjalaki mwana*, j'étais un enfant. J'étais entraîné, je dirais malgré moi – ou plutôt sans que j'aie pu opérer de quelque manière que ce soit un choix ou un jugement quelconque d'adhésion ou de refus – dans le système colonial. Il faut bien se mettre cela en tête. Exactement comme pour la guerre vécue en 40-45, je ne participais pas aux réflexions adultes sur le grand tourment qui nous

¹ Voir chapitre 17

traversait. Ici en Afrique équatoriale, j'étais complètement dégagé de ces réflexions, je prenais tout ce qui passait, je me nourrissais aux mamelles d'un monde nouveau, plein de soleil, d'odeurs, de nouveautés, d'originalité par rapport au climat et au décor plutôt moroses que j'avais connus un peu plus tôt. Mais attention, justement la guerre avait aussi son côté jardin charmant, original, où la bande de gamins à laquelle j'appartenais ne manquait pas de courir et de rire.

Christian et moi, comme tous les enfants de coloniaux, ne nous sommes jamais posé la moindre question sur le bien-fondé de la grande entreprise de colonisation à laquelle nous participions. Nous suivions nos parents et vivions comme deux enfants, puis deux adolescents curieux de tout, prêts à croquer le moment qui passe, à jouir du bonheur présent. Car ce fut un réel bonheur que ces sept ans que nous allions vivre au Congo, pour moi de dix à dix-sept ans et de huit à quinze ans pour lui.

Ce n'est d'ailleurs qu'une fois rentré à Liège, et précisément à l'université¹ en 1957, au cours de droit naturel avec monsieur Clémens, que j'ai constaté que la colonisation pouvait être une question intéressante à discuter, tout comme l'eugénisme ou l'euthanasie. Et si vous insistez et me demandez précisément si maintenant, *a posteriori*, je suis d'accord avec cette politique de colonisation, je vous dirai d'abord que si Léopold II puis la Belgique n'avaient pas colonisé le Congo, une autre puissance l'aurait fait sans nul doute. Mais cela ne justifie rien, me direz-vous. D'accord, alors je vous dirai que la question est complexe et délicate. Rien ne justifie la mainmise d'un État sur un autre, mais tout explique cette mainmise (intérêts, mais oui, civilisation, oui aussi)... Alors? Il y a du bon et du moins bon. C'était je crois un mal inévitable et sans doute entre deux maux faut-il choisir le moindre. La Belgique, qui obligeait ses agents à parler la langue indigène, qui veillait aux besoins de toute la population indigène (lutttes antiesclavagistes, hôpitaux, routes, ponts, véhicules, constructions, sciences, missions, éducation...), cette Belgique a peut-être des reproches à se faire, mais aussi des satisfactions légitimes. Voilà. Je ne veux pas approfondir ce sujet ici.

Maintenant que je dois vous raconter le Congo en général, et Basoko en particulier, voilà que j'hésite. J'ai en effet deux grands groupes d'informations à donner et ne sais par lequel commencer. Je pense qu'il serait plus sage de commencer par les explications relatives au Congo (et à l'Afrique noire en général), qui reviendront en leitmotiv au cours de nos différents séjours (la chaleur, le pays, les indigènes, la langue, les animaux), informations que j'ai glanées un peu partout au long de mes douze ans d'Afrique – sept ans jusqu'en 55 avec mes parents, surtout dans l'est et le nord-est, puis cinq ans avec mon épouse de 63 à 68 dans le Bas-Congo, près de la capitale. Ensuite, au chapitre suivant, je raconterai la vie et le cadre plus restreint du territoire et du poste de Basoko en particulier. Et ainsi de poste en poste pour les autres chapitres, jusqu'à notre départ sept ans plus tard pour Liège, la rhéto et l'univ'...

Si j'ai opté pour L'Afrique et non Le Congo comme titre de ce chapitre, c'est parce que j'y inclus le Rwanda et l'Urundi (comme nous disions à cette époque), et parce que nous disions souvent l'Afrique pour parler de la chaleur, du climat, de l'exotisme par rapport aux Européens que nous étions. De plus, la plupart des commentaires que je vais faire ici concernent souvent l'Afrique subsaharienne, l'Afrique noire en général.

¹ *Nous disions l'univ'.*

La brousse, les *bassenjis*

Les Congolais en général, je peux dire que je les ai bien connus. D'abord je les ai côtoyés comme un enfant peut le faire, sans masque, sans pudeur, sans cachotteries. Il est vrai que les Noirs, eux, pouvaient sans doute se méfier de ce que j'aurais pu rapporter à la maison, mais pas à Bukavu où je n'étais pas connu comme enfant du commandant (c'est ainsi que couramment les Noirs appelaient l'administrateur de territoire). Puis il y aura mes cinq années comme adulte, dans la région du Bas-Congo. Les indigènes du Congo étaient des personnes gentilles, souvent calmes, sociables, travailleuses, franches. Et là je parle surtout des *bassenjis* (prononcer « bassendgis »), les gens du peuple, de la brousse. Ils aiment partager, ont le cœur sur la main et trouvent tout naturel que le riche (blanc) partage avec les plus pauvres. Ils étaient pauvres, n'avaient pas de souliers, portaient parfois des guenilles comme vêtements, parfois un pagne d'écorce ou une paire de vieux shorts tout démodés ou une chemisette (un singlet) dont il ne restait que les coutures extérieures. Les grands pagnes colorés des femmes n'étaient pas portés tous les jours. Parfois, le travail des champs et la chaleur aidant, elles étaient assez bien dénudées. Il n'était pas rare, en brousse, de voir des enfants courir tout nus jusque huit, dix ou même douze ans.

Dans le même ordre d'idée, les Congolais mangeaient peu de viande, qui était chère et rare. Ainsi, au couvent de Lemfu où je serai prof, les filles internes partageaient une boîte de sardines par semaine, à six élèves. C'était là leur ordinaire en viande et poisson! La poule dans la *mwambe* n'était pas fréquente.

Les responsables, ceux qui ont obtenu des postes importants, surtout après l'Indépendance, aiment faire étalage de leur nouvelle richesse et confondent aisément leur titre et leur personne. Ainsi, ils se servaient facilement dans les coffres du bureau dont ils avaient la charge. Ils aiment épater leurs congénères. Jean Warnant, qui quittera définitivement le Congo en 55, disait toujours : « De grands changements arrivent [on sentait le souffle des indépendances à venir], mais ils ne sont pas prêts. Le Congo manque étonnamment de Noirs responsables, le système colonial ne les a pas formés aux tâches de direction ». C'est certainement le principal reproche qu'on pouvait faire au colonialisme belge (remarquons que les Français et Portugais n'étaient pas beaucoup plus avancés pour leurs colonies). Il disait : « Ça ira mal! » Comme il avait raison.

On disait aller ou habiter « en brousse », faire la brousse, être en brousse... mais il ne s'agissait pas de ce qu'on appelle vraiment la brousse, les régions où la végétation est mélangée d'arbres, d'arbrisseaux, de surfaces dénudées et herbeuses, comme par exemple nous en rencontrerons plus à l'est, dans l'Ituri. Parfois, au contraire, nous étions en pleine forêt équatoriale comme à Basoko, avec des arbres immenses, parfois des marécages et une humidité très malsaine et là, en pleine jungle, on faisait aussi la brousse. Faire la brousse c'était donc, vous l'aurez compris, aller en tournée d'inspection dans certains villages ou certaines chefferies à l'intérieur du territoire pour surveiller l'état des routes, des travaux entrepris (ponts, maisons...), rendre jugement si nécessaire, voir le côté médical, les communications, le bureau administratif, le dispensaire, éventuellement les magasins, le poste de télégraphe et téléphone, etc. Normalement, un administrateur de territoire devait passer à peu près la moitié de son temps en brousse et l'autre moitié au bureau du territoire. Quand papa devait ainsi

partir, il nous prenait avec lui. Voilà pourquoi il s'acheta une camionnette, afin de pouvoir transporter nos effets personnels et la malle cantine prévue pour la brousse (ustensiles culinaires, filtre à eau, toiles moustiquaires, lampe-tempête et lampe Coleman à pression, etc.). Nous partions généralement pour deux, trois ou quatre jours et avions, nous les enfants, nos devoirs d'école à faire tous les jours (fin de la quatrième et cinquième année primaires pour moi). Nous devions aussi prendre notre cuisinier avec nous, ainsi que quelques réserves culinaires (boîtes), mais les indigènes venaient aussi nous vendre quelques légumes, des œufs, des poules, des fruits...

C'est lorsque nous faisons la brousse surtout que nous avons pu nous imprégner de la vraie vie indigène, leur manière d'être, de cultiver la terre, d'entretenir leur case, de cuisiner, de s'habiller.

Faire la brousse, c'était magique. Là, en brousse, dans les villages, nous rencontrions le vrai Congo, le vrai peuple : les *bassenjis*, ce qui signifie les gens du commun, du peuple, le petit peuple, les braves gens. Ce mot peut aussi vouloir dire, dans un sens péjoratif et insultant : non instruit, non évolué. Il exprime alors un certain mépris. Mais moi, je prends ce terme dans son sens profond et pacifique du peuple de la brousse, qui a peu rencontré la civilisation et donc n'en a pas subi les méfaits de la richesse, du mépris, de la supériorité...

En brousse, les maisons que nous occupions et qu'on appelait « gîtes » étaient souvent faites en pisé (boue séchée sur des treillis de bois). Il n'y avait pas de plancher, mais de la terre battue durcie; pas de plafond, mais directement le toit de chaume, dans lequel voletaient des mouches maçonnes, des moustiques et autres bestioles amusantes qu'on appelait des *bilulus*, parfois des chauves-souris... Le four dans la cuisine attenante à la maison était souvent fait à partir d'une termitière (terre rouge extrêmement dure). On avait aussi une batterie de cuisine appelée « batterie de brousse », dans une malle cantine que l'administration coloniale prêtait à ses agents de brousse, avec notamment des lampes à pression (Coleman), une pompe-filtre pour l'eau, les casseroles, poêles et le strict minimum pour servir à table. Il y avait aussi des toiles moustiquaires pour les lits. Quelle vie admirable, du vrai camping sauvage! Et en plus, Christian et moi avions congé. Pas d'école ces jours-là, pas de sœurs, mais il fallait quand même faire des devoirs. On appelait ces travaux nos devoirs de brousse. Souvenirs heureux. Cela a duré à peu près quinze mois. J'avais dix, onze ans. Plus tard, quand nous serons à Bukavu pour nos études, Christian et moi nous ferons encore de la brousse de temps en temps, pendant les vacances. Ce sera en Uélé et en Ituri.

Dans la plupart des régions, nous ne disposions pas d'un système nous permettant d'obtenir de l'eau à partir d'un robinet comme en Belgique. Alors comment faisons-nous? Des porteurs d'eau (des prisonniers) amenaient souvent d'une source ou d'un puits une belle quantité d'eau dans de grands fûts qu'ils remplissaient chaque jour. Nous prenions alors de l'eau à même ce réservoir. Pour la toilette et le nettoyage cela suffisait. Mais pour consommer, il valait mieux être très prudents. En Afrique, les mauvais germes pullulent. Aussi, nous faisons bouillir durant plus de dix minutes une casserole d'eau, nous la laissons refroidir puis nous la transvasions dans la partie supérieure d'un grand filtre. C'était un récipient fait de grès poreux que l'eau traversait lentement (un ou deux litres traversaient en une demi-heure à peu près). Puis cette eau filtrée arrivait goutte à goutte dans un autre grand récipient, au

bas duquel nous avions un petit robinet. On pouvait ajouter une cuiller d'eau de Javel ou une pastille germicide qui achevait de nous tranquilliser. Comme vous le voyez, plusieurs précautions valent mieux qu'une : eau de source, bouillie dix minutes, filtre de pierre et pastille germicide. Et malgré tout cela, durant mon séjour à Basoko, j'attraperai une dysenterie amibienne! Il faut savoir que les grandes villes comme Costermansville et autres chefs-lieux de province, voire de district, disposaient d'un système d'aqueduc et d'égout.

Lorsque nous partions faire la brousse pour cinq ou huit jours en camionnette, nous prenions généralement deux boys sur quatre (le *pichi* ou cuisinier et le boy-maison), qui venaient avec Christian et moi dans la caisse arrière de la camionnette Studebaker. Les deux autres boys restaient à la maison. Nous n'avions pas de groupe électrogène, alors nous avions nos lampes Coleman à manchon, qui éclairaient aussi fort qu'une ampoule de 60 ou 100 watts. Mais cela faisait un peu plus de bruit. Nicole et moi, mariés, reverrons cela à Lemfu quinze ans plus tard.

Danses, tam-tams et *likembes*

C'est lorsque nous « faisons la brousse » surtout, que nous avons pu nous « imprégner » de la vraie vie indigène, comme par exemple, le soir et la nuit, du son des tambours ou

tam-tams. Ah! cette musique obsédante de l'Afrique noire, qui n'arrête qu'au petit matin et répète sans arrêt les mêmes rythmes. Que ce soit pour fêter un mariage, un mort (cela se fête en Afrique), une naissance ou un rite de passage (circoncision), il y avait des danses le soir, parfois autour d'un feu, et les hommes ou les femmes (toujours séparés) se mettaient à danser en ronde au son des tam-tams. Des fauteuils nous étaient réservés, nous avions une place de choix pour voir, entendre, nous laisser emporter par les mélodies. Pour eux, c'était aussi la fête et un honneur de danser devant le commandant. C'est sans doute de là que vient mon amour particulier pour les feux de camp chez les scouts.

Il y avait en fait plusieurs sortes de tam-tams. Les gros, de deux et parfois trois mètres de long sur un demi-mètre de large, étaient creusés dans des énormes troncs, un peu comme on fabrique les pirogues : on creuse le tronc bien droit d'une certaine essence d'arbre selon la tonalité recherchée, on vide ce fût par une bouche étranglée, et on maintient les deux lèvres sur lesquelles on frappera avec des maillets (sortes de massues) recouverts de caoutchouc pour assourdir le son. Plus le tronc est large, plus grave est le son. L'ouverture ressemblait un peu à une grande ouverture de tirelire. Il n'était pas rare de rencontrer de ces grands tam-tams de deux mètres de long et d'un mètre de diamètre. Cela permettait d'envoyer les messages de village en village. Il n'y avait donc qu'un ou deux de ces tam-tams par village. Puis il y avait les *goudou-goudous* (encore une onomatopée, comme le mot tam-tam) : même principe, mais plus petits (un mètre maximum par cinquante centimètres, et plus nombreux. Ils étaient utilisés pour des messages, mais aussi pour les danses et autres fêtes. Puis des tambours encore plus petits avec peaux de chèvre, etc. On frappait avec les mains ou avec des marteaux de bois, souvent de simples gourdins. Il y avait les messages (le fameux téléphone de brousse) avec leur alphabet très particulier. Je n'ai jamais compris, mais j'ai déjà tapé des messages faciles. Au fond, c'est un peu le principe du morse : une basse, une haute au lieu d'une longue et d'une brève. Les deux lèvres

du *goudou-goudou* étant évidemment de timbre différent. Mais je crois qu'il y avait un peu plus de complications, car dans cet alphabet devaient intervenir des notes différentes selon le rapprochement du point d'impact par rapport aux bords ou au centre du tronc, et enfin aussi selon la rapidité ou la durée des intervalles. Il n'y avait que très peu de Blancs, évidemment, qui comprenaient et pouvaient utiliser ce langage. Et enfin, bien sûr, on avait les tambours de musique pour les danses. Mais souvent, les Congolais pouvaient utiliser les premiers aussi pour les danses et mélopées. Cette musique, la nuit, était vraiment obsédante et s'entendait de très loin (plusieurs kilomètres).

Avez-vous remarqué? Tam-tam et tambour commencent par les trois mêmes lettres. Les indigènes congolais n'avaient ni flûtes, ni trompettes, ni aucun autre instrument, sauf parfois des sortes de guitares ou de cithares avec cordes tendues. Et ils chantaient de longues plaintes, des incantations. Il y a aussi un instrument à lamelles métalliques que les ongles font vibrer sur une petite boîte de bois de la grosseur d'une boîte à cigares, tenue par les deux mains et qui sert de caisse de résonnance, de sorte que les ongles des pouces puissent accrocher les lamelles et les lâcher pour les faire tinter. Cet instrument accompagne les mélopées des veilleurs de nuit, qu'on appelle les *zamus*. Ils étaient très habiles pour ainsi jouer de cet instrument. J'ai retrouvé son nom dans une encyclopédie et l'ai noté ailleurs.

Ça y est j'ai retrouvé ma notice que je replace ici :

Lamellophone en français, le likembe en lingala

Il s'agit d'un instrument de musique très répandu dans toute cette partie d'Afrique. Il est de la taille d'une grosse boîte à cigares, facile. Beaucoup de Noirs en jouaient pour passer le temps même en marchant, et en particulier les *zamus*, c'est-à-dire les sentinelles qui passaient la nuit dans une chaise longue à l'extérieur et près d'un feu.

Ce lamellophone s'appelle un *sanzu* et on le retrouve uniquement en Afrique. Il est formé d'une série de lamelles de métal ou de bambou (plus rares) montées sur une planche ou de préférence une boîte pour la résonnance. Le musicien tient l'instrument entre ses jambes ou le pose sur ses genoux, ou plus fréquemment et plus simplement, le tient entre ses deux mains réunies, et pince les extrémités libres des lamelles avec ses deux pouces ou avec les ongles de ses pouces. Chaque lamelle de longueur différente donne un son différent, et le nombre de ces lamelles varie de cinq ou six à une douzaine. Souvent, des petits anneaux métalliques entourent ces lamelles pour produire un vibrato plus musical lorsque la lamelle est pincée et relâchée. On trouve de ces instruments dans toute l'Afrique sous les noms de *mbira* ou *mbara*, *kalimba* ou *likembe*¹ (prononcer li-kemme-bé). C'est de ce dernier nom qu'usaient les Congolais des régions où je me suis trouvé en 1950...

Je me souviens que ces boîtes étaient souvent décorées de dessins aux brûlures noires laissées par un fer rouge. Les Noirs en jouaient durant des heures, toujours les mêmes rengaines...

Les tam-tams

Les tam-tams, il y en avait des verticaux et des horizontaux, des énormes, de trois ou quatre mètres de long (si, si!) et de plus d'un mètre de diamètre. Oui Monsieur, des énormes troncs taillés et creusés à l'intérieur par la seule ouverture du dessus. Et toute la série des plus petits. Il s'agit toujours d'un tronc creusé. Il ne faut pas les confondre avec les tambours (et là aussi il y en a des énormes). Mais si le tambour est revêtu d'une peau tendue qui fait résonnance, le tam-tam est un tronc creux, sans peau, et c'est le coup frappé sur l'une ou l'autre des deux lèvres de l'ouverture supérieure qui provoque un son. Les sons diffèrent selon que vous frappez fort ou pas, à gauche, au centre, sur le bord près de vous ou sur l'autre bord. Ils parviennent ainsi à produire des sons différents qui peuvent s'entendre à des kilomètres à la ronde. Plus le tam-tam est gros, plus il porte loin. Les gros tam-tams étaient généralement installés soit sur des hauteurs, soit au bord du fleuve ou d'une rivière. Il fallait voir les différentes sortes, et comment on les creusait, puis on les brûlait pour durcir le bois, comme pour les pirogues d'ailleurs.

Dans les premières années du XX^e siècle, il y eut une grave révolte à Matadi. Eh bien ce soulèvement était déjà connu le lendemain matin par les Noirs de Coquilathville, à plus de mille kilomètres de là, avant que le télégramme des Blancs ait retransmis la nouvelle. C'étaient les tam-tams, les télégraphes de la brousse qui s'étaient relayés toute la nuit pour donner la nouvelle. Cela va vite et constitue un langage typique que je n'ai jamais su connaître.

Revenons donc à la danse. De leurs petits pas très rythmés, ils tournaient dans leurs danses en rond, sans fin, autour du feu. Les danses indigènes sont souvent lentes, toujours en groupe et toujours unisexes. Une fois ce sont les hommes qui évoluent, une fois ce sont les femmes. Toujours aussi, ils chantent en même temps qu'ils dansent. Nous étions parfois présents et assistions à ces danses, dans des fauteuils en osier ou même dans des transats. C'était plus inspiré que les feux de camp scouts, mais il y avait quelque chose de commun : la magie de la nuit, du feu, de la musique... et des grenouilles et grillons dont les plaintes amoureuses, stridentes ou lugubres perforaient les temps de silence entre deux danses.

Ah! ces longues nuits tropicales agrémentées de danse pour des mariages, des deuils, des accords après palabres, des naissances, la cérémonie de la circoncision et d'autres circonstances locales propres au village. Autour du feu, au rythme envoûtant des tam-tams et des mélopées indigènes, les danses commençaient le soir et finissaient au petit matin. On a assisté à quelques-unes de ces danses. Toujours les hommes et les femmes dansent séparés : une fois les hommes, une fois les femmes. Debout et en rond, mais sur des rythmes et des évolutions différentes. Ensorcelant.

Je me souviens, à Basoko, j'avais dix ans et nous assistions ainsi à Mokaria à des danses pour la circoncision. Cela nous intriguait bien un peu. À nos questions, maman se taisait et papa Warnant répondait toujours : ils coupent le bout de la « floche » des garçons. Nous comprenions encore moins. Alors il reprenait de manière un peu cavalière que vers 10 ou 12 ans, à leur initiation, on coupait la « floche » de ces garçons. Moi, j'imaginai qu'on les châtrait. Je trouvais ça cruel. C'était vraiment

¹ Encyclopédie Encarta

bizarre, surtout que dans mon idée, « la floche » comme il disait, c’était le scrotum (je ne connaissais pas encore le mot testicules). Vraiment bizarre, non?

Oui, les danses que nous avons vues souvent, mélangées à la nuit, aux étincelles et au sommeil qui peu à peu nous envahissait, étaient ensorcelantes. Et cela durait toute la nuit, au point qu’on avait de la difficulté à s’endormir dans nos « gîtes d’étape », ou maisons de passage. Ces maisons étaient réservées aux responsables de l’administration coloniale et à leur famille lorsqu’ils faisaient la brousse.

Les divisions administratives de la colonie

Le Congo belge, grand comme 80 fois la Belgique ou un quart de la superficie de toute l’Europe, était dirigé par un gouverneur général, nomination politique dépendant du ministère des Colonies. Il résidait à Léopoldville, la capitale. Si le lecteur désire localiser convenablement ce qui va se dire concernant les divisions administratives, il aurait intérêt à voir la carte de la page suivante.

En 1948 lorsque j’y arrivai, le Congo était divisé en six grandes provinces, elles-mêmes subdivisées en districts (j’ai noté entre parenthèses les chefs-lieux) :

- **Province de Léopoldville** (Léopoldville, future Kinshasa), divisée en quatre districts : Moyen Congo (Léopoldville), Bas Congo (Matadi), Kwango (Kikwit), Lac Léopold II (Inongo)



- **Province de l’Équateur** (Coquilhatville, future Mbandaka), divisée en deux districts : Tschuapa (Boende), Congo-Ubangi (Lisala)
- **Province Orientale** (Stanleyville, future Kisangani), divisée en 3 trois districts : Uélé (Buta), Stanleyville (Stanleyville), Ituri (ex-Kibali) (Irumu)
- **Province Kivu** (Costermansville, future Bukavu), divisée en deux districts : Kivu (Cost), Maniéma (Kasongo)
- **Province du Katanga** (Élisabethville, future Lubumbashi), divisée en quatre districts : Tanganika (Albertville), Haut Katanga (Élisabethville), Lualaba (Jadotville), Kabinda (Kabinda)
- **Province du Kasai** (Lusambo), divisée en deux districts : Kasai (Luebo), Sankuru (Lusambo)

Les 17 districts étaient divisés en territoires. Il y en avait 117 au total. Je nommerai ici les chefs-lieux de territoire des quatre districts où j’ai vécu pendant ces sept années, jusqu’en 1955, et je soulignerai ceux où j’ai habité :

- **Uélé :** Bondo, Aketi, Ango, Buta, Niangara, Dungu, Paulis et Poko
- **Stanleyville :** Stan, Basoko, Banalia, Bafwasende, Ponhierville
- **Ituri :** Faraje, Watsa, Mahagi, Djugu, Wamba, Bunia
- **Kivu :** Béni, Lubero, Ruthsuru, Mawisi, Costermansville, Uvira

Quand on est arrivés au Congo en 1948, notre père Jean Warnant avait le grade d’administrateur de territoire. L’ordre hiérarchique, en descendant du plus haut niveau au plus bas, s’établissait à peu près comme suit : le gouverneur général du Congo, situé dans la capitale Léopoldville. En dessous de lui, six gouverneurs de province, puis une vingtaine de commissaires de district (mais il y avait aussi des commissaires provinciaux). Il y avait des substituts qui devaient être des futurs gouverneurs ou commissaires, nommés mais sans désignation, sorte d’adjoints du gouverneur ou du commissaire, je suppose.

À l’échelon du territoire, le principal pivot de la vie administrative, il y avait une centaine d’administrateurs de territoire¹. Le territoire était la division la plus commune, celle qui servait de base en quelque sorte. L’administrateur de territoire, comme son titre l’indique, était la plus haute autorité du territoire. Il avait sous ses ordres une dizaine d’administrateurs adjoints, d’agents territoriaux et de chefs de poste (le bas de l’échelle pour les agents obligatoirement belges de l’administration territoriale).

Dans l’administration publique, il fallait également compter sur des médecins, des agronomes, des techniciens des postes-télégraphes, etc. L’armée et la justice, dans les plus hauts niveaux (districts) étaient également sous l’autorité des administrateurs, commissaires et gouverneurs. Jusqu’ici, je n’ai parlé que des responsables belges (blancs). Il faut y ajouter tous les Congolais noirs qui occupaient également une quantité de postes subalternes à partir du chef coutumier. Un territoire avait la superficie

¹ C’est le titre qu’avait Jean Warnant pendant les six premières années de notre séjour de sept ans. Pour la dernière année, en 1954-55, il fut nommé commissaire de district adjoint, puis il prit sa retraite.

de la Belgique, à peu près. Chacun était divisé en secteurs (dirigés par des administrateurs adjoints) et en chefferies (dirigées par des chefs noirs coutumiers).

Un administrateur de territoire devait d'abord s'occuper des tâches administratives (au bureau qu'on appelait « le territoire »), puis il rendait la justice locale et était responsable de l'administration pénitentiaire locale, des cantonniers, des hôpitaux et petits dispensaires de brousse, des écoles publiques (rares, car il y avait les missions), de l'armée, de la police, des constructions, des charpenteries, forges, services des postes et téléphones, des plantations et marchés de fruits et légumes... toutes ces tâches s'exerçant sur son territoire évidemment. Bref, c'était un métier profondément humain, qui touchait à tous les secteurs de la vie d'un pays et voyait à son épanouissement et à son mieux-être. Voilà pourquoi tout naturellement j'avais envisagé de faire ce métier plus tard, et donc pour cela j'ai entrepris des études de droit. Hélas, l'Histoire avec un grand H en a décidé autrement, puisque les indépendances africaines sont arrivées avec précipitation alors que j'étais toujours aux études. Il n'était plus question de colonies et encore moins d'administration coloniale évidemment.

Henry Vallotton, consul suisse qui fit un voyage d'études au Congo et Ruanda Urundi et qui passa chez nous à Irumu en août 1954, rapporte ceci dans son livre *Voyage au Congo et au Ruanda-Urundi* :

L'administrateur colonial, qui s'occupe de mille choses dans son cercle (construction et réparation de routes, recensement, impôts, taxes, police judiciaire, présidence du tribunal territorial, hygiène, lutte contre les épidémies, etc.) qui administre parfois un territoire plus grand que la Belgique, va en brousse vingt jours par mois : c'est la norme imposée aux administrateurs non urbains. L'attitude des Belges envers les Noirs est intelligente et bienveillante [...]

Le gouvernement belge a eu la sagesse de créer des tribunaux indigènes et coutumiers. Ainsi le Congolais est jugé par des Congolais. Et les administrateurs doivent s'exprimer dans une des quatre langues véhiculaires indigènes (lingala, kiswahili, tchiluba ou kikongo).

Sur les sept ans que nous passerons au Congo, durant ma jeunesse avec la famille Warnant, nous connaissons successivement cinq postes, tous dans la province de Stanleyville (future Kisangani), appelée la P.O. (province Orientale, qui occupait le nord-est du Congo) : territoire de Basoko, dans le district de Stanleyville, puis le territoire de Poko, dans le district des Uélés, chef-lieu Buta. Après le congé triennal en Belgique, nous reviendrons dans le troisième et dernier district de la P.O., le district de l'Ituri, d'abord au poste du territoire de Watsa, puis Jean Warnant sera nommé commissaire de district adjoint et ira à Irumu, à l'époque chef-lieu de district. Puis ce sera Bunia, qui était le chef-lieu du territoire et deviendra aussi sous le temps de mon père le chef-lieu du district, car Irumu était décentré et vraiment trop petit. Puis nous serons en 1955 et rentrerons définitivement en Belgique, la famille en janvier, Christian et moi en juillet, après avoir passé nos vacances de Pâques à Stan chez

tante Zette, et à Kinsosa, l'une des deux plantations d'oncle Jacques, mais gérée par oncle Robert et tante Mi dans le territoire de Poko, pas loin de la Bima.

Je reviendrai marié, dans une tout autre région : l'ouest, côté Kinshasa, à Kisantu. Mais cela est une autre histoire.

Un administrateur faisait tout sur son territoire. Comme il était le premier responsable de toutes les activités de colonisation, il devait assumer les fonctions de juge, d'administrateur médical, s'y connaître en construction de routes et de maisons, en agronomie pour surveiller les marchés de paddy (on appelle ainsi le riz dans son écorce) et de coton, et encore superviser les postes et télégraphes, les travaux des charpenteries, menuiseries, forges, garages et autres manufactures attenants au bureau du territoire, les problèmes relatifs aux magasins, aux missions catholiques ou protestantes, aux industries forestières, agricoles et exploitations minières privées ou publiques, etc.

Les missions

Chaque poste un peu important avait une mission catholique, facilement reconnaissables parce qu'elles se situaient près de l'église et possédaient de nombreuses constructions, dont les écoles et une maison de passage avec chambres pour visiteurs et voyageurs, et des vastes jardins avec fleurs et légumes, parfois un dispensaire. Mais il arrivait aussi que l'hôpital soit situé ailleurs. Comme généralement des sœurs religieuses s'installaient à côté pour leurs écoles de filles, leurs couvents et chapelles étaient souvent proches de la mission des Pères... Cela devient un très grand domaine, souvent en dehors du centre commercial et des autres habitations aménagées pour les Blancs. Donc les missionnaires s'occupaient essentiellement d'éducation et des soins de la santé. L'ordre religieux variait d'un poste à l'autre (j'ai connu les pères blancs, les pères de Scheut, les pères dominicains...). Il y avait souvent trois ou quatre pères par mission, certains faisaient aussi la brousse.

Une messe au Congo était toujours un spectacle étonnant et animé. D'abord le bruit et les chants. Souvent spontanément les Noirs entonnaient leurs chants en formant deux ou quatre voix. Ils chantaient fort, beaucoup et avec enthousiasme. Leur musique était parfois accompagnée d'un petit harmonium, parfois de tam-tams et tambours. Leurs chants étaient souvent très beaux, mais toujours très lents, comparés à nous autres Occidentaux pour les mêmes chants. Mais en Afrique tous, hommes, femmes et enfants chantaient à pleine voix, contrairement à nos églises en Europe ou en Amérique du Nord. La foule était bigarrée, tous agenouillés en rangs d'oignons sur des grands bancs, c'était très animé. Les enfants couraillaient et criaient. Il n'était pas rare de voir l'une ou l'autre mama prendre son enfant et lui donner le sein. Au début, j'ai aussi connu des messes où beaucoup d'hommes et de femmes venaient en pagne, la poitrine nue. C'est drôle de voir communier une femme qui allaite ou qui a les seins nus, mais il n'y avait aucun mal dans cette tenue en Afrique. Les prières étaient dites en lingala, de même que le prône et l'homélie (sermon) évidemment. La communauté européenne avait généralement une messe où il y avait une homélie en français. Et nous, les Blancs, avions un groupe de chaises réservées dans le chœur.

Enfin, ce que j'appréciais particulièrement, c'est que la plupart des Européens se retrouvaient après la messe pour partager le déjeuner offert chaque dimanche par la mission. Il s'agissait toujours d'une grande tablée avec fruits et café. Une délicieuse omelette aux œufs brouillés et au lard était servie avec du pain de fabrication locale (et cela était vrai dans tous les postes que nous avons habités). Il n'y avait pas de boulangerie, non plus que la moindre boucherie ni aucune épicerie à l'horizon. On faisait des provisions quand on allait à Stan, ou sur le bateau qui passait, ou dans un magasin quand on en trouvait. Sinon nous avions du poulet, un potager éventuellement, des vendeurs indigènes passant à la maison et la grande débrouille... Ces déjeuners étaient toujours joyeux sous le soleil africain. Un beau souvenir que celui-là. Il y avait parfois une petite mission protestante, pas loin de la grande mission catholique.

Le lingala

Voici, à propos du lingala, langue indigène que j'ai apprise à Basoko, un texte que j'ai écrit et envoyé à une dame qui avait écrit un article sur le lingala sur internet.

Chère madame Christine

Par hasard, ce 3 décembre 98, un ami (grand internaute devant l'Éternel) m'a imprimé votre texte sur le lingala. Sachant que je m'intéresse à cette langue, il a pensé à moi. Je l'ai lu et me permets de vous faire part d'un texte que j'ai moi-même écrit sur cette chère langue, à partir de mes souvenirs.

J'ai été au Congo (ex-belge) de 1947 à 1955 et de 1963 à 1968. C'est donc loin dans le passé, mais ces deux séjours ont totalisé douze ans, j'ai vécu en particulier du côté de l'embouchure de l'Aruwimi avec le fleuve Congo à Basoko, puis en Uélé et en Ituri. Je ne suis absolument pas linguiste, d'où sans doute les malheureuses erreurs d'orthographe et de grammaire.

Je ne sais si ce texte vous fera sourire ou si, pour vous, il n'a aucune espèce de valeur, mais je voulais vous le transmettre (il fait partie de mes souvenirs coloniaux... j'étais jeune à cette époque...).

Je serais heureux d'avoir vos commentaires!

Elle n'a jamais daigné répondre. Le monde est ainsi fait. Alors? Ou bien je lui en bouchais un coin et elle en restait baba comme deux ronds de flan et donc muette, la bouche pleine de baba et de flan, ou bien encore elle estimait que mes élucubrations n'avaient rien de savant, de linguistiquement scientifique – ou scientifiquement linguistique – et ne méritaient pas la moindre réponse de sa hauteur souveraine??? Peut-être aussi qu'elle avait changé d'adresse courriel et ne reçut jamais cette admirable *Illustration et défense de la langue lingalaise*.

Leçons de langue et leçons de gestes

Maman était un gros zéro en lingala : elle baragouinait un franco-lingala que les boys comprenaient. En quelques mois, Christian et moi étions vite devenus experts. À 8 et 10 ans, on acquiert vite les spécificités d'une langue.

On apprenait même aux indigènes congolais à compter dans leur langue. Il faut dire que les termes étaient longs. Par exemple, 12 345 se disait *Kutu djumi na mibale, na Kama misatu, na Tuku minè, na mitanu*, ce qui signifie littéralement « millier dix et deux (douze), et centaine trois, et dizaine quatre (quarante), et cinq ».

Trois cents se dit *kama misatu* (cent trois). Et cent trois se dit *kama moko na misatu* (cent un [une fois cent], et trois). Nuance!

Il ne fallait pas confondre *kutu* (mille) et *tuku*, (dizaine), ni *misatu* (trois) et *mitanu* (cinq). Six se disait *motoba*, mais dans d'autres régions, toujours en lingala, on dira *sita*, comme en swahili d'ailleurs, swahili que je ne parlerai jamais mais que j'ai un peu appris à Bukavu.

Les langues africaines comme le lingala et le swahili sont assez primitives. Par exemple, elles ne possèdent pas les pronoms personnels sujets, comme je, tu, il, mais elles possèdent bien le pronom personnel complément comme moi, me, lui, se... Alors, pour marquer la différence de personne sujet, ces langues introduisent un préfixe dans le verbe conjugué. Ainsi, je pars ou je vais se dit *nakè*; tu pars, *okè*; il part, *akè*; nous, vous, ils, *tokè, bokè et bakè*. On disait aussi *nakenda, okenda, akenda*... Pour conjuguer au présent de l'indicatif le verbe prendre, c'est *nakamati, okamati, akamati, tokamati, bokamati et bakamati*... Le *ba* est le préfixe qui marque le pluriel en général. Ainsi les *bangala* sont les gens qui parlent le lingala, comme une personne qui parle le lingala est un *mungala*. Au fond, les articles marquant le singulier et le pluriel sont des préfixes (*mu* et *ba*). Il n'y avait pas de préfixe pour marquer la différence entre le masculin et le féminin, qui n'existe au fond que dans la différence des sexes. Dans ce cas-là, il fallait ajouter « femme » après l'indicatif de l'homme, l'enfant ou l'animal : *moissi*¹ est une femme, *bamoissi* ou *bassi* sont des femmes. Enfin, *moina* est un enfant en général, *bana* ou *bamoina* sont des enfants et *moina-moissi* est une enfant femme, donc une fillette, de même que *moina-mobari* est un enfant homme, donc un garçon. *Mobari* signifie homme, mâle, tandis qu'un homme en général est *mutu*, des hommes ou les hommes *batu*. Un frère est *ndeko*, des frères sont des *bandeko*.

Le primitivisme de ces langues se remarque aussi par d'autres éléments. Ainsi les couleurs n'ont guère d'importance pour eux. La seule vraie couleur est *motani* (ou *motané*), ce qui signifie rouge mais aussi, je l'appris plus tard, vert, jaune ou bleu. En fait *motani* signifie coloré. Noir, c'est *muindu* (ou *mwindu*) et blanc, *pembe* (dent et aussi défense d'éléphant). Mais un Blanc est un *mundele*.

Autre exemple du primitivisme de la langue : le verbe aimer se traduit *nalingi* (prononcer nalin-gui), ce qui signifie littéralement « je veux »². De la même manière – et ici le primitivisme est vraiment

¹ Me relisant, je crois qu'il vaudrait mieux écrire mwana et mwasi.

² L'espagnol aussi marque cette union entre amour et désir dans l'expression te quiero.

très évident –, le lingala ne connaît pas le verbe avoir! J’entends déjà les remarques : mais cela n’est pas possible, comment peut-on se passer de ce verbe utilisé dans presque une phrase sur deux ou sur trois, chez nous? C’est à la fois très simple et un peu compliqué. Attention, d’abord il est faux de dire que nous utilisons tellement le verbe avoir. Non, nous utilisons l’auxiliaire avoir, ce qui ne signifie pas avoir dans le sens de posséder, mais est plus une marque du passé : j’ai aimé, nous avons bu... En lingala, c’est le verbe être, *asi* ou *adjali*, qui est employé. Par exemple : Il est grand (ou elle est grande) se dit *asi monènè*. Mais pour dire elle ou il a une cuillère, je traduirai mentalement : une cuillère est à lui ou à elle. Cela donne *lipaw asi na yé*. Et pour dire j’ai une cuillère, je traduirai : une cuillère est à moi, *lipow asi na ngai*. C’est une question de tournure d’esprit. Lorsque nous disons il est riche, nous comprenons « il a beaucoup d’argent ». C’est la même chose. Il est riche se traduira par *adjali na franga mingi*. Littéralement « il est avec francs beaucoup ».

Autre primitivisme de la langue : pas de pronom sujet. Je l’ai déjà dit. Je pars : *nakè*; tu pars : *okè* ou *okenda*; nous partons : *tokè* ou *tokenda*. Et seulement si on veut insister, on ajoutera le pronom : moi je pars, *ngai nakè*; toi tu pars, *yo, okenda*; nous, nous partons, *bissou tokenda*.

Le primitivisme de la langue se marque par des images. Par exemple une porte est une bouche de la maison (*monoko na ndako*). Il se marque aussi par des emprunts aux langues coloniales. J’en reparle tout à la fin du présent chapitre.

Mais ne croyons pas trop vite que cette langue était fruste. En effet, je ne connais pas tous les mots qu’ils utilisent pour désigner le bois, les troncs et les arbres : *nzete*, bois, arbre en général; *coni*, bois de chauffage; et *matete*, toute brindille, etc. Et les indigènes m’ont appris qu’un bananier n’est pas un arbre, mais une grosse herbe. Par contre, on voit le lien entre *moi* (soleil) et *imoto* (le feu), tout comme ils ne connaissent que le mot *ifelele* (prononcer feuleuleu) pour exprimer toutes les fleurs, car les fleurs ne leur sont d’aucune utilité. Un seul mot global leur suffit donc, et emprunté au français!

Les notions d’hier et demain ne se traduisent que par un seul mot : *lobi*. C’est le temps du verbe et le contexte qui indiquaient si nous parlions du jour avant ou du jour après. « Je dis ou je parle aujourd’hui » se traduit par *nalobi lèlo*, « je disais hier » par *nalobaki lobi*, et « je dirai demain » est *naloba lobi*. Vous voyez que les indications de temps se marquent comme en français par un suffixe à partir d’un radical *lob* (prononcer lôb). Mais ce qui est étonnant, c’est que ce même radical au présent du verbe dire – *nalobi*, *olobi*, *alobi* – est le même mot qui signifie demain ou hier, c’est-à-dire le jour avant ou le jour après. Et *lobi na lobi* signifie « demain de demain » (après-demain) ou « hier d’hier » (avant-hier). On pourrait dire *nalobi lelo*, je dis ou je parle aujourd’hui, mais pas *nalobi lobi na lobi*, ce qui signifierait « je parle (au présent) après-demain ou avant-hier » et n’a donc aucun sens. On dira *inalobaki lobi na lobi* pour je parlais avant-hier et *naloba lobi na lobi* pour je parlerai après-demain. Remarquons qu’un jour, une journée de 24 heures se traduit par *moi*, ce qui signifie... le soleil, on s’en serait douté.

Mais si tout ce qui a été dit semble très savant, je crois que l’essentiel était l’accent. Il fallait savoir parler avec les intonations, les gestes, les mimiques surtout. Et ça, il n’y a que les enfants

pour l’apprendre comme il faut. On a passé des heures avec les boys, ou des charpentiers ou des prisonniers pour savoir exprimer tout le jus de leur idiome.

Ainsi, dire oui, en lingala, langue un peu paresseuse, cela semble facile : *hein* (c’est ainsi que j’orthographie ce son qui ressemble à notre hein, mais en plus allongé). Mais il faut savoir que pour bien exprimer ce *hein*, il faut lever les sourcils le plus haut possible et presque fermer la bouche. Le *hein* devient plus une grimace qu’autre chose et on allonge la syllabe en une sorte de hmm, qui ressemble à une sorte de meuglement de vache très long, pendant au moins une seconde. C’est long. Le nez doit vibrer. Il faut presque plus le voir que l’entendre.

Le non, littéralement *hè-hè*, très rapide cette fois, s’accompagnait lui aussi d’une dénégation de la tête et des yeux. Et cela ressemblait à une sorte de petit cri de singe où le h était très aspiré. Ouf!

C’est tout un cours de linguistique. Imaginez quand j’expliquais cela à mes élèves. Il y a aussi le *wapi* que les *bangalas* – les parlant lingala – utilisent à toutes les sauces et qui signifie quelque chose comme « Non, je ne te crois pas, c’est pas vrai? Pas possible! Allez? Sans blague! »... Eh bien pour être vraiment dans le coup, je dirais dans la peau d’un vrai *mussengi*, c’est-à-dire un Congolais non cultivé, un homme du populo, il fallait assortir le *wapi* d’un claquement très sec des doigts les uns sur les autres, en lançant la main vers le bas et l’arrêtant subitement, de sorte que l’index vienne percuter le majeur et le pouce réunis formant une sorte de peau de tambour ou l’index vient frapper et résonner, comme un instrument de percussion. Cela fait un claquement très sec et fort et c’est extrêmement difficile à reproduire. Il faut des mois pour y arriver. Ça aussi c’est comique quand on essaie d’expliquer à des Blancs comment il faut s’y prendre. Pour exprimer le *wapi* avec toute l’incrédulité et l’étonnement de celui qui l’émet – et cela était très fréquent – il faut aussi pousser une sorte de hoquet venu du fond de la gorge et exprimant comme un euh retenu, non vocalisé. Comme le son obtenu en fermant la bouche et exprimant un râle rapide et sec. Je ne peux mieux exprimer ce borborygme, ce son venu d’outre-gorge et que tout le monde peut facilement reproduire, une sorte de petit meuglement de vache. Ce bruit intérieur n’est pas difficile à exprimer, mais bien à décrire et à expliquer.

Il y avait encore un autre truc sonore, comme notre claquement des doigts, mais ici il faut les deux mains et cela claque plus fort. J’ai l’impression d’être un ethnologue qui traduit pour ses lecteurs des comportements anciens et primitifs, difficilement traduisibles dans nos langues dites civilisées. Oserai-je encore une fois jouer au petit Lévi-Strauss? Je m’y risque, même si mes tropiques à moi n’ont rien de triste. Il s’agit de tenir la main gauche avec la main droite (pour un droitier), de sorte que le pouce droit soit dans la paume gauche et les autres doigts de la main droite sur le dessus de la main gauche. Je pose alors mon index droit sur la deuxième phalange de l’index gauche replié et ainsi maintenu en arrière dans une sorte d’équilibre instable, de sorte que celui-ci soulève l’index droit. Je serre les mains et force mon index droit à quitter la crête formée par les deux premières phalanges de l’index gauche replié (il n’est pas question de la phalange). Et alors l’index droit vient frapper le dessus de la main gauche où il rejoint le majeur droit. Cela doit produire un bruit très fort. Si ce n’est pas le cas, c’est peut-être que vous vous êtes trompé de position. Relisez calmement et recommencez jusqu’à ce que vous obteniez un bruit nettement plus fort que notre petit claquement

de doigts occidental. Mais le summum, et ça je n’y suis jamais arrivé, c’est de séparer les deux mains, puis de les rejoindre, de faire tout ce que je viens de décrire et d’obtenir le bruit sec en moins d’une seconde. J’ai vu plusieurs Noirs le faire, j’en suis toujours resté baba! Je vous jure que j’ai essayé, mais n’y suis jamais parvenu aussi vite. Voilà. Ici se termine mon cours d’ethnologie-linguistique sur un geste éminemment social fait maintes fois en 1948 par des représentants de l’ethnie Asande à Basoko, au confluent de l’Aruwimi et du fleuve Congo (rebaptisé Zaïre, de son nom original du XIX^e siècle, par la volonté de Joseph-Désiré Mobutu Sésé-Séko en 1970 ou 72).

Le lingala est l’une des quatre grandes langues officielles, avec le swahili, le kikongo et le tshiluba, mais c’est surtout la langue unique de l’ANC, armée nationale du Congo, parce que c’est la plus répandue. Elle suit le fleuve Congo, à peu près depuis trois ou cinq cents kilomètres en amont de Kisangani jusqu’à Kinshasa. Donc tout le nord, l’ouest et une bonne partie du nord-est de la colonie parlaient le lingala. Ce n’était pas la langue la plus parlée (swahili, dans l’est et le sud-est). En plus, les soldats sont toujours déplacés, pour pouvoir résister aux insurrections locales en n’étant pas mêlés aux ethnies locales. Cette langue m’aidera beaucoup, encore plus quand je reviendrai marié après l’indépendance, dans un milieu mukongo où on parlait le kikongo et où le lingala n’était pas la langue courante, mais était comprise par beaucoup et bien entendu, par tous les soldats. Qui parle comme eux n’est plus un étranger, mais un *ndéko*, un frère. La politique belge a toujours été de demander à tous ses agents de parler la langue indigène.

Voici une dernière leçon :

en français	donne	pain
en lingala	pessa (indicatif présent)	mampa
	ou opessi (impératif présent)	mampa
en swahili	leta	mokati

Cousinage certain des langues

Le Congo belge, grand comme quatre-vingts fois la Belgique, comptait à cette époque quinze ou vingt millions d’habitants qui parlaient plusieurs centaines de langues vernaculaires (ou locales), différentes parfois de village à village, et quatre grandes langues dites véhiculaires, qui permettaient de se faire comprendre dans une grande région. C’étaient le kikongo (parlé par les Ba-Kongo que je retrouverai après mon mariage), le tshiluba, parlé par les Balubas plus au sud et au centre de la cuvette, notamment au Kasai, le lingala, parlé sur la majorité du territoire et notamment le long du cours du fleuve Congo, ouest et nord, et enfin le kiswahéli (ou swahili) parlé surtout à l’est (Bukavu) et au sud (Katanga). Cette dernière langue est une des plus importantes langues bantoues, car elle est comprise par une majorité de peuples de l’Afrique de l’est, anciennes colonies anglaises.

Il y a de fortes ressemblances entre ces langues. Certains mots sont communs et beaucoup ont des racines semblables. Ainsi, les nombres de un à dix en lingala sont : *moko*, *mibalé*, *misatu*, *minè*, *mitanu*, *motoba*, *sambo*, *mwambi*, *liboi*, *djumi* (transcription à l’européenne avec les accents

français pour la bonne prononciation). Le « u » se prononce toujours « ou », comme dans la plupart des langues au monde. Rares sont les langues qui possèdent le son « u ».

Autre remarque : tous les Bangalas ne diront pas *motoba* et *sambo* pour six et sept – ceci est de Basoko – mais *sita* et *saba*, notamment en Ituri, plus proche du swahili. Eh bien, voici maintenant les dix premiers nombres en swahili : *moya*, *mbili*, *tatu*, *inè*, *tanu*, *sita*, *saba*, *monane*, *tisa* et *koumi*. On le voit, il y a de fortes ressemblances pour les sept premiers nombres et le dix : *moko-moya*, *mibale-mbili*, *misatu-tatu*, *minè-inè*, *mitanu-tanu*, *sita-sita*, *saba-saba* et *djumi-kumi*.

Je ne peux m’empêcher de faire une remarque. En écrivant ces dernières lignes, je revoyais les Noirs s’exprimant, je comptais avec eux. Jamais un Noir ne montrera les doigts de la manière dont le font les Blancs d’Europe pour compter : un, le pouce ou l’index en l’air; deux, l’index et le majeur; trois avec soit les trois doigts du centre de la main, soit les trois premiers doigts à partir du pouce. Pour les Noirs, partout où j’ai été au Congo-Zaïre, ils comptaient à partir de l’auriculaire. Le geste trois, notamment, fait avec l’auriculaire, l’annulaire et le majeur relevés, tandis que le pouce retient l’index plié, ce geste est universel en Afrique. Cette technique est également très nord-américaine. Un, c’est très souvent l’auriculaire seul, et deux l’auriculaire et l’annulaire. Pour montrer le quatre, ils font comme nous.

Les quatre mots les plus usités en lingala doivent être *matata*, *tchop*, *pamba* et *wapi*. Et bien entendu, ces mots ont été intégrés au français courant des Belges du Congo. C’étaient des lieux communs de notre langue courante, car ils expriment une réalité difficilement traduisible avec exactement le même sens en français. Et même en Belgique, on reconnaissait les coloniaux par l’usage qu’ils faisaient encore de ces mots-là, et d’autres comme *dawa* (médicaments), *pichi* (cuistot), *mutoto* (enfant en swahili), *tchop* (repas en lingala et en swahili).

Le premier, *matata*, utilisé à tout propos, signifie problème, difficulté énorme, gros problème (*matata monènè*) ou minuscule (*matata mokè*). Souvent employé au pluriel, *ba-matatas* sont des ennuis de toutes sortes, des disputes, des rouspétances, des embarras. Dire de quelqu’un qu’il était homme ou femme à *matatas* n’était guère flatteur.

Hakuna matata est le titre du deuxième film de Walt Disney à faire suite au *Roi Lion*. C’est du swahili pure laine et lorsque Paul-André Boily m’a dit ça, j’en suis resté comme deux ronds de flan. Cela signifie « pas de souci ». *Matata* comme on l’a vu, et *hakuna*, pour « il n’y a pas » de *matata*, *hakuna* en swahili signifiant « il n’y a pas de » ou « pas de » plus simplement.

En lingala on dirait *matata asi-tè*, ce qui signifie « problème il y a - pas » (donc aucun problème avec ça). Remarquez la position des deux mots. La négation précède généralement en swahili, alors qu’elle suit en lingala, en s’accompagnant du verbe être (ou il y a).

Wapi, dont j’ai déjà parlé plus haut, est un de ces mots totalement intraduisibles qui s’exprime très fort avec geste ou grimace, notamment les deux doigts qui claquent que j’ai décrits. Il marque l’étonnement, mais aussi l’incertitude ou la grosse blague bien bonne. *Wapi* (qui peut aussi bien se prononcer *waaapi* selon l’importance accordée à la chose) peut tout aussi bien signifier « sans blague? » que « allons donc! », « qu’est-ce que tu racontes », « c’est pas vrai? », « non, j’te crois pas! », « et ta sœur? »

ou « va voir ailleurs ». Tout ça, c’est *wapi*. Et si vous ne me croyez pas ou si vous hésitez un tant soit peu à me croire sur parole, comme ça, vous n’avez qu’à dire « wapi » à votre tour, et le tour sera joué!

Wapi? n’est pas *wapi!* Le *wapi!* avec point d’exclamation signifie « quoi, pas croyable, pas vrai… je ne te crois pas! ». Pour bien marquer mon appartenance africaine, j’avais fait broder WAPI! sur ma penne¹ blanche d’étudiant universitaire en droit. Tandis que le *wapi?* avec point d’interrogation signifie simplement « où? ». Je ne comprends pas d’où vient cette différence à partir du même mot.

Il y a aussi *likambo nini?* et *likambo te* très employés tous les deux. Un *likambo* est une sorte de *matata*, une affaire, quelque chose d’assez vague fait par un autre. Alors si *nini* veut dire « quoi » ou « qui », et si *tè* signifie la négation, on peut traduire la question *Likambo nini?* par « Qu’est-ce qui se passe, qu’as-tu encore fait, quelle nouvelle? ». Et la réponse *Likambo tè* pourrait se traduire par « rien, y a rien là, pas d’ennui, oublie ça, c’est pas tes oignons! ». Le *likambo tè* est un peut moins fort que *matata tè*, mais s’emploie beaucoup plus souvent. Ce dernier a plus le sens de « pas de grabuge, je ne veux pas de trouble ». Le *matata tè* est le correspondant lingala du swahili *bakuna matata* qu’il faudrait différencier de *matata apana*. Le premier serait plus dans le sens « il n’y a pas de problème » comme dans le film *Le Roi Lion*, tandis que le second, à mon avis, serait la traduction de « des problèmes? il n’y en a pas ». M’as-tu bien suivi, lecteur? Bizarre, diras-tu. Tu as raison : chaque langue a vraiment ses idiomes, son esprit, sa vie propre. Bon, comme le dit la baleine : « c’est assez, j’ai le dos fin et je me cache à l’eau! »

Encore un mot si j’osais. J’ose.

Le *tchop*, c’est le repas, la bouffe, la nourriture, le déjeuner ou le souper. Un seul mot qui avale tout. En bon français, nous disions on va *tchopper* pour manger, dîner, souper… Selon la faim, on le murmurait : *tchop*, ou on le criait en allongeant le mot : *Tchooop!* Pour les Blancs d’Afrique, ce mot remplaçait vraiment le mot repas, qui à toute fin pratique n’était plus du tout utilisé dans la conversation.

Pamba est difficilement traduisible. Il veut dire mauvais, pauvre, inutile. Mais je crois que c’est ce dernier sens qui lui est le plus propre. Dire de quelque chose *oyo, asi pamba* signifie « cela [*oyo*] ne sert à rien, c’est inutile ». Dire de quelqu’un *yé, asi pamba* pourrait se traduire par « lui [*yé*], il est [*asi*] pas terrible. Il ne casse rien. Avec lui, ça n’ira pas ». Ce mot, *pamba*, marque la défaite, le peu d’estime, et s’accompagne généralement d’une grimace qui va de pair avec ce qu’on pense de l’individu ou de la chose.

À ces quatre mots, ajoutons pour les petits Blancs qui se blessaient souvent et qui se faisaient piquer par les moustiques et autres *bilulus* – les insectes –, le mot *dawa* qui signifie bien évidemment « médicament », et que plusieurs personnes en Belgique utilisaient couramment sans jamais avoir mis

les pieds en Afrique, mais par simple contagion (c’est le mot idoine, ou *ad hoc* si vous préférez) avec d’anciens coloniaux.

Je me dois encore de rajouter tous les *biloko* qu’on utilisait à tous égards pour désigner n’importe quoi, puisque le mot *biloko* signifie « chose » en bon français, mais avec une connotation plus fleurie, une coloration amusante. Les *bilokos* étaient surtout ces petites affaires dont on ne sait plus que faire, ou des accessoires dans la décoration. On le traduirait aussi par fanfreluches, potiches, mais aussi bagages. Mais je vois des *bilokos* qui traînent (vêtements sur un lit, restes de table). On disait facilement apporte tes *bilokos*, ramasse les *bilokos*. Alors, moi, je ramasse mes *bilokos* et je termine mes longues explications!

Après toutes ces explications, il y aurait encore à demander *Sango nini* [Comment ça va?], et vous répondrez *Malamu* [bon, bien] pour dire que ça va bien. Sinon, vous direz *Mabè*, ce qui signifie mal ou mauvais. Et si je vous dis que *makila* signifie sang, il me reste à signer : *Makila malamumu* et vous aurez tout compris.

Un monde grouillant et fascinant : les *bilulus*

Au Congo, on appelle *bilulu* tout ce que l’*Homo quebequiensis* appelle *bébête*, c’est-à-dire les insectes et les araignées. Bref, tout ce monde grouillant, inquiétant, parfois polluant, souvent nettoyant, toujours très vivant et absolument fascinant tel que montré par exemple dans l’admirable film *Microcosmos* primé en 1997.

Je ne suis ni Maurice Maeterlinck et encore moins Jean Fabre, le célèbre entomologiste, mais je me sens des dons de narrateur en me remémorant les tas d’histoires que j’ai vécues concernant cette faune microscopique africaine vivant sous terre, sur terre et sous les herbes, sur les arbres, dans l’eau, dans l’air et partout.

Qui met les pieds en Afrique reçoit un rappel à l’ordre dès sa première soirée et sa première nuit en terre équatoriale : les mille et un bruits de la gent grouillante sous les herbes. Appels d’amour, pièges de chasse, toutes les stridulations, tous les grésillements, les sifflements, les bourdonnements, les vols lourds ou étouffés témoignent d’une formidable vie terrée là, quelque part, partout. Il faut savoir que la plupart des insectes sont absolument muets et pour la majorité inoffensifs pour l’homme. Et il faut savoir aussi que d’autres bruits proviennent d’autres animaux : crapauds et grenouilles, criquets et cigales, certains singes (notamment le singe hurleur, la nuit), certains oiseaux nocturnes…

Donc les *bilulus*, ce sont les insectes en tous genres et les insectes sont des *bilulus* (bien prononcer biloulou, puisque le son « u » n’existe dans aucune langue africaine (ni en anglais, espagnol, portugais, italien…) et que ce qui s’écrit « u » se prononce ou. D’ailleurs si vous voulez rigoler un peu, demandez à un Noir ou « oun Portugèze », ou un Espagnol, un Anglais ou même « oune Italiano », demandez-leur de prononcer la phrase suivante : Sur un mur, un fou pose un four sur un fût de vin, mais le fou tombe sur son cul, le fût se renverse et le vin déboule et fait des bulles.

¹ Sorte de casquette à longue visière, très décorée avec écussons et badges divers, que les étudiants en Belgique portent lors des manifs.

Donc *bilulu*. Eh bien ce terme désigne, en lingala et en swahili, toutes formes et toutes espèces d'insectes. Et Dieu sait s'il y en a! Mais là on ne parle pas de millions, de milliards, ni même de billions, mais carrément de trillions, oui, Monsieur, de quadrillions, oui, Madame! Et si vous ne me croyez toujours pas, j'irai jusqu'au quintillion! Je me demande encore si un seul (je parle du quintillion) suffit. Et pourtant, il s'agit de 10 à la puissance 30, songez-y! Bref, les insectes. Quand je vous dis que ça grouille, croyez-moi : ça grouille!

Je devrai diviser mes anecdotes selon six catégories d'insectes. Ma classification n'a rien de scientifique, mais elle permettra au lecteur de me suivre plus facilement. Ainsi, vous trouverez dans l'exposé qui suit : les grégaires, les piqueurs, les parasites, les costauds, les superbes, et les autres.

Avant de commencer, encore un mot : l'Afrique est tellement une terre à insectes qu'il faut savoir que ce monde grouillant est beaucoup plus présent et plus impressionnant que tout le gros gibier tant vanté. Si vous allez en Afrique, vous rencontrerez des mouches maçonnes, des scolopendres et des fourmis-lions, mais il n'est pas certain que vous croisieiez sur votre chemin un éléphant, et encore moins un lion ou un léopard, croyez-moi.

Les *bilulus*, il y en avait partout. J'avais et j'ai encore l'habitude de dire qu'au Congo, à chaque mètre carré de terre à l'extérieur, mais aussi de plancher, de sol à l'intérieur des maisons, oui, oui, on est certain de trouver au moins un insecte à l'œil nu. Sûr et certain! Il suffit de penser aux fourmis, de tous calibres – et il y en a de minuscules – qui vagabondent et baladent leur carcasse partout à la recherche de trésors nourriciers.

Incrédibilité, mais véracité. Ah! oui. Et j'en ai vu beaucoup, depuis la minuscule bestiole quasi invisible qui va son petit bonhomme de chemin sur un pétale ou sur un mur, jusqu'aux hordes quasi sauvages de ces légions de fourmis qui traversent tout pendant plusieurs jours, même des maisons, faisant le vide derrière elles et que rien ne peut détourner de leur route, ni le feu ni les rivières, avec leurs soldats qui défendent tous les bords de la colonne et les millions d'individus aveugles qui marchent, qui courent en rangs serrés dans un tout petit bruit très léger, un frémissement : le bruit de la colonne en marche...

L'Afrique est tellement une terre à insectes qu'il faut bien s'en protéger un peu : on avait des toiles moustiquaires suspendues au-dessus du lit, on prenait tous les jours de la quinine contre la malaria que pouvaient nous inoculer ces gentils anophèles – une variété de moustiques –, on posait les pieds des meubles garde-manger dans des boîtes de conserve remplies d'eau, pour éviter que les fourmis baladeuses ne découvrent le filon. C'est ça la vie en Afrique équatoriale... Revenons à nos *bilulus*¹. Il y a donc :

Les grégaires ou les communautaires

On l'aura compris, ce sont les insectes vivant en grand nombre, en essaims, en colonies de millions d'individus, mais parfois aussi en nids de quelques dizaines d'individus.

- les termites (*bakwas* ou *bakwas*) ou éphémères, à Kisantu et aussi à Watsa et les termitières (Basoko, Yahila, Mokaria).
- les fourmis, à Lemfu chez les Fossaert¹, à Kisantu² et partout, partout
- les chenilles entre Lemfu et Kisantu. Je parle des chenilles grégaires. Souvent des petites noires, très dynamiques.
- Un cas unique, jamais revu, ni même entendu parlé : les mouchettes-poussière à Kasenyi, au bord du lac Albert en septembre 1949.
- Les nuages de guêpes ou d'abeilles sur le terrain de foot à Bukavu vers 1953, aussi un cas unique³. À Lemfu, dans notre maison, un soir vers 1967, nous avons aussi été infestés de guêpes ou d'abeilles (je ne les distingue pas bien). Il en est venu de plus en plus, attirées par la lumière. Elles pénétraient dans la maison par les interstices sous la porte. Comme il en venait de plus en plus, nous avons été forcés de déguerpir. Nous avons sans doute été chercher refuge chez Colpaert. Lorsque nous sommes revenus après quelques heures, il restait encore de ces guêpes, mais épuisées, endormies peut-être. Il se faisait tard aussi pour elles... Après avoir aspergé copieusement notre *home* de tue-mouches, nous sommes rentrés, avons balayé, bien vérifié notre chambre, et le lendemain nous avons balayé les cadavres restants! Bizarre, non?
- Les criquets et les grillons... On a tous vu à la télé les nuages de criquets pèlerins et leurs dommages sur les végétaux. Mais personnellement, je n'en ai pas vu au Congo.
- Les mouchettes nichant dans les murs ou dans les branches, et dont l'entrée du nid caché est agrémentée d'un genre de gros tube collant par où rentrent ces mouchettes. Je m'amusais souvent à écraser ce tube mou et collant comme du chewing-gum pour voir la tête des mouchettes. Mais je n'ai jamais pu la voir, parce qu'elles étaient vraiment trop minuscules. Ce sont ces mêmes mouchettes (ou des semblables, allez savoir) qui formaient de petits nuages au-dessus de nos fruits lorsqu'ils devenaient trop mûrs. L'odeur du sucre les attirait.

Les piqueurs et les suceurs (ils ne mordent pas!)

Si je prends bien soin de dire qu'ils ne mordent pas c'est parce que, confondant avec les serpents quand ils se faisaient piquer, beaucoup de gens disaient qu'ils avaient encore été « mordus » par des moustiques la nuit passée. Grave erreur. Je signale également que le perroquet et certains autres oiseaux au bec querelleur ne mordent pas non plus. Et pourtant, mon chapeau scout en a subi des lacérations à cause d'un perroquet!

- Les moustiques, principalement à Basoko, mais aussi sur la route de Matadi avec Michel Fossaert dont la voiture était en panne. Il paraîtrait que le Canada est le pays où il y a le plus de moustiques, c'est ce qu'on nous a dit avant que nous venions nous y établir. C'est possible, vu l'étendue des

¹ Quelques anecdotes concernant les bilulus décrits ci-dessous vous seront contées un peu plus loin.

forêts. Mais au Canada, cela ne dure que l'été... et il n'y a pas d'anophèles porteurs de malaria! En Afrique, c'est tous les jours de toute l'année. Et puis, il y a la malaria...

- Les mouches maçonnes, une autre bestiole intéressante. J'en ai vu à Basoko et partout, notamment à Mokaria. En fait c'est une guêpe, mais on l'appelle mouche maçonne. Elle a un long corps de quatre ou cinq centimètres, effilé, noir, flanqué de lignes jaunes. Elle butine de la boue le long des mares et construit des nids, avec un bruit caractéristique, un *ddzzz* allongé et sifflant. Dans son nid, elle pond un ou plusieurs œufs et y enfouit de petites araignées qu'elle a dénichées, chassées et paralysées. Puis elle rebouche le nid. Lorsque l'œuf éclora (un futur bien bizarre), la jeune larve trouvera un garde-manger tout prêt et tout près, avant de devenir une belle et terrible mouche maçonne à son tour. Piqûre assez atroce, d'après Jean Warnant. Enflure comme une petite balle de ping-pong, douleur et fièvre pendant trois jours. On nous en avait dit tellement de mal qu'on s'en méfiait comme de la peste. Mais cela ne nous empêcha pas de jouer avec elles, notamment en détruisant leurs nids. Pour les éloigner. Elles fréquentaient beaucoup les sous-toits et le haut des murs.

Un jour à Yahila, un poste de brousse situé entre Basoko et Mokaria, nous étions occupés à dîner dans notre gîte d'étape sans plafond, lorsque j'ai reçu une goutte d'eau sur la main. Non, il ne pleuvait pas dehors; oui, il y avait bien des mouches maçonnes au-dessus de nos têtes; non ce n'était pas de l'eau! Ah! les salopes qui pissent ainsi sur des braves gens qui ne leur ont rien fait.

- Les scolopendres et les iules (appelés *niongolo en lingala*), sortes de gros mille-pattes de 15 ou 20 centimètres, parfois plus. Noir, peu ragoûtant, l'iule a un corps annelé tout rond, et les vagues de ses pattes en mouvement lorsqu'il marche forment une ondulation mouvante très jolie. Ses anneaux forment comme un long tube assez souple et sont très durs. On pourrait dire qu'il ressemble à un long tuyau à ressort noir luisant d'un centimètre de large. Si vous le touchez, il se roule en colimaçon et ne bouge plus pendant une ou deux minutes. Il faut s'en méfier, il éjecte parfois un liquide, mais je ne sais si ce liquide est un venin ou le résultat de sa propre peur. Et comme il ne porte pas de culotte...

La scolopendre est plus plate et d'après les témoignages, plus dangereuse. Elle ne se roule pas en colimaçon, mais on m'a dit qu'elle pouvait laisser des traces infectées sur la peau où elle passe. Son jeu de jambes est pas mal non plus quand elle marche.

- La mouche tsé-tsé, la plus dangereuse, aux ailes croisées, qui ne se posait sur un mur que dans l'ombre et toujours la tête en bas était heureusement relativement rare dans les régions où j'ai habité. La mouche tsé-tsé (ou glossine) est facile à reconnaître, car elle vit surtout dans les endroits marécageux, ne se pose qu'à l'ombre et toujours la tête en bas – allez savoir pourquoi. En plus, au repos elle a les ailes croisées et une forme triangulaire... Attention : maladie du sommeil transmise par un parasite, le trypanosome. Maintenant que j'ai presque 75 ans, ce 10 novembre 2012 (tiens, vous avez remarqué : le 10 du 11 du 12!), je me demande sérieusement si je n'aurais pas été piqué par une tsé-tsé, car j'ai très souvent tendance à fermer les yeux... Hi!hi!
- La mouche éléphant. J'aurais pu la placer dans la catégorie des costauds, car son nom l'indique : c'est une très grosse mouche (trois ou quatre centimètres). Elle pique et ça fait mal, mais beaucoup

moins mal qu'une guêpe ou une abeille. Je le sais pour l'avoir expérimenté quelquefois. Douloureux, mais pas grave et la douleur s'estompe rapidement. Énorme, elle ressemble à la mouche domestique (*musca domestica*) avec la différence qu'elle est trois ou quatre fois plus grosse dans tous les sens, ce qui fait trois au cube!

- Il faut encore mentionner les abeilles sauvages.
- Le taon, bien connu. Au Québec, on prononce « ton », mais en Belgique et au Congo, nous disions « tan ». Alors, une bonne claque et ça fait un temps mort... euh, excusez : un taon mort!

Les parasites

- Je pense d'abord aux *djiques*, je ne sais comment cela s'écrit exactement. C'est le nom indigène, je crois, pour désigner une bestiole minuscule qui doit se promener dans le sable ou dans les chaussettes. Toujours est-il qu'elles trouvent idéal comme emplacement de se fourrer en dessous de nos ongles d'orteil. Et là, une fois installée, la *djique* se sert, elle nous suce, elle pompe notre graisse ou notre sang. Je croirais plutôt à la graisse, car elle grossit la bête, pendant que cela nous démange de plus en plus. Cela chatouille, mais on se gratte tellement qu'on finit par savoir après un ou deux jours que nous logeons gratuitement un de ces infects parasites. Alors, me direz-vous? Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, il n'y a qu'une solution : extraire l'animal. C'est relativement facile et très agréable, car on ne sera plus chatouillé.

Comment l'extraire? Prenez une épingle aseptisée, c'est-à-dire stérilisée, désinfectée à la flamme. On peut se demander pourquoi, sachant que nous allons enfouir cette épingle dans un animal lui-même très peu aseptique, merci, mais c'est pour éviter d'ajouter un autre parasite infectieux, au cas malheureux où nous piquerions nos propres chairs. Avec cette épingle, vous fourragez à l'endroit idoine, en créant une petite ouverture. Normalement cela ne saigne pas, mais si cela saigne un peu, ce n'est pas grave. Ensuite vous comprimez fortement l'endroit susmentionné et vous voyez sortir un liquide glaireux, gluant comme du blanc d'œuf. Poussez bien, poussez fort que tout sorte. Il faut essayer de voir si vous avez bien extrait la tête : un point noir, gros comme une tête d'épingle. Si oui, en principe, c'est fini. Mettez un peu de mercurochrome et vous repartez, bon pied bon œil jusqu'à la prochaine. Sinon, attendez-vous à une reprise de vos chatouillements et vous recommencerez un peu plus tard l'opération. Il m'est arrivé d'en enlever deux ou trois à la fois. Tant qu'on y est... En moyenne, on en avait une ou deux par mois, ou tous les deux mois. Cela dépend où vous mettez les pieds et aussi sans doute de la région, de l'humidité, etc. Ça, c'est l'Afrique, et en particulier la cuvette humide du bassin du Congo, dont Basoko est un des hauts lieux.

- Le ver de Cayor. Un beau numéro, celui-là. À Kisantu, Franz tout bébé en a eu un, et aussi Nicole : un trou dans la fesse de la taille d'un petit mégot de cigarette, à partir du linge séché au soleil sur l'herbe. Une mouche y a pondu ses œufs qui seront véhiculés jusque sur la peau. Là, un œuf fait son trou, si je puis dire, puis il pompe. Après quelques jours, il est devenu assez gras et nous démange réellement si bien qu'il faut l'extraire. On bouche l'entrée avec du beurre. Il ne peut plus respirer et se démène comme un beau diable qu'il est devenu. Alors on presse fortement des deux

pouces ou des deux index les bords de la bosse et notre ver de Cayor apparaît, puis flop, il est sorti, comme un accouchement. C'est gros et gras, blanc comme un vrai mégot de cigarette. Dégueu! Vous comprenez que pour contrer ce genre de visite non désirée, il est fortement recommandé au Congo, de bien repasser à chaud tout le linge de corps.

Dans cette catégorie de parasites, il y aurait encore à nommer :

- les tiques sur tous les chiens, chats, renards, hippo, éléphants, bœufs...
- les minuscules coquillages de la bilharziose, une sale maladie tropicale qui infeste certains lacs et dont les personnes atteintes, en plus de fièvres ont le ventre qui se met à gonfler.
- le ténia et le ver solitaire.
- la filaire, qui entre carrément dans notre carcasse, s'y promène et s'y multiplie. Cela s'appelle la filariose. Ce parasite est sans danger, mais parfois très dérangeant. Il vous grossit une main ou un bras par en dessous. Cela forme comme un petit coussin qui chatouille. On l'appelle filaire, car il ressemble à du fil à coudre blanc. Et, paraît-il, on ne peut le retirer – un par un, or on en a des centaines – que lorsqu'il approche de l'œil, en coupant une partie du globe oculaire (indolore et inoffensif, je rassure le lecteur). Mais comme de cette manière, vous n'en extirpez qu'un seul à la fois et que vous en avez des centaines, autant dire qu'il vous faut de la patience. Il paraît aussi qu'après trois ou cinq hivers consécutifs en Europe et dans le froid qu'il n'apprécie guère, l'animal ne se manifeste plus. Il paraît toujours qu'il serait alors bien disparu de votre organisme. C'est ce qui s'est passé avec ma maman qui en avait hérité lors de son séjour en Afrique. Remarquez que le filaire la dérangeait occasionnellement, mais de manière très espacée. Je crois même que c'est surtout quand il faisait plus froid à l'extérieur qu'il se transportait ainsi dans des régions corporelles différentes. Oui, la filaire se promène. Demandez à ma mère; mais elle n'est plus là pour vous répondre.

Les costauds

Je pense d'abord, sous ce titre, aux lucanes, ces énormes coléoptères avec deux rostrs comme des pinces sur la tête, qui faisaient un bruit infernal en volant ou en s'écrasant contre les murs, car ils arrivaient en piqué de leur brousse sombre et nocturne vers la lumière. Ils devaient avoir sept ou huit centimètres de long et peser le poids d'un oiseau¹.

- Voici maintenant les bombardiers, que nous nommions ainsi à Lemfu lorsqu'à quatre, Yves Colpaert, Michel Fossaert, Gilbert Delaender, Paul Demunter et moi, nous jouions aux cartes, à la manille, le soir... (Hein? Que dites-vous? Cinq oui, cela fait bien cinq personnes. Ah! J'ai dit quatre parce que la manille se joue toujours à quatre, comme le bridge ou le whist. Deux contre deux autour d'une table carrée, vous comprenez. Oui, c'est bien ça; je peux continuer? Non? Quoi encore? Ah! vous vous demandez comment on peut jouer à quatre quand on est cinq? Réfléchissez donc une toute petite minute : nous avions un calendrier et toutes les cinq soirées, l'un de nous, par rotation, avait

¹ Voir chapitre précédent à Stanleyville

congé. Il ne jouait pas. C'est simple. Il pouvait vaquer à ses occupations, se promener, prendre un... Comment? Quoi encore? [...] Oh! c'est un vilain mot, ça, non? Oui, oui, je continue, là...) Donc, nous étions le soir, éclairés par une lampe à pression Coleman que nous « avions » allumée, et nous « avions » nommé ces gros coléoptères des bombardiers, parce qu'ils bourdonnaient affreusement, ressemblant à ces gros « avions » de guerre. Ils venaient même s'abattre sur les cartes que nous « avions » en main, quand ils ne tombaient pas directement dans le verre de bière que nous « avions » reçu de notre hôte, les impudents! Soudain, je me demande : lampe Coleman à pression ou bombardier, lequel faisait le plus de bruit? Sans conteste possible, je répondrai le second, qui vrombissait en venant souvent se buter contre le mur, la lampe, notre jeu de cartes ou notre tête, puis il tombait à terre où on allait (parfois) essayer de l'écraser. Il fallait s'y reprendre à plusieurs reprises, tant leurs élytres étaient coriaces. Ça faisait crac, puis on continuait à jouer à la manille! Parfois, ça faisait crac, crac... c'est quand on en écrasait deux à la fois! On se prenait pour Guynemer ou Richthofen, le célèbre Baron rouge...

- Il y a aussi ce qu'on appelait les cerfs-volants, des gros coléoptères avec antennes.
- Voici maintenant, je dirais le symbole de l'Afrique : les cancrelats, bêtes quasi immortelles, en tout cas indestructibles (il paraît que c'est l'un des plus vieux habitants de la Terre). Je le place dans cette catégorie à cause de sa longévité, son aptitude à traverser les âges et les pires calamités. Il est, en tant qu'espèce, indestructible! Il se retrouve partout dans les maisons, sous les meubles, dans les tuyaux, sur les arbres, dans les pierres. Il bouffe absolument de tout, même du caoutchouc, et peut jeûner des mois semble-t-il. Le tout premier que j'ai rencontré était dans le bateau transatlantique, le *Mar del Plata*. Le cancrelat, aussi appelé blatte, cafard ou même meunier (semble-t-il), est un coléoptère très plat, assez souple et très rapide, qui peut se faufiler partout. Il vole très rarement, ne pique pas, n'est pas méchant, mais pullule et n'est pas vraiment sympa. Au Québec il y en a un peu, on l'appelle coquerelle. Il peut bien avoir plusieurs noms un pareil ubiquiste! Il est l'animal de tous les records, parmi les plus vieux, bien vivant, infect, bouffe-tout, lui-même peu ragoûtant et doté de la capacité de jeûner et de se nourrir de n'importe quel matériau...
- les mantes religieuses, vert très clair, de huit à dix centimètres, toujours tapies dans les hautes herbes à hauteur d'homme ou dans les branches basses, sans bouger, attendant leurs victimes en faisant leur prière. Elles sont d'une anatomie vraiment bizarre avec leurs énormes mâchoires qui forment la base pointue d'une tête triangulaire dont les deux autres angles sont leurs énormes globes oculaires. Vraiment très spécial de les voir tourner la tête sur leur petit cou ou de les voir en action, lorsqu'une proie (n'importe quel autre insecte) s'approche. La mante religieuse projette ses deux grosses pattes de devant, qu'elle gardait repliées comme si elle faisait une prière – d'où son nom –, et elle retient prisonnière entre ses pattes hérissées de piquants une proie qui a beau se débattre. Elle commence alors immédiatement la dégustation. Vraiment très costaude, la belle religieuse! Il y en a plusieurs espèces différentes, mais toutes ont le même aspect terrible, sous une couleur du plus beau vert clair. Il paraît que son mâle n'a pas le temps d'aller crier victoire. Sitôt qu'il a accompli son devoir conjugal, il se fait un autre devoir : être le premier à servir de nourriture

pour ses futurs rejetons qu’il ne verra hélas pas grandir. Après la religieuse, voici Jésus sacrifié pour la postérité. C’est beau l’amour!

- Les énormes chenilles, souvent magnifiques, poilues aux couleurs vives. Des pièces de six, sept, huit centimètres, grosses comme un doigt et qui étaient ramassées par les Noirs en forêt (de même que les reines des termites ou des fourmis retirées de leurs nids). Souvent, les Congolais faisaient rôtir ces énormes chenilles empalées sur une petite baguette, genre cure-dent, et se délectaient de ces brochettes quand, légèrement rôties, elles avaient éclaté et que le gras coulait onctueusement... Pensez-y à votre tour lorsque vous dégusterez un vulgaire pogo, un esquimau ou un bonbon sur un bois!
- Parmi les costauds, il y a aussi les mouches éléphants dont j’ai déjà parlé dans le paragraphe sur les insectes piqueurs, et les araignées géantes dont je vous entretiendrai un peu plus bas, avec les scorpions.

Les superbes

- Certaines chenilles évidemment, colorées et poilues à souhait. Mais cela n’est pas propre à l’Afrique.
- J’ajouterai les papillons de nuit, au vol lourd.
- Les lucioles dont j’ai parlé au chapitre précédent, lors de notre arrivée à Stan, ainsi que certains coléoptères, dont le lucane. Je vous réfère également à notre bref séjour à Stan.
- Mais ce sont sans doute les libellules et les papillons qui méritent leur place dans ce paragraphe. Certains sont vraiment splendides, énormes et multiples. Parmi ces lépidoptères (papillons), je me souviens bien de certains grands bleus et d’autres noirs et jaunes. Mais ne me demandez pas leurs noms... On en découvrait beaucoup écrasés sur les calandres de nos voitures après un voyage où on avait traversé une partie de la forêt équatoriale. Mais comme ils étaient abîmés, je rêvais d’en avoir des vivants et je construisais des pièges avec des cadres de bois, de la ficelle, du tissu, des boîtes, que sais-je, et me tenais près de mon piège, dissimulé pour attraper mes beaux papillons. Enfant, j’avais remarqué et vite appris que l’odeur du pipi attirait les papillons des alentours. L’odeur d’ammoniaque sans doute. Alors un petit pipi et je mettais mon piège en place. Plus tard, j’essaierai d’autres pièges pour des oiseaux. Je visais en particulier les cardinaux, passereaux tout rouges et magnifiques, mais n’ai jamais réussi à attraper que du vent! J’avais onze ou douze ans et j’allais aussi à la pêche dans le Bomokandi à cet âge-là. Nous habitions Poko à cette époque. Et les odonates toujours inoffensifs. La libellule est-elle toujours libidineuse? Car il faut savoir qu’elle ne vit que pour l’étreinte. Mais comment les prendre... et pourquoi les prendre?
- Un magnifique coléoptère est le scarabée doré, appelé cétoine dorée ou hanneton des roses, catinette ou encore émeraude, aux élytres vert émeraude brillants. Une splendeur.

Les autres

Ici, je pense encore à ces milliers de mouches différentes et anonymes, à ces vers de terre et asticots divers, à ces centaines de petits coléoptères, telle la coccinelle, dont une, appelée cantharide je crois, légèrement verte aux formes hexagonales particulières, et qui avait pour principale caractéristique

de puer. Une odeur infecte, repoussante. Dès qu’on la touchait, nos doigts étaient imprégnés de cette odeur nauséabonde pendant un certain temps.

- Les scorpions et les araignées. Oui, je sais, ce ne sont pas à proprement parler des insectes, mais ces arachnides peuvent nous faire trembler. Ils sont piqueurs, costauds et peu ragoûtants.

Les rares scorpions que j’ai vus étaient à Basoko, notamment sous une pierre que j’avais soulevée par hasard à la forge du territoire. Une belle petite émotion. Une histoire maintenant, très courte, je vous le promets. C’est madame Cuelho, une dame portugaise de Basoko, qui fut piquée au doigt en prenant le montant de la porte de sa chambre où il se cachait et qu’elle voulut fermer. Non, il n’était pas dans la chambre, mais sur le montant de la porte. Oui, elle voulut fermer la porte et l’animal à la queue toujours prête se tenait là, coi au petit matin. Il se tenait là, quoi. Oui, il était coi, mais pas las, hélas! Il piqua la dame de sa queue « dardifère » (ou qui porte le dard). Non, le scorpion n’est pas un doryphore... Donc, il s’était caché derrière le montant de la porte et lorsqu’elle voulut ouvrir ou fermer, je ne sais plus... hop! il la piqua. Ce fut, disait-elle, très douloureux et fébrile.

Et ces araignées, j’en ai vu de tous les genres. Celle au corps énorme et rond comme une bille, suspendue à son fil avec des pattes minuscules à Basoko. Et les grandes comme la main, rapides comme des souris à Kisantu, et celle de Lemfu que j’avais écrasée du pied et qui s’était multipliée en des centaines de minuscules araignées qu’elle portait sur le dos et qui s’enfuyaient du dos maternel moribond. Et celle que j’entendais marcher au-dessus de mon lit à Lemfu, la dernière année, quand Nicole était restée en Europe, enceinte de Nathalie (voir plus loin). Je l’avais généreusement « pschittée » avec une bombe tue-mouches – je parle de l’araignée, pas de Nicole, évidemment! J’avais eu peur qu’elle ne tombe sur mon lit et j’avais voulu l’éliminer, mais elle résistait et malgré qu’elle fût groggy par l’insecticide, elle réussit à rejoindre péniblement l’interstice entre le plafond et le mur d’où elle put m’échapper. J’étais donc seul dans la chambre, et dans le silence j’avais nettement perçu le bruit que faisaient ses pattes dans son effort de fuite, pour décrocher chaque petite ventouse du plafond et s’enfuir.

Des araignées, il y en avait partout, des petites, des normales, des grandes à faire peur, des grosses, des noires, des colorées, des poilues, des entoilées, des nichées, certaines avec leurs œufs (puis leurs petits) sur le dos, de toutes les sortes, de toutes les marques, de tous les noms : Benoît, Jean, Pie, Jean-Paul... un pape est mort, un autre pape est appelé à régner. Araignée? Quel drôle de nom pour un pape!

Et les mangeurs d’insectes?

Il y a évidemment les oiseaux insectivores et les nombreux chiroptères (les chauves-souris¹), beaucoup de reptiles, serpents, batraciens, le fourmilier-tamanoir, le pangolin, certains singes, des iguanes, les nombreuses sortes de caméléons (voir ci-dessous). J’ajouterai en plus les araignées qui les bouffent ou se font bouffer (guêpe maçonner), les lézards. Il y avait plusieurs sortes de lézards, les

¹ Voir notamment le chapitre sur Lemfu

9 | L’Afrique229

petits quasi transparents sur les murs et qui perdent leur queue, comme à Stan, et les gros bleus des palmiers que je chassais au lance-pierres à Watsa. Les pique-bœuf ou garde-bœuf, beaux oiseaux, gros débarrasseurs d’insectes parasites sur les gros ruminants, éléphants, girafes, okapis, hippos, buffles, rhinos, zèbres, antilopes, et même sur les crocos...

Chose promise, chose due, je vais maintenant vous raconter quelques anecdotes, quelques mises en scène assez phénoménales de la nature dont j’ai eu l’honneur d’être le spectateur curieux, le témoin privilégié. Alors par quel groupe commencé-je? Je choisis une espèce des plus admirables, une des plus étonnantes...

Les termites

En lingala, on les appelait les *bakwas*. Tout le monde connaît les fameuses termitières, des fortes-resses dressées dans la savane ou la forêt, parfois dix à la suite, qui ont jusqu’à trois, quatre, cinq mètres de haut et au moins un ou deux mètres de diamètre à la sortie du sol. De véritables oppidums en plein air et sous le sol, dont la terre souvent rouge est rendue si dure qu’on utilisait parfois des débris de termitière pour construire des fours à cuisson. Les indigènes étaient à la fête lorsqu’après une pluie on voyait les termites sortir de terre. Et là, il devait s’agir d’une autre espèce car il n’y avait pas la moindre termitière dans les environs. Ils couraient partout avec des casseroles pour en ramasser le plus possible pour se les faire rôtir comme un excellent dessert, mais ils n’hésitaient pas à s’en mettre déjà plein la bouche, tout crus et tout grouillants. J’ai connu plusieurs gamins blancs qui faisaient exactement la même chose et s’en délectaient. Les Carpentier par exemple, prétendaient que cela avait un petit goût de noisette. Évidemment on ne mangeait pas les ailes, mais il paraît que les pattes en mouvement de l’animal toujours vivant chatouillaient la langue avant de disparaître sous les dents. Moi, je n’ai jamais voulu goûter de ces noisettes sur pattes.

Vous savez qu’un termite (au masculin) est aveugle et bouffe surtout du bois. Dès qu’on plantait un piquet ou un tronc en terre, il fallait faire attention car les termites allaient l’attaquer. Voilà pourquoi, chez les scouts à Bukavu, nous badigeonnions tous nos poteaux et pieux de Woodcraft, de la créosote pour faire des ponts, des portiques ou d’autres constructions. Nous disions erronément du créosote. C’est un enduit liquide extrait du goudron et très odoriférant, conçu spécialement pour protéger le bois contre les insectes.

Il y avait des termites à profusion après certains orages. Les fourmis volantes ou les termites ailés sortaient de terre par millions pour un vol nuptial aussi mathématiquement soumis à la malchance que l’est un spermatozoïde parmi ses millions de congénères éjaculés.

Un jour à Kisantu en 1963, un peu après l’annonce de l’assassinat de J.F Kennedy¹, juste devant l’entrée principale de notre maison, à un ou deux mètres du seuil même, des milliers de termites ou de fourmis volantes sortirent du sol par toutes sortes de petits trous, et ainsi dans tout notre terrain. Aussitôt, des dizaines d’enfants avec des casseroles vinrent les ramasser pour les faire cuire, mais ils

en profitaient, les petits « mauzus », pour en déguster tout plein que leur maman ne verrait jamais pour le repas familial!

Saviez-vous que les poules mangent du bois? Non? Et vous savez sans doute que ces gallinacés se promènent n’importe où, en Afrique. Elles couraillent à gauche, à droite. C’est de la volaille qui couraille. Elles ne vivent pas enfermées dans un enclos et peuvent se balader où bon leur semble, mais toujours elles reviennent coucher au poulailler pour la nuit, vers cinq ou six heures.

Écoutez mon histoire. Oui, je suis bien toujours dans la partie consacrée aux insectes, attendez pour voir. Or donc les poules, c’est bien connu, adorent picorer le bon grain et l’ivraie que l’on retrouve partout en Afrique. Mais quand elles sont mamans poules accompagnées d’une marmaille de poussins, elles aiment aussi gratouiller la terre de leurs pattes griffues pour y découvrir des larves et autres insectes. Elles montrent ainsi à leurs jaunes rejetons comment gratouiller et comment déguster. Or, à Watsa derrière la maison côté boyerie¹ et cuisine, dans le jardin une grosse planche traînait, que nous avons retournée : des centaines de termites se baladaient sur cette partie cachée de la planche et commençaient à y faire des galeries. Sitôt retournée, celle-ci constitua une table avec buffet très relevé pour la mère poule, ses poussins, les poules ses amies et monsieur le coq. Ils eurent vite fait de débarrasser la malheureuse planche de ses hôtes termites inhospitaliers et xylophages². Puis on continua la promenade. Le lendemain à pareille heure, on retourna une nouvelle fois la grosse planche et notre poulailler au grand complet se régala pendant cinq bonnes minutes. Le lendemain, à la même heure, on te re-retourne la planche qui commençait à s’amenuiser sans avoir été à la menuiserie. Elle commençait à devenir plus légère, car les termites ne manquaient pas et prenaient la relève de leurs congénères sacrifiés la veille, les nouveaux venus occupant le bois devenu disponible... Après une dizaine de jours, la planche était rendue à sa plus simple expression, on aurait cru une feuille de papier. Et bientôt... plus de planche. C’était simple! Deux conclusions à cette histoire : pour bien nourrir une basse-cour, compter le prix d’une vieille planche. On peut donc affirmer que les poules, qui adorent les termites, qui eux-mêmes aiment le bois, se nourrissent en fin de compte de ce bois par termites interposés. Astucieux!

Chenilles!

Un autre jour³ – nous habitions Lemfu –, un autre phénomène très bizarre m’a surpris. Mais là, nous changeons de répertoire : après le vol nuptial des *bakwas*, voici l’invasion des millions de chenilles! Sur la route qui va de Lemfu à Kisantu, je roulais avec Yves Colpaert qui m’accompagnait dans ma Volks. Peu à peu, on vit marchant sur le bord de la route des gens portant les récipients les plus divers, de plus en plus nombreux et de plus en plus pressés. Bizarre. Ils se dirigeaient tous vers le même endroit. On les dépasse, intrigués. Ils étaient de plus en plus nombreux. Puis on arrive là où se pressait une foule d’indigènes, tous armés de casseroles. Très intrigués, Yves et moi nous arrêtons. Eh

¹ Voir chapitre 18

¹ Habitation des boys et de leurs familles

² Dévoreurs de bois

³ Voir chapitre 19

bien il y avait des millions de petites chenilles qui sortaient de terre sur le talus voisin. Elles sortaient pour une immense partouze. Imaginez l’orgie, la frénésie sexuelle de ces bestioles!

On s’est arrêtés deux minutes le temps de s’informer, et nous avons des dizaines de bestioles dans la bagnole. Elles étaient grimpées par les pneus, les salopes, et avaient eu le temps de pénétrer par la porte! Pas méchantes pour un sou, remarquez : des petites chenilles noires qui ressemblent à nos chenilles processionnaires, mais celles-là n’étaient pas processionnaires, même si elles faisaient faire une fameuse procession à tous ceux qui adorent cette manne terrestre. On s’en débarrassait encore des kilomètres plus loin, alors que commençait à diminuer sur la route la procession en sens inverse des enfants, des femmes et des hommes qui se dirigeaient en hâte vers la précieuse récolte et que nous croisions à présent.

Mouchettes et moustiques

Voulez-vous d’autres *bilulus*? Mais certainement, il suffit de demander pour se faire inonder. Je vous dis : ça pullule! Je revois des billions (ne soyons pas ridicules avec nos petits milliards) de mouchettes terriblement minuscules, comme une pointe d’aiguille, qui déferlèrent un soir à Kasenyi, près du lac Albert chez ma tante Madeleine en 49. Ces minuscules bestioles mortes le matin formaient un épais tapis de deux ou trois centimètres, comme de la poussière devant les portes fermées hermétiquement, alors qu’elles avaient été attirées par la lumière la veille au soir. D’où venaient-elles? Mystère. Je n’ai jamais vu ce phénomène que là, cette fois-là.

Quelle différence fait-on entre le moustique et le maringouin? Ici au Québec, aucune : on prend l’un pour l’autre. Au Congo, nous avons les moustiques et, plus petits, les maringouins. Les deux sont également piqueurs, sauf que la fameuse malaria n’est transmise que par l’anophèle, un vrai salaud de moustique celui-là, car il transmet, je devrais dire elle transmet¹ le parasite nommé plasmodium porteur de la malaria – appelée aussi paludisme, la maladie des marécages. Et qui a raison, du Québécois ou du Belge colonisateur, concernant le maringouin? Il semble bien que c’est le Québécois, ce sont deux mots synonymes. De toute façon, moustique ou maringouin c’est sans doute le fléau le plus répandu lorsqu’on parle d’insectes, et en particulier dans les régions humides de la cuvette centrale.

Lorsque nous arrivâmes en 48, maman, Christian et moi avons été dévorés par les moustiques, et nos jambes ainsi que nos bras étaient remplis de quinze ou vingt doses, ces petites traces de piquûre qui chatouillent, que l’on gratte et qui parfois s’infectent et deviennent de petits bobos. Il ne faut pas gratter, mais répandre un produit vinaigré quelconque pour calmer la démangeaison. Après un certain temps, on s’y fait... ou le moustique se désintéresse de notre personne et va goûter ailleurs. À part cela, c’est absolument inoffensif sauf si on contracte la malaria, ce qui est rare mais que je n’ai pas manqué de faire moins d’un an après notre arrivée. J’en reparlerai au chapitre suivant.

¹ Il n’y a que les femelles qui piquent, pour abreuver du sang de leurs victimes leur couvain fait de centaines d’œufs qu’elles déposeront dans des mares.

Il n’y avait pas des moustiques partout. Ainsi à Cost (au Kivu), pas du tout, parce que cette région est trop haute (1400 mètres de hauteur quand même, ce lac Kivu). Ainsi aussi en Ituri (savane), il y en avait mais beaucoup moins.

Lorsque nous arriverons au Québec en 68, après notre séjour à Kisantu et Lemfu où il y en avait quand même passablement, on nous apprendra que le Canada serait le pays où il y a le plus de moustiques. C’est très possible, vu la superficie et le nombre de lacs et cours d’eau. Alors on craignait, Nicole et moi, d’être tombés de Charybde en Scylla à cet égard. Nous allions de mal en pis... quitter un pays infesté pour arriver dans un pays deux fois plus infesté! C’est bien possible, mais il y a un mais, un gros mais et même deux mais : d’abord, il n’y a aucun anophèle au Québec, le vecteur de la malaria. Ensuite et surtout, les maringo-mosquitos ne se manifestent vraiment qu’en juin et juillet... pour ensuite disparaître pour une dizaine de mois! En effet, ils doivent hiberner bien longtemps, car ils ne seraient pas capables de survivre au froid des hivers canadiens. Et ça, c’est très bien!

Fourmis

Je crois que c’est le bon moment de vous parler des fourmis, car autant je déteste les moustiques, autant je peux dire que j’admire les fourmis. Il y en a de toutes les sortes, et je ne ferai pas ici le répertoire complet et scientifique de toutes leurs familles, espèces et sous-espèces. D’abord parce que je n’en suis pas capable, ensuite parce que tel n’est pas mon propos. Qu’il vous suffise de savoir qu’il y en a des toutes petites, mignonnes et inoffensives, noires et faisant difficilement trois millimètres sous la toise. Elles vont partout et on les trouve partout. Il y a les fourmis rouges, les fourmis qui cultivent des feuilles, celles qui cultivent des poux minuscules, celles qui habitent les arbres, celles qui habitent des fourmilières dans la forêt, celles qui émigrent, les fourmis-lions, les soldats (avec une tête et des pinces énormes), les fourmis ceci, les fourmis cela...

Et maintenant, j’ai deux belles anecdotes à vous raconter. J’étais jeune marié, donc nous sommes dans le Bas-Congo. Ma première historiette eut lieu à Kisantu et dura exactement une heure. La seconde se déroula à Lemfu, trois ans plus tard et dura à peu près trois jours.

À Kisantu avec Nicole, au début de notre séjour en septembre ou octobre 63, nous logions dans ce qu’il est convenu d’appeler la maison des étrangers. C’était une série de sept ou huit chambres et un petit réfectoire, alignés avec chacun une porte donnant sur une longue barza, un peu comme un vieux motel. Cette aile en briques était située presque en face de la mission de Kisantu, et offrait des logements comme gîtes d’étape pour les voyageurs du temps de la colonie. Nous disposions d’une seule grande chambre avec un lit et une ou deux armoires, une petite table et deux chaises. Mais notre séjour était rempli de nos malles que nous n’avions pas pu déballer, faute de place. Nous avions hâte de rentrer dans la nouvelle maison qu’on était en train de nous construire à Kinsosa, à cinq cents mètres de là, au sommet de la colline dominant la rivière Inkisi et tous les environs.

Une après-midi, revenant à pied de mes cours au collège Saint-Pierre, je serai sans doute resté un peu dehors sur la terrasse pour fumer une cigarette ou bavarder avec André Demonty, collègue célibataire logé à la même enseigne. Appuyé sur la balustrade, mon attention fut attirée par quelques

fourmis qui se baladaient sur une petite colonne de briques. Mon côté entomologiste me fit me pencher de plus près pour voir où diable montaient ces petites fourmis. Et je vis, à peu près à un mètre de hauteur par rapport au sol, une petite ouverture qui permettait aux fourmis de pénétrer à l'intérieur de la colonne. Et de là, sans doute avaient-elles accès à une cavité plus importante qu'elles avaient probablement aménagée en nid fort douillet. Fort bien. Certaines entraient, venant du sol, d'autres sortaient de l'ouverture et descendaient vers la terre, un mètre plus bas. Là, elles partaient sans doute en quête de menus morceaux qui conviendraient à leur souper. Or justement là en bas, j'avais remarqué le cadavre assez gros d'un papillon qui était promené par deux de ces mêmes fourmis. Lentement, mais sûrement, parfois aidées par une ou deux autres, les deux fourmis porteuses ont agrippé le papillon et ont commencé à grimper le muret avec leur précieux chargement. De temps à autre, certaines descendantes venaient sentir de leurs antennes la belle pièce de papillon, puis continuaient leur chemin. Parfois, une montante ou une descendante aidait pour deux ou trois minutes ses consœurs, puis les quittait, et même une fois ou l'autre il y eut remplacement d'une fourmi porteuse par une autre. La progression était lente; parfois le papillon, beaucoup plus lourd que les deux ou trois fourmis accrochées à lui, menaçait de tomber, mais elles tenaient et tiraient ferme. De mon observatoire, j'avais déjà remarqué que le papillon était bien trop gros pour entrer dans le petit interstice d'entrée. Qu'allait-il se passer, une fois qu'elles découvriraient leur déconvenue et l'impossibilité de faire rentrer le gros lépidoptère dans cet antre formique? Hein que je « jasse » bien! Vous aussi, lecteurs assoiffés de connaissance êtes curieux de savoir ce qui va se passer, n'est-ce pas?

Les deux ou trois fourmis porteuses approchent de leur entrée. Les voilà arrivées à pied d'œuvre. Elles essaient par tous les moyens de faire rentrer cet immense papillon. Rien à faire. Et je te le retourne. Et d'abord la tête, ça rentre, puis ça cale... On te le retourne. On essaie la queue en premier, ça n'a pas plus de succès. Et elles restent là accrochées avec leur lourde proie, attendant un miracle. Pendant ce temps, d'autres fourmis viennent les aider puis s'en vont, déconvenues. On dirait qu'elles attendent un miracle ou un ordre venu des entrailles de leur fourmilière. Les minutes passent et nos braves fourmis sont toujours à l'entrée de leur nid. Il y a bien cinquante minutes que je les examine. Comment vont-elles faire? Que vont-elles faire? Abandonner le papillon grand et gras ou trouver un moyen? Je fais des paris avec moi-même... Puis le miracle a lieu. Des fourmis nouvelles arrivent en renfort et commencent tranquillement, sans se presser (on n'est jamais pressé, quand on est fourmi), à découper le papillon. Hop! les pattes sont vite coupées et disparues dans le trou. Puis la tête. On coupe aussi chacune des deux ailes, mais les ailes ne rentrent pas et ne doivent de toute manière pas être très vitaminées. On lâche les ailes qui tombent ingénuement comme deux graines d'érable jusqu'à terre, un mètre plus bas, ou comme deux feuilles d'érable rougies par l'automne et tournoyant sous une brise légère. Et voilà! Puis le précieux chargement du corps du papillon finit à son tour par entrer dans le mur de briques. La belle aventure dura soixante minutes bien comptées!

Ma seconde histoire plus dramatique avec des fourmis eut lieu à Lemfu trois ans plus tard, chez Michel et Dany Fossaert. C'était un couple d'amis, jeunes professeurs et jeunes mariés. Ils occupaient la maison voisine des Colpaert. Or un soir, alors qu'ils étaient couchés, Dany se réveille et dit à son mari : « Michel, je sens quelque chose sur le lit ». « Mais non, répond Michel en se rendormant, tu

as rêvé. » Un peu plus tard : « Michel, je t'assure, il y a quelque chose sur notre lit! » Michel se lève et va chercher sa lampe de poche, car à Lemfu nous n'avions plus de courant électrique à partir de 22 heures¹. Donc Michel se lève, promène le faisceau lumineux de ses puissants rayons tout aussi lumineux. Et là, ils ont vu! Non pas une, ni dix, mais cent, voire mille petites fourmis qui se baladaient sur les draps blancs du lit défait (pourquoi défait, le lit? Je veux des faits! Passons, passons.). Des fourmis noires sur les draps blancs, allant, venant comme des promeneurs par une nuit lunaire sur un grand lac enneigé. C'est bien visible, nom d'un chien! Horreur, une colonne de fourmis avait envahi la chambre! Mais d'où venait-elle, cette cinquième colonne? Où allait-elle? Michel et Dany ont vite pris leurs cliques et leurs claques et sont partis sans demander leur reste chez leurs voisins, les Colpaert, pour leur demander l'hospitalité pour une nuit. On verrait bien le lendemain.

Le lendemain, on a tout vu. Et là je prends le relais du témoignage. D'auditif, je deviens un témoin visuel. Et je vois une énorme colonne de fourmis, un long et large ruban noir et souple qui vient du jardin avant, passe par une énorme vasque de fleurs sur la terrasse d'entrée, pénètre dans la maison par le mur de la façade avant, monte ce mur jaune, disparaît sous le toit, se retrouve à un ou deux endroits dans la maison et ressort tranquillement par derrière pour se perdre dans la nature et la brousse. Cette colonne de fourmis avait à peu près quinze à vingt-cinq centimètres de large et probablement des centaines de mètres de long. Tout bien réfléchi, il est plus que probable que la longueur devait plus être de l'ordre de trois, cinq ou dix kilomètres puisque cela dura trois jours!

Les fourmis sont en rangs serrés et touchent leurs voisines de devant et de côté. Sur les bords de cet énorme ruban qui marche : des soldats. Ils ont la tête et les pinces beaucoup plus grosses que leurs congénères et ils avancent au même rythme, mais protègent les côtés du ruban. Ces fourmis noires pouvaient avoir entre un et deux centimètres et les soldats, facilement deux. Si vous preniez un bâton pour gratouiller et amener du trouble dans la colonne, aussitôt le bâton était pincé par une vingtaine de fourmis-soldats qui s'accrochaient au malheureux bâton et ne le lâchaient plus. J'ai remonté la colonne sur quelques dizaines de mètres dans le chemin et les herbes. Elles passaient par le chemin qui arrive au Tanu, avec ses cinq ou six maisons pour Européens. La vitesse de cette colonne est celle d'une fourmi en marche. J'évalue qu'en une minute, elle pouvait progresser de deux mètres. Cela fait quand même à peu près cent mètres à l'heure. Mais cette vitesse reste une estimation. Je me tenais bien prudemment à une certaine distance de la colonne. Si avec mon bâton, je voulais perturber leur marche inexorable, je grattais avec le bâton comme si je coupais la colonne, plusieurs fois. Aussitôt, la partie arrivante s'étalait comme une tache d'huile, s'élargissait. De vingt centimètres, ma colonne arrêtée s'élargissait jusqu'à un ou deux mètres. Les fourmis perturbées dans leur recherche olfactive ne retrouvaient plus leur chemin, cherchaient, se rencontraient, se faisaient des petits salamalecs avec leurs antennes, allaient voir ailleurs... Certaines fourmis marchaient dans tous les sens, vraiment déboussolées. Pendant ce temps, la queue de la première partie de la colonne disparaissait de l'horizon visible, et petit à petit la tache de fourmis au sol à mes pieds s'agrandissait. Puis, voilà que des fourmis

¹ Remarque importante pour Anagnosophile : lorsque j'ai dit plus haut que j'avais été témoin de toutes ces anecdotes que je rapporte, on comprend bien qu'en la circonstance, je n'étais pas témoin oculaire de cette partie de l'anecdote qui se déroule dans la plus stricte intimité de la chambre à coucher du jeune couple. Un peu de respect quand même!

éclaireuses avaient retrouvé les traces olfactives de la colonne précédente et communiquaient la bonne nouvelle à toutes. Peu à peu, la colonne repartait à la poursuite du segment précédent que le méchant Bonsang avait coupé. Comique, mais super! Je dirais que l'intermède pouvait avoir duré cinq minutes, pas plus, avant qu'elles retrouvent leur chemin. Quand dans les herbes ou sur le chemin il y avait une petite rigole ou une flaque d'eau, les fourmis s'accrochaient les unes aux autres de manière à former une passerelle sur laquelle les autres fourmis pouvaient avancer,

Je frémissais en pensant que ces fourmis bouffaient tous les insectes qu'elles rencontraient. On a même raconté des histoires de petits bébés qui ont ainsi été tués par des colonnes de fourmis. En tout cas, ici chez les Fossaert cela a duré deux ou trois jours! Imaginez le nombre de ces bestioles qui déménageaient. Le sous-toit, comme tous les sous-toits de nos maisons à Lemfu, généralement occupé par des chauves-souris qui sortaient le soir vers six heures, avait été vidé de ses occupantes. Non pas qu'elles se sont enfuies mais que, plus probablement, elles ont été avalées par la gent formique! Un détail encore, pour vous dire qu'il n'y a rien qui peut arrêter un peuple de fourmis en périple. Je vous ai dit que les deux gros vases extérieurs, normalement garnis de beaux et grands cannas, étaient remplis de ces fourmis visiteuses. Ça grouillait comme un gros bouillon de fourmis noires à l'intérieur de ces urnes. On y a versé de l'essence, on a mis le feu! Belles flammes en vérité, ça grésillait. Les deux vases étaient devenus des urnes funéraires. Eh bien deux ou trois heures après, c'est comme si rien ne s'était passé, comme si on avait chanté *Malbrough* : les deux vases grouillaient à nouveau, remplis de fourmis noires qui allaient leur chemin, car leur chemin passait par ces deux grandes urnes.

Un fameux mangeur de *bilulus* : le caméléon

Voici un phénomène de l'Afrique. C'est un animal très doux et très doué. S'il y avait des Olympiques chez les reptiles, il remporterait plusieurs médailles d'or, mais pas en vitesse, quoique, quoique du côté de sa langue... Il est en effet extrêmement intéressant à bien des égards, voyons plutôt :

Ses yeux d'abord sont deux minuscules trous ronds perchés comme deux petits cratères au sommet de deux petites pyramides situées de chaque côté de la tête. Mais ce qu'il y a de comique et de prodigieux, c'est que ces deux cônes pyramidaux extrêmement mobiles pivotent dans tous les sens de manière absolument indépendante l'un de l'autre, si bien que le cher Léon Camé voit au même moment deux spectacles tout à fait différents. Il peut aussi bien voir ce qui se passe à sa gauche en même temps que ce qui se passe à sa droite, ou regarder devant lui et derrière lui en même instant. C'est prodigieux.

Sa langue n'est pas moins étonnante. D'abord quand je vous aurai dit qu'il la garde enroulée au fond de sa gueule, mais qu'elle est plus longue que lui et qu'il peut la sortir en une fraction infinitésimale de seconde. Cela doit être de l'ordre du centième ou du millième de seconde, un peu comme une balle qui sort d'un revolver : on ne la voit pas et on ne l'entend pas non plus, contrairement cette fois au projectile sorti de l'arme à feu. Alors ne demandez pas à la mouche déjà rapide de la voir avec ses yeux à facettes et de s'envoler avant que cette langue ait fondu sur elle! Trop tard, elle est prise par la masse gluante et visqueuse qui se trouve au bout de cette langue. C'est donc bien une massue avec

un vrai pot de colle lancé à toute allure. Que voulez-vous que la plus petite mouche ou le moindre vermisseau fit contre un tel projectile tellement gluant et lancé à telle vitesse? Tout ce que je vous dis est suffisamment montré aujourd'hui par tous les documentaires vidéo sur la nature. Et de plus notre professeur de sixième latine, le père Émile Somers en avait un, et avait scientifiquement mesuré cette langue en utilisant simplement une règle marquée en centimètres et une pauvre mouche qui servait d'appât. Son caméléon devait mesurer une bonne vingtaine de centimètres et la langue dépassa les trente! Hein, quand je vous le disais qu'il était formid, ce cher Léon...

Troisième point étrange chez cet animal, ce sont **ses quatre pattes**. Tout bon lézard qui se respecte possède quatre pattes. Bon, ici aussi, jusque-là rien d'anormal. Et à chaque patte de lézard correspond un groupe de quatre ou cinq doigts étalés un peu comme la main humaine, vous voyez. Eh bien ici pas du tout. Comme le caméléon est arboricole et qu'il désire saisir au mieux les fines branches sur lesquelles il évolue, il possède au bout de chaque patte deux énormes appendices opposés comme les ailes d'un V, en forme de deux petites mains. Sur chacune d'elles, il y a deux doigts d'un côté et trois doigts de l'autre, avec griffes. Ces deux appendices agissent comme de fortes pinces, et comme il se déplace très lentement, on peut tout à loisir admirer ces instruments, un peu comme les deux parties de la main humaine : d'un côté le pouce et de l'autre les autres doigts, mais ici les deux moignons sont sensiblement de grosseur égale et ne se divisent en doigts qu'à la fin, là où sont les griffes. Étrange et efficace.

Les mouvements du corps, lorsque se déplacent messieurs Kham et Léon, sont d'une lenteur extrême, voire même hésitante. Il avance une patte, puis s'objecte. « Avancerai-je cette patte? Oui... », dit-il, et il l'avance. « Non », se reprend-il aussitôt, et il la retire, réfléchit un moment, la patte suspendue en l'air sans bouger, puis recommence une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce qu'il soit bien certain qu'il faille avancer la susdite patte. Bon, en voilà toujours une qui est avancée. Mais le problème recommence avec la patte suivante : « Dois-je avancer cette seconde patte? Sapristi, quel problème! Oui? À moins que non? Peut-être? Essayons encore... » Et la deuxième patte à son tour vient de faire un pas. Pendant tout ce temps qui dure des secondes, le corps entier est pris de mouvements lents et répétitifs d'avant et d'arrière. C'est une nouvelle démarche de sénateur, ce n'est même plus la valse-hésitation, c'est le tango des escargots! Et ses yeux eux, ne perdent pas un instant pour observer, épier, surveiller tout alentour : deux petites coupoles d'observation en ronde constante, comme deux phares dans la nuit du haut de deux tours de guet dans l'enceinte d'une prison.

Cinquième sujet d'étonnement : **la queue**. Elle est préhensile et se roule en rond de fougère que c'en est beau à voir. Mais lui, qui se promène de son train de caméléon-sénateur, avec ses pinces-pattes et ses yeux inquisiteurs, a encore besoin d'un adjuvant supplémentaire pour bien se retenir à toute brindille qui passe par là : sa queue s'approche et s'accroche et se love tel un petit boa à tout bois complaisant.

Enfin, mais ça tout le monde le sait, le plus extraordinaire chez cet animal singulier c'est évidemment la possibilité qu'il a de **changer de couleur** selon l'ambiance colorée dans laquelle il se meut. Mais

attention, cela ne va pas aussi vite que l'on aimerait le croire, et cela n'est pas non plus un changement radical de coloration.

Parlons de sa couleur de base. Pour l'espèce la plus commune, sachez que j'ai eu l'occasion de l'observer et de bien la connaître, puisque nous en faisons même une sorte d'élevage à Bukavu, dans des boîtes de quinine. Nous les transportons aussi dans les poches de nos chemises sans autre forme de procès, quand nous ne les gardions pas directement en main ou sur nos épaules, comme un petit singe bien sage. Mais il fallait éviter les questions des surveillants quand on allait en classe avec eux! Donc, nous les avons bien connus...

L'espèce en question était au départ, je dirais sur terrain neutre, de couleur verte, un beau vert clair. Il suffisait de poser Léon sur une feuille bleue pour que lentement mais sûrement son vert devienne bleu. Non pas le même bleu que la feuille, mais c'était plus rapproché que son vert initial. Il passait aussi facilement vers un brun rouge. Certaines couleurs étaient nettement plus difficiles à obtenir, comme le jaune ou le chocolat bleu pâle. Et quand on essayait avec des éléments bicolores, striés ou carrément bariolés, je vous le dis franchement, Léon y perdait son latin et ses couleurs, Il prenait la mouche, se renfrognait dans son vert de fait et buvait son verre de lait. Non ce n'est pas vrai : il ne buvait pas de lait. Je ne sais d'ailleurs plus comment on les nourrissait, à part les mouches... Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils n'attrapaient ni la rougeole ni la jaunisse pour nous faire plaisir!

Et voilà tout ce qu'on peut dire sur ce petit animal doux, silencieux, discret, insolite, bonhomme et lent – exception faite de la sortie de sa langue! Tout le contraire d'un lézard normal, fugace, rapide et qui perd la queue dès qu'on essaie de l'attraper.

Ultime remarque concernant son nom : je me demande toujours pourquoi on l'appelle caméléon, car il ne tient manifestement ni du chameau (*camelos* en grec), ni du lion (*leo* en latin). Et si certains vous disent qu'il blatère comme le chameau et qu'il a une grosse crinière comme le lion, ne les croyez pas.

Botanique africaine

Si l'Afrique grouille de vie, à partir du témoignage des insectes, cela reste aussi vrai à partir de toute la flore et je n'en veux pour preuve que ce spectacle étonnant : sur une route, je ne sais plus laquelle dans le Bas-Congo, venaient d'être plantés des gros poteaux pour une voie électrique ou pour une liaison téléphonique, peu importe. Ces poteaux étaient des beaux fûts d'arbres longs, droits et assez épais, un peu comme nos poteaux téléphoniques au Québec. On leur avait coupé toutes les branches, ils étaient bien élagués, bien droits et plantés en terre comme il se doit. Eh bien, croyez-le ou non, ce n'est pas un, ni deux, mais dix, mais vingt de ces poteaux qui après quelques mois, sans crier gare, s'étaient refait quelques racines, pour revivre et nous sortir de belles branches. Incroyable résurrection. C'est ça aussi l'Afrique!

Voici quelques plantes assez particulières, au hasard de mes réflexions :

- Le bambou : un massif de bambou peut être très grand (15 mètres sur 20, et une douzaine de mètres de hauteur), mais c'est un repaire de serpents. Le bambou est source de poil à gratter, mais

donne des poteaux d'une grande souplesse qui servaient, sur les épaules de deux hommes, à porter des lourds fûts remplis d'eau. Évidemment, il y a aussi la fameuse canne à pêche et les lattes pour la construction de cases. Très solide et quasi inaltérable. Les plus gros bambous ont 15 mètres de long et 15 cm de largeur à la base. Comment dis-tu, Anagnosophile? Tu me demandes comment il est une source de poil à gratter? Ne sois pas si pressé, j'allais te le dire. Voici : la tige de bambou, comme certaines fleurs, pousse à partir d'un groupe de feuilles dont elle émerge. Eh bien à la base de ces feuilles, il y a comme un petit gazon, un fin duvet noir. Ce sont des tout petits poils qui se détachent facilement et constituent une véritable torture pour ceux qui en sont victimes. On m'a affirmé aussi que c'était une arme pour tuer des animaux, comme les chats. En mélangeant ces poils à des boulettes de viande, on arrivait à tuer le chat trop gourmand! Incroyable, mais vrai!

- Le *kelekele* : ce sont des lianes très souples et très solides, donc très ligneuses. Elles pouvaient être coupées et recoupées dans le sens de la longueur, pour en faire quasi des cordes servant à lier n'importe quel paquet. Quand les menuisiers du poste de Basoko nous ont fabriqué des arbalètes, c'est le *kelekele* non effilé et gros de deux centimètres de diamètre qui servait pour l'arc à tendre, et c'est encore du *kelekele* coupé en ruban qui servait de corde pour tendre l'arc et envoyer la flèche. Astrucieux! Beaucoup de paniers étaient faits en lanières de *kelekele*.
- Le raphia est une fibre blanc paille tirée du palmier raphia. Très fine, très souple et très résistante, comme un ruban de soie, on pouvait l'utiliser comme ficelle, mais elle était particulièrement intéressante comme paille pour remplir les taies d'oreiller. Elle est très résistante et très légère. J'ai conservé un oreiller fait de raphia pendant une trentaine d'années.
- Le chanvre est une plante dont les Congolais faisaient habilement des grosses cordes, genre lassos. Je ne sais si l'agave-cactus sisal est de la même famille.
- Le balsa, bois blanc plus léger et plus mou que le bouchon est utile surtout pour construire des modèles réduits, des jouets...
- Le wengé, arbre foncé extrêmement dur pour la belle menuiserie. Pour en faire de l'ébène, il suffisait de le cirer avec du cirage bien noir, ce que faisaient beaucoup d'artisans avec différents bois très durs. Nous avons un salon et quelques sculptures en wengé.
- Le papayer, petit arbuste qui donne la délicieuse papaye et dont le suc blanc donne la papaine.
- Il y a des buissons : le pilipili, le cotonnier, le caféier, le paddy qui donne le riz. Des fleurs admirables : le bougainvillier aux magnifiques fleurs rouges ou mauves, les cannas, ces grandes fleurs jaunes, rouges, orangées très décoratives, aux larges feuilles. On en avait beaucoup dans nos jardins.
- Je pense aussi aux citronnelles que l'on plantait dans des grandes vasques extérieures ou dans des haies. Ce sont des touffes d'herbes très hautes, très coupantes et terriblement odoriférantes – bonne odeur de citron garantie. Mais attention, ces belles herbes vertes et bien dures coupent comme des couteaux!
- Attention, le bananier, qui a de très grandes et larges feuilles pouvant facilement faire deux mètres de long sur 80 centimètres de large, qui sont d'une texture plutôt rafraîchissante et dans lesquelles

on emballait toutes sortes d’aliments préparés comme le manioc, eh bien ce bananier n’est pas un arbre, mais une plante que l’on peut couper d’un coup de machette.

- L’arbre du voyageur (de son vrai nom le ravenala) appartient à la même famille, avec ses feuilles très larges dont Christian et moi faisions des drapeaux. Vous devez aller voir le dessin ou la photo dans le dictionnaire ou sur internet, vous verrez quel bel arbre c’est, un grand éventail très décoratif... On l’appelle arbre du voyageur parce que l’eau de pluie se conserve dans la commissure des branches en éventail parfait. J’ai goûté, mais il faut dire que l’amertume – et même le goût fétide – de cette eau stagnante ne permet au voyageur assoiffé d’en boire que le strict nécessaire pour faire des réserves. On ne sait jamais, des fois qu’il voudrait repartir en voyage... Bref, on ne peut pas dire qu’on va prendre l’apéro quand on s’approche de son feuillage. On l’appelle du nom scientifique de ravenala.. C’est sans doute le plus bel arbre pour la décoration. Il y en avait plusieurs chez les sœurs à Basoko.
- Il faudrait encore dire un mot du paspalum. C’est une herbe rêche et coriace qui se reproduit par rhizomes, recréant de nouvelles racines à partir de ses propres tiges au bout d’un certain temps.
- Le manguier a une forme particulière : une grosse boule, et plus haut une plus petite boule de branches qui se cassent facilement : attention à ceux qui y grimpent pour aller cueillir un des meilleurs fruits au monde, la mangue. Bel arbre décoratif pour les allées.
- L’oranger, beau grand arbre dont le parfum embaume et enivre tous les environs pendant les deux à trois semaines que dure la floraison chaque année.
- L’eucalyptus, haut et odorant.
- Les palmiers, évidemment. Plusieurs sortes. D’abord le palmier éléis qui nous donne un ou plusieurs régimes de noix de palme, desquelles on extrait l’huile de palme, et la noix palmiste dont on fait entre autres du savon. Il y avait des usines HCB (Huileries du Congo Belge) notamment à Elisabetha dans le territoire de Basoko. C’est de la pulpe de ces fruits qu’on extrait la fameuse *mwambe*, excellente comme base de repas. Avec la tige centrale de ses feuilles, les indigènes font des balais. Il y avait aussi le palmier cocotier, avec les noix de coco. Il est beaucoup plus haut que l’éléis et son tronc est nettement plus lisse. Le palmier du voyageur, lui, ressemble à un rewanala avec son éventail de feuilles.
- Le rauwolfia, plante cultivée pour ses propriétés médicinales¹; le quinquina, dont on tire la quinine et d’autres produits.

Je pense encore à divers produits tropicaux : la papaine (suc de la papaye); le café robusta (Uélé, chez oncle Jacques) et arabica dans le Kivu, plus élevé, plus froid; le coton, le riz (ou paddy), riz non décortiqué; l’arachide qui est une racine; le maïs, bien connu au Québec sous le nom de blé d’Inde, délicieux cuit à l’eau, mais encore meilleur rôti sur les braises; la canne à sucre que l’on retrouve un peu partout, et qui sert bien sûr à faire du sucre, mais dont nous mangions volontiers quelques

morceaux bien sucrés (ce doit être de la même famille que le bambou, je pense). Pour vous en rendre compte, laissez-vous couper et offrir un morceau par un Congolais. Cela se croque, se malaxe et on recrache les fibres dont on a extrait tout le suc (ou le sucre? ...disons le suc sucré). Oui, cela vous sucre le bec, comme on dirait au Québec.

Les fruits au Congo sont plus nombreux que dans nos pays tempérés.

- D’abord, je vois la grande famille des agrumes divers dont les excellentes limes.
- Ensuite, faisons place aux 99 sortes de bananes, dont la *kitika*, la banane naine – la meilleure –, la grosse banane rouge, plus fade, et la banane plantain que les indigènes cueillaient encore verte, cuisaient légèrement et consommaient comme leur pain.
- Les ananas juteux : pas de graines, mais on repique le dessus.
- Les mangues en abondance à Basoko. Leur goût de térébenthine est indéniable, mais que c’est bon!
- Les avocats gras et onctueux, un délice en salade.
- Les goyaves, un fruit excellent avec des petites graines très dures.
- Les poilus (qui ont aussi un nom plus savant), un peu acidulés.
- Le mangoustan, mon préféré, venait d’Indonésie je crois, et je n’en ai rencontré qu’à Kisantu, car le frère Gilet, il y a des années, avait planté des mangoustaniers dans son jardin botanique. Il se présente de façon extrêmement originale. On coupe la peau, genre écorce en carton, et on découvre à l’intérieur deux, trois ou quatre noyaux enrobés de chair blanche. On met directement ce noyau enrobé en bouche et l’on avale le succulent jus tiré de la chair fibreuse. Lecteur, excuse l’image qui suit, mais sache qu’on a très nettement l’impression d’avoir une couille en bouche. Ça, c’est la consistance physique, mais le goût! Raffiné, succulent, disons-le : divin! Si la fameuse pomme qu’Ève donna à Adam eût été un mangoustan, j’aurais tout pardonné à Ève. C’est peu dire!

Au Congo, nous avions une poire avec noyau et une prune avec pépins! J’ai oublié le nom de la poire en question, elle était rose et blanche et on pouvait manger la peau, comme une poire des pays nordiques. De grosseur, de forme et de consistance, elle ressemblait vraiment à une poire. Quant à la prune, que nous appelions prune du Japon, elle était oblongue et ressemblait à une prune pointue d’un côté. On ne mangeait pas la peau. Pour la déguster, on coupait la petite pointe supérieure et on avalait l’intérieur en comprimant le fruit avec la main. La chair acidulée était assez liquide et remplie de pépins qui s’ingurgitaient avec le reste. Très bon.

Transport

Il n’y avait généralement pas de garage ni de mécanicien à la porte d’à côté, alors c’était le système D ou la débrouille collective. Une fois, durant un long voyage en camionnette, une pierre avait percé notre réservoir d’essence. Heureusement, nous avions une réserve avec nous : un petit fût de 50 ou 80 litres. Le boy-chauffeur, tous les 15 ou 20 kilomètres, devait aller sous la camionnette, remettre du savon sec sur le petit trou pour colmater le réservoir percé, et on refaisait le plein sur place avec notre

¹ Voir l’anecdote des deux frères Demilde à Lemfu, au chapitre 20.

réserve. Les pleins d'essence se faisaient souvent à l'aide d'un tuyau de caoutchouc. On siphonnait, en aspirant jusqu'à ce qu'on ait la bouche pleine d'essence. Alors, on recrachait cette essence non désirée en pinçant le bout du tuyau que l'on plaçait rapidement dans l'entrée du réservoir de la camionnette. On relâchait nos doigts qui obstruaient l'arrivée de l'essence et celle-ci se mettait alors à couler dans le réservoir qui se remplissait tout seul. Combien de fois, en ai-je recraché de l'essence, après avoir ainsi aspiré!

Et combien de fois, ai-je réparé des roues crevées! Surtout quand j'étais prof. Je n'avais pas un boy-chauffeur avec moi. D'ailleurs je ne faisais pas de la brousse, comme mon père. Une fois à notre petit village de Kinsosa à Kisantu, quand j'étais jeune prof, pour faire 200 mètres j'ai eu trois pneus crevés! Pourquoi? Des pneus pas trop vaillants et des clous en masse sur la route. Il faut garder son calme : c'est ça l'Afrique.

Tant que nous sommes sur la route, sachons que souvent elle était formée de deux voies de roulement avec un petit monticule herbu au milieu. C'étaient deux grandes lignes claires qui se perdaient au tournant de l'horizon. Il y avait énormément de papillons qui se faisaient écraser sur la calandre de nos voitures ou camionnettes, parfois des oiseaux se retrouvaient là aussi, à l'étape. Plus rarement, il nous arrivait d'écraser une poule lorsque nous traversions les villages. Ces bêtes sont vraiment idiotes. On les voit, elles hésitent, nous voient venir, restent sur le bord, puis au dernier moment se jettent sous nos roues, alors qu'il est trop tard pour freiner. Et parfois, elles sont suivies d'une nichée de poussins! On continuait de rouler. Que faire? Plus rarement, mais régulièrement c'est un chien qui nous tombait sous la roue. Et là il valait mieux, après l'Indépendance lorsque les Noirs ont pris un peu plus d'autonomie à notre endroit, il valait mieux ne pas s'arrêter. Il m'est même arrivé lorsque j'étais jeune prof de tuer un cochon, et une autre fois une chèvre!

Durant la colonie, les ponts étaient souvent l'obligation de freiner, car en pleine brousse ce n'étaient que quatre ou cinq planches qui reliaient les deux bandes de roulement dont j'ai parlé. Il fallait bien viser. Et près des villages, à côté de ces ponts, nos regards curieux d'enfants s'arrêtaient parfois sur un groupe d'indigènes occupés à se laver. Souvent des hommes, rarement des femmes, mais jamais les deux sexes ensemble. Ils étaient cinq, six, dix tout savonneux et complètement nus. Le Noir est propre! Le même savon était partagé entre tous et servait aussi de shampooing. Ils utilisaient comme brosse à dents une baguette dont un des bouts avait été écrasé au marteau pour en séparer les filaments, comme des poils.

Parlant de pont, il nous arrivait aussi bien sûr de croiser des rivières plus importantes, où un pont plus solide et plus grand avait été construit avec des matériaux durables. On a vu se multiplier après la guerre les restes de l'armée américaine. C'étaient des ponts métalliques qui faisaient un bruit curieux lorsqu'on les traversait. On les appelait les ponts Bailey (et je garantis l'orthographe, car je viens de vérifier sur internet). Ou bien il n'y avait pas de pont, et on devait emprunter les services d'un bac, un bateau traversier manœuvré soit avec des rames, soit avec moteur, parfois relié à un câble qui l'empêchait d'être emporté par le courant. Lorsqu'aucun câble ne retenait le bateau et que le courant était un tant soit peu puissant, les payeurs faisaient toujours un grand détour, en commençant par nous emporter en amont pour traverser avec vigueur le centre tumultueux du courant, puis ils

manœuvraient sur le retour avec le courant pour accoster au bon endroit. C'était un fameux exercice. À Basoko, pour aller à Bandu et Élisabetha, nous devions traverser une partie du confluent (sorte d'estuaire) de l'Aruwimi sur plus de deux kilomètres, et il fallait compter entre deux et trois heures de bac, avec sept ou huit très grandes pirogues et une quarantaine de payeurs qui chantaient en ramant. Mais souvent, pour une centaine de mètres de largeur, cela prenait une demi-heure.

À ce propos, je ne peux m'empêcher de vous expliquer ici le système breveté de transport africain. Comme il n'y a pas d'autobus, et encore moins de train ou d'autre moyen de transport en commun pour desservir les postes de brousse, ce sont les camions vides, à moitié vides ou bien remplis de marchandises, peu importe, qui font le transport des personnes moyennant une redevance minime. Mais là-bas, quand une *mama* va voir sa famille, se rend au marché ou va à l'hôpital, elle prend avec elle son ou ses derniers-nés, surtout si elle les allaite toujours, parfois des poules et des chèvres, et pourquoi pas tout un régime de bananes, car les déplacements sont de petits déménagements temporaires.

Alors imaginons une femme qui monte sur un camion avec armes, bagages et enfants. Elle paie sa part et le camion part. Et les vingt ou trente passagers qui sont avec elle à l'arrière chantent. L'Africain chante toujours. Mais nous sommes en saison des pluies et le camion s'embourbe. Cela arrive fréquemment. Ou le camion crève un pneu et n'a pas de rechange. Alors le camion est immobilisé jusqu'à ce que le boy-chauffeur, qui fera du stop sur un autre camion, soit revenu avec un pneu réparé, ou jusqu'à ce que le chauffeur et son boy-chauffeur aient coupé les branches nécessaires, ou aient attendu assez longtemps – un jour, deux jours, trois jours – pour que le poto-poto (la boue) sèche et que le camion soit dégagé. Mais si un autre camion passe, pensez-vous que les voyageurs vont changer de véhicule? Jamais! Ils ont payé le premier, ils lui font confiance et ils attendront trois jours s'il le faut sans lever le petit doigt pour aider leur chauffeur. Ce n'est pas leur problème. Ça, c'est l'Afrique et tout le monde est heureux.

Poto-poto

Je viens de voir dans le dictionnaire *Larousse 2000* le mot poto-poto ainsi orthographié (pourquoi est-ce que Corel me le souligne en rouge comme s'il était fautif ou inconnu?). Et je lis : *Poto-poto n.m. inv. (du nom d'un quartier de Brazzaville), Afrique. 1. Boue, vase, sol boueux. 2. Boue séchée servant à construire les murs.* La définition est la même dans le dico 1989, mais le mot n'était pas entré en 1975 (je n'ai pas d'autres *Larousse*).

Voilà ce que j'ai lu et je suis étonné. Non par les deux définitions, qui correspondent exactement à ce que j'en comprenais. Les murs en pisé des cases indigènes dans les villages de brousse sont bien fabriqués avec du poto-poto. C'est vrai. Vraie aussi la boue qui embellissait les routes dans les creux de terrains, là où parfois passait un ruisseau ou un caniveau débordant après un orage, là où les camions et les voitures s'étaient enlisés et avaient essayé diverses manœuvres pour s'en sortir, et où d'autres arrivés plus récemment avaient essayé, mais en vain, de contourner ceux qui y restaient prisonniers, et qui pouvait constituer une délicieuse couche dans laquelle on s'enfonçait jusqu'aux cuisses en risquant

d’y perdre ses savates¹... Toute cette... mélasse s’appelait bien du poto-poto. C’est très vrai. Mais je reste étonné de deux choses : qu’on dise que cela vient de Brazzaville, alors que c’est une réalité dans toute l’Afrique centrale, en lingala, en swahili, en kikongo et sans doute dans d’autres langues... et cela depuis que je m’en souviens, c’est-à-dire vers 1948. Eh oui, le mot devait certainement exister depuis belle lurette. Je soupçonne cette réalité d’avoir existé et eu un nom avant même que Brazzaville ne devienne la capitale du Congo français, comme on disait un peu péjorativement (le petit Congo, comparé à l’autre, le nôtre, le grand, le vrai... mais là je m’emballe). Une autre source d’étonnement, c’est l’orthographe : poto-poto qu’il ne faut surtout pas prononcer comme s’il y avait une théorie de poteaux. En fait, on ne prononce presque pas le deuxième o, et pas du tout le quatrième. On disait *potopott* en un mot... voilà. Et maintenant après avoir pataugé, trempé et détrempé, allons nous laver!

Saison sèche, saison des pluies

Quelques mots sur les fameuses saisons des pluies et saisons sèches, grandes ou petites... En fait, c’est assez indéterminé d’une manière générale. Je dirais que selon les endroits :

- ou bien il n’y a pas de saison sèche, c’est le cas de la cuvette centrale et de la forêt équatoriale où il pleut tous les jours et où il fait chaud et humide toute l’année;
- ou bien il y a deux saisons nettement distinctes. À la saison sèche, il ne pleut pas, mais il fait plutôt gris et nuageux. On voit moins le soleil, et d’une manière générale c’est la saison la plus fraîche des deux. C’est la saison sèche, ce n’est pas la belle saison, car les arbres près des routes sont gris de poussière. À la saison des pluies au contraire, tout reverdit. Il pleut en moyenne une fois par jour et les pluies sont souvent torrentielles. D’ailleurs en lingala, « il pleut » se traduit *m’bula abeti*, ce qui signifie littéralement « la pluie frappe »! C’est bien la preuve de la force des ondées. Le soleil vient ensuite pomper toute la pluie précédente. On trouve facilement des routes poussiéreuses, même à la saison des pluies, qui est la plus chaude des deux.

Enfin, il y a des zones où on distingue quatre saisons qui se succèdent : petite saison des pluies, petite saison sèche, grande saison des pluies et grande saison sèche. Les deux premières durent cinq à six semaines et les deux grandes durent facilement quatre mois.

Je dirais qu’il y a deux choses essentielles à retenir pour les régions où il y a des saisons sèches, c’est que 1) la saison sèche est plus froide, plus poussiéreuse et moins ensoleillée, et 2) ne me demandez pas quand c’est la saison des pluies ou quand c’est la saison sèche. Je vous répondrai que cela varie énormément selon les endroits, et normalement c’est le contraire au sud de l’équateur par rapport au nord.

Les pluies en Afrique sont souvent fortes. Il pleut à verse, si bien que le lingala ne connaît pas l’expression la pluie tombe « *mbula atumi* », mais l’expression la pluie bat « *mbula abeti* ». C’est une preuve que la pluie est forte et que les idiomes linguistiques sont parfois étonnamment différents.

¹ Vous lirez d’autres délicieuses anecdotes à ce sujet à la fin du chapitre 20.

Au chapitre 20, sur Lemfu, et au chapitre 14 sur Watsa vous lirez quelques belles explications supplémentaires par rapport à la pluie. Suspense, il ne faut pas tout révéler maintenant!

Les mœurs

L’Africain est une personne très penchée sur son passé. Les ancêtres sont bien importants. Et aussi les notables du village. Ce sont des personnes pleines d’expérience qu’on écoute! Les vieux *tatas* sont beaucoup plus respectés chez les Noirs que chez les Blancs. La famille au sens large a aussi beaucoup d’importance. Jamais en Afrique un membre de la famille ne sera laissé dans le pétrin. Même un membre lointain, et cela peut peser lourd sur ceux qui travaillent. Le salaire d’un membre de la famille sera partagé entre tous ceux qui sont dans le besoin. C’est beau, cette solidarité, mais cela coupe les ailes à l’ambition personnelle et cela favorise un certain laisser-aller de la part des paresseux...

Matriarcat et mariage

Le mariage coutumier africain et les tabous – les interdits – en matière de mariage sont très complexes. Le père Van den Drisshe, jésuite et prof de morale mais aussi sociologue au grand séminaire de Mayidi et que nous avons bien connu en 1963-68, faisait des conférences et en apprenait plus aux Noirs eux-mêmes que ce que ceux-ci en savaient, car ils se perdaient dans ces notions parfois bien compliquées sur les mœurs conjugales dans le système matriarcal, tel qu’il existait dans cette région de Kisantu et Lemfu. Ce système, appelé aussi matrilineaire, fait que c’est l’homme appartenant à la famille de la mère, donc l’oncle maternel et le grand-père maternel qui ont tout pouvoir sur l’enfant. Le père n’a quasi rien à dire pour ses propres rejetons, mais par contre, il aura de l’autorité sur les enfants de sa sœur. Quand on dit autorité, il ne s’agit pas de petits faits de la vie courante – viens ici, assieds-toi, mange, tais-toi. Ça, c’est le père ordinaire et la mère. Mais décider si l’enfant va faire des études, s’il doit entreprendre tel voyage, s’il doit se marier et avec qui, toutes ces grandes décisions relèvent de l’oncle maternel. Non pas le père, ni non plus la mère, qui même en système matriarcal reste inférieure et ne participe pas aux grandes décisions. Bizarre, non?

Pour la cérémonie de la dot (avec avocat) puis les fêtes, il y a là aussi des mœurs bien étranges que je vous décris brièvement. D’abord, il faut savoir que c’est la famille de l’homme qui doit apporter la dot, contrairement à nos sociétés occidentales où la jeune fille compense par une dot et un trousseau les dépenses que son futur a faites en matière d’éducation, en titre, en profession. Car pour un Africain, il s’agit d’acheter une femme... Alors imaginons que la fille soit en bonne santé, jeune, pleine de promesses, il est généralement reconnu qu’elle vaut beaucoup, disons dix chèvres, tant d’argent et un petit terrain situé ici ou là. Tout le monde est d’accord sur sa valeur (pour l’exemple, supposons 20 000 dollars). Mais il faut discuter. Alors de longs palabres entre les deux familles vont avoir lieu un soir, par avocats interposés.

Pourquoi des avocats? Parce qu’il ne faut pas, quand tout sera conclu, que les personnes restent avec l’impression d’avoir été insultées par tel ou telle de l’autre famille. Si bien que jamais durant les palabres les membres d’une famille ne parlent à ceux de l’autre famille. Ce sont toujours les avocats

qui font les propositions et contre-propositions. C'est bien pensé. Quand on fera la fête après les accordailles, on renverra les avocats et tout le monde sera heureux.

Revenons au palabre. Les Africains adorent palabrer. Ils y passent des nuits entières. Alors, on sait que le prix sera de vingt mille. Au début des discussions, la famille de la femme réclame donc cent mille, et la famille du fiancé ne consent à payer que deux ou trois mille. Ces positions éloignées permettent une belle discussion, or l'Africain adore discuter... Chacun pousse des hauts cris. « Mais ma fille est grande et forte, ma fille aura beaucoup d'enfants comme sa mère et sa grand-mère! » « Mais mon fils a fait ceci, mon fils ne veut pas cela... » Puis, on consent à donner un peu de lest. On se rapproche et le lendemain matin, on se tape les mains, on est bien d'accord sur le prix de la dot : vingt mille. Et immédiatement on se demande quand on fera la cérémonie du mariage.

La noce a eu lieu, la dot a bien été payée. La femme va vivre chez son mari. Mais déjà à la cérémonie du mariage, elle faisait une drôle de tête, car elle ne peut pas être contente puisqu'elle quitte son village et sa famille. Donc elle doit faire une tête d'enterrement. Mais cela est convenu. Cela ne peut pas être autrement, il n'y a là rien de grave. Puis la femme est enceinte! Alléluia!

Tout le monde est heureux. Mais dès que l'enfant est né, hop! la femme retourne chez elle, dans son village, avec le bébé, parce que maintenant qu'elle a eu un enfant, elle (et sa famille) estiment qu'elle valait plus que la dot. Alors le mari, s'il veut retrouver sa femme et l'enfant, va repayer un petit montant supplémentaire. Et la femme reviendra sagement à la maison. Cela pourra encore se faire pour le deuxième et même le troisième bébé. Vous imaginez, c'est pire qu'en Italie, c't'affaire!

Un frère en lingala se dit *ndéko*, mais cela se dit pour tous les frères d'une famille, pour les cousins et aussi pour les habitants du même village. « *Asi ndéko na ngai* » : il (ou elle) est frère de moi. « C'est mon frère » se dit pour quelqu'un qu'on estime, qui a des droits et des devoirs envers moi. Plus on vient de loin, plus le *mboka*, le village a de l'importance. Au fond, nous sommes tous un peu comme eux : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage [...] et puis est retourné [...] vivre entre ses parents le reste de son âge ». Déjà Joachim du Bellay avait appris la leçon.

Une *mwambe*

Et si nous continuions notre voyage, en se dégustant une délicieuse *mwambe*? Pour préparer une bonne *mwambe* (*mwamba*), cette espèce de plat national congolais – que peu de Congolais mangent d'ailleurs –, il faut notamment avoir le mortier (*elengi*) et le pilon (*motute*). Comment je me suis rappelé ces noms très techniques? *Motute* signifie « pas de tête », comme un pilon. Et *elengi* signifie « vouloir » ou « il veut », comme un mortier qui est fait pour recevoir. Bref. Attention, quand ces instruments en bois très dur ont beaucoup servi chez les Noirs, il n'est pas utile d'ajouter du pili-pili, car la saveur épicée sera automatiquement transmise aux mets par les instruments en bois qui gardent et communiquent tout le piquant nécessaire aux préparations que l'on y broie. Comme ingrédients, il nous faudra du riz (*Iosso*), des feuilles de manioc (*pundu* ou *saka-saka*), une poule (*sussu*), des arachides (*kalanga* ou *wende* selon les régions) grillées ou en pâte, des œufs (*mayaye*) cuits durs qui ne sont pas indispensables, des oignons, du pili-pili et bien sûr, cette succulente, cette onctueuse et parfumée sauce à base d'huile extraite

des noix de palme, qu'on appelle la *mwambe*, justement. Le tout accompagné d'une bière bien fraîche, Primus, Skoll ou Stanor, les trois marques que j'ai connues là-bas.

Pourquoi le mortier et le pilon? me demandez-vous dans votre sagesse culinaire. Il faut que vous sachiez que l'huile de palme, la *mwambe*, est la pulpe qui provient des noix de palme. Ce fruit est accroché à un régime de deux ou trois cents noix rouges, jaunes et orangées, logées dans des interstices hérissés de grosses épines. On les retire du régime, qui pèse à peu près dix à quinze kilos et compte, je dirais, entre 150 et 250 noix. Chaque noix, colorée et brillante dans des couleurs fauves, est grosse comme une prune. Il faut les écraser avec le mortier et le pilon pour obtenir cette pâte huileuse et raffinée qui servira de sauce, de liant et de bouillon aux ingrédients. On trouve à l'intérieur de chaque noix un noyau noir et très dur qu'on laissera de côté.

On utilise aussi mortier et pilon pour écraser les grosses feuilles de manioc, qui ressemblent au goût à des feuilles de vigne ou à des épinards. On les cuit d'abord à l'eau puis on en fait une pâte, comme nos épinards.

Lorsque vous avez tous ces éléments, vous commencez par cuire dans la sauce de palme les quartiers de poulets. Cela doit mijoter très longtemps à feu doux. Vous préparez le riz, puis le *saka-saka*, et vous servez avec tous les ingrédients souhaités : arachides grillées et pilées, oignons crus coupés en fins morceaux, sauce pili-pili (c'est de la *mwambe* dans laquelle vous introduisez une cuiller à café de pili-pili pilé). Parfois, nous ajoutons quelques œufs durs dans la *mwambe*. Vous pouvez servir. Il faut beaucoup de sauce sur votre assiette. Mmm, succulent! Pour les lecteurs avides et alléchés, je signale que de nos jours, la plupart des magasins de produits exotiques africains vendent des boîtes de conserve d'un litre ou un demi-litre contenant la *mwambe* déjà préparée et prête à être versée dans la casserole. Bon appétit! Ils vendent aussi le *saka-saka* dans les produits réfrigérés, mais vous pouvez le changer pour des épinards mélangés avec des feuilles de vigne. Re-bon appétit! Et n'oubliez pas une bonne bière. À votre santé!

Scarifications et autres recettes de beauté

Sur les bras, le dos, le ventre, tout le corps, le visage, les scarifications ne sont pas des tatouages, mais des dessins obtenus en incisant la peau et en y introduisant des produits destinés à infecter temporairement la plaie et en faire gonfler les lèvres lors de la cicatrisation. L'effet peut être assez terrible. Je pense aussi aux femmes-plateaux¹ et aux femmes-girafes, aussi en Ituri, avec leurs nombreux anneaux métalliques autour du cou, des bras et des jambes, anneaux qu'elles ne sont plus capables d'ôter. J'en ai vu! C'était soi-disant pour lutter contre l'esclavagisme en enlaidissant les femmes et en empêcher la vente. Mais elles semblent y avoir pris goût! Car le trafic d'esclaves est bien fini là-bas depuis belle lurette.

Je pense aussi aux Mangbetus, originaires de l'Uélé, et en particulier de la région d'Isiro (alors Paulis) : les bébés ont le crâne enserré par de très fines cordelettes pendant quelques années, jusqu'à

¹ Ce sont des femmes dont on élargissait les deux lèvres de la bouche en y insérant des ronds de bois de plus en plus grands, jusqu'à atteindre la grandeur d'une soucoupe ou même d'une assiette! J'en ai vu en Ituri et dans les régions nilotiques près du Soudan.

ce que le crâne s'allonge en forme de pain de sucre. On m'a dit que les enfants se grattaient terriblement la tête le jour où on leur enlevait la maudite ficelle. Cela fait penser tout naturellement aux petits pieds des Chinoises, mais ceci est une autre histoire, une autre époque et un autre continent.

Habitations (nos maisons et les cases indigènes)

Nos maisons unifamiliales étaient très souvent construites selon des paramètres assez constants partout dans la colonie. Elles étaient en briques et à un seul niveau (rez-de-chaussée), très souvent surélevé par rapport au jardin. Des volées d'escaliers permettaient d'y accéder par l'avant et par l'arrière, où se trouvait presque toujours la cuisine. Il n'y avait donc jamais d'étage, ni de cave ni de sous-sol. Une grande galerie appelée véranda (ou barza) en faisait le tour complet ou presque, afin d'apporter plus d'ombre à l'intérieur des diverses pièces. Le toit était souvent fait de tôle ou de chaume, très agréable, plus rafraîchissant et moins sonore lors des pluies diluviennes. Il y avait toujours des plafonds. La porte d'entrée principale était parfois double (à deux battants). Le sol était toujours fait d'un ciment très lisse, auquel on mélangeait parfois une poudre de couleur rouge, ce qui donnait à l'ensemble un aspect rouge et brillant qui pouvait même être ciré. Ce plancher en ciment permettait le nettoyage à grande eau plusieurs fois par semaine – sinon tous les jours – pour éliminer la vermine. Parfois, à l'extérieur, une bordure de ciment faisait tout le tour de la maison sur une largeur d'à peu près un mètre. Il semblerait que ce passage nu et découvert décourage les serpents qui seraient tentés de se glisser à l'intérieur par simple curiosité. À ce propos, il était bon aussi de se méfier des arbres trop proches, dont les branches trop longues ou une frondaison par trop indiscrete auraient pu servir de passerelle jusqu'à la véranda à certains ophidiens arboricoles.

Les cases indigènes étaient plutôt rectangulaires, souvent petites (entre trois et cinq mètres de large sur six ou huit mètres de long) et sans fenêtres. Celles que j'ai connues sont de construction relativement solide et sont facilement faites pour durer une bonne dizaine d'années. Au Kivu, il y en avait des circulaires que j'ai moins connues.

Pour délimiter les quatre grands murs extérieurs, on utilise quatre poteaux de coin qui sont souvent de belles branches solides ou de petits troncs bien droits. À ces montants verticaux, on ajoute les poutres de faite également importantes, puis des pieux intermédiaires qui seront complétés par d'autres pieux plus fins en ligne droite. On rassemble tous ces piquets par des lattes de bambou flexibles à l'extérieur, et on procède de la même façon à l'intérieur. Ces lattes longues de deux, trois ou quatre mètres sont reliées aux poteaux par des nœuds de *kelekele* (liane fine découpée et assouplie). On procède ainsi tout le long des murs : les piquets verticaux sont entrecroisés de lattes de bambou horizontales jusqu'à l'obtention d'une multitude de carrés de plus ou moins dix ou vingt centimètres de côté sur la paroi extérieure. Et on refait le même carreautage sur la paroi intérieure parallèle, pour ainsi faire des murs d'une dizaine de centimètres d'épaisseur. Ces carrés seront alors remplis d'un mélange de boue mouillée et de débris de paille, qui en séchant deviendra une sorte de brique séchée. C'est cela qu'on appelle le pisé. Ce terme est bien français et non indigène. Ces cases étaient parfois

peintes en blanc (à la chaux), mais généralement elles gardaient la couleur brune de leur boue de base. Parfois, mais pas toujours, on sépare une ou deux pièces intérieures par des cloisons identiques.

Le revêtement du sol n'est que la terre séchée et damée. Quant au toit, il est réparti en deux pans inclinés comme nos maisons occidentales, mais sur les lattes de bambou on pose des feuilles de palme compressées, ou parfois des graminées reliées en bottes. L'épaisseur garantit contre la pluie. Parfois ici ou là, les murs ou les pans du toit devront être refaits en tout ou en partie par de nouveaux matériaux car avec le temps, en séchant tout se racornit et laisse passer la pluie. Il est à noter que les indigènes ne faisaient pas la cuisine à l'intérieur mais toujours à l'extérieur, parfois sous un abri. Notons aussi que ces demeures étaient peu ou pas éclairées, et il y faisait toujours sombre, même en plein jour. Pensons enfin que ce n'était pas l'endroit pour y faire de la lecture, encore moins des devoirs... C'est pourquoi nos élèves du secondaire préféraient être internes, car ils avaient l'électricité dans les écoles des missions, et pas l'encombrement familial. Imaginez les petiots, enfants du primaire qui sont réduits, dans les villages, à faire des travaux scolaires en plein milieu des petits frères et sœurs, et dans la brunante qui tombe dès 17 h 30. Rares sont les Occidentaux qui songent à ces difficultés d'étude. Pas de portes ni fenêtres, sauf parfois des sortes de volets en bois.

La maison indigène était presque exclusivement nécessaire pour la nuit, ou comme protection en cas de forte pluie. On y disposait parfois d'une malle ou d'une caisse pour remiser le peu de linge et de casseroles de réserve. Il y avait parfois une porte faite d'un panneau de bois, mais cela n'était pas la règle générale. Ajoutons que le passage de la porte était souvent surélevé par un muret d'entrée qui protégeait un peu des serpents. En effet, les principaux ennemis de ces cases étaient les serpents et autres scorpions... et les termites, principaux responsables de l'obligation de se reconstruire une nouvelle demeure. Pour toute literie, ils étendaient des nattes de raphia sur le sol de terre durcie. Les lits étaient rares.

Quand j'aurai ajouté que souvent l'odeur à l'intérieur de ces cases était assez remarquable, on comprendra que nous étions vraiment des veinards, nous les Blancs, d'avoir nos belles maisons souvent en briques avec de grandes barzas qui en faisaient le tour, plusieurs chambres, et même une salle de bain, imaginez... alors qu'on n'avait pas l'eau courante!

Vous vous demandez comment on pouvait avoir une baignoire avec robinets d'eau chaude et froide quand on n'avait évidemment pas l'eau courante? Simple : on avait disposé à l'extérieur, sur une estrade élevée à bonne hauteur et servie par un escalier, deux grands fûts de 200 litres que des porteurs d'eau (pour les agents de l'État, c'était souvent des prisonniers) remplissaient chaque jour. Sous l'un de ces fûts, il y avait place prévue pour faire un grand feu de bois. Une canalisation minimale traversait le mur et rejoignait les robinets au-dessus de la baignoire. Et voilà... Pour nous, les porteurs d'eau étaient toujours des prisonniers. Et les fûts de 200 litres étaient les fameux fûts d'essence correspondant à peu près à un baril, qui vaut un peu plus de 150 litres – à moins que ce fût ne fût vraiment le baril de 158,98 litres et que nous nous fussions toujours trompés en nommant ces fûts des deux cents litres. Bref, prenez un gros fût d'essence, videz-le de son contenu original (c'est mieux, croyez-moi), coupez

la surface supérieure, ajoutez-y un rebord pour faire couvercle et vous avez le réservoir idoine pour chauffer de l’eau qui arrivera bien chaude dans votre baignoire bien mousseuse. Astuce!

Artisanat au Congo

Les indigènes congolais étaient (et sont encore, je le crois) très habiles de leurs mains. Avec des riens, ils créaient de belles œuvres, comme des hochets pour bébé avec de la simple tôle et quelques grains de gravier pour faire du bruit. Cela paraissait un peu dangereux à maman, car les lignes n’étaient pas particulièrement douces et arrondies, mais bien un peu angulaires et droites. Et comme le matériau était quand même assez solide, un enfant aurait pu se blesser. En fait, ce sont les adultes qui utilisaient ce hochet pour distraire l’enfant.

Je revois en pensée, et mon cœur s’émeut de ces admirables maquettes de véhicules (bateaux, vélos, voitures, camions) en balsa. Le balsa étant un bois ultraléger et aussi particulièrement tendre, il était très facile de le travailler pour les jeunes Noirs, souvent des enfants de huit à douze ans. Encore qu’il fallait nécessairement un certain don de création. Ils n’utilisaient pas de colle, mais des genres de petits clous en bois, comme des cure-dents. C’était admirable et très bon marché! Je me souviens en particulier d’un bateau que nous avons reçu, Christian et moi. Il était la copie exacte du *Reine-Astrid* avec ses grandes roues à aubes, ses trois ponts et les bastingages, et le toit, et la proue, et la poupe... tout était identique, à l’échelle. Ce bateau miniature devait mesurer un mètre de long et quelque vingt-cinq ou trente centimètres de large, sur une quarantaine de haut. Splendide!

Je revois aussi un copain, Dominique de Poko et Kisantu, dont je reparlerai aux chapitres 12 et 19. Il parlait très bien le français car, orphelin, il avait été élevé en mission à Kisantu. Il travaillait comme *baby-sitter* chez le docteur notre voisin à Poko, et il est vite devenu notre copain, à Christian et moi. Il avait notre âge, donc 13 ou 14 ans à cette époque (1951). Eh bien il fabriquait des chapelets qu’il revendait pour trois fois rien. Sa technique et son habileté, la vitesse de réalisation m’époustouflaient. Il n’avait rien au départ que du fil de fer ou de laiton très souple, une pince à long bec fin, une vrille, des petites croix et des petites graines de canna, rondes comme un petit pois, noires et très dures, qu’il avait transpercées avec une petite vrille à main. Il coupait des petits bouts du fil de laiton, faisait une boucle d’un côté, passait un grain par l’autre côté, puis passait le bout restant dans la boucle précédente, reliée au chapelet. Il progressait ainsi pour les 50 *Ave Maria*, graines de canna. Le temps de dire un *Ave*, il avait déjà accroché deux grains, puis il recommençait avec le grain suivant et l’accrochait à celui qu’il venait de faire en refermant bien les deux brins de fil avec sa pince. Vraiment surprenant.

Pensons encore aux différents instruments de musique (dont j’ai parlé ailleurs), aux tam-tams, aux pirogues, aux cases et paillotes, aux pagnes en fibres, aux arcs et aux flèches, aux belles peintures, aux sculptures de métal, de bois, d’ivoire, aux chaises et tables, aux fameuses chaises longues, sorte de transatlantiques en bois solide faits de deux parties, le dossier et l’assise réunies en croix. Notre salon sculpté en wengé est fait sur ce modèle... Pensons à leur invention en matière de mécanique. L’art de rafistoler, de récupérer de transformer. Ils appliquaient la loi de Lavoisier : rien ne se crée, rien ne se perd, mais tout se transforme.

Mangbélé et coupe-coupe

Le *mangbélé* est un genre de couteau coupant des deux côtés et très pointu. La lame est incurvée à partir d’un petit manche. Ce dernier peut être en bois ou en ivoire. Souvent le *mangbélé* est très décoré et vendu comme arme plutôt folklorique utilisée dans les danses.

Il y a aussi le « coupe-coupe », sorte de faux pour tondre le gazon. Un long manche en bois de la grandeur d’une canne, comme un manche de brosse, mais un peu plus court (un mètre). À un des deux bouts, sur une quinzaine de centimètres, on attache très solidement une lame de fer. La partie non attachée de la lame, qui fait de 20 à 30 centimètres, est aiguisée des deux côtés et recourbée en angle droit. On utilise cet instrument un peu comme un bâton de golf ou un bâton de hockey dans une main, on fouette les herbes de gauche à droite, puis de droite à gauche, et à chaque passage la lame tond une partie du gazon. Bien manipulé par un connaisseur, ce coupe-coupe pouvait tondre parfaitement. Le tout était d’avoir l’œil pour arriver à bonne hauteur : pas trop bas pour ne pas couper la terre, et pas trop haut en rase-mottes qui ne tond rien du tout! Il faut aussi disposer d’une bonne résistance physique dans le mouvement de balancier fatigant. Presque tous les jardiniers étaient outillés de cet objet très artisanal bien pensé.

Vocabulaire amusant

Non, je ne vais pas reprendre la leçon de lingala, rassurez-vous, mais je m’en voudrais de ne pas attirer votre attention sur quelques mots particuliers. Je pense à deux catégories de mots : les emprunts et les onomatopées.

C’est le signe d’une langue vivante que d’emprunter des mots à d’autres langues. Tout le monde sait cela. Laissez-moi vous raconter ici comment le mot *flirt* est bien d’origine française, puisque nous avons, fin XIX^e, le très romantique « conter fleurette », que les Québécois traduiraient par « chanter la pomme ». Les English se sont extasiés devant cette expression qu’ils ont introduite à l’intérieur de leurs frontières et utilisée à tire-larigot. Conter fleurette est progressivement devenu *to flirt* et a pris un sens, disons plus réaliste – et d’autant moins romantique. Puis après la guerre, ce mot nous est revenu avec les Anglais débarquant sur le continent et y apportant leurs audaces en matière de fréquentations. Et comme le *flirt* avait un petit cachet « essayez donc pour voir », le flirt a pris racine et a naturellement trouvé sa place en France.

Bon, revenons à nos emprunts en lingala. Les indigènes, qui ne connaissaient pas la couverture (*blanket* en bon anglais), l’ont traduite par *bolankiti*. Le drap de lit français est devenu *deraderi*. C’est une déformation du français, tout comme felele (fleur) ou *pineu* (pneu). Ne vous étonnez pas non plus que le beurre s’appelle *manteika*, du portugais *manteiga* et que le savon, *saboni* vienne de l’italien. Quant au lait, en lingala cela se dit *milk*. L’auriez-vous cru? Et d’ailleurs les boîtes de lait en poudre, d’origine américaine évidemment, portaient bien leur nom : Klim. Là-bas, les moyens techniques de l’époque ne permettaient pas de disposer de lait frais (distance et transport, réfrigération).

Je pense encore à deux anglicismes coloniaux : *guest house* (hôtel et restaurant de la société aérienne Sabena). Adolphe, le mari de ma cousine Monique a travaillé dans un *guest house* comme

cuisinier. *Open house* : maison ouverte pour recevoir les amis, pour y faire des jeux en soirée. C'est ainsi que nous passions une soirée par semaine, une fois chez l'un, une fois chez l'autre, à Kisantu. Cette soirée était sacrée. Celui qui recevait à tour de rôle préparait les verres, les boissons et les cendriers... Chacun apportait ses boîtes de jeux ou ses jeux de cartes. Souvent aussi, les femmes papotaient. On se retrouvait facilement une vingtaine. Mais j'y songe : ce mot n'a rien d'indigène. Alors oublions-le ici.

Et puis il y a les onomatopées. On connaît le tam-tam, eh bien savez-vous qu'il existe une sorte de tam-tam plus petit qui s'appelle le... *gudugudu*? Et puis personne ne sera étonné d'apprendre que les pirogues auxquelles on avait installé un moteur hors-bord à l'arrière s'appellent sur le Congo des... *pacapac* ou *pakapak*. Joli, je trouve.

Une nouvelle arche de Noé africaine

Encore des animaux, me direz-vous. Oui, mais sans m'étendre ici. Je me contente de nommer ceux que j'ai rencontrés. Et j'en oublie, comme les différentes espèces de singes. Nous reverrons tout cela en temps et lieu dans les chapitres *ad hoc*.

- Perroquets, chats.
- Singes (*macaco*) – Je me demandais si notre macaque, qui est une sorte de singe, avait la même origine que *macaco* qui désigne tous les singes. Et effectivement, le mot bantou *macaco* a été repris par les Portugais, qui nous l'ont transmis et que nous avons gardé pour le seul genre des macaques de la famille des cercopithèques.
- Éléphants – Leurs traces dans la forêt et sur les routes... il fallait contourner leur « carte de visite » sur la route, tant le monticule était élevé : un bon mètre! Les pygmées s'en enduisaient pour se dissimuler sur leur piste. Élevage à l'Épulu (voir Watsa).
- Okapis, girafes – Également à l'Épulu, où le gérant avait une maison avec un gros arbre en plein centre. Magnifique. Cet homme faisait des prises et de l'élevage avec cornacs pour fournir les jardins zoologiques. J'en parlerai dans le chapitre de Watsa.
- Léopards, lions (tués)
- Crocodiles (œufs)
- Petit éléphant à Watsa
- Zèbres, buffles, antilopes, libobi, surtout au parc Albert
- Oiseaux – Cardinal, héron, grue couronnée, pique-bœuf, tisserin. Ces derniers, lorsqu'ils colonisent un arbre avec leurs nids, c'est bien simple : de loin vous croiriez que cet arbre est du genre pommier, et ses centaines de fruits ressemblent étrangement à des nids « tissés » avec de longs brins d'herbe qui parfois rejoignent le nid voisin en d'étranges habitations multiplex. Et ça pépie, ça piaille, ça crie...
- Poissons – Tilapia, silure, barbue, capitaine
- Gros lézard des palmiers bleus

- Et les serpents qui nous laissaient leur peau quand ils muaient. Ce que j'en ai vu des peaux de serpents qui avaient mué! Mais ces peaux, contrairement aux peaux prises pour le tannage, étaient superficielles et ne devaient pas contenir tout le derme, seulement l'épiderme, un peu transparent – les écailles en fait. Elles se cassaient, se défaisaient facilement et s'envolaient au vent, comme une guirlande de papier le lendemain d'une fête. Des serpents, j'en ai rencontré plusieurs, mais ne me demandez pas s'ils étaient très venimeux ou seulement un peu. J'en reparlerai dans les chapitres sur Basoko et Bandu : dans je ne sais quelle barza de mission, et sur la route Kisantu-Lemfu quand je roulais en moto sous des arbres et qu'un serpent a failli me tomber sur la tête... J'en frissonne encore. Et à Lemfu, la vipère cornue dans le jardin, à quelques pas de notre Pierrot qui dormait!



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 05, 18, 28 et 38 •

C

HAPITRE 10

BASOKO (48-49)

C'est quand même bizarre. Basoko est le chef-lieu... Oui, j'interromps une minute cette émission pour préciser que la plupart des Blancs disaient « Bazoko », alors que beaucoup d'indigènes prononçaient « Bassoko ». À vous de choisir... Je disais donc que Basoko est le chef-lieu de territoire où nous avons habité en premier, de juin 1948 à début septembre 1949, donc c'est très loin dans le temps et dans les méandres mémoriels de ma petite cervelle. Et en plus, la durée totale de notre séjour, y compris les voyages à la Bima en décembre 48 et à Bogoro en septembre 49, ne fut que de 16 mois, mais combien ont-ils été bien remplis! Or, Basoko est le poste et le territoire dont je me souviens le mieux. Hein, vous en avez de la chance, vous qui suivez ces lignes, je vais pouvoir vous en mettre plein la vue dès le départ! Je parle de votre vision historique, vous m'avez saisi. Par exemple, c'est de ce territoire que je me rappelle le plus des noms des postes de brousse : Bomanè chez les Lebrun, Yahila, puis plus loin, Mokaria. Et de l'autre côté de l'Aruwimi, Élisabetha (Lukutu en congolais), le poste des HCB (Huileries du Congo belge), puis Bandu sur la colline, où nous avons eu un serpent. Il y avait encore un poste tout au nord au bout du territoire, plus loin que Mokaria, là où était un chef coutumier qui avait eu la paralysie, village dont le nom est Aru, je pense.

Basoko est aussi le poste dont j'ai le plus de souvenirs d'activités : construction d'arbalètes, piquê de guêpe, école et cours particuliers chez les sœurs, les commerces des Portugais et la petite Nini, le brave vieux monsieur Cuelo et son éventail en carton, qui mourut là-bas pendant notre séjour, l'apprentissage de la machine à écrire au bureau du Territoire avec les clercs – notamment Aloïs –, la charpenterie, le prisonnier enchaîné que papa devait interroger et qu'on soumettait à une certaine torture (un policier lui faisait mal avec les menottes et il hurlait!), les promenades pour endormir Marie-Ange, le soir sur la route où on avait dégagé les bords du chemin pour en faire une piste d'atterrissage de brousse de secours pour d'éventuels avions en perdition, les *mboloko* (antilopes) et *libobi* (civettes) dans les caniveaux, la puanteur de la viande d'éléphant tué, la citronnelle et les manguiers, la procession où je portai fièrement une bannière, le baptême de Marie-Ange dont je ne pus être le parrain mais devins le petit parrain, les nombreux amis, les grands repas avec les invités d'honneur et les trois services, les boys, notre très grande maison avec guérites, le fleuve, les piroguiers, les pontons ou bacs de transport, le *tipoy* (chaise à porteur, prononcer tipoye) et les marchés de paddy et de coton... Ma santé un peu fragile à cause du climat chaud et humide (un peu d'anémie selon le médecin et maman, on me scrutait le dessous de la paupière inférieure que l'on trouvait trop pâle, pas assez

rouge), ma dysenterie amibienne et ma malaria... C’est pas trop mal comme bulletin de santé, voilà pourquoi mes parents avaient hâte de me voir partir à Costermansville au climat beaucoup plus sain...

Que de souvenirs... Mais il y a quand même deux raisons à l’importance de ces souvenirs dans ma mémoire. D’abord, c’était notre premier poste. Là tout était nouveau, tout méritait qu’on s’en souvînt (au subjonctif imparfait, j’aime ça : c’est parfait). De plus, c’est que pour tous les autres postes, nous n’étions présents que pendant la durée des trois vacances scolaires, puisque nous étions internes à Cost-Bukavu. Cela joue certainement, tandis qu’ici à Basoko, nous étions là de fin mai 48 à septembre 49, donc seize mois bien comptés. Quand je dis « ici », on aura compris que me voilà revenu sur place et à la bonne époque, comme un jeune reporter de dix ans, pour vous faire découvrir Basoko. Basoko, en pleine forêt équatoriale! Mettez votre casque colonial, on y va!

Accostons donc à Basoko

Lors de notre arrivée, nous étions évidemment tout yeux grand ouverts et nous revîmes¹, puisque nous y étions passés à l’aller un mois plus tôt, deux choses. D’abord, Basoko est perdue dans le confluent de l’Aruwimi – très gros affluent du Congo –, ce qui élargit davantage la surface des eaux, sans compter que plusieurs îles viennent en fausser les perspectives. Ensuite, le quai avec les murs à créneaux, le long du fleuve, lesquels avaient été construits au début du siècle pour défendre et protéger le poste des incursions des esclavagistes arabes. En effet, au début du XX^e siècle Basoko était un poste important de la guerre antiesclavagiste que menaient les troupes du roi Léopold II, puis de la Belgique, contre les arabisés (notamment des Soudanais qui faisaient la traite des Noirs).

Avant de reconnaître le territoire et notre premier poste (il y en aura encore quatre autres en sept ans), je voudrais d’abord vous présenter notre première maison. Et quelle maison!

Notre maison

Notre demeure était imposante, elle disposait de deux guérites pour sentinelles militaires à côté de la grille d’entrée du jardin! Dès l’arrivée, ça en impose aux visiteurs. C’était presque un palais. Une très vaste demeure et un jardin qui n’en finissait pas, grand comme dix plaines de football, tout un parc qui s’étendait jusqu’au fleuve. On s’y perdait, et je suis sûr que maman n’en a jamais fait le tour complet par peur des serpents et autres bestioles. Christian et moi allions parfois très loin, près du fleuve. Mais là, c’était un coin plein de moustiques!

La maison était énorme avec sa barza (ou véranda) qui en faisait le tour complet. Il y avait une dizaine de pièces : très grands salon et salle à manger se faisant suite, un bureau pour mon père qui n’y était presque jamais car il travaillait au bureau du Territoire, trois chambres à coucher, une énorme salle de bain, une salle de jeu pour Christian et moi (nous n’y avons presque jamais joué), un office faisant face à la cuisine de l’autre côté de la barza à l’arrière, un hall central et la salle de lavage.

Dans cette vaste maison, imaginez maintenant sept chats qui se baladent, car il fut un temps où nous eûmes jusque sept chats. Dans le jardin, il y avait une boyerie (plusieurs pièces pour les familles des boys) et un énorme garage presque toujours vide, car mon père n’y mettait jamais sa camionnette. Il y avait une grande volée d’escaliers en entrant par la porte principale. Les deux guérites face à l’entrée principale s’expliquaient par le fait que Basoko avait été le chef-lieu d’un district et que nous occupions l’ancienne résidence du commissaire de district. Or, les commissaires de district devaient (ou pouvaient) avoir deux sentinelles de la Force publique en permanence devant leur maison. Tel n’était pas notre cas, les deux guérites flanquées de touffes de citronnelle très décoratives ne servaient donc plus à rien, sauf à impressionner le visiteur.

Nous avions l’eau chaude, avec le gros fût sur feu extérieur dont j’ai parlé au chapitre précédent : un feu par derrière le mur sous une grosse touque dans laquelle était versés cinquante ou cent litres d’eau de source froide; cette touque (ce fût) était reliée à travers le mur par tuyau à un simple robinet donnant dans la baignoire. On faisait faire un feu un peu avant qu’on ne prenne son bain et nous avions l’eau chaude... C’est simple. J’entends Anagnosophile me demander : « Et l’eau froide? » Réponse aussi simple : un deuxième robinet relié à un autre réservoir à côté du premier, mais dans ce cas, pas de place pour un foyer. Papa Warnant disait toujours : « Mieux vaut prendre un bain (ou une douche) bien chaud lorsqu’il fait très chaud et humide à l’extérieur, car en sortant on a une bonne impression de plus frais. Si au contraire on se douche dans de l’eau froide, c’est peut-être agréable sous l’eau, mais l’effet agréable est vite passé. » C’était la théorie de papa. Elle s’est révélée exacte, mais au collège à Bukavu, nous n’aurons pas d’eau chaude (le coût!) dans nos douches personnelles, car nous avions chacun notre douche en chambre, s’il vous plaît!

En ces temps mémorables, rares étaient les postes où une installation électrique fournissait du courant aux particuliers, sauf dans les cas où il y avait une grosse société commerciale qui pouvait en installer une pour toutes les maisons de poste, comme c’était le cas à Élisabetha (Lukutu grâce aux HGB) et à Watsa (mines d’or de Kilo-Moto). À Basoko, ceux qui désiraient avoir du courant, comme les particuliers, les missions ou certains magasins, devaient installer eux-mêmes leur moteur électrogène. Papa avait acheté un groupe électrogène fonctionnant à l’essence qui avait été installé sous la véranda, à l’extérieur, car lorsqu’on le faisait fonctionner, il faisait un bruit hélas assez infernal, comme une petite moto! Nous devions aussi, bien sûr, économiser notre courant. Et lorsque le groupe moteur électrogène (appareil de surplus militaire américain avec deux brancards) tombait en panne, nous utilisions, comme tous les Européens qui n’avaient pas de courant – et c’était le cas de la majorité –, des lampes à pression avec manchon, de marque Coleman. Cela fonctionnait très bien et c’est toujours elles que nous utilisions lorsqu’on faisait de la brousse. C’était un rituel. Le boy-maison apportait les trois ou quatre lampes Coleman et veillait à remplir les réservoirs de pétrole (plus rarement d’essence), mettait l’alcool à brûler pour préchauffer le manchon et le tuyau d’amenée de gaz, puis se mettait à pomper pour envoyer de l’air sous pression dans le carburant, qui serait aspiré dans le manchon sous forme de gaz. Bien pensé, mais fragile. Si le manchon, en cendres, se brisait sous un choc, il fallait en remettre un autre, sorte de petit bas de soie. Nous devions toujours avoir plusieurs manchons en réserve. Je vous le répète : nous étions chanceux d’avoir un groupe pour nous, à Basoko.

¹ Remarquez « en passant », et en plus du « passé simple », l’utilisation rare de « tout » et de « grand » comme adverbes, et donc invariables.

Voilà pourquoi nous avons aussi un frigo qui fonctionnait au pétrole, avec un grand réservoir et une petite veilleuse toujours allumée. Il était de marque Cervel, il m'en souvient! Un réfrigérateur à pétrole, c'était plus fragile et plus délicat qu'un frigo électrique. En effet, il fallait d'abord remplir le réservoir tous les deux ou trois jours, ensuite veiller à ce que la veilleuse (une mèche) reste allumée, enfin il devait être bien à plat et dégageait malgré tout une faible odeur de pétrole (comme les lampes à pétrole). Si le frigo n'était pas parfaitement d'aplomb, la flamme se mettait à vaciller ou à fumer en dégageant une fumée noire.

Christian et moi, nous avons l'obligation de faire la sieste. On détestait ça! Nous n'étions pas fatigués pour un sou, mais pour respecter un certain silence, papa nous avait obligés à nous coucher dans notre lit pendant au moins une demi-heure, et il fallait se taire! Alors, en silence, nous jouions sous la couverture dans notre grand lit double. On était sous la tente avec nos amis de Herve, Jeannot et Popol... on se battait contre des Indiens ou des méchants bandits, qui parfois nous tiraient dessus à la mitraille. Ça, c'était les ronflements de papa dans la chambre à côté, durant sa demi-heure sacrée après laquelle il retournait guilleret au bureau.

Quatre boys

Nous avons quatre boys, chacun avec sa spécialité. Le principal était évidemment le cuistot, qu'on appelait le *pichi*. Il devait quand même un peu connaître la cuisine, même si la maîtresse de maison y allait de ses conseils précieux. Je revois encore nos *pichis* qui transpiraient devant leurs fourneaux. Qui sait s'il ne nous est pas arrivé quelquefois d'avaler quelques gouttes de sueur perdues au-dessus d'une casserole. Comme il n'y avait aucun magasin consacré à la nourriture (boulangerie, boucherie, fruits et légumes...) à Basoko, nous devions assurer le minimum vital, notamment en faisant notre pain tous les jours. Quant aux épiceries, crèmeries et autres charcuteries, inutile de rêver.

Puis vient le boy-maison qui s'occupe de l'entretien, nettoie la maison dès six heures du matin, et sert à table. Le meilleur de nos boys de maison fut Patrice, un fameux voleur. Il parlait très bien le français : « Notez bien tout ce que vous avez, madame, car il faut se méfier des voleurs », disait-il. On l'a revu plus tard sur les routes de l'Ituri, dans un détachement de prisonniers qui travaillaient comme cantonniers. Quand on l'a croisé, il nous a reconnus et a souri. Le boy *mokè*, ou petit boy, était souvent un jeune adolescent apprenti, chargé de la vaisselle, d'aider les autres, et de petits travaux divers. Le lavadaire (une sorte de lavandière au masculin!) ne faisait que lessiver et repasser toute la journée, mais attention, nous n'avions pas de machine à laver ni de fer électrique. La lessive se faisait à la main dans de grands bassins, et le repassage se faisait avec des fers que l'on remplissait de braise et qu'il fallait faire rougeoier de temps à autre en faisant de grands moulinets. Évidemment, il y avait le risque qu'une petite braise tombe sur la chemise à repasser. Si on risquait d'avoir trop de trous dans nos chemises, mieux valait changer de lavadaire plutôt que de refaire sa garde-robe! Les boys étaient payés (pas trop cher) toutes les semaines. Et leur salaire grossissait du *mokè* au lavadaire, puis au boy-maison et enfin au *pichi* qu'on appelait aussi le *cook*. Lorsque nous recevions de nombreux invités, ils avaient une belle tenue blanche et venaient servir à table tous les quatre si nécessaire. Dans

ces grandes occasions, ils pouvaient recevoir une prime. Nous aimions bien nos boys, et mon frère et moi étions souvent avec eux pour discuter et les faire rire. C'est ainsi qu'on a appris facilement le lingala. Ils avaient leurs petites habitations en briques derrière la maison et vivaient là avec leur famille. En seize ou dix-huit mois à Basoko, nous avons quand même souvent changé de boys. Peut-être un changement tous les deux ou trois mois.

Le tour du poste

Avant de partir dans l'intérieur du territoire, presque aussi grand que la Belgique et comptant à peu près cent ou deux cent mille personnes seulement, j'aimerais vous faire faire un rapide tour du poste assez étendu. Un poste n'est pas un village, encore moins une ville. C'est un endroit où habitent et vivent les diverses personnes responsables de la vie administrative, commerciale, religieuse, médicale et sociale d'un certain territoire, ainsi que leurs familles. Généralement greffé à une grande communauté indigène, dans un grand village qu'on appelle souvent le « belge » — je ne sais vraiment pas pourquoi —, le poste appelé chef-lieu territorial est le fleuron du développement local de la colonie et un centre routier et parfois fluvial important.

Alors? On le fait ce tour du poste? Comme il faut bien partir de quelque part, partons du quai où le bateau a accosté. Nous sommes sur la rive nord de l'Aruwimi et aussi sur la rive nord du Congo. À notre gauche se situent tout le complexe de l'administration, de grandes allées ombrées avec manguiers, des maisons d'habitation entourées de grands jardins fleuris pour les administrateurs et différents agents de la colonie, le médecin, un hôpital, et tout au bout le bureau de poste et télégraphe, derrière notre maison. Le bureau du territoire (comme une grande maison) est au centre de cette partie. La forge, la menuiserie et la prison ne sont pas loin, ainsi qu'un mât avec drapeau, lieu de rassemblement pour l'appel du matin. La plupart des Noirs travaillant dans ce secteur (clercs, policiers, plantons, infirmiers, télégraphistes, menuisiers, forgerons et autres cantonniers) logeaient au « belge ». Ce « belge », ou gros village indigène, était à l'extérieur du poste réservé aux Blancs. Entre le bureau territorial et la rive de l'Aruwimi (pas loin du port), il y avait notamment la maison de monsieur Saerens, l'administrateur de territoire adjoint, et celle du médecin, le docteur XY, un Belge de langue germanique dont je ne révélerai pas le nom. Entre les deux, il y avait une vieille piscine inutilisable, car le ciment s'était fissuré et elle ne gardait plus l'eau, disait-on. Les lianes et la brousse commençaient à reprendre leur domaine. C'est là tout près sous les manguiers qu'un jour, roulant avec mon beau vélo tout neuf, j'ai senti dans le bras ou sur la main gauche une piqûre foudroyante. J'ai hurlé et suis tombé de vélo. On n'a jamais su ce qui m'avait ainsi piqué, probablement une guêpe ou une abeille. Un mal terrible, mais assez vite passé. Une belle frayeur en tout cas.

Revenons à hauteur du port et allons de l'autre côté, le long de l'Aruwimi. Nous longeons la principale avenue commerciale où une trentaine de magasins, hangars et maisons d'habitation appartenant aux Portugais et à une famille d'Hindous s'étendaient sur à peu près un kilomètre. Bruits et odeurs, cela grouillait souvent de monde. Une autre route parallèle, ombragée et quasi déserte parcourait la lisière de la forêt derrière l'avenue commerciale, et rejoignait le poste administratif à gauche et les terrains

de la mission des sœurs à droite. Donc, si nous traversons le secteur commercial de part en part, nous aboutirons à l'extrême droite du poste aux domaines des deux missions : les pères de Scheut (je crois, à moins que ce soient les pères blancs), avec la grosse église toute en briques et son clocher carré, flanquée de l'école des garçons et de la mission (logement des pères) proprement dite. En face de chez les pères, nous étions chez les sœurs et mères franciscaines de Marie, avec leur propre couvent, leur école de filles et les établissements connexes, le tout dans un très vaste et très beau jardin à la française, admirablement entretenu. C'est là que j'ai vu pour la première fois cet arbre en éventail avec de très grandes feuilles de bananier, le ravenala, qu'on appelle l'arbre du voyageur car on peut se désaltérer avec l'eau de pluie recueillie dans les interstices des grosses tiges et du tronc. Il y avait d'autres arbustes et des massifs de fleurs multicolores. Je voudrais y être aujourd'hui pour me renseigner sur toutes ces magnifiques espèces végétales. C'est dans ce couvent des sœurs franciscaines que nous recevions nos cours particuliers.

Cours particuliers

Ces religieuses franciscaines de Marie étaient divisées en deux groupes. Les sœurs, qui étaient les plus nombreuses, presque toutes blanches avec une ou deux sœurs indigènes, appartenaient à une sorte de premier niveau dans leur hiérarchie. C'étaient peut-être des postulantes, bien qu'il y en eût des assez âgées, mais elles devaient toutes respect et obéissance aux mères, qui étaient comme les supérieures, des directrices, des gradées, des plus âgées. Et d'ailleurs, si nous n'avions pas su lesquelles avaient préséance, il nous eût suffi d'écouter et de voir la déférence avec laquelle les sœurs parlaient aux mères : toute une hiérarchie respectueuse!

Mères ou sœurs, elles portaient toutes les mêmes larges robes de coton d'un blanc crémeux, jaune très pâle, avec un grand voile qui leur cachait le front et les cheveux. Mais il y avait une particularité étrange qui permettait de les distinguer très facilement : les révérendes mères portaient une planchette de cinq ou six centimètres de haut par une quinzaine de centimètres de large, et recouverte du même tissu blanc sur la longueur du front. J'ai vite appris à les reconnaître et à bien dire « ma Mère » quand je m'adressais à ces dernières. Les appeler « ma Sœur » n'était vraiment pas de mise! Si je les connaissais bien, ou du moins deux ou trois parmi elles, c'est que ce sont elles qui nous donnèrent nos cours particuliers à Christian et à moi. On se rendait à la mission des sœurs avec la camionnette de papa et un chauffeur, ou encore en vélo, et nous avions nos cours de calcul, de français (grammaire *Grévisse*, lecture, écriture, dictées), d'histoire, de géo, de sciences peut-être, de religion évidemment, tous les matins. Papa avait acheté en Belgique les livres du maître chez Duculot. On est prévoyant ou on ne l'est pas.

Nous avons eu quatre trimestres de ce régime particulier. Pour moi, ce fut la fin de ma quatrième et toute ma cinquième année, pour Christian sa deuxième et sa troisième. L'après-midi, nous avions des devoirs et leçons à la maison. Ces cours furent très souvent interrompus par nos fréquents voyages en brousse avec papa et maman. Mais les religieuses, prévenues de nos départs, préparaient notre nourriture de l'esprit pour les jours d'absence. Et nos parents veillaient bien à nos obligations

scolaires (hélas). Pour le temps de ma cinquième année, une fille s'est jointe à nous. Elle s'appelait Nicole Ludwig, une grande et jolie blonde bouclée, du même âge que moi mais déjà presque une femme, alors que j'étais encore un petit garçon dans le corps d'un garçon. C'est toujours ainsi. Au même âge, dix, douze ou quatorze ans, les petits garçons poussent moins vite que les grandes filles. Ses parents étaient Belges et son papa faisait du commerce de grumes (troncs d'arbres pour exportation et menuiserie). Nous avons bien aimé nos cours particuliers. Moi, j'avais une mère comme titulaire. Christian, c'était une sœur, plus comique, qui nous donnait à tous deux notre cours de catéchisme. Et je me souviens que je ne comprenais pas ce que le sacrement de mariage venait faire avec le sixième commandement sur la pureté. Je ne voyais vraiment pas pourquoi la pureté et le mariage devaient faire bon ménage. Pourquoi mélanger ces deux affaires? On est naïf et pur à un certain âge, mais ce qui me troubla le plus, ce fut qu'elle ne répondit pas à toutes nos questions, ne voulait rien nous dire et se contentait de : « Maman vous expliquera ». Mais maman nous disait : « La sœur vous expliquera ».

Une fois, j'étais vraiment heureux car je fus choisi pour porter une grande bannière pour la procession de je ne sais plus quelle fête pour je ne sais quel saint, parce que j'avais été Croisé du Sacré-Cœur à Herve. Toutes les écoles endimanchées étaient là, défilaient et chantaient... les filles en uniforme d'un côté, les garçons en uniforme eux aussi, de l'autre côté. C'était beau, c'était grandiose!

Mes premiers livres

Pauvre Blaise, de la comtesse de Ségur, fut mon premier roman. Il faisait partie des colis assez fréquents que Bobonne Warnant nous envoyait, et je ne sais pourquoi, je décidai de le lire à haute voix devant Christian, qui était encore un peu petit pour lire couramment. Mon petit frère accepta et je nous revois tous les deux sur la barza, chacun dans un grand fauteuil de bois et d'osier, moi lisant à haute voix et lui écoutant sagement et très attentivement *Pauvre Blaise* et *La comtesse en sabots*...

J'en ai lu plusieurs, mais ne me rappelle d'aucun autre titre. Dans les colis, Bobonne nous envoyait des friandises et notamment des massepains cuits, spécialité de Liège faite de pâte d'amande, cuite au four par notre nouveau cousin Riri, apprenti pâtissier, fils unique de tante Mia (notre seule tante côté Warnant). Ces massepains arrivaient souvent trop mûris par deux mois de voyage dans la chaleur et l'humidité pour être mangeables. Pourris, dégueus! Notre dépit était directement proportionnel à la saveur de ces délicieux biscuits. Or le massepain cuit est particulièrement délectable. C'est vous dire!

Il y eut parmi mes premières lectures à Basoko une biographie sur un jeune Blanc âgé de dix ou douze ans (mon âge) qui avait vécu à Basoko (comme moi) au début du siècle (pas comme moi) et – ô coïncidence – dans notre maison, très bien décrite d'ailleurs... surprenant. C'était la vie très brève d'un jeune garçon très pieux, qui mourut martyr ou malade, je ne me rappelle plus très bien, sauf que j'en fus très ému. Livre sanctifiant, triste à mourir, sur la vie d'une sorte de Guy de Larigaudie, dont j'ai aussi lu la vie modèle vers ces années. Ce livre, faut-il le dire, m'avait aimablement été prêté par les religieuses qui nous enseignaient à titre particulier.

Santé, chèvre et quinine

J’ai déjà dit que Basoko se trouvait en pleine forêt équatoriale, un peu au-dessus de l’équateur et que la région était marécageuse et débilitante. Sur les quinze ou seize mois que nous y sommes restés, je n’ai guère eu une santé brillante et j’entendais maman qui se plaignait du climat. C’est pourquoi d’ailleurs papa cherchera et obtiendra un autre poste à Poko dans les Uélés, plus au nord-est et plus sain. En fait je serai essentiellement victime de deux graves maladies : une dysenterie amibienne – il paraît que ce n’est pas rigolo –, et la malaria. C’est en prévision de la malaria (le paludisme) que nous devons prendre tous les jours notre dose de quinine. La quinine est un médicament extrait du quinquina, et qui à forte dose permet de combattre les fièvres de la malaria¹. Mais la dose de quinine nécessaire pour faire tomber la fièvre est telle qu’elle est mortelle, si le corps n’y est pas habitué. C’est pourquoi il faut habituer notre corps à recevoir un peu de quinine tous les jours, pour pouvoir le cas échéant renforcer la dose. Donc, nous devons prendre chaque jour cette maudite quinine au goût très amer, et elle se prenait tous les soirs en gélules de différentes grosseurs selon notre poids. Moi, je ne pouvais pas avaler de gélule, alors je prenais la poudre dans une cuiller et l’avalais avec un verre d’eau. Maman essayait de me faire avaler des gélules, mais elles ne passaient pas l’étroit détroit des Dardanelles au fond de ma gorge. Alors sans me le dire, elle essayait de me prendre au piège. « André, goûte un peu cette confiture, comme elle est bonne. » Et André, étonné qu’on lui demande de goûter de la confiture dans une cuiller à café, prenait la cuiller, goûtait la confiture puis ressortait avec ses doigts la gélule traîtresse que maman y avait cachée, comme un sous-marin ennemi qui voudrait passer Gibraltar. Ce genre de saynète se reproduisit un mois ou deux, jusqu’à ce que je sois écœuré de goûter l’amertume de la quinine et que je décide une bonne fois pour toutes de m’ouvrir un peu plus le fond de la trappe, en buvant de l’eau avec cette gélule d’abord soigneusement posée au fond de la gorge, devant l’abîme œsophagien. Et cela a réussi, si bien que maintenant j’avale facilement quatre ou cinq médicaments divers en une fois et sans eau. Tout est question de volonté et d’ouverture de la glotte sacrée...

La chèvre dont il est question en sous-titre n’est pas celle de monsieur Seguin, mais fut prêtée par monsieur Cuelho, un commerçant portugais bien gentil qui avait un petit élevage de ces petits ruminants. En fait ce n’est pas tant la chèvre qui nous intéressait que son lait très gras, qu’elle nous fournissait tous les jours et que maman faisait bouillir, me réservant la crème bien sucrée parce que j’étais anémique, figurez-vous. Il me fallait du gras et du lait gras, la partie crémeuse qui flottait au-dessus de la casserole quand on cuisait le lait. C’est la crème. Refroidie et avec un peu de sucre... quel délice! Voilà une ordonnance médicale comme je les aime!

Ma mère se désolait de mon anémie, que le docteur XY avait perçue en regardant derrière mes paupières inférieures mes conjonctives, qui auraient dû être rouges et qui étaient trop pâles à son goût. Moi, je trouvais ça bien d’avoir ainsi une maladie si vite diagnostiquée et qui ne faisait absolument pas mal. Et puis, il y avait un mot de plus à mon vocabulaire : moi, j’avais une anémie, comme d’autres

¹ La fièvre atteint un haut degré de 40°, voire 41° tous les trois ou quatre jours, de là son nom de fièvre tierce ou fièvre quarte.

ont une académie. J’étais anémique comme d’autres sont amnésiques, ou Portugais ou acrobates. Donc, vous voyez les séquences du scénario : le climat débilitant perturbe ma santé; ma mère s’en rend compte, en parle au médecin qui m’examine en me retournant la paupière et déclare que je suis un peu anémique; il me faut un régime riche, or monsieur Cuelho avait des chèvres... Et maman continuera de se lamenter de ce climat malsain. Voilà toute l’histoire.

J’eus aussi deux fameuses maladies : une dysenterie amibienne pour laquelle on me soigna bien avec de la pénicilline. Puis un peu plus tard, je refais de la fièvre. Le médecin déclare que ce sont des séquelles de cette dysenterie qui se manifestent. Il faut encore les combattre avec de la pénicilline, mais nous devons partir en brousse à Mokaria. « Qu’à cela ne tienne, dit le docteur, aucun problème, prenez avec vous les ampoules de pénicilline. Il y a un infirmier à Mokaria qui injectera les doses, si nécessaire. » Mais une fois le flacon de pénicilline ouvert, il faut absolument le garder au frigo. Or, il y a un frigo à la petite mission de Mokaria. La suite de cette terrible aventure vous sera racontée (si vous êtes sage) dans le paragraphe concernant les postes en brousse, et Mokaria en particulier. Voir un peu plus bas, dans quelques pages...

Vélos de luxe et camionnette à serpent

Au début de notre séjour à Basoko, papa fit chez le Portugais Mariano (je crois) deux achats impressionnants.

D’abord il s’acheta une camionnette bleue de marque Studebaker de l’année (1948). C’est tout à fait normal pour un administrateur qui fait de la brousse de s’acheter une camionnette. Elle lui serait beaucoup plus utile qu’une voiture. Celles-ci étaient des véhicules de luxe et plutôt rares sur les routes caillouteuses du Congo. La Studebaker était belle et avait la particularité de n’avoir pas de démarreur. Pour l’époque cela semblait vraiment étrange. Et personne n’était capable de la faire partir sans être initié : il suffisait de pousser à fond de course la pédale d’embrayage et là se trouvait le démarrage. Elle était belle, mais Christian et moi nous sommes empressés de regarder l’arrière où papa avait fait monter un toit en tôle à la charpenterie, car c’était là que dans deux fauteuils de jardin nous aurions notre place lorsque nous partirions en brousse. Nous y étions logés avec le ou les boys qui nous accompagnaient, la réserve d’essence, les malles cantines et malles dortoirs pour vivre en brousse, nos valises, les affaires de notre petite sœur lorsqu’elle fut née. La banquette de la cabine était réservée à papa, maman et Marie-Ange qui n’a pas tardé à nous rejoindre en septembre.

Quand il restait au poste et qu’il revenait pour dîner et siester, ou à cinq heures après sa journée, papa avait pris l’habitude d’arrêter la camionnette pas trop loin de la maison, dans l’une des allées du jardin, sous un palmier. Jamais il ne la remisait dans le très grand garage que nous avions à l’arrière, près des boyeries, sous la cuisine. Un jour, nous avons aperçu un mouvement quelconque près de la portière. Papa était rentré depuis longtemps. Qu’était-ce? Un beau grand serpent qui venait probable-ment de tomber du palmier. On appela un boy sans doute, ou un prisonnier travaillant au jardin. Ils le tuèrent avec de longs bois, car les indigènes ont très peur des serpents et ne s’en approchent que pour les tuer, du plus loin qu’ils peuvent.

Pour l'autre achat, je soupçonne fort papa d'y avoir pensé dès le premier jour de notre arrivée, mais il fallait le temps aux commerçants de commander et d'attendre la réception, depuis Stan bien souvent. Et un beau jour, alors qu'il y avait peut-être déjà un mois que nous étions là, sans rien nous dire, il nous demande de l'accompagner chez les commerçants. Il y allait souvent et leur parlait de tas de choses pendant que Christian et moi couraillions à gauche et à droite. Or cette fois-là, était-ce chez ce brave Monsieur Cuelho toujours souriant qui parlait français avec un fort accent et qui s'éventait toujours avec un carton arraché de ses boîtes d'emballage des grosses cannes de lait « KLIM » , ou était-ce chez Monsieur Mariano, on nous montre deux magnifiques vélos. Ils étaient pour nous! Tu parles d'une fameuse surprise. Le seul et unique vélo que j'avais eu en Belgique était un vieux vélo repeint et soldé et Christian n'en avait jamais eu encore. Cette fois, on était vraiment gâtés. Un cadeau royal! Des vélos tout neufs et très luxueux! Le mien était vert, de grandeur moyenne, celui de Coco (Christian) était un peu plus petit et bleu. C'était des magnifiques vélos mixtes (pour garçons et pour filles), avec le cadre en position du milieu légèrement incliné depuis le guidon vers les pédales. C'étaient des vélos « torpedo » qui permettaient de freiner avec les pédales en contresens. Chacun avait deux couleurs, une claire et une plus foncée en ligne le long des tubes.

Ce n'étaient peut-être pas les vélos que nous aurions spontanément achetés pour nos folles courses sur les avenues de Basoko, mais je les revois encore et je ne peux m'empêcher de songer que je n'ai jamais eu un tel luxe entre les jambes, avec deux ou même trois lignes de couleur en dégradé sur les garde-boue, avec aussi un filet de fins élastiques pour empêcher les robes volantes de se prendre dans la roue arrière. Il y avait la pompe, un porte-bagages et une trousse d'outils... Ce qu'on en a fait des balades avec ces magnifiques bicyclettes que nous avons vite appris à réparer, notamment les pneus crevés, comme cela nous est arrivé quelquefois. Il y avait bien des boys et des mécaniciens ou des prisonniers qui nous aidaient, mais nous mettions la main à la clé et à la pompe.

À Poko, deux ans plus tard, je me souviens avoir eu un autre vélo noir, un peu plus grand. Je grandissais et le premier, devenu trop petit, est passé à Christian. Un vrai vélo d'homme avec le cadre horizontal, et j'avais mis un compteur kilométrique, un tachymètre rattaché au moyeu de la roue par un câble compte-tours. En descendant devant la maison à toute vitesse, nous arrivions à faire presque du 60 kilomètres à l'heure, car il y avait là une petite butte assez raide. Mais Poko, c'est pour plus tard; revenons à Basoko et à tout son territoire.

Postes de territoire au Congo et petits postes à Basoko

Certains administrateurs essayaient de bénéficier de certaines influences pour être nommés à tel poste plutôt que tel autre. On appelait un poste un lieu territorial, et dans le cas de mon père il s'agissait de chef-lieu de territoire. Ainsi, les postes de Dungu ou Mahagi étaient beaucoup plus sains que d'autres plus morbides tel Basoko. Basoko était en pleine cuvette équatoriale et, en plus de la forêt, il y avait beaucoup de marais. Poko était déjà plus sain, mais l'Ituri convenait encore mieux que l'Uélé.

Jean Warnant a toujours refusé ces jeux de prébende, chouchoutage et préférences. Mais nombre de médecins, administrateurs et même juges ou officiers militaires essayaient, selon les possibilités, de se faire bien voir par les supérieurs administratifs pour être bien cotés.

Jean Warnant a toujours eu la cote « élite », nous a-t-il dit, dans les appréciations de ses supérieurs. Sur ses 21 ans de carrière, il a toujours eu la meilleure cote!¹

Un territoire était divisé en secteurs, avec des petits postes subalternes. Je rappelle ici que Basoko était le chef-lieu du territoire de Basoko, sur le confluent du Congo et de l'Aruwimi, à plus ou moins 200 kilomètres en aval de Stanleyville (Kisangani), donc à l'ouest de Stan, rive droite et un peu au nord de l'Équateur. Ancien poste contre la traite des esclaves, il y avait encore les fortifications du début du siècle le long du fleuve, des murs avec mâchicoulis. Voici maintenant quels étaient les autres postes ou villages importants à l'intérieur du territoire, là où nous allions lorsque nous faisions de la brousse :

- À l'ouest de Basoko, de l'autre côté de l'Aruwimi sur la rive nord du Congo, nous avions Élisabetha (qui deviendra Lukutu, poste important des HCB, Huileries du Congo belge), puis un peu plus loin, Bandu. Pour y aller, nous prenions un bac à pirogues. La traversée durait à peu près une heure et demie ou deux heures de payage à 40 hommes. C'était assez long.
- Une route au nord-est aboutissait à Bomané pas très loin – 25 kilomètres de Basoko – chez monsieur et madame Lebrun. C'était un autre poste HCB, au-delà des marécages.
- Enfin, la route vers le nord-nord-ouest, vers Yahila à exactement 50 kilomètres de Basoko, puis beaucoup plus loin Mokaria (130 kilomètres), puis encore Aru (200 kilomètres).

Mes souvenirs s'efforcent de cerner la vérité au plus près, mais il serait peut-être préférable de consulter un bon atlas sur internet. J'ai plusieurs souvenirs rattachés à ces différents postes. Aussi vais-je garder la même division.

À l'ouest, le bac vers Élisabetha, puis la route vers Bandu

La traversée en bac durait longtemps. Près du quai de Basoko, la route descendait vers le fleuve où nous attendait un très gros bac, une énorme plateforme faite de planches qui pouvait recevoir deux ou trois camions, ou quatre ou cinq voitures. Cette piste de bois était harnachée à une dizaine de grosses pirogues. Au total, une cinquantaine de payeurs faisaient avancer cet énorme ponton. Pour y accéder, la voiture, la camionnette ou le gros camion descendait la route, puis ses pneus avant arrivaient sur des larges planches servant de passerelle. Un *capita* (sorte de chef) guidait le conducteur. Une fois le véhicule bien placé de manière à équilibrer la charge, on mettait le frein à main et des cales sous les roues, puis on délaissait la bagnole ou la camionnette pour s'asseoir sur des chaises ou des fauteuils et admirer la manœuvre. C'était beau à voir, tous ces corps d'ébène qui plongeaient leurs longues

¹ Je n'ai, hélas, connu mon second papa que durant seize années. Mais si j'avais à le juger, je crois bien que je lui confèrerais la même note. Il y a un personnage de la politique française, monsieur Philippe Séguin, décédé en 2010, qui m'a toujours fait penser à Jean Warnant. Même sourire, même visage rond et épanoui, même facilité d'expression, jugement sûr et belle articulation. Même franchise et caractère avenant.

pagaies en même temps et se redressaient d'un coup de rein vigoureux à chaque avancée. Les dos des payeurs ruisselaient de sueur. Et tous chantaient en payant pour se stimuler. Ils étaient fiers lorsqu'ils transportaient le commandant, sa famille et leur camionnette. Toujours les chansons étaient improvisées selon les circonstances du moment, mais ils chantaient toujours! Cela avait fière allure. Je me souviens d'une mélodie où le mot « pyjama » revenait en leitmotiv et nous nous demandions ce qu'ils pouvaient bien raconter. Une autre fois, ils chantaient les vertus du commandant. Une fois encore, pendant que tout le groupe psalmodiait le refrain ou répétait des parties, un soliste racontait en chantant une histoire dans laquelle il avait été puni de la « chicote » pour rien, alors qu'il n'avait rien fait. La chicote est une sorte de long bâton souple fait de peau d'éléphant et servant pour les châtements corporels; cela doit ressembler à un nerf de bœuf. Il disait, je m'en souviens textuellement : « *Abeti n'gai fimbo pamba* », ce qui signifie « Il m'a donné de la chicote (*fimbo*) pour rien ». Voyez-vous le sens du mot « pamba » ici?

Élisabetha, où le bac accostait, était essentiellement (et presque exclusivement) constituée d'une usine d'huile de palme, des maisons des agents et de l'immense plantation de palmiers éléis. Les HCB, Huileries du Congo belge, étaient une très grosse société répartie sur tout le Congo. On a visité l'usine où régnait une très forte odeur d'huile de palme. Tout avait l'air gras, même l'air que nous respirions. Et on marchait sur les débris des noix palmistes éparpillés sur les chemins carrossables comme des cailloux noirs. Avec l'amande de la noix palmiste on fait du savon. Cette amande noire, grosse comme une noisette est elle-même située à l'intérieur des fibres grasses qui donnent l'huile. Donc, si je vous répète mon cours 101 de botanique africaine, le palmier éléis (ou élæis) produit un régime de fruits de palme d'une vingtaine de kilos, de la grosseur d'un gros seau et hérissé de picots, des épines longues de quatre ou cinq centimètres. Il y en a peut-être une bonne centaine. Entre ces épines sont accrochées les noix de palme aux couleurs vives (orange-rouge, jaune et noir) et luisantes à cause du gras qu'elles contiennent. Cette pulpe donnera l'huile de palme onctueuse après avoir été broyée.

Attention, ne confondez pas le fruit, la noix de palme grasse et grosse comme un œuf rouge et jaune, avec la noix palmiste qui est la petite noix noire logée à l'intérieur de chaque fruit, de la grosseur d'une noisette. Il y avait des centaines sinon des milliers d'hectares de palmiers dans les environs d'Élisabetha, avec leurs grandes feuilles palmées recourbées et bien vertes. Des dizaines d'ouvriers étaient constamment occupés à visiter ces arbres pour couper les régimes mûrs.

Vers 2011, j'ai eu l'occasion de revoir sur internet des photos de Lukutu – le nom indigène d'Élisabetha. La vieille usine n'a guère changé. Tout est vieux mais fonctionne encore!

La ville a été baptisée Élisabetha en l'honneur de la reine Élisabeth, épouse d'Albert premier roi des Belges dans les années 1910 à 1930 à peu près. Cette reine donnera aussi son nom au concours international de musique Reine Élisabeth, une année piano, une année violon et une troisième année le chant. Leurs Majestés vinrent visiter la colonie avant la Deuxième Guerre. Mais ce nom au relent colonial n'était évidemment plus de mise, comme tous les noms en « ville » comme Stan, Coquilhatville, Léopoldville, Costermansville, Ponthierville, Albertville, Élisabethville (tiens, encore la même Bebeth),

Jadotville et lequel encore? Tous ces noms sont tombés, avec d'autres, lors de l'Indépendance en 1960. Et je trouve cela bien normal, quoique...

En général, lorsqu'on débarquait à Élisabetha, on ne s'arrêtait pas là et papa continuait directement jusqu'à Bandu où était un poste administratif de secteur.

Bandu. Le seul souvenir que j'en aie conservé est notre gîte d'étape, une belle maison construite en briques située tout en haut d'une colline assez longue. On dominait vraiment les environs et notamment, on avait une vue imprenable sur le fleuve Congo. Nous n'étions vraiment pas loin d'Élisabetha, dix ou vingt kilomètres peut-être, que nous faisions en camionnette.

C'est dans cette maison qu'on a eu la surprise de voir un invité inattendu sur la barza, un serpent noir long de deux ou trois mètres! Nos boys en avaient plus peur que nous, mais l'un d'eux, armé d'une très longue perche a quand même réussi à le tuer.

C'est dans l'un des villages avoisinants, à l'ouest de Basoko, qu'eut lieu une drôle de cérémonie tirée d'une coutume ancestrale, telle que nous la raconta un Blanc célibataire qui se véhiculait en *pacapac* (pirogue à moteur). Il nous assura avoir assisté à une fête un peu spéciale en l'honneur de jumeaux qui venaient de naître. Le village était en liesse, et les heureux parents devaient rester assis nus devant leur case toute la journée, les jambes bien écartées afin de montrer à tout passant comment étaient constitués des organes reproducteurs capables d'une telle performance gémellaire. Moi j'aurais voulu aller voir, en tout bien tout honneur évidemment, simplement pour mon édification personnelle. Hélas, jamais nous n'allâmes dans ce village. Je note en passant que plusieurs fois, j'ai lu que les jumeaux étaient plutôt de mauvais augure en Afrique, tout comme la naissance d'albinos. Mais dans ce village basso¹, c'était sans doute l'exception qui confirme la règle.

Beaucoup plus triste est l'albinisme. Souvent nous avons rencontré de ces Noirs complètement blancs, y compris les cheveux, à cause de l'absence de mélanine dans leur pigmentation. Ils sont souvent laissés pour compte et souffrent de l'ardeur du soleil. Leurs yeux en souffrent et leur peau transparente est très vite attaquée par les rayons UV. Ils vous regardent souvent en baissant la tête et se protégeant les yeux, et vivent le plus souvent à l'ombre. Il y en avait beaucoup dans les villages où nous allions, où nous nous arrêtions. J'ai toujours eu l'impression qu'il y en avait plus en Afrique noire qu'en Europe ou en Amérique du Nord, mais c'est peut-être simplement l'effet de contraste avec la population ordinaire qui donne cette impression. Et puis, chez nous, je suppose que les albinos se protègent plus, et donc se cachent plus?

Au nord, Yahila, Mokaria et Aru

Lorsqu'on partait pour Yahila, puis Mokaria, nous traversions tout le poste de Basoko, après l'avenue des commerces, puis après les missions nous continuions tout droit vers le nord. Pendant quelques kilomètres, la route avait été bien dégagée pour servir de piste d'atterrissage de secours au cas où un avion dans le coin aurait été en perdition. Puis on pénétrait dans la forêt. C'est là qu'à

¹ Le nom de l'ethnie

l'occasion, nous vîmes des traces du passage d'éléphants. Il y avait deux traces : les arbres abattus et les cartes de visite qu'ils déposaient hardiment sur la route, et dont il fallait faire le tour avec la camionnette pour ne pas être embourbés! À cinquante kilomètres de Basoko exactement, nous étions à Yahila. Je revois la route, bien droite, le village après la pluie, quelques beaux palmiers, des garçons indigènes qui étaient très intimidés lorsque nous les approchions pour jouer ou discuter, Christian et moi. Je pense que c'est dans le gîte en pisé de Yahila que nous avons été « arrosés » par des mouches maçonnes qui se construisaient des galeries dans le toit. Parfois, on faisait Yahila et Mokaria au cours du même voyage. On restait un ou deux jours au premier poste, et deux ou trois jours au deuxième.

Nous voici donc à Mokaria. C'est là qu'une fois un jeune chef, fils du précédent chef coutumier décédé, avait été nommé et était contesté. Papa avait dû intervenir et menacer la population de représailles s'ils n'acceptaient pas leur chef nommé selon les usages et coutumes. Un chef coutumier, c'était un homme d'autorité qui devait régler les petits *matatas*, les palabres locaux, sans faire appel à l'administration blanche. C'est lui aussi qui était chargé de veiller aux bonnes opérations dans les travaux des cantonniers, des maçons, dans les récoltes, etc. Il portait une grosse médaille à un long ruban autour du cou, un peu comme les médaillés olympiques.

À Mokaria, il y avait une vieille petite mission dont le père était le seul Blanc de la région. Il était vieux, petit, sale, sa grande barbe et sa tignasse hirsutes, sa soutane à moitié déchirée. Il appréciait certaines racines amères qu'il tenait absolument à nous faire goûter. On s'est aperçus, dans la petite chapelle décrépite, qu'il n'avait même pas deux burettes semblables : l'une d'elles avait été remplacée par une petite bouteille de sauce anglaise! Vous voyez le tableau, mais cet homme miséreux était un saint homme : saint François d'Assise et saint Vincent de Paul réunis. Il souriait toujours. Il m'a percé le cœur et je ne connais même pas son nom!

Et voici ici et maintenant la suite de la tragique histoire commencée plus haut...

C'est à Mokaria, en effet, qu'un jour je me suis mis à avoir de la fièvre. Au lit, aspirine, couverture, rien n'y fit. Je grelottais et très vite l'infirmier local confirma ce qu'on craignait : une séquelle ou une rechute de ma dysenterie. Il fallait donc m'administrer une série de piqûres, dans le dos je pense, ou dans les fesses. Mais comme il fallait donner des petites doses d'antibiotique toutes les deux heures, on dut déposer la fiole de pénicilline dans le frigo de la mission, distante de un ou deux kilomètres de notre gîte d'étape. Papa dut se réveiller toutes les deux heures, en pleine nuit orageuse – il pleuvait à seaux – pour aller me chercher ma dose de pénicilline. Réveil toutes les deux heures, puis piqûre. Ma température ne tombait pas. Pas de médecin! J'avais constamment 39°, 39,5°... le martyre dura jusque vers 9 heures du matin. À ce moment, et par quel miracle, un médecin de l'université de Liège qui était en tournée dans la région je ne sais à propos de quelle recherche scientifique, arriva justement à Mokaria ce jour-là (faut le faire!) et vint m'ausculter. Il m'examina et très vite, nous révéla que ce n'était ni la dysenterie, ni aucune grippe, ni autre chose aux poumons, mais une bonne malaria. « Doublez la dose de quinine, stoppez les piqûres de pénicilline [j'en avais eu neuf sur dix!] et arrangez-vous pour rentrer d'urgence à Basoko. » Telle était sa prescription. Il y avait, je ne sais comment, un commerçant congolais je pense, qui avait une auto blindée (papa appelait cela un vieux tank, mais ce n'était pas

un char d'assaut avec canon, rassurez-vous), encore un surplus de guerre, avec une benne arrière recouverte dans laquelle on pouvait aménager un lit. Je me revois tout emmitoufflé, transporté dans ce véhicule avec 40° de fièvre, à moitié assoupi, jusqu'à Basoko. Maman a eu plus peur que moi dans cette aventure.

Ce fut une raison de plus qui faisait que Jean Warnant n'aimait pas le docteur germanophone (il le traitait de boche). Il y avait déjà eu l'affaire de la naissance de Marie-Ange où, énervé, il avait coupé le cordon non pas entre les deux pinces, mais à côté, heureusement du côté de ma mère. Papa avait été furax.

Petite leçon en lingala sur la malaria :

Ngungi nyama mabe : [Les] moustiques [sont des] insectes nuisibles.

Kobota na ba mai : Ils se développent [ils habitent] dans les flaques d'eau.

Kobombana na matiti : Ils se cachent dans les herbes

Suka suka na ba ndako : et finissent dans les maisons

Wanande malaria : pour répandre la malaria.

CHAQUE JOUR, 1800 PERSONNES MEURENT DE LA MALARIA

Chez les jeunes enfants et les femmes enceintes en particulier, la malaria devient rapidement une menace mortelle. Leur système immunitaire est plus faible et les globules rouges sont détruits plus rapidement. 80% de ces infections se produisent en Afrique et particulièrement en RD Congo. L'Organisation mondiale de la santé indique que la malaria affecte surtout les personnes défavorisées : ceux qui doivent vivre avec moins d'un dollar par jour. Les gens peuvent se protéger pendant leur sommeil grâce à l'utilisation d'une moustiquaire imprégnée d'un insecticide (DEET). La malaria (sans complication) est soignée par un traitement appelé ACT (Artemisinine Combination Therapy). Comme plusieurs médicaments sont réunis en une seule pilule, la cure de trois jours est facile à suivre. La forme la plus grave est la malaria cérébrale. Nous combattons la malaria cérébrale avec de la quinine.

MEMISA, ONG médicale — www.memisa.be/fr
www.memisa.be/fr

Boyoma, « *Tous ensemble pour vaincre le paludisme!* »
avril-mai 2013, revue trimestrielle de Kisangani

J'ajouterai à l'encadré ci-contre qu'effectivement, lorsque j'ai contracté cette maladie (que nos ancêtres appelaient la fièvre tierce ou quarte selon que la température fait des pics tous les trois ou quatre jours), je n'avais effectivement pas un dollar en poche. Et comme j'ai été soigné par double ou triple dose de quinine, mon cerveau ne semble pas avoir été atteint. Je rigole, mais sachiez-vous que cette terrible maladie tue cent ou mille fois plus de gens que le sida? Et Dieu sait si on parle beaucoup plus du sida et si on dépense beaucoup plus pour essayer de le traiter... Pourquoi? Parce que la malaria ne concerne guère les pays d'Europe et d'Amérique du Nord!

Sachez-vous que les pics de fièvre de la malaria étaient parfois considérés et utilisés comme une possible thérapie contre certaines maladies mentales (notamment l'épilepsie). Lorsque j'ai étudié la crimino, mon prof Jean Constant nous racontait qu'au début du siècle, on

inoculait la malaria à des grands malades mentaux pour provoquer des chocs, des réactions dans l'organisme (un peu comme on secoue un contenant pour faire sortir le reste du contenu). On plaçait des moustiques anophèles sur le bras du malheureux, espérant qu'un de ces maringouins lui inoculerait la malaria! Avouez!

Un dernier poste, sur la même route encore plus vers le nord : Aru, tout au fond du territoire côté nord... Le chef qui avait eu la paralysie marchait avec une démarche caractéristique de grue couronnée. Il était très gentil. Papa l'appréciait beaucoup. C'est d'Aru qu'on est partis un matin de décembre 1948 très tôt pour aller chez tante Milou, à la Bima. Car en allant jusque-là durant ses jours de travail, papa s'était arrangé pour ainsi diminuer la distance qu'il restait à parcourir pour se rendre chez tante Milou, la petite sœur de maman, qu'elle n'avait plus vue depuis plus de dix ans (dont toute la guerre)!

À l'est, les marécages et Bomané

Quand on prenait une route vers le nord-est, on arrivait à un village entouré de marécages. J'ai oublié le nom de ce village. On y était très isolé, mais on y arrivait en voiture et les pieds secs. Peut-être y avait-il un petit bac à passer, je ne m'en souviens pas. Papa nous racontait qu'il avait déjà fait du *tipoy* dans des marais.

Attention ici, Anagnosophile ami lecteur, je réclame toute ton attention. D'abord, le *tipoy*, qui est une sorte de fauteuil porté par quatre porteurs, s'écrit bien *tipoy* et se prononce comme un ti-boy en changeant le b en p, ou tipoye ou tipoille, mais pas ti-poil.

Donc le *tipoy* est une chaise à porteurs suspendue. Les quatre porteurs n'étaient pas aux quatre coins avec des timons, comme pour une chaise à porteurs du XVIII^e siècle à Versailles, non, les quatre hommes étaient en ligne, l'un derrière l'autre : deux devant, portant sur l'épaule un énorme bâton un gros bambou très souple auquel étaient suspendues les deux cordes qui renaient l'avant du fauteuil. Idem pour les porteurs derrière. Donc, on dirait un fauteuil retenu par des cordes aux quatre coins, mais les deux cordes de devant étaient ramenées au bâton des deux porteurs qui marchaient l'un derrière l'autre, et la même disposition à l'arrière. C'était un peu comme un hamac suspendu. Pourquoi les porteurs marchaient-ils en se suivant tous les quatre sur une seule ligne? Allons, réponds ami lecteur... Pour pouvoir se faufiler plus facilement sur les pistes, dans des cavées ou dans des sentiers très étroits évidemment, et même dans les marécages. J'en ai fait quelques fois, notamment pour aller aux marchés de coton ou de paddy perdus en pleine forêt, comme je le raconterai plus loin.

Je reviens à mon histoire : Jean Warnant disait qu'en évoluant dans les marécages, les porteurs sautaient de nénuphar en nénuphar et dès qu'ils s'enfouaient, ils devaient changer de plateforme florale. Cela doit laisser la sensation d'une stabilité terriblement précaire!

Dans le gîte où nous étions et qui était un peu surélevé, le seul souvenir que j'en aie gardé est celui d'une scène qui eût pu mal tourner, et qui somme toute s'est soldée par ma première ingestion de

whisky. À la régolade s'il vous plaît, et à dix ans! Voici cette ténébreuse affaire. Christian et moi avions sans doute terminé nos devoirs de brousse, car n'oublions jamais que durant toutes ces tournées où papa inspectait, jugeait et gérait, et où maman s'arrangeait avec le boy pour s'installer et nous cuisiner de bons petits plats, Christian et votre serviteur avaient d'abord à accomplir les rites sacrés de bons élèves studieux : étudier nos leçons et faire nos exercices de devoirs tels que prescrits par nos maîtresses religieuses! Oui, nous avions chacun notre maîtresse. Et religieuse, en plus! Mais à huit et dix ans... honni soit qui mal y pense comme disait l'ordre de la Jarretière. Alors quand nous avions terminé nos devoirs et nos leçons, nous déballions nos petits camions et commencions à nous construire ponts et merveilles dans la boue ou la poussière, pour transporter des brindilles, des fruits, des petites rondelles de plastique (ça je m'en souviens bien), des fourmis ou que sais-je encore, à travers escarpements, rivières et ponts de cure-dents.

Nous jouions donc pendant que papa et maman, assis dans des fauteuils de jardin, devisaient ou nous regardaient. Papa prenait son apéritif quotidien et maman tricotait ou donnait peut-être le biberon à Marie-Ange, lorsque soudain on se dispute, Christian et moi. Cela nous arrivait. Et sans que je m'y attende, dans un geste certainement pas prémédité le moins du monde, sa main se crispe sur la poussière dans laquelle nous jouions à genoux et vlan! il me l'envoie en plein visage! Je parle de la poignée de poussière. Or j'étais justement en train d'inhaler, d'aspirer une bouffée d'air avant de crier un coup. Puis, pataf! J'ai avalé cette poussière par la trachée, par l'œsophage, le nez, les yeux... Je n'ai pas eu le temps de jouer les aiguilleurs de train pour la poussière qui me rentrait partout, en pleine face, en plein sirocco! Est-ce le simoun ou le sirocco, ce vent terrible qui transporte des montagnes de sable en pleine tempête saharienne? Je tousse, j'éternue, je ne suis quasi plus capable de respirer. Papa Warnant qui n'avait pas l'œil dans sa poche se lève, me fait venir près de lui, prend la bouteille de whisky et me crie : « Avale ça! ». Il paraît qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne lampée d'alcool à la régolade pour vous dégager les voies respiratoires. En tout cas, cela a fait effet et si j'ai pu réaliser, à dix ans, que le whisky est particulièrement fort, c'est que ma respiration était redevenue plus normale grâce à cette généreuse potion magique. C'était du Johnny Walker, avec les belles bouteilles carrées caractéristiques que l'on connaît toujours. Mon père ne buvait que ça, et il en descendait au moins une par semaine! Oui, papa s'achetait une caisse de six bouteilles à peu près tous les mois (ou tous les deux mois). À cinq heures, après le travail, son apéro était toujours soit un ou deux whiskys, soit une ou deux Primus, une bière qui était toujours présentée dans des grosses bouteilles de 750 ml.

Le whisky, Johnny ou un autre, était l'apéro essentiel des coloniaux. Et en montrant une boîte d'allumettes, on avait l'habitude de désigner les trois niveaux de whisky à verser avant de remplir le verre avec de l'eau. Premier terme (un terme désigne les trois années où l'on travaille au Congo avant de rentrer en Belgique) disait-on en tenant la boîte d'allumettes à plat. Deuxième terme, on relevait la boîte d'allumettes sur le côté. Et pour le troisième terme et les suivants, la boîte tenait verticalement, dans le sens de la longueur!

Dans cette même direction, à vingt-cinq kilomètres précisément de Basoko, il y avait un petit poste nommé Bomané. J'y ai séjourné chez monsieur et madame Lebrun. Ils étaient, je pense, originaires de

Nivelle en Belgique. C'était un couple très gentil et sans enfant (je crois qu'ils en désiraient de tout leur cœur). Ils s'étaient pris d'affection pour moi. Comme j'étais un peu maladif et que j'avais besoin de me remplumer, mes parents m'ont mis chez eux pour me refaire des forces. Ces personnes m'adoraient et je les ai beaucoup aimées. Lui travaillait pour les Huileries HCB, qui avaient un très grand centre d'extraction d'huile de palme à Élisabetha (voir plus haut), et un plus petit à Bomané. Il faut dire que ces usines dégageaient une forte odeur assez caractéristique, mais pas nécessairement désagréable. Il y avait beaucoup de palmeraies dans le territoire de Basoko.

Dans leur maison, les Lebrun n'ayant pas d'enfant étaient assez maniaques de la propreté. Ils avaient un carrelage de ciment rouge foncé qui brillait comme un sou neuf, fréquemment ciré, et sur lequel on devait se déplacer avec des patins. J'adorais! C'est là aussi, dans un atelier de mécanique de l'usine des huileries, que j'ai appris à travailler l'ivoire sous les conseils de monsieur Lebrun. J'ai fait des dés de toutes les tailles, petite scie et foreuse, puis polissage et peinture des points à l'encre rouge ou noire, mais aussi des bracelets, nettement plus complexes... Oui, j'ai vraiment appris à sculpter l'ivoire et monsieur Lebrun m'a expliqué comment faire des maillons et un bracelet. J'ai encore aujourd'hui dans une vieille boîte à souvenirs quelques maillons fragiles. Certains cassaient avant d'être achevés, quand je forais des trous minuscules pour y passer le petit fil de cuivre servant de pivot entre deux maillons.

Enfin, chez les Lebrun j'ai appris deux choses sur la nourriture du petit déjeuner : d'abord les pamplemousses coupés en deux puis savamment découpés en tranches par le boy, prêts à être dégustés. Je peux dire que là-bas, j'ai pris l'habitude de manger des pamplemousses. Je ne laissais rien de la pulpe. C'est très facile à curer avec la cuiller, et puis c'est tellement bon! Il faut dire que je suis resté deux fois une semaine chez eux, pour me faire un peu gâter lors de ma convalescence après ma malaria (voir ci-dessus à Mokaria). Ensuite les papayes, que l'on mangeait chez nous aussi, mais ils avaient une façon très personnelle de les accommoder que j'ai encore utilisée dernièrement en Égypte, puis au Brésil. Il faut dire que la papaye est d'abord succulente, surtout avec du jus de lime, et ensuite excellente comme régulateur : si tu es constipé, mange de la papaye ami lecteur, mais si tu as la « hit sifflante »... Tu me comprends, Anagnosophile? Eh bien, prends donc une bonne papaye, cela va te remettre sur tes patins (à glace ou à ciment?) dès la fin de la journée.

Alors quelle est-elle cette façon d'accommoder la papaye, me demanderez-vous? Voici, voici : prenons une demi-papaye épépinée. Avec la pointe d'un couteau, nous traçons des sillons dans les deux sens de manière à tracer des carreaux (pas de ciment). Et dans ces sillons perpendiculaires, nous versons tout le jus d'une limette verte, bien mûre. Il nous reste à déguster avec la petite cuiller. Succulent, je ne vous dis que ça!

Oui, je peux dire que j'y ai été choyé et même gâté.

Naissance et baptême de Marie-Ange

Le 25 septembre 1948, naissance de notre petite sœur : Marie-Ange. Papa voulait absolument un prénom qui rappelle sa maman, Angeline Lepot, comme plus tard il choisira Josiane, le prénom de

maman et Jeanne-Marie pour son prénom à lui. Or donc, le docteur XY, un petit homme plutôt trapu qui parlait fort et faisait résonner ses semelles sur le ciment, comme certains soldats de triste souvenir – et comme en plus il était belgo-germanique...¹

Ce docteur, disons, était d'un abord plutôt froid. Mais lorsqu'en plus, il coupe le cordon ombilical en dehors des pincées prévues à cet effet – heureusement du côté de maman et non de Marie-Ange –, alors vous comprendrez pourquoi papa Warnant ne le portait pas dans son cœur. Sans donner un cours d'obstétrique, tout le monde comprend que s'il avait coupé du côté de Marie-Ange, le temps de se rendre compte que le cordon crachait trop de sang et Marie-Ange aurait été saignée à blanc! Papa était furieux contre ce médocastre allemand court sur pattes, qu'entre nous il traitait de tous les noms à la maison. Vous comprenez maintenant pourquoi moi aussi je l'ai affublé de deux lettres parfaitement anonymes! C'est vrai d'ailleurs qu'il avait le verbe haut et marchait en frappant les talons au sol, comme les soldats allemands qui défilaient en rangs durant la guerre. Pensons qu'il y aura aussi l'erreur de diagnostic concernant ma malaria, comme raconté plus haut.

L'hôpital n'était vraiment pas loin de la maison. Il était géré par des infirmiers indigènes et des sœurs infirmières, appartenant je pense aux sœurs de la mission, des franciscaines de Marie. Maman nous a beaucoup parlé de la religieuse de l'hôpital de Basoko qui avait aidé à l'accouchement. C'était une jeune Canadienne qui provenait d'une famille de vingt-trois enfants. Ah! ces Canadiens. Elle était petite, souriante et d'une gentillesse adorable.

Il avait été convenu que je serais le parrain de ma nouvelle petite sœur. Hélas, le supérieur de la mission des pères (pères blancs?) refusa parce que, prétendait-il, j'étais trop jeune... Si le médecin est de langue germanique, ce supérieur est, lui, de la langue de Guido Gezelle (flamand), ce n'est guère mieux. Pour le lecteur qui ignore tout du flamand, je précise que Gezelle se prononce Guezél, oui, c'est du *vlaams*. Je serai donc « parrain à la chandelle » et en vitesse, il faudra choisir un autre vrai parrain du côté de maman, puisque Bobonne Warnant était la marraine et qu'il est de tradition de partager les parrain et marraine entre les deux familles des parents. Ce sera Paul Lejeune, l'aîné de mes cousins que maman avait beaucoup choyé tout petit, et qui apprendra après coup qu'il était devenu, par la grâce d'un père supérieur obtus, le parrain de Marie-Ange. C'est aussi cela, l'Afrique! Pas de téléphone là-bas, à cette époque... et le télégramme était d'un usage très restreint. Mais je crois que papa a télégraphié la bonne nouvelle à sa mère et à une de ses belles-sœurs en Belgique pour qu'ils propagent la bonne nouvelle avec cette mention fréquemment utilisée en pareil cas : « lettre explicative suit ». Quant à internet, personne n'aurait même pu en rêver.

Juste après cet accouchement, Papa devenu vrai père (mais pas un père missionnaire, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, et je n'ai pas dit non plus permissionnaire, évidemment) et tout excité par cet événement (oui, on pourrait parler de son état paroxystique), a écrit une très longue lettre explicative et descriptive pour toute la famille. Il l'a fait taper par un clerc (secrétaire du territoire) qui l'a tapée en cinq ou six exemplaires sur papier pelure (très fin) avec carbonés. Nous ne connaissions pas les photocopies à cette époque médiévale! C'est ainsi que l'on polycopiait dans ce temps-là. Eh oui,

¹ Nous rencontrerons son frère, propriétaire de la première maison de Christian et Betsy à Waimes en 65.

pour avoir une douzaine de lettres, il aura dû faire recommencer le processus, puis il aura agrafé les trois ou quatre pages de la lettre et l'aura envoyée par la poste à Bobonne, tante Mia, Bobo (probablement), Mèmère et Grand-papa – probablement –, et ses beaux-frères et belles-sœurs (frères et sœurs de maman) au Congo et en Belgique : tante Milou, oncle Lucien, tante Zette, oncle Robert, oncle Carlos, tante Madeleine et oncle Marcel. Et sans doute à une ou l'autre connaissance pour raconter tout l'accouchement dans le détail.

Christian et moi n'avons pas eu lecture de cette lettre. Ce n'était pas une lecture pour petits garçons! Mais on en a eu des échos, notamment l'histoire du cordon mal coupé, l'accoucheuse canadienne si gentille, la durée, le poids et la grandeur de Marie-Ange, la première fille du commandant. Il en était fou! On aurait presque pu le comparer à Reth Butler dans *Autant en emporte le vent* lorsque sa petite fille est née. Puis il aura fallu envoyer cet énorme courrier qui sera arrivé chez les destinataires plus ou moins dix jours plus tard. C'était comme ça à cette époque. Il n'était pas question de téléphoner : trop cher et vraiment difficile... Un télégramme aurait pu faire l'affaire (et il y en eut sans doute au moins un ou deux, notamment à Bobonne), mais un texte de télégramme ne permettait pas les explications. Quant aux possibilités actuelles avec les courriels, on ne pouvait même pas imaginer à cette époque que cela viendrait un jour. C'était le Moyen Âge et c'était il y a cinquante ans!

Je constate que je ne vous ai rien dit de la principale personne de cette aventure. Marie-Ange était un très joli bébé, avec des cheveux noirs qu'elle perdra rapidement. Elle pesait trois kilos et demi, à peu près, me semble-t-il. Pour la première fois, nous allions porter un bébé dans nos bras! Je revois encore la première séance de photos. On faisait souvent ces photos dehors, sous le perron de la grande maison, parce qu'il y a plus de luminosité. Nous n'avions pas non plus de flash avec nos vieilles boîtes à photos. Mais attention! Christian et moi avions revêtu nos plus beaux atours : cravate et chemise blanche bien repassée, complets-veston et culotte courte assortie! Ne riez pas.

On a tué le cochon!

La fête du baptême de Marie-Ange rassembla près d'une centaine de convives. En fait, papa invita l'entière communauté non indigène de Basoko et des environs, exception faite des révérends pères, mères et sœurs. À moins que ce ne fussent eux qui déclinerent l'invitation, ou plus probablement, selon son habitude, papa invita-t-il seulement les supérieur et supérieure qui étaient peut-être bien présents, tout compte fait, même si l'histoire ne dit pas s'ils ont amorcé quelques pas d'une valse-hésitation dans les bras l'un de l'autre! Voyons qu'est-ce que je raconte là, moi! Je délire, c'est peut-être le vin de la fête dont les quelques relents me remontent aux narines, à moins que ce ne fût du vin de messe.

Comme dans la Bible pour le retour du fils prodigue, ici aussi on prépara les agapes en abattant un cochon quelques jours plus tôt. Cela se fit dans notre jardin à l'arrière, et Christian et moi avons assisté à ces divers préparatifs en charcuterie sous la houlette de madame Bisshops, à qui obéissaient quatre ou cinq autres dames diligentes qui vinrent quelquefois faire avancer les opérations. Elles étaient aidées d'un ou deux boys qui apportaient les instruments, couteaux et seaux, épices ou eau... Tout ce remue-ménage qui dura quelques jours eut lieu derrière notre maison, à l'extérieur sous le grand

escalier conduisant à la cuisine et à la véranda arrière. Quand le porc nous fut amené d'un commerçant colon portugais, on procéda à son exécution, d'abord en l'assommant avec une lourde masse. Il a fallu frapper quelques coups et c'est là que pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que signifiait l'expression « hurler comme un cochon qu'on tue »! Puis, on l'égorgea avec un long couteau pointu pour conserver le précieux sang destiné en particulier au futur boudin noir. Je me souviens qu'on a ensuite brûlé les soies en flambant l'animal afin d'en conserver le lard et la couenne (qui se prononce bien « couane », comme on dit au Québec). Cette opération dégagea une certaine puanteur qui ne fut pas la seule, croyez-moi. Christian et moi, enfin je suppose pour Christian ce dont je suis certain pour moi, nous dévorions des yeux. Et je dirais même que plus nous dévorions des yeux, plus cela nous dégoûtait. Enfin, je parle toujours par extension à partir de mes propres sentiments, concernant mon petit frère. C'était dégueulasse! Puis sur une grande table à tréteaux dressée au pied du mur sous la maison, on a commencé à découper la bête en larges quartiers qu'on déposait précieusement dans de grands bassins. Lorsqu'on est arrivé aux viscères, là aussi le parfum dégagé n'était pas d'une suavité olfactive particulière. Bref, il valait mieux se boucher les narines, mais il fallait bien en passer par là. Puis il a fallu commencer les diverses préparations. Le jambon, les pieds de cochon, la tête en gelée, les saucisses, le foie pour le pâté, les boudins blanc et noir. Et quoi encore? Les côtelettes, le rôti... Prenez un manuel sur la bonne charcuterie porcine et vous saurez tout. Car je puis vous garantir que rien ne fut perdu et que ces dames avaient sans doute potassé leurs divers bouquins de cuisine et les recettes de tante Olga! On découpa, on sala, on accommoda, on épiça, on mélangea. On fit cuire, bouillir, rôtir, mijoter. Puis on fit refroidir, on conserva, on remélangea, on prépara... Et après une bonne semaine de préparation intense, tout fut prêt, les frigos remplis, les plateaux succulents... Et en plus de ces divines charcuteries pour une communauté qui en était privée depuis des mois et des années, il fallut préparer les sauces, les poissons, les légumes, les fruits, les desserts. Tout cela eût été digne du sieur Vatel, maître d'hôtel du grand Condé.

Et la fête eut lieu, grande, importante, magnifique. Notre maison décorée et illuminée était remplie de monde. Il faisait beau et chaud, comme une vraie soirée sous les tropiques. Tous avaient revêtu leurs plus belles robes, leurs costumes de fête. On y but jusqu'à plus soif, on y mangea jusqu'à plus faim, on se délecta des petits plats et des plus grands, on y dansa, je crois. Mais nous les enfants avons eu notre fête à part. On nous cantonna en bas de la cuisine, dans le très grand garage avec ouverture sur le jardin. Ce garage était très vaste et toujours inemployé. On nous y avait installé l'électricité, tables, chaises et caisses de boissons pétillantes. Papa avait prévu que pour la circonstance je serais maître de cérémonie, avec la clé décapsuleuse pour ouvrir toutes les bouteilles de limonade et d'orangeade désirées. On devait être entre dix et quinze enfants, je ne me rappelle plus exactement. Outre Christian et moi, il devait y avoir Marc (12 ans) et Baudouin Saerens (9 ans) fils de l'assistant de papa (mais étaient-ils encore à Basoko, début octobre 48? Je n'en suis pas si sûr), Roger Bisshops (6 ou 7 ans) et son petit frère Étienne, qui viendront tous deux à Bukavu un peu après nous, ma copine de classe Nicole Ludwig (10 ou 11 ans), la petite Nini Cuelho (6 ans?), les enfants du docteur, et certainement plusieurs autres enfants portugais et hindous. Nous pouvions faire des jeux, écouter un tourne-disque peut-être. Mais je ne suis même pas sûr de cela.

Marie-Ange, la reine de cette fête, reçut de très beaux cadeaux. Plusieurs petites robes en nid d'abeille, faites par les dames du poste (et notamment les dames portugaises), des bijoux... Mais le cadeau le plus riche fut sans conteste celui offert par les familles Ali-Kharmali, commerçants hindous dont les dames étaient venues avec leurs beaux saris de soie et leurs perles sur le nez¹.. Leur cadeau était un ensemble de six petits bracelets finement sculptés en or massif, mais tout petits, que seul un bébé peut porter. Ces six bracelets pesaient un poids certain.

Madame Kharmali était aussi arrivée à la fête avec une énorme casserole en cuivre remplie de petites boulettes terriblement épicées. Il s'agissait d'amuse-gueule de son pays, destinés à faire boire. J'ai depuis lors souvent refait ce genre d'apéritif, assez apprécié par les enfants et les amis, lors des fêtes de fin d'année, ici au Québec. Voici un semblant de cette recette : ce sont de très petites boulettes de porc et bœuf, épicées à la limite du supportable par les épices les plus fortes et les plus raffinées (pili-pili, curry, safran, poivres divers, coriandre, et que sais-je). Mettez-en tant et plus. Roulez entre les mains deux ou trois cents boulettes de la grosseur d'une petite bille, pas plus gros. Passez à la poêle, puis laissez refroidir. Délicieux.

Cela me fait penser à une petite blague que nous fîmes un jour à Nicole au lac Trois-Saumons, alors que justement nous préparions ces boulettes indiennes avec Yves, je pense. Lorsqu'elles furent cuites, nous trouvions qu'elles ressemblaient étrangement aux croquettes que je donnais à mon chien, Roxane, une belle femelle berger allemand. Cette histoire se passe donc avant 1993, année où elle mourut – je parle du chien. Nous avons eu la malicieuse idée de placer une de ces croquettes de la moulée du chien dans le plateau de boulettes, et de demander à maman d'en goûter une pour voir si elles étaient bonnes. On lui présente le plat, en gardant notre sérieux. Et maman est allée tout droit chercher la mauvaise boulette. Elle l'a croquée au moment où nous avons pouffé de rire pour interrompre la déglutition! Avouez, c'est fort comme coïncidence, mais Nicole nous avoua avoir choisi expressément celle-là, parce que la trouvant légèrement plus claire, elle estimait qu'elle serait un peu moins rôtie que les autres, or Nicole n'apprécie pas trop la viande trop cuite. Cela s'explique, mais on s'est marrés. Et Nicole a bien ri aussi, croyez-moi.

Marie-Ange, bourbouille et promenades

Il faisait terriblement chaud et humide à Basoko. Or Marie-Ange se portait bien et était plutôt grasse. Elle avait des replis aux cuisses et aux bras. Eh bien, c'est l'endroit idéal où vient se nicher la bourbouille, qui consiste en des éruptions et démangeaisons dues à l'inflammation des glandes sudoripares en régions chaudes et humides. C'est vraiment ça. Mais ça l'empêchait de dormir, ça devait lui faire mal à la pauvre petiotte. Et rien n'y faisait, ni le talc qui s'humectait et devenait comme une crème collante, ni les bains. Elle souffrait quand on la touchait. Alors il a fallu se résoudre à la badigeonner avec du nitrate d'argent. Cela brûle les tissus, mais les renforce. La peau trop sensible

¹ Cela m'intriguait, car je me demandais comment cette perle tenait sur la narine. Et je me le demande encore : était-elle collée ou y avait-il un petit trou, comme on perce le lobe de l'oreille pour les petites filles bien sages? Je sais qu'aujourd'hui les jeunes ne se posent plus ce genre de question.

devient plus dure, mais c'est un remède de cheval car le nitrate fait douloureusement mal : il pénètre la chair comme un acide. Les cris de cette pauvre minuscule Marie-Ange nous déchiraient le cœur et les tympan. C'était atroce. Elle hurlait de douleur, on pleurait de pitié de lui infliger de telles barbaries, mais il fallait y passer et effectivement le remède fut efficace¹.

Promenades berceuses

Ce doit être vers cette époque de la bourbouille, lorsque Marie-Ange avait de la difficulté à s'endormir, que papa a pris l'habitude de promenades en camionnette qui avaient le don d'endormir notre petit ange. C'était devenu un cérémonial journalier. Donc, le soir vers cinq heures, après la journée de travail au bureau et nous notre journée à l'école, juste avant le souper, nous allions faire une balade de dix ou quinze kilomètres sur la route allant vers Yahila et Mokaria. Là, nous avions le droit d'être sur la banquette avant, en nous serrant un peu cela allait juste. Cette route de Yahila, puis Mokaria, était la principale route plongeant vers le nord et la forêt à l'intérieur du territoire. Elle était un peu élargie au départ de Basoko, pour servir de piste d'atterrissage de secours pour un (petit) avion en perdition. Les cantonniers ne comprenaient sans doute pas bien pourquoi, sur trois ou quatre kilomètres de long, ils devaient couper beaucoup plus d'arbres qu'ailleurs et débarrasser la route des racines, des souches et des pousses sauvages, alors qu'ailleurs, sur ces routes tellement peu occupées, deux seules bandes de roulement suffisaient amplement. Et si par hasard il nous arrivait de rencontrer un rare camion, on trouvait toujours la place suffisante pour se croiser. C'est aussi sur cette même route que je me souviens avoir atteint pour la première fois les cent kilomètres-heure, à bord de la grosse voiture américaine des Hindous qui nous avaient emmenés faire un petit tour à bord de leur toute nouvelle et superbe décapotable verte ou bleue! Imaginez ce véhicule rutilant sur des routes caillouteuses de brousse, quel luxe insolent au milieu de la jungle!

Donc nous roulions très lentement, à cause de la petite chérie qui s'endormait, durant cinq kilomètres, puis on faisait demi-tour pour l'apéro. Une vraie promenade santé. On y allait tous les jours lorsque nous n'étions pas en brousse. Et papa, qui roulait toujours prudemment et assez lentement lors de ces promenades berceuses du soir, on peut dire qu'il allait vraiment à une allure d'escargot endormi!

Bureau, clerks, dactylo, arbalètes et appel au drapeau

Bureau de territoire

Le bureau de territoire, situé au centre du poste pas trop loin de chez nous, était une grande maison dont toutes les pièces étaient aménagées en bureaux individuels ou collectifs. Cela cliquettait ferme du bruit des machines à écrire ou des calculatrices mécaniques, parfois même de quelques conversations feutrées ou alors d'un cri : « Planton! » lorsqu' un administrateur appelait le planton de service. L'odeur qui se dégageait de cet antre de l'administration coloniale était essentiellement une forte odeur

¹ J'ai moi-même connu et souffert mille morts à cause du nitrate d'argent, alors que le frère infirmier me brûlait une verrue – qu'on appelait populairement « poireau » – dans la main droite, à Cost-Bukavu. Aujourd'hui, les médecins utilisent de l'azote liquide et on ne sent rien.

d'encre et de papier. Nous y allâmes très souvent, Christian et moi. Et sans doute moi plus souvent que lui, vous allez voir pourquoi.

Que je vous présente d'abord le personnel de ce haut lieu administratif. À tout seigneur, tout honneur : papa, l'administrateur de territoire, avait son propre bureau avec porte matelassée en cuvette pour étouffer les conversations confidentielles. Puis il y avait l'administrateur de territoire adjoint (monsieur Saerens), le chef de poste, et parfois un ou deux autres agents territoriaux, tous Belges évidemment. Je me rappelle des noms de monsieur Lepoint, nouvellement marié, avec son nez en trompette, et de monsieur Christiaens... Il y avait aussi monsieur Lemoyne et monsieur Langlais. Ensuite venaient les clercs, les secrétaires. Il y en avait une dizaine. Ce sont eux qui bien souvent tapaient à la machine. Ils parlaient tous plus ou moins bien le français et on peut dire qu'en brousse, à l'intérieur du Congo, c'étaient les personnes les plus évoluées, une sorte de cheville ouvrière de la gestion administrative. En parlant d'eux on les appelait parfois les évolués, mais quand on s'adressait à eux, on disait habituellement les clercs (prononcez bien le c final : *clerque*). Ils étaient souvent très serviables, gentils, et aimaient quand j'allais un peu les désennuyer. Ils étaient vraiment mes amis. Je crois qu'on peut affirmer que les clercs constituaient l'échelon le plus élevé socialement, du côté indigène. Un peu comme les infirmiers de l'hôpital, ils étaient toujours bien habillés (cravate et chaussures évidemment), ils habitaient aussi très souvent des petites demeures en briques. Bref, ils étaient socialement nettement plus rapprochés des Blancs que des *bassenjis* ordinaires.

Puis il y avait les plantons. Ils étaient deux ou trois, sur la véranda ou devant la porte d'un bureau important, attendant qu'on les appelle pour un service ou un autre. Aller chercher tel document auprès de tel ou tel, aller (à pied) à tel ou tel endroit dans Basoko porter un message (je rappelle qu'on ne disposait pas du téléphone), apporter un verre d'eau, un encrier ou un canif pour ouvrir un colis, que sais-je? Il était toujours de faction, toujours disponible et payé parfois longtemps à ne rien faire! Le planton était un homme gentil, serviable, souvent inculte, qui restait sur la barza du bureau, attendant qu'on l'appelle pour rendre de menus services. Il servait de téléphone, de courrier, de garçon de café et de boy pour tous les services. Il était souvent pieds nus, mais portait un uniforme et un beau chapeau comme un cône renversé en feutre, un fez – prononcez bien fesse – rouge, comme les soldats marocains (de là, on peut dire que les plantons avaient des fez rouges sur la tête!). Le planton, véritable institution coloniale. J'entends encore mon père appeler : « Planton! ». Et le gars pénétrait dans le bureau pour aller chercher ceci, livrer cela... Ce que j'ai pu bavarder avec des plantons, partout dans tous les bureaux de territoire ou de district. J'étais moi-même souvent « planté » là par mon père qui avait une inspection à faire dans un poste ou un autre, lorsque je l'accompagnais dans ses tournées durant nos vacances.

Parfois au bureau, on pouvait aussi rencontrer un chef de police indigène, un soldat ou un autre agent des postes ou de l'hôpital, mais c'était occasionnel.

C'est au bureau de Basoko que j'ai appris, à dix ans, à taper à la machine à écrire, appelée erronément dactylo au Québec¹. Ce sont les clercs qui m'ont appris, encouragés par papa, surtout un certain Aloïs (c'était son prénom) qui s'exprimait dans un français très châtié. Ah! ce que j'ai été dans les bureaux de territoire, partout dans tous les postes du territoire, mais surtout à Basoko. J'étais copain avec tous les clercs et j'ai tâté de toutes les machines à écrire avec les carbones, les odeurs d'encre et tout le matériel de bureau. Il y avait notamment les machines avec grands chariots pour recevoir les papiers en largeur. J'ai beaucoup fouillé aussi les cartes du territoire et des chefferies, j'en ai copié sur carbone... Je prenais aussi les timbres venant de partout en Belgique et en Afrique (le Dahomey, le Togo, et tous les territoires français : Afrique équatoriale française, Afrique occidentale française, etc.). J'ai parlé de ces timbres que nous avions envoyés à l'oncle Désiré Dachet en Belgique, le mari de tante Mia pour qu'il les mette en ordre, et qui ne les a jamais rendus après leur séparation²...

Voici une belle question qui me vient à propos de ce que je viens de te raconter, cher Anagnosophile : est-il préférable d'apprendre tôt mais mal, ou vaut-il mieux attendre pour apprendre mieux, mais plus tard? Je n'ai pas la réponse et j'attends bien sûr que tu me la donnes. Mais de toute façon, cette réponse ne me servira plus à rien. J'ai 74 ans et il est temps que j'apprenne ce que j'ignore encore. Je t'explique : je dois en effet avouer que si j'ai appris très tôt à taper à la machine, j'ai mal appris. Je ne tapais pas en aveugle, ni à dix doigts, mais à deux doigts et en regardant mon clavier. Cela fait que je n'ai jamais pu me défaire de ces mauvaises habitudes. Et j'ai pourtant essayé, bien plus tard. Un certain PAB a essayé mais en vain de me reconverter.

C'est aussi à Basoko que je me suis mis définitivement à collectionner les timbres, avec les restes que mon vrai père m'avait laissés. Là aussi, sous les conseils de Jean Warnant je m'y suis mis, mais sans méthode, fatalement. Je n'avais personne, ni livre ni connaisseur pour me conseiller. Je gardais tout et ne classais guère. Et c'est pourquoi il me convia à envoyer mes timbres collectés à l'oncle Désiré Dachet, connaisseur en philatélie.

Maintenant je me rends compte que j'ai beaucoup appris, mais mal. Plus tard, il y aura la natation, à Bukavu, puis le ski de fond à La Pocatière, puis la planche à voile au lac Trois-Saumons. Tous ces apprentissages sportifs auraient demandé des techniques, un apprentissage contrôlé. Mais ma soif de savoir vite et à peu de frais, m'a fait sauter dans la technique sans apprendre comme il faut. J'ai appris sur le tas. Je peux dire que je nage mal, mais je nage beaucoup et aime me retrouver dans l'eau; que j'ai beaucoup de timbres, mais assez mal classés; que j'adore la planche à voile, mais qu'un vent de moyenne importance me fait hésiter car je ne commande pas très bien les agrès... Je jalouse les bons nageurs de crawl qui gardent la tête dans l'eau et ne la tournent que pour aspirer; je jalouse les belles collections de timbres; je jalouse aussi ceux qui tapent vite et bien sur leur clavier. Mais à soixante ans,

¹ J'ai moi-même connu et souffert mille morts à cause du nitrate d'argent, alors que le frère infirmier me brûlait une verrue – qu'on appelait populairement « poireau » – dans la main droite, à Cost-Bukavu. Aujourd'hui, les médecins utilisent de l'azote liquide et on ne sent rien.

² Voir au chapitre 4 – remariage de ma mère

et forcément à soixante-dix ans, je suis trop vieux pour changer. Mais moi au moins, je sais nager, je fais de la planche, j’ai une grosse collection de timbres et je tape beaucoup à la machine...

Cette réflexion fut écrite il y a quatorze ans, puisque maintenant lorsque je me relis pour rédaction définitive j’ai non plus 60, mais 60,14 ans. C’est ainsi qu’en français snob on écrit septante-quatre ans. Allons, messieurs les Français et Québécois, allez-vous continuer longtemps à vous singulariser ainsi? Ne serait-il pas temps de copier l’anglais qui ne dit pas sixty-fourteen, que je sache?

Menuiserie, forge, prison

Près de la maison appelée bureau du territoire, il y avait d’autres établissements dépendant de l’administration; un garage sans doute, une petite prison section hommes et une autre pour les femmes, une forge et une grande charpenterie-menuiserie. Et dans cette dernière, ce n’est ni la matière première, ni les commandes et le travail qui manquaient. Dans un pays en pleine expansion, en pleine croissance, les besoins étaient multiples. Souvent j’allais flâner à la menuiserie du territoire. L’odeur était invitante et j’étais curieux de tout : fabrication de meubles, de portes et fenêtres. Les bancs de scie, les établis, tout cela me reviendra à la petite menuiserie du local scout au collège deux ou trois ans plus tard.

À la forge, on voyait les soufflets, on était aveuglés par l’intensité du métal en fusion, les bruits de marteau résonnaient... bing! bing! Et puis, je ne sais pourquoi, j’aimais quand le forgeron plongeait ses grosses pinces avec le métal rouge dans l’eau froide pour en faire de l’acier trempé. Le grésillement de l’eau et la fumée qui s’en dégageaient m’impressionnaient. Je sentais là, confusément, des forces vives en conflit. C’est près de cette forge que j’ai vu mon premier scorpion, en soulevant une grosse pierre. Une belle bête de 5 ou 6 centimètres. Il ne bougeait pas, car il déteste être mis à la lumière du jour. Je ne sais ce qu’il est devenu. Avec ces ouvriers du bois ou du fer, avec les mécaniciens, les soldats, les plantons, avec les prisonniers aussi... avec tous ces braves gens je me suis lié, je bavardais, nous riions, j’aimais cette vie mouvementée. Avec eux je me suis lié d’amitié et c’est là, sur les vérandas, dans les jardins, près d’un établi ou d’une roue à réparer que j’ai vraiment appris la langue.

Arbalètes

J’ai un très beau souvenir des deux arbalètes faites à la menuiserie d’après un plan que nous avait procuré Marc Saerens, qui avait deux ans de plus que moi. Lui et son frère Baudouin, un an plus jeune que moi, étaient pensionnaires au collège de Costermansville et ils étaient les fils de monsieur Saerens, l’adjoint de papa. Nous ne nous fréquentions guère. Mais ces arbalètes dont l’arc était fait en *kelekele*, une sorte de liane très solide et très souple, et dont les flèches en bois léger étaient empennées comme celles de Robin des Bois, nous ont permis de passer des après-midis enchantés. Ce qu’on a joué avec ces arbalètes! Christian, t’en souviens-tu? Je nous revois jeunes Guillaume Tell, tel que dessiné sur les boîtes de crayons de couleur Caran d’Ache. Le système était simple : un fusil de bois avec une sorte de gouttière sur le canon, permettant à la flèche de glisser. L’arc en *kelekele*, un bois souple très résistant,

fait d’une grosse liane, passait en travers de l’extrémité du canon. La corde qui en reliait les deux bras était également faite de *kelekele* (comme un ruban d’osier) et venait se fixer sur un genre de chien retenu en arrière que l’on faisait descendre par une pression sur la gâchette. En fait ce chien d’arrêt (à ne pas confondre avec le chien percuteur des armes à feu, ni avec le compagnon du chasseur, ha! ha! même si on va chasser avec l’arbalète (re-ha! ha!)), ce chien d’arrêt donc (re-re-ha! ha!) apparaissait en haut du canon et ne formait qu’une seule pièce en forme de S avec la gâchette en bas. Cet objet pivotait sur un axe à l’intérieur du fusil, si bien que lorsqu’on tirait la gâchette, le chien descendait et libérait la corde de l’arc qui propulsait la flèche. C’était bien pensé, mais à la longue, à force d’être utilisée la corde s’usait assez vite par friction en glissant sur le canon et il fallait la remplacer.

L’appel à six heures du matin

Le lever du drapeau, le matin de tous les jours sauf le dimanche, était un cérémonial obligatoire pour les membres de l’État. Cela se faisait sur un terrain pas loin du bureau du territoire au pied d’un mât, avec une petite escorte militaire. Et mon père n’a pas manqué de nous convier à y aller quelquefois, sans nous y obliger. Nous avons assisté plusieurs fois à ces cérémonies où le détachement militaire en carré devant le mât faisait le salut, pendant que le clairon sonnait le lever des couleurs en jouant la Brabançonne¹. On y faisait l’appel des prisonniers et le chef de poste écoutait les doléances et le rapport du chef indigène des policiers concernant le travail de la veille. Et c’est ici que parfois, pour ceux qui avaient commis quelque faute, quelque négligence dans leur travail, quelque oubli, par exemple ceux qui avaient été trop paresseux au travail, qui s’étaient disputés ou avaient rechigné à l’ouvrage, que sais-je, il était infligé deux, quatre ou six coups de chicote. La chicote (*fimbo*) était une sorte de longue canne faite de peau d’éléphant ou d’hippopotame, longue de un mètre et large de deux centimètres de côté. Il était interdit de dépasser huit coups. Le prisonnier ainsi puni devait s’avancer, baisser sa culotte d’uniforme de prisonnier, se coucher sur le ventre et encaisser les deux, quatre ou huit coups de chicote donnés par un policier de service (ou un soldat) sur les fesses nues. Parfois j’en ai vu qui avaient les fesses ensanglantées. Ce ne sont pas de belles images du colonialisme, mais il faut reconnaître que cela faisait de l’effet, et jouait autant par sa valeur exemplaire et préventive que par sa force punitive. Jamais de chicote aux femmes, même s’il y avait des femmes prisonnières. Ensuite, on procédait à la répartition des tâches nouvelles pour la journée de travail des prisonniers : nettoyage de parcelles, service du bois ou porteurs d’eau... mais aussi celui des cantonniers, des charpentiers, des maçons, des aides à tel ou tel ouvrage communautaire.

Mangues et revolver

À propos d’ouvrage auquel devait penser et faire face un administrateur, en voici deux exemples. Le premier est une petite tâche journalière que le chef de poste pouvait fort bien gérer, le second exemple relevait quant à lui de toute l’autorité de l’administrateur principal.

¹ *Maintenant que j’y pense, je comprends Baden-Powell, ancien officier britannique, d’avoir institué ce même cérémonial pour les scouts en début de réunion au local et en début de journée au camp.*

Dans les avenues de Basoko, je l'ai déjà dit, il y avait de nombreux et volumineux manguiers. Or vint le temps où ils furent remplis d'excellentes mangues mûres et juteuses à souhait. Comme elles arrivaient toutes à maturité en même temps, en principe il était interdit de grimper dans ces arbres. Les branches cassaient facilement sous le poids des maraudeurs, et l'État ne voulait pas être responsable ni mêlé aux divers accidents qui risquaient de survenir. Mais cette année-là, vu l'abondance des fruits, il fut décrété que les Noirs avaient la permission de grimper aux arbres pour cueillir des mangues.

Pour ma seconde anecdote, il faut savoir qu'un administrateur de territoire était obligé d'avoir un revolver qui lui était d'ailleurs fourni, ainsi que son insigne en cuivre à porter sur le casque. Il avait aussi un uniforme blanc avec épaulettes et galons de son grade, ainsi que deux décorations. Mais il détestait tout cela et refusait de porter ce décorum, sauf le casque tous les jours et les épaulettes avec ses trois étoiles sur toutes ses chemises. Papa ne portait son bel uniforme blanc que lorsqu'il recevait un invité de marque, dont notamment ses supérieurs en inspection (commissaires ou gouverneurs). Il ne voulait pas savoir non plus où se trouvait le revolver, que maman devait cacher dans la maison (elle l'avait mis dans la garde-robe).

Il était responsable de la justice courante et devait souvent résoudre des conflits de voisinage et autres *matatas* locaux. C'est entre autres dans ce but qu'il devait faire de la brousse. Mais quand un plus gros crime avait lieu, alors il devait envoyer l'accusé au tribunal du district à Stanleyville, pour nous de Basoko. Papa devait d'abord procéder à certains interrogatoires, accompagné de deux ou trois militaires ou policiers.

Un jour, il y eut un crime et il dut interroger le criminel arrêté. Il ne voulait pas faire cela au bureau, car il était question d'interrogatoire assez serré et papa ne voulait pas que le présumé coupable hurle trop dans les bureaux. Voilà pourquoi il procéda à ces interrogatoires assez virils dans notre maison, le soir. Je me souviens encore des cris de l'homme alors que les policiers lui faisaient sentir leur présence en serrant une chaîne passée autour de son bras. Papa détestait ces moyens d'inquisition, mais il devait lui faire cracher le morceau et avouer ce qu'il avait à avouer. Je me souviens que nous avons été dans le cachot voir l'individu, lorsqu'il fut envoyé à Stan sous bonne escorte, par le bateau. Il avait les menottes passées derrière le dos et une barre de fer lui reliait les chevilles. Ces entraves et moyens de contention sont encore utilisés de nos jours. Laissons le juge s'occuper de cette pénible affaire qui n'a défrayé aucune chronique, faut-il le dire, car nous n'avions aucun journal local, ni écrit ni parlé. Passons! J'aime autant.

Les magasins, les marchandises à Basoko

La rue des commerçants était ensoleillée, assez longue, parcourue de monde. Elle longe la rive droite de l'Aruwimi, qui vient du nord, et est défendue par les murs crénelés dont j'ai parlé. Elle s'étend paresseusement sous le soleil depuis le quai jusqu'au domaine des deux missions.

La plupart des commerçants de Basoko étaient portugais, installés là depuis longtemps avec leurs familles. Les Hindous étaient impressionnants, surtout les dames dans leurs longs saris, avec leur diamant accroché sur l'aile de la narine et le troisième œil peint au milieu du front. Ils ne connaissaient

pas bien le français, vivaient un peu reclus. Ils m'impressionnaient avec leur belle voiture décapotable américaine dont ils changeaient quasi chaque année. On est riche ou on ne l'est pas! Ils achetaient souvent une nouvelle voiture d'une couleur vive, bleu azur ou vert émeraude, une grosse Studebaker ou encore une Chevrolet aux pneus à flancs blancs. Cette exhibition de richesse flashait dans ce petit poste. Un jour, je me souviens que papa, lors d'une réunion où tous les Blancs se retrouvaient, voulant parler de tout le monde sauf des indigènes, utilisa l'expression la plus courante : « Nous les Belges », puis il se reprit, pensant aux Portugais présents et dit : « Enfin... nous les Européens » Puis il se rendit compte que les Ali-Kharmali étaient présents, il voulut dire « Nous les Blancs » mais réalisa que l'expression ne convenait pas non plus! Il nous avoua par après qu'il ne put trouver l'expression adéquate et passa vite à un autre sujet...

On trouvait à peu près tout ce dont nous avons besoin sur les tablettes de ces magasins, essentiellement établis pour la population indigène. Certaines denrées cependant, par leur prix, leur luxe ou leur rareté étaient plutôt destinées à la population blanche. Ainsi par exemple nos vélos, et aussi ces grandes boîtes américaines de chocolats assortis. En Belgique nous appelions cela des pralines... Il y en avait au moins une centaine par boîte, bien réparties en rangées diagonales, toutes sur une seule hauteur, c'est pourquoi les boîtes de carton étaient très grandes et très plates. J'appréciais particulièrement celles qui étaient fourrées à la menthe verte, dans le coin au-dessus à gauche et en dessous à droite. Il y en avait aussi au goût de massepain et plusieurs à la liqueur. Mmm... Chacune était emballée dans du papier d'argent de différentes couleurs. On en a eu plusieurs fois. Miam-miam! quel délice, quelle gourmandise.

On disposait de beaucoup de marchandises américaines : boîtes métalliques de bonbons acidulés avec un goût fortement épicé à la cannelle. Du lait en poudre dans de grosses boîtes métalliques de marque Klim. On n'en avait pas d'autre que cette poudre qu'il fallait mélanger à de l'eau.

Un jour papa, qui aimait passer bavarder avec les commerçants dans leurs magasins – son métier exigeait cet entretient, cette facilité avec laquelle il était l'ami de tous –, n'ayant rien trouvé de spécial à nous offrir pour Pâques 49 revint avec deux grosses montres de poche suspendues au bout d'une longue chaîne. Nous avons beaucoup apprécié et joué avec ce cadeau qui nous vieillissait. Ce fut notre première montre et nous étions mon frère et moi fiers comme Artaban. On se promenait partout avec nos montres de gilet et on regardait l'heure toutes les demi-heures, et probablement même toutes les cinq minutes.

D'ailleurs c'était un cadeau de Pâques et nous nous attendions à recevoir un cadeau des cloches. Mais là, maman nous expliqua que les cloches et saint Nicolas... ce n'étaient que des contes pour enfants. Maman avait beau nous raisonner, expliquer que nous devenions grands, je me rappelle qu'à cet égard, moi je refusais de devenir grand, je préférais rester petit. Quelle déception, quelle tristesse fut la nôtre, enfin la mienne. Mais vite oubliée devant la beauté de nos montres grand-père!

Toujours est-il que quelques mois plus tard, un peu avant de nous préparer pour le grand départ au collège, papa a encore acheté dans un de ces magasins, Cuelho ou Brancos ou Mariano, une boîte de six montres-bracelets, suisses cette fois, de marque Oris, des montres d'hommes avec une aiguille qui

indiquait les trente et un jours du mois. Vous savez, ces fameuses montres où il faut faire progresser les aiguilles de 24 heures pour sauter un jour. Alors préparez-vous à faire tourner le petit bouton si vous êtes le 17 et que votre montre indique le 18 ou le 19! Il m'en donna une ainsi qu'à Christian, et il garda les quatre autres pour les offrir à ses neveux lors du prochain voyage que nous devions faire à Bogoro. J'ai gardé longtemps cette montre. C'est elle que j'ai portée durant mes six années à Bukavu. Pourquoi acheta-t-il les six montres, me demanderez-vous? Je vous avoue que la question m'intrigue moi aussi et que je n'ai pas la réponse. Peut-être pour la réduction, peut-être pour avoir une réserve de cadeaux tout prêts, peut-être simplement pour profiter de l'occasion parce qu'il les trouvait bon marché et ne pensait pas en retrouver de sitôt? Papa Warnant était souvent comme ça. Il calculait peu et décidait très vite. C'était peut-être aussi simplement pour faire plaisir au commerçant, que sais-je?

Train de vie et réceptions fastueuses

Souvent, il était de tradition vers cinq heures et demie ou six heures de recevoir des amis à prendre l'apéritif dans le jardin, devant les escaliers et la véranda. Nous étions fréquemment dix, douze personnes. Et s'il n'y avait pas d'invité, papa prenait quand même son whisky ou sa bière quotidienne.

Par ses fonctions, lorsqu'il recevait un commissaire provincial, un gouverneur ou un évêque en tournée, papa était socialement obligé de recevoir la personne avec dignité. Souvent nous étions quinze ou vingt personnes à table dans ces grandes circonstances qui se présentaient en moyenne une ou deux fois par trimestre. Lors du souper, papa invitait toujours son adjoint, le juge, le plus haut gradé militaire lorsqu'il y en avait au poste, le médecin-chef, leurs épouses, ainsi que le supérieur de la mission. Je me souviens en particulier d'un fameux service à Basoko, où pour la première fois je me rendis compte que le vin, même pris à petite dose, pouvait monter à la tête. Christian et moi étions toujours présents à table et toujours également servis en dernier, car les boys en grande tenue avaient bien été préparés. On sert par la gauche. Chacun avait sa place à table. Et chez nous, dans l'ordre, on servait toujours d'abord les évêques et les prêtres, puis les épouses des dignitaires dans l'ordre décroissant selon la dignité de leurs époux, puis les messieurs, puis en queue de peloton venaient papa, puis moi, puis Christian. Toujours il en fut de même. Christian et moi pouvions répondre, mais il était malséant de trop parler. Nous avions chacun trois verres (le grand pour l'eau, le moyen pour le vin rouge et le petit pour le vin blanc) et il y avait toujours hors-d'œuvre (assiette froide), potage, entrée chaude, plat principal puis dessert. Évidemment, on avait les couverts en conséquence, et lorsqu'il y avait du poisson – c'était fréquent – nous ne manquions pas du couteau à poisson, des grosses serviettes et des pose-couverts. Ah! oui, j'ai été mêlé à la grande vie.

Une fois, lors de notre séjour à Basoko, nous avons eu l'heureuse surprise de recevoir tante Mi et sa fille Nicole qui allaient rejoindre oncle Robert à Lodjo. Je suppose que le retard de ce voyage, par rapport à oncle Robert qui avait déjà rejoint son poste depuis quelques mois, était dû à des problèmes administratifs et des papiers concernant leurs divorces et remariage. Ce fut une soirée agréable, pendant laquelle le bateau qui les conduisait à Stan resta à quai. Puis le matin elles nous quittèrent, mais on se reverrait en septembre 49 à Bogoro. J'en parle à la fin de ce chapitre.

Une note tristounette

On se rappelle que lorsque j'ai vu maman pleurer à Herve, le jour de la Libération alors que tous les autres chantaient, buvaient et riaient. Cela avait choqué le gamin que j'étais et qui ne comprenait pas. Plus tard encore, à Basoko, ma mère remariée pleurera parfois et nous prendra Christian et moi dans ses bras en nous demandant de ne pas oublier notre papa... Là aussi, nous restions abasourdis et pleurions de concert avec notre mère qui venait de se disputer avec notre nouveau papa. Nous qui avions toujours vécu avec une maman et un papa au ciel, tant admiré, ignorions qu'un papa et une maman pouvaient se disputer à l'occasion. Je me souviens que Georges Van Bever, un copain du collège de Cost, quand il sut que ma mère était remariée, me demanda tout de go si mes parents se disputaient, car disait-il, cela arrive souvent lors des seconds mariages. D'où donc tenait-il cette information, lui? Peut-être de ses lectures, car il lisait beaucoup et était très fort au cours d'histoire. Le pauvre, il mourut très tôt, en 1964, tué par des rebelles congolais dans sa plantation à Wamba, je suppose, là où habitaient ses parents, au sud de Paulis (Isiro) où avaient vécu les Carpentier dont les parents et deux frères seront également abattus à Dungu par la même révolte, en début 64.

Ces petites crises entre nos parents, se traduisant par le silence de papa et les pleurs de maman, nous faisaient mal et pouvaient durer une semaine. Les conversations étaient sur *off*, c'était le silence occasionné sans doute par un malentendu. Je crois que ma mère n'était pas toujours exempte de toute responsabilité en ces circonstances. Elle était très émotive et prenait vite la mouche. Papa Jean Warnant était plus pondéré bien souvent, mais je ne veux ni ne peux juger. Ces petits différends faits de tension et de silence se reproduiront jusqu'à la fin, à Liège et à Grivegnée, mais de manière espacée, épisodique, une fois tous les ans, peut-être. Jamais trop grave.

Bon ananass

Pour changer de genre, voici une histoire plus drôle et authentique. D'abord, il faut se rappeler que nous avions dans notre grand jardin des fleurs magnifiques. Je pense en particulier aux cannas jaunes, rouges et orangés qui pouvaient se dresser à un mètre de hauteur sur leur tige avec leurs larges feuilles bien vertes. Ces plates-bandes étaient entretenues par des prisonniers. Nous avions, je crois, six prisonniers pour desservir la parcelle : deux à l'entretien des allées et des plates-bandes, deux pour apporter le bois de chauffage et deux pour charrier l'eau. Ils étaient sous la surveillance d'un policier et portaient tous le même uniforme fait d'une culotte (short) et une veste légère genre caban, le tout de couleur bleue. Les femmes prisonnières (il y en avait parfois) étaient aussi toujours habillées d'un simple pagne bleu, un grand drap roulé autour du corps et retenu par quelques replis au-dessus des seins. Il leur arrivait de sentir que le pagne menaçait de tomber lorsque les plis se relâchaient après avoir fait divers mouvements, alors elles reprenaient les deux pans du drap et le refermaient jusqu'à la prochaine fois. Il nous arrivait parfois de voir par le plus grand des hasards et le plus beau des panoramas quelque corps d'ébène ainsi prestement dénudé, puis aussi rapidement voilé sous le drap de la pudeur. Toutes les femmes s'habillaient ainsi, mais en général leurs pagnes étaient faits de cotonnades imprimées aux couleurs très vives, tandis que les prisonnières avaient toutes le même tissu bleu roi.

Je vous entends demander si ces prisonniers n'étaient pas dangereux ou s'ils ne se sauvaient pas. D'abord, il faut savoir que ce n'étaient nullement des criminels, et encore moins des assassins – ceux-là étaient dans les grandes prisons du district ou de la province. Non, il s'agissait la plupart du temps de petits voleurs à la tire qui avaient commis un petit larcin dans les entrepôts des magasins ou chez un particulier. Ils n'étaient pas dangereux pour une miette, aimaient souvent leur état, car ils étaient nourris et logés aux frais de la princesse (Joséphine-Charlotte, je ne vois qu'elle! Même si nous avions aussi deux petits princes Baudouin et Albert, futurs rois de Belgique).

Ceci dit et bien expliqué, vous devez savoir que la tradition du souhait de « bon ananas » était bien ancrée dans toute la colonie. Les indigènes désireux de recevoir une petite étrenne, qu'on appelait un *matabich*, venaient souhaiter la bonne année, ou « bon ananas » à leur commandant. Alors en ce 1^{er} janvier 1949, ils venaient en file nous donner des fleurs. Papa était installé sur la barza, dans un fauteuil au-dessus du grand escalier, avec plein de menue monnaie dans les poches. Ils défilaient en lui donnant des fleurs, parfois quelques herbes seulement. Ils étaient bien cent ou deux cents à ainsi faire la queue. Et nous avons remarqué le manège de certains qui, n'ayant pas de fleurs, faisaient un détour par nos parterres, se servaient et venaient saluer le commandant en lui offrant ses propres *felele* (lisez fleurs)! Nous étions à la fois fleuristes et fêtés! Que n'auraient-ils fait pour obtenir un petit *matabich*.

Notre ordinaire

Notre ordinaire (je parle de nos repas) se composait essentiellement de légumes frais divers, achetés à des indigènes qui cultivaient quelques plates-bandes de légumes « occidentaux » qu'eux-mêmes ne mangeaient pas, et qu'ils venaient nous vendre directement dans la parcelle, à la porte de la maison dans le jardin. Ce n'était jamais cher et souvent accompagné d'œufs, de poules, de champignons, de radis noirs, et de fruits divers... Nous avions aussi des pommes de terre (en sac, je pense) et du riz. On consommait beaucoup de riz. Maman en mettait même dans la soupe, parfois c'était des petites pâtes (lettres de l'alphabet) ou les petites boules de tapioca, qui étrangement étaient blanches et devenaient transparentes comme de petites billes de verre au fond de nos assiettes... Comme papa adorait le potage, nous en avions tous les jours. C'était souvent un bouillon où avait cuit un poulet que nous mangions séparément.

Côté viande, nous avalions essentiellement des poules, que le cuistot devait tuer et plumer car elles étaient toujours vivantes. Comme neuf fois sur dix elles constituaient la partie carnée de nos repas, maman essayait de varier les présentations : rôtie, bouillie, en *mwambe*, aux arachides, au pili-pili (piment très fort), etc. Rarement on avait une autre viande, antilope mboloko, (délicieuse), canard, parfois des pintades (excellent) ou de la chèvre (c'est plus dur). Nous avions aussi très souvent du bon poisson, le capitaine, une sorte de morue qui nous venait directement des pêcheurs sur le fleuve et que maman cuisait à l'eau, comme du cabillaud (succulent). Et pas de bœuf, me direz-vous? Non, ni veau, ni porc, sauf les rares fois où accostait un gros bateau à roue à aubes qui montait à Stan ou descendait à Léo (comme le *Reine Astrid*, le *Kigoma* ou le *Général Olsen*, plus récent et à hélices, lui), et qui en

vendait. Ils n'en avaient pas toujours à nous vendre et leurs passages n'étaient pas si fréquents. Quand ils passaient, il arrivait que plusieurs Blancs montassent boire un verre à bord du bateau.

Il y eut aussi la fois où nous avons nous-mêmes tué le cochon – je vous renvoie aux charcuteries pour le baptême de Marie-Ange. Il y avait enfin tous les fruits du marché local, évidemment. Et on trouvait diverses conserves dans les magasins, bien sûr : pâté, sardines et le seul fromage que nous dégustions, une sorte de cheddar jaune américain en grosse boîte bleue. À Poko un peu plus tard nos commerçants du poste, qui étaient des Grecs, nous fourniront un fromage crémeux à tartiner vendu dans des beaux verres. Comme nous l'adorions, maman a eu une belle collection de verres. Le lait et le beurre étaient vendus en boîtes (cannes). Je vous ai déjà expliqué que nous devions faire notre propre pain, dont la saveur et la bonne consistance dépendaient essentiellement de deux facteurs bien importants : l'habileté de notre *pichi* (cuistot) et la chaleur de son fourneau... C'était en général bien mangeable, quoiqu'assez différent d'un bon pain de boulangerie.

Savez-vous que dans un bled comme Basoko où, côté culinaire, il n'y avait évidemment aucun resto et où les magasins ne nous étaient pas d'un grand secours, il fallait faire preuve d'imagination et d'invention pour varier notre ordinaire. C'est ainsi que nous fabriquions nous-mêmes nos propres chips (croustilles), et même des pommes allumettes. Pour ces dernières, il suffit de découper les pommes de terre plus que de simples frites : en pommes allumettes. Passées à la friture, elles étaient excellentes. Pour les chips, on avait déniché je ne sais où un pèle-patate assez spécial : on le plantait dans une belle grosse pomme de terre, puis en retenant la patate de la main gauche on tournait en hélice le pèle-patate en question, de la main droite. Il s'enfonçait progressivement et coupait la pomme de terre un peu comme le ferait un taille-crayon. Une fois qu'on avait fait assez de tours pour épuiser la pomme de terre dans toute sa hauteur, on retirait l'engin. On tranchait la pomme de terre dans le sens de la hauteur et nous avions autant de chips (fines lamelles de pommes de terre) qu'il suffisait de plonger dans la friture très chaude. Simple comme bonjour. On pouvait aussi procéder normalement, en taillant de très fines lamelles de pomme de terre avec un couteau bien affûté, bien évidemment.

Je dois encore rajouter des flashes qui me reviennent sur ces propos culinaires. Ils concernent les œufs frais et les bananes. Commençons par les œufs, qui nous étaient vendus par des marchands ambulants et occasionnels. On avait appris à reconnaître leur état de fraîcheur. Nous n'allions quand même pas acheter des œufs pondus il y a plus d'un mois et qui risquaient de dégager un certain fumet le jour où on leur casserait la coquille. C'était automatique; quand un de ces épiciers ambulants venait nous vendre des œufs, nous sortions une casserole remplie d'eau dans laquelle on plongeait les œufs un par un. Si l'œuf restait couché au fond de l'eau, il était tout frais. Plus il se relevait, moins il était lourd et moins il était frais. S'il se tenait droit, verticalement dans l'eau, il était encore bien comestible, mais il ne fallait pas dépasser ce stade. Dès que l'œuf menaçait de remonter ou flottait carrément, il ne fallait surtout pas l'acheter. Et combien coûtait un œuf? Au début de notre séjour : 25 centimes (donc on en avait quatre pour un franc, et il fallait en 1950 45 francs congolais ou belges – valeur paritaire – pour faire un dollar canadien). C'est vous dire qu'ils étaient vraiment trop bon marché. Pensez-y : avec une piastre canadienne vous achetiez 180 œufs, quinze douzaines! Inimaginable. Aussi,

papa décréta-t-il que dorénavant, les œufs seraient vendus 50 centimes et les poules 10 francs (au lieu de cinq).

Mon anecdote sur les bananes a peut-être déjà été mentionnée, elle concerne aussi leur prix. Elles ne nous étaient jamais vendues en plus petite quantité qu'en régime complet. Un régime de bananes en compte au moins cent et fait facilement cinquante centimètres de haut. Elles étaient quasi données : deux francs, donc l'équivalent de 5 cents canadiens pour tout un régime. Assez incroyable. On pendait le régime à une poutre de la barza, pour ne pas amener trop de mouchettes ou de fourmis à l'intérieur à partir du moment où certaines bananes un peu trop mûres dégageraient leur odeur sucrée. On se servait selon notre bon plaisir. Je vous dis : Tarzan au Congo! Quand trop de bananes étaient mûres, on jetait ce qui restait.

À propos de bananes, je l'ai déjà dit mais il faut le répéter : les meilleures sont les bananes naines qu'on appelait *kitikas*, avec une peau très fine et un parfum très délicat. Quant à la chair, ma chère, vous eussiez fait bonne chère (vraiment les meilleures). Elles sont longues comme votre majeur (si vous avez un bon majeur) et aussi grosses que... oui, il vaut mieux passer, si vous pensez à ce que je pense que vous pensez! Il y avait des bananes toutes rouges, nettement pâteuses. C'est un fruit curieux, mais il ne vaut pas le détour...

Et enfin, connaissez-vous la célèbre recette des bananes poêlées de Nicole? Prenez trois ou quatre bananes ordinaires (*makemba*) assez mûres, celles qu'on aurait envie de jeter, avec la peau déjà bien tachée de noir. Coupez-les dans le sens de la longueur. Sur feu doux, vous avez mis à rôtir un peu de beurre dans la poêle; déposez-y vos huit tranches de bananes, laissez mijoter un peu, braiser deux ou trois minutes, puis en fin de cuisson ajoutez le jus de deux oranges et servez chaud... Un délice! Et tant qu'on y est, la compote de mangue était excellente. Et maman adorait les avocats dégustés avec... du sucre!

Viande faisandée

Pour continuer, j'aurais encore quelques mots à dire sur certains animaux qu'on pouvait rencontrer dans le coin. En réalité, je n'ai pas vraiment vu les éléphants dont je vous relate deux histoires, mais j'en ai ressenti ou contemplé des fameuses traces.

Basoko est entouré de la forêt. Et s'il y a des éléphants de savane, il y a aussi des éléphants de forêt, et je trouve bien dommage qu'on n'en parle guère dans les documentaires montrés à la télévision. Deux ou trois fois, on nous a dit qu'un éléphant avait été tué par un chasseur (ils tuaient pour la viande) pas très loin, derrière chez nous. Je puis vous assurer qu'il était absolument inutile de nous le dire, car nous l'avions senti! On percevait l'odeur de l'éléphant tué depuis un ou deux jours à des kilomètres à la ronde quand le vent portait bien. Quelle puanteur! Et après, même si le vent tombait, des Noirs en caravanes venaient au village avec des paquets de viande contenue dans des feuilles de bananier. Cela puait dix fois plus que leur *chikwangue* faite de manioc qui a macéré dans de l'eau pendant quelques jours. Avec ça on vous délecte une petite farine, odeur garantie, je ne vous dis que ça (et avec ça, une frite, une... je parle de chenille frite, bien entendu)!

Lorsque le vent souffle dans la bonne direction, il peut porter des odeurs nauséabondes relativement loin. Demandez à Nicole qui vous confirmera la chose, car à La Pocatière où nous habitons depuis plus de quarante ans, il est inutile de mettre le linge sur la corde à linge lorsque le vent vient de l'ouest, car il nous apporte les relents d'étable, de soue (porcherie) et d'écurie de l'Institut de technologie agricole. Idem à Basoko, sauf que la viande d'éléphant légèrement faisandée imprègne encore plus narines et cerveaux. Or il fallait plusieurs jours pour débiter un éléphant sur place et transporter la viande.

Grands arbres et petits éléphants

Lorsque nous roulions dans la forêt avec notre camionnette, et plus tard avec la voiture du commandant ou du commissaire, les routes étaient à une voie avec deux simples bandes de roulement en terre ou en gravier. Entre les deux bandes de roulement, un long ruban d'herbes, parfois bien hautes si la route était peu fréquentée et que ce fût la saison des pluies. Je me souviens très bien, notamment sur la route de Basoko à Yahila ou même jusqu'à Mokaria, que nous rencontrions parfois des sortes de clairières, des endroits où plusieurs arbres avaient été cassés, déracinés... C'était simplement un troupeau d'éléphants de forêt qui était passé et s'était nourri. Dégâts assez impressionnants. Ils nous laissaient aussi leur « carte de visite » (comme nous disions pour exprimer leurs petits crottins) drôlement importante : des tas de crottin de cinquante à soixante centimètres de haut, tellement hauts et impressionnants qu'il fallait nécessairement faire un détour avec la voiture. Il valait mieux passer à côté, croyez-moi, sinon, la voiture ou la camionnette risquait de s'embourber pour ne pas dire carrément s'emmerder... hum! Parfois même, il nous est arrivé de rencontrer le troupeau sur la route; il valait mieux alors ralentir et attendre le bon vouloir de ces pachydermes placides et gros mangeurs.

Je pense que les éléphants de forêt sont plus petits que ceux de la brousse, mais il y a petit et petit. C'est quand même très massif, croyez-moi!

Parfois les arbres étaient immenses dans la forêt. Je crois que dans toutes les grandes forêts originelles comme le bassin du Congo et l'Amazonie, il y a toujours les géants de la jungle. De temps à autre, effectivement, on voyait un arbre qui dominait les autres de la tête et des épaules. À lui seul, il aurait pu recouvrir d'ombre la surface d'une plaine de football. C'était un de nos géants. Ces arbres grimpent facilement à cinquante mètres de hauteur et leur tronc, sans mentir, fait au moins six à huit mètres de circonférence, soit deux à trois mètres de diamètre minimum.

Dans l'Ituri, plus à l'est près de Nia-Nia, en allant au collège un an ou deux plus tard, un arbre immense était tombé sur la route... orage ou vieillesse? On n'a pas pu passer avec l'autobus qui nous conduisait d'Irumu et le nord vers le sud. Eh bien, il a fallu faire demi-tour car l'arbre interdisait tout passage. Et je me souviens que le tronc ne touchait même pas la route, mais devait se situer horizontalement à deux ou trois mètres de celle-ci, mais le fouillis de grosses branches et de branchages jonchait la voie. Une dizaine de bûcherons, armés de grosses cognées et en équilibre instable sur les branches, s'affairaient à couper des branches principales épaisses d'un ou deux mètres et qui se trouvaient à sept ou dix mètres dans les hauteurs... Nous avons fait demi-tour et sommes retournés

loger à l’hôtel de Nia-Nia, d’où nous venions. Nous avons dû attendre une journée complète avant que la circulation soit rétablie. Évidemment ce que je dis concerne une époque et un endroit où les scies à chaîne seraient encore inconnues pour un certain temps.

Quelques animaux forestiers

Ne quittons pas la forêt, mais grimpons dans les branches pour ouïr les doux roucoulements des ramiers, toujours en six notes (quatre brèves et deux longues... ou deux longues puis quatre brèves) qui recommençaient sans fin et que l’on traduisait par « J’emmerde le sub... stitut » ou « J’emmerde... le substitut », toujours rythmés selon cette métrique obsédante, et cela durait des dizaines de minutes : 1-2... 1-2-3-4 ou 1-2-3-4-... 1-2, selon qu’on le prenait à partir de la première ou de la deuxième mesure. Cela donnait à l’infini cette longue plainte si typique. Savoir quelle modulation commence? *That is the question*. C’est un peu comme l’histoire de la poule ou de l’œuf : qui a commencé?

C’est Jean Warnant qui nous apprenait cela car les substituts étaient, dans l’administration coloniale, un peu considérés par ceux de la territoriale comme le mauvais adjudant, le pion, l’inspecteur... En fait il devait être le supérieur responsable de leur évaluation. C’est le même titre que le substitut du procureur du roi, en Belgique, mais c’était un grade dans l’administration territoriale de la colonie. C’était le grade immédiatement inférieur au commissaire de district ou au gouverneur de la province.

Un jour, des cris et de l’animation sur la route devant notre maison. C’était dû à un *libobi*, sorte de martre ou de genette, chat sauvage qui s’était caché dans un caniveau et que les indigènes ont attrapé. J’ai déjà parlé des *mboloko*, la plus petite sorte d’antilope, un museau d’une finesse et d’une délicatesse rares. C’est un tout petit Bambi qui vit dans la forêt, contrairement à la plupart des antilopes. Il est de la grosseur d’un petit chien, mais haut sur pattes. Il est tout effilé et ses pattes ne sont pas plus grosses que le manche d’un petit marteau. Le *mboloko* nous donne une chair d’une tendreté et d’une saveur exquises. On venait nous en vendre, on en a mangé quelquefois. On nous a vendu aussi d’excellentes pintades sauvages.

Je vous ai dit que nous avons eu jusqu’à sept chats à la maison. Vous me rétorquerez avec justesse qu’il ne s’agit pas là d’animaux sauvages. C’est vrai, sauf que ces chats étaient quasi sauvages. Ils allaient, venaient, proliféraient et aimaient la maison car nous les nourrissions, Christian et moi. Et puis, pour clore ce chapitre, une petite histoire qui m’est réellement arrivée. En jouant dans le jardin, avec Christian, nous avons trouvé des œufs d’oiseau et les avons mis dans nos poches gauches de chemise pour les montrer à maman. Quand on est arrivés à la maison pour le bain et le souper et que j’ai voulu prendre mon œuf, il s’était cassé et j’avais entre les mains un bébé lézard qui gigotait pour se sauver!

Communauté belgo-lusitano-hindoue

À Basoko, la communauté non indigène n’était pas très nombreuse. Voici les noms des personnes dont je me souviens :

Les Belges

Dans l’administration : outre Jean Warnant et sa famille (vous connaissez : quatre personnes bien sympathiques, avec un petit bout de chou né sous les tropiques que l’on appelait erronément une belle petite créole, une jolie fillette nommée Marie-Ange); monsieur et madame Saerens (lui était administrateur adjoint), parents de Marc et Baudouin, garçons que je reverrai au collège de Cost; les Lemoine (lui fumait beaucoup et portait une petite moustache, sa jeune femme petite et rondelette était appréciée de maman. on a plusieurs photos avec elle); monsieur et madame Lepoint (jeunes mariés avec lunettes, lui très grand et le nez en trompette, elle Hollandaise et assez mince, on a des photos également); monsieur Langlais, monsieur Christiaens (qui avait une maîtresse indigène qui ne connaissait pas le français et ne nous côtoyait pas. Ils eurent un enfant, un mulâtre).

Dans les Huileries du Congo Belge (HCB) : les Lebrun, chez qui j’irai passer quelques jours après ma maladie (voir plus haut). Cela fait plusieurs noms bien francophones commençant par L – Lebrun, Lemoine, Lapointe, Langlais, et encore...

Monsieur et madame Ludwig, parents de Nicole. Elle était blonde, comme sa fille. Je crois que Monsieur s’occupait d’acheter du bois pour menuiserie, des grumes.

Le docteur belgo-allemand (Dr XY) qui accoucha maman et dont Christian et Betsy ont rencontré le frère vers 1965 à Waimes. Je me souviens que ce docteur et son épouse avaient plusieurs enfants un peu plus jeunes que Christian et moi.

Les Bisshops : Lui travaillait pour un commerce (?), père de Roger et Étienne qui iront aussi au collège de Cost-Bukavu vers la fin de mon séjour en 53.

Les Portugais

Monsieur Cuelho et son éternel éventail fait d’un morceau de boîte en carton. Madame Cuelho nous raconta comment elle avait été piquée par un scorpion alors qu’elle voulait fermer une porte qu’elle saisit par la tranche. Le scorpion se tenait juste au bord sur la partie cachée. Elle a mis la main dessus. Pauvre bête (je parle de l’arthropode), comme elle a dû avoir peur! Elle est là bien tranquille qui fait sa sieste ou s’interroge sur la vanité des choses, et soudain paf! une méchante main vient troubler votre paix. C’est pas permis¹.

Monsieur Brancos, monsieur Mariano qui nous vendit notre camionnette Studebaker... On rencontrait très rarement les épouses et les petits enfants des Portugais, qui ne parlaient guère la langue de Molière et formaient entre eux une petite communauté lusitanienne.

Nini Cuelho, la fille ou la petite-fille de M. Cuelho. Elle avait sept ou huit ans et parlait bien le français. Elle était très souriante et fouinait partout comme une petite souris. Elle disait qu’elle avait peur de se promener le soir dans Basoko, aussi voulait-elle nous accompagner, Christian et moi. Ce n’était pas vraiment une amie, on ne se fréquentait guère. Elle habitait le quartier commercial des

¹ Voir aussi chapitre 9

Portugais. Nous habitons le quartier des résidences administratives belges. Alors, elle appréciait qu'on la raccompagne jusque chez elle à travers Basoko, car nous étions les fils de l'administrateur et à nous, il ne pouvait rien arriver... Là, nous étions fiers! Pourrait-on dire que son image est dans la galerie de mon VPAE (le vert paradis des amours enfantines)? Je ne pense pas.

Auparavant, il y avait bien eu d'autres filles dans ma vie (hum!), mais vraiment ce n'étaient que des filles, des amies de seconde zone : Gilberte Hock, ma cousine – mais une cousine ça ne compte guère –, Zézette Dresse, de mon âge, voisine de la rue du Collège de Herve, qui prétendait toujours qu'elle se marierait avec moi et me préférait nettement à Jeannot. Je la trouvais poseuse et même un peu blagueuse. Puis il y eut aussi Gilberte, en Suisse. Nous avions sept ans... Je pense aussi aux deux filles Fafchamp, Marie-Paule et Andrée, plus encore Nicole Renier. Et maintenant ici à Basoko, Nicole Ludwig et Nini Cuelho... ça commence à faire nombre dans la galerie des portraits féminins. Avec la petite Nini, il y eut une première confirmation : les filles sont plus faibles, plus souriantes et ont besoin de protection. Mais je dois vous dire que de ces huit gentils minois, c'est sans doute Zézette que je trouvais la plus jolie et Gilberte de Suisse qui fut une vraie camarade.

Les Ali-Kharmali

On disait Hindous, on aurait dû dire Indiens – de l'Inde – mais à cette époque tout le monde se trompait et disait Hindou, car Indien nous faisait inévitablement penser à Geronimo, Cochise ou Sitting Bull, et tous les Peaux-Rouges avec leurs plumes – je vous renvoie aux films de cow-boys. Ceux-ci n'avaient pas de plumes, mais Madame avait un gros diamant sur l'aile du nez! D'ailleurs le mot hindou convenait bien car les Ali-Kharmali étaient indubitablement de religion hindouiste. Les dames portaient leurs beaux saris (belles robes) de soie et leurs larges étoles, leurs jolis foulards et autres atours dignes des régions baignées par le Gange ou le Brahmapoutre. Ils étaient riches, avec leur grosse voiture décapotable américaine bleue ou verte qui faisait plus de cent kilomètres-heure sur des routes de terre et de pierres. Ils étaient deux ou trois familles, ou deux ou trois générations, mais nous ne les fréquentions guère. Je revois cependant une promenade qu'un fils nous fit faire dans sa magnifique et toute nouvelle voiture, d'autant plus pimpante et rutilante que la route et le décor étaient plus misérables. Je revois Madame et son diamant sur le côté de la narine, les six petits anneaux en or offerts à Marie-Ange¹ et la grosse marmite de cuivre dans laquelle ils avaient présenté les centaines de minuscules boulettes de viande épicée, à l'occasion du baptême de Marie-Ange. Souvent, pensant à eux, j'ai refait des boulettes semblables très épicées, à servir comme apéritif et amuse-gueule lors des réunions de fin d'année, les réveillons. J'ai commencé au lac. Je vois encore la tête de Pierre et Michèle Coenen sur le caractère assez épicé de ces amuse-gueule!

Il y avait en outre quelques agents voyageurs, peu de colons et bien sûr les quatre ou cinq pères missionnaires (dont la plupart étaient des Flamands et peut-être certains Hollandais), et les dix ou douze religieuses qui desservaient les écoles de filles et l'hôpital, dont une notamment était la sœur accoucheuse canadienne et deux autres nos maîtresses d'école à Christian et moi.

¹ Voir plus haut dans ce chapitre

Malle, valises et voyage Kasenyi-Bogoro

Avant de raconter les préparatifs de notre séjour au collège et le voyage qui nous en rapprocha, je dois mentionner qu'il y eut en décembre 48, au départ de Basoko, un fameux voyage fait non en camionnette, mais avec la voiture Ford de monsieur Brancos, un voyage mémorable jusque la Bima (600 km). Ce voyage sera raconté dans le chapitre consacré à Poko, car la plantation d'oncle Jacques et tante Milou (la Bima) était sur le territoire de Poko. Il conviendra mieux d'en parler là-bas, au chapitre 12.

Nous avions été préparés, Christian et moi, à notre grand départ pour l'internat au collège de Costermansville dans le Kivu près du Rwanda, à 1400 mètres d'altitude. Climat très sain, pères jésuites, bref rien que des atouts pour nous qui avions vécu un peu en bohémiens scolaires, dans un climat malsain et débilitant, il faut le reconnaître. Nous étions anémiques, et moi en particulier j'avais souffert d'une dysenterie amibienne et de la malaria. On avait bien pensé à une école primaire plus rapprochée, comme Butembo ou Fataki qu'avait fréquenté notamment ma cousine Josiane, mais cela n'aurait été que pour un an, puisque dans ces deux localités il n'y avait qu'une école primaire pour enfants blancs et pas d'humanités.

Donc Costermansville. Cela se prépare mentalement d'abord : nos parents n'ont fait que nous louer cet attirant collège; et matériellement ensuite : il fallait bien préparer tout notre barda à l'avance dans une malle. Mais avant cela, il avait fallu commander des petits numéros « 74 » en Belgique. 74 est le numéro personnel d'internat qui nous fut dévolu à Christian et moi¹. Un aller-retour (commande et réception du colis) devait certainement prendre un mois, sinon six semaines, par avion! Maman a dû coudre sur tout notre linge ces petits numéros brodés au fil rouge sur des petits carrés de ruban blanc. Il en fallait bien deux ou trois rouleaux de cent numéros à découper et coudre, car il fallait compter toutes nos chaussettes, nos mouchoirs, singlets, caleçons, culottes, chemises, serviettes de table, serviettes de bain, maillots, essuies, draps de lit, taies d'oreiller, pullovers, imperméables et quoi encore! N'oublions pas nos sacs à linge pour le linge à faire laver chaque semaine, mais là le numéro devait être brodé ou écrit en très grand pour être bien visible dans la grande buanderie du collège. On a aussi fait graver ce numéro sur nos couverts, lampes de poche et autres objets personnels. C'est monsieur Lebrun de Bomané qui grava les 74 sur nos couverts.

Puis il a fallu tout emballer dans la malle et expédier celle-ci trois ou quatre semaines avant la rentrée (quand on voit les délais, on se dit qu'à cette époque et dans ce pays, rien ne se décidait du jour au lendemain). Pour le reste, nous avions chacun une solide valise en carton. Elles avaient beau être en carton, ces valises étaient terriblement solides. On les a utilisées à chaque trimestre durant six ans, puis encore une fois ou l'autre, avec les scouts notamment en Belgique. Retournés au Congo en 63 après mon mariage, ma valise nous a accompagnés. Puis nous l'avions encore au Canada où nous avons décidé de ne plus nous en servir, vers les années 80 ou 90. Hein, que dites-vous de cette longévité des anciennes valises... en carton?

¹ Dix ans plus tard, lorsque je rencontrerai et fréquenterai Nicole, j'apprendrai qu'elle avait eu le n° 174!

Et enfin le jour du grand départ est arrivé. Il avait été convenu que nous nous retrouverions d’abord avec de nombreux cousins et cousines et leurs parents à Bogoro dans le district de l’Ituri, plus à l’est (et donc plus prêt du Kivu), en début septembre 1949.

Il peut paraître étrange que je ne me souviennne absolument pas du voyage comme tel. Je suppose que nous étions partis avec la camionnette, ou encore une fois avec la Ford de monsieur Brancos, toujours est-il qu’on est bien arrivés à Bogoro. Et de cela je me souviens fort bien : Bogoro, près de Bunia dans l’Ituri, Bogoro où il n’y a qu’un grand hôtel dans mon souvenir, situé sur la route qui va emprunter l’escarpement descendant vers la plaine de Kasenyi, à une cinquantaine de kilomètres. Bogoro où nous devions résider quelques jours et retrouver beaucoup d’autres membres de la famille Hock. En tout, nous étions 26 personnes à Bogoro (les cinq de la famille d’oncle Marcel, cinq de chez tante Madeleine, quatre de chez oncle Robert, cinq de la famille de Josiane, notre famille et sept de chez tante Milou). Je renvoie ici le lecteur vraiment intéressé au joli graphique sur ma généalogie (branche Hock) que j’ai expressément rédigé pour lui¹. Tous s’étaient fixé rendez-vous là-bas et cette belle réunion familiale est un événement dont on a tous parlé et reparlé, notamment en 1988 lorsque j’organiserai, 39 ans plus tard, les retrouvailles de toute la famille Hock² en Belgique, retrouvailles que nous avons appelées le RallyHock.

Sur les photos que nous avons faites de cette rencontre familiale à Bogoro, il manque Jacqueline, Pierre et Marie-Claude Bougnet, qui étaient déjà partis pour leur école primaire de Fataki.

Pourquoi ce grand rassemblement familial justement à Bogoro, me demanderez-vous, si vous êtes toujours aussi intéressé à tout comprendre. Je répondrai, de manière non exhaustive, pour au moins trois raisons. C’était un point central, lieu de convergence naturel pour que les cinq familles parcourent le moins possible de kilomètres indus. De plus, pour nous qui venions du lieu le plus éloigné, Bogoro nous rapprochait très fort de notre point de chute à Costermansville, (et ici aussi Anagnosophile devrait consulter une carte ou l’autre). Et, troisième raison, c’était un joli site, isolé et pas très loin de chez tante Madeleine chez qui nous allions encore séjourner quelques jours avant le grand départ. Bogoro (comme Nia-Nia déjà cité) n’était à toute fin pratique constitué que de ce seul hôtel, si je me souviens bien. Pas d’autres Blancs n’y habitaient.

Et maintenant que vais-je faire (comme le chantera Gilbert Bécaud, beaucoup plus tard)? Vous décrire ces rencontres serait pour vous et pour moi d’un super ennui : on se lève, on s’embrasse pour se dire bonjour (ça en fait des bécots, ça... Bécaud serait jaloux), on déjeune, on parle, on court, on rit, on boit, on prend des photos, les vieux, les jeunes, par ordre de taille sur les escaliers d’entrée, on parle, on bavarde, on jase de tout et de rien. Ce ne fut pas long, on ne s’éternisa pas, chacun rentra chez soi, mais nous venions de vivre un événement très rare pour des coloniaux. Se retrouver ainsi, après des mois et parfois des années, cinq frères et sœurs venus de cinq coins différents dans le nord et l’est du Congo, c’est digne de mention!

¹ Voir les tableaux généalogiques à la fin du premier tome

² Voir chapitre 21

Quant à nous, les trois Warnant et les deux Bonsang, nous allions passer quelques jours chez tante Madeleine, oncle Lucien Lejeune et Jacques, Pierre et Josiane, nos grands cousins. Pour cela il faut descendre le fameux escarpement de Bogoro-Kasenyi. En effet, Bogoro est sur un plateau, dans les hauteurs, et Kasenyi au bord du lac Albert est dans une plaine toute plate de trente kilomètres de large, avec une route toute droite allant de l’escarpement jusqu’au lac. Mais qu’est-ce exactement qu’un escarpement? C’est un chemin, une route étroite qui dévale en lacets le versant d’une montagne. Dans le cas présent, il n’y avait qu’une seule voie, donc pas de possibilité de croisement (le film *La légende de Tarzan* avec Johnny Weissmuller fut en partie tourné là, durant la guerre). Or, l’escarpement comme tel, en plein milieu des rochers et des précipices est long de treize kilomètres. Quand un véhicule s’engage dans l’escarpement par le dessus ou le dessous, il doit être sûr qu’il ne rencontrera pas un autre véhicule en face de lui, puisqu’on ne peut se croiser. C’est pourquoi deux postes téléphoniques sont installés, un au début par en haut, et l’autre à la sortie par en bas. Dès qu’un camion ou une auto entre dans l’escarpement, le préposé au téléphone appelle son collègue en bas ou en haut, qui ferme temporairement la route jusqu’à ce que le véhicule soit sorti de l’escarpement. C’est simple comme bonjour! Papa s’engage, lentement quand même, car on ne roule pas comme un fou sur ces routes de corniches en caillasse. Et ça tourne et on descend tranquillement, et on vire à gauche et on vire en épingle à cheveux vers la droite, puis on descend, on roule... Et soudain, là devant nous : horreur! Un camion qui montait. Heureusement les deux se sont vus à temps. Que faire? Chacun aurait dû faire cinq ou six kilomètres de reculons, puisqu’on était en plein milieu de l’escarpement. Manifestement, l’un des deux employés aux téléphones n’avait pas fait son boulot correctement. Mais ne nous énervons pas. L’Afrique, c’est aussi ça. Alors la grande débrouille. À l’endroit le plus large, papa loge sa voiture côté droit contre la falaise, et le camion montant va passer du côté du précipice. Le chauffeur, qui n’a pas froid aux yeux, est d’accord, il monte dans sa cabine et laisse la portière entrouverte, au cas où... Eh bien, croyez-le ou non, il est passé, très lentement, mais une des deux roues jumelées à l’arrière droite du camion tournait dans le vide!

Cette histoire fait nettement penser à un épisode du film *Le salaire de la peur* avec Yves Montand, Charles Vanel, Peter Van Eyck et la jolie Véra Clouzot, l’épouse du réalisateur, qui sera tourné en 1952 par Henri-Georges Clouzot à partir du fameux livre de Georges Arnaud. Brrr! – cette interjection, qui en plus est une onomatopée, est le seul mot que j’aie trouvé pour traduire le frisson dans le dos que nous ressentîmes, malgré la chaleur écrasante de l’endroit.

Car il faisait chaud là-bas, et plus encore dans la plaine de Kasenyi. Souvent un soleil de plomb nous écrasait et devait réjouir les lions présents dans la plaine, car à peine arrivés, nous avons appris qu’un de ces félins avait tué une femme dans un village près de Kasenyi. Outre ce lion qui se fit occire à son tour (on n’allait quand même pas le laisser opérer en toute impunité!), il y avait des crocodiles et les fameuses minuscules mouchettes dont je vous ai entretenus dans le chapitre précédent. Personnellement je n’ai pas vu les grands « croque Odile », mais Pierre et Josiane¹ nous montrèrent des petits crocodiles qu’ils avaient vus éclore, car ils avaient été chaparder les œufs au bord du lac.

¹ Jacques jouait moins avec nous, déjà trop grand, presque adulte. J’avais 11 ans, il en avait 17.

C'est la même histoire que celle qui m'était arrivée à Basoko avec l'œuf de lézard dans la poche. Mais ici les petits crocos étaient noirs et mesuraient trente centimètres. Ils étaient mignons et bien vivants!

Normalement, nous aurions dû rester un jour ou deux puis partir avec mes cousins à Bunia, pour prendre un autobus affrété par les pères jésuites qui nous mènerait au collège de Cost. Mais on avait reçu des nouvelles expliquant que le collège serait fermé pendant un certain temps, car une épidémie de bilharziose sévissait à Cost et sur le lac Kivu. Nous étions heureux, mais nos parents durent retourner à Basoko, pour un dernier et bref séjour d'ailleurs. Il fut convenu que Christian et moi resterions à Kasenyi chez nos cousins jusqu'au jour du départ à Bunia, qui est situé à une trentaine de kilomètres de Bogoro, de l'autre côté, vers l'ouest, puisque Kasenyi est à la frontière est du Congo.

J'aimais beaucoup ma tante Madeleine et mon oncle Lucien. Nous nous sentions très à notre aise chez eux. Avec Christian et moi, tante Madeleine se revoyait avec ses cinq enfants, deux ans plus tôt à Beyne. Je rappelle que ses deux aînés, Paul et Monique, ne les avaient pas accompagnés au Congo. Ma tante aimait la discipline et était très souriante. Un jour en riant elle nous raconta que son boy de maison qui s'appelait Cassoro – ce qui signifie bien casserole en swahili et en lingala aussi – avait épousé une demoiselle Sani, qui signifie assiette!

Nous avions de belles soirées, et une en particulier où j'ai pour la première fois joué au *murder party*. On distribue à tous les participants et en secret des cartes, dont un roi de cœur qui sera le policier et devra trouver l'assassin en posant toutes les questions qu'il veut après le crime, et un valet de pique qui sera l'assassin et est le seul qui a le droit de mentir! Quand chacun a reçu sa carte, on se mélange, on marche et on éteint toute lumière en continuant à se déplacer dans le noir... Soudain, quelqu'un pousse un long cri et s'écroule. C'est la victime qui a senti que quelqu'un le tuait, selon une convention établie à l'avance – pincé, étranglé... Lui, il restera affalé jusqu'au prochain jeu. Dès ce moment on rallume, personne ne bouge et le policier se révèle et interroge toute le monde. Tous doivent dire la vérité, sauf l'assassin qui a le droit de mentir. Ce que nous avons ri à cause de Pierre, le blagueur, qui une fois avait été le criminel... À Kasenyi, oncle Lucien qui était agent des mines d'or de Kilo-Moto avait fort à faire parce que durant notre séjour, un gros bateau porteur de centaines de sacs de ciment venant du pays voisin, l'Uganda, colonie anglaise en face, de l'autre côté du lac, s'était échoué en accostant. L'eau était entrée dans les cales et le ciment avait durci et s'était figé en un énorme bloc qu'il fallut débiter avec des pioches et des pics. Un énorme travail supplémentaire pour mon oncle!

Ah! ce cher oncle Lucien Lejeune, que j'ai d'abord connu à Beyne quand il est venu rechercher sa famille, puis à Kasenyi, puis à Nizi près de Kilomines, travaillait pour les mines d'or de Kilo-Moto. C'était un homme curieux de tout, un vrai esprit scientifique. Issu d'une grande et belle famille ardennaise, il avait jeune encore découvert la bakélite. Mais il s'est fait rouler dans l'exploitation de son brevet et on peut dire qu'il y a laissé des plumes. Puis il connut la grande aventure de la Chine, vers 1923-1925, avant de se marier. En Chine, il vit crucifier des hommes! Plus tard, à sa retraite, tante Madeleine exploitera une grande pension de famille juste à côté du site d'Expo 58 à Bruxelles. Pendant

les six mois que dura cette exposition universelle, lui, scientifique et curieux de tout était aux anges. Il avait un abonnement qui lui permettait d'aller visiter chaque pavillon, en prenant bien son temps.

Le jour même de notre départ en autobus à partir de Bunia, un événement terrible, incroyable va nous arriver. Allons tous ensemble vite voir au prochain chat-pitre... Mais sera-ce de bon augure ou un mauvais présage pour les six ans que Christian et votre serviteur allons vivre au collège de Costermansville-Bukavu?



- Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item n° 28 •

C

HAPITRE 11

LE COLLÈGE (Cost 49-51)

Il est certain que le séjour que je fis avec Christian à l'internat du collège Notre-Dame de la Victoire tenu par les pères jésuites belges au bord du lac Kivu, juste à côté de la frontière avec le Ruanda (devenu Rwanda en 1962) et qui dura six ans, de l'âge de onze ans à celui de dix-sept ans, aura un retentissement très profond à beaucoup d'égards sur ma vie en formation. Il n'en est pas de même pour mon petit frère, je pense. J'ai divisé ce séjour en deux parties. D'abord de septembre 1949 à juillet 1951, lors de ma dernière année primaire (qu'on appelait septième préparatoire) et de ma première année en secondaire (ma sixième latine); ensuite de février 1952 à juillet 1955, pour mes quatre années suivantes (de la cinquième latine à la poésie), car il y eut entre les deux le congé en Belgique qui dura six mois; et les deux longs allers-retours en bateau. Cela fera donc deux chapitres (11 et 15) qui sont consacrés à ce collège. Et comme en plus, j'ai voulu présenter aux lecteurs tous les textes que j'ai écrits dans le site internet www.makala.be, que j'ai créé en 2005 et qui est consacré à ce collège durant la colonie, j'ai donc ajouté tous ces textes en annexe au chapitre 16. Aussi, pour éviter les redites il m'arrivera souvent au cours des chapitres 11 et 15 de renvoyer le lecteur au chapitre 16 pour situer tel ou tel souvenir qui y est mentionné et narré.

En voiture, et en limousine familiale, s'il vous plaît!

Vous vous en rappelez? Au chapitre précédent, nos parents nous avaient laissés chez tante Madeleine et oncle Lucien Lejeune à Kasenyi, sur le Lac Albert – lions, mouchettes, escarpement et plaine. Et la réunion familiale à Bogoro. Nos bagages avaient été envoyés dans une grosse malle depuis Basoko à peu près deux mois à l'avance¹.

Un peu après être rentrés à Basoko, papa, maman et Marie-Ange vont apprendre que la demande de transfert dans une région plus salubre a été accordée, et ils vont déménager à Poko dans l'Ituri, où nous irons dorénavant les rejoindre lors de nos vacances trimestrielles, à partir de Noël 1949.

Entre Poko et Costermansville (puis plus tard entre Watsa et Cost), la distance était de plus de mille kilomètres. Je dis cela pour mes petits-enfants et tous les enfants du monde, grands ou petits, qui n'ont pas bien la notion des distances. Cela équivaut à la distance de La Pocatière à Niagara Falls ou encore, en gros, de Bruxelles à Marseille... mais les chemins étaient en terre ou en pierrailles. Je dis cela pour ne pas qu'on s'étonne que le voyage nous prenait trois jours d'autobus et un jour de bateau, ou

¹ Voir chapitre 10

autrement deux heures d’avion plus une journée de voiture. Et aussi pour qu’on comprenne bien que lorsque nous allions au collège, nous partions pour tout un trimestre. À onze et neuf ans, nos parents étaient loin...

C’est de Bunia, en Ituri, que nous avons pris l’autobus Vicicongo déjà chargé d’une joyeuse marmaille pour rejoindre Goma en deux ou trois jours, puis de là Costermansville (future Bukavu) en bateau. Mais à peine avons-nous roulé quelques kilomètres entre Bunia et Irumu, que... patatras! Le vieux bus eut la direction brisée et « *pindula* »¹ dans le fossé de droite. Ça commençait bien. On sort péniblement par les fenêtres et on attend des voitures STA de dépannage. Christian et moi serons dans une belle grande voiture américaine, avec nos cousins et cousines Jacques, Pierre et Josiane Lejeune. Puis le surlendemain à Butembo nous emmènerons une autre cousine, Marthe Hock, pour arriver le lendemain soir toujours dans cette belle limousine familiale à un hôtel de Goma d’où le *Général Tombeur* – c’est le nom du bateau qui prend une journée pour faire la traversée du lac Kivu – nous transbordera du nord vers le côté sud du lac, où les cinq grandes presqu’îles de la ville de Cost baignent la capitale du Kivu, là où se trouve cet immense collège jaune ocre dont on nous a déjà tant parlé².

Quelle famille!

Kik, alias Marcel Hock, le frère de Marthe et donc un autre cousin étudiant à Cost aurait dû être avec nous, mais comme il n’allait plus au collège des jésuites mais à l’athénée de l’État qui avait ouvert plus tôt, il était déjà parti. Il ne restera qu’un an à l’athénée, je pense. Quant au huitième cousin de cette époque à étudier à Costermansville, Raymond Hock qui était à la réunion familiale de Bogoro, il était déjà rentré chez lui à Lodjo et arrivera au collège par avion je pense, à partir d’Irumu. Pour faire le compte exact des cousins de la famille Hock qui étudieront à Cost (alias Bukavu), outre les trois Lejeune, les deux Bonsang, les trois Hock, Kik et Marthe et Raymond H dont je viens de parler, il y aura encore Jacqueline, Pierre et Marie-Claude Bougnet à l’athénée deux ou trois ans plus tard, puis au collège (pour les gars) ou au pensionnat (pour les filles) Jean-Marie, Marie-Thérèse, Charles et Bernadette Hock à partir de 1954. Pour un total de quinze cousins et cousines! Pas mal. Quinze cousins et cousines germains, tous issus de la famille Hock de Fléron (Charles et Mathilde Hock, mes grands-parents maternels). 15 sur un total de 29 : pas mal, ça vaut 15 sur 20 comme on dira au collège.

L’itinéraire

Par souci de véracité topographique pour les géographes amateurs et autres explorateurs en herbe, style Stanley ou Livingstone, il faut que je vous renvoie à des cartes plus précises ou au récit que vous lirez au chapitre 16 Makala. Prenons le voyage vers la maison au début des vacances (pour la fin des vacances, imaginez le même voyage en sens contraire). Donc, nous partons du collège vers le nord.

Qu’il me suffise ici de dire qu’il y eut deux sortes de voyage selon que l’on partait a) en bateau, puis autobus ou b) en avion, puis voiture.

a) Avec notre valise et un grand sourire de soulagement, on prend le camion du collège qui nous amène au port de Cost. Là, on embarque dans le bateau (le *Général Tombeur*) qui nous amène vers Goma au nord du lac. Une journée est passée. Hôtel à Goma, puis le lendemain (deuxième jour) on embarque en bus vers le parc Albert (beaucoup de buffles, zèbres, gnous, antilopes par milliers, éléphants et girafes par dizaines, mais vus de loin sans s’arrêter, et hippo dans la Semliki et le lac Édouard), dîner au resto de la Rwindi à la Rutshuru, au milieu du parc. Peut-être a-t-on entr’aperçu un lion, mais je n’en suis pas sûr. Puis on pique vers l’ouest et l’escarpement de Kabasha, puis au nord dans la région montagneuse de Lubéro, puis Butembo. Hôtel.

Le troisième jour, on continue vers Béni, puis Mambasa. Et là, deux directions s’offrent à nous. Pour l’Uélé et Poko, on montait au nord-ouest : Nia-Nia (troisième logement), puis vers le nord, Wamba, Paulis (arrêt du bus), et là mes parents nous prenaient pour terminer vers Poko (à peu près 150 kilomètres). Faisons toujours bien attention au fait que 150 kilomètres sur les routes caillouteuses de brousse, cela représente à peu près une durée avec laquelle on ferait le double de kilomètres sur nos routes aujourd’hui.

Pour l’Ituri, nous prenions un autre bus vers le nord-est pour Irumu (troisième logement) et Bunia, puis en voiture vers Nizi (Kilomines), Mongbwalu, Watsa...

b) La formule de l’avion qui devint rapidement la formule usuelle : toujours avec notre valise, nous embarquions dans le camion, traversions la Ruzizi qui fait frontière avec le Ruanda pour arriver à la plaine de Kamembe, qui se trouve en territoire ruandais. Là-bas, un DC3 nous embarquait directement pour Irumu par un vol de deux heures – c’est beau le progrès! – où selon l’heure de la journée, soit nous logions, soit nous partions directement en voiture jusque chez nous.

De ces nombreux voyages, je rappelle trois souvenirs. D’abord c’est à Nia-Nia, où il n’y avait qu’un seul hôtel et pas de poste (village) que nous avons eu le chemin embourbé et bloqué par un arbre énorme tombé en travers (et en hauteur) de la route, tel que raconté aux chapitres 10 et 16.

À propos des hippopotames qui peuplent la Semliki, rivière qui donne dans le lac Édouard au nord du parc Albert, on m’a dit qu’ils se déchargeaient de leurs crottes sous forme d’envol de tous côtés. Depuis lors, la télévision qui nous donne tant de jolis documentaires sur les animaux m’a permis de me rendre compte *de visu* du phénomène. En fait, l’hippo lors de la défécation utilise sa queue comme une hélice et envoie littéralement promener partout ses crottes. Il paraîtrait que la nature a prévu ce système pour fertiliser tous les environs, style « Je sème à tout vent »! Mais en l’espèce, il s’agissait plutôt de fumure que de semailles. Cela faisait très curieux. Les fermiers qui répandent du fumier sur leurs champs utilisent d’ailleurs des machines hippopotamesques, qui répartissent ainsi l’or brun dans les sillons. L’hippopotame dispose d’une seconde particularité : il peut dormir sous l’eau, car sa respiration qui a lieu toutes les deux à sept minutes lorsqu’il dort se fait de manière inconsciente. Il remonte ses narines en surface « inconsciemment ». Imaginez s’il intervertissait ses précieux atouts : si ses narines,

¹ Francisation audacieuse du verbe lingala et swabili pindula, qui veut dire tomber ou se renverser.
² La croustillante histoire de l’accident et de ce voyage est racontée avec force détails dans le chapitre 16 Makala.

tels deux rotors tournaient comme des hélices (il s’envolerait) et s’il se mettait à chier un peu partout inconsciemment, nous aurions le plus gros hélicoptère-bombardier jamais conçu par la nature!

Enfin, lors de notre premier voyage en bus vers le collège – probablement en janvier 1950 – qui partait de Paulis près de Poko, à peine embarqué j’ai été pris d’un besoin assez impératif de la nature. Je devais uriner, mais comme c’est ma nature profonde de ne pas déranger (et aussi ma timidité devant les autres que je ne connaissais pas ou guère), je ne voulais pas déranger, sachant que de temps à autre il était prévu une halte pipi. Eh bien, j’ai été tellement gêné que j’ai souffert mille morts à me retenir pour ne pas dire que j’avais besoin. Ça me fait encore mal rien que d’y penser. Mais savez-vous qu’après quinze ou vingt minutes, le mal passe et on a moins besoin?

Pour bien situer Costermansville et le collège et éviter les répétitions, comme je te l’ai dit, Anagnosophile, je te renvoie au texte intitulé *Un peu de géo* sis dans le chapitre 16. Cette excursion me permettra de passer directement au vif du sujet pour vous montrer combien notre collège était :

Un collège vraiment pas comme les autres¹

Nous sommes arrivés un soir de septembre 49 directement du port et par le camion du collège, assez épuisés et fort perdus dans ce qui me paraissait alors être une énorme bâtisse de couleur crème, ocre pâle, jaune... très étendue en surface. Le collège avait seulement un étage avec le rez-de-chaussée². J’étais convaincu ce soir-là que jamais je ne m’y retrouverais dans ce dédale. Christian et moi, on ne se lâchait pas. Les braves pères faisaient tout pour être accueillants, mais ils devaient surveiller leur petit monde, et en particulier tous les anciens qui par leurs retrouvailles étaient fatalement un peu excités. Il fallait se raconter ses vacances, le voyage, quelque nouveauté...

On nous montra nos chambres. Nous étions dans deux dortoirs différents, lui à l’étage et moi en bas. Notre grande malle était dans ma chambre dans le dortoir des Petits au rez-de-chaussée, tandis que Christian logeait à l’étage dans un autre dortoir surveillé par le père Van der Straeten surnommé Piccard, le second surveillant des Petits, aussi appelé Tournesol car étrangement, il ressemblait assez bien, physiquement, à Auguste Piccard, le célèbre professeur suisse champion de la plongée avec son bathyscaphe et du vol le plus haut avec son ballon stratosphérique, et qui servit comme par hasard de modèle à Hergé pour dessiner son professeur distrait... Moi, comme surveillant de dortoir j’avais le père Fernand Van den Abbeele surnommé Marie-qui-Louche, qui était le surveillant de la division des Petits (quatrième à sixième années primaires, francophones et néerlandophones). Très vite, nous allions nous familiariser avec ces surnoms donnés aux pères.

Ce premier soir nous eûmes à peine le temps de voir le réfectoire qui me sembla froid, vaste et nu avec les bucranes de buffles comme seul élément décoratif, et sans doute un grand crucifix. De grandes tables alignées, en gros bois avec huit tiroirs pour huit personnes, avec chaises, constituaient le seul mobilier. Puis nous apprîmes déjà ce qu’était une récré, sur ces immenses patinoires, et enfin,

en rangs, nous rejoignîmes la chapelle pour la prière du soir. À la chapelle, perdu parmi tous ces élèves inconnus, j’ai à peine murmuré la première prière du soir. Impressions de grand, de froid, d’impersonnel, de silence et de discipline... Le cafard m’envahit peu à peu. Michel André, de peur de demander la permission de sortir (ou ne sachant comment faire pour obtenir cette permission), a eu un malaise et se mit à pleurer. C’est là, je m’en souviens 63 ans plus tard alors qu’il vient de m’écrire pour la nouvelle année 2013, que je fis la connaissance de Michel André, nouveau et triste comme nous, qui fut malade ce premier soir dans cette grande chapelle¹.

Nous avons eu le temps de repérer les trois jardins, grands carrés intérieurs aux bâtiments le long desquels couraient des vérandas pour les déplacements en rangs.

En gros, voici comment se présentait le collège, tel que nous apprîmes à le reconnaître durant les premiers jours. L’aile centrale au rez-de-chaussée était divisée en deux grands réfectoires pour les internes, un pour les Petits dont j’étais cette année-là (quatrième, cinquième et sixième années primaires) et les Tout-petits (de la première à la troisième primaires, de sept à neuf ans), un autre pour les Moyens (cinquième et sixième, qu’on appellerait ici les première et deuxième secondaires, de 12 à 14 ans) et les Grands (des quatre niveaux supérieurs en latines et en modernes, les 15 à 18 ans). Ces réfectoires étaient flanqués par la grande cuisine sur l’arrière du collège. Au-dessus des réfectoires se trouvait la chapelle sur toute la longueur de l’aile centrale, avec de très hauts murs. Vers le nord, côté lac à l’arrière étaient répartis les dortoirs sur les deux étages. Il y en avait six, plus deux du primaire ce qui faisait huit. Devant sur le côté sud, face aux terrains de jeu et à l’entrée principale : les classes d’un côté et les salles d’étude et laboratoires de l’autre. Toute l’aile ouest était occupée par les bureaux et les chambres de certains des pères (côté ouest, et deuxième façade face à la grande plaine de foot, et plus loin à la ville de Cost).

Il y aura encore les salles de jeu, le local scout, la grande buanderie, les garages, la chapelle des boys et celle des pères, des ateliers, la préfecture où siégeait le *boss* pour la discipline des élèves, le père préfet Jan Smets. Une infirmerie avec quelques lits pour mise en quarantaine se trouvait juste au-dessus de la chapelle des boys. La salle de gym et la grande salle de cinéma et de théâtre rejoignaient le préau, la plaine de foot et les tennis côté est.

Je veux qu’on comprenne bien la forte impression que j’ai ressentie les premiers jours dans cette immense bâtisse. Je me trouvais perdu comme une fourmi qui se serait trompée de fourmilière. Et pourtant il y avait les autres élèves, les pères, mais j’étais vraiment déboussolé de dépaysement, comme on peut être transi de froid. Une odeur nouvelle aussi se dégageait des murs récemment chaulés, sans doute aussi le parfum du pays et du lac transporté par le vent, et une odeur très caractéristique, celle de nos tout nouveaux draps de lit en léger coton imprimé. Peut-être étaient-ils un peu humides, sortis de la malle...

J’allais oublier le principal, ce qui frappe d’abord lorsqu’on arrive : deux immenses patinoires de chaque côté de la préfecture centrale, avec les deux grandes volées d’escaliers qui viennent de la plaine

¹ Voir aussi le chapitre 16 Makala.

² On construira un deuxième étage dans l’aile des pères, sur la façade ouest, deux ans plus tard.

¹ Voir à ce propos l’échange de courriels un peu plus loin.

à côté des grands préaux sis sous les patinoires. Et au-dessus de la terrasse, qui à l'étage prolonge la chapelle côté sud, au-dessus de la préfecture et de l'infirmerie, la haute croix dressée à dix-huit mètres comme un clocher, comme le mât d'un navire pour être fidèle à la devise du collège, *Stella duce* . Sur l'écusson du collège se retrouvent d'ailleurs une étoile et un voilier. *Stella duce*, conduis-toi en suivant l'étoile. Nous disions « L'étoile te conduisant ». Sur l'écusson, nous pouvions apercevoir une caravelle blanche sur fond marine avec l'étoile jaune¹. Nous pouvions acheter l'écusson à la procure et le faire coudre sur le béret du collège, qui était le très célèbre béret blanc des marins de l'US Navy. L'insigne des scouts pour marquer notre district du Kivu était deux montagnes et un volcan se reflétant dans le lac.

J'ai parlé des bucranes du réfectoire; je dois dire qu'en fait il ne s'agissait pas vraiment de crânes, mais du front crânien avec la paire de cornes de buffle. Elles décoraient le réfectoire au-dessus des fenêtres et lui donnaient un cachet très colonial et africain. Il y avait bien une vingtaine de paires de ces cornes énormes, attachées à une planchette et suspendues aux murs du réfectoire. Glorieux trophées de quelles chasses et de qui? Je ne l'ai jamais su, eh!

Je pourrais ici dire un mot des gargouilles très originales qui permettaient d'évacuer l'eau de pluie ou de nettoyage des vérandas supérieures vers la patinoire ou les jardins intérieurs. Ces gargouilles étaient des gueules de lion peintes de la même couleur jaune ocre que tout le collège et sculptées en bas-relief par monsieur Nef, l'architecte qui avait fait aussi je pense les plans du collège. Il était frère de l'ordre de Malte et résidait au collège. On le voyait parfois traverser la patinoire de son petit pas pressé. Il était déjà âgé et ne nous adressait jamais la parole. Un petit homme veuf et étrange. Il passait, mais en six ans je ne l'ai jamais entendu prononcer un seul mot. C'est aussi lui, semble-t-il, qui préconisa la séparation de toutes les ailes l'une de l'autre sur une distance d'à peu près cinq à huit centimètres, ceci afin d'éviter qu'un tremblement de terre n'emporte toute la structure d'un coup. Car le Kivu est terre de volcans et les tremblements de terre y étaient fréquents. Ce monsieur Nef avait une chambre dans les combles du collège et était sans doute destiné à y passer la fin de sa vie. On le voyait parfois sortir de quelque part et traverser la patinoire récréative d'un petit pas allègre. Lunettes d'écaille, petit sourire figé dans ses rides, nœud papillon, costume noir (toujours le même) et chapeau, il semblait tout droit sorti d'un texte de Pagnol, comme monsieur Brun. Il marchait sautillant presque, puis il disparaissait de la patinoire et de ma mémoire. Ah! ce monsieur Nef, avouez qu'avec un nom pareil, aussi petit que sa personne, on devrait jouer Cyrano et déclamer la tirade du « nef » sous les gros lions de plâtre et de ciment au-dessus de sa tête. Il aurait suffi de l'affubler d'un gros mousquet et il aurait pu interpréter Tartarin de Tarascon en tirant sur ses propres lions en gargouille. Décidément... Pagnol, Rostand, Daudet, il était très littéraire monsieur Nef!

Le collège construit pendant la guerre et fini en 44-45 porte fièrement le nom de Notre-Dame de la Victoire. J'ai oublié de préciser que les énormes patinoires servaient de terrasses de récréation, et que des colonnes soutenaient les vérandas de l'étage. Les grandes salles d'eau et de cabinets étaient

dans les deux grands préaux jouxtant les immenses volées d'escaliers de l'entrée. En fait, il n'y a pas d'entrée principale. On peut entrer par dix portes.

Je m'arrête un instant dans ces deux immenses préaux sous la patinoire. C'était comme une énorme boîte à cigare, haute de quatre ou cinq mètres depuis le niveau du terrain de foot au pied des grands escaliers jusqu'à la patinoire sous laquelle ils se trouvaient. Je ne me souviens pas s'il y avait des colonnes pour soutenir la patinoire, mais voyez bien ma boîte à cigares : profondeur, une dizaine de mètres (la largeur de la patinoire en haut), longueur, une vingtaine de mètres. Au fond se trouvaient une quinzaine de cabinets de toilette, bien rangés l'un à côté de l'autre avec chacun une porte se terminant à une vingtaine de centimètres du sol, de sorte qu'il suffisait de regarder sous la porte pour voir si le cabinet était occupé. À droite et à gauche, une rangée d'une dizaine d'urinoirs, et au centre de chacun de ces deux préaux, deux (peut-être trois) vasques fontaines qui ont été installées au début de notre séjour au collège, donc en 1950. Hello! les Anagnosophile qui me lisez et avez été étudiants à ce cher collège, vous rappelez-vous comment étaient ces grandes fontaines? Oui? Non? Alors, je vous les décris brièvement : imaginez un énorme calice dont la large coupe, qui fait deux mètres de diamètre, est soutenue par un pied central, et en dessous de laquelle court une longue pédale circulaire sur laquelle il suffit de poser le pied, lorsque vous vous approchez, pour aussitôt déclencher les grandes eaux de Versailles. Des centaines de petits jets d'eau sortent du tronc en formant une vaste et magnifique corolle aquatique qui retombe sur les bords internes de la vasque en bel acier inoxydable. Vous vous penchez, trempez vos menottes et vous lavez les mains, ou encore vous en faites une coupe que vous portez à vos lèvres assoiffées. Bien fraîche, quel délice quand on a couru pendant une heure de récré!

N'oublions pas que nous avions deux grands terrains de foot, puis il y en eut trois, puis quatre, car il y eut de grands travaux d'aménagement de la plaine ouest pendant la première année que j'étais au collège. On a aussi bénéficié de trois courts de tennis, puis six, un terrain de basket et trois ou quatre terrains de volley. Enfin, sur le lac en contrebas, à deux ou trois cents mètres, nous avions notre piscine sans murs, avec plongeoirs, murets de remblai et bancs pour le déshabillage. Vraiment, un collège princier où nous menions une vie de petits princes.

Échange de courriels

Puisses-tu, ô ami Anagnosophile, me permettre de transcrire ici pour ton édification toute personnelle cet échange de courriels avec Michel André, échange dont je te fis mention en début de chapitre.

1) Mon texte date du 21 décembre 2012 et répondait à son courriel du 19 nous adressant ses vœux et nous faisant part des difficultés de santé que venait de traverser son épouse Maria.

Bonjour Michel et Maria,

D'abord un grand merci pour votre courriel, nous exprimant vos difficultés, vos craintes, votre courage et vos espérances concernant la santé de Maria et nous donnant en plus et en attaché, vos vœux de Noël et pour l'an neuf.

¹ Voir les coins supérieurs de chaque page du site internet makala.be, qui reproduisent cet écusson... ou la couverture de ce précieux ouvrage!

J'espère que tu as bien reçu de ton côté notre petite cartounette sans prétention envoyée avant-hier. [...]

Tu sais, au fond non : pourquoi saurais-tu, je suis occupé depuis plusieurs mois à reprendre en détail tous mes souvenirs que j'avais annotés de manière très désordonnée dans des gros cahiers chapitres de ma vie (grâces soient rendues à Word et à l'ordi). Or donc, je notais ainsi depuis plus de vingt ans. Et soudain, je vois approcher mes 75 ans et je me dis : André, il est temps, sans remettre à plus tard, de remettre de l'ordre dans tout ce fatras qui comptait à peu près mille pages bien remplies à simple interligne. Bref je m'y mis et n'en sortirai vraisemblablement que dans un an ou deux. J'aurai 32 chapitres, dont une douzaine sont actuellement terminés. Tout cela n'est pas destiné à une quelconque impression, mais à la clé USB de tout fils, petit-fils ou cousin ou ami amateur... Or donc, justement hier lorsque je reçus ton courriel, je venais de parler de toi dans le chapitre sur Cost (49,51). Il y aura un autre chapitre intitulé Bukavu (52-55). Et je relatais notre premier jour au collège, après le Général Tombeur. La découverte de cette immense bâtisse, le réfectoire, la grande chapelle pour la prière du soir. Et soudain un garçon se sent mal, sur ma gauche. C'était toi, tu avais une indisposition (je crois même que tu as vomi), t'en souvient-il?

Puis j'arrête d'écrire, j'enregistre mon texte provisoire, puis je vais voir mon courrier et il y a là, ton message. Étrange non. Comme si exactement 63 ans et trois mois plus tard, tu me faisais un signe comme pour me dire : Tu sais, Roitelet, le vieux Marabout est toujours là, n'aie crainte! Et je suis retourné sur mon texte pour mentionner cette coïncidence, dire que tu venais de m'adresser un courriel plus de 63 ans après cette première rencontre... Le lendemain, on pénétrait dans la classe du frère Étienne... Dis-moi, est-ce que Jean-Marie était là aussi en ce soir de septembre 49 (La rentrée des classes avait été un peu retardée à cause de la bilharziose dans le lac)? Mon frère Christian était là aussi en 4^e année. Remets bien notre bonjour à ton frère et Christiane et embrasse fort Maria de notre part. Nous penserons à elle dans nos prières. Le Bon Dieu peut bien un peu l'aider, sapristi! À la prochaine et encore bonne année!

2) Réponse de Michel André le 21 déc 2012

Merci pour tes deux mails... après 63 ans!

Merci pour le dernier [...] pour tes souvenirs et tout ce que tout cela évoque comme qualité d'amitié, qui me fait monter les larmes aux yeux (je suis resté un grand émotif)! Oui, j'étais mal en arrivant au collège. J'étais comme toi? totalement perdu, nous ne connaissions personne... Jean-Marie, mon frère, m'accompagnait (nous avons pratiquement tout fait ensemble). Si tu te souviens, nous étions arrivés, comme d'habitude à la nuit tombante et nous avons emprunté l'escalier sombre et

odorant qui passait près de la cuisine et qui débouchait pratiquement sur le bureau du Frère PROUVE (Dupont). Mes parents m'avaient confié une lettre à remettre au P. Recteur. Personne ne pouvait me dire qui c'était (je ne savais d'ailleurs pas ce que signifiait Recteur). J'ai donc pris mon courage à deux mains, j'ai frappé à la porte de Prouvé et lui ai remis la lettre avec toute la déférence craintive due à son rang présumé de Recteur. Je me souviens seulement qu'il était devenu très fier de prendre la lettre et qu'il m'a bien remercié! (NDLR : e frère Prouvé était le frère jésuite chargé de la cuisine) Peu après notre arrivée, il est tombé une bonne pluie tropicale. J'en garde le souvenir de l'eau tombant du toit de la chapelle (10-12m?) et qui s'écrasait sur le trottoir en ciment dans un claquement d'enfer.

Le frère Étienne¹... qui alignait ses (mauvais) élèves à genoux sur le bord de l'estrade et qui leur bottait le derrière ou pire leur administrait des coups de règle sur les doigts. Ah! le bon temps!

Pour le cours de sciences, le frère Étienne avait commencé un élevage de têtards dans un grand bocal... une après-midi, alors que nous étions quelques-uns en retenue dans la classe à copier des verbes, un certain Cambouris? n'avait pas hésité à se venger sur ces petites bestioles innocentes en urinant dans le bocal...

3) Ma réponse, le lendemain 22 décembre

Re-salut les copains,

Deux choses à ajouter, Michel, à propos de tes souvenirs. Ton texte a bien fait rire Nicole avec les élèves alignés du Frère Étienne et sa manière de présenter la règle pour le choix du côté par lequel il frapperait les mains. Souviens-toi, il y avait le côté en bois et le côté métallique mais arrondi par le capuchon d'un étui de thermomètre qu'il y avait inséré. L'histoire du frère Prouvé et celle des têtards l'ont également fait rire. (Et moi aussi) C'est vrai que cette première fois, nous étions arrivés par l'arrière du collège, je l'avais oublié. Sans doute parce que les dortoirs étaient justement à l'arrière. Camion : Studebaker, chauffeur : Félix. Pour la deuxième chose, c'est le nom du pisseur, Il n'y avait pas de Cambouris, comme tu dis. (À moins qu'il ne fût d'une autre classe, mais également en retenue???) Voici les noms de tous les copains de septième (liste prise dans Makala) Hey! On était trente-cinq! En lisant leur nom, je revois leur visage, leurs sourires à tous, avec une ou l'autre caractéristique : le martyr de la classe : Martin, - l'externe fils du dentiste avec un grand sourire et de belles dents : Mertens, -un bouclé légèrement claudiquant : Jadoul, - le plus gros des 2 jumeaux : Luc Renauld, - le plus grand de la

¹ Frère mariste, notre sévère titulaire de septième préparatoire, sixième année.

classe : Otao, - le soprano de la classe : Cimino, - un petit, flamand et très sociable : de Pooter, un petit flamand et moins sociable : Pelikaen, etc, etc.¹

Je voudrais placer ton texte dans mes souvenirs sur Cost, dont je te parlais, si tu n’y vois pas d’inconvénient. Depuis « Bonsoir... jusque bocal... » Pas les dernières lignes. Oui, à propos, tu as raison : moi aussi j’avais un gros cafard ce soir-là et les premières semaines au collège. Je n’aimais pas les récréés, car je ne savais avec qui me tenir ou parler. Je préférais être en classe ou à l’étude! Je me souviendrai toujours du fameux réservoir (de mazout, je suppose) que nous avons été voir près du bâtiment des frères maristes, emmenés par le Fr. Étienne armé d’une grande règle d’un mètre. On a pris toutes les dimensions de ce grand cylindre de plus de deux mètres de long par plus d’un mètre de diamètre, y compris celles des gros boulons hexagonaux qui le soudaient et leur nombre. Alors, en supposant un demi-centimètre d’épaisseur pour le métal (fer) et à partir de son nombre de masse atomique qui est de 55,847 comme chacun sait, il fallait calculer le poids de ce réservoir vide (sans compter les tuyaux et robinets d’accès. Tu t’imagines les calculs que nous avons dû nous taper, d’abord chaque boulon, puis le cylindre en surface, etc, etc. Je me souviens que c’était un de nos devoirs et que personne n’avait trouvé la bonne réponse.

Voilà, sur cette anecdote éminemment scientifique, je te laisse et vous redis à tous deux : à la prochaine! Ciao

Premières impressions

Maintenant que je n’étais plus accompagné de ma maman ou au pis aller de papa Warnant, je me sentais terriblement perdu, écrasé par un cafard assez conséquent². C’était la deuxième fois que j’avais vraiment froid dans le dos par cette séparation, cette absence de ma maman. Je vous entendis m’objecter : mais tu n’étais pas seul, Christian était là. C’est vrai, et on s’est souvent retrouvés dans la chambre de l’un ou de l’autre en ce début d’année, mais cela ne comblait pas le vide. Et en plus, je me perdais également dans tous ces couloirs, ces classes, ces dortoirs, au milieu de tous ces élèves anonymes et au milieu de tous ces pères jésuites.

Il y avait une vingtaine de pères jésuites, dont une dizaine de jeunes qui n’étaient pas encore ordonnés, et étaient pour la plupart surveillants ou profs. Il y avait aussi deux ou trois frères, dont le frère Prouvé pour les cuisines. N’oublions pas, attenante au collège, la résidence des frères maristes, une vingtaine aussi qui donnaient des cours en préparatoires (primaires) et en modernes. Ils avaient leurs logements dans une grosse bâtisse sise juste à l’est du collège.

Le déballage de notre malle fut aussi l’occasion de tristes moments, car nous nous rappelions quand, où et comment maman avait emballé les deux lampes de poche ou tous ces capitulas ou nos

deux couvre-lits de coton coloré. Ah! ce trousseau. Je me souviens, la première fois, suivant une liste maman nous emballait les draps, les essuies, des nouveaux vêtements : shorts (appelés capitulas), chemises, le linge, la brosse à dents, savon, dentifrice, quelques conserves, des couverts, un sac à linge. Maman nous expliquait en emballant quand nous devions changer, car ce n’est pas à neuf ans pour Christian, ni même à onze ans pour moi qu’on sait quand il faut changer de linge. À cet âge-là, si on nous laisse faire, ou bien on change tout le temps ou bien on change seulement quand on est sale. Moi, je serais plutôt de la seconde tendance. Maman nous avait même mis une lampe de poche pour chacun, flambant neuve. Le tout était marqué de notre numéro : 74. Nous étions fiers en particulier de nos lampes-torches. J’expliquerai pourquoi plus loin.

Au début de mon séjour, je préférais les heures passées en classe, car on était plus occupés, distraits. Tandis que seul, sans ami (au début) dans la division d’internat, et avec le silence des rangs, des études, de la chapelle... on avait le temps de se morfondre en pensant aux douceurs du foyer maternel, de se faire du mouron. Idem en récréation : je détestais! Eh oui, au début de mon séjour, je détestais les récréations car il m’arrivait de sentir, malgré moi, monter les larmes du cafard! C’était dur à vivre. Et pourtant, j’avais déjà quitté ma maman en 45 et en 46 pour aller en Suisse (mais à Bâle aussi j’avais pleuré).

Être en pension à l’internat du collège, c’était la séparation d’avec les parents pendant plus de trois mois, trois fois par an. Au début cela nous est tombé dur. Je me revois encore dans l’exaltation du départ, à Basoko, quand nous faisions les bagages : la malle qui devait partir un mois plus tôt. On allait revoir Jacques et Pierre Lejeune, nos grands cousins bien connus à Beyne durant la guerre, les fils de tante Madeleine et oncle Lucien Lejeune, et Raymond et même Kik (ou Quick?), Marcel Hock, respectivement fils de mon oncle Robert et de mon oncle Marcel. Il y avait aussi à Cost, mais au couvent des sœurs, nos deux cousines, Josiane Lejeune mon aînée de deux ans, et Marthe, la sœur de Kik, plus âgée que moi d’à peu près quatre ans. On allait se retrouver en famille. Et puis, on nous avait tant vanté Cost, le climat sain (contrairement au climat débilitant de Basoko), l’ambiance du collège, les jésuites, les amis, les sports... on allait bien s’y amuser.

C’est vrai, il y a eu tout ça, mais les cousins étaient dans les divisions supérieures, nos cousines, on ne les voyait qu’une fois par mois, quand on ne ratait pas le départ du gros camion Studebaker pour la visite. Et puis la discipline, les rangs, les études... Sans compter l’immense cafard qui m’a pris, à peine arrivé, à déballer cette malle où, à chaque objet qu’on retirait – la lampe torche, les singlets marqués du numéro 74, notre numéro de pension, les sandales, les grosses couvertures dont je sens encore l’odeur fraîche de la laine nouvelle, et tout le reste... – on revoyait maman en train de les emballer et mon petit cœur saignait. Sans compter que Christian et moi étions séparés de classe, de dortoir même. On ne se voyait quasi pas. Pendant quelques semaines, je m’en souviens, je n’étais bien qu’en classe, car là j’écoutais, je participais au cours. Mais à l’internat, le reste du temps, le cafard m’isolait des autres qui se retrouvaient, se racontaient leurs vacances, rigolaient entre eux. Très vite, j’ai pu repérer ceux qui, comme moi, semblaient plus tristes, ceux de la même classe. J’étais en sixième année, chez le frère Étienne : il y avait Michel André, Claude Jaumin, André Forro et bien d’autres, et petit à petit

¹ Suit la liste de 35 noms, non reprise ici. Voir makala.be sur internet.
² La même impression de désolation m’avait noué la gorge à Bâle en Suisse – voir chapitre 7 – lorsque j’étais tout petit et comme abandonné.

ma mélancolie se dissipa. Mais elle renaissait au trimestre suivant. Eh oui, je n'avais pas douze ans. Christian n'en avait pas dix! Trois mois, à cet âge, c'est long comme séparation. Et quand, certains soirs, je demandais d'aller retrouver Christian pour lui rendre une culotte ou une chemise à lui que la buanderie avait mise par erreur dans mon sac à linge – parce que nous avions le même numéro –, alors là, je m'en souviens, il m'est arrivé d'embrasser mon petit frère en le quittant, chose que nous ne faisons jamais.

Nos chambrettes, chacun la sienne

Il y avait d'un côté un lit, un coin douche en béton, au fond une fenêtre à bascule... avec barreaux infranchissables. De l'autre côté de la chambrette : armoire en béton avec rideau, petit meuble de bois avec casier cadenas pour objets précieux, et notamment les réserves de conserve qu'on utilisait au compte-gouttes pour varier un peu nos goûters de quatre heures, et face à la douche l'évier et le miroir. Un grand cordon reliait notre interrupteur pour nous permettre d'éteindre depuis notre lit. Nous étions réveillés par un surveillant qui en passant frappait et ouvrait toutes les portes donnant sur le couloir central. Puis après gym et toilette, vingt minutes plus tard, un premier coup de sifflet pour nous prévenir qu'il restait cinq minutes. Deuxième coup de sifflet et nous sortions en silence et nous mettions en rangs devant la grande porte au bout du couloir. « Avancez », disait le surveillant, et les deux rangées partaient en silence. On partait pour la chapelle. Le soir, pas de coup de sifflet, mais des interruptions de courant pour nous signaler qu'il restait cinq minutes avant l'extinction des feux. Puis un autre plus long. Et tout le monde dormait. Cet isolement par chambrette permettait évidemment le silence et facilitait la discipline pour le surveillant.

Il y avait dans les dortoirs quelques chambres pour deux (et même pour trois) frères, mais elles étaient plutôt rares. 95% des chambres étaient individuelles : petites, mais complètes. Il y avait à peu près 40 chambrettes et un surveillant par dortoir. Christian et moi avons toujours eu une chambre différente dans un dortoir différent.

Le matin, on quittait nos chambres avec nos lampes de poche et nos pull-overs sur les épaules, car les lundis, mardis, jeudis et vendredis, on ne revenait dans nos chambres que le soir pour le coucher. Les mercredis et samedis, on revenait pour se doucher après le sport vers cinq heures. Et le dimanche, on revenait à nos chambres à 10 heures du matin et une fois l'après-midi, pour se changer avant et après les sports.

Pendant le reste de la journée, on n'avait jamais accès aux dortoirs, même pas au nôtre, sauf permission spéciale, exception faite des mercredis et samedis après la grande récré de sport, pour aller se doucher. Toujours fermés à clé, ils étaient séparés par division. Nous avions six dortoirs, répartis sur les trois ailes côté sud du collège, plus deux dortoirs intérieurs en forme de T du côté chapelle des boys, sur deux étages (rez-de-chaussée et étage). Chacun de ces deux dortoirs possédait à peu près soixante chambres.

Si le matin, par hasard, nous n'avions pas d'eau, alors nous allions nous débarbouiller dans le lac. On prenait son maillot et on filait au lac situé à deux ou trois cents mètres en contrebas. Quel plongeon

délicieux! Je comprends maintenant pourquoi, quand je suis au lac Trois-Saumons, j'aime aller nager tous les matins avant le déjeuner. Cela doit venir de là! Hélas, cela n'arrivait vraiment pas souvent, mais peut-être une fois ou deux par an, surtout au début de notre séjour. Avec les années, la situation s'est nettement améliorée. Nous étions d'autant plus joyeux que cela nous faisait perdre du temps et nous sautions la messe ce jour-là!

Nous recevions au début du trimestre un rouleau de « papier chiotte » : chacun le sien, renouvelable en cas de « besoin » après épuisement de nos réserves. Nous devions transporter en poche notre papier personnel pour la journée jusqu'à son utilisation, car les premiers essais de laisser du papier dans les cabinets des préaux avaient eu pour résultats de permettre à certains idiots de jeter le rouleau entier dans la cuve et d'obstruer le siphon... Chaque dortoir disposait de quatre cabinets de toilette, plus des urinoirs, et dans chacun des deux grands préaux, sous les patinoires, il y avait une quinzaine de cabinets.

Notre linge était lavé au collège. Nous avions du linge numéroté. Christian et moi avions le même numéro : 74. Et nos culottes, et nos fourchettes, tous nos objets personnels devaient être gravés ou marqués à notre numéro. Ce fut continuellement une source d'ennuis pour nous d'avoir le même numéro, car au retour du linge une fois par semaine, il arrivait (pas souvent) que notre linge soit échangé en partie. C'était plutôt rare, car vu que nous étions dans des divisions différentes sauf la première année, nous avions un horaire et des jours différents, ce qui évitait le mélange. Et à propos de ce numéro 74 que nous avons porté durant six ans, ma fiancée, Nicole, plus tard me dira qu'elle avait le numéro 174 chez les sœurs de Notre-Dame... Nicole a ajouté le cent, mais moi, avec mon nom, j'avais déjà le sang! Hem! Faut-il croire à la prédestination numérique? Non, mais c'est étrange...

Nos souliers étaient nettoyés, cirés, astiqués par des boys. Il nous suffisait de déposer nos chaussures à la porte de notre chambre dans le dortoir et le soir, elles étaient de retour dans la chambre. Nos lits également étaient faits le soir par ces serveurs qu'on ne rencontrait pas souvent. Nous avions également des boys qui nous servaient à table. Attention, ils ne nous servaient pas à proprement parler, mais apportaient les plats jusqu'à nos tables. Cela doit être ainsi dans beaucoup de pensionnats et cela empêche la circulation d'élèves entre les tables. Il y avait toujours quatre ou cinq boys au fond du réfectoire qui surveillaient les tables, et si une main se levait, il venait nous demander ce qu'il nous manquait et nous apportait de l'eau, du lait, du beurre, du pain, mais pas les plats principaux de viande, ni les desserts qui ne passaient qu'une fois avec le nombre de morceaux requis pour la table. Mais on pouvait redemander des pommes de terre et des légumes.

Il pleut sur mon lit?

Durant la première année en 49-50, une nuit, mon lit est trempé. C'est le bruit qui m'a réveillé. Des gouttes tombaient une à une de l'étage supérieur et bientôt avaient fait une belle petite flaque sur mon couvre-lit et ma couverture, si bien qu'elles faisaient un clapotis qui finit par me sortir de mes rêves. J'étais trempé et je suis allé voir le surveillant, Marie-qui-louche (le père Fernand Van den Abeele). Il est venu, a regardé le lit puis le plafond, et il a vu, malgré son strabisme. Vu que les eaux venaient

d'en haut! On est montés ensemble à l'étage. Dans cette aile, comme presque partout, le collègue n'avait que deux étages : le rez-de-chaussée et un premier étage. Le Petit de deuxième ou troisième année qui dormait au-dessus de ma chambre avait laissé couler son robinet ou sa douche, tout simplement, et il s'était endormi sans aucun mal pour lui puisque l'eau, par infiltration, filait vers l'étage inférieur, vers mon lit à moi! Cette mésaventure m'est arrivée une seconde fois, cette année-là. Eh oui, aussi incroyable que cela soit, le petit en haut devait être assez déboussolé pour oublier ainsi par deux fois de fermer le robinet de sa douche ou de son évier. À moins que la première fois ce ne fût la douche et la seconde fois l'évier, ou le contraire, comme de bien entendu! Après, le tout-petit a peut-être encore eu des distractions, mais comme on démenageait chaque année ce n'est plus moi qui ai souffert de ces inondations. Deux fois suffisent!

Ces pères qui nous éduquèrent...

Au collège, nous étions dirigés, instruits, surveillés, conseillés, nourris, soignés, entraînés... éduqués par des pères jésuites. Certains étaient prêtres (les plus vieux), d'autres encore scolastiques devaient étudier, enseigner pendant une dizaine d'années avant de pouvoir être ordonnés. Il y avait aussi quelques frères pour les tâches plus manuelles – cuisine, infirmerie, procure, construction... Eux ne deviendraient jamais prêtres. Enfin, pour faire bonne mesure, je dois ajouter que pour enseigner dans les humanités modernes et au primaire, un autre ordre se partageait le collège : les frères Maristes qui avaient un cordon noir comme ceinture et une croix pectorale sur leur soutane blanc-crème.

Pères et frères, ils étaient tous des Belges d'origine flamande (province flamande), car le collège de Cost était englobé dans la partie flamande de leur division territoriale, alors que les Jésuites wallons qui partaient au Congo étaient envoyés au collège Albert 1^{er} à Léopoldville, future Kinshasa la capitale. Ce dernier deviendra le collège Boboto – Indépendance oblige – tout comme notre collège Notre-Dame de la Victoire sera nommé collège Alfigéri en 1963 ou 64. Plus tard, à Usumbura en Urundi, pour le nouveau collège « interracial » comme on disait, créé en 1954, ce furent également des jésuites wallons.

En Belgique, les jésuites sont divisés en deux provinces : les Flamands et les Francophones. Et les deux collèges construits en terre d'Afrique, au Congo, seront l'un à charge des francophones (collège St-Servais de Liège, entre autres) : le collège Albert 1^{er}, de la capitale Kinshasa. Et l'autre, le collège Notre-Dame de la Victoire de Costermansville, ainsi appelé parce qu'il fut construit pendant la guerre et inauguré vers 1945, fut à la charge de la communauté jésuite flamande. Voilà pourquoi tous mes profs, sauf au premier trimestre de ma cinquième latine et la rhéto que je passerai à St-Servais, furent des profs flamands. Mais je tiens à spécifier que tous étaient parfaitement bilingues. Ils étaient très calés en français et le parlaient sans aucun accent. Plusieurs d'ailleurs étaient issus de la haute bourgeoisie flamande qui apprenait le français à ses rejetons. En six ans d'humanités latines, j'ai eu six titulaires jésuites : un Émil, deux Joseph et trois Guy. En effet : 6^e, père Émil Somers; 5^e, père Guy de Wilde; 4^e, père Guy Verhaegen; 3^e, père Joseph Cuypers; poésie, père Guy Jacqmotte; et en rhétorique (à St-Servais), père Joseph Lefebvre. En réalité j'ai eu deux titulaires en cinquième, puisque j'ai été aussi

au collège St-Servais de Liège où c'est le père Dussard qui m'enseigna pendant quatre mois. Mais je ne me souviens plus de son prénom. Sa seule sévérité hante encore mon souvenir.

Ah! les beaux surnoms¹

La plupart des pères jésuites, c'est étonnant, furent affublés de surnoms pas méchants du tout, mais pas toujours sympathiques non plus. Ils correspondaient parfois à une caractéristique physique : Bidon, Croonenberg le recteur, avait du ventre; Fossile, de Krombrugge, surveillant des Moyens, était un vieux ridé mais qui avait encore beaucoup d'allant; Dentifrice, Guy Verhaegen, mon prof de quatrième latine, arborait un beau sourire qui aurait fait la joie de publicitaires pour Pepsodent ou Gibbs; quant à Marie-qui-louche, Fernand Van den Abeele surveillant des Petits, qui m'aimait bien mais sera le grand copain de Christian, il était affublé d'un fameux strabisme convergent qui risquait d'embêter les élèves qu'il surveillait, car ces derniers devaient se demander où et qui il regardait). Parfois ils soulignaient une identité phonétique avec leur nom (Cupidon pour Cuypers, prof de troisième latine), ou d'autres caractéristiques (Roll-Mops qui roulait les R et était petit, sévère, mais juste et plutôt rond).

En vrac, je me souviens de Marie-qui-louche (Fernand Van den Abeele, surveillant des Petits), Tournesol ou Piccard (le père Van der Straeten, surveillant des Tout-petits), Bidon (Chronenberghe, le recteur), le Pif (Smets, le préfet), Macayabo (Van Derauwera que je n'ai pas connu), Cupidon (Cuypers), Dentifrice (Verhaegen), Fossile (De Krombrugge) et le meilleur, c'est moi qui l'ai lancé en souvenir d'un petit coureur cycliste en carton, avec Jean Marbaise à Herve en 1951. Le père Van Grunderbeek², surveillant des Grands, est devenu par ma grâce et pour tous les élèves – absolument tous – Rollmops. Il était petit, très ordonné, très sévère et il roulait les R. Un chic type, mais quand il quittait l'étude, on pouvait entendre voler une mouche. Pas un ne parlait. Mais j'en reparlerai au chapitre sur Bukavu en 1952. Il y a eu encore : King-Kong, un grand costaud très gentil; Demi-portion, un petit très souriant; L'homme de Spy, ça, c'était Guy Jacqmotte, mon prof de poésie, un bon metteur en scène; puis il y a eu Fétiche, un surveillant barbu, et les deux Dupondt, c'étaient deux frères jésuites. Ils n'étaient pas frères de famille, mais frères dans la communauté. Ils ne se ressemblaient d'ailleurs pas du tout. Comme ils portaient tous les deux la barbe et qu'ils étaient petits et « frères », ce furent évidemment les deux Dupondt. L'un s'occupait de la cuisine, le frère Prouvé, et l'autre de l'infirmerie et de la procure, le frère Joossens. Le premier était nettement sportif et agile, maigrichon, plutôt rouquin, le second calme et placide comme j'ai rarement vu, replet et de poil noir et abondant. Deux bons Flamands, le *broeder* Prouvé et l'autre, *broeder* Joosen³.

Il y eut encore Poupouce (ou Poupousse?), le père Bertrand titulaire de poésie, qui nous apprenait des chants religieux le samedi soir, avant la dernière étude. Il y aura Barre-à-mine, le père De Wilde, un long maigre qui s'occupera de la cinquième latine. Et encore Coucouille, le père Colin, un petit vieux grassouillet, prof de rhéto, qui était un spécialiste ès lettres gréco-latines. Le rappel de ce père

¹ Consultez le chapitre 16 sur Makala pour plus de détails.
² Il avait un nom à coucher dehors, il m'a fallu du temps pour extirper ce nom des méandres de ma mémoire!
³ Broeder dans la langue de Guido Gezelle signifie « frère », comme tu l'auras certes deviné, ô lecteur de mon cœur.

ici me fait penser à une anecdote qui aurait normalement sa place dans l'autre chapitre sur Bukavu. Peu importe, la voici.

Il arrivait parfois que notre titulaire dût s'absenter d'un cours. Il était alors remplacé par un autre prof qui donnait le cours à sa place. C'est ce qui se produisit en 54-55 à un cours de latin. Coucouille remplaça le père Jacqmotte. Or, pour étudier les auteurs latins et pouvoir saisir certaines nuances dans le texte, il existait des « préparations », petits livrets qui nous donnaient des explications utiles et importantes pour pouvoir bien traduire un texte. Chacun avait sa « prépa » à côté du texte original en latin que l'on devait traduire en classe. Or le père Colin avait écrit plusieurs préparations, dont justement celle que nous utilisions en classe à ce moment pour étudier je ne sais plus quel poète latin. Alors qu'il m'interrogeait sur un passage du texte, je lui dis que la préparation disait que [...]. Il me dit plusieurs fois, en insistant : « Oui, mais ***on*** a encore écrit autre chose. Allez voir, ***on*** dit aussi que[...] ». Et toute la classe rigolait, comprenant l'allusion. Je me demandais pourquoi il insistait tellement, et surtout pourquoi la classe se marrait comme ça. Ça n'avait rien de drôle! Je me disais même : « Il connaît vraiment bien la préparation ». Enfin, après une ou deux minutes, le franc est tombé et je me suis rappelé que c'était lui, le père Colin alias Coucouille, qui était l'auteur de la prépa en question. Tu parles s'il devait bien la connaître!

Quelques-uns n'ont pas reçu de surnom, comme le père Janssens ou le père ministre, mais la chose est assez rare. Il est étrange de remarquer que les surnoms étaient toujours pour les pères et les deux frères jésuites, les porteurs de soutane. Nos profs laïcs n'avaient pas de surnom, mais on les voyait beaucoup moins et uniquement en classe. Du côté des frères maristes, il y en eut aussi : Pivot, le grand frère Ernest titulaire de quatrième année, que Christian eut comme titulaire la première année. Et il y aura un cas particulier : Bohame, un frère au long cou sans doute emmanché comme la cigogne de La Fontaine. Et il faut savoir qu'en notre langage, nous appelions bohame le bel oiseau appelé grue couronnée, à cause de son cri lugubre : bo-am!

Une chose me frappe maintenant que j'y songe. Pour les pères et frères jésuites, nous les appelions toujours par leur patronyme lorsqu'on parlait d'eux à un autre père. Quand on s'adressait à eux, on disait simplement « Père ». Mais pour les frères maristes, si nous leur disions « Frère » en nous adressant à eux, lorsque nous les nommions en présence d'un père ou d'un autre frère, c'était toujours par leur prénom. Et j'ajouterai que je n'ai jamais connu leur nom de famille. Étrange. Il y avait le frère Étienne, titulaire de la septième préparatoire (ma classe de sixième année primaire), le petit frère Aybert, titulaire de la huitième préparatoire (cinquième année), le frère Ernest (Pivot) en neuvième prépa (quatrième année, celle de Christian). Étrange, étrange! J'ai dit étrange, moi? Comme c'est étrange...

Parmi les élèves, quelques-uns reçurent comme un cadeau un surnom, pour diverses raisons. Un totem scout devenu très commun dans tout le collège : Marabout (Michel André) et Coccinelle (de Kerkhove). Il y eut aussi Magnéto (le frère aîné Van den Heuvel), Manivelle (son petit frère Georges), Papa (le Grec Papazoglakis). Christian et moi on nous a appelés Sent bon (renversement de nos syllabes de Bonsang). Mais du côté des élèves la chose était plutôt rare. Il faut savoir aussi qu'entre nous, nous nous appelions toujours par notre nom. Cela identifiait plus facilement que les prénoms

qui se répétaient facilement. Et puis sans doute le prénom avait-il une touche trop intimiste et familiale qui ne nous paraissait pas de mise dans un collège aussi viril que le nôtre.

Je me dois de terminer cette longue explication sur les surnoms par un bref commentaire, une impression que j'ai toujours eue et que j'ai exprimée dans une de mes pièces – *Signé La Corneille* – qui concerne justement une école et les jeunes. Je pense que posséder un surnom était une marque d'honneur. Nous avons été distingués par nos pairs, un peu comme si on avait reçu une médaille. De plus, je pense aussi que l'octroi d'un pseudonyme ou d'un surnom à quelqu'un est un signe d'intelligence de la part de la communauté : avoir trouvé le nom qui convient à cet honneur est un signe de recherche et d'intelligence.

Organisation administrative du collège

Les pères jésuites sont très hiérarchisés. Rappelons que la Compagnie de Jésus (*Societas Jesu, SJ*) fondée par saint Ignace de Loyola établit une sorte d'armée au service du pape. À leur tête se trouve un « général », que l'on est habitué d'appeler le pape noir. À la tête du collège, nous avons le père recteur que nous rencontrions peu, chargé essentiellement des relations avec la compagnie, les parents, les autorités extérieures. Le second personnage du collège était le père ministre (vice-recteur et trésorier : c'est lui qui achetait les fournitures et s'occupait des finances du collège et des relations financières avec les parents). Nous ne le rencontrions guère non plus. Enfin le troisième personnage haut placé était le préfet de la discipline. Il avait son bureau bien en vue sous la croix de la façade. C'était le dernier recours en matière de discipline, au-dessus de nos surveillants qui étaient responsables d'une division d'élèves pour la vie de l'internat : repas, études, récré, sports... Il y avait enfin les professeurs et souvent l'un d'eux, prof de rhéto, était le préfet des études. Restaient les diverses tâches d'infirmerie, de procure, de cuisine, de lavage du linge et de maintenance, de la revue *Orientation*, du cinéma-théâtre, du scoutisme, de la régie des boys et d'autres activités réparties auprès des frères et de diverses personnes.

Vous vous rappelez des deux Dupondt? Le *broeder* Prouvé avait fort à faire avec ses deux principales occupations : la boulangerie et la cuisine. Oui, le collège faisait son propre pain et il devait en disparaître quelques dizaines chaque jour. C'était d'excellents grands pains de ménage donnant de grandes tartines, présentées à table déjà découpées le matin et au goûter. Cela sentait bon, lorsqu'on dévalait les escaliers derrière la cuisine pour se rendre au local scout. Mais de plus, les trois divisions devaient manger quatre repas sur deux horaires séparés d'une demi-heure, sans oublier le réfectoire des pères. Cela fait du service. Prouvé était aussi un précieux équipier du Victory!

Quant au *broeder* Joosen, il avait plusieurs responsabilités : infirmier, il visitait les malades tous les jours (dans les dortoirs et à l'infirmerie où se trouvaient les contagieux). Le cas échéant, le docteur Delville venait visiter un malade. Le frère tenait aussi ouverte l'infirmerie pour soigner les petits bobos et maux de tête, tous les jours de 16 h à 17 h, près du bureau du père préfet. Sa deuxième grande tâche était la procure, une sorte de petit magasin où nous trouvions toutes les fournitures scolaires et autres. Je n'ai jamais mis les pieds à la procure, dont les tablettes étaient dans un sanctuaire interdit

aux élèves. Si nous avons besoin de quelque chose, il fallait l'écrire sur un petit bon de commande qui était ramassé lors de l'étude, une fois par semaine. À midi ou le lendemain, nous avions ce que nous avions demandé dans notre bureau d'étude. On pouvait commander ce qu'on voulait. La facture était envoyée aux parents. Cela s'est toujours fait sans problème et sans abus, personne, je crois, n'a fait de commande induite. Je pouvais ainsi me « procurer » de l'encre de Chine jaune, carmin ou azur, des plumes à dessin, du papier épais pour dessin, des carnets de notes, des cahiers, règles, gommes, crayons, boîte de compas (tout un luxe!), rapporteur, mais aussi un tube de dentifrice, un peigne, des mini-dictionnaires de traduction, des pièces de théâtre, le livre *Piste* ou un autre petit livre sur les nœuds pour les scouts, les chants de messe en latin dans *Hosanna* ou le *Chants et cantiques*, peut-être même le *Tiouli*, recueil de chansons plus populaires, et encore des sandales de gym en toile blanche et caoutchouc, la culotte de gym et même une ampoule de lampe-torche électrique. Le frère devait se faire aider par deux ou trois élèves je suppose, pour rapporter les commandes aux études.

Il avait aussi la responsabilité de l'impression sur rotative Gestetner et de la photocopie des *Orientation*, la revue mensuelle écrite par et pour les élèves (petit bureau près de la procure). Ici aussi des élèves étaient rédacteurs (reportages, poèmes, jeux, blagues et autres comptes-rendus) et tapaient les stencils à la dactylo. Enfin le bon *broeder*, petit et replet, était le caméraman officiel du collège pour enregistrer quelques souvenirs animés lors des fêtes, revues, excursions et autres *fancy-fairs*.

Les élèves du collège étaient répartis en deux grandes familles : les externes qui n'étaient concernés que par les cours et quelques rares activités regroupant tous les élèves. La plupart arrivaient le matin et en début d'après-midi, et repartaient pour le dîner et le soir. Il y avait étude des externes au collège. Certains demeuraient en demi-pension du lundi au vendredi. Ils devaient constituer un groupe d'à peu près 300 élèves, soit le tiers des effectifs du collège durant les années 50. Le collège dans ses plus belles années a compté jusqu'à près de mille élèves.

On peut affirmer que le gros morceau de notre horaire ne concernait que les internes. L'horaire en effet régulaient toute notre vie : cours, études, repas, messes, dortoirs, récréations, sports, excursions, etc. Et tout l'internat reposait sur la répartition des élèves en quatre divisions : les Tout-petits (peu nombreux) de 1^{re} à 3^e année, les Petits (4^e, 5^e et 6^e primaires), les Moyens (6^e et 5^e latines et modernes) et les Grands de la quatrième à la rhétorique. En plus à Cost, il y avait une section flamande (très peu d'élèves) et la section française. Cette différence concernait surtout les cours. Mais il faut dire que certains élèves flamands se tenaient toujours entre eux aux récréations, repas et ailleurs... Ils formaient des sous-groupes auxquels nous ne nous intéressions qu'accidentellement.

Les surveillants de chaque division étaient un peu nos parents pour toute la vie de l'internat. Nous pouvions nous entretenir avec nos profs, bien sûr, et avec d'autres animateurs, mais on peut affirmer que le rôle de confident, de parent, d'ami était dévolu à notre surveillant. On pourrait dire en forçant un peu que le surveillant remplaçait la mère, alors que le préfet avait plutôt le rôle du père. Plusieurs fois selon les années nous avons eu deux surveillants pour une même division, car ils avaient tout un travail avec 150 ou 200 marmots à surveiller quasi toute la journée (sauf les heures de cours).

C'est donc dans ce cadre rigide de la division que j'ai vécu pendant six ans au collège. D'abord un an à la division des Petits en 49-50, avec Marie-qui-louche comme surveillant. Puis après le grand saut en humanités, division des moyens pendant trois ans, de septembre 50 à juillet 53 avec Fossile, puis Fétiche et King-Kong, puis King-Kong et Demi-Portion¹.

Enfin les Grands de 53 à 55, avec Rollmops, puis Demi-Portion et un jeune père très bavard et spécialiste de Sartre, le père Claes qui quittera la Compagnie un peu plus tard, et que je reverrai tout à fait par hasard à l'univ' de Louvain où je passais vers 1959. Cela faisait drôle de le voir en pantalon et chemise, mais comme toujours en grande conversation. Je n'ai pas osé aller le trouver, il n'aurait peut-être pas apprécié que je lui rappelle Bukavu, où il était scolastique jésuite, devant ses nouveaux amis...

Une triple règle en or

Pour bien comprendre la vie assez rigide que nous avions, il faut se rappeler que nous avions trois principes de base pour cette vie austère en communauté. Mais on s'y fait très vite et il faut bien l'accepter. Se révolter contre un de ces principes équivalait à se condamner à une vie difficile, voire impossible. Quels étaient ces trois principes de vie en internat? L'horaire, les rangs, et le silence! « Et par-dessus tout ça », comme chantera Gilbert Bécaud, il fallait tenir compte non pas de « l'accent qui se promène et qui n'en finit pas », même si au collège, c'était le gros accent *bruxelloise*. Non, ce qui se promenait par-dessus les trois règles (horaire, rangs et silence), c'était assez évident, comme un saint esprit qui planerait au-dessus de nos patinoires et vérandas : l'obéissance, appelée aussi bien la discipline².

Notre journée entière était minutée et ponctuée de brefs coups de sifflet ou de coups de gong pour les horaires des classes. Il n'y a rien là que de tout à fait naturel quand il faut gérer la vie de près de deux cents internes par division. Déjà dans une petite famille de trois ou quatre enfants, il faut parfois insister sur l'importance de la ponctualité. Et au travail, rien ne se ferait sans un horaire précis. Alors imaginez une division où deux cents ados viendraient dîner à l'heure qui leur plaît... Les horaires étaient établis en fonction des divisions, mais parfois ils se chevauchaient, notamment pour les repas.

Pour les rangs, je sais que la chose aujourd'hui doit paraître cruelle et inhumaine à ceux qui ne l'ont jamais essayée. Nous ne marchions pas au pas – non, quand même! –, mais simplement en deux rangées parallèles jamais pressées, pour les principaux déplacements. Ainsi à la sortie du dortoir le matin, dans le couloir intérieur, nous sortions de nos chambres et les premiers arrivés à la grande porte attendaient en deux rangs qui s'allongeaient au fur et à mesure de l'arrivée des élèves. Lorsque la majorité ou la totalité des élèves étaient sortis de leurs chambres, le surveillant criait « Avancez! » et les deux premiers élèves sortaient et allaient, suivis de tous les autres élèves sur deux files indiennes, comme deux longs serpents jusqu'à la chapelle. Là encore les rangs s'arrêtaient jusqu'à ce que le surveillant nous dise « Entrez », et nous entrions à la chapelle en quittant les rangs et rejoignant nos

¹ J'expliquerai aux chapitres 15 et 16 pourquoi, contrairement à tous les usages, je suis resté une année de plus chez les Moyens avec une douzaine de copains – Michel André, Forro, Jaumin, François Noël...

² Voir aussi le chapitre 16 sur Makala.

places. Puis après la messe, en rangs jusqu'au réfectoire, puis de là jusqu'à la patinoire pour la récré... Cela se faisait naturellement et permettait au surveillant de toujours avoir son monde sous ses yeux.

Pour le silence aussi, cela impressionne de nos jours. Mais à cette époque, la chose nous paraissait tout à fait naturelle. Nous pouvions parler librement au réfectoire (après le bénévolat) et en récréation.

Ces trois règles aidaient la plupart des internes à bien fonctionner au sein de la division. C'est sûr que pour certains (et je pense à Christian) le respect du silence était plus difficile. Et ce qui ne facilitait pas l'imprégnation naturelle, c'est que les bavards étaient facilement punis de quatre pages à copier et à remettre au surveillant pour le lendemain, quand ce n'était pas une retenue le mercredi après-midi. C'est certain que ces punitions favorisaient un certain climat de peur, mais aussi une révolte sous-jacente pas toujours heureuse. Moi, je fus très peu puni et me trouve chanceux d'avoir bénéficié d'un tel système assez spartiate. Mais je comprends que ce régime sévère ne soit pas du goût de tous.

Le gros défaut de l'internat – mais c'est là une évidence –, c'est l'absence des parents (de la maman) et de toute présence féminine (saut une dame qui s'occupait du coucher des Tout-petits). Je crois que la non-mixité est un bien pour l'adolescent. De toute façon, il retrouvera la douce présence des robes et jupons durant les vacances et rien ne l'empêche de rêver...

La première année, fin de mes primaires

Durant la première année de notre séjour au collège, Christian et moi serons dans la même division des Petits. Ce sera la seule année où cela nous arrivera. Mais à cet âge-là, on n'en faisait pas tout un plat et lui aura ses propres amis, comme j'aurai les miens, essentiellement choisis parmi les compagnons de classe.

Christian est en 4^e année, que l'on appelle ici la 9^e préparatoire, sous la direction du grand frère Ernest (Pivot). Très vite il apparaîtra que Christian, volontiers distrait et un peu bavard en classe, aura quelques difficultés scolaires. Quant à moi, j'étais sous la houlette du frère Étienne, qui n'avait pas de surnom et semblait plutôt souple et trapu. Je l'aurais volontiers comparé à un tigre ou à un jaguar car il était fort, et dans ses éternelles sandales de crêpe marchait toujours très silencieusement. Il roulait les R et était sévère, mais avec 36 élèves de 11 et 12 ans, qui ne le serait pas? Très vite, il apparut que je serais dans la tête de la classe. Cela n'était pas mon cas à Herve en Belgique. Je crois à un miracle opéré par les sœurs de Basoko, car cela leur était déjà arrivé une fois avec un autre élève à qui elles avaient donné des cours particuliers et qui avait bien réussi. J'étais surtout très bon en arithmétique et en analyse française. Je dus cependant mordre sur ma chique car nous avions un cours de flamand que je n'avais jamais abordé, alors que les autres élèves en étaient à leur troisième année dans cette matière. Je note ici une douce revanche de la part de l'expérience et du temps qui passe. À Cost, collège dirigé par des prêtres et des frères flamands, avec des étudiants parfois bilingues et souvent assez bien initiés à cette autre langue nationale (beaucoup de Bruxellois et de Brabançons), j'étais obligé de me forcer la couenne. Et veut, veut pas, le flamand m'est rentré dans les pores de la peau (même si cela a causé quelques allergies). Mais lorsque j'arrivai au collège St-Servais de Liège pour le début de ma cinquième latine en 51-52, et pour ma rhétorique en 55-56, je tombai dans un milieu wallon où le

flamand était presque *persona non grata*. Le flamand était mal vu et le pauvre prof de flamand devait parfois subir les avanies de certains élèves un tantinet comiques, qui lâchaient des souris entre les bancs des élèves ou déposaient quelque boule puante quelque part dans la classe. Là, tout d'un coup je paraissais nettement meilleur que la moyenne des étudiants dans la langue de Guido Gezelle.

En flamand, première année pour moi comme je l'ai dit, mais pas pour tous mes camarades déjà aguerris à la deuxième langue nationale, notre livre sera le *Stap voor stap*, ce qui signifie littéralement un pas devant l'autre, un pas à la fois. Cela me fait penser à cette belle page de Saint-Exupéry sur le courage de Guillaumet, qui marcha pendant cinq jours pour se sortir de la cordillère des Andes dans laquelle il était tombé avec son petit avion, et où il dira « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait ». Lui aussi s'était dit qu'il fallait marcher, car s'il mourait, jamais on ne retrouverait son corps emporté par la fonte des glaces et sa femme ne pourrait hériter. Il fallait marcher et chaque pas appelait un nouveau pas...

Cela fait encore penser à cette aventure qu'ont vécue deux Québécois partis à pied pour rejoindre le pôle Sud. Un des deux a dit : « Tous les kilomètres que j'ai faits dans mes jambes, dans ce désert de glace, je les ai également tous faits dans ma tête. »

Dans la classe du frère Étienne, outre le flamand, les cours de français (analyse, grammaire, dictée, lecture et rédaction), le cours d'arithmétique, de géo, de science et d'histoire, j'apprendrai encore le dessin avec le frère, la musique avec monsieur Van der Vorst et l'éducation physique avec monsieur Zaman. Ces deux derniers profs, Flamands bien entendus, constituèrent les piliers des profs laïcs. Contre vents et marées, eux deux profs laïcs, excellents dans leur domaine, restèrent durant tout mon séjour de six ans, et encore après. Et ils étaient déjà là avant moi.

C'est surtout à cette époque que nous avons bénéficié des cours et de la compétence de monsieur Vander Vorst, ainsi que de son épouse, accompagnatrice lors des répétitions du *Chat botté*. Monsieur Van der Vorst avait une manie : nous raconter, nous décrire, nous expliquer l'oratorio *Jeanne au bûcher*, texte de Paul Claudel, musique de Arthur Honneger. Il nous l'a fait aimer. Il disposait à cette époque de l'enregistrement complet sur disques, qu'il ne manquait pas de nous faire entendre. Mais imaginez un gros volume de douze (ou quinze?) disques 78 tours et un tourne-disque en classe. À cette époque préhistorique, c'est tout ce dont on pouvait disposer. Et on trouvait cela très bien. Tellement bien que j'ai beaucoup aimé cet oratorio qui retrace toute la vie de Jeanne d'Arc, alors qu'elle est sur le bûcher et qu'elle se demande si elle ne s'est pas trompée... Je l'ai enregistré à Liège, quelques années plus tard (quand on disposait de bandes et d'appareils d'enregistrement). J'ai évidemment acheté le livret de Claudel. Je me souviens même avoir regardé et aimé la diffusion de cette œuvre grandiose en direct, en 57 ou 58 à la TV noir et blanc de Bruxelles, dans une église qui suffisait à peine à contenir tous les chœurs et l'orchestre. Et les solistes : Jeanne évidemment, la Vierge (soprano), le frère je-ne-sais-plus-qui et la belle basse de Cauchon. De là vient peut-être mon goût pour le théâtre et la mise en scène d'opérettes?

La vie quotidienne en division

Pour ce qui regarde notre vie quotidienne en division durant cette première année, je te renvoie volontiers, Anagnosophile, à divers écrits que j’ai pu composer dans l’admirable chapitre 16 sur Makala, où il sera question :

- de nos petites chambres individuelles
- de billets de permission
- de missions de confiance
- des fameux admittaturs
- de sucettes le dimanche
- des pannes d’eau ou de courant (très agréables)
- d’études au mercure
- de la chorale
- d’une invasion de *bilulus*
- du gâteau des Rois
- d’une assiette dite incassable, mais fêlée
- et de deux expositions de modèles réduits (avions et bateaux)

Que de souvenirs, racontés dans cette langue savoureuse que tu as appris à reconnaître et apprécier, je l’espère, cher, très cher Anagnosophile, ami des lignes, des phrases et des mots!

J’ajouterais encore pour cette période en particulier un épisode où tu verras comment nous savions fêter toute une journée de jeux et concours et la fameuse distribution des prix, puis celui où j’explique en long et en large comment au lac nous enfilions nos maillots de bain sur un *beach* sans cabines! Je ne veux pas répéter tout cela, mais vas-y lire, cela en vaut vraiment la peine. Pas de voyeurisme, non, non! mais acrobatie. Et le tout est raconté en soulignant quelques règles bien connues de notre grammaire française.

C’est là, dans ces détails, dans ces flashes de vie, que tu verras combien nous aimions notre collège.

Au sortir de la septième préparatoire (sixième année primaire, chez le frère Étienne), j’étais deuxième au classement général sur quarante élèves et il fallait choisir pour les humanités, dès l’année suivante : ferais-je les latines ou les modernes? On nous disait que pour faire les modernes, il fallait être bon en mathématiques et en sciences. Pour faire les gréco-latines, il fallait être bon surtout en analyse (car les deux langues classiques utilisent les cas de déclinaisons qui varient selon la fonction grammaticale des mots dans la phrase). J’avais vraiment l’embarras du choix, puisque j’étais le premier dans ces deux disciplines. Alors il fallait aussi voir si on était déjà orienté par rapport à un futur métier (ingénieur : les modernes, médecin : les latines...) Et c’est là que naturellement je pensais avoir la vocation pour devenir prêtre. Je n’ai donc pas hésité longtemps et me suis inscrit dans les latines.

Prix de sagesse!

Durant ma première année au collège, j’ai vraiment brillamment réussi. Car, non seulement j’étais le deuxième de ma classe (sur quarante élèves), mais en plus à l’internat, le surveillant, le père Fernand Van den Abeele – Marie-qui-louche – m’a nommé portier de l’étude. C’est celui qui ouvre la porte, ramasse les billets pour demande d’entretien auprès des pères, et par conséquent reçoit le trousseau de clés du surveillant. Et puis, cette année-là, j’ai reçu le prix de sagesse (pour le meilleur élève appliqué, sage, discipliné...), le meilleur pour toute la division (près de cent cinquante élèves pour les six classes de la 4^e à la 6^e, flamands et francophones). En début juillet, pour les vacances, je suis reparti à la maison avec plusieurs beaux gros livres reçus en cadeau à la distribution des prix. « Un peu, le pèye! » Cette expression bruxelloise que nous utilisions au collège, et qui signifie littéralement « Un peu, le père ou le gars », s’utilisait pour marquer l’admiration : il en a fait plus qu’un peu, le type!

L’année suivante, j’entrai donc en sixième latine puisque j’avais l’intention de devenir prêtre. Cette vocation ne m’est pas restée bien longtemps. Et avec tous mes camarades, nous entrions «chez les Moyens. Notre surveillant dorénavant serait le père De Krombrugge, dit Fossile. Finies les primaires, nous étions en humanités. Mais les latines (qui deviennent les gréco-latines à partir de la cinquième) sont la voie royale qui mène à toutes les professions : avocat, médecin, même ingénieur. Et me voilà avec le père Somers. En lisant le chapitre 16¹, vous découvrirez ce petit homme nerveux, malin, qui aimait les caméléons! Qu’il me suffise de dire ici qu’il avait 40 élèves et pouvait donc avoir deux classes (ce qui doublait son salaire, sans doute). Mais il donnait le même cours, dans le même local et en même temps à ses deux classes qu’il avait séparées en deux couleurs. Il y avait les rouges et les jaunes. Jaumin et moi, nous étions jaunes. Anciaux, le premier de l’année précédente chez le frère Étienne, était rouge. Je me souviens particulièrement des tics de Somers : il claquait des doigts très souvent, si bien que parfois on s’amusait à compter combien de claquements en un cours. On dépassait souvent un à la minute! Quand un inspecteur arrivait, nous étions bien prévenus et devions faire semblant que c’était la première fois qu’on voyait telle matière, alors que nous l’avions déjà préparée, y compris nos questions, un ou deux jours à l’avance. Maudit Jésusite! Le père Somers avait un caméléon en cage et il s’amusait à mesurer la longueur de sa langue en lui présentant des mouches à gober.

Comme nous commençons le latin, il fallait bien, au début, avaler beaucoup de vocabulaire. Et je me souviens d’un truc intéressant que le père Somers avait trouvé pour nous faire étudier notre vocabulaire. Nous avions dix heures de cours de latin par semaine, dont chaque première heure de cours. Et là, six fois par semaine, ça ne manquait pas, nous avions une petite interrogation sur le vocabulaire latin qu’il avait fallu apprendre la veille (dix ou vingt mots chaque jour). Nous prenions une feuille de notre petit bloc-notes, y écrivions notre nom et attendions le premier mot à traduire. Nous en avions dix chaque jour, parmi tous les nouveaux mots de la semaine. Le prof nous dictait dix mots dont nous devions faire la traduction. Il corrigeait deux ou trois bons élèves qui allaient dans les rangées corriger à leur tour les feuilles des autres élèves. C’était donc très vite corrigé et le père Somers pouvait faire avancer nos petites voitures sur le grand tableau de course qu’il avait affiché au mur. Chaque élève

¹ Deux pères différents

avait sa voiture rouge ou jaune, et les 40 voitures attendaient sur la ligne de départ. Le père, durant la récréation, faisait avancer nos petites bagnoles sur le jeu d’autant d’espaces que nous avions eu de points à l’interro. Comme les fameuses courses de chevaux que l’on fait avancer avec un dé, mais ici il n’y avait pas d’obstacles, simplement un grand tour de 200 ou 250 espaces. Quand un vainqueur avait franchi la ligne d’arrivée, on recommençait une nouvelle course. Je ne sais si on recevait un prix, mais on était très fiers lorsque notre bagnole rattrapait un concurrent ou lorsqu’on caracolait en tête de la course!

J’ai dit que notre titulaire de sixième latine avait un caméléon dont il étudiait notamment la longueur de la langue. Nous aussi, les élèves, avions des caméléons que nous gardions plus ou moins en cachette dans nos bureaux d’étude, et que nous promenions dans des boîtes de quinine. Parfois ils sortaient de nos bureaux à l’étude par les trous d’encrier. On les promenait dans nos poches de chemise, parfois ils sortaient la tête. On aimait leur démarche lente, leurs yeux multidirectionnels perchés dans ces petits cratères au sommet de deux petits monticules latéraux très mobiles, et leurs doigts opposés deux à deux, mais surtout, c’était le changement de couleur qui nous intéressait. Pas très rapide, cette chromogénèse, mais certains étaient plus rapides que d’autres, et sur certaines couleurs, cela se marquait mieux que sur d’autres. La couleur principale était le vert, ensuite les tons bruns, gris. Le rouge était difficile à obtenir, l’écarlate impossible. Le blanc était un gris pâle... On comparait les performances de nos caméléons respectifs. À l’internat, il fallait bien que nous ayons quelques distractions, quand même. Et les surveillants, à ce point de vue, étaient très tolérants.

Une trentaine d’heures de cours par semaine¹

Les lundis, mardis, jeudis et vendredis étaient les quatre jours réguliers de la semaine, alors que nous avions congé les mercredis et samedis après-midi qui étaient plutôt consacrés aux différents sports (natation, football, volley, basket, tennis et même le croquet). Les horaires détaillés sont dans le chapitre Makala, mais on peut quand même rappeler ici les principales étapes de notre journée.

Horaire régulier (lundi, mardi, jeudi et vendredi)

- 6 h Lever. Le surveillant frappait à notre porte et allumait; nous avions chacun notre chambre (6 h 30 pour les Petits)
- 6 h 05 Gym matinale sous la direction d’un élève aîné à l’extérieur du dortoir, sur la véranda
- 6 h 15 Toilette
- 6 h 30 Messe ou étude
- 7 h 00 Déjeuner
- 7 h 25 Récré
- 7 h 45 Étude
- 8 h 15 Premier cours
- 9 h 05 Deuxième cours

- 9 h 55 Récré
- 10 h 15 Troisième cours
- 11 h 05 Quatrième cours (pour certains, c’était étude)
- 11 h 55 Récré
- 12 h 10 Dîner
- 12 h 35 Grande récré (fumage permis pour Moyens et Grands)
- 13 h 30 Étude
- 14 h 00 Cinquième cours
- 14 h 45 Récré
- 15 h 00 Sixième cours
- 15 h 45 Récré
- 16 h 00 Goûter
- 16 h 15 Grande récré
- 17 h 00 Première étude du soir (devoirs et leçons, interdiction de lire)
- 18 h 30 Récré
- 18 h 45 Deuxième étude (leçons, interdiction de lire)
- 19 h 30 Souper
- 19 h 50 Dernière récré (fumage permis pour les Grands)
- 20 h 15 Troisième étude (la seule où on pouvait lire ou dessiner)
- 20 h 45 Prière du soir à la chapelle pour les Moyens (21 h 15 pour les Grands)
- 21 h 00 Couvre-feu pour Moyens (21 h 30 pour les Grands)

En résumé : six avant-midis de trois ou quatre cours de 50 minutes et quatre après-midis de deux cours de 45 minutes, cela fait un minimum de 26 cours et un maximum de 32 cours par semaine. En gréco-latine, nous avions souvent trente cours par semaine.

Les mercredis et samedis, le matin, la même chose (classes), mais l’après-midi, après une petite étude jusqu’à 14 heures, était vouée aux sports de compétition. À 17 heures, on avait douche au dortoir et étude à partir de 17 h 30.

Les dimanches et les jours de congé, on se levait une demi-heure plus tard, pas de gym matinale. Évidemment la messe durait plus longtemps, mais nous n’avions pas d’homélie, sauf les grands jours de fête spéciale. On avait encore une étude de 9 h 30 du matin jusqu’à 10 h 15, spécialement pour écrire nos lettres aux parents et leur envoyer nos deux cartes de la semaine. Une carte hebdomadaire en classe et une à l’internat variaient de couleur selon les points obtenus pour différents critères en effort, conduite et application (voir explication un peu plus bas).

Ceux qui n’avaient pas eu de mauvaises cartes le samedi recevaient une barre de chocolat ou une grosse sucette (cela variait) à la récréation après le dîner du dimanche. C’était notre seule sucrerie officielle, en dehors des fruits ou pâtisseries servis comme dessert. Et on avait une étude avec diffusion de musique classique de 13 h 30 à 15 h. Le reste variait. On avait soit du football avec le Victory en

¹ Voir chapitre 16

ville ou plus rarement en déplacement à Usumbura¹ – mais alors on partait plus tôt –, soit un film vers 17 heures jusqu’au souper. On avait le salut avant le souper.

Parlant du Victory, l’équipe de foot du collège, il participait à un championnat régulier pour une coupe avec quatre ou cinq autres équipes de l’extérieur : le BFC (Bukavu Football Club), le KFC (Kivu FC), l’Athénée Royal, Usumbura et les Colons. Le Victory a souvent gagné la coupe de Bève, qui deviendra la coupe de l’Est. Les matches se jouaient à la Kawa, un terrain en ville, et nous, les élèves, nous y rendions à pied. Plus tard, on changera de terrain, ce sera la Mukukwe, plus près du collège.

Les chanceux qui avaient une sœur ou une cousine au pensionnat Albert 1^{er} des sœurs, à l’autre bout de la ville, avaient le droit d’y aller à la place de l’étude et de la récré du dimanche matin et étaient conduits avec le gros camion du collège, un beau Studebaker. J’y ai été souvent avec Jacques ou Pierre, et Christian aussi, pour voir Josiane (et Marthe en 1950). Plus tard, je serai chez les scouts et il ne me sera plus possible d’y aller aussi souvent, car nos réunions hebdomadaires tombaient après l’étude du dimanche matin. Le dimanche, il m’est aussi arrivé de devoir chanter dans la chorale pour la messe de 9 heures au collège, pour les habitants de la ville. Alors nous n’allions pas à la première étude. À ces heures-là, quand j’étais en poésie en 54-55, j’ai aussi été bibliothécaire pour le public de la ville. La bibliothèque se trouvait au bout de la nouvelle aile qui sera construite vers 52 pour les primaires et externes. On l’appelait la bibliothèque Humanitas et elle fut fondée par le père de Wolf, un petit à lunettes, très intello, prof de rhéto lorsque je suis arrivé au collège.

Cartes et calendrier

Un petit calendrier scolaire nous était distribué au début de l’année, avec les règlements, l’horaire et des pages mensuelles avec les congés et les dates des examens pour les classes. Tous les examens étaient prévus par semaine. Généralement au début du trimestre on avait les examens des matières où il y avait peu à étudier, comme les rédactions, les récitations de poèmes appris par cœur (en français, mais aussi en néerlandais). Puis venaient les thèmes et versions en latin et en grec, géo, histoire, math, préceptes et auteurs français et flamands, latins et grecs.

Nous recevions chaque semaine deux cartes que nous devions envoyer à nos parents². Voilà pourquoi les enveloppes devaient rester ouvertes lorsque nous les remettions au surveillant le dimanche matin après l’étude. Ils devaient pouvoir vérifier si nous avions bien joint les cartes susdites. Pour rappel, nous avions : la carte blanche ou carte dorée (Très Bien, 20-18 de moyenne sur 20), la rouge (Bien, 17-15), l’orange (Assez Bien, 14-12), la bleue (Insuffisant, 11-9), la jaune (Mal, 8-7) ou la carte verte (Très Mal, 6 ou moins). Cette dernière était rarissime et supposait vraiment un forfait inexpiable. La carte verte était toujours accompagnée de cachot (enfermé au dortoir et copie de nombreuses pages). Deux vertes et c’était le renvoi immédiat. Ceux qui avaient une carte jaune étaient punis le dimanche et n’avaient pas droit à la sortie de l’après-midi (ou au cinéma). À la place : retenue. Et ceux qui avaient une carte bleue ne pouvaient avoir la sucrerie du dimanche après le dîner.

¹ Ça représentait un voyage de deux ou trois heures en camion, une ou deux fois par an.
² Je renvoie le lecteur au chapitre 16 Makala pour plus de détails sur ces cartes hebdomadaires (à l’internat et en classe).

Scout un jour, scout toujours

Lorsque j’étais en dernière année primaire, on m’avait demandé si je voulais devenir louveteau. Et j’avais répondu non, avec d’autres qui trouvaient que les louveteaux, en uniformes le dimanche, étaient un peu trop « manches à balle »¹. C’est une expression (dont j’ignore totalement l’orthographe) que nous utilisions pour désigner ceux qui, à notre avis, étaient trop proches des surveillants, trop chouchous, ceux qui jouaient les petits modèles dans la division. Mais, me souvenant des réunions et des beaux chants scouts de mes grands cousins Franz et Yvon à Herve, lorsqu’ils se rassemblaient devant l’église et donc devant chez nous, je me promettais d’aller chez les scouts lorsque je serais en âge d’y accéder, donc en humanités.

Effectivement, je posai ma candidature pour entrer chez les scouts, un des premiers jours que nous étions en sixième latine. Et je m’en souviens, un soir à la récré entre deux études, un Grand de quatrième latine que je ne connaissais pas, Frankie Van der Vorst – le frère aîné d’un de mes amis de classe, Hubert Van der Vorst, tous deux neveux du prof de musique du même nom – vint nous trouver, Tommy Carpentier et moi, pour nous annoncer qu’il était notre CP² et qu’il nous attendrait dès le lendemain midi au local scout. Frankie avait un beau totem : Caribou. Il y avait aussi dans cette patrouille son frère Hubert et André Forro. Nous étions quatre nouveaux dans la patrouille des Hiboux.

Le local, l’uniforme, les réunions de patrouille et de troupe, les sorties du dimanche matin, les épreuves du *Tenderfoot*, les camps, et plus tard la promesse et le totem, mais aussi les dix articles de la loi scout, la camaraderie, la nature, la débrouille, tout cela allait me faire découvrir un monde nouveau, envoûtant, exaltant... Notre unité scout, la 1^{re} Kivu, s’appelait Sainte-Jeanne d’Arc. Notre chef de troupe, que nous appelions aumônier quoiqu’il ne fût pas encore prêtre, était un grand gaillard solide à la voix grave, le père Croegaert, prof titulaire de 4^e latine cette année-là. Son totem : Cerf! Je parle assez des scouts ailleurs, aussi, pour éviter les répétitions je vous invite particulièrement, chers lecteurs, à aller faire un tour aux chapitres 15 et 16.

Nourriture de l’esprit

Chez les scouts, mais aussi en sixième latine (et plus tard en quatrième), nous avons beaucoup joué sur le mime, et le théâtre. Chez les scouts, divers sketches de feu de camp tous les trimestres, et une grande pièce jouée à la grande salle sur la vie de Jeanne d’Arc nous ont permis de développer certains talents de comédien. Mais en classe aussi on fera du théâtre. On a même écrit deux pièces en faisant nos devoirs de rédaction française³. En sixième latine, nous avons écrit et joué notamment l’histoire de Joseph vendu par ses frères. Ici intervient l’anecdote du grand gars (le plus grand élève de la classe) qui jouait le rôle du pharaon et qui disait toujours « allumette » au lieu de « amulette ». On lui a dit

¹ Je crois que cette expression doit provenir de frotter la manche, pour se faire bien voir, plutôt que du manche à balai dans un avion, mais je ne jurerais de rien.
² Chef de patrouille
³ Je reprendrai une fois cette formule dans deux classes en 1978-79.

qu'il finirait par se tromper réellement pour la vraie représentation. Il jura ses grands dieux (Amon? Râ?) que non, mais comme de fait, il s'est bel et bien trompé!

En sixième on jouera aussi la vie de La Fontaine (*Le bonhomme La Fontaine*), où je jouai le rôle principal : le lapin qui intervient et introduit toutes les scènes. Au départ, je devais jouer le chien pour une seule scène avec le loup, mais comme celui qui devait faire le lapin n'étudiait pas son rôle, le père Somers me le confia. Cela nous fait deux pièces, dont une écrite par nous, en devoirs, deux pièces apprises et jouées la même année en classe. Quel travail pour le titulaire, le père Somers qui avait, je le rappelle, quarante élèves et officiellement deux classes dans le même local. C'est maintenant que je suis prof depuis belle lurette que je me rends compte que nos profs travaillaient « en pas pour rire ». C'était des « curés » (comprenez des prêtres), donc pas de famille, ni aucune préoccupation nourricière, mais quand même!

C'est sans doute pour recevoir double subside puisque le nombre d'élèves le permettait – on est jésuite ou on ne l'est pas : laissez venir à moi les petits cent francs! –, qu'officiellement le père Somers avait reçu ordre de diviser sa classe en deux, malgré que tout se fit comme si nous n'étions qu'une seule classe, évidemment : même local, même horaire. Nous étions les rouges et les jaunes, classes A et B. Je revois encore le grand tableau de course automobile fait pour nous stimuler lors de nos interrogations quotidiennes de vocabulaire latin. Ces interrogations sur dix points nous permettaient de faire avancer la petite voiture en carton portant notre nom d'autant de bons points que nous avions eus. J'ai été premier dans cette course et j'ai été le premier de la classe des jaunes, la B, devant Claude Jaumin. C'est Anciaux, je crois, qui fut premier de la classe des rouges. Mais au total, j'étais premier sur les quarante. En cinquième latine, à cause de mon retour de Belgique et la perte de quatre mois de cours, je ne serai pas classé à Cost, bien que je me défendisse très honorablement puisque là aussi, s'il avait fallu me classer, j'aurais été premier devant Claude Jaumin. En quatrième, un troisième larron viendra nous damer le pion, je serai deuxième et Claude toujours derrière moi, mais à partir de la troisième latine, Jaumin me battra inexorablement. Il deviendra neurochirurgien et je ne serai jamais que prof de français, mais cette vocation fit toute ma joie pendant trente-six ans.

En quatrième latine, nous avons écrit et joué la vie de saint François Xavier dont on fêtait le quatrième centenaire de la mort. J'en parlerai au chapitre 15.

Avec le sous-titre que vous avez lu plus haut, je devrais parler de mes lectures, de nos cours d'histoire surtout, des conférences et autres spectacles auxquels nous assistions, mais je reprendrai ces items aux chapitres 15 et 16.

Nourriture de l'âme et du corps

À la chapelle, nous avons chacun notre place désignée et trois livres sur nos chaises : *Hosanna*, *Rabboni*, et *Chants et cantiques* dont la couleur orange déteignait sur les pages d'en face... On a ainsi décalqué toutes les pages de ce livret de cantiques qu'on employait assez régulièrement, et surtout les vendredis soir lors des répétitions de chant à la chapelle avec Poupousse, le père Bertrand, un fameux ténor qui était prof de poésie. Il avait vraiment une très belle voix de ténor ou baryton. Ce père nous

apprenait de nouveaux chants liturgiques en français et en latin tous les vendredis soir après le souper, comme *Lauda Jérusalem* que j'adorais parce qu'on avec ce chant, on pouvait donner toute sa voix, ou encore certains *Tantum ergo* plus difficiles que l'ordinaire. Il dirigeait la chorale à quatre voix dont j'ai longtemps fait partie, et écrivait des articles signés Victor Lavu¹ dans *Orientation*, sur les matches du Victory. Nous l'appelions Poupousse, je ne sais pour quelle raison. Est-ce parce qu'il avait une très belle voix de baryton, comme un matou qui miaule sur les gouttières, la nuit? S'il écrivait ainsi tous ces textes sur le Victory, c'est qu'il en était l'entraîneur. Cela je ne l'apprendrai que beaucoup plus tard, en relisant les vieux *Orientation*, je l'avais toujours ignoré lorsque j'étais là-bas.

Lors de nos messes quotidiennes, on lisait aussi *Convertis du XX^e siècle* et la petite *Revue Notre-Dame*, sans oublier le missel, notre beau missel reçu de nos parents lors de notre communion solennelle. Le mien venait de l'abbaye Saint-André-lez-Bruges, avec toutes nos images pieuses et notamment les souvenirs de communion. Je l'ai encore et trouve un peu dommage qu'on ne l'utilise plus. On pouvait lire la messe en latin, avec traduction française... On connaissait nos textes par cœur.

Outre la messe, nos dévotions de l'âme pouvaient encore se glorifier lors des différentes prières avant les repas, avant les études et au premier cours du matin. À midi, c'était l'*Angélus*, dit par notre préfet qui nous surveillait pendant ce repas. Évidemment il y avait aussi la prière du soir qui durait cinq ou six minutes à la chapelle, et au mois de mai, nous allions chanter à la grotte de Notre-Dame tous les vendredis soir, je pense.

Après cette nourriture spirituelle, venons-en à notre ordinaire stomacal et quotidien. Le menu de nos quatre repas journaliers ne variait guère d'une semaine à l'autre. C'étaient des repas d'internat, mais très bons. Nous avions deux repas chauds tous les jours. Le soir, nous avions toujours un potage avec les légumes non utilisés les jours précédents, et inévitablement chaque soir, c'était toujours de la purée, eh oui, le principe de Lavoisier : rien ne se crée, rien ne se perd... À midi, nous avions deux desserts tous les jours : une pâtisserie ou un crémage et un fruit. Certains jours même, steak et frites. Certains autres jours, rares il est vrai, des œufs le matin, cuits à la coque! Vous imaginez, pour une division de deux cents élèves. En fait nous étions six ou sept cents internes, mais en trois et même quatre divisions, si on sépare les Tout-petits (1^{re}, 2^e et 3^e années primaires, ils n'étaient pas trop nombreux), Petits, Moyens et Grands.

Je crois pouvoir dire que notre principal repas était le goûter de quatre heures, et pourtant nous n'y avions que de grandes tranches de pain, du beurre et toujours une confiture. Avec du café sucré et du lait dans de grands pots métalliques séparés. Café, lait, pain et beurre étaient servis à volonté. Comme nous aimions le salé, les mercredis et samedis souvent l'un d'entre nous apportait de sa chambre une boîte de conserve qu'il partageait toujours avec ses camarades (sardines, pilchards, pâté, fromage, anchois, etc.). Nos couverts (ustensiles au Québec) étaient directement lavés par les boys après les repas et essuyés à table, puis remisés dans nos tiroirs personnels avec notre serviette et l'anneau de serviette. Les plats et assiettes étaient ramassés par les boys. C'est d'ailleurs eux qui nous apportaient

¹ Victor pour Victory, bien sûr, et Lavu parce qu'il a bien vu tous les matches du « Victor-y » dont il était l'entraîneur et se faisait l'échotier.

nos plats et les renouvelaient lorsque nous en voulions plus. Attention, tous les plats n'étaient pas renouvelables : viande et dessert notamment.

Jamais nous n'avions le droit de nous lever de table. Si nous voulions du pain ou du café, nous levions la main et aussitôt un boy se présentait à nous. Un usage non écrit mais respecté par tous était la rotation pour le service. Chaque jour un élève différent était le premier à se servir de tous les plats, qu'il passait toujours à son voisin de droite, qui le lendemain devenait le premier alors que l'autre était le dernier ce jour-là.

Il vint un temps également où nous eûmes – béni soit Bacchus! – soit de la bière, soit de la limonade le dimanche midi. On avait droit à trois grandes bouteilles pour six. On était gâtés.

Nous avions toujours le même dessert le dimanche midi : l'excellente tarte aux pêches. Les mêmes repas, avec parfois un petit changement, revenaient chaque semaine. Et nous avions deux desserts le midi et deux desserts le soir, crème, gâteau, biscuit ou tarte, et toujours un fruit. Orange, banane, prune du Japon, ananas, goyave, le fruit variait aussi selon les saisons. Il pouvait y avoir une certaine monotonie, mais nous ne nous en lassions jamais. Au contraire, on se réjouissait à l'idée du dessert qui allait nous être présenté, et en particulier la délectable tarte aux pêches! Les déjeuners et les goûters présentaient toujours les mêmes grosses tartines à partir des mêmes gros pains de ménage faits au collège. Nous avions toujours une confiture d'accompagnement, le beurre était présenté séparément et le matin, il y avait soit un fromage, soit un morceau de charcuterie. De façon épisodique et très rare, nous recevions une tranche de tête pressée avec vinaigre à part, ou deux œufs mollets ou du fromage blanc... Lorsque nous recevions du vinaigre (pour accommoder les tranches de tête pressée), nous commandions au boy des pots de lait que nous versions dans nos assiettes pour y mélanger le vinaigre, le laisser reposer dans nos tiroirs et le soir, nous avions du fromage blanc (de la crème sure). On savait se débrouiller!

Tous les dimanches de notre première année à Cost en 49-50, quand j'étais en sixième primaire, nous avions un bon dessert spécial : une tarte aux pêches (je sais, c'est la troisième fois que je le dis, mais comme on ne pouvait jamais se resservir de dessert, eh bien dans la relation de mes trésors, je me permets de vous en présenter trois fois et j'en ai encore si vous en désirez... n'est-ce pas qu'elle est délicieuse?). Le menu du dimanche était invariablement steak, frites et salade. Nous adorions et dévorions. Mais ce qu'il y a de spécial pour moi, à ce propos, c'est que, j'ai eu la chance incroyable, par tirage au sort dès la première semaine, de pouvoir me servir le premier pour tous ces bons plats et bons desserts du dimanche. Comme à notre table nous n'étions que sept (au lieu des huit habituels durant cette année-là), et puisqu'il y a sept jours dans la semaine, cela dura pendant tout un trimestre! Les autres en étaient verts de jalousie, ils en bavaient, mais jamais ils n'auraient osé remettre en question le principe sacro-saint du tour de table. À cet âge-là (11 ou 12 ans), on est très à cheval sur les principes. Même si nulle part cette règle n'était écrite, elle existait et était acceptée par tous sans contestation. Là, je jubilais...

Une foule de loisirs

À cet égard (côté loisirs), nous disposions d'une quantité vraiment considérable de divertissements en tous genres. Je diviserai volontiers cela en quatre gros morceaux : les sports, la salle de jeu, les sorties et les spectacles. Je ne compte évidemment pas les petites récréations ordinaires qui, entre les cours et les études du soir, servaient plus de détente. Mais les grosses récréations (faut-il dire grosses ou grandes, c'est une question de largeur ou de poids?), celles de midi et de 16 heures comprenaient souvent du sport et la salle de jeu était ouverte. Nous avions aussi des événements spéciaux, comme deux expositions de modèles réduits organisées par Fossile, une sur des avions et l'année suivante sur des bateaux. Il fallait préparer cela pendant des mois. J'en parle ailleurs, au chapitre 15 je pense.

En sports...

Nous avions le choix. Honneur au sport le plus populaire : le football. Chaque division organisait un ou deux championnats par trimestre, avec maillots de couleurs différentes, capitaine, choix des joueurs selon un certain ordre et récompense d'une coupe remplie de bonbons pour l'équipe victorieuse à la fin de chaque trimestre. Ceux qui étaient scouts étaient plutôt mal vus par le surveillant parce que leur statut leur permettait d'aller au local scout tous les midis, et peu parmi eux s'inscrivaient dans les équipes de foot. Mais nous avions aussi plusieurs autres sports très pratiqués : tennis, ping-pong, volley, basket, natation, patinage (à roulettes évidemment) et aussi, oui, oui, le croquet.

Le Victory

L'équipe de foot du collège avait un caractère sacré, un peu comme un porte-drapeau pour les jeunes que nous étions. Je me souviens qu'en septembre 1949, le dimanche soir de leur premier match et première victoire depuis que j'étais arrivé au collège, ils sont venus au réfectoire en uniforme et ont été fêtés comme pas possible. Nous les gamins nous regardions ces Grands avec admiration et respect.

Le Victory, quelle équipe! Le Victory, qui portait fièrement le nom du collège, était l'équipe officielle du collège en compétition de foot à l'extérieur contre les équipes de la ville (BFC, KFC, Colons, Athénée et Usumbura). Nous allions le dimanche après-midi, à pied, vers le terrain de la Kawa, puis plus tard, ce fut sur le terrain de la Mukukwe, plus près du collège. Une fois ou deux par an, nous allions en déplacement à Usumbura. Toute une sortie en camion! Oh! que nous étions emballés par ces dieux du ballon rond qui arboraient le maillot de soie rouge sang et la culotte blanche.

Voici la première équipe que j'ai vue en 49, celle dont je me souviens le mieux :

au goal, Cupidon (Antoine Cuypers, une boule de gomme, mais quelle gomme solide avec sa tignasse noire toute bouclée); arrières (ou back), le frère Achille (mariste, titulaire de 2^e année) et Strauss, un rhétoricien. Tous deux portaient de fortes lunettes retenues par des élastiques passant derrière la tête. Au centre half, Vermeire (je crois) et en halves (côtés), monsieur Zaman, notre prof de gym, et Vlahakis, je crois.

À l’avant, je me souviens de Louis Brooz, du frère Prouvé et du père Janssen. Il m’en manque deux, Verhulst et le blond Lecomte. Onze sur onze, même s’ils ne sont pas tous bien placés, ce n’est pas si mal après 55 ans... Les meilleurs étaient sans conteste Cupidon et à l’attaque, Brooz et Janssen. Mais quand le père Janssen reviendra après deux ans de séjour en Belgique, ce n’était plus le même champion! Brooz, après sa rhétorique, ira jouer un an dans l’équipe du Beerschot à Anvers, mais il ne sera pas titulaire.

On nous avait appris un chant que nous lancions à tue-tête au terrain de la Kawa, au centre-ville, puis plus près du collège, à la Mukukwe. Les rares autres spectateurs n’aimaient pas nous voir arriver et chanter à tue-tête, car cela les perturbait.

Le chant en question disait sur l’air connu de *Allons la mère Gaspard* :

Allons, le Victory
Encore un goal, encore un goal
Allons le Victory
Encore un goal, il n’est pas tard
Et encore un p’tit goal de plus
Pour avoir la cou-oupe
Et encore un p’tit goal de plus
Pour avoir la coupe, la coupe de Bève¹

Et le Victory remportera ces deux coupes l’une après l’autre. Et qui nous avait appris ce chant, pensez-vous? Nul autre que l’entraîneur et ténor, le père Bertrand. Si, si!

Le lac Kivu

Le collège est un grand rectangle de couleur ocre planté sur une colline (Nya-Lukemba) qui surplombe le lac Kivu d’une centaine de mètres. Un petit sentier abrupt nous menait directement sur la rive du lac, où un quai et une sorte d’estacade avec plongeur et girafe avaient été aménagés. Je raconte au chapitre 16 la façon que nous avions pour nous déshabiller et nous rhabiller en ces lieux dépourvus de cabines. Cela vaut la peine d’aller y jeter un coup d’œil!

J’y ai très vite appris à nager. Moi qui adorais l’eau depuis très longtemps (la mer en Belgique), dès le premier trimestre je nageais comme un tilapia, ce poisson savoureux qu’on pêche partout en Afrique. Comment m’y prenais-je? J’avançais vers le large jusqu’à ce que je n’aie plus pied. Alors je me retournais et me lançais horizontalement dans l’eau, en toute confiance puisque je savais que si je commençais à patauger et boire la tasse, il me suffirait de ramener les pieds au sol et je me retrouverais OK. Sans doute cette méthode me vient-elle de la sacrée tasse d’eau salée que j’avais bue à La Panne, comme raconté au chapitre 6, et où je me voyais déjà comme Pinocchio englouti dans le corps immense et caverneux d’une baleine. Donc je me lançais, je battais des mains et des pieds

¹ Qui deviendra la coupe de l’Est l’année suivante.

comme quelqu’un qui veut nager... et j’ai constaté que je progressais, que j’avançais, que je nageais. Ce ne doit pas être une méthode très scientifique, mais elle est très personnalisée et donc elle fut très profitable. C’était ma méthode! La même chose s’est passée pour arrêter de fumer¹ : méthode toute personnelle, mais efficace à cent pour cent.

Et c’est ainsi que dès nos premières vacances, puisque nos parents avaient déménagé à Poko, nous avons pu profiter pleinement de la piscine qui s’y trouvait, juste en contrebas de notre maison.

Un mot encore à propos des autres sports : tennis, basket, volley, patin et croquet. Si au début de mon séjour au collège nous avions trois terrains de foot, très vite durant cette même année de grands travaux vont aménager la grande plaine située à l’ouest du collège, et nous aurons en tout cinq terrains de foot (dont deux grands pour les matches officiels). En tennis, nous disposions de deux courts et il se construira un terrain de basket à côté, sur le côté sud du collège face à la colline avec le bâtiment marqué d’un immense CER (Centrale d’émission radiophonique) situé juste à côté d’un camp militaire plus ou moins désaffecté. Nous allions souvent jouer de ce côté le dimanche, avec le grand jeu des scouts en sortie. Le volley-ball n’exige pas trop de place. Nous avions, je crois cinq terrains de volley. C’est en jouant au volley qu’un jour ma montre Oris me tomba du bras. La transpiration, la piètre qualité du cuir du bracelet et les années avaient eu raison de sa solidité. À partir de ce jour, j’ai toujours préféré les bracelets en nylon.

Je t’ai assez rebattu les oreilles avec nos grandes patinoires, ami lecteur Anagnosophile, pour que tu devines que ce mot n’était pas vain. Il se pratiquait beaucoup de patinage sur l’heure de midi et à quatre heures. Les patins étaient entreposés dans un réduit sous les patinoires, avec les ballons de foot et de volley, les filets de tennis et autres agrès. Je me souviendrai toujours des différentes sortes de ballons que nous avions pour le football. Ils étaient bien tous en cuir mais aucun ne se ressemblait, depuis le grand très léger et usé jusqu’à la corde jusqu’au petit lourd, dur et très foncé. Parfois il fallait les regonfler. Les nouveaux et très bons étaient réservés pour les matches importants. Le surveillant disposait de la clé qu’il confiait souvent à un homme de confiance choisi parmi ses protégés. Christian a ainsi été longtemps le préposé au matériel pour Marie-qui-louche, le bien brave surveillant des primaires.

Je crois qu’on peut dire que vingt ou trente patineurs s’adonnaient à ce sport, qui devenait dangereux quand on sait que les autres garçons qui se baladaient sur la patinoire risquaient à tout moment de se faire renverser par un bolide sur huit roulettes. C’est d’ailleurs ce sport qui fournissait le plus de bras cassés – en moyenne un par semaine pour le collège! Mais le plus souvent, les bras cassés appartenaient plutôt aux patineurs qu’aux baladeurs. Pourquoi, me demanderez-vous? Pour la bonne raison que parfois ils avaient pris trop d’accélération, et qu’à cause des passants justement, ils arrivaient face à face avec les fameuses colonnes qui voisinaient l’entrée des classes et soutenaient la véranda du premier étage... et boum, patatras!

Le croquet est un sport pas trop fatigant, comme la pétanque, mais c’est une question de précision. Il eut son heure de gloire : une seule année, en 50-51, puis ce fut fini. C’est là que j’ai appris et aimé ce

¹ Voir chapitre 21

jeu. On sortait nos boules, nos maillets, nos piquets et nos arceaux. On plantait ces derniers aux distances réglementaires, sur vaste étendue... puis on jouait. Souvent en équipes de deux ou trois, avec possibilité de pirates qui pouvaient éliminer les ennemis. On était passés maîtres dans l’art de « croquer » la boule ennemie. Lorsqu’on touchait la boule d’un adversaire, on pouvait la croquer, c’est-à-dire l’envoyer promener le plus loin possible. Pour ce faire, on collait sa boule à la nôtre, on retenait notre boule avec un pied (la semelle) ou les deux (les talons) et on tapait sec mais juste sur notre propre boule qui restait sur place, retenue par le pied, pendant que l’autre balle allait se promener dix ou vingt mètres plus loin. J’ai beaucoup joué à ce sport et beaucoup plus tard, au chalet, j’aurai aussi un jeu de croquet que nous avons sorti quelques fois de sa boîte avec les enfants ou les petits-enfants.

Il y eut encore à cette époque les jeux de billes, et surtout les petites autos (vendues par le préfet) pour lesquelles on se construisait des routes, villages et ponts dans un coin de la plaine, lors des récrés. Inutile de préciser que cela nous salissait fameusement les genoux et les mains... Je sais que ces deux jeux ne sont pas des sports, mais pour nous, c’était là l’occasion de nous amuser. Les jeux de billes sont bien connus, mais avec les petites autos – les premières Matchbox –, à une dizaine on se construisait des routes, des ponts et tout un village près du grand bac de sable. Amusant! On ne voyait pas le temps passer. Dès le premier coup de sifflet marquant la fin de la récré de 1 heure, il fallait quand même bien prendre le temps de se laver consciencieusement les mains crottées qui étaient devenues toutes brunes, ainsi que les genoux, avant de passer à l’étude. Sinon, nos cahiers risquaient de prendre un sacré coup de soleil! J’ai dit que ces petites autos et petits avions en métal étaient vendus chez le père préfet (on est jésuite ou on ne l’est pas). Mais en 49-50, la division des Petits avait été punie pour bavardage à l’étude et n’a pas pu en acheter pendant près d’un mois. Quelle calamité, tous les Moyens avaient pris les plus beaux modèles. On jouait dans des « villes » qu’on creusait et dessinait dans la terre, au bord de la plaine de foot du côté ouest.

Les salles de jeu

Les salles de jeu du collège étaient au nombre de quatre. Une par division, les Grands, les Moyens, les Petits et les Externes. Mais les Petits et Tout-petits avaient une salle commune, tandis que les Externes avaient aussi la leur propre pour les midis sous la pluie. Dans ces salles, nous disposions de fauteuils, de revues diverses, de tables de ping-pong et de divers jeux de société comme les cartes, le Monopoly, le Cluedo et d’autres courses de chevaux... C’est là que j’ai appris et joué relativement souvent au Monopoly. Comme nous jouions sur la récré de midi et que la durée de la récré ne suffisait pas pour terminer une partie, nous nous arrangions pour jouer une partie en deux jours. Il y a eu des dizaines de versions du jeu avec les rues et gares de Paris, New York ou même Montréal, mais nous avions le modèle en français avec la ville de Londres et ses Piccadilly Circus, Mayfair, King Cross Station, etc.

Le Cluedo que nous avions en français (et qui est appelé Clue en anglais) est un jeu de réflexion où il faut désigner le coupable (un des six personnages), en spécifiant dans laquelle des neuf salles du jeu et avec quelle arme parmi les six proposées a été commis le crime. Pour cela, trois cartes ont été cachées dans l’enveloppe mystère au début de la partie. Normalement on peut se faire aider en

prenant des notes à chaque supposition qui est faite. Mais nous jouions sans aucune note : tout dans la mémoire! Bon exercice. C’est également dans la salle de jeu des Moyens que j’ai commencé à jouer au bridge. J’avais 13 ou 14 ans. Vous le voyez, on n’apprend pas rien qu’en classe.

Grands jeux et excursions

À l’occasion de certains congés particuliers, nous avions un grand jeu qui pouvait se dérouler soit au collège lui-même, soit dans la campagne environnante. Il y eut de grands jeux de nuit et des jeux de jour. Cela ressemblait à des courses au trésor, des jeux à thème où il fallait défendre son trésor ou voler les documents de l’ennemi. Parfois cela se jouait avec des prises de foulards, parfois avec des numéros que nous portions sur le front. Mais les pères surveillants, passés maîtres dans l’art de concocter ces grands jeux, permettaient souvent à chaque joueur d’avoir trois vies ou de se racheter une vie, car il fallait bien occuper ceux qui mouraient trop tôt. Lorsque nous étions cent à jouer contre cent de l’équipe adverse, cela faisait un fameux remue-ménage dans le collège. Un tel jeu pouvait durer deux heures. On eut ainsi des journées Nord-Sud, où tous les étudiants domiciliés au-dessus d’une ligne imaginaire passant par le collège faisaient partie des Nordiques, contre les autres. Le Sud avait avec lui tous ceux qui venaient du Burundi notamment et d’Uvira, etc. J’ai toujours été dans l’équipe du Nord. Parfois d’autres jeux Nord-Sud venaient agrémenter la journée, en sports, en jeux de société, jusqu’au bridge ou au ping-pong... Je vous dis, on savait jouer.

Évidemment, je ne parle pas ici des nombreuses sorties avec grand jeu que nous faisions le dimanche avec les scouts; je ne parle pas non plus des jeux de Saint-Louis (à l’occasion de la fête du père recteur), des olympiades ou autres fancy-fairs que nous ferons un peu plus tard, dans les années 53-55¹.

Excursions

Il faut encore, dans les loisirs, mentionner les sorties, les excursions que nous faisions une ou deux fois par trimestre. Parfois ces excursions avaient lieu pendant nos camps scouts. Mais avec les scouts, c’est encore nous qui avons connu le plus grand nombre d’endroits. Nous étions transportés en camions, par division, jusqu’à des coins parfois assez éloignés.

En voici quelques-uns splendides. Les chutes de Katana, véritables chutes d’eau chaude qui nous tombait dessus comme dans les douches. En fait, nous n’avions pas d’eau chaude dans nos douches : l’eau froide nous suffisait. Nous étions en Afrique que diable! Et puis on était jeunes et moins dorlotés que les jeunes d’aujourd’hui. Ces eaux chaudes et calcareuses émanaient de sources volcaniques et se perdaient dans le lac en contrebas, pas loin de Kisenyi au Rwanda. Je revois Shangugu, où nous avons été assez souvent, une maison appartenant aux pères de l’autre côté de la Ruzizi, au Rwanda. Il y a eu Bujumbura, avec le foot. Cinq cents mètres de dénivellation entre le lac Kivu et le lac Tanganyika, sur à peu près deux ou trois cents kilomètres. C’est le cours de la Ruzizi que j’ai explorée plusieurs fois, notamment en *bike* scout avec Jaumin.

¹ Voir chapitre 16 Makala

Il y a eu aussi le Biega et le Kahuzi, deux anciens volcans avec des gorilles près de Goma.

Ce sont des montagnes du nord Kivu et du Rwanda, où l’on excursionnait et où il y avait des gorilles, que nous n’avons jamais vus mais qui nous faisaient assez peur. Probablement qu’une division de cent cinquante élèves devait aussi faire peur aux gorilles, qui restaient bien cachés dans la forêt, dans le haut des volcans éteints. J’ai appris en 1995 par la télé qu’il ne resterait plus que quatre cents gorilles des montagnes dans le monde, tous au Zaïre et au Rwanda, dans ces montagnes du Kahuzi-Biega.

Le Rwanda, ses collines, ses vaches – des bêtes à cornes dont l’envergure peut atteindre deux mètres –, les herbes vertes très hautes qui ondulent sous le vent... lors d’un camp en 1954, l’aumônier de l’époque, le père Michel Descckers, ancien aumônier du bataillon belge en Corée, s’extasiait sur ces beautés sauvages. Il n’en revenait pas, le soir au camp, de contempler une vraie nature vierge de toute trace de civilisation : pas une lumière électrique tout autour de nous, à des dizaines de kilomètres. Et le silence déchiré par le cri d’un hibou, les gammes stridentes des grillons. C’est un beau pays, petit et peuplé, partagé entre les Tutsis qui sont très grands (avec les Mwamis) et les Hutus. Le Rwanda est un pays magnifique avec ses mille collines et ses herbes hautes qui dansent dans le vent, mais c’est au Québec que j’ai choisi de vivre!

Et puis aussi beaucoup de terrains privés appartenant à des parents d’élèves, planteurs ou colons dans la région.

Ces sorties qui duraient une journée nous permettaient de nous débarrasser pendant toute une journée des miasmes morbides des classes, études et autres devoirs. C’était un vrai *clean-up*, le gros nettoyage intellectuel. On mangeait d’excellents sandwiches au jambon qu’on se faisait soi-même à partir d’une malle de victuailles (un délice!), et on avait un grand jeu qui pouvait durer toute la journée. On rentrait fourbus, mais dispos pour reprendre les études le lendemain, quoiqu’un peu courbaturés.

Certains étudiants pendant les grandes vacances graviront même le Ruwenzori, le plus haut sommet du Congo à 4800 mètres. Il y avait encore plusieurs autres volcans, comme le Nyamalagiira et d’autres.

Et la Ruzizi? Cette impressionnante rivière fait la frontière avec le Rwanda et, de Cost à Usumbura en Urundi, comporte une dénivellation de 500 mètres sur trois cents kilomètres. C’est impressionnant! On comprend qu’il y a des chutes et qu’il faut bien choisir l’endroit où l’on va nager. J’ai vu un élève être déporté et il fallut des lasso pour le ramener. Un jour que j’étais chez les croisés, lors de ma première année à Cost, nous y avons fait une petite excursion avec le père Somers. Il y avait des petites chutes près de la rive (sur à peu près trois ou quatre mètres) et on pouvait sans danger se laisser emporter par l’eau, puis on sortait, on remontait en amont, on replongeait... Impressionnant!

Pour nos loisirs, nous avions aussi les lectures (de notre biblio de niveau bien fournie). On lisait beaucoup¹. Il y avait la revue mensuelle *Orientation* qui était entièrement faite par les élèves et paraissait dix fois par an. Nous avions des films tous les dimanches où nous ne sortions pas pour acclamer le Victory, donc un dimanche sur deux, et parfois du théâtre présenté par des troupes de

¹ Voir tous les titres que je mentionne au chapitre 16.

passage. Et chaque année au moins une grande pièce était produite par le collège. Il y avait aussi des conférences souvent très intéressantes.

Spectacles

Voici les films répertoriés dans **Makala** concernant ma deuxième année au collège. On y voit quelques titres intéressants que j’ai soulignés. Je n’ai hélas pu retrouver les titres de la première année, de septembre 49 à juillet 50.

- Fin 50

Fort Apache
Dieu est mort avec Henry Fonda
Les marins de l'Orgueilleux avec Richard Widmark, revu en février 52
Requins d'acier
- Janvier 51

M. Belvédère au collège (un bon comique)
Le troisième homme avec Orson Welles et Alida Valli
Monsieur Vincent avec Pierre Fresnay
Stanley et Livingstone avec Spencer Tracy
Tarzan et la chasseresse
- Mai 51

Les pèlerins de l'enfer
Air Force
Zorro
- Juin 51

Au revoir monsieur Grock
L'archer vert (première partie) On l’a aimé celui-là, et il a nourri nos conversations et nos jeux de gamins pendant des semaines. J’ai vu la suite en février 52, j’en parle au chapitre 15.

Voici les pièces de théâtre jouées par des élèves du collège, que nous avons vues durant ces deux premières années :

- 1950

Le chat botté, comédie musicale avec chœurs, avec notamment Jean Samain et Nick Carpentier, qui chantait « Bon voyage, Monsieur Dumollet, à Saint-Malo, débarquez sans naufrage. Bon voyage, Monsieur Dumollet, et revenez si le pays vous plaît. ». J’étais dans les chœurs et me souviens très bien de plusieurs chansons : « Tiens, tiens, tiens, il a des bottes le chat... Ah! il a des bottes, il a des bottes... » Et monsieur de La Palice était joué par Alain Spaey, je pense.
Jules César (troisième acte) de Shakespeare
Le bonhomme La Fontaine, pièce jouée en classe de 6^e latine
- Mars 51

Sans nouvelle de l'S-14, avec notamment Christian Dubois et Strauss¹

¹ Photos 626, 627, 628, 629 sur le site makala.be

Juillet 51 *Le petit Poucet*, d’Henri Ghéon. Jean Paquay fut choisi à mon détriment pour le rôle-titre¹.

Juillet 51 *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière

Concernant *Le Petit Poucet*, maigre consolation : j’eus le rôle de la première fille de l’ogre, celle qui parle au nom de ses six sœurs. Tu parles d’une consolation, jouer une fille avec une robe de communiant! Il a fallu boire le calice jusqu’à la lie! Ô rage, ô désespoir ô « jeunesse » ennemie, devrais-je dire, en parodiant le vieux Don Diègue du *Cid* de Corneille. L’air sur lequel nous apparaissions « toutes » les sept (les sept filles de l’ogre) en belles robes blanches de communiantes était le très beau « Au matin » du *Peer Gynt* de Grieg. Nous étions en 1951!

Conférences²

Parmi celles dont j’ai gardé le souvenir pour ces deux ans au collège, c’étaient déjà des *Explo-mundo* (*Les grands explorateurs* avant la lettre) :

30 mai 52 Albert Mahuzier (en Amérique du Sud?)

11 juillet 52 Louis Lachenal : Anapurna premier 8000. Il est venu nous parler et nous montrer des photos de ce premier sommet de plus de 8000 mètres qu’il vainquit avec le célèbre Maurice Herzog, qui s’est gelé les orteils et qu’on a dû amputer à cette occasion. Il devint ministre des Sports sous le général de Gaulle et il est mort en janvier 2013, alors que je rédigeais cet extrait.

Événements spéciaux

Sur la grande plaine à l’ouest, qu’on a vu s’agrandir pendant ma première année à Cost³, un jour que nous y jouions il y eut une invasion de sauterelles, ou grillons pèlerins, qui passèrent au-dessus de nos têtes (à moins que ce soient des guêpes?). Un nuage venant du dessus du lac a assombri le ciel et est passé au-dessus de nos têtes pendant au moins cinq bonnes minutes. On s’est tous couchés, et ça déferlait à partir d’un mètre de haut... Inoui! Ce devaient être des grillons, que serait-ce d’autre? Des guêpes? Mais il y en avait plus large que la plaine, et pas un ne s’est plaint d’une piqure quelconque⁴. Plus j’y pense, plus je crois bien qu’il s’agissait d’un nuage de criquets pèlerins, aussi appelés des locustes ou criquets migrateurs – ceux qui se grattent la moitié du corps, ah! ah! Il paraît qu’un seul vol, un nuage peut en compter 40 milliards, huit fois la population humaine de cette époque!!! Quel souvenir! Ça, c’est l’Afrique!⁵

J’ai toujours dit et pensé que le monde grouillant des insectes était bien plus impressionnant que les lions et autres éléphants. Si on dit à un Européen que les fourmis en colonnes bouffent tout sur leur passage, y compris une colonie de chauves-souris logées dans un grenier de maison, ou que les poteaux téléphoniques plantés sur les routes se remettent à pousser et sortent de nouvelles branches, l’Européen a de la difficulté à le croire. Mais si on lui disait qu’on voyait des lions, le soir dans notre jardin, là il aurait tendance à nous croire, alors qu’il s’agit d’une vraie *carabistouille*!

Sur la patinoire qui s’étendait tout le long du collège, des deux côtés de la préfecture sur la façade sud, et qui devait faire à peu près 150 mètres de long par dix mètres de large, le père Somers enfourcha des patins et fit montre d’un réel talent de patineur. Il faisait des figures, roulait en arrière, virevoltait. Bref, il nous épata! Et patatras! pensez-vous, il est tombé. Eh bien non! Il patinait comme un pro et introduisit même le hockey sur patins à roulettes. Les règles devaient être sensiblement les mêmes que pour le patin à glace de notre hockey national, mais en pleins tropiques. Il fit fabriquer des bâtons incurvés et rassembla deux équipes qui se disputèrent à la loyale pendant quelques mois. Mais cela ne dura pas.

J’ai dit plus haut que la patinoire et les patins étaient sans doute responsables du grand nombre de bras cassés (un par semaine, en moyenne). Mais je me souviens d’un cas particulièrement triste et douloureux, qui n’a rien à voir avec le patin mais avec la patinoire, oui. Une fois, un enfant (un Petit du primaire) est tombé de la patinoire qui surplombe la plaine de foot à plus ou moins quatre mètres de haut. Il est tombé par-dessus la rambarde (garde-fou) faite de grosses colonnes d’un mètre vingt de haut et de trois larges barres de béton les rejoignant tous les six ou sept mètres, sur lesquelles on s’appuyait (il était interdit de s’y asseoir, mais...). Ce malheureux enfant (qui s’appelait Bracaval, je pense) a atterri sur la bordure de ciment qui entoure le collège sur un mètre de large, à hauteur de la plaine. Il s’est cassé les deux bras, les deux jambes et plusieurs dents. Le père surveillant qui était sur la plaine se retournait précisément à ce moment-là. Il a aperçu un mouvement près de la préfecture et a cru que c’était un journal qui volait au vent. Ce père était Marie-qui-louche. Quand il l’a ramassé, il pensait ramasser un petit cadavre! Et celui qui vous le raconte par écrit ici a bien entendu le père et peut témoigner de la vérité. Terrible, mais le petit bonhomme s’est bien remis de ce drame et deux mois après, il galopait.

Un jour aussi, quand nous sommes revenus de vacances au début de l’année ou au début d’un trimestre, nous avons vu dans la plaine de foot qui fait face aux patinoires et à la préfecture, côté sud, de belles et grandes lumières qui avaient été installées sur des immenses poteaux, comme des grands réverbères pour illuminer la plaine et les deux parties de la patinoire. C’était des grosses lampes au mercure ou au sodium. Nous paraissions tous jaunes et malades dans cet éclairage, mais on s’est vite accoutumés à cette teinte blafarde et cadavérique que nous avons après le souper, comme si on nous empoisonnait tous chaque soir! Mais cet éclairage nous permettait de jouer au foot sur la plaine même le soir.

Tant qu’on est dans les lumières, restons-y un instant. Au collège, les lampes torches (ou lampes de poche) avaient une grande importance pour nous et chacun avait la sienne. D’ailleurs à certains jeux de nuit, nous devions utiliser notre torche. Or, entre tous les gamins il y a toujours une raison de se

¹ Voir les explications à ce propos au chapitre 24 sur le théâtre.

² Voir le chapitre 16 Makala

³ Nous entendions très bien les gros tracteurs et bulldozers travailler depuis ma classe qui était la toute première côté ouest, sous le bureau du directeur.

⁴ Voir plus haut et aussi au chapitre 16 Makala.

⁵ J’en parle aussi au chapitre 9.

disputer (en tout bien tout honneur), dans le genre : mon père est plus fort que le tien. Ici, c'étaient nos lampes électriques qui étaient l'objet de nos rivalités. Les lampes dont le rayon avait un faisceau fort et surtout très pointu avaient nos préférences, au détriment de celles dont le rayon était plus diffus. Il y avait les lampes à ampoule baïonnette et les lampes avec ampoule à visser. Les premières en général donnaient un faisceau plus puissant et plus concentré. Depuis les patinoires du collège, on essayait d'éclairer avec nos lampes torches le bâtiment sis sur la colline en face, situé à deux ou trois cents mètres à vol d'oiseau, le CER (Centre d'émissions radiophoniques). Rien à voir avec l'électricité ou la Régideso qui était plus bas au bord de la Ruzizi. Il y avait aussi une caserne... On était fiers quand nos lampes avaient assez de puissance pour éclairer ces installations. Il y avait plantation de bananiers dans le vallon entre les deux collines. On y a souvent situé nos jeux scouts du dimanche matin.

Eh bien, ceux d'entre nous qui avaient une lampe suffisamment forte pour éclairer le bâtiment du CER étaient des « bons ». Un jour, le frère Étienne nous montra son énorme lampe de poche avec dix piles (il faut une fameuse poche dans ce cas-là), il nous battait tous. Des très bonnes lampes, nos préférées, étaient les lampes de marques Rayovac avec grand déflecteur qui coulisse pour faire varier justement le faisceau des rayons lumineux.

J'ai été parmi les bons mais pas au début, alors que j'avais une lampe de poche insignifiante. Avec du recul, que je trouve donc drôle l'importance que nous pouvions accorder à un objet aussi futile! Mais nous faisons quelquefois des jeux de nuit et cela nous était bien utile. Il arrivait aussi qu'on ait une panne de courant, alors on vivait avec des bougies. Je me souviens d'un soir avant des examens importants où nous étudions tous à la lueur de nos bougies, car on étudiait tant que ce ne serait plus croyable pour un étudiant d'aujourd'hui.

À chacun sa place et les vaches seront bien gardées

Au collège, nous avons un numéro personnel pour marquer notre linge et nos objets personnels (couverts, lampe de poche...). Nous étions aussi, et c'est naturel dans un grand internat, assignés chaque année ou parfois chaque trimestre à une place fixe pour nos chambrettes dans les dortoirs, nos pupitres à l'étude, nos chaises à la chapelle et au réfectoire ou nos places en classe.

Or je me souviens qu'au réfectoire en particulier, la désignation des places devait être importante pour les liens d'amitié qui se forgeaient à cette époque. En effet, il n'est pas indifférent d'être le commensal de telle ou telle personne tous les jours à l'occasion des quatre repas. Les langues se délient, les liens se renforcent, les intérêts se manifestent. Nous avons de grandes tables qui au début ont accueilli huit élèves, puis nous eûmes plus de places à six. Je crois par exemple que durant les cinq années des humanités où nous avons été chez les Moyens puis chez les Grands, j'ai toujours été placé à la même table que Claude Jaumin.

Claude Jaumin

C'est sans doute le temps d'en parler. Claude est arrivé en même temps que moi à Bukavu, il venait de Butembo. Lui et moi sommes les seuls de la classe de septième préparatoire (classe du frère Étienne, en sixième et dernière année primaire), où nous étions au total à peu près trente-cinq élèves, eh bien nous sommes les seuls à nous être rendus jusqu'en rhétorique, et même en poésie sans doubler de classe. Nous étions copains et rivaux. En effet, en septième j'ai été deuxième derrière Gustave Anciaux, et Claude fut troisième sur trente-cinq. En sixième latine, comme il y avait plus que quarante élèves dans la même classe chez le père Émile Somers, on nous a divisés en deux groupes de manière à former deux classes. Même si nous avions exactement tous les mêmes cours et le même local en même temps, avec un seul prof chaque fois, cela permettait sans doute aux profs de recevoir double salaire... En tout cas, je fus premier de la classe B (les Jaunes) et Claude fut deuxième. C'est Ouwerx qui fut premier chez les Rouges, mais Anciaux – non classé pour absence de plus d'un trimestre – avait une moyenne supérieure, je crois. Au total, j'avais plus de points qu'Ouwerx ou Anciaux et je me considérai comme le premier sur les 40 élèves. Mais la tendance ira en s'inversant, j'aime autant le souligner.

En cinquième latine, chez le père De Wilde (Barre-à-mine), je revenais de Belgique et comme je n'ai pas eu les deux tiers d'examens en ce collège, on ne m'a pas classé. Mais là encore j'avais plus de points que Jaumin, qui fut premier. En quatrième latine, chez le père Guy Verhaegen, c'est un certain Van Raemdonck qui fut premier, je fus deuxième et Claude troisième. Mais en troisième, chez le père Joseph Cuypers, Claude fut premier et moi deuxième. En poésie, chez le père Guy Jacquemotte, là je fus honteusement quatrième derrière les 3J (Jaumin, Junès – un doubleur – et Jacques Juste), Claude toujours premier. Puis après six ans, je quittai ce cher collège. Claude restera là et ils ne seront que deux étudiants en 1955-56 pour la rhéto, avec Paul Faucon, un lointain cousin du côté de ma maman.

Comme on le voit, on fut toujours complices, principalement à partir de la quatrième latine (52-53) et rivaux. On joua souvent ensemble. En excursion, à table, chez les servants de messe, à la chorale, chez les scouts surtout, où il arriva après moi, fut totémisé Fouine... et partit plus tôt. On fit même un *hike* (prononcez bien « aïk », à l'anglaise. Eh! vous là, Anagnosophile endormi, vous avez compris?), une excursion scoute de deux jours sous la tente, ensemble, et on fit le relevé topographique de notre itinéraire. C'était le long de la Ruzizi. Il n'était pas un grand sportif, moi non plus... Il était sans doute plus gouailleur, plus rusé, plus turbulent que moi. On s'est quittés en 1955. On s'est écrit trois ou quatre lettres durant cette année de notre rhétorique, puis plus rien. Plus aucun signe de vie. Lui faisait sa médecine à Louvain, pendant qu'à Liège je ferai mon droit et surtout du scoutisme¹. Bref, un long silence de... 45 ans, puis j'ai vraiment eu envie de renouer avec lui. J'ai cherché dans certains sites internet et trouvé son adresse. Je lui ai téléphoné en 2000 depuis La Pocatière, on s'est écrit. Il s'est marié, a eu quatre enfants, est devenu chirurgien – il avait toujours dit qu'il ferait médecine et serait chirurgien... Il habite Verviers. Il est venu trouver place pour vivre à même pas vingt kilomètres de Herve, où je suis né, alors que moi je suis parti de l'autre côté de l'océan. Et enfin, on s'est revus en octobre 2002, exactement 47 ans et trois mois après notre poésie. Nicole et moi avons été chez

¹ Voir Outremeuse, au chapitre 18.

lui, où sa femme, Sabine et lui nous ont reçus comme des rois. La première chose qu’il m’a dite en m’embrassant : « Tu n’as pas changé ». Et je trouvais que lui non plus, malgré les rides, malgré l’âge, malgré les kilos en plus... tout comme moi, lui non plus n’avait pas vraiment changé et j’aurais pu le reconnaître entre cent, entre mille. C’est drôle, pareil, comme on dit au Québec! Nous nous sommes retrouvés. Évidemment lui a sa vie, j’ai la mienne et nous n’allons pas changer nos vies pour cela, mais c’est un réconfort, un plus, une chaleur au creux du cœur.

Ma communion solennelle et notre petite sœur

La cérémonie se déroula le 5 février 1950, de manière particulière car de ma classe – où la majorité des élèves allaient être confirmés avec d’autres de huitième préparatoire ou de sixièmes latine et moderne, selon leur âge –, je fus le seul à ne pas être confirmé car je l’avais déjà été à Herve à l’âge de neuf ans. Je me rappelle que l’évêque de Liège avait tant de confirmations à faire que dans les petites villes, il ne repassait que tous les trois, quatre ou cinq ans, et j’ai été dans le lot des plus jeunes confirmés à Herve.

Mais si j’avais été confirmé, je n’avais pas pour autant fait ma communion solennelle, qui accompagne presque toujours la confirmation. On fait cela vers douze ans, on devient « soldat du Christ » et c’était, selon la tradition, l’occasion de fêter par un bon petit banquet familial cette promotion religieuse. On racontait même en Belgique que cette célébration dans la vie d’une personne est la deuxième en importance, après son mariage. Or, au collège, pas de famille! Mais sur l’avis de mon père, les révérends pères nous ont organisé un bon repas de communion solennelle, à l’hôtel de Bève au centre-ville, où Christian et moi avec tous nos cousins et cousines présents au collège et au pensionnat étaient invités. Nous étions sept de la famille (cinq cousins et deux cousines) à déguster un excellent steak-frites. Alors que cet événement, très fêté en Belgique, est l’occasion de belles photos avec missel ou chapelet prises sur un prie-Dieu chez un photographe officiel, ici pas de photographe officiel, c’est Raymond Hock qui officia de l’objectif. Ma photo « officielle » fut prise avec un chat sur les genoux, un chaton du restaurant où nous étions allés avec mes cousins Pierre et Jacques, Josiane Lejeune, Raymond Hock, Christian et aussi Marthe Hock.

Puisque je viens de raconter un grand événement de ma vie, je pourrais enchaîner par l’annonce de la naissance de notre petite sœur Josiane. Ceci se passa un peu plus d’un an plus tard, le 30 avril ou le 1^{er} mai 51, alors que nous étions au réfectoire. Le père préfet nous appelle, Christian et moi, et nous fait sortir sur la barza près du réfectoire. On se demande ce qu’on a bien pu faire, mais il nous montre le télégramme qu’il avait lu. Notre courrier n’était pas ouvert, mais les télégrammes oui. D’abord, il nous demande si on sait de quoi il s’agit. On lui dit oui, une naissance. Il nous demande si nous savons le prénom. On se regarde et on propose : Claude, il nous dit non. Alors, on lui dit Josiane, il répond oui, c’est une petite sœur. C’est tout. On était un peu gênés. Contents, mais gênés. C’est ainsi que nous avons appris la naissance de Josiane, née le 30 avril 1951.

Douloureux souvenir

Je me dois aussi de raconter un mauvais souvenir, qui me hanta longtemps après que j’eus bien innocemment dénoncé un camarade qui, dans un grand jeu lors d’une excursion, avait lancé un pavé pour nous faire peur sans doute, ou nous faire reculer. Je raconte...

Un jour que j’étais en sixième latine, nous avons eu une excursion avec comme toujours un grand jeu. Nous étions regroupés avec des plus grands de cinquième, ou même de quatrième et troisième. Or durant le jeu, il fallait se lancer des épis de maïs – je crois, mais mon souvenir est vague à ce propos – pour toucher et tuer l’ennemi... Or j’ai vu un grand Flamand, qui était d’ailleurs le grand frère d’un compagnon plus jeune que nous avions à notre table, lancer un véritable pavé, une grosse pierre. Évidemment, il l’a lancée à côté et n’a fait de mal à personne. Mais dans mon idée, cet acte était dangereux. Comme on discutait après le jeu où notre équipe avait perdu, dans le feu de l’action et l’énervement ludique de la discussion, j’ai eu la malencontreuse idée de dire que nous ne lançons pas des grosses pierres, nous autres. Mon idée n’était pas de dénoncer le gars en question, mais de souligner que nous avons joué dans les règles, ce qui n’était peut-être pas le cas de tous nos adversaires, et que c’était peut-être une des raisons pour lesquelles nous avons perdu. On parle et dans le feu de la discussion, on lance des mots comme cela. Mais cela n’est pas tombé dans l’oreille d’un sourd, et le surveillant qui était là, le père Somers, mon prof de sixième latine en plus, a tout entendu et m’a interrogé. J’ai répondu innocemment et même fièrement, car je croyais rapporter un haut fait d’armes dont j’avais eu le privilège d’être témoin, en nommant le Grand en question et en expliquant que je l’avais vu lancer une grosse pierre...

Le Grand en question a été très sévèrement puni pour ce geste dangereux et méchant. Mais moi, si j’avais pu prévoir l’hostilité que tout un groupe allait me témoigner après cette scandaleuse dénonciation, jamais je n’aurais parlé. J’étais drôlement naïf et ignorais cet esprit de groupe qui veut qu’on ne dénonce jamais un copain devant une autorité. Et mes vrais copains d’alors, dont Tommy Carpentier, m’ont fait la gueule pendant deux ou trois jours pour avoir « donné » un camarade de jeu et être responsable de la punition. Je m’en suis voulu à mort de mon attitude. Pendant un ou deux jours, on m’a même appelé « cafard », l’humiliation suprême. Puis les jours ont passé et lavé cette plaie qui me morfondait. Tout s’est évanoui et moins d’une semaine après, c’était oublié. Mais j’avais eu ma leçon, je savais qu’on ne dénonce pas un élève à un « curé ». Maintenant que j’y repense, je me dis qu’on est donc naïf et con quand on est jeune. On a tellement peur du qu’en-dira-t-on, il faut être correct, selon le moule de l’ensemble. C’est ça seul qui compte, peu importe les bourdes et les grossières erreurs que font les soi-disant camarades. C’est honteux de penser ainsi, mais c’est ainsi chez tous les jeunes. J’ai pu m’en rendre compte lorsque j’ai été de l’autre côté de la barrière : on ne dénonce jamais un camarade, même si le mot camarade n’a pas forcément le sens qu’on doit normalement lui prêter. Et devenu prof, je n’ai d’ailleurs jamais voulu forcer la dénonciation d’un élève par un autre. C’est le même esprit de corps qui relie les membres d’un syndicat : même si un employé est fautif, il faut tout faire pour ne pas le dénoncer et le protéger contre le patron. À bien y penser, c’est aussi le rôle légitime et accepté de tout avocat : défendre le criminel, même si on le sait responsable. L’avocat doit faire tout ce qui est légal pour faire que le juge ou le jury le croie, lui, et non le procureur.

Guy Cimino et chaise basse

Je me souviens d’un voisin sur les chaises de chapelle qui s’appelait Guy Cimino. Il était un excellent chanteur, une voix de soprano magnifique, mais il n’avait pas cette voix dans sa poche et même à la chapelle il nous arrivait de bavarder. Une fois entre autres, il s’agissait entre nous de faire un concours d’apnée. Comme ma montre avait une trotteuse pour les secondes, il me faisait signe de chronométrer, il faisait le plein d’oxygène puis il coupait sa respiration. Il tenait facilement quarante à cinquante secondes. Ce n’était déjà pas trop mal pour les jeunots de douze ou treize ans que nous étions alors. Voilà comment, parfois, nous faisons nos prières!

Quand nous étions en sixième latine, la chapelle fut restaurée avec de la pierre de France et un nouveau chemin de croix. La chapelle était située juste au-dessus du réfectoire, en plein cœur du collège. Je vous ai déjà dit que nous avions chacun notre chaise. De nos jours on voit de moins en moins ce genre de chaises d’église, car ou bien ce sont des bancs, comme dans les vieilles églises, ou bien ce sont carrément des fauteuils comme dans notre cathédrale de La Pocatière. Les chaises dont je parle étaient ces chaises suffisamment basses pour pouvoir s’y agenouiller, mais pas trop pour pouvoir s’y asseoir. Nous devons alors tous ensemble retourner nos chaises à certains moments précis de l’office. Cela faisait un certain bruit.

Ailes du collège

Ce qu’il faut comprendre dans l’architecture simple et spacieuse de notre collège, c’est que toutes les salles (classes, réfectoire, études, labo, chapelle...) étaient construites en ailes. Ces ailes avaient pour seule largeur celle d’une classe ou d’une étude, si bien que jamais deux classes n’étaient voisines dans l’autre sens, toutes les classes, études et labos se suivaient sur une largeur. Le réfectoire et la chapelle monopolisaient chacun une aile centrale. Il n’y avait que les bureaux et les chambres des pères ainsi que nos chambrettes qui se faisaient face en deux longues files, réunies en différents dortoirs constituant autant d’ailes du collège. Et ces ailes étaient souvent flanquées d’une barza qui donnait sur un grand jardin intérieur carré. Une série de chambres donnaient sur l’arrière du collège.

Fête de saint Jean Berchmans

Jean Berchmans est un jeune jésuite belge décédé en 1621 alors qu’il était encore novice. Canonisé, il devint le patron de la jeunesse. Voilà pourquoi lors de sa fête nous avions congé, et nos pères jésuites organisaient ce jour-là de nombreux jeux (au moins trente) que l’on appelait les jeux de Saint-Louis, j’ignore pourquoi. Sans doute s’agissait-il de saint Louis de Gonzague, encore un jésuite patron de la jeunesse. C’était l’occasion de grandes fêtes que nous adorions. La journée se terminait par la distribution de nombreux prix, selon des billets de présence que l’on s’était mérités par nos nombreuses

participations, et nos résultats aux jeux d’intérieur et d’extérieur (courses en sac, courses à la patate, combat naval, whist, concours d’apnée ou de plongeon, etc.).

Notre jargon

Outre les surnoms des « curés », nous avions au collège un certain vocabulaire qui nous était propre. Ainsi, deux nombres avaient une signification très spéciale :

- **Vingt-deux!** connu, même ailleurs pour prévenir d’un danger. Comme dans « Vingt-deux, v’là les flics! ». Nous disions « Vingt-deux, Fossile! ».
- **Quinze!** qui bien vite, par snobisme devint « tsins » (en prononçant le s final). D’où venait cette formule? Probablement de l’appréciation aux devoirs et examens de quinze sur vingt, ce qui était une bonne note, comme la moyenne de la carte rouge (Bien). Alors quinze, puis plus tard tsins, pour marquer notre admiration. « Tsins, la bagnole », disions-nous en regardant les voitures qui se garaient devant la patinoire, pour les soirées de spectacle où la ville était invitée (théâtre, cinéma, explorateurs, conférence). Ou bien encore, à une remarque de quelqu’un, nous disions « Quinze! », pour marquer notre admiration, nos félicitations, ou pour un beau but marqué au foot, ou n’importe quel beau coup¹.

T’as vu la bagnole!

On admirait les voitures des gens de la ville, quand ils venaient se stationner sur notre terrain de foot (en terre et non en pelouse) pour un gala à la grande salle du collège. Du haut de nos patinoires, on comparait les voitures parquées sur la plaine devant le collège. Certains en reconnaissaient toutes les marques : les américaines Ford, Studebaker, Buick, Chrysler, Mercury, Lincoln, Oldsmobile, Chevrolet, Plymouth, de Sotto, Hudson, Nash... les françaises Citroën, Delahaye, Panhard, Simca, Peugeot... les Volvo suédoises, les allemandes Mercedes ou Porsche... les anglaises Austin, M.G., Jaguar... et que sais-je encore? Mais aucune japonaise, aucune coréenne... les temps ont bien changé. André Forro était, me semble-t-il, assez costaud à ce petit jeu pour reconnaître les bagnoles au premier regard. Ce n’était pas mon fort. On regardait aussi les toilettes, les costumes et bien sûr les filles, quand il y en avait... toujours intéressant, ce petit monde si étrange et si séduisant, toutes en jolies robes!

Seule sucrerie

La seule sucrerie que nous recevions en pension, à part les nombreux desserts², c’était la sucrerie du dimanche après le dîner, une sucette sur un bois, ou une tablette de chocolat qui était « donnée » à

¹ Le long chapitre Makala se termine par une liste de plusieurs pages de notre jargon habituel. Ceux que cela intéresse iront voir et essaieront donc de traduire cette phrase fabriquée uniquement à partir de mots choisis à la lettre P : « Je ne peux piffer la poule de ce péquin qui m’a piqué une sèche et a pindulé près du pèye ».

² Toujours deux à midi : un fruit et une pâtisserie cuisinée au collège. Certaines étaient délicieuses comme les tartes aux pêches ou les genres de gosettes

tous les élèves qui avaient une bonne carte (blanche, rouge ou orange). Je dis donnée entre guillemets, car j’ai su plus tard que nos noms étaient bien notés et que ces douceurs étaient facturées aux parents. De la même manière, les films que l’on nous faisait voir au collège nous étaient facturés, bien évidemment. Pour aller plus vite, ils ne notaient pas nos noms, mais nous devons écrire notre nom sur une feuille de papier que l’on remettait en entrant dans la salle. Le cinéma, c’était toujours un dimanche après-midi sur deux, quand nous n’allions pas au foot voir jouer l’équipe du collège, le Victory.

Joie profonde

Jeux aux scouts : grand jeu de piste ou jeu à thème. Quelle ambiance! Simplicité, joie profonde à partir de petits riens. Le chocolat du dimanche après-midi. Petites espérances, grande joie profonde : j’ai souvent ressenti ce lien, à partir de trois fois rien.

Saison des pluies

En octobre, au Kivu, c’est le début de la saison des pluies, il commence à faire plus chaud. La saison des pluies va durer jusqu’en février, mars, et est caractérisée par la pluie, la chaleur et un beau ciel bleu. Quand arrivent mai et juin, on supporte le pull et les nuits sont plus fraîches : saison sèche, pas de soleil, poussière. C’est plus froid, plus sec, plus gris. À mon humble avis, la saison des pluies est plus agréable. C’était encore plus marqué à Kisantu, Lemfu¹.

Un petit rat à lunettes

Nous avions en sixième latine un petit rat de bibliothèque, toujours souriant, voix nasillarde et lunettes assez comiques : Louis Courtois. Il avait le geste théâtral, parlait avec emphase, avait les cheveux blonds mais raides et était aussi petit que moi, mais quelle force en rédaction! Ainsi, pour décrire brièvement un éléphant, il écrivait simplement : « Quel est ce gros baril sur quatre tabourets? ». Le prof en était baba et nous bien jaloux de sa facilité.

Un cachet?

Les « syphoïdes » ou « cyphoïdes » ou encore « siphoides »? Je ne sais comment cela s’écrit, on disait : « Passe-moi une syph », cela faisait très mâle connaisseur... Il s’agissait de minuscules cachets noirs à sucer, qui avaient le goût de l’anis. Il devait y en avoir une centaine dans une petite boîte. Le goût d’anis (et non de noix d’arec?) était très prononcé. J’ai retrouvé quasi la même chose dans des boîtes de Cachou Lajaunie de Toulouse. Nous avions aussi parfois dans notre poche une boîte de pastilles Valda à la menthe que l’on distribuait à nos amis.

Leçon de photographie

Parlons un peu de l’évolution des appareils de photo. Au Québec, les gens disent fautivement une caméra, comme en anglais. Pour les « Fronçais de Fronce », une caméra est cet appareil qui prend des films animés.

De Basoko, on m’avait acheté un petit appareil photographique. Oh! ce qu’il y a de plus simple (au Québec, on dirait *cheap*), une petite boîte où il n’y avait rien à régler. J’ai pris beaucoup de photos du collège et des amis avec ce petit *box*. L’appareil était vraiment minuscule, et quand je dis qu’il n’y avait rien à régler, c’est tout ce qu’il y a de plus vrai : un simple déclic et la photo était bien ou mal prise, mais aucun réglage. Quand je vois les appareils actuels, après 50 ans, quelle évolution. Oh! en 1950, il devait bien y avoir des appareils qui se réglaient chez les photographes, mais moi, j’avais douze ans, je débuteais.

Maman m’avait fait un petit sac adapté en tissu kaki, avec une courroie en tissu, dans lequel l’appareil se logeait tout juste. Il n’y avait pas de temps de pose, donc ce devait être un centième de seconde, et on ne réglait pas non plus la distance. Évidemment, il n’y avait qu’une seule ouverture, qui devait correspondre à un angle assez large, je dirais un 42 ou un 45, car les photos prises ne nécessitaient guère de recul pour les bâtiments larges comme le collège. Il fallait connaître son appareil et le tour était pris. Il suffisait d’acheter un film et de le placer dans l’appareil. Vous savez, ces rouleaux de papier dans lequel la pellicule était cachée et que l’on accrochait à la bobine réceptrice? On roulait un peu, puis on fermait l’appareil et on tournait jusqu’à ce que des signes apparaissent à travers la petite lucarne rouge qui était placée au dos de l’appareil. C’étaient des mains qui annonçaient que la première pellicule allait arriver, puis on voyait trois gros points noirs et enfin le chiffre 1. Le film était en place, la première photo pouvait être prise. Je pouvais prendre douze photos carrées de six centimètres de côté avec chaque film. Ce carré de six centimètres représentait l’espace qui était situé derrière l’objectif et sur lequel la photo s’imprimait directement. Puis on roulait le film jusqu’à la deuxième photo, etc. J’utilisais les films ordinaires, bons pour huit photos de six centimètres par neuf ou, dans mon cas, douze photos de six par six. La pellicule photographique attachée au papier du film devait donc mesurer un peu plus de 72 centimètres (12x6 ou encore 8x9). Ces appareils, quoique rudimentaires, étaient efficaces. Évidemment il n’était pas question de flash, et c’était le photographe qui devait savoir éviter de bouger, éviter de prendre en contre-jour, se rapprocher du sujet, etc. Quand tout le film était pris, on ne rembobinait pas, on continuait de tourner jusqu’à ce que tout le film soit transféré sur la deuxième bobine réceptrice qui était dans l’appareil, et on retirait ce film. On changeait alors de place la bobine vidée, et on pouvait recommencer avec un deuxième film.

J’aurai un appareil beaucoup plus perfectionné en 1954, acheté à Bunia. Un appareil qui s’ouvrait avec ressort et soufflet, et où l’on réglait la distance, la pose et l’objectif. Je pouvais aussi jouer avec des filtres et utiliser un flash, que j’achèterai en Belgique vers 1956. Flash à ampoule, bien entendu.

¹ Voir chapitres 19 et 20

Chansons

Trois airs me reviennent de cette époque :

Étoile des neiges par Line Renaud : « Étoile des neiges Mon cœur amoureux S’est pris au piège De tes grands yeux! Je pars en voyage... »

Ma cabane au Canada de la même Line Renaud

Plus tard, il y aura *Ma p’tite folie* : « C’est toi, ma p’tite folie, Toi, ma p’tite folie Mon p’tit grain de fantaisie ». Par Line Renaud, mais aussi par une autre à la voix très aiguë, une Belge nommée Tohama.

À cette époque, on chantait « Aïe, aïe, aïe, Maria! Maria de Bahia »

Et moi, j’ai toujours fredonné « Aïe, aïe, aïe, Maria! Maria de Maria ». Je ne connaissais pas Bahia et n’avais absolument pas conscience que cette Maria venait du Brésil. C’est bien pour dire... Cette confusion dans le texte du *cantabile* me fait penser à la confusion que j’ai rapportée lorsque je racontais ma vie à Herve, alors que nous chantions avec Tino Rossi, t’en souvient-il, Anagnosophile, « Ma ritournelle, c’est la plus belle »... Et Christian, un jour, fit la remarque à ma mère : « Elle devait être belle, hein? » « Qui ça? » « Ben, Marie Tournelle! ». Et c’est vrai qu’à force de l’entendre chanter, on finissait par se convaincre qu’elle devait être bien belle! Tu t’en souviens, dis? Si tu l’as lu, tu devrais t’en souvenir, sinon à quoi sert-il que je te raconte nos petites folies, si tu les oublies en tournant la page, hein, dis?

Vilain souvenir sur belle musique

J’entends un air si beau, c’est « Au matin » du *Peer Gynt* de Grieg. Cet air classique, chaque fois que je l’entends, si beau, si solennel, si doux, je nous revois avec nos belles robes de premières communiantes, les sept garçons rouges de honte et de désespoir d’être ainsi affublés pour jouer les sept filles de l’ogre dans la pièce *Le Petit Poucet* en mars ou avril 1951. J’étais en sixième latine, et c’est le père Somers, mon prof, qui nous avait déniché ces belles robes, comme des robes de jeunes mariées, empruntées à sept filles de Costermansville. Je me rappelle encore des séances d’essayage et puis de notre entrée sur scène... avec cette belle musique de Grieg. La musique est admirable, il faut le reconnaître, mais le souvenir est atroce!

Le troisième trimestre

Dans le système des trois trimestres que nous connaissions, le troisième comptait double et les résultats des examens étaient gardés secrets. Mais je me souviens qu’en troisième latine, Jaumin et moi, lorsque nous allions au bureau de notre titulaire comme bibliothécaires pour les livres de lecture que les gars de notre classe voulaient changer, et que le bureau était désert (si Cupidon vaquait à quelque occupation, jardinière ou autre), nous ne manquions pas de fouiller un peu sur le bureau pour voir si nous ne découvririons pas quelque liste de résultats. On ne sait jamais. Nous eûmes ainsi plusieurs fois l’occasion de donner leurs points aux camarades de classe pour une rédaction française ou pour une version grecque... sous le sceau du silence le plus absolu, évidemment. Quand arrivait la fin de l’année, les titulaires préparaient la distribution des prix. C’était le grand show de clôture de

toute l’année : un grand spectacle, souvent une pièce de théâtre, et la distribution des prix devant des invités d’honneur et tous les élèves. Les scouts conduisaient les lauréats, les médailles, les prix divers et le palmarès – imprimé SVP! –, alors que nous étions encore en examens quatre ou cinq jours plus tôt! Et pas de calculettes, pas d’ordinateurs... tout à la main (ou au cerveau)!¹

Malaise à la chapelle

Lors de la première année au collège, il m’est arrivé de me sentir très mal, le matin durant la messe. J’avais trop chaud, puis trop froid. Je respirais plus vite, j’avais des sueurs. En fait, j’avais ce qu’on appelle des vertiges. Envie de vomir, je me sentais mal dans ma peau, il fallait que je sorte au plus vite. Je devais être blanc comme un linge, j’étais malade, « petit cœur ». Tous ces symptômes, surtout le chaud et froid et la transpiration, c’est parce que j’étais à jeun, je suppose.

Cela m’est arrivé deux ou trois fois. Il fallait que je sorte sinon j’allais tomber. Alors, je sortais rapidement, et une fois derrière la grande porte d’entrée, au haut des escaliers dans le courant d’air, je me couchais sur le ciment glacé pour me remettre en état... Cela faisait énormément de bien, et après cinq minutes je rejoignais ma place sans qu’il y paraisse. Plusieurs élèves ont eu ce genre de malaise. Bizarre quand même, non?

Mes deux premières années dans un vieux carnet

Je viens de retrouver dans un vieux carnet – où je notais toutes sortes de réflexions, de listes, de textes divers – le résumé de mes six années de collège que j’avais rapidement noté vers 1955 ou 56. Voici les deux premières années (Anagnosophile pourra se reporter à la fin du chapitre 15 pour la suite).

Entre crochets et en italiques, je rajoute à 75 ans quelques explications, pour permettre de comprendre le texte écrit lorsque j’étais à la fin de mes humanités, vers 1955-56.

49-50, 7^e préparatoire

Arrivée, j’ai des cousins au collège. Mais reste d’abord 15 jours chez eux [à Kasenyi, à cause de la] bilharziose. [On ne dit :] Pas pensionnat, mais collège! Rentrée Petits, j’ai le cafard avec mon frère en déballant la malle soigneusement emballée par maman.

On me dit en classe que je serai 1^{er}. Je me fais remarquer par quelques réponses. Je préfère aller en classe que la récré, j’ai le cafard.

Je me perds dans ce grand collège.

À la chapelle étrangement vide, je vois des numéros et commence à faire toute une supposition (Ex. « Cha 5 », je crois que cela désigne des élèves pour servir la messe... ou quoi, alors que cela signifie Chants et Cantiques, p. 5 pour la prochaine répétition de chants).

¹ Voir chapitre 16 Makala

Dans le grand réfectoire, j'apprends que le surveillant *[du repas]* est le préfet. On *[en]* a peur pourtant c'est un brave père.

À l'étude, je suis portier (un jour en soulier de foot).

J'apprends à jouer football, à nager... toutes les activités d'un collégien.

On joue aux billes, aux petits avions : arrivage chez le père préfet *[de voitures miniatures à acheter]*. Punis, les Petits ne peuvent en avoir le premier trimestre.

Le voyage pour revenir (1600 km, en bateau : lac Kivu, puis en bus, 3 jours).

La 1^{ère} fois en avion (déc. 49), j'avais eu peur : mes parents n'étaient pas à la plaine, mais ils sont quand même arrivés.

Proclamation des résultats 2^e, je manque *[de peu]* la première place *[en classe]*.

Le frère Étienne, brave mais dur prof n'hésitant pas à nous taper, concède à la fin du trimestre à nous laisser aller nettoyer les boîtes pour ses films, images.

Le Victory à la fin de l'année a gagné 11 fois sur 13 et 1 fois perdu. Il a la coupe de Bève. Bravo au réfectoire.

Orientation reparaît.

Je serai 2^e en fin d'année et aurai le prix de sagesse (à l'internat).

Fête du Père Recteur.

Théâtre, *[je suis]* chanteur *[dans les chœurs du Chat botté]*

[NB : Nous utilisons souvent « brave » pour dire « bon » ou « gentil ».]

50-51 6^e latine

Retour plutôt cafardeux.

Peu de changement au collège. Les prépar *[préparatoires]* ont changé *[de place pour les classes]*. Mais on est chez les Moyens. C'est toute une histoire!

Cancrelas *[équipe de foot de 2^e niveau, dont je vais faire partie]*.

Je rentre chez les scouts, aussi toute une histoire.

Le Victory avec la coupe de Heuz.

Je serai premier en sixième.

Rénovation de la salle *[de spectacle]*. Sans nouvelle de l'S-14 *[pièce de théâtre du collège]*.

Frites *[Le collège s'est doté d'une nouvelle grande friteuse électrique, attachée au sol]*.

On organise une fête de la 6^e. Je jouais le lapin *[voir plus haut : Le bonhomme La Fontaine]*.

Jeux olympiques fin de l'année!¹



- Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 39 et 49 •

¹ Suite à la fin du chapitre 15

CHAPITRE 12

POKO
(50-51)

C'est drôle et je n'avais jamais eu l'attention attirée par cela, mais après Basoko, notre deuxième poste est Poko. Cela rime et la rime est bien riche. Ne croyez pas que tous les mots en lingala se terminent en oko (à part *moko* » qui veut dire un, *biloko* qui signifie chose, *m'boloko* une petite antilope de la forêt, *n'djoko* éléphant, *kitoko* joli, *monoko* bouche et *maboko* main). Ouf! Ça en fait plusieurs quand même, mais je vous mets au défi d'en trouver d'autres. Quel bazar! C'est vraiment un hasard bizarre (ou un bizarre hasard), n'est-ce pas, Lazare et César?

Autant en emporte le vent, autant en rapporte le café!

Je ne sais si dans le chapitre 10 sur Basoko j'ai eu l'occasion de dire un mot de ce voyage mémorable que nous fîmes à la Bima, chez ma tante Milou, ou tout au moins de l'annoncer, comme j'eus dû, puisqu'il s'intercale dans le temps de notre séjour à Basoko. Si je ne suis pas en règle à cet égard, veuille le Saint-Esprit m'y mettre, comme disait Jeanne d'Arc, et si je le suis qu'Il veuille m'y maintenir. Mais je maintiens que je n'ai pas fait cette relation, puisqu'elle eut lieu dans le territoire de Poko, donc pour ce chapitre. Aussi vais-je la faire à présent cette relation détaillée, pour ton plus grand contentement et pour Sa plus grande gloire. Mon allusion à Jeanne d'Arc est un petit rappel de la très belle parole qu'elle eut devant ses juges qui lui demandaient si elle était en état de grâce : « Si je n'y suis, veuille Dieu m'y mettre et si j'y suis, veuille Dieu m'y maintenir. » Rassure-toi, Anagnosophile, je suis bien en état de grâce. Mais j'en viens maintenant à cette relation de voyage si bien introduite.

C'est en décembre 48, pour le temps des Fêtes que maman et papa Warnant ont décidé ce voyage chez tante Milou, en territoire de Poko. Maman n'avait plus revu sa petite sœur depuis 1937. Cela faisait onze ans, alors quatre jours après tant d'années seront des jours d'autant plus précieux qu'ils ont été espérés, attendus. Nous habitons à moins de mille kilomètres de la plantation. Entre Basoko et la Bima, il pouvait y avoir huit ou neuf cents kilomètres, peut-être. Mais comme il ne disposait que de quatre ou cinq jours de congé, papa avait prévu que nous irions d'abord en brousse jusqu'à la limite nord du territoire, à Aru, après Mokaria, pour y travailler un jour ou deux, et partir de là le jour J. Cela nous rapprochait déjà fameusement. Au moins 150 kilomètres depuis Basoko, toujours ça de pris... sur ces routes assez difficiles à deux bandes de roulement entre les herbes. Papa avait emprunté à monsieur Brancos, un portugais de Basoko, sa grosse voiture Ford, modèle au toit incurvé, assez récente. Pour un si long voyage, au moins Christian et moi serions à l'abri des intempéries. Nous n'avions pas de boy avec nous, mais une bonne réserve d'essence. Avec les routes caillouteuses et

difficiles, il fallait compter une vitesse de croisière de 50, 60 ou parfois 70 km/h. Papa avait aussi prévu deux arrêts : un à Aketi chez des amis pour manger un peu, et à Buta où nous avons dîné, et où papa a fait une sieste d’une demi-heure avant de reprendre le volant. Nous étions partis dès quatre ou cinq heures du matin, en pleine nuit et... en plein orage!

Ce départ en pleine nuit dans la pluie la plus fantastique... je nous y revois. Papa s’énervait. Les essuie-glaces (à une seule vitesse à cette époque mémorable) faisaient flic et flac, flic et flac... Nous, Christian et moi, étions excités à l’idée de ce voyage et de faire bientôt la connaissance de nos cousins et cousines dont on nous avait beaucoup parlé. Mais maman nous demandait de nous taire, car nos piailllements énervaient papa. Orage, tension, éclairs, tonnerre. Les essuie-glaces qui n’en peuvent plus. La route plus noire que dans un tunnel... Nous sommes bien en Afrique noire! Papa énervé, prêt à rebrousser chemin à la moindre contrariété. Une vraie route de brousse : la forêt à n’en plus finir et deux bandes de roulement en terre et pierraille à perte de vue, dans une nuit d’encre et particulièrement orageuse. Puis, après Buta en plein soleil, il y aura encore Titule. On était dans le district de l’Uélé, Paulis, où la route devient rouge de limonite, mais la nuit est tombée. On bifurqua un peu avant Poko vers la Bima, plus ou moins 600 ou 800 kilomètres sur des routes de terres, avec bacs, ponts difficiles, parfois un pont Bailey¹. Arrivée à la plantation vers neuf heures du soir. Je me souviens des derniers kilomètres, la noirceur, la fatigue et la forêt diminuaient notre vue. Papa cherchait la dernière bifurcation avant la plantation. Heureusement il connaissait bien la route, mais cela faisait quand même des années qu’il n’était plus venu par ici. Et on se perd vite sans aucun panneau de circulation... Quelle équipée!

La plantation d’oncle Jacques et tante Milou s’appelait la Bima, du nom de la rivière qui traversait cette partie du territoire de Poko. Pour décrire les lieux, je ne vois pas de meilleure comparaison que le film *Autant en emporte le vent*. La Bima, c’est Tara, mais sur un terrain très vallonné, accidenté. Au lieu du coton, imaginez le café. Les mêmes ouvriers noirs. Une riche et belle demeure avec de nombreux domestiques, beaucoup d’enfants et bien sûr Nénenne, la grosse boyesse comme nurse pour les enfants. Elle me fait vraiment penser à cette grosse actrice américaine, Hattie McDaniel) qui eut l’Oscar du meilleur second rôle pour ce film de Victor Fleming et Georges Cukor, et qui fut d’ailleurs la première femme de couleur à obtenir le précieux trophée. Au lieu du coton, vous voyez du café et la comparaison s’arrête là.

Mon oncle Jacques et ma tante Milou, avec leurs sept enfants (cinq à cette époque) étaient les seuls Blancs dans un rayon de plus de cinquante kilomètres, riches seigneurs locaux, trois chevaux, usine de torréfaction et une nouvelle grosse voiture américaine à chaque naissance ou à chaque année. Je me souviens que les jeunes, Jacqueline, Pierre et Marie-Claude, les trois aînés de mes cousins, qui avaient notre âge, donnaient chaque fois un nom à ces luxueuses voitures. L’une s’appelait Euphrasie. La beauté, la puissance et la grandeur de ces bagnoles m’impressionnaient. Oui, le café, ça rapportait bien des sous aux courageux qui avaient eu la patience d’attendre quelque cinq années que les plants produisent suffisamment. Un jour, on s’est fourré certainement à huit dans une de ces grosses

¹ On appelait ainsi les ponts métalliques de l’armée américaine, surplus de guerre.

américaines : maman et tante Milou faisaient chanter toute la bande d’enfants pendant qu’oncle Jacques riait et chantait de sa voix basse en conduisant.

C’est ainsi qu’un jour, on était partis quelque part (est-ce à Mawa-gare ou à Mawa-Geti?) et soudain on constate l’absence de Marie-Ange et de Jean, son cousin du même âge. Les deux devaient avoir deux ans et demi... On part à leur recherche, et finalement on se rend compte qu’ils étaient dans la voiture d’oncle Jacques dont ils avaient fermé toutes les fenêtres, et ils sautaient sur les coussins à ressorts depuis une quinzaine de minutes en criant et en rigolant. Quand on est arrivés à les retrouver et à les sortir de là, ils étaient rouges comme deux pivoines. Et j’entends encore Jean dire : « Il fait chaud dans la voiture ». Les pauvres, ils étaient en plein soleil dans un véritable four, car il était midi. Ils ont vraiment failli tomber en insolation. Pour ceux qui ne comprendraient pas, je les renvoie au film *Le pont de la rivière Kwai*, lorsque le colonel Nicholson est enfermé dans le four par l’officier japonais. Moi je ne comprenais pas bien comment on pouvait avoir une insolation alors qu’on était à l’ombre du toit de la voiture. Je ne me doutais pas qu’une belle américaine pouvait être un four assez dangereux.

Nous voilà donc à la Bima : on fait connaissance des cousins et cousines. Jeux, promenades, disputes, chevaux, plantation de café. Les trois chevaux : Piccolo le mâle, Andu¹la femelle, et Mabubu (je crois) le poulain. Ici aussi, souvenir nostalgique de mes cousins, et surtout de ma cousine Jacqueline. Ah! le vert paradis des amours enfantines se continue. Moi, qui n’ai guère connu de filles plus jeunes, je fus frappé par le sourire et les blonds cheveux de Jacqueline, l’aînée des cinq enfants de tante Milou et oncle Jacques. Plus tard, ils en auront encore deux autres, deux petites cousines, cela fera sept, le record chez les Hock de cette génération, devant les Lejeune et nous qui en aurons cinq. Mais pour le moment, maman et papa Warnant n’ont encore que trois enfants : Marie-Ange est née en septembre, mais est déjà plus âgée que Jean, le cinquième Bougnet chez qui nous arrivons.

Christian et moi nous sommes même disputés dans notre lit, le soir, à propos de nos jeux où nous devons former des couples. Normalement, je devais être l’époux de Jacqueline et Christian celui de Marie-Claude, selon l’âge. Pierre, comme il était le frère des deux « femmes », était fatalement hors-concours. J’argumentais de l’âge, mais Christian ne l’entendait pas de cette façon et maman et tante Milou ont dû venir nous calmer...

On appelait colons les planteurs de café, mais aussi d’arachides, de coton, de quinquina, de palmiers, et par ailleurs certains éleveurs... Les autres Blancs ne s’appelaient pas des colons. Si le colon était aidé financièrement par le gouvernement belge et la colonie – car il aidait à la colonisation en développant l’agriculture, dans le même esprit que les colonisateurs du Canada –, il était son propre maître. C’était un particulier non salarié, contrairement aux agents de l’État, aux médecins, agronomes, professeurs et autres juges ou officiers militaires : tous étaient salariés sauf les commerçants, les missionnaires et les colons. Mais, et c’est une bizarrerie de la colonisation, les colons étaient des Belges, alors que les commerçants étaient presque toujours des étrangers, essentiellement Portugais, Grecs et Hindous. Autrement dit, la mise en valeur du territoire congolais par la concession de terrains à cultiver était

¹ Les U se prononcent « ou » comme dans la plupart des langues, sauf le français et certaines langues germaniques comme le néerlandais et l’allemand.

réservée aux seuls Belges qui acceptaient les conditions de cette colonisation. Je ne crois pas qu'il y avait des étrangers (non Belges) qui fussent admis comme colons sur le territoire du Congo.

Dans une plantation, la terre était concédée non pas en propriété mais en exploitation. Il fallait abattre, brûler, essoucher, défricher. C'était l'essartage avant de pouvoir commencer à planter sur un terrain de cinq cents, mille ou deux mille hectares faits de collines et de rivières, de troncs immenses, de brûlis, de pierraille. Je n'ai hélas pas de photographie de ces plantations, mais on comprend l'utilité des chevaux. Les plants de café poussaient ainsi alignés au travers de ces buttes encore flanquées de vieux troncs brûlés. Les caféiers deviennent des buissons qu'il faut entretenir et protéger, notamment contre une mouche parasite dont j'ai oublié le nom, mais qui a fait de grands ravages chez certains planteurs. Ce n'est qu'après quatre ou cinq ans que le colon voit rentrer les premiers centimes de son café. Il lui fallait donc emprunter pour investir, mais après quelques années, cela pouvait rapporter gros. La preuve : maman disait que de tous ses frères et sœurs, c'était probablement les Bougnet qui étaient les plus riches, puis nous, puis les autres. Attention : il y a riche et riche, on se comprend. Nous n'étions ni Rockefeller, ni même un de ses descendants, mais on vivait bien.

Mon oncle, plus tard reprendra une seconde concession, Kisanga, où il installera mon oncle Robert et tante Mi, et où nous irons en 1955. Lui était rentré en Belgique avec sa famille fin 54, et il avait installé un de ses neveux à la Bima. Donc, mon oncle Jacques était riche. Il perdra tout en 1960, mais ça c'est une autre histoire. Eh oui, il a dû être courageux, mon oncle, pour recommencer sa vie à plus de quarante-cinq ans, repartir à zéro. Il est allé en France élever des moutons, mais cela aussi, c'est une autre histoire.

Quand on le cueille, le fruit du caféier est rouge. Certains d'ailleurs l'appellent cerise. Elle se subdivise en deux parties, les fèves, qui sont vertes. On étend les fruits rouges au soleil pour les faire sécher, puis on en extrait les deux fèves. Déjà là, le café est prêt à l'exportation. Mais oncle Jacques s'était construit une petite usine de torréfaction, d'où les grains de café sortaient brun foncé ou noirs... avec un de ces parfums, mmm! Lorsque nous avons quitté le Congo en 1955, mon père avait acheté une malle de café vert, et nous avons fait torréfier notre café pendant des années en Belgique. Un beau petit bénéfice.

Un dernier mot sur le café. Il existe deux grandes sortes : le Robusta et l'Arabica. À la Bima, pays chaud, c'était du Robusta. L'arabica donne un café meilleur au goût, plus corsé, mais il suppose un terrain moins chaud, plus en hauteur, comme c'était le cas au Kivu ou en Colombie et au Brésil. Remarquez que le meilleur café est le résultat de savants mélanges, de torréfactions juste à point et surtout d'une cafetière avec filtre en tissu, couramment appelé « chaussette ». Ce sont les meilleures cafetières. Ma grand-mère, mémère Bonsang qui s'y connaissait en café, disait toujours qu'il ne faut jamais verser l'eau bouillante sur le bord de la chaussette, mais en plein milieu. Cela fait de gros bouillons et se dépose lentement au fond de la cafetière... Quel nectar¹!

Et voilà, mon compte rendu de ce voyage épique et quasi homérique est terminé. Avoue, ami, que ce moyen détourné de nous faire pénétrer dans le territoire de Poko, un an avant la nomination officielle et le déménagement réel, est d'un raffiné littéraire original et particulièrement élégant.

Petite note, comme ça, en cours de rédaction... je ne sais pourquoi, je nous revois dans la baignoire à la Bima avec Christian et notre cousin Pierre, à Noël 1948. Nous avions 10, 9 et 8 ans. Nos mamans – maman et tante Milou – nous lavaient. Nous n'étions guère habitués à voir un autre garçon tout nu. Et puis, je pense : ils sont déjà partis tous les deux. Pierre d'abord vers 1990, puis Christian en juillet 2002, trop tôt, beaucoup trop tôt disparus. Qui aurait pensé lors de ce bain joyeux que ce serait d'abord Pierre qui nous quitterait, un peu après son papa? Pierre Bougnet fut le premier à nous quitter parmi les 29 cousins et cousines Hock, puis maman, puis Christian avant sa marraine tante Milou qui vivait toujours au moment de préparer cet ouvrage en 2016, à nonante-neuf années. Il y aura encore ma sœur Josiane en 2010... La vie est insondable, impondérable, et c'est mieux ainsi. Il vaut mieux ne pas savoir.

Déménagement

Pendant que nous étions à Costermansville¹ pour notre premier trimestre comme internes, nos parents ont reçu l'accord administratif pour le déménagement et la nouvelle affectation : Poko, dans les Uélés. Papa y avait déjà été jeune administrateur. Ils ont alors déménagé à ce poste situé à l'extrême nord-est du Congo. Le chef-lieu du district de l'Uélé était Buta, là où le papa de mon oncle Jacques Bougnet avait été commissaire de district, là aussi je pense où oncle Jacques et tante Milou toute jeune (19 ans) se sont mariés. Poko est situé près de Paulis, future Isiro, là où habitait à cette époque la famille Carpentier.

Mon père avait demandé son transfert pour deux raisons : d'abord le climat très malsain de Basoko (marécages, paludisme, nous y étions vite devenus anémiques), et aussi pour se rapprocher de tante Milou et oncle Jacques. Il y avait peut-être une troisième raison, c'est qu'il avait déjà habité Mahagi et Faradje, avant son mariage je crois, dans le district de l'Uélé². Poko est situé sur la rivière Bomokandi, déjà très grande et large (100 m) où il fait bon pêcher. NB. La Bima (Bougnet) est sur la Bima, rivière au sud de Mawa, au sud de Poko. Et Kisanga, nom de la deuxième plantation où Christian et moi irons en mars 1955, chez oncle Robert, tante Mi et Nicole est encore plus au sud, mais toujours dans le territoire de Poko.

Poko, quand et où

Nos parents habiteront Poko (et nous aussi, pendant les vacances) depuis novembre ou décembre 1949 jusqu'en juillet 1951. Ce n'est pas très long dans une vie, mais ça laisse des souvenirs quand même. L'époque correspond à l'affaire royale en Belgique. Le roi Léopold n'était plus trop aimé

¹ Voir chapitre 5

² On disait aussi dans ce même sens les Uélés, car l'Uélé est une rivière, bien connue des cruciverbistes, qui se jette dans l'Ubangi, lui-même gros affluent du nord du Congo.

depuis son remariage avec Liliane, et surtout depuis la guerre où beaucoup estimaient qu’il n’avait pas eu une attitude digne. Il accepta le diktat allemand et fut placé en résidence surveillée durant toute la guerre avec sa famille en Allemagne. Nous avions alors le prince régent, son frère, qui faisait office de souverain – et qui, notamment, décora maman en lui remettant les deux médailles de notre papa à titre posthume. Donc, du grabuge. Nous qui étions très jeunes et au Congo, cette affaire nous passait « royalement » au-dessus de la tête, mais on a vaguement entendu parler des manifestations à Bruxelles... Puis vint Baudouin, tout jeune, qui fut intronisé à 21 ans.

Après cette tranche d’histoire, passons à la page de notre album de géographie. Poko est sur la rivière Bomokandi, grand affluent de l’Uélé lui-même affluent de l’Ubangi qui se jette dans le Congo au nord-ouest du pays. Il y avait un grand pont qui séparait les résidences et les bureaux administratifs, hospitaliers et la mission d’une part, et le quartier commercial d’autre part, tenu par des Grecs essentiellement, je pense. On allait quelquefois pêcher dans une petite rivière ou un étang, Christian et moi, soit avec des amis, soit même seuls ou avec Dominique Avion, un ami indigène dont je vous parlerai longuement plus loin. Nous avons successivement habité deux maisons. La première à flan de colline, en attendant que celle du sommet se libère. Cette dernière était occupée par le docteur Decoster, son épouse et leur petit garçon qui furent rapidement nos amis et devaient quitter Poko un peu plus tard. Cette deuxième maison dominait le quartier résidentiel et la piscine située en contrebas, sur la gauche. On attendait quatre heures de l’après-midi – heure décrétée par le papa protecteur contre les trop puissants rayons du soleil – pour courir plonger dans la jolie piscine où nous étions quasi les seuls à aller nager.

Au centre commercial de l’autre côté du pont, à dix minutes de chez nous, il y avait non plus des Portugais, mais des Grecs et un magasin SEDEC appartenant à une chaîne de magasins belges gérés par des Congolais et des Belges. La mission des pères dominicains (je pense) et des sœurs occupait un vaste terrain, avec ses écoles, dispensaire, église de ce côté-ci du pont, mais nettement séparé du quartier administratif. Il devait y avoir au moins un kilomètre de distance.

Nous sommes, je l’ai dit, presque à la frontière avec l’Ouganda, au nord-est du Congo. J’ai retrouvé sur une carte et dans ma mémoire certains postes de brousse de ce territoire de Poko :

- Amadi était un poste de brousse du territoire au nord de Poko, plus ou moins 50 kilomètres sur l’Uélé.
- Mawa-Geti au sud-ouest de Poko, à plus ou moins 30 kilomètres. On passait par là pour aller à la Bima, je crois.
- Téli à plus ou moins 50 kilomètres à l’est de Poko.
- Mawa gare était à 10 kilomètres au nord de la Bima.
- Bima, la plantation de tante Milou et oncle Jacques, à plus ou moins 80 kilomètres au sud-sud-ouest de Poko.

- Kisanga, la seconde plantation d’oncle Jacques, qui sera gérée par un de ses neveux puis aussi par oncle Robert, est plus loin, à une trentaine de kilomètres de la Bima. Nous irons à Kisanga durant les vacances 1955, alors que nos parents seront déjà repartis définitivement en Belgique¹.
- Isiro, anciennement Paulis, est le chef-lieu du territoire voisin à l’est de Poko. Les Carpentier y habitaient à cette époque-là.

Visite inattendue, inopinée, imprévue, mais agréable

Un jour, durant les grandes vacances de 1950, papa apprend qu’un garçon blanc, dont le père était officier dans la force publique du côté de Stan, a eu un accident avec un gros camion. Il était dans le bac arrière au-dessus de la cabine, et le camion s’est renversé. Le garçon a sauté, mais s’est cassé un bras je crois, et comme il était étudiant au collège, papa a proposé qu’il vienne un peu se reposer chez nous avant d’être renvoyé chez ses parents qui habitaient à Stan, selon mon souvenir. On attend qu’il arrive et je vois arriver Luc Demilde, le frère aîné de Yves qui avait mon âge et se trouvait en 5^e primaire l’année précédente. Moi, je venais de quitter la sixième année, et le Luc en question était en sixième latine ou moderne. C’était donc bien un copain du collège. Il a passé quelques jours avec nous, piscine et autres amusements. Il ne semblait pas du tout affecté par son accident. Mais je vous entends me demander ce qu’il faisait là, sur ce camion. Rien de spécial, il voyageait en jeune aventurier sans savoir évidemment que le camion « pindulerait » (se renverserait, du verbe *pindula* en lingala) dans le fossé et qu’il se retrouverait bloqué chez nous. Il était un joyeux compagnon et son accident sembla vite oublié.

Ils étaient trois frères. C’est Yves Demilde, le second, que j’ai le mieux connu des trois, notamment par les scouts. Il avait un instrument en or dans la bouche : il sifflait mieux qu’un merle, un rossignol et un ara réunis. Il avait vraiment le don de siffler très fort et faisait tous les bruits de sirène, sifflet de locomotive, sifflet de rassemblement. Un don, je vous dis, un véritable don. On reverra Yves, le second frère qui fera partie de ma patrouille scout (les Hiboux), et Marc, le troisième frère plus jeune, quatorze ou quinze ans plus tard à Lemfu dans le Bas-Congo. Ils commerçaient de la rauwolfia, une racine médicamenteuse.

Que le monde est petit! Ils étaient devenus très portés sur la bière, surtout le plus jeune, Marc, que je n’avais pas connu à Bukavu. Il faudra que j’en reparle au chapitre 20 et que je te raconte, cher lecteur, ce qu’ils buvaient. Quand on les voyait arriver, on comptait nos bouteilles de Skoll et de Primus, pour voir si on en avait assez : il en fallait au moins deux caisses de douze. Raconter ce qu’ils m’ont raconté sur leur virée avec deux copains en Angola : vingt-quatre caisses de douze bouteilles (de 3/4 de litres), à quatre personnes, puis à trois, puis à deux... et on termine la nuit par un petit-déjeuner au champagne!

Visite attendue, espérée et opportune

Durant ces mêmes grandes vacances 1950, nous aurons aussi la visite de Tommy et de Jackie Carpentier, qui habitaient à Paulis. On pourrait presque dire que c’étaient nos voisins. En fait, nous connaissions Nick

¹ Voir plus loin, à la fin du chapitre 17.

et Tommy qui étaient au collège l'an passé. Nick était en sixième latine, c'était un Grand. Tommy et moi venions de la classe du frère Étienne et avions exactement le même âge puisque j'ai juste deux jours de plus que lui. Jackie était le troisième et allait venir au collège l'année suivante. Nick, Tommy et Jackie feront partie des scouts, et Tommy et Jackie seront dans ma patrouille des Hiboux. De plus, ils mourront tous les deux dans de tragiques événements en 1964. J'en parlerai plus tard.

La piscine

Avec les frères Carpette (c'est ainsi qu'on les appelait souvent), nous avons fait force plongeurs dans la piscine. Ce qu'on s'y est amusés dans cette piscine!

Il y eut d'abord l'épisode des guêpes sous le plongeur. C'étaient peut-être bien des mouches maçonnes. Il y avait un nid sous le plongeur et chaque fois que nous essayions de plonger ou de sauter, les guêpes sortaient de leur nid, virevoltaient et nous flanquaient la frousse. Il fallut s'en débarrasser. Alors, Christian et moi avons décidé un beau jour de les déloger à jamais, en faisant tomber ce nid dans l'eau. Pour cela, armés d'un long bâton, nous nous sommes approchés, puis vlan! le nid à l'eau, et puis nous nous encourûmes à toute vitesse. Que de courses on a faites autour de cette piscine! Un petit bras d'eau y amenait constamment de l'eau fraîche qui passait par un filtre.

Dans cette piscine, il y avait un radeau sur six fûts. Il a été le centre de nos batailles nautiques, le pivot de nos combats navals. Il était successivement une forteresse, une île, ou simplement un gros bateau à arraisonner ou à défendre. Avec les Carpentier, deux le défendaient, deux l'attaquaient comme on avait vu dans le film *Le requin d'acier*.

Comme on ne pouvait pas aller nager avant seize heures, on se préparait longtemps à l'avance à la maison. On enfilait notre maillot, on préparait le baluchon de nos vêtements que l'on emballait dans notre essuie, avec nos sandales. Puis on attendait, un œil rivé sur nos montres et l'autre déjà sur la piscine. Quand l'aiguille des minutes atteignait le 12 sonnant quatre heures, nous courions à toute vitesse en dévalant la pente à travers champs, nous enjambions le petit muret entourant la piscine, nous lâchions nos vêtements comme un B-52 lâcherait ses bombes en territoire ennemi et nous plongeons!

À la piscine encore. Maman venait parfois se baigner et quelquefois, nous y rencontrions un des pères de la mission. Maman, alors, qui était un peu gênée de rencontrer un prêtre en maillot de bain, nous disait : « C'est la première fois que je vois un prêtre en maillot ». Effectivement, le père supérieur de la mission venait souvent se baigner. Était-ce un père dominicain? Je n'oserais l'affirmer. Le docteur savait bien nager et papa voulait qu'il soit là la première fois que j'ai sauté de la girafe.

Nous pataugions facilement 45 minutes ou une heure et rentrions suffisamment tôt quand même pour que nous prissions un copieux et succulent goûter au retour du bain. Oui, nous dévorions (nous, c'est toujours Christian et moi) des tranches de pain tartinées au fromage Kraft. Un petit fromage blanc assez crémeux que nous achetions dans des pots de verre coloré qui une fois vides deviendraient des petits verres à boire. C'était succulent. Grâce à nous, maman a pu accumuler toute une collection de ces petits verres à jus de fruit...

Nénenne et Dominique : deux électricités contraires

En voilà bien deux qui ne s'entendaient pas du tout et que le hasard des départs en Belgique a fait se rencontrer sous notre toit. J'explique.

Nénenne, la grosse et vieille nounou des enfants Bougnet vint chez nous pour quelques mois, alors que tante Milou et sa famille étaient partis en congé en Belgique. Ils nous l'avaient « prêtée » pour s'occuper de Marie-Ange, et plus tard de Josiane à la fin de notre séjour. C'était une excellente boyesse, très maternelle avec les enfants, très propre et aussi très bavarde et assez démonstratrice. Elle avait l'ampleur et l'âge canonique requis pour l'emploi, mais ne disait pas un mot de français.

Dominique au contraire était un petit jeune homme d'une quinzaine d'années, à l'esprit très vif et déluré. Il avait été « le nounou » du petit garçon des Decoster qui, repartis en Belgique, l'avaient confié à papa et maman pour le reconduire chez lui, entre Léo et Matadi. Un garçon très dynamique qui parlait un excellent français. Ils étaient les deux opposés, par la taille, par la langue, par leur âge et surtout par leurs origines. Si elle était du territoire de Poko, lui venait de l'autre côté du Congo, chez les Bakongos à Kisantu. Ils se détestaient cordialement et ne manquaient pas une occasion de nous le faire savoir.

Nénenne trouvait que mon frère et moi, rentrant pieds nus de la piscine, avions de très beaux pieds, des *magoro lukula moisi*. Littéralement : des pieds comme femme, « comme ceux des filles », disait-elle. Elle s'extasiait littéralement devant nos petits petons, comme aurait chanté Maurice Chevalier, car en Afrique, les Noirs marchant pieds nus s'abîment fortement les pieds, qui racornissent et se crevassent à l'usage. Mais comme les femmes sont plus coquettes et forcent moins, elles gardent des pieds plus beaux. De là que la remarque de Nénenne était tout un compliment.

D'où venait cette Nénenne? C'était la boyesse des enfants de tante Milou. Et en particulier, quand nous l'avons connue, de Pouillon (aussi appelée Vicky ou Victoire, son vrai prénom). Comme la famille Bougnet était retournée en Belgique, ils nous avaient prêté Nénenne pour s'occuper de Marie-Ange, qui avait deux ans, pour la durée de leur séjour en Europe. Les enfants qui sont trop dans les bras de ces nounous noires s'africanisent très fort, et parfois parlent mieux le lingala que le français, mais il faut que cela dure longtemps et que les parents ne s'occupent guère de leurs enfants, ce qui n'était vraiment pas notre cas. Nénenne avait son caractère et aimait diriger les autres boys de la maison, qui ne l'aimaient guère. Elle dansait pour exprimer sa joie. Assez forte et déjà bien âgée (cinquante ans peut-être), elle ne connaissait pas un mot de français et était parfaitement heureuse dans son analphabétisme normal.

Nénenne me fait penser à la grosse négresse qui joue si bien dans *Autant en emporte le vent* et qui a d'ailleurs eu le premier Oscar attribué à une personne de couleur. Elle s'appelait Hattie McDaniel et reçut l'Oscar pour le meilleur second rôle. Notre Nénenne avait la même taille, la même corpulence, sensiblement le même âge et, je pense, le même caractère assez revendicateur.

De la même manière, nous avons aussi récupéré par l'entremise de nos voisins et amis, le docteur et sa femme (M. et Mme Decoster), un petit boy orphelin qu'ils avaient pris à Kisantu, entre Matadi et Kinshasa, alors qu'ils habitaient par là au début de leur séjour pour s'occuper de leur petit gars. À

peine arrivée à Poko, maman avait tout de suite sympathisé avec madame Decoster, qui avait un fils. Le boy en question devait essentiellement s’occuper du fiston. Ce garçon très sympathique et déluré, parlant bien le français, avait notre âge ou était un peu plus âgé, entre douze et quatorze ans. Il servait de boy pour le petit garçon des Decoster, qui avait un an ou deux. Le médecin et sa femme nous l’avaient laissé, étant repartis en Belgique par avion depuis Stan, à charge pour nous, qui reprendrions le bateau en juillet 1951, de redéposer Dominique Avion – c’était son nom – dans son pays d’origine chez les Bas-Congo, à Kisantu entre Léopoldville et Matadi. Ce que nous fîmes quand le train arriva à Kisantu-Inkisi. Je ne me doutais pas que je reviendrais à Kisantu exactement douze ans plus tard, et reverrais ce Dominique qu’on appellerait alors « le Brave » et qui serait mécanicien et père de cinq enfants¹.

Ce Dominique avait une spécialité qui m’épatait : il faisait admirablement et très rapidement des chapelets avec des grains noirs, du petit fil de fer blanc et une petite pince à long bec. Il allait très vite et nous émerveillait. Il avait appris cela dans sa mission de Kisantu. Il savait aussi très bien parler le français. Pour Christian et moi, nous jouions avec un vrai camarade francophone et noir de notre âge. C’était rarissime, pour ne pas dire unique. À Poko, il n’y avait aucun enfant blanc de notre âge.

Dominique se disputait souvent avec Nénenne. En fait ils ne pouvaient pas se sentir, et lui cédaît toujours, par respect pour l’âge de la vieille Nénenne et surtout parce qu’elle était dans son pays, chez les siens², alors que lui, un Mukongo, du Bas-Congo se sentait inférieur. Il rongeaît son frein et se taisait. Il me l’a confié plus tard : il détestait Nénenne. Quand je le retrouverai à Kisantu-Inkisi, il aura quatre ou cinq enfants (pas en bonne santé) et sera mécanicien. Tout le monde, Noirs et Blancs de Kisantu le connaissaient sous le pseudonyme « le Brave ».

Avec cette allusion aux différences d’origine que je viens de faire, on comprend mieux les remous et révoltes qui ont perturbé notre si beau Congo les mois et les années suivant la proclamation de l’Indépendance, le 30 juin 1960. Et ces haines tribales existent hélas encore. Pensons au génocide du Rwanda en 94...

Plus tard, lorsque Nicole et moi rencontrerons Dominique en 1963 à Kisantu et que nous l’invite-rons, il remerciera encore ma famille de l’avoir ramené chez lui, car sans nous, disait-il, il aurait été tué par les Mangbetus de Poko et Paulis, lors des tristes événements de l’Indépendance en 1960. Le monde est petit.

« Mais je ris, hein... »

Marie-Ange avait deux et trois ans durant notre séjour à Poko. Josiane y est née le 30 avril 1951, et aura à peine trois mois lorsque nous quitterons le pays pour notre congé en Belgique³. Marie-Ange, elle, avec ses yeux profondément sombres et intelligents et ses très belles boucles, avait un certain

caractère, pour ne pas dire un caractère certain. Aussi lui disions-nous souvent, quand elle nous demandait quelque chose en se lamentant ou en s’énervant : « Marie-Ange, il faut sourire, sois plus souriante. Il faut rire. C’est plus beau lorsqu’on parle avec les gens ou quand on demande quelque chose ». Alors, quand elle s’énervait parce que nous ne lui accordions pas satisfaction suffisamment vite à son gré, elle nous regardait furieuse et enchaînait en faisant une grimace étonnamment mélangée de rage et de sourire : « Mais je ris, hein, mais je ris! ». Plus tard, à Liège, le second conjoint de tante Mia, oncle Dachet appellera Marie-Ange, avec un sourire au coin de l’œil, Marie des *arrêches*, mot wallon signifiant Marie des embarras, des discussions, des emm... Bref, Marie-qui-rouspète-toujours. En lingala, on dirait des *matatas*!¹ Oui, elle avait tout un caractère notre si belle petite sœur!

Pêche aux sardines, chasse aux papillons et aux cardinaux

Une baguette, une ficelle, un hameçon et un ver de terre, tout simplement, tel était mon équipement d’apprenti pêcheur. Même pas de flotteur. On allait à vélo au bord d’un marigot ou d’un petit ruisseau, et on attrapait quelques sardines qu’on relâchait aussitôt.

Les papillons : je les chassais avec un filet et j’avais trouvé le truc pour en faire venir beaucoup. Il suffisait de pisser et d’attendre quelque temps. L’effet était immédiat : l’odeur de l’urine attire les papillons, et il y en a de magnifiques en Afrique, aux grandes ailes multicolores. Ne me demandez pas de noms, je serais incapable de vous nommer un seul de ces lépidoptères. J’avais déniché un petit coin sauvage en lisière de forêt, où j’installais mes pièges à papillons. J’essayais de les prendre avec mon filet, mais j’étais mal outillé et ne disposais pas du chloroforme indispensable pour les « endormir ».

J’étais également très mal outillé pour ma chasse aux cardinaux, des magnifiques passereaux au plumage rouge vif. J’avais un piège plutôt grossier qui ne réussissait guère à impressionner mes victimes présumées : une grosse boîte posée en équilibre sur une baguette, laquelle était attachée à une ficelle dissimulée qui aboutissait dans ma main. Je me tenais caché derrière un arbuste, attendant que les cardinaux viennent picorer mes graines jusque sous ma boîte. Il y avait des dizaines de magnifiques cardinaux, mais jamais je ne parvins à en attraper un seul. Misère!

Cailloux et poussière rouge, essence et savon, *pakapak* et crocos

Commençons par un petit dialogue entre Anagnosophile et moi. Mes « talents » de dramaturge me démangent. Alors permettez, c’est moi qui amorce l’entretien.

- Les Uélés, c’est le pays de la limonite.
- Ah oui? Vraiment? La... limonite? Vous m’en direz tant. Mais encore?, demandez-vous, la mine pataude, l’œil inquiet, l’air interrogateur et le regard narquois.
- Je vous explique : la limonite est une pierre...
- Pardon? Une pierre? Vous avez bien dit une pierre? Pierre précieuse ou simple pierre?

¹ Voir chapitre 19

² Les Bangalas, et plus précisément les Mangbetus de l’Uélé.

³ Voir ce que j’ai dit de l’annonce de sa naissance par télégramme à Cost, au chapitre précédent.

- Oh! une pierre tout ce qu’il y a de plus simple, de la pierraille qu’on retrouve sur toutes les routes. Oui, un caillou ocre rouge qui fait évidemment de la poussière rouge quand passent les voitures. Car il y en a des millions de ces cailloux, sur toutes les routes des Uélés. Vous voyez?
- Je commence même à voir rouge!
- Eh bien vous y êtes. Quand nous partions en brousse dans la camionnette, le boy, Christian et moi étions derrière, donc en plein vent, donc en pleine tourmente de poussière et donc, à la fin du voyage, nous étions rouges comme des briques. Le visage, la tête, les bras et les jambes, les vêtements, tout était passé par la tempête rouge. Et on ne savait même plus lequel était le boy de nous trois. Cette poussière rouge décorait les alentours de toutes les routes sur le territoire. Vous voyez ce que je veux dire?
- Parfaitement, dites-vous, l’air enfin apaisé.

Je pourrais continuer longtemps ce petit dialogue instructif mais ça suffit comme ça, ma petite fringale est satisfaite. En 1995 dans le Parana, un état du sud du Brésil, nous avons vu une terre semblable, mais ce n’était pas de la limonite.

Un jour en voyage, faisant de la brousse ainsi, toujours dans le territoire de Poko, nous avons crevé notre réservoir et nous avons pu continuer grâce au boy qui allait remettre régulièrement du savon sur le trou de réservoir, sous la camionnette (ah! si on avait eu du chewing-gum) et nous avons toujours avec nous un petit fût de 50 litres d’essence en réserve. En Afrique, il n’y a pas des pompes à tous les kilomètres dans la forêt, ni même aux cent kilomètres. Alors on prend ses réserves.

Nous avions dans la camionnette, installé juste au-dessus du trou d’entrée du réservoir, un fût de cinquante litres et un long tuyau en caoutchouc. On trempait un bout du tuyau dans le fût et l’autre allait à notre bouche. Par aspiration, nous transvasions l’essence du fût dans le réservoir du pick-up – à cette époque, une camionnette s’appelait un pick-up! C’était très simple. Il suffisait d’amorcer le transvasement par une bonne succion, et dès qu’on goûtait l’essence entre nos lèvres, on bouchait le tuyau avec les doigts et on le plaçait dans l’entrée du réservoir, où l’essence descendait toute seule selon le principe des vases communicants (la gravité et le niveau des vases). Ah! combien de fois avons-nous aspiré cette essence, et puis l’avons-nous recrachée bien sûr!

En brousse, il nous est arrivé de faire une excursion sur le Bomokandi, magnifique et silencieux, qui fait une centaine de mètres de largeur... Quand on arrêtait le moteur du *pakapak* (pirogue à moteur) une forte impression nous saisissait dans cette grande nature purement sauvage et belle. En 95, j’ai retrouvé un peu la même impression en Amazonie – les crocodiles en moins, car sur le Bomokandi on les voyait de loin se jeter dans l’eau à notre passage. En Amazonie, de minuscules alligators de rien du tout... enfin. Au total, j’ai trouvé la forêt équatoriale et la savane du Zaïre plus impressionnantes que la forêt de l’Amazonie.

À Poko et dans les Uélés, le climat était plus sec, moins équatorial qu’à Basoko. Il y avait déjà moins de forêts et déjà plus de savanes, plus de lions et moins d’éléphants de forêt. Moins d’arbres,

mais attention... il y en avait quand même pas mal. Plus on descendait vers le sud et le Kivu, plus on approchait de la savane, plus on montait aussi et plus il faisait frais...

La mission et les œufs brouillés

On n’est pas restés très longtemps à Poko, mais suffisamment pour que je me souviennne des excellents déjeuners que les pères de la mission offraient traditionnellement aux Blancs après la messe, le dimanche matin. C’était d’ailleurs une coutume très répandue au Congo, que nous avons appréciée dans tous les postes où nous avons séjourné. Nous pouvions être une vingtaine ou une trentaine à déguster cette excellente fricassée. C’était toujours une grosse assiette d’œufs brouillés et de lard (bacon), avec du pain maison et une tasse de café. On avait aussi traditionnellement des papayes et du citron, des bananes et d’autres fruits tropicaux. C’était divin, une belle tradition, vraiment! Il faut dire que nous avions faim, sous le soleil et vu l’heure. Car ne l’oublions pas, encore à cette époque on ne pouvait communier qu’à jeun. Par conséquent, on n’avait rien dans l’estomac depuis le lever, une heure et demie ou deux heures plus tôt. Ce déjeuner avait le don de nous rendre joyeux. On fera la même chose à Watsa, et on retrouvera un peu cette tradition d’hospitalité après l’Indépendance : à Kisantu et à Lemfu aussi, on fut plusieurs fois invités à dîner à la mission avec les autres professeurs, notamment lors de fêtes spéciales. Je ne me souviens plus si à Poko les pères étaient des pères blancs ou des pères de Scheut. Je ne crois pas qu’il s’agissait de dominicains comme à Watsa, mais en réalité je ne sais plus vraiment, les ayant trop peu connus.

Que dire encore sur Poko?

Outre nos voisins, le docteur Decoster et son épouse, avec laquelle maman s’était très vite liée d’amitié – ils étaient jeunes mariés et avaient un petit garçon – et l’administrateur assistant de papa, un très très grand pêcheur, au point que tous leurs congés à son épouse et lui étaient pris en fonction des possibilités de pêche. À part eux, Nénenne et Dominique Avion, je ne me rappelle pas des autres personnes de ce poste.

Il y a eu le changement de bicyclette, car nous grandissions. Et si Christian hérita de mon beau vélo vert de Basoko, moi je reçus un vélo noir de garçon, avec la barre en haut. Nous avons aussi reçu des tachymètres à placer sur le guidon. Un câble était fixé au moyeu de la roue de devant pour compter les tours et ainsi traduire en km/h la vitesse du vélo. Je me souviens encore que du haut de la petite colline où nous avions notre maison et dont la petite route d’accès était en pente assez raide, en pédalant à toute vitesse sur la descente en cailloux je frôlais les 60 km/h. Je pensais avoir atteint le record, mais lorsque j’ai entendu dire que Fausto Coppi frôlait les 90 km/h dans les descentes du tour de France, je me suis dit que je ne serais sans doute jamais coureur cycliste.

Trois choses encore

Une petite jolie Jojo

Je viens de parler du docteur Decoster. C’est lui qui accoucha maman pour son deuxième bébé à naître en Afrique. Notre petite sœur Josiane vint au monde le 30 avril 1951 à Poko. Christian et moi n’étions pas présents, devoir d’étudiants oblige! J’ai raconté au chapitre précédent comment le père préfet nous appela hors du réfectoire le 1^{er} mai à midi, et nous annonça la naissance. Il avait en main le télégramme qu’il nous donnera plus tard je suppose. Il nous demanda comment s’appelait le bébé. Nous savions que papa et maman (avec nous) avaient convenu de Claude ou Josiane. Nous étions plutôt gênés devant le père préfet et avons risqué un timide « Claude? ». Il nous annonça que non, c’était une fille, une petite Josiane! Nous ne pourrions la voir et l’embrasser que trois mois plus tard. C’est l’Afrique!

Uniforme missionnaire

Les rares missionnaires protestants étaient engoncés dans des soutanes à col montant et des costumes plutôt serrés. Typiquement *british* et *African Queen*, le célèbre film de John Huston en 1951 qui nous présentait la très rigide et excellente Katherine Hepburn en missionnaire engoncée dans une robe très collet monté¹. Bien différents des missionnaires catholiques, pères blancs, pères de Scheut, dominicains ou jésuites, dont la soutane était volontiers plus débraillée, sauf celles du préfet et du recteur évidemment!

Les *Aniotos*, hommes-léopards

Dans *Tintin au Congo*, Hergé parle des hommes-léopards. C’était une société secrète typique de l’Uélé. Mon père les a connus. Tout ce qui est dit dans Tintin est exact : histoire, société secrète, criminels déguisés en léopards avec la fourrure et les griffes, et opérant la nuit. Mais ils s’appelaient les *Aniotos* et non les *Aniotas*! C’est dans ce même album qu’on voit des payeurs dans une pirogue qui chantent « *Uélé, Uélé, maliba makassi* », ce qui signifie bien que la rivière Uélé a un courant très fort. *Maliba* = *mai* = *massa* = eau, fleuve, courant...

Kisanga, chez oncle Robert

Pour revenir à la plantation de café d’oncle Jacques et tante Milou, et de tous nos cousins et cousines Bougnet, la Bima à plus ou moins cent kilomètres de Poko, je suis certain que pour eux tous, comme pour moi aussi un peu, c’était vraiment un paradis sur terre². Là, on était en contact direct avec la grande et belle nature. Jean-Jacques Rousseau aurait sans doute adoré ce contact quasi palpable avec le Créateur. En 1951, ils n’avaient pas encore leur deuxième concession, un peu plus au sud, qui sera leur deuxième plantation de café, le domaine de Kisanga. Nous y avons passé nos vacances de

¹ Le film se passe en Afrique équatoriale dans les années de la Première Guerre, avec le très pétillant Humphrey Bogart.
² Voir le début de ce chapitre

Pâques 1955 Christian et moi, chez tante Mi, oncle Robert et Nicole Renier la fille de tante Mi, notre presque cousine. Elle avait eu l’occasion de venir un ou deux ans plus tôt passer quelques jours chez nous, car elle devait fréquenter la petite école primaire publique que Papa avait fait construire à Watsa, sous les ordres de l’administration. Mais ceci aura lieu après notre retour de Belgique, durant notre deuxième terme. Revenons à Poko et retournons à Kisanga¹. Voyons les deux cartes qui suivent.



Sur la carte A, Poko est au centre et Isiro (Paulis) au sud-est. On remarque aussi Buta, chef-lieu du district des Uélés et Titule, plus à gauche.



Sur la carte B, l’échelle est beaucoup plus petite, les distances y paraissent donc beaucoup plus grandes. Les mêmes carreaux des latitudes et longitudes sont nettement plus grands, le côté d’un carré représentant à peu près 150 kilomètres. Ainsi, on peut voir Poko au centre, puis Bima au nord-ouest. Kisanga serait situé sous le M du mot DÉMOCRATIQUE.

¹ Je saute allègrement les mois et les années et ne voudrais pas vous emberlificoter. Je situe donc : Poko essentiellement, c’était en 51. Watsa, ce sera en 53 et la plantation de Kisanga, en 55. Alors, pourquoi tout mêler et parler ici de ce séjour à Kisanga en 1955? Simplement parce que nous sommes sur le territoire de Poko.

Bon revenons donc à tante Mi, oncle Robert et Nicole. Celle-ci fut notre compagne de jeux durant ces trois semaines de Pâques 1955. J’avais 16 ans, presque 17, elle en avait 14 ou 15. Ah! ce que nous avons fait tourner le vieux phonographe *His Master’s Voice* qu’il fallait remonter à la main, avec ses disques 78 tours, dont la chanson de Mouloudji : « Cœur pour cœur, dent pour dent Telle est la loi des amants... » Quel en était le titre? Les amants infidèles... La complainte des amants?¹

Pourquoi fimes-nous ce retour sur le territoire de Poko, lors de nos vacances de Pâques 1955? Nos parents étaient déjà rentrés en Belgique depuis février ou mars, alors Christian et moi sommes allés une semaine chez tante Zette à Stan, puis deux semaines chez tante Mi. Oncle Robert et tante Mi nous ont pris à Stan en venant chercher Nicole Renier, ma cousine par alliance, la fille de tante Mi, parce qu’elle étudiait à l’athénée de Stan².

Oncle Robert gérait une deuxième plantation de café, concédée à oncle Jacques. Mais celui-ci, tante Milou et leur famille de sept enfants étaient en Belgique. Kisanga est à une quarantaine de kilomètres au sud de la Bima.

Je n’ai que de bons souvenirs de cette plantation, bien au calme en pleine forêt. On a beaucoup chassé dans la plantation avec le 22 long d’oncle Robert. J’ai eu quelques beaux oiseaux. Il faudrait bien que je vous raconte ici l’épisode croustillant de la chauve-souris qu’on voyait dans le chaume du toit. Mais d’abord, que je situe brièvement : tous les jours, à midi exactement, oncle Robert écoutait les nouvelles en direct retransmises depuis Bruxelles par la radio de Stan ou de Kinshasa. On recevait sur ondes courtes, car plus les distances sont longues, plus petites doivent être les ondes hertziennes. Alors c’était le silence total. Ce silence était parfois interrompu par le bruit de nos fourchettes, mais aussi par le vol lourd d’une chauve-souris qui avait trouvé refuge, et même élu domicile dans le toit de chaume. Cette maison, quoique confortable, était d’une grande simplicité. Construite en boue et pisé comme les cases indigènes, elle n’avait pas de plafond, non, non! Et les murs ne portaient pas jusqu’au toit, non, non. Ils avaient à peu près deux mètres cinquante de hauteur. Or, après le dîner oncle Robert avait la sacro-sainte habitude, tout équatoriale, de faire une sieste, et tante Mi l’accompagnait dans leur chambre. Un jour, comme je manipulais assez bien la 22 long, oncle Robert me demanda de tuer la chauve-souris qui logeait bien indiscrètement dans le toit de la maison et qui les dérangeait depuis des jours et des semaines. Tante Mi lui avait même donné le doux nom de Josephine, je crois. Elle n’était pas méchante, mais on n’aime guère avoir ça au-dessus de nous quand on fait sa sieste. Oncle Robert, de son lit me demanda donc de prendre sa 22 long et d’essayer de faire un carton contre le pauvre chiroptère. On est cruel à 17 ans. Tout content, je pris la carabine, visai, tirai et pan! du premier coup, je l’ai attrapé. On ramassa la chauve-souris terrassée, et j’ai crié à tante Mi qui me demandait, par-dessus le mur mitoyen, si Joséphine était morte : « Oui, mais elle s’appelait Joseph, la chauve-souris ». Le petit robinet est très visible chez ces mammifères.

Nous avons aussi beaucoup utilisé le tourne-disque de Nicole, je l’ai déjà dit. On écoutait *La complainte des infidèles* psalmodiée par Mouloudji. C’était prenant, là en pleine brousse. Et le grand

¹ NDLR : Il s’agit de La complainte des infidèles.

² Voir chapitre 17

Gilbert nous chantait *C’était mon copain*, une des chansons qui m’a le plus pris aux tripes. Et *Sweedish rhapsody*, et encore *Vaya con Dios*, par Claude Robin me semble-t-il... De très beaux succès. Mais à cet âge-là, à 17 ans, on trouve tout très beau, non? C’est Rimbaud qui le dit dans *Roman*.

Il y eut l’épisode du petit pasteur noir qui venait nous faire un sermon. On l’appelait «*Lukula nyonso*» par ce qu’il émaillait ses discours de cette locution qui signifie en lingala « comme tous » ou « comme tout le monde » (le sait ou le dit ou le fait). Cela peut aussi signifier « c’est la même chose pour tout ». Il était très petit, courbé, vieillot et terriblement sérieux. On aurait dit un gnome. Il avait même un « seveu » sur la langue et, terriblement sérieux, il essayait de nous convertir. Tante Mi l’accueillait toujours très cordialement et le laissait nous faire son sermon pendant une dizaine de minutes, puis lui donnait quelques sous ou quelque nourriture et il s’en allait, toujours aussi sérieux, continuant à marmonner en lingala *Lukula nyonso*...

Ils avaient aussi plusieurs chats dont nous avons pu apprécier les manifestations amoureuses sur la petite barza, précisément là où nous avons écouté Lukula Nyonso et Mouloudji ou Bécaud. Le chat mâle s’appelait Bout-de-Chique et tante Mi en était folle...

Voyage de retour en Belgique

(une épopée d’un bon mois)

Kai kata guè, kai kata thalassa. Non, ce n’est pas du lingala mais du grec ancien, et c’est Xénophon dans l’*Anabase*, parlant de Cyrus à l’attaque contre Artaxerxès, qui a utilisé cette formule célèbre. *καὶ κατα γῆ καὶ κατα θαλάσσης*. C’est ainsi que cela s’écrit lorsqu’on utilise les caractères grecs, que je vais d’ailleurs commencer à apprendre en 5^e latine, après Poko et lors de notre congé en Belgique... J’oubliais de vous la traduire, cette expression utilisée pour parler de l’armée de Darius – ou plutôt de Cyrus – en marche vers l’ennemi à travers les mers et les montagnes et qui signifie « Par terre et par mer ». C’est un peu le long voyage qui se prépare pour nous, notre retour en mère patrie.

Début juillet 1951 après ma 6^e latine, Christian et moi revenons de Cost-Bukavu. Le temps d’embrasser tout le monde et surtout nos deux petites sœurs, deux ou trois jours pour terminer les malles et nous allons quitter ce joli poste de Poko et la grosse Nénenne. Elle retournera à la Bima où les Bougnet vont revenir d’Europe.

C’était l’époque où on parlait beaucoup de l’affaire royale en Belgique, et où le tout jeune Baudouin premier venait de remplacer son père et de prêter serment à la Constitution et au peuple belges.

Une bonne dizaine de malles resteront là et seront acheminées vers notre prochain poste avec notre camionnette et nos vélos, lors de notre retour d’Europe sept mois plus tard. Car nous partions pour un peu moins que sept mois. En effet, un administrateur de territoire avait droit à deux mois de repos en Europe par année d’Afrique, et il prenait son congé tous les trois ans. Mais pour nous, papa avait allongé son terme jusqu’à la fin de l’année scolaire pour ne pas trop perturber nos études. C’est ainsi qu’arrivés en avril 1948 et repartant en juillet 51, cela faisait plus que trois ans, donc un congé un peu plus étendu que six mois. Nous reviendrons en janvier ou février 1952.

Nous prenions avec nous Dominique Avion¹, le petit boy que le docteur Philippe (?) Decoster et son épouse avaient trouvé à Kisantu dans un orphelinat en arrivant au Congo. Kisantu est entre Matadi et Léopoldville, passage en train quasi obligé pour la plupart des coloniaux venant en bateau. Les Decoster étaient déjà repartis pour la Belgique quelques mois auparavant. Papa et maman avaient accepté de convoyer Dominique pour le ramener dans son pays, à Kisantu, puisque nous devions passer par là pour prendre le bateau à Matadi. De plus, papa avait convenu avec le docteur d’acheter une grosse Buick d’occasion en Belgique pour notre congé. Comme nous devions en quelque sorte continuer leur congé, la voiture achetée pour une douzaine de mois serait revendue par nous lors de notre départ.

Donc, chargés comme des mulets. Nous devions avoir avec nous disons trois ou quatre malles, dont une malle-cabine² pour le bateau, sans compter les valises et les sacs. Car nous étions six maintenant : papa, maman, Christian et moi, et les deux petites sœurs : Marie-Ange, presque trois ans, et Josiane âgée de trois mois³. Et Dominique jusqu’à Kisantu...

Tu es prêt, ami lecteur? Nous partons, en comptant les jours. Et comme disait l’ami Xénophon : *Kai kata guè, kai kata thalassa*, phrase à laquelle je pourrais ajouter *kai kata potamon*, signifiant « et par le fleuve » (je parle du grand Congo), où *potamon* est bien l’accusatif de *potamos* qui nous donnera hippo/potame, le cheval du fleuve, comme il se doit. Car tu vas t’apercevoir, cher lecteur, que nous ne reculâmes devant aucun obstacle. Pour aller finalement vers le nord, nous franchirons d’abord des routes et le fleuve vers l’ouest et le sud, puis enfin, nous repartirons cap au nord sur l’océan.

Alors... en avant? Prêts, partez!

Jour 1

Nous avons pris la route avec une grosse voiture ou une camionnette — ou peut-être les deux, si on compte six ou sept adultes (avec un ou deux chauffeurs) et les deux petites, plus nos valises, un landau sans doute, les trois ou quatre malles et le baluchon de Dominique. Véhicules STA (Service de transport pour l’administration) pour les employés de l’administration coloniale, avec chauffeur, jusqu’à Stanleyville. À peu près quatre ou cinq cents kilomètres, soit une longue journée de route.

Jour 2

À Stan, nous avons dû loger quelque part car le lendemain, pendant que maman se reposait avec les deux petites, papa nous a pris Christian et moi pour aller de bureau en bureau, faire des visites de métier ou de courtoisie. Trente minutes au district, une heure à un autre bureau de l’autre côté de la ville, puis on est repartis dans une autre magnifique parcelle où papa devait aller passer quarante

minutes. Christian et moi, qui ne connaissions pas Kisangani (Stan) devons rester dans la voiture à attendre. Tu parles si on s’emmerdait... Enfin, on bavardait avec le chauffeur et on admirait les jolies parcelles aux verdure magnifiques. On aurait dit des jardins ombragés sous le fort soleil d’une colonie riche et prospère. Incroyable, non? On pouvait aussi voir les diverses entrées et sorties par cette porte où nous guettions la sortie de papa. Ça faisait un petit mouvement distrayant. Parfois, une belle limousine amenait un visiteur blanc, souvent des plantons, des messagers, des soldats congolais qui allaient et venaient. Parfois, nous discussions avec le chauffeur ou un planton...

Jours 3 à 15

De Stanleyville à Kinshasa, nous embarquons sur le *Général Olsen*, un beau bateau à hélice (pas de roues à aubes), mais à fond plat, assez moderne. La famille reçoit deux cabines sur le pont supérieur. Je me souviens encore des lits avec moustiquaires. Dominique ira au pont inférieur avec les nombreux passagers indigènes. Comme nous suivons le courant et que le bateau est un peu plus moderne que le *Reine Astrid* qui nous avait transportés trois ans plus tôt dans l’autre sens, je suppose que le nombre de jours est un peu plus court. L’aller d’aval en amont de Léo à Stan devait durer quatorze ou quinze jours. Dans ce sens, mettons-y douze ou treize, grâce au courant.

Treize jours de transport. Les arrêts journaliers, avec les plongeurs pour aller porter le filin; les pirogues de marchands et pêcheurs, de cultivatrices ou d’enfants, chargées de marchandises, de fruits, poissons séchés et diverses denrées quand on approche les villages côtiers; les rayons des puissants projecteurs qui recherchent les balises sur les côtes quand il reste quelques kilomètres à parcourir après que la nuit soit tombée; les bandes de macaques qui hurlent dans les arbres sur les rives; les feux de brousse; les échouements sur des bancs de sable malgré les plongeurs de perches à l’avant qui vérifient tout le temps la hauteur des eaux; le calme des nuits tropicales au bord d’un des plus grands fleuves du monde... calme zébré par les interminables et diverses stridulations des insectes et des batraciens. Deux mille kilomètres de lente descente avec arrêt toutes les nuits. C’est mon second et dernier voyage sur le fleuve, le seul dans ce sens-là. Je renvoie le lecteur avide d’en découvrir davantage aux pages que j’ai écrites lors de la remontée sur le *Reine Astrid* en 48, au chapitre 8.

Jour 16

À Kinshasa, mêmes courses dans différents bureaux pour Jean Warnant. Christian et moi sommes de nouveau de corvée pour l’accompagner, l’attendre avec le chauffeur dans les beaux jardins et ainsi libérer maman de notre surveillance. Remarque, lecteur, que ce jour 16 a peut-être bien duré deux ou même trois jours. Dans l’administration, on n’est pas à un jour près... Mais pour le décompte, je suppose qu’il n’y en ait eu qu’un.

Jour 17

De Kinshasa à Matadi : une journée de train. Et c’est au milieu de ce trajet que nous déposons Dominique. Je le reverrai sous le nom de « le Brave » douze ans plus tard, quand je débarquerai ici

¹ Je parle plus haut de ce Dominique qui avait mon âge, parlait très bien le français et faisait des petits chapelets qu’il vendait.
² Malle que l’on garde dans sa cabine pendant la traversée, alors que les autres malles vont dans la cale.
³ Elle fut adorable pendant le voyage. Voir photos à travers un hublot, sur le bateau transatlantique, dans les albums de famille.

même à Kisantu-Inkisi avec Nicole. Ce sera un formidable hasard¹. Mais de ce retour et de ces futures embrassades, il n’était évidemment pas question lorsque nous l’avons vu s’éloigner sur le quai avec son barda, se retourner, nous faire ses grands sourires un peu mélancoliques, nous faire signe avec la main, bye bye, et se fondre peu à peu en s’éloignant et rentrant dans la gare. Adieu Dominique. Chacun replonge dans sa vie...

À Matadi, une surprise nous attend : notre bateau, le *Copacabana*, frère jumeau du *Mar del Plata* que nous avons pris pour venir en 1948, est déjà parti. Il est à Boma, plus en aval dans l’estuaire côté nord, pour charger du bois. Alors on nous loge sur l’*Élisabethville* qui est à quai, un paquebot magnifique de la CMB. Et c’est là, dans la magnifique et immense salle à manger allumée et fonctionnelle avec ses serveurs rien que pour nous, c’est là, dis-je, que le soir Christian et moi découvrirons les secrets d’une porte qui s’ouvre automatiquement grâce à un rayon lumineux entre les deux montants latéraux. On n’avait jamais vu tel prodige ni telle splendeur.

Jour 18

Donc, le lendemain, nous allons rejoindre le *Copacabana* à Boma. Pour cela, comme Matadi est sur la côte sud et que Boma est situé sur la côte nord du fleuve à 120 kilomètres de Matadi, et qu’il n’y a évidemment pas de pont car le fleuve Congo est très large dans son estuaire, notre taxi STA doit donc prendre un petit bateau traversier pour rejoindre la route qui suit la côte nord du fleuve. Je n’ai pas le moindre souvenir de ce voyage avec le traversier, mais nous devons l’avoir fait, il n’y a pas à sortir de là.

Jours 19 et 20

Je me souviens vaguement qu’à Boma, sur le bateau, nous avons encore dû patienter un jour ou deux pour qu’on puisse compléter le chargement des grumes. Grumes et non agrumes! Il s’agit d’énormes troncs d’arbres destinés à faire du bois de menuiserie. Un beau bois très lourd, genre wengé ou ébène, ou encore acajou... Mais alors, me direz-vous – si, si, je vous entends murmurer–, quelle différence y a-t-il entre une grume et une bille? Eh bien, il suffisait de me le demander : la bille est une grosse poutre découpée dans la grume – et non l’agrume! Un peu comme un quartier d’orange est un morceau découpé dans l’agrume et non dans la grume... Vous me suivez toujours? Donc des grumes, mot féminin. Ils en ont tellement pris que les cales en étaient pleines et qu’ils ont arrimé les dernières sur le pont. Ces manœuvres avec les grues du bateau étaient très intéressantes à regarder : voir au fond de la cale ou sur le pont les dockers qui attendaient la livraison des immenses troncs, et les signes que l’un d’entre eux faisait au grutier pour le faire descendre, remonter ou avancer un peu la charge. Ces grumes avaient facilement un mètre de diamètre, parfois jusqu’à deux mètres pour une longueur de dix ou douze mètres. Ils en ont chargé des dizaines et des dizaines, peut-être même des centaines. Je ne les ai pas comptées, mais le chargement a duré une journée! Et une fois installées à la bonne place, il fallait les immobiliser, les harnacher pour les empêcher de rouler avec les mouvements

¹ Voir chapitre 19

du bateau en pleine mer, ce qui aurait occasionné un bouleversement catastrophique et un naufrage quasi certain.

Était-ce du bois qui venait du Mayombe, tout proche, au nord? Je ne sais, mais cela est possible, sinon on pourrait se demander pourquoi ces grumes n’étaient pas à Matadi, tout simplement.

Jours 21 à 34

Puis nous sommes enfin partis pour l’embouchure au sud de Banana et le large, encore deux ou trois cents kilomètres, quinze jours de croisière. Je n’ai guère de souvenirs de ce voyage, sauf que j’y ai rencontré, moi le jeune *tenderfoot* (patte tendre chez les scouts) un des hauts commissaires du scoutisme FECC¹, l’un des grands manitous! Je me sentais à la fois petit et grandi par le fait que ce haut personnage (qui n’était pas très grand et aussi célibataire) me parle ainsi en pleine mer. Il s’appelait Jaguar vif-argent de son totem. Tiens, un jaguar en plein océan! Cela ne vous fait penser à rien? Et *L’histoire de Pi*, alors? Oui, là, c’était un tigre. Quand nous arriverons à Anvers, il restera...

Jour 35

...à traverser la Belgique. Encore une journée de train et on arrive, fourbus mais heureux, à Liège chez Bobonne, la mère de Jean Warnant. Sans doute a-t-il encore fallu prendre un ou deux taxis depuis la gare des Guillemins à Liège, jusqu’au thier de la Chartreuse. Pourquoi deux taxis? Et les valises, y as-tu songé? Et nous voilà sur le territoire de notre chapitre 13. J’ai hâte d’y être. Et toi, ami Anagnosophile? J’espère que oui, mais avant cela, revenons au *Copacabana*. J’ai un grand champion à vous présenter...

Des heures de *kicker*

Nous sommes en août 51 sur le *Copacabana*, notre cargo mixte de la CMB identique au *Mar del Plata* du premier voyage en avril 48. Nous avons vite fait le tour du passager, Christian et moi, et nous avons très vite repéré ce qui sera l’objet de toutes mes convoitises pendant cette traversée : un *kicker* comme on dit en Belgique – un *baby-foot* en France, ou encore un football de table, comme on dirait plutôt par ici. Je n’en avais encore jamais vu, mais j’ai vite appris à connaître et à aimer. Procédons avec ordre et montrons d’abord exactement de quoi il retourne. Il était là, je m’en souviens très bien, côté bâbord sur le pont couvert, donc protégé de la pluie éventuelle. Dans le cas présent, il n’y avait pas à payer pour avoir une « onzaine » de balles en liège et pouvoir jouer ainsi une partie en onze buts. Non, la petite baballe revenait automatiquement.

Description

Le *baby-foot*, comme tout le monde le sait, mais comme il est bon de le rappeler pour les pédants qui ne se sentiraient pas concernés par l’expression « tout le monde », est en fait une petite table

¹ Fédération des éclaireurs catholiques du Congo belge

lourde et massive, sur les deux côtés de laquelle surgissent huit poignées, quatre d'un côté et quatre autres de l'autre, qui sont généralement destinées à deux équipes de deux joueurs. Une équipe de football de chaque côté et bon match!

Les quatre poignées des rouges sont les extrémités de quatre tringles métalliques supportant les onze joueurs de football en bois de couleur rouge. De l'autre côté, ce sont des bleus.

Et gratuit, s’il vous plaît!

Il faut savoir aussi qu’à cette époque d’après-guerre, les cafés en Europe surtout ont commencé à être inondés par ces machines à sous. Car c’était un jeu, mais dans les cafés européens un jeu très rémunérateur. En effet, chaque partie coûtait deux ou cinq francs et vous permettait d’utiliser onze balles. Chaque fois qu’une balle disparaissait dans un but, elle était perdue. Cela signifie donc qu’une partie se faisait toujours en onze balles, et le premier qui avait marqué six buts avait gagné. La grosse différence entre ces machines à sous et celle du bateau, c’est que sur le bateau, toutes les parties étaient gratuites. Ils avaient supprimé la barrière ou le verrou qui retient les balles. Donc, chaque fois que nous mettions un but la balle n’était pas avalée par la machine, mais elle descendait et nous revenait automatiquement dans le petit réceptacle situé plus bas. Nous avions donc beau jeu de jouer tant et plus. Et alors là, vous comprenez que je m’en suis « payé » des parties! J’ai joué et j’ai appris.

Pour la petite histoire, en janvier 2013 j’ai vu à la polyvalente de La Pocatière deux *baby-football* magnifiques, plus grands, avec une vitre sur le dessus de sorte qu’on ne peut plus aller avec les mains sur le terrain des joueurs pour l’abîmer, le trafiquer ou voler la balle... Et tout ça gratuit pour les élèves de l’école. Magnifique!

Le jeu

Revenons aux huit tringles d’acier supportant ces ridicules petits bonshommes fixes, complètement inarticulés, les bras le long du corps et les deux jambes bien raides et bien serrées, bref tout le contraire d’un vrai joueur de foot. Installons-nous d’un côté, disons le côté des rouges. La première poignée à notre gauche est celle qui supporte un seul joueur : le goal, ou le gardien de but comme on dit superbement au Québec. Si vous prenez la poignée en main (la main gauche évidemment), vous constaterez qu’elle coulisse un peu et qu’elle pivote sur elle-même. Ces deux mouvements permettent au joueur d’occuper une certaine partie de sa ligne, en largeur. Dans le cas précis du goal, il peut donc se promener d’une extrémité de son but à l’autre pour éviter que les *shoots* adverses n’entrent dans sa cage. Et le mouvement de pivot, un peu comme une sorte de roulis de bateau justement, lui permet de lever les deux pieds pour shooter la balle. Les deux pieds ensemble, évidemment. Je sais que c’est d’un ridicule consommé, mais ces joueurs sont en bois et il n’y a pas moyen de faire autrement. Et puis c’est beaucoup plus simple comme cela. Imaginez les complications s’il avait fallu commander à tous les pieds de se mouvoir...

Après ce *goal*, comme on dit vulgairement au Québec¹, la seconde tringle commande aux deux arrières de votre équipe. Ils ont toujours un maillot rouge et aident par les mêmes mouvements à défendre votre but en empêchant la balle d’y entrer. Ces deux poignées ensemble sont celles du premier des deux équipiers, car on joue à quatre mains dans chaque équipe, comme dans certaines grandes symphonies on joue du piano à quatre mains. Mais si *piano* signifie « lentement » en italien (*Chi va piano va sano...* on a ses lettres!), ici, vous l’allez voir, cela va à un rythme un peu plus effréné. La tringle suivante, toujours en partant de la gauche, est la tringle des trois avants de l’adversaire, ici les bleus. Cette tringle n’a pas de poignée de votre côté puisqu’elle est destinée à l’adversaire, en face. Vous ne pouvez donc pas vous en saisir et la queue de la tringle ne vous gênera nullement dans vos mouvements. C’est bien pensé. La tringle suivante, elle – on en est déjà à la quatrième sur les huit au total –, a une poignée et donc appartient à votre équipe, les rouges. C’est la tringle la plus difficile à manipuler, car cinq joueurs y sont ridiculement alignés, quoiqu’elle ne soit pas plus grande que les autres. Ce sont les joueurs du centre de votre rouge équipe. La tringle suivante, toujours de gauche à droite, est la tringle bleue avec les cinq joueurs bleus. Cela fait beaucoup de monde en peu d’espace, puis on arrive à la sixième qui est le pendant de la troisième, les trois joueurs avant de votre équipe rouge. Puis les deux défenseurs bleus, et enfin le gardien de but bleu est accroché à la dernière de ces tringles, vous l’aurez saisi, même si ce n’est pas vous mais votre adversaire qui devra se saisir de ces deux dernières tringles, évidemment.

Quand on joue à quatre, ce qui est la norme, il y a deux équipiers qui manipulent les joueurs rouges et doivent frapper vers leur droite, naturellement, pour essayer de faire entrer la ridicule petite baballe en liège dans le but des bleus, en empêchant les adversaires de marquer contre leur propre but. Alors que, on l’aura compris, les bleus auront la tâche inverse : empêcher le ballon d’entrer chez eux et essayer à tout prix d’enfoncer la cage adverse, celle des rouges.

Si vous marquez, vous faites glisser le marqueur d’un point à côté de votre but. Et vous attendez que la baballe soit descendue dans le petit réceptacle en bas pour la récupérer et la relancer en plein milieu du jeu, c’est-à-dire entre les cinq joueurs centres bleus et les cinq adversaires centres rouges. Entre deux buts, il peut s’écouler deux ou trois minutes avec des joueurs hésitants, malhabiles, inquiets, peureux ou franchement mauvais. Avec de bons joueurs expérimentés, cela peut parfois être l’affaire de quelques secondes : une passe, parfois deux et la balle est dans votre but sans que vous ayez rien vu, mais vous l’aurez entendu claquer sur la paroi de bois dans votre *goal*. Là on a affaire aux seigneurs du *kicker*!

La tactique du champion

La tactique est simple : il faut à tout prix envoyer la balle à l’un de vos trois avants. Là, on prend bien le temps de sentir la balle sous les pieds d’un joueur, du centre ou du côté, on la ramène sous le joueur avec les deux mouvements de pivot et de glissade déjà expliqués, on tourne et on retourne le joueur autour de la balle que vous êtes bien le seul à pouvoir toucher, patient, épiant les mouvements

¹ Oui, gardien de but est superbe, goaler est vulgaire et les deux sont des expressions québécoises, je l’ai dit!

de la défense adverse. Vous êtes comme le chat avec la souris. À ce moment en effet, l’adversaire ne peut qu’attendre votre tir. Et alors soudain, ou bien vous passez au joueur voisin de gauche ou de droite, qui tire le temps de le dire ou bien c’est ce même premier joueur qui envoie la balle à toute vitesse dans le but adverse. Généralement, avec un très bon joueur en face de lui le défenseur adverse n’y voit que du feu. Clac! On entend le claquement sec de la balle en liège sur la planche derrière le but, puis la dégringolade de ladite baballe dans les entrailles de la bête. C’est le but! Et je vous jure que ça peut aller très vite.

L’idéal est de jouer un contre un, on est alors le maître des quatre tringles et on passe de l’une à l’autre à toute vitesse. Il faut voir ça : quelle virtuosité, quel délié dans les poignets! C’est du grand art, ça, Monsieur, ce n’est plus la petite polka péniblement jouée à quatre mains, mais la grande symphonie, le concerto en « but » majeur qui fut toujours interprété par un seul pianiste, mais quel artiste. C’est du Rachmaninov, c’est du Leonard Bernstein, c’est du Wladimir Pelé.

Oui, et moi j’ai appris, là sur le *Copacabana* légèrement bercé par la vague océane, j’ai appris le grand art du *kicker* avec un maître, n’ayons pas peur des mots : un type qui avait joué avec le champion du Portugal, jouait aussi bien que lui et je crois même l’avait déjà battu, à ce qu’il nous a dit. Impossible à vérifier, évidemment. Mais moi, je vous le jure, il m’est arrivé de tenir tête à ce *campionissimo della bola*. Eh oui, en général il me battait à plate couture, mais à la fin du voyage qui dura quinze jours de *baby-foot*, deux semaines de football en pleine mer, j’avais appris à me défendre, à attaquer et à marquer... *goal! GOOOAL!*

« Allez et croissez, partez et multipliez-vous »

Maman et papa prolifiques

Ainsi donc, trois ans et demi après notre départ, nous revenions en Belgique pour un congé bien mérité de six mois. Je pense à ma maman qui était accompagnée à l’aller de ses deux *mamés* (chéris), ses jolis bambins (si, si!) et qui au retour voyait sa carrière de maman couronnée de deux jolies perles (en attendant la troisième), deux petites sœurs! Quelle fierté! Et quelle fierté surtout pour le nouveau papa de pouvoir montrer ses deux filles à tous ses amis, à toute la parenté en Belgique!

N’déko na ngai – Mon frère

La narration qui suit fut d’abord écrite séparément. Elle reprend quelques informations déjà dites à l’intérieur de ce chapitre, mais je suis convaincu qu’Anagnosophile me pardonnera aisément de l’avoir ajoutée ici, car elle est beaucoup plus détaillée et amène souvent des informations complémentaires nouvelles... C’est l’histoire de Dominique Avion¹.

¹ C’est ainsi qu’il prétendait s’appeler à Poko, je m’en souviens très très bien. Mais aussi bizarre que bizarre, il jura ses grands dieux douze ans plus tard, quand je le revis à Kisantu, qu’il ignorait de quoi je voulais parler et je ne me souviens pas du nom qu’il me donna alors!

Cette histoire est assez étrange. Il s’agit d’un jeune Congolais de treize ou quinze ans que nos voisins de Poko, le docteur Decoster et sa femme, avaient engagé comme petit boy pour s’occuper exclusivement de leur fils, un petit garçon de l’âge de Marie-Ange. Ce jeune Dominique parlait très bien le français, parce qu’il venait de Kisantu, une lointaine mission de pères jésuites au Bas-Congo, où il avait été recueilli et éduqué par les pères car il était orphelin. Les Decoster, qui avaient d’abord, je crois, séjourné là-bas, l’avaient à leur tour recueilli pour en faire le boy de leur bébé. Puis ils sont venus habiter à Poko au nord-est de la colonie, à des milliers de kilomètres de Kisantu, et ils n’ont pas voulu se séparer de leur gentil boy. Ils sont donc venus habiter Poko avec à leur service le jeune garçon, Dominique Avion.

Lorsque Christian et moi sommes revenus en vacances la première fois de Cost à Poko, en décembre 1949 ou à Pâques 1950, nous avons immédiatement sympathisé avec ce gamin noir de notre âge, qui s’exprimait plutôt en français car il ne connaissait pas bien le lingala (étant un Mukongo). Tout comme maman et papa avaient sympathisé assez vite avec le docteur Decoster et sa femme qui étaient nos voisins et amis¹. Christian, Dominique et moi jouions souvent ensemble, comme tous les enfants du monde jouent entre eux. Je me souviens qu’il était très dégourdi et débrouillard. Il fabriquait des chapelets. Il avait appris cela à Kisantu. Du fil de laiton, des graines de canna (petits grains noirs très durs qu’il fallait percer d’un trou) et une petite pince à bec pointu lui suffisaient pour rapidement faire tout un chapelet. Il devait aussi avoir un petit stock de croix évidemment. Et le chapelet était vite fait, le temps d’en dire un ou deux peut-être. J’étais émerveillé par son habileté. Cette façon qu’il avait de faire la chaînette en coupant une section du fil métallique, y introduisant le grain noir, amorçant avec la pince une boucle qu’il introduisait dans la boucle précédente et emprisonnant la graine *Ave Maria* en refaisant rapidement une petite boucle de l’autre côté, attendant le grain voisin, tout cet assemblage allait bon train et nous émerveillait. Car en même temps qu’il travaillait, il nous parlait en riant de toutes ses dents et surveillait du coin de l’œil le bébé des Decoster.

Chaque fois qu’on pouvait jouer avec lui et qu’il était libre (il fallait que le bambin dont il avait la garde soit au lit ou auprès de sa maman), il était occupé à fabriquer ces chapelets qu’il revendait bon marché. Dominique souriait toujours, riait même, nous montrant ses belles dents blanches. Et dans son français, il roulait les R.

Ce Dominique détestait Nénenne, la boyesse de chez tante Milou dont nous avions hérité pour s’occuper de Marie-Ange alors que les Bougnet étaient partis en Europe. Cette antipathie avait beaucoup d’explications : ils étaient tous deux boy et boyesse d’un enfant blanc, donc rivaux, étaient voisins mais différaient totalement.

Elle était une vieille nourrice, exactement comme cette actrice noire qui joua la nounou dans *Autant en emporte le vent* et fut la première femme de couleur à recevoir un Oscar. Notre Nénenne, c’était vraiment cette actrice. Elle ne disait pas un mot de français. On lui parlait donc en lingala. Elle

¹ D’ailleurs en 51, lorsque nous repartîrions en Belgique en les suivant de six mois, nous aurons en Belgique la même voiture Buick achetée en commun et que chaque couple aura à sa disposition pendant les six mois de leur congé en Belgique.

ne savait ni lire ni écrire et était très conservatrice, facilement choquée, toujours très propre et bien mise dans sa belle robe uniforme bleu et blanc. Elle aimait rire et se mettait facilement à danser sur la barza pour manifester sa joie. Elle qui allait toujours pieds nus trouvait que Christian et moi avions des jolis pieds, comme des pieds de femmes, parce que nos petits pieds de gamins étaient très beaux, pas abîmés par les pierres et la poussière de la route ou par le football, comme le sont les pieds de tous les hommes et même des garçons noirs de dix ans.

Dominique, lui, était un garçon (pour faire un travail plutôt féminin), jeune, déluré, parlant français, instruit, et surtout d'une autre race. Il n'était pas un type des Uélés. Bref, Nénenne et Dominique se jalousaient et se détestaient royalement. Moi, je ne comprenais pas pourquoi Dominique se moquait de Nénenne dans son dos, car il lui devait le respect et en avait très peur.

Quand nous dûmes partir pour notre congé en Belgique, en juillet 1951, il avait été convenu avec le docteur et son épouse que nous prendrions Dominique avec nous pour le conduire jusqu'à Kisantu, son pays, d'où il était parti avec les Decoster. En effet, chaque fois qu'il s'agissait de retourner en Belgique ou d'en revenir, comme papa Warnant avait très peur de l'avion, les quatre fois mes parents ont pris le bateau. Ce voyage durait un mois minimum : quinze jours sur le fleuve de Stan à Léopoldville, puis un jour de train de Léo à Matadi, et enfin quinze jours sur l'Atlantique de Matadi à Anvers. C'est lors du trajet en train que nous quittâmes Dominique, qui débarqua à Inkisi-Kisantu. Nous lui dûmes adieu, sans aucun espoir de nous revoir un jour, comme dit la chanson des adieux. Et pourtant...

C'est à Kisantu, où nous habiterons, que Nicole et moi avons débarqué douze ans plus tard, et où Franz naîtra, que je retrouverai avec une immense joie ce *n'déko ma n'gai*, mon frère, ce brave Dominique devenu père de famille (quatre enfants et bientôt cinq, je crois) et mécanicien. Tout le monde à Kisantu le connaissait et l'appelait « le Brave ». Ce mot doit être compris, non pas dans son sens français de France – courageux – mais dans son sens bien belge : brave type, gentil, honnête.

Il refusa toujours (je ne sais pourquoi) de reconnaître qu'aux Uélés il se faisait appeler Dominique Avion. Or, je suis aussi sûr de ce fait que je suis certain de mon propre nom. Il s'agit là d'une énigme que je ne pourrais expliquer que par le fait qu'il voulait sans doute oublier complètement son séjour dans les Uélés, chez ces frères ennemis. En effet, il me dira et me redira sans cesse que s'il vivait toujours, c'est parce que nous l'avions ramené chez les siens. Qu'il serait mort s'il était resté à Poko, qu'il aurait été tué durant les troubles de l'Indépendance par ces ennemis d'une autre race que sont les Bangalas de cette région. C'est ce qu'il m'a toujours dit et redit. Il y eut aussi la révolte des Mulélistes en 1964, qui tua les parents Carpentier ainsi que Jackie, sa femme et son bébé dans leur plantation à Dungu, ainsi que Tommy à Isiro; Tommy, mon autre *n'déko na ngai*.

Je veux encore souligner que ce « brave » Dominique, que j'ai eu l'occasion de fréquenter d'un peu plus près que les autres Noirs, se mettait en quatre pour nous faire plaisir à Nicole et à moi. Ainsi, il nous donna le moïse en osier dans lequel nous transportâmes Franz tout bébé, en Grèce et jusqu'en Belgique en juillet 64. J'ai d'ailleurs à cette occasion été le rencontrer jusque dans un village perdu sur la route de l'Angola, là où il n'y avait même plus de route pour ma vieille Volkswagen, et où j'ai vu un instituteur donner cours à quelques élèves dans sa classe en plein air sous un vieux manguier.

Si j'ai raconté cette histoire, c'est pour qu'on comprenne un peu mieux les affinités et les hostilités tribales entre les différentes ethnies congolaises... Rappelons-nous le génocide du Rwanda, et plus récemment encore en 2013, les troubles et les viols collectifs dans tout le nord-est du Congo, là où j'ai vécu sept ans de Poko et Watsa jusqu'à Bukavu. Rappelons-nous la situation en Ituri, Bunia, Mahagi, Nizi, Mangbwelu au centre de la région aurifère (mines de Kilo-Moto) et la découverte de traces d'hydrocarbures au lac Albert, devenu le lac Sese-Seko... De là les tensions actuelles et les massacres interethniques dans une région martyrisée parce que très convoitée.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item n° 49 •

C

HAPITRE 13

LIÈGE EN CONGÉ (51-52)

Le thier de la Chartreuse

Nous sommes en 1951. Notre congé ira de juillet 51 à janvier 52. Je calcule donc que nous sommes arrivés à Liège entre le 15 et le 20 août 1951.

On habite au thier de la Chartreuse, chez Bobonne Warnant. Un « thier » en wallon signifie une côte. Je l'ai déjà dit je sais, mais vous pourriez ne pas avoir lu ce passage ou l'avoir oublié. Cela arrive tous les jours, partout et à tout un chacun. C'est donc une route qui monte fort, jusqu'à la Chartreuse qui est l'une des deux casernes qui dominent Liège, celle-ci au sud-est, l'autre étant la Citadelle au nord-est. On avait déjà habité un peu au thier, lors du remariage de maman en novembre 1947. Mais comme alors on continuait notre école chez les frères de Herve, on a continué d'habiter à Herve.

Le mot thier se prononce comme tiers, mais s'écrit avec un H et pas de S. Ninou, ma petite sœur et filleule qui n'est pas encore née lors de ce chapitre – elle doit encore attendre jusqu'au chapitre 18 pour qu'on voie son premier sourire –, eh bien Ninou, aujourd'hui et depuis à peu près trente ans habite au Rodgy-Thier à Jupille. C'est aussi une côte. La ville de Liège, que nous allons apprendre à connaître durant ces cinq ou six mois de congé qu'il nous reste, est une vallée sur la Meuse. Et tout autour le terrain grimpe, si bien que la cité est comme enfoncée dans un trou. De quelque endroit qu'on la regarde, sur ses bords, on la voit en plongée, que l'on soit à Cointe, à Ans, à Rocourt, à la Citadelle, à Jupille, à Robermont, à la Chartreuse ou au Sart Tirman, partout on monte pour sortir de Liège. Et le thier de la Chartreuse est justement à l'est de Liège, en direction de la côte de Robermont, puis Bois-de-Breux, Beyne, Fléron, Herve, Verviers, et plus loin l'Allemagne dont j'ai parlé dans les premiers chapitres.

Pour compléter le tour des alentours, j'aimerais ici simplement mentionner deux ou trois noms de cités banlieues dans la périphérie. À l'ouest du côté de Jemeppe, il y a Seraing et Ougrée où est installée l'énorme usine de sidérurgie Cockerill-Ougrée et aussi la fameuse cristallerie du Val-Saint-Lambert. À l'est s'étend Herstal, où nous retrouvons la FN, Fabrique nationale qui produisait toutes sortes d'armes. Et en face de Herstal, sur l'autre rive de la Meuse, nous avons Jupille qui possède une grande brasserie : la Jupiler!

En tramway

Christian et moi avons été inscrits comme demi-pensionnaires au seul collège des RP jésuites de la ville, le collège St-Servais quasi à l'autre bout de la cité. Nous avons donc des cartes d'étudiants pour le transport en tramway à tarif réduit. Et comme nous habitions assez loin du collège, puisque nous devons prendre deux trams différents, nous étions demi-pensionnaires, c'est-à-dire que nous emportions notre dîner avec nous et ne voyageons que le matin et le soir. Nous étions fiers et heureux de la chose, cela nous faisait un fameux changement dans notre vie de collégiens. Pour aller au collège St-Servais, nous devions prendre deux trams. D'abord le n° 10 ou le 11 qui, descendant de Fléron et Beyne, nous prenait au pied du thier de la Chartreuse et de la côte de Robermont, au lieu-dit Cornillon juste en face d'un couvent de sœurs Carmélites. Pour rejoindre cet arrêt, nous avions 200 mètres de descente depuis le n° 7, chez Bobonne sur le thier. Le tram nous emmenait en passant devant l'église Saint-Remacle ou maman et papa Warnant s'étaient mariés en 47, traversait la Dérivation par le pont d'Amercœur, puis prenait la rue de la Liberté, passait juste à côté de la petite rue Saint-Julien que nous ne connaissions pas, mais où nous habiterons au retour du Congo en 55. Le tram sur ses rails empruntait alors la rue Fosse-aux-Raines, passait devant l'église Saint-Nicolas – où nous nous marierons en 63, Nicole et moi, mais cela je l'ignorais à ce moment-là. Le tram traversait ensuite la place de l'Yser, le pont des Arches, la rue Léopold, et arrivait enfin place Saint-Lambert. Cette dernière est située à l'emplacement de la première cathédrale de Liège, dont il reste des fondations. Aujourd'hui c'est un peu le centre de la ville, entre le fameux palais des Princes-Évêques devenu palais de justice, et les deux plus grands magasins de Liège : le Grand Bazar et le Bon Marché, qui étaient immenses et voisins.

Il y avait aussi deux théâtres à cette époque, le Gymnase et un autre dont je ne retrouve pas le nom : je pensais au Trianon qui était un théâtre de pièces en wallon, mais il semble qu'il soit au boulevard de la Sauvenière. Ce ne doit pas être non plus le Trocadéro, théâtre de revues qui est plutôt du côté du passage Lemonnier. Alors me serais-je trompé, n'y avait-il qu'un seul théâtre? De toute façon tout a été démoli en 1970... Et d'ailleurs, toute cette place Saint-Lambert a énormément changé depuis les années 70. Je me demande, pour finir à propos de cette énigme, si à côté du Gymnase, il n'y aurait pas eu soit une annonce publicitaire annonçant le Trianon, soit carrément une entrée pour accéder par l'arrière au théâtre wallon du Trianon, qui devait se trouver à côté du cinéma Crosly sur le boulevard de la Sauvenière, donc à 80 ou 100 mètres par derrière? Peu importe, après tant d'années, puisque la place a bien changé!

Mais avant qu'elle ne change complètement (travaux en sous-sol, suppression des théâtres et autres grandes modifications), nous, Christian et moi sur cette place Saint-Lambert de 1951, nous devons changer de tram. On attend le 1 venant de Herstal, ou le 4 qui fait le tour de Liège. Ah! la place Saint-Lambert avec son animation et ses vendeurs de journaux et de revues, dans la cage d'escaliers du tunnel qui menait au Grand Bazar, qui criaient *Libelle! Femme d'aujourd'hui! Le soir illustré! La Meuse!* Ce qu'on les a entendus ces *Libelle! Femmes d'aujourd'hui!* et *Pourquoi pas!* en attendant notre correspondance! Et les marchandes de fleurs et d'autres marchands ambulants qui crient, et la foule qui attend une correspondance, et les tramways qui tournent tous dans le même sens...

Nous montions dans le premier des deux numéros qui arrivait pour nous emmener pas trop loin, après le long boulevard de la Sauvenière qui fait une grande boucle en passant près de l'opéra, puis entre deux grands cinémas, le Carrefour et le Crosly juste en face, avec des affiches énormes de dix ou douze mètres de long pour vanter leur film de la semaine. Puis plus loin le bassin de natation de La Sauvenière, jusqu'à l'arrêt situé entre la rue Pont d'Avroy (qui n'a plus rien d'un pont, là où sont le Palace et le Forum, les deux plus beaux cinémas de Liège), et la rue Saint-Gilles dans laquelle sont situés le collège et sa grande chapelle, après deux ou trois cents mètres de marche.

La ville s'éveille

Liège fait souvent penser à Paris avec la Meuse, la Dérivation, l'île d'Outremeuse, tous ses ponts, la simplicité et parfois la gouaille de ses habitants... Vous vous rappelez la belle chanson de Jacques Dutronc *Paris s'éveille?* Eh bien, on pourrait chanter les mêmes éveils pour Liège. Nous aimions faire à pied cette rue Saint-Gilles très commerçante et très étroite. Le matin en particulier, on y voyait le remue-ménage, on entendait le brouhaha matinal des livreurs de bières, de lait, les gros camions arrêtés sur le trottoir, on y entendait les échos d'une ville qui s'éveille, les crieurs de rue... Dès le début, sur le trottoir gauche, à côté d'un mystérieux bureau d'orientation professionnelle où j'irai plus tard, on voyait la petite boutique de reprisage avec des « petites mains » qui travaillaient à la vitrine, un peu comme en d'autres lieux près des gares, certaines filles oisives et peu vêtues tricotent en vitrine pour aguicher le client qui a du vague à l'âme ... Mais ici, elles étaient bien vêtues, croyez-moi. Oui, je revois aussi les magasins qui relevaient leurs volets comme on ouvre les paupières, ou encore les commerçants qui nettoyaient leur trottoir à grande eau et coups de balai, les ramasseurs de poubelles, les livreurs de charbon, les brasseurs avec leurs tonneaux et leurs casiers qui faisaient un fameux bruit, les marchands de ferraille ou de tissu qui rachetaient les vieux fers ou les guenilles en criant « *Cliquotes!* » ce qui signifie guenilles. Et les marchandes de poires cuites, qui haussaient le ton en avançant leur petite charrette à bras : « *Des cutè peurs!* » ce qui signifie des poires cuites! En passant, c'est délicieux. Cela se mange froid, avec la peau que l'on peut facilement détacher. Les *cutè peurs* sont cuites dans une eau très sucrée, et ont mijoté ainsi jusqu'à ce qu'elles soient à point dans leur jus.

La ville s'éveille... pour moi qui venais de la brousse, c'était vraiment ça : d'abord des sons, des accents, des cris, des jurons, des bonjours. Les appels des marchands ambulants – « *Cutè peurs!* », « *Vîles cliquottes!* », « Vieux fers! », « Poisson frais! », « Les beaux dahlias! », « Des noix, madame? » –, les casiers des bouteilles des livreurs de brasserie avec leurs chevaux, le bruit métallique des sabots ferrés des chevaux sur les pavés sonores, le klaxon spécial des gros camions-poubelles. Ceux-là, on les entendait même depuis nos classes lorsque nous travaillions en silence. Près de la place Saint-Lambert, derrière le Grand Bazar, il y avait des marchandes de noix aux doigts noircis parce qu'elles débarrassaient les noix fraîches de leur bogue, verte à l'extérieur mais noire à l'intérieur. C'est ce jus noir des bogues qui produit le brou de noix et qui noircissait leurs pauvres doigts. Des marchands de marrons bien chauds, rôtis sur leur petit fourneau portatif et servis dans des cornets de papier. Et sur la place du marché aux fleurs, devant l'opéra, nous avions évidemment tous les chants des marchandes de fleurs et autres marchandes des quatre-saisons.

La cité ardente

Ah! oui, la joie de marcher la ville, de flâner, de humer, de découvrir un monde urbain : les arrière-cours, les bouquinistes, les ruelles, et tous les bruits, les magasins illuminés à Noël dans le froid, ou pour la Saint-Nicolas. Les endroits louches et mal famés des cinémas pour adultes aux photos aguichantes : le Midi-minuit rue Nagelmackers, le Paris rue de la Cathédrale... Et toutes les vitrines, les statues et les fontaines, et les dizaines de potales¹ à Outremeuse. Et les ponts, chacun avec sa personnalité, son style... et les quais, admirables promenades tranquilles et reposantes sous les grands arbres ombreux. Mais parfois, les quais se mettent à chanter la vie qui écume parce que des dizaines de petits commerçants sont venus planter là leur étal pour un jour..

Je pense à la Batte, véritable marché aux puces qui grouille de monde le dimanche matin; je pense aux paisibles joueurs de bouchon qui ne dérangent personne et se sont trouvé un coin tranquille pour leur passion; je pense aux rares pêcheurs, aux éternels flâneurs, aux amoureux transis qui se serrent les mains. Et les places! Et les pigeons! Et tous les passants que je suivais, dont les attitudes muettes m’interrogeaient, m’inquiétaient, me scandalisaient, me suggéraient des parcelles de vie, des romans, une poursuite, un crime, un rendez-vous... La ville, ça grouille, ça vit. Surtout pour un curieux comme moi, qui suis resté sevré de tout ce formidable théâtre réaliste pendant des années. Et la Meuse, et la Dérivation, et la vingtaine de ponts qui les enjambent... Ces témoignages que je viens de vous raconter seront encore beaucoup mieux vécus trois ans plus tard, lorsque nous habiterons définitivement à Liège à partir de 55, lorsque plus curieux encore – j’aurai dix-sept ans –, je partirai une heure ou deux prendre l’air sur les trottoirs de Liège, à la rencontre mystérieuse et silencieuse des inconnus qui s’y déplacent, qui y marchent simplement.

Liège ce n’est pas Venise, ce n’est pas Paris, quoique je trouve qu’il y a assez de ressemblance avec la capitale française : la Meuse et la Seine, une dérivation et une île, Montmartre et la Citadelle... le franc-parler de ses habitants, la langue française. C’est la cité des princes-évêques du Saint-Empire germanique. À défaut des doges ou des rois de France, nous avons nos princes-évêques. Et parmi eux, il y eut notamment Érard de Lamarck, le plus célèbre, que j’ai étudié à l’univ’ en cours d’histoire du Moyen Âge par monsieur Harsin. Avec un nom pareil, on n’est pas près de l’oublier – je parle du prince-évêque et non du prof, voyons! Un nom très peu liégeois au demeurant – je parle toujours du prince-évêque. Petite remarque, c’est cet Erard de Lamarck lui-même qui inaugura en 1507 l’église Notre-Dame-et-Sainte-Barbe qui deviendra église Saint-Nicolas, où nous nous marierons Nicole et moi, et qui servira l’ordre des Récollets.

Et si nous n’avons ni Notre-Dame de Paris, ni le Sacré-Cœur, ni Montmartre, ni l’île de la Cité, nous avons quand même notre cathédrale Saint-Paul près du Carré cher aux étudiants, et les monuments de Cointe avec la basilique et le monument aux fusillés, figés dans les hauteurs de Cointe et bien visibles depuis toutes les rues de la ville en contrebas, et le fameux Carré, la Vinâve-d’Île où flânent de nombreux étudiants. Nous n’avons pas les escaliers de la Butte, mais on a la montagne de Buren, avec ses *six cints grés*, six cents marches qui ne sont que 450 à peu près, avec des maisons situées

¹ Une potale est une petite niche murale, ouverte ou fermée, où est placée une statuette de la Vierge.

sur tout le parcours. Je plains les livreurs et les déménageurs! Nous n’avons pas l’île de la Cité, mais nous avons Outremeuse, république libre jumelée à Montmartre, justement. Mais on verra cela plus particulièrement au chapitre 18, en 1955, quand nous habiterons cette île qui est le cœur de la ville, le cœur de la cité ardente. N’anticipons pas.

Pour le moment, nous habitons chez Bobonne au thier de la Chartreuse, paroisse Saint-Remacle, là où j’assistai au mariage de ma mère, comme je dois déjà l’avoir dit.

Liège aux noms charmeurs et pittoresques : boulevard d’Avroy, rue du Mouton Blanc et rue du Pot-d’or, la gare des Guillemins, rue Puits-en-Sock, passage Lemonnier et rue Féronstrée, rue Mont-Saint-Martin, quai Mativa. Et nos monuments : « *Asse veyou l’torè*¹ sur les Terrasses », demande-ton innocemment, pour savoir si vous y avez vu l’homme tout nu qui le dompte. Et la Vierge de Delcour, et Charlemagne *qui boûte si plout* (il sent s’il pleut, parce que sur son cheval il a la main étendue), et Nanesse la botteresse, qui tient fièrement Tchanchès, la marionnette ô combien vivante de notre Outremeuse. Tchanchès, c’est notre Gavroche libertaire, l’esprit frondeur épris de liberté. Ses histoires et ses batailles avec Charlemagne ont fait rêver tous les petits Liégeois. Enfin, nous avons l’admirable palais des Princes-Évêques sur la place Saint-Lambert et le Perron, symbole des franchises et libertés acquises au Moyen Âge, érigé devant l’Hôtel de Ville où nous nous marierons en 63, Nicole et moi. Liège, c’est la Cité ardente, une ville libre et belle avec ses quais, la Meuse et ses fiers habitants, parfois frondeurs, mais toujours plaisants. Tiens! savais-tu, Anagnosophile qui me lis, qu’à Liège personne ne s’étonnera de voir un badaud monter dans un tramway ou un autobus et s’adresser au wattman conducteur comme s’il l’avait toujours connu, lui parler de sa femme, sa carrière ou sa santé et de voir l’autre lui répondre sans gêne et en riant... C’est un peu ça aussi l’esprit liégeois, une manière bon enfant de vivre et de parler avec tout le monde, mais avec respect et honnêteté.

Dentisterie et barbarie

Ce n’est un secret pour personne que Christian et moi n’avions pas la dentition la plus parfaite qui soit. Lui avait les incisives supérieures assez régulières mais qui venaient assez bien en avant; chez moi ces deux incisives étaient plutôt plantées de biais. Bref, il ne nous ferait pas de tort de nous asseoir sur le fauteuil d’un bon dentiste, et il fallait profiter de ce long congé de sept mois pour le faire. Un rendez-vous fut pris avec un spécialiste de la rue Louvrex.

Ah! ce dentiste. Il trouvait que Christian avait la lèvre trop molle et qu’il devait faire un effort pour renforcer musculairement cette lèvre supérieure qui aiderait l’appareil qu’il lui mit pour ramener les dents à une plus juste place. Mais Christian n’aimera ni son appareil ni le dentiste, et ne mettra quasi pas cet appareil qui le gênait.

Je vais maintenant vous expliquer comment ce fameux dentiste a opéré pour me remettre la devanture en état. À cette époque, on n’avait pas la technique des petites plaques cimentées sur chaque dent, comme tous les jeunes ont aujourd’hui à treize ou quatorze ans – et parfois quarante, hein

¹ As-tu vu le taureau?

Yves? —, mais mon dentiste avait « la » formule. Écoutez ça, ou plutôt lisez-la ici, cette formule, car je ne suis pas capable de vous la dire, mon appareil me gêne trop! Il s'agissait de m'introduire deux demi-palais dans la bouche, séparés par une tringle qu'il vissait tous les quinze jours pour les écarter, et ainsi élargir les deux côtés de ma mâchoire supérieure afin que mes dents retrouvent une place un peu plus large et donc ne se chevauchent plus. L'idée était excellente, mais imaginez, 1) la douleur de pareille thérapie, surtout le premier jour après qu'il eût vissé. Je n'en dormais pas! 2) l'aisance avec laquelle, on « pa'le » : « che tis pa'ler, émett'e des pa'oles. Me comp'enez-fous? », et 3) la facilité pour manger... ça, c'était proprement intolérable à cause de la vis qui séparait les deux demi-palais. Cette barre gênait même la langue. Alors voyez-vous la nourriture se balader dans la bouche avec cette passerelle, en plus des deux demi-palais qu'elle relie et écarte? Si bien que ces séances ne me servirent à rien. L'appareil était plus souvent dans ma poche que dans ma bouche. Et le frein qu'il me coupa me fut coupé pour rien! Car il me coupa le frein, c'est-à-dire le muscle nerveux (aponévrose) qui retient la lèvre supérieure. Il prétendait, ce tordu, que ma lèvre exerçait trop de traction sur mes dents et que c'était pour cela que mes dents inclinaient vers l'avant! Où vont-ils les chercher? Et je ne m'étendrai pas plus longtemps sur la puanteur de l'opération, car pendant qu'il me cautérisait avec un fer rougi à la flamme, après avoir coupé, non seulement je voyais la fumée qui me passait devant les yeux qui n'étaient pas endormis, eux, mais je sentais aussi l'odeur de cochon brûlé qui s'en dégageait, car mes narines non plus n'avaient pas été gelées; je ne m'étendrai pas davantage sur la douleur cuisante que je ressentis lorsque les chairs endolories se réveillèrent. Triste, triste souvenir... Quand je pense à l'argent que toutes ces séances ont dû coûter...

Collège St-Servais et orientation

Le Collège St-Servais avait une bonne réputation et de nombreux élèves. Toutes les classes étaient triplées ou quadruplées. Il faisait parfois bien froid dans les classes, pas assez pour mettre nos gros manteaux d'hiver, mais pour avoir de la difficulté à écrire avec nos doigts engourdis de froid. Nous avions encore de gros poêles au milieu de la classe. Christian et moi étions tous deux en cinquième, mais lui était en cinquième primaire. J'étais en cinquième latine, chez le père Dussard, assez sévère, merci!

Je vous ai retracé le chemin que nous prenions avec nos grosses mallettes et nos manteaux d'hiver. C'est qu'il fallait partir tôt dans le froid du matin pour arriver à temps à la messe quotidienne au collège. Je vous ai parlé aussi des bruits de la rue : camions de vidange au klaxon si étrange, les « *Cutè peurs!* », les « Vieux fers! », les rémouleurs... et les autres chansons matinales perçues de notre classe dans l'air frais et ensoleillé du matin, car la rue Saint-Gilles était une des plus commerçantes et étroites de la ville.

En récréation je retrouvais naturellement mon petit frère, car nous ne connaissions personne au début. Nous restions souvent près du père Bourgois, surveillant, qui était aussi mon prof de géographie. Les autres jouaient un jeu bizarre de balle au mur, avec des petites balles de pelote basque. D'autres jouaient au foot dans la grande cour toute en briques avec un gros ballon de caoutchouc. Cela nous

paraissait contraire à toutes les règles : le foot, comme à Bukavu, se joue avec un ballon de cuir et sur un terrain de terre et de pelouse! Mais ici on est en pleine ville et en Belgique. Ce n'est pas Costermansville.

Il y avait aussi nos dîners. Christian, t'en rappelles-tu? Nous dégustions des tartines avec des barres de chocolat Jacques pour collectionner les images (motos, bateaux, avions), En fait c'était surtout moi qui collectionnais. Nous avions cinq francs pour nous acheter une petite orangeade, ou plutôt une citronnade. Elles étaient vendues par casier à tous les dîneurs. Je pense qu'il n'y avait même pas de cafétéria. Nous mangions ainsi debout dans une des deux grandes cours de récréation. Pas de cafétéria! Assez incroyable pour un si vieux et réputé collège de pères jésuites où, par ailleurs, il y avait une vieille piscine dans un grand jardin, piscine jamais utilisée, aux contours vermoulus et moussus.

Nous disposions aussi dans ce grand collège d'une magnifique salle de spectacle, qui servait aussi pour les ciné-clubs — c'est là que je vis *Hamlet* joué par les rhétoriciens —, et évidemment la grande chapelle, qui disposait d'une porte d'entrée séparée sur la rue Saint-Gilles pour permettre au public de la ville de venir assister aux offices religieux, comme une paroisse qu'elle n'était pas.

Mon titulaire en 5^e latine s'appelait le père Dussard. Il était extrêmement rigoureux. On avait des terribles leçons en français et en latin, avec interro tous les matins! Parmi les élèves que je retrouverai en rhéto, je me souviens de quelques noms : Alex Jacquemin, André Bernard, André Chabot, Jacques Delarge, Daniel Pollet, Alfred Vannesse, et — mais j'en suis moins sûr — Paul Delchef, Edmond Falise, Dominique Streel... Et deux dont je me souviens, mais qui ne seront plus dans le train, en rhéto : un certain Nadeau et Lardinois, le blond chouchou du prof.

Je vous ai déjà aussi parlé de l'orientation scolaire, rue Saint-Gilles, mais nous n'étions que passés devant la façade austère sans y entrer. Eh bien nous y sommes allés pour quelques tests sans grand intérêt, avec la classe. Mais nous avons surtout eu l'occasion d'y retourner, sur requête et réservation de notre papa, pour y passer une batterie de tests un samedi matin. Quand je dis « nous », c'est toujours de Christian et moi qu'il s'agit. Nos deux petites sœurs, Marie-Ange et Josiane étaient encore très bien dans le cocon familial et n'avaient quant à elles, et à leur âge, nul besoin d'orientation plus précise pour le moment. Quand je vous dis que notre second papa avait toujours manifesté de l'intérêt pour notre éducation et qu'il se préoccupait de nous conseiller, vous avez ici un exemple éloquent de ce souci constant.

Nous voilà donc dans ces étranges locaux. On nous y fait passer une batterie de tests physiques (habileté des mains, du regard, et même un examen médical) et intellectuels (répondre à des questions, écrire ce qui nous vient à l'esprit concernant une centaine de sujets, le test de Rorschach avec les fameuses taches d'encre, l'échelle de Binet-Simon et autres semblables. Puis à la fin de la matinée, le directeur nous reçoit avec papa et fait son petit commentaire.

Me concernant, je ferai à leur suite quatre observations. D'abord, on est bien prévenu que cette orientation professionnelle est plus une désorientation qu'une orientation à proprement parler. Je m'explique : jamais ils ne recommandent ou conseillent une profession ou même une orientation. Ils se contentent éventuellement de déconseiller telle ou telle orientation. Et c'est ce qu'il firent à mon

égard, lorsqu'ils déclarèrent que j'avais une intelligence supérieure (ce n'est pas moi qui le dis, je me contente de le répéter), je pouvais donc envisager des études supérieures, mais n'ayant guère de mémoire, ils me déconseillaient les études de droit. Côté math par contre, j'étais plutôt bon, toutes les portes m'étaient ouvertes... Vous savez, ou vous saurez, que j'ai entrepris des études de droit et que j'y ai eu beaucoup de difficulté. Ils avaient donc raison! Ce sont mes trois fils qui relèveront le défi des mathématiques. Vous allez me demander, Anagnosophile, pourquoi j'ai voulu faire le droit en 56. La réponse est très simple : pour pouvoir aller dans l'administration coloniale. J'en parlerai au chapitre 18 et vous comprendrez. Mais ils avaient raison. Ils me déconseillèrent aussi des métiers comme tailleur, couturier et tout ce qui touche à la manipulation des tissus ou la palpation, parce qu'ils avaient décelé que je pouvais transpirer légèrement de la paume des mains. Hein! Qui aurait pensé à ça? Le troisième point concerne mes yeux (non pas le glaucome, pas encore, mais le daltonisme). Eh oui, je suis daltonien, comme paraît-il un homme sur sept. Je dis bien un homme, car cette étrange maladie nous est transmise par les femmes, qui elles n'en sont que très rarement atteintes, comme pour l'hémophilie. Alors je ne pourrais jamais, disaient-ils, être accepté comme pilote ou simplement chauffeur de taxi. Il faut vous dire que j'ignorais jusque-là que j'étais daltonien. Il y a toutes sortes de daltonismes, selon les couleurs et le degré. Moi c'était peu, mais cela suffisait pour me barrer définitivement certains métiers où on ne manquerait pas de me faire passer le test du cahier. On nous présente un petit cahier avec des tas de petits ronds aux couleurs pastel sur les pages et on vous demande ce que vous voyez. Il ouvre une page, je dis : « En cherchant bien je vois un 6 ». Papa Warnant, à qui le directeur présente le cahier, voyait A. Il se dit « Je suis daltonien ». Mais non, ce n'était pas lui, c'était bien moi! Mais ce n'est pas plus grave que cela, et rassurez-vous je ne me suis jamais disputé avec personne sous prétexte que j'aurais vu des couleurs différentes. Non, jamais. C'est bien pour dire.

Le dernier point est plus du ressort de ma mémoire qu'autre chose. En faisant ses commentaires, concernant mon écriture cette fois (nous voilà en graphologie), le directeur a dit que parfois j'aimais être original. « Ainsi, dit-il, André fait le jambage du dessous du F minuscule à l'envers. » Effectivement, je trouvais beau, à l'époque, d'écrire F un peu comme un S ou un 8 allongés. J'explique. Je faisais le jambage du dessus comme il faut, comme on fait un L, puis arrivé tout en bas de mon F minuscule, au lieu de revenir par la droite comme il se doit, je revenais par la gauche. Et alors, me demandai-je, qu'est ce que ça peut bien lui faire et en quoi cela interfère-t-il sur mon caractère? Que va-t-il nous raconter? Mais... dring, driiing... C'est le téléphone de son bureau qui sonne à ce moment-là. « Vous permettez », dit-il. Il répond longuement, assez longuement pour oublier complètement mon F minuscule. Et nous sommes sortis de là sans jamais savoir l'importance ou la déraison de cette écriture du F. Je suis sûr que papa et Christian avaient aussi complètement perdu le fil et oublié cette histoire du F. Mais moi, cela me taraudait. Jamais plus je n'ai osé écrire le F contrairement aux bons usages, et sans ce coup de téléphone providentiel, il est bien possible que j'aurais tout à fait oublié ce foutu F. C'est un vrai coup de téléFone, ça, madame!

Voyages à Herve, Zézette et Rollmops

Durant ce congé de cinq mois en Belgique¹, nous avons eu de fréquents voyages chez nos grands-parents, et chez tante Marthe et oncle Lucien, à Herve. On aimait revoir nos grands-parents, nos cousins et cousines Hock et Renard, mais aussi les anciens amis de la rue perdus de vue pendant un peu plus de trois ans.

C'est à Herve, alors qu'il y avait une fête en Bolette avec des carrousels, que j'ai eu un premier choc au cœur : le fameux vert paradis des amours enfantines, bis. Il s'agissait de Zézette²; la chrysalide un peu vantarde et fofolle était devenue un bien joli papillon. En 1951, elle avait treize ans. Qu'elle était belle! Mais elle ne pensait plus du tout à moi. Elle avait même un compagnon attiré, un certain Guillaume, que j'avais connu dans ma classe. Il était plus grand que moi, mais je me souvenais encore qu'il ne connaissait pas ses tables de multiplication. Quand j'avais quitté Herve en 1947, en quatrième année, le maître se fâchait sur lui car il ignorait combien faisaient 7 x 8. Il faut dire que ce sept fois huit était une des multiplications les plus difficiles. Qu'est-ce que Zézette pouvait bien lui trouver? Cela m'a fait un coup au cœur, mais ce fut très vite oublié.

Nos grands-parents avaient récupéré leur maison de la place Albert, qu'ils avaient prêtée à maman en 1946, vous vous rappelez? Je ne voyais plus guère mes anciens copains, mais c'est quand même à Herve, avec Jeannot et devant chez lui rue du Collège, qu'eut lieu l'épisode des petits cyclistes. C'étaient de simples jouets de carton et de ferraille qui avançaient seuls, avec un système de ressort qui en vibrant les faisait se déplacer. Il en avait deux et m'en prêtait un. Nous les actionnions pour les faire progresser. Il s'agissait donc d'une course. Et durant la course il avait baptisé le sien Rollmops et criait pour l'encourager. Ce nom donné au jouet et son enthousiasme m'avaient impressionné... Bref, c'est de cet épisode du cycliste nommé Rollmops par Jeannot que je me suis souvenu, comme ça par hasard à Bukavu quelques mois plus tard, pour donner un surnom à Rollmops en février ou mars 52³.

Enfin, nous sommes toujours à Herve le lendemain de la foire. Lorsque les forains ont démonté leurs tréteaux, j'ai fait la trouvaille de l'année : un billet de vingt francs, sur le pavé sous et derrière les tréteaux des manèges qu'on démontait. Pendant deux ou trois semaines, j'ai marché les yeux rivés au sol, persuadé que tout le monde perdait son argent en Belgique et qu'il suffisait de se pencher pour le ramasser. Je venais de la brousse... Cela me fait penser à une des blagues de Colpaert – un grand ami dont je vous parlerai en suffisance au chapitre 20 – sur les Écossais ou les Siciliens. On leur avait tellement vanté la richesse de la Belgique : « Ah! tu verras, Emiliano (ou John), la Belgique est très riche. Tu trouves les billets de mille francs par terre, il te suffit de te pencher pour les ramasser! ». Voilà qu'un de ces étrangers paresseux arrive à Bruxelles à la gare du Midi. Il descend du train et voit au sol un beau billet de mille francs. Il se penche pour le ramasser, puis s'arrête, se redresse et dit : « Oh! et puis non, je commencerai à travailler demain! »

¹ Sept au total, mais il faut décompter à peu près deux mois de voyage aller-retour, à moins que le voyage sur le fleuve ne soit pas à décompter, alors ce serait six mois effectifs en Belgique.

² C'était notre voisine, la sœur de Popol Dresse. J'ai parlé d'elle aux chapitres 2 et 4 sur Herve.

³ Je renvoie le cher lecteur aux chapitres 15 et 16.

Belle américaine, premiers plastiques et premier train électrique

C’est à cette époque que nous avons une belle Buick verte, achetée en commun avec le docteur Decoster de Poko¹. Nos parents et eux s’entendaient très bien et comme leurs congés se succédaient – six mois eux, puis six mois nous – ils ont convenu d’acheter en commun une belle américaine. Cela restait une voiture d’occasion, mais belle et spacieuse, et silencieuse, et confortable. Que nous étions fiers de nous promener dans cet engin très luxueux! Elle était verte et avait sur les ailes trois ronds en aluminium ou en nickel.

Les premiers plastiques que j’ai connus étaient des rideaux de cuisine chez tante Zette, qui habitait rue Frédéric Nyst, tout près du grand dépôt de tramways. Ils sentaient fortement – je parle des rideaux, pas des tramways, eux ils étaient un peu bruyants, mais ne sentaient rien. Donc, je reprends, les rideaux sentaient le plastique et avaient une consistance un peu gominée. Ils n’étaient pas très beaux, mais avaient un gros avantage, c’est qu’ils se lavaient et s’essuyaient très facilement. Et au fond, ils ne se salissaient pas tellement. Là, il me semble que nous étions encore en 1947, mais peu importe. Le plastique commençait à se retrouver un peu partout,

Notre premier vrai train électrique (je parle du jouet) date de cette époque bénie. Te rappelles-tu, mon frère, ce matin de la Saint-Nicolas 1951? Hei! depuis deux ou trois semaines, nous avons léché les vitrines, nous nous étions promenés émerveillés dans ce monde magique et illuminé des jouets du Grand Bazar, puis nous avons passé notre commande! Sans être trop précis, on espérait un beau train électrique. On a décoré un beau sapin. C’était sans doute la première fois que je remarquais la beauté des boules de verre si fragiles, multicolores, et aux formes admirables comme de gros cristaux de neige. C’était aussi le début des bougies électriques en plastique, qui étaient reliées en guirlandes et qui, dès qu’elles étaient un peu chaudes, faisaient comme un petit bouillon et laissaient monter de petites bulles à l’intérieur de leur tube. Elles étaient plus jolies et beaucoup moins dangereuses que les vraies bougies plantées dans des supports qu’il fallaitagrafer aux branches du sapin.

On l’a eu notre train électrique, simple mais fonctionnel. Ah! le plaisir de déballer puis d’installer un train électrique reçu à la Saint-Nicolas. Il y avait des rails pour faire un beau huit, un passage à niveau (ça, je n’en suis pas très sûr), la loco, le tender et trois wagons. Oui, monsieur! Et la petite boîte de commande électrique pour le faire aller plus vite ou en marche arrière... On a même reçu des rails supplémentaires, plus tard. On a beaucoup joué avec, puis on est retournés en Afrique avec ce précieux cadeau et heureusement, il y avait le courant électrique à Watsa!

Nos mirlitons (qui s’appellent aussi flûtiaux ou même flûteaux) et nos ocarinas datent, je pense, de cette époque... Mais cette année 1952, tante Zette nous a donné à chacun un magnifique harmonica (musique à bouche). Puis plus tard, j’en ai racheté un chromatique, avec deux séries de notes... Difficile. Je n’ai jamais bien su en jouer, sauf quelques rengaines que je joue encore par oreille et, je

¹ Monsieur et madame Decoster, nos voisins à Poko qui avaient le petit boy, Dominique, que nous sommes allés reconduire à Kisantu. Lui était médecin et avait une moustache, elle était très sympathique. Ils avaient un petit garçon de l’âge de Marie-Ange.

dirais par, mémoire localisatrice : *Étoile des neiges* ou *C’est toi, ma petite folie*, sans compter les *Au clair de la lune*...

Carrefour, Crosly, Palace

Côté cinéma à Liège, au Carrefour, il y aura un film, *L’oiseau de Paradis*, qui me marquera beaucoup. C’est l’histoire d’une très belle jeune Hawaïenne Kalua, interprétée par Debra Paget, qui à la fin de film dut être sacrifiée en étant jetée dans le cratère d’un volcan en éruption pour apaiser la colère des dieux... Que de larmes, et quelle beauté ils avaient sacrifiée! C’était un film américain de 1951 avec Louis Jourdan et Jeff Chandler. Cette actrice jouera souvent des rôles de belle exotique, notamment dans *La flèche brisée*, *Les dix commandements* et *Le tigre du Bengale*. Une autre fois nous avons été voir au Palace je ne sais plus quel film avec Bobo, ma grand-mère maternelle qui était sourde, car au Palace ils disposaient de certains fauteuils avec appareils pour malentendants, mais elle n’a guère pu entendre et pas compris grand-chose. Il y eut surtout le film *Mon amie Flicka* tiré de la trilogie de Mary O’Hara, et dont je lirai les trois romans un peu plus tard à Bukavu : *Mon amie Flicka*, *Le fils de Flicka* et *L’herbe verte du Wyoming*. Histoire magnifiquement aventureuse de Ken, un gamin du Wyoming, et de la pouliche Flicka que son père lui a donnée. Le nom Flicka vient de la traduction du hongrois parlé par un palefrenier et signifie, je crois, petite fille ou amie. Puis il y aura le fils de Flicka (là, je raconte le roman) qui s’appellera Thunderhead, c’est-à-dire Cumulus, car il était tout blanc. Dans le troisième tome, *L’herbe verte du Wyoming*, on parle de Carrey, une jeune et belle amie pour Ken! Hem... les amours adolescentes.

Au début du boulevard de La Sauvenière, lorsqu’on passait en tram pour aller ou revenir du collège, il y avait deux grands cinémas qui se faisaient face, les cinémas Carrefour et le Crosly juste en face. Ils rivalisaient dans le gigantisme des affiches donnant sur la place de l’Opéra et le début du boulevard de la Sauvenière. Le tram passait entre ces deux immenses panneaux qui faisaient bien 15 mètres de long sur cinq de haut. Ils étaient plantés au-dessus des deux grandes entrées des cinémas en question. C’était surtout le cinéma Carrefour qui avait les plus beaux films. Je voyais cela du tram, tous les vendredis matin. Et au retour du jeudi soir, je voyais aussi les préparatifs pour les nouvelles grandes affiches. Ainsi le fameux film *Les mines du roi Salomon* de 1950, avec Deborah Kerr et Steward Granger. Images d’un exotisme époustouflant, et la fameuse chevelure rousse de la belle Deborah qui se les coupe un matin durant leur longue marche dans la jungle à la recherche de son frère, parce qu’elle a trop de difficulté à les peigner et qu’elle souffre à cause des mouchettes...

Ah! cette Déborah Kerr. Elle m’aura fait rêver. C’est elle qui échange un baiser passionné avec Burt Lancaster dans le film *Tant qu’il y aura des hommes*, en maillot sur la plage à Honolulu, juste avant le bombardement japonais en 1941...

Je me demande deux choses à propos des femmes. Premièrement, sont-elles conscientes du trouble que leur beauté, leur séduction peuvent exercer sur un garçon de douze ou quinze ans normalement constitué? Et deuxièmement, elles, lorsqu’elles ont douze ou quinze ans, éprouvent-elles les mêmes troubles à l’égard des hommes et des garçons?

Oui, quand j’allais ou revenais du collège en tramway, en 1951-1952, j’aimais être le vendredi parce qu’au boulevard de la Sauvenière on pouvait admirer les nouvelles affiches des cinémas Crosly et Carrefour qui se faisaient face. Le Crosly était à côté du journal *La Meuse* et du théâtre Le Trianon. Ces affiches sur leurs toits étaient tellement grandes qu’on les voyait aisément du tram qui s’arrêtait juste devant. Je revois encore les affiches colorées des *Mines du roi Salomon*, d’*Annie, la reine du cirque*, et les films de Jerry Lewis et Dean Martin... À Paris, lors de notre tour de noces en 1963, il y aura aussi d’immenses affiches sur les Champs-Élysées, notamment *Lawrence d’Arabie*, que nous avons été voir, et *Angélique, marquise des anges*. Je m’en souviens!

Une émission télévisée m’a rappelé ces affiches en présentant un faiseur d’affiches semblables, un certain Aleb, en Syrie en 1996. C’est vrai que dans ces pays musulmans, ils aiment les grands panneaux. Il y en avait aussi au Caire, lorsque nous y sommes allés en 1992. Au chapitre 18, je reparlerai un peu du pouvoir de ces affiches et des photos aux devantures des cinémas de Liège.

De cette époque, en pleine adolescence, datent sans doute mes premiers rêves animés par de belles actrices de cinéma. J’avais treize ans et nous passions et repassions tous les jours en tramway pour aller à l’école par le boulevard de la Sauvenière, où les grandes affiches du Carrefour et du Crosly adressaient aux badauds plus de 30 mètres carrés de couleurs, de séduction et d’invitation. Je sais que je l’ai déjà dit deux fois, mais je fais comme le tramway : je passe et repasse, je vous le dis et vous le répète, chers lecteurs, pour que vous reteniez bien la leçon et le pouvoir attractif de ces énormes images.

Cinéma de rêve et cinéma pour rêver

Le cinéma fut pour moi l’occasion de rêves et d’exaltation particulière à propos de deux grands sujets : les aventures et la femme dans tout son mystère et toute son attirance. On me permettra, dans mes réminiscences, de déborder largement du cadre étroit des six mois de ce chapitre. Ce qui suit englobe toutes les années de mon enfance, de mon adolescence et de ma prime jeunesse.

Côté aventures, je me souviens en particulier des films suivants, dont les premiers remontent au temps de Herve et des débuts de Cost :

- *J’avais cinq fils* : Film de guerre américain, exaltant la famille des Sullivan.
- *Le voleur de Bagdad* : En couleurs et avec Sabu.
- *Tarzan* : Avec Johnny Weissmuller. Ce qu’ils m’ont fait rêver! J’en étais tant imprégné déjà à Herve, que lorsque vint le temps de partir au Congo j’étais convaincu que j’allais grimper dans les arbres, y construire une cabane avec un poignard à la ceinture et vivre au milieu des singes (les membres de ma famille, je l’espère, ne verront pas dans cette affirmation la moindre allusion).
- *Les mines du roi Salomon* : Film américain de 1950, vu au Carrefour.
- *L’oiseau de paradis* : Un film qui m’a fait rêver parce qu’une belle Hawaïenne y avait été sacrifiée et a dû se lancer à l’intérieur du cratère d’un volcan. Exotisme et romantisme sont ici conjugués à

outrance. Film américain en couleurs de Delmer Daves, 1951, avec Louis Jourdan, Jeff Chandler et surtout la très belle Debra Paget qui a ému ma jeune adolescence.

- *Pinocchio, Blanche-Neige et les sept nains, Cendrillon, Alice au pays des merveilles* et autres Disney : Je me souviens particulièrement des deux souris Gus et Jack de *Cendrillon* que Claude Jaumin, à Bukavu, avait l’art d’imiter et de nous faire aimer.
- *Mon amie Flicka* : Film américain de 1943, tendre histoire d’un gamin et de son cheval, en couleurs s’il vous plaît, comme tous les précédents nommés sauf *J’avais cinq fils* (The Sullivan) et les Tarzan.
- Les Charlot, les Zorro et autre Ivanhoé, Archer vert ou Chose d’un autre monde...

Côté femmes, je me souviens tout particulièrement des belles actrices qui m’ont fait rêver :

- June Duprez, la belle princesse du *Voleur de Bagdad* (1940 et en couleurs!)
- Maureen O’Hara, la Jane des Tarzan
- Dans *Ivanhoé*, il y avait deux très belles actrices : Joan Fontaine, la blonde Rowena, mais c’était surtout la noire Rebecca, Elizabeth Taylor si belle et si sauvage, dont les charmes nous faisaient rêver.
- La belle Debra Paget, *Oiseau de Paradis*, qui se sacrifie à la fin du film en se jetant dans la gueule du cratère en flammes
- *Annie, la reine du cirque* (50), interprétée par la blonde Betty Hutton pétillante à souhait. J’ai longtemps été amoureux de ses blonds cheveux et de son rire incendiaire. C’était un film de 1950 (en anglais *Annie, get your gun*) de George Sidney. Une jeune femme mal fagotée relève le défi d’un tireur d’élite dans un cirque. Elle parvient à le battre et insensiblement se fera de plus en plus belle, pour inévitablement tomber amoureuse du beau champion. C’est un peu la même aventure que dans *My fair lady* Je revois encore la grande affiche au cinéma Le Carrefour, boulevard de La Sauvenière, lorsque nous passions en tramway tous les jours.
- Olivia de Havilland, dans *L’héritière* (49), si belle, si triste et si douce.
- Deborah Kerr, belle aventurière dans *Les mines du roi Salomon* en 1950. C’est aussi elle qui jouait l’infirmière dans *Tant qu’il y aura des hommes* avec Burt Lancaster, et la fameuse scène du baiser quand ils chavirent sur la plage et que les vagues d’Hawaï viennent caresser leurs folles étreintes...

On peut dire de cette prime époque que mes héroïnes préférées avaient deux caractéristiques : elles étaient souvent dans des films en couleur et aussi des films exotiques, qui m’attiraient dans leurs pays lointains. Plus tard, il y en aura bien d’autres, évidemment :

- Marina Vlady, jeune blonde platinée et rebondie du film français de 1954, *Avant le déluge*.
- Ester Williams, la belle naïade américaine que nous verrons dans plusieurs de ses beaux films en couleurs, à Watsa en 52, 53.

- La petite June Allyson, blonde également, femme délurée et souriante de James Stewart dans *The Glen Miller story*. On l'avait aussi vue dans *Les quatre filles du Dr March* avec ses sœurs Elizabeth Taylor et Janet Leigh.
- Claire Bloom, douce et maladive Terry de *Limelight* en 52, à côté de Chaplin.
- Françoise Arnoul dans *Le fruit défendu*, aux côtés de Fernandel en 1952, mon premier film « Enfants non admis », vu à l'hôtel Cox à Irumu en 53 ou 54.
- Gina Lollobrigida des *Les belles de nuit* en 52, avec Gerard Philipe, puis dans *Pain, amour et fantaisie* suivi de *Pain, amour et jalousie* avec de Sicca, en 53 et 54. Dans *Les belles de nuit*, il y avait aussi Martine Carol qu'il ne faudrait quand même pas oublier.
- Betsy Blair, douce institutrice timide, aux côtés d'Ernest Borgnine dans *Marty* en 55.
- Jane Russel, explosive dans *French Line* en 55.
- Maria Schell (ah! ses yeux), dans *Le Dernier pont* en 54. Quelle douceur, quel sourire, quelle beauté! Elle joua aussi dans *Gervaise*, tiré du roman de Zola.
- Anna Magnani, dans *La Rose tatouée* (55), aux côtés de Burt Lancaster.
- Vivien Leigh, la fameuse Scarlett aux yeux pétillants dans *Autant en emporte le vent*.
- Les deux Soviétiques, Isolda Ouzvikaïa, belle tireuse Mariutka qui tuera son *Quarante-et-unième* en 56, et Tatiana Samailova, la douce Veronika de *Quand passent les cigognes*, en 58.
- Nathalie Wood de *West Side Story* en 61, et de *La fureur de vivre*.
- Haya Harareet, la belle Esther de *Ben-Hur* en 59
- Julie Christie, la très belle Lara du *Docteur Jivago* en 65. Et dans *Loin de la foule déchaînée...* mais là, je m'aperçois que je ne suis déjà plus tout tout jeune. Ne rêvons plus, réveillons-nous. Nicole s'en vient.

Petits bonbons en tous genres

Connaissez-vous les rouleaux colorés des Life Savers? Quand j'étais jeune, on dégustait ces petits bonbons acidulés de couleurs différentes et sous forme de petits disques, comme des petits pneus. Ils étaient vendus en rouleaux d'une quinzaine de pastilles. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que ces pastilles existent encore en 1997! Il y avait aussi les « hosties » avec de la poudre sure à l'intérieur. Elles étaient également de couleurs pastel différentes et se présentaient comme deux soucoupes superposées. À l'intérieur de la partie bombée se trouvait la délicieuse poudre acidulée que nous laissions fondre sur notre langue. Et les pastilles Valda, ces petits bonbons verts au menthol, excellentes pour la gorge, aujourd'hui encore vendues dans toute bonne pharmacie, dans des boîtes métalliques pas toujours faciles à ouvrir. Et puis il y avait mes préférées : les toutes petites pastilles noires à la réglisse, vendues également dans des petites boîtes avec un trou pour les recevoir dans la paume de la main. J'ai vu à peu près les mêmes, vendues en France depuis des générations : ils appellent cela des « cachous » de la maison Lajaunie à Toulouse, vendus dans des petites boîtes jaunes.

Nous appelions cela tout à fait autrement : des cyphoïdes. Mais je ne sais pas exactement comment cela s'écrit. Au collège de Cost-Bukavu, on disait : « Veux-tu une cyph (ou une sif...) »¹.

Enfin, les petites Chiclets vendues dans des petites boîtes de carton jaune, à raison de deux Chiclets par boîte. Nous étions étonnés, au collège et ailleurs, qu'il y eût sur un des deux rabats de carton un numéro de 1 à 10. Quarante ans plus tard, je viens de constater que les bonnes traditions ne se perdent pas : il y a toujours des numéros sur un rabat de ces boîtes en carton, mais cette fois le numéro est plus élevé : 189, 204... Et je ne sais toujours pas à quoi servent ces numéros. Le mystère continue! Je dirais même plus : le mystère des chiffres chiclétiques s'épaissit.

Mariage de mon cousin Franz avec Gaby, et leur voyage de noces

Nous sommes donc fin 51 ou début 52, et de tous mes 28 cousins et cousines Hock (nous sommes bien 29 en me comptant, et 30 si on rajoute Nicole Renier), seuls Roger Hock avec Lili, et Monique Lejeune avec Adolphe Piron sont déjà mariés depuis à peu près deux ans. Et voici que mon grand cousin Franz, fiancé depuis longtemps à Gaby Sougnez, a enfin décidé de se marier avec sa belle. Le mariage a lieu à Herve, puisqu'elle est Hervienne et lui aussi d'ailleurs. Nous sommes invités et les Renard aussi. Alors papa, maman, tante Évelyne (sœur aînée de tante Marthe, la mère du marié) et oncle François conviennent que nous passerions d'abord par Jemeppe (ou Hollogne) pour prendre l'apéro, car nous n'avions pas été invités à la cérémonie du mariage, je pense. Notre voiture, la grosse Buick partant de Liège, a donc fait un énorme détour avant de rejoindre Herve. Peu importe, je nous revois encore là-bas, chez tante Évelyne à Jemeppe et les deux oncles du marié, papa Warnant et François Renard se mettent à picoler à la santé des jeunes mariés qui s'unissaient à une trentaine de kilomètres de là. Bref, il a fallu un certain temps pour qu'on parvienne à les décider à lever le pied (après avoir levé le coude) et nous voilà partis pour Herve. Mais ils étaient joyeux les deux oncles, déjà bien éméchés. À Herve, ils ont continué à trinquer pour le bonheur des jeunes époux, et il n'était vraiment plus possible que ni l'un ni l'autre conduise sa voiture pour le retour, qui à Jemeppe, qui à Liège. Il n'en était pas question. Mais si oncle François et tante Évelyne pouvaient découcher et aller dormir le soir chez les sœurs d'oncle François, habitantes de Herve, soit même chez mémère et grand-papa, Jean Warnant, lui, refusait catégoriquement de déloger. Il prétendait, dans sa joyeuse ivresse, qu'il n'avait presque pas bu et était bien capable de nous conduire jusqu'au thier de la Chartreuse, où Bobonne gardait nos deux petites sœurs Marie-Ange et Josiane. Pour Christian et moi, nous pouvions facilement être logés chez tante Marthe ou chez mémère, mais lui et maman, non! Il y avait là un certain problème et même un problème certain. J'assistais aux conversations de papa et oncle Lucien, qui essayait par tous les moyens d'obtenir les clés de sa voiture que l'autre refusait de lui donner. Alors oncle Lucien a usé d'un subterfuge. Il a fait savoir à papa qu'il comptait sur la voiture de papa pour aller conduire les jeunes époux à l'hôtel, et les rechercher le lendemain pour les conduire aux Guillemins où ils devaient prendre le train... ou je ne sais quelle histoire tricotée dans les mêmes pieux mensonges. Papa, que les vapeurs du vin rendaient vraiment moins méfiant et surtout moins lucide

¹ Voir le tout dernier paragraphe du chapitre 16

qu'à l'ordinaire, n'y a vu que du feu et a consenti à lui laisser les clés. Donc Jean Warnant n'a pas conduit sa belle Buick vert foncé. Mais ne me demandez pas où ils ont passé la nuit, je ne peux vous le dire. À l'hôtel, peut-être. Un des deux ou trois hôtels de la ville, là où il avait déjà logé quelques nuits en 1947, avant de transférer subrepticement sa valise au 6, place Albert pour y rejoindre sa belle fiancée (cela me fait un drôle d'effet de parler ainsi de ma maman). C'est vraiment la seule fois où j'ai vu papa Warnant réellement enivré.

Pour faire suite à ce joyeux mariage, tu dois savoir, aimable lecteur, que – sous les conseils de papa Warnant d'ailleurs – Franz Hock, le jeune marié qui avait échoué en première candi de médecine, désirait aller en Afrique comme agent sanitaire. Il avait fait un stage de quelques semaines pour cela. Leur départ pour le Congo se faisait peu après leur mariage. Je pense même que c'était leur tour de noces, sur un beau grand paquebot de la Compagnie maritime belge partant d'Anvers. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que nos tourtereaux, pas trop riches, partageaient deux grandes cabines de quatre couchettes avec trois autres couples. Non pas deux couples dans une chambre et deux dans l'autre. À cette époque, la morale et la bienséance avaient encore droit de cité. Surtout qu'un des trois autres couples ne voulait absolument pas entendre parler d'une autre combinaison possible. Alors les quatre hommes d'un bord et les quatre épouses de l'autre bord! Mais, m'a raconté Franz, quand on est jeune marié, on a certains désirs bien légitimes à satisfaire à deux. Et comme le voyage durait quinze longues journées... Ne pas pouvoir apprécier le roulis et le tangage qui nous bercent quand on est deux dans la même couchette, c'est frustrant! Alors, m'a-t-il dit, on convenait de pouvoir occuper une des deux chambres durant une sieste pour un seul couple à la fois... et le tour était joué. Tu parles d'une croisière!

Deux filles, deux sourires

Sur cette émouvante histoire en pleine mer, je convie le lecteur à nous rejoindre sur notre bateau à nous pour notre retour de Belgique vers le Congo en février 1952. Et pour ce faire, il faudra encore une fois traverser l'océan du nord au sud, sur le même *Copacabana* qui nous amena en Belgique sept mois plus tôt.

Le sous-titre ci-dessus pourrait vous faire croire que je vais vous parler de mes deux petites sœurs qui grandissaient en âge et en sagesse (?), de ces deux sourires qui illuminaient notre famille. Eh bien, pour une fois vous serez déçus, car je dois vous entretenir de deux autres filles un peu plus âgées que mes petites sœurs, de ces filles qui sans le savoir et sans le vouloir attirent inévitablement le regard des garçons de mon âge (VPAE, suite).

Sur le bateau, il y avait une fille assez jolie, aux longs cheveux bouclés très foncés. Elle devait avoir mon âge. Elle s'appelait Marie-Claude, je crois. Un soir alors que nous jouions sur le pont, avec des adultes assis tranquillement sur des transatlantiques, j'ai eu un gage, et un homme un peu moqueur avait trouvé le gage idéal pour moi : j'ai dû embrasser cette fille que je ne connaissais guère et qui jouait avec nous. Quelle gêne, quelle honte et en même temps quelle euphorie pour ce petit geste de rien du tout, au fond (VPAE)...

Cette fille avait une légère coquetterie dans un œil. Elle voyageait avec sa grand-mère et allait sans doute rejoindre ses parents je ne sais où. Or dans le train qui conduisait la plupart des passagers depuis Matadi, où nous avons débarqué du bateau, jusqu'à Léopoldville, cette fille a vécu un petit malheur. En effet, je ne sais pourquoi, à une des gares du voyage, peut-être est-ce Inkisi où je viendrai vivre plusieurs années plus tard, ou Madimba chef-lieu du territoire d'Inkisi-Kisantu, là où la naissance de Franz sera inscrite au registre d'état civil, ou encore Thysville, Kimpese ou Kasangulu... toujours est-il que la grand-mère est sortie du train pour se détendre ou acheter quelques cacahuètes, et le train est reparti sans elle. Panique à bord : la fille, j'hésite à dire Marie-Claude car je ne suis plus très certain de son prénom (quant à son nom, l'ai-je jamais su?), la fille donc se met à pleurer à chaudes larmes... Jean Warnant et d'autres ont fait intervenir téléphone ou télégraphe, toujours est-il que la grand-maman s'est retrouvée dans le train à la station suivante. Je me souviens encore que pendant qu'il s'affairait à remédier à la situation, mon père m'avait dit, et cela m'avait paru étonnant de sa part et avait confirmé la gravité de la situation : « Ne la laisse pas seule, parle-lui, distrais-la, occupe-toi d'elle, on va arranger ça ». Pour qu'il me dise de m'occuper ainsi de cette fille dont il ne m'avait jamais parlé, il fallait que la situation lui parût suffisamment grave pour déroger à son silence concernant cette fille...

Et puis les mois ont passé, et par le plus grand des hasards, à Costermansville au collège, j'ai revu cette fille un an ou deux après, oui, oui! Par le plus grand des hasards, alors que je servais la messe pour le public. Elle était là au milieu du public et je la vois arriver au banc de communion avec les autres. Or, un des deux acolytes qui servaient la messe devait toujours accompagner le prêtre avec un plateau à tenir sous le cou des communicants, au cas où l'hostie tomberait par mégarde avant d'avoir été reçue directement dans la bouche et avalée. C'était ainsi à cette époque où on ne pouvait pas toucher à l'hostie. Nous avions l'habitude de toucher légèrement le cou des filles qui venaient à communion, pour manifester notre intérêt, leur signifier qu'on les avait vues et remarquées, un peu comme un clin d'œil, mais dans le cou. Donc j'arrive, je la vois et je tenais le plateau sous son cou pour la communion... Mais là, sous le coup, j'ai tellement été estomaqué de la retrouver ici comme ça, sans crier gare, que j'ai à peine osé frôler son délicieux petit cou avec mon plateau. Il est certain qu'elle m'avait vu et reconnu. Mais elle est retournée à sa chaise, moi à l'autel et on ne s'est pas adressé le moindre mot, ni le moindre regard... Ah! quel silence, support de tant de souvenirs, de pensées... Un bel exemple de communication non verbale avec cette fille que j'avais embrassée, ne l'oublions pas, et dont la détresse d'un jour m'avait été confiée, quand même!

Plus tard, il y aura aussi au collège une autre rencontre semblable et silencieuse avec une autre fille que j'aurai connue à Watsa : Nicole Lebrun. Je vous renvoie au prochain chapitre sur Watsa. Mais sachez que je la reverrai, tout à fait par hasard un dimanche matin avec sa sœur Huguette, en coup de vent, près du local scout alors que je préparais un jeu de piste pour les scouts de ma patrouille. On s'était bien connus à Watsa avec Christian et d'autres jeunes pendant quelques mois, j'avais organisé des jeux et on avait passé un bel été 1953¹. Puis nous avons quitté Watsa pour Irumu et on les avait

¹ Voir plus loin au chapitre 14

perdues de vue. Et soudain, là entre les cuisines et le local scout, elles sont toutes deux passées en vitesse, alors qu’ elles étaient assises à l’arrière d’une camionnette. Elles m’ont vu, je les ai vues. On s’est reconnus, une fraction de seconde, mais elles étaient déjà trop loin. On s’est sans doute fait un petit signe, puis fini, plus rien, disparues... Je sais qu’elles étaient au couvent, mais moi je n’habitais plus Watsa. On ne s’est jamais plus revus.

C’est sur ces deux romances inachevées (et même pas commencées) que je te convie, Anagnosophile, au chapitre suivant, non pas à Cost-Bukavu, mais à Watsa.

À bientôt... *sayonara, arrivederci, good-bye*, au revoir... et *m’botè na yo!*



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 14, 37, 44, 49 et 50 •

CHAPITRE 14

WATSA
(52-54)

Rappel : divisions administratives et immatriculations

En arrivant à Léopoldville (ou à Stan, après avoir remonté le fleuve), papa reçut sa nouvelle affectation. Ce n’était ni le district de Stan, ni les Uélés, mais bien l’Ituri cette fois. Et plus précisément à Watsa, l’un des deux chefs-lieux des mines d’or de Kilo-Moto.

Un petit rappel est nécessaire : le Congo, grand comme 82 fois la Belgique, était divisé en six provinces. En fait, c’est 77 fois la superficie de la métropole. Le 82 que j’ai cité de mémoire devait compter le Ruanda-Urundi, ex-colonie allemande dont la Belgique a obtenu le mandat après la guerre de 14-18. Je viens de vérifier dans un dictionnaire : eh bien non, ni le Rwanda, ni le Burundi n’atteignent la superficie de la Belgique, mais l’égalisent presque. Donc, Congo + Ruanda + Urundi = 79 fois la Belgique. Où ai-je été chercher le 82? Belle question, mais je n’ai pas de réponse. Mais peut-être, j’y pense, ne faut-il pas compter les cantons d’Eupen et Malmedy qui revinrent en Belgique en 1919, et donc le pourcentage daterait de cette époque lointaine, lorsque Léopold II céda le Congo à la Belgique sans Eupen et Malmedy, et sans le Ruanda ni l’Urundi. Si vous ne comprenez pas ce calcul historico-mathématico-géo-politique, ce n’est pas plus grave qu’une varicelle ou une coqueluche et vous pouvez hardiment continuer à me lire...

Revenons à nos divisions administratives. Donc six provinces : la province de Léopoldville, au sud-ouest, elle-même subdivisée en quatre districts; la province de l’Équateur au nord-ouest, divisée en trois districts; la province Orientale (Stanleyville) au nord-est – c’est celle-ci qui nous concerne–, subdivisée en trois districts; la province du Kasai, au centre, subdivisée en trois districts; le Kivu à l’est, subdivisé en deux districts à cette époque-là; et la province du Katanga, au sud-est, divisée en quatre districts. Ce qui fait dix-neuf districts, eux-mêmes subdivisés en une centaine de territoires. Ceci sans compter le Ruanda et l’Urundi. Jean Warnant était administrateur de territoire; il était en quelque sorte le responsable administratif d’un territoire grand comme la Belgique¹.

En général, un agent territorial restait affecté à la même province pendant toute sa carrière, ce qui lui permettait de mieux connaître la langue, les us et coutumes et les gens de la région où il travaillait. Jean Warnant fut toujours affecté à la P.O., province de Stan où on parlait le lingala. D’abord avant 1948, et donc avant son mariage, dans le district de l’Uélé à l’extrême nord du Congo, puis un peu dans le district de Stanleyville, à Basoko, où nous restâmes de mai 1948 à novembre 1949. Ensuite

¹ Revoir et comparer avec le début du chapitre 9, L’Afrique

nous allâmes à Poko dans l’Uélé, d’octobre 48 à juillet 51. Retour en Europe pour le congé de sept mois. Puis retour dans le district de l’Ituri à l’extrême nord-est du Congo, d’abord dans le territoire de Watsa, de janvier 52 au début 54, puis, quand il fut nommé commissaire de district adjoint, nous sommes allés à Irumu quelques mois, le temps de changer le siège administratif du territoire et du district d’Irumu à Bunia, ce qu’il fit fin 54. Mes parents ont définitivement quitté Bunia et le Congo en janvier ou février 1955, alors que Christian et moi terminions notre année à Bukavu jusqu’en juillet. Nous avons passé les trois semaines de vacances de Pâques chez tante Zette à Stanleyville, et chez oncle Robert et tante Mi à la plantation de Kisanga, près de la Bima, territoire de Poko. Je vous ai parlé de ce séjour au chapitre 12 sur Poko.

Immatriculations successives

Je viens de retrouver mon attestation d’immatriculation (carte d’identité au Congo belge) pour ce second terme. J’y lis les dates de mes diverses domiciliations :

- 13 février 52 : Matadi, puis Christian et moi irons directement terminer le deuxième trimestre au collège, jusqu’à Pâques.
- 21 avril 52 : Watsa
- 13 mai 54 : Irumu
- 10 juin 54 : Bunia, mais nous avons encore habité Irumu pendant une partie des grandes vacances.
- 4 janvier 55 : Bukavu. Cela correspond au départ de mes parents vers la Belgique, et donc Christian et moi serons domiciliés au collège pour les deux derniers trimestres scolaires.
- 16 juillet 55 : Date de départ prévu pour la Belgique... mais ici la date ne doit pas correspondre exactement à la réalité, car je lis sur trois télégrammes que j’avais envoyés du collège à mes parents pour leur annoncer la date de notre retour :

- Télégrammes Belradio depuis Bukavu (Nya-Lukemba = colline du collège) vers Liège
- 1) 17 juin 55, adressé au thier de la Chartreuse : *Arrivons mercredi* [le 20 juillet 55] *19 h Avertir papa – André*
 - 2) 13 juillet 55, adressé rue Saint-Julien : *Arrivons dix-huit 19 h – André Christian*
 - 3) 14 juillet 55, adressé rue Saint-Julien : *Retard quarante-huit heures – André*

Alors cela semble bien signifier que nous sommes bien arrivés le 20 juillet à Bruxelles, mais comme nous avons fait un *stop over* de deux jours au Liban, nous sommes sans doute partis vers le 18 de Bukavu vers Usumbura (changement d’avion, on prend un Sobelair), Stan, Juba, Khartoum, Beyrouth (arrêt de deux nuits et deux jours, visite de Baalbeck), Vienne et Bruxelles.

Joli poste et maisons meublées

Oui, Watsa était un poste magnifique : grandes avenues calmes, très ombragées, reposantes. De belles villas dans de grands jardins. Apparence de luxe, de netteté, de propreté, de calme, de repos,

de sérénité... Watsa est, je l’ai dit, très joli. C’est un poste avec cent ou deux cents Blancs que l’on pourrait répartir en quatre quartiers ou quatre secteurs : le premier quartier (ou secteur) en arrivant est constitué par les résidences des administrateurs et agents de l’État (médecin, agronome...), ainsi que les bureaux du territoire, les services de PTT et autres bureaux, deux courts de tennis face à notre demeure et un hôpital sans doute. Toutes ces maisons étaient, comme toujours et partout où nous avons emménagé, de beaux bungalows complètement meublés. Les résidences des agents des mines (ingénieurs, directeurs, techniciens), et les bâtisses des bureaux, du *guest house* (centre récréatif), piscine, cinéma, etc. formaient le second secteur. Venaient ensuite les missions, écoles et hôpital et, quatrième secteur, le centre commercial avec les maisons des commerçants essentiellement grecs (je pense). Au fond, à part les mines, les trois autres secteurs sont toujours les mêmes qu’on retrouve dans les autres postes. Mais ici le quartier des mines (je parle toujours des résidences, bureaux et parties récréatives) constituait la plus grande partie du poste de Watsa. C’est là qu’il y avait le plus de personnes, et c’est la société des mines d’or de KM qui constituait le principal moteur de la vie sociale. Les mines proprement dites, avec extraction du minerai, étaient à l’extérieur du poste, évidemment. Très joli poste en vérité, mais nous restions essentiellement du côté de l’administration. Il y avait comme une barrière entre les deux communautés. Pour les Congolais, il y avait un grand « belge », c’est-à-dire un grand village de plusieurs milliers d’habitants avec service d’eau, rues, maisons de briques, comme dans la plupart des cités indigènes importantes. Pour terminer cette revue rapide, je vous dirai encore que si, à mon estimation, il pouvait y avoir vingt ou trente mille Congolais dans le « belge », c’est-à-dire la cité de Watsa, je dirais que du côté des Blancs, femmes et enfants compris, nous pouvions être 40 ou 50 au secteur administratif, peut-être une vingtaine chez les sœurs et les pères dominicains de la mission, une centaine du côté commercial, et le plus gros contingent devait être constitué par une centaine de personnes attachées au secteur des mines.

Durant tous ces déménagements, nous avons habité cinq postes mais sept maisons, une à Basoko, deux à Poko, deux à Watsa, une à Irumu et enfin une à Bunia.

Nos maisons, construites par l’administration coloniale, étaient toutes meublées également par l’État. Ces meubles étaient fabriqués dans la menuiserie du territoire et sentaient bon le bois fraîchement travaillé. Les fauteuils étaient souvent faits avec une surface d’osier (le *kelekele* très souple) et les tables et bureaux ne manquaient pas de grandeur. Évidemment, nous devions compléter les fenêtres, lits et fauteuils par des rideaux, des matelas, des moustiquaires et des coussins que l’on trouvait facilement à cette époque, mais guère de bonne qualité. Ce que maman en a cousu des coussins et des toiles moustiquaires! Je me rappelle aussi que, comme il était assez lourd, papa voulait un bon matelas et nous avons ramené un Beka de Belgique. Je le vois encore bien emballé et plié en deux, mais très reconnaissable, suspendu à une grue à Anvers, alors qu’on transbordait les malles et effets personnels des passagers sur le bateau qui nous ramena : le *Copacabana* (le même que sept mois plus tôt dans l’autre sens).

Le district de l'Ituri couvre l'extrême nord-est du Congo-Zaïre. Fait essentiellement des richesses des mines d'or de Kilo (Kilomine et Nizi) et Moto (Watsa, Moto), ce district est à côté des Uélés avec Poko, où nous étions au terme précédent. Je vous rappelle par la même occasion qu'on appelait un « terme » la durée normale de trois ans dans la colonie pour un agent de l'État. En Ituri, nos parents habiteront successivement à Watsa (deux ans, d'avril 52 au début 54), puis Irumu (six ou sept mois), puis Bunia (cinq ou six mois jusqu'en janvier 55). Watsa reste, dans mon souvenir, la plus belle étape parmi nos différents séjours au Congo. Le climat y est très sain, le poste est beau, coquet, joli même, ombragé, souriant, très agréable. Nous nous sommes fait beaucoup d'amis là-bas. Watsa, dans mes souvenirs, c'est aussi les vacances de mes 14 et 15 ans. C'est vraiment là que j'ai vécu les plus beaux moments, la fin de mon enfance.

En Ituri à cette époque, une société belge appelée Kilo-Moto gérait l'extraction de l'or de ces fameuses mines d'or de Kilo-Moto, ainsi nommées car elles s'étendaient principalement entre Kilomines et Moto, sur une vaste superficie qui englobait deux ou même trois territoires sur plusieurs centaines de kilomètres. Il y avait dans toute cette région plusieurs filons aurifères. Les mines de Moto correspondaient au territoire de Watsa.

Couples amis

Nous avons bien connu quelques couples amis à Watsa. Tous sauf un appartenaient à l'administration coloniale. D'abord, M. et Mme Urbain. Lui était plutôt petit, nerveux, très sociable, elle était toute blonde, bouclée, jeune et la figure ronde d'une très jolie poupée (oui, à 14 ou 15 ans je trouvais que c'était une très belle femme). Lui avait les deux incisives centrales fortement proéminentes. Ce n'était pas très beau mais à cette époque, rarissimes étaient ceux qui pouvaient se faire redresser la devanture... surtout en Afrique. Ils sont très sympas tous les deux et assez jeunes encore. On reverra M. et Mme Urbain en 1960 lors du retour en catastrophe de plusieurs milliers de coloniaux belges à l'aéroport de Bruxelles-Zaventem, après les émeutes lors de l'Indépendance. Il s'était sauvé avec un bras dans le plâtre – avait-il vraiment un bras cassé ou était-ce de la frime pour rentrer plus facilement? C'est mon papa Jean Warnant qui m'a mis cette idée en tête. Moi, naïf à 22 ans, je n'aurais jamais pensé cela.

Mais revenons à Watsa. Quand il avait un verre dans le nez, monsieur Urbain aimait raconter comment à vingt ans il avait été condamné à mort par les Allemands, durant la guerre. Cela l'a marqué très fort, évidemment, et l'esprit délié par l'alcool, il se laissait aller aux confidences. Et je me mets à sa place : un jeune homme, qui fait sans doute de la résistance pour son pays en guerre, voit soudain son nom sur une affiche avisant la population qu'il est condamné à mort... Cela doit impressionner! À Watsa, c'était lui le chef de poste, et cette fonction semblait l'occuper beaucoup. Un jour, je faisais du vélo (mon vélo noir, reçu à Poko) et j'apprenais à rouler sans tenir mon guidon. Sur ces grandes allées où quasi jamais ne passait le moindre véhicule, je faisais facilement 500 mètres et allais tourner, toujours sans tenir mon guidon, devant le bureau du territoire. Et là, je vis monsieur Urbain qui sortant du bureau m'a vu faire l'acrobate. Il m'a dit, l'air courroucé, que c'était dangereux, de ne plus

recommencer cette conduite interdite. Je l'ai si bien refait que je pouvais facilement faire un kilomètre sans me tenir, monter, descendre, tourner... Ce n'est pas difficile, il suffit d'un peu d'équilibre et d'un bon vélo. J'allais depuis le territoire jusque loin dans le deuxième quartier avec les résidences des agents des mines, maisons plus vieilles, plus bourgeoises et plus fleuries que les nôtres.

Une autre fois, un petit boy des mines avait été envoyé par le responsable des loisirs chez tous les Blancs, avec l'annonce du film qui serait projeté le dimanche soir et une page blanche sur laquelle toutes les personnes auprès de qui le boy se présentait devaient signer (pour contrôle). Ce jour-là, donc, alors qu'on annonçait un beau film¹, j'ai vu monsieur Urbain tellement occupé qu'il a appelé le boy, a signé le papier sans même lire l'annonce du film, disant en maugréant : « Je n'ai même pas le temps de le lire, mais je m'en fous! ».

Madame Urbain était également très sociable et extravertie, elle aimait particulièrement les jeux de société. Avec moi qui aimais également beaucoup les jeux de table, lorsque nous trouvions un ou deux partenaires comme Christian ou madame Thoreau, nous ne manquions pas de jouer surtout au Monopoly. Et un jour nous eûmes une dispute mémorable à propos de ce jeu. Elle avait la passion des jeux, comme moi, on s'est donc disputés, comme deux enfants. Moi, je l'étais encore, elle pas. Mais j'étais gêné de m'être disputé avec une « madame ». Ah! la passion du jeu.

Cela me faisait tout drôle car j'avais déjà trouvé étrange qu'une adulte aime jouer avec nous, mais qu'en plus elle se dispute comme une fillette de notre âge... Je n'aimais pas perdre, mais elle non plus! Maman, auprès de laquelle j'étais parti me réfugier – car cette fois-là, je crois bien que j'avais quitté la table –, m'expliqua qu'elle était assez bouillonnante et très passionnée par le jeu et que je devais pardonner ces sautes d'humeur. On se réconcilia vite... en jouant sans doute au Monopoly! Lorsqu'on les a connus, ils n'avaient pas d'enfants, mais sans doute en désiraient-ils.

Il y aura aussi monsieur et madame Suain, un peu plus âgés. Lui sera l'assistant de papa, pendant quelques mois seulement. Puis ils s'en iront, car lui sera nommé administrateur de territoire. C'est lui qui avait commencé les pourparlers relatifs à l'école primaire publique pour jeunes enfants blancs. Et papa continuera les démarches jusqu'à l'inauguration.

Nous connaissons encore les Turlot (voir plus loin dans ce chapitre). Monsieur Turlot travaillait dans les mines d'or de KM. Christian et moi côtoierons aussi une dizaine de jeunes appartenant aux familles des agents des mines, notamment les deux filles Lebrun, Nicole et Huguette, très dégourdies, qui viendront nous trouver en juillet 53 pour nous demander de faire partie de leur bande²...

Il y avait aussi monsieur et madame Thoreau. Lui était un jeune administrateur docteur en droit. Lui et elle étaient très jeunes et très calmes, très sympathiques. Elle était plutôt grande, il était plutôt petit. Ils venaient de se marier à Watsa peu avant notre arrivée. Arrivé seul, il a fait de la brousse quelques mois, puis la fiancée est venue le rejoindre et ils se sont unis à Watsa. Je pense qu'avec ma tante Milou

¹ *Était-ce Le grand Caruso avec Mario Lanza ou La fille de Neptune ou Le bal des Sirènes avec la belle Esther Williams – on en a vu plusieurs à Watsa, de ces films avec ballets nautiques et la belle naïade en maillot de bain!*

² *Voir la fin du chapitre précédent et plus loin.*

et oncle Jacques, cela fait deux couples que j'ai bien connus et qui se sont mariés en Afrique, à peu près dans les mêmes conditions à quinze ans d'intervalle. En fin 1936 ou début 1937, ma future tante Milou (je dis future, car je n'étais pas encore né) a quitté sa famille et Fléron à 19 ans pour aller en bateau rejoindre son fiancé Jacques Bougnet, qu'elle avait appris à connaître et à aimer en Belgique. Ils se sont mariés à Buta début 37. Et la belle Bernadette a fait la même chose au début de 1952 : grand voyage en bateau pour rejoindre et épouser son beau et gentil Vincent. Faut le faire, quand même! Et ces deux unions furent très prolifiques (sept et six enfants) et fondées sur un bel amour indéfectible. Je dis bravo!

Maman aimait beaucoup Vincent et Bernadette Thoreau. À leur propos, voici un agréable retour de manivelle après plus d'un demi-siècle, qui nous prouve encore une fois que le monde est bien petit.

Un jour, en 2005, ma sœur Josiane nous écrit de Beyne en Belgique, où elle réside juste en face de la maison où Nicole est née. Avoue, Anagnosophile, que déjà cette coïncidence, il faut se la faire! Eh bien Josiane nous écrit par courriel, à nous qui sommes au Canada depuis des années et des années, que sa fille Anne, la dernière de ses enfants « fréquentait » un certain garçon qui était... le petit-fils de monsieur et madame Thoreau que nous avons connus à Watsa. Josiane, qui n'avait qu'un an à cette époque, me demandait si je m'en souvenais. Or, je m'en souvenais si bien que je sortis une vieille photo, la scannai et la lui envoyai. Sur cette vieille photo noir et blanc prise dans notre jardin à Watsa, on voit papa et maman, monsieur et madame Thoreau, Marie-Ange et Josiane toutes petites encore. Elle me donna leur adresse de courriel et je m'empressai de leur écrire. Vincent et Bernadette Thoreau nous ont répondu. On s'est re-liés, si je puis m'exprimer ainsi, et en octobre 2006, nous avons eu l'occasion d'aller les rencontrer dans leur bel appartement sis à Embourg, près de Liège. Nous y sommes allés avec Josiane dont ils se souvenaient mieux que de moi. Monsieur Thoreau a écrit un beau gros livre autobiographique à compte d'auteur, dont il m'a donné gentiment le dernier exemplaire qui lui restait. Je me suis mis à lire ce gros bouquin intitulé *Une vie au XX^e siècle* que j'ai vraiment apprécié et qui m'en a beaucoup appris. C'est ainsi que j'ai pu connaître les qualités d'un homme sérieux, réfléchi, fiable, un peu introverti, éduqué dans une grande foi chrétienne par un père professeur universitaire et au sein d'une famille unie. C'est ainsi aussi que j'ai appris qu'il s'était marié à Watsa et qu'il ne fut pas longtemps agent territorial, puisque sitôt après Watsa et un an ou deux de brousse, le couple rejoignit Léopoldville et les bureaux de la magistrature de la colonie.

Mais pour en revenir au monde qui est si petit... j'ai aussi appris par ces mémoires que de retour en Belgique, vers 1961, Vincent Thoreau avait trouvé une place à Cockerill-Ougrée près de Liège, et qu'il y a assez bien connu et remplacé un homme, Claude F. que j'avais bien connu vers 56-60 à Outremeuse, car il y était notre chef d'unité scout. Que le monde est petit! Plus tard, lorsque nous serons déménagés de Liège, Outremeuse, à Bois-de-Breux, Grivegnée, les Thoreau viendront en 1963 aux funérailles de Jean Warnant. J'y étais aussi, mais ne me souvenais pas d'eux.

Un Christ en béton

Le « belge », c'est-à-dire la cité indigène, était comme toujours en retrait près du chef-lieu de territoire. Il pouvait facilement y avoir vingt à trente mille habitants, pour lesquels l'administration faisait un gros effort en constructions, canalisations et égouts. Il y a eu aussi le *public-adress*, un système de radio avec fils et haut-parleurs pour diffuser de la musique, et faire une sorte de petite radio locale les soirées et dimanches pour tous ces gens qui n'avaient pas la possibilité de s'acheter un tourne-disque ou un poste de radio. Idée très bonne, mais veux, veux pas, tu es obligé de l'entendre, car cela diffusait assez fort merci, sur des haut-parleurs haut perchés (haut sans S, car deux adverbes) sur des gros poteaux, comme des réverbères (avec le bruit, il n'était pas question de dire : tu rêves, Herbert, mais plutôt : écoute, Herbert!). J'imagine celui qui était malade ou qui ne voulait pas entendre cette musique... Heureusement, cela ne fonctionnait qu'à certaines heures, en soirée et le dimanche je crois. À l'entrée du « belge », papa a fait faire par monsieur Turlot un immense Christ en béton, style du Christ rédempteur du Corcovado de Rio, mais en plus modeste quand même, deux ou trois mètres d'envergure et trois ou quatre mètres de haut. Un énorme Christ, tout en béton, sculpté à la main et planté à l'entrée du « belge ». C'était beau. Je vois encore les mains du sculpteur y travailler, pleines de ciment liquide, tel un Léonard de Vinci de l'ère coloniale. C'était un véritable artiste, ce monsieur Turlot, un homme très simple, mais aux nombreux talents. C'est lui qui avait découvert le gisement et les premiers filons de ce qui deviendrait les mines d'or de Moto. Et son épouse Charlette, d'origine française, peignait très bien les natures mortes. C'étaient vraiment des frère et sœur pour papa et maman, car ils étaient la simplicité même. Ils ont eu un fils sur le tard. Madame Turlot, qui était une personne assez forte, avait conservé son bel accent français, de jolies manières précieuses et elle aimait beaucoup rire.

Un dominicain scout et évangéliste

À la mission se trouvaient les pères dominicains, notamment le père Louis Bruyneel, avec lequel on sympathisera. Il viendra souvent chez nous, à Watsa d'abord et puis quelques fois à Liège aussi, lorsque nous serons rentrés en Belgique. C'est même lui qui a écrit le texte que nous avons fait imprimer sur nos images souvenirs de communion solennelle. Pour moi, c'était un texte qui rassemblait les devises des louveteaux, scouts-éclaireurs et routiers. Car il savait que j'étais scout, et lui l'avait été aussi. Si le lecteur un tant soit peu éveillé s'interroge sur l'exactitude des dates – communion en 1950 et image en 1952 –, qu'il ne s'étonne pas. Effectivement, ces images sont venues deux ans trop tard. C'est parce qu'on en a fait faire pour Christian, qui a d'ailleurs fait sa confirmation et sa communion solennelle à Watsa¹. C'est pour cette raison que, m'estimant lésé de n'en avoir point eu, j'ai reçu ces images très belles, aux dessins modernes, avec du retard. J'aurai donc fait en trois étapes cette fameuse communion solennelle et confirmation que d'habitude on fait en une fois : Herve, la confirmation en 47; Cost, la communion solennelle en 50, et enfin Watsa en 52, les images-souvenirs.

¹ Te rappelles-tu, mon frère, de notre première cigarette?

Si, père spicace comme tu peux l’être, Anagnosophile, tu te demandes comment donc le père Louis sut-il qu’André était scout, sois aussi comme le mycologue qui reconnaît les champignons à leur chapeau et tu comprendras. Je portais toujours mon chapeau à large bord et à quatre bosses, qui remplaçait agréablement le casque colonial au port suranné.

C’est ce père Louis (Bruyneel) qui faisait les petits sermons en français pour les Belges qui assistaient à la messe de neuf heures, comme chaque dimanche. En fait, il donnait une explication de l’évangile, en plus du sermon traditionnel en lingala. Eh bien, une fois, il s’est tourné vers nous qui avions des places devant dans l’église, et constatant le petit nombre que nous étions a déclaré : « Jésus avait l’habitude de faire un discours à ceux qui le suivaient, mais comme ce dimanche il n’y a pas assez de monde qui s’est rendu à son invitation, il n’y aura pas de sermon »! Et clac! Il était comme ça, le père Louis Bruyneel. Nous le reverrons, je l’ai dit, à Outremeuse en Belgique dans les années 55-60. Il viendra quelquefois de Bruxelles nous y rendre visite. Je me souviens qu’une fois il me fit faire la fameuse dictée de Mérimée, et plus tard il sera très heureux de me rappeler le beau poème de Joachim du Bellay *Heureux qui comme Ulysse*, lorsque je lui apprendrai en 63 que Nicole et moi nous allions nous marier et partir à Kisantu dans un collège public. Il estimait qu’il fallait aller de préférence dans les écoles de l’État plutôt que dans les écoles privées. Lorsque Jean Warnant mourra en 63, il s’arrangera pour aller rencontrer le directeur de la compagnie Assubel pour nous obtenir une fameuse faveur¹.

La planche à termites

À Watsa, on avait une grande et large planche qui traînait derrière la maison. Elle nous servait à nourrir nos poules, qui en Afrique traînaient facilement partout dans la parcelle. Suivies de leurs poussins, elles grattaient partout avec leurs pattes, qu’elles ont plutôt pointues et onguleuses, pour dénicher mille granules et mille insectes. Mais la nuit, nous les faisons rentrer dans le poulailler, là où on hébergera l’éléphanteau (voir plus loin). Eh bien, pour en revenir à cette planche nourricière, il y a tellement de termites en Afrique qu’une journée leur suffit pour s’attaquer à une planche. Alors chaque jour, quand on retournait la planche, des centaines de termites s’offraient (c’est un grand mot) en nourriture pour la basse-cour de chez Warnant... Les poules s’en délectaient les babines! Ont-elles vraiment des babines? Toujours est-il qu’elles attendaient ce grand moment du « retournage » avec avidité. Évidemment, la planche qui nourrissait les termites diminuait chaque jour d’une infime épaisseur, mais suffisamment pour que, en un mois, la planche fût réduite à sa plus simple expression et qu’il n’y eût plus de planche à retourner. Il faudra repasser! Non, non, pas de planche à repasser, c’est trop petit et trop précieux. C’était une nourriture facile, très saine et pas chère. Combien nous coûtait la nourriture de nos poules? Une grosse planche par mois!

Ah! la belle prisonnière

Comme à tous les postes (chefs-lieux de territoire) où nous avons habité, des prisonniers travaillaient pour entretenir notre grand jardin, hommes et femmes. Ils étaient tous, à travers le Congo, habillés de la même façon, sans doute pour être facilement repérables : les hommes avaient un *capitula* (un short) et une chemise à manches courtes faits de grosse toile de couleur bleue; les femmes se drapaient dans un large pagne qui enveloppait le corps comme un cylindre et se refermait au-dessus de la poitrine. C’était un rectangle de tissu de plus ou moins un mètre trente de haut et un mètre soixante de large, fait dans la même toile grossière de coton bleu azur. Faciles à faire, ces robes-là : sans ceinture, sans cordon, sans boutons, sans rien : un simple rectangle. Les uns et les autres allaient pieds nus à leurs travaux communautaires, sous la surveillance d’un policier. Et je me souviens notamment d’une jeune prisonnière que j’appellerai la statue d’ébène. Elle avait peut-être vingt ans, une prisonnière qui se dévoilait devant nous, en toute innocence, comme le faisaient d’ailleurs assez régulièrement les autres femmes habillées de pagnes aux couleurs vives, lorsqu’elles sentaient que le nœud qui retenait le pagne se relâchait. Formes plantureuses à faire rêver...

Cela se passait à l’arrière de la maison, près de la cuisine, exactement là où on retournait la planche à termites. Les femmes congolaises portaient généralement un pagne, simple grand carré de toile bariolée de couleurs et motifs multiples qui drapait le corps à la manière d’une robe fuseau en passant sous les aisselles et au-dessus des seins, où il se croisait et était retenu par un pli, comme un pagne indonésien... Souvent le pli se relâchait, et les femmes devaient donc reprendre les pans du pagne, les remonter légèrement sous les aisselles, les réajuster et les refermer. Mais pour ce faire, elles devaient fatalement rouvrir avec les bras les deux côtés du pagne plus ou moins largement – et souvent c’était plus que moins –, et ainsi dévoiler le secret de leurs formes. Cela permettait aux petits curieux que nous étions de nous faire une idée assez exacte des formes arrondies de l’anatomie de la gent féminine. Et certaines de ces représentantes étaient particulièrement sculpturales, telle cette jeune beauté prisonnière qui offrait impudemment à nos regards la plénitude de ses rondeurs, et éveillait nos désirs latents. Elle devait certainement être consciente de l’effet dévastateur que ses formes épanouies et rebondies de Vénus d’ébène provoquaient sur nos adolescences en émoi, car elle s’arrangeait toujours pour se placer de face ou de profil par rapport à nous tandis qu’elle opérait cette remise en état. Cela était, je le rappelle, une opération très courante et assez rapide chez toutes les femmes indigènes. Il est utile d’ajouter, pour se faire une idée exacte des parties ainsi découvertes, que ces femmes ne portaient jamais de soutien-gorge ou autre chemisette quelconque. Seul un slip minuscule et du même bleu azur, généreusement offert par l’administration pénitentiaire dans ce cas-ci, permettait quand même de sauver les apparences – si je puis dire – et de cacher les derniers retranchements. C’est depuis lors que je comprends vraiment bien toutes les subtilités et les perspectives qui se cachent dans l’expression « être en pleine[s] forme[s] »!

¹ Voir au chapitre 18

Mines d’or et loisirs dorés

La Société des mines d’or de Kilo-Moto avait pour son personnel toute une organisation des loisirs, appelée *welfare* je crois, comme à l’armée américaine durant la guerre. Dans ce quartier, il y avait également un club avec une salle de cinéma, un bowling et une piscine assez vieille pour avoir des pierres moussues, et beaucoup de feuilles mortes car beaucoup d’arbres y penchaient leurs branches comme des bras au-dessus d’un vaste évier. C’est là que j’ai appris à jouer aux quilles et à compter : un « grand », un « abat », un « petit »... Au cinéma, nous avons vu entre autres plusieurs films avec la belle nageuse Esther Williams, d’autres avec Mario Lanza (belles comédies musicales en couleurs), et aussi *Les quatre filles du Docteur March*, avec Elizabeth Taylor et June Allyson. Hé! un cinéma, nous n’avions cela ni à Basoko, ni à Poko! Ici, c’était plus développé grâce à la société des mines d’or de Kilo-Moto qui aidait à développer le coin.

Il y avait même une dame qui était veuve et avait décidé de rester à Watsa, où le climat était très doux et agréable. Elle ajoutait à sa petite pension en faisant des pâtisseries et toutes sortes de petits gâteaux excellents, et des tartelettes « à s’en poulécher les doigts » pour les samedis et dimanches. Elle envoyait son boy le samedi après-midi chez tous les Blancs, avec en bandoulière une grosse boîte buffet contenant une cinquantaine de petits gâteaux, et nous pouvions ainsi choisir et acheter des pâtisseries succulentes. C’était la pâtisserie du coin qui passait à la maison! Il y avait également le même service d’un boy commissionnaire de maison en maison pour faire connaître à tous le film qui serait projeté en fin de semaine, ou pour prévenir les gens qu’une soirée de fête aurait lieu tel ou tel jour. Il nous suffisait de signer le cahier pour faire savoir au comité organisateur que nous étions bien prévenus, que le boy était passé chez nous et que nous avions pris connaissance du message.

Bande d’amis (VPAE suite)

C’est de ce quartier des mines que nous sont venus, la deuxième année de notre séjour, une bande d’amis. Un jour de juillet 53 en effet, on vit arriver deux filles, Nicole et Huguette Lebrun, qui nous demandèrent sans ambages à Christian et à moi si nous voulions faire partie de leur groupe pour organiser des jeux, des compétitions sportives, des excursions. C’est l’aînée Nicole qui s’adressa à nous, mais je soupçonne sa petite sœur blonde de la pousser par-derrière, car la cadette était plus extravertie que Nicole qui était mince, bouclée, brune et qui devait avoir mon âge. Comme j’étais scout et débrouillard, et sans doute l’aîné, je fus nommé organisateur de tous les jeux. On était une bande d’une dizaine d’amis et d’amies. Vert paradis des amours enfantines (suite de la fin du chapitre précédent), Nicole jouait à la secrétaire et elle était belle, ma foi. Sa sœur Huguette, petite sportive très blonde et bouclée, avait l’âge de Christian. Leur père était ingénieur aux mines d’or de Kilo-Moto. Je rappelle que Watsa constituait la partie « Moto » du nom de la société.

Un jour des grandes vacances 53, elles ont débarqué chez nous pour nous demander si nous voulions organiser des jeux et des excursions pour la dizaine d’enfants blancs de Watsa. Étant le plus âgé, je devins assez naturellement le chef de la bande et nous avons organisé différentes compétitions de natation, de jeux de quilles, de tennis, de courses, et mis sur pieds certaines balades avec pique-nique.

À part ces deux filles Lebrun qui sont restées bien ancrées dans mes souvenirs et que j’ai eu l’occasion de revoir une fois en vitesse, près du local scout derrière le collège, je ne me souviens absolument pas des autres compagnons et compagnes de jeu de cet été 53. Je voudrais encore ajouter que devant chez nous, il y avait le court de tennis où j’ai appris à jouer, car papa nous avait acheté, à Christian et moi, deux excellentes raquettes de la marque Eland. T’en souviens-tu, mon frère? Mais toi, tu as moins joué que moi. Nous fûmes bien occupés en cet été de mes 15 ans.

Cela dura l’espace d’un été. Nous avons remis cela aux vacances suivantes, puis peut-être à l’été suivant, mais nous avons quitté Watsa pour Irumu. J’ai revu ces deux filles une fois à Bukavu, mais n’ai pu leur parler. Elles passaient, assises à l’arrière d’une camionnette, près du local derrière le collège, alors que j’organisais un jeu de piste. On s’est vus, on s’est reconnus. J’ai levé la main, elles aussi, on s’est fait un signe après la surprise de se revoir, pendant que leur camionnette s’éloignait, puis fini, la nuit... Cela fait penser à cette fugitive beauté dont parle Baudelaire dans *À une passante*.

Voici enfin l’histoire du petit éléphant qui avait perdu sa maman

Un jour, alors que nous habitions Watsa (je crois que c’est durant notre premier été là-bas, en 52), on nous apporta un éléphanteau de quelques jours. Il était minuscule, moins d’un mètre au garrot. Un chasseur avait tué la mère. Certains indigènes avaient le droit, moyennant un permis de chasse, de tuer un éléphant sous certaines conditions, pour se partager la viande... Il était évidemment interdit aux chasseurs noirs de tuer les éléphants accompagnées d’un jeune, et je suppose aussi celles qui étaient manifestement gravides et prêtes à mettre bas, mais le chasseur prétendit qu’il n’avait pas vu le petit. En tous les cas, cet éléphanteau fut apporté à mon père qui était le chef du territoire. Nous le gardâmes une quinzaine de jours, le temps de prévoir un transport pour le porter jusqu’à l’Epulu, qui était un camp d’élevage où des cornacs apprenaient à domestiquer les éléphants. Quelle quinzaine nous avons eue, Christian et moi! Une vraie chance que nous fussions justement en vacances, car l’expérience que nous avons ainsi vécue, qui peut se vanter d’en avoir connu une semblable? À part Boy dans Tarzan, mais ça, c’était du cinéma. Nous, c’était la vraie vérité... En fait, c’est surtout Christian qui s’en occupa. Une vraie mère poule avec cet éléphanteau. Mais quelle corvée! Ce jeune éléphant suivait tout être vivant comme si c’était sa mère. Il nous collait la trompe aux jambes et montait avec nous jusque dans la maison. Imaginez! Nous avions de grandes maisons, avec le plancher en ciment et de grands escaliers qui reliaient les jardins à la barza et à l’entrée de notre demeure. On aurait cru que ces maisons avaient été construites pour y introduire des éléphanteaux. Quand on le laissait seul une minute, cet éléphanteau pleurait en criant... Imaginez la nuit : on était obligés de le mettre dans le poulailler. Il était trop petit pour faire mal au coq ou aux poules (il leur faisait sans doute un peu peur) ou pour abîmer quoi que ce soit, mais il avait une voix de ténor... qui fait qu’on n’était pas trop triste de s’en débarrasser!

Pendant la journée, Christian et moi on se relayait pour être toujours avec lui dans le jardin. Un petit tonneau comme ça avalait facilement cinq grosses bouteilles de KLIM (une marque de lait en poudre : KLIM, le contraire de milk). Toute une expérience à vivre! Heureusement aussi que maman

avait encore quelques tétines des biberons de Josiane et Marie-Ange. Je me souviens qu’il a fallu faire un gros trou avec une aiguille chauffée à blanc pour percer le caoutchouc. En effet, les premiers trous étaient trop petits et l’éléphanteau s’énervait en n’aspirant presque rien... Je ne vous parle pas des crottes qu’il a bien fallu nettoyer aussi. Cela faisait du travail supplémentaire pour nos ouvriers-prisonniers. Quels souvenirs! Christian a été bien triste lorsqu’il est parti. On n’a plus eu de nouvelles. Qu’est-il devenu? Qui nous dira jamais ce qu’est devenu un petit éléphanteau qui ne pleurait plus sa maman, mais son Christian?

Pygmées, okapis et échecs insolites

Il y avait, pas trop loin de Watsa, une sorte de camp appelé Gangara-Na-Bodjo et un autre endroit, le camp de l’Epulu. C’étaient, si j’ai bon souvenir, des parcs où on élevait des éléphants, girafes et okapis. Il y en avait plusieurs, et même des cornacs.

L’okapi, voilà un animal unique au monde. C’est un ongulé ruminant que l’on disait entre la girafe et le zèbre parce qu’il a un long cou, mais moins long que celui de la girafe, et parce qu’il était rayé, mais moins que le zèbre. Les forêts de l’Ituri sont le seul endroit au monde où on peut en trouver. Nous avons logé là-bas une fois (dans un gîte du passant) et avons pu visiter tout à loisir ces animaux superbes et bien élevés. En disant cela, je ne veux pas signifier qu’ils étaient polis, courtois et chevaleresques. Pas le moins du monde. Mais ils semblaient bien nourris, affables et obéissants, ce qui est parfait dans un camp d’élevage. C’est là que j’ai photographié de très près des girafes, et que j’ai pu constater que l’éléphant mâle est pourvu d’un appareil particulièrement volumineux lorsqu’il est en érection : un gros tuyau rosâtre qui touchait presque terre et avait la forme bizarroïde d’un S horizontal, car pendant l’accouplement, il paraîtrait que monsieur Dumbo pénètre madame Dumbo par en dessous, mais vers l’arrière. Comprenne qui pourra! Il y avait aussi un camp de pygmées à l’Epulu, fait de huttes circulaires minuscules et toutes en feuilles, de deux ou trois mètres de diamètre sur un ou deux mètres de hauteur. Ce sont comme des bols renversés, sans aucun meuble, avec une ouverture et uniquement destinés au sommeil en famille. Les Bambuti (c’est ainsi qu’on les appelle) ne font qu’y passer la nuit, en tas l’un sur l’autre comme une nichée de chatons pour se tenir bien au chaud. Durant le jour ils n’entrent jamais dans cette hutte, sauf en cas de forte pluie...

C’est là, dans le gîte-auberge, que j’ai eu l’occasion de jouer une partie d’échecs avec un illustre inconnu américain qui ne parlait pas ou presque pas le français. C’était sans doute un étudiant de passage approfondissant les mœurs des Bambutis, ou encore un apprenti vétérinaire pour jouer au docteur Daktari. Cette partie a duré au moins deux heures... Non mais relis ça, ami lecteur, et imagine : un petit gars de quatorze ans (ou quinze?), moi en l’occurrence, dans un camp de Pygmées en pleine forêt équatoriale, sans électricité, à au moins cent kilomètres du poste le plus proche et à des milliers de kilomètres de la civilisation, en pleine nuit équatoriale en train de jouer aux échecs avec un monsieur de quarante ou cinquante ans ne parlant pas français, qu’il n’a jamais vu de sa vie et ne reverra jamais! C’est complètement dingue, non? Ah! oui, c’est moi qui ai gagné!

On a été deux ou trois fois à cet endroit. Et je me souviens bien de ces étranges petits hommes et petites femmes. Ils n’habitaient pas que là. On en voyait partout, issus de la forêt, mais là, ils étaient un peu moins farouches que les autres. Je trouvais qu’ils se ressemblaient tous, ils avaient un faciès égal, hommes et femmes. Très peu habillés, hommes et femmes vêtus d’un seul pagne d’écorce autour des reins. C’étaient de grands chasseurs. Connaissez-vous leur manière de chasser l’éléphant? J’ai retrouvé exactement les mêmes explications dans une revue¹ : « Les pygmées sont friands de la chair de ce pachyderme qu’ils chassent seuls, à la lance. Le corps enduit de bouse d’éléphant pour masquer son odeur, le chasseur suivant une technique ancestrale se glisse entre les pattes de l’animal et lui porte un coup mortel au ventre. » Ce reportage est de José Azel. Et j’ajoute pour votre information toute personnelle qu’on m’avait assuré que lorsqu’il avait atteint le cœur de l’éléphant qui passait au-dessus de lui, le pygmée se projetait vers la droite, car l’éléphant tombe toujours vers la gauche (pour se protéger le cœur? Un jour que je racontais cela très sérieusement à je ne sais plus quel copain (Yves Colpaert peut-être), celui-ci se flanque à rire et me dit gravement : « Et si l’éléphant fait une feinte et tombe à droite pour blaguer, hein? »

On parle également dans cette revue, très bien faite et admirablement rehaussée de superbes photographies, des différences et des échanges entre les Bantous et les Bambutis dans cette région de l’Epulu, dans la forêt de l’Ituri, entre Mambasa et Kisangani. On y parle de leur nomadisme, de leurs huttes hautes de 1,5 m, recouvertes de feuilles de mangungu et qui abritent toute une famille, empilée la nuit les uns sur les autres; on y parle encore de leurs armes, et en particulier de leurs arcs pour chasser les singes et les oiseaux à l’aide de flèches empoisonnées, de leur nourriture, des plantes médicinales, du nombre de personnes dans une bande (de dix à trente personnes, voire cinquante) en fonction de la richesse de leur territoire de cueillette et de chasse, de leur taille (1,4 m à l’âge adulte). On en dénombrerait aujourd’hui entre 80 000 et 150 000 rien que dans les forêts de l’Ituri.

Enfin, j’ai eu l’occasion de relire un admirable reportage écrit en deux parties par un certain André Vienne, dans *Orientalisme*, la revue du collège, vers 1950. J’ajouterai pour clore ce chapitre que j’ai eu une fois l’occasion d’aller loin en brousse, où avait été tué un buffle de forêt, pour le dépeçage. On a chargé quelques Bambutis dans la camionnette qui nous véhiculait pour venir se servir en viande. À un certain endroit en lisière de forêt le camion s’est arrêté, on est descendus, on a marché une quinzaine de minutes. Plus on se rapprochait de l’animal tué la veille, plus cela puait et plus il y avait de mouches attirées par la chair en décomposition. Arrivés à côté du buffle, j’ai cru d’abord qu’il s’agissait d’une bufflonne prête à mettre bas tant la bête avait le ventre bombé. Mais non, c’était un mâle dont le ventre s’était gonflé de tous les gaz émis par la décomposition sous la forte chaleur tropicale. Quand ils ont ouvert ledit ventre... pouah! Quelle infection nauséabonde... Ils ont ouvert, découpé, creusé, fait des gros paquets et les Pygmées ont eu les bas morceaux, et notamment les tripes qu’ils ont précieusement vidées. Ils ont même conservé les matières fécales. Je crois qu’ils s’en servent comme médication contre les blessures... Un souvenir fumant!

¹ Grands reportages, juillet 1991, p. 22

Football miniature sur deux terrains

On appelle cela un *kicker* ou encore un baby-foot¹. Il y en a de magnifiques, comme ceux que l'on voyait dans les cafés à une certaine époque. J'avais beaucoup apprécié ce jeu durant les deux traversées atlantiques à bord du *Copacabana*. Aussi, lorsque maman feuilleta le catalogue du Bon Marché à Bruxelles pour des rideaux et autres pièces pour aménager sa nouvelle maison, j'avais remarqué que le grand magasin vendait de ces jeux de foot à mettre sur une table de salle à manger et je n'eus de cesse qu'on en commande un également. Mais il fallut attendre des mois que le colis arrive enfin à destination. Nous avions commandé – par courrier avion, évidemment – durant les vacances de Pâques 52 (nos premières vacances à Watsa). Lorsque nous revînmes en vacances en juillet, le gros colis du Bon Marché n'était toujours pas arrivé. Cela prenait du temps par voie terrestre ou chemin de fer (de Bruxelles à Anvers), puis maritime (d'Anvers à Matadi), puis ferroviaire (Matadi-Léo), puis fluviale (Léo-Stan) et enfin encore par route (en camion de Stan à Watsa). Il y avait un arrivage par semaine. J'étais aux aguets... Et enfin, au début du mois d'août, la caisse est arrivée. Oui, les gros colis mettaient du temps à arriver. C'était le jeu, avec les joueurs accrochés à quatre tringles de chaque côté. Il était moins beau que ceux des cafés, mais quand même agréable. Le malheur, c'est que cela ne plaisait pas trop à Christian qui devait souvent se sacrifier pour me faire plaisir.

Après, il y aura une autre commande : des petits joueurs de foot indépendants, comme des petits poussahs qui retombent toujours sur leurs pieds. On les pose sur une couverture marquée comme un vrai terrain de foot et on les manœuvre avec des chiquenaudes. En fait, chaque joueur est une petite silhouette de plastique dont les pieds sont glissés dans une demi-boule de plastique plus massif et plus lourd, si bien que c'est toujours le côté arrondi de cette demi-sphère qui retombe sur le tapis, et le joueur qu'on a envoyé reste ainsi bien debout. C'est un peu comme des petits voiliers sur un étang. J'ai adoré ce football miniature. À l'origine, le poussah était un très vieux jouet chinois², un singe ou vieux bouddha très laid reposant sur une boule lestée de sorte que le personnage retombe toujours en position verticale.

L'avantage de ce jeu de football de table, c'est qu'il était fait de petits joueurs indépendants, comme dans un vrai match, sur lesquels il fallait donner une pichenette pour les envoyer, un à la fois, cogner le ballon. Cela se jouait avec un vrai petit ballon. Beaucoup mieux, parce que beaucoup plus proche de la réalité. Cela se jouait sur une couverture marquée aux lignes d'un vrai terrain de foot, et les joueurs indépendants les uns des autres se déplaçaient pour shooter ou tenter de faire une passe. Pas toujours très facile. Cela demandait une certaine habileté. Mais hélas, j'étais toujours seul à aimer ce jeu, et pour jouer il fallait nécessairement être deux. Et pourtant je me souviens qu'il m'est quand même arrivé, quand l'envie de jouer me démangeait trop, de faire une partie contre moi-même. À chaque coup, je changeais de camp... mais l'esprit de compétition s'en trouvait émoussé. Et cela finit par manquer d'intérêt, car si je pouvais me féliciter d'avoir gagné, ma main gauche serrant ma

main droite, je me regardais dans la glace pour me dire aussi : « Et toi, tu as encore perdu! ». C'est déroutant, à la fin, n'est-ce pas?

J'ai relu ce passage en mai 2014, pour la bonne raison que le 4 mai au matin chez Yves à Trois-Rivières, où nous étions pour fêter (à Bécancour) les 50 ans de notre aîné, ce dimanche 4 mai donc, j'ai vu une nouvelle assez sensationnelle à la TV, au journal télévisé belge. La speakerine expliquait, avec images à l'appui et interviews divers, qu'on venait d'organiser en Belgique les championnats du monde de ce football miniature qu'on appelle, je m'en souviens bien encore aujourd'hui, le football « Subbuteo ». Et je me revoyais à Watsa, 61 ou 62 ans plus tôt (et plus jeune), occupé à « chiquenauder » ces petits joueurs de plastique. Incroyable! Un sport? Certains des champions interviewés prétendaient qu'il s'agissait d'un vrai sport! Moi, je veux bien, mais je trouve qu'on pousse un peu fort. Il est vrai que sans doute cela aiguise le calme, la réflexion, l'observation et la finesse du jeu (direction et force de la balle) pour faire une passe qui arrive au bon endroit devant un autre équipier, ou pour essayer de marquer par un tir au but, un peu comme au billard. Et sans doute cette activité développe-t-elle le muscle redresseur de la phalange de l'index droit (pour un droitier). Et je ne parle pas des divers degrés de musculation de la phalangine et de la phalange, toujours du même index! Mais je crois qu'on charrie quand même un peu beaucoup. Comment donc ce jeu que je n'avais plus vu depuis belle lurette en est-il rendu là, à des championnats du monde s'il vous plaît, sur table avec beaux tapis verts dont les belles lignes blanches sont toutes tracées! Remarquez que les règles sont exactement celles de la FIFA (Fédération internationale du football association). Il paraîtrait que ce jeu, né vers 1948, aurait crû et se serait bien développé partout, mais son extension fut stoppée vers 1985 lors de la parution des premiers jeux vidéo. Puis le mouvement a repris corps au tournant du siècle, et voilà : assez phénoménal! Et savez-vous quoi, j'ai encore ma petite boîte de fer blanc dans laquelle j'avais placé mes deux goals et mes 22 joueurs. Je suppose que j'ai aussi le petit ballon léger, mais la couverture sur laquelle étaient tracées les lignes d'un terrain de foot doit être disparue... Mais où se trouve donc cette boîte? Des fois que je voudrais créer la ligue du vieux poil?

Une petite école à Watsa

Il faudrait quand même que je dise un mot de l'école publique (fin du primaire et début secondaire) que papa a dû faire construire pour quelques garçons et filles blancs. Le projet avait été mis en branle par monsieur Suain et fut réellement mis sur pied et installé par papa. Je me souviens des nombreuses réunions préparatoires qu'il a eues avec diverses personnes responsables du projet. Ici, il ne s'agissait pas de construire une école mais de récupérer des bâtiments existants (garages, magasins, annexes) pour en faire des classes, des dortoirs et des réfectoires pour une vingtaine de garçons et de filles. Je me souviens que parfois il nous interrogeait pour savoir comment ceci ou cela était fait au collège. Ils se sont notamment penchés, si je puis dire, sur le délicat problème de savoir s'il ne fallait pas songer à installer quelques urinoirs, puisqu'il y aurait des garçons. Ils n'y avaient pas songé et furent bien surpris quand ils me posèrent des questions sur les préaux que nous avions à Cost, et que je leur expliquai qu'il y avait deux grandes bornes-fontaines au centre, une rangée de cabinets au fond, dans le sens est-ouest, et une rangée de « pissotoirs » dans le sens nord-sud. Ils se regardèrent, ébahis et se

¹ Voir aussi la fin du chapitre 12

² À l'émission Des chiffres et des lettres, ils appelaient cela un « culbuto », mais le dictionnaire ne reprend pas ce mot.

dirent : « C'est vrai, des urinoirs, on n'y avait pas pensé ». Pour finir, je ne sais s'ils en ont installé ou pas. L'école de Watsa ne devait concerner que quelques dizaines de petits enfants et devait être mixte.

Notre demi-cousine Nicole Renier, la fille de tante Mi, ira un an en 6^e année, lors de la première année de l'ouverture de cette école je crois, puis elle s'en ira à l'athénée de Stan. Nous, pas question! Nous étions évidemment très bien à Bukavu. On ne quitte pas le collège Notre-Dame de la Victoire pour une petite école de dix-huitième catégorie. J'imagine quelques jeunes nouveaux profs peu connaisseurs, avec des classes de deux ou trois élèves, et quoi comme cahiers, manuels... Les constructions étaient minimes, mais tout y était. C'était un ordre administratif. Papa n'aimait pas de devoir faire cette école publique, et donc laïque.

Cette école a quand même progressé après notre départ. Je le sais car j'ai reçu un jour un courriel d'un monsieur qui y avait été élève et venait de créer un site sur internet pour les anciens de cette école de Watsa, un peu après que j'aie fait ouvrir le site makala.be sur le collège. Il s'agit de Gabriel Rahier. J'ai d'ailleurs écrit un article pour le site de cette école, pour le baptême et la mise en chantier de laquelle j'avais été un témoin privilégié. Beaucoup d'anciens ont adhéré à ce site et ils communiquent entre eux. Je le sais car j'ai reçu pendant plusieurs années tous leurs courriels et photos échangés. J'ai même écrit dans les débuts de ce site, en 2005, un article expliquant les tout débuts de cette première école publique pour Blancs à Watsa. L'école doit avoir fonctionné pendant une dizaine d'années, et doit avoir eu une centaine d'élèves en même temps, au maximum...

Postes de brousse

Bombare, Nyangarakata et même Gangaranabodjo sont des noms qui chantent à mon oreille. Quand je vous dis qu'on en voyait des villages et des paysages : Aru, à la frontière du Soudan, pas loin de Nioka et Mahagi. Il y faisait assez froid et brumeux. J'y avais été une fois en brousse avec papa, alors que maman préférerait rester à la maison avec Christian et nos deux petites sœurs. Je me souviens que dans cette région, la plupart des femmes étaient habillées d'un simple pagne d'herbes séchées entre les cuisses. J'étais adolescent. Idem aussi des Bambutis, les pygmées qui étaient aussi quasi nus et quasi nues. Des belles petites poitrines comme des petites pommes. Mon imagination n'était pas trop excitée, c'était plus un trouble, un doux émoi, un état de bien-être curieux... Il y eut encore Mongbwalu. J'ai revu ce nom sur internet, cela me disait quelque chose, mais je crois que c'est dans le territoire de Poko, ce poste-là.

Nous disposions d'une voiture avec chauffeur, mais mon père voulait conduire lui-même. Il avait un permis spécial pour conduire les véhicules de l'État, qu'on appelait des STA (Services de transport pour l'administration). Alors le chauffeur se contentait de faire le plein et l'entretien. Il bichonnait la voiture et puis, quand on partait, il prenait place à l'arrière et mon père conduisait. Je me plaçais à côté de lui, devant. Et devant nous sur la route : des oiseaux et des papillons qu'on retrouvait écrasés sur la calandre.

Watsa était près de la rivière Kibali (l'Uélé), mais celle-ci ne passait pas directement dans le poste.

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse »

Tu te demandes sans doute, lecteur, pourquoi ce titre à propos d'un poste en brousse dans le territoire de Watsa. Et tu as bien raison de te poser la question. C'est la preuve, en tout cas que tu n'es pas endormi ou trop distrait. Hem! je vais, si tu le permets, tout t'expliquer. D'abord, sache que ce beau vers est extrait de *La coupe et les lèvres* d'Alfred de Musset (qui fut notamment amoureux de la belle Aurore Dupin, dite George Sand). Et ce vers fait partie d'un distique (deux vers) que voici :

*Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse,
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse.*

Tu remarqueras en passant qu'il s'agit d'un bel exemple de ce qu'on appelle un chiasme, une figure de style associant quatre éléments réunis deux par deux sous forme de X (1 et 4 : aimer, ivresse; 2 et 3 : qu'importe, qu'importe). Bon, excuse, cher Anagnosophile, le prof de français qui n'a pu retenir son émotion et ses élans littéraires. Et revenons si tu es d'accord à ce poste perdu dans la forêt où nous étions allés, toute la famille réunie.

Tu dois savoir que je me creuse la cervelle pour essayer de me souvenir du nom du poste. Il devait y avoir un i là-dedans, mais c'est tout ce dont je suis à peu près certain, et encore. J'ai en tête Amadi, mais Amadi était dans le territoire de Poko (or je suis sûr qu'il s'agit bien d'un poste du territoire de Watsa). Il ne faut pas confondre avec Mahagi qui était un autre chef-lieu de territoire, ni avec Mahidi, grand séminaire jésuite entre Kisantu et Lemfu où nous avons été quelquefois avec Nicole – étant prof et marié donc... Mais ce lieu est de l'autre côté du Congo!

Tu comprends maintenant que peu importe le nom du lieu, ce qui compte pour moi c'est bien le triple souvenir que j'en ai gardé. Tu commences à piger mon sous-titre emprunté au grand poète.

Donc, trois souvenirs extrêmement précis : d'abord, la situation de la belle maison de l'agent territorial local qui nous recevait pour dîner. Elle était haut perchée sur une colline, avec une barza qui dominait la forêt et la grande rivière proche qui passait là et élargissait l'horizon de notre panorama. S'agissait-il du Kibali ou de l'Obi, de l'Uélé ou de l'Ituri? Bien malin qui pourra me le dire.

Nous mangions sur la barza lorsque nous avons vu cet horizon s'obscurcir et un fort orage tropical se dresser puis s'abattre sur la rivière au loin. Ensuite nous avons pu suivre mètre par mètre la progression éminemment rapide de cet orage sur la rivière. La pluie battante que l'on a très bien vue avancer rapidement sur le cours d'eau. On distinguait très nettement la progression rapide de la ligne de démarcation qui séparait les eaux battues par la pluie et les eaux calmes non encore atteintes par cette ondée torrentielle qui arrivait terriblement vite. Cela se voyait vraiment bien sur l'eau : cette frontière en mouvement entre les eaux tumultueuses et les eaux encore calmes de la rivière. C'était comme une frange qui progressait rapidement et la pluie battante comme un rideau que l'on tire. Et puis nous avons entendu la pluie battre les tôles du toit. Nous étions sous l'orage, sous l'averse à notre tour, mais sous la véranda. Enfin, le troisième élément dont je me souviens très bien fut le repas qui nous fut servi par notre hôtesse, à la fois simple et succulent. Maman en a copié la recette et l'a transmise à Nicole. Depuis lors, lorsque ma petite femme en fait, nous nous régalaons : dans un plat que

l'on mettra au four, une onctueuse sauce au fromage rosée aux tomates; dans cette sauce nageaient en abondance des crevettes, des morceaux de saumon en boîte, des champignons (toujours en boîte), de gros cubes d'œufs durs et des cornichons bien vinaigrés. Le tout servi avec frites brillantes et croustillantes. Mmm, un pur délice!

Brousse, routes et bacs

Je dis toujours en brousse, mais cela veut plutôt dire en forêt. Si je dis brousse, c'est parce que nous disions faire la brousse, pour aller à l'intérieur du territoire en tournée d'inspection. Il y avait les papillons et les oiseaux que nous retrouvions écrasés sur la calandre de la voiture. Oui, je sais que je viens de te le dire un peu plus haut, alors oublie que tu viens de le relire. Il y avait ces petits ponts faits de quelques planches et sur lesquelles il fallait rouler avec attention, en ralentissant évidemment. Il y avait toujours ce qu'on appelait les deux bandes de roulement et les herbes ou une petite butte au milieu de la route. Il y avait parfois des villages traversés, avec des enfants qui venaient en hurlant nous faire signe avec leurs mains aux paumes très claires et largement ouvertes, qu'ils faisaient aller comme des essuie-glaces à toute vitesse (et non comme des éventails).

Il y avait ces ponts en pleine forêt, où parfois un groupe d'hommes ou un groupe de femmes – jamais les deux sexes n'étaient mêlés – étaient occupés à se laver ou à remplir des calebasses. Il y avait parfois des cantonniers au travail qui réparaient les caniveaux, nettoyaient la route en coupant les *matitis* – les herbes et branchages –, ou enlevaient à la hache un arbre qu'un orage ou un éléphant avait malencontreusement abattu. À l'occasion, nous roulions dans le *potopoto* (la boue, la gadoue, jusqu'aux genoux). Il y avait rarement ces beaux grands ponts métalliques et sonores (pont Bailey) de type américain. Il y avait quelquefois des bacs à traverser, faits de pirogues avec une plateforme de planches, pour un ou plusieurs véhicules. Il est arrivé, notamment à Basoko, de faire du bac pendant deux ou trois heures pour traverser une énorme distance dans le confluent du Congo et de l'Aruwimi. En fait nous restions sur la rive droite du Congo, côté nord, et traversions une partie de l'Aruwimi qui, venant du nord, entrait dans la rive droite du fleuve Congo. Le Congo pouvait avoir vingt kilomètres de large, l'Aruwimi deux ou trois. Il y avait beaucoup d'îles. Là, le bac était porté par une dizaine de grosses pirogues harnachées l'une à l'autre et conduites par une quarantaine de payeurs, tous en transpiration après quelques minutes de travail. Ils chantaient pour se donner du cœur à l'ouvrage des mélodies du type *Uélé, maliba makasi*, ce qui signifie Uélé courant fort. Ou alors ils inventaient une histoire. Un racontait en chantant et les autres reprenaient un refrain. Ainsi l'histoire du pyjama, ou encore *Abeti n'gai fimbo pamba...* (Il m'a frappé avec une chicote¹ pour rien).

En tout, j'ai connu trois types de bacs. Le bac à câble : il y avait un grand câble tendu en travers de la rivière, et le traversier tirait sur ce câble avec les mains ou un gros manche en bois en forme de crochet. C'était le plus simple mais le moins fort des systèmes, car dès que le courant est trop fort ou la charge trop lourde, ce système ne fonctionne plus. Quasi impossible avec des voitures, surtout utilisé pour traverser des personnes. Ensuite le bac à pagaies : parfois huit ou dix énormes pirogues

de dix à vingt payeurs. Et enfin, le bac à moteur : le plus moderne mais plutôt rare, car il fallait de bons moteurs, de l'essence et surtout un mécanicien.

Une précision encore : quand le courant fluvial était très puissant et qu'il fallait traverser, le bac en quittant la rive allait le plus loin possible en amont, puis lorsqu'on arrivait plus au centre du cours d'eau et que le courant emportait le bac, il fallait simplement se laisser transporter par le courant en naviguant le mieux possible pour quitter le courant fort et rejoindre enfin l'autre rive. C'était parfois comique, parce qu'en arrivant au bord de l'eau avec la voiture, on voyait très bien la route qui reprenait sur l'autre bord, un peu à droite. Et le bac commençait à remonter la rivière loin vers la gauche... puis le courant nous faisait redescendre rapidement, on dépassait même l'autre point du traversier et il fallait encore remonter légèrement pour arriver face au débarcadère. On faisait une sorte de grand S.

Histoires de troncs : Croix-Rouge, lézards bleus et grosses ceintures

Voyant que plusieurs travailleurs, cantonniers ou autres prisonniers affectés à des travaux paysagers se blessaient souvent et ne se soignaient pas, Christian résolut de mettre sur pied une petite cellule de Croix-Rouge. Nous nous étions installés avec une petite table, un broc d'eau et une pharmacie rudimentaire, dans le jardin face aux courts de tennis. Très rapidement cela s'est dit et nous avons eu quelques visiteurs éclopés. Je me souviens d'un ouvrier tombé d'un palmier, fracture ouverte à la jambe. On a eu quelques cas graves de cantonniers élaguant des arbres, ou des cueilleurs de noix de coco qui tombaient. De fameuses chutes avec fractures ouvertes. Nous avons douze, quatorze ans et nous jouions au *muganga* (médecin en lingala), une version congolaise de *Il est minuit, docteur Schweitzer*. En fait, souvent on réparait les petits bobos (épines dans le pied, coupures aux doigts, maux de tête)... J'avais mon badge de secourisme et on prodiguait poudre blanche (de l'Exoseptoplix), mercurochrome, pansements et aspirines. Tu te souviens, Christian?

À Watsa, je me rappelle aussi les gros lézards bleus qui couraient sur les troncs des palmiers, ou s'y reposaient au soleil en se redressant sur leurs pattes. Ils étaient grands (au moins 25 centimètres), beaux et rapides. Je me souviens aussi que j'essayais de les attraper avec un lance-pierre. On est cruel à cet âge. J'y arrivais quelquefois, ils tombaient et souvent repartaient en vitesse, en se dandinant.

À propos de grimper aux arbres, les Congolais avaient une façon typique pour monter sur les palmiers et les cocotiers, dont les troncs sont dépourvus de branches jusqu'à ce qu'on arrive au faite de l'arbre où les palmes s'épanouissent en bouquet. Ils prenaient une branche de palmier (qui est la base de la palme, solide et large), battue par une masse pour l'assouplir et en faire une très large ceinture de quinze centimètres de large et de plus ou moins deux mètres à trois mètres cinquante de circonférence, un peu comme les colliers de harnais qu'on passe au cheval pour tirer une charrette. Cette ceinture était attachée autour de l'arbre avec beaucoup de jeu. Ils s'introduisaient alors dans cet anneau, contre l'arbre, et ils le maintenaient à hauteur des hanches avec les deux mains. Les pieds appuyés sur le tronc, ils étaient retenus en arrière par cette ceinture. Alors, et c'est là toute la difficulté, ils donnaient un vigoureux coup de reins vers l'avant en s'appuyant sur leurs pieds nus posés sur le tronc. Se rapprochant de l'arbre, et la ceinture devenue flottante l'espace d'une seconde, ils en

¹ La chicote ou chicotte, voir chapitre 10

profitaient pour la monter de trente ou quarante centimètres plus haut autour du tronc avec les deux mains, d'un coup sec. Puis ils montaient les pieds, s'arc-boutaient et recommençaient. De vrais singes! J'en ai vu monter sur un palmier de dix mètres en dix ou quinze secondes. Ces grimpeurs allaient chercher les fruits, noix de coco ou régimes de noix de palme qu'ils coupaient avec la machette qu'ils avaient eu soin de prendre avec eux en la portant à la ceinture. Ils laissaient tomber le fruit ou le régime coupé, puis redescendaient en manœuvrant de la même manière dans l'autre sens.

Débranchez-vous, mais branchez-vous!

Ces ouvriers paysagistes ou cueilleurs de fruits pouvaient aussi escalader ces palmiers pour en émonder les branches – bon, voilà que je suis pris d'un doute angoissant : dit-on émonder des branches ou émonder un arbre? Et pareillement, doit-on dire élaguer un arbre ou élaguer les branches d'un arbre? Le dictionnaire *Larousse* ne répond pas à cette question fondamentale. J'en suis tout remué, tout perturbé, tout lessivé! Relecture sur la nouvelle version 2014 du dictionnaire *Larousse* : dans les deux cas, il faut bien dire élaguer ou émonder un arbre, c'est-à-dire couper les vieilles branches ou les branches inutiles. Mais alors un autre spectre me hante : quelle est la différence entre ces deux termes? Selon mon récent *Larousse*, ils seraient identiques, des synonymes parfaits puisqu'ils ont exactement la même définition. Mais je subodore qu'il doit y avoir au moins une nuance, une subtilité distinctive. Prenons notre fameux dictionnaire des synonymes de Bénac. Bon, vérification faite, ce n'est pas très clair. On peut cependant dire que si l'élagage concerne plutôt les grands arbres, on parlera plus facilement d'émondage pour les petits arbres. Élaguer, c'est retrancher les branches et la végétation superflue; émonder, ce serait plus destiné à modifier la forme, la croissance d'un arbre. Mais... maudit problème, voici deux autres verbes qui se bousculent au portillon d'entrée et veulent aussi faire parler d'eux : tailler et ébrancher.... Au secours, moi je me sauve, vieille branche, ou plutôt je me taille!

Cancer à la gorge et fausse-couche

Je ne t'ai pas encore raconté qu'un après-midi, moi, Tintin avec mon petit frère Christian, ou Zorrino, nous explorions le toit de tôle de notre maison à Watsa. On avait trouvé le moyen d'y accéder, et à défaut de grimper dans les arbres comme Tarzan, on trouvait là des coins et des recoins bien amusants pour dompter notre vertige et notre soif de dépassement. L'inclinaison des tôles n'était pas dangereuse et il y avait plusieurs petits toits successifs qui se chevauchaient dans tous les sens. Tintin se croyait-il dans la cordillère des Andes avec son petit frère Zorrino, prêt à défier le Fils du Soleil? Toujours est-il que nous étions là-haut sous le soleil, quand on a vu s'arrêter la camionnette de papa. L'Inca arrivait! Mais il pleurait. En tout cas, il se lamentait auprès de maman : « Ma mère va mourir », disait-il en lui montrant le terrible télégramme qu'il venait de recevoir et qui lui annonçait que Bobonne avait un cancer à la gorge.

À cette époque, on ignorait beaucoup de choses sur cette terrible maladie et tout le monde la croyait mortelle. En 1952-53, Bobonne fut traitée au radium (des rayons dans la gorge), et guérit

après quelques mois de lourds traitements. Elle décédera trente ou trente-cinq ans plus tard, bien après son fils!

Mais pour l'heure, Zorrino et moi n'en menions pas large. Papa nous avait vus et ne nous avait même pas grondés. Pas normal, ça. Nous sommes redescendus en vitesse sans demander notre reste.

C'est à cette époque aussi, et nous étions en vacances à Watsa, que maman a fait une fausse couche. Notre cousine Josiane était justement présente, grâce à Dieu. Elle était venue passer quelque temps chez sa marraine et ses deux petits cousins, sans compter qu'elle pourrait un peu s'occuper aussi de ses deux petites cousines, nos petites sœurs : Marie-Ange et sa filleule Josiane. Et elle qui avait deux ans de plus que moi, donc 16 ou 17 ans, a bien pu aussi jouer les infirmières et s'occuper de maman. Les secrets, les non-dits qui entouraient cet accident mystérieux, pour des garçons de 12 et 14 ans, tenus dans l'innocence des choses de la vie, me posèrent des questions sur ces fameux mystères de la vie.

Résumé sur Watsa

Voici, ô Anagnosophile, quelques bribes, des notes éparses écrites comme ça alors que je me remémorais Watsa. Je te les laisse. Tu pourras t'en délecter (hum), t'en sucer les parties charnues autour de l'orifice buccal (on dit aussi : t'en pourlécher les babines), te rappeler certaines choses déjà dites. En fait le tout est à peu près une immense répétition. Mais ne dit-on pas *Bis repetita placent*? Tiens, on dit cela? Qui dit cela et que signifie ce charabia? Oui, euh, ce sont plutôt les Romains qui s'exprimaient ainsi, et cela signifie simplement « Les choses répétées plaisent ». Je te propose un petit jeu : il y a dans tout ce qui suit quatre assertions ou quatre explications qui n'ont pas encore été dites plus haut (à toi de les retrouver). Il fallait bien que je trouve un moyen pour t'inviter à lire! Je te signalerai à la toute fin du chapitre quelles étaient ces quatre affirmations. OK? Alors, vas-y... enfin reste ici, mais lis!

Maison très belle, très bien située juste en face d'un beau tennis. Parc, grand jardin ombragé, route avec beaucoup d'arbres. Quartier de l'État et plus loin quartier des Mines avec le *guest house* (cinéma), le bowling et la piscine. Nous n'avions pas toutes ces commodités ni à Basoko, ni à Poko. C'était grâce aux mines d'or de Kilo-Moto (Moto = Watsa).

Vraiment la vie de rêve, c'était là, à Watsa!

« **Chef** » **des jeunes**. Les deux filles Lebrun de notre âge (et des Mines) un jour sont venues nous trouver pour former une bande avec plusieurs enfants des Mines. Étant l'aîné, j'ai été un peu le chef. On a organisé des concours sportifs (piscine, tennis, quilles, courses) et des jeux. D'autres fois nous avons organisé des excursions en vélo avec pique-nique dans les environs. On s'amusait bien. Un jour au collège, un an ou deux plus tard, j'ai aperçu ces deux filles, Nicole et Huguette, à l'arrière d'une camionnette qui passait près du local scout. Elles étaient au couvent. On s'est reconnus, on s'est lancé un bye-bye et puis fini.

On a aussi acheté par une commande au Bon Marché de Bruxelles un jeu de *kicker*, football de table ou baby-foot. Cela ne valait pas les vrais qu'on voyait dans les cafés en Europe, ni celui du bateau dont j'ai parlé ailleurs, mais on a beaucoup joué avec ce jeu. Il y a eu aussi un autre jeu de foot. On posait les joueurs sur une couverture marquée de lignes blanches pour représenter le terrain. On jouait avec une vraie balle et les joueurs « bottaient » le ballon avec un déclic du doigt. Ici, je n'avais pas vraiment le partenaire de jeu qu'il fallait. Christian ou maman jouaient pour me faire plaisir.

Un boy de la mine passait chaque semaine dans toutes les maisons des Blancs de Watsa pour nous faire signer un livre nous indiquant quel film allait être projeté au *guest house*. C'était la publicité locale. C'est l'époque des beaux films américains en couleurs. Je me souviens des *Quatre filles du docteur March* avec Elizabeth Taylor toute jeune, et aussi Janet Leigh et June Allyson. Ce film date de 49. On n'avait pas toujours les derniers succès. Il y eut aussi un ou deux films avec la sublime Esther Williams et un autre avec Mario Lanza : *Le grand Caruso*.

Le système du boy promeneur était aussi retenu par une dame qui faisait de délicieuses pâtisseries (à la belge). Elle les mettait dans une sorte de petit garde-manger portatif et le boy allait les vendre de maison en maison. C'était délicieux et il était rare que maman n'en achète pas. On se serait cru dans une fine pâtisserie d'une rue commerçante de Liège ou de Bruxelles. Cette dame était une veuve qui avait voulu rester en colonie après le décès de son mari, et elle faisait ces petits gâteaux pour se désennuyer. Hélas, elle n'en faisait que le samedi pour enjoliver nos dimanches.

À cette époque à Watsa, je m'en souviens, nous jouions beaucoup au Monopoly le soir. Notamment avec madame Urbain, une jeune femme blonde épouse d'un agent territorial qui travaillait avec papa au Territoire. Une fois, il y eut même dispute entre elle et moi... Nous étions trop passionnés par le jeu. C'est maman qui m'a appris cette belle expression que je devrai me redire à l'occasion : « Ce n'est qu'un jeu... il faut apprendre à perdre! » Il y eut aussi parmi nos connaissances monsieur et madame Suain, puis viendront monsieur et madame Thoreau, un docteur en droit, administrateur également, qui sera l'adjoint de mon père. En fait, je pense qu'il a remplacé monsieur Suain. C'est un peu à l'exemple de monsieur Thoreau que, sur les conseils de Jean Warnant, mon père, je m'engagerai dans les études de droit. Car plus tard, je voudrai devenir administrateur de territoire au Congo, comme mon second père. Hélas, en 55 il sera déjà trop tard... Lui, Jean Warnant avait fait avant-guerre l'UC (Université coloniale à Anvers), mais il me disait que le doctorat en droit était la voie royale pour l'administration.

C'est aussi à Watsa qu'eut lieu cet épisode de la belle prisonnière qui me dévoila sa magnifique anatomie en remettant son grand pagne bleu. J'en ai aussi parlé par ailleurs. L'Afrique reste l'Afrique. Durant une de nos promenades en vélo avec les jeunes Blancs de Watsa, nous avons par hasard également assisté à un bain de quelques hommes dans une

rivière, près d'un petit pont dans la brousse. Nous étions assez impressionnés par leur nudité éloquente. Et quand je dis éloquente, je veux dire éloquente...

C'est également à Watsa que Christian et moi, mais surtout Christian, jouerons aux infirmiers secouristes pour soigner quelques blessés noirs. En particulier un homme tombé d'un palmier dont il était en train de tailler les feuilles.

C'est également sur les troncs de ces palmiers, dans notre parcelle, que je débusquais les gros lézards verts et bleus qui y montaient en galopant. Je parvenais à les attraper avec un lance-pierre de ma fabrication et lorsqu'ils tombaient, je courais les rejoindre et pressais sur le ventre de ceux qui étaient gros. C'étaient des femelles dont il sortait souvent un petit œuf...

C'est à Watsa que Christian a fait sa communion solennelle et qu'à cette occasion nous avons fumé notre première cigarette. On avait mis nos beaux costumes, veston et pantalon. On n'était pas peu fiers! Et à cette occasion, papa et maman avaient invité les notoriétés de l'endroit, dont l'évêque qui avait donné la confirmation à mon petit frère. Je me rappelle aussi que c'est le père Louis Bruyneel – un dominicain que nous reverrons même plus tard en Belgique, et aussi à l'occasion du décès de Jean Warnant – qui rédigea le texte des images souvenirs de communion. Comme je n'en avais pas eu en 1950 à Bukavu, il rédigea pour moi un très beau texte fait à partir des devises des louveteaux, éclaireurs et routiers, et de la promesse du scout. C'était un ami de la famille qui venait souvent à la maison, et dont je me souviens qu'un des sermons pour les Blancs à la messe de neuf heures le dimanche fut simplement de dire que comme dans l'Évangile, il y avait beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Comme il y avait trop peu de participants blancs à la messe, le sermon ne serait pas plus long. Point. Cela fit quelque scandale.

Deux autres personnes également très amies avec nos parents étaient les Turlot.

Également à Watsa, l'épisode du petit éléphant... Oui, Watsa était vraiment mon paradis sur terre. J'y ai vécu sans doute mes vacances les plus heureuses, de Pâques 1952 à début 54. J'avais 14 et 15 ans...

Un beau souvenir : un excellent dîner en brousse sous l'orage africain qui progressait à vue d'œil.

L'Epulu : voir ce que j'en dis sur la maison, les okapis, éléphants, cornacs et girafes dans le chapitre sur l'Afrique, à la fin.

Monsieur et madame Thoreau, retrouvés à Outremeuse, et son livre en 2006...

Monsieur et madame Turlot, deux artistes calmes, rêveurs et souriants... Le grand Christ... Voir aussi dans chapitre 19 (en 64) : Mort tragique de monsieur Turlot et de son fils, et son récit à elle.

À Watsa,] je me souviens avoir appris à jouer au tennis avec Christian. Nos premières raquettes et les filles Lebrun... Les terrains de tennis étaient juste devant notre maison de l'autre côté de la route. On avait reçu deux belles raquettes neuves, de marque Éland, avec un cadre de bois pour les serrer et les maintenir dans leur état parfait et éviter que le bois des raquettes ne travaille et ne bouge.

C'est aussi là que j'ai appris à rouler en vélo sans me tenir par les mains, comme on voyait faire les champions du Tour de France sur les photos des illustrés. La route de pierraille était idéale : pas trop de circulation, belle ligne droite, puis une légère dénivellation un peu avant d'arriver devant le bureau du Territoire. Il y avait là une place qui me permettait même de tourner sans me tenir. Un jour monsieur Urbain, agent territorial, est sorti de son bureau à ce moment-là et m'a surpris en haute voltige (rouler sans toucher mon guidon). Il m'a bien engueulé, merci, et m'a dit de ne jamais recommencer, que cela était dangereux, donc interdit! Est-ce vrai que c'était interdit? Je me le demande encore aujourd'hui.

Une réponse pour finir

Voici donc les quatre propositions dont je n'avais pas fait mention durant le chapitre (oui, oui, je sais qu'il y a aussi des propositions et historiettes racontées dans le chapitre qu'on ne retrouve pas dans cette revue finale) :

- 1) Si je veux devenir administrateur à mon tour, je devrais suivre l'exemple de M. Vincent Thoreau et faire le droit.
- 2) Les lézards bleus que je forçais à pondre leur petit œuf.
- 3) Le bain des hommes tout nus dans la rivière alors que nous étions en excursion avec le groupe de jeunes.
- 4) L'annonce du décès tragique de monsieur Turlot et de son fils, racontée par madame (voir chapitre 18).



J'ai expliqué au début du chapitre 11 pourquoi je consacrais deux chapitres à mon séjour de six ans au collège. Le chapitre 11 concerne mes deux premières années là-bas durant notre premier terme au Congo (septembre 49 à juillet 51) en cette ville qui s'appelait encore Costermansville. Le présent chapitre va de février 1952 à juillet 55, pendant notre deuxième terme. Et comme en plus j'ai désiré présenter en annexe tout le contenu de mes écrits (avec photos) pour le site internet makala.be consacré au collège, il y a risque de répétitions, d'autant plus qu'une bonne partie des textes du site internet proviennent justement des premiers brouillons de ce chapitre-ci. Alors, pour éviter ces redites, je renverrai quelquefois les lecteurs à cette annexe.

Retour de Belgique

Nous sommes au début de 1952 (fin février). Je suis en cinquième latine et j'ai presque 14 ans. Nous avons repris le bateau à Anvers après sept mois de congé racontés au chapitre 13. Je crois que ce bateau était le *Copacabana*. Rien de spécial à dire sur ce troisième voyage transatlantique. Arrivés à Matadi, nous prenons le train pour Léopoldville, avec l'épisode de la jeune demoiselle qui avait perdu sa grand-mère¹. Puis le lendemain, Christian et moi nous séparerons de la famille. Papa, maman et nos deux petites sœurs Marie-Ange et Josiane, vont reprendre le bateau fluvial jusqu'à Stanleyville pour rejoindre finalement la nouvelle affectation de Papa : Watsa, dans le district de l'Ituri, où ils se sont installés un peu avant Pâques 1952². Christian et moi, nous quittons nos parents à Léopoldville (Kinshasa) et prenons un avion à destination de Luluabourg en plein centre du Congo, et puis Usumbura dans l'Urundi, et de là un autre avion vers Costermansville, qui s'appellera bientôt Bukavu, là où se trouve notre grand collège de couleur ocre. Nous avons donc traversé la colonie de part en part, d'ouest en est. Nous arrivons au collège vers la fin février pour récupérer l'année scolaire déjà bien en cours.

Lieux et calendrier (bref rappel)

Faut-il rappeler que le Kivu est la province de l'est du Congo, et que nous sommes dans le district du Sud-Kivu? Le Nord-Kivu a pour chef-lieu Goma, au nord du lac.

¹ Voir la fin du chapitre 13

² Voir chapitre précédent

À l'est de Cost (ou Costermansville), le Ruanda comme l' Urundi plus au sud¹ sont deux anciennes colonies allemandes, passées sous mandat belge depuis 1918. Kitega et Kigali sont les capitales du R-U, et Usumbura (dit Usa) qui deviendra Bujumbura, la plus grande ville de ces deux pays, est située au Burundi sur le lac Tanganyika. La rivière Ruzizi, qui relie le lac Kivu au lac Tanganyika, constitue la frontière entre le Congo et le Rwanda. Cette rivière est assez importante et compte beaucoup de chutes. Elle est le déversoir du lac Kivu dans le lac Tanganyika, 300 kilomètres plus bas. Dénivellation de près de 500 mètres! C'est énorme. Nous sommes souvent allés nager dans la Ruzizi et dans des petites chutes...

Costermansville, chef-lieu du Kivu, redeviendra Bukavu de son nom indigène en 1953, par un certain snobisme de la population européenne qui l'a plébiscité. La ville était comme une main ouverte dont les doigts pénètrent dans l'eau et s'appellent : la Botte, Nya-Lukemba, la Botte du Gouverneur, et encore deux autres presque îles allongées. La cathédrale venait d'être érigée en plein centre, l'athénée pas trop loin et le couvent Albert 1^{er} pour les jeunes filles de l'autre côté de la ville, tout près du « belge », le gros village indigène. Le terrain de foot s'appelait la Kawa, puis le foot sera déménagé en janvier 53 à la Mukukwe, plus près du collège.

Le collège a été construit sur une colline appelée Nya Lukemba, au sud du lac Kivu. Juste derrière la botte du Gouverneur. Plus au sud, en face de la grande patinoire-barza sur laquelle nous avons toutes nos récréations, se trouve une autre colline appelée la colline du CER², du nom du bâtiment que l'on voyait tous les jours. Et au pied de cette colline qui nous faisait face coulait la Ruzizi. Au Kivu et surtout au Rwanda, pays des mille collines, la plupart des endroits sont appelés Nya quelque chose, Nya signifiant colline, on comprend cela. Ainsi, il y a aussi comme lieux d'excursion et de camps scouts : Nya Ngezi (où habitait monsieur Quoirin, sur la route d'Usa), Nyakasiba, (chutes)...

Nya Lukemba signifierait le cinquième doigt, la cinquième presque île de Cost, Bukavu. La ville de Bukavu avait beaucoup de presque îles qu'on appelait des bottes. La principale de ces presque îles d'ailleurs s'appelait la Botte (Nya Ngezi). Il y avait aussi Pointe-Claire et la botte du Gouverneur, car la résidence du gouverneur était située sur une botte donnant dans le lac, juste en face du collège. Entre la Botte du Gouverneur et le plongeur du collège, on a d'ailleurs eu longtemps un radeau flottant sur des fûts, relié au fond avec des amarres et sur lequel les bons nageurs pouvaient se rendre, car il était éloigné du bord par une bonne distance de 60 ou 80 mètres.

Voici d'autres noms de lieux (beaucoup commencent par Ka) :

- Kamembe, plaine d'aviation située au Rwanda, de l'autre côté de la Ruzizi.
- Kamanolia, Lubirizi
- Karamba (route d'Astrida, Rw, chez monsieur Defays où je ferai ma promesse scoute).
- Kabare, Kalehe, Panzi (chez monsieur Paquay près de la Ruzizi, où j'ai fait un hike avec Claude Jaumin).

- Hongo, Birava.
- La Rutshuru au Rwanda, lieu d'excursion.
- Katana, à l'ouest du lac, là il y avait des chutes d'eau chaude : formidable, quelle douche agréable!
- Giti, vallée des cynocéphales, que nous appelions d'un nom bien plus éloquent : les culs-pelés, et qui sont de la famille des babouins, comme les mandrills.
- Km 16 (chez monsieur Van Klooster), La Michodière, Sisi, Kaseke, Kalehe.
- Les volcans Biega, Kahuzi (avec des chutes Kashalala et les chutes de Saza), Nyamlagira, Nyaragongo. Tous ces volcans sont plus du côté de Goma, au nord du lac Kivu. C'est la région des fameux gorilles de montagnes.
- Tchamfu, Mibirizi, Gaseke, lac des deux Montagnes, Kakono.
- Le poste de Shangugu (écrit aussi Cyangugu) près de la Ruzizi, où les pères avaient une maison de repos et où nous avons été quelques fois en excursion, notamment avec les scouts. J'ai retrouvé beaucoup de ces noms grâce à notre mensuel *Orientation*, car lorsque nous faisions une excursion on ne manquait pas d'écrire un article. Or, nous avions trois grandes divisions qui faisaient à peu près quatre ou cinq excursions par an. Il en fallait des lieux de parachutage pour nos loisirs d'un jour. Et en plus il y avait les trois endroits où nous campions trois jours, chaque trimestre, avec les scouts.

Le 15 février 1955, nous avons fait une excursion à Nya-Kasiba. Je le sais parce que là-bas, j'ai détaché d'un remblai au bord de la route une roche très tendre d'une belle couleur bleue intense. J'ai commencé à y dessiner avec mon canif une croix scoute. J'ai toujours gardé cette belle roche bleu ardoise sculptée comme presse-papier. J'y avais gravé la date. J'ai donné cette pierre en souvenir à Paul-André Boily, car je sais qu'il apprécie les diverses roches, et celle-ci me paraissait plutôt rare : un genre de pierre à savon, très douce, pas spécialement friable mais très tendre, très facile à graver, un peu comme une savonnette, et également bien bleue et même un peu luisante. En plus de la date et de l'endroit, j'avais dessiné une croix scoute (la croix potencée de Jérusalem) avec la mention FECC¹, les quatre lettres réparties aux quatre coins de la croix, comme sur l'insigne scout.

Les monts Virunga, où repose Diane Fossey, est le lieu de prédilection des fameux gorilles de montagnes, auxquels personnellement on ne m'a jamais présenté mais que j'ai craints, car ils étaient ô combien réputés et on s'en méfiait un peu (mais pas trop) lorsque nous excursionnions par là. On les fuyait, notamment quand on allait au mont Biega. Aujourd'hui les derniers survivants (en reste-t-il 500?) sont seuls au monde et sont l'objet de visites surveillées que l'on paie très cher. La visite d'une heure coûte paraît-il un gros montant, et il faut même attendre des jours aux voyeurs qui paient très cher pour contempler les derniers gorilles. Aujourd'hui, si les gorilles viennent dévaster un champ de maïs les agriculteurs ne peuvent les chasser et doivent les laisser manger, mais ils ne sont pas remboursés. Les gorilles se font des ennemis!

¹ Aujourd'hui au XX^e siècle, on écrit Rwanda et Burundi.

² Centre d'émissions radiophoniques

¹ Fédération des éclaireurs catholiques du Congo

Calendrier au collège, congés, vacances

- Nous avons des fêtes particulières :
- 13 octobre : fête de l’État indépendant du Congo¹
 - En novembre : fête de saint Jean Berchmans (jésuite belge, patron de la jeunesse, décédé à 22 ans)
 - En mai (?) : fête du RP recteur
 - Fin juin : jeux de saint Louis (de Gonzague, jésuite italien, patron de la jeunesse, décédé à 23 ans)

Nous retournions à Noël et à Pâques, sauf quelques-uns qui habitaient trop loin et pour lesquels, en vérité, les vacances de Pâques étaient un peu allongées, et donc les vacances de Noël raccourcies. Les grandes vacances allaient du 10, 13 ou 15 juillet au 6 ou 7 septembre.

À chaque trimestre, nous avons des congés particuliers, outre les fêtes légales : Toussaint et jour des morts, Mardi gras ou mercredi des Cendres, 1^{er} mai.

Notre horaire de classe : lundi, mardi, jeudi et vendredi, cours toute la journée; mercredi et samedi, congé en après-midi. Voir l’horaire quotidien avec les heures de classe, d’études, de messe, de récré, de repas, etc. dans les chapitres 11 et 16.

Cours et culture

Grec, algèbre et latin

Je dois rappeler que Christian et moi avons changé de collège durant le deuxième trimestre : de St-Servais à Liège, nous revenions à Notre-Dame de la Victoire à Costermansville. Or, pour moi qui étais alors en cinquième latine, c’est l’année où l’on commençait deux nouvelles matières importantes : le grec et l’algèbre.

Pour le grec, il n’y a pas eu de problème particulier. J’ai aimé apprendre le grec. Au début, on est un peu perdu par l’alphabet, mais dans l’ensemble je le crois plus facile que le latin. Dès la quatrième latine, nous lisions et traduisions des auteurs. Ainsi l’*Anabase* de Xénophon : *Kai, kata guè, kai kata thalassa* (en alphabet grec : και κατα γη και κατα θαλασσα), expression fréquente qui signifie «et par terre et par mer », c’est-à-dire de toute part, par tous les côtés... ou mieux encore « ils passaient à travers tout, par monts et par vaux ». Il s’agissait des soldats de Xerxès ou d’un autre Darius. Ah! nos découvertes en grec... Homère, bien sûr. Et même Sappho (eh oui, chez les Jésuites) et saint Luc (très difficile). Nous n’étions que des hellénistes amateurs et nous aimions rire.

Devant la difficulté que nous avons à étudier nos différentes matières, il nous arrivait de rechercher un gentil moyen de rire un peu à travers tous nos efforts. Et le grec ancien, qui déjà présentait la difficulté supplémentaire d’avoir une graphie différente, nous ouvrait parfois certains horizons qui ne manquaient pas de croustillant. C’est ainsi que quelque potache un jour découvrit qu’un auteur, Xénophon, Thucydide, Platon ou un autre, peu importe, avait écrit ce bout de phrase très sérieux : *Ouk*

¹ Cet État indépendant naquit en 1885 sous la gouverne de Léopold II, roi des Belges, et ne deviendra colonie belge sous le nom de Congo belge qu’en 1908, jusqu’au 30 juin 1960, date de l’indépendance de la République démocratique actuelle.

elabon polin (ουκ ελαβον πολιν) qui signifie simplement : « Il (ou elle) ne prit pas la ville ». En effet : *ouk* marque la négation, elabon (on prononce le N final) est le passé simple du verbe *lambanô* qui signifie prendre, et *polin* (prononcez bien le I et le N séparés) marque l’accusatif, c’est-à-dire le complément d’objet direct du mot *polis* (prononcez bien le S) qui signifie « ville » et donnera en français le mot « politique ». Par exemple, Héliopolis signifie simplement ville du soleil. On se souviendra d’ailleurs de Mireille Mathieu qui chantait Acropolis – la ville haute – à qui elle lançait un adieu mémorable. Ah! oui, le grec.

Peut-être s’agissait-il d’un extrait historique sur les exploits d’Alcibiade, de Cyrrhus, d’Artaxerxès ou d’un autre général, là n’est pas la question. Mais entendez-vous la douce interrogation, en français cette fois : « Où qu’est la bonne Pauline »?

Cela nous faisait sourire, mais certains esprits un peu plus tordus et malicieux ont ajouté une série de mots grecs, tout aussi corrects – quoique très peu probables – qui donnent cette suite : *Alla gar elpis, éphè, caca*. Je traduis : *alla gar*, expression signifiant « mais, cependant »; *elpis* (prononçons le S final) c’est l’espérance¹; *éphè* signifie « dit-il » et *caca* indique toutes sortes de choses mauvaises. Alors l’ensemble pourrait se tenir, quoique cela serait boitillant et inachevé : « Cependant, l’espoir, dit-il, [est] mauvais ».

Je dois humblement vous avouer que la traduction, tout à fait libre ici, ne nous a jamais préoccupés car elle ne nous fut jamais demandée, pour la simple raison que cette assertion circulait sous le manteau et sur la patinoire du collège, en récré, et qu’elle ne fut jamais étudiée en classe. On était chez les jésuites, tout de même. C’était du sérieux, mais on aimait sourire aussi... Ah! ce grec qui conjuguant un temps (aoriste, sorte de passé), un mode (le mode optatif) et une voix (la voix moyenne) de plus que le français. Je reviens maintenant à mon histoire (passionnante) dont vous n’avez pas perdu le fil, je présume. Nous parlions du changement de collège. Eh bien, donc, pour le grec je n’avais aucun retard particulier et je me suis facilement raccroché au train qui passait.

En algèbre, ce fut une autre paire de manches. Heureusement que les maths étaient vraiment ma matière préférée, et que monsieur Pas (le prof – comme c’est un Flamand, il faut prononcer le S final) fut patient avec moi. En effet, tu dois savoir cher lecteur et ami Anagnosophile, que durant cette cinquième latine, en mathématiques, nous devions terminer l’arithmétique et commencer l’algèbre. On peut estimer que les deux matières constituaient la moitié de la matière de l’année en mathématiques, et notre horaire prévoyait quatre heures de math par semaines. Si bien que le prof de Costermansville, monsieur Pas en l’occurrence, avait divisé la semaine en deux : deux heures d’arithmétique et deux heures d’algèbre, depuis le début de l’année scolaire en septembre jusqu’à la fin de l’année, fin juin. Ah! ouiche. Mais le prof de math de St-Servais à Liège ne l’entendait pas de cette oreille, et avait divisé en deux non pas la semaine de quatre heures, mais l’année. Si bien que lorsque je quittai St-Servais, on avait quasi fini l’arithmétique et pas encore commencé l’algèbre. J’avais vu à peu près toute la matière en arithmétique. Ce m’était donc facile de reprendre des notions déjà vues, mais en algèbre je

¹ Remarquons au passage qu’ordinairement le grec n’utilise pas les articles, et qu’il n’utilise pas de pronom personnel comme sujet ordinaire.

n’avais encore rien vu du B-A-BA, si je puis dire. Les équations et les notions d’inconnues X ou Y, et de nombres traduits par a, b ou c, pour moi, tout cela c’était vraiment « de l’algèbre ». Je ne comprenais rien. Alors?

Catastrophe! Et pourtant ce sont bien deux collègues de pères jésuites, mais ils n’étaient pas au diapason. Je n’avais donc encore rien vu en algèbre, alors que mes condisciples retrouvés, Jaumin, Michel André, Forro, eux, jonglaient déjà avec les a+b, les inconnues et les équations depuis septembre, et nous étions fin février!

Alors j’ai eu dix cours particuliers avec monsieur Pas. Et cela m’a d’ailleurs empêché d’aller au camp scout du deuxième trimestre, me privant de faire ma promesse scoute cette année-là. Mais en algèbre j’avais rattrapé mon retard, tant et si bien que lorsqu’est venu l’examen de fin de trimestre en mars, deux ou trois semaines avant le congé de Pâques, eh bien j’avais 37 sur 40 en mathématiques (arithmétique et algèbre) alors que le deuxième de la classe n’avait que 29 sur 40! Là, j’étais fier, comme on dit à Liège (*J’estêû fîr!*, comme on dit à Lîdg).

Deux ans plus tard, c’est monsieur Van der Wilt qui fut notre professeur de math. Un homme haut en couleur, qui savait crier comme pas deux. Je l’entends encore hurler en pleine classe : « Funérailles! ». C’était son juron favori lorsqu’un élève répondait une bêtise. Monsieur Van der Wilt avait un véritable don pour dessiner un cercle quasi parfait sur le tableau noir. Il avait toujours dans sa poche une petite cordelette avec une boucle à l’un des bouts. Il lui suffisait alors de glisser sa craie dans la boucle et de tracer un cercle assez exact, avec cette ficelle utilisée comme rayon tournant autour de son doigt qui retenait fixé l’autre bout de la ficelle. Ce qui était formidable, c’était la vitesse d’exécution. Je me souviens à ce propos que le père Cuypers, titulaire de troisième et pas du tout prof de math, savait encore mieux dessiner un cercle. Et pas de cordelette, tout était dans le coup de craie à la verticale. Son cercle était toujours parfait. Bizarre!

Revenons à Van der Wilt. Un jour en troisième latine, en remettant les points des examens où je m’étais encore détaché assez nettement en avance sur les autres, il avait dit, à ma grande gêne : « Dans cette classe, il y a deux sortes d’étudiants. Il y a monsieur Bonsang et les autres! Vous et moi, monsieur Bonsang [tous nos profs nous vouvoyaient toujours], nous sommes de la même race. ». Là, je vous jure que j’aurais préféré être ailleurs. On est mal à l’aise quand on reçoit un tel bouquet de fleurs en pleine poire!

J’étais si bon en math que lorsqu’en rhétorique, je suis revenu à Saint-Servais à Liège pour terminer mes humanités, je n’ai pas voulu acheter les livres de math (algèbre, trigonométrie et géométrie) dans lesquels mes camarades suivaient les cours, et qu’ils utilisaient depuis quelques années. J’ai voulu garder mes anciens livres de Bukavu, par esprit d’économie et aussi parce qu’il m’était plus facile de m’y retrouver, mais surtout par défi et même par orgueil mal placé. Je suis arrivé à passer à travers les cours de math, mais cela a été dur et je ne conseillerais à quiconque de commettre cette gaffe.

Quant au latin, il est à mon humble point de vue plus difficile que le grec, surtout Cicéron et Virgile. Le *de viris illustribus* de Cornélius Népos, la *Guerre des Gaules* de Jules César et Tite-Live sont sans doute plus faciles. C’est surtout en classe de poésie que nous aurons vraiment décollé en latin : Horace,

Virgile... et même des poèmes appris par cœur. Au chapitre 18, je mentionnerai tous les auteurs grecs et latins que j’ai vus durant mes humanités.

Je me rappelle encore du fameux *carpe diem*. Et le vers d’Horace : *Nunc est bibendum, pede libero terra pulsanda*, que je transcris de mémoire, avec probablement une ou deux erreurs après tant d’années... 46 ans? Il pourrait se traduire « Maintenant, il faut boire, et la terre doit être battue d’un pied libre ». Traduction plus littéraire : « Aujourd’hui, c’est le temps de boire et de danser en toute liberté ». Tel était Horace...

Et ce début des *Bucoliques* de Virgile qu’il fallait absolument lire en le scandant, c’est-à-dire en le rythmant selon des règles bien précises incluant l’iambe et le spondée : *Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi*. Nous traduisions en rigolant « Tityre, tu patules, en te récubansant sous le tegme de ton fage »... ce qui, comme chacun l’aura compris, devrait signifier quelque chose comme « Tityre, tu rêves, en t’endormant sous la ramée d’un chêne »¹. Je vous signale enfin que le seul prix (première place) que je suis parvenu à obtenir en rhéto à St-Servais fut le prix de rédaction latine. Pour terminer ses humanités gréco-latines, c’est un joli fleuron!

Littératures française et néerlandaise

En troisième et en poésie, nous avons beaucoup de littérature en français, mais aussi en néerlandais. Incroyable, le nombre d’auteurs flamands et hollandais que nous devons étudier; je devrais écrire : avaler. En troisième latine notre titulaire, le brave vieux père Cuypers, depuis le début de l’année pour les cours de néerlandais ne pipait pas un mot de français. Si nous ne comprenions pas un mot ou quelque chose, nous devons le demander en néerlandais (ou flamand). Si on s’essayait en français, il nous reprenait : « *Wat zegt u? Ik begrijp niet*² » Et déjà à la fin du premier trimestre, nous devons passer un examen oral devant toute la classe. Le prof (Cupidon) allait s’asseoir au fond du local, nous allions nous asseoir à son bureau sur l’estrade et les questions nous entraînaient dans une petite conversation qui durait cinq minutes. Parfait pour apprendre une langue!

Je me souviens aussi de deux exposés oraux que nous avions à faire en français en classe de poésie (deuxième latine). J’en fis un sur l’organisation de l’armée romaine, et l’autre ce devait être un auteur – ne serait-ce pas Tacite, auteur des *Annales*?

Autant nous avons des cours souvent fort intéressants par des professeurs réellement très cultivés³, autant le collège nous offrait aussi un éventail d’activités culturelles fort riche – cinéma, théâtre, conférences, bibliothèques, musique... On est fier d’être fils de jésuite! Pour ceux qui s’inquiéteraient et se demanderaient si je n’ai pas oublié de mettre un S au mot riche, ci-dessus, je les rassure tout de suite : non, car c’est bien l’éventail qui est fort riche.

¹ Traduction non seulement très libre, mais aussi très divinatoire. Comme quoi, pour bien deviner, il faut être un peu devin!

² Que dites-vous? Je ne comprends pas.

³ On est jésuite ou on ne l’est pas... et le pape choisi par le conclave du 13 mars 2013 ne sera pas là pour me désavouer, hein François?

Il y a culture et culture

Nous étions en Afrique, nous étions entre 1949 et 1955. Nous n’avions ni les films, ni la musique, ni la TV qu’on a aujourd’hui. Et c’est à St-Servais en 56 que j’entendrai parler pour la première fois de ces énormes machines appelées ordinateurs (qui tombaient souvent en panne à cause des milliers de lampes qui chauffaient trop) destinés à l’armée américaine et pas du tout pour nous servir, nous. On trouvait d’ailleurs le mot bizarre et difficile à prononcer, on se trompait souvent en disant « ordonnateur ». On connaissait le verbe ordonner, mais pas ordiner! Et pourtant, malgré ce dénuement quasi incompréhensible pour les jeunes du XXI^e siècle, je crois qu’on était cultivés : nous avions du théâtre, des conférences, de bonnes lectures; on étudiait aussi, et on s’intéressait à ce qu’on étudiait, et nous avions de très bons profs!

Je parlerai un peu plus loin de mes lectures et qu’on ne croie pas que je fusse un lecteur exceptionnellement assidu : au contraire, j’étais un lecteur très moyen. Beaucoup de mes camarades lisaient bien plus que moi. Dans tous les domaines, nous avions des choses à apprendre, des choses à dire et surtout des choses à découvrir : nous aimions discuter. En histoire, en géo, en sciences, en arts, en langues¹, et particulièrement en littérature française, mais aussi néerlandaise et gréco-latine évidemment, nous trouvions de l’intérêt par des textes à nos goûts. Et même, allons plus loin, les sports d’équipe ou individuels (foot, volley, tennis, basket, natation, croquet et ping-pong) et l’éducation physique (la gymnastique suédoise), les valeurs olympiques, tout nous subjuguait, tout nous attirait. Ajoutons les loisirs, le bridge, le cinéma, le théâtre que nous montions ou auquel nous assistions, les jeux de société, le scoutisme, tous les différents sports, les excursions... nous ne manquions de rien.

Je chercherais en vain un domaine, un seul, pour lequel la jeunesse d’ici et d’aujourd’hui serait plus cultivée; je n’en vois pas, à moins que la drogue, la sexualité ou la violence ne fassent partie de la culture... Oui, en ces domaines, les jeunes de ce temps sont supérieurs aux jeunes que nous étions. Ils ont aussi pour eux la technologie. Nous n’avions ni vidéo, ni internet, ni enregistreurs... Là, on ne peut comparer. Mais j’en viens à me demander si, par rapport aux jeunes d’aujourd’hui, nous n’étions pas gagnants sur tous les points. Maintenant que je me penche sur mon passé et que je revois les jeunes que j’ai eus comme étudiants, je me dis parfois : les malheureux, ils ont leur téléphone-ordinateur (iPod, iPad... je ne connais même pas tous les noms tant cela change et évolue), la télé (c’est vieux, ça!), les écrans et bientôt les montres multifonctions et ils en perdent la tête. Pour eux plus rien, ne compte que l’argent et le plaisir immédiat. Espèrent-ils construire leur vie sur ces pieds d’argile qui se réduisent en bouillie sous la première pluie? Les malheureux qui ont tout dans les mains et rien (ou si peu) dans la tête et dans le cœur.

Nous avions aussi le sens des responsabilités, que le jeune actuel ne connaît hélas plus guère. Sur ces six années de collège, j’ai été croisé, scout, chef de patrouille et puis assistant de la troupe scout, membre de la chorale, servant de messe, responsable de la bibliothèque de mon niveau, de la

bibliothèque du collège pour la ville, souffleur et acteur au théâtre, responsable de salle d’étude (ou portier), et même une fois capitaine d’une équipe de football.

Cinéma au collège

Il y avait en ville, à Bukavu, deux autres cinémas : le Paguidas et, assez près du collège, l’Acropole. Voici une liste non complète des principaux films vus au collège durant les quatre dernières années (de 51 à 55). Ne crois pas, ô lecteur, que j’aie une mémoire d’acier et sans faille. Je fus évidemment aidé par les numéros de mes revues *Orientations* qui étaient publiées par les élèves tous les deux mois. Pour les deux premières années, je vous renvoie au chapitre 11. On avait un film tous les quinze jours à peu près, le dimanche après-midi. L’autre dimanche, on allait au football voir le Victory jouer dans le championnat pour la coupe de l’Est. En six ans, il a remporté au moins trois ou quatre coupes...

- Septembre 51 *Bambi*
J'avais cinq fils – J’étais en Belgique et ne l’ai donc pas revu.
La bataille de l'eau lourde
- Février 52 *Congo, splendeur sauvage*
Pinocchio – J’étais absent jusqu’ici, congé à Liège.

[Mon retour de Belgique doit se situer ici.]
L'archer vert (suite) – J’étais revenu à temps pour voir la suite de ce fameux film, (voir juin 51, chapitre 11).
Un homme de fer avec Gregory Peck
- Juin 52 *Maria Chapdelaine* avec Michèle Morgan – Je me souviens encore d’une réflexion d’un Grand, au sortir du cinéma, le dimanche soir sur la patinoire, avant d’aller souper : « Au fond, cette fille a rebondi trois fois ».
Le grand boum avec Laurel et Hardy – Le sujet m’inspirera pour ma pièce *Complètement con*.
- Novembre 52 *Garou-garou, le passe murailles* avec Bourvil
La grande aurore avec Pierino Gamba, jeune chef d’orchestre prodige
Œil pour œil avec Laurel et Hardy
- 2 février 52 *Honni soit qui mal y pense*
- Janvier 53 *Alerte aux Indes* – film de 1938 d’Alexis Korba avec Sabu.
Tarzan
Le moineau de la Tamise – film de 50 avec Alec Guinness
Les héros de la gloire
Les hommes-grenouilles
- 8 novembre 53 *Jeanne d’Arc* avec Ingrid Bergman
Boomerang – film d’Elia Kazan en 47 avec Dana Andrews.

¹ Latin, grec, français, néerlandais, anglais, et même à l’occasion nos profs nous susurraient des mots, des phrases en italien ou en allemand.

L'affaire Ciceron – 1952, avec Danielle Darrieux et James Mason
La femme au voile bleu – 1951, avec Jane Wyman
Courrier diplomatique – 1952 par Henry Hathaway, avec Tyrone Power
Le voleur de Bagdad avec Sabu
Blanche-Neige de Walt Disney
Le chant de Bernadette – l’histoire de Bernadette Soubirou, de 1943 par H. King, avec Jennifer Jones
Docteur Laennec de Maurice Cloche en 1949 avec Pierre Blanchar

Septembre 54 *Secret d’État*
Top secret
Les tambours battront
Mandy – 1952, avec Mandy Miller et Jack Hawkins
Le trou normand avec Bourvil et B.B.
Le renard du désert – l’histoire de Rommel par H. Hathaway en 1951, avec James Mason

Décembre 54 *Commando sur Saint-Nazaire* – 1952, avec Trevor Howard
Les moineaux de Paris – 1953, Maurice Cloche, avec Les petits chanteurs à la croix de bois, JP Aumont et un certain inconnu : Louis de Funès.
Quand les tambours s’arrêteront – Western 1951. ATTENTION : ce n’est pas la suite du film de septembre *Les tambours battront*.
Ivanboé – avec Elizabeth Taylor et Richard Taylor, que j’ai vu au cinéma Acropole.
Le troisième homme – déjà présenté en janvier 51, avec Orson Welles.
La mer cruelle avec Jack Hawkins
Les mines du roi Salomon – au cinéma Acropole, que j’avais déjà vu à Liège en 51; film de 1950 avec Deborah Kerr, Stewart Granger et les danseurs tutsis!
Histoire d’une bague
Trois télégrammes – 1950, de Henri Decoin
Le retour de Don Camillo avec Fernandel et Gino Cervi
Air Force – 1943, sur la guerre du Pacifique, avec Arthur Kennedy.
Le roi de la pagaille – comédie anglaise de 1953, avec Norman Wisdom.
Victoire sur le désert
Le ciel est à vous – 1943, film français de Jean Grémillon.
The Glenn Miller story – 1953, de Anthony Mann avec James Stewart et June Allyson.
Les temps modernes de et avec Charlie Chaplin et Paulette Goddard
Tout chante autour de moi avec Mouloudji
Quand les vautours ne volent plus – Angleterre 1951, film sur les désastres de la chasse en Afrique et le trafic de l’ivoire.

Juillet 55 *La symphonie fantastique* – film pour la ville, ENA, on est en vacances, élèves partis, attendons notre départ pour Liban et Belgique. Christian, le pauvre, ne pourra pas voir le film, car il n’a pas 16 ans... Un si beau film! Sur la vie de Berlioz avec Jean-Louis Barrault. Aujourd’hui, je n’hésiterais pas à le montrer à des enfants...

Il m’en manque, et des beaux. Je pense à *Il est minuit, docteur Schweitzer* avec Pierre Fresnay, et aussi plusieurs courts-métrages avec Charlot ou le duo Laurel et Hardy.

Cinéforums

À partir de ma troisième latine, on a commencé à avoir des cinéforums avec introduction explicative, devoirs et discussions... Rien que pour les Grands.

? *Les raisins de la colère* avec Henry Fonda

12 février 54 *Dieu a besoin des hommes* avec Pierre Fresnay
Sur les quais – 1952, Elia Kazan, avec Marlon Brando et Eva-Maria Saint
Quatorze heures avec Grace Kelly dans un petit rôle

21 septembre 54 *La nuit est mon royaume* avec un Jean Gabin aveugle, magnifique

19 novembre 54 *Les plus belles années de notre vie* – de William Wyler, très beau film sur la réadaptation de trois soldats américains à la vie civile.

14 février 55 *Le Christ interdit – Il Cristo proibito* de Curzio Malaparte, 1951, avec Raf Valone, Alain Cuny et Gino Cervi.

19 avril 55 *Viva Zapata* – Elia Kazan, 1952, avec Marlon Brando, Antony Quinn et Jean Peters.

17 mai 55 *Journal d’un curé de campagne* de Bresson

10 juin 55 *Rapt*

30 juin 55 *Avant le déluge* – film français d’André Cayate avec Marina Vlady, et Bernard Blier

Tous ces titres vous prouvent à suffisance que nous avons un très bon éventail d’excellents films.

Théâtre au collège

Chaque année le collège présentait une ou deux pièces au public. Et en plus nous recevions des troupes classiques (T.U.F) qui venaient de France ou de Belgique en tournée. Voici ici aussi une liste non exhaustive des pièces vues en six ans. Il y eut aussi *Le Cid* et beaucoup d’autres classiques. Les titres précédés d’un C ont été présentés par des élèves du collège, et la mention (ph) indique qu’on peut en voir des photos sur le site internet makala.be et au chapitre 16.

Juin(?) 49 C *Rendez-vous de chasse* – Pas vu, mais entendu parler et texte repris. Je la monterai à Outremeuse vers 1959.

1950 C *Le chat botté^l* – Comédie musicale (j’étais dans les chœurs).
Jules César de Shakespeare

1950 (suite)	C	<i>Joseph vendu par ses frères</i> – Pièce jouée en classe de 6 ^e latine.
	C	<i>Le bonhomme La Fontaine</i> – Pièce jouée en classe par ma classe de 6 ^e latine (j’y ai le second rôle, celui de Jeannot Lapin).
Mars 51	C (ph)	<i>Sans nouvelle de l’S14</i> ¹
Juillet 51	C	<i>Le petit Poucet</i> – Henri Ghéon, j’ai failli joué le rôle-titre, serai la fille principale de l’ogre ² !
Juillet 51		<i>Le Bourgeois gentilhomme</i> de Molière
10 février 52	C	<i>Castelnaudart</i> ² – Pas vu, je suis en Belgique.
15 juillet 52	C	<i>Le Petit prince</i> ² de Saint-Exupéry
1952(?)	C	<i>Le procès de Jeanne d’Arc</i> ¹ – Par la troupe scout
8 février 53	C	<i>Le train fantôme</i> ⁴
22 mai 53	C (ph)	<i>Le courroux d’Achille</i> ¹ – Pièce en vers écrite et jouée par les élèves de poésie.
29 mai 53	C	<i>Saint François Xavier</i> – Pour le 400 ^e anniversaire, pièce écrite et jouée par ma classe de 4 ^e latine : je joue trois ou quatre petits rôles.
14 juillet 53	C	<i>Le malade imaginaire</i> de Molière Un mime, Monsieur Cornélis
	C	<i>Un gendarme en détresse</i> – Par monsieur Lapage et sa classe
20 février 54	C	<i>Reinart de vos</i> – <i>Le roman de Renart</i> écrit en vers flamands par monsieur Heymans.
29 février 54	C	<i>Maître après Dieu</i> ³
29 janvier 55	C (ph)	<i>Bonne nuit, colonel</i> ³
26 février 55	C	<i>Tyl Uylenspiegel</i> (en flamand)
1 ^{er} mai 55	C	<i>De wonder dokter</i> (en flamand)
21 mai 55		<i>Le pays du sourire</i> – Opérette présentée par la ville de Bukavu) TB

J’aurai été choriste, puis spectateur, puis acteur, puis souffleur de certaines pièces du collège. Avec les scouts nous en avons même écrit, dont une sur la vie de Jeanne d’Arc. On ne reculait pas devant les difficultés. Mais c’étaient nos profs et aumôniers qui nous poussaient. Jeanne d’Arc était la patronne de notre unité scout, et c’est le scout Jean Samain, un acteur formidable de deux ans mon aîné, qui a

¹ Avec Jean Samain dans le rôle principal

² Avec Jean Paquay dans le rôle principal

³ Avec Jean-Marie Gille dans le rôle principal

⁴ Avec Christian Dubois. Ce Christian était un gars assez gros, à lunettes et plus âgé. Comme il habitait Watsa avec son frère Guy, il nous lisait une partie de ses rôles dans la voiture qui nous ramenait en vacances de l’aérodrome d’Irumu à Watsa. Il avait toujours un rôle comique, notamment le cuisinier dans Sans nouvelle de l’S14. Il avait eu aussi un autre rôle dans Le train fantôme.

joué le rôle. Comme aussi le rôle d’un nain dans *Le courroux d’Achille* écrit en vers par sa classe de poésie, deux ans avant moi. Ils avaient un vrai poète parmi eux qui écrivait des alexandrins avec une facilité déconcertante, comme en témoignent ses nombreux poèmes dans *Orientation*. Il s’appelait Pierre Fievez, mais je ne l’ai guère connu. Pour en revenir à Samain, il jouait un gnome. Et qui ne se rappelle l’épisode où il devait faire la revue des hoplites et autres soldats grecs sur scène, avec tout un discours enflammé, et au moment où il met le pied sur la scène, pa! il marche sur une punaise qu’il s’enfonce dans le talon de son pied nu. Il a avancé en boitillant et en donnant son texte, mais en souffrant mille douleurs. Personne ne s’est rendu compte de rien. Il avait pour totem : Puceron.

Toujours à propos du théâtre, je me souviens de fameux décors construits au collège, notamment le sous-marin qui bougeait en coulant, et le volcan du *Petit Prince* qui fumait (NON! pas le petit prince, le volcan). C’était Cupidon – Cuypers Antoine, le gardien de but du Victory – qui se cachait dans la sphère et avait la permission – non, l’obligation – de fumer. Et sa fumée s’échappait par le cratère. Il était heureux : cigarettes payées et permission spéciale. Mais songez-y : c’était notre gardien de but pour le Victory. On n’avait pas la même définition de la santé!

Je pense encore, à propos des décors, aux cinq bureaux « à terre » au-dessus du sous-marin... Il y eut aussi deux ou trois pièces en flamand, dont une écrite en vers par un prof laïc flamand, prof de la classe *De zesde latijnse* (6^e latine). Magnifiques comme costumes : il s’agissait de *Reinaard, de vos*, Reinaard, le goupil ou le renard, *Le roman de Renart*. Tous les élèves, une bonne trentaine, étaient costumés en animaux. Et les jeux de lumière dans le train fantôme (lorsqu’un train passait en gare), et le vampire projeté dans *Bonne nuit, colonel!* Et le bruit de la pluie et de l’orage, tellement réaliste qu’un spectateur de la ville a dit, durant l’entracte : « Dommage qu’il pleut dehors, on n’entend pas tout très bien! » Et il faisait beau soleil couchant, lors de la pièce à suspense *Bonne nuit, colonel*.

Conférences (explo) et tours de chant

?	Alain Gerbault (?) Paul (?) Mahuzier (?)
30 mai 52	Albert Mahuzier, <i>Chasses en Afrique</i> (?)
11 juillet 52	Louis Lachenal, <i>Anapurna premier 8000</i> – Lachenal fut l’un des deux alpinistes à avoir gravi avec Maurice Herzog le premier sommet de plus de 8000 mètres (même si des hauteurs plus élevées ont été atteintes dès 1920, ce n’étaient pas des sommets). Dans sa conférence, Lachenal disait toujours, comme un leitmotiv : « Maurice Herzog et moi... ».
23 mars 53	Alain Gheerbrand sur l’Orénoque-Amazone et les peuples tout nus – C’est dans cette conférence que l’on a vu notamment une photo de l’épreuve des fourmis rouges toutes attachées sur un canevas, bien serrées et posées sur la poitrine ou le dos d’un garçon, à titre d’épreuve pour devenir un homme, comme rite d’initiation! J’ai encore l’image sous les yeux.

20 mai 53	Haroun Tazieff, <i>Gouffre de la Pierre-Saint-Martin</i> – Lui aussi, je l’entends encore nous parler de sa voix chaude de Russe qui roulait les R.
16 juin 53	Charles Trenet (première fois) – Il nous faisait rire avec son chapeau qu’il tordait dans ses mains. Et ses grands yeux... <i>À la porte du garage, La mer, Une noix, Papa pique maman coud...</i> Autant de rengaines qui me reviennent en écrivant ici.
8 octobre 54	Sir A. Gregory, membre de l’expédition qui vainquit l’Everest avec Edmund Hilary et le sherpa Tensing Norgay.
20 novembre 54	Père Deckers, notre aumônier scout, ancien aumônier para de Corée, <i>La Corée à feu et à sang</i> – Au profit des scouts, pour acheter de nouvelles tentes.
20 janvier 55	Charles Trenet (deuxième fois) – C’est cette fois-ci qu’il fit un peu de gym avec ma classe et signa dans <i>Orientation</i> un petit mot assez original : « Pour <i>Orientation</i> , en lui souhaitant de ne pas perdre la boussole (comme moi). »
21 février 55	Trostein Rabbi, <i>Expédition du Kon-Tiki</i>
11 mai 55	Alain Bombard <i>Le naufragé volontaire</i> – Il avait sur scène à côté de lui son canot pneumatique appelé <i>L’Hérétique</i> . Très intéressant et très volubile avec sa barbichette.

J’ai oublié en 53 ou 54 : Alain de Prelle, *Le tour du monde sur un billet de mille*

À propos de ces conférences et spectacles¹, je voudrais souligner combien parfois, nous avions affaire à de véritables spécialistes. Ainsi :

- Alain Bombard, avec son petit bateau *L’Hérétique*, avait le verbe très facile. Dans son bouquin *Naufragé volontaire*, il raconte comment, jeune médecin stagiaire devant inspecter l’équipement sanitaire des navires à quai à Marseille, il s’était rendu compte que la même pharmacie circulait du canot de sauvetage d’un bateau au canot de sauvetage du bateau voisin. On le trompait donc. Et il eut l’idée de vouloir démontrer qu’on peut vivre sur l’océan sans aucune nourriture, ni pharmacie, ni boussole, ni équipement de survie... ce qu’il fit!

On l’a revu une fois à la sortie de la chapelle (messe de 9 heures pour le public), quand j’étais dans la chorale alors que les autres étaient à l’étude du dimanche matin.

- Conférence de Haroun Tazieff, non pas encore sur les volcans mais sur le gouffre de la Pierre-Saint-Martin, exploration qui eut lieu en 1952 et au cours de laquelle mourut Marcel Loubens. Il est à noter que Haroun Tazieff, qui deviendra le vulcanologue mondialement reconnu, a eu un cheminement qui le mena, après la Russie, en Belgique, à Liège en 1940-43. C’est là, à l’Institut de géologie de l’université que, lorsque la Résistance lui laissait du temps libre, il se passionna pour la théorie du mouvement des plaques tectoniques, la fameuse dérive des continents, théorie d’un savant allemand que personne ou presque ne connaissait à cette époque. Puis il alla au Kivu pour explorer tous les volcans de la région, dont le Nyaragongo qui était encore en éruption. On le voit :

¹ Voir aussi Makala, chapitre 16

Liège, Kivu... c’est un peu mon itinéraire aussi, mais sans études. Il est devenu vulcanologue, mais sa spécialité est la tectonique, c’est-à-dire l’étude des couches de l’écorce terrestre.

- Alain de Prelle (journaliste pour *Le moustique* aux éditions Dupuis) fit un jour le pari de faire le tour du monde avec simplement mille francs belges dans sa poche. Beau défi réalisé en deux ans. Deux livres en sont issus : *Le tour du monde sur un billet de mille* et *Les cinq sous de Lavarède* (deux fois mille pages). J’ai acheté et dévoré les deux livres, très mal reliés d’ailleurs. Grâce à eux, je découvrais le monde entier! Souvenirs, rêves : au Japon, l’histoire du « *chichi, doso* » et la tête de tous les membres de la famille, surtout la fille aînée à laquelle il s’adressait pour lui demander « du lait, s’il vous plaît ». Il pensait les épater, faire bien et connaisseur. *Chichi, doso* ne veut pas dire « du lait, s’il vous plaît » comme il le croyait naïvement, mais : « Votre sein, s’il vous plaît »! *Chichi*, c’est le lait maternel. Tu parles! En fait il lui avait demandé le sein (du lait maternel), nuance!

C’est étrange comme on se rappelle certains détails... après si « long temps » en deux mots. De Prelle racontait aussi qu’au Siam on rencontre les plus belles femmes au monde. C’était la guerre de Corée; que d’avions, de bateaux, de véhicules de toutes sortes il a empruntés, que de pays traversés... C’était l’aventurier moderne, du vingtième siècle, ce n’était plus le découvreur de *terra ignota* qui affronte des dangers inconnus, comme Stanley ou Livingstone, Richard Burton ou John Speke, mais celui qui part à l’aventure et découvre les mille coutumes de millions de gens en se cherchant un chemin selon les disponibilités du moment. Oui, tout cela me faisait rêver de voyages, de découvertes, d’aventures. Au fond, il m’aura peut-être plus influencé que je ne pense.

- Charles Trenet, nous l’avons eu deux fois au collège. Il aimait tellement Cost-Bukavu qu’il y acheta une villa, paraît-il. Un jour en 55, alors qu’il devait chanter le soir, il se promenait l’après-midi sous le soleil aux alentours du collège, et vint s’accoster sur le montant d’une des deux grandes portes de la salle d’éducation physique, qui étaient ouvertes, alors que nous avions notre cours. Il commença à faire le pitre dans le dos de monsieur Zaman, qui d’abord ne s’aperçut de rien. Puis comme nous riions de le voir faire des simagrées et nous imiter gauchement dans nos exercices, le prof se retourna, le vit mais ne le reconnut certainement pas, car le « fou chantant » portait des lunettes de soleil et monsieur Zaman, très flamand, ne devait pas beaucoup écouter ses chansons. Alors, il vint le trouver et lui dit : « Monsieur, vous désirez quelque chose? » « Non, non, répliqua Charles Trenet, je me promenais, j’ai entendu du bruit et voulu savoir... » « Vous ne pouvez pas rester ici! » Nous, on se marrait...Claude, t’en souviens-tu? « Ah! Alors, je vais partir. Mais ne vous fâchez pas, il y a du soleil, il fait beau... Y a d’la joie! » Et il nous quitta en riant!
- Nous avons eu encore, à l’occasion des spectacles de divertissement, comme un prestidigitateur (ou magicien) qui endormait du monde sur la scène et faisait croire ce qu’il voulait au public berné. Par exemple, il nous disait : « Prenez tous votre mouchoir, vous allez le sentir, il est parfumé à la violette. » Et tout le monde sentait la violette et tout le public applaudissait. Avec Jaumin, nous nous étions dit :« C’est psychologique, si on refuse d’obéir ou si on pense à de la poussière, notre mouchoir sentira la poussière. Mais il ne sentait rien, ni la violette, ni la poussière. » Hein, dis Claude, t’en souviens-tu de celle-là!?

- La Comédie française, *Les femmes savantes* je crois,.et deux opérettes par la ville qui comptait quand même à peu près 3000 Européens : *Le pays du sourire* (avec monsieur Lapage, un nouveau prof dynamique) et une autre. La salle du collège était très belle et grande. Il paraît même qu’elle a été la plus grande salle de la colonie pendant quelques années.]

Auditions de musique classique

Le dimanche après-midi durant la grande étude lecture, et les samedis et dimanches soirs lors de la récré, salle de jeu et étude ouvertes. Les disques *long-playing* (au Québec on disait long-jeu) venaient d’être lancés sur le marché et on nous faisait entendre de la musique classique. Et parfois, nous avions la possibilité d’aller au salon vert en écouter :

Octobre 54 *Les quatre saisons* de Vivaldi

Novembre 54 Beethoven et Bach

En 53-54, nous avons eu un orchestre (les All Stars) et la toute récente fanfare du collège. Les deux étaient dirigés par... Pierre Lejeune! Mon cousin Pierre à la baguette, s’il vous plaît! Hei, j’étais fier : mon cousin! La dernière année (54-55), après son départ, il sera remplacé à la baguette et au bâton du tambour-major par Jean-Marie Gille.

Visite du roi Baudouin le 3 juin 1955

Baudouin, le jeune roi des Belges, lors de sa grande visite au Congo s’arrêtera au collège. Tout le monde au Congo l’acclamait : « *Bwana Kitoko!* » (joli seigneur en lingala). Quel tralala, quel chambardement dans notre vie si rangée! Les premiers avions à réaction que j’ai vus datent de cette époque, les jets militaires qui accompagnaient le cortège royal. Que de journalistes et quelles foules notre si jeune et gentil roi souriant déplaçait! Le père Verhaegen, notre ancien aumônier scout était quasi fou. Je comprends papa Warnant qui avait décidé de rentrer en Belgique avant cette grande mouvance dont il aurait dû être un des piliers de réception en Ituri. Il détestait les manifestations trop ostentatoires. Et je pense bien qu’il avait raison. À Bukavu, le roi vint au collège. J’étais assistant de troupe et on me voit sur une photo officielle, au milieu de tous les appareils photo braqués sur Baudouin. Le père Schurmans, alors recteur, a dit un petit mot d’allocution et de bienvenue où il vantait notamment Léopold III. Cela enchantait le roi qui lui demanda son texte, mais notre recteur n’avait pas de texte écrit sur un papier, seulement un petit brouillon. « Cela ne fait rien, dit Sa Majesté, donnez-le-moi quand même! »

Fête de gym, *fancy-fair* et soirée avec orchestre

En fin 55, vers le mois de mai, nous avons eu une fameuse *fancy-fair*. Tout avait très bien été préparé pendant des semaines. J’ai été cuistot, avec quatre ou cinq autres scouts, pour faire des frites avec six friteuses électriques (dont une a eu les plombs qui ont fondu). Quelle fête magnifique, avec de tout (tir aux pipes et autres jeux de massacre, diseuse de bonne aventure) et soirée avec orchestre,

dirigé cette fois par Jean-Marie Gille. Il y avait aussi un petit groupe choral qui chantait de toutes nouvelles chansons de jeunes chanteurs méconnus : Georges Brassens (*i La légende de la nonne*) et aussi un certain Gilbert Bécaud... Pour cette soirée nous avions, nous les Grands, revêtu nos costumes prévus pour les examens oraux, avec des pantalons jusqu’aux pieds s’il vous plaît! Nous n’en avions qu’une paire!

Un peu avant, nous avions participé, avec tous les élèves des humanités, à un très grand spectacle de gymnastique. Quel déploiement!

Mes lectures

En vrac, voici des titres de livres que je me souviens avoir lus durant ces périodes d’internat à Bukavu. Outre les romans *Les trois mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le vicomte de Bragelonne* d’Alexandre Dumas, il y eut *Le capitaine Fracasse* de Théophile Gauthier, les Arsène Lupin et Rouletabille, de Maurice Leblanc et Gaston Leroux. On ne pouvait pas oublier ces deux couleurs! Et les romans comiques de Jerome K. Jerome ou de Gilbreth, et la trilogie de Margaret O’Hara avec *Mon amie Flicka*, *Le fils de Flicka* et *L’herbe verte du Wyoming*... ah! ce que j’ai adoré Ken et sa petite amie Carrey. Et tous les Frison-Roche, romans d’alpinisme (*Premier de cordée*, *La grande crevasse*) ou romans du désert (*La piste oubliée*, *Le rendez-vous d’Essendilène*, *La montagne aux écritures*)... Je pense encore aux romans anglais d’Elizabeth Goudge, de Daphne DuMaurier (*Rebecca*) et surtout de Graham Greene et de A.J. Cronin que j’adorais. Et Henry Bordeaux, très prolifique, et très bien coté surtout chez les jésuites, avec *La robe de laine* ou *La peur de vivre*, et la *Vie héroïque de Guynemer* que nous recevions en prix de fin d’année, une fois sur trois. Il y eut aussi des grands aventuriers qui nous permettaient de nous évader : *Les carnets de René Mouchotte* du pilote René Mouchotte, *Pilote de Stuka* par un certain pilote allemand, *600 milliards sous les mers* de Rieseberg, à propos du trésor d’un galion espagnol. Ouf! Vous en voulez encore? Allez, en vrac je vous cite :

Fenimore Cooper	<i>Le dernier des Mobicans</i> , <i>La Prairie</i> qui avait une grosse couverture rouge.
Jules Verne	<i>20 000 lieues sous les mers</i>
Closterman	<i>Le grand cirque</i>
Erich Maria Remarque	<i>Arc de triomphe</i> – celui-ci n’était pas dans les bibliothèques jésuitiques, mais me fut prêté par Claude Jaumin et lu sous la couverture!
George R.Stewart	<i>Le pont sur l’abîme</i> – même remarque que le précédent, un prêt de Claude aussi.
Walter Scott	<i>Ivanhoé</i> , Quentin Durward
Lewis Wallace	<i>Ben-Hur</i>
Gilbert Cesbron	<i>Il est minuit, docteur Schweitzer</i>
Georges Arnaud	<i>Le salaire de la peur</i> – livre acheté à Bukavu peu avant notre retour en Belgique.
Paul Féval	<i>Le bossu</i>
Albert Mahuzier	<i>Les gorilles d’Afrique centrale</i>
William Earl Johns	Tous les <i>Biggles</i> – voir explications plus bas

C'est fou comme j'ai un souvenir très précis de ces lectures, beaucoup plus que de celles qui se sont accumulées par la suite... Comme on a pu s'en rendre compte, il y avait beaucoup d'auteurs anglais.

Le père Sagehomme, la sagesse et la « culture »

Le répertoire alphabétique du père Sagehomme, un jésuite évidemment, était très consulté par les profs et surveillants de Bukavu à propos de nos lectures, puisque ce père jésuite et son équipe ont classé au point de vue moral plus de septante mille romans de seize mille auteurs. Comme je m'en suis fourni un exemplaire plus tard, puis un second revu et augmenté – j'ai été prof, n'oubliez pas –, j'ai pris l'habitude de marquer les romans que j'avais lus dans ce répertoire. Et c'est ainsi que si je désire me remémorer quelques-unes des lectures qui firent ma joie durant ces années de Bukavu (et de Liège par après), il me suffit d'ouvrir le *Sagehomme*. Je crois que les livres que j'ai lus au secondaire durant mes humanités gréco-latines m'ont permis de me cultiver un peu au contact de plusieurs bons auteurs. On devrait parler là de « culture » ou de « cultivation », mais ces mots n'existent pas et ne me proposez pas « acculturation » car il s'agit là d'un phénomène totalement différent d'après le dictionnaire. Ce serait une assimilation d'une culture différente.

Donc, ces livres ont en partie fait de moi l'être que je suis devenu. Peu de mes étudiants actuels, perdus dans la télévision *fast-food*, le cinéma-navet, le sport-cacahuète et la paresse congénitale pourraient en dire autant¹. J'ouvre donc le *Sagehomme* et je lis les titres marqués jusqu'en 68 (lorsque j'avais 30 ans).

Attention Anagnosophile, ici une remarque s'impose : je te conseillerais vivement de jeter un petit coup d'œil sur la liste et de ne la lire que si tu en as réellement envie. Lis-la alors (en respirant du lilas blanc), mais si tu veux passer outre, passe hardiment et respire du lilas lilas, à la place! Voici cette liste assez longue :

Accoce, Pierre

Polonais, go home

Acremant, Germaine

Ces dames au chapeau vert

Alain, Jean-Claude

La nuit merveilleuse de la cigogne

Alain-Fournier

Le grand Meaulnes

Alcott, Louisa-Maria

Les quatre filles du docteur March (ciné)

Anouilh, Jean

L'alouette, Le bal des voleurs, La sauvage, L'invitation au château, La répétition ou L'amour puni

Aragon Louis

Les beaux quartiers

Arnaud, Georges-A

Le salaire de la peur (j'ai beaucoup aimé le roman d'abord, puis le film!)

Aymé, Marcel

La jument verte, La tête des autres, Le passe-muraille (ciné), La vouivre

Balzac, Honoré de

La cousine Bette, Eugénie Grandet, La fille aux yeux d'or, Le Père Goriot, Une ténébreuse affaire

Barbey D'Aurevilly, Jules

Les diaboliques

Barbusse, Henri

L'Enfer

Barjavel, René

Ravage

Barrès, Maurice

Du sang, de la volupté, de la mort

Baum, Vicki

Lac aux Dames

Bazin, Hervé

Lève-toi et marche, Qui j'ose aimer, La tête contre les murs, L'huile sur le feu, Vipère au poing

de Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron

Le barbier de Séville, Le mariage de Figaro

de Beauvoir, Simone

L'invitée, Le deuxième sexe

Benoît, Pierre

Alberte, Atlantide, Le roi lépreux

Bernanos, Georges

Journal d'un curé de campagne (ciné)

Billy, André

Du noir sur du blanc

Blais, Marie-Claire

La belle bête

Blancpain, Marc

La femme d'Arnaud vient de mourir, Les fiancés d'Olomouc

Blondin, Antoine

L'Europe buissonnière

Boileau et Narcejac

Sueurs froides, Les magiciennes, L'ingénieur aimait trop les chiffres

Bordeaux, Henry

Les jeux dangereux, La peur de vivre, La robe de laine, Vie héroïque de Guynemer

Boulle, Pierre

Contes de l'absurde, Le pont de la rivière Kwai, La planète des singes (ciné)

Bourget, Paul

Le démon du midi, L'étape, Un divorce

Bourtembourg (P.) Rommel

Le renard du désert (ciné)

Brecht, Berthold

La résistible ascension d'Arturo Ui (théâtre)

Brontë, Charlotte

Jane Eyre

Brontë, Emily

Les hauts de Hurlevent

Bruce, Jean

Un paquet de titres...

Buck, Pearl

La mère

Burroughs, Edgar Rice

Les Tarzan en BD et au ciné...

Et voilà pour seulement deux lettres. Je ne peux décemment pas continuer de manière exhaustive. Et pourtant je constate que malgré ce que je viens d'écrire, j'ai continué. Alors, comprenons-nous bien, mon cher Anagnosophile, tu peux continuer à lire les quelques pages qui suivent, mais je ne t'en voudrai absolument pas si tu sautes allègrement par-dessus. Qui n'a pas sauté dans sa vie, hein? Je parle de pages, à bon entendeur salut! Revenons donc à nos livres en troupeau. Béeé! Voici donc, ami lecteur, la liste des noms d'auteurs qui sont marqués d'un trait dans le *Sagehomme*. J'ai ainsi annoté jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans, mais je te fais grâce des titres des œuvres lues, sauf si elles méritent une explication particulière. Note que les auteurs dont le nom est suivi de la mention (th) ont écrit pour le théâtre.

Caldwell, Erskine

La route au tabac, Le petit arpent du Bon Dieu

Camus, Albert

Les noces, L'étranger, Les justes

Carco, Francis

L'homme traqué

Casteret, Norbert

Cendrars, Blaise

Cesbron, Gilbert

Chabrol, Jean-Pierre

Charteris, Leslie

Chase, James Hadley

de Chateaubriand,

François-René

Christie, Agatha

Claudé, Paul (th)

Clostermann, Pierre

Le Grand Cirque que nous avons tous lu

Cocteau, Jean (th)

Colette

Conchon, Georges

Cooper, James Fenimore

Corneille, Pierre (th)

Courteline, Georges (th)

Cronin, Archibald Joseph

Sept ou huit romans dont La citadelle et Les clés du royaume

Dabit, Eugène

Daniel-Rops

Daninos, Pierre

Dard, Frédéric (San-Antonio)

Daudet, Alphonse

Lettres de mon moulin

Davy Michel

Decrest, Jacques

¹ En 2015, alors que je relis pour la dernière fois, il faudrait rajouter tous ces gadgets informatiques de plus en plus sophistiqués qui rongent progressivement leur personnalité, hélas!

De Greeff, Étienne des Cars, Guy de Villiers, Gérard Diop, Birago Dominique, Antoine Dos Passos, John Dostoievski, Fiodor Mikhaïlovitch Doyle, Arthur Conan Druon, Maurice Duhamel, Georges Dumas, Alexandre Père, évidemment, et fils
du Maurier, Daphné Son fameux Rebecca, et Les oiseaux
Duras, Marguerite Dutourd, Jean

Estaunié, Édouard, Exbrayat, Charles

Fabri, Diego (th)
Fallada, Hans Fallet, René Faulkner. William Feuillet, Octave Féval, Paul (père et fils)
Feydeau, Georges (th)
Flaubert, Gustave Trois contes, Madame Bovary
Fleming, Ian Fourest, Georges (poésie)
Frank, Anne (ciné)
Frère, André Frison-Roche, Roger Une dizaine de romans, dont Premier de cordée, La grande crevasse et La piste oubliée

García Lorca, Federico (th)
Gast, René Gautier, Théophile Gevers, Marie

Gheorghiu, Constantin Virgil La vingt-cinquième heure et Les immortels d’Agapia très facile à lire pour un étranger, car phrases et vocabulaire très simples, écrit en français par l’auteur roumain
Gibeau, Yves Gide, André Gilles, Jules Le fameux Lumière sur la montagne, livre d’initiation sur l’amour des adolescents
Giono, Jean Giraudoux, Jean (th)
Goethe, Johann Wolfgang Gogol, Nicolas Goldoni, Carlo (th)
Les frères Goncourt Edmond et Jules
Goudge, Elizabeth que nous dévorions
Gracq, Julien Grafton, Sue Green, Julien Quatre romans dont Moïra et Minuit
Graham Greene Six romans dont La Puissance et la gloire
Les frères Grimm Jacob et Wilhelm – quelques contes pour faire bon compte
Guareschi, Giovannino Les fameux don Camillo, célèbres grâce au cinéma et au couple Fernandel-Gino Cervi
Guityry, Sacha (th)
Gulbranssen, Trygve Je me souviens comme d’hier de ce Norvégien et de sa trilogie célèbre : Là-bas... chante la forêt et Le souffle de la montagne, réunis dans la première édition sous le titre Les maîtres de Björndal, et Le salut du Gaard.

Guth, Paul Et son Naïf professeur (aussi au ciné)

Hansberry, Hélène Hardy, René de Hartog, Jan (th)
Hemingway Ernest bien sûr
Hémon, Louis Hériat, Philippe Hougron, Jean Hugo, Victor Huxley Aldous Le meilleur des mondes

Jarry, Alfred Jean-Charles Jerome K. Jerome L’incontournable Trois hommes dans un bateau
Jouhandeau, Marcel

Kafka, Franz Kazantzákis, Níkos Kenny, Paul Kessel, Joseph Kesselring, Joseph (ciné)
Kipling, Rudyard Knittel, John Koestler, Arthur

Labiche Eugène, (th)
de La Fontaine, Jean Contes et Fables
Lagerkvist, Pär de Lamartine, Alphonse
Langelaan, George Dont j’ai adoré les Nouvelles de l’anti-monde
de Larigaudie, Guy De la Roche, Mazo Et sa trilogie des Jalna
Lawrence, D.-H. Leblanc, Maurice Tous les Arsène Lupin
Le Breton, Auguste Lehmann, Rosamond

Leroux, Gaston Plusieurs titre parmi les Rouletabille, dont le fameux Mystère de la chambre jaune et Le parfum de la dame en noir

Mac Orlan, Pierre Maeterlinck, Maurice Mahuzier, Albert Malaparte, Curzio Mallet-Joris, Françoise Malot, Hector Malraux André Dont La condition humaine
Mann, Thomas Margerit, Robert Martet, Jean Martin du Gard, Roger Martin Vigil José-Luis Dont Jordi, mon fils!

Ouf! c’était les M...

Nabokov, Vladimir O’Hara, Mary Qui me fit rêver en 53 avec Mon amie Flicka Le fils de Flicka et L’Herbe verte du Wyoming
Pagnol, Marcel Plusieurs titres, d’abord par le cinéma
Paton, Alan Peisson, Édouard Peyré, Joseph Peyrefitte, Roger Pierre L’Ermite Poe, Edgar Allan Prévert, Jacques Prouty, Olive H. Proust, Marcel Psichari, Ernest

Queen, Ellery Queffélec, Henri

Lesage, Alain-René (th)
Limbour, Georges Llewellyn, Richard (ciné)
London, Jack

Masson Arthur Très bon et très wallon avec ses Toine Culot
Maugham, Somerset de Maupassant, Guy Mauriac, François Un maître
Maurois, André Melville, Herman Mérimée, Prosper Mirbeau, Octave

Racine, Jean (th)
Radiguet, Raymond de Régnier, Henri Remarque, Erich Maria Ringuet Robinson, Henry Morton Et son fameux Cardinal que j’adorai en 1955
Rochefort, Christiane Rolland, Romain Romains, Jules Rosny J.H. L’aîné et le jeune
Rostand, Edmond (th)
Rousseau, Jean-Jacques Rudel, Hans-Ulrich Ancien Pilote de Stukas qui me passionna en 53.

Sagan, Françoise de Saint-Exupéry, Antoine

Loti, Pierre Dont le célèbre Pêcheur d’Islande, lu et relu
Louÿs Pierre Un autre genre

Mitchell, Margaret Autant en emporte le vent, 1000 grandes pages écrites très serré, mais un roman très agréable à lire!
Molière (th)
de Monfreid, Henry Monsarrat, Nicholas Montesquieu de Montherlant Henry Un maître, surtout au théâtre
Moravia, Alberto Mouchotte, René Et ses fameux Carnets
de Musset, Alfred

Saint-Laurent, Cecil de Saint Pierre, Michel Sand, George Saroyan, William Scott, Walter Bien évidemment, autant lu qu’Alexandre Dumas. Ah! Ivanhoé et Quentin Durward!
Shakespeare, William (th)
Shellabarger, Samuel Sienkiewicz, Henryk J’ai beaucoup aimé Quo vadis, lu en 1954
Simenon, Georges Simmel, Johannes Mario On n’a pas toujours du caviar
Slaughter, Frank G. Steeman Stanislas-André Classifié TB dans le Sagehomme

Steinbeck, John
Stendhal
Stevenson Robert Louis
Swift, Jonathan
Suyin, Han

Tchekhov, Anton
Thériault, Yves
Tolstoï, Alexis
Le prince Serebriany que nous
avons tous lu, en 1954

Tolstoï, Léon
Davantage encore qu’Alexis,
avec Katia, Anna Karénine (que
de noms!) et Guerre et paix

Toudouze, Georges-Gustave
Tourgueniev, Ivan
Troyat, Henri

Vailland, Roger
Vallotton, Henry
Van der Meersch Maxence
Pêcheurs d’hommes nous fut
lu à l’étude par le surveillant,
pendant une quinzaine de
jours, et j’ai beaucoup aimé
Corps et âmes.

Vercors
Verhaeren, Émile
Verne, Jules
Véry, Pierre
Veuillot, Louis
Voltaire

Wallace, Lewis – Ben-Hur
Waugh, Alec
Wells, H. G.

West, Morris
Weyergans, Franz
Williams, Tennessee
Williams, Valentin
Wouk, Herman
Wright, Richard

Zermatten, Maurice
Zola, Émile
J’en ai au moins lu cinq ou six,
dont le superbe *Germinal*, un
des plus beaux romans que
j’aie lus, mais lu vers 50 ans,
lui.

et

Zweig, Stefan

OUF!

Ouf! oui. Un rappel : je n’ai pas cité tous les titres, mais les auteurs dont j’ai lu un ou plusieurs
volumes. Ai-je vraiment tout lu ce que je vous cite? Certainement les 90%. Pour le reste : lu en partie
ou vu au cinéma et confondu...

D’autres viendront plus tard bien sûr, nombreux : Pierre Sabatier, Muriel Cerf, Alexandre Jardin,
Marc Lévy, Jean-Edern Hallier, Dominique Lapierre, Jean d’Ormesson et des dizaines, des centaines
d’autres, notamment des Québécois.

Plusieurs de ces lectures sont les suites immédiates des cours que nous recevions, ou des
bavardages que nous faisions en récréation, ou encore, plus tard, de commentaires entendus à
certaines émissions comme *Apostrophes* de Bernard Pivot. Ce qu’il m’en a fait lire, celui-là! Mais au
collège, revenons-y, until avait lu tel roman, nous en parlait et le roman en question était retenu pour
plusieurs semaines, voire plusieurs mois par un quarteron de copains assoiffés d’aventures. On était
même furieux quand until n’avait pas fini de lire et remis son roman pour le jour de la bibliothèque.
On bouquinait beaucoup et relativement vite : un, parfois deux livres en une semaine... Oui, ça fait
quelques dizaines de romans, tous ces auteurs. Et il en manque certainement quelques-uns...

Et les BD!

On les avalait, mais nous n’en avions guère au collège, sauf chez les Petits, en primaire. Il y eut une
époque où Claude Jaumin et moi recevions chacun de notre côté l’hebdomadaire *Tintin*. Comme le
courrier était très aléatoire, le premier de nous deux qui recevait son *Tintin*, après l’avoir lu le donnait
à l’autre. Il arrivait que nous recevions deux ou trois numéros en même temps et parfois un numéro
avant un autre paru plus tôt!

Oui, j’ai beaucoup lu... Oh! certains ont lu bien plus que moi. Et j’ai continué. Je compte entre trois
et quatre mille ouvrages que j’ai sur divers rayons de ma maison, au grand désespoir de Nicole. J’ai
pas tout lu, mais j’en ai lu plus que la moitié, certain! Et puis, il y a tous les livres que je n’ai pas (ou
n’ai plus) chez moi.

Major Biggles, commandant Bond et compagnie

Parmi les nombreux bouquins, il y a eu une collection qui a fait les délices d’une certaine époque
– nous devons avoir treize ou quatorze ans – : les nombreux livres de la série Biggles, que nous
dévorions comme petits pains du matin et dont j’ai même oublié le nom de l’auteur, alors que j’en ai
bien lu une dizaine de titres différents. Ici je me permets, cher lecteur, une petite insertion, comme
une sorte de proposition incise. La voici. Chose étrange, j’ai mentionné cette collection des Biggles le
samedi 20 décembre 1997, alors que depuis 1953 je ne m’en étais pas plus soucié que de ma première
culotte. C’est presque le cas depuis à peu près quarante-cinq ans, puisque j’en avais maximum quinze
à l’époque de ces lectures enivrantes. Eh bien deux jours plus tard, le lundi 22 décembre, voilà Rowan
Atkinson, le fameux Mr Bean, qui m’apprend dans une émission de la série du brigadier Fowler
1) que ces romans se lisent encore beaucoup en Angleterre, et sont un peu synonymes de nourriture
intellectuelle pour jeunes enfants ou adultes débiles, et 2) que c’est une série anglaise. Je penchais
plutôt pour l’Amérique, mais il est vrai que nous avons beaucoup de « littérature » anglaise à Bukavu.
Enfin, 3) qu’il s’agit bien du *major* Biggles, et non d’un commandant ou d’un capitaine comme je le
pensais erronément. Dans la série télévisée susmentionnée, une dame à la « peau lisse » expliquait
également que cette œuvre romanesque ignorait totalement ce qu’était une femme, et que le Biggles
en question semblait être un gai puisqu’il logeait et vivait avec un ami, tout comme vécurent Sherlock
Holmes et son célèbre docteur Watson, encore deux *British*.

Recherches faites, je puis vous dire que le personnage (un pilote) fut créé en 1932 par un certain
captain William Earl Johns. Voilà, voilà, vous m’en direz tant.

Dans le même ordre d’idées (romans d’action et romans d’espionnage) il y aura plus tard les
OSS 117 de Jean Bruce, un Français celui-là, aux titres si colorés : *Agonie en Patagonie*, *Délire en*
Iran, *Moche coup à Moscou*, *Double bang à Bangkok*, *Métamorphose à Formose*, *Atout cœur à*
Tokyo (dont on fera un film avec la belle et blonde actrice française Marina Vlady), ou *Furia à Babia*,
qui sera aussi mis sur pellicule avec Mylène Demongeot, la future femme du fils de Simenon). Ne crois
pas, ô cher ami lecteur, que me voilà soudain revêtu d’une mémoire sans faille comme d’une armure
sans trous. Non, je viens tout simplement de consulter le fameux *Sagebomme*, ce répertoire du père
éponyme (à propos duquel j’ai glissé un mot un peu plus haut), qui se trouvait dans toute bibliothèque
jésuitique et qui répertorie plus de 70 000 titres de 16 500 auteurs, avec de simples cotes : TB, B, B’
D, M et I, cette dernière signifiant mis à l’index, tout simplement.

Il y aura encore dans le même genre et que je lirai plus tard, *Polonais go home* et autres *SAS contre*
CIA – de Gérard de Villiers celui-là, très bien écrit –, sans compter les James Bond 007 du pauvre Ian
Fleming (je dis pauvre, car il ne connaîtra jamais le succès que le cinéma fera à son œuvre, puisqu’il
mourra peu avant la parution du premier James Bond au cinéma). Attention, à part les Biggles, je n’ai

pas lu les trois autres (OSS 117, SAS et 007) au collège, mais à Liège, lorsque j’étais *student* à l’univ’, ou encore en Afrique comme jeune prof, et même à La Poc! Je ne voudrais pas que tu osasses penser, cher ami lecteur Anagnosophile, que le collège des RP jésuites pût nous offrir pareille engeance livresque, par ailleurs absolument anodine, crois-le bien!

Toute cette littérature me fait penser à deux choses : la première est le commentaire que je faisais à mes élèves quand je leur parlais de cette sous-catégorie littéraire de romans (devrais-je dire de cette catégorie de romans sous-littéraires?). Je leur disais donc que la recette était très simple pour écrire un bon roman d’espionnage. Il suffit de trois éléments : d’abord un héros invincible, sans peur et sans reproche, sympathique, flegmatique et légèrement bagarreur, très costaud – au moins troisième dan au judo –, très débrouillard, très beau – physiquement, je parle – et aussi, quoi qu’on en dise, très savant : souvent médecin et ingénieur de préférence nucléaire. À ce premier élément ajoutez beaucoup de gadgets : des montres lance-torpilles, un porte-mine radioémetteur, et du nougat somnifère. Mettez-en une bonne dose, ne craignez surtout pas l’invraisemblance ou le manque de réalisme du gadget en question. Je dirais que plus il est invraisemblable, plus cela a de fortes chances d’être très crédible, et donc cru, tout simplement. Enfin, dernier élément et non le moindre, il faut incorporer dans votre mousse romanesque beaucoup de jolies femmes, petites ou grandes peu importe, blondes, brunes et rousses aux longs cheveux, souvent aussi peu ou légèrement habillées, avec ou sans accent étranger, et qui ont une tendance malade à se coucher et écarter les jambes dès qu’elles voient apparaître le souriant héros sans peur et sans reproche.

La deuxième chose à laquelle me fait penser cette catégorie ultraromanesque, c’est leur gros caractère accrocheur et leur peu de consistance littéraire. En effet, il faut savoir que lorsque Jean Bruce se tua au volant de sa Ferrari en plein milieu de sa gloire et de son phénoménal succès avec OSS 117, sa veuve éplorée en fut fort ébahie. Ben oui, elle fut marrie que la série de son mari fût ainsi tarie. Mais elle s’appelait Josette, et elle connaissait la recette, celle avec les trois séries d’ingrédients dont je viens de parler. Alors elle reprit la plume maritale, confectionna à son tour des romans mettant en vedette le cher OSS 117 de son défunt mari et les signa tout simplement J. Bruce! Pas bête, la fine mouche. Le public n’y vit que du feu, continua à s’empiffrer de ces romans faciles. L’histoire ne dit pas si le premier titre de cette nouvelle série s’appelait *J. Bruce et j’t’embrouille!*

Pères, frères et laïcs

Parlons un peu quand même des pères jésuites (SJ, ce qui signifie, comme chacun sait : *Societas Jesu* ou Compagnie de Jésus). On verra fatalement beaucoup de noms flamands. Nous étions dans une province jésuite desservie par la communauté flamande de Belgique, contrairement au collège de Léopoldville-Kinshasa, et plus tard Usumbura, le collège dit interracial où ce seront principalement des pères jésuites venus de Wallonie. Je vous les passe en revue, d’accord? Mais je ne vous parle, évidemment, que de ceux que j’ai bien connus durant notre séjour de 49 à 55.

Pères recteurs

Père Paul Croonenberghs	De juillet 49 à mars 54. Il reviendra après mon départ vers 56.
Père De Wolf	Ancien prof de rhéto, revenu de Belgique après quelques mois pour intérim, de mars à août 54.
Père Schurmans	De septembre 54 à juillet 55. C’est lui qui fera le discours au roi Baudouin, à partir d’un bout de papier que le roi voudra garder.

Pères préfets de discipline, surveillants et autres non-profs

Jean Smets	Préfet de discipline de 1946 à août 53
Père van de Kerkhove	Son remplaçant. On l’appelait Le Pif, à cause de son long nez.
Père van der Straeten	Surv. des Tout-petits (Tournesol ou Picard)
Père Fernand van den Abeele	Dit Marie-qui-louche, surv. des Petits
Père de Crombrughe	Dit Fossile, surv. des Moyens
Père Janssens	Surv. des Grands en 49-50, joueur du Victory. Il partira, puis reviendra ordonné et grossi comme prof de rhéto en juillet 54.
Père Van Grunderbeeck	Dit Rollmops, surv. des Grands de septembre 51 à juillet 54(?) – voir plus bas.
Père Van den Broek	Père ministre, il est resté pendant mes six ans au collège.
Père De Clerck	Surv. des Moyens, dit King-Kong.
Père XXX, dit Fétiche	Surv. des Moyens (pas longtemps).
Père de Bruecker (?)	
Père Claes, dit Bilulu	Surv. des Grands en 54. Spécialiste de Sartre qui plus tard quittera la Compagnie, et que je verrai par hasard à Louvain vers 1959, alors que j’étais avec un groupe de crimino pour aller visiter la fameuse prison de Louvain.
Demi-Portion	Surv. des Grands la dernière année.
Père François Van den Abeele	Frère de Marie-qui-louche, il arrivera après notre départ.
Pas vus, mais entendus parler d’eux : le père Van der Auwera, dit Macayabo, surv. des Grands jusqu’en 49 et le père Vivex, surv. des Petits jusqu’en 49.	

Pères professeurs

Père Dewolf	Prof de rhéto de 49 à 53, bibliothèque Humanitas.
Père Collin	Prof de rhéto en 53-54, auteur de nombreuses préparations en latin.
Père Janssens	Prof de rhéto en 54-55, spécialiste en cinéma.
Père Bertrand	Prof de poésie de 49 à 53), ténor répétiteur de chant, Victor Lavu et entraîneur du Victory.
Père de Grelle	Jeune et savant, il a découvert le nombre d’or dans Virgile; prof de poésie en 53-54.

Père Guy Jacqmotte	Mon prof de poésie en 54-55, très bon jeune prof, théâtre (voir plus bas).
Père Joseph Cuypers	Dit Cupidon, mon prof de 3 ^e latine, jardinier, Milan de son totem, aumônier de clan. Il disait souvent : « C'est l'évidence même ».
Père Croegaert CT	Cerf, prof de 4 ^e latine jusqu'en 1951 et mon premier aumônier scout. Un chef déluré, il reviendra comme préfet après notre départ.
Père Guy Verhaegen	Mon prof de 4 ^e latine depuis 51 jusqu'en 53 (?)
Père Michel Deckers	Aumônier scout, parachutiste, ancien aumônier des troupes belges en Corée, sera tué dans un accident d'avion en 1960, prof de 4 ^e latine (?) de 53 à 55 (voir plus bas).
Père Peeters	Prof de 5 ^e latine, aumônier des louveteaux (49-51).
Père Guy De Wilde	Dit Barre à mine, mon prof de 5 ^e latine de 51 à 55.
Père Émil Somers	Mon prof de 6 ^e latine de 49 à 51.
Père Van de Vyver	Prof de physique et titulaire de 1 ^{re} ou 2 ^e scientifique.
Père Butaye	Prof chez les Flamands.

Frères jésuites

<i>Broeder</i> C. Joosen	Dit Dupond; infirmerie, procure, orientation, cinéma 8 mm et pouponnière de 49 à 54.
Frère Prouvé	Dit Dupont; cuisine, boulangerie, joueur du Victory (voir plus bas).
Frère Bracaval	Maintenance, installations cuisines, nouvelles constructions, etc. de 50 à 53.
Frère Ooyen	Il venait du Vatican et s'occupait des servants de messe. C'est lui qui montra l'assiette incassable à maman.

Les frères maristes

Ils ont enseigné dans les préparatoires et les modernes. Chez eux, jamais de nom, uniquement des prénoms...	
Frère Étienne	Mon prof de 7 ^e préparatoire en 49-50.
Frère Aybert	En 8 ^e préparatoire
Frère Ernest	Dit Pivot; grand avec des lunettes, en 9 ^e préparatoire, premier prof de Christian.
Frère Achille	Joueur du Victory
Frère XXX	Dit Bohame; s'il a hérité du nom populaire de la grue couronnée, c'est à cause de son grand cou; prof chez les Flamands ou en modernes.

Il m'en manque d'autres. On pourra se reporter au tome III, chapitre 16, tiré du site makala.be.

Enfin les profs laïcs

M.Van der Vorst et sa femme	Profs de musique et de piano
M.Armand Zaman	Prof de gym
M.Van der Wilt	Prof de math
M. Pas	Prof de math et de chimie
M. Mortier	Prof de 6 ^e latine, après le père Somers
M. Heymans	Prof de flamand et de théâtre, écrira des pièces en vers flamands.
M. Lapage	Je ne l'ai connu que la dernière année.

Et encore d'autres, deux en géographie et un en anglais dont j'ai oublié les noms.

Un jésuite surnommé Rollmops

Le père Van Grunderbeeck. Rien que ce nom est toute une dictée en flamand. Je crois que son prénom était Jef (Joseph en flamand). Le lecteur comprendra sans peine que pour nous, jeunes francophones, son surnom Rollmops fut beaucoup plus facile à retenir. J'ai déjà expliqué comment et très vite ce surnom s'est répandu. Je me rappelle un matin de fin février 52 alors que je venais de revenir de Belgique, sur la patinoire, alors qu'on parlait de lui, je l'ai le plus sérieusement et le plus naturellement du monde appelé Rollmops, comme si c'était une chose sue, entendue et acceptée de tous. Je venais de me souvenir de ce surnom bizarre que Jeannot et moi avions donné à un coureur cycliste en carton, dans un de nos jeux de grands enfants à moitié débiles¹. J'ai dit Rollmops, comme si la chose allait de soi avec ce surveillant nouveau venu, un peu comme si ce surnom lui avait été donné ailleurs et qu'il l'avait amené avec lui. Ce sobriquet a fait le tour de la patinoire comme une traînée de poudre en quelques minutes, le tour du collège en un jour, et il était définitivement adopté le soir même. Je n'en revenais pas de la facilité déconcertante avec laquelle il avait été accepté, entériné et utilisé. Évidemment, je m'étais bien gardé de dire que je venais de l'inventer : me vanter et dire que c'était moi eût suffi pour faire rater l'opération, car il n'y a rien de plus méfiant à l'égard d'un jeune qu'un autre jeune. Et après une semaine, si j'avais osé dire que ce surnom venait de mon très humble cerveau, on m'aurait pris pour un fou mégalomane et vantard. C'est pourquoi je me suis tu jusqu'à ce jour. Je me suis donc tu pendant les trois années qui verront Rollmops trôner de toute sa terrible autorité sur la division des Grands. Je me demande même, mais là j'affabule peut-être, si ce surnom n'a pas contribué à le rendre si populaire et à renforcer cet air austère et terriblement sévère qu'il se donnait. En tout cas, en lisant ces quelques lignes plusieurs anciens – s'il y en a qui me lisent jusqu'ici –vont tomber des nues, et peut-être même vont-ils décider de déguster un bon hareng à la mayonnaise ce soir?

Car il était sévère, Rollmops, comme un hareng au vinaigre. S'il vous intéresse d'en savoir plus sur cet illustre et auguste personnage, qui fut sévère mais très aimé par la plupart parce qu'il était juste, je vous convie à l'aller lire sur une bonne page au chapitre 16. Ah! oui, un homme aimé, mais un homme

¹ Voir chapitre 13

craint : s’il lui arrivait de quitter la salle d’étude des Grands le soir alors qu’il surveillait, et donc nous laissait sans surveillance, vous auriez entendu une mouche voler tant nous faisions silence. S’il se mettait à fumer à la récré, c’est que les Grands pouvaient fumer sans qu’il ne dise rien. Je lui ai souvent servi d’acolyte à la messe qu’il disait à sept heures à la chapelle des boys.

Loup ardent, aumônier militaire de Corée

Le père Michel Deckers sj (Loup ardent) fut notre aumônier scout de septembre 53 à juillet 55. Il était auréolé d’une fameuse réputation comme ancien aumônier du bataillon belge en Corée. Il venait d’Anvers, avait eu plusieurs côtes cassées en parachute et avait une collection impressionnante de diapositives, une technologie assez nouvelle à l’époque. Il fit une conférence pour renflouer la caisse des scouts et nous permettre d’acheter cinq nouvelles tentes. Conférence sur la Corée, pour les gens de la ville. Ça marchait fort. Il avait énormément de photos prises en Corée ou lors de ses sauts en parachute : il sautait avec l’appareil prêt à être déclenché et prenait chaque fois une photo juste au moment où il venait de sauter pour voir son parachute en train de s’ouvrir. Sur des dizaines d’essais et de sauts, il est parvenu à avoir deux ou trois belles photos réussies. Il s’était cassé des os plusieurs fois lors de ces manœuvres et même, lorsqu’il arriva au collège, il avait encore deux côtes cassées qui l’empêchaient de trop rire.

Lors de la conférence il raconta sa vie comme *padre* à l’armée, en Corée. Et je me souviens qu’il en reprit certains thèmes lorsqu’il nous prêcha la retraite, en 54 ou début 55. Lui aussi a été tué dans un accident d’avion¹, lors des événements de juillet à septembre 1960. Son avion a été mitraillé et ils sont tombés.

Je revois le père Michel, souriant et remplaçant la mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur le front. C’était un grand mince qui fut prof de 4^e latine. C’était très dur pour lui de se remettre dans les rangs d’un collège. Il nous fit de belles conférences de retraite. Il y a une belle photo de lui sur le site makala.be².

Un soir, lors d’un camp sur une hauteur herbeuse au Rwanda (longues herbes sur les mille collines), il nous fit remarquer le silence et l’absence totale de lumière sur tout le panorama qui s’étendait à nos pieds, sur des kilomètres alentour. Et le ciel étoilé par-dessus tout ce silence sauvage... Au fond il eut sans doute une mort comme il le désirait.

Car pour lui, le retour dans un collège d’enseignement fut toujours considéré comme une sorte de punition. Il était très triste d’avoir dû (par obéissance de jésuite) quitter ses frères d’armes.

Je le revois aussi à ce même camp, lorsqu’il se rasait sur une table vacillante construite comme autel par les scouts. Un chic type!

¹ Je dis lui aussi, car le Secrétaire général de l’ONU à cette époque, monsieur Dag Hammarskjöld fut tué dans des circonstances semblables en Zambie en 1961.

² Photo 143, non reprise dans le chapitre 16

Guy Jacqmotte

Mon prof de poésie : je l’ai beaucoup apprécié. Il avait la parole facile et était un excellent comédien et metteur en scène. Jeune, brillant, il mit en scène *Bonne nuit, colonel*. Quand il nous faisait des lectures, c’était vivant! Je crois qu’inconsciemment (et parfois sciemment) c’est lui que j’imite dans mes lectures ou mes récitations de poèmes en classe. Il excellait aussi en cinéma : il estimait que *Jeux interdits* – que nous n’avions pas encore vu au Congo, mais lui arrivait de Belgique – aurait dû être classé « enfants non admis ». J’ai su qu’il devint père provincial pour la Flandre. Lui, originaire d’une famille très bourgeoise de Gand, parlait un français des plus châtiés. Il mourra trop jeune!

Tir aux pigeons (!), tir aux pipes, tir antirévolution¹...

Lorsque j’avais ma chambre du côté extérieur, donnant vers le nord et vers le lac Kivu, le local scout, la buanderie et les corbeaux le matin, nous entendions parfois quelques coups de feu assez tôt le matin. Ils venaient du frère Prouvé qui essayait d’en tuer un ou l’autre, parce qu’ils criaient trop fort. Il paraît que les balles ricochaient sur leurs ailes, tant elles ont la corne des plumes dure, ces sacrées bêtes croassantes. Un corbeau n’est pas un pigeon, on ne tire pas dessus : on a sa dignité corbeaurative!

Il y eut aussi un tir aux pipes au collège. C’est quand on organisa la *fancy-fair* en 1955. Il y avait toutes sortes de baraques et de kiosques, dont des tirs à la carabine à plombs. Moi, je m’occupais avec des scouts de la baraque à frites. On avait six grosses friteuses électriques, mais dans une les plombs ont fondu, court-circuit : ouaille!

Et enfin – tant qu’à être dans les tirs, autant épuiser le sujet –, il y eut les exercices de tir (groupes antirévolution, défense civile) qui avaient lieu sur un champ de tir en ville le dimanche matin, et étaient organisés par les autorités administratives et militaires de la ville. On était payés pour tirer. C’est la seule fois de ma vie où j’ai manipulé des fusils de guerre contre des cibles. Dix francs congolais par balle, que nous étions payés. On tirait deux chargeurs de six, donc on touchait cent vingt « balles » pour douze balles. Pas bal, euh! pas mal. Avec ça, certains s’achetaient une dizaine de paquets de cigarettes, des Avalon. Quand on tirait, il fallait se méfier du recul, car c’étaient des Mauser et cela faisait mal au creux de l’épaule. Il fallait avoir seize ans et cela était organisé pour constituer une sorte de milice antirévolutionnaire, si la moindre révolution était pressentie dans la population indigène. J’y ai été trois ou quatre fois.

Quelques bonnes blagues en divers lieux du collège

Servant de messe

J’aimais servir la messe. Il fallait parfois se lever un peu plus tôt, lorsqu’on était acolyte. C’est ainsi que l’on s’appelait. On quittait le dortoir seul, sans les rangs, et on se rendait directement aux diverses chapelles du collège pour y revêtir la robe rouge et le surplis blanc. Évidemment, nous avions dû

¹ Les trois histoires qui suivent sont un peu plus développées au chapitre 16.

apprendre par cœur les prières du bon acolyte, en latin! Il y en avait une bonne vingtaine et certaines assez longues, comme le *Confiteor*. Il y avait seulement trois chapelles au collège, si je compte bien : la grande chapelle, la chapelle du père recteur, dans l’aile des pères, ainsi nommée mais qui servait à beaucoup de pères, puis la chapelle des boys de l’autre côté du collège, où c’était souvent Rollmops qui officiait. Et lui allait très vite. Dans la grande chapelle parfois, c’était à la messe de 8 h 30 ou 9 h le dimanche matin quand c’était la messe pour les habitants de la ville. Et là, lorsque venait le moment de la communion un des deux servants de messe accompagnait le prêtre au banc de communion avec un plateau. On devait tenir le plateau en dessous du cou de celui qui recevait la communion, et il nous arrivait de donner un petit coup sur le cou de la personne qui recevait la communion et que l’on voulait embarrasser. On aimait faire cela doucement, aux filles, quand il y en avait qui venaient à la grande chapelle du collège avec leurs parents et s’approchaient du banc de communion. Il m’est arrivé une fois ou deux de revoir une fille – dont j’ai perdu le nom –, justement sur ce banc de communion, quand c’était la messe du public. Je l’avais connue sur le bateau du retour entre Anvers et Matadi. Et dans le train de Matadi à Léo, elle s’était trouvée en larmes car elle avait perdu sa mère ou sa grand-mère qui était restée sur le quai dans une gare... Elle a retrouvé sa mère le lendemain ou le soir même à Léopoldville. Elle avait mon âge, 14 ans, et ne voyageait qu’avec sa mère (ou sa grand-mère)¹. Eh bien, cette demoiselle, je lui ai gentiment caressé le cou par plateau interposé. Elle m’a vu, on s’est vus, on s’est tus, et c’est tout...

J’ai même aussi été acolyte thuriféraire. C’est le nom réservé à ceux qui font constamment aller les grands encensoirs. Cette fonction était réservée aux grands acolytes, parce qu’il fallait une certaine force et une certaine taille pour manipuler ces « lance-roquettes ». Pour savoir pourquoi j’appelle ainsi les encensoirs, je convie le lecteur à se reporter au chapitre 16, où il verra l’un des rares textes où je me suis laissé aller à une sorte de délire écrit, où je ne me suis pas contenté de la stricte réalité mais où je me suis permis de la fiction! Lors de cérémonies spéciales, nous pouvions être trois ou six Grands en soutanes rouges et blanches pour tenir les encensoirs et les faire aller très fort dans une sorte de ballet. Très solennel!

Un p’tit vin de messe?

Un autre avantage qu’il y avait à servir la messe, c’est qu’il fallait préparer les burettes et en remplir une avec de l’eau, mais l’autre avec du vin, n’est-ce pas? Alors nous allions dans l’armoire *ad hoc* (comme le capitaine du même nom, tiens, tiens...) pour en sortir la dive flasque. Et si nous y étions tôt assez, alors que le prêtre n’était pas encore là, hop! glouglou, une petite gorgée pour apprécier le vin et voir si décemment le prêtre officiant pouvait encore le consommer. Non, mais c’est vrai! Nous étions les goûteurs, et pour être sûrs que le travail fût bien fait, on s’y mettait à deux. Et pour être certains qu’il fût très bien fait, on en prenait deux lippées chacun (une bonne lippée ne se lape pas, mais se déguste)! Il était bon : très doux, sucré, idéal! Et savez-vous quoi, nous qui étions nommés servants pour telle messe durant une semaine, eh bien, on procédait à ce test de « goûtage » quasi tous les

¹ Voir la fin du chapitre 13

jours! Ce que c’est quand même que le professionnalisme et le sens des responsabilités! Je dois ajouter que jamais, à ma connaissance, le vin ne fut pris en défaut d’être devenu piquette! Jamais!

Un dimanche après-midi je crois, là nous sommes carrément hors des heures de messes, François Noël et moi on avait soif, et on savait où trouver la potion magique... Servants de messe depuis belle lurette, on savait où trouver la burette (tu as bien lu burette et non buvette. Dans un collège!). Nous connaissions les bonnes sources. On est entrés dans la sacristie de la grande chapelle, et pendant que François buvait, je surveillais. Rien, parfait. À mon tour de boire, à lui de surveiller. C’est là que j’ai été pris la bouteille en l’air par le père Janssen. J’ai eu une carte jaune et retenue pendant le cinéma le dimanche suivant, « pour avoir bu du vin de messe ». J’ai été très fier de cette seule carte jaune de ma vie, et j’ai toujours gardé le papier de la retenue. J’étais d’autant plus fier que moi, j’avais bien fait mon devoir de guetteur. C’est la négligence de l’autre qui m’a fait prendre. Et, dans ma magnanimité, j’ai été jusqu’à faire un faux témoignage pour lui sauver la face, en disant que j’étais le seul à avoir touché à la dive bouteille. L’autre n’a effectivement pas été puni aussi sévèrement que moi. Je crois qu’il a eu une carte bleue, sans retenue.

Ah! les retenues!

C’était une sanction sévère : huit pages à transcrire, le mercredi ou le samedi après-midi pendant la grande récréation, suivant la faute, dans une classe devant surveillant. Parfois, c’était le dimanche pendant le cinéma ou le foot. Ces derniers cas étaient réservés aux fautes les plus graves. Je crois que je n’ai eu qu’une seule retenue sur mes six ans à Bukavu, mais certains en avaient quasi toutes les semaines, les pauvres.

Il y avait ceux qui recevaient une carte verte (la honte, rarissime) menace d’exclusion. Deux cartes vertes vous renvoyaient à la maison. Il y avait parfois ce qu’on appelait le cachot, qui accompagnait une carte verte : retenue dans le dortoir ou à l’infirmerie et faire de la copie pendant une dizaine d’heures. Évidemment, les cas étaient rarissimes.

Nous avions aussi une formule moins sévère qui consistait à recevoir quatre pages à copier ou à écrire, sans précision d’heure ni de local. Il fallait faire cette punition (travail supplémentaire) pour le lendemain ou le surlendemain. On recevait quatre pages dès qu’on était pris à parler dans les rangs ou à l’étude, ou pour un retard, un début de bataille ou une désobéissance... Certains étaient passés maîtres pour écrire très vite, sans copier. Il leur suffisait d’écrire n’importe quoi, comme cela leur venait à la tête. Et puis, il y avait l’art d’écrire plus grand. Une page de cahier devait compter 23 ou 24 lignes. C’étaient de petits cahiers (plus ou moins 23 x 17 cm, ou 9 x 7 po). Au chapitre 16, je parlerai d’Axel – ou Guido – Bothma qui rédigeait ainsi ses pages à toute vitesse.

Mais attention, si vous aviez le malheur de rouspéter lorsque les foudres du surveillant vous tombaient dessus comme l’aigle sur sa proie, vous risquiez d’écoper du double. J’ai connu ainsi le malheureux Hubert Van der Vorst (Faon), un bon copain qui fut d’abord victime de quatre pages, puis comme il manifestait une dénégation manifeste, ce fut huit, puis douze... Il est monté jusqu’à vingt ou

trente pages, le malheureux! Et cette fois-là, c’est lui qui a arrêté les frais, en sortant de la salle d’étude où nous étions tous atterrés!

Pollution des pieds par le mercure

À l’étude, le silence évidemment était obligatoire (je viens de vous le dire, à propos d’Hubert). Les bureaux ne pouvaient s’ouvrir que durant les cinq premières minutes, pour éviter le bruit qui dérangeait l’atmosphère studieuse. Puis, sur un signal du surveillant, c’était bureaux fermés et silence. C’est à ce moment que le portier ramassait les billets de demande d’entrevue, de visite à un prof à son bureau, etc. Si on désirait ouvrir son bureau par la suite, il fallait le demander par signe au surveillant¹.

Mais je voudrais ici raconter l’histoire du mercure chez les Moyens, quand j’étais en 6^e latine avec le père De Krombrugghe (Fossile) comme surveillant. J’avais reçu, Dieu sait comment, un peu de mercure venu certainement du labo de physique ou chimie. Je devais en avoir l’équivalent d’une petite bouteille. Tu connais ce métal liquide, ami lecteur, métal que l’on retrouve dans les thermomètres et que l’on dit très pernicieux pour la santé... quand on l’avale! Mais nous ne l’avalions pas, je te rassure tout de suite. On s’amusait avec dans nos mains. C’est lourd et cela forme comme une grosse masse qui coule et se divise en toutes petites boules. Or à l’étude je l’ai laissé tomber et il s’est répandu en un millier de petites boulettes sur le sol plein de poussière sous nos bancs. On a passé un temps fou à le ramasser. Cela se ramassait avec des petits cartons, mais on ramassait toute la poussière avec. Alors, il fallait retirer cette maudite poussière. Cela se faisait assez facilement en soufflant sur le tout. La poussière flottait évidemment, mais elle empêchait parfois les billes de mercure de se regrouper... On était devenus des spécialistes du mercure. Et nous étions loin, à cette époque, d’imaginer les dangers que constituait la simple manipulation du mercure, comme on nous l’explique aujourd’hui en ces temps écologiques. Dieu sait combien de plumes en or, et par conséquent de stylos nous avons foutus en l’air, rien que pour voir comment le mercure « bouffe » l’or. Amusant à constater²!

Restons un instant à l’étude, cet antre sacré où nous avons chacun notre banc pour les devoirs, les leçons, la lecture, l’étude, les examens... mais aussi les ateliers en tous genres. On avait chaque jour ordinaire trois études le soir; une première pour les devoirs, une seconde pour les leçons. C’était avant le souper et il nous était interdit de lire ou de vaquer à quelque autre occupation que l’étude, quoique certains qui avaient fini leurs travaux et devoirs en profitaient pour placer un roman sous le bouquin d’algèbre, et ni vu ni connu, l’algèbre se lisait très agréablement ce soir-là! Mais à la troisième étude, il nous était permis de lire, dessiner et vaquer à d’autres occupations, pourvu qu’elles fussent silencieuses. Rien n’était écrit dans les règlements à ce propos, mais on se comprenait. Il y avait des accommodements tacites. Par exemple, pour préparer l’expo des modèles réduits il était normal de sculpter en miniature, de scier, couper, punaiser, polir... pourvu que tout fût fait très discrètement. Nos bureaux d’étude étaient un peu nos établis. Et le champion en outillage et en bricolage était sans nul doute Jean Moutarde. Je me souviens encore qu’un soir il était carrément occupé à scier des clous

¹ Voir les chapitres 11 sur Cost, et 16 sur Makala pour plus de détails à ce propos.

² Voir au chapitre Makala pour un autre regard sur cette question.

ou du fil de fer avec une scie à métaux. Cela faisait quand même beaucoup de bruit, si bien que le surveillant s’est approché et lui a gentiment demandé de cesser ce travail.

Il y a eu encore les deux histoires mémorables suivantes. Ces deux anecdotes flamboyantes sont aussi autrement racontées au chapitre 16.

Vous permettez, madame...

Lorsque j’étais en 4^e ou 3^e latine, la clôture avait été instaurée sur l’aile réservée aux bureaux et aux chambres des pères. C’est normal, me direz-vous. Quand on fait le vœu de chasteté, mieux vaut éviter toute tentation de ce côté, la façade ouest, aux premier et deuxième étages. Or donc, voici la triste histoire préparée et montée par un groupe d’élèves pour se « foutre de la balle » d’un jeune surveillant flamand, timide, timoré et ne parlant pas couramment le français... Vous devinez que lorsque j’ai dit triste histoire, elle n’était pas triste pour tout le monde. La situation était rare et digne d’intérêt.

Alors un scénario bien pensé fut monté par des étudiants plus âgés de poésie. Je devais être en 4^e ou en 3^e à cette époque. Grâce à des complices qui épiaient cette victime, un étudiant externe de poésie déguisé en fille (il s’était même rasé les jambes et était absolument méconnaissable dans sa robe) se promenait dans la partie interdite aux personnes dites du sexe. Grâce à des complices et à un système de foulards pour se faire signe, il s’est arrangé pour tomber sur le père en question et lui a demandé son chemin pour aller voir tel autre père. Ce jeune père était confus de rencontrer une dame en ces lieux et a voulu expliquer à cette « dame » qu’elle était sur un secteur du collège interdit aux femmes. L’autre faisait semblant de ne pas comprendre, et au lieu d’aller du côté sortie s’est enfoncé dans un escalier aussi défendu. Le père bafouillait. Ce petit jeu n’a guère duré, car un autre père est arrivé qui a reconnu « la » coupable. La sanction fut grave : parents prévenus et renvoi immédiat... On ne se moque pas impunément de l’autorité et du respect des conventions!

Classe-saloon

L’autre cas, plus amusant et plus pendable encore : l’histoire de la classe de Cupidon. Il serait utile de dire un petit mot d’abord sur ce cher personnage qui fut la victime de la blague. Nous avons déjà dit que le père Cuypers, aumônier du clan, vieux sage, joueur de bridge et jardinier amateur du collège, était surnommé Cupidon. Dans le fond, c’était un homme doux et très gentil, mais... il prononçait « Socrate était un singe » pour « Socrate était un sage ». Quand on l’imitait, on se marrait. Il disait toujours « Mais c’est l’évidence même ».

Revenons donc à la blague concernant sa classe, qui était aussi la mienne puisque j’étais en troisième latine. Certains élèves (mais qui donc?) ont eu l’idée d’enlever durant la nuit la porte à deux battants, et de la remplacer par une porte de bar (style *saloon*), de renverser de la craie et de faire de cette digne classe de troisième latine l’équivalent d’un *saloon* du *Far West*, avec portes battantes. Cela évidemment s’est fait la nuit, en grand secret. C’était un gag très bien monté et organisé.

Il a fallu que les coupables sortent du dortoir. Peut-être avaient-ils des complices de l’externat. En général, ces coups fumants ne sont connus que des coupables. Rien ne transpire, le coup est trop

dangereux. Toujours est-il que quand on est venus le matin pour entrer dans la classe, le prof voyant cela nous a fait prendre une autre direction et les cours ont été donnés dans une autre classe, jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre. Mais un père – c'était le surveillant des Grands, le père Claes surnommé *Bilulu* –, a pris la peine de relever (dessiner ou photographier) les empreintes de pieds sur la poussière de craie. Et lentement, patiemment, il a comparé les semelles des souliers et chaussures diverses que les étudiants posaient près de la porte de leur chambre dans le dortoir pour les faire nettoyer. Cela a pris quelques jours, mais il y est arrivé. Il en a identifié un ou deux ou trois et les aura sans doute fait parler. Les coupables ont été sévèrement punis, mais pas renvoyés. J'ai su beaucoup plus tard, et grâce à Makala et internet justement, qu'un des coupables n'était autre que ce cher ami Michel André. J'aurais jamais pensé!

Avant que je n'arrive au collège, donc avant septembre 49, il y a eu des coups pendables, et mon cousin Marcel Hock en était. Je ne l'ai pas connu au collège, car il s'est fait mettre à la porte le jour où je suis arrivé. Il est alors entré à l'athénée, école publique et de réputation plus douteuse à l'époque, mais elle avait à nos yeux un avantage incommensurable sur notre collège : c'est que les quelques élèves qui y étaient se trouvaient dans une école mixte! Donc mon cousin Marcel aurait fait le mur quelquefois, justement pour aller voir les filles en ville.

Une autre belle histoire, arrivée l'année avant mon arrivée, est due à un père surveillant surnommé Macayabo¹. Il avait proposé pour un jeu de nuit de s'éclairer avec des carottes de maïs trempées dans l'essence et allumées. Ces torches auraient également servi de projectiles, vous voyez le genre!

La ville a changé de nom

Très souvent, ô lecteur vénérable et Anagnosophile érudit, tu auras remarqué que je nomme Costermansville ou Bukavu la ville lumière où se dressait notre collège d'ocre flamboyant. C'est que la cité, chef-lieu de la province du Kivu au sud du lac du même nom, a eu justement ces deux dénominations. La première, très coloniale pour rappeler le souvenir d'un Belge colonisateur du nom de Costermans, fut imposée par l'administration au début du siècle à la cité indigène de Bukavu. Bon... Puis vers 1950, un mouvement snobinard chez les Belges du lieu préféra dire Bukavu plutôt que Cost (ou Costermansville). Le mouvement s'amplifia, un référendum parmi les habitants (et non les étudiants du collège, auxquels on ne demanda pas leur avis évidemment) puis une demande officielle eurent lieu et en 1953, ce fut le triomphe d'un snobisme de bon aloi : la ville s'appellerait dorénavant Bukavu. Remarquez que ce faisant, on ne faisait qu'avancer d'une dizaine d'années la réintroduction normale des noms indigènes pour toutes les villes au nom trop colonial pour un pays fraîchement indépendant. Ainsi peu après 1960, Léopoldville redevint Kinshasa, Stanleyville Kisangani, Élisabethville Lubumbachi, Paulis redevint Isiro, etc.

¹ Poisson séché, salé et puant

Visites familiales

Les Bougnet, les Warnant, puis les Hock

Les Bougnet et *we wat*!

C'est le 17 mars 1953 que nous eûmes la visite d'oncle Jacques et tante Milou qui venaient, accompagnés de leurs enfants Vicky et Jean, ainsi que d'Odette et René, visiter Bukavu et voir leurs trois enfants à l'athénée : Jacqueline, Pierre et Marie-Claude. Au collège, outre Christian et moi, il restait Pierre Lejeune comme cousin et au pensionnat Albert 1^{er}, Josiane. Donc Raymond, Jacques et Marthe étaient déjà partis...

Ce fut pour nous l'occasion d'une ou deux sorties, accompagnées sans doute d'un bon repas à l'extérieur. Je connais la date avec précision car elle était sur une carte postale que nous avions tous signée et envoyée à mes parents et que j'avais gardée, sans doute pour le timbre.

Odette Hock, ma grande cousine dont les parents étaient à Butembo avait trouvé mari : René Wuyts. Ce dernier travaillait à cette époque, je pense, pour oncle Jacques, à sa nouvelle plantation.

La famille Bougnet (oncle Jacques et tante Milou, la petite sœur de maman) – que nous avons été visiter à la Bima, fin 49¹ et eu l'occasion de côtoyer sur la fin de notre premier terme, lorsque nous habitions le même territoire de Poko² – avait envoyé ses trois aînés à l'athénée. Tante Milou aurait, je crois, préféré le collège pour Pierre, mais ainsi il était avec ses deux sœurs. Nous avons eu l'occasion de sortir du collège une ou deux fois pour aller dîner avec la famille qui nous invitait.

Ici se situe l'épisode de Jean Bougnet, tout jeune, qui de la chambre d'hôtel avec vue sur le lac Kivu disait et répétait « *We wat* ». Il faut dire que, petit (il devait avoir 4 ans et demi), il prononçait très mal plusieurs consonnes. Les autres ne comprenaient pas et essayaient de savoir ce qu'il répétait sans cesse, en commençant à s'énervier : « *We wat* », « Oue ouate? Tu veux de l'ouate? » « Non, *we wat!!!* » Et il montrait la fenêtre en s'énervant. « *We wat?* C'est quoi, ça? Tu as mal? » « Non, *we wat, wà, we wat...* », et il montrait la fenêtre. Après bien du tracass, ils ont fini par comprendre : le lac, tout simplement... « Là, le lac ». Il s'agissait du lac Kivu dans lequel la ville de Bukavu plonge ses longues « bottes de terre tentaculaires », comme autant de doigts immenses qui pénétreraient dans l'eau.

Christian et moi... et les Warnant

Mon frère et moi avons été très souvent ensemble depuis qu'on est nés, sauf bien entendu en classe ou en division, et aussi durant les camps scouts... Mais pour le reste, quand il était quelque part j'y étais, et réciproquement. Je ne vois que trois grands moments qui nous ont séparés pendant nos quinze premières années : lorsque j'allai en Suisse en 45 et 46; à Bomanè à 25 kilomètres de Basoko en 49, une semaine chez les Lebrun, mariés sans enfant, quand j'étais en convalescence de ma malaria à Basoko³; et la troisième fois, c'est lui qui avait été malade à Watsa, lors des vacances de Pâques 53.

¹ Chapitre 10

² Chapitre 12

³ Chapitre 10

Il n’était pas revenu avec moi en pension au collège, mais était arrivé avec nos parents, le veinard! Un mois plus tard, lorsque la famille – papa, maman, Marie-Ange et Josiane – vint pour la première fois à Bukavu visiter le collège, ils ont ramené Christian qui a ainsi eu un mois de plus en vacances. Je remarque cependant une chose bien étrange, c’est que lors de ces trois occasions-là, c’est moi qui ai quitté nos pénates familiaux (si, si, pénates est bien masculin et toujours pluriel) et Christian, lui, restait dans la chaude atmosphère du cocon familial. Faut-il y voir un présage de mes pérégrinations futures et de mes goûts pour les voyages? Sans doute un peu...

Ils en profitèrent bien sûr pour visiter eux aussi d’abord la plage de Kisenyi qui est au Rwanda, juste à l’est de Goma au nord du lac, et où le sable est noir car il est fait de poussière volcanique. Je sais qu’ils se sont baignés dans le lac Kivu et étaient accompagnés d’un couple de jeunes mariés grecs, habitant eux aussi Watsa, mais en vacances de lune de miel. Puis la famille prit un petit avion pour traverser le lac. Un tout petit avion à six places, qu’on appelle un Doover, pour rejoindre la capitale du Kivu et notre collège.

C’était la première fois que mon père Jean Warnant prenait l’avion, pour la seule traversée du lac Kivu du nord au sud, de Goma à Bukavu en une heure... Quand maman lui dit : « Viens voir le bateau, comme il est petit! » et qu’il est venu voir par le hublot de maman, situé de l’autre côté de l’avion, celui-ci s’est drôlement incliné, si bien que le pilote est venu lui dire de rester à sa place. Il faut dire que Jean Warnant pesait près de cent dix kilos. C’était vraiment ce qu’il fallait pour l’amadouer avec les avions. Enfin, ils arrivèrent sains et saufs.

Ils trouvèrent un petit hôtel pas trop loin derrière le collège, côté est. Christian et moi eûmes bien sûr des permissions spéciales de sortir, et même je pense l’une ou l’autre remise de devoir! On a pu sortir, aller dîner et souper avec eux. Marie-Ange, toute petite, a fait sa première course toute seule. Elle est allée s’acheter une boisson ou un bonbon dans un magasin pas trop loin...

Une assiette incassable et deux trompettes

Donc, le 11 juin 53, quand mes parents sont venus à Bukavu avec Marie-Ange, Josianne et Christian qui avait été malade, le frère Ooyen fit les honneurs de la cuisine à papa et maman qui visitaient le collège pendant que nous étions en classe.

Ce *broeder* Ooyen sortait de Rome où il s’était beaucoup occupé de liturgie – et donc s’occupait particulièrement des servants de messe au collège. Il montra à mes parents les nouvelles installations aux cuisines (réalisées par *broeder* Bracaval) pour faire le pain, les frites, la soupe, les pommes de terre, les légumes, et même une immense rôtissoire pour cuire la viande, immenses cuves électriques propres et fonctionnelles. Il leur montra aussi la nouvelle vaisselle incassable, prit une assiette et, pour montrer qu’elle était en plastique incassable, la frappa très fort sur un comptoir de pierre. Cela était nouveau à l’époque. « Tiens, c’est drôle, dit ma mère qui n’avait pas les yeux dans sa poche, on dirait que cette assiette est fendue. » « Hein, dit le *broeder* en regardant plutôt deux fois qu’une l’assiette en question. Oh! je me suis trompé, celle-ci est de l’ancien stock en faïence et donc bien cassable! » Maman n’en revenait pas et trouvait vraiment cela extraordinaire pour un internat.

Ce même mois durant leur visite, la fanfare du collège acquit deux nouvelles trompettes à notre nom (elles arriveront en juin). En effet, pour la toute récente clique du collège, le père ministre venait de faire l’acquisition de douze tambours (quatre grands qu’on appelait timbales et huit petits) et de huit trompettes de cavalerie. Mais ils se cherchaient des commanditaires. Papa paya deux trompettes et ainsi on y grava les noms d’André et Christian Bonsang!

Restons un instant à la cuisine du collège pour dire que la bouffe s’était bien améliorée en six ans. Toujours deux desserts à midi : fruit et pâtisserie ou crème. Le soir, toujours chaud, toujours du réchauffé et toujours de la purée... Parfois, nous avions des spéciaux : steak, frites, salade une fois par semaine. Des œufs mollets le matin, une fois ou deux par trimestre, ou de la tête pressée ou du porridge... On avait même de la bière ou de la grenadine, au choix, les dimanches midi. Je rappelle que nous avions chacun nos couverts et étions servis par des boys!

Arrivée des Hock¹

L’année suivant la visite de nos parents et sœurs, vers la fin de l’année scolaire donc je dirais vers le mois de mai ou de juin 1954, un élève me héla : « Hé! Bonsang, il y a quelqu’un qui te cherche ».« Où ça, qui? » « Je ne sais pas qui. Un grand monsieur au bout de la plaine. » On ne m’en dit pas plus et j’allai voir, très intrigué, car c’était bien la toute première fois en cinq ans au collège que quelqu’un me demandait ainsi et par mon nom, moi, le super inconnu! J’allai voir ce quidam, je m’approchai du grand monsieur qui restait là, au début du terrain du collège et paraissait lui-même un peu gêné. Je le reconnus alors : oncle Carlos, le quatrième des frères et sœurs de maman. Mais que faisait-il là? Par quel miracle...

En fait il travaillait pour le gouvernement et était arrivé ici à Bukavu, sa nouvelle affectation. Il était seul, le temps de se trouver un logement pour faire venir sa nombreuse petite famille : tante Anna et leurs quatre enfants (tous plus jeunes que moi). Ah! bon, c’est bien. J’allai chercher Christian et Pierre Lejeune qui terminait son séjour au collège. Oncle Carlos nous expliqua qu’il n’avait quasi pas de bagage, mais que la chemise qu’il portait était en nylon. « En nylon, qu’est-ce que c’est? » C’était tout nouveau et léger. Et facile : cela permettait de la laver tous les jours, puis de la suspendre à un cintre, un portemanteau. Elle séchait et retrouvait sa forme sans aucun repassage le lendemain matin. Miraculeux...

Lorsque nous sommes revenus au collège en septembre 1954 pour notre dernière année, oncle Carlos et tante Anna habitaient juste à côté de la nouvelle et grande cathédrale de Bukavu. Ils nous ont invités quelques dimanches pour dîner et même faire quelques sorties avec eux. Bien agréable. C’est chez eux que j’ai lu pour la première fois *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, dans un beau livre relié en carton bleu. Au collège ce livre à l’index n’était pas dans nos bibliothèques, et pourtant si bien écrit... J’ai additionné les durées de quelques visites pour l’avaler. Je ne pensais pas alors que je travaillerais ce roman chaque année en classe de français avec mes étudiants, quelque vingt ou trente ans plus tard!

¹ Voir aussi Avatars avunculaires au chapitre 16, Makala

Scoutisme

Voici pour commencer la très belle *Prière du scout*¹ :

Seigneur Jésus, qui nous avez donné cet avertissement : « Soyez prêts » et qui m’avez fait la grâce de le choisir comme devise, accordez-moi d’y être fidèle. Que toutes les circonstances de la vie me trouvent prêt pour le devoir, aimant ce qui est vrai, faisant ce qui est bien, dévoué à l’Église, loyal au roi et à la patrie, toujours prêt à pardonner, toujours prompt à secourir, souriant dans la souffrance, pur de cœur et chaste de corps. Voilà, Seigneur, les traces de vos pas. Je veux les suivre à travers tout, sans peur et sans reproche, l’âme virile et le front haut. C’est ma promesse de chrétien et de scout. Sur mon honneur, je n’y faillirai pas, confiant Seigneur Jésus en votre amour et en votre grâce. Amen.

Aujourd’hui, je trouve ce texte un peu grandiloquent. Il suit très fidèlement les textes de la devise scout (Toujours prêt! – *Be prepared*), de la promesse et des dix articles de la loi scout. Je me souviens qu’on le trouvait long, mais cela reste un beau texte à méditer. Il a une fière allure.

Et la *Prière du routier*, plus brève, mais aussi belle :

Seigneur Jésus, qui nous avez donné la vie, marquez nos fronts du signe de votre croix. Donnez-nous de servir sans compter et de faire rayonner votre joie. Rendez-nous frères, nous qui faisons route ensemble, pour ensemble vous trouver. Amen.

La devise des routiers était contenue dans un seul mot : Servir!

Organisation et réunions scout

Les scouts sont regroupés en patrouilles (petite formation de six à huit gars dirigée par un CP, chef de patrouille). Nous nous réunissions une fois par semaine, un midi. Les pat’s avaient aussi un totem : les Écureuils, les Tigres, les Hiboux, les Faucons... Puis l’ensemble des scouts (quatre ou cinq patrouilles, donc entre 25 et 35 scouts), nous formions une troupe, dirigée par un chef de troupe et un aumônier. Mais ici souvent l’aumônier était aussi le CT. Cette formation scout est unie à un groupe de louveteaux (la meute) et à un groupe de routiers (les aînés qui forment un clan). Ces trois sections appartiennent à une unité. Nous étions la 1^{re} Kivu, unité Ste-Jeanne d’Arc. Il y avait encore une unité en ville, et puis il y avait les districts (Kivu, Katanga, Stan) qui formaient la FECC. Au Québec, une unité scout s’appelle un groupe.

Que faisons-nous à nos réunions de patrouille, durant une récréation du midi en semaine? Et à nos réunions de troupe le dimanche matin? Et aux camps? Pour complément d’information, je renvoie le lecteur au chapitre 16, mais je puis quand même dire qu’en général, on avait réunion scout tous les dimanches après l’étude du matin (cette fameuse étude de 8 h 15 à 9 h 15 où on devait écrire à nos parents). On courait alors se changer au dortoir. Mais en général, nous venions déjà en uniformes scouts dès le lever à 6 h 30. Puis on filait au local. Vers 9 h 45, coup de sifflet et rassemblement. Cris de patrouille, on court se mettre en carré au garde-à-vous. Permettez-moi un mot sur les cris de patrouille. Il s’agit en fait de la devise de la pat’, à partir de son totem, sous une forme rapide et courte, un peu comme la devise d’un pays. Cette devise devenait le cri de la pat’. Lorsque le CP criait très fort cette devise en s’arrêtant à la dernière syllabe, tous les scouts de la pat’ devaient crier bien fort pour exprimer qu’ils étaient présents, alignés, en règle. Voici les cris des cinq patrouilles que nous étions à partir de la deuxième année :

Faucons, faire face!
Écureuils, plus haut!
Tigres, sans peur!
Hiboux, à l’écoute!
Panthères, à l’affût!

Et les cris de pat’ lancés par les CP, et répondus par les scouts tous alignés, donnaient à peu près ceci :

Fau-cons-faire...	face!
É-cureuils-plus...	haut!
Ti-gres-sans...	peur!
Hi-boux à-l’é...	coute!
Panthères-à-l’a...	ffût!

Et lorsque les cinq patrouilles avaient lancé leur cri, c’était le silence et le CT, le chef de troupe, lançait à son tour la devise des scouts, « Scouts, toujours... » à laquelle tous répondaient par un « Prêts! » qui claquait au vent comme un fouet, même s’il n’y avait pas de vent, devant ou derrière d’ailleurs. Ensuite, avant toute chose, on procédait au lever des couleurs : lever des deux drapeaux (drapeau scout et drapeau belge) avec le beau chant des couleurs aux accents médiévaux :

*« Chevaliers, saluons nos couleurs!
Sonne, sonne, éclaireur. Ab! sonne les honneurs!
Sonne-les bien, sonne-les de tout cœur
Sonne, sonne, éclaireur, Ab! sonne les honneurs
Pour nous c’est fête,
Quand sur nos têtes
Notre drapeau flotte bien haut
Quand viendra l’ombre et la nuit sombre
Ses plis sacrés seront pliés »*

¹ FSC – Fédération des scouts catholiques de Belgique et FECC – Fédération des éclaireurs catholiques du Congo

Quelques consignes données par le chef de troupe et aussitôt suivies par le grand jeu ou le thème de la réunion (gros nettoyage de matériel, apprentissage technique (nœuds, morse, feux, secourisme...). Une ou deux fois par mois, nous allions jusqu'à la colline du CER pour y faire un jeu de chasse au trésor, une bataille de l'eau lourde ou un autre douaniers/contrebandiers... Puis rentrions pour le dîner. Mais parfois nous sortions pour la journée. On était souvent en pleine nature et on adorait cela.

Parfois nous avions un jeu de piste dans les environs du local, d'autres fois jeu de barres ou ballon chasseur sur une plaine... Parfois de la technique (apprentissage de nœuds, jeux de morse au sifflet ou aux drapeaux) et on pouvait aussi passer diverses épreuves techniques de deuxième ou première classe, ou même des badges (spécialisation technique en observation, campisme, cuistot, secourisme, etc.) : concours de feu (le premier feu qui brûle une corde placée à certaine hauteur ou le premier feu qui fait bouillir une gamelle d'eau. Ou alors, on construisait une tour. Parfois, nous partions en camion pour la journée. On pouvait aussi s'occuper à préparer le matériel de patrouille, avant les camps...

Il nous est arrivé quelquefois de pratiquer sur la moitié d'une plaine de football le fameux jeu de barres, qui demande de l'observation et de l'auto-arbitrage (très formateur). Il faut aussi savoir allier la vitesse et l'esprit d'équipe. J'ai retrouvé sur internet les explications et règles de ce jeu assez complexe. Mais nous ajoutions à ce qui est dit sur le net une possible prise de fanion, en plus des prisonniers. Très beau jeu pour deux équipes de 8 à 15 joueurs.

Nos réunions de pat'avaient lieu une fois par semaine, le midi. Elles avaient lieu dans notre petit coin de patrouille et concernait toutes sortes de sujets : décoration, tâches diverses et responsabilités différentes, technique et apprentissage, chant, menuiserie, matériel de pat', préparation d'un jeu ou d'une sortie, etc. J'en ai vu des réunions dans le même coin (à gauche)! Les Hiboux étaient les seuls à avoir leur propre porte avec clé! Les différents CP que j'y ai eus : Frankie Van der Vorst, son frère Hubert, André Forro, puis moi-même... Et ce sera Jean-Marie André qui me succèdera, lorsque je deviendrai assistant de troupe.

Nous pouvions aller au local scout tous les jours pendant la récré de midi, et on ne s'en privait pas. On s'y sentait plus libres et on vaquait à toutes sortes de choses, notamment des constructions de tours et de ponts en bois avec nœuds appelés brêlages. On faisait aussi beaucoup de menuiserie car nous avions un atelier avec établi et les divers instruments nécessaires.

Les camps scouts et ma promesse

Chaque camp trimestriel commençait par la réservation de l'endroit de camp. Nous ne nous occupions pas de cela. C'était du domaine réservé aux pères, évidemment. Ce trimestre nous irons à Nziti ou à Kabare, ou encore chez monsieur Quoirin ou chez monsieur Paquay... Depuis quelques jours, les scouts ont préparé les mâts, les tentes, les piquets et maillets enfermés dans des malles ainsi que leur batterie de cuisine, leurs outils, les cordages... Tout est prêt. Le grand jour du départ, dès le matin, les scouts en grand uniforme arrivent avec leur sac et aident à embarquer tout le matériel. Le gros camion Studebaker du collège, avec son chauffeur Félix qui sait parler lingala, démarre

accompagné des chants de tous les scouts... « Un jour la troupe campa A,A, La pluie s'mit à tomber B,B, B L'orage a tout cassé C,C, C Faillit nous inonder A,B,C,D »

Mais cette fois, pas de pluie grâce à Dieu, car nous sommes tous à l'arrière du camion et il n'y a pas de toit...

Arrivée sur le terrain, premier jour : toutes les installations. On transpirait : construction de la table, des sièges et du feu de cuisine, trou à détrit, portique, feuillée, autel, mât... et le soir un bivouac. Le lendemain, on terminait les installations, gros repas chaud, on avait un grand jeu et le soir feu de camp avec totémisations. Vous voyez qu'on était occupés. Le troisième jour, vie normale de camp avec la cérémonie des promesses, un autre grand jeu, puis le quatrième jour on défaisait nos installations, on levait le camp. Il fallait tout défaire, réemballer et laisser le terrain propre, propre, propre. Puis retour. Parfois, nous n'avions même que trois jours et deux nuits, c'est très court!

Il était de tradition qu'on soit totémisé et que l'on fasse sa promesse seulement après un an de scoutisme, voire même un an et demi, considérant cette année de *tenderfoot* (le premier ensemble d'épreuves techniques), comme une sorte de stage pour voir si on est digne d'être reçu pour la promesse. Même si en réalité on avait déjà souvent passé le *tenderfoot* dès les trois ou quatre premiers mois. Ce fut mon cas, mais pour le début de ma seconde année (durant la cinquième latine) je n'étais pas au collège, mais en Belgique. Alors j'espérais que ma promesse et mon totem tant attendus se fassent dès ma rentrée en mars 1952. Hélas, je ne pus participer au camp du deuxième trimestre à cause de mes cours particuliers en algèbre. Et à cause de cela, je fus reporté au 30 octobre 1952 pour mon totem, et au lendemain jour de la Toussaint pour ma promesse scout. J'ai donc dû attendre très longtemps, j'étais déjà deuxième classe et allais assez rapidement devenir scout de première classe pour les diverses épreuves (secourisme, piste et observation, nœuds et *woodcraft*, campisme, histoire du mouvement scout, signalisation et morse, connaissance de la loi, sports et santé, etc. Je dus attendre le premier trimestre de ma quatrième latine. Je reçus le totem de Roitelet avenant, car j'étais physiquement petit et socialement très amène et accueillant. J'ai toujours été fier de mon totem et très fier de porter la croix scoute fleurdelisée¹.

Nos tentes et notre matériel

Nous utilisons de vieilles tentes de l'armée et d'avant-guerre, huilées et déchirées. Je me souviens en particulier de notre toit pour la cuisine, qu'André Forro, alors CP, s'obstinait à vouloir badigeonner avec une huile de lin fort grasse ma foi. On le fit au moins deux fois et on avait beau laisser sécher la toile au soleil, elle s'obstinait, elle aussi, à nous graisser les pattes, quand ce n'était pas carrément nos culottes, lorsque nous la déplions ou la replions. Il faut reconnaître que cette toile avait fait son temps et son imperméabilité souffrait de son grand âge. Aussi avons-nous été emballés, lorsqu'en 53 (ou 54) notre aumônier, Loup (Michel Deckers), décida de faire une conférence avec diaporama sur la guerre de Corée, qui devait rapporter des sous. Nous avions dû vendre des cartes en ville (deux prix, 25 et 40 francs, je crois).

¹ Croix potencée, aussi appelée croix de Jérusalem.

On s’acheta cinq grandes tentes toutes blanches (cela nous changeait de nos tentes kaki).

Dessin sur cuir pour mon totem

Ma totémisation eut lieu la veille de ma promesse, donc le 31 octobre 1952, au camp de Karamba au Rwanda, chez monsieur Defays (papa d’un ami de classe : Albert), on me nomma Roitelet avenant. Ma promesse eut lieu le lendemain matin, 1^{er} novembre, jour de la Toussaint. Nous étions trois à faire notre promesse ce jour-là. Le souvenir de ce camp est gravé sur la gaine de mon poignard, qui m’a toujours accompagné depuis. J’y avais dessiné un roitelet à l’encre de Chine blanche, avec la date : 1-11-52. Ce dessin à la plume dont je suis particulièrement fier fait 17 mm par 14 mm, et le tout a été enduit d’une couche de vernis protecteur. Il est encore en très bon état. N’oublions pas que c’est dessiné sur cuir. et le dessin est très fin, l’œil, les plumes des ailes, la houppette du roitelet, le bec, les pattes et les griffes, rien ne manque... Il y a donc maintenant plus de 60 ans que je l’ai réalisé. Il est toujours tel qu’au premier jour et le couteau dans sa gaine se trouve à un mètre derrière moi, sur une tablette de la bibliothèque murale.

Au retour du camp, dans le camion, on pourra cette fois chanter : « La cantinière aime le bon lait Cela dépend de notre Roitelet Et notre Roitelet est missionnaire En avant la cantinière, la cantinière du régiment La cantinière aime le saindoux Cela dépend de Marabout Et Marabout est missionnaire... »

Scoutisme et excursions

Avec les scouts, nous faisons beaucoup de sorties et un camp de trois jours une fois par trimestre. Durant mes quatre ans et demi chez les scouts du collège (au niveau éclaireurs, car les six derniers mois je serai promu compagnon routier et assistant de troupe), j’aurai toujours appartenu à la même patrouille : les Hiboux, ce qui doit constituer un fait rare sinon unique. J’ai adoré mon séjour chez les scouts, nos activités, la technique des badges, la débrouillardise, l’approche de la nature et de l’amitié. Les grandes amitiés que j’y ai déployées : Claude J., François N., Michel et Jean-Marie A., Tommy C., André F. Ceux qui veulent en savoir plus sur notre vie scout, les camps et les cérémonies de totémisation lors des feux de camp pourront se reporter au chapitre 16, Makala.

Les amis scouts et autres

Claude Jaumin (Fouine versatile), rival de classe, Michel André (Marabout boute-entrain, mais attention : entrain est en un mot!), Jean-Marie André (Lapereau), son frère, André Forro (Castor), François Noël (Daim), Tommy Carpentier (Mangouste), Jackie Carpentier (Poulain), Hubert Van der Vorst (Faon), Stéphane Harold (Pangolin) et combien d’autres...

Chez les scouts, nous avions quatre patrouilles (puis il y en eut une cinquième), deux seniors : les « Faucons faire face » et les « Écureuils plus haut » et deux juniors : les « Hiboux à l’écoute » et les « Tigres sans peur ». Moi, j’ai toujours été chez les Hiboux. Mais la division seniors/juniors cessa après

un an ou deux. La devise était écrite sur le fanion de patrouille tenu par le CP et était créée par le CP lors des rassemblements. La cinquième patrouille, qui viendra plus tard, sera « Panthères à l’affût »¹.

Totems

Voici ces surnoms que nous donnions à nos membres, dans la tradition des Indiens d’Amérique. Cette belle tradition scout se semble aujourd’hui tombée en désuétude. Je trouve cela dommage. Pour nous interpell, nous n’utilisons que nos totems, même dans la division des internes en dehors des quartiers scouts.

En plus du totem, on recevait un adjectif qui tenait compte plutôt de l’aspect moral et social, mais on s’en souvient moins, car on ne l’utilisait pas comme le totem².

Voici les totems de plusieurs scouts de la 1^{re} unité Ste-Jeanne d’Arc, Kivu, après relecture des *Orientation* pour compléter les défaillances de ma mémoire :

Sachems (chefs)		
Père Cœgaert	Chef de troupe et aumônier 50-51	Cerf
Père Cuypers	Chef de camp	Milan
Jean. Mortier	Chef de troupe 51-52, un trim	Élan
Père Verhaegen	Chef de troupe 52-54	Sanglier
Père de Wilde	Aumônier des louveteaux	Grillon (?)
Michel Staes		Chat serviable
Père Michel Deckers	Aumônier 54-55	Loup ardent

J’ajoute à ce tableau un civil célibataire, travaillant près du collège en 54-55 : Griffon turbulent. Ce fut un bon chef célibataire de l’extérieur du collège. J’ai oublié son nom, mais pas son totem. Il nous a invités une ou deux fois à souper avec Claude Jaumin, Michel André...

¹ J'avais d'abord pensé : les « Lynx aux aguets », mais ce nom d'une cinquième patrouille fut celui de ma cinquième patrouille à Outremeuse, lorsque j'y serai chef de troupe et que, vu le nombre grandissant de scouts éclaireurs, il fallut créer une cinquième patrouille qui échut à Michel Wulput, jeune CP très dynamique (voir chapitre 18). Ab! mémoire quand tu nous trahis.

² Voir les nombreuses pages consacrées à ce thème au chapitre 16.

Scouts du même âge que moi ou plus jeunes		
Nom	Notes	Totem
Hubert Van der Vorst		Faon
Guy Van den Eeckout	Totémisé le même jour que moi	Colibri
André Forro		Castor
Claude Jaumin		Fouine versatile ¹
Michel André		Marabout boute-entrain
Jean-Marie André	Il fut mon second de patrouille	Lapereau jovial
Tommy Carpentier		Mangouste
François Noël		Daim
Jackie Carpentier	Il fut mon second de patrouille)	Poulain
(?)		Lama
De Bussher		Musaraigne loquace
Stéphane Hérold	Un très brave gars qui m’a écrit quelquefois grâce à internet et makala.be. Il deviendra quasi aveugle.	Pangolin
Yves De Milde		Ouistiti
André Bonsang	Votre serviteur, chers lecteurs	Roitelet avenant

¹ La patrouille avait proposé Fouine délurée, ce qui était quand même plus positif et tout aussi fidèle à son caractère, mais c’est le père Cuypers qui a eu le dernier mot. Celui-là ne portait pas Jaumin dans son cœur, comme vous le verrez dans l’épisode du badge d’observation avec le dessin de la loterie coloniale, au chapitre 16.

Anciens scouts plus vieux que moi ¹		
Nom	Notes	Totem
Paul Schœtter (+3?)	Chef de patrouille des Faucons	Chevreuil
Stefano Busin (+?)	Chef de patrouille des Écureuils	Blaireau sincère
Jacques Duhoux (+3?)	Il choisira de vivre en pleine forêt au Québec.	Chamois sans détour
Amant Nijs (+1)	un Flamand formidable, très fort aux jeux d’approche sans se faire voir (<i>stalking</i>), très souple.	Loutre tenace
Frankie Van der Vorst (+2)	Mon premier chef de pat’	Caribou serviable
René Braken (+2)		Waterbock
Jean Samain (+2)	Très bon au théâtre	Puceron
Nick Carpentier (+1)		Alpaga souriant
Georges Van den Heuvel (+1)		Civette
Louis Schoolmeesters (+1)		Gerboise
Dominique de Kerkhove (+1)		Coccinelle éveillée

¹ Entre parenthèses, le nombre d’années de plus que moi, en années scolaires.

Woodcraft

Le *woodcraft* est une activité très importante chez les scouts. Il s’agit de constructions en bois, comme on en utilise au camp : table et bancs, cuisinière, autel, ponts, mâts, tour d’observation, portique d’entrée, etc. On se trouvait des grands bois, souvent des arbres élagués, et avec des cordes on faisait les nœuds nécessaires (brêlages en long, carrés ou en croix) pour les maintenir bout à bout. On faisait aussi des épissures dans ces grosses cordes (en boucle, en long pour relier deux cordes ou en cul de porc, pour éviter que les torons se défassent).

Bref, en 1954 nous disposions d’une vingtaine de troncs de plus ou moins six mètres de long, bien droits, et nous avons beaucoup construit au local ou même en excursion (avec transport camion). Je me souviens en particulier d’un grand pont dont nous avons fait les deux socles comme des pyramides triangulaires. Et je nous revois encore, en particulier avec Michel André et Jean-Marie occupés à grimper comme des singes pour aller faire un nœud ou consolider un endroit…

Il y eut aussi (en 53?) d’abord un beau grand portique avant d’arriver sur le terrain du local, face aux cuisines, puis juste à côté du local des Hiboux une énorme tour à deux étages. Cette tour devait

facilement mesurer douze à quinze mètres de haut, très grande! La distance entre chacun des quatre pieds devait équivaloir à quatre ou cinq mètres. Il y avait du créosote sur les pieds en terre, puis des traverses triangulaires pour l’empêcher de bouger. C’était quand même dangereux, au point qu’un de nos camarades, André Corten (Marmotte) tomba à peu près de la moitié de la tour et se fractura l’épaule. Par mesure de sécurité, les médecins préférèrent le renvoyer à Bruxelles en avion. Il paraît qu’il était drôlement « emmanché » avec son bras replié et levé à hauteur d’épaule, des planchettes et des contrepoids qui pendaient. L’histoire ne dit pas si cela avait été ficelé avec des brêlages. Mais le lendemain de son accident, nous étions sur la tour et avons vu passer l’avion qui l’emportait.

Que de rêves dans une bouteille

Le pont sur la Ruzizi, juste au sortir de Bukavu, faisait et fait toujours poste frontière entre le Congo et le Rwanda. Je l’ai revu à la TV à l’occasion des troubles au Rwanda, en 94. Nous l’avions souvent emprunté, notamment pour partir en vacances, quand on allait prendre l’avion à la plaine de Kamembe qui se trouve au Rwanda, car il n’y avait pas d’aérodromes du côté congolais. Et un jour vers 1953, André Forro, Claude Jaumin et moi avons pensé à envoyer une bouteille dans la Ruzizi avec un beau message à l’intérieur. Nous avions du goudron chez les scouts, notamment pour installer une canalisation amenant de l’eau potable dans notre petit local, à partir d’un fût pour recueillir l’eau de la pluie et d’un tuyau de caoutchouc qui passait par une ouverture dans notre petite fenêtre... je vous passe les détails, le robinet et le bassin sans égout. Nous avions donc du goudron pour bien sceller notre bouteille avec son bouchon et son message. On faisait appel au découvreur, lui demandant de nous renvoyer un mot à notre adresse au collège. Tout était prêt et le grand jour fut le jour du départ, lorsque le camion du collège qui nous menait au terrain d’aviation passa sur le pont. Hop! envoyée, partie la bouteille. Je crois bien que c’est moi qui l’ai lancée. Claude devait être avec nous, mais pas Forro qui partait par un autre avion sur Stan. On imaginait le long voyage de la bouteille : la Ruzizi, puis 300 kilomètres plus loin – et 500 mètres plus bas, avec les chutes – le long lac Tanganyika, puis d’autres rivières et le Lualaba, les tout débuts du fleuve Congo qui repart vers le nord, fait sa grande boucle de plus de 2500 kilomètres, traverse des chutes et des rapides et se retrouve dans la mer, l’océan Atlantique... La bouteille vagabonde, et là, elle a le choix des directions. Tout dépendant du vent : l’Amérique du Sud ou le sud, Le Cap, l’océan Indien, puis sans doute les Indes ou la Chine... On a rêvé. Et savez-vous quoi? La bouteille et le message... on n’en a plus jamais entendu parler!

Que de rêves cette bouteille a portés. Pourtant, je vous jure que nous y avons bien écrit nos noms et adresses, persuadés que quelqu’un, un jour nous écrirait. Vous voyez comme il fallait que nous ayons la foi!

Les fameux *hikes*

Claude Jaumin a été mon plus grand copain, en même temps que mon complice durant ces six années de Cost, Bukavu. Comme il était très fort en classe, probablement plus intelligent que moi,

mais sans doute un peu moins « bûcheur », on était les deux grands rivaux pour la tête de la classe : en 6^e année primaire (7^e préparatoire, chez le frère Étienne), il était troisième, et moi deuxième derrière Gustave Anciaux. En 6^e latine, comme nous étions plus de quarante en classe, on nous avait dédoublés : j’étais le premier des Jaunes, il était le deuxième, chez les Jaunes également. En cinquième latine, il fut premier mais je ne fus pas classé car je revenais de Belgique, heureusement pour lui. En quatrième latine, je fus second (il fut troisième) je crois, derrière un certain André Van Raemdonck. Puis, en troisième et en poésie, ça a basculé : il fut premier, je fus deuxième. Et en poésie, il était toujours premier, j’étais quatrième derrière les trois J : Jaumin, Juste et Junès! En rhéto, en Belgique, je suis parvenu à avoir la sixième place sur une quinzaine d’élèves en gréco-latine. Là aussi, nous étions jumelés avec un autre groupe de dix-huit élèves en latin-math...

Eh bien donc, avec Claude Jaumin, ami de toujours (il venait de Butembo), nous avons fait beaucoup de scoutisme, et notamment un fameux *bike* d’exploration à deux le long de la Ruzizi. Un *bike* est une sorte de camp volant. On marche avec son sac à dos et la petite tente pour deux personnes, on fait du camping en cuisine et généralement, on a une mission à accomplir en deux jours et une nuit. Nous étions en troisième latine et sommes partis un samedi matin pour deux jours à pied, avec tente, casseroles et vivres dans nos sacs à dos pour faire le relevé topographique de la rivière Ruzizi, côté Congo, sur une vingtaine de kilomètres. Défi assez fameux dans cette immense vallée. Nous faisons cela sans instruments de mesure. En vrais connaisseurs, on évaluait les distances et les dénivellations. Pour l’orientation, nous disposions quand même d’une boussole. Et nous connaissions bien tous les signes topographiques pour dessiner notre carte. Nous étions de vrais explorateurs... Nous avons planté notre tente à Panzi, dans la propriété de monsieur Paquay. Et je me souviens de deux choses. D’abord, dans la tente, le soir avant de nous endormir, éclairés par nos lampes de poche, Claude et moi on a vu un gros coléoptère qui plantait son ovipositeur¹ dans le sol pour y pondre ses œufs. On se demandait ce qu’il faisait. Nous n’avions pas de tapis de sol incorporé à notre petite tente-cercueil, comme on appelait ces petites tentes toutes simples destinées aux routiers pour être portées sur le dos.

Le lendemain matin, après que nous ayons replié la tente et nos bagages pour aller saluer et remercier monsieur Paquay², celui-ci nous a demandé si nous avions entendu le lion qui avait rugi une bonne partie de la nuit. On a vite compris qu’il voulait se foutre de notre caisse et nous effrayer *a posteriori*, car nous savions quand même qu’il n’y a pas de lion dans la région du Kivu, il y fait trop froid.

L’année suivante, c’est avec Michel André que nous sommes partis, le sac au dos, la gourde bien remplie. Le camion (ou une camionnette) du collège nous a déposés à l’ouest de la ville et nous avons beaucoup marché vers le nord, en longeant la rive ouest du lac Kivu jusqu’au collège des pères de Scheut (ou eudistes, ou plutôt les pères barnabites?). Ce collège pour étudiants noirs s’appelait le collège St-Paul. Nous y avons été reçus dans la joie et les élèves noirs nous semblaient stylés et

¹ Cette histoire est racontée plus en détails au chapitre 16 : Il y a bouteille et bouteille.

¹ J’ai longtemps cru que cette tarière, sorte d’excroissance à l’abdomen de la femelle, s’appelait oviducte.

² Le papa de Jean, qui joua le Petit Poucet trois ans plus tôt, et fut mon rival heureux pour obtenir ce rôle. Voir chapitre 11.

connaisseurs. Des types bien! Cela se passait durant le premier trimestre de ma poésie, juste avant que je quitte les scouts pour devenir assistant.

À propos de scoutisme, encore... vers seize ans, alors que nous devenions de grands scouts, en quatrième ou troisième latine, nous allions souvent au local scout. D’abord, on y échappait à la surveillance ordinaire avec la division, puis en petit comité, il nous arrivait de faire quelque roserie – bien que la plupart du temps nous fussions occupés fort innocemment à travailler techniques, à embellir le local ou à préparer ou tenir quelque réunion. Revenons à ces roseries. Voici donc trois histoires dont j’ai gardé le souvenir¹.

Cigarettes d’eucalyptus

Nous avons une quinzaine d’années, Claude Jaumin (dit la Fouine), François Noël (le Daim) et moi (le Roitelet), nous avons fait une expérience assez particulière, mais au total plutôt décevante : nous avons préparé et fumé des cigarettes d’eucalyptus. Nous ne fumions aucun des trois les cigarettes ordinaires, mais un cigare d’eucalyptus, cela nous stimulait². Le procédé était fort simple. D’abord, il fallait s’éloigner de tout centre trop surveillé, et à ce propos le local scout, et surtout le petit terrain situé juste en contrebas du local et où parfois nous faisions des jeux de foulard ou de massacre au ballon avec toute la troupe, convenait parfaitement pour le genre d’espièglerie que nous avions mijotée. Il faut dire que nous disposions sur place des deux éléments indispensables à la fabrication de telles cigarettes : les feuilles d’eucalyptus et le papier. Il faut dire que ce petit terrain de dix mètres par vingt était entouré de beaux grands eucalyptus. Il nous suffisait de nous pencher pour ramasser quelques-unes de ces feuilles allongées et odorantes. Nous les voulions un peu séchées, donc on les ramassait par terre et non à l’arbre directement. Voilà pour la matière première : le tabac. Quant au papier, nous l’avions dans nos poches, fourni par le collège, puisque tous les élèves se promenaient avec du papier WC dans leur poche, étant donné que la politique du collège était de ne plus fournir directement les nombreux cabinets, qui se faisaient trop souvent dévaliser de ces précieux rouleaux. Nous tassions donc notre « tabac » dans deux ou trois papiers que nous roulions bien serré, en cigares plutôt qu’en cigarettes. Il restait à les allumer et à consommer sur place... et en cachette. Nous fumions et toussions à qui mieux mieux dans un petit coin, près du local. C’est probablement cet aspect de cachette et de secret qui faisait que nous leur trouvions un goût certain, pour ne pas dire un certain goût. Nous avons aspiré quelquefois, toussé à l’occasion, et nous n’avons jamais recommandé! Mais, à propos, ne dit-on pas que l’eucalyptus est excellent pour dégager les voies respiratoires?

La barre à mine qui pétait des éclairs!

Autre roserie, plus sérieuse, nettement plus grave, mais nous n’avons pas eu conscience immédiatement de la gravité de notre forfait. Ce n’est que la troisième ou quatrième fois qu’on a commencé à s’interroger sur le bien-fondé d’une pareille expérience. Or donc, nous avons au local une grosse

barre métallique d’un mètre cinquante de long et qui pouvait peser de cinq à dix kilos. En fait il s’agissait de ce qu’on doit appeler une pince, et que nous appelions erronément une barre à mine. Cette barre servait à toutes sortes de travaux de force pour lever, creuser, etc. Bref, et pour ne pas faire une trop longue histoire, lorsque nous étions seuls, Jaumin, Noël et moi, nous avons remarqué que les fils électriques, qui alimentaient le local par des poteaux à cinq ou six mètres de hauteur, faisaient de drôles d’étincelles lorsqu’on les reliait. Et cette barre lancée avec dextérité faisait un admirable javelot qui retombait sur les deux fils, où elle provoquait une gerbe magnifique d’étincelles et de sons nettement caractéristiques de crémation. Et elle criait, et elle sautait, la barre, sur ces deux fils! Autrement dit, ça pétait ferme et ça illuminait notre coin isolé, même si nous étions en plein jour... Un éclair de Dieu le Père avec un tonnerre de Zeus qui se répétait autant de fois que la barre en tombant rebondissait sur les fils. Oh! oui, à chaque envoi elle touchait, si elle était bien lancée, au moins deux ou trois fois, un peu comme des ricochets... C’était gai! Et nous avons remarqué que cette pauvre barre avait tellement travaillé qu’elle en était toute piquée, toute marquée de traces de métal fondu, témoins fidèles de ses rencontres illuminées avec les fils électriques...

Ce qui était bizarre, et nous laissa pantois, c’est que nous apprîmes quelques heures plus tard qu’il y avait eu quelques baisses de tension, des pannes de courant même dans tout le collège durant ces moments où nous nous amusions innocemment avec une barre à mine en acier trempé, mais fondant... Nous n’avons jamais dit à personne que c’était peut-être bien nous qui étions la cause de ces courts-circuits inopinés. Ce qu’on peut être rosse, quand même. Et plus tard, nous avons repris une ou deux fois notre petit manège candide et si amusant...

La fontaine de jouvence ou la négresse aux seins très pointus¹

Au collège, nous étions élevés, éduqués dans un monde viril. La femme et le sexe, c’est bien simple, ça n’existait pas. Sauf à l’occasion une référence à la Sainte Vierge, à Notre-Dame de la Victoire, et pour nous, scouts, à Jeanne d’Arc, notre patronne.

Voici à cet égard une anecdote amusante dont j’ai été témoin. En 1953, Claude Jaumin et moi voulions passer le badge d’observateur, et nous avons demandé à Milan, le brave père Cuypers qui disait toujours « Mais c’est l’évidence même... ». Je nous vois encore, assis à la table du local de clan routier, qui est à l’arrière du local scout (et fait donc face aux cuisines du collège). Le père Cupidon avait préféré que nous allions dans ce local pour y être tranquilles. J’avais fini mon test et c’était au tour de Claude Jaumin de passer l’épreuve. À un moment, le père Cuypers se saisit d’un dessin publicitaire pour la loterie coloniale qui traînait sur la table. Il s’agissait d’un dessin très stylisé et bien connu, où on voyait la silhouette longiligne d’une jeune femme noire souriante, à peine vêtue d’un pagne autour des reins et portant une corne d’abondance remplie de fruits. Le père demande alors à Claude Jaumin, comme test d’observation, de bien regarder le dessin et de dire pourquoi cette femme est manifestement une jeune femme. Jaumin regarde, sourit, et un peu confus déclare : « Ben, ça se voit : elle est jeune. C’est une jeune femme, c’est évident... » Et le père Cuypers d’insister : « Oui. C’est l’évidence

¹ Les trois histoires qui suivent sont racontées autrement au chapitre 16, Makala.

² Baudelaire a bien fumé du baschich et ça le stimulait, tu parles!

¹ Voir chapitre16, Makala

même. Mais pourquoi en es-tu si sûr? Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle est jeune? Regarde bien le dessin... » Jaumin, connaissant bien le père et sa pudibonderie traditionnelle, se dit : « Ce n'est pas possible qu'il veuille me faire parler de ça ». Il hésite, mais comme l'autre insiste et que Jaumin veut réussir son badge d'observateur, il me regarde, attend un peu, cherche, puis ne trouvant pas d'autre réponse que celle qui se voyait à l'œil nu, il déclare candidement : « Ben, elle a des seins très pointus, qui se dressent tout seuls vers le haut. Elle doit être jeune. » Et c'était bien vrai. C'était également très visible, et ma foi, aussi clair que le nez l'est sur le visage. Moi, je ne pipais pas un mot, mais je voyais le père Cuypers passer par toutes les couleurs, devenir très pâle puis vert, paraître offusqué, choqué, puis commencer à bafouiller et à s'énervier de colère : « Mais non, enfin! Mais... mais qu'est-ce que tu racontes? Pas cette bêtise-là, mais regarde bien, mais c'est l'évidence même! ». Ni Jaumin ni moi ne voyions ce qu'il voulait absolument nous faire observer. Et alors, furieux, il déclara : « Mais voyons, cette femme porte une corne d'abondance aussi grande qu'elle et remplie de fruits. C'est très lourd. Et il faut être jeune pour porter un chargement aussi lourd en souriant. ». Il avait raison, le Cupidon, mais Jaumin n'avait vraiment pas tort non plus. Je crois qu'au fond le brave père Cuypers (Cupidon!) était plus offusqué contre lui-même, qui n'avait pas prévu que sa question pouvait apporter une autre réponse que celle à laquelle et tout naturellement, tout candidement, lui, avait pensé.

Sports

Au collège, nous disposions de beaucoup d'installations diverses pour pratiquer différents sports. Plaines, courts, aires de jeux différents. Qu'on en juge :

- En foot, nous avions à la fin cinq terrains, dont deux grands!
- Pour le volley-ball, nous disposions de cinq ou six terrains et il y eut aussi des championnats organisés.
- Un terrain de basket sur ciment avec les lignes tracées et les paniers, sport plus rare.
- Deux (puis quatre, je crois) courts de tennis : là aussi, ce n'était pas le sport des masses. J'ai joué pendant deux ans. Il fallait réserver le terrain. Il y eut aussi, à certaines époques des tournois.
- Terrain de croquet, très agréable à jouer, sur la plaine en face du collège.
- Évidemment du ping-pong ou tennis de table dans toutes nos salles de jeux : il y avait trois tables. Certains étaient très costauds.
- Une année, un surveillant (le père Rollmops) a expliqué les règles du rugby, que certains élèves ont pratiqué sur un terrain de foot.
- Sans oublier la natation dans le lac au bas de la colline du collège, avec plongeoirs (tremplin et girafe). On pouvait y accéder trois jours par semaine, mais c'était libre. Et certains matins (très rares) quand il n'y avait pas d'eau, on enfilait son maillot et on courait depuis le dortoir jusqu'au lac. Quelle joie, ces jours-là! Et en plus, on n'avait pas de messe...

J'allais omettre de vous parler de notre principale installation sportive, celle sur laquelle nous marchions tous les jours lors des récréations : nos deux énormes patinoires qui s'étendaient en beau ciment uni sur à peu près 80 mètres par 10 mètres de large chacune. Il fallait voir nos patineurs à roulettes passer à travers les piétons! Ces derniers se tenaient de préférence sur les couloirs surélevés près des salles de classe, entre les colonnes ou contre la balustrade qui surplombait la plaine de foot face au collège. Ces deux grandes patinoires, comme je l'ai déjà dit, étaient séparées par la préfecture.

Deux fois, sur les six ans qu'a duré¹ mon séjour, nous avons fait des olympiades. Nous avons d'abord eu les entraînements et qualifications pendant quelques semaines, puis toutes les finales en une journée, un dimanche. Avec cérémonie d'ouverture, la flamme olympique, le serment des athlètes, puis à la fin de la journée remise de médailles, podium. Tout cela avec trois équipes qui défilaient en culottes et singlet. Il y avait les épreuves d'athlétisme, de natation et de plongeon. On avait même installé des tribunes pour le public de Bukavu. En plus des athlètes, il avait fallu prévoir des équipes de préposés aux instruments, de juges, de chronomètres, de *speakers* (les gars de la radio pour communiquer les résultats par haut-parleurs), les journalistes et les photographes. J'étais photographe... et spectateur.

Cela prenait facilement un ou deux mois de préparation pour procéder aux éliminatoires et au choix des meilleurs dans chaque épreuve. Tout y était : arrivée de la flamme olympique, défilé des équipes, drapeau et serment des athlètes, écussons cousus sur les singlets pour reconnaître ses équipiers – deux rubans de dix centimètres disposés en Croix en jaune, V en rouge, et Égal en vert –, des juges, des journalistes, la radio, des comptables pour calculer et additionner les résultats au fur et à mesure que les données rentraient, un public et la remise de coupe et de médailles sur podium. Le champion junior en mai 1952 fut sans conteste Jacques Babylon, qui obtint deux médailles d'or au saut en hauteur et au 100 mètres et obtint encore, je crois une deuxième place.

Il y eut une autre année (ma dernière année en mai 55) une grande fête de gymnastique pour le public, avec toutes les humanités (ou rien que les Grands, mais cela faisait tout de même quelques centaines de gymnastes). Mouvements d'ensemble, puis mouvements d'élite aux instruments. Le tout à l'extérieur sur la grande plaine, côté ouest. Monsieur Zaman avait fait un sacré boulot. Cela aussi avait pris des mois de préparation, jusqu'au défilé du jour J où nous étions tous en ordre croissant de taille et marchions bien au pas cadencé pour rejoindre notre place sur la plaine. Je me souviens d'un détail : on nous avait demandé, à nous qui étions tous en short et singlet blancs, de ne pas rentrer le singlet (alias le maillot de corps, alias la chemisette) dans le caleçon, mais de le glisser entre caleçon et short, car lors des flexions du tronc on aurait vu la ceinture élastique du caleçon, et c'était disgracieux.

Le foot au collège

Le foot (le soccer) était le sport-roi. Ah! quelle classe, quel cérémonial, quelle intensité. Chaque trimestre, dans chaque division, mais surtout chez les Moyens et encore plus chez les Grands, il y avait tout un cérémonial. D'abord pour le choix des équipiers. Par un petit billet où on inscrivait son nom,

¹ Non, il ne faut pas de S à « duré » car le « qu' » est CC de temps et non COD.

et selon le nombre d’inscrits divisés par onze ou douze, le surveillant qui gérait tout le championnat indiquait le nombre d’équipes et choisissait les capitaines (les meilleurs, évidemment). Souvent il y avait cinq ou six équipes. Par tirage au sort, les capitaines recevaient leur couleur de maillot et ils choisissaient leurs équipiers selon leurs forces, et aussi bien sûr selon les besoins de l’équipe et le talent des joueurs à jouer arrière ou avant, ou demi ou gardien. Inutile en effet d’avoir trois bons gardiens quand on n’a pas un bon centre-avant, tu comprends cela, lecteur. Le premier, par tirage au sort, choisissait dans toute la liste des soixante ou septante inscrits, puis le deuxième, puis le troisième. Quand on avait fait un premier tour, c’est le dernier à avoir choisi qui avait le droit de re-choisir un second joueur pour son équipe, et on remontait ainsi jusqu’au premier, qui à son tour choisissait un deuxième, puis un troisième équipier, on revenait au deuxième capitaine qui se choisissait son troisième, et ainsi de suite... Tu comprends cela aussi, ami lecteur. Mais sais-tu jouer au foot, passer, dribler, shooter au but et, pour le gardien, attraper la balle, plonger?

Venait alors le grand moment de la présentation des équipes et du calendrier. Selon les possibilités du calendrier scolaire, il se jouait un ou deux matches chaque mercredi et chaque samedi. Parfois il y avait aussi un match le dimanche. Et ainsi, de semaine en semaine, le championnat se dessinait. Pour six équipes, cela faisait trente rencontres, en comptant deux matches (aller et retour) contre chacune des autres équipes. Et en fin de trimestre, le père recteur remettait aux champions la coupe remplie de bonbons. C’était aussi l’occasion de fêtes. Ah! il y avait de la vie dans nos divisions. Il fallait aussi prévoir des arbitres, des juges de lignes, des remplaçants, parfois.

Le collège avait une équipe, le Victory, maillot rouge et culotte blanche, qui défendait nos couleurs contre d’autres équipes de la ville et d’Usumbura en Urundi – qui deviendra Bujumbura au Burundi –, au confluent de la Ruzizi et du lac Tanganiika. J’ai parlé de ces rencontres dans l’autre chapitre consacré au collège¹. Nous y allions parfois en déplacement. Chaque fois que notre équipe jouait, les autres équipes (presque tous des Blancs, colonie oblige) n’aimaient pas cela, car trois ou quatre cents supporters qui chantent et crient dans une tribune où il y a au maximum cinquante partisans de l’autre équipe, cela déséquilibrait quelque peu l’enthousiasme des supporters adverses. Ces autres équipes étaient le BFC (Bukavu Football Club), le KFC, (Kivu FC), les Colons, l’Athénée (école secondaire publique) et Usa, c’est-à-dire Usumbura. Le collège a remporté plusieurs fois la coupe, qui était la coupe de Bève au début, puis la coupe de l’Est. Mais il y eut des années sans. Le Victory jouait un dimanche après-midi sur deux, l’autre dimanche nous avions un film. Quand on gagnait, le dimanche soir était vraiment particulier. Il y avait une ambiance de fête et le frère cuisinier (Dupont Prouvé qui jouait dans le Victory) s’arrangeait pour nous donner un bon dessert².

Personnellement, j’ai très peu joué dans les grandes équipes de foot de ma division. Cela ne m’est arrivé qu’une fois. La raison de cette absence est que j’étais scout. Et les scouts étaient souvent en activité. Nous ne pouvions donc pas nous libérer pour le foot. De là aussi que le surveillant (Rollmops) n’appréciait pas trop les scouts. Quelques fois il y eut un second championnat parallèle avec des

¹ Voir chapitre 11

² Idem

équipes de seconde zone, c’est-à-dire composées de moins bons joueurs. On dirait ici au Québec une deuxième ligue. On nous appelait les Cancrelats. Je dis « nous », car, bien évidemment, j’en ai été (avec Claude Jaumin?) et j’ai même été capitaine chez les Cancrelats. Oui, monsieur!

Les lundis, mardis, jeudis et vendredis, jours ordinaires dans nos horaires, il n’y avait pas de grands matches, mais les élèves jouaient au foot tous les jours à midi et à quatre heures. Vous imaginez le nombre de ballons, le travail des responsables des pompes et des ballons dans une école comme ça? Vous comprenez aussi pourquoi, à la fin de mon séjour, il y avait exactement cinq plaines de foot, certaines plus grandes et plus belles que d’autres. La plupart des bons joueurs avaient une ou deux paires de *foots*, c’est ainsi qu’on appelait les bottines spéciales avec bouchons et forte résistance au bout du pied pour shooter. Il n’était pas rare non plus qu’on se les prête, ou qu’un gaucher reçoive d’un droitier la seule bottine gauche. Moi je n’en ai jamais eu, mais un jour un ami gaucher de la gambette m’a prêté son *foot* pour le pied droit. J’étais en primaire, en septième¹. C’était en 1950 et j’étais portier de salle, en plus... Mais j’ai raconté tout ça dans makala.be sur internet, que vous retrouverez juste après ce chapitre-ci, au chapitre 16.

Chers compagnons

J’ai déjà beaucoup parlé de mes amis Claude Jaumin, François Noël, Gustave Anciaux, les frères André, les frères Carpentier (Nick, Tommy, Jackie) et André Forro. Ce dernier, d’origine hongroise, avait eu les cils coupés par sa maman quand il était bébé. C’est ce qu’il nous a dit pour justifier le fait qu’il avait les cils (blonds) assez longs. Son fort accent, ses R roulés et sa souplesse en gym étaient ses marques de fabrique. C’était un chic type, travailleur. Je fus son second lorsqu’il était CP des Hiboux. Il était plutôt petit, comme moi, mais costaud – pas vraiment comme moi. Il y avait aussi Guido Bothma qui n’était pas baptisé, puis se fera baptiser plus tard. Une boule de nerfs, celui-là, un singe sauvage et très souple... Et beaucoup, beaucoup d’autres dont je revois les bonnes bouilles : Ledru, Faucon, Ouwerx, Guy de Potter, Pelicaen, Van Mossevelde, Beaufort, Manivelle, de Kerkhove, Albert Defays... Je ne me lasserai jamais d’écrire leurs noms sacrés. Je relis les poèmes de Guillaume Apollinaire (La Colombe poignardée et Le jet d’eau, dans *Calligrammes*), et aussi le poète médiéval Rutebeuf qui chanta l’amitié :

Que sont mes amis devenus?

[...]

Ce sont amis que vent emporte

Et il ventait devant ma porte

J’appréciais un certain Georges Van Bever, un condisciple de poésie. Il avait doublé un an, car lorsque j’étais en sixième latine, il était en cinquième. Il avait donc un an d’avance sur moi. Il venait de Wamba, près de Paulis-Isiro, et au début de ma dernière année, en février ou mars 55 (?) il sera

¹ On nommait préparatoires nos classes primaires : la première année primaire était la douzième préparatoire. la sixième année primaire était donc la septième.

renvoyé chez lui pour inconduite. Il savait tenir tête et s’obstiner. Pour lui, le jour où nous avons appris par surprise son départ, nous, ceux de sa classe avions voulu faire grève de cours, mais un prof nous a poussés en classe et nous sommes vite rentrés dans les rangs. Georges a été renvoyé pour conduite immorale et esprit pervers (c’est vite dit!). Selon les jésuites, je comprends qu’ils l’aient flanqué dehors, car il était mécréant, très intelligent, très fort en histoire et en éducation physique notamment, mais pas sportif pour un sou. Très individualiste et très discuteur, il avait des idées bien arrêtées sur tous les sujets. Très curieux de nature, grand lecteur, il constituait un danger certain pour la foi et la moralité de ses amis. Je l’entends encore nous dire que selon lui, les plus grands hommes de l’histoire de l’humanité étaient : 1) Napoléon, 2) Jules César, 3) Hannibal et 4) Jésus-Christ. Il avait fait ses choix. Cela ne correspondait pas aux normes... On le verra dans un petit rôle dans « Bonne nuit, colonel », puis il nous quittera par avion. Il sera tué lors des troubles politiques avec les insurgés mulélistes au nord Kivu, le 26 novembre 1964. Il venait de Wamba. C’est un correspondant récent, qui l’a très bien connu et habitait à 200 mètres de l’endroit où il fut tué, qui me l’a confirmé en mai 2013.

Esprit frondeur, intelligent, indiscipliné, révolté, Georges Van Bever était originaire de la Gaume en Belgique. Il était fier d’être Lorrain, comme le général de Gaulle. J’aurais deux choses à ajouter à la mémoire de Georges, le bouclé. D’abord, comme je l’ai signalé, il se distinguait particulièrement en histoire. Or, moi qui étais un premier de classe j’avais de la difficulté avec ce cours rempli de dates, d’événements, de causes et d’effets... Alors un jour, je lui demandai : « Mais comment fais-tu pour étudier l’histoire? ». Et il me répondit qu’il n’étudiait pas, mais qu’il lisait son livre comme un recueil de petites histoires justement. Il écoutait, il lisait et comprenait bien et mieux. J’ai suivi son conseil et mes résultats se sont nettement améliorés. Autre chose, au début de mon séjour à Cost vers 1951, un soir en récré sur la patinoire, Van Bever, apprenant que ma mère s’était remariée¹, me demanda si mes parents ne se disputaient pas. Je lui ai répondu non, mais je mentais en partie, et j’ai voulu savoir pourquoi il me posait cette question. Il me répondit, philosophe, qu’en général les remariages amènent assez souvent des disputes de ménage. Simplement, comme ça. Il observait et avait souvent un jugement assez juste.

Je rappelle ici que Jackie et Tommy Carpentier, à la même époque et presque au même endroit, tomberont également avec leurs parents sous la barbarie de ces drogués mulélistes.

Salade grecque

Nous avons beaucoup de Grecs parmi les élèves du collège. Ils constituaient certainement le groupe ou la nationalité la plus nombreuse, à part les Belges bien sûr qui formaient quand même au moins 90% des effectifs scolaires. Le nom de ces Grecs était souvent facile à reconnaître. Ainsi, je vous cite au hasard Panayotis Zottos, Antoine Papazoglakis, qu’on appelait Papa, assez bon au foot, très play-boy. Je me souviens aussi d’Alexandre Panas, médaille de vermeil au piano, et encore de Vlahakis, excellent footballeur *half* gauche du Victory, et encore Mikhaelides, Phedon Lallas, Constantin Miliarakis, Jean Hadjistravakis et Christakis Charalambidis qui était dans la classe de Christian, jouait admirablement

¹ C’est certainement Tommy Carpentier qui l’aura dit, car moi, je ne parlais jamais de cela.

du violon, excellait en toutes les matières – c’était un premier de classe – et devint évêque orthodoxe quelque part dans les pays baltes, je crois.

Nous avions aussi deux frères hollandais, Georges (je pense) et Christian Thys; un Italien, Stefano Busin; un Hongrois, André Forro, un copain bien connu qui fit son univ’ à Liège – j’aurais aimé le retrouver, mais... où est-il? –; un Portugais, José Otao; un Arménien, Jean Dervantian...

Je pense aussi aux frères Babilon, Jacques et Julien, excellents gymnastes tous les deux, en particulier l’aîné qui remporta deux ou trois médailles d’or à nos olympiades, notamment au saut en hauteur et au 100 mètres plat. Le cadet, de mon âge, bégayait mais était également un bel athlète. On pouvait dire je crois que les deux frères, de quatre ou cinq ans d’intervalle, devaient constituer un objet de légitime fierté pour les parents, car tous deux étaient bouclés, musclés juste à point, et avaient vraiment un corps d’athlète bien proportionné.

Les musiques à bouche

Certains élèves étaient excellents avec leur harmonica chromatique. Il fallait entendre et voir leurs vibratos. J’en vois encore un, dont j’ai oublié le nom. Il était grand, plus âgé que moi d’un ou deux ans, plutôt mince, et avait des cheveux bruns peu ondulés qui souvent lui tombaient devant les yeux. Un grand sourire. Qu’est-il devenu? Je me demande, sans en être sûr, s’il ne s’appelait pas Mica ou un nom semblable... J’ai trouvé! Je crois bien que c’était Paul Vicat.

J’ai essayé aussi de jouer la musique à bouche chromatique¹... Nous jouions (et chantions) *Ma petite folie* et *Étoile des neiges* de Lyne Renaud, et *Paris, c’est du champagne* de Louis Mariano. Il y avait encore le fameux *Be bop a lula*, sorte de chant be-bop, rengaine de ces folles années. Mais mes piètres essais m’ont vite laissé sur une voie de garage. Je n’arrivais pas à faire ce que je voulais. Et cela m’énervait. Quand j’entendais et voyais jouer Paul Vicat et certains autres, ah! ils auraient été dignes de monter des quartettes ou des trios comme le fameux trio Raisner des années 55-60. Ils jouaient des choses magnifiques. Et cela leur semblait si facile... Je parle toujours des élèves du collège, bien certain!

On se tutoyait, mais jamais de prénom!

Vous avez remarqué que lorsque je parle de mes copains de cette époque, je les nomme presque toujours par leur nom de famille (le patronyme). Jamais nous ne nous appelions Claude ou André ou François, mais Jaumin ou Bonsang ou Noël ou Forro, ou encore Beaufort. Jamais! Si nous avions dû le faire, nous aurions eu l’impression d’être comme des filles, ou des tapettes, ou des chiffes molles... ce que c’est quand même que le qu’en-dira-t-on! D’où vient ce phénomène? Peut-être que si on avait adopté le prénom pour héler un copain, par exemple Claude, il y en a dix qui se seraient retournés au lieu d’un seul. En effet, il n’y avait qu’un seul Jaumin et un seul Noël, et deux Bonsang à cause de mon frère, mais il était dans une autre division, il y avait donc peu de chance qu’on l’interpelle à ma

¹ Voir l’harmonica offert par tante Zette à Liège, au chapitre 13.

place. Tandis que les Claude, les André, les François pleuvaient (surtout les Claude à cette époque). Ici au Québec, si on crie Pelletier, Lévesque ou Dubé après quelqu'un, dix têtes risquent de se retourner, mais si on dit Claude, il y a plus de chance qu'un seul individu réponde. Il y avait encore le cas des deux frères Michel et Jean-Marie André. On les appelait indifféremment André, mais il y avait encore Freddy André, cela fait trois patronymes du même âge, alors on utilisait aussi le prénom dans leur cas. Et lorsque Michel aura son totem Marabout, qui lui allait si bien car il était grand, on l'appellera souvent Marabout, simplement.

Retenues

Déjà dit? En général, la punition la plus ordinaire était de devoir écrire un texte de quatre ou huit pages. C'était la punition fréquente. On entendait claquer le tonnerre du surveillant : « Untel, quatre pages! » ou « Untel, huit pages! » C'était souvent pour avoir parlé dans les rangs ou à l'étude. Parfois ça pleuvait. Mais en plus il y avait les retenues pour insubordination, dispute ou travail mal fait en classe, les mercredis, samedis et parfois dimanches après-midi pendant deux heures, sous surveillance... J'en ai eu très très peu, une ou deux en six ans, alors que certains, les pauvres, étaient quasi abonnés toutes les semaines... Il y avait un temps de retenue, donc rien ne pressait pour écrire ces pages (une heure pour quatre pages, deux heures pour huit, en principe). Je dis en principe car quand c'était un travail à remettre le lendemain, et non à faire en retenue, on avait intérêt à écrire vite. Alors parfois, on ne copiait pas mais on écrivait d'une traite tout ce qui nous passait par la tête. Certains, notamment un certain Axel (ou Guido?) Bothma, étaient passés maîtres dans cet art d'écrire des pages de colle! C'étaient des textes sans queue ni tête, mais ô combien instinctifs et qui pouvaient nous transporter d'une maison dans une forêt, en passant par un sous-marin de cinq tonnes ou par la chaîne de l'Himalaya avec des rastaquouères de Trafalgar, sans une seule virgule ni aucun point de suspension, d'interjection ou d'interrogation. Cela pouvait être un texte édifiant, du genre : « J'aime le macaroni cuit car les spaghettis crus, qui l'eût cru, ne sont comestibles que dans des bars aéronautiques pour tibias esseulés et ainsi je parle, j'écris mais je me fous du quart comme du tiers pourvu que le texte avance. Certains ronflent pendant que d'autres font les zouaves à écrire n'importe quoi, mais vraiment n'importe quoi sans aucune correction comme choucroute ou croûte de chou au fond la croûte de chou doit être délicieuse pourvu que mon frère revienne par avion avec arrêt à Belgrade qui est en Yougoslavie si j'en crois mon cours de géographie, Oh! à propos il faut que je vous raconte ici comment on peut dire des bêtises sur un prof, ainsi mon ami Bernard, vous savez celui qui n'a pas un poil sur la tête eh bien lorsque la Sainte Vierge est partie à dos de chameau sans le bon Samaritain qui bégayait comme un ustensile de cuisine avec pyjama évidemment[...] ». Et la sauce continuait en se délayant dans le plus insipide des textes imaginés.

Un jeu idiot¹

Il s'appelait Philippe Van de Waele et avait mon âge. Nous devions avoir treize ou quatorze ans, cet âge où on est fatalement un peu imbécile.

C'était durant une récréation, et je ne sais plus ni pourquoi ni comment il nous vint à l'esprit de nous frapper les deux doigts, l'index et le majeur de la main droite chacun son tour. Donc on tend les deux doigts et on garde les trois autres repliés : l'annulaire et l'auriculaire retenus par le pouce. Chacun son tour présente à l'adversaire ses deux doigts ainsi tendus et cet adversaire avec ses deux doigts, index et majeur tendus chez lui aussi, frappe de manière assez cinglante les deux doigts que son compagnon lui a présentés. Chacun son tour frappe l'autre. On sourit, on se regarde et on frappe. Puis on change de position à chaque coup : le frappeur devient receveur et réciproquement le receveur frappe à son tour...

Cinq fois, dix fois, vingt fois. Et on continue. Cela commence d'abord comme une caresse, un amusement. Puis cela chauffe un peu. On frappe et insensiblement on sent des picotements. Mais on ne dit rien, on continue. Et je te frappe, et tu me frappes. Et ça claque. Et quelques curieux se mettent autour de nous et nous regardent, et font des commentaires. Et je te frappe, et tu me frappes...

On entend le bruit sourd du heurt des quatre doigts. Cela chauffe un peu, mais on continue.

Jusqu'à quand? Voilà la belle question. Il n'y a pas de fin. Jusqu'à ce que l'un des deux adversaires abandonne, ou jusqu'à ce que le surveillant siffle la fin de la récréation.

Peu à peu on devient très sensible. Mais on ne dit rien, on ronge son frein et on frappe, et l'autre nous frappe. Et ça fait mal, mais on continue. C'est idiot, c'est un défi d'ados, c'est une question d'honneur. On continue de frapper et peu à peu des curieux forment un cercle autour de nous. Et je frappe, et il me frappe...

Cela fait certainement cent ou deux cents coups que nous nous donnons ainsi. Le supplice devient réel, mais pour tout l'or du monde ni lui ni moi n'avouerons notre douleur.

Au début cela chauffait, puis insensiblement les deux doigts deviennent raides, gourds et gonflés de sang. Ce sont deux matraques que l'on reçoit et que l'on envoie. Cela fait aussi mal de donner que de recevoir.

Et chacun a ses supporters. Les curieux s'échauffent. Et nous frappons, nous frappons toujours. Les boxeurs arrivés au huitième ou dixième round doivent ressentir les mêmes tourments, mais en plus fort. Nous, ce n'est que la main, mais elle devient insensible et dure et terriblement grosse. Les deux doigts ont presque doublé de volume. Cela fait certainement trois cents ou cinq cents fois que l'on se mortifie ainsi. On n'a pas compté... Et on frappe. Nos doigts sont durs comme deux bâtons, ils sont rouges, gonflés de sang.

On ne rit plus. C'est sérieux. Cela fait mal quand ça cogne et ça n'arrête pas de cogner. Quand l'autre va-t-il arrêter, quand va-t-il s'avouer vaincu? J'étais convaincu de gagner, mais je trouvais que

¹ Cette anecdote est reprise brièvement au chapitre 16, Makala.

cela durait depuis trop longtemps. Lui aussi était certainement aussi étonné que moi que nous puissions durer depuis si longtemps. Sept, huit minutes... dix minutes peut-être, peut-être plus? Et je te frappe et tu me frappes... Pourquoi avons-nous commencé ce jeu ridicule? Qui avait lancé ce stupide défi? Qu'est-ce qu'on foutait là, à se frapper ainsi avec une dizaine de badauds qui nous regardaient? C'est à mon tour, c'est à ton tour. Et je te frappe, et tu me frappes... Il n'était pas question d'arrêter. Notre orgueil, notre fierté ne l'auraient jamais accepté.

Nous avons de la difficulté à frapper. Nos mains tremblaient. On ne voyait même plus très bien ce qu'on faisait. Parfois un de nous deux frappait à côté. Les coups manquaient de force et de précision. Ce n'était pas le moment de lâcher. On redoublait d'efforts, les amis criaient, le surveillant approchait... C'est lui qui nous obligea d'arrêter ce stupide jeu de massacre qui dura peut-être un quart d'heure ou vingt minutes.

Mes doigts sont restés gourds et gonflés pendant deux ou trois jours...

Ce qu'on peut être idiots quand même, quand on a quatorze ans.

Dominique

Ai-je parlé de Dominique de Kerkhove? En voilà un ami qui était folklorique : un an plus âgé que moi, un garçon très brouillon, souvent mal fagoté mais un cœur d'or, super actif et toujours souriant. Les joues rouges de dynamisme, il était très serviable, d'ailleurs je crois me souvenir que son totem était Coccinelle serviable.

Miettes

Pas de poubelles, pas de constructions pour handicapés!

Qui donc ramassait nos pelures de banane ou d'orange amenées en récré, qui ramassait nos papiers de chocolat les dimanches après-midi? Je ne me rappelle pas avoir vu des poubelles. Nous devions garder les vieux emballages dans nos poches, mais les peaux de bananes? Et cela, semble-t-il, n'offusquait personne. Où étaient à cette époque la protection de l'environnement, l'esprit écologiste? Idem pour les handicapés. Je pense à Serge Van Vyke, un paraplégique qui se déplaçait avec des béquilles, n'ayant même pas de chaise roulante! Et des amis le transportaient dans leurs bras pour monter et descendre les escaliers. Le reste, il se débrouillait avec ses béquilles et des armatures métalliques pour tenir ses moignons de jambes. Pas question de chaise roulante (avec ou même sans moteur) à cette époque, et donc pas question de rampes d'accès – inutiles! Bizarre tout ça...

La belle blonde

Elle s'appelait Élyane Duchâteau, était une externe du pensionnat très jolie avec ses longs cheveux en queue de cheval, très blonds et légèrement bouclés, et elle avait je pense un an de moins que moi et les copains de mon âge. Belle comme une icône lointaine, elle nous a fait rêver. Or, elle était aussi la fille d'un joueur de foot dans le BFC (ou le KFC), et on la voyait occasionnellement au collège

lorsqu'il y avait diverses représentations (théâtre, ciné, conférence) pour le public de la ville. À ces occasions, les garçons admiraient la demoiselle et ses compagnes, et n'hésitaient pas à y aller de leurs commentaires élogieux.

Et voilà qu'un jour, alors qu'elle passait avec des amies près de la salle de gym – que faisait-elle là? – et que nous étions en récré, un ami (je ne sais plus qui) me dit : « Tu as vu, ta poule est là », la poule étant dans notre langage la petite amie de cœur, vous l'aurez compris. Je ne sais qui lui avait raconté cette idiotie, je pense même plutôt qu'il l'avait inventée de toutes pièces, sans doute pour me faire une blague. On est volontiers gêné, à cet âge. J'eus beau dénier l'information, elle me laissait comme un petit parfum agréable. J'étais en moi-même content d'être ainsi désigné par une certaine rumeur comme le copain de la si belle Élyane, à qui je n'avais jamais adressé la moindre parole et qui sans doute ignorait jusqu'à mon existence. C'était ma dernière année à Bukavu, j'étais en poésie et approchais sans doute de mes dix-sept ans. Cette conspiration ne fut guère retentissante et ne dura sans doute que deux ou trois mois, mais elle me fit beaucoup de bien. Étrange, non?

Et quoi-t-encore sous l'équateur?

La procure était un fameux magasin qui n'avait ni liste ni vitrine. Il suffisait d'écrire un petit papier ramassé une fois par semaine à l'étude. Et *broeder* Joossens nous accommodait et envoyait la facture aux parents à la fin du trimestre. Il y avait de tout dans cette procure inaccessible : des sandales de gym, des encres de Chine de toutes les couleurs, des compas, des pièces de théâtre classique (Hatier), des dictionnaires de poche en latin, grec ou néerlandais, etc.¹

Le studio d'*Orientation* avec l'imprimante sur stencil Gestetner (ou un nom semblable) se trouvait tout près de la procure et certains initiés, comme Louis Schoolmeester, qui savaient taper à la machine copiaient les textes sur stencils et tournaient les feuilles à l'imprimante, puis reliaient le tout.

Chaque niveau avait une bibliothèque avec catalogue dans le bureau du prof. Mais à partir de la poésie, nous avions accès à la grande biblio Humanitas pour le public.

Les salles de jeu. C'est là que j'ai appris à jouer au bridge, puis qu'un soir de fête nous avons joué avec le père Cuypers, notre titulaire, Michel André, Paul Faucon et moi²...

Gym le matin à 6 heures, sur les terrasses à l'extérieur³.

Si j'avais un vœu à réaliser, mon vœu le plus cher, sans nul doute possible, serait de retourner un jour à Bukavu avec Nicole pour lui montrer tous les coins de ce collège et de ses environs où j'ai vécu, peut-être, la plus belle partie de ma vie.

La « bohamme ». C'est par cette onomatopée tirée de son cri que nous appelions une belle grue couronnée. Un très bel échassier qui venait souvent faire sa petite promenade du matin sur la plaine de foot face au collège, lorsque nous étions en classe. Elle aimait être seule et avait horreur des récrés.

¹ Voir le chapitre 11 pour plus de détails

² Voir photo 613 sur le site Makala.be, non reprise au chapitre 16.

³ J'en décris l'horaire au chapitre 11 sur Cost.

D’après le dictionnaire, le pyrèthre cultivé dans le Kivu, était – et est toujours à ce que je sache – un chrysanthème sauvage qui donne un insecticide puissant. Que voilà de jolis mots pour une dictée! Je connais un prêtre qui s’appelle Yves Hébert. Il est né à La Pocatière, a à peu près l’âge de notre aîné Franz, et est devenu un des derniers prêtres du diocèse... Un type très bien. Eh bien, ajoutez ses initiales (YH) à son statut (PRÊTRE) et vous aurez ... du pyrèthre! Et on a même gardé un accent. Ne confondons pas le pyrèthre avec la papaïne, également du Kivu, notamment chez Jaumin à Butembo. C’est une poudre blanche extraite du latex de papayer, une enzyme qui attendrit la viande et ronge les chairs¹...

En swahili, *habari câni?* signifie nouvelle quelle? (Quelle nouvelle?) et peut se traduire en lingala par *sango nîni?* (*nîni* étant l’interrogative : qui, quoi, quel, comme le *câni* swahili). Pour bien prononcer ces deux mots, il faut bien mettre l’accent sur la première syllabe : *CÂni*, *Nîni*, et même allonger l’accentuation. Quand on se revoyait après un certain temps, nous disions parfois : « *Habari câni?* ».

À la chapelle, nous avions souvent de petites revues telles que *Revue Notre-Dame*, *Convertis du XX^e siècle*... J’aimais les lire durant la messe.

En 1954, le collège a une maternelle et... cette maternelle accepte des filles (en externat évidemment). Ce fut, paraît-il le premier établissement au monde où « les SJ ont eu des filles comme élèves »! C’est ce que m’a dit oncle Carlos qui devait y mettre je pense ma petite cousine Bernadette, sa dernière enfant.

Collège revu

J’ai revu mon collège le mardi 15 novembre 1994 à la télé française, à propos des camps de réfugiés rwandais. Cela a duré 10 ou 20 secondes. La plaine, l’ancienne plaine de foot, qui nous a vus durant tant de récrés. Quelle émotion! C’était rempli de réfugiés rwandais, mais j’ai vraiment bien reconnu la façade du collège et expliqué à Nicole et Nathalie, car Nathalie avait enregistré ce journal, comme elle le fait chaque jour.

À propos d’actualités, en 1964 il y eut la rébellion de la Ruzizi, avec des mercenaires dirigés par des Belges, et Kabila qui deviendra président en 1997. Déjà en 1964 donc, celui-ci avait flanqué une raclée à Mobutu qui sera bel et bien battu, mais cette révolte ne dépassera guère les limites du Kivu. En 67, ce furent les mercenaires dirigés par le colonel belge Jean Schramme et le commandant français Bob Denar... Oui, Bukavu a souffert!

Le collège a changé de nom!

Comme on te l’a dit maintes fois, cher Anagnosophile, j’ai rassemblé depuis 2005 mes souvenirs du collège Notre-Dame de la Victoire sur un site internet appelé makala.be. Pour les autres Anagnosophiles comme toi qui veulent se rappeler les bons souvenirs de leur collège à cette époque 1949-1955, ou plus simplement pour tous les lecteurs désireux d’en connaître davantage sur cette

époque mirobolante. Un autre ancien élève devenu mon ami, Franz Ansieau, y a raconté les années 55 à 60.

Et après, me demanderez-vous? Je vous répondrai que 1960 marque le grand tournant de l’indépendance du Congo. Le Congo belge deviendra la République démocratique du Congo, puis le Zaïre sous Mobutu, pour retrouver son vrai nom – RDC – plus tard avec Kabila. Et tout comme le pays et plusieurs localités (Stan, Léo, Coq, Éville...), le collège va aussi changer de nom. Il s’appelle désormais le collège Alfajiri, je n’ai jamais su exactement pourquoi. Je trouve que l’ancien nom n’avait rien de répréhensible pour un pays neuf, mais que voulez-vous. Je crois savoir que les pères jésuites sont toujours responsables du collège. Et c’est sur ce changement d’identité qui m’apparaît un peu comme la mort d’un être cher que je termine ce chapitre.

Mais la *Chasse aux trésors* continue!

Oui, c’est bien le titre général de ce vaste ouvrage que je remémore ici, afin que toi, Anagnosophile – mais a-t-on idée de porter un nom aussi saugrenu, enfin c’est bien toi qui l’auras voulu – afin disais-je que si l’envie ou la curiosité te prenait et te harcelait pour en savoir davantage sur ces six années mirifiques et fantastiques que je passai à l’ombre des murs ocres du collège, afin que, redis-je, tu puisses consulter en toute quiétude le chapitre suivant (le fameux chapitre 16, intitulé Makala) dans lequel tu découvriras des tas de « trésors » dont je n’ai pas pu t’entretenir ici. Tu ne me crois pas? Espèce de mécréant. Et cette liste qui suit, hein... c’est quoi, ça? Alors te sens-tu, comme Maître Renard, par l’odeur alléché? En plus, il y a souvent des photos!

Les grands événements sérieux, en ce temps-là	Le voyage de Raymond... toute une arrivée!
Le gag du gong	Lettre de Claude Jaumin, Bukavu 50 ans plus tard
L’achat de cacahuètes au bout de la plaine	Sketches de feu de camp
Dortoirs et chambrettes	Trou du souffleur électrique
Bureau du père recteur	La revue <i>Orientation</i> et la procure
Différents billets en usage au collège	Infirmerie
Infirmerie, Tour de France et sucette	Terrasse, croix et chapelle
Panne de courant	Escalier cuisine et odeur de boulange
La papaïne de Jaumin et les colères d’Hubert	Grotte et chapelle des boys
Collection d’actrices	Encore d’autres copains...
Trois rois, pas de reine	Le pull et la cigarette allumée
Modèles réduits	Pied torpille, doigt fusée et frite!
Jeux de St-Louis	Et notre jargon...
Serviettes de bain et capitulas	
Lettre avant départ	

• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 03, 19 et 39 •

¹ Voir la blague de Claude Jaumin, au chapitre 16. Il avait fait croire à Marc Suttor que cette poudre avait un délicieux goût acidulé et qu’il suffisait d’en laisser fondre une pincée sur la langue...



ANNEXE AU CHAPITRE 15

Comme annoncé à la fin du chapitre 11, voici la suite du résumé retrouvé dans un vieux carnet. Je place ici ce que j'avais écrit en 55-56 sur mes quatre dernières années au collège.

J'ai placé entre crochets les explications que j'ai rajoutées à 75 ans pour permettre de comprendre le texte écrit lorsque j'étais à la fin de mes humanités, vers 1955-56.

Six ans dans un collège

51-52 5^e latine

Europe. C'est beaucoup plus dur. *[Je veux dire que les études à St-Servais, durant ces six mois de congé en Belgique, sont plus sévères qu'à Cost.]*

Retour perte d'un mois au moins. Retard en tout.

En alg. rien vu *[une flèche signifiant je serai quand même]* 1^{er} en math

Fête scout avec les unités

52-53 4^e latine

Toujours chez les Moyens : - roulés pour les pièces *[On ne verra pas les pièces de théâtre réservées aux Grands]* - on s'amuse au fond de l'étude

Jules César en latin, cela devient dur (projet d'une baliste chez les scouts avec Jaumin et notre aumônier Verhaegen). *[Nous avons eu avec Claude Jaumin l'envie de construire une baliste miniature sous la direction de Jules César et du père Verhaegen, aumônier scout. On aurait pu faire cela à l'atelier de menuiserie du local scout, mais pour finir le projet a avorté.]*

On joue une pièce St-François Xavier *[En 4^e latine, écrit en devoirs. J'y ai eu trois rôles.]*

Promesse scout et 2^e classe.

53-54 3^e latine

On a fait aller le professeur *[On l'a un peu chahuté.]*

Enfin chez les Grands

CP scout aumônier notre professeur *[Père Cuypers, Cupidon]*

« Socrate était un sage » (singe). *[Il disait le premier et on comprenait le deuxième!]*

« Je le savais bien » avec [André] Junès *[Expression qu'il employait souvent.]*

On l'a vu en maillot de bain *[Il s'agit toujours de notre vieil aumônier-professeur.]*

Poésie faite sur lui *[J'ai écrit des vers sur tous les élèves de la classe.]*

On change de recteur *[En fin d'année le père Van Cronenberg nous quitte et reviendra dans deux ans, je pense. Le père De Wolf le remplace temporairement, puis au mois de septembre suivant, le père Schurmans sera le nouveau recteur.]*

Les examens (quelques-uns trichent)

Les points au 3^e trimestre *[Normalement tenus secrets, mais que nous connaissions pour les avoir recopiés lorsqu'on changeait nos livres de biblio dans le bureau du prof absent qui nous faisait confiance!]*

54-55 Poésie

On grandit

Notre prof *[Père Jacqmotte]* humaniste, mais avec œillères

Pièce : Bonne nuit, colonel

On commence à faire des vers

Renvoi de Georges Van Bever *[Notre compagnon de classe, un des douze]*

Le roi arrive au 3^e trimestre

Fancy-fair monstre

Maladie *[Je ne sais plus laquelle, elle n'a pas duré plus de deux ou trois jours.]*

C

HAPITRE 17

IRUMU, BUNIA (54-55)



Ce chapitre ne sera pas long, d'autant plus que, relisant les brouillons épars afin de tout remettre en ordre, je me rends compte que je parle beaucoup des départs en Europe, ainsi que de séjours que je fis à Stan, à la plantation chez oncle Robert ou encore en voyage d'inspection administrative avec mon père, mais très peu de nos séjours successifs à Irumu et à Bunia. En effet, Christian et moi nous ne sommes guère restés en vacances dans ces deux postes. Ce seront uniquement, je pense, les grandes vacances de 1954 à Irumu et celles de Noël 54 à Bunia. Qu'on ne s'étonne pas si je ne me souviens plus des deux demeures en question et si je n'ai vraiment guère de souvenirs sur ces deux séjours. En effet, à Pâques 54 nous devions toujours être à Watsa, je pense, et à Pâques 55 nos parents et nos deux petites sœurs ont déjà quitté le pays et nous irons alors chez tante Zette à Stan, puis chez oncle Robert à la plantation de Kisanga. Quant aux grandes vacances 55, c'est bien simple, nous les passerons... au Liban (deux jours) puis en Belgique!

Irumu

Début 1954, Jean Warnant a été promu commissaire de district adjoint de l'Ituri à Irumu. Mais comme le commissaire de district était absent ou en congé, il fut nommé FF, comme on disait à l'époque, c'est-à-dire faisant fonction. Alors il y eut le déménagement jusqu'à Irumu (à peu près cinq ou six cents kilomètres). Ce qui est étonnant avec Irumu, c'est que ce chef-lieu de district était un très petit poste qui n'était même pas chef-lieu de territoire. Celui-ci était trente kilomètres plus au nord, à Bunia. Et papa sera d'ailleurs celui qui réunira les bureaux du district au chef-lieu du territoire. Cela se fera quelques mois après son entrée en fonction.

Il faut dire qu'Irumu était surtout un carrefour routier et une plaine d'aviation. C'est sans doute pour cela que ce poste fut promu chef-lieu du district de l'Ituri.

Tout cela est assez bizarre. Cette situation sera normalisée en 54 et le bureau de district reviendra à Bunia, qui était le chef-lieu de territoire. Et il faut ajouter que papa s'attela à une grosse tâche à Bunia : l'établissement, la construction et l'aménagement d'un très grand terrain d'aviation pour gros porteurs et avions à réaction. Pour un avion à propulsion à hélices, une longueur de plaine de cinq ou six cents mètres suffisait, mais pour un avion à réaction, il fallait compter deux kilomètres de longueur. Ça fait beaucoup de tracteurs et de remue-la-terre... Et quand il pleut, je vous prie de le croire, c'est tout un champ de *poto-poto*!

C'était donc une promotion, mais dans un plus petit poste.

Pas trop loin à l’est de Bunia, nous avions le poste de Bogoro et la descente par l’escarpement vers la plaine de Kasenyi, puis une grande route toute droite de trente kilomètres vers l’est traversait cette plaine jusqu’au port de Kasenyi sur le lac Albert¹. C’est dans cet escarpement – où l’on filma une partie d’un film de Tarzan – que papa croisa, par inadvertance des gardes, un camion dont l’une des quatre roues arrière tourna dans le vide! Et plus à l’ouest, nous avions la route de Watsa, le poste de Nizi, les mines de Kilo où habiteront les Lejeune et les Sutor vers 1950 ou 51.

Un avion par semaine et un hôtel olé olé

Il n’y avait quasi rien à Irumu: un hôtel (l’hôtel Cox) pour les passagers, à cause de la plaine d’aviation et justement ce petit aérodrome où ne passaient qu’un ou deux DC3 par semaine. C’est vraiment peu. Reste le bureau de district, quelques magasins et la mission. À part ça? Les maisons d’habitation, dont celle de l’agent Sobelair – même pas Sabéna, mais il s’occupait des deux compagnies, qui en réalité n’en formaient qu’une seule, comme nous l’apprendrons beaucoup plus tard. La Sobelair était une sorte de filiale de Sabena destinée plus particulièrement au tourisme. Les autorités de Sabena entretenaient cette confusion auprès du public et ne démentaient pas cette apparente rivalité qui servait leurs intérêts.

À Irumu, il y avait encore la mission. Le seul hôtel appartenait à monsieur Cox, père d’un élève de Bukavu, Jean-Paul Cox, un an plus jeune que moi. C’est dans cet hôtel que nous logions toujours en allant à Bukavu, soit comme étape en autobus, soit en attendant de prendre l’avion le lendemain, après le long voyage en autobus venant de Paulis (au premier terme) ou en voiture venant de Watsa (au deuxième terme). Il y avait souvent projection de films en 16 mm noir et blanc. Cela faisait passer le temps, en attendant l’avion du lendemain. C’est là que j’ai vu mon premier film enfant non admis : *Le fruit défendu* avec Fernandel et Françoise Arnoul. Mais cette fois-là, nous habitions Irumu, je venais d’avoir 16 ans et maman avait voulu m’accompagner à la projection en 16 mm qui se faisait dans la grande salle de l’hôtel. Je me souviens qu’après la projection où on avait une fois vu la vedette féminine française en petit déshabillé, ma maman m’avait dit : « Tu as vu, il y a des femmes qui portent des soutiens-gorge noirs! »

Revenons en arrière, lorsque nous attendions l’avion du lendemain pour nous rendre au collège. Nous retrouvions des amis, et notamment les deux frères Dubois qui habitaient Watsa comme nous à cette époque (52-53). Souvent aussi, pour passer le temps, Guy Dubois (de Watsa), moi et d’autres lisions les *Pourquoi pas* qui traînaient sur une table, comme dans une salle d’attente. Il s’agissait d’un hebdo politique belge pour adultes. On y lisait surtout les blagues et la page en « bruxellaire » – le dialecte de Bruxelles – très teinté de flamand et assez truculent, le *Dialogue de la semaine* par un certain Virgile. Mon second papa, Jean Warnant, avait coutume, lorsqu’il tombait sur un *Pourquoi pas* de faire les mots croisés « faciles ». Il appelait cela un *cross*. Il y avait toujours deux grilles de mots croisés dans le *Pourquoi pas* : une intitulée *Facile* et une autre nommée *Difficile*. Moi je trouvais la grille facile déjà bien rébarbative...

¹ Voir la fin du chapitre 10 consacré à Basoko.

C’est aussi à l’hôtel Cox que j’éprouvai un jour une assez forte émotion en feuilletant un grand livre semi-érotique qui traînait sur les tables et qui consacrait ses belles grandes pages illustrées à nous montrer différents tissus dont il faisait la publicité. Tous ces tissus étaient présentés par différentes jeunes femmes adoptant des poses plus ou moins suggestives. Et je me souviens plus particulièrement avoir découvert, durant cette soirée chaude et tropicale de mes quinze, ans un beau grand tissu de couleur mauve ou pourpre, ou peut-être cramoisie avec motifs floraux, qui recouvrait le corps dénudé d’un modèle admirable nonchalamment couché sur un divan. Le tissu recouvrait pudiquement les endroits qu’il valait mieux cacher, mais en dévoilait suffisamment pour nous révéler, à nous innocents lecteurs au regard avide et soudain enflammé, que la belle endormie ne portait aucun vêtement sur elle. Je dois honnêtement avouer que mon regard avait tendance à admirer la jeune et jolie femme qui reposait là, plutôt que le grand tissu déposé sur elle sans pudeur – ou devrais-je dire avec pudeur? Si j’avais dû choisir ce soir-là entre les métiers de tapissier ou de couturier, il ne fait aucun doute que j’aurais choisi peintre impressionniste ou photographe.Y aurait-il eu dans ce regard et ce trouble qui furent miens une quelconque concupiscence? Que vous en semble, Anagnosophile?

À Irumu, il y avait un agent Sobelair, très aimable. Maintenant que je pense à ce monsieur, avec un certain recul il me ferait penser à l’acteur Jean Rochefort. Il ne passait que deux ou trois avions par semaine. C’était un petit bled, mais chef-lieu de district. Notre famille n’y habitera que quatre ou cinq mois, quand papa a été nommé commissaire de district adjoint, et en attendant que le transfert du chef-lieu soit effectué depuis Irumu vers Bunia, 40 kilomètres plus loin. Christian et moi y avons passé les deux mois de nos vacances de juillet et août 1954. Je n’ai plus guère de souvenir de cet endroit, d’autant plus que je suis parti deux fois en tournée avec papa, pour aller en voiture quelques jours en tournée d’inspection dans différents postes du district. On le voit, Irumu était plutôt une escale, un carrefour, et dans les voyages scolaires et dans ma vie de jeune voyageur.

Dix longues secondes

Christian, ne lis pas cette histoire, elle est trop triste et me fait encore mal. Je voudrais accrocher ici un bref souvenir d’un de nos passages à Nizi, chez tante Madeleine, alors que sans doute nous venions de Watsa. À Kilomine (appelé Nizi), chez les Lejeune, nous étions là de passage entre Watsa et Irumu ou l’inverse, sans doute invités à passer la soirée et la nuit, bref nous soupions (ou dînions). En tout cas, je nous revois assis à table et je revis l’histoire qui me mit très mal à l’aise, lorsqu’ils (les Lejeune) ont ri à propos d’une réponse de Christian pour un jeu. Il devait avoir 13 ans, donc moi 15 et Josiane, la plus jeune des Lejeune 17, mais il était flagrant que Christian, encore bien petit, ignorait la réponse qu’il aurait pu savoir. À table, on jouait facilement à des jeux du type « Enrichissez votre vocabulaire » du *Reader’s Digest*. Et à un moment donné, c’est au tour de Christian de répondre à une question relativement simple, mais avec un piège, du style « Qu’est-ce qui est le plus lourd, un kilo de plumes ou un kilo de plomb? », ou « Quelle était la couleur du cheval blanc de Napoléon? ». Il ne répondait pas et tous les autres, sans y voir une mauvaise intention, commençaient à sourire... J’ai vu trembler les lèvres de mon frère et se forcer à sourire pour sauver les apparences en essayant de participer à la gaîté collective. J’ai tout de suite vu qu’il paniquait et trouvé atroce ce bref moment insupportable.

J’ai vraiment eu très mal à la place de Christian. Mais tous riaient à ses dépens. Dieu que j’ai eu mal, comme si on m’avait planté un couteau en plein cœur. Je me suis empressé de répondre à sa place, en disant que Christian connaissait évidemment la réponse. Cela a peut-être duré dix secondes, mais elles furent très longues et pénibles. Il faut dire que nous venions de quitter nos parents et Watsa pour rejoindre le collège. Nous faisons une halte à Kilomine, près d’Irumu où nous devons prendre l’avion le soir ou le lendemain. De là, cette impression que je devais défendre l’honneur de la famille, puisqu’on se moquait impunément de nous (pas bien méchamment sans doute), et que mes parents n’étaient pas là.

Un consul m’appelle son confrère

J’ai déjà eu l’occasion d’expliquer les réceptions et les repas auxquels mon père devait convier des invités de marque¹. À table, il nous arrivait de côtoyer évêque, commissaires, supérieur de mission, juge, docteur... Ordre de service : Christian et moi toujours servis bons derniers. D’abord les prêtres, par ordre hiérarchique, puis les épouses, selon le grade de leurs maris, puis les hommes, toujours en ordre décroissant. Quatre boys en livrée (!) nous servaient dans trois couverts et trois verres! Déjà à Basoko, je me souviens d’une fois où je fus malade : trop à manger et un peu tard pour nos jeunes personnes...

Notre papa n’aimait guère tous ces tralalas. Mais voici une exception qui confirme la règle. Un jour, nous reçûmes le consul suisse, M. Henry Vallotton, qui voyageait aux frais de la princesse (la princesse suisse, il faudra que je me renseigne!). Il faisait une tournée d’étude au Congo et devait passer par l’Ituri. Il avait écrit un livre sur Bismarck et Hitler qu’il voyait, l’un comme un joueur d’échecs, et le second comme un joueur de poker, livre qu’il nous donna plus tard. Ce fut l’occasion d’une soirée agréable.

Cette visite du consul francophone de Suisse m’a marqué. Voyage privé, rien d’officiel – il me semblait bien qu’il n’y avait pas de princesse en Suisse! Souper, homme heureux, écrivain, historien. Il m’appelait « cher collègue », car il m’avait interrogé sur mon souhait comme métier plus tard. Je n’avais rien de fixé, et comme j’envisageais de devenir éventuellement administrateur au Congo, papa expliquait qu’alors je devrais envisager les études de droit – à cette époque j’allais entrer en poésie, j’avais 16 ans. Cette réponse évasive fit qu’il m’appela « cher collègue » durant toute la soirée. Lorsqu’il fut de retour en Europe, il adressa à papa un livre qu’il venait de terminer, sur lequel je lis la dédicace qu’il eut l’amabilité d’y écrire :

M. le Commissaire de District Jean Warnant,
Hommage reconnaissant d'un voyageur gâté,
Henry Vallotton
Bruxelles. Le 4 IX 54

¹ Voir le chapitre 10 sur Basoko.

J’ai lu ce livre savant et bien écrit qui occupe une belle place dans ma bibliothèque actuelle. Et en juin 2015, soixante et un ans après son voyage qui eut lieu en août 1954, je relis dans ce carnet de voyage (ouvrage hors commerce, tiré à part n° 11), à la page 73 : « Hier soir, nous sommes arrivés par un violent orage à Irumu, où le Commissaire Warnand [sic] nous accueillit très cordialement ». C’est une plaquette de 108 pages avec une quarantaine de photos hors-texte, que je viens de retrouver au hasard de mes vagabondages dans ma bibliothèque. Très bien écrit, riche et documenté. Ceux qui veulent un peu s’instruire sur ce voyage et sa vision du colonialisme belge doivent absolument le lire. Cela s’intitule *Voyage au Congo et au Ruanda Urundi*, Presses Weissenbruch S.A. imprimeur du roi, Bruxelles.

Quatre raisons pour un départ

Dans le même ordre d’idée, quand mon père est devenu commissaire adjoint du district à Irumu, puis Bunia, et que le commissaire titulaire était en congé pour six mois, il était question de la grande tournée que le tout jeune roi Baudouin, encore célibataire, devait faire dans la colonie en 1955. Mon père qui avait en horreur le protocole se demandait comment il pourrait échapper à cette obligation. Nous, nous aurions bien aimé, mais serait-on à la maison ou retournés au collège? Tout dépendait des dates. En réalité, mon père y a échappé, car, il a pris sa pension un peu plus tôt et nous avons vu et acclamé le roi, à Bukavu, le 3 juin 1955.

Pour les agents de la colonie, les pensions pouvaient se prendre très tôt. Déjà, après 21 ans de service un agent colonial pouvait demander sa prépension (pension à un moindre taux que la pleine pension). Or papa, qui a eu 42 ans (oui, 42 ans après 21 ans de service) avait quatre bonnes raisons de vouloir quitter le plus tôt possible. Je refais un calcul rapide pour vérifier : né en mai 1912, il termina sa rhétorique à St-Louis vers 17 ans et demi. Bon, il fait l’Université coloniale à Anvers, deux ans, et le service militaire, disons un an et demi. Cela lui fait bien 21 ans lorsqu’il part pour son premier terme. Et en début 55, il a 43 ans. Donc il a bien l’âge de la préretraite, car il faut je pense décompter quelques mois de congés... Le compte y est. Voici les quatre raisons évoquées :

- D’abord la raison immédiate, le voyage du roi Baudouin, comme je viens de l’expliquer. - Ensuite, nos études à nous, et à moi en particulier qui approchais de la rhétorique et bientôt de l’université.
- Ensuite il désirait partir encore jeune pour pouvoir plus facilement retrouver un travail et un salaire lorsque son préavis de 19 mois serait terminé. Effectivement, il retrouva facilement du travail, mais à Bruxelles, au ministère des Colonies d’abord (on s’en serait douté – puis au FBI (pas à Washington le Federal Bureau of Investigation, mais à Bruxelles le Fonds du bien-être indigène).
- Enfin papa, qui voyait venir les choses, sentait que nous en étions aux dernières belles années de la colonie et que bientôt la Belgique devrait rendre les clés du pouvoir à un jeune État, prématurément parce que les élites n’étaient pas formées. Il disait toujours, cinq et même six ans avant l’Indépendance : « Cela finira mal! ». Et Dieu sait qu’il avait raison.

Plusieurs envois pour la mère patrie

Déjà Raymond Hock, en août 51, puis Jacques Lejeune en août 1952 ont pris seuls l’avion pour la Belgique, au départ d’Irumu. Ils allaient rejoindre Stan pour une correspondance vers l’Europe, car d’Irumu il ne devait pas y avoir de vol direct vers la Belgique.

Mais lorsque nous étions à Irumu, les photos prises à cette époque témoignent qu’il y eut pas mal de trafic pour plusieurs familles Hock en partance vers Stan, puis l’Europe. Ainsi, je revois les photos des Bougnet. Ils étaient sept et n’avaient pas encore Nadine et Christine, je pense. Puis, je revois aussi Oncle Marcel et tante Odette Hock, puis enfin les Lejeune sont repartis pour l’Europe. Les enfants grandissaient et il fallait songer à rejoindre la mère patrie pour les études. Bientôt ce serait notre tour. Nous étions en 1954.

Bunia

À Bunia, nous aurons la visite d’oncle Robert et tante Mi (sa fille Nicole était-elle avec eux, cette fois-là?), puis de tante Zette, puis Monique et Adolphe (avec certainement une ou deux filles), puis encore de Franz et Gaby. Bref, on peut dire que toute la famille Hock au Congo aura défilé chez nous en l’espace d’un an, à part oncle Carlos, tante Anna et leurs quatre moutards qui, comme on sait par le chapitre précédent, emménagent à Bukavu, nettement plus loin au sud.

Tous venaient de Stan où ils travaillaient sauf oncle Robert, tante Mi et Nicole. Oncle Robert, depuis peu, travaillait pour oncle Jacques et tante Milou à leur seconde plantation de Kisanga.

C’est tante Zette ou oncle Robert qui remarquera que j’avais les jambes poilues alors que j’étais assis à côté de lui (ou d’elle), dans la voiture. Mais il n’y a rien de plus normal à seize ans. Nous étions toujours en shorts, même à 16 ou 18 ans...

Bunia sera donc notre nouvelle et dernière affectation. Mais nous n’y resterons vraiment pas très longtemps.

D’Irumu et Bunia, somme toute peu de souvenirs...

Lorsque nous étions à Irumu, trente ou cinquante kilomètres nous séparaient de Bunia. C’est sur cette route que nous avons percuté le fossé avec le vieil autobus qui nous transportait pour la première fois en 49, vers notre collège, vers Goma et Costermansville¹.

D’Irumu, nous allions donc fréquemment avec papa et maman faire des achats à Bunia. Et Irumu était chef-lieu de district mais pas de territoire, et n’avait comme titre de gloire que l’hôtel Cox, un petit aérodrome avec un ou deux DC3 par semaine, et il était écrit que le transfert du chef-lieu de district aurait lieu vers Bunia, plus vivante, plus achalandée. Ce que fit papa en 54. Et il s’attela directement à la tâche énorme de faire construire une énorme piste d’aviation pour jets à réaction. Que de tracteurs nous avons vus au travail sur une piste qui devait avoir deux ou trois kilomètres de long!

Donc de Bunia, je me souviens particulièrement de notre maison qui semblait une petite villa coquette et nouvellement construite. Il y avait une bonne boucherie (quel luxe) tenue par des Belges. Nous nous y étions arrêtés plusieurs fois lors de nos retours du collège avec les Dubois en voiture STA, pour y acheter du cervelas (saucisson rouge et tendre) que nous dévorions avec délices, après nos trois mois d’internat. Un autre magasin de luxe était le photographe où papa m’acheta un magnifique appareil de photo qui s’ouvrait avec soufflet, comme un accordéon. Une série de lentilles colorées à effets spéciaux était jointe à cet achat, dont une lentille ultraviolet pour photographier les nuages. J’en aurai pris des cumulus en photos!

Massacres à Bunia

Mai et juin 2003... On parle beaucoup de ce qui se passe dans ces chères régions où j’ai habité. Nous voilà en 2013 et on ne peut dire que la situation a beaucoup changé : Bukavu, Goma, Bunia, Watsa sont des lieux désolés où la guerre et les pires outrages aux populations ont sévi, toutes des régions si chères à mes souvenirs! Comment est-il possible que l’appât du gain (minerais) et la possession d’armes poussent certains hommes à supprimer en eux le moindre altruisme pour leurs frères? Atroce!

En voyageant dans le district

De cette époque (1954), il me souvient de ces tournées d’inspection que papa devait faire dans les territoires du district. Là, ce n’était plus de la brousse comme expliqué dans le chapitre sur Basoko, avec malle de brousse et camping dans des gîtes d’étape. Non! Maintenant la tournée était plus longue, mais plus agréable. On partait pour trois, quatre, cinq jours, dans une vraie voiture STA et non plus notre camionnette (papa la conduisait et le chauffeur restait assis à l’arrière). Maman n’aimait pas ces déplacements où on avalait les kilomètres, et préférerait rester à la maison avec nos deux petites sœurs et même Christian. Moi, j’aimais ces tournées d’inspection, où souvent je n’avais rien d’autre à faire que d’attendre en bavardant avec les indigènes pendant que papa passait dans les différents bureaux. Et nous logions à l’hôtel. J’ai fait ainsi deux ou trois voyages durant les vacances. Et même on est allé une fois jusqu’à Aru, juste à la frontière avec l’Uganda britannique. Il y faisait brumeux et très froid. C’est sans doute durant ces voyages que j’eus la vocation de vouloir faire le même métier plus tard. J’aimais ce touche-à-tout intellectuel, ce regard global touchant à toutes les activités humaines, des indigènes et des Blancs. Cette présence, cette surveillance, cette assistance... Cela pouvait concerner l’agriculture, la justice, l’entretien des routes et la construction de nouveaux développements domiciliaires, les activités sociales... Cela touchait tous les domaines.

Je me souviens un soir, nous logions dans je ne sais quel petit hôtel perdu dans un poste et un film était programmé pour le soir. Cela se faisait souvent dans les rares hôtels. Il en était de même à Irumu, les hôteliers étaient aussi tenanciers de cinéma. Je ne sais plus quel film était programmé, et c’était un film « enfants non admis » (ENA) . J’avais seize ans, l’âge requis et nous avons vu le film. Mais je me souviens que le lendemain matin, papa a fait une remarque assez sévère à l’hôtelier parce que, alors

¹ Voir le début du chapitre 11 et le chapitre 16.

qu’il projetait le film interdit aux mineurs de moins de seize ans, cet hôtelier avait accepté la présence de parents avec de jeunes enfants. Papa n’a pas fait d’esclandre ce soir-là. D’ailleurs le film n’était pas particulièrement « adultes », mais il a bien dit qu’il demanderait à l’administrateur du coin de surveiller particulièrement la présence des enfants dans la salle en cas de film ENA.

Ma vocation naissante était évidemment sans compter avec les événements qui allaient survenir cinq et six ans plus tard, juste après la déclaration d’indépendance. Mais c’est certainement à cause de ce souhait que j’entreprendrai des études de droit qui n’aboutiront pas vraiment, quoique je sois diplômé en criminologie¹!

Écosystème à deux espèces

On a aussi visité des territoires où il y avait beaucoup de Bambutis (des Pygmées)...

Il y aura quelque part, dans le territoire de Bunia (?) près d'Irumu, la visite des grottes du mont Ohio – prononcer O-i-o et non Ohaïo, comme on pourrait le croire en pensant à l'état d'Ohio aux États-Unis. On nous affirma que c'était là, selon les théories les plus récentes (en 54) qu'aurait pu commencer l'histoire de l'humanité. On y avait découvert des restes humains très intéressants. Nous visitâmes ce site grandiose, avec un guide porteur d'une grande lampe Coleman à pression. Il y avait des salles dans lesquelles on aurait pu introduire deux ou trois cathédrales, tant elles étaient vastes et hautes. C'est tout dire.

Il y avait, si ma mémoire est bonne deux ou trois grandes salles semblables. À certains endroits, des passerelles en bois avaient été aménagées et il fallait évidemment faire attention où on marchait, car ce n'était pas ouvert au public, ces grands machins. Nous étions seuls pour visiter. Mais ce qu'il y a de plus phénoménal, c'est qu'il y avait là deux espèces animales vivant en parfaite symbiose et complètement refermées sur elles-mêmes : des insectes gros comme des mouches, mais sans ailes, des petits coléoptères, je crois. Ils se déplaçaient sur un énorme tapis de crottes séchées dont ils se nourrissaient, crottes provenant de millions de chauves-souris. Et ces chauves-souris dégustaient paraît-il ces insectes aptères. Bizarre! Et nous marchions sur ce tapis moelleux, et heureusement bien sec et inodore je dois dire, dans une certaine chaleur moite. Il y a des milliers d'années que cet écosystème perdure ainsi replié sur lui même, dans le calme et la paix de la nuit la plus noire. Singulier!

Le mont Ohio est situé près du lac Albert. Et c'est là que, selon certains géologues et paléontologues, les premiers hommes de l'histoire de l'humanité auraient vécu, il y a de trois à six millions d'années.

Lépulu : Pygmées et gros ruminants

À Lépulu, ou l'Epulu, voilà que j'hésite sur la dénomination exacte, près de Gangara Na Bodjo (quel joli nom), il y avait une ferme modèle où des éléphants étaient montés par des cornacs pour les faire

travailler. La maison du responsable¹ avait été construite autour d'un arbre immense. De l'intérieur, c'était assez impressionnant.

On ne peut pas ici ne pas parler des okapis qu'il capturait pour des zoos. Il n'y a que là au monde qu'on trouve ce mammifère, qui serait un moyen terme entre le zèbre dont il a quelques rayures, et la girafe dont il a un demi-cou. Il est plus grand qu'un zèbre, mais plus petit que la girafe dont il a copié les attitudes. Mais si zèbre et girafe sont des animaux de savane, l'okapi quant à lui est nettement localisé en zone forestière. Et je vous l'ai dit, leur territoire, dans le monde entier, est réduit à la forêt de l'Ituri.

Près de ce camp de l'Epulu, il y avait un village de Pygmées fait de petites cahutes pas plus hautes qu'un mètre ou un mètre cinquante, comme un bol renversé. Un gros bol fait de feuilles de bananiers où ils s'entassaient en famille pour passer la nuit. Je vous ai dit tout cela dans le chapitre 14 sur Watsa. Les Pygmées sont grands chasseurs à l'arc. Lorsqu'ils veulent tuer un éléphant, ils suivent sa piste, s'enduisent de ses excréments et se blottissent accroupis, avec leur lance, attendant que passe le pachyderme. Lorsqu'ils sont dessous, ils lui enfoncent la lance dans le cœur et se projettent de côté avant que l'animal ne tombe. Puis c'est le dépeçage... Ils ne sont jamais recouverts que d'un pagne. Imaginez les femmes, juste de ma taille, revêtues seulement d'une touffe d'herbe sur le pubis... de quoi faire rêver le jeune homme de 14-15 ans qui vous parle! Voir ces belles chairs offertes... Offertes au regard, il va sans dire!

À l'hôtel de l'Epulu, j'ai eu l'occasion de m'exercer au jeu d'échecs avec un anglophone inconnu, cela dura deux ou trois heures.

Otre les okapis et les éléphants, il y avait également des girafes, animal placide par excellence duquel on peut s'approcher sans peur aucune. J'en ai pris des photos en gros plan avec mon nouvel appareil, de jolis portraits de ces ruminants curieux aux beaux grands yeux. C'est là aussi que le pénis des éléphants mâles m'est apparu dans toute sa fameuse grandeur : longueur et grosseur incroyables, sans oublier leur forme particulièrement étrange qui suppose en fait une entrée par retour en arrière. Comprenne qui pourra, mais c'est vraiment spécial.

À propos des Bambutis (Pygmées) très sauvages et difficilement sociables, je dois encore vous redire l'histoire du buffle tué en pleine forêt². Je ne sais comment j'avais accompagné une expédition partie à la rencontre d'un buffle tué en forêt, pour le dépecer et en ramener la viande. D'abord quelques kilomètres en camionnette, et en cours de route, on s'est arrêtés une ou deux fois pour inviter des Bambutis qui marchaient le long de la route à monter dans la camionnette et nous accompagner pour recevoir quelques bas morceaux de viande. Certains s'enfuyaient (pas question de grimper dans cet engin tonitruant), d'autres, alléchés par la future odeur, se sont laissé convaincre et nous ont accompagnés. Remarquons ici que tous les Noirs appelés Bantous (en opposition aux Pygmées) ne

¹ Voir chapitre 18

¹ J'ai oublié son nom mais on l'a bien connu, un vrai héros de safari, comme dans les films ou les séries sur la jungle, comme Daktari.

² Voir aussi le chapitre 14

comprennent pas toujours les langues des Pygmées. Et réciproquement, rares sont les Pygmées qui parlent le lingala ou le swahili.

À un certain endroit indiqué par le chasseur qui a tué l’animal, nous nous sommes arrêtés et avons entrepris de faire le reste à pied dans la forêt. On a marché à peu près une heure ou une demi-heure. Plus on se rapprochait, plus les odeurs devenaient fortes. Nous étions comme des mouches attirés par la puanteur!

Au début je pensais que c’était une bufflonne grosse et prête à vêler, tellement elle avait le ventre gonflé, mais rectification : vue de plus près la bête avait bel et bien des couilles... Alors en fait, le ballonnement du ventre était dû aux gaz et aux exhalaisons. La bête était tuée depuis la veille ou l’avant-veille, et dans la chaleur humide et délicieuse de la forêt équatoriale, la chair morte (j’ai envie d’écrire la chère morte) avait eu tout le temps de faisander et même de fermenter... Imaginez les exhalaisons quand on lui a ouvert la panse! Ça a fait pfouittt! Ici aussi, référence à Baudelaire : *Une Charogne* :

[...] son ventre plein d'exhalaisons.
Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point [...]

Ainsi averti par cette odeur nauséabonde et littéralement dé-gueu-lasse – bien que je n’aie pas dégueulé –, le lecteur comprendra mieux pourquoi les mouches devenaient de plus en plus nombreuses au fur et à mesure de notre progression vers la carcasse du pauvre animal abattu. Déjà à cinq cents mètres, les belles mouches pullulaient. Belle expérience! Le dépeçage, puis le partage de la viande eurent lieu. Aux Pygmées, ils laissèrent les intestins et leur contenu – il semble que les Bambutis faisaient des cataplasmes et autres pansements avec la merde de buffle.

Et des briques bien cuites, s’il vous plaît

Au Congo, les fours à briques! Cela mérite quelques explications. Tout le monde sait que les briques sont de l’argile cuite, mais sait-on comment on les cuit? Ce qu’est un four à briques? Combien de temps cela prend-il? Hé! j’imagine mes petits jeunes qui achètent éventuellement des briques à la quincaillerie la plus proche, imaginent-ils seulement comment sont faites ces briques? Voici la recette en quelques mots : dans un moule en bois pour une ou deux briques, vous déposez à la pelle de l’argile bien molle qui remplit tous les coins, on dame un peu, on referme le couvercle, on ouvre et on retourne sur une planche : on a deux beaux pâtés, deux parallélépipèdes de briques crues. On en amasse ainsi des centaines que l’on superpose en rond et en long cône pointu de cinq ou dix mètres de haut. On prend bien soin d’aménager de la place pour installer un feu de bois à l’intérieur du cône, et des conduites servant de cheminées pour la fumée. On met le feu au centre du cône qui est fait de milliers de briques étagées, et on laisse brûler pendant deux ou trois jours. Évidemment, on entretient le feu avec du bois. Puis on laisse s’éteindre et refroidir. Entre-temps, comme dans un four, les briques ont eu le temps de rougir et ont acquis cette belle teinte qu’on leur connaît. Et voilà comment on fait des bonnes briques en brousse, en Afrique!

Je renvoie le lecteur, mon ami, mon frère, à tout ce que j’ai raconté dans le chapitre 9 sur l’Afrique en général, concernant les insectes, les fruits, l’agriculture, les routes, les bacs, les ponts préfabriqués Bailey (prononcer *bellet* comme nous l’ont appris les soldats américains pendant la guerre), fabriqués avec des grosses poutres métalliques et très faciles à poser, quoiqu’assez lourds...

Jolies mômes et fameuses notes...

Joliment rondes, une blanche et quatre noires, pas de croches, mais quelques soupirs... ce ne sont pas là que des notes et signes musicaux. Mais quelle musique! Toute une symphonie! Vous l’allez entendre... ou mieux encore, fermez les yeux, vous l’allez voir¹.

Cette époque de 52 à 55 a marqué pour moi une période d’éveil des sens, ou plutôt d’interrogations dans un milieu assez réservé. Je ne pouvais guère questionner, mais je remarquais bien que les filles étaient belles et désirables. Le trouble que certaines images m’ont procuré a développé en moi certainement une quête, une soif, un appétit resté inassouvi. Voici cinq images qui m’ont ému jusqu’à la moelle. C’est pas peu dire.

Première image. À Bukavu, alors que nous étions dans ce collège austère où l’on ne voyait guère de figure de fille ou de femme, nous pouvions parfois sortir en ville pour une course ou l’autre. Et c’était le cas notamment lorsque nous avions à porter un film à faire développer chez le photographe. Un jour, quelle ne fut pas ma surprise de voir, parmi les photos exposées au mur de ce commerce, un agrandissement d’un nu féminin couché. Cette photo m’a fait rêver dans ma petite chambrette ou à l’étude...

Deuxième image, celle d’une jeune Pygmée, durant ces déplacements d’inspection de mon père devenu commissaire de district. Pendant qu’il était occupé au bureau, je n’avais rien à faire dans ces pays que je ne connaissais pas. Cette fois-là, nous étions en pays pygmée. Cela signifie qu’il y avait beaucoup de Pygmées dans ce petit poste, en plus des Bantous traditionnels. Or les Pygmées ne connaissent pour tout vêtement que le pagne fait de fibres qui leur passe entre les cuisses et recouvre les reins par derrière et le pubis par devant. Cette fois-là, j’ai été particulièrement étonné de voir de près une jeune femme pygmée arborant fièrement une petite poitrine arrogante, alors qu’elle était plus petite que moi qui n’étais pas encore très grand. J’étais à côté d’une vraie femme nue et plus petite que moi, cela me fascinait. La fille d’ailleurs s’est rendu compte de l’impression qu’elle me faisait car elle s’est caché la poitrine de ses mains et s’est reculée auprès d’autres personnes.

Troisième image, un livre de photographies dans un magasin à Aru, à la frontière au nord-est entre le Congo et l’Ouganda, où nous avons été avec mon père en visite de commissaire. Il y avait un gros brouillard et il faisait assez frais. Pendant qu’il travaillait, je flânaï dans les magasins et je vis ce livre de photos de nus de femmes noires. Il s’intitulait *Èves noires*, mais je n’ai pu le feuilleter. Seule la page couverture m’a fait fantasmer.

¹ NDLR : La plupart de ces belles ont déjà fait l’objet de louanges dans ce chapitre ou dans celui consacré à Watsa, mais j’ai voulu les rassembler ici pour en apprécier toute la symphonie, pour en respirer toutes les fragrances.

En quatrième lieu, dans l'ordre croissant de l'intensité de l'effet, il y a eu cette prisonnière dont j'ai parlé au chapitre sur Watsa. Nous avions toujours un ou deux prisonniers ou prisonnières pour l'entretien de la parcelle et le chauffage de l'eau de bain. Il faut rappeler que mon père était l'administrateur du territoire. Revenons donc à cette prisonnière qui, derrière la maison de Watsa, s'est laissée aller dans ce geste très suggestif mais routinier pour toutes les femmes congolaises. Parce que le nœud se laisse aller avec le temps, elles défont leur pagne qui est vaguement noué au-dessus des seins, pour le resserrer par un nouveau nœud. Pour ce faire, elles défont le nœud qui se relâche, prennent les deux angles du pagne et tirent dessus vers l'avant, mais ce faisant, elles se dénudent complètement. On était très souvent témoins de ce geste machinal et souvent très pudiquement fait. Mais ici la fille savait que je la voyais et se croyait sans doute sur une scène. Généralement cela durait trois ou quatre secondes, mais cela suffisait pour se rincer l'œil, surtout quand la femme savait très bien que ce qu'elle faisait émoustillait le jeune Blanc qui la regardait. La fille dont je parle devait avoir vingt ans, était assez potelée et ne portait sur elle en dessous de son pagne bleu de prisonnière qu'un minuscule slip, bleu lui aussi.

Et la cinquième et dernière de ces jolies notes sera la blanche justement. Elle n'est peut-être pas la première dans l'ordre chronologique, mais elle fut certainement celle qui me laissa la plus forte impression. Il s'agit de cette revue de mode que nous feuilletions, pas du tout innocemment un certain soir à l'hôtel Cox à Irumu, alors que quelques élèves de Bukavu se retrouvaient pour partir le lendemain en avion DC3 pour Bukavu. Dans cet hôtel où nous logions parfois à l'aller et toujours au retour de chacune de nos vacances trimestrielles, il y avait là sur des tables basses près des fauteuils diverses revues un peu particulières. Je me souviens du *Pourquoi pas* et de ses blagues, mais surtout de ce très grand album publicitaire en papier épais, dont les grandes pages dessinées vantaient de très beaux tissus, velours magnifiques ou riches brocarts. Il n'y avait qu'un seul dessin pour deux pages, dans le sens panoramique. Vous avez une idée de la grandeur de chaque image. Les belles étoffes étaient présentées par des mannequins à moitié déshabillés dans des poses éminemment suggestives, qui ne dévoilaient rien d'essentiel mais laissaient l'imagination nous dévorer de fantasmes... Il s'agissait de dessins particulièrement réalistes et sensuels, telle cette femme couchée sur un sofa, apparemment nue mais drapée d'un long tissu qui la voilait d'une épaule à un pied, en laissant l'autre moitié du corps négligemment découverte, sauf que le pubis était – bien sûr on reste de son époque – soigneusement dissimulé. Cette image me hanta et me hante encore soixante ans plus tard.

Je sais que les jeunes gens aujourd'hui ont quantité d'autres occasions de se rincer l'œil. Nous n'en avons guère, mais ces quelques rares fois où j'ai pu voir ou deviner un peu de la chair de la femme m'ont évidemment marqué. Eh oui! Mais quel garçon normalement constitué ne le serait pas? C'est bien ainsi. C'est même très bien, ajouterais-je!

Plus au nord : Stan, puis Kisanga

À Stanleyville, chez tante Zette

Nos parents étant retournés avec Marie-Ange et Josiane pour l'Europe vers le mois de février 55, Christian et moi irons passer une semaine de nos vacances de Pâques chez tante Zette, à Stanleyville (on disait Stan). Franz et Gaby habitaient également à Stan où nous resterons une semaine.

Ici, je dois absolument mentionner cette histoire incroyable des œufs de tante Zette, histoire qui lui est arrivée à Stanleyville. D'abord, tante Zette avait une énorme *station-wagon*. Déjà cela est assez insolite, car quand on pense à tante Zette, inévitablement on la voit avec ses Volks. Bref, un jour à Stan, elle allait je ne sais où avec une douzaine d'œufs frais à côté d'elle. Sans doute revenait-elle simplement du magasin avec sa douzaine d'œufs. Puis soudain... patatras! Accident! La voiture fit un tonneau et se retrouva sur le toit. Eh bien, non seulement tante Zette n'a rien eu, mais en plus, des douze œufs, pas un seul ne fut cassé! Hein, ça c'est fort!

Tante Zette, infirmière et bonne célibataire, a toujours eu des problèmes de santé, en particulier des difficultés gastriques. Je ne sais s'il y a une relation de cause à effet entre les deux affirmations, mais c'est comme ça depuis que je la connais, avec ses pierres au foie en 1945 ou 46. Il faut dire qu'elle a toujours fumé comme un Turc – pourrais-je dire fumer comme une Turque? Bref, pour ne pas faire une histoire trop longue, quand nous l'avons rejointe durant son séjour à Stan, elle devait absorber une quantité énorme de jus de... légumes crus. Il y avait beaucoup de poireaux dans cette mélasse verdâtre et nauséuse, je ne vous dis que ça. Moi, on aurait dû me forcer et j'aurais dû me pincer le nez et fermer les yeux chaque fois que j'aurais dû avaler ce nectar revigorant.

À Kisanga, chez oncle Robert et tante Mi

De Stanleyville, où nous risquions de trouver le temps long car tante Zette travaillait, nous avons gentiment été invités par tante Mi et oncle Robert qui étaient venus chercher leur fille Nicole Renier pour la ramener de l'athénée de Stan jusque chez eux. Nous avons donc été aimablement invités à aller passer nos dix ou quinze jours restants de vacances avec eux et Nicole à la plantation de Kisanga. Tante Zette, qui avait reçu de ma mère la consigne de s'occuper de nous, accepta cette proposition, et nous voilà partis.

Je vous ai déjà raconté ce séjour très agréable à la plantation de Kinsanga, un peu plus loin au sud que l'autre plantation de la Bima, mais dans le même territoire de Poko.

Agréables vacances avec Nicole Renier. Peut-on encore parler de vert paradis des amours enfantines? La plantation de café était bien verte, mais nous n'étions plus des enfants. J'avais seize ans et demi, elle et Christian quatorze. La 22 long et la chasse aux oiseaux. L'histoire de Josephine la chauve-souris mâle, malgré son nom...

Et c'est ici, cher lecteur, que vous devez vous remémorer ce que vous lûtes à la fin du chapitre 12 sur Poko. Car pour rester dans ce même territoire, j'avais ajouté dans ma narration ce séjour haut en couleur avec Nicole Renier, Bécaud et Mouloudji, oncle Robert, Tante Mi et ses chats, et la fameuse

petite chauve-souris, qui était « un » chauve-souris! Et le prédicateur Lukula Nionso. Mais en tant qu'excellent Anagnosophile, vous aurez fait le lien sans que je vous le dise, n'est-il pas?

Encore plus au nord

En juillet 55, Christian et moi serons les derniers élèves à quitter notre cher collège. C'était très étrange de se promener sur les barzas silencieuses et vides, alors qu'on y avait toujours connu le grouillement des élèves. Que les patinoires nous semblaient étrangement mortes, ainsi désertées! Nous devions attendre, selon les dates de nos billets. Il ne restait quasi plus personne au collège, même plusieurs « curés » s'étaient déjà éclipsés. Nous partirons avec le père Van de Vijver, professeur de physique qui fera le même voyage que nous, et un autre jésuite que nous récupérerons à Bujumbura et que nous avons connu à Liège en 1951-52, le père Bourgois qui surveillait tous les midis la récréation à St-Servais.

Donc, après escale à Bujumbura, envol vers Stan, puis Juba sur le Nil au sud Soudan, pas loin de la frontière du Congo, puis nous fîmes escale à Khartoum, capitale du Soudan et toujours sur le Nil. On s'arrêta pour dîner, après avoir été *fly-toxés* pour être désinfectés (!)

Khartoum, capitale du Soudan, lieu de rencontre des grandes religions monothéistes, lieu de rencontre du Nil blanc (venant de l'Ouganda) et du Nil bleu (venant de l'Éthiopie). Cette rencontre est le plus long baiser de l'histoire selon un poète romantique – lequel? Khartoum a aussi été le point de rencontre des intégristes musulmans dès le XIX^e siècle. Les Anglais chrétiens avec Gordon Pacha se sont opposés aux Mahdi musulmans qui étaient contre la domination anglaise.

Khartoum, ville plate dans un pays plat. Pays chaud, étouffant, sans vent; comme si une chappe de plomb nous tombait sur les épaules, comme si trente-six couvertures nous étouffaient!.

Quand l'avion s'est arrêté sur le tarmac, il nous a été interdit de nous lever et de sortir avant qu'un agent inspecteur de l'hygiène ne vienne dans la carlingue nous désinfecter avec un *spray* à pompe. Pcht, pcht... comme les bons vieux *Fly-tox*. On se sentait comme une mouche et ça puait leur truc! Et il faisait *douf*, aurais-je dit dans notre jargon du collège, signifiant qu'il faisait tellement chaud que l'air en était irrespirable. Oui, il faisait *douf* en descendant de l'avion pour un dîner servi à l'aérodrome dans une grande salle vide par des hommes en turbans et longues robes blanches, pendant qu'au plafond les longues pales de grands ventilateurs tournaient au ralenti et remuaient péniblement un air moite et chaud...

Enfin, on rembarque, on survole la haute Égypte, on suit le Nil toujours, puis le canal de Suez, Port-Saïd, et bientôt on amorce avec notre petit DC3 de la compagnie Sobelair (Société belge de l'air) une lente descente sur Beyrouth. Ce que j'ai souffert de la décompression, cette fois-là! Cela arrivait souvent sur ces avions DC 3 qui n'étaient pas pressurisés convenablement. Mal aux oreilles et surdité temporaire pendant une heure ou deux après l'atterrissage. Cela ne s'est décollé qu'une bonne heure plus tard, après avoir passé les douanes.

Le Liban! Je me dois quand même ici de vous dire qu'à cette époque pacifique, jamais le Liban ne s'était fait remarquer. C'était un pays calme, prospère, au climat exceptionnel et avec une prédilection marquée pour la langue française. On l'appelait volontiers la Suisse du Moyen-Orient. Les premiers troubles politiques qui déchireront ce petit pays datent de 1958. Et à partir de 58, jamais plus le Liban ne sera au repos. Ce malheureux pays sera victime de ses voisins (Syrie et Israël qui réglaient leurs comptes sur son territoire), et victime de sa bonhomie pour accueillir les gens d'origines et de croyances différentes. Mais en 55, nous étions loin d'imaginer ce sombre avenir. On peut même dire que « tout baignait »...

Beau voyage de deux jours dans un pays magnifique où nous aurons, Christian et moi, l'occasion de visiter Beyrouth et de loger au fameux hôtel Cosmopolite ou un nom comme ça. Du jamais vu : trois restaurants différents, terrasse ensoleillée le matin, autre salle à midi, et au dernier étage, le soir, avec orchestre dans une baie fleurie. Le garçon poussait un chariot avec un énorme plateau en argent d'un mètre de long. Il a soulevé le couvercle massif et nous a proposé un morceau d'un excellent poisson qui baignait dans sa sauce. Et Christian et moi, seuls à une table comme deux adultes, alors que nous n'avions que 17 et 15 ans et que nous étions en culottes courtes!

Le lendemain, on partira en voitures visiter le site de Baalbeck, au nord du pays. Excursion en taxi. Quelle corrida! Ces chauffeurs qui dépassaient par la gauche ou par la droite... On reverra semblable circulation « en dépit du bon sens » au Caire en 1992. Mais nous sommes en 1955. On verra les escarpements au nord de la ville, puis les fameux cèdres du Liban de plus de deux mille ans, et enfin les ruines de Baalbeck où nous dégusterons du pain sans levain et où nous admirerons la plus grosse dalle jamais utilisée pour la construction d'un édifice romain : plus de six cents tonnes, je crois. Elle faisait une dizaine de mètres de long sur trois ou quatre de large et trois ou quatre de haut.

Le lendemain, dernier vol via Vienne, vers l'aérodrome de Bruxelles National où nous attendent maman, papa, mémère et grand-papa. Les deux petites sont restées à Liège avec Bobonne.

Je quitte le Congo et mon enfance en 1955, décidé à faire des études pour y revenir, comme je l'ai dit plus haut. Le Congo que je quittais après sept ans est un pays où je laisserai une partie de moi-même, un pays splendide. Mais c'est au Québec que j'ai choisi de vivre!



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item 34 •



C HAPITRE 18

OUTREMEUSE ET BOIS-DE-BREUX

Student, chef scout et fiancé (1955-1963)

Voici un chapitre très important pour bibi, car il harnache de ses ancres solides et imprime de ses encres grasses les trois bases de ma vie d’adulte. La longueur de ce chapitre m’oblige à le compartimenter pour éviter les redites ou les oublis. Les trois grandes bases que je viens de mentionner sont mes études (le mot *student* du titre était fréquemment utilisé pour désigner un étudiant universitaire), le scoutisme et mes fiançailles. Il est bon de savoir que ce seul chapitre 18 relate les six années que j’ai vécues à Outremeuse en plein cœur de la cité ardente¹, et ensuite les deux ans vécus à Bois-de-Breux en banlieue. Ce seul chapitre englobe huit ans de ma vie, de 55 à 63, c’est-à-dire un an de plus que l’ensemble de tous les chapitres sur l’Afrique de 48 à 55 (chapitres 8 à 17). Ah, ah! Voici le plan de ce chat-pitre, ah, ah!

Remarques préliminaires

Lors de mes rédactions successives, concernant mon introduction générale, j’avais d’abord pensé à un sous-titre : *Mémoires d’outre-scène*, un peu trop littéraire à mon goût mais assez pertinent quand même. Les mémoires sont destinés à ceux qui vous suivent dans le temps, à ceux qui restent après vous et que votre petite expérience dans un domaine, ici le théâtre, pourrait encore intéresser. Plusieurs déjà m’ont demandé d’écrire mes souvenirs de théâtre. Cela arrive souvent quand je me mets à raconter, à parler... je m’enflamme et j’en aurais pour des heures. Je ne suis pas encore mort, ce

¹ Liège

25 septembre 1994, mais j’ai quelques minutes et je commence sans savoir quand je finirai : dans un an, dans dix ans, jamais¹?

Outre-scène exprime ce qui dépasse la scène : le monde merveilleux qu’il y a devant la scène, le public, les rires et les joies de la salle qui communit avec l’acteur, le metteur en scène et l’auteur... Et le monde encore plus fascinant qu’il y a derrière la scène : les coulisses et tout le lent travail de la création, des répétitions, des angoisses, des espoirs fous, des mille essais, de la recherche, de l’imaginaire débordant. D’un côté, devant : le futur. De l’autre, derrière : le passé. C’est drôle. Je viens de parler de deux côtés de la scène, devant et derrière, et j’ai laissé dans l’ombre des coulisses, si j’ose dire, les deux côtés dont on parle le plus, ceux dont on parle toujours, quand on est sur scène : les côtés cour et jardin². Bizarre non!

Outre-scène, évidemment, fait écho aux *Mémoires d’outre-tombe* de Chateaubriand, que je n’apprécie pas particulièrement et qui, crois-je, n’a rien laissé de théâtral, sauf sa vie sentimentale et tumultueuse. Je reconnais cependant qu’il écrivait comme un dieu. Et Jean d’Ormesson ne me contredira certainement pas, lui qui met cet auteur au sommet de la pyramide littéraire.

Mais je présume que dans ce sous-titre, c’est aussi Outremeuse qui m’a sauté à l’oreille, un matin à la messe, comme beaucoup d’idées capricieuses que j’ai notées au long des années sur le petit bulletin paroissial ou sur le *Prions en église*, ainsi que je l’expliquerai plus loin. Il y a aussi, disais-je, l’appartenance à Outremeuse ou au *djus d’là Mouse!* Cette expression wallonne, connue à Liège, signifie quelque chose comme « l’au-delà de la Meuse », c’est-à-dire l’île jusqu’à la Dérivation, qui est le canal qui dérive de la Meuse et forme avec elle cette île urbaine que nous habiterons jusqu’en fin 61, car en 62 nous irons prendre l’air de la grande banlieue, vers l’est, direction Fléron et Herve (côté que nous connaissons le mieux). Nous habiterons Bois-de-Breux sur la commune de Grivegnée, tout près de la grand-route de Beyne et Fléron.

Bon, nous voici donc en 1955. Je rappelle brièvement ici mon retour du Congo.



¹ J’ai relu ce texte le 5 septembre 2004, dix ans plus tard. Et j’étais loin d’avoir terminé, mais il faut dire qu’il y a eu de grandes vacances dans mes rédactions. Et en novembre 2014, je pouvais dire que le travail avait bien avancé... en vingt ans. Mais il n’était pas encore achevé, hélas. Il me restait essentiellement les deux derniers chapitres à remettre en ordre, et tous les autres, comme celui-ci, à relire, peaufiner avec un sommaire paginé, un en-tête, une pagination, etc. Nous voici en mars 2015 (tiens! c’est le printemps, ce froid matin), les 17 premiers chapitres sont terminés. Cela avance donc bien, mais le chemin est encore long. Dieu! que le programme Word est donc complexe pour ceux qui ne le connaissent pas bien.

² « J’ACCOURS », dit le public, puisque c’est lui qui voit le Jardin à gauche et la COUR à droite. Ou Jésus-Christ, si l’on préfère.

Départ pour Usumbura, Khartoum, le Liban...

Passage par le Liban. Beau et admirable. D’abord Khartoum, puis Beyrouth, gros hôtel de luxe et Christian et moi sommes en simples capitulas (shorts). Les trois salles à manger. Orchestre le matin et le soir.

Visite des ruines romaines à Baalbeck dans le nord, voyage en voitures taxis pour tous les passagers de notre avion. Cèdres du Liban. Ils conduisent comme des fous.

Le Liban est un pays étonnant, au passé très riche et même glorieux (les fameux Phéniciens et leurs comptoirs commerciaux), au soleil invitant. Mais c’est au Québec que j’ai choisi de vivre!

En ces années fastes et heureuses de 55 à 62...

...il est bon de s’en rappeler, Mao était bien installé en Chine et préparait son *Petit Livre rouge*, pendant que Tchang Kaï-Chek avait été refoulé à l’île de Taïwan. En Amérique, *I like Ike*, le grand général Eisenhower adulé de tous, vainqueur du nazisme et des Japs, commençait son deuxième mandat en 56. Salazar au Portugal et Franco en Espagne étaient toujours les dictateurs bienvenus. En France, de Gaulle arrivait à la présidence alors qu’en Allemagne de l’Ouest, le chrétien-démocrate Konrad Adenauer atteignait un record de longévité comme chancelier, de 49 à 63. En Angleterre, ce cher Winston Churchill terminait son dernier passage comme premier ministre de Sa Majesté Élisabeth II. Ce vieux renard était déjà député en... 1900! En Italie, les gouvernements se suivent et se ressemblent. Et en Belgique, pendant que la fièvre des tables rondes allait projeter le pauvre Congo dans une indépendance non préparée et chaotique, le célibat de notre roi Baudouin et de son frère Albert continuait à faire jaser les commères qui auraient voulu leur choisir de belles princesses. Mais une Europe se construisait par traités superposés : Benelux (à trois), CEEA et EURATOM (à six), puis la CEE à six, à neuf, à douze... Et ça monte et ça se développe...

Un peu de géo urbaine : une république dans l’île

Pour ce petit exposé géographique, je demanderai au lecteur de se reporter à la carte d’Outremeuse ci-dessous, et il serait utile de se remémorer ce qui a été dit sur Liège au chapitre 13.

Explications sur la carte de Liège Outremeuse, trouvée dans un album BD, *Poupée d’orgueil* de Michel Elsdorf paru aux éditions du Perron en 1985.

À noter :

- Cette bande dessinée se déroule à Outremeuse et dans ses environs immédiats.
- Sur la carte, il faut lire rue Puits-en-Sock, là où il est écrit en Stock!
- J’ai moi-même indiqué six lieux particuliers :
Entourés d’un cercle et annotées A, N et W, les trois adresses d’André (moi-même, rue Saint-Julien), de Nicole (rue Théodore-Schwann) et la maison de Bobonne Warnant (7, thier de la Chartreuse où nous habitons en 48, puis en 51-52).

Entourés d'un carré, les trois églises : St-Pholien, St-Nicolas (où nous nous sommes mariés en 63) et St-Remacle où maman s'est remariée avec Jean Warnant en 1947.

- Le thier de la Chartreuse (maison Warnant) et l'église St-Remacle sont de l'autre côté de la Dérivation, au sud-est, vers la route qui montait vers Beyne, Fléron, Herve et l'Allemagne.

D'abord pendant quelques jours après notre arrivée (quelques mois pour nos parents arrivés en février 1963), nous avons encore vécu au thier de la Chartreuse, chez Bobonne Warnant me semble-t-il (voir les chapitres 5 et 13). Je rappelle ici qu'un thier désigne une rue très pentue, une côte... Et juste avant notre arrivée eut lieu l'accident de Josiane, qui fut renversée par une voiture sur le thier de la Chartreuse, juste en face de l'habitation de Bobonne. Elle était allée s'acheter une chique (un bonbon) au magasin d'en face, chez Clarisse, la gentille petite épicière bossue. Après ça, notre petite Josiane a eu longtemps une sainte horreur des voitures.

Il y avait aussi notre petite servante assez âgée, qui fut longtemps carmélite au couvent au pied du thier. Elle avait une voix super aiguë. Quand nous serons fiancés, vers 1962, nous aurons l'occasion de visiter ce carmel, ouvert au public pour la première fois à cause de son tri ou bicentenaire. Pendant ce début de séjour en Belgique, les peintres rhabillaient de couleurs neuves toute notre nouvelle maison du 20, rue Saint-Julien, dans laquelle nous sommes d'ailleurs entrés alors qu'ils n'avaient pas tout à fait terminé. Nous étions tous pressés d'avoir enfin notre chez-nous après trois ans d'Afrique dans diverses maisons et le voyage. Cette maison avait été achetée en 51, durant le premier congé, et louée pour trois ans durant notre deuxième terme en Afrique. Donc nous déménageons bientôt au 20, rue Saint-Julien à... Outremeuse!

Outremeuse est une île formée par la Meuse au nord et le canal de la Dérivation au sud (le courant va d'ouest en est). Tout autour, c'est la ville de Liège. Outremeuse s'étend sur deux axes que forment



deux artères principales : de l'est à l'ouest, dirions-nous au Québec, il y avait la grande rue Jean d'Outremeuse, que prolonge la rue Méan sur laquelle roule le tram 4 qui fait le tour de la ville en une bonne heure. C'est cette route que nous empruntons en grande partie lorsque nous allions de chez moi, rue Saint-Julien, jusque chez Nicole, rue Théodore-Schwann, mais nous ne prenions pas le tram pour faire 200 mètres! Aujourd'hui le buste de Simenon trône sur la place du Congrès, et semble regarder cette rue Jean d'Outremeuse qui lui fait face. Et puis dans le sens nord-sud (je devrais dire sud-nord, pour suivre le sens unique), nous avions les rues Entre-Deux-Ponts et Puits-en-Sock, qui se succédaient pour former la rue la plus commerçante du quartier. Aujourd'hui les deux s'appellent Puits-en-Sock, la rue Entre-Deux-Ponts a changé de nom au profit de sa voisine. Notre petite rue Saint-Julien arrivait en coin de la rue Jean d'Outremeuse, à l'intersection des deux rues Entre-Deux-Ponts et Puits-en-Sock. Dans cette rue très commerciale, nous avions le magasin de torréfaction Michotte (géré par monsieur Charles Moens). Ah! que cela sentait bon lorsqu'on passait par là. Il y avait le couvent des sœurs de Notre-Dame où iront Marie-Ange et Josiane, et où ma maman, puis ma future épouse Nicole ont également usé leurs robes (je crois bien que pour des filles, on ne dit pas user ses culottes sur les bancs de l'école!). De nombreuses charcuteries et pâtisseries. Un magasin de jouets, l'entrée de la rue Roture (la cage aux lions), avec deux grandes grilles en chicane pour empêcher les courses d'enfants débouchant dans une rue très passante. Le magasin Aux 100 000 cravates, le restau Chez Martine près du ciné OMK, un tabac-cigare et un magasin de chiques (bonbons), qui avec ses trois mètres de large en tout et pour tout est certes un des plus petits magasins de Liège.

Je viens de vous parler du tram 4. Il passait par une autre rue très commerciale, la rue Féronstrée, une très longue artère à sens unique qui aboutit au centre-ville, place St-Lambert. Et qu'il n'y avait pas vraiment de voie parallèle, à moins que d'emprunter tous les quais. Mais en fait, tout le monde s'accommodait de ce circuit. C'est sur la rue Hors-Château, parallèle à Féronstrée, que se trouvait le troisième collège de Liège : le collège Saint-Barthélemy. De l'autre côté de la rue Féronstrée, et toujours en parallèle, nous avions un grand quai, le quai de la Batte où tous les dimanches matin se tenait un énorme marché public, directement dans la rue. Ça criait de partout et il y avait un monde fou. On y trouvait des perles rares, de ces choses auxquelles on n'aurait jamais pensé, mais que soudain il nous fallait à tout prix. J'ai acheté là notamment des chansons à succès sur disques 78 tours : Luis Mariano (*C'est magnifique*), Brassens (*La chasse aux papillons*)... et quoi encore? On y trouvait de tout : des bonnes crêpes, des oiseaux, des poissons, des souliers, du fromage, des vieux robinets, des vêtements, des casquettes, des salamis... On y faisait des affaires en or.

Outremeuse, république libre

Outremeuse, notre *Dju d'là*, c'est aussi la folklorique République libre, dont j'ai d'ailleurs obtenu le diplôme de citoyen d'honneur, un hommage rendu pour la mise en scène de *Noël dans la Cité* trois années de suite, en décembre 59, 60 et 61, avec tous les scouts, routiers, guides et autres chorales sur le boulevard Saucy, et les bergers en Roture avec moutons, et les feux de camp, et tout le spectacle de la Nativité des santons de Provence avec une trentaine d'acteurs tous habillés, maquillés et chauffés au butane dans la nuit froide de Noël. Ce diplôme avait le numéro trois, juste après le maréchal Juin

(n°1) et Jean Brankart (n°2), coureur cycliste qui fut deuxième au Tour de France en 1955. Le numéro quatre était Christian, mon frère, pour *Noël dans la Cité* aussi, et le numéro cinq devait être Milou Sacré, chef guide, pour les mêmes raisons. Après nous, il y aura le roi Beaudouin et Annie Cordy. Excusez du peu! Nous étions en très bonne compagnie... J’imagine les générations futures voyant cette liste et se demandant, perplexes : « Les Bonsang, Milou Sacré, ça va, on connaît... le roi Beaudouin et le maréchal Juin, on a vu ça quelque part en histoire, mais Brankart et Cordy, franchement, c’est qui ces inconnus?!! ».

Outremeuse est le lieu de naissance du musicien André-Modeste Grétry, né dans une toute petite rue où ne peuvent accéder les voitures, juste en face de l’entrée de l’église St-Nicolas où nous nous sommes mariés, Nicole et moi – je sais que je me répète parfois –, vraiment pas loin de chez nous, rue Saint-Julien. Outremeuse, qui est donc une île et compte deux paroisses, est très officiellement jumelée à la république de Montmartre à Paris (Sacré-Cœur et place du Tertre). Outremeuse est aussi le lieu où Georges Simenon passa toute sa jeunesse, né juste de l’autre côté du pont des Arches. Il faudrait aussi signaler un autre compositeur issu de Liège : Eugène Ysaÿe¹.

Oui, Outremeuse fut vraiment, avec le collège de Bukavu (ex-Costermansville au Congo), un des terroirs où j’ai énormément appris. Je pourrais dire le pétrin où le grand Créateur a modelé ma glaise et où le grand Esprit m’a donné souffle de vie. Bref, terrains propices où je me suis beaucoup développé sur plusieurs points, mais en particulier dans l’animation auprès des jeunes et la mise en scène, grâce au scoutisme. J’avais entre 18 et 24 ans. J’y ai été chef scout de la cinquième Liège (Notre-Dame d’Outremeuse), et c’est là que Nicole et moi nous sommes rencontrés, longtemps fréquentés et enfin épousés. Ceci aussi est une autre belle histoire, et j’en reparlerai plus loin.

Serais-je né sous le signe des coiffeurs (mais alors Christian aussi)? En effet, juste au coin de la rue Saint-Julien et de la rue de La Liberté, donc à trois ou quatre maisons de la nôtre, il y avait... un coiffeur pour hommes. Et comme à Herve nous habitions juste à côté de monsieur Hanquet, coiffeur de son état, je me demandais... Mais non, il semble que ce soit pure coïncidence, car à La Pocatière, nous n’avons pas élu domicile près d’un figaro, merlan, perruquier ou autre barbier, appelez-le comme vous voulez.

Outremeuse², c’est vraiment le cœur de la cité ardente, c’est d’ailleurs une île entre la Meuse et la Dérivation. Il y a en tout une dizaine de ponts qui relient Outremeuse au reste de la ville.

Le 15 août

La fête du 15 août (Sainte-Marie) à Outremeuse est mémorable. Au Québec, on tire des salves de fusil chez les Indiens Montagnais pendant la procession à la fin de l’été. Eh bien cela me rappelle les pétards en série de ces « tirs de camps », le 15 août en Outremeuse. On disait « On tire » quand l’artificier allumait la traînée de poudre qui reliait des centaines de bouteilles métalliques,

dans lesquelles était accumulée de la poudre qui pétait en renversant les bouteilles, placées debout les unes à la suite des autres sur les quais ou sur les places du *D’jus d’la Mouse*. Une coutume bien sympathique. Ce fameux 15 août, pour moi la plus belle fête populaire, que j’ai vécue huit années de suite et en 1992 avec les Khalil. Il y a ce jour-là un monde fou dans toutes les rues d’Outremeuse où la circulation automobile a été évidemment interdite.

Un monde fou et grouillant se promène dans les rues en vagues bien tassées pour admirer les vitrines décorées, les tirs de camps sur la place de l’Yser ou sur certains larges trottoirs au bord des quais, les potales¹ fleuries ou illuminées pour l’Assomption, ce 15 août, le cortège avec ses fanfares, ses danseurs, ses chars venus de divers coins du pays. Les majorettes qui marchent au pas, les clowns, et la foule bigarrée, réjouie. Et les bouquettes², et le « Bouquet d’Outremeuse », et les Botteresses, et le « pequet », et Roture et Tchantchès et Nanesse, et les marionnettes, et la Vierge noire, et le sermon en wallon du curé doyen Gilet, et les petits pains des fiancés, et la foire, et le mât de cocagne.... Et les badauds qui se promènent, achètent un souvenir, dégustent un sachet de frites ou des bouquettes, des pommes d’amour, des *cûtè peurs* et boivent un petit verre de *pèket* à une terrasse. Et le lendemain, ceux qui restent encore assistent à l’enterrement de *Matî l’obè* l’os Matthieu³ qu’on enterre en grande pompe le 16 août.

Noël dans la cité, c’était du grand théâtre sur tréteaux, boulevard Saucy, avec feux de camp de bergers en place Roture, et l’âne et le bœuf et les moutons... Trois ans de suite en 59, 60 et 61, nous avons monté d’abord deux fois le *Noël des santons de Provence*, avec une quarantaine de personnages, puis un autre Noël où Nicole et moi faisions Marie et Joseph (voir Scoutisme, plus bas)...

Mais Outremeuse, c’est aussi :

- Les petites rues : Grande Bêche, Roture, Cage aux Lions, Fosse-aux-Raines, etc. Des quartiers pauvres et pas du tout rehaussés comme un certain snobisme a fait dégénérer la place Roture aujourd’hui.
- Deux églises : St-Nicolas (doyenné) où nous nous sommes mariés et dans laquelle je vis Nicole pour la première fois en décembre 1955 – quel choc! –, et St-Pholien devant le pont des Arches⁴.
- Place de l’Yser, les boulevards Saucy, de la Constitution, les rues Jean d’Outremeuse, Puits-en-Sock, Entre-deux-ponts, de la Liberté, Théodore-Schwann, Saint-Julien, Surlet, Louis Jamme, Méan, etc. L’hôpital de Bavière, la caserne Fonck, l’école St-André, l’école des sœurs de Notre-Dame... tous des noms qui chantent à mes oreilles!

¹ Je pensais naïvement que son nom s’écrivait comme celui du prophète, mais non, je me leurrerais.

² En wallon, on disait Dju d’la qui vient de Dju d’la Mouse et qui signifie juste au-delà de la Meuse.

¹ Petites niches murales abritant la sainte Vierge, fixées aux coins des rues en de nombreux endroits d’Outremeuse.

² Crêpes sans œufs

³ L’os qui reste après dégustation du festin, la seule chose qui reste quand le steak est avalé après la fête. C’est l’occasion de boire encore un petit coup...!

⁴ Georges Simenon a écrit Le pendu de St-Pholien.

- Je connaissais très bien toutes ces rues et les ai arpentées maintes et maintes fois pour les scouts. Le tramway n° 4 faisait le tour de Liège en une heure à peu près, et les n° 10 et 11 traversaient Outremeuse, venant de Fléron vers la place St-Lambert.
- Le musée Tchantchès, la maison de Grétry, le local scout place des Écoliers, le local routier au presbytère de St-Nicolas, l'école des sœurs de Notre-Dame (mes sœurs et Nicole), l'école St-André...
- La salle paroissiale... un fameux 19 avril 1959, un dimanche après-midi et un film, *La famille Trapp*... dont Nicole et moi nous souviendrons toujours. Dans l'obscurité complice de la salle, deux mains voisines se cherchent, se frôlent, se découvrent, se reconnaissent, se caressent, se serrent et ne se quitteront plus, unies pour la vie¹...
- Le scoutisme, la 5^e dont je fus le chef de troupe pendant quatre ans et le chef de clan pendant deux ans.
- Nos déménagements : Nicole en 1960 de l'autre côté de la Dérivation (pas trop loin), puis nous déménagerons fin 61 vers Bois-de-Breux.
- Fin 2002 ou en 2003, j'ai appris par hasard et par courriel que Jacques Beaufort, un ancien de Bukavu avec qui j'allais fonder le site makala.be, est né... au n° 8 de la rue Saint-Julien et y est resté de 1937 à 1947 ou 48 à peu près. Et moi, sept ans plus tard, je vais habiter au n° 20, six maisons plus loin. Incroyable!

Aux portes du Grand Bazar

Le magasin très connu du Grand Bazar, place St-Lambert en plein cœur de Liège, était magnifique... On y trouvait absolument de tout, depuis le poisson frais jusqu'aux costumes les plus superbes. Il fallait voir les vitrines et l'étage des jouets, en novembre, avant la St-Nicolas. C'est là que dès le lendemain de notre arrivée je me suis retrouvé avec maman, car il était urgent que le grand garçon que j'étais devenu à dix-sept ans soit revêtu d'un digne pantalon. Le seul que j'avais en Afrique avait été confectionné par les Portugais, dans un tissu de coton brun très léger qui se chiffonnait dès qu'on le portait... Cette unique paire de pantalons m'avait servi pour les divers examens oraux (en latin, grec, français et math), ainsi que le soir dans le grand hôtel de Beyrouth. Cela ne pouvait décemment plus convenir. Je me souviens que ma gentille mère m'acheta à cette occasion un beau pantalon dans un tissu gris foncé et un complet veston Prince de Galles que j'ai porté très longtemps. J'avais une taille mannequin et tout m'allait. Ça a changé depuis. Ça a pris du temps, mais ça a fini par s'arrondir à 44 ans, après ma dernière cigarette. Je n'étais ni coquet, ni acheteur, mais j'étais curieux. Pour un gamin qui a vécu toute son adolescence en brousse ou presque, la grande ville offrait des spectacles jamais vus. J'aimais me promener sur les trottoirs de Liège, découvrir Liège qui allait devenir ma ville, avoir mes repères, flâner en bord de Meuse sur les quais, reconnaître l'âme de la cité ardente et de son cœur : Outremeuse. C'est ainsi qu'il m'arrivait quelquefois d'aller au Grand Bazar. Et je me souviendrai toujours, pour y avoir pensé et repensé tant de fois par après, de cette rencontre que je fis une ou

deux semaines après mon retour et qui dura une fraction de seconde, juste dans une de ces grandes portes d'accès qui donnent sur la place St-Lambert. J'entrais et elle sortait. On s'est arrêtés tous les deux, attendant que l'autre passe. Puis chacun a fait un pas, elle et moi, on s'est arrêtés, on s'est regardés, elle m'a souri et je lui ai fait signe : après vous. Elle est passée et m'a gratifié du plus divin sourire qu'une fille ait jamais adressé à un garçon de dix-sept ans. J'ai eu conscience que je devenais un homme, que la vie est belle, je me sentais plus débordant de joie que Rastignac prêt à affronter la vie. Je ne connaissais pas encore le poème *Roman* de Rimbaud :

[...] *On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...*

Je ne connaissais pas encore ce poème, mais je le vivais déjà.

Je me retourne, elle a disparu. Et plus tard, en enseignant Baudelaire et le poème *À une passante*, ce sera toujours à elle, à cette belle inconnue que je penserai. « Un éclair... puis la nuit! dira le poète. Fugitive beauté dont le regard m'a fait soudainement renaître [...] »

Oui, pour moi c'était vraiment une renaissance. Privé de la civilisation, des commerces et des jupons à l'horizon d'Afrique, je naissais à nouveau à la Belgique, à la culture, à la ville « assourdissante... qui autour de moi hurlait ». Et sans doute mon cœur hurlait-il encore plus fort. J'avais faim de vivre, soif de tout apprendre, j'aurais dévoré le monde. J'aurais embrassé toutes les filles!

À une passante est une pièce extraite des Tableaux parisiens dans les *Fleurs du mal*. Je pense bien que j'aurais pu écrire des Tableaux liégeois, tant j'ai vagabondé dans les rues de ma ville...

J'aimais flâner aux devantures des disquaires, des cinémas, des bouquinistes. J'ai parfois, par simple curiosité suivi des gens, comme un flic, pendant vingt ou trente minutes sans me faire remarquer, pour savoir où ils me conduiraient. Je me prenais à rêver que j'étais un authentique détective suivant un authentique suspect. Et je me mettais à rêver à de sombres histoires policières... Je devenais Simenon, j'étais Maigret, Hercule Poirot, mais aussi Lupin, Rouletabille... Ah! oui, je l'ai rêvée en la marchant cette ville. J'ai même été cinéaste imaginaire et ai construit, toujours dans ma tête, des scénarios de films, de thrillers, de drames psychologiques à la Jean-Pierre Melville. Je voyais une poursuite, le fuyard qui tourne un coin de rue, les poursuivants se rapprochent, ils tournent aussi et la caméra dans un zoom vertigineux nous montre le sommet de la montagne de Buren, les fameux « 600 grés », cette rue toute en escaliers qui monte à la Citadelle et du haut de laquelle, dans un éclat de rire hallucinant comme celui du méchant Olrik dans *La Marque jaune*, la BD d'Edgar-P. Jacob, le fugitif disparaît à tout jamais... Cette séquence particulière m'avait d'ailleurs, si je me souviens bien, été soufflée par Nick Carpentier, un grand copain de l'univ' et du Congo, qui était autant que moi un passionné de cinéma depuis que nous avions eu les mêmes enseignements du père Janssen sur le cinéma et son langage symbolique à Bukavu.

¹ Je relis ce passage, ce 19 avril 2013, cela fait 54 ans et notre amour n'a pas pris une ride, mais il a pris des forces.

Pour terminer la boucle de ces envolées littéraires, je te répète, Anagnosophile, que je vivais sans le connaître *Roman* d'Arthur Rimbaud : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans [...] La sève est du champagne et vous monte à la tête ». Et dans un magasin sur la Batte (un quai sous le pont des Arches, en face d'Outremeuse), j'entendais Luis Mariano chantant « Paris, c'est du champagne, Paris c'est de l'amour »...

Oui, Liège avec tous ses ponts et ses quais, la Meuse et la Dérivation, avec son île, sa république libre d'Outremeuse, comme celle de Montmartre, ne vous fait-elle pas penser à la capitale d'une certaine république un peu plus au sud? Et avec sa gouaille et son esprit frondeur, avec son Perron symbole de liberté en face de l'hôtel de ville, ses marchandes de fleurs ou de *cutè peûrs* (poires cuites, vendues dans la rue), avec ses cris, sa verve... Liège, c'est notre Paris à nous, de la Cité ardente! On peut ajouter dans les comparaisons deux églises Saint-Denis, à Paris une vieille église abbatiale où seront enterrés plusieurs rois, et à Liège l'ancienne collégiale avec cloître et chefs-d'œuvre de sculpture.

Cet été-là, en 1955, nous avons été quinze jours en famille à Blankenberghe à la mer. C'est là que j'ai avalé les 1000 pages de *Autant en emporte le vent*. C'est là aussi que j'ai vu *La Strada*, mon premier Fellini. Quel film, quel metteur en scène!

Études : rhéto, droit et crimino

1955-1956

J'ai fait ma rhéto à St-Servais, le même collège de jésuites qu'en 51-52, avec le père Joseph Lefebvre, un grand roux, maigre et dynamique. Il avait des lunettes sans écailles et 39 ans. Je trouvais cet âge si vieux! J'ai retrouvé là des anciens de ma classe de cinquième latine avec le père Lessard en 1951 et début 52 : Alex Jacquemin, André Chabot, Daniel Polet, André Bernard, Jacques Delarge et d'autres sans doute...

Bizarre aussi, rappelez-vous ma sixième latine, nous étions deux classes avec le père Somers, et j'étais chez les Jaunes, la classe B. Ici aussi nous sommes la classe rhéto B, mais il y a l'option latin-math (18 élèves) et nous en latin-grec qui sommes 15.

Je me souviens des deux exposés oraux (on appelait cela des académies) que j'ai dû prononcer devant mes camarades de classe, un sur Tacite historien (le 13 février 1956) et l'autre sur la question scolaire au Congo (et les missions). Cela demandait beaucoup de préparation.

Ce fut assez dur pour moi. À la fin de l'année j'ai eu le prix en composition latine (je trouve que c'est le plus beau qu'on peut avoir à la fin des humanités), fus deuxième en anglais et j'étais sixième sur les 15 de ma classe. Je m'étais plutôt bien débrouillé en néerlandais, grâce à Bukavu. Ici à Liège, le flamand n'est pas en odeur de sainteté. En math, j'ai eu chaud car j'ai voulu être fortiche. En effet, je n'ai pas voulu changer de livre, par bravade ou par défi, me croyant suffisamment fort pour suivre le cours sans bouquin! Mal m'en prit, j'ai failli avoir le petit diplôme, c'est-à-dire math non réussies. Heureusement, je me suis rattrapé à l'oral de fin d'année.

J'ai à l'occasion repris contact épistolaire (je devrais dire courrielistique) avec ces vieux camarades, de loin en loin pour les 25 ans, puis les 40 ans. Quelques nouvelles, quelques photos... J'assiste de loin à leurs réunions annuelles avec épouses.

La plupart des latin-math se préparaient spécialement au concours d'entrée à la faculté des ingénieurs de Liège. C'était une des rares facultés qui demandaient encore un concours. Eh bien sur les trois ou quatre cents candidats qui ont passé ce concours l'année suivante à Liège, cette section de latin-math a donné le premier (Roussel), le troisième (?) et le quatrième (Tibaux) classés à ce concours en 1956. Fameux, non?

Pour me rendre au collège, contrairement à 1951 où nous empruntions deux trams Christian et moi, cette fois d'abord j'étais seul puisque Christian était inscrit à Saint-Luc, une école de frères, pour obtenir un diplôme de décorateur intérieur. Il suivra en plus des cours du soir pour un diplôme d'ensemblier. Il a fameusement travaillé pendant sept ans pour de brillantes études! Et moi, je ne prendrai plus qu'un seul tram, le n° 4 qui fait le tour de Liège et met à peu près 20 à 25 minutes pour se rendre à l'arrêt de la rue Jean d'Outremeuse, qui est à soixante-quatorze mètres 86 centimètres de chez moi, jusqu'au boulevard d'Avroy et début de la rue Saint-Gilles. Le collège est à 400 ou 500 mètres de là.

Quid novi sub sole? Avec les années, j'ai reçu la revue des anciens du collège, le *Trait d'Union* (TU) et j'ai repris contact avec une bonne vingtaine de mes anciens condisciples, qui eux se revoient assez régulièrement une ou deux fois par an. Moi je ne peux me joindre à leurs agapes, mais j'ai gardé le contact. Quelle ne fut pas ma surprise, dans le numéro du *TU* reçu fin mars 2013, de constater que les trois photos pour un jeu « Les reconnaissez-vous? » étaient des photos qui avaient été prises dans ma classe avec trois professeurs différents : notre titulaire, Joseph Lefebvre, le prof de géo, le père Séverin et le prof de physique et chimie donnant cours dans son labo, le père Desoil. Mais le comble, c'est que je suis présent sur les deux photos où on voit quelques rares élèves.

Mon voisin de banc était Pierre Matot, un gentil mélomane qui n'aimait que la grande musique (chorale : une passion de JS Bach répétée à l'émulation). Il apprenait aussi l'orgue et deviendra prof et maître de chapelle, il fera des concerts... Lors de notre retraite, il s'est laissé convaincre de nous jouer *Toccata et fugue*. Un brave gars, vraiment. Nous avions en latin-math un phénomène intellectuel qui s'appelait Gérard Tibaux et qui à lui seul raflait toutes les premières places des examens avec des 18 ou 19/20, sauf en éducation physique. Au Québec, on l'appellerait « la superbol ». Il nous a fait un exposé assez costaud sur les futurs ordinateurs.

À la fin de l'année scolaire, nous avons eu un bon souper tous ensemble avec notre titulaire qui était en pleine forme et lançait des serpentins de papier comme un jeune *student* qu'il n'était plus. C'était sa première année à St-Servais. Je le retrouverai en 1967 comme prof au collège Albert 1^{er} à Kinshasa, ravi d'être là et vraiment enthousiaste à propos de ses élèves. Je pouvais l'appeler cher collègue à ce moment-là!

Voici, pour clôturer le survol de mes humanités gréco-latines, la liste complète des auteurs grecs et latins étudiés de 52 à 55, liste que j'ai retrouvée dans un vieux carnet datant des années 55-56...

Auteurs latins	
6° latine	
Vocabulaire et grammaire, pas vraiment d’auteurs.	
5° latine	
CORNELIUS NEPOS	<i>De viris illustribus urbis Romæ, Excerpta</i>
4° latine	
CÆSAR JULIUS	<i>De bello gallico</i> (batailles contre les Nerviens,passage du Rhin, siège d’Alésia)
OVIDE	<i>Métamorphoses</i> (Dédale et Icare)
3° latine	
TITE-LIVE	Histoire romaine (Hannibal passe les Alpes, etc.)
SALLUSTE	<i>Conjuration de Catilina</i> (et aussi Jugurtha?)
VIRGILE	<i>Énéide</i>
Poésie (2°)	
Tite-Live	<i>Histoire des Rome</i>
VIRGILE	<i>Énéide, Bucoliques, Géorgiques</i> (des extraits, comme toujours)
CICÉRON	<i>Pro Marcello</i>
HORACE	<i>Odes, Satires</i>
Rhéto (1 ^{re})	
CICÉRON	<i>Catilinaire, Pro Archia</i>
SALLUSTE	<i>Catilina</i>
TACITE	<i>Histoire</i>
Univ’ (1 ^{re} candidature)	
TITE-LIVE	(un personnage… Servius Tullius ou qui?)
Auteurs grecs	
5° latine	
Vocabulaire et grammaire, pas d’auteurs.	
4° latine	
XÉNOPHON	<i>Anabase</i> (Cyrthus, Artaxerxès, Cunaxa, retraite des Dix mille)
SAINT-LUC	<i>Évangile</i>
3° latine	
XÉNOPHON	<i>Cyrrhopédie</i> (Panthée, Cyrrhus chez Astyage)
HOMÈRE	<i>Iliade</i>
Poésie (2°)	
HOMÈRE	<i>Iliade, Odyssée</i>
PLATON	<i>Ion, Criton, République</i> (extraits)
Poésie lyrique grecque	
Tyrnée, Mymnerme, Alcman, Sapho, Pindare	
Rhéto (1 ^{re})	
DÉMOSTÈNE	<i>Pour la couronne</i>
Orateurs attiques	
THUCYDIDE	<i>Histoire de la guerre du Péloponnèse</i> (discours de Périclès, oraison funèbre)
ISOCRATE	<i>Panégryrique</i> (gloire militaire d’Athènes)
SOPHOCLE	<i>Antigone</i> (extraits)
PLATON	<i>Apologie de Socrate</i>

Ça fait du stock! Oui, Monsieur!

Et puis-je souligner ici qu’en rhétorique, nous avons eu à la fin de l’année deux examens oraux, un en latin et l’autre en grec. Il s’agissait de lecture à livre ouvert d’une dizaine d’auteurs à chaque fois. Il s’agissait de lecture cursive : montrer qu’on a compris de quoi il retourne, même si certains mots nous échappent. Cela nous faisait peur « avant », mais cela s’est bien passé.

L’univ’ à Liège

De 1956 à 1963, j’ai été le digne étudiant de cette *alma mater* appelée université de Liège, université de l’État belge qui comptait à cette époque entre quatre et cinq mille étudiants, je pense. Le nombre d’étudiants s’est fort développé depuis cette époque dans les universités. On y accueillait de notre temps en moyenne 2% des jeunes gens de notre âge, ce qui était relativement peu. Et sur ces 2%, on comptait à peu près 45% de filles pour 55% de garçons, toutes facultés confondues (droit, lettres, génie, médecine, sciences). Mais il me semble que de nos jours il y a trop, beaucoup trop d’étudiants universitaires, ce qui réduit considérablement le niveau intellectuel des étudiants. En Belgique, dans les années 60, il n’y avait que quatre univs pour tout le royaume. Et là aussi le nombre des institutions universitaires a considérablement augmenté. Je ne suis pas sûr que cela soit un bien. Nous avons deux universités d’État – Liège et Gand – et deux universités privées (on disait « libres »), l’université catholique de Louvain (12 000 étudiants) et l’université libre de Bruxelles (laïque, une dizaine de milliers d’étudiants également). L’université de Gand était unilingue flamande et devait avoir à peu près 4000 étudiants, comme nous. Nous avons la seule université unilingue francophone. Quant aux deux universités libres, elles étaient bilingues et comptaient à peu près la moitié des étudiants en flamand et l’autre moitié en français. Il faut se rappeler que les Flamands formaient la partie la plus peuplée de la population (plus ou moins six millions d’habitants) alors que la Wallonie comptait à peu près 4 millions d’habitants. L’université de Louvain (qui est la plus vieille université catholique au monde!) faisait moitié-moitié, car elle avait de nombreux étudiants étrangers dont la majorité étaient inscrits en français. Souvent des conflits linguistiques opposaient les étudiants flamands et francophones de Leuven-Louvain. Cela a même été jusqu’à la mort de quelques étudiants. Il faut dire que Louvain était essentiellement une ville universitaire, ville morte durant les vacances, ce qui n’était pas du tout le cas de la capitale. Lorsqu’il y avait du grabuge entre les deux communautés qui se tapaient dessus à coups de pavés (ils dépavaient les chaussées), la police et la gendarmerie à cheval intervenaient et on assistait au phénomène étrange que les deux groupes ennemis se serraient les coudes pour attaquer de concert la maréchaussée. Aujourd’hui ces divorces et réconciliations ne sont hélas plus possibles, puisqu’il a bien fallu en arriver à séparer les deux universités. Et on créa Louvain-la-Neuve en Wallonie.

Bon, je reviens à l’univ’ de Liège, qui était toujours à cette époque disséminée en ville en de vieux bâtiments. Depuis vingt ou trente ans elle a été réinstallée, dans les hauteurs du Sart-Tilman, hors de la ville. Mais en 56, j’ai eu tous mes cours dans le centre de l’univ’ (facultés de lettres et de droit), près de la poste en face de l’Émulation, place du XX août.

Pour aller à la faculté de droit à l'université de Liège, je n'avais que 10 minutes à faire à pied par la passerelle. C'était la partie principale de l'univ', sur la place du Vingt Août. J'ai eu tous mes cours là-bas, sauf quelques cours de médecine pour la criminologie. Rares sont ceux qui dans leur vie ont fait toutes leurs études universitaires sans jamais emprunter un autobus ou un tramway, et en venant directement de chez soi *pedibus cum jambis!*

Comme j'envisageais comme métier, plus tard, de retourner au Congo belge dans l'administration coloniale (en 56, on pouvait encore l'espérer), j'ai entrepris le droit : candidature en philo-lettres, puis doctorat en droit et licence en criminologie. Mon principal prof fut certes Jean Constant, qui m'a donné au moins sept cours : droit pénal, procédure pénale, crimino (deux parties), pénologie, droit pénal comparé, questions approfondies de droit pénal. Il était aussi le procureur général de la province (il y en avait trois pour toute la Belgique, magistrature debout). Mais je vous dis tout de go que je n'ai pas réussi mon troisième et dernier doctorat en droit. Par contre je suis bien licencié en criminologie (on dit criminologue).

Mes toutes premières impressions : Nick Carpentier, qui en doublant sa première candi m'a, je pourrais dire, fait l'honneur de m'attendre et de me servir de cicérone. Après les formalités d'inscription, nous voici dans les couloirs de la faculté. Ma toute première impression est la vétusté de ces locaux et couloirs en planches, vermoulus et poussiéreux. Ma deuxième impression concerne l'amphithéâtre, appelé l'amphi de première candi, qui porte bien son nom puisque les rangées sont étagées en gradins successifs. Il y a place pour environ trois cents élèves. En première candi, plusieurs facultés (droit, lettres et d'autres) prévoient les mêmes cours pour leurs élèves, si bien que souvent, il fallait venir tôt si on voulait être assis. J'ai vu des dizaines de cours où plusieurs élèves s'asseyaient sur les appuis de fenêtre ou restaient debout dans les allées. Enfin, la troisième impression concerne la gent féminine. N'oublions pas que c'était quand même la première fois de ma vie – et j'avais plus de dix-huit ans – que je voyais des filles dans ma classe. Et ce n'était pas désagréable du tout! Des jolies demoiselles, toutes en robes et souriantes. À cette époque-là, les pantalons pour les jeunes filles n'étaient pas encore fort à la mode, et c'était très bien ainsi. Aujourd'hui, si vous dites ça à un jeune, il vous regarde et vous prend pour Mathusalem! En fait non, car il ne connaît évidemment pas Mathusalem, mais il vous considère comme très vieux, aussi vieux que Charlemagne ou Napoléon...

De St-Servais, j'avais deux copains avec lesquels je me tiendrai très souvent pendant mes trois premières années : Alex Jacquemin et André Chabot, deux bons étudiants qui ne m'attendront pas à partir de la quatrième année, et continueront à bien réussir alors que je marquerai un temps d'arrêt. Tous les deux d'ailleurs, sortis troisième et quatrième de notre rhéto B, deviendront des habitués des grades universitaires. André avec distinction (sept dixièmes) et Alex toujours avec grande distinction (moyenne de 16 sur 20). Un autre de St-Servais (rhéto A), Philippe Nonnet, obtint toujours la grande distinction, et la dernière ou les deux dernières années obtint la plus grande distinction, soit 18/20 de moyenne! Moi, lorsque j'avais 12/20 j'étais content. Cet Alex Jacquemin était fils d'avocat et nous avait déjà habitués à de belles performances, lorsqu'il s'était inscrit à un concours d'éloquence à Liège, lors de la rhéto. Il fut deuxième. Il deviendra assistant du prof de droit commercial, et grâce à internet je

sais qu'il a été récipiendaire d'un beau prix en économie dans les années 80. Je l'ai revu par hasard une fois à Québec en 1969, alors qu'il allait faire une conférence en anglais à Ottawa. Il nous quittera en 2004.

Quand nous avons une heure de fourche dans notre horaire, souvent nous allions faire un tour en ville pour regarder les images des nouveaux films aux devantures des cinémas.

Octobre 1956. Les chars russes entrent à Budapest. Grosse manifestation étudiante à Liège en révolte contre l'attitude des Russes. Je suis parmi ceux qui entreront dans le local du parti communiste. C'est un café sur le Quai sur Meuse, près de la Passerelle. Le saccage sera terrible, tout sera jeté dans la Meuse... tables, chaises, miroir, bar, football de table (*kicker*). J'ai gardé en souvenir la patte d'une chaise. Je l'ai ramassée (ce n'est pas moi qui l'avais brisée, je vous jure... j'ai même été consterné par les démolitions systématiques d'une foule en délire) et emportée comme trophée. J'ai aussi conservé le souvenir d'un coup de matraque reçu alors que je rentrais seul chez moi. Je voulais traverser la passerelle et le flic m'a cogné dessus. Je te demande un peu! Mais je n'ai absolument pas eu mal¹.

J'ai eu quelques difficultés à compléter mes études universitaires à Liège. Pourtant j'habitais à côté et je me rendais à pied aux cours. Pourtant d'une certaine manière, j'aimais cela... Mais il y a trois éléments dont il faut absolument tenir compte pour comprendre mes ratés : mon manque de mémoire, la démotivation à cause de l'indépendance du Congo, et enfin l'abondance de mes activités scouts.

D'abord, même si je voulais, j'avais de réelles difficultés à mémoriser ces textes juridiques, ces centaines de pages de cours. Des études de droit ne correspondaient vraiment pas à mon type d'intelligence. Je rappelle d'ailleurs qu'on m'avait déjà prévenu en 1951, lors de la consultation en orientation scolaire que j'avais faite au début de ma cinquième latine². Je me souviendrai toujours qu'ils m'avaient dit que j'étais apte à des études universitaires, dans le domaine des maths, des sciences, mais que les études demandant beaucoup de mémoire (comme le droit) m'étaient déconseillées.

Je rappelle aussi que si je me suis lancé dans ces études, c'est parce que j'envisageais de faire l'administration coloniale comme Jean Warnant³, et il faut reconnaître que les années passant et 1960 se rapprochant, ces espoirs s'estompaient puisque l'indépendance du Congo fut décidée pour le 30 juin 1960. Ma motivation s'est donc effacée. J'ai alors pensé passer l'examen public des officiers de police judiciaire, qui ne s'est hélas jamais ouvert lorsque j'étudiais.

Ensuite, troisième explication, le scoutisme m'a beaucoup accaparé durant ces années passées en Outremeuse. Et comme j'adorais le scoutisme et que je n'aimais pas trop étudier, je me suis plus donné à mes activités scouts qu'à mes études. Je ne le regrette absolument pas, même si je n'ai pas obtenu mon diplôme terminal en droit, malgré le fait que j'aie complété les cinq années de doctorat. J'ai cependant réussi, à côté ou en parallèle, la licence en crimino qui vaut quand même quatre années d'études universitaires. J'ai pas tout raté, là!

¹ Voir le chapitre intitulé *Postface sur l'agressivité des foules*.

² Voir chapitre 13

³ Lui n'avait pas fait le droit, mais l'université coloniale, mais il me déconseilla de l'imiter.

Quand on est universitaire, la « bloque » n'est pas un vain mot. Les cours finissent à peu près début juin et l'on dispose d'un bon mois pour se rentrer toute la matière dans le ciboulot, puisque les examens ont lieu quelque part au début juillet (toutes les matières en un seul jour). Alors on s'installe dans sa chambre bureau, pour n'en plus sortir que pour les repas et une petite balade quotidienne de décompression. On se fait des plans de travail, on déteste la musique et le soleil qui entrent par la fenêtre. Et la radio nationale ne manque pas d'inciter les gens qui les écoutent à diminuer le volume en pensant aux étudiants. C'est dur, c'est épuisant! Il m'est arrivé aussi en 1961 et 62 d'aller au calme chez tante Zette à Bruxelles, pour étudier et éviter les fréquentations trop assidues avec ma fiancée. C'était l'époque, il m'en souvient, où Jean XXIII est décédé et fut remplacé par le cardinal Montini (Paul VI). Brigitte, la fille de Jacques et Marie Lejeune qui était encore bien petite à cette époque, faisait rire tante Zette en demandant tout le temps : « Et le pape, il n'est pas encore mort? ». C'était durant l'agonie du bon pape Jean XXIII, sans doute parce que tout le monde en parlait. Tante Zette me racontait cela en fumant une autre cigarette et en entamant une autre réussite à deux jeux. Ce qu'elle en a usé des cartes et jauni ses doigts avec ces deux passe-temps favoris!

J'ai beaucoup étudié durant les vacances de ces années 58 à 63... En effet. :

Juillet 57, je réussis en première session ma première candidature. OK, vivent les vacances!

Juillet 58, examens de deuxième candidature : j'échoue en première session, donc j'étudie pendant les vacances – c'est embêtant car ma bloque va réduire mon temps de visite de l'expo 58! Je réussis en seconde session en septembre (en plus du camp en Allemagne et en plus de l'Expo... où j'irai quand même une semaine).

Juillet 59, échec en première session du premier doctorat en droit, donc j'étudie pendant les vacances. Nouvel échec en septembre, je redouble mon premier doc. Comme je redouble, j'en profite pour m'inscrire aussi à la première licence de criminologie. Je ferai les deux et on verra bien.

Juillet 60, je réussis (évidemment) ma troisième session au premier doc, puis j'étudie ma première licence que je passe et réussis en septembre. Donc, je n'ai plus eu de vacances depuis 57. En septembre 60, je m'inscris donc au deuxième doctorat en droit et à la seconde licence de crimino.

En juillet 61, nouvel échec en première session pour mon deuxième doc. Je ne peux donc présenter ma licence en septembre, car je présente une seconde fois mes examens de deuxième doc. Mais... nouvel échec.

En juillet 62, je réussis en troisième session mon deuxième doctorat en droit et je présente ma deuxième licence en crimino en septembre. Je réussis avec distinction! Bravo, André... mais toujours pas de vacances...

En juillet 63, première session : échec du troisième doctorat (dernière année). Puis mariage, puis études, puis nouvel échec en deuxième session. Il n'y aura jamais de troisième session, car mariés, nous sommes partis au Congo où une nouvelle vie nous attendait. Et on oublie ces foutues études de droit, qui ne m'auront somme toute pas servi à grand-chose, sauf bien sûr à aiguïser mon esprit, à apprendre des tas de choses utiles et inutiles... et à me fatiguer bien fort, mais quand même

aussi à me doter d'un certain bagage et de plusieurs années universitaires réussies (six au total, mais manquera toujours la septième, la plus importante, que j'ai échouée à cause d'un seul cours, le DIP (droit international privé)... une merde. Pour ceux qui l'ignoreraient, c'est cette partie du droit qui est supposée régler (ou plutôt qui tente de résoudre) tous les problèmes de droit privé concernant les biens et les personnes (naissance, mariage, décès, héritage, adoption, location, prêt, vente...) entre ressortissants de pays différents. Le bel exemple, c'est la naissance d'un enfant dont les parents de nationalités différentes sont partis dans un avion appartenant à une compagnie d'un troisième pays, sur le trajet entre un quatrième et un cinquième pays, avec un commandant de bord et un médecin accoucheur appartenant encore à des pays différents... C'est d'autant plus merdique que la plupart du temps il n'existe aucun traité de réciprocité entre les pays concernés... Alors, vous avez bien lu : échec dans un seul cours et mon année est ratée, et tout l'ensemble des cinq années de doctorat s'écroule comme un jeu de cartes!

Un dernier petit mot important avant de refermer définitivement ce chapitre qui ne m'a guère apporté de trop bons souvenirs. À l'univ' et à Liège en particulier, l'examen du cours d'une année se passait oralement. Les six ou sept profs sont installés dans divers locaux et les étudiants font la queue pour passer l'examen un par un. Le prof vous demande de vous asseoir et vous interroge sur toute sa matière vue pendant un an. C'est beaucoup. Et entre-temps, il y a eu un ou deux écrits pour les cours principaux, mais cela concerne des exercices pratiques vus avec des assistants, et cela n'interfère aucunement sur l'examen final. De plus, nous passions tous les examens de toutes les matières d'une année en un seul jour! En première candi, nous avions neuf cours : j'en ai passé cinq le matin et quatre l'après-midi, on courait d'un prof à l'autre et on attendait son tour! À la fin de la journée, les profs se réunissaient et délibéraient pour savoir si vous étiez reçu avec satisfaction (moyenne de 12 sur 20), distinction (14 de moyenne) ou même grande ou très grande distinction (16 ou 18 de moyenne). Mais vous pouviez aussi bien être « ajourné », c'est-à-dire reporté à la session suivante en septembre ou en juillet de l'année d'après, là on redoublait. Et si vous aviez le malheur d'échouer dans un seul cours, vous deviez recommencer TOUS vos examens! Même ceux où vous aviez réussi, oui, oui!

En première année de médecine, il n'y avait que trois cours en tout et pour tout, mais trois cours énormes : anatomie (ou biologie?), chimie et zoologie. Eh bien, j'ai connu un gars, un ancien de Herve, Jean Dehasse, qui en première sess' (on disait sess' pour session), a réussi anatomie et chimie et échoué en zoologie. En deuxième sess', il réussit anatomie et zoologie et échoua; en chimie et à la troisième session, il échoua en anatomie, mais réussit en chimie et zoologie. Incroyable, diriez-vous, mais authentique! Il a compris, est passé en sciences politiques, beaucoup plus pour lui.

Mes cours

Quelques lignes encore pour vous parler de certains de mes cours, si vous permettez. Je vous répète que si vous trouvez un passage redondant, ennuyeux ou carrément sépulcral, il vous est loisible de sautiller jusqu'au paragraphe suivant. *Natuurlijk!* comme disent nos amis flamands. Et je n'en serai point offusqué, *pas pantoute*, comme disent les Québécois.

La 1^{re} candi est la première candidature en philosophie et lettres préparatoire au droit. Nick Carpentier, copain de Bukavu, m’a attendu (il recommence son année) et je viens avec deux collègues de ma rhéto : Alex Jacquemin, qui fera toujours des grandes distinctions et sera assistant d’un prof de droit commercial, et André Chabot qui lui fera toujours des distinctions et deviendra avocat, comme il se doit.

L’auditoire¹, en première candi était un vaste amphithéâtre en gradins de bois. Il rassemblait souvent 300 à 400 étudiants appartenant aux lettres et aux sciences politiques et sociales, en plus de la 1^{re} candi en philo-lettres préparatoire au droit. Cela fait du monde. Les deux premières années (candidatures) ne nous enseignent pas directement des cours de droit positif (le droit en vigueur), mais toutes sortes de cours d’histoire, de philo, psycho, littérature, bref des cours de culture générale et deux cours préparatoires au droit.

Mes profs et mes cours en 1^{re} candi

- Histoire des civilisations par M. Severyns (?), un vrai poète dans son cours, qui nous parlait des courants de civilisation, des poteries en céramique avec dessins en forme de peigne, etc.
- Histoire de Liège, *Érard de La Mark*, un gros bouquin de 450 pages pour une trentaine d’années de l’histoire de la principauté de Liège. Monsieur Harsin était un catholique très pratiquant.
- Critique historique, par monsieur Léon Halquin. Un cours atroce où il fallait retenir l’équivalent de mille noms tirés du dictionnaire des noms propres. À l’examen, la rumeur disait que des deux élèves qu’il interrogeait en même temps (c’était sa façon de faire) dans un petit réduit, assis sur le même banc, celui qui était du côté de la fenêtre était beaucoup moins interrogé. Lorsqu’il vint dans le corridor pour m’inviter avec une fille à passer l’examen, je laissai faire la courtoisie et rentrai le premier pour m’asseoir côté fenêtre. J’ai eu une ou deux questions. La fille en a eu une vingtaine; elle a échoué, j’ai réussi!
- Monsieur Halquin et monsieur Harsin se détestaient cordialement, et dans le gros bouquin du premier on voyait toujours des remarques du genre « Contra Léon-E Halquin... », ce qui signifie « Contrairement à ce que prétend monsieur Halquin dans tel ou tel ouvrage... ».
- Psychologie, par monsieur Jean Paulus. Certainement le cours le plus intéressant. Très complet, très documenté. Un *must*. Et le prof excellait. Parfois il éclatait lors d’un examen oral, se fâchait sur le malheureux étudiant qui avait eu le malheur de lâcher une bêtise. Il le renvoyait puis une heure après venait le rechercher pour recommencer l’examen. Un type bien. Cette année-là le premier roman de Françoise Sagan venait de sortir et il nous en faisait grande louange, prétendant qu’il s’agissait là d’un admirable roman psychologique. Avec monsieur Jean Paulus, nous avons étudié en détail la structure du cerveau et de la moelle épinière (toute la physiologie), et les réactions humaines aux stimuli les plus divers (l’aspect comportemental et social de la psycho). Très fouillé, très enrichissant, mais très complexe.

¹ En Belgique et en Suisse, l’auditoire est aussi une grande salle de cours ou de conférences, (amphithéâtre, auditorium).

- Philosophie, par monsieur Philippe Devaux (dont j’ai retrouvé le nom vraiment par hasard, dans le très beau roman *Le bon coupable* d’Armel Job que m’a offert Yves pour mes 75 ans!), un athée qui parlait de « monsieur Jésus » et a écrit une grosse brique, *De Thalès à Bergson*, 400 pages dans lesquelles il puisait son propre cours. À la fin de l’année, il nous donnait un cours de logique mathématique et se trompait parfois dans ce qu’il nous disait, car il effaçait le tableau puis recommençait avec d’autres données. Cette partie du cours n’avait rien de philosophique (avec ses supputations, ses réflexions, ses suppositions), mais était quelque chose de rigoureux, de scientifique, faisant appel aux syllogismes. Vous savez : « Si P implique Q et que Q implique déjà R, alors P implique R ». Ça, c’est facile, c’est évident, mais plus on avance, plus cela se complique, car les figures vraies ou fausses ne manquent pas dans cette logique. On peut arriver à des inepties, mais il faut prouver qu’elles sont fausses, selon que les deux prémisses sont générales ou particulières, positives ou négatives. Ainsi je pourrais dire que je ne suis pas ici. Suis-je actuellement au Portugal? Réponse : non. Si je ne suis pas au Portugal, c’est que je suis ailleurs. Et si je suis ailleurs, c’est que je ne suis pas ici! CQFD. Mais là, l’erreur est dans la compréhension du mot ailleurs qui n’est pas pris dans le même sens. Or il s’agissait du terme moyen qui devait être du même sens...

À l’examen oral, monsieur Philippe Devaux dessinait tout le temps des petits ronds. Il en faisait facilement une centaine en dix minutes. Il a même interrompu l’examen pour me demander si j’avais du feu et s’allumer une cigarette! À cette époque, beaucoup de profs fumaient lors des examens.

- Littérature française, par monsieur Fernand Desonnay. Il nous obligeait en plus du cours à faire un travail de critique sur un roman contemporain. J’avais choisi Montherlant, *Les bestiaires*. Je me souviens que Jacquemin avait choisi *Chiens perdus sans collier* de Cesbron.
- Littératures mondiales, par monsieur Robert Vivier (lui-même poète), un homme souriant et très flegmatique.
- Littérature latine, par monsieur Hubeau, un vieux prof qui ne pouvait plus fumer, et qui à la place grignotait tout le temps des bâtons de réglisse.
- Il reste un neuvième cours, mais je ne sais plus lequel. Et ne serait-ce pas Histoire du Moyen Âge, par un prof assez sévère et rigoureux dont j’ai retrouvé le nom, Fernand Vercauteren?

Mes profs et mes cours en deuxième candi

- Histoire diplomatique de 1850 à 1914. Prof très sévère. Chacun de ses cours était une véritable conférence. Il parlait sans se répéter et sans aucune hésitation. Quel don d’éloquence! Mais il était vicieux, car ses chapitres présentaient un pays de telle à telle année, avec les relations internationales... et la première question qu’il me posa à l’examen – où j’eus mon premier échec – fut « Parlez-moi de la politique de Delcassé à travers tout mon cours »! Autrement dit, il donnait des exposés compartimentés par pays et vus verticalement dans le temps, et ses questions lors de l’examen de fin d’année nous faisaient voyager horizontalement d’un pays à l’autre. Là j’ai été désarçonné, et j’ai demandé une minute de réflexion pour me rappeler de tous les chapitres où il avait parlé de Delcassé. Mais cela n’a guère été satisfaisant, semble-t-il. Quand je suis sorti de là

et que j’ai expliqué ma surprise, tout le monde avait l’air de savoir, sauf votre serviteur, qu’il fallait étudier ce cours dans tous les sens. Pour lui aussi, il fallait présenter un travail écrit. J’avais reçu comme sujet je ne sais plus quel pacte ou quelle entente en diplomatie au début XX^e siècle. Ce serait peut-être bien le traité de Locarno en 1925.

- Philosophie, par monsieur Marcel Decoste qui avait une petite barbiche et sa rubrique dans *La Libre Belgique* (tout le contraire du prof myope de 1^{re} candi, qui lui parlait de monsieur Jésus).
- Droit naturel, par monsieur Clemens (qui sera le conseiller de MoïseTshombe lors de la sécession du Katanga. Le droit naturel est ce droit inné chez les êtres humains vivant en société. Il n’est pas le droit positif avec les lois votées par un parlement, mais une sorte de droit idéal non écrit que l’on aurait en nous. C’est un peu le modèle du droit positif qui est, lui, le droit propre à chaque pays. Il y a des grands sujets qui ne font jamais un accord unanime, comme la peine de mort, l’euthanasie, le colonialisme, l’eugénisme. Et les sciences, en biologie notamment, amènent des gros problèmes à propos des clones, de la génétique... Nous devons chacun choisir un sujet et en faire un travail écrit d’une trentaine de pages. Nick Carpentier avait choisi le système des colonies, évidemment. Moi, j’ai pris la peine de mort. Je me souviens avoir lu beaucoup à ce propos, notamment Camus et Arthur Koestler qui sont tous les deux nettement opposés à la peine de mort. J’avais fait un relevé des principaux arguments favorables et des principaux arguments défavorables, et j’avais en conclusion choisi le camp des anti. Je me rappelle que monsieur Constant, que j’aurai comme prof de droit pénal, pénologie, criminologie, etc. y était nettement favorable.
- Lois et institutes du droit romain, notre cours le plus important en seconde candi, donné par un professeur assez jeune et assez petit. Cours très bien donné, mais il fallait beaucoup écrire.
- Il me semble qu’il y avait deux autres cours, mais lesquels? En effet, plus j’y réfléchis après tant d’années, plus je suis convaincu que nous avons bien six cours. Mais les institutes du droit romain, à lui seul, valait en durée tous les autres réunis. Pour nous qui allions entreprendre le droit, c’était un peu la base des grands principes juridiques. Une sorte de cours d’histoire et de l’évolution du droit coutumier et du droit écrit. Le même professeur nous donnait un second cours d’introduction au droit.

En deuxième candi, nous avons tous nos cours dans un auditoire toujours en bois, assez grand et allongé, qui longeait un corridor. Ceci est important, car il y avait l’entrée principale pour les élèves au fond de la salle et une entrée près de la chaire du prof, par où en général nous n’entrions pas. Or, lorsque le prof d’histoire diplomatique, assez sévère, donnait son cours le vendredi matin, il suivait dans l’horaire un trou que nous mettions à profit, Jacquemin, Chabot et moi, pour aller voir les affiches des nouveaux films de la semaine en ville. Et le prof arrivait toujours vers 10 h 10 ou 10 h 15, juste avant que se termine le fameux quart d’heure académique après lequel, si le prof n’arrivait pas, tous les élèves s’en allaient. Il arrivait donc souvent vers 10 h 10 et même un peu après. Et ce vendredi-là, Alex, André et moi sommes légèrement en retard; le cours vient de commencer car on ne voit plus personne dans le corridor. On se presse pour aller vers la porte arrière et rentrer en silence et sans trop se faire

remarquer, mais un copain qui carottait le cours¹ nous croise dans le corridor juste à la hauteur de la première porte, celle qui est à côté de la chaire du prof. Il nous voit, nous dit « Dépêchez-vous, le cours est commencé » et il ouvre toute grande cette porte-là devant laquelle nous sommes. Alors on entre, dans le silence total et sous le regard glacé du prof. Nous rejoignons nos bancs, où étaient posés nos livres et cahiers, vers l’avant. Toujours dans le silence. Et à ce moment le prof, furieux, referme son livre en le claquant et dit : « Le cours est donné! ». Puis, il reprend sa mallette et s’en va. Nous, on n’y comprenait rien. Mais à ce moment-là, tous les étudiants se mettent à crier de joie! Et on nous explique que peu avant le cours, le prof a dû faire une ou deux remarques à des élèves qui parlaient ou dérangeaient; il était déjà excédé, alors notre arrivée tambour battant par le devant de la salle a été la grosse goutte qui a fait déborder le vase!

Doctorat en droit

À partir du premier doctorat en droit, on rentre en plein dans le droit et nous avons d’ailleurs changé de faculté : nous sommes passés des lettres au droit. Nous aurons de nombreux cours de droit civil, divisés en plusieurs tranches par deux profs sur les trois années de doctorat : monsieur Claude Renard et madame Simone David². Le droit pénal, qu’on appelle aussi le droit criminel, sera donné par Jean Constant, puis il y aura les cours de procédure criminelle, de procédure civile, le cours d’économie politique (par monsieur Lambert qui adorait John Maynard Keynes), le droit administratif (monsieur Butchenbach), le droit social et brevet d’invention et droits d’auteur que j’avais choisi comme cours à option (monsieur Horion), le droit commercial, le droit fiscal (avec monsieur Pierre Harmel³, remplaçant monsieur Gothot.), le droit international public avec Fernand Dehousse⁴, le droit international privé. Et les cours dont je ne me souviens pas, ceux que j’ai heureusement oubliés. Et aussi les cours à option.

En droit constitutionnel, pendant le premier doctorat donc en septembre 1958, le prof étant parti⁵, nous avons hérité de monsieur François Perin, un petit maigre qui avait le crâne particulièrement dégarni. Il se fera connaître un peu plus tard en créant le Rassemblement Wallon, parti politique de gauche voulant rassembler les forces de Wallonie face à la Flandre de plus en plus revendicatrice. Nous aimions bien ce professeur souriant, mais il y avait un hic. Il fut nommé (chargé de cours) directement par le ministre de l’Éducation, Auguste Buisseret, ancien ministre des Colonies et socialiste liégeois, qui sera bourgmestre de Liège. Cette nomination déplut souverainement au conseil d’administration de l’univ⁶ qui avait présenté un autre candidat. Résultat, ce cher monsieur Perin fut chahuté. Mais pas par nous ses étudiants, non. Par ceux du troisième doc, qui un jour sont entrés sans crier gare dans l’auditoire, ont déferlé avec tout un tribunal déguisé et des chalands, des marchands de poules

¹ C’est-à-dire qu’il s’absentait du cours et s’en allait.

² Celle-ci épousera mon prof de droit pénal, Jean Constant, alors qu’ils seront tous les deux quinquagénaires.

³ Pierre Harmel était ministre des Affaires étrangères de Belgique en 1960. Lors de la crise congolaise, il a parlé à l’ONU.

⁴ Haut en couleurs, il a vécu les conférences marquant le début de l’ONU, la crise de la Sarre, etc.

⁵ Je me demande s’il ne s’agissait pas de monsieur Clemens, devenu trop occupé avec Tshombe et le Katanga sécessionniste.

et autres lapins qui couraillaient dans l’auditoire. Ils lui ont fait tout un simulacre de procès (du vrai théâtre, très bien préparé). On a beaucoup rigolé et Perin riait plus que les autres, surtout lorsque ses juges critiquaient sa calvitie comme un dévoilement honteux de son anatomie devant des jeunes demoiselles! Il entrait dans le jeu. Il était excellent dans son rôle d’« accusé levez-vous! ». Perin rigolait plus fort que ses accusateurs! À cette époque, on savait ce que chahuter voulait dire. C’était du préparé, du cousu main, du papier à musique... et ce n’est pas tout. Un peu plus tard, ces mêmes étudiants de troisième doc ont manigancé une autre moquerie, mais en ville cette fois. Périn avait l’habitude de se déplacer à pied et en tramway en ville, car le stationnement était parfois ardu. Alors à la sortie de l’univ’, il fut suivi par cinq, dix, vingt étudiants à la queue leu leu, qui le suivaient tous et faisaient exactement comme lui. En plus, quand il marchait sur le trottoir, ils le suivaient, mais un pied sur le trottoir et l’autre pied dans la rue. Amusant à voir! Puis ils se sont engouffrés dans le même autobus que lui... ça, c’est du chahut, Monsieur!

En criminologie

Nous n’étions chaque année que trois, quatre ou cinq étudiants et nous avions nos cours un peu partout, en ville, dans les bureaux des profs, dans le building de la rue Charles-Magnette, tout près de l’univ’, dans les hôpitaux – des Anglais pour les cours de psychiatrie, et derrière chez Nicole à l’hôpital de Bavière pour la médecine légale et la criminalistique). Ces cours étaient toujours donnés soit le matin avant huit heures, soit en fin de journée, soit même le samedi matin, à la convenance du prof et des trois, quatre ou cinq élèves. Ainsi j’ai dû pendant un an, tous les mardis ou jeudis matin, traverser la ville de Liège à pied durant une bonne vingtaine de minutes, pour aller suivre les deux cours de psychiatrie à l’hôpital des Anglais. Là, le professeur, un psychiatre dont j’ai oublié le nom, nous donnait la théorie où en une heure, il passait un type de névrose, de psychose ou d’une autre maladie mentale comme la schizophrénie, la psychose maniaco-dépressive ou encore la paranoïa. Puis, il faisait venir pendant cinq ou dix minutes une malade type (il n’y avait que des femmes aux Anglais). Certaines étaient assez spéciales, telle cette aliénée qui prétendait avoir reçu la visite du Saint-Esprit et porter à peu près mille petits œufs destinés à naître. Et cette autre qui n’avait aucun sens moral, si bien que rien ne pouvait l’empêcher de voler, de faire mal, de se déshabiller si on le lui demandait... À l’examen, nous recevions chacun une malade qu’il fallait interroger, et il fallait découvrir de quelle maladie mentale elle souffrait. Pas évident. Je me souviens que lors de l’examen, l’étudiante qui avait essayé à la blague de m’enfermer dans le cachot à Louvain (voir plus bas) avait reçu un drôle de numéro. Cette femme, qu’elle devait interroger pour analyser son cas, s’est mise debout sur sa chaise et chantait à tue-tête...

Par deux fois, en arrivant ainsi au petit matin à la clinique des Anglais pour y avoir mon cours de psychiatrie, alors que j’avais quasi couru pendant 20 minutes pour traverser Liège en hiver, je me suis retrouvé dans un certain état de malaise à cause de la chaleur de l’établissement, et surtout à cause du spectacle auquel le professeur nous demandait d’assister. La première fois, il s’agissait d’une thérapie par électrochocs. En certains cas, on provoque le coma par cette méthode assez barbare. Ce coma dure quelques minutes, et à cette époque on considérait que cette plongée dans l’inconscient pouvait

calmer un patient. Mais il fallait voir la brave dame qui connaissait la méthode et faisait des signes de croix apeurés.

La deuxième fois, ce fut lors d’une sortie du coma par insuline. Ici on avait mis une patiente dans un coma thérapeutique (?) en lui injectant de l’insuline, et on la faisait revenir en lui donnant un liquide sucré. Mais comme la dame était inconsciente et qu’elle ne pouvait pas boire, un infirmier lui entrait un long tuyau de caoutchouc par le nez jusque dans l’estomac et y versait le liquide sucré, jusqu’au réveil assez rapide de la patiente. Pas évident non plus. J’avoue ne pas savoir si en ce XXI^e siècle la médecine psychiatrique utilise encore ces méthodes qui me paraissaient déjà barbares.

Le soir j’allais à l’institut de médecine légale, dans l’hôpital de Bavière, pour suivre les cours de médecine légale et de criminalistique avec le professeur Moreau (je pense), frère d’un prof de droit qui avait un petit cours à option (droit social?). Ce prof était une sommité en médecine légale, souvent appelé comme expert dans de nombreuses affaires aux assises. Il ne manquait jamais de s’en vanter : « Un tel a dit ceci, un autre professeur a prétendu cela, mais je suis arrivé et j’ai tout de suite compris qu’ils se trompaient royalement et que... ». Remarquons quand même qu’il a découvert les groupes sanguins, les fameux groupes A, B, AB et O, positifs et négatifs et d’autres sous-groupes. Mais comme nous étions pendant la guerre lors de cette découverte et qu’il a trouvé en même temps que l’Américain, c’est évidemment l’Amerloque qui y a laissé son nom¹. Lors de l’examen de médecine légale en deuxième licence, il m’a interrompu pour me dire : « Vous permettez que j’appelle ma secrétaire pour vous écouter, car vous répondez tellement bien que je voudrais qu’elle entende. » Et la pauvre secrétaire a dû écouter tout ce que je répondais à monsieur Moreau – ou Thibaut? La seule question à laquelle je n’ai pas pu répondre était le point d’ossification de Béclard. C’est le moment durant la grossesse où le dessous du fémur est enfin durci. Cela arrive vers le huitième mois et permet de savoir si le fœtus est viable ou non. Si on attende à la vie du fœtus avant cette ossification ce sera un avortement, après ce sera un infanticide. Je ne l’avais pas vu dans mon cours, mais depuis cet examen je le sais!

J’ai eu la distinction pour mon diplôme final en crimino. Ce n’est quand même pas trop mal. Mais comme je suis venu au Québec où c’est le *Common law* qui est la base du droit criminel, et non le droit pénal d’origine romaine (et italienne) codifié sous Napoléon, mon diplôme ne m’a servi à rien, sauf à augmenter ma scolarité pour le calcul de mon futur salaire.

Avec les cours de criminologie, il y a le cours de pénologie qui étudie les peines et en particulier la prison. Alors, nous avions une ou deux fois par an un voyage d’études où nous allions (dans la voiture du prof ou de l’assistant, vu le très petit nombre d’élèves) visiter quelques maisons pénitenciaires des plus modernes aux plus anciennes, des plus laxistes aux plus sévères. Et parmi celles-ci, la prison de Louvain est restée célèbre en Belgique. C’est une véritable Bastille avec deux murs d’enceinte, tours d’observations, couloirs verrouillés et cachots... Nous avons visité un de ces cachots avec une minuscule lucarne près du plafond à trois mètres de haut. Humide, petit, très sombre, vraiment atroce. Et la porte! Une lourde porte de chêne épaisse de 30 centimètres. J’ai voulu connaître l’impression que pouvait ressentir un détenu dans la solitude de cet antre de l’enfer et voulus sortir le dernier. Mais la

¹ Non, le nom de cet inventeur n’est pas Rbésus! Ça, c’est le nom de l’espèce de macaque qui a servi aux expériences.

fille qui me précédait a voulu, elle, me jouer une vilaine blague et refermer la porte. Comme j’avais peur que cette lourde porte se referme avec le penne et qu’on ne puisse pas la rouvrir de sitôt, j’ai glissé ma main entre cette énorme porte et le cadre du chambranle. J’ai senti que ma bague retenait le gros vantail. Et cette bague s’est écrasée contre mon doigt. Il s’agissait de la fameuse chevalière qui avait été dérobée à mon père lorsqu’il avait été tué, et que ma grand-mère était parvenue à récupérer¹. Décidément, cette bague en a connu des histoires! Aujourd’hui, usée, je ne la porte plus depuis des années. C’est aussi à l’occasion de ce voyage, vers 59, que je vis le père Bilulu (l’ancien surveillant des Grands à Bukavu), le père Claes qui connaissait si bien l’histoire de Sartre et Simone de Beauvoir, redevenu étudiant parmi les nombreux étudiants de Louvain².

Comme travail de fin d’études pour la licence en crimino (on appelle cela un mémoire, obligatoire en licence, mais non en doctorat de droit), j’avais choisi *Les facteurs criminogènes dans les journaux d’enfants*. Ce travail de très longue durée se faisait sous la surveillance de l’assistant du professeur Constant. C’était un nouvel assistant, petit, moustachu, dynamique et fumeur de pipe invétéré, dont j’ai oublié le nom. J’ai dû acheter je ne sais combien de magazines de bandes dessinées (*Tintin*, *Spirou*, *Mickey* et autres *Tarzan*, *Zorro*, *Line*, etc.) pendant plusieurs semaines, décortiquer le tout et répertorier près de 10 000 images en dix catégories potentiellement criminogènes (présentation d’armes, présentation d’un crime, image érotique, violence verbale, vol avec ou sans effraction, meurtre, etc.). Une seconde partie de mon travail a été constituée par une vaste enquête auprès de jeunes (garçons et filles, une centaine chaque fois), qui avaient à répondre à un questionnaire pendant une demi-heure, à peu près. J’ai, pour ce faire, mis les pieds dans plusieurs classes de plusieurs écoles, où les profs qui bénéficiaient ainsi d’un petit congé d’une période étaient en général fort heureux de me voir arriver. Au fond, cela me préparait indirectement à mon futur métier. Mais j’étais loin d’imaginer cela. Et puis il avait fallu compiler toutes les réponses, les associer aux résultats de la recherche sur images. Enfin, une troisième partie essayait de tirer quelques conclusions, après consultation de toute la littérature sur ce propos. J’ai donc dû passer des heures à lire et noter sur fiches dans deux ou trois bibliothèques, dont celle de crimino. Le tout fut tapé à la machine en avril 1962, par une certaine Nicole – ma secrétaire particulière et amoureuse! –, illustré avec des images couleurs extraites des BD, et présenté dans un gros mémoire de plus de cent pages à monsieur Constant, qui en fut très satisfait et me demanda si on pouvait mettre le fascicule à la bibliothèque de criminologie. J’ai dit oui! Qui eût dit non?

Chef scout, routier et forum des jeunes

Jalons d’une vocation

Voici les diverses étapes de ma carrière scout :

¹ Voir chapitre 1

² Voir chapitre 15

Au Congo, Cost (Bukavu) FECC	
12 octobre 50	Entrée aux scouts (troupe 1 ^{re} Jeanne d’Arc, collège Costermansville)
Novembre 1950	<i>Tenderfoot</i>
1 ^{er} novembre 52	Promesse et totémisation
13 décembre 52	2 ^e classe
24 mars 53	Second de pat.
28 février 54	CP
22 mai 54	1 ^{re} classe
24 avril 55	Aspirant routier
30 mai 55	Coureur des bois
En Belgique (district scout de Liège, FSC) 5 ^e unité Notre-Dame d’Outremeuse	
Août 56	Aspirant et AT au camp de Farnières
13 septembre 56	CT (5 ^e Outremeuse)
5 janvier 57	Investi Compagnon routier
31 mars 57	Scout du roi
30 juin au 10 juillet 57	Camp Résimont, comme CT
27 au 29 juillet 57	Camp de clan sur la Semois
2 au 12 septembre 57	Camp-école Saint-Fontaine
2 au 12 août 58	Camp de Montjoie en Allemagne, comme CT
20 au 30 juillet 59	Camp d’Anlier comme CT
17 septembre 59	Reçu <i>wood-badge</i>
30 avril 60	Départ routier (cérémonie et <i>bike</i> de 24 heures)
1 ^{er} au 13 août 60	Camp des Plans, comme CT (Suisse)
11 septembre 60	Chef de clan
Juillet 61	Camp de clan Nisramont-Laroche (radeau), je suis CC
10 au 14 juillet 62	Camp à Echternach, Vianden, Diekirch (Luxembourg), comme CC
<i>N.B. : J’ai retrouvé la plupart de ces dates dans mon carnet de route, que j’ai rouvert avec joie. J’y redécouvre des mots écrits par d’autres, des photos, des réflexions, des prières...</i>	
Au Congo	
1964-1965	Participation à deux ou trois activités (camp et grands rassemblements scouts à Kisantu)
Au Canada	
Entre 1969 et 1978 à La Pocatière	Chef de clan (et camp au mont Washington) Commissaire à la route et organisation de deux ou trois camporées (rallyes, grands rassemblements, feux de camp et sessions d’information)
2 au 12 août 76	Camp scout à Saint-Bruno avec Clément Dufour (dix jours)

Chef scout

C'est l'abbé Yvon Mors, aumônier des louveteaux à Saint-Nicolas, ma nouvelle paroisse, qui est venu me chercher pour être chef scout à Outremeuse dès 1955 ou début 56. Il était vicaire de Saint-Nicolas et il me proposa d'entrer à la 5^e. La troupe scout venait justement de perdre son chef, Léon Sacré. Comme j'étais en rhéto et changeais de collège, je lui proposai d'attendre que je finisse ma rhétorique pour voir avant de m'engager. Il comprenait et accepta, mais me demanda de venir au camp dès les grandes vacances pour me familiariser avec ma future troupe scout. J'acceptai et allai donc au camp de Farnières, avec Paul Sacré comme chef de troupe et Jean-Marie Hauglustaine (mon futur beau-frère) comme assistant.

La Fédération des scouts catholiques de Belgique (FSC) est uniquement francophone et divisée en plusieurs districts dont celui de Liège. Chaque district est divisé en quelques groupes qui sont des regroupements régionaux d'unités¹. Une unité scout est l'ensemble des louveteaux, éclaireurs (ou scouts) et routiers, ainsi que leurs chefs et assistants d'une paroisse (ou d'un collège). Ainsi la 13^e St-Remacle, la 19^e Visé, la 5^e Outremeuse appartiennent au groupe d'Outremeuse dans le district de Liège. Les guides et lutins formaient un mouvement parallèle pour les filles.

Pour Liège, le local de réunion et les bureaux du district se situaient rue des Clarisses, juste derrière l'athénée et à côté du magasin Le feu de camp où l'on trouvait tous les accessoires pour équiper les scouts, louveteaux et routiers, et probablement les guides et lutins : insignes, manuels techniques, accessoires (croix, couteaux, images, sacs de couchage, casseroles et tentes), les uniformes et du matériel de camping. Monsieur Ramquet, le papa d'un de mes scouts – Alain – a travaillé là des années. Je ne passais pas souvent par là, mais j'ai fréquenté plusieurs fois une librairie où l'on trouvait des milliers de bouquins d'occasion pour quelques francs, rue des Carmes. Un peu plus haut se trouvait la rue Sœur-de-Hasque où les étudiants universitaires, les *students*, avaient leurs cafés-restaurants : l'Union pour les étudiants catholiques et la Mason, plus pour les socialistes. Cette dichotomie catho-socialo était le reflet de la société politique de l'époque. Aujourd'hui cela ne pourrait plus se produire, je pense. Mais déjà en 55-60 quand j'étais étudiant, rien ne m'empêchait de fréquenter les deux établissements. J'y ai en fait très rarement mis les pieds, car j'habitais à dix minutes et préférerais me retrouver à la maison où je pouvais aussi plus facilement m'occuper de mes activités scout. Il y eut aussi dans les environs un excellent restaurant italien, à la grappa, qui ne présentait qu'un seul menu : les spaghettis à la bolognaise. Il y avait trois assiettes : la petite, la moyenne et la grosse. Toutes pour le même prix (je crois que c'était 45 francs, avec un verre de rouge), mais il fallait un appétit de cheval pour terminer la grosse. C'était excellent, j'y ai été quelques fois avec Nick qui se cherchait souvent des restos pas trop chers. J'arrivais péniblement au bout d'une moyenne, mais Nick finissait allègrement sa grosse assiette. Ce restaurant a déménagé rue Saint-Paul, toujours là à côté, mais il a un menu varié et les prix ont pas mal grimpé. C'est nettement plus bourgeois. Revenons chez les scouts.

Me voilà donc dans la 5^e O-M. Et je n'imaginais pas, en juillet 1956, que le scoutisme allait avoir une très forte influence sur moi, comme j'en eus une sur la 5^e où je suis quand même demeuré chef pendant six années.

L'année scout

Une année scout en général consistait en diverses activités :

- Une réunion hebdomadaire, les jeudis soir de 18 h à 20 h. Les scouts avaient aussi souvent une réunion de patrouille un autre jour de semaine.
- Une sortie de troupe par mois, un dimanche, et souvent aussi une sortie de patrouille
- Un week-end par mois avec les CP et SP (chefs et seconds de pat) pour mieux les former techniquement. Certains hivers, lorsque nous dormions ainsi dans des granges, j'ai le souvenir d'un réveil quelque peu frissonnant lorsque, en pyjama ou en courte culotte, nous avions brisé la glace sur l'eau des abreuvoirs à bestiaux pour nous laver dans l'air frais du matin. Nous ne mettions pas de savon dans l'abreuvoir, mais nous y prenions de l'eau dans un récipient en toile qu'on appelait justement une vache à eau, ou plus simplement une vache.
- Un week-end par trimestre avec la troupe (on logeait dans des granges en général)
- On fêtait également les anniversaires des membres de la patrouille des aigles (CP, SP et assistants) en s'invitant chez le fêté et en lui apportant un petit cadeau. Ça crée des liens.
- Participation à l'une ou l'autre sortie avec le district, au moins une ou deux fois par an
- La fête d'unité, ça se prépare : théâtre, sketches, organisation, tombola, musique, nettoyage...
- Messe et feu de camp paroissial
- Le camp annuel : dix jours dans un endroit idéal, avec des activités idéales et la visite des parents le dimanche
- Un journal bimestriel, *Allo, cinquième*, qui a duré deux ou trois ans
- Toutes les réunions préparatoires, réflexions, orientations, préparations de matériel, activités de financement comme le ramassage de papiers ou de métaux, la vente de calendriers, les sorties d'athlétisme, les concours de natation à la piscine de la Sauvenière, des participations à gauche, à droite, etc.
- Et les camps-écoles, sessions d'information, réunions de district, et réunions des chefs de l'unité pour préparer la fête d'unité...

C'était un boulot exaltant, mais c'était du boulot!

J'ai eu plusieurs assistants (stagiaires ou assistants définitifs) pendant les quatre années où j'ai été chef de la troupe : Pierre Geilenkirchen, Jean-Bernard Bouille, Gérard Dewonck, Gérald Biquet, un certain Michel Oosterbosch et d'autres dont j'ai perdu le souvenir et les noms...

¹ Attention, au Québec un groupe scout est synonyme d'une unité locale.

Les lieux

Notre local à Outremeuse se situait sur une petite place, rue des Écoliers, dans le territoire de la seconde paroisse de l'île : St-Pholien. Cela me prenait une dizaine de minutes pour m'y rendre, en uniforme. La plupart de nos réunions (sauf les anniversaires de la pat des Aigles) se faisaient en uniforme bleu : culotte, pull et le grand chapeau.

- Dans un vieux carnet que j'ai conservé, j'avais noté à cette époque :
- pas moins de 43 jeux de troupe, à faire à l'extérieur (une trentaine) et les autres à l'intérieur en cas de pluie. Il ne s'agissait pas des grands jeux, style jeux de plaine ou jeux de piste et courses au trésor, mais de jeux à pratiquer pendant 10, 20 ou 30 minutes sur un terrain pas trop grand, comme les jeux de foulard, du mouchoir, ballon-chasseur, etc.
 - des résumés de sketches de feu de camp
 - des explications détaillées pour des danses à pratiquer autour du feu de camp (les différents mouvements)

Nos réunions commençaient souvent – après le rassemblement, les cris de pat et la prière scout – par un jeu, puis arrivait la partie sérieuse en troupe et en patrouille, technique, etc. Cela durait en général deux heures.

Il m'arrivait une fois par mois de terminer la réunion un peu plus tôt, vers 7 h 45, car nous avions, l'abbé Mors et moi, rendez-vous au collège St-Servais pour un ciné-club auquel nous avons été abonnés deux ou trois ans. Nous y allions avec sa moto. On y a vu de très beaux films (*À l'est d'Eden*, *Les nuits de Cabiria*, *La cuisine des anges...*) avec présentation du film et discussions. TB.

La fameuse technique scout

Quand on parle de *tenderfoot*, 2^e classe, 1^{re} classe et des badges de spécialité, on parle de la fameuse technique scout, qui touchait un peu à tous les domaines et s'est même modernisée depuis BP (électricité, électronique, automobile, judo). Il s'agit essentiellement de domaines qui touchent la nature et certaines habiletés : campisme, cuisine sur feu de bois, technique de feu de camp, chants, mimes, dessins, nœuds et travail du bois, signes de piste, orientation et boussole, signalisation (morse ou sémaphore), histoire du mouvement, connaissance des arbres et des animaux, et formation personnelle : devise, principe et loi scouts, santé, natation. Ainsi en orientation, il fallait apprendre à lire une carte d'état-major (échelle au 1/200 000 ou au 1/40 000, parfois au 1/5000), en connaître la totalité des signes, qu'on appelle signes topographiques, pour les voies de communication, différentes routes, sentiers, les divers terrains (boisés, feuillus, conifères, prairies...), les clochers, chutes, croix et autres monuments, Il fallait aussi savoir manipuler une boussole et s'en servir pour se guider à travers champs et bois, suivre un azimuth (un cap) même la nuit, être capable lors d'un *bike* de faire un relevé d'itinéraire, connaître les principales constellations, pouvoir s'orienter avec le soleil et une montre, la mousse des arbres, etc. Ce n'est pas une mince affaire! Cela ressemble à des parcours commandos. Et voilà pourquoi un scout aguerri à toutes ces techniques était de plain-pied un bon

animateur, et aussi un bon futur soldat et officier. Lorsque j'ai reçu ma carte témoignant que j'étais porteur du *wood-badge*¹, qui est la plus haute distinction technique accordée à un chef scout et qui nécessite la réussite d'un camp-école de dix jours auprès d'un grand chef reconnu et la rédaction de trois mémoires sur divers sujets de formation scout, eh bien j'ai aussi reçu de la part de l'État belge la carte mentionnant que j'étais reçu comme chef animateur auprès des jeunes.

Les sorties, la marche

On les a parcourues les routes de la province, au sud, à l'est, par beau soleil, pluie, neige ou grand vent... On a marché en chantant, fatigués, heureux, au fameux pas scout (40 pas marchés, 40 pas courus), avec le sac au dos parfois bien lourd, parfois sans, lorsque nous allions pour un jour à tel ou tel endroit, avec toute la troupe ou avec la patrouille des aigles (CP et SP). Je nous revois, je nous entends chantant :

*Une fleur au chapeau
À la bouche une chanson
Un cœur joyeux et sincère
Et c'est tout ce qu'il faut
À nous autres beaux garçons [À nous filles et garçons]
Pour aller au bout de la terre

Vous qui nous regardez passer
Sous le soleil ou sous l'orage
Peut-être bien que vous pensez
Que nous avons bien du courage
Pour ainsi nous harasser
À courir le long des routes
Vous ne savez ce que c'est
Vous n'aurez jamais sans doute

Une fleur au chapeau [...]*

Chanson pleine d'entrain. Savez-vous ce qu'était la fleur au chapeau? Non, non, ce n'était ni un chapeau tyrolien ni le chapeau de Charles Trenet, mais notre bon vieux chapeau à quatre bosses' avec la fleur de lys sur l'insigne de la croix scout métallique accroché sur le devant. Et pour se faire remarquer certains d'entre nous, déjà à Bukavu sur la patinoire, chantonnaient :

*Une fleur au chapeau
À la bouche un saucisson
Un estomac qui digère[...]*

¹ Le wood-badge porte deux bâchettes sur le foulard.

Il y avait encore cette très belle ballade :

*Nous marchons dans la nuit profonde
La main dans la main
Une étoile au ciel nous dit le chemin
Marchons la main dans la main [...]*

La loi et la BA

La BA du scout a tendance à se perdre, et pourtant voilà une chose excellente : la bonne action quotidienne. Nous avons un dizainier, un petit chapelet comme une bague qui tourne autour du doigt, avec la croix scoute (de Jérusalem). Le matin, on le mettait dans notre poche gauche et on le transférait dans la poche droite quand nous avions fait notre BA, un moyen facile de se la rappeler. Mais le transfert d'une poche à l'autre était rare, parce qu'on oubliait notre BA ou parce qu'on oubliait le transfert, ou encore et plus simplement parce qu'on avait omis de prendre avec nous notre dizainier.

On disait aussi : « Relève les deux coins », cela signifiait souris (les deux coins de la bouche).

La loi scoute est faite de dix articles qui sont tous très positifs, alors que les dix commandements de Dieu sont tous ou presque négatifs : ne vole pas, ne tue pas, ne commets pas d'adultère... Mon préféré est le huitième article : Le scout chante et rit dans les difficultés. En anglais, BP disait : Le scout siffle dans les difficultés. On nous disait aussi que le onzième article est : Le scout est débrouillard.

Chaque mouvement avait sa devise, je l'ai déjà dit. La devise du louveteau : *De notre mieux*; la devise du scout (éclaireur) : Toujours prêt (en anglais : *be prepared*); et celle du routier : *Servir!*

Il est symptomatique que BP n'avait pas prévu les louveteaux ni les routiers, mais les scouts, l'âge ado, l'âge de la bande de gamins dans la rue... c'est eux qu'il a d'abord voulu capter et faire grandir. Mais je ne vais pas ici vous raconter le siège de Mafeking en 1899, en Afrique du Sud dans la guerre contre les Boers. C'est là qu'il eut l'idée de mobiliser cette jeunesse qui frétilait d'envie de faire quelque chose pour aider la cause britannique. C'est là que l'idée germa en leur demandant de petits services d'estafette. Puis, alors qu'il était à sa retraite de général de l'armée, il développa l'idée et il commença à la réaliser en 1907, au premier camp sur l'île de Brownsea près de Londres, avec vingt éclaireurs. Entre-temps, il avait écrit la bible du scoutisme : *Éclaireurs* – en anglais *Scouting for boys*. Un homme fameux ce Robert Baden-Powell, qui fut capitaine de l'armée de Sa Majesté à 26 ans, major à 32 ans, et en 1900 le défenseur de Mafeking fut nommé le plus jeune général-major de toute l'armée britannique, à 43 ans!

En tout, en quatre ans j'aurai fait mes cinq camps de troupe d'une durée de dix jours chacun. En 56 Farnière, 57 Résimont, 58 Montjoie (Allemagne), 59 Anlier et 60 Les Plans (Suisse). En 1957 j'ai aussi participé à un camp-école de dix jours également (pour le brevet de chef scout) à Saint-Fontaine, et à un petit camp en 59 sur la nature et la chasse pour quelques chefs scouts. Cela dura cinq jours.

Suite au camp-école, j'ai dû rédiger trois cahiers sur des problèmes théoriques chez les scouts, et j'ai ainsi obtenu le fameux *wood-badge*, qu'on appelle les bûchettes, car on reçoit deux petites bûchettes sur un collier de cuir, que l'on pose sur un foulard spécial avec un carré de tissu écossais. Ces signes sont vraiment le degré ultime des honneurs dans le scoutisme. Ils sont historiquement la reproduction des fameuses bûchettes d'un collier que Baden-Powell avait reçu d'un chef zoulou, et qu'il avait pris l'habitude de répartir entre ses meilleurs chefs scouts. Un chef de camp-école a trois bûchettes.

J'ai aussi complété, durant ma première année à Liège, deux beaux badges que j'avais commencés à Bukavu. Le premier est le badge de guide, qui est un prérequis pour le second (et non le moindre), qui est le badge de scout de la couronne (ou scout du roi). Ce dernier nécessite beaucoup de connaissances techniques (il faut notamment avoir les deux badges de coureur des bois et de guide) et se concrétise par un très bel écusson tissé de fil d'or, qu'on porte sur l'épaule gauche et qui représente une couronne. J'avais obtenu le beau badge de coureur des bois en Afrique, avant de quitter le collège. Ce badge avait pour insigne un collier de cuir tressé placé autour du foulard. Mais je n'avais pas le badge de guide, et à Outremeuse j'arrivais dans un nouvel environnement que je devais bien connaître (notamment le nom de toutes les rues d'Outremeuse). J'ai passé auprès de Henri Lecluse (Rossignol), chef de groupe dont je reparlerai car il fut aussi notre chef d'unité quand Claude Foidart s'en alla. Le Roitelet (mon totem) acquit ainsi sa couronne (scout du roi). Je ne sais toujours pas quel est l'équivalent de ce badge dans les pays républicains. Ils ne vont quand même pas célébrer une couronne alors qu'ils n'ont pas de roi ou de reine! Question à creuser. Tiens, je viens encore d'apprendre que la fleur de lys, qui est l'insigne international du scoutisme (et non la croix potencée qui, elle, marque l'appartenance au scoutisme catholique), donc la fleur de lis¹, disais-je, était le signe des soldats Éclaireurs, le bataillon spécial créé par BP en Afrique du Sud. Sur l'image de cet insigne, la fleur de lis se plaçait à la pointe nord d'une boussole.

Sorties, concours, rassemblements de district ou de la fédération

En 1957, au début de ma carrière comme chef de troupe, le groupe Outremeuse a fait un déplacement mémorable en Allemagne. C'était à Aix-La-Chapelle, avec Rossignol, Henri Lecluse, un vieux chef célibataire joyeux et très sympa, responsable de tout le groupe et également chef de groupe Un groupe est un ensemble de plusieurs unités réunies dans une région, division à l'intérieur du grand district scout. Nous étions la 5^e unité, Notre-Dame d'Outremeuse, du groupe Outremeuse, du district de Liège. Pour nos amis du Québec, je signale que ce qu'on y appelle un groupe scout est l'équivalent d'une unité en Belgique. Par exemple, le 2^e groupe La Pocatière, dans le district de Rivière-du-Loup.

Avec l'ensemble des unités scoutées du grand groupe d'Outremeuse, nous logions chez les scouts allemands. De bons souvenirs : le schnaps, la marche à pied cadencée, le chant wallon que nous avons appris à nos amis allemands : *Mareye Clappe-sabots*.

¹ Oui, on peut écrire lis ou lys, cher Ulysse.

*Bonsoir Mareye Clappe-sabots
Trossez ben vosse cot
Quand vos irez yop-la-la]*

Et à la reprise des trois vers, on chante deux fois *Quand vos irez co*, ce qui signifie : Bonsoir, Marie Clappe-sabot, retirez bien votre cotillon quand vous irez hop-la-la, quand vous irez encore. Puis on continue sur le même air :

*Jôseph, vos avez des pioux
Ji les a veyou
Corri sos vosse tièce*

Et à la reprise : Corri sos vosse... coul – cul prononcé cou –, ce qui signifie : Joseph, vous avez des poux, je les ai vus courir sur votre tête (sur votre cul)...

Et il y eut aussi le chant de *l'arègne* (l'araignée), et une chanson à boire qui ne manqua pas d'intéresser nos amis d'outre-Rhin. En fait, il s'agit d'une chanson mimée. On lève son verre devant sa bouche, puis au-dessus, puis en dessous, puis à gauche, à droite, derrière et finalement dedans – et là, on boit!

*Je suis devant le trou, le trou
Le trou, le trou la lère!
Je suis devant... Je suis au-dessus... etc.*

Au début de la deuxième année, en octobre 57, tous les scouts de Belgique se sont réunis à Bruxelles pour un immense rassemblement – 56 000 scouts! – pour fêter le 100^e anniversaire de la naissance de BP. Notre unité avait affrété un autocar. Ce fut une journée magnifiquement remplie. Quelle organisation! Le roi Baudouin (toujours célibataire à cette époque) et lady Baden-Powell¹ étaient présents. Cela se passait le 6 octobre 1957 dans un grand stade à Bruxelles. Voici ce que je lis à ce propos dans un compte-rendu de cette époque :

**GRANDE SORTIE DE TOUTES LES UNITÉS SCOUTES ET GUIDES
(FSC, VVKS, BSB) À BRUXELLES**

Rassemblement grandiose en l'honneur du centième anniversaire de la naissance de Baden-Powell.

Cette manifestation, où se rencontrent fraternellement quelque 50 000 filles et garçons, venus de toutes les provinces et appartenant à des conceptions religieuses et philosophiques diverses, a sans nul doute apporté le témoignage de l'influence et de la cohérence du mouvement scout.

« À une époque où l'on ne songe généralement plus qu'à ses droits, vous devez être de ceux qui ne songent qu'à leurs devoirs ».

Baudouin, roi des Belges

Lady Baden-Powell assistait à cette rencontre, où il y eut des jeux et diverses manifestations : défilés, messe, constructions...

J'en ai vu plus d'un parmi vous sourire lorsque je vous ai dit la différence d'âge entre BP et sa jeune épouse. Si, si, vous avez souri! Et sans doute pas pour une bonne raison. Vous vous dites le vieux monsieur qui se jette sur une jeune poulette, comme lorsqu'il chassait l'antilope sans doute. Détrompez-vous. Et je vais même vous donner une bonne raison de sourire. Savez-vous comment s'est faite cette rencontre? Voici peut-être la plus belle histoire de *tracking*¹ vécue par Baden-Powell. En étudiant l'art de suivre enseigné par les pisteurs africains, il avait appris à déduire le caractère des gens en les regardant marcher et avait constaté que la plupart des femmes ont une démarche très différente des hommes. Elles ont un pied aventureux et l'autre hésitant. Il en concluait qu'elles étaient plus impulsives que les hommes. Or un jour, il remarqua une exception : l'esprit droit, le bon sens et même le goût de l'aventure... – à ses heures, c'était un vrai Sherlock Holmes! Deux ans plus tard, sur un bateau, il revit cette même jeune femme à laquelle il n'avait jamais parlé. Il lui demanda si c'était bien elle qui marchait avec un épagneul brun et blanc à tel endroit à Londres. Elle acquiesça en s'émerveillant de son esprit de déduction et de sa mémoire prodigieuse. Ils se marièrent, furent heureux et eurent trois enfants!

Dans l'autocar spécialement loué pour toute la 5^e O-M, au retour, on apprit par la radio intérieure que les Russes venaient de lancer leur premier Spoutnik... bip, bip, bip!

Après ce Spoutnik, que je verrai en chair et en acier à l'Expo 58 de Bruxelles quelques mois plus tard, et qui nous lançait son petit bip-bip depuis l'espace, il y aura successivement Laïka, la première chienne, puis Gagarine, le premier homme dans l'espace, jusqu'à Valentina Terechkova, la première femme cosmonaute en 63, et toujours soviétique – les Américains arrivaient toujours en retard. Mais le premier homme sur la lune fut américain, le 21 juillet 1969. Nous serons à La Pocatière et verrons cet alunissage en direct. J'ai pris une photo de la lune à ce moment... mais quoiqu'elle fût pourtant bien réussie, on ne parvient vraiment pas à distinguer les premiers pas de l'homme sur la lune! C'est ce même jour exactement qu'Eddy Merckx gagna son premier Tour de France. Et en plus c'était la fête nationale belge! Mais tout cela est une autre histoire racontée ailleurs (voir chapitre 21)...

Comme autre sortie scout avec le district, il y eut aussi le challenge *Motema moko* – un seul cœur – pour aider le Congo. C'était, aux environs de Jupille, un concours de patrouilles. Les patrouilles participantes devaient monter leur tente, installer une cuisine et préparer le plus délicieux des cafés. C'est la pat' des Hirondelles de Visé qui remporta la palme. Mais nous avions la patrouille des Lynx qui s'est distinguée.

Il y aura aussi les concours de natation pour tout le district scout, à la grande piscine du boulevard de la Sauvenière, là où j'irai avec Nicole vers 1960 les samedis matin, pour lui apprendre à nager et déguster un excellent petit yogourt. Nous avons été deux fois assister et participer à ces courses et

¹ Elle avait 32 ans de moins que lui et elle l'a épousé quand elle avait 23 ans et lui 55!

¹ Suivre la piste, comme dans une chasse au trésor par exemple.

relais. Quel bruit dans ces tribunes en vase clos et étouffantes d’humidité. Nous n’avons pas gagné, mais nous nous sommes vaillamment comportés lors de ces deux compétitions à un an d’intervalle.

Scoutisme hors frontières

- Avec le scoutisme, j’ai quitté les frontières de la Belgique quelques fois :
- l’Allemagne : Aix-la-Chapelle en 57, le camp de Montjoie (Monshau) en 58, et enfin Cologne (Koln) où j’ai été avec Christian pour embarquer comme routiers sur un hélicoptère qui amenait sur la foire de Liège saint Nicolas et Handsrouft;
 - puis la Suisse (à Les Plans, canton de Vaud, pour un très beau camp en 60);
 - le Luxembourg pour un camp avec les routiers;
 - puis deux fois la France : Paris avec la patrouille des Aigles (cinq jours TB, dont Versailles et Chartres), et enfin le pèlerinage à Chartres avec José, mon futur beau-frère, et Jean-Claude Rome, un excellent scout et compagnon.

Camp en Allemagne

Un souvenir précis à propos du camp, en 1958 à Montjoie (Monschau), Eifel. Endroit admirable. Thème : les peuples (cfr Expo 58). Chaque jour les scouts recevaient un mot d’ordre, une sorte de consigne, un thème (joie, propreté, ponctualité). Cette consigne était reliée à un drapeau et à un événement important du camp : propreté (Allemagne), maîtrise de soi (Inde), joie et feu de camp (Afrique du Sud), etc. Cela servait d’évaluation, et à la fin de la journée la patrouille qui s’était le mieux distinguée à ce propos recevait le petit drapeau qui tenait lieu de trophée.

Mais j’ai un autre souvenir concernant une nuit et une surprise de taille réservée aux scouts. Nous étions entourés d’une magnifique sapinière remplie d’épicéas aux fûts bien droits. L’idée est venue dans l’esprit retors de quelque sachem de réserver une surprise de taille à nos scouts. En effet, nous avons pensé qu’il serait assez fameux de construire de toutes pièces un énorme pont, avec au moins une vingtaine de troncs d’épicéas bien coupés et équarris. Pour cela, rien de plus facile (hem)... pendant la sieste et à d’autres moments de plusieurs journées, des équipes de deux sachems (assistant et intendant) devaient, sans attirer l’attention des scouts, se retirer dans le bois et aller scier et élaguer les troncs indispensables à notre belle surprise. Tout cela se faisait dans le plus grand secret. Une fois que la vingtaine de troncs ont été coupés et bien élagués, il a fallu les amener le plus près possible du camp, toujours sans éveiller le moindre soupçon de la part de nos jeunes campeurs.

Quand tous nos troncs ont été stockés dans le bois voisin du camp, la nuit fatidique, nous avons été les chercher un par un pour les amener à pied d’œuvre pendant que nos scouts roupillaient. Puis, une des dernières nuits du camp, alors que tout ce matériel était à proximité et que nos scouts avaient rejoint Morphée depuis une heure ou deux, tous les chefs s’y sont mis pour assembler un

pont magnifique. Tout en brêlage¹, afin de ne pas se faire entendre par quelque bruit de marteau. Je me souviens que par hasard, Marcel Kempgens était venu nous visiter ce jour-là et que sa petite Volks nous a bien servi pour l’éclairage du chantier. Mais Marcel craignait de laisser brûler les phares trop longtemps sans faire tourner le moteur, alors il mettait en marche pendant une dizaine de minutes et nous craignions que cela ne réveillât nos petits scouts endormis juste à côté.

Le lendemain, coup de sifflet du réveil matinal, suivi comme d’habitude de la prière du matin et d’un rassemblement en petite tenue pour la gym matinale (on appelait cela le Tour de France) : tout le monde à la queue leu leu suit le chef dans une course à travers champs... Et là, je les ai naturellement conduits deux ou trois fois sur ce fameux pont sorti de terre durant la nuit. Nous l’ avons traversé dans sa longueur deux ou trois fois, sous les yeux particulièrement étonnés de nos scouts. Là ils en avaient le bec cloué, car pas un d’entre eux n’avait soupçonné la moindre chose à cet égard!

Nous avions bien eu nos scouts, mais je dois avouer que rétroactivement, c’est moi qui ai vécu la frousse de ma vie lorsque les gardes forestiers allemands sont venus nous saluer, dans leur uniforme vert et assez original, en nous demandant si tout allait bien... Je me suis rendu compte, des mois après, que nous aurions pu écoper d’une fameuse amende pour avoir coupé des arbres appartenant aux biens communaux de l’Eifel! Calcul fait plus tard, nous aurions dû payer plusieurs milliers de francs d’amende pour pareille aventure. Frisson rétroactif!

Ce foutu ménisque

La présence de Marcel Kempgens avec sa célèbre Volks qui nous a éclairés pour le pont, et qu’il savait conduire à une allure vertigineuse², me fait penser à cette autre occasion où sa Coccinelle et lui m’ont encore été d’un grand secours.

Nous sommes le dimanche 9 février 1959, un jour de sortie scout. Nous sommes au terrain des « biens communaux » (ou le terrain du Bonnet?) à Seraing, je crois, et la journée est consacrée à des épreuves d’hébertisme, sortes d’olympiades entre scouts avec courses, sauts, lancers... Et il est notamment prévu la course de quadrupédie. Les coureurs doivent se déplacer le plus vite possible à quatre pattes, sur les deux pieds et les deux mains. On peut aller très vite, comme un chien et un loup... Alors le CT (chef de troupe) montre à ses petits scouts hésitants comment faire. Et je me force un peu la poire. Et au moment de franchir la ligne d’arrivée à 50 mètres, clac! je sens que mon genou droit se croque et me lâche, le salaud! Ça fait mal et ma jambe est coincée. J’ai déjà eu ce genre de douleur, notamment une fois avec Christian lors d’un week-end de clan, quand il fallait se changer tout recroquevillé sous la tente trop étroite. On plie fort la jambe et clac! ça y est, on a le genou bloqué... Autrement dit, plus la jambe est pliée, moins on a mal. Mais quand on essaie d’ouvrir, d’étendre la jambe, cela fait de plus en plus mal, jusqu’à ce que... clic! cela se remette en place, et on ne sent plus rien, comme si quelque segment déboîté avait retrouvé sa place. Mais ici, cela ne veut pas se remettre.

¹ Le brêlage, ami lecteur, permet de réunir des troncs grâce à des nœuds en forme de croix, carrés, en X ou en longueur.
² J’ai encore le souvenir de la route Liège-Spa qu’il fit à toute vitesse – à volle gaz – pour arriver à temps au mariage de Willy Housen et Yvette Bellefroid. Là on a eu peur!

Cela fait mal. Heureusement que Marcel est là. C’est lui qui va me ramener à la maison, pendant que les scouts rentreront sagement en tram avec l’assistant (Pierre Geilenkirchen, je suppose, et sans doute Jean-Bernard et Gérard).

Le soir même, un dimanche, on trouve un jeune médecin de garde qui conclut que c’est bien le ménisque qui fait des siennes et qu’il faudra opérer. Le lendemain, rendez-vous est pris à la clinique St-Joseph. Entre-temps, le ménisque comme souvent s’est replacé tout seul, mais il faudra quand même opérer, car le ménisque interne de la rotule droite se détériore et a de plus en plus de chance de se décaler.

Que j’explique vite ici pour l’heureux lecteur qui ignore l’abc de ces problèmes. Un ménisque est un cartilage, une sorte de coussinet qui se place entre le fémur et le tibia, en demi-cercle autour de la rotule. Il y en a un interne et un externe, pour permettre des mouvements faciles et coulissants. Mais parfois, ce foutu ménisque sort de sa cavité et se déchire. Les deux os l’un contre l’autre ne glissent plus bien et ça fait mal. Ouch! L’opération consiste à supprimer ce coussinet qui ne « coussine » plus bien... et un autre va se recréer à sa place. Que c’est beau la nature!

En attendant, rendez-vous est pris avec le docteur Bonhomme (un chirurgien cousin de Nick Carpentier) qui doit d’abord me faire faire une arthroscopie pour pouvoir lire mon articulation. C’est très simple : avec une très grosse seringue, un infirmier pique dans le genou entre les os pour y introduire un mélange coloré qui permettra de faire de bonnes radios. Il pique et ça, je ne vous cache pas que cela fait une drôle d’impression, comme d’avaler un blanc d’œuf non cuit ou un ver de terre qui gigote. Ça se fait, mais avec une certaine répulsion! Ouch! Non, non, on n’est pas endormi pour si peu. Bon, quand ces 150 ou 200 millilitres sont injectés – c’est beaucoup, oui –, on attend un peu. Je reste assis sur une sorte de table et il fait aller ma jambe comme s’il voulait pomper. Je me demande ce qu’il fait. Il murmure : « Je n’entends rien ». Eh non, moi non plus je n’entends rien. Et il ajoute : « Mais on devrait entendre le liquide qui se mélange, krouutch, krouutch... comme une pompe ». Il fait encore aller ma gambette, puis déclare : « Il faut recommencer ». Et hop! il me repique une autre lampée de ce liquide noirâtre. Supplie! Là, on a nettement entendu les krouutch, krouutch. Et il m’emmène à la radio. On me couche, on tire un peu sur la jambe, puis plus fort, puis encore plus fort, on écarte, on rapproche, on retourne... Dix-huit radios qu’ils ont prises, toutes de mon genou droit! Pourtant j’ai d’autres beaux profils, si vous saviez... Mais non, l’infirmier n’en a que pour mon genou. Je veux partir. Ah! non. On me garde pour une nuit. Comment? « Rester ici, mais pourquoi? Ça va très bien, je peux partir! – Maintenant, ça va. Mais attendez ce soir, lorsque les tissus distendus par le liquide vont peu à peu se replacer, là vous aurez mal! » Et c’est vrai. Cela fait quasi plus mal que l’opération et les suites postopératoires. Trois choses m’ont aidé à passer cette soirée et à m’endormir : un match du Standard contre Reims en quart de finale de la coupe d’Europe diffusé à la radio¹. Le Standard fut battu, mais cela m’a occupé pendant deux bonnes heures, puis il y eut une très belle émission, toujours à la radio, de la série *La radio était là*. C’était la reconstitution, comme

¹ Ce n’était pas encore le temps des TV dans les chambres d’hôpitaux, d’ailleurs ils ne reportaient pas encore les matches de foot à la TV!

si on y assistait en direct, de la bataille de Pearl Harbor en 41, lorsque les avions japonais ont détruit la flotte américaine qui mouillait à Hawaï, et qui provoqua l’entrée en guerre des États-Unis contre le Japon, puis l’Allemagne. Eh oui, c’est seulement en décembre 41 que les Amerloques sont entrés en guerre. Vraiment très bien et surtout distrayant. Puis bien sûr un ou deux comprimés pour essayer de faire dodo, malgré ce mal qui vous pince le genou.

Le lendemain, je rentre guilleret à la maison et me prépare pour mon opération du samedi qui suit.

L’opération fut une vraie réussite. Enfin, je pense. J’étais un peu intrigué après celle-ci de voir le chirurgien venir avec un mètre ruban pour mesurer mes deux cuisses. Cela m’étonnait, mais le lendemain j’ai compris. La cuisse côté opération fondait comme neige au soleil. Et je devais essayer de lever, ne fût-ce qu’une seconde, cette fichue jambe inerte dans le lit. Le docteur Bonhomme m’a dit : « Quand tu lèveras le pied d’un pied et pourras rester ainsi un certain temps, tu pourras sortir de la clinique. » J’ai eu une jeune infirmière du tonnerre, et je me souviens encore de la visite de Marcel K. qui m’apportait *Trois hommes dans un bateau* de Jérôme K. Jérôme, un très bon livre d’humour britannique. Jean-Claude Rome m’apporta un autre livre, *L’Europe buissonnière*. J’eus aussi la visite de Jean-Bernard et Gérard, me semble-t-il, et d’autres amis en plus de la famille. Je restai une semaine dans cette clinique St-Joseph au nord de Liège.

Puis, ce fut le retour à Outremeuse. Le dimanche suivant, j’allais à la messe en béquilles – Nicole qui commençait à me regarder dans la rue s’en souvient! Et dès le lundi suivant, des amis de l’univ’ sont venus me chercher avec la VW de l’un d’eux pour réintégrer mes cours. Et le prof Périn, prévenu, nous attendait et s’excusait d’avoir commencé le cours.

Le dimanche 8 mars, un mois après mon accident, le chef Roitelet Bonsang refaisait une sortie scout au même endroit, Le Bonnet, pour y faire encore des exercices d’olympiades (suite et fin) mais un ménisque en moins! Et six semaines plus tard, un certain samedi, je vous donne rendez-vous à la salle paroissiale pour une séance de cinéma!

Remarquez, pour faire une histoire courte comme je les aime, que ce maudit ménisque va encore faire parler de lui. Dès Kisantu, ça va recommencer – au volley-ball. Puis, un jour de vacances en Belgique vers 1965 à Saint-André-lez-Bruges, nous rencontrons le spécialiste mondial des ménisques, qui me voyant explique à ses élèves américains comment on endort l’articulation avec de la novocaïne, et me fait encore une petite piqûre dans le genou et au bon endroit (sans douleur cette fois). Le foutu ménisque va me laisser la paix jusqu’à La Pocatière vers 1990 ou 95. Mais là, on m’opérera une seconde fois et il sera très intéressant de comparer les deux opérations à trente ans d’intervalle pour voir les progrès de la médecine. On en reparlera au chapitre 21.

Le camp en Suisse

Ce camp, en 1960, fut également un moment clé. D’abord la préparation. Nous devons loger dans un chalet de la localité *Les Plans*, chalet qui appartenait à un aumônier du collège Saint-Louis qui nous le loua pour une *peanut*. Il m’aida beaucoup dans la préparation du voyage par Bâle, où nous devons changer de train et arrivions très tôt le matin, juste à temps pour aller prendre un bon bain dans la

piscine municipale voisine de la gare. Puis la dernière étape : montée en autocar depuis Lausanne jusqu’aux Plans. On en a vu des beaux endroits. On a nagé autour du château de Chillon, on est montés en télésiège jusqu’au col du Grand-Saint-Bernard. Au retour, on est passés par la Suisse alémanique et on a notamment marché sur le fameux glacier du Rhône. TB

Christian m’accompagnait comme intendant. Et José, mon futur beauf, comme assistant!

Nous avions cinq patrouilles de cinq scouts chacune. Je me souviens d’un beau feu de camp que j’ai animé et où nous avions invité une troupe suisse. Je me souviens d’une fameuse journée des olympiades. Et la journée des seconds, où la troupe est laissée aux assistants et aux seconds de pat’ pendant que le CT est parti avec ses cinq CP, pour les reposer un peu. Nous avons fait une fameuse expédition dans les Diablerets (Alpes suisses) en faisant le tour du Lion d’Argentine. C’est à l’occasion de cette balade d’un jour que j’ai été émerveillé par les mille tintements des clarines et clochettes des troupes de vaches dans les alpages. De toute beauté! J’en parle au chapitre 27, je pense, et j’en ai fait une dictée pour le collègue Jésus-Marie de mon copain Paul-André B.

Avec les routiers nous avons aussi fait quelques camps, mais là, on marche et on plante sa tente personnelle dans un nouveau coin chaque soir. Ces camps ne duraient que quatre ou cinq jours. Une première fois, avec Marcel Kempgens comme chef de clan, nous avons fait tout un tour autour de la Semois, la visite du château de Godefroy de Bouillon et la rencontre dans les bois d’une laie et de ses six ou huit marcassins qui galopent derrière elle. De toute beauté! Puis plus tard avec moi comme CC, nous avons fait du radeau sur l’Ourthe à Laroche, et l’année suivante une balade dans le Luxembourg. C’était surtout du camping touristique-itinérant, me semble-t-il.

Les fêtes d’unité

Les fêtes d’unité étaient un spectacle annuel préparé par la totalité des membres du mouvement¹ et constituaient notre principale source de revenus, puisqu’on y invitait (à titre payant évidemment) les parents et amis. Cela faisait beaucoup de monde et était l’occasion de sketches, d’une éventuelle pièce de théâtre, – notamment *Né sous une bonne étoile* en 1958 –, d’agréables spectacles musicaux avec ambiance chaude et atmosphère bon enfant, tombola, ventes à l’américaine et quitte ou double, où une fois l’abbé Yvon Mors nous a tous roulés, car il connaissait les questions et les réponses à l’avance. Il nous a bien eus, car nous étions comme deux ronds de flan, nous disant qu’il avait quand même une fameuse mémoire et une culture générale assez exceptionnelle pour répondre comme il le faisait aux questions de plus en plus difficiles qu’on lui posait.

Il y eut aussi, organisées par notre unité scout, des soirées dansantes avec spectacle, petit orchestre ou musique sur disque. Et toujours le tout était animé par nos scouts ou routiers. Le public s’asseyait à des petites tables et consommait. Je me souviens en particulier de deux événements survenus lors de ces soirées, mais je vous en reparlerai plus loin, lors de mes souvenirs spécifiques concernant Nicole.

As-tu ton *dahu*?

Il me revient soudain une anecdote amusante. Les plus vieux de mes scouts avaient l’habitude, peu avant les camps, de poser cette question apparemment inoffensive mais très sérieuse aux nouveaux venus dans la troupe : « As-tu ton *dahu*? ». Et devant la tête médusée du petit bleu, ils en remettaient : « Comment, tu ne l’as pas encore? Mais que va dire le chef? Tu dois absolument l’avoir avant ta promesse. ». Et à la question toute simple : « Qu’est-ce que c’est? » de la part du petit nouveau, ils jouaient les grands mystificateurs : « Je n’ai pas le droit de te le dire. – Tu dois le trouver par toi-même – Peut-être que ton CP pourra t’aider à le trouver – Moi, je l’ai eu tout de suite. », etc., etc. Vous l’avez compris, il n’y avait évidemment rien qui répondît à ce joli nom *dahu*. C’était une manière gentille et souriante de les mettre en bouteille ou de leur tirer la pipe pour rigoler. Et ces mêmes nouveaux, lorsqu’ils avaient enfin compris qu’on se foutait de leur poire, essayaient souvent alors de se payer la tête d’un autre nouveau...

Totems de mes patrouilles

Le phénomène de la mémoire est vraiment drôle : je me rappelle beaucoup mieux des choses plus vieilles que des plus récentes. Ainsi, je l’ai fait remarquer dès le chapitre 12, je me rappelle beaucoup mieux de notre maison à Basoko que de toutes les autres que nous avons occupées par après. Eh bien le même phénomène me reprend à propos des patrouilles scout que j’ai très bien connues à Bukavu, mais aussi (quand même) celles d’Outremeuse où j’ai été le chef de troupe pendant quatre ans. Eh bien oui, la mémoire est cette faculté qui amasse des souvenirs en les empilant, les superposant les uns sur les autres. Et plus le temps passe, plus les souvenirs posés au-dessus, et donc plus récents, s’effacent et s’oublient.

Je me souviens quand même des totems de mes patrouilles, mais j’ai oublié les devises de ces pat’ pour les cris au rassemblement. Autant je me souviens de celles de Bukavu où j’étais un jeune scout, autant j’ai oublié celles d’O-M où j’étais le chef. Bizarre, mais non étrange : on se rappelle mieux des souvenirs plus lointains. Cette assertion me rassure, car je me dis en avançant dans mes souvenirs que plus le temps se rapproche, moins j’en sais, donc moins j’en dirai et plus vite j’aurai fini ce long, très long, trop long travail! Ouf! Bon, je continue là? Les voici, ces totems :

Chamois, Hermines, Chevreuils, Lynx, et la cinquième que nous avons créée en 1959, les Panthères. Il y aura aussi ma patrouille des Aigles, réunissant les CP et SP. J’ai rédigé le compte-rendu de toutes les réunions et sorties auxquelles j’ai participé avec la 5^e ND d’Outremeuse. C’est un relevé très détaillé que j’ai pu écrire en mai juin 81 à partir de mes carnets de réunions, dans lesquels j’écrivais toutes mes préparations. J’ai écrit ce compte-rendu dans un ensemble de 14 grandes pages (44,5 cm x 21,5 cm) tapées à la machine à simple interligne pour le comité organisateur du 50^e anniversaire, alors que j’étais au Canada. Tout cela pour célébrer le 50^e anniversaire de l’unité, créée en 1931 (quand j’y suis entré en 56, on venait de fêter le 25^e).

¹ Louveteaux, éclaireurs, routiers et les chefs

Totems individuels

Voici maintenant le même exercice de retour mnémotechnique pour les totems de tous mes scouts. Mais là, je suis sûr qu'il va m'en manquer¹ :

- Chez les Chamois** Michel Sacré (Musaraigne), Jean-Claude Rome (Puma), Jean-Marie D'Août dit Bouboule (Perdrix)
- Chez les Hermines** Jean-Claude Porignon (Grizzly), Roger Beyers (Choucas), Jean-Claude Bourguignon (Geai)
- Chez les Chevreuils** José Hauglustaine (Bécasse), Jacques Peeters (Belette)
- Chez les Lynx** Christian Bellefroid (Fungu), Henri-Paul Louis (Fourmi)
Et encore Michel Wulput (Panda), Jacques Tombeux (?), Pierrot Peters (?), Jean-Louis Longrée (Chouette). Oui, il m'en manque beaucoup.

Et l'aumônier Yvon Mors (Mésange), et les assistants Pierre Geilenkirchen (Belette), Jacques Mélin, Gérard Biquet (Libellule), Michel Oosterbosh, Gérard Dewonck (Chamois), J-Bernard Bouille (Ourson). Et les routiers Marcel Kempgens (Gazelle), mon autre futur beauf Jean-Marie (Pécari), Paul Sacré (Ouistiti), Robert Sacré, André Dodet (Daim), André Porignon, Léon et Paul Sacré, Claude Hustinx, Paul Rutten, Charlie Kempgens, le petit frère de Marcel, qui devint ingénieur chimiste, Jean et Jacques Legrain, Willy Housen (Abeille), Guy Simenon (le neveu de Georges Simenon); cet ami décédera en ces temps-là...

Fin 59 (le 3 novembre), nous avons eu un conseil d'unité, qui est la réunion de tous les chefs, assistants, aumôniers et responsables du comité des parents. Notre chef d'unité y fut démis de ses fonctions par décision du commissaire de district de Liège, et remplacé par Henri Lecluse (Rossignol) qui était aussi commissaire de district adjoint. Il s'agissait d'un acte d'autorité de la part des commissaires, car notre CU avait trahi la vérité quelquefois pour tromper son entourage. Et cela est arrivé aussi dans son travail à Cockerill-Ougrée où il sera remplacé par monsieur Thoreau, dont j'ai parlé au chapitre 14 sur Watsa.

Cérémonial des totémisations

C'est tout un cérémonial. D'abord cette cérémonie a lieu à la fin du feu de camp normal qui clôture une belle et fatigante journée de camp par des chants de plus en plus calmes et reposants. Le gardien des légendes qui animait le feu de camp rend la parole au chef de troupe qui devient le nouvel animateur. À partir de là, tous les propos, tous les échanges verbaux vont se faire à la troisième personne et chacun se désignera non plus par le pronom « je », mais par son totem. Et on ne prononcera plus aucun nom ni prénom, mais uniquement des totems. Cela accentue le caractère insolite, mystérieux et sérieux des échanges.

Le sachem (CT) commence par l'exclusion des *tenderfoot*, les visages pâles qui n'ont pas encore reçu de totem. Ils seront sous la surveillance d'un totémisé pour les garder et attendre qu'on appelle les élus.

Vient alors le chant des totems avec les anciens totémisés présents.

*Qu'ils sont beaux les totem[els du Grand Manitou
Que nos braves sachem[els ont choisis pour nous*

Et là, à partir du CT, chacun avance d'un pas, tend la main droite face au feu et dit son propre totem haut et fort, totem et qualificatif : Roitelet avenant, Belette joyeuse, Colibri impulsif, etc. Puis on reprend le refrain.

Ensuite, le CT demande à un chef de patrouille s'il a quelqu'un de sa pat' à proposer, qui s'est montré digne d'entrer dans la grande famille des totémisés. Si la réponse est oui, alors un scout va le chercher et l'amène devant le sachem.

Arrivée du jeune tout ému et qui sait qu'il doit courir pour se montrer rapide et faire de son mieux pour avoir le plus beau totem.

On lui demande : « Qui es-tu? Que désires-tu? » Puis on le donne aux « tortionnaires » qui ont préparé en grand secret quelques épreuves dont il devra se sortir... Les épreuves font peur mais sont toujours inoffensives. Je conseille ici de lire les explications très détaillées que j'ai fournies dans le chapitre 16, Makala.be – inutile, n'est-ce pas de tout répéter.

Puis, il se retire avec un compagnon et on commence la délibération (toujours à la troisième personne)...

Puis on a trouvé. Marmotte pieuse ou Tarentule vicieuse, et pourquoi pas Taupe-au-regard-perçant!? Et si on y allait pour Seiche assoiffée, Oryctérope primesautier, Méduse ébouriffée? Ou alors j'imagine toute une troupe de scouts en *ou* : *Loup*², *Hibou*, Pou, Minou, Gnou, Fou, *Marabout*, *Caribou*, Coucou, *Sapajou*, Kangourou, Tatou et les deux cousins Toutou et Matou.

Non, ici je blaguais évidemment, car il n'y avait jamais de nom farfelu, bête ou méchant. Généralement, le nom de l'animal totem correspond au physique, et le qualificatif correspond à une qualité morale (ou à un défaut, ou encore indique une qualité à acquérir).

Puis on l'appelle : *Michel, Michel, Michel, c'est la dernière fois qu'on t'appelle ainsi* (répété jusqu'à ce que le jeune arrive, ému)... Et alors devant tous, le sachem crie :« Est-ce un taureau? » Réponse de tous : « Non, ce n'est pas un taureau! » « Est-ce une musaraigne? » « Non, ce n'est... », et ainsi quatre ou cinq fois, puis ce sera « Est-ce un lion? », et tous disent « Non, ce n'est pas un lion, c'est un Roitelet avenant » (par exemple).

¹ C'est drôle, c'est plus récent que Bukavu, cela a duré un peu plus longtemps et je m'en souviens moins bien.

¹ Réponse : parce qu'Hergé l'a pris pour son grand sachem!

² En italique, des totems que nous avons réellement eus à Bukavu.

Et là, le sachem s’adresse au jeune pour lui expliquer son totem, puis l’engage à se joindre aux rangs des totémisés en sautant par-dessus le feu, aidé de deux autres totémisés à peu près semblables ou de même famille. Ensuite, on appelle le suivant.

Quand tous sont passés, on rechante le chant des totems, avec les nouveaux promus qui sont encore tout à la pensée de leur nouveau nom... Car il faut le souligner, cette cérémonie est plus marquante que le baptême pour un bébé. Ici on entre dans une vie nouvelle, on a reçu un nouveau nom par nos pairs. C’est extrêmement important. Ça compte beaucoup plus qu’on ne le pense.

Puis on rappelle tous les autres scouts. Un chant, puis le chant final et la prière des éclaireurs, chantée, et on refait le chant des totems pour que tous le sachent. Puis dans le plus grand silence, avec leur couverture sur les épaules et en file indienne, les scouts vont se coucher sous leur tente...

Très beau, très prenant... envoûtant même.

Feu de camp

Pour procéder chronologiquement, j’aurais sans doute dû commencer par ce sous-titre avant de parler de la totémisation, mais peu importe. Je signale aussi que j’ai beaucoup écrit sur le feu de camp dans Makala.be (chapitre16) et je ne compte pas tout reprendre. Le feu de camp est un *must*, un grand moment dans la vie d’un camp. Et cela se prépare. La technique du feu, des chants, des danses, et l’art du sketch et la grande harmonie de la fraternité, la chaleur et la clarté de la flamme qui combattent le froid et la nuit, tous ces atouts se retrouvent dans un feu de camp. Tout est dans la vision des flammes qui évoluent et se meurent en étincelles, s’envolent en fumée.

C’est lors d’un feu de camp de réflexion, de prière et de partage que j’ai nettement perçu le sens profond de la fable *Le savetier et le financier*, dont je reprendrai le thème dans une de mes dernières pièces, *Trop, c’est trop*. Cette morale m’a été révélée dans une veillée de prières agrémentée de chants et de textes choisis, et présentée sous forme de feu de camp à Outremeuse, lorsque le chef de clan des routiers de St-Louis (le collègue voisin), un grand blond qui s’appelait Christian Oosterbosh, dont le totem était Coq et qui était le frère aîné de Michel, un de mes assistants, s’est avancé et lentement a récité cette belle fable. Je le vois encore avec ses lunettes, il s’est avancé dans les ombres dansantes autour du feu et d’une voix grave et calme, il a récité cette fable. Ce fut un coup au cœur pour moi. Un coup au cœur et un coup de cœur.

Camp-école de Saint-Fontaine

Fin août, début septembre 1957, ce fut tout un camp. Le chef de camp était un avocat de 50 ans qui avait bien connu Baden-Powell et avait les trois bâchettes! Un vrai *big chief*, comme on n’en fait plus. Il nous racontait qu’il passait au moins la moitié de ses nuits sous la tente, dans la nature aux environs de Bruxelles très souvent. Faut le faire : 150 nuits sous la tente par an! Aller dormir, puis vite se réveiller au milieu des vaches ou des grillons pour aller au palais de justice faire son travail!

Pierre... (quel est son nom?) était très bon chasseur. Son totem : Faucon des Fagnes. Je le reverrai à un week-end nature où il nous fera faire de l’observation de gibier... Il avait un adjoint, aussi avocat et très fort dans le campisme et l’art de traquer... Son totem : Poulain.

Ces deux chefs avaient vraiment le scoutisme dans le sang, loin, très loin des bureaux de l’administration et des chefs et commissaires de la fédération ou des districts... Voici, en vrac, quelques éléments originaux de ce camp dont je me souviens encore 56 ans plus tard :

- Lors de notre arrivée, on nous demande en premier lieu de nous dépouiller de nos insignes de chef. On ne gardait que le foulard, redevenant un simple scout, et j’étais dans la patrouille des Corbeaux¹. On était six, un gars de Namur, un autre, le frère... sera bientôt ordonné et lui n’a jamais fait de scoutisme. Je ne me rappelle pas des trois autres compagnons.

On nous a aussi demandé de prendre énormément de notes et surtout de faire beaucoup de dessins. Apprendre, comme BP qui était ambidextre, à se débrouiller et s’exprimer par le dessin.

- Après un jour, ils (les deux chefs) demandent aux scouts en patrouille de se choisir un CP, par élection. Je fus choisi.
- Un jour de camp, l’intendant nous a appelés pour les provisions du dîner. On y va et au pied du mât, au milieu de la plaine, il a lâché quatre poules bien vivantes qui s’égaillèrent dans la nature et nous dit posément : « Dépêchez-vous de les rattraper, ce sont vos dîners »!
- Un autre jour, lors de l’inspection, le chef de camp avait avec lui un gros paquet d’ouate. Il le prit et nous frotta le menton pour voir si on était bien rasés de frais! On s’est vengés lors d’un sketch au feu de camp du soir. Ils ont imité Faucon pour aller l’inspecter et lui ont fait le test de la barbe du Père Noël. Il a bien ri!
- Une autre fois, on a demandé à chacune des quatre patrouilles de construire une installation spéciale pour le soir. Pour notre patrouille, ils nous ont donné une balle de golf et nous ont dit : « Construisez un minigolf à 5 ou 6 trous ». Pour le reste, débrouille-toi! C’était le règne de la grande improvisation. On était toujours confrontés à des situations insolites. Et le mot d’ordre était : débrouille-toi! Une autre pat’ a dû construire un four à pain fonctionnel...
- Le chef de camp n’utilisait jamais le sifflet, trop civilisé. Il se mettait au pied du mât et faisait le cri du geai pour nous appeler. Et nous arrivions en courant. Puis il nous renvoyait en disant que nous devons crier comme l’animal totem de notre patrouille chaque fois que nous courrions au rassemblement. Alors, pour nous : croa, croa...
- Un après-midi, l’aumônier nous convoqua pour un fameux jeu de piste. On avait un circuit à suivre, et chaque patrouille avait une bonne heure pour franchir cinq ou six obstacles différents et très techniques. Dans le désordre, je me souviens que nous avons dû :

¹ Voir les quatre premières pat’ au premier camp scout de Brownsea en 1907 : les Corbeaux, les Courlis, les Loups et les Taureaux. Ils arboraient respectivement un flot (nœud d’épaule) de couleur rouge, jaune, bleue, et verte.

- faire passer un de nous, malade ou accidenté (complètement impotent) de l'autre côté d'un mur haut de deux mètres cinquante. Il a fallu construire le brancard, prévoir des cordages, etc. Le blessé ne devait pas être remué;
- faire bouillir de l'eau dans un vieux chêne (ou un hêtre), à la base des grosses branches, à deux mètres cinquante de hauteur. D'abord rassembler les branchages, allumer et entretenir le feu, poser une gamelle avec un peu d'eau...
- dessiner une petite chapelle, chacun un dessin différent. Mais là, nous avons été mal orientés, car aucun de nous n'est entré dans la chapelle, où il aurait vu qu'il y avait une quinzaine d'anomalies : un nid de poule à la place du tabernacle, une statue retournée, une chaise à l'envers, etc. Mais ils auraient dû nous dire de prendre des dessins à l'intérieur. Car ce qui comptait, sans qu'ils nous le disent, c'était qu'on dresse la liste des anomalies. Et les dessins, dont ils se foutaient royalement, n'étaient qu'un subterfuge pour nous obliger à regarder...

Il y eut encore deux ou trois autres épreuves, en orientation, signalisation, observation peut-être? Le jeu de nuit avec une seule boîte d'allumettes (et pas de lampes torches) fut splendide, malgré la noirceur de la nuit. Chaque pat' partait avec un quart d'heure de décalage pour ne pas se rencontrer ou se suivre. On nous assigna comme départ un carrefour de route, sans autre explication. Là, à force de regarder (dans le noir!), on aperçut sur le bord de la route deux piquets assemblés de manière étrange, puis on se rendit compte qu'ils étaient disposés comme une flèche pour nous faire voir une petite lumière quarante ou cinquante mètres plus loin, en contrebas.... On y va...

Et là, surprise, on vit que c'était une petite lumière de lampe torche accrochée au bout d'une perche, avec un message suspendu au-dessus d'une mare. On s'approcha, on prit le message, on le lut (voilà le pourquoi de notre boîte d'allumettes), on le remit en place... Ce message nous envoyait au coin d'un petit bois vers le nord-nord-est, à 400 mètres. On y va...

Là nous vîmes le début d'un chemin qui suivait l'orée du bois, et une grosse flèche par terre nous invitant à prendre cette direction. On y va...

En marchant entre le bois et la prairie, soudain une énorme culotte suspendue entre ciel et terre nous heurta la figure. Qu'était-ce? On a tiré dessus et on entendit des gamelles et casseroles qui y étaient accrochées... On était sur la bonne piste. On continue...

Voici qu'on aboutit à une barrière où une ficelle était attachée. On l'a suivie à la queue leu leu. Cette ficelle nous fera faire une fameuse promenade dans le bois : et tourne trois fois autour d'un tronc, et descend et grimpe une ornière, et monte dans un arbre, traverse un fossé, rentre dans des orties, et après soixante ou quatre-vingts mètres de déambulation amusante et invisible, toujours en nous accrochant à la ficelle, nous sommes ressortis du bois où enfin un second message nous a renvoyés au camp pour un cacao et un repos bien mérité.

On le voit, un camp fameux, tout en surprise, en inattendu, en dessins, en retour à la nature, à la technique et à la vraie fraternité.

Suite à ce camp, j'ai reçu de l'École nationale des cadres en Belgique le brevet de chef moniteur. C'est-à-dire que je pouvais être engagé pour animer des sessions ou des camps formant de futurs moniteurs de jeunesse. Pas mal!

Jeux de nuit et surprises

La lecture d'un passage du bouquin d'Ambroise Lafortune¹ intitulé *Heureux qui comme Ambroise...* me fait penser à quelques fameux jeux de nuits que j'ai préparés et animés. Je lis chez le père Ambroise :

Un des souvenirs les plus merveilleux des camps scouts, c'est le jeu de nuit réussi. [...] La plupart portent les adultes à rêver quand ils [...] revoient le temps de leur jeunesse. Tous ceux qui ont vécu ces événements prodigieux ont voulu les faire revivre à d'autres. [...] La première fois qu'on découvre la nuit et qu'on est appelé à la dominer seul, le cœur nous débat terriblement dans la poitrine. [...] Il fait si noir. Tout est silencieux puis tout s'anime à mesure qu'on tend l'oreille et qu'on chemine précautionneusement, à petits pas.

Les bruits se multiplient qui résonnent en nous et sèment l'anxiété et parfois la peur [...]

Je pourrais évidemment reprendre ces assertions à mon compte et raconter à mon tour deux ou trois jeux de nuit dont je me souviens très bien, plus de cinquante ans plus tard (moi aussi).

Bizarrement, ce ne sont pas les premiers jeux de nuit organisés à la troupe du collège où j'étais petit scout, qui interpellent mes souvenirs car ceux-là n'étaient que de simples jeux (et annoncés comme tels) qui se déroulaient la nuit. Non, ces jeux n'avaient rien de particulier sinon qu'ils avaient lieu la nuit. Mais nous n'ignorions pas qu'il s'agissait d'un jeu, et c'est là sans doute que nos chefs avaient perdu l'occasion de marquer notre imaginaire. Ce qui fait la beauté d'un jeu de nuit, c'est la surprise, l'inattendu, le comme si c'était vrai...

La première fois où je participai à un jeu qui paraissait plutôt improvisé, ce fut paradoxalement à un camp de louveteaux² en 1954 à Bukavu, avec le père De Wilde, alors aumônier et chef de la meute du collège de Bukavu. J'avais l'honneur d'être invité comme intendant à ce camp. Je me souviens qu'il y avait les grands feux de camp et les petits feux de camp, moins solennels, que nous appelions plus modestement des bivouacs et qui servaient de répétition pour les chants et les sketches de nos grands feux de joie. Or donc, lors d'un de ces modestes bivouacs, le père De Wilde que nous appelions Barre-à-mine commença par raconter une histoire, avec beaucoup d'allant et de frémissement dans la voix – il était aussi metteur en scène. Une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête de nos louveteaux... Puis, au

¹ Le père Ambroise, scout, prêtre, conférencier et animateur occasionnel à la télé québécoise bien connu.
² Alors que je n'ai jamais été ni louveteau ni chef louveteau.

moment où les loups se lèvent pour aller se coucher sous la tente, recrues de fatigue, voilà que le grand jeu de nuit démarre dans une sorte de continuation de l'histoire racontée... Les louveteaux pris par l'histoire ont naturellement et sans s'en rendre compte vécu le plus beau jeu de nuit de leur vie.

On le voit, le tout consistait à prendre le jeune par surprise et à l'amener en quelque sorte à... dormir debout, à rêver éveillé.

Farnière, août 56

Deux ans plus tard en Belgique à Farnière, j'ai vécu mon premier camp comme animateur avec la cinquième d'Outremeuse, alors que j'étais assistant de Paul Sacré. Ce fut un jeu de nuit assez mémorable car nos scouts avaient fait quelques jolies constructions en *woodcraft*, notamment un pont. Or non loin de nous séjournait un autre camp de jeunes un peu plus âgés, une section de patronnés. Ce n'étaient pas des scouts et ils n'observaient pas les mêmes règles strictes que nous. Manque de propriété manifeste, laisser-aller assez généralisé, gros mots et disputes occasionnelles, une bière à l'occasion. Bref c'étaient des campeurs, mais pas du tout de notre style. Si nous ne les fréquentions guère, on vivait néanmoins en bon voisinage. Et nous, les chefs, avons eu l'idée originale d'aller trouver les responsables de ce camp et de leur demander de nous aider pour notre prochain jeu de nuit, en demandant à deux d'entre eux de se faire passer pour des méchants mal intentionnés qui auraient kidnappé un de nos assistants. Coups de sifflet, réveil de nos scouts qui doivent absolument retrouver notre malheureux assistant aux prises avec ces dangereux malfrats. Les scouts se lèvent et n'hésitent pas à se lancer à la poursuite des deux bandits, alors que notre assistant nous lançait de temps à autre un coup de sifflet pour signaler sa présence et diriger nos recherches. Nous n'avions pas prévu que les deux costauds viendraient avec des haches et en menaceraient vraiment nos scouts durant cette nuit... Le jeu de poursuite, en fait une course effrénée dans les bois, s'est heureusement bien terminé lorsque nos « méchants bandits » se sont rendus en souriant et en révélant la blague à nos scouts, honteux d'avoir été bernés de la sorte. On s'est quittés quelques jours plus tard en meilleurs termes qu'à leur arrivée, mais quelle ne fut pas notre surprise de constater que les malheureux « patros » avaient été victimes de quelques visiteurs nocturnes qui leur avaient démolé une de leurs constructions, un pont ou un portique...

C'est nous, les chefs, qui avons eu la surprise de notre vie quand après avoir quitté Farnière, les CP sont venus gentiment nous avouer que c'était eux qui s'étaient relevés la dernière nuit pour manifester à nos voisins qu'ils n'avaient pas encore vraiment digéré la blague que ceux-ci leur avaient infligée au jeu de nuit, de connivence avec nous. Et pour cela ils avaient saccagé certaines installations de ces campeurs voisins, sans que nous soyons au courant, nous les chefs.

Nous étions à la fois très surpris évidemment, et même fâchés de leur action peu civilisée et peu digne, mais aussi parce que nous ne pouvions même pas nous excuser puisque nous étions partis. Mais, vous avouerais-je que nous étions aussi un petit brin heureux de la réaction de nos CP qui nous avaient tous pris par surprise et qui, eux, ne s'étaient pas laissé prendre impunément.

Résimont

Le sommet des jeux de nuit fut sans conteste en 57, à Résimont, où nous champions près d'un château. Cette fois, j'étais le chef de troupe, et donc chef de camp, et j'avais mijoté une fameuse surprise à mes scouts. Le staff d'un camp est composé du chef, des assistants et de l'aumônier auxquels on ajoute un, parfois deux intendants¹. Or insensiblement, nous avons pendant les premiers jours du camp simulé un début de dispute entre Pierre Geilenkirchen (Belette), un assistant assez costaud, facilement irritable et querelleur, et un intendant (Guépard) dont j'ai oublié le nom. Tous deux étaient assez forts en gueule et n'hésitaient pas à l'occasion, et surtout devant des groupes de scouts, à s'apostropher, à s'injurier. Je vous rappelle qu'il s'agissait bien de simulation, mais les scouts n'étaient évidemment pas au courant de la mise en scène. Toujours l'aumônier ou moi-même arrivions à calmer les esprits et à nous excuser devant les jeunes scouts, en leur demandant d'oublier ce qu'ils venaient de voir ou d'entendre. Parfois un cri et une réplique perçante claquaient dans l'air silencieux de la sieste ou de la veillée...

Un soir, je convoque les CP – les chefs de patrouille – pour leur exposer très sérieusement et brièvement la situation, et leur demander d'excuser si possible les deux querelleurs et d'étouffer le plus possible cette désagréable affaire auprès des jeunes, d'éviter d'en parler et de mettre de l'huile sur le feu, et d'éviter aussi que les scouts en parlent. Évidemment, je jouais le jeu et leur paraissais très ennuyé de la tournure des événements. Il faut savoir être comédien. Cette entrevue a, je crois, eu l'avantage de mettre les CP dans la confidence et de leur faire croire qu'on comptait sur leur sens des responsabilités dans un cas aussi inattendu et malheureux. Ils ont avalé le morceau sans aucune difficulté, heureux et fiers de la confiance que je leur témoignais en les mettant ainsi au courant de cette dispute non souhaitée. Mettez-vous à leur place. Ils y croyaient dur comme fer à cette querelle...

Et puis un soir, alors que dans notre programme nous avions un jeu de nuit prévu pour le lendemain, nous avons eu à la veillée un petit bivouac de chant préparatoire au grand feu de camp qui devait clôturer le camp deux ou trois jours plus tard. Après ce bivouac, les scouts rentrèrent sous la tente assez tôt, car le lendemain nous avions des activités importantes. Puis couvre-feu. Et puis silence. Un silence encore interrompu par un ou deux cris de nos deux coqs en bataille qui jouaient admirablement leur rôle : Belette et Guépard. Les scouts se sont vite endormis. Vingt minutes ou trente maximum (il devait être 9 h 30 ou 10 h), trois coups de sifflet stridents ont déchiré la nuit, réveillé les scouts. Tit - taat - tit² : rassemblement! L'aumônier, un ou deux assistants et moi courons d'une tente à l'autre prévenir les scouts qu'ils s'habillent en hâte. L'un des deux querelleurs s'est sauvé en jurant qu'il ne reviendrait plus au camp. Il fallait absolument qu'on s'organise pour le rattraper avant qu'il ne fasse une bêtise... Et là, j'entends encore Musaraigne – Michel Sacré, premier CP – jurer à ses scouts : « Et cette fois-ci, je vous jure que ce n'est pas un bête jeu de nuit. C'est du vrai! ». Les CP croyaient pouvoir témoigner devant leurs scouts qu'ils étaient au courant de ces disputes entre les deux animateurs, et que des menaces avaient été proférées. Bref, ils étaient à point pour une course

¹ Responsables chargés de l'achat et de la distribution des victuailles.

² La lettre R en morse

effrénée à suivre des coups de sifflet lancés à intervalles réguliers par un autre assistant déjà parti à la recherche de l'intendant. Notre assistant Pierre Geilenkirchen, l'autre querelleur, avait refusé de se joindre aux chercheurs et l'aumônier l'avait rabroué vertement devant tous, en lui disant que le temps des enfantillages était passé et qu'il devait mettre son honneur de scout à chercher lui aussi, d'autant qu'il était le responsable de cette fuite. C'était sérieux, notre affaire! Nos scouts étaient mis en condition et l'homme au sifflet s'est amusé à nous faire courir dans la nature pendant une quarantaine de minutes. Je me revois encore avec certains scouts en pyjama, en plein milieu d'un énorme buisson d'orties qui faisait au moins cinq mètres de quelque côté qu'on dirige notre lampe! Situation plutôt délicate, merci!

Et cela dura jusqu'à ce qu'on arrive tous à retrouver notre fugueur, qui s'est retourné vers les scouts en leur criant : « On vous a bien attrapés »! Tête des scouts, et surtout de nos chefs de patrouille. Les langues se sont déliées devant un excellent chocolat chaud qui avait été préparé pour ce retour agité. Quels souvenirs!

Le clan

Il y a trois étapes dans la vie d'un compagnon routier : *aspirant*, qui dure à peu près six mois, puis *compagnon* routier, c'est le temps fort – deux ou trois ans – où on te demande de réfléchir à ta vie future. Tu t'y prépares. On te demande aussi de « servir » en étant chef ou assistant. Et enfin le départ, cérémonie ultime : tu reçois la croix, la hache et le carnet pour faire ta propre route dans la vie. Tu es maintenant un *routier*. Si tu n'es pas chef ou assistant, tu quittes le clan.

J'ai parlé plus tôt de nos petits camps routiers sur la Semois, puis sur l'Ourthe (radeau) et enfin au Luxembourg : de la marche, avec son sac et sa tente personnelle. Cela fait huit ou dix kilos en plus. Il faut savoir gérer le poids de ses bagages. Aujourd'hui, on se tracasse pour le poids de ses valises en avion, mais quand on porte tout sur son dos, on y pense deux fois plus!

Alpinisme et spéléologie

D'abord avec le clan et Marcel Kempgens, le chef de clan à cette époque, nous avons fait quelques rochers à Fréyr, près de Dinant sur la Meuse (là où le roi Albert s'est tué). Il faut dire que Marcel était un bon alpiniste et nous étions au clan du Piolet (c'était son nom). Puis plus tard, nous avons avec les grands scouts essayé les visites de grottes (la spéléologie). C'est Michel Wulput qui nous orienta vers ces expéditions que nous aimions. Il fallait nous voir avec nos casques de moto et nos cordages avec le clan à Tils, Esneux, où nous sommes allés au moins deux fois explorer des grottes sous la Meuse. Ce site sera plus tard fermé au public. Il faisait au moins 400 mètres de long, longs boyaux, corniches, siphons... Il ne fallait pas souffrir de claustrophobie. Le tout se terminait dans la petite chapelle de la Vierge, ainsi nommée car cette très petite salle en fin de parcours (sous la Meuse) avait une statuette de la Vierge qui avait été fixée là.

Au rocher de Freyr avec le clan du Piolet (les routiers), nous avons escaladé le Gruyère et la Grand-mère... Tu parles de noms bien drôles pour des rochers! Ils font seulement une dizaine de mètres

verticaux, mais nous étions bien attachés et sécurisés. C'est notre chef Marcel qui nous apprenait où placer les pieds, les mains et nous assurait. Puis nous sommes montés au sommet par le sentier à l'arrière du rocher pour voir le panorama sur la Meuse. Attention au vertige!

Théâtre

Avec le clan, nous avons voulu monter deux pièces de théâtre. J'avais les textes de pièces jouées à Bukavu. Belles pièces avec des personnages uniquement masculins, cela tombait bien! Et deux pièces policières par surcroît, que nous avons menées à bien. En plus de les présenter en Outremeuse, nous avons été les jouer au profit de l'école Don Bosco, avec grand succès.

La première, *Bonne nuit, colonel*, a été présentée le 11 novembre 1961, et la seconde, *Rendez-vous de chasse*, le 11 novembre 1962. Parmi les acteurs, je revois Christian, mon frère, évidemment – dans les rôles comiques –, Jean-Claude Rome, Henri-Paul Louys, Jean-Louis Longrée, votre serviteur, et qui encore.

Il y aura encore les fameux *Noël dans la cité*, dont je vous ai déjà parlé lorsque je vous ai raconté Outremeuse au début de ce chapitre, et dont je dirai encore un mot plus loin, avec le forum des jeunes.

Un beau week-end de clan en octobre 1961 à Chèvetogne (église catholique de rite oriental). Un très bon week-end sur la communion des églises avec « la porte de l'iconostase », comme disait un père avec son accent russe. L'office religieux durait plus de deux heures dans cette magnifique église sans statues, où tout était peint avec une peinture faite au blanc d'œuf. Les fidèles se promenaient, formaient des petits groupes épars dans cette église sans chaises, et avaient même le droit de parler pendant le saint office fait essentiellement de chants en russe et en grec. C'est là que Jean-Claude Rome, notre Puma, notre premier CP, un très bon scout qui étudia son droit, lui aussi à Liège, prit son départ routier. C'était le premier départ que je donnais à l'un de mes compagnons en tant que chef de clan.

L'équipe Saint-Paul

Nous avons formé au clan une équipe d'une dizaine de garçons décidés à se donner quelques principes de vie en se réunissant une fois par mois pour discuter d'un texte tiré du Nouveau Testament que nous devions préparer chez nous. Yvon Mors, notre aumônier, nous aida beaucoup dans ce beau projet qui dura un an ou deux. Nous avons aussi nos trois règles de vie qui allaient dans le sens de l'effort constant en trois domaines : prière, culture et santé, trois principes qui resteront longtemps, même après que j'aurai quitté le clan et Outremeuse. Nous devions essayer de 1) faire cinq minutes de gym par jour, le matin; 2) au point de vue culturel, voir un bon film (ciné-club) ou lire un livre avant le mois suivant; 3) lire un texte de l'évangile déterminé et le préparer pendant le mois pour en partager nos réflexions à la réunion suivante.

Aujourd'hui, je me félicite d'être passé par ces trois pôles, de m'être un peu forcé dans ces trois secteurs : santé, culture et spiritualité. Quand je vois vivre le monde aujourd'hui, il n'est plus question que du premier item : la santé. Et on parle des exercices à faire, des excès à éviter (cigarette, alcool). Je trouve très bien que l'on se préoccupe ainsi de sa santé. Je vois des tas d'émissions pour les

vieux, judo, course à pied, vie saine, manger sain, diététique, etc. Mais je cherche en vain aujourd’hui quelque émission pour renforcer nos convictions personnelles et profondes. En a-t-on encore de ces convictions? Où sont la vérité, la voie et la vie?¹ Et la culture? Oui, certains essaient encore d’entretenir leur propre culture, mais il y a beaucoup d’appelés et peu d’élus. On dirait que les gens ont honte. Avec le club Pyramide qui se réunit chaque jeudi soir, nous nous efforçons de jouer le grand jeu de la culture. Mais encore une fois, écoutez les émissions de télévision, écoutez parler les gens, écoutez surtout les humoristes avec leur langage grossier à vomir, et leurs blagues qui bien souvent restent en dessous de la ceinture! Est-ce là la culture? Cul-ture, oui!

Ainsi, je reviens sur cet engagement pris vers 1959 ou 60 avec nos routiers et compagnons routiers, pour nous améliorer sur trois plans : le spirituel, le culturel et le physique. Nous étions résolus à approfondir un texte évangélique, à lire un journal ou une revue une fois par semaine, et à faire un peu de gymnastique matinale tous les jours. Cela n’a pas duré toute ma vie, mais je m’y suis accroché longtemps et encore à quarante ans, je faisais souvent quelques exercices au saut du lit. À cinquante-huit ans je faisais encore ma gymnastique matinale, dix minutes d’assouplissement. C’est dur et pourtant, en 2013 j’en avais 75 et j’en faisais encore presque tous les jours, pour le dos en particulier. Oui, cette équipe St-Paul a produit beaucoup de fruits pendant de nombreuses années.

Un peu dans le même ordre d’idée, avec Nicole, nous avons pris l’engagement dès nos fiançailles de dire une dizaine du chapelet tous les soirs, avec une intention différente chaque soir. Eh bien depuis 1959 nous n’y avons pas failli, même si parfois c’est difficile pour raison de fatigue ou parce que la communication est plus difficile certains soirs. Cela nous a aidés et soutenus. Enfin, sur ce même propos, à l’égard de nos enfants, nous avons dû leur montrer que nous voulions maintenir certaines exigences minimales. Dans le climat général d’abandon de la part des parents, et dans cette perspective de recul généralisé qui fait penser à la retraite dans la campagne de Russie – rien ne va plus, on abandonne, on lâche tout –, non! Pour nos enfants, il a toujours été très clair que la messe, le mariage étaient des valeurs sacrées. Et sacré a bien, pour eux comme pour nous, le sens de quelque chose qui passe en premier et pour lequel ils savent qu’on se battra, s’il le faut. On leur a permis des choses, on a été tolérants, mais la politesse, l’amour les uns des autres, quelques marques de religion bien comprises : c’était et c’est toujours un acquis sacré qu’on n’abandonne pas.

Un article à propos de l’équipe St-Paul

Voici un texte retrouvé datant des années 60-62. Il concerne l’équipe St-Paul de sept ou huit compagnons routiers, à Outremeuse. Ce texte a été écrit par Yvon Mors et moi-même pour être publié dans une revue des chefs scouts ou des compagnons routiers de la FSC – Fédération des scouts catholiques de Belgique.

¹ Tiens, trois mots en V, et je revois Churchill faisant le V de la victoire tout en fumant son gros cigare!

Pour bâtir la maison du Seigneur...

Une équipe spirituelle

Cela fait longtemps que nous y pensions, et les notes du P. Brisack sur le partage spirituel nous avaient fait réfléchir¹. Puis un jour, une observation nous a particulièrement frappés : les apôtres, avant d’être les témoins du Seigneur, ont commencé par être ceux qui ont vécu avec lui, dans son intimité, à l’écoute de sa parole. Nous découvriions qu’être apôtre, c’est d’abord être en relation vivante avec Jésus-Christ. À la même époque, nous avons eu l’occasion d’entendre le témoignage d’un chrétien, membre des *Focolari* – Foyer d’unité². Il s’agit d’un mouvement spirituel issu d’Italie qui vise à promouvoir partout une authentique pédagogie de la charité. La motivation profonde de tous nos actes doit être la charité. C’est à partir de cet enracinement dans l’amour que doivent s’épanouir nos contacts avec Dieu et les autres. En même temps, le mouvement veut inculquer à chacun le souci d’assimiler effectivement dans sa vie les paroles du Seigneur afin qu’elles deviennent paroles de vie, forces motrices dans le comportement de tous les jours.

C’est ainsi que nous nous sommes réunis en une équipe de sept volontaires pour élaborer le schéma fondamental des réunions. Le rythme en sera mensuel et la durée d’environ deux heures. Première partie : nous commençons par une courte prière, souvent inspirée du temps liturgique. Ensuite, partage spirituel sur la « Parole de vie » qui a été choisie le mois précédent. Il s’agit de partager l’expérience de vie que l’on a eue. Chacun expose très simplement les pas concrets où la parole du Seigneur a influencé vitalelement son comportement, comme aussi les difficultés rencontrées et les occasions manquées. Deuxième partie : lecture et approfondissement d’un chapitre du Nouveau ou de l’Ancien Testament (ne pas le prévoir trop long pour avoir le temps de le savourer). Le but n’est pas de faire de l’exégèse, mais de découvrir la doctrine de vie, le message que le Seigneur veut nous confier à travers ce texte. Chacun donne son avis, l’échange étant dirigé et particulièrement préparé par un des membres de l’équipe, à tour de rôle. En conclusion, on choisit dans ce texte le verset qui sera la Parole de vie, le maître mot spirituel, à partir de ce moment jusqu’au mois suivant. On détermine aussi le chapitre qui sera abordé à la prochaine réunion. Troisième partie : nous terminons à l’église par un temps de méditation qui reprend dans l’oraison la nouvelle Parole de vie et les principaux thèmes approfondis ensemble au cours de la soirée. La prière est dirigée par celui qui avait la charge de préparer la réunion.

Après bientôt un an d’expérience, nous tenterons de dégager quelques conclusions.

¹ Pour une route plus dynamique, *Éditions F.D.C., Bruxelles*, p. 71
² *Mouvement des Focolari de Belgique, rue St-Hubert 7, Bruxelles IV, Tél. 70.45.16*

- Les débuts furent marqués par une prise de conscience qui peut paraître fort négative : nous avons découvert combien le message de l’Évangile nous était peu habituel comme doctrine de vie, incarnée à chaque instant qui passe.
- Il y eut cependant, dès le début, des témoignages qui nous faisaient toucher du doigt la transfiguration de nos vies lorsqu’elles se trouvent branchées concrètement sur le Seigneur et sa parole. Nous débouchions naturellement sur l’action de grâces : le Seigneur fit pour moi des merveilles... Quantité d’événements de la vie quotidienne devenaient « sacrements », signes sensibles efficaces de l’amour auquel Dieu nous appelle avec lui et entre nous.
- Nous avons fait l’expérience de la réalité du monde surnaturel : « Là où quelques-uns sont réunis en mon nom, je suis au milieu d’eux ». Une plus grande charité a grandi entre nous. Après ces rencontres, disait un routier, on se sent plus unis, plus certains d’être soutenus les uns par les autres.
- Ces rencontres nous ont donné le goût de l’Écriture Sainte. Le chapitre mensuel nous a ouvert l’appétit et plus d’un routier a noué à partir de là un contact plus familial avec la Bible.
- Nous avons appris à prier ensemble, d’une prière d’Église collant à la vie quotidienne.
- Enfin, l’équipe a permis de créer une plus grande unité et une certaine progression communautaire avec les autres mouvements de la paroisse, la Parole de vie leur étant présentée à chacun et faisant sur ce thème un partage spirituel.

Dans le cadre de cette année conciliaire où nous sommes invités à vivre davantage avec l’Église qui se regarde dans l’Évangile, nous avons cru devoir partager avec vous l’histoire de ce qui nous est arrivé, vous souhaitant de faire en commun l’expérience très riche et rayonnante de ce pain de vie qu’est la Parole du Seigneur.

Yvon Mors et André Bonsang
Au C. et C.C.
Ve, Liège

Belles et grandes activités

Voici maintenant quelques belles activités dans lesquelles j’ai été impliqué d’abord parce que j’étais chef scout (visite chez le roi, puis parlement jeunesse) et ensuite parce que notre scoutisme nous amena à rayonner encore plus dans la cité (forum des jeunes, Noël dans la cité).

Chez le roi et la reine

Ce 25 mai 63, j’ai 25 ans. Je suis invité auprès de Leurs Majestés Baudouin et Fabiola! Je suis reçu par eux, mais pas tout seul. J’étais invité avec quelques milliers de représentants de toute la jeunesse

belge, deux ou cinq ou dix (?) mille garçons et filles de 20 à 27, 28 ans. Je représentais le scoutisme pour le district de Liège.

Un jour en début mai 1963, j’ai reçu une lettre marquée aux armes du palais de Laeken, en lettres dorées et en relief, m’invitant au palais avec d’autres représentants de la jeunesse belge pour m’entretenir avec Leurs Majestés... tu parles d’une surprise! Ils avaient joint des billets de train et de tramway. Je suis parti avec un ami, André Lecloux, grande distinction de l’univ’ et le fiancé de Marie-Rose Bouille. Il avait lui aussi reçu une invitation, comme toutes les « grandes dis’ »¹ qui étaient en dernière année... Quelle joie de recevoir l’invitation et les billets gratuits pour s’y rendre en train, puis en tramway, avec une visite des jardins botaniques de Laeken, parmi les plus beaux du monde.

Et en plus, ce 25 mai 1963 était le jour de mes 25 ans. Ça tombait pile. Jus de fruits et petits gâteaux furent servis devant le château, dans l’immense jardin. Baudouin et Fabiola se sont promenés entre les groupes et nous adressaient une question, un petit mot gentil. Nous avons pu leur parler, mais on se sentait tout drôle devant eux. André avait les cheveux abondants mais déjà tout gris, comme son père au même âge, paraît-il. Le roi s’entretint avec nous. J’ai aussi expliqué à la reine Fabiola que j’allais bientôt me marier. Puis le roi voulut reparler à ce futur ingénieur dont il se rappelait les cheveux. André ira à l’institut Solvay, et c’est Nicole qui lui tapera son mémoire de fin d’études.

Parlementaire?

En tant que chef scout, j’ai aussi été choisi par l’équipe du district pour être membre pendant quelques mois du parlement jeunesse mis sur pied par les organisations politiques de la province. On s’est réunis trois ou quatre fois vers 1962, mais je n’aimais pas cela. J’étais nommé comme représentant des scouts, dans le mouvement PSC (Parti social-chrétien). On se réunissait dans le Condroz, assez loin. J’y allais en moto, le samedi après-midi. Mais je n’aimais pas du tout ces polémiques partisans. Passons!

Fin 60, un grand feu de camp clôtura une belle journée d’unité, avec expo dans les locaux. Cela eut lieu à St-André et Christian a animé royalement ce feu de camp dans la cour de l’école.

Noël dans la cité

En décembre 59, 60 et 61, nous avons organisé avec les scouts, guides et une partie de la jeunesse d’Outremeuse – le forum des jeunes – trois magnifiques spectacles de Noël sur la place.

D’abord, deux ans de suite les 24 décembre 59 et 60, nous avons monté *Les Santons de Provence*. C’était une belle histoire de Noël avec une foule de personnages, dans une très grande crèche montée sur tréteaux en Outremeuse, au boulevard Saucy. Tableaux vivants d’après le disque des Santons de Provence, avec l’ange Boufaréou, et Honorine la poissonnière, et le Berger, et l’Aveugle, et le Boumian (Bohémien), et Mireille la belle Arlésienne, et Vincent... C’est drôle comme tous les noms me reviennent après tant d’années. Le 13 décembre 1998, Marie Boily m’a demandé si je ne connaissais pas les santons de Provence... Et de fil en aiguille, j’ai repris la bobine et mon vieux Sony pour lui

¹ Grande dis’ est l’abréviation de Grande distinction, mention octroyée aux étudiants universitaires ayant réussi leurs études avec des notes de 80 à 89.99%.

réenregistrer cette très belle histoire destinée à sa famille. Eh oui, 38 ans plus tôt je la mettais en scène pour la première fois, en décembre 1960 avec mes scouts, les routiers et d’autres jeunes. Quelle belle aventure... Je pense à l’abbé Yvon Mors; je pense à monsieur Moens des cafés Michotte qui jouait Joseph; je pense à Milou Sacré, cheftaine guide qui jouait Marie; je pense au feu de camp en Roture avec les bergers et les moutons, puis le passage de Marie sur son âne, puis l’arrivée à la crèche dressée boulevard Saucy, face au monument de Tchantchès... Et les chants, et les chœurs, et José qui jouait le ravi, et Christian, Michel Wulput (le berger), Henry-Paul Louys (le Boumian), Jean-Bernard Bouille (Boufaréou), sa sœur Michèle (Mireille), Alain Ramquet (Vincent son amoureux)¹, et Jean-Claude Rome (l’aveugle)...

Pour une troisième année, le 24 décembre 1961, on a repris Noël dans la cité, mais avec une autre partition : *La Pastorale de l’enfant perdu*. C’est Nicole et moi qui jouons les Marie et Joseph du XX^e siècle.

Si vous permettez, voici une petite anecdote qui arriva lors de la quatrième représentation en 1962. Je n’étais pas là, c’est monsieur Moens qui m’a rapporté l’affaire. Lorsque la messe de minuit a commencé, Joseph conduisant l’âne qui portait Marie et l’enfant Jésus sont entrés dans le grand chœur de l’église. Et monsieur le doyen Gillet qui officiait, déjà énervé et se retournant pour dire un *Dominus vobiscum*, vit l’âne occupé à déposer son crottin en plein chœur. Il ajouta alors à sa prière latine une remarque en sourdine et en wallon : *Y n’manqué-ve pu pôr qui çoula!*, ce qui signifie « Il ne manquait vraiment plus que ça! ».

Le Forum des jeunes 1961-62

Le bel esprit qui nous anime au clan et dans toute l’unité, et avec les amis d’autres unités², nous a poussés à concevoir un regroupement de tous les jeunes de 15 à 25 ans, garçons et filles pour diverses activités. Je me souviens notamment

- du procès à Brassens. Georges Brassens était déjà le poète chanteur très connu, mais sa réputation de gorille faisait que certains bien pensants lui tournaient le dos. Alors on imagina un procès à Brassens avec deux avocats de la défense (Jean-Bernard Bouille était l’un d’eux) et deux procureurs pour l’accusation (Jean-Claude Rome et Willy Housen). Les quatre avocats se sont préparés et ont écouté leurs témoins, qui étaient toutes les chansons de Brassens. On imagina un prétoire, un tribunal avec un ou trois juges et douze jurés tirés au sort. Un fameux procès!
- d’une veillée pascal sur *Le sens de l’amour* à l’église St-Nicolas, le 16 avril 1960
- d’une balade dans les Fagnes où nous étions bien 40 jeunes
- de nos participations aux Noël dans la Cité

Il y eut encore des participations à des activités de soutien pour les personnes âgées (Louise de Marillac et St-Vincent de Paul).

¹ Ces deux-là uniront d’ailleurs leurs destinées, et il sera parrain de l’aîné chez Christian.
² Jean-Bernard Bouille, ses deux sœurs Marie-Rose et Michèle, Gérard Dewonck, les deux filles Rouyr et d’autres anciens, et beaucoup de filles de la paroisse de nos âges, anciennes guides ou pas.

Une certaine Nicole

Deux grandes premières

Il y eut deux grandes premières, comme au théâtre. Décors et circonstances de fête : une première visuelle et une autre essentiellement tactile.

Quel choc j’ai eu la première fois que je l’ai vue! Oui, cela fait penser à la chanson de Mouloudji, vous connaissez :

*La première fois que je l’ai vue
Elle dormait à moitié nue
Dans la lumière de l’été
Au beau milieu d’un champ de blé]*

Eh bien, moi ce n’était pas du tout ce cadre champêtre ni ces allusions érotiques, non. Mais ce fut bien plus formidable!

Fantastique! J’avais une impression devant cette jeune femme blonde que j’admiraïs pour la toute première fois, comme si elle devait avoir pour moi un destin particulier nous concernant. Vraiment! J’ai vraiment eu un coup au cœur. Et je ne l’avais jamais vue! Et je ne la connaissais absolument pas. Vraiment étrange. Mais attendez que je vous dise l’endroit.

Cela se passait dans le grand chœur de l’église St-Nicolas, où nous nous marierions exactement sept ans et huit mois plus tard.

Nous étions en décembre 1955, un soir, et c’était une retraite paroissiale. Cela s’appelait une mission, je crois. Pendant une semaine il y avait des sermons le soir, donnés par des pères spécialistes. Chaque fois l’église était bondée de monde, si bien qu’on avait rajouté des sièges dans le vaste chœur pour y accueillir des fidèles. Et un soir que j’étais dans la nef centrale, sur le devant pas loin du chœur, je vois arriver cette jeune fille dans le chœur, avec sa mère... Elle était en retard, me dira-t-elle plus tard. Et voilà, c’est tout : je l’ai entr’aperçue, belle, blonde et bouclée, et j’ai été bouleversé. Jamais plus ma vie ne serait la même... Elle était blonde, paraissait douce, sérieuse... Quel coup au cœur. Pas un coup de foudre, non, un choc en pleine poitrine. Je pense à Claudel qui eut une sorte de révélation, comme ça, une nuit de Noël, alors qu’il était entré par hasard dans une église de Paris à la messe de minuit... Ce fut pour Claudel une révolution dans sa vie. Moi aussi.

Je le répète, car c’est bien important : la première fois que j’ai vu Nicole, j’ai ressenti un choc. Pas un coup de foudre, pas de l’amour – d’ailleurs, elle ne m’avait pas vu et ne me connaissait pas non plus. Moi, c’était la toute première fois que je la voyais et j’ignorais totalement qui elle pouvait être. Ce n’est que bien plus tard que j’ai appris qu’elle était la sœur de Jean-Marie et José Hauglustaine. Pour elle, je n’existais pas, enfin pas encore. Mais pour moi, ce n’était pas de l’amour, mais une fascination, un choc comme je n’en ai jamais ressenti ni avant, ni après. Je n’ai jamais pu m’expliquer ce phénomène. C’est... c’est peut-être même, pour moi, un peu comme une preuve de l’existence de Dieu : comme si Dieu – lui qui sait tout, et donc savait que cette personne compterait beaucoup pour moi – eh bien,

comme s’il voulait m’envoyer une sorte de petit signal, comme un clin d’œil. Comme s’il voulait me dire : « Moi, je connais le futur; toi, tu n’as pas le droit de le connaître, mais aujourd’hui, puisque c’est votre première rencontre, et dans ma maison par surcroît, eh bien, je me permets une petite dérogation et je t’envoie un petit signe ». Car enfin, ce choc, comment s’expliquerait-il autrement? J’en ai rencontré beaucoup d’autres, des filles, et même des plus belles, des plus attirantes... Jamais je n’ai ressenti la même émotion. Alors? Vraiment étrange, non?

Tu te demandes sans doute, heureux lecteur qui me lis (je dis heureux, car c’est une belle histoire que je te raconte ici, et qui finit bien en plus), alors cher Anagnosophile, tu te demandes sans doute : « Mais comment diable a-t-il su qui elle était? Et que s’est-il passé alors? ».

Je te réponds, mais je commencerai en te disant que ce n’est ni le lieu ni le moment d’invoquer le diable ici. J’eus préféré *Seigneur Dieu!* (lui, il est de meilleur conseil) ou encore *Sainte Vierge!* Ou même saint Nicolas qu’on peut à juste titre invoquer ici pour une double raison. Bon, maintenant je te réponds. À Outremeuse, comme partout, les gens vont et viennent, marchent sur le trottoir, surtout le matin pour aller à leurs occupations. Et Nicole qui allait de chez elle, rue Théodore-Schwann jusqu’à son école (elle avait 15 ans et 10 mois) située au couvent des sœurs de Notre-Dame, rue Puits-en-Sock, passait fatalement tous les matins, les midis et les soirs sur la rue Jean d’Outremeuse, tout près de chez moi¹. Et moi aussi je passais quelquefois par là. Bref un jour, je ne sais pas quand, je l’ai vue une deuxième puis une troisième fois, de loin, comme ça, mais j’ignorais toujours qui elle pouvait bien être. D’ailleurs, je dois vous dire : j’étais en rhéto, j’avais d’autres chats à fouetter et je ne me tracassais absolument pas avec cette demoiselle.

Nicole m’avouera plus tard que c’est là aussi qu’elle m’a remarqué pour la première fois, alors que je conduisais Marie-Ange à l’école. Elle se disait : « Qui est ce jeune homme qui conduit sagement sa petite sœur à l’école? » Elle était étonnée, c’est tout.

Et tiens-toi bien, Anagnosophile, ce n’est qu’en août 56 – donc huit mois plus tard – que j’ai pu mettre un nom sur le joli visage de cette demoiselle. C’était au camp de Farnière, où elle était venue avec ses parents saluer ses deux frères, José le petit scout et Jean-Marie qui était assistant avec moi à mon premier camp à Farnière pour la 5^e Outremeuse. C’est là que j’ai fait le lien, tout simplement. J’étais très heureux de connaître son nom et son prénom² et de savoir qu’elle était d’une famille de scouts. José était un de mes seconds, puis chef de patrouille! Et voilà. Mais rien de plus. Disons que le feu a couvé sous la cendre pendant trois ans!

Je t’entends, Anagnosophile, tu me répètes ta question : « Mais quand est-ce que vous... enfin, elle et toi... ». Ici, nous abordons la grande première tactile. Oui, oui! Eh bien, je t’ai déjà répondu. Oui, oui! Au début du présent chapitre, vas-y voir. Ou plutôt non, tiens, c’est trop beau, je te le récris ici :

[...] et la salle paroissiale [...] un fameux 19 avril 1959, un dimanche après-midi et un film, *La famille Trapp*... dont Nicole et moi nous souviendrons toujours. Dans l’obscurité

complice de la salle, deux mains voisines se cherchent, se frôlent, se découvrent, se reconnaissent, se caressent, se serrent et ne se quitteront plus, unies pour la vie [...]

Tu te rappelles au moins avoir lu cela? Eh bien, tu l’as ta réponse, non?

Je pourrais ajouter : ah! l’obscurité complice de la salle. Ah! quelles délices. Monsieur Delcourt (si je ne me trompe pas) le journaliste à la *Gazette de Liège* était notre projectionniste et il tournait *La famille Trapp*, un film allemand de 1956, familial et heureux (prédestination?) avec Ruth Leuwerik et Hans Holt, qui sera suivi en 59 de *La famille Trapp en Amérique* (alors là, c’est tout simplement la vérité). Plus tard, il y aura sur les écrans la même belle histoire intitulée *La mélodie du bonheur*, un film américain cette fois avec Julie Andrews et Christopher Plummer. Oui, lecteur, je t’entends bien. Tu me demandes de te raconter par le menu ce grand moment. Et ici une autre chanson me revient aux lèvres. Je repense à la très belle chanson de Gilbert, avec les Compagnons qui lui demandent : « Alors raconte ce qui est arrivé, comment ça s’est passé, pendant toute la soirée », et Gilbert qui leur répond : « Elle est arrivée, je la voyais qui marchait, qui marchait, qui marchait devant moi ».

Donc elle est arrivée, on a parlé, on s’est souri et tout naturellement, elle s’est assise sur la chaise à ma gauche. Oui, c’étaient des chaises, comme dans toutes les bonnes salles paroissiales. On a éteint sans doute. On avait probablement tiré les rideaux pour obscurcir un peu plus la salle et la projection a commencé. Et ma main gauche était là ballante entre ma chaise et sa chaise. Et sa main à elle traînait là aussi dans cette zone mitoyenne. Et un doigt me frôle, et je frôle un doigt. Et la main se rapproche. Et nos doigts se disent bonjour (moi, ma gauche et elle, sa droite)... Puis après quinze ou vingt minutes de ce petit jeu, de ces frôlements, de ces attouchements, de ces je viens, tu viens, bonjour, oh! excusez-moi... je me décide et enferme un, puis deux, puis trois doigts dans ma paume, puis toute sa main dans la mienne et on se serre, et on se parle ce si joli langage muet : vous permettez, mademoiselle. Oh! la douce main... et je te veux, je t’ai et tu me veux, tu m’as... Délicieuse chaleur, incroyable sensation d’euphorie, de bien-être, de douceur... Si le paradis existe, il doit être un peu comme ça. Nicole venait d’avoir dix-neuf ans depuis un peu plus de deux mois, et moi j’allais en avoir 21 dans un peu plus d’un mois. Ne me demandez pas trop ce qui se passait sur l’écran à ce moment! Heureusement que j’ai revu le film plus tard.

Un détail de ce moment si doux m’est revenu. Quand on projette un film 16 mm avec un seul projecteur, on a habituellement deux ou trois bobines de film. Lorsqu’une de ces bobines s’est complètement vidée, il faut la recharger avant de prendre la seconde, à moins qu’on ait plusieurs bobines vides et que le projectionniste fasse le rembobinage de toutes les bobines après la séance complète. Il y eut donc un entracte, à moins que ce n’ait été carrément la fin de la projection. On ralluma. Aussitôt, nos mains audacieuses à Nicole et moi sont retournées chacune de son côté, « pour faire semblant de rien » comme on disait. Il n’y avait pas de honte, mais une certaine gêne. On n’aurait pas voulu que ce moment si doux, partagé à nous deux dans l’obscurité complice de la salle, soit aussitôt révélé à tous et crié sur les toits. On voulait se donner le temps de voir venir, attendre et nourrir nos espoirs. Mais rien que nous deux! Je crois que c’est très humain, cette attitude de garder pour soi un tel bonheur naissant. Mais voilà que dans la rangée arrière se trouvait une petite peste, une gamine de six ou sept

¹ Voir la carte de Liège au début de ce chapitre.

² Ben oui, j’ignorais même son prénom. Comment l’aurais-je su, elle ne le portait pas inscrit sur le front quand même!

ans, une copine de mes petites sœurs, qui avait repéré notre manège... On est observateur à cet âge-là. Elle me demanda en souriant : « André, tu es fiancé? » Puis, comme je me détournais ou répondais par un vague « Ben! non » plus gêné qu'autre chose, elle s'est mise à chanter « André est fiancé! André est fiancé! ». Je lui ai fait signe de se taire, mais elle en remettait davantage. On est coquin à cet âge-là! Elle voyait bien que cela nous mettait mal à l'aise, Nicole et moi. On s'est levés probablement, et on s'est déplacés sans demander notre reste. Puis la gamine — je ne sais même plus son nom —, constatant qu'elle n'avait obtenu aucun succès et que personne ne l'écoutait dans le brouhaha naissant de l'entracte, elle s'est tue et a vaqué à d'autres occupations. Peut-être même est-ce moi qui lui aurai demandé où étaient mes sœurs pour l'obliger à penser à autre chose... Heureusement cela réussit, et personne ne remarqua rien ce jour-là. Mais dès le lendemain j'allai chercher Nicole à la sortie de sa banque, et on se promettait bien de faire une belle petite promenade le samedi suivant. Ce ne fut pas long que la situation s'éventât, à notre grand soulagement et à notre grand plaisir d'ailleurs.

Quand je compare Nicole avec toutes les autres femmes, je peux affirmer que je suis vraiment tombé sur le gros lot. Secrétaire et comptable, elle aime beaucoup la couture, adore faire des expériences culinaires, essayer toutes sortes de recettes et par-dessus tout, elle est devenue experte en pâtisserie. Elle est vraiment la perle rare à tous les points de vue¹.

Elle est mère, femme, maîtresse et amante. Elle est excellente pour le ménage (achats, cuisine, couture, entretien et décoration), elle aime l'ordre, le rangement, la propreté, a une belle écriture, une agréable conversation. Elle possède la beauté physique, le bon goût, le sourire, l'esprit de sociabilité et l'acharnement au travail. Toutes ces qualités se retrouvent en elle. Elle est vraiment première partout. Et en plus, elle n'est ni dépensière, ni coquette (enfin juste ce qu'il faut), ni commère, ni hargneuse, ni pédante, ni précieuse, ni ridicule... Tout ceci a été écrit avec beaucoup, beaucoup de recul. Je puis vraiment affirmer, après des dizaines d'années, que ce portrait est bien exact.

Merveilleuses fréquentations en promenades

Eh oui le merveilleux temps des premières fréquentations... Tous les amoureux du monde cherchent à s'isoler pour mieux se parler, se connaître, s'enivrer l'un de l'autre. Voilà pourquoi Nicole et moi, les samedis et les dimanches où nous le pouvions (car j'avais les sorties scout, les études, quelques obligations familiales aussi sans doute, et Nicole à l'occasion devait suivre ses parents qui allaient en Allemagne visiter Jean-Marie à l'armée, ou vaquer à des obligations ménagères), donc lorsque nous le pouvions, nous en profitions pour nous éclipser, aller nous balader un peu n'importe où pour découvrir de beaux coins, mais surtout pour être seuls, rien que nous deux. Nous aimions les endroits tranquilles, peu fréquentés, pour pouvoir nous parler tout à notre aise, s'embrasser aussi bien sûr, sans que cela gêne trop les passants honnêtes, comme dirait Brassens. À l'occasion on s'asseyait sur un banc rustique, une vieille grosse pierre, sur un beau tapis de feuilles sèches au pied d'un arbre... On apprenait à se connaître. Nous parlions de nos occupations, elle à la banque ou en famille avec ses frères, moi du scoutisme, de mes études, du Congo, de la famille. Nous apprenions à nous connaître,

¹ Nicole, si tu lis, arrête-toi ici, sinon tu vas chuter dans la vanité et l'orgueil.

à nous découvrir. Oui, oui, un peu, mais pas trop, pas tout. Nous nous embrassions aussi bien sûr (on se « suçait la pomme »... et cela prend du temps). Elle avait la peau si douce, et ses boucles blondes, et ses doigts si fins, si jolis, et sa taille fine. J'aimais la caresser un peu partout, beaucoup. Mais quand on est fiancés, le corps de notreoureuse est comme la France du temps de l'Occupation. Il y a la zone libre et la zone occupée, et la ligne de démarcation n'est pas franchissable. C'était tacitement convenu et nous avons toujours respecté cette consigne.

Au début de nos fréquentations, nous marchions simplement à Outremeuse, le long de la Meuse ou de la Dérivation. Endroits calmes, idylliques, ombragés de platanes, main dans la main. On apprend à se connaître. C'est sous le pont de Bressoux que nous échangeâmes notre premier et timide baiser, au bord de la calme Dérivation. Puis un dimanche après-midi, nous sommes allés à pied jusqu'à l'île Monsin près de Herstal, au début du canal Albert. C'est loin. Là, nous avons assisté au tournage d'une scène de pub pour une marque de pneu... Puis le dimanche suivant, nous grimperons à la Citadelle, et redescendrons par les escaliers de la montagne de Bueren. Puis il y aura les Biens-Communaux à Seraing, et encore Beyne Heusay, Herve chez mes grands-parents, ou Herstal chez sa copine Jeanine et alors là, elles se font toujours des tomates farcies. On se rendait à ces différentes destinations en tram, en bus, parfois même en train. Je me souviens que l'arrêt du tram vert pour Seraing était devant un café nommé Chez Boniface, mieux vaut ici qu'en face! Et en face, c'était le cimetière. Plus tard nous irons un peu plus loin en Lambretta (moto-scooter), à Aywaille; une autre fois à la Baraque Michel et la croix des fiancés... On découvrait la province de Liège. Une fois même en 1960, nous visiterons la citadelle de Namur. On courait d'un coin à l'autre, on se courtisait!

Nous eûmes de longues (trop longues?) fiançailles. Cela est dû à mes études. Elle travaillait à la banque de la Société Générale à cette époque, au boulevard de la Sauvenière. Doux temps des fiançailles... Avec la Lambretta, à pied ou en autobus, train ou tramway, nous allions visiter des endroits calmes et paisibles tous les dimanches après-midi. Que d'endroits purs et idylliques ont vu naître et grandir les fleurs parfumées de notre amour. Dur temps des fiançailles : quatre ans à attendre la fin des études, c'est vraiment trop long. On a appris à ronger son frein!

Le samedi matin, pendant six mois ou un an, nous allions à la piscine du boulevard de la Sauvenière. Sur ce boulevard, il y avait un magasin unique, Chez Colson, où on ne vendait que des gaufres. Toutes les sortes de gaufres, mais surtout les gaufres fourrées aux fruits : cerise, prune, ananas, pomme, groseille... Hmm! Un pur délice! Oui, comme disait la publicité : Chez Colson, tout est bon! Mais allons à la piscine avec Nicole. Je n'aurais pas manqué cela pour tout l'or du monde. D'abord apprendre à nager à sa fiancée, c'est important! Ensuite, belle occasion de la voir en maillot de bain... et — cerise sur le *sundae*, comme on dit au Québec — je pouvais la tenir dans mes bras d'un peu plus près que d'habitude puisqu'elle devait se placer dans l'eau à plat ventre, appuyée sur mon bras gauche pour faire les mouvements de la brasse avec ses jambes et ses bras. Et la main de mon bras gauche qui la soutenait, parfois, inévitablement mais toujours innocemment... frôlait certaines doubles rondeurs offertes quasi impudiquement, mais ô combien généreusement. Ces petits moments divins constituaient la plus belle

illustration de l'expression « joindre l'utile à l'agréable ». Nous terminions toujours cette gentille trempette par la dégustation d'un petit yogourt nature. Cela a duré à peu près un an...

On allait aussi souvent au cinéma. Je crois même que je n'ai plus jamais été voir un film sans elle à partir de l'année 1960. Parfois on s'arrêtait quelque part pour prendre un sachet de frites, ou encore une poche de marrons chauds en hiver. Parfois, nous accompagnions ses parents ou les miens en sortie, notamment à Neufmoulins. Une fois, son père (vous ai-je dit qu'il s'appelait Ambroise et que la maman de Nicole portait le doux nom de Martine?) a trouvé que partir un week-end avec Christian et moi pour aller chez Jacqueline et Marie-Claude Bougnet, mes cousines de Bruxelles qui nous avaient invités pour une *surprise-party*, comme on disait¹, eh bien Ambroise a décrété que Bruxelles pour tout un week-end c'était trop demandé, et cette fois-là on a dû se séparer, car je devais vraiment aller chez mes cousines qui comptaient sur Christian et moi.

J'allais souvent attendre Nicole à la banque à la fin de sa journée de travail, mais il m'est arrivé quelquefois de devoir attendre longtemps car à la comptabilité, les employés ne pouvaient pas quitter tant que les comptes de révision de la journée ne balançaient pas. Parfois j'arrivais juste, ne sachant si elle était déjà sortie. J'attendais une demi-heure, trois quarts d'heure pour apprendre qu'elle était sortie à l'heure. Elle était embêtée de cela, mais ignorait que je viendrais et moi qui voulais lui faire une bonne surprise, je me morfondais et râlais!

Bien sûr il y a eu quelques bals avec les scouts, les étudiants, la banque. On aimait cela! Nous avons aussi trouvé un petit café bien sympathique, La Taverne – à moins que ce soit le Henri IV –, rue Charles Magnette, juste derrière la cathédrale, à l'entrée de la petite rue Saint-Paul. Nous aimions nous y arrêter à l'occasion, en revenant d'avoir été faire une course en ville ou de regarder un film. Il y eut aussi un autre petit café à côté du pont Albert, où nous avons pris l'habitude de déguster un croque-monsieur. C'est là, je pense, que nous avons choisi notre date de mariage et décidé que nous irions au Congo. Nous devions être au début 63 et il fallait annoncer cela aux parents. Mais comment s'appelait ce second café? À moins que ce soit là, le Henri IV? Je vais demander à ma petite femme. [...] Bon, eh bien, voilà le résultat de notre conversation : Le Henry IV est bien le deuxième, près du pont (entre pont Albert et pont de Longdoz). Quant au premier, elle ne se souvient plus non plus et se demande si ce ne serait pas L'Estaminet ou quelque chose comme ça. Je serais assez d'accord avec cette réponse. En fait comme je l'ai écrit, c'était bien La Taverne.

Avec Nicole, nous avons pris l'engagement de réciter tous les jours dix *Ave Maria* avec une intention particulière, différente chaque soir. Depuis 1960 nous n' avons jamais failli à cet engagement! C'est le premier aumônier de la troupe scout de Outremeuse, l'abbé Quiriny, celui avant Yvon Mors, qui m'avait donné cette idée en m'expliquant que c'était un engagement qu'il avait pris déjà avant d'être prêtre. Nous étions en 1956-57, lors de ma première année comme chef scout, et j'avais trouvé cela formidable.

¹ En France ils auraient dit une « boum », et au Québec « un party ».

Aucune des trois

Vers 1959 (probablement un peu avant ou un peu après le fameux 19 avril 1959), une soirée dansante organisée par les scouts a eu lieu à St-André, Outremeuse. Et là comme souvent, on annonça que la danse suivante serait une danse « émancipée ». Cela signifiait que les filles invitaient. Et alors, oh! surprise, trois filles de mon âge se précipitent sur moi pour m'inviter à danser. Je me revois encore, fier sans doute, mais un peu gêné aussi... Trop, c'est trop. Et j'allais devoir dire non à deux d'entre elles!

Il faut dire que je dansais peu, étant un peu timoré de ce côté et assez occupé par le bal, sans doute, en tant que chef scout. Or donc, trois beautés me tombent dessus pour danser avec elles. Il s'agissait d'Yvette Bellefroid, sœur de Christian un de mes CP (tous deux viennent du Congo). Elle deviendra madame Willy Housen plus tard, un chef et commissaire de louveteaux. Il y avait aussi Ginette Sacré, la plus jeune des quatre enfants Sacré (avec les jumeaux Léon et Paul, puis Milou, cheftaine des guides). Cette Ginette était la seule des quatre enfants Sacré (du boulevard de la Constitution) qui n'était pas totalement prise par le scoutisme. Enfin, la troisième de ces demoiselles à vouloir danser avec bibi était Marie-Rose Bouille, une jolie voisine et sœur (elle aussi) d'un ami et assistant scout, Jean-Bernard. Elle est restée une amie qui épousera plus tard André Lecloux, celui qui viendra avec moi voir le roi en 1963.

Me voilà donc avec trois filles sur les bras. Je ne sais plus laquelle eut ma préférence, je crois que c'est celle qui m'a invité la première, et il me semble que c'était Yvette... J'étais à la fois très fier évidemment, et bien embarrassé en même temps car secrètement, j'aurais préféré que ce fût une quatrième, qui n'était pas là ce soir-là, restée à la maison je ne sais pour quelle raison. Cette jeune demoiselle était aussi la sœur de deux scouts et routiers et elle s'appelait Nicole Hauglustaine, une petite blonde aux yeux bruns, silencieuse, souriante et jolie comme un cœur.

Un bâton rouge pour ma miss, ma mie et m'amie

Ce même soir à Saint-André, à moins que ce soit une autre fois fin 58 ou début 59, j'avais gagné un petit bâton de rouge à lèvres à une tombola et j'ai demandé à José, le frère de Nicole, de le lui donner, car, disais-je, elle n'avait pas gagné un prix dans un tirage de cartes précédent où elle aurait dû gagner... Cette dernière explication n'était évidemment qu'une excuse. La vraie raison est que je voulais lui faire plaisir et c'est un peu comme si elle avait été présente. Elle n'était pas dans la salle, mais dans mon cœur. Je pensais à elle, ma miss...

Concours des fiancés au Grand Bazar!

Le Grand Bazar était le plus grand magasin de toute la ville de Liège, depuis le début du siècle jusqu'à ces époques dans les années 60. Je crois qu'il fermera ses portes vers les années 80. Peu importe. Il occupait à lui seul tout un côté de la place St-Lambert, juste en face du palais de justice (l'ancien palais des princes-évêques). Et tout le monde sait que la place St-Lambert est le centre urbain de la ville, là où la plupart des tramways et autobus avaient leur terminus.

Or donc un jour, je dirais en 1962, nous avons vu Nicole et moi qu'un concours pour fiancés, doté de nombreux prix, était organisé par le Grand Bazar. Il s'agissait de répondre séparément devant public à des questions identiques, et il fallait essayer de répondre la même chose que son (ou sa) fiancé(e). Facile! On n'avait rien à perdre et tout à gagner pour commencer à nous équiper en vue de notre vie future. Alors on s'inscrit et on y va. Ce devait être un samedi après-midi, il y avait animation et belle ambiance. Nous devons être une dizaine de couples inscrits. Et dans un de ces couples, j'ai reconnu un ancien condisciple de Bukavu : Claude Jadoul. C'était un gars sympa, de mon âge mais une classe en dessous, en moderne. C'était un gars costaud, plutôt rouquin et qui avait une jambe légèrement plus courte que l'autre. Il boitillait un peu en marchant. Un brave type, toujours souriant, interne tout comme moi et qui avait, je m'en souvenais, le numéro 75, juste le numéro après Christian et moi qui avions le 74. Il était de Liège, je l'ignorais. Il nous présenta sa fiancée et nous avons participé au concours, eux et nous. Comme il s'agissait avant tout de donner les mêmes réponses, nous nous étions donné une stratégie : on répondrait toujours en fonction de ce que pensait ou vivait Nicole. Par exemple, si on lui avait demandé (alors que je ne voyais ni n'entendais sa réponse) : « Quel plat préférez-vous? », elle devait répondre selon ses goûts. Et moi, dans notre convention, je devais non pas répondre selon mes goûts, mais autant que possible me rapprocher de la réponse que Nicole était supposée avoir faite. Je sais qu'aimer les mêmes choses et avoir toujours les mêmes habitudes, les mêmes souhaits n'est pas du tout garant de l'idéal amoureux. Je suis plus favorable à la complémentarité des personnes, surtout dans un couple. Mais c'était le principe du concours. Pour gagner, il fallait essayer d'avoir les mêmes réponses l'un et l'autre. Tel était le principe sur lequel reposait le jeu. Pour faciliter le travail du jury, chaque question était dotée d'un choix de réponses. Alors on avait adapté notre stratégie en fonction de cet objectif de la même réponse. Et une fois, je me suis embourbé, car à une question en sport ou je ne sais quoi, je savais que Nicole n'avait pas vraiment de réponse, alors j'ai donné ma réponse sur le sujet. Mais elle avait déjà répondu tout autre chose. Peu importe. On n'a pas gagné le premier prix, mais on a été classés troisièmes je pense, et on a reçu une valisette avec tous les couverts, assiettes, gobelets et thermos pour pique-niquer à quatre personnes. On les a longtemps gardés et lorsque plus tard au Québec nous ferons du camping, eh bien oui, ce seront encore ces mêmes assiettes et thermos qui reviendront sur nos tables, sous la tente.

Zircon et Pontiac

Avec Nicole, en 1962, comme le jour de nos noces se rapprochait et que nos « courtisailles » commençaient à durer, nous avons voulu officialiser notre lien amoureux par un beau cadeau de fiançailles. C'est au bout de la rue de la Régence, près de la place du Marché aux fleurs dans une belle petite bijouterie, que nous avons trouvé, moi une jolie bague pour elle avec une pierre fine d'un bleu très pâle appelée zircon, et elle pour moi une belle montre-chronomètre suisse de marque Pontiac.

Nicole en cinq points

1) C'est d'abord une présence. La compagne, le conjoint. On n'y pense pas, mais elle est là. Un peu comme la maman pour un enfant. Personne jamais ne songe à l'existence du plancher qui le

supporte, à la chaleur qui nous entoure, sauf quand le plancher se dérobe sous nos pieds ou lorsque la chaleur fait cruellement défaut. Une épouse, c'est cela. On rentre du travail, prêt à lui faire partager nos joies, nos peines. Si elle n'est pas là momentanément, son absence nous gêne. Nicole, la présence de Nicole, c'est ce qu'il me faut pour vivre et pouvoir fonctionner. Le meilleur exemple qui me vienne à l'esprit, tiens! c'est l'essence d'une voiture. Quand on en a, pas de problème, on n'y pense pas, ça roule. Mais si le réservoir est vide, alors là, rien ne va plus... Nicole, c'est mon oxygène!

- 2) Nicole, c'est le partage de la joie. C'est la joie aussi, mais il n'y a pas de joie profonde sans partage. Je vois un beau film, eh bien ma joie ne sera complète que si Nicole l'a vu avec moi, ou si je peux lui en parler, lui faire partager ma joie. Je crois que c'est cela un conjoint, une union très profonde qui m'empêche d'être totalement moi-même si l'autre n'est pas là pour partager. Nicole, c'est mon prolongement dans la joie.
- 3) Nicole, c'est aussi le partage dans la souffrance. La consolation, celle qui écoute. Comme elle partage ma joie, elle doit partager mes souffrances, pour les diminuer. C'est drôle, en joie le partage amplifie: ma joie sera plus grande avec Nicole. En souffrance, l'union du conjoint diminue la souffrance, la douleur même. Ma souffrance sera plus petite avec Nicole.
- 4) Nicole, c'est aussi le complément. Celle qui comble tous mes manques, mes besoins. Elle est celle qui m'oriente parfois, me conseille à l'occasion. Et sans aucun doute, je suis pour elle le complément. C'est l'autre pôle, l'autre caractère : elle est visuelle, je suis auditif, et l'idéal n'est ni l'un, ni l'autre, mais bien la somme des deux. Avec les années qui passent et la vieillesse qui maintenant cogne à la porte, de plus en plus Nicole est mon chauffeur, mes oreilles, mes yeux. Et moi, je ne lui suis plus d'une aide bien précieuse à cet égard.
- 5) Enfin Nicole, plus qu'une infirmière, une cuisinière, une amie, une coresponsable, c'est surtout une âme, un guide, une conseillère. Je dirais mieux : un esprit, un souffle, une inspiration, l'étincelle de la création. Pas de ma création, ni de la sienne, mais de la nôtre.

J'ai ici le souvenir tenace de deux magnifiques bouquins que ma fiancée m'offrit en cadeau, séparément, à l'occasion de deux fêtes.

D'abord, sans doute pour mes 22 ans en mai 60, elle m'a donné le roman *Jordi, mon fils* de Luis Martin Vigil, un auteur espagnol. Je l'ai adoré, alors que j'avais été fâché lorsqu'elle me l'avait donné, car je ne connaissais pas et je lui avais laissé sous-entendre que j'aurais aimé recevoir un beau livre sur le cinéma, *Le cinéma en 1000 images* sorti en 1960. Elle m'a quand même donné ce second livre aussi. Mais quand j'ai eu lu l'admirable *Jordi, mon fils*, ah! que je m'en suis voulu de mon terrible orgueil.

Le second beau livre, c'est *André Ryckmans*, un jeune administrateur belge fils de l'ancien gouverneur général Pierre Ryckmans. Il fut tué à Kisantu, lors des douloureux événements qui ont marqué l'indépendance du Congo en juillet 1960. Voici le petit mot que Nicole m'a écrit sur la page de garde, le 30 novembre 1961 (jour de la St-André) : « Dans la vie scout de d'André Ryckmans, celle

qu’il a passée au Congo, tu y retrouveras peut-être un peu la tienne aussi, puisqu’il y a vécu les mêmes années que toi. C’est pourquoi j’ai choisi ce livre pour ta fête. Nicole ».

On en avait beaucoup parlé, car c’était un jeune père de cinq enfants, admirable à beaucoup de points de vue, non violent, réfléchi, amoureux du Congo et des Noirs, les connaissant bien et même dansant avec eux ou jouant du tam-tam. Cela nous avait particulièrement choqués, nous qui connaissions bien l’Afrique, que justement ce soit un gars comme lui, qui aimait les Congolais, qui se fasse tuer.

Je relis ce livre offert en 1961, et je frémis en songeant qu’il y a d’étranges destinées qui se ressemblent parfois. Ainsi sans le savoir, ce n’est qu’après que je fais le rapprochement, mais il y a plusieurs similitudes entre le destin de cet homme et le mien, avec un décalage de neuf ou dix ans.

Au fond, j’ai un peu suivi sa trace : son père était administrateur – le mien, aussi, même si J.W. n’était pas dans les hautes sphères. Il arrive en Afrique, au Congo, en 1937, à huit ans – j’arriverai en 1948, à neuf ans. Il ira au collège des pères jésuites de Léopoldville, et pendant un trimestre (1943) à Costermansville – j’irai chez les jésuites de Costermansville de 49 à 55. Il fera de son scoutisme une seconde vie, car il y fut très attaché – je peux vraiment dire la même chose. Il fera des *bike* – j’en ferai. Il aimait les Noirs, parlait très bien le kikongo, se mêlait à eux et s’est occupé d’eux pendant son adolescence – je parlerai assez bien le lingala, me mêlant avec mon frère aux Noirs des heures entières. Il repartira en 1946, à dix-sept ans – je quitterai l’Afrique en 1955, à dix-sept ans. Huit ans plus tard, en 1954 après études, il revient au Congo, dans l’administration; il est jeune marié – je reviendrai huit ans plus tard, en 1963, après études et également jeune marié. Mais je ne pouvais plus être dans l’administration, car l’Indépendance avait sonné. Il faut savoir que j’avais entrepris mes études de droit dans le but de faire l’administration coloniale. J’ai choisi l’enseignement en Afrique. Et puis, surtout, il reviendra au Congo, particulièrement à Madimba et Kisantu, où il sera tué sur le pont de l’Inkisi – je suis aussi revenu à Kisantu, et j’ai souvent passé ce grand pont de l’Inkisi, où se dressaient souvent des barrages de soldats¹.

Tout cela est un peu troublant, non? Et puis il s’appelait André. Mais il reste des tas de différences, heureusement.

Quand André Ryckmans est allé à Cost – je ne sais pour quelle raison il y était allé –, il a supplié ses parents de ne plus le renvoyer là car, disait-il, les élèves blancs y détestaient les Noirs. Je me souviens que cela m’avait frappé et choqué lorsque j’avais lu cette remarque en 1961, car je la trouvais injustifiée. Mais à la réflexion, il est vrai que le climat général des « petits Blancs » de Cost-Bukavu était assez raciste. Plusieurs riaient et se moquaient ouvertement des Noirs. Cela faisait très bien. Et je me rappelle un souvenir pénible. Avec les scouts et les croisés, nous avons été deux fois, avec Michel André notamment, animer des après-midi à la cité congolaise, au « belge » de l’autre côté de la ville. Nous présentions des jeux aux jeunes Noirs d’une école. Eh bien il nous fallait un sacré courage pour affronter les quolibets de nos « compagnons » lorsque nous revenions de ces expéditions, dont le

moins qu’on puisse dire, est qu’on aurait souhaité qu’elles restassent ignorées. « Vous êtes fous, aller amuser des macaques? » « Hou! Les petits enfants du Bon Dieu qui ont fait leur BA, aujourd’hui... » Voilà le genre de sarcasmes que beaucoup d’élèves bien pensants nous adressaient.

Avec Nicole, encore

Quand nous allions communier, à cette époque, il y avait toujours un banc de communion sur lequel était posée une longue nappe. Le communiant plaçait ses mains sous la nappe en écartant le pouce et l’index de chaque main qu’il surélevait jusque son cou, de manière à former une sorte de petit support où l’hostie serait tombée si elle avait été lâchée inopinément par le prêtre. Eh bien Nicole et moi, à genoux l’un à côté de l’autre, nous nous joignons toujours les mains intérieures lorsque nous allions communier. Si j’étais à droite et elle à ma gauche, c’était ma main gauche qui prenait sa main droite sous la nappe. C’était un peu déjà comme une union en dessous des draps. On a fait cela très longtemps, durant nos fiançailles et même après jeunes mariés, tant qu’il y eut un banc de communion avec une nappe... Mais maintenant, et depuis des années, le petit Jésus nous arrive sur la main gauche et c’est nous qui nous donnons la communion.

Et même parfois, lorsque nous allions à communion, en marchant dans l’allée, je la poussais légèrement. Je fais encore parfois cela à soixante ans... Taquineries? Non, petites manifestations amoureuses, comme des petits becs à l’occasion.

Quand le prêtre invite les fidèles à se souhaiter la paix, Nicole et moi, c’est toujours le baiser de la paix que nous échangeons...

Notre mariage

D’abord, nous nous sommes mariés civilement le 1^{er} août (pour éviter les problèmes en accumulant les deux cérémonies le même jour). Nous nous sommes mariés à l’hôtel de ville de Liège, avec les parents et les frères et sœurs, en petit comité. Puis nous sommes allés dîner à Coö, près de la cascade sur l’Amblève. Belle journée ensoleillée.

Et le 3 août 63, ce fut le vrai mariage, le religieux, à Saint-Nicolas où nous avons passé les trois premières années de nos fiançailles – et où j’ai vécu comme chef scout de si belles années –, malgré le fait que ni Nicole ni moi n’y habitions plus. La messe fut dite par Yvon Mors devant de nombreux parents et amis. J’aurais voulu supprimer toutes les marques de faste et de solennité, comme le tapis rouge ou les deux fauteuils spéciaux, par esprit d’humilité et de pauvreté, mais l’abbé Mors m’a justement fait comprendre que ce geste aurait peut-être eu l’effet contraire, par l’étonnement que cela provoquerait dans le public qui ne comprendrait pas et pourrait penser qu’ainsi le mariage n’avait guère d’importance pour nous. Mieux valait faire comme tout le monde, tout simplement. Quand on arriva au chœur, moi au bras de ma maman et Nicole au bras de son papa, celui-ci fort ému me la confia en me disant : « André, je te confie ce que j’ai de plus cher au monde ». Lors de l’homélie, Yvon Mors parla de nos deux alliances où nous avons fait graver à l’intérieur (par mon cousin, le mari de Lyline chez qui je les avais achetées) :« N-A unis avec Dieu 3-8-63 », et pour elle « A-N unis avec

¹ Voir au chapitre 19 l’épisode avec le prof Philippe Giroul et la carte d’immatriculation de Franz.

Dieu 3-8-63 ». Son alliance était tellement petite qu'elle passait dans la mienne qui n'était guère très grande. J'ai dû la faire agrandir une dizaine d'années plus tard, et depuis nos noces d'argent je ne peux plus porter mon alliance qu'au petit doigt! Photos officielles à la sortie de l'église, cortège de voitures Mercedes noires. Il fallut traverser Liège jusqu'au Mont-Saint-Martin, lieu de la noce. La fête, apéritif dans le jardin avec tous les invités, puis banquet, puis soirée dansante avec tous les amis, eut lieu dans un grand hôtel avec beau jardin et panorama sur la ville.

Le porto (l'apéritif), où l'on avait invité le ban et l'arrière-ban familial, les amis et les connaissances, eut lieu dans le beau jardin avec fontaine, mare et petit pont.

Au milieu du banquet, qui traditionnellement durait de 14 h à 18 ou 19 h, nous avons profité du trou normand pour nous éclipser une bonne demi-heure, Nicole et moi, et filer jusqu'à Herve pour y déposer sur la tombe de mon papa le bouquet de la mariée. J'avais pris la grosse familiale Skoda que je conduisais depuis le décès de Jean Warnant. Mais écoutez, ou plutôt lisez ce qui suit. À notre retour du voyage de noces, vers le 15 août, quelle ne fut pas notre surprise de voir dans le courrier un avis de paiement déposé par la police. J'avais une amende à payer pour avoir débordé d'une ligne blanche continue au feu rouge, un peu après Grivegnée dans la côte près de Beyne. Une photo nous avait pris en flagrant délit : c'était lorsque nous allions à Herve porter le bouquet de la mariée. Donc, le jour de mon mariage j'ai été pris en contravention!

C'est Christian qui lut les télégrammes durant le repas. C'était une belle tradition qui est malheureusement tombée en désuétude avec le déclin puis la disparition des télégrammes, remplacés par les nombreux moyens de communication plus rapides et moins coûteux (téléphone, téléphone mobile, iPad, courriel et autres textos). Or donc, la tradition des télégrammes de félicitations était encore bien ancrée en 1963. Les PTT avaient même prévu pour les mariages et autres célébrations des télégrammes de luxe dont le papier était orné de dessins). Toutes les connaissances qui avaient eu vent de ce mariage, invitées ou non, envoyaient un télégramme de félicitations pour les jeunes mariés et les heureux parents. La formule variait, mais certains y mettaient un léger grain de sel et écrivaient des phrases à double sens, où ils pouvaient jouer sur les mots, sur les noms et sur la circonstance... C'était souvent bien agréable à écouter. Et lorsque le lecteur (pour nous, Christian, je le répète) lisait la signature et que nous ne connaissions pas les noms, ceux qui voyaient de qui ils s'agissaient le disaient bien fort à l'assemblée. Et ainsi à notre mariage, il y eut des « famille d'André, côté Bonsang », une tante côté Hock, un cousin Renard, ou bien une tante Cokaico, ou encore « famille Hauglustaine du Limbourg », puis il y avait les scouts, l'université, et les « banque à Nicole » (elle quittait l'édifice central de la banque Société Générale de Belgique avec 500 personnes) ou la banque Dubois où travaillait mon beau-père, de taille plus modeste. C'était amusant d'entendre fuser autour de la table : « banque à papa », « banque à Nicole »... On a reçu une centaine de télégrammes. Les belles traditions se perdent, c'est dommage!

Le banquet et la soirée furent très réussis, mais nous devions encore nous changer puis partir. Comme le veut l'usage, nous avons essayé de nous esquiver discrètement, mais ils étaient tous là pour nous saluer. Ils avaient mis des boîtes attachées derrière la voiture et nous ont lancé énormément de riz (porte-bonheur, souhait de prospérité)! On en a enlevé presque un kilo en revenant du voyage de noces.

Alors qu'on se changeait, chez Nicole, le téléphone sonna. Tiens! C'était Christian qui me demandait : « Comment a été la traversée de Liège en voiture? – Bien, pourquoi? – Parce qu'on a retiré quatre des six fils conduisant aux bougies. Si tu veux arriver à Paris, il faudrait les remettre! » On a embarqué la valise et dans la nuit, on a foncé vers la France. Puis quelque part, avant la frontière, nous avons pris un petit chemin de traverse, trouvé une prairie et j'ai planté la tente... Voilà où nous avons passé notre nuit de noces! Le lendemain, j'entendis des bruits suspects à côté de la tente. J'ai ouvert et sous le beau soleil, j'ai vu en gros plan deux ou trois grosses têtes de vaches qui nous regardaient bien étonnées avec leurs grands yeux!

Chant d'un départ¹

3-8-1963

À ma femme

*Voilà plus de quatre ans que couve en nos deux cœurs
Un feu qui fait de nous, exaltés de bonheur,
Deux époux bénissant cette heure solennelle;
Car nous pouvons enfin, d'une force nouvelle,
Marcher main dans la main, sur la route où un jour*

*Dieu a voulu qu'on soit encordés par amour.
Qu'Il soit remercié pour tant de plénitudes,
Lui qui, dans sa bonté, parmi les multitudes
Nous choisit l'un et l'autre et nous a réunis.
Je remercie aussi nos parents, nos amis,
Tous ceux qui avec nous aujourd'hui sont en liesse
Parce qu'un « oui » total a sacré nos promesses.*

*Notre amour conjugal regarde l'avenir;
Mais le présent déjà grave un cher souvenir :
Celui du jour heureux où nos âmes ravies
Ont scellé à jamais le sort de nos deux vies.
Ce trois août de l'an mil neuf cent soixante-trois,
Nous vous convions tous à ce banquet de rois!*

*Je lève enfin mon verre à la santé de celle
Que mon cœur amoureux a élu la plus belle!
Je te promets, Nicole, et toujours et partout,
Simplement ces deux mots : je veux t'aimer, c'est tout.
Afin que chaque jour allume en ton visage*

¹ Ceci est un épithalame que j'avais composé pour la circonstance et que je lus au banquet de noces.

Ce rayon de bonheur qui m'est un doux présage.

*Et je prie le ciel d'exaucer notre vœu :
La joie de partager notre amour avec ceux
Qu'il voudra nous donner, pour étendre sur terre
Sa grande œuvre d'amour, de travail, de prière.
Qu'un même esprit anime en nous un même sang;
Nous serons, pour le monde, un foyer de Bonsang!*

André

Après le mariage, nous partîrons en voyage de noces à Paris, passant par Reims, puis Chartres et Versailles avec la vieille Skoda de Jean Warnant¹. Mais avant de quitter Paris et notre lune de miel, encore un petit mot, si vous le permettez. J'avais réservé une belle grande chambre à l'hôtel St-Michel rue Cujas, pas loin du boulevard St-Michel justement, sur la rive gauche pas loin de la Sorbonne et du Luxembourg. Or une nuit, je me réveille et Nicole n'était plus dans le lit; j'étends les bras, rien ni personne... Je me lève, elle avait entendu du bruit par la grande fenêtre et se tenait cachée dans les tentures pour voir ce qui se passait dehors. Quels étaient ces cris que je percevais aussi? Nous étions au troisième ou quatrième étage, on regardait par la grande baie vitrée. Une course, deux filles se sauvent, une passe à l'autre un couteau ou un revolver que la seconde cache immédiatement dans un de ses bas nylons. Puis arrive la police. Nouvelle course, mais elles se font épingler et la rue retrouvera son calme... Eh oui, la vie nocturne à Paris. Nous avons tout vu (ou presque) des grands monuments, du métro, des promenades. Je me souviens du dimanche 11 en après-midi, il fallait absolument que nous trouvions un café où il y avait la télévision pour que je puisse voir la victoire probable de Rik Van Looy à la course cycliste des championnats de monde. On en trouva un, pas loin du jardin botanique. Rik était le plus fort, vraiment. Et pourtant il n'a pas gagné, car un de ses coéquipiers, un autre Belge, un traître, l'a battu d'une dizaine de centimètres. Pauvre Rik! Il avait fait un effort final tellement violent qu'il avait cassé son dérailleur sur la ligne d'arrivée. Et puis, nous sommes allés nous promener dans le jardin botanique, justement. Et là, on s'est trouvé un petit coin bien caché, bien tranquille derrière les frondaisons, pour se reposer un peu et... enfin quoi, vous voyez bien ce que je veux dire. Nous étions dans un jardin botanique, et pour qu'il y ait de belles fleurs, qu'est-ce qu'on fait dans un jardin botanique, hein? On sème. On sème et on s'aime. C'est bien ce que nous avons fait. Après tout, nous étions bel et bien mariés, non? Et nous avions bien le droit de... ben oui, le droit de semer, trois petits points.

De retour en Belgique, nous aurons un bref séjour à Saint-Jean-Sart (près d'Aubel), dans une vieille maison appartenant à Gilberte et José qui étaient au Katanga à ce moment-là, maison qu'ils comptaient bien restaurer pour en faire la délicieuse demeure dans laquelle ils vivent encore après plus d'un demi-siècle. Là, j'étudiais pour la deuxième session du troisième doc, que j'échouerai à cause du

¹ Voir plus loin, Rayonnement

cours de DIP (droit international privé). Nous y étions vraiment dans notre petit nid d'amoureux, en pleine lune de miel. Puis ce seront les valises, car nous allons quitter pour le Congo...

Avec Nicole, c'est la fête, la vie en fête

Fête des cœurs et de l'esprit, accord à l'unisson, dans la discussion bien sûr car on est très différents de caractère. Elle est visuelle, je serais plus auditif; elle est pour le détail fini, bien fait, je suis pour les ensembles, la finalité des choses; elle est souvent en retard, je suis plus ponctuel – à la messe ou pour un souper chez des amis –, et voilà bientôt quarante ans que ça dure. Nicole est discrète, plutôt introvertie, je suis moins discret et plutôt extraverti. J'aime revoir un bon vieux film, Nicole pas du tout. Je fais volontiers une petite sieste, Nicole jamais. Elle s'y connaît dans les couleurs, la mode, la décoration, pour moi cela n'a vraiment pas d'importance... Bref, on ne s'entend sur rien et pourtant on finit toujours par s'arranger. C'est ça l'amour, une perpétuelle victoire, une suite ininterrompue de compromis. Oui, avec Nicole, ma vie est bien une fête.

Fête des souvenirs communs, de plus en plus nombreux évidemment avec le temps qui cogne, comme dit Jacques Brel. Que c'est agréable de se souvenir, de revivre un moment du passé vécu à deux. Nicole, ma confidente.

Fête des corps. Soyons discrets, préservons notre petit nid, notre petit lit. Mais il faut dire que sans cette parfaite entente, cette harmonie enchanteresse, la vie serait bien terne. Ici aussi la fête des corps doit se conquérir chaque jour. Et l'entente n'est jamais acquise une fois pour toutes. Chaque jour est une espérance, une découverte, un triomphe. J'en ai fait un « petit » poème en pentamètres¹ en 1968, lorsqu'elle dut rester en Belgique et que je dus la quitter pour trois mois. Non publiable, évidemment, mais à lire... Nicole est d'abord et avant tout : belle. Petite, blonde, très gracieuse, souple, sportive : la danse et la marche n'ont aucun secret pour elle. Qui dit fête des corps dit aussi intimité et voile pudique sur cette fête, mais qu'il me soit permis de dire que la première fois qu'un homme caresse un corps de femme, quand il touche le grain de la peau, quand il en ressent la plénitude, c'est un peu comme s'il avait dans ses deux paumes un grand vase de caoutchouc mousse, mais lisse et chaud... Ah! la finesse et la rondeur de la taille si mince, et puis qui prend de l'ampleur en descendant vers le ventre élastique dans lequel elle s'efface. Ah! ces fesses si pleines et cet arrondi si pur des deux coupoles, et le fuseau des cuisses, et ces seins si doux, doux, si doux...

Fête de famille. Avec Nicole, nous avons élevé une belle famille, une gentille nichée. Et je dirais que là aussi, nous avons souvent été complémentaires. Quand l'un grondait, l'autre réconfortait (pas toujours le même). Nous étions d'accord sur la finalité des choses, sur les points importants à transmettre à nos enfants, mais chacun y apportait ses compétences. Je développerai un peu ces aspects au chapitre 22.

¹ Vers de cinq pieds

Les trois vertus sous le signe de trois sens

Vous connaissez les trois vertus théologiques : la foi, l’espérance et la charité. Je voudrais associer chacune à l’un des cinq sens, vous allez comprendre pourquoi. Je lie d’abord l’espérance à la vue, puis j’unis la foi au toucher, enfin le goût s’emparerait de la charité. Non, non, tout cela n’est pas une énigme. Et je tiens à vous rassurer, vous allez bientôt comprendre, et de surcroît comprendre pourquoi en moi tout cela s’unit à l’image de Nicole. Bon, je commence ma démonstration.

Ce dimanche *in albis* (le dimanche qui suit Pâques, en avril 2014), nous sommes à la cathédrale, Nicole est à côté de moi. Je lis le *Prions en Église*, consacré à la foi de saint Thomas, vous vous rappelez? Je lis ce passage d’André Beauchamp qui essaie d’expliquer la joie, l’exaltation que les apôtres ont ressentie lorsqu’ils ont vu le Ressuscité. Il écrit : « Les *Actes des Apôtres* gardent un souvenir ému de la ferveur de ces premiers jours d’Église ». Et il continue : « Vous souvenez-vous de la fois où vous avez découvert dans votre propre vie la présence du Ressuscité? Un chant vous a ému... » Mais moi déjà je ne lisais plus, et me demandais qu’est-ce qui pour moi, dans mes souvenirs, m’a le plus ému dans toute ma vie? Et là, comme un coup au cœur, l’image de Nicole a surgi. Puis j’ai relevé trois moments, tous à Outremeuse, trois « premières fois » bien émouvantes, en trois endroits différents, comme je vous les ai expliquées plus haut : la toute première fois que je l’ai vue, dans le chœur de l’église St-Nicolas. Là, c’est la vue, c’est la lumière, c’est l’espérance... Puis les années passent, et dans la salle St-André de notre paroisse St-Nicolas¹, ce sont les deux mains qui se rencontrent et ne se lâchent plus. La chaleur des mains, le feu intérieur, voilà pour le toucher. Et le toucher, c’est aussi le complément presque nécessaire à la foi de Thomas, non? On sait à partir de ce toucher, de cette caresse, que l’autre dit oui aussi, on lui fait confiance, on croit en lui. Et quelques mois plus tard, lors d’une balade le long des quais de la Dérivation, sous le pont de Bressoux, à l’abri des regards obliques, ce fut le premier baiser. Les lèvres qui s’effleurent, se rencontrent, se caressent. Voici le goût parfumé de l’amour. Et l’amour c’est le don, c’est la charité, c’est la vie qui palpite...

De ces trois premières fois, de ces trois endroits, je crois que c’est le second qui fut le plus déterminant, le plus exaltant, car c’est là que nos deux cœurs se sont dit oui. C’est la béatitude de savoir que l’autre est d’accord. L’apaisement de la réciprocité, c’est très précieux en amour. Et c’est vraiment ce moment-là, nos mains qui se rencontrent et se serrent, que je considère comme la plus forte émotion de ma vie. Là, je reviens aux apôtres exaltés par la reconnaissance du Christ. J’avais ma réponse à la question d’André Beauchamp

Pour la petite histoire, voici un clin d’œil anecdotique mais authentique : pendant que je réfléchissais à ce doux moment, à cette plus grande émotion de ma vie, ce matin-là à l’église, Nicole me prit le coude et me dit dans le creux de l’oreille : « Prends donc une pastille à la menthe, tu as encore mauvaise haleine ». Vous avouerez que je tombais de haut! Je revenais de loin mais... c’était bien elle, Nicole, ma femme depuis plus de cinquante ans qui prenait soin de moi en me murmurant ce conseil si gentilment. Eh oui, c’est ça aussi la vie et l’amour!

¹ C’est bizarre non, cette association des deux saints porteurs de nos deux prénoms?

Loisirs

La télévision

Rappelez-vous : ma grand-mère Bobo avait une lanterne magique qui nous faisait rêver. Eh bien nous, en 1955, serons parmi les premiers à avoir la boîte magique par excellence, la télévision!

On en parlait un peu comme d’un rêve inaccessible lorsque nous étions en Afrique. On savait que cela commençait à se répandre, que la reine Élisabeth avait été intronisée devant les caméras de télévision. Je me souviens même d’une bonne blague dessinée dans les revues : à Londres, on voit un brave homme devant sa télévision en train de regarder le cortège pour le couronnement, mais la fenêtre est ouverte et le cortège royal qui passe sous sa fenêtre l’empêche de bien entendre ce que dit le commentateur, et il est furieux sur ce bruit à l’extérieur qui l’empêche de suivre à la télé le couronnement de la *Queen!*

Lorsque nous nous installons rue Saint-Julien, à Outremeuse en Belgique, papa, pour la circonstance a acheté une télévision. Notre première TV! À ce moment, nous nous considérions vraiment comme des privilégiés car seulement dix ou quinze pour cent des gens, peut-être, possédaient déjà cet écran miracle qui allait révolutionner le monde et que bientôt, dans un an ou deux, quasi tout le monde posséderait : un poste de télévision.

Je le revois : petit, écran très bombé. C’était évidemment un appareil en noir et blanc. La télévision couleur allait commencer en Angleterre et venait de commencer aux États-Unis. J’en aurai encore pour une vingtaine d’années avant d’avoir la couleur!

Il faut savoir que sur ces écrans, on voyait les lignes (les fameuses 819 lignes – 625 lignes pour les Flamands – que suivait le point lumineux) et que très souvent l’image soit sautait vers le bas ou défilait à toute allure vers le haut comme si elle rebondissait, soit les figures s’allongeaient vers la gauche ou la droite et l’image s’écrasait vers le bas de l’écran. C’était comique, mais lassant. On avait même un ou deux boutons pour essayer de régler ces défauts momentanés, mais énervants.

Évidemment pendant deux ou trois ans nous n’avons capté que deux postes, les deux Bruxelles. Mais comme le flamand ne nous intéressait nullement, nous étions réduits à un seul poste. Les émissions commençaient seulement vers 6 h ou 7 h du soir jusqu’à 11 h ou minuit, rarement plus, sauf au ciné-club de minuit qui, comme son nom l’indique, nous présentait un film de ciné-club vers minuit. J’ai ainsi vu quasi tous les Ingmar Bergman. Nous avions chaque soir les nouvelles vers huit heures et vers onze heures. Après le bref bulletin de huit heures à l’INR (future RTB, elle-même future RTBF), nous attendions vers 8 h 15, sur une très belle musique, le fameux « relais de Paris » qui nous donnait les nouvelles internationales. Je dis le fameux, car il n’y avait pas d’image vidéo pour meubler notre attente, mais une simple image où nous pouvions lire : « En attendant le relais de Paris ». Puis, quand la caméra nous renvoyait les images venant de France, on voyait toujours une très belle horloge murale et moderne nous donnant l’heure exacte. Il y avait des speakerines, toujours de très belles femmes, qui nous présentaient toujours avec un beau sourire l’émission à venir ou nous expliquaient les raisons de tel retard ou tel changement d’horaire. C’était la télévision humaine, pas du tout froide

et neutre comme aujourd’hui. Aucun préenregistrement – tout était en direct avec ses ratés ou ses surprises éventuelles –, aucune machine à rire ou à applaudir. Nous n’avions pas de publicité – temps béni! Et les télécommandes n’existaient pas encore. Qu’en aurait-on fait en ces années de pionniers où il n’y avait qu’un seul poste? Je me souviens que lorsque j’ai vu la première télécommande chez mon beau-père, une dizaine d’années plus tard, je me suis fait la réflexion que la paresse triomphait encore une fois. Avez-vous remarqué? En général, tous les progrès de la technique, toutes les avancées technologiques importantes (par exemple en matière d’automobile et de circulation routière), sont toujours faits au bénéfice d’un gain de temps, d’un luxe plus grand, mais aussi au bénéfice de notre paresse congénitale : en faire le moins possible...

En ces débuts sacrés, nous n’avions pas cette maudite publicité qui pourrit tout ce qu’elle touche et particulièrement notre psychologie malmenée. C’était vraiment un temps béni : les taxes sur la TV suffisaient amplement à défrayer les coûts.

Donc, vous le voyez, très peu d’émissions, un seul canal, pas de télécommande, pas de diffusion durant la journée – mais de jolies speakerines, et pas de pub. Pour moi c’était beaucoup plus intéressant que de nos jours, où le petit écran véhicule de tout, et beaucoup de médiocre pour peu de bon goût! Je trouve que la magie de la télévision des années 50 n’a jamais été retrouvée. Au contraire, malgré la multiplication des progrès techniques, des canaux, de la qualité de l’image... Mais tout ce que je vous dis ici est une vérité de La Palice, que tout le monde connaît et ressasse. Aussi me tais-je.

Une des rares belles émissions, qui nous rassemblait tous les dimanches soir devant le petit écran, réunissait une équipe d’une douzaine d’animateurs, chanteurs, conteurs (hommes et femmes). Chacune et chacun y allait de son petit numéro. J’ai oublié le nom de l’émission, mais c’est là notamment que j’ai entendu pour la première fois *Banana boat song (Day O)*. Vraiment une belle équipe.

Musique!

En même temps qu’il avait acheté une télévision papa Warnant, dans sa grande largesse, mais cela lui faisait plaisir également, nous acheta un très beau meuble combinant radio, tourne-disque et armoire de rangement. Alors que la TV avait trouvé sa place dans le salon à droite de la fenêtre (côté porte extérieure), le meuble radio *pick-up* fut placé en face, côté gauche de la fenêtre. Et il avait reçu du magasin Actor’s, rue Pont d’Avroy, deux grands disques de musique classique. On appelait ces disques en vinyle des *long playing* de 30 cm (les normaux avaient 25 cm). Il s’agissait des deux sonates de Beethoven (*Au clair de lune* et *Pathétique*) au piano, et l’autre disque était de Léo Delibes et contenait notamment la très belle musique du ballet *Coppélia*. C’est vraiment drôle comme ce détail en particulier m’est resté. Après, c’est surtout Christian et moi qui allons garnir les rayons du garde-disques avec des 45 tours. Mes chanteurs préférés seront d’abord Gilbert Bécaud, puis Brel, puis Brassens et Guy Béart (beaucoup de B! Et on pourrait rajouter Alain Barrière). Mais il ne faut pas non plus oublier Salvatore Adamo, ce jeune Italo-belge à la voix aigüe qui s’est fait tout seul (à la fois parolier, compositeur et interprète). Il en a chanté des succès (*Laisse mes mains sur tes hanches, Vous permettez, Monsieur. Tombe la neige*). Et Henri Salvador (*Le lion est mort ce soir*) J’entends

aussi de magnifiques chansons anglaises dans lesquelles, pour nous, seule la musique compte : Bill Haley (*Rock around the clock*), Harry Belafonte (*Banana boat song*), Fats Domino (*Blueberry Hill, Sixteen tons*), les Platters évidemment (*Only you, My prayer*), Paul Anka (*Diana, You are my destiny*), Sidney Bechet (Les oignons) et Chris Barber (Petite fleur). Et ce qu’on aura dansé sur ces si belles musiques! Bien sûr il y eut des tas de succès que nous ne manquions pas d’acheter lorsque nos finances le permettaient.

Quand j’étais en rhéto, j’ai acheté un disque qui m’a beaucoup fait plaisir, où Les Quatre Barbus chantent *La pince à linge*, une histoire farfelue, mais pensée et fort joliment écrite sur l’air de la *Cinquième symphonie* de Beethoven. Elle raconte l’histoire de Jérémie-Victor Opdebeck, l’inventeur de la pince à linge... Sublime! L’*andante con moto* commence ainsi : « Dans les champs, près de chez son père, le linge blanc dans la brise légère, semblait lui dire avec le vent : Pince à linge! Pince à linge! Il faut au linge fin et trop léger, une pince pour le pincer... Pour le pincer. [...] Et dès lors dans sa tête, l’obsession qui l’inquiète : le pincer [...] Puis un jour il avait trouvé. Prenez deux petits morceaux de bois [...] et un ressort en travers. Vous saisissez cet instrument entre votre pouce et votre index. Vous le serrez en appuyant afin qu’il soit bien circonflexe [...] et vous lâchez... » Et cela continue. Je vous jure qu’avec la très belle musique de Beethoven, c’est assez incroyable et prenant! Et ces quatre Barbus avaient quatre très belles voix.

Dans le même album 45 tours de quatre chansons, il y avait : *O venerabilis barba capucinatorum*, sur le thème de l’ouverture du *Barbier de Séville* de Rossini, l’alphabet de Mozart et une quatrième chanson.

Un autre disque acheté à cette même époque : un 45 tours des Five Blind Boys, cinq chanteurs américains noirs et aveugles, avec de très beaux airs de blues et de *negro-spirituals*.

Il y eut aussi *Take it Satch* de Louis Armstrong, avec *Mac the Knife* et trois autres succès.

Enfin, vers 1959, lorsque sortit le fameux film *L’homme qui en savait trop*, j’achetai évidemment le tout aussi fameux succès de Doris Day : *Que sera sera*. Je l’aimais beaucoup, Doris Day. Je la trouvais à la fois très simple et très belle. Puis viendront d’autres succès comme *Banana boat song (Day O)* de Harry Belafonte.

De Bécaud et Brel, nous avons tous les disques (ou presque) que nous ne manquions pas de fredonner à l’occasion. J’ai même eu l’occasion, à Liège, d’aller voir l’un et l’autre lors d’un passage. Brel, encore très jeune, était en attraction au bal des scouts, je ne sais plus en quelle année. Et Gilbert Bécaud est passé lui aussi en attraction au Forum (une des plus grandes et plus belles salles de toute l’Europe). Il est arrivé pimpant, guilleret avec sa cravate à pois, en chantant « Il fait des bonds, le pierrot qui danse » Puis, après les applaudissements, il nous a dit qu’il était rauque, avait la voix cassée et devait absolument s’abstenir de chanter! Tu parles d’une déception. La direction du Forum, qui ne nous avait rien dit, proposa de nous rembourser nos billets. C’était le minimum. Mais je me demande si c’était le Forum ou le Palace (qui est juste en face sur la même rue Pont d’Avroy). J’ai su que Nicole (que je ne fréquentais pas encore) était également là ce jour-là, avec son amie Jeanine. Et elles ont ramassé deux billets de balcon pour être remboursées un peu plus cher! Oh! les resquilleuses. À propos de Brel et Bécaud, il faut absolument que je vous dise ici que José Hauglustaine, CP puis

assistant chez les scouts, et frère de Nicole (mon futur beau), un vrai copain pour moi, était également très connaisseur de Gilbert et Jacques. Et comme il avait un beau brin de voix, je parle de José, il chantait beaucoup plus que Christian et moi. José a d’ailleurs souvent fait partie de diverses chorales. Et encore maintenant, passé 70 ans à Villers Perwin, il chante tous les dimanches à la messe. Faut le faire!

Une autre fois, en attraction au Palace, j’ai pu voir Louis Armstrong en personne (*Take it, Stach!*) avec tout son orchestre et une chanteuse noire de sa troupe! Un *must*... Et, tant qu’on est dans les grands orchestres américains : tout l’orchestre de Lionel Hampton, un jazzman noir xylophoniste. Ils étaient quarante au bal des coloniaux, qui recevaient pas mal d’argent de la part du maire socialiste de Liège, monsieur Auguste Buisseret, un ancien ministre des colonies avec lequel d’ailleurs mon père n’était politiquement pas du tout d’accord.

Et cinéma

Ces temps chers de ma jeunesse seront également consacrés au cinéma. Mais je parle des bons films, des beaux films en noir et blanc. Nous étions abonnés à *La Gazette de Liège* (où a travaillé Simenon étant jeune) et la première chose que je faisais le vendredi matin, c’était de regarder la liste des 15 ou 20 films qui sortaient ce matin-là pour une semaine, dans les cinés de Liège. Généralement je réservais déjà (dans ma tête) un ou deux films par semaine à aller voir. Très vite, j’avais fait le tour de tous les cinémas de Liège et connaissais même les prix d’entrée, qui pouvaient varier selon l’heure et qui souvent donnaient une réduction aux étudiants que nous étions. Je crois pouvoir dire que toutes les rues du centre-ville et du quartier d’Outremeuse en particulier m’ont vu marcher non pas une, ni dix fois, mais vingt ou cinquante en huit ans! J’ai refait mentalement, cette nuit, un rapide tour de ville pour passer en revue les 17 salles de cinéma dont je me rappelle les noms, les entrées, les prix...

Suivez-moi : rue Pont d’Avroy, près du Carré à côté de la cathédrale : le Palace. En face, le Forum; juste à côté, le Churchill¹. Au bout de la rue St-Gilles, le collège St-Servais (ciné-club St-Gilles); sur le boulevard de la Sauvenière, le grand Carrefour aux grandes affiches²; en face, le Crosly, puis dans une petite rue un peu plus haut, le Caméo. Sur la place du théâtre (pas loin de l’opéra), le Balzac, un petit cinéma qui ne projetait que des films en VO (version originale), puis au passage Lemonnier le Normandie, et le Marivaux un peu plus loin, sur le Carré. Il restait le Régent rue de la Régence, le Midi-Minuit rue Nagelmackers, sous le pont des Arches, le Paris rue Cathédrale, et un autre dont j’ai oublié le nom, sur une petite rue entre la rue Cathédrale et la rue Charles-Magnette. Ces trois derniers cinés projetaient souvent des films, disons plutôt olé olé. Reste Outremeuse, où il y avait le Crosly O-M sur la rue Louis Jamme, l’OMK (Outre-Meuse Kursaal) sur la rue Puits en Sock, et le tout petit Roxy tout près de chez moi. Cela fait bien dix-sept! Bien sûr, il y avait encore tous les cinémas de quartier. Mais alors on s’éloignait du centre et nous n’y allions quasi jamais.

Je ne souhaite pas ici écœurer mes amis qui pourraient s’appeler Anagnosophile en leur donnant des titres et des titres. Qu’il leur suffise de se reporter au chapitre 27 sur les collections où je me suis permis de classer quelques titres parmi les plus beaux films que j’ai vus, et souvent vus à Liège durant cette période. Il faut quand même rappeler deux choses : j’étais un disciple passionné du père Jansen qui à Bukavu nous avait inoculé la passion du cinoche, je veux dire inculqué les rudiments du langage cinématographique Et je ne peux passer sous silence ici, deux livres admirables que j’ai épluchés : *Le Cinéma* de Henri Agel et *Panoramique du septième art* de Robert Claude, Bernard Taufour et Victor Bachy (ce dernier est même une fois venu animer un forum au ciné-club). Il y aura encore les *Cabiers du cinéma*, *Le cinéma en mille images* (cadeau de Nicole) et des tas d’autres livres (j’en avais au moins une trentaine rien que sur le cinéma). Et Christian s’était abonné un peu par hasard à la revue mensuelle belge *Amis du film* que j’ai reprise à mon compte et conservée. J’ai encore la collection complète qui va de 1953 à 1982, que j’ai fait relier en onze gros volumes ici au collège de La Pocatière. La deuxième chose que je désire souligner est la présence à mes côtés de Nick Carpentier, un bon camarade de Bukavu et de l’univ’ qui aimait aussi beaucoup regarder et critiquer les bons films. Enfin, vous ai-je déjà dit que l’abbé Mors et moi étions de fervents abonnés du ciné-club de St-Servais? Oui, je vous ai même dit que nous nous y rendions en moto à travers Liège après la réunion scout du jeudi. Et on filait ainsi sur sa grosse moto, lui devant et moi derrière en uniforme scout, un jeudi par mois. On y a vu et discuté de très beaux films. Notamment *À l’est d’Eden*, *Fellini Roma*...

Mais voici sans ordre aucun quelques titres parmi les plus beaux films que j’ai vus durant cette période à Liège : *Les visiteurs du soir*, *Jeux interdits*, *Les quatre cents coups*, *Citizen Kane*, *Psychose*, *Le pont de la rivière Kwai*, *Mon oncle*, *Le dernier pont*, *Le troisième homme*, *Le septième sceau* (à la TV) et *Lawrence d’Arabie*. J’ai aussi participé deux fois au grand concours des Amis du film, et j’ai été invité à la finale qui se faisait sur la projection d’un film, une fois à St-Servais et une fois à Bruxelles où nous étions partis avec la Skoda un jour de grand brouillard. J’ai même gagné un lot de 30 ou 40 boîtes de lessive OMO!

Enfin je vous confirme que les vedettes françaises de cette époque sont encore Fernandel, Gabin, Bourvil, Raimu, Pierre Fresnay, Pierre Larquey, Yves Montand, Bernard Blier... Du côté féminin Simone Signoret, Martine Carol, Danielle Darrieux, Micheline Presle tiennent encore le haut du pavé à côté de Michèle Morgan, pendant qu’une jeune dégourdie aux initiales célèbres va bientôt crever l’écran en dévoilant ses charmes et faire courir les foules. Vous savez de qui je parle.

Lorsque j’ai été visiter l’expo durant une semaine en septembre 1958, je n’ai pas manqué d’aller voir deux ou trois films : *Le cuirassé Potemkine* de S.M. Eisenstein, *High Noon*¹ de Fred Zinneman et *Rear window*² (en anglais) de A. Hitchcock, avec la toute belle et énigmatique Grace Kelly.

Durant ma rhéto, nous étions abonnés aux représentations dites classiques du Théâtre du Gymnase. Je me souviens ainsi du *Pain dur* de Paul Claudel et du *Maître de Santiago* de Montherlant. J’ai aussi

¹ Ancien Cinéac où on ne présentait que des actualités ou des films pour enfants, genre Walt Disney, dans les années d’après-guerre.
² Voir chapitre 13

¹ Le train sifflera trois fois
² Fenêtre sur cour

adoré me promener chez les bouquinistes à Liège : les heures que j’y ai passées, à feuilleter des tas de bouquins sont innombrables.

Le Théâtre du Gymnase, à cette époque lointaine, donnait sur le côté ouest de la place St-Lambert, qui actuellement a été tout à fait transformée. Rénovée. Il y a une passerelle, un stationnement en dessous et que sais-je? Une fois, après avoir été au théâtre avec la famille, nous avons été nous restaurer dans une très bonne et très réputée « friture » (lisez friterie) qui était sur le même bloc que le Gymnase et en face des grands magasins (Le Bon Marché). Ce restaurant s’appelait La Violette et a aujourd’hui disparu, de même que la librairie catholique juste à côté (là où Nicole m’a acheté *Jordi, mon fils*). Nous étions donc occupés à nous restaurer en toute simplicité mais par manque de place j’avais dû m’asseoir à la table à côté de la famille. Il y avait là une personne assez âgée et je m’assis en face d’elle. Très vite, j’ai reconnu Pauline Carton, une actrice française d’un certain âge qui jouait toujours des seconds rôles (femme de chambre, concierge, voisine) dans de nombreux films français. Avec sa voix un peu grinçante et son chignon, elle portait souvent le tablier et était toujours bien sympathique, dans tous ses films. Elle était là, seule. Sans doute jouait-elle au Gymnase ce soir-là. J’étais littéralement heureux de penser que je mangeais en face d’elle, assis à la même table. Mais j’étais trop ému et ne lui ai pas adressé la parole. Je relis ma phrase et me dis que je devrais plutôt écrire : j’étais trop con et ne lui ai même pas adressé la parole.

Et maintenant...

Place aux sports

Non, André, tu commets une grave erreur et tu leures tes lecteurs avec un titre pareil. Le seul sport que tu pratiquas, c’est le scoutisme (marches, jeux divers, campisme, etc.). Avoue, André que tu n’as pratiqué aucun des sports dont tu vas longuement nous entretenir ci-après. Mais tu en as été un fervent spectateur, d’accord.

Au fond le sport, pour moi ne fut qu’un immense spectacle. Et c’est drôle, on dirait que plus on est spectateur d’un sport (et moins participant, moins sportif dans le noble sens de ce terme adulé), plus on en parle. Comme si ce sport se transformait en gymnastique buccale. Bref, je vais ici vous conter un peu « mes » Tours de France et le cyclisme en général. Puis attendez-vous quand même à ce que je vous fasse voir quelques matches de foot et quelques olympiades. Tant qu’on est lancé! Je convie les vrais sportifs, qui ne sont guère des sportifs de salon, à sauter les trois ou quatre pages suivantes, jusqu’à la foire.

Sur deux roues

À tout seigneur, tout honneur, commençons donc par le cyclisme, qui selon moi est certes le sport le plus exigeant, même si la drogue est venue le salir de belle façon. Et c’est sans doute justement à cause de ses exigences que les coureurs se sont salis dans la *dope*.

Ah! que j’en ai rêvé, lorsque j’étais encore à Bukavu, de ce Tour mythique. Et combien j’allais enfin pouvoir assouvir mes passions, rendu en Europe.

Le cyclisme pour moi, c’était d’abord le Tour de France. Je l’ai suivi dès 1952, grâce à notre père préfet Jan Smet qui indiquait les résultats de l’étape du jour dans la vitrine de la préfecture. Certains étudiants se passionnaient pour ce sport au point que grâce à lui, ils connaissaient parfaitement leur cours de géographie sur la France. Alors je m’y suis mis, moi aussi. Rapidement les noms de Robic, Geminiani, Koblet, Kübler, Bartali et Coppi nous devinrent familiers et synonymes de champions. Ajoutons Rik Van Steenbergen, spécialiste des sprints et donc des premières étapes sur le plat, et Stan Ockers, notre champion belge qui cette année-là terminera deuxième derrière le grand Coppi. Puis il y aura la période de Bobet...

De retour en Belgique j’ai suivi avec passion et ma radio portative à l’oreille, même pendant les jours de bloque pour seconde session, les déboires et les bonheurs de nos champions de la petite reine. Côté belge, les Van Impe, Adriaenssens, Hoevenaars, Alex Close et autres Wouters n’étaient guère prometteurs. Il y a eu Jean Brankart, deuxième en 55 et assez bon en montagne, mais qui manquait de punch. C’était en plus un Liégeois! Un peu plus tard, on s’est mis à rêver de décrocher enfin le maillot jaune que la Belgique n’avait plus eu depuis 1939, avec Rik Van Looy, que l’on appellera l’empereur d’Hérentals... mais lui non plus ne savait pas grimper. Et enfin vint Eddy Merckx. Le champion des champions, car il a tout bouffé : les classiques, le contre-la-montre et même la montagne. Il roulait avec sa tête et a su faire preuve de panache. Ah! le bel été 1969, notre premier été en Amérique alors que le 21 juillet¹, l’humanité a fait un bond de géant avec le petit pas de Neil Armstrong sur la lune, et que la Belgique connut enfin son heure de gloire en voyant un des siens endosser le maillot jaune à Paris, pour la première fois depuis 1939. Et il n’avait pas le triomphe modeste, ce cher Eddie, il a tout pris : premier au temps, évidemment, c’est ça le maillot jaune; premier aux points : le maillot vert qui récompense celui qui est le plus régulier dans les premières places; le maillot à pois qui récompense le meilleur grimpeur; et la calotte jaune donnée aux équipiers de l’équipe classée première. Sans compter cinq victoires d’étape. D’ailleurs, à ce jour, il est celui qui a remporté le plus grand nombre de victoires d’étapes. Et comme les Français Anquetil et Bernard Hinaut, et l’espagnol Miguel Indurain, il a remporté cinq victoires. Mais les autres n’ont pas le tiers du quart des victoires en courses classiques, en championnats du monde, en record de l’heure et en médaille olympique (alors qu’il était toujours amateur et pouvait donc s’inscrire aux JO) que possède notre super-champion²! Savez-vous quel est le surnom de celui que tous les commentateurs sportifs reconnaissent comme – probablement – le meilleur de tous les temps? Le Cannibale, surnom que lui avaient donné les autres coureurs.

D’autres noms me reviennent qui n’appartiennent pas tous à des héros ou des géants du Tour, mais parfois à de petits équipiers sans grade. Ainsi :

- Miguel Poblet, un espagnol redoutable au sprint qui gagna une fois l’arrivée au parc des Princes à Paris (ou à la Cipale?). Je me souviens même qu’à cette époque, on disait que le vainqueur de l’étape gagnait une voiture Ford.
- Hassenforder, un équipier français, assez comique.

¹ Jour de la fête des Belges
² Et qu’eût été sa fiche si, comme aujourd’hui, on avait accepté les routiers professionnels aux JO?

- Zaaf, un Algérien qui se faisait une gloire de rester « lanterne rouge », dans les années 52, 53.
- André Darrigade, le blond Dédé habitant de Pau dans les Landes, un des meilleurs sprinters que la France a eus. Il ne savait pas grimper, mais a gagné énormément d'étapes. Il a même été champion du monde vers 1957...
- Bahamontes, l'aigle de Tolède, qui gagna six fois le grand prix de la montagne. Espagnol évidemment.
- Giménez, autre grand grimpeur espagnol (mais petit de taille, pas comme Indurain).
- Charly Gaul le petit Luxembourgeois, magnifique grimpeur sous la pluie diluvienne du Tour de 58.
- Walkowiak, coureur français venu de nulle part qui gagna le Tour de 56, vraiment par défaut ou abandon de toutes les vedettes. Il est ensuite retombé dans l'anonymat.
- Felice Gimondi : on disait des merveilles de ce jeune coureur italien, on en attendait des miracles. Il ne gagna qu'un Tour. Quand même pas mal. Il fut un des rares à gagner lors de son premier Tour, comme Anquetil en 57 et Merckx en 69. Qui encore?
- Les deux Rik : Van Steenberghen, puis Van Looy, appelé l'empereur d'Hérentals. Ces deux Belges avaient un sprint de Dieu le Père, et ont d'ailleurs gagné de multiples étapes ainsi que le Championnat du monde. Mais pas grimpeurs pour un sou. On disait que c'étaient des fers à repasser dans les côtes. Van Looy a fait un très beau Tour en 67 ou 69, où il gagna notamment une étape de montagne en solitaire. Et comme il gagna au sprint final d'autres étapes de montagne, il fut ce Tour-là champion de la montagne. Aberrant, pour un gars qui grimpaît comme un fer à repasser...
- En 1969-70, le maillot blanc n'était pas comme aujourd'hui donné au meilleur jeune. On donnait plutôt le combiné « Gan », comme on l'appelait, au meilleur des trois résultats (maillots jaune, vert et à pois), combinés. En 69, Merckx le Cannibale, gagna les trois maillots et donc le combiné. De plus, c'est son équipe, les Faema, qui gagna le Tour de France. Impossible de faire mieux. Merckx gagna aussi plusieurs fois le Tour d'Italie la même année qu'il gagna le Tour de France. Une fois, il gagna même, je crois, les trois grands tours : Espagne, Italie et France... faut le faire! Vérification faite : non, il a gagné les trois tours, mais pas les trois durant une seule année.
- Stan Ockers, éternel second derrière Coppi, puis Bobet. Alex Close, Jean Brankart, le Liégeois, Hoevenaars, Van Impe, Bruyneel (devenu avec Merckx un excellent directeur technique d'Armstrong)... autant de Belges qui nous ont fait rêver. Et Pino Cerami, de Charleroi, le fidèle des fidèles et aussi le plus vieux des coureurs (à 40 ans, je crois, il courait encore).
- Wim Van Est, le Hollandais et Joop Zoetemelk, autre Hollandais souvent dans les places d'honneur qui est, je pense, le coureur qui a bouclé le plus grand nombre de Tours (onze?).

Lors de notre voyage de noces, nous avons été à Paris et on a trouvé un petit café bien sympa le dimanche 11 août pour assister, croyais-je, à la troisième victoire de Rik Van Looy au Championnat du monde, après 61 et 62. D'autant plus que cette fois, le championnat avait lieu en Belgique. Mais il fut coiffé à la dernière milliseconde par Bénédi Beheydt, un autre Belge qu'on n'attendait pas et qu'on n'a plus jamais revu après ce coup de Jarnac à notre champion national!

L'olympisme

Pour les J.O. de 52, j'étais en Afrique. J'avais entendu parler de Zatopek et de Mimoun, mais je n'ai pas suivi les jeux d'Helsinki. Même en 56, ceux de Melbourne ne nous étaient pas télédiffusés comme aujourd'hui. Et comme Melbourne se trouvait de l'autre côté du monde, le décalage horaire nous empêchait de suivre les Jeux en direct. Nous n'avons donc pas vraiment suivi. C'est à partir de 1960, avec les jeux de Rome, que je vais m'intéresser à la chose olympique. Qui ne se souvient pas de la fameuse Wilma Rudolph, la gazelle noire qui fut la première femme à descendre sous les douze secondes aux cent mètres, alors qu'elle avait été paralysée étant jeune! Puis il y aura Tokyo en 64. Là, je suis revenu en Afrique, sans télé... pas facile de suivre. Pour les jeux de Mexico en 68, nous serons à La Pocatière, mais on venait d'arriver, on s'installait. J'avais des cours à préparer, nous avions trois petits enfants et toujours pas de TV. Ce n'était vraiment pas l'occasion de suivre convenablement. J'ai bien entendu parler et vu le bond prodigieux de Bob Beamon au saut en longueur, et le poing dressé de deux champions noirs. Je me souviens aussi avoir vu les jeux sur l'écran des télévisions dans les grands magasins, à l'occasion d'une sortie dans un centre commercial de Québec.

Munich en 72, là ça ira mieux, mais le décalage horaire nous obligeait à nous lever tôt. Enfin, j'ai bien suivi, notamment la journée de deuil avec les otages israéliens tués... Puis il y aura Montréal, en 76. Pour la circonstance, nous nous sommes acheté une télé couleur. Nous suivrons Nadia Comaneci, les joutes de natation, le sauteur en hauteur canadien Greg Joy et le décathlonien américain, et les concours équestres, et les joutes nautiques, la boxe, la lutte, les sports d'équipe... tout, j'en ai bouffé! Moscou sera peu retransmis, pour cause de boycott. Pour Los Angeles, en 84, j'avais désormais un enregistreur vidéo : alors j'enregistrais et je voyais beaucoup. La petite Américaine championne de gym était assez fantastique, et en plus jolie comme un cœur... Comment donc s'appelait-elle? Merci internet, elle s'appelait Mary-Lou Retton et obtint cinq médailles, dont l'or au concours multiple (combiné) individuel. Elle était fort petite et très sympa.

Séoul, encore le décalage horaire. Il y a bien eu le record de Ben Johnson qui dut lâcher sa médaille... Il n'empêche qu'il a été plus la victime d'un système qu'un bandit. Que ceux qui n'ont jamais consommé de drogue en sport lui jettent la première pierre... Même Coppi se serait drogué.

Pour Barcelone en 92, nous étions en Égypte. J'ai eu l'occasion de voir des images commentées en arabe... quand cela se présentait. J'ai peu suivi. J'attendais Atlanta, en 96, avec impatience.

Et maintenant que je reprends la plume informatique, je puis ajouter quelques olympiades à mon énumération : Sydney, Athènes, Pékin, Londres... déjà quatre fois quatre ans ont passé. C'est toujours aussi beau. Et où se situe Sylvie Bernier dans tout cet étalage?

À mon humble avis, il y a cependant quantité d'épreuves qui devraient être retirées des J.O., en commençant par la multiplication des distances pour cinq nages. Les quatre, plus l'addition des quatre et les relais en natation, trop, c'est trop! Il y a redondance et toutes les médailles de Phelps ne valent pas une seule dans le 3000 steeple. Ou dans le très beau dix mille mètres. Les sauts d'accord, même le triple saut et les lancers, oui. Mais le lancer du marteau? Qui fait cela pour s'amuser sur une place publique? Personne! Personnellement, je diminuerais aussi le nombre de catégories (selon le poids

des athlètes) pour les sports de combat. La boxe, les deux luttas, judo, karaté, jiu-jitsu, trop, c'est trop, et idem pour les poids et haltères. Je crois qu'il faudrait vraiment supprimer la moitié des épreuves, pour rendre aux Jeux une dimension plus humaine et revaloriser les épreuves conservées. Car plus il y a d'épreuves, plus elles se nuisent les unes les autres. C'est bien connu que la rareté fait la valeur.

Je ne parle pas des Olympiques d'hiver. Passionnant également, mais rien que de la neige et de la glace. Les sports que j'aime voir sont peu montrés : saut au tremplin, descente en skis... Mais ne me parlez pas des bosses, planche à neige et bobsleigh (encore un sport que personne ne pratique). Pourquoi garde-t-on ces sports? Et la luge? Sur les pentes enneigées, oui. Mais couché sur le dos dans des boyaux de glace! J'ai jamais vu ça, sauf aux JO. Alors je dis : non! Sur la glace, le patinage est toujours très visuel (comme la gymnastique en été), mais c'est long...

Dans le stade

Au football¹, il y a deux niveaux : les championnats du monde avec les équipes nationales, et les championnats nationaux et la ligue des champions avec les clubs locaux. Côté national, j'avais suivi de loin à Bukavu le football belge, notamment lors d'une rencontre célèbre entre une sélection des équipes de Bukavu où notre gardien de but Antoine Cuypers (dit Cupidon) fut la vedette dans les filets, malgré les cinq ou six buts que lui infligea le Beerschot, équipe anversoise en tournée qui était troisième en 1954. Il y avait dans cette formation anversoise le fameux Rik Coppens, vedette de l'équipe nationale belge et clown sur le terrain. Il se faisait un point d'honneur de ne pas shooter les ballons au but, mais de les accompagner jusque dans les filets. Autrement dit, il rentrait dans le but balle au pied, tellement il était fort en dribbling contre notre petite sélection.

Et puis j'ai suivi et je suis encore de loin en loin l'évolution des équipes de première division en Belgique et plus en France, depuis que je suis au Canada. Mais cela n'a jamais été très marqué. J'ai bien une équipe que je supporte, le Standard de Liège, qui fut rarement champion mais souvent dans les meilleurs. Avec ces clubs locaux, il y a eu dès 56 les coupes d'Europe. Regarder un bon match n'a jamais fait de tort à personne et c'est vraiment un très bon moyen de se changer les idées. Encore en 1996, au mois de juin, j'ai regardé tous les matches de la coupe d'Europe qui ont été retransmis par le réseau des sports. L'année précédente, au Brésil, j'avais pu suivre quatre matches de la *Coppa Americana*, et notamment la finale que l'Uruguay remporta contre le Brésil. Catastrophe pour les supporters brésiliens de l'Amazonie, où nous étions une quarantaine rivés devant le seul petit écran perdu au milieu de la jungle.

Mais ce sont surtout les championnats du monde que je suis avec le plus de passion. C'est en 58 que j'ai eu la piqure. Avant, il y avait eu Puskás, Kocsis et la fameuse équipe d'or hongroise, malgré le triomphe très discuté de l'Allemagne en 54. En 1958, les matches de la Coupe du monde eurent lieu en Suède. Je ne nommerai pas tous les champions ni les meilleurs buteurs – j'en serais incapable –, mais depuis cette époque, j'ai la piqure qui me redonne la fièvre tous les quatre ans. En 58, je n'ai guère vu,

mais j'ai beaucoup écouté à la radio : les Raymond Kopa et surtout Pelé. Puis la grande équipe insolente du Brésil, avec les Didi, Vavá, Garrincha, Pelé, Socrates...

Quand je pense à ce Garrincha qui avait été paralysé et boitait! Il me fait penser à deux autres grands champions : la gazelle noire, cette championne américaine Wilma Rudolph qui a gagné les 100 mètres plat et qui avait été paralysée étant jeune; et Marco Pantani qui a gagné le Tour de France 1998, le fameux Tour des dopés et de l'EPO. En 1995 pourtant, victime d'un accident qui lui avait laissé le fémur et le tibia complètement en bouillie, il avait dû faire un an d'exercices de kinésithérapie. Quelle force de caractère, quels beaux exemples sportifs!

J'ai bien aimé certaines équipes, à l'occasion : notamment l'Argentine avec Maradona, qui je crois était meilleur joueur que ne le fut Pelé. Quel as, même quand il triche, par exemple en touchant la balle de la main pour la mettre au but sans que l'arbitre y voie goutte! En 66 je n'ai pas aimé la victoire de l'Angleterre, qui eut lieu le lendemain du jour de la naissance de Pierre. J'étais à la clinique pour écouter. Ce jour-là, mon frère se mariait avec Betsy, et la pauvre Nicole ne put assister aux noces. J'ai essayé de manger pour deux.

Pour terminer sur les sports, disons que moi-même j'ai peu pratiqué le foot et le vélo, mais quand même. J'ai, au fond, toujours préféré le cyclisme et l'ai mieux suivi et mieux connu. D'abord, parmi les événements majeurs, le Tour de France revenait tous les ans, alors que les championnats du monde, comme les JO, ne venaient que tous les quatre ans. Ensuite, le sport cycliste, malgré l'équipe, reste un sport individuel : c'est le coureur qui fait le travail et est récompensé, et non l'équipe. Quand un coureur est au sommet de sa forme, même une équipe faible ne l'empêchera pas de se faire valoir, alors qu'un champion qui est fini aura beau avoir l'équipe la plus forte, il ne pourra donner plus que ce qu'il a. On l'a bien vu en 1996, avec Miguel Indurain qui n'était plus capable de fournir les mêmes efforts que ceux déployés durant les cinq années précédentes. La terrible loi du sport qui couronne le meilleur a fait son œuvre. Le cyclisme est plus dur, je crois, que le foot! Et à ce point de vue le cyclisme, plus exigeant, mérite plus notre considération que tous les sports d'équipe. Certains disent que c'est le sport qui exige le plus d'efforts et de courage de la part de ses adeptes. Je suis prêt à le croire. Rouler trois à quatre mille kilomètres pendant trois semaines, c'est déjà très dur, surtout quand on voit l'effort constant, la vitesse, la longueur et la raideur des cols! Mais cela ne constitue qu'une petite partie de leur menu annuel. On peut dire qu'ils se tapent près de trente mille kilomètres par saison, épreuves et entraînement. Alors d'aucuns disent qu'on ne peut faire cela en mangeant seulement des spaghettis, et sont prêts à accepter le dopage.

Néanmoins, ce qui vient d'être dit n'efface pas la beauté inhérente au sport d'équipe, par son esprit de partage, de loyauté, d'entraînement. Une belle équipe de soccer ou de hockey, quand on lui sent une préparation minutieuse, peut être aussi une chose admirable dans sa mécanique bien huilée où l'on sent les coups téléphonés à l'avance : pratique et préparation.

Encore un mot : durant ce séjour de sept ou huit ans en Belgique, mes deux vedettes préférées furent incontestablement Rik Van Looy et, dans un autre domaine, Jacques Brel. Eddy Merckx viendra

¹ Le soccer pour les Américains, car ils utilisent le nom football pour un tout autre sport à ballon ovale, qui n'est pas le rugby mais qui y ressemble.

plus tard, après que je serai retourné marié en Afrique, puis au Québec, et Eddy sera sans aucune discussion possible beaucoup plus fort et plus complet que Rik Van Looy.

Saint-Nicolas en hélicoptère

Il ne m’est pas possible d’évoquer mes loisirs durant cette période de 55 à 63 sans me remémorer la fameuse foire d’octobre sur le boulevard d’Avroy. Beaucoup de souvenirs me reviennent : lors de la descente des étudiants de l’univ’ une fois par an sur la foire, les forains pour nous mettre dans leur manche nous offraient un tour gratuit, mais très court, sur leurs manèges (les autos tamponneuses avec musique très crierde, le huit aérien, le train fantôme). Quelle grande fête au mois d’octobre! Avec Nicole, nous aimions parcourir la foire sur ses deux kilomètres de long, nous enivrer des lumières, musique et haut-parleurs qui se chevauchaient. On s’achetait des lacquemants ou des croustillons, on allait se perdre dans le palais des glaces ou faire un tour sous la chenille géante. Il commençait à faire froid, aussi étions-nous bien habillés. Les lumières éblouissantes, multicolores et palpitantes, la musique, les cris des bonimenteurs, les tirs, les éclats de pétards, et surtout les odeurs grasses de croustillons, de lacquemants (quel délice), de frites... Quand on y descendait avec les étudiants, quand j’y allais avec ma fiancée, on aimait vraiment ça. Nous y sommes retournés encore en 2006 avec Nathalie, Josiane, Jean-Pierre et Anne. C’est une vieille institution depuis avant la Deuxième Guerre! Il faut encore que je précise que cette foire est très longue, plus longue que la foire du Trône à Bruxelles. Elle fait au moins deux kilomètres sur les deux côtés de l’allée centrale de ce grand boulevard d’Avroy, sous les platanes. Et puis, il faut que je vous raconte la magnifique aventure que nous avons vécue en octobre 1959 ou 1960, Christian et moi, à ce propos.

Te rappelles-tu, Anagnosophile, de ce projectionniste dont j’ai oublié le nom (serait-ce monsieur Delcourt?), celui qui projeta *La famille Trap* le 19 avril 59¹? Eh bien ce même monsieur était journaliste à la très catholique *Gazette de Liège* et à ce titre, il faisait partie d’un comité paritaire avec les forains pour organiser certaines activités. Et l’idée leur est venue de faire descendre saint Nicolas et Hanscrouf (Zwarte Piet) en hélicoptère directement sur la foire, pour distribuer des billets d’accès aux divers carrousels. Vous voyez le tableau et imaginez la pub que cela ferait. Saint Nicolas est bien connu de tous les enfants sages. Et j’espère, Anagnosophile, que tu le connais sinon... Mais Hanscrouf était (au passé, car je ne sais si on en parle encore à l’enfant-roi) ce vilain personnage tout noir, armé d’un fouet, destiné justement à faire peur aux enfants qui n’étaient pas bien sages. C’était un peu la politique de la carotte et du bâton. Bref, pour faire une histoire courte, le monsieur dont j’ai oublié le nom me demanda si cela nous intéressait de ramasser un peu d’argent pour le clan. Il suffirait de faire... et il nous raconte. Et en plus, on serait payé! Tu comprends qu’on a dit oui tout de suite. Maintenant je te raconte l’aventure.

Le jour prévu et annoncé dans tous les journaux à grand renfort de publicité, nous quittons Liège en train, à quatre : le président du comité des forains, un costumier maquilleur, Christian et moi. Direction Cologne en Allemagne, à 150 ou 200 kilomètres de Liège. Là-bas, taxi vers un resto, puis vers

¹ Voir plus haut à propos de notre premier vrai contact entre Nicole et moi.

l’héliport, costume, maquillage... et on embarque. Vingt minutes plus tard et par permission spéciale, le pilote n’atterrit pas à l’héliport mais directement sur le terrain de la foire. Des hourras par des milliers de petites bouches, et nous voilà entraînés d’un manège à l’autre, Christian en Hanscrouf et moi dans les habits du grand saint, avec chasuble, mitre, crosse, gants blancs, anneau, barbe et tout le tralala... À chaque manège on s’arrêtais, on faisait un petit tour accompagnés de nombreux enfants, puis on distribuait les dizaines (des centaines) de billets que le forain nous donnait pour les enfants. Et ainsi, on a remonté tout le champ de la foire. Ouf! Évidemment, on avait prévenu les petits copains, José, Jean-Claude et qui encore, auxquels on ne manquait pas de donner un peu plus de tickets qu’aux autres. J’ai aussi rencontré Ninou, qui ignorait totalement que je fusse son parrain. Elle avait quatre ou cinq ans et était avec la maman de saint Nicolas en personne, et certainement Marie-Ange et Josiane, mais aussi José, Jean-Claude, Jean-Bernard et quels amis routiers encore! Nicole me confirme qu’elle n’a pas pu venir voir le beau grand saint homme (son saint patron et son cher futur), car elle travaillait, la pauvre.

Saint Nicolas n’aimait pas trop les engins qui vont à une vitesse terrible, et il faillit bien être malade sur le *Calypso* qui envoie tourner ses nacelles au bout de longs bras qui tournent à toute vitesse...

Après cette folle équipée, un taxi nous a ramenés je ne sais où pour nous changer et nous démaquiller, et nous sommes rentrés *pedibus cum jambis* à la maison rue Saint-Julien, comme si on revenait d’une réunion ou d’un cours. Ninou m’a sauté au cou en m’apprenant qu’elle avait vu saint Nicolas et qu’il lui avait parlé, et qu’il était bien gentil, et qu’il lui avait donné beaucoup de bonbons et de billets, et que c’était à la foire, et qu’elle était avec ses sœurs et maman, et que, et que...

Et moi j’écoutais, béat, et j’en apprenais des choses! « Oh! j’aurais donc dû y aller, moi aussi! »

Pour en revenir à nos loisirs, je pourrais ajouter qu’il y eut aussi occasionnellement les jeux éphémères qui suivent la mode pendant un certain temps, comme le yo-yo, le scoubidou et le hula hoop (les trois à Outremeuse). Parmi de tels jeux de mode, je me souviens des échasses, des coquillages chinois (Herve), des billes (Herve et Bukavu), du cube Rubik (La Pocatière), de l’hélice volante (Suisse), de la marelle, des décalcomanies, des pétards (un peu partout), des fusées volantes (Congo et La Poc).

J’explique brièvement, pour le lecteur non initié, trois passe-temps qui eurent leur heure de gloire pendant les années 55-60. Le hula hoop est ce grand cerceau que l’on faisait tourner autour de la taille. J’étais assez bon à ce genre d’exercice... il faudrait réintroduire cela dans les foyers pour personnes âgées! Tous les magasins en ont vendu pendant un trimestre ou un semestre, pour 90 francs belges, puis fini.

Les scoubidous sont des fils de plastique, comme des petits tuyaux creux d’un ou deux millimètres d’épaisseur et de couleurs différentes, avec lesquels on fait toutes sortes de motifs en les tressant de certaines manières¹. On voyait même des petits chiens-scoubidous attachés à un anneau et montés en porte-clés. Là aussi j’en ai fait un peu durant quelques mois. Il y avait plusieurs sortes de tresses : en carré, en rond, selon ce qu’on voulait faire et le nombre de brins utilisés.

¹ Souvenez-vous de la très fameuse chanson de Sacha Distel.

Le yo-yo, tout le monde connaît. Ça monte et ça descend. Mais là aussi, il faut en choisir un bon, bien équilibré, sinon il s’incline et ça rate. Il y avait des spécialistes, comme on en voit dans les cirques et les spectacles de music-hall, des ultra-spécialistes, en particulier les jeunes Chinois et Chinoises du cirque de Pékin! Et le diabololo... encore une spécialité que je n’ai jamais pu acquérir. Nicole réussissait beaucoup mieux que moi pour le lancer du diabololo et en a joué au lac.

Attractions au cinéma

Ah! la magie des photos publicitaires au cinéma, le pouvoir de séduction qu’elles exerçaient. Je parle des affiches géantes (comme celles dont j’ai parlé au chapitre 13), mais aussi des simples photographies agrafées sur des panneaux dans le hall d’entrée des différents cinémas. Rappelons-nous qu’à cette époque, tous les cinémas étaient constitués d’une salle unique. Combien de fois avons-nous défilé devant ces images suggestives, accrocheuses, avant de nous décider à entrer, comme un enfant affamé qui voudrait dévorer les pâtés ou les friandises étalés dans la vitrine d’un pâtissier ou d’un charcutier. Je revois le Marivaux, le Normandie, le Churchill à Liège, mais surtout le Forum et le Palace, les deux géants du cinéma liégeois qui se partageaient chacun un côté de la fin de la rue Pont d’Avroy. Les deux seuls qui à cette époque présentaient tous les jours des attractions pendant l’entracte. Quel spectacle! On ne voit plus cela. Parfois ces attractions étaient supérieures au film. Ainsi, j’ai vu là Gilbert Bécaud, et même Louis « Satchmo » Armstrong et son orchestre, et aussi Lionel Hampton et ses musiciens. Et tout ça pour le prix d’un film... incroyable!

On ne vidait jamais la salle de cinéma. On entrait sans se soucier de l’horaire de présentation et comme on projetait les films en boucle, on repartait donc quand on avait déjà vu le passage qu’on présentait pour la seconde fois.

Mais au Forum et au Palace, deux ou trois fois en soirée, il y avait des attractions. Magnifique, dans ces belles grandes salles comme on n’en fait plus, sauf au théâtre. Le prix des billets variait selon la place : fauteuil de parterre, premier balcon, mezzanine, etc. Un vieux film français intitulé *Le Bonheur*, avec Charles Boyer et Gaby Morlay, illustre bien ce qu’étaient les attractions. Cela dura jusque vers les années 65 ou 70, quand la télévision obligea les salles de cinéma à revoir toute leur politique. Ainsi aujourd’hui on ne connaît plus ces grandes salles luxueuses. Le même toit va plutôt héberger cinq, six, voire même dix ou douze plus petites salles avec des programmes différents. Rien qu’à La Pocatière, par exemple, entre 68 et 2001, on a connu une salle qui a fermé vers 1982 jusqu’à peu près 1992; puis vers 1998 il y a eu deux salles, jusqu’à ce qu’on annonce que le cinéma allait refaire peau neuve et se relocaliser avec... quatre salles. Donc, multiplication des salles et des programmes, mais diminution des sièges par salle. Dans ces conditions, évidemment, les attractions ont disparu.

Or donc, revenons à ces fameuses attractions que les jeunes d’aujourd’hui n’ont hélas pas connues. On appelait attractions un spectacle de music-hall supplémentaire qui était donné durant l’entracte, entre les actualités filmées et éventuellement un court métrage et le grand film. On changeait d’attraction chaque semaine, comme on changeait de film. Pour le prix d’un seul ticket, pas beaucoup plus cher qu’un ticket normal, on recevait donc le film et un spectacle de music-hall. Ce spectacle était

généralement présenté deux fois par soirée, alors que le grand film, lui, pouvait être projeté quatre ou cinq fois par jour, en continu¹. On ne vidait pas la salle comme aujourd’hui. Il m’est arrivé, rarement, de regarder deux fois de suite le même film.

À l’occasion on a eu de très beaux spectacles en attractions. Une semaine, c’étaient des équilibristes, une autre des danseurs, ou un jongleur. Une fois, un marionnettiste italien a présenté un pantin pianiste qui interprétait la *Rhapsodie hongroise n° 2* de Liszt. Que de rêves!

Il faut plonger dans cette ambiance feutrée et luxueuse : tapis-plain dans les allées silencieuses, murs et balustrades richement décorés de dorures et de velours, lumières tamisées, gros fauteuils capitonnés de velours rouge, placeuses en bel uniforme qui donnaient les programmes et à l’entracte vendaient des esquimaux². Elles demandaient toujours : « Vanille ou chocolat? » Moi, en général, je choisissais chocolat ou praliné, quand mon budget me le permettait ou lorsque, fiancé, je sortais avec Nicole. L’odeur des tentures cramoisies, l’ambiance feutrée et merveilleuse, l’attente du spectacle (film et attractions), tout concourait à nous transporter dans un rêve éveillé. Et la musique! Car il y avait un orchestre dans la fosse pour accompagner les vedettes des attractions.

Je revois encore le moment magique où les lumières s’éteignaient et où l’orchestre attaquait de ses nombreux cuivres une musique d’entrée. Le grand rideau de scène s’ouvrait. Les projecteurs illuminaient la scène et un *follow* suivait la charmante présentatrice qui s’avançait vers le micro, minuscule sur l’immense scène, pour introduire l’attraction en soulignant la présence de l’orchestre et de son chef. Elle nous paraissait toute petite tant elle était loin de nous qui étions assis au balcon de face ou dans les loges, ou aux mezzanines, ou encore dans les fauteuils du parterre. En fait ces salles, qui avaient été construites au début du siècle et étaient souvent entretenues par une grande compagnie américaine de distribution, étaient comme de vraies grandes salles de théâtre de mille ou deux mille places, sauf qu’on n’y faisait pas de théâtre et qu’on ne réservait pas sa place, même si les prix différaient selon les places et selon les heures d’entrée. Avant quatorze heures, c’était toujours beaucoup moins cher.

Au Forum ou au Palace, à Liège dans les années 60, nous vivions un peu l’ambiance du film italien de 88 *Cinéma Paradiso*, mais dans une salle nettement plus grande et avec en plus... les attractions!

Rayonnement dans l’espace

Petit préambule : je note ici, car je ne sais vraiment où les noter – je dois humblement vous avouer que ces derniers temps, je me suis souvent interrogé à leur propos –, les numéros civiques exacts (est-ce bien le terme, je n’en suis plus très sûr) de nos maisons dans nos rues respectives à Nicole et à moi. Qu’on se rassure, je ne vous donnerai pas les numéros des plaques minéralogiques de nos voitures! Voici donc ces numéros, dans l’ordre chronologique de nos occupations réciproques en Belgique, avant le mariage.

¹ À cette époque, quand j’étais étudiant à Liège de 55 à 63, on nous permettait d’entrer en tout temps, donc même en plein milieu du film, et de ressortir quand on voulait.

² Chocolats glacés de différentes saveurs.

Nicole a habité au 322, Grand-Route, Beyne-Heusay de 1940 à 1951, mais là, je ne l’ai pas connue. J’ai cependant eu l’occasion de voir la maison quelquefois, puisqu’elle était sise juste en face de chez Josiane et Jean-Pierre. Elle a ensuite eu deux autres adresses :

11, rue Théodore-Schwann, Lg (51-60)
11, résidence Alcyon, rue Robertson, Lg (60-63)

Et pour moi :

8, rue du Collège, Herve (38-46)
24, place Albert, Herve (46-48)

Viennent ensuite les quatre résidences au Congo, de 48 à 51 à Basoko, deux maisons à Poko et le collège... où nous n’avions pas de numéro civique, ni même de rue.

7, thier de la Chartreuse, Lg (chez Bobonne fin 51 et début 52)

Encore des résidences au Congo : Watsa, Irumu, Bunia et Bukavu, de 52 à 55.

20, rue Saint-Julien, Lg (55-62)
2, rue Max Buset, Grivegnée (62-63).

Après ces temps de séparation, nous partirons « de conserve » vers le soleil, un peu comme les trois licornes voguant au soleil de Hergé.

On ne vit pas de 17 à 25 ans enfermé dans une ville, même si cette ville et mon quartier étaient très accueillants et attirants. Je suis sorti, j’ai rayonné pour des tas de raisons : curiosité, famille, scoutisme, loisirs, études, balades...

D’abord et très vite, je me suis payé en août 55 un petit tour de Belgique. Moi qui ignorais quasiment tout de la Belgique, je me suis payé un laissez-passer en train valable cinq jours. J’avais pris Bruxelles, chez tante Madeleine, comme centre. Et de là, chaque jour j’ai roulé dans des directions différentes; là on peut dire que je rayonnais vraiment! Je partais tôt le matin, tram, gare, puis une direction : Arlon et Luxembourg, Bruges et Gand, Anvers, la mer et enfin Namur, Charleroi et Mons.

Chaque jour, aux endroits rejoints je sortais de la gare, rayonnais à pied, me payais une frite ou un sandwich, puis repartais. À Anvers, j’avais quand même un but bien précis : visiter le zoo. Et à la mer, une journée à la plage. À Bruges et Gand, j’ai évidemment grimpé les beffrois, visité les cathédrales...

Côté famille, deux pôles m’attiraient. Herve pour les grands-parents Bonsang, ma tante Marthe et oncle Lucien, et à l’occasion les Renard, et Bruxelles pour y visiter les Lejeune, les Bougnet et les Hock : oncle Marcel et tante Odette, ainsi que tante Zette rentrée du Congo comme la plupart des coloniaux. Seuls resteront encore pendant un certain temps en Afrique oncle Carlos et tante Anna, ainsi que mes cousins Raymond (et Germaine Piron) et Monique et Adolphe Piron, le frère de Mémaine, oui, oui. Même Franz était rentré avec sa femme Gaby Sougnez, qui ne supportait guère le climat... Oncle Robert a subi quelques sévices durant les troubles de l’Indépendance, mais rien de grave. Il a été obligé de retirer ses souliers pour marcher pieds nus comme les Noirs. Tante Mi et Nicole étaient

revenues à Liège, et oncle Robert les rejoindra vers 60 ou 61. Et d’après une de mes diapos, ils étaient bien chez nous, rue Saint-Julien, pour passer le réveillon le 31 décembre 1961.

J’allais régulièrement à Herve, une fois tous les mois ou tous les deux mois. Havre de paix pour étudier, me reposer. Une fois j’y suis allé avec Christian, et comme à la descente du tram à Fléron nous venions de rater l’autobus, nous avons décidé d’y aller pour les dix kilomètres à pied. Nous avons pris la route de Soumagne plutôt que celle de Micheroux, pensant qu’elle était plus courte. Erreur! Il s’est mis à pleuvoir. Nous avons même aperçu oncle François Renard et tante Évelyne qui nous ont dépassés sans nous reconnaître. Après une heure et demie de marche, nous sommes arrivés trempés à Herve. Tante Évelyne nous a dit qu’oncle François avait cru nous reconnaître, mais qu’elle l’avait vite détrompé : « Jamais ils ne feraient cela à pied et surtout pas par Soumagne! ». Nous étions, je pense, le 1^{er} janvier 1956...

Noces d’or de mes grands-parents de Herve (les Bonsang), le 9 août 1956. De notre petite famille, Christian et moi étions les seuls, ce jeudi-là. Papa, maman et les filles étaient restés à Liège, mais ils seront présents pour fêter le 60^e, dix ans plus tard. Je me souviens que mémère et grand-papa ont demandé à leurs invités de les suivre jusqu’à l’hôtel de ville où ils se sont « remariés » devant le bourgmestre ceint de son écharpe tricolore. Mémère avait un très grand chapeau qui lui allait à ravir. Elle était heureuse. Nous devions être une trentaine avec tante Marthe, tante Évelyne et leurs familles et déjà les beaux petits-enfants : Norbert, époux de Lyline, Gaby, femme de Franz et je pense certains fiancés, et aussi tante Louise, sœur de Grand-papa, François Delbrassine (curé), un neveu, et Louise Delbrassine et son mari hollandais, un homme jovial au prénom singulier (mais quel est-il... ça y est, je l’ai retrouvé dans la brume encombrée de mes interstices cérébraux : Godefroid!). Il travaillait au consulat des Pays-Bas à Belgrade...

De Bruxelles j’ai visité le centre-ville, notamment avec mes cousins Lejeune, Pierre et sa fiancée Mimiche, et une autre fois avec Paul et son épouse Francine, nous avons été voir un classique du cinéma de 1933, au début du parlant : *La reine Christine* avec la très belle Greta Garbo. Les galeries Anspach où l’on achetait de délicieuses pralines Ackerman, et la Grand-Place, et le grand café Le roy d’Espagne où nous avons bu une délicieuse Krig Lambik avec Pierre et Mimiche. Il y avait là un cheval empaillé près d’un escalier qui montait à l’étage où nous occupions une petite table avec fenêtre donnant sur la Grand-Place. Je revois encore la basilique de Koekelberg que l’on contournait en allant à la mer, la gare du Nord, celle que j’utiliserai le plus, avec le tram W (Wemmel) pour aller chez tante Madeleine, Manneken-Pis, la rue des Bouchers, Laeken, l’Expo, l’Atomium, le boulevard Anspach, les collectionneurs de timbres près de la gare du Midi... Plus tard, en 63 également, je ferai un mois de bloque chez tante Zette (nombreuse correspondance avec Nicole restée à Liège : nous nous envoyions quotidiennement pendant les trois ou quatre semaines des cartes postales avec les dessins des amoureux de Peynet, tous différents. Vous connaissez peut-être : lui avec son petit chapeau rond et ses longs cheveux comme un poète, et elle en jolie robe, avec ses deux petits seins haut perchés. Très romantique. Cela nous fit une belle collection que nous avons encore. C’était à l’époque de la mort du pape Jean XXIII).

Tante Madeleine exploitait une pension de famille où elle habitait, dans le nord de Bruxelles juste en face du Heysel (stade national) et du terrain réservé pour l'Expo 58, vous savez, avec l'Atomium que nous avons vu grandir et pousser ses neuf boules dans les airs. C'était situé sur la grande avenue Houba de Strooper.

Avec mes cousins Pierre, Paul, Jacques, les Bougnet, nous visiterons plusieurs beaux endroits de la capitale.

Il y aura surtout l'Expo 58. La première fois que j'y suis allé, c'était avec l'abbé Mors en mai ou juin 1958. Nous avons toute une journée. D'abord en tramway, on est montés jusqu'à Ans sur la route Liège-Bruxelles. À cette vénérable époque, nous n'avions encore aucune autoroute. On a fait du stop, et immédiatement une grosse voiture s'est arrêtée pour charger la soutane et son compagnon. Le monsieur qui conduisait faisait le trajet de 100 kilomètres régulièrement et connaissait bien cette route à trois voies où avant de doubler par la voie centrale il fallait toujours bien regarder s'il ne venait rien dans l'autre sens. Comme c'était une route très achalandée, on peut dire qu'il fallait une attention de tous les instants. Ce monsieur nous parlait, mais regardait toujours la route. Il atteignait souvent les 130 km/h. Je dois avouer que nous avons eu quelques frissons, mais il nous a déposés quasi à l'une des entrées de l'Expo. Quelle ambiance, quel monde, quel soleil! J'avais fait un plan pour visiter le plus de pavillons importants possible en une journée. L'abbé Mors me laissait ce type de responsabilités. Il était très peu administrateur ou gérant, et préférerait me faire confiance et se laisser conduire. C'était un homme intelligent, très sociable mais pas trop leader. À la fin de cette journée mémorable, je nous revois moulus, fourbus mais heureux, attendant le dernier train de la journée sur le quai de la gare du Nord de Bruxelles. Il devait être onze heures ou minuit! Encore une heure de train, puis un tram, et on serait chacun chez soi vers minuit et demi ou une heure.

Puis je suis allé m'installer en septembre, après la deuxième session que j'ai réussie, chez tante Madeleine qui avait une pension de famille juste à côté de l'Expo. Oncle Lucien Lejeune, très curieux et scientifique, avait un abonnement de six mois (la durée totale de l'Expo) et il y était quasi tous les jours (il était retraité). Tante Madeleine ne chôma pas à sa pension qui comptait six ou sept chambres et incluait les repas... Il y avait notamment une délégation d'Anglais, qui avaient préparé le pavillon de leur pays et étaient là depuis plus d'un an. C'est grâce à eux qu'elle a pu tenir le coup et lancer sa pension familiale. Elle était aussi très bien aidée par une jolie et jeune Allemande, Marie, qui deviendra sa belle-fille après quatre ou cinq ans, ayant épousé Jacques le taciturne. Je logeais donc là, puis hop! pour une semaine j'allais à l'Expo. J'ai tout vu, j'ai tout entendu, même la Belgique joyeuse le soir, avec ses manèges, ses lumières et ses musiques... TB. Comme j'aurai l'occasion de visiter l'Expo de Montréal neuf ans plus tard, je puis affirmer que les deux se valaient et je renvoie les rivaux dos à dos!

Avec ma famille, nous étions maintenant sept depuis la naissance de notre petite Ninou. Nous avons loué pour une ou deux semaines une pension de famille à Overijs, du côté de Louvain. Il y avait là du très bon raisin blanc produit en serre. Ce furent des vacances calmes, car je devais étudier pour ma seconde sess'.

Avec Nicole, à l'occasion, nous avons visité Namur, Maastricht, Ostende. À Namur, nous sommes grimpés à la citadelle. Il faisait très beau. Premières photos de nos fréquentations. C'étaient des diapositives. À Maastricht, il faisait plus vilain, du brouillard, mais dans nos cœurs c'était le soleil! À Ostende, nous avons passé la journée. Il y faisait gris aussi, nous allions rechercher José de retour d'Angleterre, qui devait débarquer de la malle Ostende-Douvres. Nous sommes allés au cinéma voir une excellente comédie avec Glenn Ford, *Un mort récalcitrant*, et une autre fois, à la mer aussi, nous avons vu *Blow up* d'Antonioni. En 1960 ou 61, Nicole partira quinze jours à Rome avec les membres de l'association Louise de Marillac. Ce fut, je pense un très beau voyage. Il y avait Marie-Rose Bouille et une fille Rouyr avec elle. Elles devaient être une dizaine, rien que des filles. Elles ont beaucoup vu, mais se sont un peu fait asticoter par les jeunes Italiens.

Dunkerque, avec ma famille, lorsque nous étions à Blankenberge, sur la côte belge, lors de notre premier séjour au retour du Congo en 1955. Dunkerque, grosse ville française sur la Manche, était encore très démolie des bombardements. Plusieurs rues étaient encore pleines de gravats et de débris de briques non ramassés. Cela faisait dix ans que la guerre était terminée et j'étais choqué. Je trouvais que les Français étaient paresseux pour se mettre à l'ouvrage. Nous avons eu de nombreux séjours familiaux à la mer, à Blankenberge, en particulier. On y allait quasi tous les ans pour un mois à peu près. La plage de Blankenberge était à mon humble avis la plus belle et la plus grande. C'est là que j'ai lu, toujours en 55, le gros bouquin *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell. Et je revoyais René Braken, un camarade scout plus âgé de Bukavu, qui avait ce gros bouquin entre les mains au sortir du dortoir. Je le trouvais bien courageux de lire cette grosse brique. J'ai beaucoup aimé cette histoire de Scarlett O'Hara, très bien écrite par Margaret Mitchell. Je dois dire que je n'en ai pas aimé la suite, qui a été écrite sur commande suite à un concours pour choisir l'écrivain qui remplacerait l'auteure décédée. Et je dois aussi m'insurger contre Régine Deforges qui a vilement copié toute cette histoire pour la transposer dans *La bicyclette bleue*. Elle s'en est défendue. Il y a eu procès qu'elle a gagné en décembre 93. Elle a dû avoir de bons avocats, car j'ai relevé une bonne trentaine de situations directement inspirées du roman américain. Je veux bien qu'on soit parfois sous l'emprise d'une idée déjà vécue, déjà lue. C'est humain, mais trop c'est trop!

C'est également lors de ce premier séjour sur la côte que j'ai été voir le tout beau film *La Strada* de Fellini, avec Giulietta Masina (sa femme) et Anthony Quinn. Sublime et dépouillé, profond et tellement humain! Et la trame musicale très connue et obsédante de cette carriole (moto et remorque) filant sur la route... Un grand réalisateur ce Federico Fellini, dont je verrai tous les films. Il n'y en avait pas trop heureusement, contrairement au prolifique Woody Allen, le New-yorkais, ou même Ingmar Bergman, le Suédois.

Nous avons visité deux ou trois fois le Luxembourg avec les parents de Nicole. C'est un admirable petit pays. Vianden, un rocher, le Pérékop à Besdorf, vraiment impressionnant au bord de la route, Echternach, et quoi encore? Coquet, touristique et admirable... J'y retournerai faire un petit camp routier.

Neufmoulin, près de Chevron et Aywaille, est un tout petit village dans les Ardennes où papa avait acheté une maison de campagne. C'était l'ancienne maison de l'institutrice, près de l'école et en face

de l'unique épicerie du coin. On y allait souvent soit pour le week-end, soit pour une journée ou parfois pour un séjour plus prolongé. On a une fois eu la désagréable surprise d'avoir nos radiateurs et nos tuyaux de chauffage qui ont gelé et se sont brisés. La glace peut casser la roche, demandez à Hannibal qui fit passer les Pyrénées et les Alpes à ses éléphants au III^e siècle avant J.-C., lors des guerres puniques. Il se frayait des passages dans les cols en versant de l'eau ou du vinaigre dans la roche et attendant qu'il gèle, pour la faire sauter. En wallon, on dirait : *I n'esteut nin biesse*, le général carthaginois, ce qui signifie simplement : Il n'était pas bête. On n'a pas gardé très longtemps cette maison. Deux ou trois ans. Un été, alors que papa travaillait encore à Bruxelles, et que sans doute Christian, Marie-Ange et Josiane devaient être à un camp ou auprès d'un parent, nous nous sommes retrouvés maman, Ninou et moi qui bloquais pendant quelques jours. Et comme deux ou trois dias sont les témoins muets de ce séjour, je peux même vous en préciser la date : en 1961, le 15 septembre¹.

Paris et Chartres

La première fois que j'ai vu Paris, ce fut lors d'une sortie en minibus bien préparée, avec l'aumônier Mors, mes CP, SP et assistants. Nous étions une douzaine avec le chauffeur Marcel. Cela se déroula sur quatre jours et trois nuits, les 19, 20, 21 et 22 avril 1960. Nous avons logé à diverses auberges de jeunesse et avons vu énormément de sites : la cathédrale de Reims, en descendant vers Paris, la tour Eiffel, l'Arc de triomphe, les Champs-Élysées, le Louvre, le tombeau de l'empereur et les Invalides, le Sacré-Cœur et la place du Tertre, mais aussi Versailles et deux jours à Chartres, avec explications par une dame, fille d'une guide qui avait écrit un livre sur les vitraux et guide elle-même. Ce fut extra. Je me souviendrai toujours de ce verre de pastis que nous avons bu le 19 au soir place du Tertre, pour l'anniversaire de Jean-Claude Rome (16 ans ou 17?) et de ce dernier souper où nous avions très faim et où le restaurateur de Boulogne nous a recuit quelques choux-fleurs pour apaiser notre appétit vorace. Il n'avait plus de pommes de terre, mais du chou-fleur, aucun problème. On les a dévorés.

- Ce voyage m'initia à la capitale française que j'allais revoir en plusieurs autres circonstances :
- En 63 avec Nicole en voyage de noces. Cette fois-là, à Versailles, nous avons eu le bonheur d'avoir le jeu des grandes eaux et illuminations le soir : de toute beauté. Cela n'arrivait que deux fois par an. Nous avons aussi vu le spectacle son et lumière sur la façade sud de Notre-Dame, pour ses huit cents ans. TB.
 - Il y aura un petit voyage de deux ou trois jours, une escapade à deux depuis Liège en 64 ou 65, puis en 1973 avec nos quatre enfants, un passage d'un jour, en route vers la Bretagne, mais nous sommes bien montés sur la tour Eiffel.
 - Puis encore une fois, trois ou quatre jours avec Nicole et Nathalie en 88, alors que nous allions en Belgique.
 - Et enfin avec la troupe de théâtre en 1992. Cela fait bien six fois, et quatre ou cinq fois la tour Eiffel.

¹ Cette date me semble soudain assez tardive par rapport aux examens de deuxième session. Sans doute étaient-ils terminés et étais-je en train de me reposer justement de cette deuxième session (que j'avais ratée).

En plus de tout ce que je viens de vous écrire à propos de certains rayonnements hors de Liège et Outremeuse de 55 à 63, il faut rappeler tout ce dont j'ai déjà parlé plus haut : les camps et sorties que le scoutisme m'a permis de faire à Aix-la-Chapelle, Paris, Chartres, Versailles (avec CP et SP), Suisse, Cologne en hélico et Luxembourg. Et Bruxelles deux ou trois fois pour le scoutisme, notamment en 56 au collègue St-Michel, et en 57 pour le 100^e du scoutisme.

Il y eut bien sûr l'invitation au palais de Laeken et le *garden-party* en compagnie de Baudouin et Fabiola, le 25 mai 63, pour mon 25^e anniversaire! J'en ai parlé dans la partie consacrée au scoutisme. Et Cologne pour rejoindre la foire d'octobre en hélico et en saint Nico, avec Christian... et les amis auxquels on donnait des tickets d'entrée, et Ninou le soir qui me dit : « Parrain, j'ai vu saint Nicolas ». J'en ai parlé plus haut.

Enfin lors du passage sur mes études universitaires, pour le cours de pénologie, j'ai expliqué qu'il fallait visiter des prisons. Nous irons à plusieurs endroits, dont Louvain.

Terminons par trois voyages plus religieux

Lors de la semaine sainte de Pâques 1959, sous les conseils de Nick Carpentier qui y allait plus régulièrement, je suis allé en retraite à La Sarte, dans la collégiale de Huy, chez les pères dominicains. Ils recevaient ainsi des jeunes hommes pour la durée de la semaine sainte. Nous étions assez libres, mais partagions leur repas frugal en ce temps de carême, dans le silence de la lecture faite par un jeune novice. Quelle solennité, quelle impression de grandeur. Je me souviens y avoir vu le père Pire, prix Nobel de la paix 1958 pour son engagement auprès des *displaced persons* (personnes déplacées) en Europe. Il était devenu une personnalité et j'ai mangé avec lui dans le grand réfectoire. Il était là simplement à notre table... mais en silence. Ce n'était pas une retraite prêchée, mais simplement un bain de silence et de prière. Ah! la beauté des offices chantés. Et justement, là, j'ai découvert un livre formidable, *Prières* de Michel Quoist, que j'ai acheté un peu plus tard. Paroles toutes simples sur des faits divers de tous les jours qui deviennent des prières. Que c'est beau, touchant, profond.

Idem à l'abbaye de Chevetogne. Office de deux, voire trois heures, pas de silence, pas de statues. Avec les routiers. Cérémonie du départ routier de Jean-Claude Rome, mon premier départ en tant que chef de clan. La porte de l'iconostase, prononcée de certaine façon par le père qui nous servait de guide, nous a fait sourire. Grands moments de notre jeunesse scoute, temps fort. Et le Christ Pantocrator, peinture au blanc d'œuf par des artistes grecs. Rite catholique oriental, en russe et en grec. Chants admirables...

Et enfin en mai 62, le pèlerinage à Chartres avec Jo, mon futur beau-frère et Jean-Claude Rome. Là, nous nous sommes tapé 50 kilomètres de marche, en prière, échanges et réflexion. C'était très bien organisé, on était répartis en petits groupes, avec un animateur jeune, mais qui s'y connaissait fameusement en matière de foi, et avait même un certain don de prosélytisme. La nuit passée dans la grange, les fleurs des champs, les colonnes de jeunes tous en marche dans la même direction, cette vision des deux tours de la cathédrale des kilomètres à l'avance. Au moins dix à quinze kilomètres dans la plaine, avec ces deux clochers vus depuis le midi et qui se rapprochaient insensiblement de nous.

Il faut savoir que Chartres est construite sur une butte au milieu d’une plaine extrêmement vaste, la Beauce, pleine de champs de blé. Et au sommet de cette butte se dressent les deux clochers inégaux de la cathédrale, notre point de ralliement. Magnifique! Cette approche et cette montée dans les rues de Chartres, puis la messe solennelle chantée par le cardinal de Paris alors que nous étions tous assis par terre, appuyés sur les jambes de celui qui était derrière nous. Et les brancardiers qui passaient et repassaient en sortant ceux et celles qui tombaient dans les pommes, et il y en eut beaucoup! Tout cela était vraiment unique. Merci à Charles Péguy!

J’aurais pu également mentionner un pèlerinage à Chèvremont avec les scouts et les sportifs (Jean Brancart), tout près de Liège. Un culte marial y serait né au VII^e siècle. On y a construit une grande basilique sur un lieu qui domine les environs de la Vesdre. Mais à 15 ou 20 kilomètres de là, il y a un autre sanctuaire qui en ce temps-là avait beaucoup de succès, c’est Banneux. La Vierge y serait apparue à une jeune fille, que ma maman a bien connue lorsqu’elle était jeune... Elle s’appelait Mariette Béco, et même le pape Jean-Paul II a tenu à rencontrer cette voyante, qui doit être morte de nos jours. Peu importe qu’on y croie ou non, on a aménagé là un lieu de culte, comme Lourdes ou Fatima en miniature. J’ai eu l’occasion d’y aller quelquefois, durant ces années.

Et tant qu’à évoquer certains endroits où l’âme peut se recueillir et prier ardemment, j’évoquerais l’église de St-Denis, ancienne collégiale du X^e siècle fondée par le prince-évêque Notger en plein centre de Liège, pas loin de l’univ’ derrière le Grand Bazar. C’est un lieu assez sombre et frais entouré d’un grand cloître. C’est là que les étudiants catholiques de Liège organisaient la messe du Saint-Esprit au début de l’année scolaire. Une statue de saint Pierre en marbre noir (ou en fonte?), reproduisant exactement le saint Pierre assis du Vatican, est au fond de l’église. Pierre est assis et son gros orteil a tellement été caressé par les milliers de visiteurs qu’il en est presque disparu. Il y a un magnifique retable sculpté sur bois qui date du XVI^e siècle et une chaire de vérité du XVIII^e qui font l’admiration de tous. Lors de mes pérégrinations dans Liège, je me suis souvent arrêté dans ce lieu calme et invitant.

Famille

La première chose dont je me dois de parler ici fut la naissance de ma filleule Ninou, le 18 septembre 1956. Je vous rappelle qu’à Basoko en septembre 48, lors de la naissance de Marie-Ange, le père supérieur de la mission avait refusé que je sois le parrain, estimant qu’à dix ans j’étais trop jeune. C’est Paul Lejeune, sans être prévenu, qui fut choisi par papa pour être le parrain, alors que Bobonne était la marraine. Comme les deux étaient absents, je pris quand même mon rôle de parrain à la chandelle avec beaucoup de sérieux. Pour Josiane, en avril 51 à Poko, nous étions au collège et c’est Riri (Henri Mulkay), le seul neveu de papa, qui fut le parrain désigné. Josiane Lejeune, elle-même filleule de maman fut la marraine. Sans doute sont-ce le docteur et sa femme qui furent les remplaçants, à moins qu’ils ne fussent déjà rentrés en Belgique. Cette fois à Liège pour la naissance de Ninou, j’avais dix-huit ans et fus de plein droit désigné comme parrain, avec tante Mia comme marraine, la sœur de papa et mère de Riri. Tante Mia avait l’habitude en me voyant de me demander comment allait son « compère », et elle se disait ma « commère ». Ce sont deux mots d’origine latine

qui avaient ce sens-là, mais le dictionnaire de 2014 ne reprend pas cette définition, qui se retrouve bien, cependant, dans le *Lexis* de 1975. Tu vois, lecteur, que la tradition chez nous, contrairement au Québec où l’on cherche souvent un couple comme parrain et marraine¹, voulait qu’on choisisse des deux côtés familiaux : un dans la famille d’un des parents et l’autre dans l’autre famille. Puis on a même élargi le choix en faisant appel à des amis, comme pour Dominique, fils aîné de Christian pour qui Christian et Betsy choisirent comme parrain Alain Ramquet, un scout ami. Et nous-mêmes pour notre dernier, Yves, qui avons choisi Yves Colpaert.

Ninou est née à la clinique Beauregard, rue Louvrex à Liège, un peu plus loin que le collège St-Servais. C’est là aussi que naîtront Pierre dix ans plus tard, et Nathalie en 68. L’accouchement se passa bien, malgré que maman avait quand même presque 44 ans.

Il y avait une très grande relation entre Ninou et moi, jusqu’à mon mariage avec Nicole. Cet événement, puis notre départ quasi immédiat pour l’Afrique ont dû priver Ninou (qui venait déjà de perdre son papa en février ou mars) de ma présence réconfortante. La pauvre mignonne! Elle n’avait que six ans. Alors après notre départ, elle s’est naturellement reportée vers sa maman, qui restait avec ses deux aînées une présence chaleureuse. Moi, j’ai très fort ressenti cela comme un déchirement, presque une trahison. Mais que pouvait-on y faire? Elle sera évidemment toujours la petite dernière un peu gâtée et bonne à l’école. Avec les années, elle acquerra un esprit d’indépendance un peu plus poussé que ses sœurs, me semble-t-il. Lorsqu’elle épousa Jean-Luc, je tenais absolument à être là, contrairement aux deux mariages de Marie-Ange et Josiane où nous avons brillé par notre absence – nous étions en Afrique, puis en Amérique. Je reviendrai pour la conduire à l’autel. Ce fut un retour avec Yves seulement. Nicole était restée à La Pocatière avec nos trois autres enfants. C’était en août 1982 et ceci est une tout autre histoire, je veux dire un autre chapitre le 21.

Je reviens un instant à Riri, notre seul grand cousin côté Warnant. Après son service militaire, il s’était marié avec sa Josette. Il quittera la pâtisserie (question de poumons et de farine) pour s’engager comme ouvrier à la Fabrique nationale à Herstal, grosse usine de fabrication d’armes en tout genre. Je me souviens notamment d’un beau fusil de chasse fait à la main, qui fut offert à l’empereur des empereurs, Haïlé Sélassié le négus d’Éthiopie, lors d’une visite officielle en Belgique. Ils faisaient aussi des armes spéciales pour gauchers, mais surtout des armes et munitions de guerre. Riri et Josette s’installèrent à Herstal et on ne les vit plus guère qu’occasionnellement, comme lors de la communion de Josiane. Ils eurent une fille dont j’ai oublié le nom, puis vers 1956 un petit garçon (Henri?). Mais ils traversèrent une période très difficile avec ce bébé, car il avait une sorte de tumeur qui se développait près des poumons. Les médecins durent l’opérer tout petit. L’opération dura plusieurs heures et on lui a extrait un steak de la grosseur d’une main d’adulte. Il paraît qu’on lui fit une incision qui fit le tour de son petit torse. On a eu très peur, mais il s’en est bien sorti et vécut normalement.

Dès 1955, Christian semblait bien avoir trouvé sa voie à St-Luc et suivait une formation d’ensemblier et de décorateur. Nous logions tous les deux au deuxième étage de la maison et sommes souvent restés

¹ Cela s’explique facilement; en cas de mort parentale, ce couple prend naturellement la place des parents.

chacun dans nos quartiers, lui à travailler à sa planche à dessin en écoutant Luxembourg anglais¹ et fumant déjà beaucoup de cigarettes Bangles que l'on chipait à Jean Warnant. Moi j'ai d'abord fumé la pipe, puis j'ai trouvé que la cigarette était nettement plus facile et plus propre. Une pipe laisse beaucoup de cendres, salit les doigts et s'éteint assez souvent, obligeant le fumeur à rallumer son calumet.

En plus de sa petite radio, Christian avait un enregistreur, et quand une belle chanson passait, clic! il l'enregistrait, mais il nous manquait souvent le début. Nicole a fait la même chose à La Pocatière dans les années 70. Et parfois, il enregistrait un monologue d'humoriste. Si on appréciait l'humour du texte, il le remettait vingt fois, trente fois, et on le connaissait par cœur. Ainsi cette histoire de Pakterbek très souvent entendue, que nous nous répétions avec les intonations originales. Pakterbek dans l'histoire est un cancre que son prof vitupère de belle manière. Il le blâme et se moque de lui, mais l'auditoire rigole de ce prof grandiloquent qui récitait en classe : « Roland se promenait, flamberge au vent, en compagnie de sa dulcinée... Pakterbek, mon ami, c'est sans doute ce petit mot de flamberge qui vous fait rire? Apprenez, mon ami, qu'une flamberge est une longue épée que le neveu de Charlemagne avait sortie de son fourreau ». On rigolait de tous ces sous-entendus... On voyait le tableau : Roland qui se promenait flamberge au vent, avec sa tendre amie... Hum! ne nous trompons pas de flamberge... Je ne suis pas sûr que ce genre d'humour aujourd'hui aurait le même impact, car quel élève a entendu parler de la chanson de Roland, d'une flamberge, d'une dulcinée... Tout tomberait dans l'oreille de sourds ignares².

À cette époque bénie, maman faisait son ménage et une excellente cuisine. Elle avait une femme de ménage pour les gros nettoyages. Et papa, après ses dix-huit mois de salaires payés comme préavis, s'est trouvé du boulot à Bruxelles au ministère des Colonies. Il devait partir très tôt le matin et pendant un certain temps, il partait en voiture jusqu'aux Guillemins, laissait là la Fiat 600 Multipla (une petite voiture italienne avec trois rangées de banquettes), puis prenait le train pour Bruxelles. Il y eut un temps où il voyagea avec Jean-Marie, le frère aîné de Nicole qui travaillait alors dans un ministère et devait prendre le même train tous les jours pour Bruxelles – une heure de train à l'aller et une heure au retour, c'est long! Lorsque Jean-Marie fréquentera Renée, il trouvera une place en comptabilité chez Cockerill-Ougrée, près de Liège, grâce à monsieur Albert, le papa de Renée.

Nous aimions notre vie au 20, rue Saint-Julien. Notre demeure devenait le centre du monde, on allait en ville ou rue Puits-en-Sock à pied. Ici, nous n'avions pas de bicyclettes. C'était vraiment tout près de tout, central, et j'étais à moins de cent mètres du presbytère où j'allais souvent rencontrer l'abbé Mors, et à moins d'un kilomètre de mes cours universitaires. Les scouts et routiers connaissaient bien notre adresse. Il ne se passait pas une semaine sans que l'un ou l'autre vienne pour une réunion, une

préparation, une fête, un prêt ou un emprunt, ou simplement boire une tasse de café. Bobonne venait quasi tous les jours et aidait à la cuisine, à la vaisselle.

Nous avons aussi beaucoup reçu de visites de parents et d'amis de la famille. Notre maison n'était pas une gare, mais si nous avions trois ou quatre jours sans que personne ne vienne, cela paraissait mort.

Il y eut aussi durant ces années quelques événements marquants : les deuils, les mariages, les naissances, les communions, les réussites scolaires...

La première qui nous quitta fut Bobo à la fin de l'année 55. Elle est décédée dans une maison tenue par des religieuses près de Herve, où elle avait été placée. Elle avait 80 ans. Un peu comme le père Goriot de Balzac, elle qui avait vécu en grande bourgeoise avec ses huit enfants, son mari ingénieur, sa grosse maison carrée à Fléron et une des premières voitures de Liège, fut après la guerre réduite à la solitude, placée chez l'une puis chez l'autre de ses filles. Et son avoir s'amenuisait au fur et à mesure de ses déplacements. Sa surdité et sa perte de la mémoire à la fin de sa vie l'ont menée à une petite chambrette, seule, oubliée et pauvre dans un couvent qui servait de maison de repos. Christian a toujours été son préféré et le seul qu'elle a toujours reconnu et aimé. Même son mari (mort en 43) semblait bien oublié quand elle nous disait : « Quand je mourrai, j'irai rejoindre mon Joseph », un amoureux de jeunesse dont la famille Bernard l'avait sans doute détournée. Je l'entends encore demander à ma mère, sa propre fille : « Mais vous, Josiane, de qui êtes-vous la fille, donc? ». Pauvre vieille Bobo, elle n'avait vraiment plus toute sa tête.

Durant ces années, j'ai été invité à trois mariages de mes cousins : Paul et Francine (j'étais dans la suite, le cavalier de Gilberte, ma cousine), Kik et Guilou, et Francis Renard et Paulette.

Je renvoie aussi le lecteur fidèle et consciencieux, qui voudrait en connaître un peu plus, à aller voir mes tableaux généalogiques en annexe.

Je me souviens aussi de ma rage en certaines circonstances, devant certaines injustices dont je me sentais l'objet en famille, à cause de l'attitude de Jean Warnant par rapport à l'égard qu'il avait pour ses filles. Elles avaient certaines permissions, certaines tolérances dont elles bénéficiaient, alors que ni Christian ni moi n'avions bénéficié des mêmes tolérances plus jeunes. Je pense par exemple à l'heure du coucher. Lorsque nous étions plus jeunes, la sieste, l'heure du coucher, l'interdiction de boire à table ne pouvaient pas se discuter. Mais mes sœurs – surtout Marie-Ange –, tout leur était permis. Alors intérieurement je rongais mon frein. Je ne pipais mot, mais j'aurais volontiers jeté une hache dans la maudite TV, objet des litiges, car Marie-Ange pouvait regarder la TV jusque bien tard, à une heure indue, sans que rien ne se fit entendre de la part de l'autorité paternelle, alors que nous, Christian et moi, devions aller dormir. J'étais furieux contre J.W. De plus, cela n'allait pas toujours très bien dans le ménage... Je dirais qu'il y avait des hauts et des bas.

Mes grands-parents, comme je l'ai mentionné un peu plus haut, fêteront leurs 50 ans de mariage le 9 août 1956. Ils étaient en très grande forme, je revois encore ma grand-mère avec son grand chapeau, au bras de son mari, redescendre toute la ville de Herve en cortège depuis la place Albert jusqu'à l'hôtel de ville, où ils vont renouveler leurs vœux devant le « mayeur », cousin de ma grand-mère,

¹ Très belles chansons nouvelles en anglais Blueberry hill par Fats Domino, ou encore Sixteen tons par Tennessee Ernie Ford par exemple, ou bien Last train to San Fernando qu'Alex Jacquemin, qui avait passé ses grandes vacances en Angleterre, avait entendues là-bas.

² Nathalie, ma fille, quand tu liras ce passage, ne saute pas sur tes grands chevaux et ne te mets pas en colère, je n'insulte pas du tout les malentendants. Sourd a ici le sens de celui qui ne veut pas entendre ou qui ne veut pas comprendre. Et ignare signifie ignorant. J'insulte ou je me moque des jeunes d'aujourd'hui qui ne connaissent ni ces mots ni cette histoire de Roland, le neveu de Charlemagne. Voilà.)

et recevoir l'apéritif. Il y avait du soleil en ville et dans tous les cœurs. Mémère était toute guillerette et Grand-papa rouge et souriant. Christian et moi serons de la fête avec les Renard et les Hock, mais ni maman ni aucun Warnant : il y avait un peu de tirage entre Jean W. et oncle Lucien, séquelle de la cession du magasin de la rue du Collège en 1947. Papa Warnant a toujours estimé qu'oncle Lucien nous avait roulés. En tout cas...

Quand viendront les noces de diamant en 1966, nous y serons et maman aussi. Mais – hasard de la vie – oncle Lucien et Jean Warnant seront tous deux décédés. Le seul arrière-petit-enfant qui fut accepté là-bas était notre Pierrot qui venait de naître. Je pense même que Christian et Betsy étaient toujours en voyage de noces à l'île Majorque. Puis en 1971, il y aura les noces de brillant (65 ans). Là aussi nous y serons, avec de nombreux amis et connaissances. À notre mariage en 1963, mémère et Grand-papa seront présents et justement ce 3 août 1963, Grand-papa fêtait ses 81 ans, puisqu'il est né le 3 août 1882. Quant à mémère, elle naquit le 6 avril 1886 et mourra en 1975, à l'âge de 89 ans. Lui mourra en 1980 à l'âge de 98 ans. Il n'y aura donc pas de noces de platine (70 ans).

Oui, on meurt vieux dans ma famille : mon grand-père Charles Hock vers 65 ou 70 ans; Mathilde Bernard, épouse Hock (Bobo) à 80 ans; Maria Closset épouse Bonsang (mémère) à 89 ans, et François Bonsang (Grand-papa) à 98 ans. En 1996, ma mère a fêté ses 84 ans et elle est encore en très bonne santé, sauf la mémoire. Elle décédera en mars 1997, la veille de la St-Joseph, son saint patron.

Oncle Lucien est décédé en 61 (?) d'un cancer à la gorge. Il nous a vraiment quittés trop tôt. Il fut le premier des huit Hock à partir. J'ai relu ces chapitres en 2015 pour la der des der et, tiens-toi bien Anagnosophile, ma petite tante Milou, la belle « cavale » d'oncle Jacques qui aimait ses attaches si fines¹, eh bien ma tante Milou vivait toujours et avait 98 ans! Pour en revenir à la notice nécrologique, oncle Lucien fut donc le premier des huit Hock à partir. Puis il faudra attendre quelque part vers 1985 pour avoir successivement le décès des trois autres garçons, dans l'ordre de leur âge : Marcel d'abord, puis Robert, puis Carlos. Viendront alors seulement les filles, et toujours dans l'ordre de leur âge : Madeleine, puis Zette, et ma maman. Ces six-là, qui étaient nés entre 1901 et 1912 mourront tous entre 1985 et 1997, tous octogénaires.

En janvier 63, ce sera le tour de Jean Warnant. Maman fut veuve pour la deuxième fois. Et encore très jeune, elle avait 50 ans. Que je vous dise un mot de ce décès survenu à Bois-de-Breux, qui nous a tous profondément émus et attristés. Papa avait dû quitter son emploi à Bruxelles, car le ministère des Colonies devait évidemment fermer ses portes pour absence de colonies², et se retrouvait sans travail. Et comme il était encore jeune et actif, il a vendu du café Bahamas pour oncle Jacques qui s'était ouvert un petit comptoir à Bruxelles. Lui aussi avait dû se recycler deux fois, d'abord dans les cafés, puis dans les moutons en France. Je me souviens qu'il y avait trois sortes de café Bahamas : le doré (le meilleur), puis l'argent, puis le bronze. C'étaient des paquets d'un demi-kilo que papa essayait de placer dans divers restaurants. Mais il a attrapé un vilain froid, en janvier 63. Il s'est mis à tousser, a eu comme de la fièvre et s'est enfermé dans sa chambre. On l'a entendu se lever la nuit et aller à la salle

de bain pour vomir. Il avait vomi du sang dans la baignoire. Le médecin appelé a fait venir un collègue et très vite ils l'ont envoyé à l'hôpital, car il avait fait une hémorragie dans l'estomac. Rapidement, son cerveau a manqué de sang. Déjà dans l'ambulance où j'étais avec lui, il pensait que c'était Marie-Ange qui conduisait la Skoda, car il venait de lui apprendre à conduire. Il n'y a pas eu moyen de le sauver. Il s'est éteint le lendemain. Cela a été rapide et inexorable. Heureusement, maman avait la famille et son frère Robert l'a beaucoup aidée pour mettre ses papiers en ordre. Je me souviens aussi avoir donné à Bobonne – qui était perdue, hébétée par cette disparition si soudaine – son dernier paquet de cigarettes ouvert trois ou quatre jours plus tôt, commencé et jamais achevé.

Une autre particularité que peu de mamans ont connue : en 1959 et 1960, maman avait cinq enfants aux études, mais tous dans des établissements et à des niveaux d'études bien différents. J'étais à l'univ', Christian dans une école technique à St-Luc, Marie-Ange au secondaire (humanités), Josiane au primaire et Ninou à la maternelle! Bref, elle avait un enfant dans les cinq niveaux d'enseignement. Hein! il faut le faire. Il faut quand même souligner qu'il y a un peu plus de 18 ans d'écart entre ma filleule et moi, cela fait assez long entre l'aîné et la benjamine. Et il faut ajouter aussi que ce sont les enfants de deux lits (deux mariages subséquents). Saviez-vous que des frères et sœurs qui ont la même mère, mais non le même père, sont appelés légalement des frères et sœurs utérins? Lorsque c'est l'inverse (même père, mais mères différentes), on dit frères et sœurs consanguins. Et enfin, lorsque frères et sœurs appartiennent aux deux mêmes parents et sont donc du même lit – la majorité des cas –, on dit simplement que ce sont des frères et sœurs germains. Voilà. Vous en apprenez, hein, des choses! Oh! que je vous envie.

Je voudrais ajouter ici une remarque importante concernant nos études, à Christian et moi, ainsi que l'esprit d'équité dont notre papa, Jean Warnant, a toujours fait preuve. Il a dit plusieurs fois que Christian et moi ne lui avons pas coûté un sou pour notre éducation. En effet, comme nous étions pupilles de la nation (orphelins de guerre), maman recevait de l'État belge une pension pour nous faire vivre et nous éduquer. Et cette pension, lorsque nous atteignîmes chacun nos dix-huit ans (ou plutôt 21?), c'est nous qui la reçûmes directement, en trois tranches. Les montants variaient selon les études entreprises. C'est ainsi que mon minerval se situait entre trente et quarante mille francs belges par an. C'est fameux et on comprend que papa affirmait que nous ne lui coûtions pas d'argent. Il faut toutefois ajouter un point délicat : nous pouvions faire n'importe quelles études, mais il fallait leur faire parvenir un certificat prouvant notre réussite, car il n'était pas permis de doubler, sauf une fois. Or, vous le savez, j'ai raté mon premier doctorat en droit, puis l'ai réussi l'année suivante. Ça va toujours, je fais mon deuxième doc (toujours payé), mais j'échoue. Alors là, normalement je perds ma pension. Mais Jean Warnant a trouvé l'astuce : comme je faisais aussi la crimino et que j'avais réussi ma première licence en même temps que mon premier doctorat, on a déclaré que j'avais choisi et réussi une autre orientation, ce qui était admis et plausible. J'ai donc toujours continué à recevoir ma pension d'orphelin de guerre jusqu'à mon mariage. Et cela grâce à Jean Warnant!

¹ Il voulait parler des articulations de ses poignets et de ses chevilles, c'est ma mère qui m'a dit cela.

² L'Indépendance du Congo a été proclamée le 30 juin 60.

Deux déménagements

Les Hauglustaine emménagèrent rue Robertson au début 61, et nous déménagerons à Bois de Breux au début de 1962. C’est drôle, je ne me rappelle absolument pas de notre déménagement. Je n’y ai sans doute pas participé, mais pourquoi, comment? Je l’ignore. Par contre, je me souviens très bien avoir participé au déménagement des Hauglustaine. Nicole travaillait ce jour-là. Mon estomac et mes papilles gustatives gardent un excellent souvenir du dîner que le père Ambroise nous a offert à José et moi-même (Christian était-il avec nous?) dans une friture de la rue Basse-Wez, pas loin de son nouvel appartement. C’était une poularde au curry... Hmm! cette sauce jaune et onctueuse. Jamais plus je n’ai retrouvé une telle richesse au curry dans la bouche. De leur petit appartement, par un petit balcon, on voyait la Dérivation où de temps à autre quelque long kayak filait en silence sous les efforts de ses quatre ou huit rameurs.

Les Hauglustaine ont changé de maison et de rue, mais ont bizarrement gardé le même numéro : 11 et encore 11. Et onze et onze font 22! Nous changerons de commune, de rue, mais aussi de numéro : on est passés du 20 au 2. Et l’addition vaut également 22!

En 1962, donc, nous habiterons une belle maison qu’on venait de nous construire dans un nouveau petit développement, rue Max Buset à Bois-de-Breux, dans la commune de Grivegnée, juste à 300 mètres de l’église de Bois-de-Breux, là où Ninou fera sa communion privée, là où Josiane et Ninou feront leur communion solennelle, là où les trois filles, mes trois sœurs seront mariées, et enfin notamment là où notre Pierre et notre Nathalie, nos deuxième et troisième enfants seront baptisés. Mais tout cela sera pour plus tard.

C’est à Grivegnée que Nicole et moi serons officiellement inscrits après notre mariage. La dernière année, je descendais en Lambretta pour aller à l’univ’. Je me souviens qu’une fois je descendis à Liège à pied, car il avait tellement gelé la nuit après une forte pluie que les trams ne fonctionnaient pas, et qu’il n’était évidemment pas possible de sortir la moto.

Nous y avons un beau petit jardin, mais aussi un foyer (que l’on fit peu aller). C’était très éclairé, moderne et agréable. Je ne resterai qu’une grosse année au n° 2, rue Max Buset.

L’année 1963 a été très lourde à porter pour maman . Qu’on en juge :

- D’abord en janvier, le décès de son deuxième mari, avec tous les tracas et soucis financiers. Oncle Robert l’a beaucoup aidée pour s’y retrouver dans tous les papiers.
- Puis le 31 mars, la communion privée de Ninou. Une communion privée ou solennelle est toujours un gros tralala.
- Le 26 mai, la communion solennelle de Josiane. Oui, oui! Je revois encore la photo avec la trentaine d’invités à Bois-de-Breux. Une suite de tables traversant salon et salle à manger réunissait tout le monde.
- Les 1^{er} et 3 août, notre mariage (civil puis religieux).

- Et vers octobre, Christian qui entrait à l’armée pour son service militaire (aviation), et nous, les trois hommes, qui sommes partis. Elle s’est retrouvée bien seule avec ses trois filles (toutes trois encore aux études) à la fin de l’année! On peut dire que notre vie à tous les sept (sauf peut-être Marie-Ange) avait été bien bouleversée.

Un mot, si vous le permettez ici, pour éclaircir un mystère concernant le service militaire. En Belgique, en 63, nous étions encore sous le régime du service militaire obligatoire pour les citoyens belges de sexe masculin âgés de 19 ans ou plus et aptes à servir sous les drapeaux. Cette obligation était d’une durée d’un an, mais il y a eu des cas où c’était 18 ou 24 mois, surtout pour les COR (candidats officiers de réserve). Cette obligation a perduré jusqu’aux années 1975 ou 1980... Il y avait un cas d’exemption pour l’aîné d’une famille de six enfants – comme Nicolas Carpentier – et à son défaut le deuxième, etc. Ceux qui comme moi faisaient des études universitaires pouvaient obtenir un sursis pendant six ans, je pense (plus pour un étudiant en médecine). Enfin vers 1961, la Belgique a introduit la possibilité de remplacer le service militaire obligatoire par un service d’aide dans un pays en voie de développement, et en particulier le Congo. L’objectif était d’aider notre ancienne colonie en trouvant de bonnes âmes qui accepteraient d’aller enseigner ou exercer la profession de médecin dans ces pays, pendant trois ans. On appela ces contrats des ATB (Assistance technique belge). En contrepartie, ces volontaires étaient grassement rémunérés par l’État belge. C’étaient des contrats d’un minimum de trois ans, sans limite maximum. Mon cousin par alliance, José Sckuvie mari de Gilberte, a ainsi cumulé 15 ou 20 ans à Lubumbachi, et moi j’irai pendant cinq ans. Ce séjour m’a permis de faire connaître mon Congo bien-aimé à ma bien-aimée, et aussi de mettre un gros montant d’argent de côté avant de partir pour le Canada.

Mort de Jean Warnant, énergie d’oncle Jacques et pension de maman en février1963

Jean Warnant, en Belgique en 1955, était un jeune pensionné d’Afrique. Il avait 43 ans et 20 ans de carrière. Il était trop jeune pour arrêter de travailler. C’est d’ailleurs pour cela qu’il avait quitté l’Afrique dès qu’il l’avait pu. En fait, il y avait une seconde raison dont il parlait à qui voulait l’entendre, mais que peu ont entendue : il disait toujours : « Ça finira mal, le Congo va éclater ». Il le sentait, car il savait que les élites congolaises n’étaient pas prêtes. En réalité, il n’y avait pas d’élite congolaise. Et ce fut un tort de la Belgique de ne pas prévoir ce changement par la scolarisation des meilleurs. Au Congo vers 50-55, il y avait quelques abbés noirs, mais aucun médecin, aucun avocat...

En 1955, revenu en Belgique, papa avait donc retrouvé un emploi au ministère des Colonies, au FBI – pas le Federal Bureau of Investigation américain, mais le Fonds du bien-être indigène, un organisme parastatal. Il devait aller travailler tous les jours à Bruxelles. Pour cela, il devait se lever vers 5 h 30 ou 6 h tous les jours, déjeuner, prendre sa petite voiture – une Fiat Multipla qui sera suivie d’une Skoda –, la garer près des Guillemins et prendre le train de 7 h 15 à peu près. Arrivée à Bruxelles Central, une bonne heure après....

Il a travaillé à Bruxelles jusqu’en 1960. Mais, lors de l’Indépendance du Congo... fin du ministère des Colonies. Reprise, je crois, par le ministère des Affaires étrangères, l’organisation FBI a encore

vécu, puis vivoté pendant un an ou deux, pour clôturer les affaires courantes. Puis, on s’y attendait, Jean Warnant a été mis à la retraite anticipée, avec 19 mois de préavis et salaire plein. C’était une belle situation, mais il avait 49 ans et pouvait encore travailler. Il a vendu du café dans les restaurants pendant un an et demi. Je me souviens, c’était du café Bahamas d’oncle Jacques, qui avait à Bruxelles un petit commerce de café et torréfaction.

Lui aussi avait dû se reconverter, car il avait tout perdu en Afrique. Il ira aussi avec sa famille dans le sud de la France, à Moncabirol, faire de l’élevage de moutons. Recommencer une nouvelle vie ainsi à 50 ans, faut le faire, mais mon oncle Jacques a toujours été très entreprenant et de bonne humeur. Rien ne lui faisait peur. Et il ne pouvait rester à ne rien faire. Je me souviens (c’est tante Milou qui nous a raconté) d’un jour où ils sont venus par le train, puis le tram, de Bruxelles jusque chez nous à Outremeuse. Ils devaient changer de tram place St-Lambert. Et cette fois-là, ce n’était plus le tramway sur rail, mais un gros trolleybus avec deux flèches et de gros pneus, un genre d’autobus très souple et agréable. Or en quittant la place St-Lambert leur trolleybus s’arrête en plein milieu d’une rue principale devant le Grand Bazar. Ils attendent une, deux, trois minutes et demandent au chauffeur ce qui se passe. Celui-ci leur répond : « Panne de courant, plus de jus! » « Mais, dit oncle Jacques, les autres trams et trolleybus eux, ils roulent. » « Oui, répond le chauffeur, c’est juste notre petit secteur ici qui est sans courant. Dix mètres plus loin, on aurait le courant. » « Eh bien alors, dit oncle Jacques, il suffit de pousser le trolley jusque-là. » « Oui, mais c’est lourd, ces gros trolleys. » « On peut toujours essayer! » Et il sort, avec deux ou trois hommes qu’il a invités à l’accompagner. Ils poussent le trolley qui retrouve des fils électriques alimentés et ils peuvent partir. Ça, c’est oncle Jacques tout craché.

Bon, revenons à Jean Warnant. Je vous ai raconté la fin de sa trop courte vie un peu plus haut, mais un gros problème de pension est survenu alors. Vous vous rappelez qu’à force de courir placer son café le matin, tôt en hiver, il s’est refroidi et, comme on dit, a pris un mauvais rhume. Il n’arrêtait pas de tousser. Sa santé devenait très fragile. Il fumait trop et avait abusé de whisky et de bière aux colonies. Il était gras. Une mauvaise grippe l’a emporté en janvier (ou février) 1963. Il a fait une hémorragie dans l’estomac qui l’a emporté en deux ou trois jours.

Mais en janvier 1963, il avait reçu une lettre de la compagnie d’assurances Assubel lui notifiant que, comme les 19 mois de préavis et de complet salaire venaient à échéance, ce serait à lui dorénavant de payer la cotisation de l’assurance-vie, à la place de l’employeur. C’était une très belle assurance, aussi la cotisation était-elle assez conséquente. Et malgré sa double pension confortable, il ne pouvait vraiment pas faire face à une telle obligation. Je me souviens encore de la discussion qu’ils ont eue, maman et lui. Il a décidé d’arrêter les paiements, renonçant ainsi à cette belle assurance-vie. La lettre lui donnait un délai pour répondre : il avait, disons, jusqu’au 15 février pour notifier son avis. À partir de cette date, il ne serait plus couvert s’il ne donnait pas signe de vie. Et il est mort le 10 février, enfin quelques jours avant la date fatidique. Nous nous sommes empressés de le signaler à la compagnie, puisqu’il était toujours couvert. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction d’apprendre qu’il avait lui-même écrit fin janvier pour remercier et annoncer qu’il ne continuerait pas le paiement de cette cotisation trop lourde pour ses moyens. Catastrophe! Que faire? Avec l’assurance ma mère,

bénéficiaire, recevrait un montant équivalent à un peu plus d’un million de FB, ou une rente viagère indexable au montant de plus ou moins 20 000 FB par mois – 240 000 francs par an, soit à peu près le quart du prix d’une maison. Belle rente, en vérité. À l’époque, une maison familiale se vendait à peu près au prix d’un million.

Je téléphone à mes cousins Yvon, Franz et Kik, qui sont dans les assurances. On sollicite un rendez-vous chez Assubel, au bureau de Bruxelles. Je me demande si on ne pourrait pas plaider un dérangement mental, car il s’inquiétait exagérément de notre avenir et il ne fallait pas être normal pour renoncer ainsi à un mois de couverture. Je me rappelle que nous avons aussi téléphoné à un père dominicain, le père Louis Bruyneel¹, un grand ami de papa qui connaissait des personnes qui pourraient intervenir... Nous étions enragés, car cette lettre avait été envoyée par souci d’honnêteté envers la compagnie. Et c’est ce sursaut d’honnêteté, que la plupart des clients ne manifestent pas, qui allait causer notre perte!? C’était râlant. Mais on pouvait plaider que son refus ne commençait qu’à partir du jour où la société lui rendait son autonomie. C’était plaidable. Faudrait-il aller en cour?

À Bruxelles, où j’étais allé avec Yvon Hock, le directeur de la compagnie ne nous laissa même pas plaider notre cause. Il prit la parole immédiatement pour nous dire que justement, comme Jean Warnant avait répondu alors que rien ne l’obligeait à écrire cette lettre de renonciation, la compagnie Assubel, consciente de son geste, refusait de considérer cette lettre et ferait comme si elle ne l’avait jamais reçue... Quelle émotion! quelle joie! Nous ne saurons jamais ce qui a provoqué ce geste d’une telle générosité de la part de la société. Toujours est-il que grâce à cette faveur, maman aura vécu richement jusqu’à la fin de sa vie, puisqu’elle a choisi la rente. Lorsque j’ai écrit ces lignes en 1995, soit 32 ans après, elle vivait toujours et recevait son chèque tous les mois. Franz Hock qui était inspecteur d’assurance à la Royale Belge, une compagnie concurrente, nous a dit qu’à son idée, jamais sa société n’aurait fait un tel geste. Kik et Yvon, qui eux étaient courtiers, ont promis de faire la promotion d’Assubel.

Les amis

Tout près de chez nous rue Puits-en-Sock vivaient les Bouille. Ils avaient un magasin de confection pour hommes, Chez JB, où je me souviens avoir été acheter une chemise de couleur paille, qui était la couleur à la mode cette année-là, selon Marie-Rose. Madame était veuve depuis peu lorsque nous sommes arrivés. L’arrière de leur maison donnait sur une grande cour dont l’entrée aboutissait rue Saint-Julien. On était donc très proches. La fille aînée s’appelait Marie-Rose. Une belle fille qui avait mon âge. Elle était en rhétorique à St-Jacques, alors que j’étais en rhéto à St-Servais. Et comme dans toute bonne école catholique qui se respecte, ces deux écoles obligeaient leurs élèves à aller à la messe tous les matins. Mais on pouvait y aller en paroisse. C’est ainsi que tous les matins, j’allais servir la messe de l’abbé Mors (c’était souvent lui), et en plein hiver il n’y avait qu’une seule fidèle : Marie-Rose Bouille, tous les matins. Je pense qu’on ne s’est jamais parlé à ce moment-là. Elle venait dans une stalle du chœur, car la nef centrale n’était même pas allumée! Plus tard elle épousera André Lecloux, qui

¹ Voir chapitre 14 sur Walsa

devint ingénieur et avec qui j’irai voir Leurs Majestés Baudouin et Fabiola. C’était ce qu’au Québec on appellerait « une bolle », ça devait chauffer là-dedans, d’ailleurs il avait les cheveux tout gris argent. Marie-Rose était une brune, assez grande et très mince, très jalouse de son apparence, me semble-t-il. Elle aimait bien paraître. Attention, dans cette dernière phrase l’adverbe bien modifie paraître et non aimait : il y a là toute une nuance. Cela ne signifie pas « Elle aimait bien... paraître », c’est-à-dire qu’elle aimait parader, se montrer, non, mais « Elle aimait... bien paraître », c’est-à-dire qu’elle aimait paraître belle et sympa et s’habillait, souriait en conséquence. J’espère qu’on me comprend.

J’ai bien connu Jean-Bernard, totem Ourson. Il était de trois ou quatre ans plus jeune que moi et devint assistant de notre troupe, car il nous avait été envoyé en stage avec Gérard Dewonck, son ami, par le collège St-Louis où il étudiait et était scout. Lui aussi fit des études d’ingénieur plus tard.

Enfin, la petite dernière s’appelait Michèle. Elle deviendra madame Ramquet, l’épouse d’un de mes anciens scouts : Alain. Elle, je la revois, elle devait avoir douze ans lorsqu’elle jouait dans la rue avec mes trois petites sœurs, un peu comme on joue avec de grandes poupées. Dans la rue, il n’était pas rare de voir Michèle, Marie-Ange et Josiane déguisées en Tziganes et maquillées avec chapeaux et hauts talons. Elles se sont très bien entendues. Ninou, alors, était souvent considérée comme une vraie poupée vivante qu’elles changeaient, habillaient, mettaient dans le landau et poussaient sur le trottoir. Michèle était souvent à la maison avec mes sœurs. Elle fit partie des guides de la paroisse.

Deux noms me viennent à l’esprit quand je pense aux amis de la famille : le père Louis Bruyneel, un dominicain que nous avons connu à Watsa, et les Fafchamps, Félicie et ses deux filles Marie-Paule et Andrée, qui avaient nos âges à Christian et moi. Madame Fafchamps était veuve de guerre. C’est ainsi que dès 1945 ou 46, elles se sont liées avec maman. Nous avons parfois été à la mer du Nord ensemble, et nous les avons revues quelques fois lorsque nous habitons Outremeuse. Elles habitaient à Visé. Un jour, je parlais à madame Fafchamps (qu’on appelait tante Félicie) des relations que notre famille (Warnant et Bonsang) entretenait avec les prêtres de notre paroisse St-Nicolas, à divers égards. Jean Warnant s’impliquait dans les œuvres de la Saint-Vincent de Paul, je pense. Il était aussi très copain avec le curé doyen Gilet, qui le tutoyait comme il tutoyait tout le monde, et venait parfois *jaser* à la maison. Moi et Christian nous consacrons aux scouts notamment. Nous étions souvent au presbytère, et il arrivait régulièrement que l’abbé Mors, le doyen Albert Gillet ou encore l’autre vicaire viennent à la maison pour bavarder, passer la soirée, invités ou non. Cela variait. Or, les Fafchamps étaient pratiquantes et elles se désolaient de n’avoir aucune relation avec le curé ou un vicaire de Visé. Félicie se plaignait de cette situation. Je m’en étonnai et lui dis naïvement que rien ne lui interdisait d’aller rencontrer son curé ou encore de l’inviter chez elle. Et là, elle m’a répondu qu’une femme seule, mère de deux demoiselles de surcroît devait faire fort attention au qu’en-dira-t-on. Les gens sont médisants, et elle se méfiait d’un embarras semblable. Là j’ai vraiment appris qu’il y avait une différence socialement prononcée entre une famille composée uniquement de femmes et une famille mixte comme la nôtre, où nous avons un père à la maison. Je me souviens à ce propos qu’à Herve, ma mère ne fréquentait pas particulièrement le curé-doyen, mais nous avons deux prêtres qui nous fréquentaient : un cousin de mon père, François Delbrassine, qui devint prof de rhétorique au collège

de Herve¹, et aussi l’aumônier militaire du fort de Barchon où mon père s’était fait tuer, l’abbé Vermeulen ou un nom semblable. Et de plus à cette époque, Christian et moi n’étions pas deux gentes demoiselles susceptibles d’alimenter les ragots à la moindre occasion, n’est-ce pas?

Le père Louis Bruyneel² vint régulièrement de loin en loin nous rendre visite à Outremeuse, lorsqu’il passait à Liège, venant de Bruxelles où il demeurait au couvent des pères dominicains, o.p. (ordre prêcheur). Même lorsque nous serons à Bois-de-Breux il restera un ami de la famille. Même après le décès de papa Warnant, il restera proche et aidera maman dans ses démarches administratives, notamment à propos de l’assurance d’Assubel.

C’est lui, ce Louis, qui à Watsa avait composé le texte des images souvenirs de ma communion solennelle, texte où il réunissait les trois devises des louveteaux, des scouts et des routiers, puisqu’il savait que j’étais jeune scout à cette époque. Il était très littéraire. Je me souviens qu’un jour il nous récita le poème de Du Bellay *Heureux qui comme Ulysse*. Je crois que c’est lorsqu’il apprit que Nicole et moi avions décidé de partir au Congo pour enseigner le français. Une autre fois, il vint avec le texte de la dictée attribuée à Mérimée (avec les cuissots de chevreuil et les cuisseaux de veau, et le marguillier et le fusilier marin, et le fameux dîner à Sainte-Adresse qui fut un vrai guêpier). Enfin, j’avais beaucoup apprécié que lui, homme d’Église, me conforte dans le choix que je venais de faire en 1963, juste avant notre départ à Nicole et moi, pour l’enseignement public au Congo. Il trouvait qu’il y avait plus à faire et à témoigner dans ces établissements, plutôt que dans le privé des missionnaires. Mais là, nous étions à Bois-de-Breux.

Je pourrais citer ici, pour mémoire, des amis dont j’ai plus d’une fois déjà parlé. Il y eut les amis scouts : Yvon Mors, ce cher aumônier qui devait avoir une dizaine d’années de plus que moi. On s’est toujours bien entendus pour diriger la troupe scoute, puis le clan routier. Il aimait dire : « À l’aventure! » et parfois on le taquinait avec cela ou à propos d’un certain sourire, un certain genre qu’il se donnait.

Monsieur Charles Moens, un grand ami, très calme, qui travaillait aux Cafés Michote et à ce titre était la cheville ouvrière du comité social d’Outremeuse. Il avait une grande voiture américaine et était toujours prêt à nous la prêter en nous tendant son trousseau de clés, alors que nous n’avions même pas de permis. Sa petite épouse et lui avaient une belle famille avec trois fils et habitaient Fayembois, un peu plus loin que Bois-de-Breux.

Je peux encore nommer Marcel Kempgens, chef de clan, et Monique Porignon qui deviendra son épouse (et pharmacienne), Willy et Yvette (qui avaient l’habitude de signer *WillyYvette*), Jacques Peeters et sa sœur Jeanine, grande amie de Nicole, et aussi Andrée Peeters, Jean-Claude Rome, etc.

Pierre Geilenkirchen fut un très bon ami, pendant toute la durée de mon séjour chez les scouts et à Outremeuse, donc durant certainement cinq ans. Nous avons eu l’occasion de vivre plusieurs belles

¹ Celui-là même que tante Marthe, sa cousine, rencontra par hasard dans le confessionnal le jour de ma première communion (voir chapitre 3).

² Voir le chapitre 14 sur Watsa.

aventures ensemble. Il était le compagnon fidèle, l’assistant quasi parfait. Toujours présent, volontaire, grand et fort. Il était un peu plus jeune que moi et travaillait pour son père qui était huissier. Dans la vie privée, Pierre était un grand, souriant et bouclé jeune homme qui se rongait les ongles. C’était le gars sur qui l’on pouvait compter en toute occasion. Il ne rechignait jamais devant l’effort. Il était parfois un peu tête en l’air. Lors des soirées dansantes, il aimait danser et il trouvait même, m’a-t-il un jour confié, que Nicole, quoique très petite pour lui, était une parfaite danseuse car elle suivait très bien son partenaire. Il nous a une fois invités chez lui Christian et moi, pour une *surprise-party*, soirée dansante où il n’avait pas invité Nicole, mais nous n’étions pas encore vraiment fiancés. L’alcool, et le whisky en particulier, était disponible et mon frère Christian a voulu s’essayer à en boire un peu trop. Lorsque je l’ai vu, ivre, assis par terre et le regard pas très net, j’ai pensé qu’il était temps que nous rentrions. Comme Pierre habitait rue Jean d’Outremeuse – c’était à 150 mètres de chez nous –, nous sommes rentrés à pied évidemment. Christian était très joyeux. Arrivés à la maison, il a voulu essayer d’ouvrir la porte avec sa clé. Il a essayé trois ou quatre fois de faire entrer la clé dans le trou de la serrure et riait chaque fois qu’il ratait en visant à côté. Alors j’ai ouvert. Les parents dormaient, il devait être une heure du matin. Il y avait une volée de cinq ou six marches en marbre avant d’arriver au corridor et à l’étage du rez-de-chaussée. Je vois Christian, que je soutenais et suivais, se précipiter pour aboutir à la dernière marche, perdre soudain l’équilibre et se laisser retomber en arrière. Si je n’avais pas été dans son dos, il risquait de se fracasser le crâne sur le seuil. Je l’ai monté au deuxième, et là... patatras! tout le whisky est revenu, avec les petits choux et les toasts... Dégueu! Le lendemain, Nicole n’a pas été contente que je ne l’aie pas prévenue. Mais j’avais été invité à la dernière minute et ne l’avais pas revue pour la prévenir. Sa réaction m’avait fait plaisir, car j’y voyais une preuve d’attachement.

Pierre avait un jeune frère assez réservé. Un jour que nos parents étaient partis je ne sais où, Pierre nous avait invités chez lui pour dîner (Christian n’était peut-être pas là non plus) et je me souviens que c’était du macaroni au jambon. Lorsque vint le temps du service militaire, Pierre s’engagea dans les commandos et partit six mois au Congo, en 61, avec le détachement belge qui avait été invité par le jeune gouvernement congolais à venir aider la Force publique congolaise, lors des troubles qui commençaient à déchirer la jeune république...

Côté études, outre Alex Jacquemin et André Chabot que je retrouverai à l’univ’, je me dois de citer évidemment Nick Carpentier (également ancien du Congo) qui viendra dîner chez nous une fois par semaine, car nous connaissions bien sa famille restée en Afrique¹, et il faut dire que Nick vivait seul dans une chambre d’étudiant. En 57 puis en 58, Tommy le second frère, celui qui avait mon âge, vint à la Chartreuse de Liège pour y faire son service militaire obligatoire. Il eut une occupation choyée : barman au mess des officiers, ce qui fait qu’il n’était à proprement parler dans aucun groupe, n’avait quasi aucun compte à rendre à personne et était souvent libre. Il est aussi venu dîner une fois par semaine à la maison. Puis l’année suivante, ce sera au tour de Jackie, mon ex-second de la patrouille

des Hiboux¹. Qui pouvait penser à cette heureuse époque que le destin allait frapper terriblement fort dans moins de cinq ans²?

Il y a aussi des cousins plus proches de Christian et moi par l’âge, que nous aurons l’occasion de fréquenter un peu plus durant ces années 55 et suivantes. Je pense d’abord à nos deux cousines Jacqueline et Marie-Claude Bougnet, souvent accompagnées de Pierre leur frère, qui viendront plusieurs fois à Liège et que nous rejoindrons aussi quelquefois à Bruxelles pour danser. Les bals furent assez nombreux, et évidemment Nicole s’est jointe à notre petit groupe. J’aimais particulièrement les robes colorées ou fleuries de ces demoiselles qui s’élargissaient sous la taille à cause de jupons froufrounants.

Gilberte Hock, mon autre cousine du même âge que moi et qui habitait Herve, se mariera assez tôt et partira avec son José au Katanga. Très vite ils auront leurs trois garçons, Herbert, Édrick et Christophe, puis leurs deux filles, Nadia et Sara. Ils n’ont guère chômé pour la patrie et j’ai eu l’honneur d’être le parrain d’Édrick, leur second. Je nous revois à Saint-Jean-Sart où ils avaient acheté une ancienne petite maison, qu’ils rénoveront au fur et à mesure des années et qu’ils nous loueront pour un mois, juste avant notre propre départ à Nicole et à moi pour le Congo.

Je rencontrais encore surtout les Lejeune ou même Raymond à Bruxelles, et les Renard, et Franz et Yves Hock, plus âgés, lorsqu’on voyageait à Herve un dimanche ou l’autre à l’occasion d’une fête et autour des bonnes tartes d’oncle Lucien. Kik venait souvent nous dire bonjour avec Guilou. Ils ont toujours été très proches et très gentils avec nous.

Autre chose avec ça?

L’album de ma vie

Dans ma chambre au deuxième étage de la rue Saint Julien, je me revois confectionnant avec un soin jaloux l’album de ma vie. C’était mon album de photos (enfant et adolescent) avec des petites maximes écrites à l’encre blanche sur des pages de carton noir. Je les écrivais en exergue sous mes photos. Elles étaient prises dans mes souvenirs scolaires en anglais, néerlandais, latin, grec, italien... La plupart de ces maximes me venaient de mes cours de poésie à Bukavu, avec le père Jacqmotte. Souvent il nous sortait comme ça des sentences un peu dans toutes les langues, en allemand (de Goethe), en italien (de Dante), en grec³... J’avais là en quelques pages et quelques photos un résumé de toute ma vie jusqu’à 20 ou 25 ans. Les pays, le scoutisme, ma famille, ma fiancée...

Événements marquants dans le monde

Voici pour suivre quelques grands événements qui ont marqué ces temps-là et ma jeunesse. Je ne parle pas des événements sportifs comme le Tour de France ou les Jeux olympiques, ni non plus des

¹ Jean Warnant était le parrain du quatrième fils, Jean.

¹ Voir chapitre 15

² Voir la dernière partie de ce chapitre

³ Cela fait penser à la manière de Jean d’Ormesson dans son livre Presque rien sur presque tout.

sorties de films et ascensions de vedettes de cinéma. J'ai déjà suffisamment parlé des uns et des autres pour en reparler ici. Non, je parle plutôt de boums politiques et du carnet mondain...

Trois mariages princiers : Rainier de Monaco et Grace Kelly, la si belle actrice américaine et catholique, en avril 56. Cela a fait du bruit. Albert et Paola Ruffo di Calabria l'Italienne, en juillet 59, puis Baudouin et Fabiola de Mora y Aragón l'Espagnole, le 15 décembre 60. Lors de leur « Joyeuse entrée » (visite officielle de Liège) lorsqu'ils étaient fiancés, Albert (prince de Liège) et Paola sont passés à cinquante mètres de notre maison rue Puits-en-Sock, et Ninou a donné à la princesse un petit bouquet de fleurs, avec une carte à son nom, bien sûr. Quinze jours après, elle a reçu une lettre de remerciements. Ça fait plaisir. Maman était vraiment heureuse. Je pense que ma filleule, socialiste aujourd'hui, apprécie moins ce souvenir. Quand même gentil.

En 58, mort de Pie XII, conclave et élection de Jean XXIII, ex-cardinal Roncalli de Venise.

Élections aux États-Unis en 63 : J.F. Kennedy, le premier président catholique, bat de justesse Nixon (ex-vice-président de Eisenhower). L'âne démocrate a fini par devancer l'éléphant républicain. Je suivais ce duel depuis mon lit avec mon petit poste à transistor, fabriqué par Pierre Lejeune.

Coupe du monde de foot en 58 en Suède : là aussi, j'ai écouté mon petit poste de radio de mon lit pour suivre le match non retransmis à la télévision. Le Brésil s'éveille et Pelé devient la grande vedette à 17 ans, finale contre la Suède en Suède!

Le discours de Nikita Khrouchtchev aux Nations Unies, lorsqu'il a frappé le pupitre avec son soulier. Quel as! On en parle encore aujourd'hui. C'est l'art de la politique! Chien qui aboie ne mord pas?

En 59, Castro, aidé de Che Guevara, déloge Baptista à Cuba. Si Señor!

L'affaire des missiles à Cuba : Fidel Castro voulait installer des missiles soviétiques face aux États-Unis. Les avions-espions américains ont photographié les bateaux où l'on devinait les énormes missiles sous les bâches. Kennedy montra les photos à l'ONU et menaça de couler les bateaux si dans les 12 heures ils n'avaient pas fait demi-tour. Là, le téléphone rouge a chauffé – je pourrais dire que le téléphone rouge n'a pas dérougi! Khrouchtchev, sagement, a fait faire demi-tour à sa flotte, il était quand même civilisé. On a bien suivi, on a eu chaud.

Les discours de de Gaulle, le meilleur orateur que j'aie jamais entendu. Sans texte, il parlait, commençait une longue phrase, l'interrompait par une parenthèse qui durait trois minutes, puis retombait sur sa phrase initiale et l'achevait correctement. Il était calme, lent, mais pouvait s'emporter. Il trouvait souvent le mot exact, le mot qui fait mouche. Et son intonation parfois chantante ne dérangeait aucunement. Un grand monsieur, très sérieux, mais aussi terriblement imbu de lui-même. Il était déjà très grand, et il paraît que son bureau était sur une estrade pour dominer ceux qui venaient lui parler. Il faut dire qu'à Londres, il n'a guère été aidé par ses alliés. Il a dû se battre seul, car ni Churchill, ni Franklin Roosevelt ne le soutenaient vraiment.

Et toutes les indépendances en Afrique, en particulier en 1960... et le gâchis que cela provoqua, notamment au Congo.

Et Georges Simenon?

Le célèbre père du célèbre commissaire Maigret habitait la Suisse où il produisait bonne quantité de romans – en moyenne un par mois –, mais il est revenu une ou deux fois à Outremeuse. Et j'aimerais dire trois choses à son propos. D'abord, il avait un frère qui habitait toujours dans le quartier, quai Godefroid Kurth. Et ce frère avait un fils de mon âge, qui s'appelait Guy Simenon et qui était routier à notre clan du Piolet. Hélas, cet ami mourra trop jeune. Vous avez remarqué : il pouvait signer comme son oncle : G. Simenon...

Lorsque le clan monta sa première pièce policière (*Bonne nuit colonel*), l'abbé Yvon Mors, toujours vicaire à St-Nicolas, alla trouver Georges Simenon un jour qu'il était de passage chez son frère et lui demanda si nous pouvions écrire sur nos affiches publicitaires : « Sous les auspices de Georges Simenon ». Il accepta avec bienveillance et signa cela sur un petit papier que j'ai conservé longtemps, mais que je ne trouve plus. Je dois l'avoir perdu. Enfin, il faut savoir que la place du Congrès, où aboutit la rue Jean d'Outremeuse et sur laquelle donne la rue Théodore-Schwann où habita Nicole jusqu'en 61, place qui nous vit souvent nous arrêter de longues minutes pour nous dire au revoir et nous embrasser une dernière fois avant qu'elle ne rentre sagement à la maison, cette place possède aujourd'hui un beau buste de Georges Simenon avec son chapeau traditionnel. C'est un beau bronze qui trône au centre de la place en regardant vers la rue Jean d'Outremeuse. Mais à notre époque cette sculpture n'était pas encore là. Ils ont même ajouté une autre œuvre sculptée juste derrière l'hôtel de ville de Liège où nous nous mariâmes : un banc sur lequel vous pouvez vous asseoir à côté du célèbre auteur en bronze avec son chapeau!

La Suède roule à droite

Nouvelle conduite en Suède. Ce fut tout une organisation que nous avons bien suivie à la télé. En 1967, la Suède, où les conducteurs roulaient à gauche sur toutes les routes (avec volant à droite, comme en Angleterre, en Australie et où encore?), a décidé de passer à la conduite à droite. C'est facile à dire, mais bien plus compliqué à réaliser! Il a fallu d'abord donner des tas d'informations à tous les citoyens, prévoir une date pour le changement – au milieu de la nuit un samedi soir, il y a moins de circulation, donc moins de problèmes; c'est un peu comme le changement d'horaire quand on passe de l'heure solaire à l'heure avancée –, puis prévoir que toutes les voitures et camions importés ou construits au pays auront bien le volant à gauche. Il a aussi fallu s'assurer de tout le matériel de signalisation routière sur la droite, et l'installer en l'occultant. Il y a les poteaux, mais aussi les feux rouges, les lignes blanches sur la route, etc. Lorsqu'est arrivée la nuit désignée, des équipes de milliers de bénévoles dans tout le pays ont enlevé les caches sur les signaux de droite et supprimé ou occulté ceux de gauche. Et ils ont recommandé aux conducteurs de ne sortir qu'en cas d'absolue nécessité au début, pour s'y faire petit à petit. Tout un reportage à la télévision qui dura plusieurs jours.

Outre l’arrivée de mes dix-huit ans, mes débuts comme chef de la troupe scout de l’Outremeuse et mon entrée à l’université, l’année 1956, dans mes souvenirs sera marquée par trois événements importants :

- Une chanson greffée à un film à succès d’Hitchcock : *Que sera sera* chanté par Doris Day, qui interprète le rôle de la maman aux côtés de James Stewart dans *L’homme qui en savait trop*. Gros succès...
- Pénurie d’essence à cause de la fermeture du canal de Suez, suite à sa nationalisation par Nasser pendant la crise en Égypte contre la France et la Grande-Bretagne, qui a presque basculé vers la guerre. Je me revois traversant Liège désertée par les voitures, avec notamment ma cousine Nicole Renier, avec qui nous avons été voir le beau film d’Hitchcock.
- La crise de Hongrie et l’entrée des chars d’assaut soviétiques dans Budapest martyrisée. Je me revois avec la masse des étudiants manifestant devant le bureau du parti communiste sur un quai à Liège. Ce devait être en octobre ou en novembre.

Deux motos

Deux motos ont marqué cette période de ma vie. D’abord la grosse noire de l’abbé Mors, une 359 qui pétait le feu. C’est arrivé qu’on voie des flammes sortir sur le côté du moteur, mais l’abbé n’avait pas l’air de se soucier de ce feu craché par son dragon pétaradant. On a visité quelques endroits pour des camps scouts. Et nos rendez-vous au ciné-club, le jeudi soir, à travers Liège et en uniforme!

Ensuite, ma Lambretta, utile et agréable... place du Théâtre, j’ai une fois pris une pelle sur une couche de glace. J’ai ainsi appris qu’on ne se penche pas toujours de la même manière pour tourner sur son engin. Plus de peur que de mal. Elle sera très utile quand j’habiterai Bois-de-Breux J’ ai fait quelques belles balades avec Nicole, puis Christian en a hérité après notre mariage et notre départ.

Ces virages en moto me font penser qu’une fois avec Jean-Marie, mon futur beau et routier aussi, nous avons assisté aux diverses courses de moto sur le circuit de Spa-Francorchamps. Nous étions entrés la veille avec notre tente et avions logé à l’intérieur du circuit, sans rien payer. Aujourd’hui, il n’y a plus moyen de resquiller comme cela. Nous étions placés tout près du virage en épingle à cheveux avant les tribunes, tout près de l’écurie d’Italie. Très bonne place. Et la course des side-cars était sublime, avec le coéquipier qui se penchait jusqu’à frôler l’asphalte avec ses habits de cuir – et parfois il le touchait!

Évacuation du Congo indépendant

Nous sommes en 1960, vers la fin juillet, après l’Indépendance du Congo qui a été fêtée le 30 juin. Or c’est quinze jours plus tard à peu près que vont éclater les premiers troubles. Retour en catastrophe de nombreux Belges. Nous sommes allés à l’aéroport de Bruxelles-National (Zaventem) avec Jean Warnant et je crois deux amis scouts : Jean-Bernard Bouille et Gérard Dewonck, pour aider à accueillir

ces réfugiés, en service bénévole avec des centaines d’autres Belges pour leur servir d’aide, d’accueil, de taxi... Nous avons pris la petite Fiat-Multipla bleue que je conduisais. Nous avons passé la nuit, fait les deux tours d’horloge. C’était dur. Quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver monsieur et madame Urbain¹! Lui avait un bras bandé en écharpe. Papa prétendait que c’était pour faire croire qu’il avait été battu ou eu quelques difficultés, afin de faciliter sa fuite en avion hors de la colonie, mais il ne croyait pas à la véracité de ce plâtre!

Lors de l’Indépendance, nous avons oncle Robert qui était en Afrique, toujours à Kisanga². Il nous a raconté plus tard qu’il avait dû quelquefois enlever ses souliers comme l’exigeaient les Noirs, porteurs de fusils, qui voulaient simplement l’humilier en l’obligeant à être comme eux, pieds nus.

Des morts tragiques

Voici maintenant, pour clore ce chapitre 18, trois comptes-rendus douloureux dont je me suis déjà fait l’écho quelquefois dans les pages précédentes, un peu comme trois chroniques d’une mort annoncée. Et si ces trois narrations mettent un point final à ce grand chapitre plein de vie, c’est peut-être aussi pour souligner que toute chose en ce bas monde se termine par la mort. En espérant qu’elle soit une porte d’entrée vers un ailleurs espéré.

Je veux parler d’abord de la famille Turlot. Madame Turlot, Charlette, l’artiste, était une grande amie de maman et de toute la famille³. Elle et son mari étaient un peu bohèmes, mais de grands artistes. Lui était un vieux prospecteur, qui avait découvert un fameux site d’extraction pour les mines d’or de Moto. Il s’était marié sur le tard avec une Française, la toute délicieuse Charlette. Elle était grosse et rougeaude mais s’en portait très bien; elle prenait la vie avec énormément de simplicité et toujours du bon côté. Comme ils ne trébuchaient pas dans les fleurs du tapis, qu’ils ne portaient jamais ni cravate, ni rouge à lèvres, ils étaient destinés à s’entendre avec mes parents qui, au fond, détestaient également les chichis, les convenances et autres frivolités sociales. Elle était très amusante en société, je l’ai déjà dit. Elle était peintre et avait un agréable accent français. Nous avons vécu d’amitié pendant deux ans, puis les aléas de la vie ont séparé nos routes, mais non pas notre amitié. Ils avaient eu un fils, qui était tout leur amour car ils ne l’attendaient plus quand il est arrivé. C’est cet enfant d’ailleurs qui a fait qu’ils se sont juré fidélité et se sont mariés.

Elle parlait une langue très châtiée, mais elle n’était pas snob pour un sou. Que du contraire, elle riait volontiers des possédants et avait le cœur sur la main. Ils étaient toujours à Watsa je pense, lorsque l’Indépendance amena un peu partout en juillet 60 les troubles que l’on sait.

Ils furent faits prisonniers avec une vingtaine d’autres Blancs un soir, sans crier gare. On les emmena, et là... l’horreur la plus sauvage. C’est elle qui nous a raconté ce qui leur est arrivé. Ce n’était plus la même femme, mais un être ravagé par le déchirement et les images les plus amères. On les a

¹ Voir le chapitre 14 sur Watsa

² Voir chapitre 17

³ Voir chapitre 14 sur Watsa

menés à l'écart dans la forêt, près d'une grosse rivière, sur un pont je pense. Et là, on leur a attaché les mains derrière le dos. Elle comprit que leur dernière heure était venue. Plusieurs, dont son mari, ont voulu s'enfuir. Il a été rejoint et tué devant elle, devant son fils. À ce moment, elle a même dit à son fils : « Quand ils te jetteront à l'eau, respire un bon coup, ce sera fini plus vite »! Son fils a été frappé et jeté à l'eau. Quand on l'avait attachée, elle avait senti que les liens étaient lâches. Elle n'a jamais compris pourquoi, mais quand on l'a poussée, elle s'est débattue et aussitôt ses mains se sont libérées. Elle ne savait pas nager, mais instinctivement cette femme de plus de cinquante ans et de plus de cent kilos a senti que quelqu'un tirait ses cheveux. Un homme, un autre Blanc plus jeune qui s'était sauvé avant le massacre, l'a ramenée sur la berge, derrière les buissons. Ils ont vécu de racines et de fruits sauvages pendant deux ou trois jours. Elle mangeait toujours les fruits la première, pour deux raisons : d'abord, cet homme lui avait sauvé la vie et elle voulait d'abord tester ce qu'ils mangeaient, ensuite, elle n'était plus très accrochée à cette vie. Elle se moquait de ce qui pouvait encore lui arriver.

Plus tard, revenue à la vie normale, c'est une automate, une épave qu'on a ramenée en Belgique où elle n'avait pas de famille (en France non plus d'ailleurs). Quand on écoute un pareil témoignage, par une femme qui avait été un modèle de vie et de joie – je revois encore sa grosse figure sanguine, elle devait avoir la couperose, et toute souriante –, qui avait perdu sa faconde bien sûr, et qui parlait doucement, gravement, pour qu'on se souvienne toujours, quand on écoutait cette héroïne, on ne pouvait s'empêcher de penser, comme Job, comme les juifs pendant la guerre : pourquoi... pourquoi? Un récit insoutenable! Une femme cassée, tuée au moral, mais qui a voulu vivre pour témoigner. Quelle atrocité, quelle tragédie! Marie-Ange et maman se sont bien occupées d'elle, à l'occasion. Aujourd'hui elle a rejoint ses deux amours. Paix à son âme!

Les deux autres drames se situent après 63, l'un en 64 et l'autre dans les années 80 ou 90... Mais c'est ici qu'il faut que j'en parle, car c'est essentiellement dans ce chapitre-ci que je vous ai entretenus des héros de ces deux autres tragédies.

1964, révolte des Simbas (les Lions), les révoltés mulélistes. Le soulèvement était dirigé par Pierre Mulélé, une sorte de sorcier sauvage et sanguinaire de la province de Stan... Cette province, ainsi que les districts de l'Uélé et de l'Ituri y ont souffert.

Les parents Carpentier s'étaient retirés dans leur plantation de café à Dungu. Cette famille comptait six garçons, dont j'ai surtout connu les trois aînés, chez les scouts à Cost mais aussi en famille à Paulis (Isiro). J'avais en effet seulement deux jours de plus que Tommy, le deuxième¹.

En 64, Nick est en Belgique, il vient de se marier. Tommy lui aussi s'est marié et travaille à Stan, je pense, pendant que Jackie vit avec ses parents, sa jeune épouse et leur petite fille, encore un bébé... Le grabuge, les troubles sont perpétrés un peu partout, c'est le sauve-qui-peut général. Tommy parvient à prendre un avion qui le ramène à Kinshasa avec son épouse. Là, il apprend que ses parents, Jackie et sa belle-sœur ont été sauvagement massacrés par une bande de Simbas enivrés et drogués. Puis il apprend qu'un bébé a été recueilli et il est convaincu qu'il s'agit de sa nièce. Aussitôt il retourne vers

Dungu. Et là, à la descente de l'avion, il s'est fait tuer à son tour! J'entends encore Gilbert Bécaud : « J'avais un seul ami et on me l'a tué, il était plus que lui, il était un peu moi »... On ne saura jamais ce qui s'est réellement passé. Mais vous voyez le tableau : le père, Nicolas, la mère, deux fils, la belle-fille et un bébé, supprimés comme ça! Famille décimée! Imaginez maintenant les quatre frères restants... Je les ai vus et revus à plusieurs occasions depuis 2002.

On apprendra aussi que Georges van Bever, qui était de Wamba – vous vous rappelez, au chapitre sur Bukavu, ce garçon très sérieux et très fort en histoire qui avait été mis à la porte et pour lequel nous avions, en poésie, voulu faire grève un matin? Il fut également tué en 64 lors de la révolte des Mulélistes, dans les environs de l'Uélé ou de l'Ituri.

Disparition d'Yvon Mors¹

J'ai beaucoup parlé de lui dans ce chapitre. Je peux dire que je lui dois beaucoup. En plus de son large sourire, de ses relations, de sa franche camaraderie, il m'a initié à deux grands penseurs : Sigmund Freud (il a même donné aux routiers un cours sur la psychanalyse avec le moi, le ça, le surmoi) et aussi Teilhard de Chardin, ce jésuite paléontologue et philosophe dont il m'a expliqué et résumé la pensée, et prêté un ou deux livres. Et je ne vous parle pas de sa connaissance approfondie des évangélistes. Comme prêtre diocésain, il devait au bout d'un certain nombre d'années repasser un examen de morale, je pense, en latin et un autre en théologie pour se tenir à jour. Eh bien, il réussissait si bien qu'il pouvait reporter d'un terme l'examen suivant. Devant mon étonnement, il me raconta qu'il avait toujours été premier de sa promotion. C'était une lumière. Mais il était très humble et ne s'en est jamais vanté. Son départ inexplicable laisse un grand vide, un frisson, des questions.

Yvon Mors était un homme plutôt petit, tout blond, qui avait reçu le totem de Mésange. On peut dire que la Mésange et le Roitelet étaient faits pour s'entendre. En plus d'être notre aumônier scout, il a été très longtemps aumônier diocésain du mouvement louveteau, avec Willy Housen comme commissaire.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était lors de mon voyage en Belgique avec mon fils Yves en juillet 1982. Il n'était plus curé de Hamoir où il fut nommé curé après avoir été quelques années le curé de Grivegnée – poste qu'il reçut après le vicariat de St-Nicolas –, mais journaliste pour *L'Appel des cloches* (je pense). Il venait notamment d'accompagner le pape Jean-Paul II en Russie et avait beaucoup apprécié ce nouveau genre de travail. Je l'avais trouvé bien, dans son petit appartement, mais il me semblait moins enthousiaste qu'avant... Je ne sais, son doux sourire avait l'air de me cacher quelque chose. Quand on a sonné chez lui, il est venu nous ouvrir de son appartement, mais ne nous a pas invités à l'intérieur. On est restés à bavarder sur le seuil de la rue... Bizarre.

¹ Voir aussi les chapitres 11, 12 et 15

Je lui ai beaucoup parlé de moi, de nous, du Canada, mais il m’a très peu parlé de lui et des anciens qu’il ne voyait plus guère. Ce sont peut-être des idées que je me fais. Christian, avec qui j’en ai parlé, suppose aussi que cette disparition est anormale. Peut-être ce grand penseur, cet homme si intelligent a-t-il perdu sa maman qui l’accompagnait toujours partout et en a-t-il été désespéré, peut-être, peut-être... J’aimerais tant revoir Marcel ou Willy ou Jean-Claude pour leur en parler. Eux peut-être savent-ils ce qui s’est réellement passé. La solitude est parfois lourde à supporter.

Christian, mon frère

Comme je l’explique au début du chapitre suivant, les chemins de nos vies vont ici prendre chacun leur propre direction. Nous qui avons été toujours ensemble jusqu’à ses 23 et mes 25 ans, nous voilà arrivés à la grande bifurcation.

Je vais quitter l’Europe, il y reste

Qu’on me permette ici de témoigner des changements vers un mieux-être que j’ai vus s’opérer en sa personne lors de nos différents retours en congé. Chaque mois de juillet de 64 à 68, puis de trois ans en trois ans ou parfois quatre ou cinq ans, nous nous séparerons toujours pour mieux nous retrouver.

Christian a beaucoup évolué depuis ces temps où nous vivions ensemble. Il s’est assagi, a mûri, est devenu plus homme, plus responsable... C’est drôle à dire, mais j’ai parfois l’impression que d’être séparé de son grand frère lui a donné des ailes, l’a fait s’épanouir. Je sais que le service militaire d’abord, puis surtout son mariage avec la si bonne Betsy, son travail qu’il prenait tant à cœur et enfin l’arrivée de leurs cinq enfants qu’il chérissait plus que tout, je sais que tout cela a contribué à faire de mon frère un grand homme! Mais ce sont des détails qui me reviennent. Lorsque nous nous retrouvions, je voyais cette évolution dans sa manière de conduire sa voiture, dans son rire avec ses belles dents – on était loin de sa dentition de 1951, lorsque nous allions chez ce dentiste sanguinaire qui engueulait le malheureux Christian parce qu’il ne faisait pas assez d’efforts pour solidifier sa lèvre supérieure! Christian mon frère n’était plus affublé de ses petites lunettes d’écaille, mais de belles lunettes discrètes et sans contour, qui vous posent un homme. Ce n’était plus le Christian réservé et suiveur qui me laissait parler, mais un homme redéfini, heureux de vivre, responsable et en pleine lumière, un homme très social. Il y a même des moments, lorsqu’il animait les jeux de village à Champagne ou à Gueuzaine, où j’avais un peu l’impression de me voir moi-même. Sa foi et sa pratique religieuse aussi m’ont fortement impressionné. Christian s’était magnifiquement réalisé. J’en étais fier et heureux. Et je pense bien que notre maman aussi était très heureuse de ce Christian nouveau.

Si je vous ai ainsi ouvert mon cœur à propos de mon frère, c’est que je sais que dans les prochains chapitres de ma vie, il y aura fatalement moins de pages qui lui seront consacrées. Mais je veux qu’il sache bien et que vous sachiez tous que dans mon univers, dans mon vécu, un frère, c’est sacré, c’est unique et c’est totalement irremplaçable!



- Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33 •
items n° 05, 08, 21, 36, 37, 41, 44 et 46.

Achevé d'imprimer à Montréal
Premier trimestre 2018



Les trois tomes de cette Chasse aux trésors
entraînent le lecteur sur les traces d'un petit gars
né en Belgique aux heures sombres de l'Europe,
qui a grandi aux temps historiques
de la colonisation en Afrique
et qui a franchi l'océan
pour vivre dans le Nouveau-Monde
aux heures exaltantes de la Révolution tranquille.

Du scoutisme à la polyvalente,
du Congo à La Pocatière, de l'opérette au théâtre,
en famille, entre amis, au chalet ou en voyage,
c'est le tableau de toute une époque
que nous trace ici André Bonsang,
dans le quotidien évocateur
ou dans les enjeux plus larges
des mondes qu'il a traversés
durant les huit dernières décennies.

Chasse aux Trésors